ASSOCIATED MEDICAL SERVICES INCORPORATED 1937
MEDICAL CARE BY PREPAYMENT

RB92498

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

MÉDECINE
PRATIQUE
DE
SYDENHAM,

AVEC DES NOTES;

OUVRAGE traduit en François ſur la dernière édition Angloiſe,

PAR feu M. A. F. JAULT, Docteur en Médecine, & Profeſſeur au Collège royal.

Opinionum commenta delet dies, Naturæ judicia confirmat.
CICERO, de naturâ Deorum.

Du fonds de P. FR. DIDOT le jeune.

A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai des Auguſtins, n° 18.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

Livres qui se trouvent chez THÉOPHILE BARROIS, *Libraire, quai des Augustins*, n° 18.

ADANSON : Familles des Plantes, 2 vol. in-8. 15 l.
Agronome (l') Dict. portatif du Cultivateur, 2 vol. in-8. 9 l.
Anciens Minér. de France, 2 vol. in-8, 12 l.
Andry : Génération des vers, 2 v. 6 l.
—l'Orthopédie, 2 vol in-12, 6 l.
Arbuthnot : Effets de l'air, in-12, 2 l. 10 f.
Arconville : Essai sur la putréf. in-8°, 6 l.
Astruc de Morbis venereis libri, 2 vol. in-4. 18 l.
Bagieu : Examen de Chirurg. 2 vol. 6 l.
Baglivi : Traité des maladies, in 12. 3 l.
Barbeu Dubourg : Le Botaniste François, 2 vol. in-12. 6 l.
Beaumé, Man. de Chymie, in-12, 3 l.
—Mém. sur les Alambics, in-8. 1 l. 16 f.
—Chym. exp. & raif. 3 vol. in-8°, 18 l.
Bertrandi : Oper. de Chirur. in-8. 6 l.
Bienville : Nymphomanie, in-12, 2 l. 10 f.
Boerhaave de cognoscendis & curandis Morbis Aphorismi, ejusdem Materia Medica & tractatus de lue Venerea, in-8. 3 l. 12.
—Aphorismes de Chir. 7 v. 21 l.
—Aphor. de Med. 6 v. in-12, 15 l.
—Aphor. & Mat. med. in-12, 3 l. 12 f.
—Institut. medicæ in-12, 3 l. 12 f.
—De Morbis Nerv. 2 vol. in-8°, 9 l.
Bomare : Minéralogie, 2 v. in-8°, 12 l.
Bordeu : Rech. f. les Glandes, in-12, 3 l.
—Sur le Pouls, 4 vol. in-12 12 l.
—Malad. chroniques, in-8°, 6 l.
—Traités de Médecine, in-12, 3 l.
Bourgelat : Mat. med. Veter. in-8°, 5 l.
—Dem. élém. de Botan. 2 v. in-8°, 10 l.
Bourru : Rech. med. de Londres, 1 vol. 3 l.
—Utilité des voyages f. mer, in-12 3 l.
Burton : Systême de l'art des Accouchem. 2 vol. in-8°, 14 l.
Camus : Médecine de l'esprit, 2 v. 6 l.
—Médecine-Prat. 3 vol. in-12, 9 l.
Cat (le) : Ostéologie, in-8°, fig. 3 l.
Celse : Ouvrages sur la Médecine, trad. par Ninnin, 2 vol. in-12. 6 l.
Cheyneus : De sanitate tuendâ, in-12. 3 l.
—Art de conserver la santé, in-12, 3 l.
Consultations de Montpellier 10 v. 30 l.
Coste : Traité de la goute, in-12 broch. 1 l. 16 f.
—Malad. du poumon, in-12, br. 1 l. 4 f.
Darcet : Action d'un feu égal & violent, in-8. 2 l. 8 f.
—Sur les Monts Pyrénées, in-8, 2 l. 8 f.
Deleurye : Accouchemens, in-8. 6 l.
Devaux : Art de faire les rapports en Chirurgie, in-12, 3 l.
Dienert : Introd. à la Mat. med. in-12. 3 l.
Dictionn. Botaniq. & Pharmaceut. in-8. 4 l. 10 f.
Dictionn. du Diagnostic, in 12, 3 l.
—Des Pronostics, in-12, 3 l.
Didelot : Avis aux Gens de la campagne, in-12, 2 l. 10 f.
—Précis des Maladies chroniques & aiguës, 2 vol. in-12. 4 l. 10 f.
Dionis : Dissertation sur le Tœnia ou ver plat, in-12, 2 l. 10 f.
Douglas : Opérat. de la Taille, in-12. 2 l. 10 f.
Dran (le) : Observ. de Chirurg. 2 v. 6 l.
—Abrégé d'Anat. in-12, fig. 3 l.
—Plaies d'armes à feu, in-12. 2 l. 10 f.
—Parallele de la Taille, in-8, fig. 6 l.
Dufieu : Dict. d'Anat., 2 v. in-8. 10 l.
Duhamel du Monceau : Avis pour le transport des arbres par mer, &c. in-12, br. 1 l. 4.
Duverney : Art de disséquer, in-12, fig. 6 l.
Essai sur les Maladies de Dunkerque, in-8. 2 l. 10.
Fabre : Maladies vénér. in-8. 6 l.
—Rech. Physiolog. & Pathol &c. in-8. broché. 3 l. 12 f.
Freind : Opera medica, in-4. 12 l.
—Emmenologia, in-12. 3 l.
Gaubii Pathologia, in-12. 3 l.
—Art de dresser les formules, in 12. 3 l.
Geofroy : Mat. medicale, 17 v. 51 l.
Gendron : Mal. des yeux, 2 v. in-12. 6 l.
Goulard : Œuvres de Chirurgie, 2 v. 5 l.
Grant : Rech. sur les fiévres, 3 vol. 9 l.
Tom. 3 in-12, séparément 3 l.
Guettard : Mémoires sur les Sciences & les Arts, 3 vol. in-4. 30 l.
Haen : Ratio medendi, 11 v. in-12. 33 l.
Hales : Stat. des Veg. & des Anim. in-8. fig. 9 l.
Haller : Collection de Theses de Chirurg. 5 vol. 15 l.
—Elem. de Physiologie, in-12. 3 l.
Heisteri Compend. Institutionum, in-8. 1 l. 16.
—Compend. Med. prat. in-8. 6 l.
—Compend. Anatomicum, 2 vol. in-8. 6 l.
Heister : Anat. par Senac, 3 v. fig. 9 l.
Henckel : Minéralogie, 2 v. in-12. 6 l.
Histoire & Mémoires de la Société Roy.

de Médecine, 1776, 1777, 1778, 1779, 3 vol. in-4. 42 l.
Home : Principes de Med. in-8. 5 l.
Huxham : sur les Fiévres, in-12. 3 l.
Janin : Maladies de l'œil, in-8. 6 l.
—Réfl. sur la mort subite, in-8. 6 l.
Ingen-Housz : Exp. sur les Végétaux, in 8. 5 l.
Lamotte : Traité de Chirurgie, revu par Sabatier, 2 vol. in-8. 12 l.
Langhans, Maladies des gens de Cour, in-12. 2 l. 10 s.
Lavoisien : Dict. de Med. &c, in-8°, 6 l.
Lemeri : Dict. des Drogues, in-4°, 22 l.
—Cours de Chymie, in 4°, 16 l.
—Pharmacopée, 2 vol. in-4°, 22 l.
—Traité des Alimens, 2 vol. in-12, 6 l.
Levret : Accouchem. 4 v. in-8°, 22 l. 10 s.
Lieutaud : Synopsis univ. Praxeos Medicinæ, 2 vol. in-4. 24 l.
—Hist. Anat. Medica, 2 vol. in-4. 20 l.
—Anatomie Historique, avec des Rem. par Portal, 2 vol. in-8. 9 l.
—Précis de Medecine, 2 v. in-8°, 10 l.
—De Mat. med. 2 vol. in-8°, 11 l.
Lorry : Essai sur les Alimens, 2 v. 6 l.
—De Morbis cutaneis, in-4°, 14 l.
—De Melancholiâ, 2 vol. in-8° 10 l.
—Hippocratis Aphor. gr. & lat. 4 l.
—Stat. med. Sanctorii, in-12, 3 l.
—Conform. de la Med. par Barker, 5 l.
Mead Opera, 2 vol. in-8°, 14 l.
Macbride : Essai d'expérience sur la Fermentation, in-12, 3 l.
Macquer : Plan d'un cours de Chimie, in-12. 2 l. 10.
—Dict. de Chymie, 4 vol. in-8, 20 l.
—Le même, 2 v. in-4. 30 l.
Maison Rustique, 2 vol. in-4°, 24 l.
Médecine des pauvres, in-12, 2 l. 10 s.
Morveau : Elém. de Chymie, 3 v. 9 l.
Mussembroeck : Cours de Physique, 3 v. in-4. 36 l.
Navier, Contre-poison de l'Arsenic, &c. 2 vol. in-12. 5 l. 10.
Nicolas : Manuel du J. Chirurgien, 2 v. in-8. 9 l.
Œuvres de Palissy, in-4°, 15 l.
Œuvres de Pott, 2 vol. in-8°, 12 l.
Paris : Mém. sur la Peste, in-8. 1 l. 4 s.
Paulian : Dictonn. de Physique, 4 vol. in-8. 21 l.
Pharmacop. de Londres, 2 v. in-4°, 24 l.
Portal : Précis de Chir. 2 v. in-8°, 10 l.
Pott : Œuvres chirurg. 2 v. in-8°, 12 l.
—Dissert. chymiques, 4 vol. in-12. 12 l.
Prefontainne : Maison rustiq. de Caïenne, in-8. 6 l.
Priestley : Histoire de l'Electricité, 3 v. in-12, 9 l.
Pringle : Malad. des Armées, v. in-12 6 l.
Raulin : Eaux minérales, 2 vol. 5 l.
—Le tome 2 séparé, 2 l. 10.
—Mal. des Femmes en couche, in-12. 2 l. 10.
—Instr. sur les Accouchemens, in-12. 2 l.
—Observ. de Médecine, in-12. 3 l.
—Maladies de l'air, in-12. 2 l. 10 s.
— —— de chaleur, in-12. 2 l. 10 s.
Ravaton : Chir. d'Armée, in-8, 6 l.
Rebours : Avis aux Mères qui veulent nourrir, in-12, 2 l. 8 s.
Roche (la) : Analyse des fonctions du Systême nerveux, 2 v. in-8. br. 5 l.
Roi (le) : Mélange de Phys. & de Méd. in-8. 6 l.
Rosen : Maladies des enfans, in-8. 6 l.
Roux : Obs. sur les pertes de sang, in-8. 4 l. 10 s.
Sabatier : Anatom. 3 v. in-8. 13 l. 10 s.
Saviard : Observ. de Chirurgie, comment. par M. le Rouge, in-12 3 l.
Sauvages : Nosologie méthodique, 3 vol. in-8. 15 l.
Senac : Traité de la peste, in-4. 12 l.
Simmons : Obs. sur la Gonorrhée, in-12. 15 s.
Smellie : Traité des Accouchemens, 4 vol. in-8. 21 l.
Spielmanni Pharmacopæa, in-4. 14 l.
Statuts & Réglem. des Chirurgiens, in-4. 2 l. 10 s.
Sydenham : Médecine-Prat. in-8°. 7 l.
Turner : Malad. de la Peau, 2 vol. in-12. 5 l.
Tissot : Gymnast. Med. & Chir. in-12. 2 l. 10 s.
—Onanisme, in-12. 2 l. 10 s.
—Traité des Nerfs, 6 vol. 15 l.
— — de l'Epilesie, in-12. 3 l.
Vacher de la Feutrye : Traité du Rachitis, in-8. 6 l.
Verdier : Anatomie, in-8. 4 l. 10 s.
Vicq-d'Azyr : Essai sur les lieux & les dangers des Sépultures, in-12. 2 l. 10 s.
Vicat : Matière Médicale, 2 vol. br. 5 l.
—Hist. des Plantes vénén. de la Suisse, in-8. fig. br. 3 l. 12 s.
Vitet : Médecine Vétérinaire, 3 vol. in-8. 21 l.
—Pharmacopée, in-4. 12 l.
White : Avis aux Femmes enceintes & en couche, in-12. 3 l.
Whitt : Traité des Vapeurs & Maladies Nerveuses, 2 vol. in-12. 6 l.
Whytt : Vertus de l'Eau de chaux, in-12.
Zimmerman : Dyssenterie, in-12. 3 l.
—Expérience en Médecine 3 vol 9 l.
Winslou : Anatomie, 4 v. in-12, 12 l.

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR
DES
ŒUVRES DE SYDENHAM.

Si les Auteurs qui ont écrit avec diſtinction ſur quelque matiere, méritent d'être connus par des traductions de leurs Ouvrages, on peut dire avec fondement qu'entre les Auteurs de Médecine, Sydenham le mérite d'une façon particuliere.

Les Ouvrages qu'il nous a laiſſés ne ſont pas de ces fruits d'une imagination vive & féconde, de ces explications ingénieuſes des cauſes qui produiſent les maladies, de ces vains ſyſtêmes dont les livres de Médecine ne ſont que trop remplis, & qui ſont plus propres à occuper des Philoſophes oiſifs, qu'à inſtruire dans l'Art de guérir. Ce ſont des obſervations de bien des années,& faites ſur une infinité de malades avec tout le ſoin & toute l'application imaginables,par un homme d'un génie ſupérieur, d'une bonne foi & d'une ſincérité merveilleuſes, & qui joignoit à un eſprit cultivé par les Sciences, cette prudence & cette ſageſſe qui fait le caractere d'un véritable Médecin, & ſans laquelle il ne ſauroit employer utilement, dans l'exercice de ſa profeſſion, les lumieres & les connoiſſances qui lui ſont d'ailleurs ſi néceſſaires;

Sydenham eſt le premier d'entre les modernes qui nous ait donné un Recueil conſidérable d'obſervations. Je n'entends pas ici par le terme d'*obſervations* un amas de faits particuliers qui ſouvent ne menent à rien, quoique je ne nie pas qu'ils ne puiſſent avoir quelquefois leur utilité : j'entends des deſcriptions exactes de maladies, & des méthodes curatives qui réſultent d'un très grand nombre d'obſervations particulieres, & qui deviennent alors des regles de pratique.

On peut juger combien un Ouvrage de cette nature eſt propre à perfectionner la Médecine. Auſſi l'exemple de Sydenham a-t-il animé pluſieurs autres Auteurs

qui nous ont donné, depuis lui, d'excellentes obſervations.

Je ſais qu'un célebre Médecin, dont on a publié depuis peu les Ouvrages poſthumes, a affecté de rabaiſſer, & même de rendre ſuſpectes les Obſervations de notre Auteur, en diſant qu'il a écrit ce qu'il a vu, ou du moins ce qu'il a cru voir; mais il n'eſt rien qu'on ne puiſſe rendre ſuſpect par une ſemblable réflexion.

D'ailleurs, celui qui parle de la ſorte de Sydenham, ne traite pas mieux les autres Auteurs de Médecine, & il paroît les mépriſer tous également. Il y a apparence que le Public équitable n'en jugera pas tout-à-fait de même, & qu'il leur rendra plus de juſtice.

Mais, dira-t-on, quelle néceſſité de traduire Sydenham en François? n'eſt-ce pas mettre des armes entre les mains des ignorans? Objection uſée, & mille fois réfutée. N'a-t-on pas écrit en François, ou traduit en cette langue une infinité de livres ſur des matieres encore plus délicates? L'abus qu'on peut en faire eſt-il une raiſon ſuffiſante pour les ſupprimer, & peut-il contrebalancer les avantages qu'on en retire? D'un autre côté, n'abuſe-t-on pas des meilleures choſes? Et ne peut-on pas abuſer auſſi d'un livre Latin?

Quand on donne en François les ouvrages de Sydenham, c'eſt afin que les perſonnes qui n'entendent pas la langue Latine puiſſent en profiter, & que ceux même qui l'entendent, mais qui aiment encore mieux ce qui eſt écrit dans leur langue naturelle, liſent plus volontiers des écrits ſi inſtructifs & ſi utiles.

Ce n'eſt pas qu'en parlant ainſi, je prétende que Sydenham ſoit exempt de fautes; on lui en a reproché pluſieurs. Les uns ont trouvé, par exemple, qu'il ne ſaignoit pas aſſez dans la pleuréſie; les autres, que la quantité de quinquina qu'il preſcrivoit dans les fievres quartes étoit inſuffiſante. Ceux-ci l'ont blâmé de ce qu'il interdiſoit les lavemens dans certaines fievres, de peur d'empêcher la coction légitime de l'humeur morbifique; ceux-là ont condamné le grand uſage qu'il faiſoit de l'opium: d'autres ont cru qu'il employoit trop de rafraîchiſſants dans le traitement de la petite vérole confluente, &c.

Mais quand Sydenham ne ſe feroit trompé en rien, il n'en faudroit pas conclure qu'on dût le ſuivre en

AVIS AU LECTEUR.

QUELQUE UTILES que ſoient les Ouvrages que l'illuſtre Sydenham nous a laiſſés ſur la Médecine, il faut toujours ſe ſouvenir de deux choſes, pour éviter l'abus qu'on en pourroit faire. La première, c'eſt que l'Auteur étoit Anglois, & qu'il a exercé la Médecine en Angleterre; & que par conſéquent la méthode qu'il ſuit dans le traitement des Maladies, ne ſauroit convenir en tout pour les François, dont le climat, les aliments, la manière de vivre, & les maladies ne ſont pas, du moins entièrement, les mêmes qu'en Angleterre. La ſeconde choſe, c'eſt que les remèdes que l'Auteur recommande, ne doivent pas être employés au haſard ou par le premier venu, mais ſeulement par l'ordre ou le conſeil d'un médecin ſage, auquel il appartient de décider ſur cette matière, ſelon l'exigence des cas. Il eſt aiſé de voir que, ſans une telle précaution, les meil-

leurs remèdes, faute d'être appliqués à propos, pourroient devenir nuiſibles, & même quelquefois pernicieux, & qu'il vaudroit beaucoup mieux n'en point prendre du tout; c'eſt à quoi on prie le Lecteur de faire bien attention.

A MONSIEUR,

JEAN MAPLETOFT,

Docteur en Médecine, Professeur dans le Collège de Gresham à Londres, & Membre de la Société Royale.

MONSIEUR,

PERMETTEZ-MOI de vous rendre compte ici de deux choses : premierement, des raisons qui m'engagent à publier ce Traité ; secondement, des motifs qui me déterminent à vous le dédier.

Quant au premier article, il y a maintenant trente ans que, venant à Londres dans le dessein de retourner une seconde fois à Oxfort, où les malheurs de la premiere guerre civile m'empêchoient depuis quelques années de me rendre, je rencontrai heureusement le célébre Médecin M. Thomas

Coxe, dans le temps qu'il avoit ſoin de mon frere qui étoit alors malade. Cet habile homme qui pratiquoit la Médecine avec une réputation extraordinaire, & qui joignoit une grande probité avec beaucoup de politeſſe, me demanda agréablement à quoi je me deſtinois, puiſque j'allois reprendre mes études, & que j'étois en âge de me déterminer. Comme il me vit indécis, il m'exhorta à prendre le parti de la Médecine. Et, quoique je n'euſſe jamais eu la moindre penſée d'embraſſer cette profeſſion, ſes exhortations firent tant d'impreſſion ſur mon eſprit, que je m'y déterminai entiérement. C'eſt pourquoi, ſi mon Ouvrage eſt jamais de quelque utilité au Public, on en aura l'obligation à ce Grand Homme, dont les conſeils m'ont engagé dans l'étude de la Médecine.

Après avoir étudié cet Art durant quelques années dans l'Univerſité, je revins à Londres, où je commençai à pratiquer. Et, comme je m'y appliquois avec tout le ſoin & toute l'attention poſſible, je reconnus bientôt que le meilleur moyen d'apprendre la Médecine, étoit l'exercice & l'uſage; & que, ſuivant toute apparence, le Médecin qui étudie avec le plus de ſoin & d'application les phénomenes des maladies, devoit être néceſſairement le plus capable de connoître les véritables indications curatives.

Voilà la méthode à laquelle je me livrai entiérement, bien perſuadé que, ſi je ſuivois la Nature, quand même je marcherois dans des routes inconnues juſqu'alors, & abandonnées, je ne m'écarterois jamais en rien du droit chemin. Me gouvernant donc par cette regle, je m'appliquai à obſerver exactement les fievres; & après m'être donné, pendant quelques années, bien des peines, des fatigues & des inquiétudes, je découvris en-

tout. Il faudroit pour cela rencontrer précisément les mêmes maladies, les mêmes tempéraments, & ainsi de tout le reste. D'ailleurs, ce qui convient dans un pays, ne convient pas dans un autre, où il se trouve de grandes différences par rapport aux aliments, à la maniere de vivre, aux tempéraments, à l'air, aux maladies, à la vertu & à l'effet des remedes, & à plusieurs autres circonstances qui demandent une grande attention de la part du Médecin, & qui l'obligent de se régler sur ce qui est plus convenable au pays où il exerce son art, & non pas précisément sur ce qu'ont pratiqué en d'autres climats d'illustres Médecins.

A la vérité, ils doivent lui servir de guide; mais il ne doit pas les suivre aveuglément : il doit profiter de leurs lumieres, mais non pas s'y abandonner entiérement.

Je demanderois volontiers à ceux qui craindroient qu'on n'abusât des Œuvres de Sydenham traduites en François, s'il n'appréhenderoient pas la même chose pour celles d'Hippocrate, de Galien, & de tous les autres Auteurs de Médecine, tant anciens que modernes? Il s'ensuivroit de là qu'on n'en devroit traduire aucun, & même qu'on ne devroit rien écrire sur la Médecine en langue vulgaire. Idée absurde & extravagante, qui ne peut partir que d'un esprit aveuglé par des préjugés ridicules, ou sottement jaloux de sa prétendue science.

Pourquoi donc les Médecins Grecs, les Latins, les Arabes ont ils écrit sur la Médecine chacun dans leur langue naturelle? Pourquoi un grand nombre de Médecins de nos jours publient-ils chacun dans la langue de leur pays les mysteres de l'art? Plût à Dieu que tout le monde fût un peu instruit dans la Médecine! Les Médecins pratiqueroient avec plus d'agrément & de succès. On en sent assez les raisons, sans qu'il soit nécessaire de les expliquer.

Et qu'on ne dise pas qu'il y a dans Sydenham quantité de formules qui peuvent devenir nuisibles par le mauvais usage qu'il est aisé d'en faire. J'ai déjà répondu à cette objection; & j'ajoute que si elle avoit ici quelque force, elle en auroit encore bien davantage contre une infinité d'autres ouvrages de Médecine qui sont beaucoup plus chargés de formules,

proposées souvent au hasard, ou avec peu de choix & de jugement; au lieu qu'ici elles sont le produit de l'expérience, & remplissent les indications naturelles que fournissent les maladies.

C'est au Médecin à se servir plus ou moins de ces formules, à diminuer ou à augmenter les doses des remedes, suivant que les différents cas l'exigent & que la prudence le demande.

On avoit d'abord résolu de ne point ajouter de notes à la traduction, se contentant de présenter le texte d'une maniere claire & fidelle, & laissant à chacun la liberté d'en porter le jugement qu'il lui plairoit. On considéroit que des notes sur un pareil ouvrage, pour avoir toute l'utilité qu'on en pouvoit attendre, ne demandoient rien moins qu'un Praticien consommé, & qu'elles ne seroient pas moins sujettes à la censure que le texte même. Cependant on s'est ensuite déterminé à en ajouter, dans l'espérance que, telles qu'on les donne, elle ne seront pas tout-à-fait inutiles; & on est bien aise d'avertir ici qu'elles sont presque toutes prises du Traducteur Anglois des œuvres de notre Auteur, qui les a lui-même tirées la plupart des meilleurs Ecrivains de différentes nations.

Au reste, quand je parle d'une traduction fidelle, on comprend bien que cette fidélité consiste uniquement à rendre d'une maniere exacte le sens de l'Auteur. Je dis cela, afin qu'on ne soit pas surpris de ce que j'ai resserré & abrégé certains endroits que je n'ai pas cru pouvoir rendre avec grace en François dans la même étendue qu'ils ont en Latin; de ce que j'en ai retranché quelques-uns qui n'ajoutoient rien au sens; & de ce que j'ai fait de légeres transpositions dans quelques autres. Ces petites licences doivent être plus que permises dans un ouvrage de cette nature.

Je ne me suis pas moins attaché à la clarté du style, qu'à la fidélité de la traduction; & j'espere qu'on me saura quelque gré d'avoir facilité, par ce moyen, l'intelligence d'un Auteur qui n'est pas toujours fort aisé à entendre, & dont le style, quelquefois un peu trop diffus, embarrasse les Lecteurs qui n'y sont pas accoutumés.

portées dans cet Ouvrage, ou que je vous ai déclarées de vive voix.

Vous savez d'ailleurs que M. Jean Lock, *notre ami commun, qui connoissoit à fond ma méthode, l'approuvoit entiérement; & que c'étoit un homme également recommandable par son exacte probité, & par l'étendue de son génie & la finesse de son jugement. Mais je n'ai pas besoin de solliciter davantage votre approbation; il y a long-temps que je suis sûr de l'avoir. Pour ce qui est des autres, de quelque maniere qu'ils reçoivent mon Ouvrage, je le souffrirai sans peine: car, comme je suis déja avancé en âge, je prétends faire ensorte, pendant le peu de temps qui me reste à vire, de ne me point chagriner moi-même, de ne point chagriner les autres, & par ce moyen de jouir du bonheur que Fracastor a décrit si agréablement en ces termes:*

Heureux & comparable aux Dieux
Le tranquille mortel qui, d'un luxe odieux,
Des plaisirs inquiets, d'une gloire incertaine,
Méprise tout l'éclat, ainsi qu'une ombre vaine;
Et qui, vivant sans bien, sans crime, sans remord,
Loin du monde & du bruit peut défier la mort (1)!

Au reste, MONSIEUR, *je vous prie d'agréer cet Ouvrage, comme une preuve de mon amitié & de mon estime pour vous; d'autant que les fautes*

(1) *Felix ille animi, Divisque simillimus ipsis,*
Quem non mendaci resplendens gloria fuco
Sollicitat, non fastosi mala gaudia luxûs;
Sed tacitos sinit ire dies, & paupere cultu
Exigit innocuæ tranquilla silentia vitæ.

qui s'y rencontreront ne peuvent en aucune façon vous être imputées, & doivent être mises uniquement sur mon compte. Cependant, quelque défectueux que soit mon Livre, je ne regretterai pas les peines qu'il m'a coûtées, puisque mes erreurs mêmes m'auront fourni l'occasion de faire connoître à tout le monde l'attachement sincere & le parfait dévouement avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
THOMAS SYDENHAM.

PRÉFACE

ſin une méthode pour les guérir, & je la publiai, il y a déja long-temps, à la priere de mes amis.

Depuis ce temps-là, ayant obſervé de nouvelles eſpeces de fievres qui m'étoient inconnues auparavant, & qui ſe ſuccédoient continuellement les unes aux autres, je réſolus de joindre enſemble, avec le plus de ſoin qu'il me ſeroit poſſible, tout ce qui regardoit cette matiere, ou qui en dépendoit, afin de réparer la petiteſſe de mon premier Ouvrage par une Hiſtoire plus exacte & plus complette de ces maladies.

Lorſque je méditois ce deſſein, & que j'étois entiérement occupé à chercher une Méthode propre à guérir toutes ſortes de fievres, eu égard aux divers changements que la Nature y opere, & aux divers remedes qu'il faut employer, je reconnus bientôt qu'au lieu de la reconnoiſſance que j'avois ſujet d'attendre, je n'eſſuierois que des reproches; & que les uns m'accuſeroient de ne ſuivre d'autre regle que mes propres imaginations, & les autres de n'en ſuivre abſolument aucune.

J'aurois ſouhaité ne donner au Public mes obſervations qu'après les avoir encore augmentées & confirmées par l'expérience de quelques années; mais, fatigué à l'excès par les inſultes & les railleries de ces hommes inſolents dont la malignité n'épargne perſonne, j'ai cru devoir condeſcendre à la volonté de mes amis, au nombre deſquels je me fais toujours honneur de mettre l'illuſtre Docteur Gautier Needham, également habile dans la Médecine & dans les Belles-Lettres. Dans cette vue, j'ai entrepris ma propre défenſe, en publiant des Obſervations qui, à ce que j'eſpere, mettront tout les honnêtes gens de mon côté.

Quant aux autres, je ne m'attends pas d'en être épargné, mais auſſi je ne m'en embarraſſe

nullement. C'est pourquoi, s'il se rencontre de ces gens, que leur humeur satyrique porte à se déchaîner avec fureur contre moi sans examiner si ce que je dis est vrai ou non; qui blâment aussitôt tout ce qu'un autre qu'eux avance de nouveau, ou ce qu'ils n'ont pas encore entendu; j'espere que je les supporterai tranquillement, du moins je ne leur rendrai point injure pour injure; je me contenterai de leur répondre ce que Titus Tacitus répondit autrefois à Métellus qui l'insultoit: Vous pouvez m'attaquer librement, lui disoit-il, parceque je ne répondrai pas à vos insultes: vous avez appris à oûtrager les gens; & moi, à qui la conscience ne reproche rien, j'ai appris à mépriser les outrages: si vous êtes maître de dire tout ce qui vous vient à la bouche, je suis maître de vous entendre sans m'en offenser. Réponse vraiment digne d'un Chrétien. Voilà les raisons qui m'ont engagé à publier cet Ouvrage.

Celles qui m'ont porté à vous le dédier, MONSIEUR, *sont, d'un côté, notre amitié mutuelle; & de l'autre, la situation ou vous êtes de pouvoir juger, mieux que personne, du prix de mes observations, ayant vu vous-même de vos propres yeux, depuis sept ans, plusieurs des principales choses qu'elles contiennent. Votre parfaite probité, que tout le monde connoît si bien, ne vous permet pas de vouloir induire les autres en erreur par de faux exposés, sur-tout quand il s'agit de la vie des hommes. D'un autre côté, vous êtes si habile & si éclairé, qu'il me seroit impossible de vous en imposer, quand même je l'entreprendrois sérieusement. Encore moins pourriez-vous vous faire illusion à vous-même au sujet des expériences par lesquelles vous avez reconnu sur vos malades mêmes la vérité de certaines choses que j'ai rap-*

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

1. LE corps humain eſt compoſé de particules qui ſe détruiſent continuellement, c'eſt ce qui fait qu'il ne ſauroit toujours demeurer dans le même état; & il eſt ſi fort expoſé à l'action des cauſes extérieures, qu'il ne ſauroit s'en défendre en toute occaſion. De là cette multitude de maladies qui, dans tous les temps, a affligé le genre humain. Auſſi n'y a-t-il pas lieu de douter que déja pluſieurs ſiecles avant l'Eſculape Grec, & même avant l'Eſculape Egyptien, plus ancien que l'autre de mille ans, la néceſſité n'ait obligé les hommes de chercher des remedes à leurs maux.

Origine de la Médecine,

2. Mais, comme il n'eſt pas aiſé de ſavoir qui, le premier, a inventé les bâtiments & les habits pour ſe garantir des injures de l'air; de même on ne ſauroit montrer les premiers commencements de la Médecine, d'autant que cet Art, ainſi que certains autres, a toujours été en uſage, quoiqu'il ait été plus ou moins cultivé, ſuivant la différence des temps & des pays (1).

Difficile à marquer.

---

(1) Si l'on accorde que l'origine de la Médecine a été le deſir de ſa propre conſervation, il n'eſt aucun Art qui puiſſe s'attribuer une plus grande antiquité, puiſque, dans ce ſens, la Médecine eſt preſque auſſi ancienne que le monde; car elle doit, ſans doute, avoir commencé immédiatement après la chûte de nos premiers peres, leſquels, en punition de leur déſobéiſſance, devinrent néceſſairement, eux & tout le reſte des hommes, ſujets à une infinité de maladies & d'accidents, même à la mort.

Je ne prétends pas néanmoins que la Médecine ait été réduite en Art dès les premiers temps; mais elle ſe pratiquoit indifféremment par tout le monde, chacun étant ſon propre Médecin. Dans la ſuite elle devint un Art par le moyen d'un certain nombre d'obſervations & d'expériences que l'on avoit faites; & alors l'exercice en fut confié à certaines gens en particulier qui, à cauſe de cela, furent nommés *Médecins*. C'eſt ainſi que la Médecine exiſta avant qu'il y eût de Médecins, quoiqu'elle ne pût être appellée proprement un Art, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât des gens qui fiſſent une profeſſion particuliere de l'exercer.

En effet il ſemble que la maladie & la douleur ont dû néceſſaire-

Anciens & modernes l'ont enrichie

3. On ſait combien les Anciens, & ſur-tout Hippocrate, l'ont enrichie. C'eſt à eux, & à ceux qui ont recueilli leurs Ouvrages, que nous ſommes redevables de la plus grande partie de nos connoiſſances thérapeutiques. Dans les ſiecles ſuivants, il y a eu des hommes illuſtres qui, en s'appliquant à l'Anatomie, ou à la Pharmacie, ou à la Pratique, ont travaillé à perfectionner la Médecine. Notre pays même & notre ſiecle n'ont pas manqué de gens habiles qui ſe ſont diſtingués dans toutes les ſciences capables de l'enrichir, & dont le mérite eſt au-deſſus des louanges que je pourrois leur donner (1).

Ce qu'a fait l'Auteur.

4. Nonobſtant les travaux des autres, j'ai toujours cru que j'aurois à me reprocher d'avoir vécu inutilement, ſi ayant pratiqué, comme j'ai fait, la Médecine, je ne contribuois pas, du moins de quelque petite choſe, à l'avancement de cet Art. C'eſt pour-

---

ment engager les hommes à chercher un prompt ſecours, & que ceux-ci ne pouvoient être aſſez ſtupides & aſſez inſenſibles à leurs propres maux, pour négliger une recherche ſi intéreſſante. Car on ne s'imaginera pas que l'homme ſeul fût tellement ſourd à la voix de la Nature & de la raiſon, qu'il ne s'embarraſsât pas de conſerver ou de retablir ſa ſanté, tandis que nous voyons que les animaux ſont pouſſés violemment à cela par le ſeul inſtinct naturel.

Après tout, on doit plutôt conſulter la certitude & l'utilité d'une Science ou d'un Art, que ſon antiquité. C'eſt par ces deux qualités que l'on doit juger de ſon excellence, & non par ſon antiquité ſeule qui, d'elle-même, ne lui donne aucun mérite réel, & qui, par une vénération mal entendue qu'elle inſpire, ne ſert ſouvent qu'à établir des erreurs pernicieuſes.

(1) En comparant l'ancien état de la Médecine avec l'état préſent où elle ſe trouve enrichie des ſavantes & utiles découvertes des modernes, on ſera ſurpris du peu de progrès que l'on a fait dans cet Art. Mais cela vient aſſurément de ce qu'on s'eſt écarté de la ſeule & véritable méthode de le perfectionner, en joignant la raiſon avec l'expérience. Quiconque lira attentivement les Auteurs praticiens, trouvera qu'ils ont avancé touchant les cauſes & la nature des maladies, pluſieurs choſes contraires à l'expérience, comme il paroîtra clairement, ſi on conſulte un certain nombre de ces Auteurs ſur quelque maladie particuliere. On voit par là combien il faut apporter de circonſpection pour n'être pas induit en erreur. D'ailleurs l'expérience nous enſeigne une méthode de guérir diverſes maladies, plus courte & plus facile que l'ordinaire, & il eſt abſurde de raiſonner contre les faits. D'où il s'enſuit qu'on ne doit pas s'aſtreindre à ſuivre ſcrupuleuſement les méthodes curatives généralement reçues, mais qu'on doit abandonner les chemins battus, ſuivant que la raiſon & l'expérience l'indiqueront.

quoi, après de longues & sérieuses réflexions, & des observations faites avec beaucoup de soin durant plusieurs années, j'ai résolu en premier lieu de publier mon sentiment touchant les moyens de perfectionner l'Art de guérir, & ensuite de donner un échantillon de ce que j'ai exécuté dans cette matière.

5. Or je pense que, pour l'avancement de la Médecine, il est nécessaire, 1°. d'avoir une Histoire ou Description de toutes les maladies, la plus exacte & la plus fidelle qu'il est possible; 2°. d'avoir une méthode sûre & constante pour les traiter (1). Il est aisé de décrire superficiellement les maladies; mais de le faire d'une maniere exempte des défauts que le célebre Vérulam reprochoit aux Ecrivains de l'Histoire naturelle, c'est toute autre chose. » On ne sauroit disconvenir, » dit ce grand homme, que nous n'ayons une Histoire » naturelle très ample, pleine d'une agréable va- » riété, & même de recherches curieuses. Néanmoins, » si on en retranche les fables, les citations d'Auteurs, » les disputes inutiles, enfin l'érudition étrangere & » les ornements, (choses qui sont plus propres à des » entretiens de table & à des conversations de Sa- » vants, qu'à former des Philosophes), il se trouvera » qu'une telle Histoire sera réduite à fort peu de cho- » se, & qu'elle sera bien éloignée de celle dont je me » forme l'idée. «

Moyens de perfectionner la Médecine.

Il est très aisé pareillement de proposer, à la maniere ordinaire, des moyens de guérison; mais d'en proposer qui aient réellement le succès qu'on promet,

---

(1) L'Histoire des maladies, dit Baglivi, doit être distinguée de la partie curative. La premiere est une science particuliere, & doit uniqement se puiser dans les sources pures de la Nature; ou pour parler sans figure, elle consiste dans une description claire & exacte des maladies, telles qu'un soigneux & judicieux Observateur les remarque dans leur commencement, leur augmentation, leur force, leur déclin & leur fin. La Médecine curative peut retirer beaucoup d'utilité des autres Sciences. & sur-tout de celles avec qui elle a quelque rapport, & qui en sont comme les branches, telles que la Chymie, la Botanique, la connoissance de six choses non naturelles, la Philosophie expérimentale, l'Anatomie & autres semblables. Toutes ces Sciences peuvent beaucoup servir à perfectionner la méthode, & à tirer des indications curatives des moindres circonstances. *Baglivi Op. pag.* 14, 15.

c'eſt ce qui paroîtra d'une toute autre difficulté à ceux qui ont obſervé qu'il ſe trouve dans les Auteurs Praticiens un grand nombre de maladies que, ni ces Auteurs, ni aucun autre Médecin n'ont pu guérir juſqu'à préſent.

L'hiſtoire des maladies eſt un ouvrage difficile.

6. Quant à l'Hiſtoire des maladies, ſi on examine la choſe avec attention, on verra facilement que, pour en donner une bonne, il eſt néceſſaire de porter ſes vues beaucoup plus loin qu'on ne croit communément. Voici quelques-unes des choſes qu'on doit obſerver.

Il faut réduire les maladies à certaines eſpeces.

7. En premier lieu, il faut réduire toutes les maladies à des eſpeces préciſes & déterminées, avec le même ſoin & la même exactitude que les Botaniſtes ont fait dans leurs Traités ſur les Plantes. Car il ſe trouve des maladies qui, étant du même genre & de même nom, & outre cela, ſemblables en quelques ſymptômes, ſont néanmoins d'une nature bien différente. On ſait que le nom de *chardon* eſt commun à pluſieurs eſpeces de plantes. Ce ſeroit néanmoins être un Botaniſte peu exact, que de donner ſeulement une deſcription générale de cette plante, & de la diſtinguer par là des autres, ſans s'embarraſſer de marquer les ſignes propres & particuliers qui en caractériſent & diſtinguent chaque eſpece.

De même, il ne ſuffit pas à un Ecrivain de marquer ſeulement les phénomenes communs d'une maladie qui a pluſieurs eſpeces : car, quoique la même variété ne ſe trouve pas dans toutes les maladies, j'eſpere néanmoins montrer clairement dans cet Ouvrage qu'il en eſt pluſieurs, dont les Auteurs traitent ſous un même nom, ſans aucune diſtinction d'eſpeces, & qui ſont cependant d'une nature très différente.

Il faut bannir les hypotheſes.

8. D'ailleurs, lorſqu'on trouve des maladies diſtinguées par eſpeces, c'eſt le plus ſouvent pour favoriſer une hypotheſe appuyée ſur des phénomenes véritables; & par conſéquent une ſemblable diſtinction n'eſt pas conforme à la nature de la maladie, mais c'eſt plutôt un produit de l'imagination & des ſpéculations de l'Auteur. On voit par l'exemple de pluſieurs maladies, combien le défaut d'exactitude en ce point a

empêché les progrès de la Médecine ; car nous ne ſerions pas aujourd'hui à ignorer la maniere de guérir ces maladies, ſi les Auteurs qui ont communiqué là-deſſus leurs expériences & leurs obſervations, ne s'étoient pas laiſſé tromper en mettant une eſpece de maladie pour une autre. C'eſt ce qui a fait auſſi, à mon avis, que la matiere médicale eſt devenue d'une étendue immenſe, mais avec très peu de fruit.

Inconvéniens des hypotheſes.

9. En ſecond lieu, celui qui voudra donner une Hiſtoire des maladies, doit renoncer à toute hypotheſe & à tout ſyſtême de Philoſophie, & marquer avec beaucoup d'exactitude les plus petits phénomenes des maladies qui ſont clairs & naturels, imitant en cela les Peintres qui, dans leurs portraits, ont grand ſoin d'exprimer juſqu'aux moindres taches des perſonnes qu'ils veulent repréſenter. On ne ſauroit preſque dire de combien d'erreurs ont été cauſe ces hypotheſes phyſiques ; d'un côté, les Auteurs qui s'en ſont laiſſé entêter, attribuent aux maladies des ſymptômes qui n'ont jamais exiſté que dans leur cerveau, & qui auroient dû néanmoins ſe manifeſter, ſi leur hypotheſe étoit véritable ; d'un autre côté, lorſqu'un ſymptôme qui accompagne réellement la maladie dont ils veulent tracer l'idee, ſe trouve quadrer avec leur hypotheſe, alors ils exagerent outre meſure ce ſymptôme, & en font, comme on dit, d'un rat un éléphant, ni plus ni moins que ſi tout le reſte dépendoit de là ; mais ſi le ſymptôme ne s'accorde pas avec l'hypotheſe, alors, ou ils n'en font point du tout mention, ou ils en diſent peu de choſe, à moins qu'ils ne puiſſent l'accommoder & l'ajuſter à leur ſyſtême, au moyen de quelque ſubtilité philoſophique (1).

(1) Les hypotheſes doivent leur origine à la vanité & à une vaine curioſité : d'où il eſt aiſé de concevoir combien elles doivent empêcher les progrès de la Médecine, qui eſt une ſcience fondée ſur des expériences ſages, & des obſervations exactes & ſuivies ; au lieu que les hypotheſes ne ſont établies la plupart que ſur des principes obſcurs ou arbitraires, & ne méritent d'autre nom que celui de *productions informes d'une imagination déréglée*. L'erreur de négliger des effets ſenſibles & palpables, pour en rechercher les cauſes ſecretes, & abſolument impénétrables, n'eſt pas une choſes nouvelle. C'eſt ce qui a embarraſſé la Médecine d'une multitude d'hypotheſes qui n'ont ſervie qu'à rendre cet Art incertain, douteux, trompeur, myſtérieux, & en quelque façon inintelligible.

En conſidérant ce pernicieux effet des hypotheſes, il paroîtra ſur-

Il faut distinguer, en décrivant une maladie, les symptômes essentiels d'avec les accidentels.

10. En troisieme lieu, il faut, dans la description d'une maladie, exposer séparément les symptômes propres ou essentiels, & les accidentels ou étrangers. J'appelle *accidentels* ceux qui dépendent non seulement de l'âge & du tempérament des malades, mais encore de la maniere de traiter les maladies : car il arrive souvent qu'une maladie est différente, suivant la maniere différente dont on s'y prend pour la traiter ; & il y a des symptomes qui sont moins l'effet du mal que des remedes ; ensorte que des gens qui auront la même maladie, mais qui seront traités différemment, auront aussi des symptômes différents. De là vient que, sans une grande attention, le jugement que l'on porte sur les symptômes des maladies, ne sauroit manquer d'être extrêmement vague & incertain. Je ne parle point ici des cas fort rares ; ils n'appartiennent pas proprement à l'Histoire des maladies. C'est ainsi qu'en décrivant, par exemple, la sauge, on ne met pas les morsures des chenilles au rang des signes distinctifs de cette plante (1).

---

prenant qu'elles aient prévalu si long-temps, & qu'elles se soutiennent même encore aujourd'hui : car il est certain que, depuis plus de deux mille ans qu'on les a introduites dans la Médecine, elles n'ont pas servi à découvrir le moindre remede, ni porter le moindre jour dans la pratique ; mais qu'elles n'ont fait autre chose que l'embarrasser, la rendre incertaine, & causer des disputes qui ne se peuvent jamais terminer sans avoir recours à l'expérience qui est la véritable pierre de touche des opinions en Médecine. En effet, comme les hypotheses sont principalement établies sur des suppositions & des principes incertains, ce seroit une folie de croire y trouver de la vérité & de la certitude.

(1) Hippocrate découvrit par des observations attentives, que les maladies avoient certains symptomes essentiels ou propres, & d'autres accidentels ou communs à d'autres maladies : que les premiers dépendoient de la nature constante & invariable de la maladie, & les derniers de la différente maniere de la traiter, ou d'un assemblage de quantité de diverses causes. Il forma sur les premiers des aphorismes, selon les regles de l'Art, & il abandonna les derniers au jugement du Médecin.

Les symptômes constans & essentiels, qu'on peut nommer les *signes caractéristiques de la maladie*, frappent quelquefois les sens, & d'autres fois demeurent cachés & obscurs. Néanmoins, quels qu'ils soient, le Médecin ne doit pas les négliger, mais il doit les remarquer soigneusement, comme il les apperçoit. Car, comme les indications curatives se tirent des moindres circonstances, ainsi les moindres mouvements qui arrivent dans les maladies, doivent

11. Enfin, on doit remarquer ſoigneuſement les ſaiſons qui favoriſent le plus chaque genre de maladie. Il y a, je l'avoue, des maladies qui attaquent dans tous les temps; mais auſſi il en eſt d'autres, & en auſſi grand nombre, qui, par un inſtinct ſecret de la Nature, à l'exemple de certains oiſeaux & de certaines plantes, ſuivent des temps particuliers de l'année. Je me ſuis ſouvent étonné de ce qu'il y a eu juſqu'à préſent ſi peu de Médecins qui aient obſervé ce caractere de certaines maladies, tandis que grand nombre d'Auteurs ont remarqué curieuſement le temps auquel naiſſent les plantes & les animaux. Mais, quelle que ſoit la cauſe de cette négligence, je tiens pour certain que la connoiſſance des ſaiſons qui produiſent les maladies, ſert beaucoup au Médecin, tant pour diſtinguer l'eſpece de la maladie, que pour la guérir; & que, faute de cette connoiſſance, il réuſſit mal dans ces deux points. Marquer ſoigneuſement les ſaiſons de l'année.

12. Ce ne ſont pas là les ſeules choſes qu'il faut obſerver en écrivant l'Hiſtoire des maladies, mais ce ſont du moins les principales. L'utilité d'une ſemblable Hiſtoire pour la pratique de la Médecine, eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut dire, & les ſpéculations curieuſes & les ſubtilités dont les livres des modernes ſe trouvent remplis à l'excès, ne ſont rien en comparaiſon (1). En effet, par quel moyen plus court, & Utilité d'une Hiſtoire des maladies pour la pratique.

être obſervés & décrits, quoiqu'ils ſoient un peu obſcurs. Et, par ce moyen, on aura non ſeulement une Hiſtoire complette des maladies, mais auſſi une méthode curative, ce qui eſt encore plus important. On peut rapporter aux mouvements obſcurs qui arrivent dans les maladies, les jours critiques, les changements ſecrets des maladies, leur tranſport ſur une partie plutôt que ſur une autre, la ſympathie cachée & reciproque des parties, les périodes des maladies, leur augmentation à des heures marquées, comme il arrive dans certaines douleurs, dans certaines fievres, & dans pluſieurs autres maladies. *Baglivi Opera*, p. 67.

(1) On ne peut rien faire de grand dans le pronoſtic, & ſpécialement dans la partie curative de la Médecine, ſans une Hiſtoire exacte & bien circonſtanciée des maladies. Car, comment prédire ce qui arrivera dans une maladie, & procéder d'une façon convenable dans le traitement, ſi l'on ignore les ſymptômes eſſentiels & accidentels qui l'accompagnent, & ſon progrès général dès le commencement juſqu'à la fin, lorſqu'il ne ſurvient rien qui interrompe ſon cours ordinaire, ſoit par une mauvaiſe conduite, ſoit par accident ou autrement?

même par quel autre moyen pourroit-on découvrir les causes morbifiques qu'il s'agit de combattre, ou trouver les indications curatives, que par une connoissance claire & distincte des symptômes particuliers? Il n'y a pas la moindre petite circonstance qui ne serve à ces deux fins. Car, quoique le tempérament des personnes & la maniere de traiter puissent y causer quelque variété, cependant la Nature est si uniforme & si semblable par-tout à elle-même dans la production des maladies, que les mêmes symptômes de la même maladie se voient le plus souvent dans les différents sujets, & que ceux qu'on aura observés dans un sujet particulier, sont applicables à tous les sujets qui ont la même maladie. C'est ainsi que les caracteres génériques des plantes conviennent à chaque espece particuliere renfermée sous un genre. Celui qui aura, par exemple, exactement décrit la violette, quant à sa couleur, son goût, son odeur, sa figure, & autres particularités semblables, trouvera que cette description conviendra presque en tout à quelque espece de violette que ce soit.

Pourquoi nous n'avons pas une Histoire exacte des maladies.

13. La principale raison, à mon avis, pour laquelle nous n'avons pas eu jusqu'à présent une Histoire plus exacte des maladies, c'est que la plupart des Auteurs ne les ont regardées que comme des productions confuses & irrégulieres d'une nature affoiblie & déconcertée; & qu'ainsi on auroit cru perdre son temps & sa peine, de travailler à les décrire exactement (1).

(1) Une recherche soigneuse du commencement, du progrès & de la fin des maladies, montrera clairement le contraire; car la Nature agit d'une manière très-constante & très-uniforme en produisant, en entretenant & en terminant les maladies, pourvu qu'elle ne soit pas dérangée par quelque accident, ou par quelque mauvaise manœuvre; ensorte que, si l'application & le jugement ne manque pas, il n'est pas impossible de donner un détail juste & méthodique de tous les symptômes & phénomènes d'une maladie, sans omettre la plus petite particularité.

Quant aux causes qui ont empêché jusqu'à présent d'avoir une Histoire complette & détaillée des maladies, & aux règles qu'il faut observer en l'écrivant, nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le Lecteur au second ou troisième Chapitre du second Livre de la Pratique Médicinale de l'industrieux & judicieux Baglivi, où il trouvera ces matières traitées avec beaucoup de netteté, d'exactitude & de jugement.

14. Mais pour revenir à notre ſujet, je dis que les plus petites circonſtances d'une maladie peuvent fournir auſſi ſurement au Médecin des indications curatives, qu'elles lui fourniſſent un diagnoſtic (1). C'eſt pourquoi j'ai penſé pluſieurs fois que, ſi je connoiſſois parfaitement l'Hiſtoire de chaque maladie, je ſerois toujours en état de la guérir, parceque ſes différents phénomenes me montreroient la véritable route que je devrois tenir, & qu'étant ſoigneuſement comparés enſemble, ils me conduiroient comme par la main aux indications les plus véritables qui ſe tirent du fond de la Nature, & non pas des erreurs de l'imagination.

Indications curatives doivent être tirées des plus petites circonſtances..

15. C'eſt par de tels moyens que l'incomparable Hippocrate eſt arrivé à un ſi haut point de réputation : c'eſt ce qui lui a mérité le glorieux titre de *Prince de la Médecine.* Ce grand Homme, après avoir établi, comme un ſolide fondement de ſon Art, cet axiome inconteſtable, ſavoir, que *la Nature guérit les maladies*, a expoſé clairement les ſymptômes de chaque maladie ſans le ſecours d'aucune hypotheſe ni d'aucun ſyſtême, comme on voit dans ſes livres *des Maladies*, *des Affections*, *&c.* Il a auſſi donné des régles fondées ſur la méthode que ſuit la Nature dans la production & la guériſon des maladies. Tels ſont les Prognoſtics de Cos, les Aphoriſmes, & autres Ouvrages ſemblables.

Ce qui a rendu Hippocrate un ſi excellent Médecin.

---

(1) Les indications curatives dans les maladies, ne peuvent ſe tirer plus ſûrement que des ſymptômes les plus conſidérables & les plus redoutables qui manifeſtent mieux la nature & la violence d'une maladie. Si donc, faute de remarquer & d'examiner ſuffiſamment toutes les circonſtances, & ſpécialement de faire attention aux effets de tout ce qu'on donne ou qu'on applique au malade, nous nous trompons dans les indications curatives, nous aurons néceſſairement un mauvais ſuccès.

Comme il eſt donc de la dernière importance de former des indications juſtes, on doit employer tous les moyens qui peuvent y contribuer, en faiſant attention à tout ce qui tombe ſous les ſens, aux routes qu'a tenues la Nature depuis le commencement de la maladie juſqu'au temps où nous ſommes appelés, aux forces du malade en ce temps-là, à la cauſe de la maladie, à la ſaiſon de l'année, aux maladies qui regnent alors, au ſexe, à l'âge, au tempérament du ſujet, &c. Toutes ces particularités mûrement conſidérées & comparées enſemble, conduiront certainement le Médecin aux véritables indications curatives, & par conſéquent lui donneront lieu de ſe promettre un heureux ſuccès, ou du moins de mettre ſa réputation à couvert, en faiſant connoître le danger, & en annonçant les ſuites funeſtes de la maladie.

Voilà à peu près en quoi consiste la théorie du grand Hippocrate: elle n'est pas le fruit d'une imagination déréglée & féconde en chimeres; mais elle représente au juste les opérations que la nature exerce dans les maladies du genre humain. Une pareille théorie n'étant donc autre chose qu'une exacte description de la nature, il étoit raisonnable qu'Hippocrate cherchât uniquement dans sa pratique à aider cette nature par tous les moyens possibles. Aussi ne demande-t-il autre chose d'un Médecin, sinon *de secourir la nature lorsqu'elle est abattue, de la réprimer dans ses saillies, & de la mettre à la raison*; tout cela en se servant des moyens qu'elle emploie elle-même pour guérir les maladies: car cet excellent génie avoit bien vu que la nature seule *les termine, & peut opérer toutes choses*. Pour cet effet, elle n'a besoin que d'être aidée d'un petit nombre de remedes très simples, & quelquefois même elle n'en a besoin d'aucuns (1).

---

(1) Quiconque se donnera la peine de lire avec attention les écrits d'Hippocrate, trouvera qu'il mérite justement la haute réputation dont il jouit depuis tant de siècles, & dont il jouira vraisemblablement dans tous les âges. On voit clairement, par ses écrits, qu'il possédoit dans un degré extraordinaire les deux qualités les plus essentielles à un Médecin; savoir, une attention singulière à observer tous les divers phénomènes des maladies, & un jugement exquis pour appliquer de la manière la plus convenable cette connoissance à la pratique.

Il remarqua avec une exactitude surprenante tout ce qui précédoit les maladies, les symptômes dont elles étoient accompagnées, & ce qui étoit utile ou nuisible en toute occasion. Aussi l'application constante qu'il donna à acquérir cette partie si utile de la Médecine, ne lui laissa ni le temps, ni le goût de s'appliquer à des recherches moins importantes, avec assez de soin pour y faire quelque progrès considérable. Il perfectionna beaucoup l'Art de guérir, en se donnant la peine de recueillir quantité d'observations, afin de découvrir l'issue des maladies, par rapport à la vie ou à la mort, & de pouvoir prédire ce qui arriveroit dans toutes les maladies qu'il conduisoit; & il poussa si loin cette partie de l'Art, que ses écrits contiennent les meilleurs pronostics que l'on puisse trouver dans aucun Auteur jusqu'à présent. Je crains même qu'en examinant les choses de près, on ne trouve que la plupart des Auteurs l'ont copié en ce point, & que peu ont ajouté quelque chose à ses découvertes.

On convient universellement qu'il trouva la Médecine fort imparfaite & dans une grande confusion, & qu'il la laissa beaucoup plus méthodique & plus sûre. C'est pourquoi il a toujours été regardé comme le Restaurateur, & même le Fondateur de cet Art.

16. L'autre moyen que je crois propre à l'avancement de la Médecine, est d'avoir une méthode fixe, sûre & complette de traiter les maladies. J'entends une méthode fondée sur un assez grand nombre d'expériences, & avec laquelle on soit en état de les guérir : car il ne suffit pas, selon moi, de décrire les succès particuliers d'une méthode ou d'un remede, si cette méthode ou ce remede ne réussit pas universellement & dans tous les cas, du moins en supposant telles ou telles circonstances. Or, je prétends que nous devons être aussi sûrs de guérir une maladie, en remplissant telle ou telle intention, que nous sommes sûrs de pouvoir remplir telle ou telle intention par tel ou tel genre de remede : & quoique la chose ne réussisse pas toujours, elle réussit néanmoins le plus souvent. C'est ainsi, par exemple, qu'avec les feuilles de séné nous lâchons le ventre, & qu'avec le pavot nous faisons dormir. Méthode curative complette est un moyen de perfectionner la Médecine.

Je ne nie pas qu'un Médecin ne doive examiner soigneusement les effets particuliers de la méthode & des remedes dont il s'est servi dans le traitement des maladies, & les marquer par écrit, tant pour soulager sa mémoire, que pour acquérir peu à peu une plus grande habileté, & se former enfin, après des expériences fréquemment réitérées, une méthode sûre dont il ne s'écarte en rien dans le traitement des maladies (1).

---

(1) Il seroit fort à souhaiter que nous eussions une méthode curative aussi sûre & aussi universelle que notre Auteur la décrit. On pourroit peut-être l'avoir, si les Médecins y travailloient sérieusement & de concert. Pour qu'elle soit propre à notre Nation, il faut connoître & marquer exactement la nature de notre climat, l'air que nous y respirons, les vents qui y regnent le plus fréquemment, notre maniere de vivre, les maladies auxquelles nous sommes le plus sujets, les remedes qui conviennent le mieux à notre tempérament, la situation, le terroir, les eaux des différents lieux, & autres choses semblables. Sur ces principes, on pourroit établir pour la plupart des maladies une méthode curative générale, dont on ne seroit obligé de s'écarter que par occasion, suivant que les circonstances particulieres le demanderoient.

En lisant dans cette vue les écrits des Médecins d'une autre Nation, il faut toujours se souvenir qu'ils sont étrangers, qu'ils decrivent les maladies de la maniere qu'ils les voient, & qu'ils les traitent relativement au lieu où ils exercent, ensorte que nous ne pouvons suivre avec sûreté les regles qu'ils donnent, sinon autant qu'elles se trouveront correspondre avec nos observations propres.

Inutilité de publier des observations particulieres.

17. Mais je ne pense pas qu'il soit fort utile de publier des observations particulieres ; car si l'observateur se contente de nous apprendre que telle maladie a cédé une ou plusieurs fois à tel remede, de quoi cela me servira-t-il, si outre cette quantité presque immense de remedes dont nous sommes accablés depuis long-temps, on en propose un nouveau dont je n'ai point encore entendu parler ? Que si je rejette tous les autres pour m'attacher à celui-ci, ne faudra-t-il pas que j'éprouve sa vertu par une infinité d'expériences, & que j'examine une infinité de circonstances, tant par rapport au malade, que par rapport à la méthode même, avant que de pouvoir tirer quelque fruit d'une observation détachée ? Si l'observateur à trouvé que son remede lui réussissoit toujours, pourquoi s'amuse-t-il à rapporter des faits particuliers, si ce n'est parcequ'il se défie de lui-même, ou qu'il aime mieux tromper le public sur quelques points, que sur tous en même temps (1) ?

Le plus médiocre praticien n'ignore pas combien il est

(1) Il semble que l'Auteur en cet endroit n'a pas fait assez d'attention aux avantages que peuvent procurer des observations exactes & fidelles qui sont le principal fondement de la Pathologie & de la Thérapeutique. L'expérience qui forme l'essentiel de l'Art, n'est que le résultat de quantité de pareilles observations faites par soi-même ou par d'autres, & la Médecine leur est beaucoup plus redevable de son avancement, qu'à toutes les découvertes physiques, & à toutes les hypothèses ingénieusement inventées : car il arrive journellement dans le cours des maladies plusieurs choses qui, étant soigneusement observées, contribuent beaucoup à nous diriger en semblables cas, quoiqu'on ne puisse peut-être en rendre raison d'une maniere satisfaisante.

Mais, pour rendre ces observations vraiement utiles, j'avoue qu'elles doivent être écrites avec beaucoup plus d'exactitude qu'on ne fait ordinairement, & qu'il ne faut omettre depuis le commencement de la maladie, jusqu'à la fin, aucune circonstance tant soit peu importante, soit par rapport au cours de la maladie, soit par rapport à la méthode curative qu'on a employée, ayant soin de spécifier les remedes qu'on a donnés chaque jour, & les effets qu'ils ont eus, & d'exposer dans un grand détail le régime, &c. Entre les observations que nous ont laissées les Anciens & les Modernes, il y en a beaucoup qui sont si défectueuses, qu'elles ne méritent pas le nom d'*observations*, mais qu'elles doivent plutôt être appelées des *morceaux d'observations*, & qui ordinairement servent de peu ou de rien du tout pour guider le Médecin praticien dans la véritable méthode curative.

aiſé d'écrire de gros volumes d'obſervations particulieres, & combien, au contraire, il eſt difficile d'établir, pour quelque maladie que ce ſoit, une méthode ſûre & immanquable de guériſon. Si un ſeul Médecin dans chaque ſiecle avoit fait cela pour une ſeule maladie, il y auroit bien des années que l'art de guérir, qui eſt la vraie Médecine, ſeroit arrivé à ſa plus haute perfection, du moins autant que le permet la foibleſſe humaine. Mais tel eſt notre malheur, que depuis long-temps nous avons abandonné les ſages leçons d'Hippocrate & l'ancienne méthode de traiter les maladies, qui eſt fondée ſur la connoiſſance des cauſes prochaines & manifeſtes. De là vient que la Médecine, ſur le pied qu'elle s'exerce aujourd'hui, eſt plutôt un art de diſcourir, que de guérir, n'étant appuyée que ſur de vains ſyſtêmes.

On ne ſauroit découvrir les cauſes éloignées.

Mais pour qu'on ne s'imagine pas que cette accuſation eſt ſans fondement, qu'il me ſoit permis de faire une petite digreſſion, afin de montrer que les cauſes éloignées dont la recherche fait l'unique occupation de ces hommes curieux qui, par de vaines ſpéculations, ſe flattent de pouvoir les découvrir, ſont entiérement incompréhenſibles & impénétrables; & que les cauſes prochaines & conjointes ou immédiates étant les ſeules que nous pouvons connoître, ſont auſſi les ſeules qui peuvent nous fournir des indications curatives.

Raiſons qui le prouvent.

18. Il faut donc obſerver que ſi les humeurs ſe trouvent retenues dans le corps plus long-temps qu'il ne convient, la nature ne pouvant les atténuer, ni les évacuer; ou bien, ſi par telle ou telle conſtitution de l'air elles contractent un état morbifique; ou, enfin, ſi elles viennent à être infectées de quelque virus contagieux qui les corrompe, elles ne manquent pas alors de s'altérer eſſentiellement, d'acquérir une qualité qui ſe manifeſte par des ſymptômes propres & particuliers (1): & quoique ces ſymptômes, lorſqu'on n'y eſt pas bien attentif, ſemblent venir ou de la nature de la partie que l'humeur occu-

(1) Ou, pour parler plus clairement, les humeurs, par quelque une des cauſes ſuſdites, ſubiſſent une altération qui produit une maladie accompagnée de ſymptômes particuliers, leſquels proviennent de cette altération, & ſont conformes à la nature de la maladie qui en réſulte.

pe, ou de la nature de l'humeur même avant qu'elle eût ſubi cette altération ; ils ſont néanmoins réellement les effets du vice eſſentiel que l'humeur a contracté depuis peu ; enſorte que toute maladie ſpécifique eſt une affection qui provient d'une exaltation ou altération ſpécifique de quelqu'une des liqueurs du corps animé.

On peut comprendre ſous ce genre la plupart des maladies qui gardent un type conſtant & uniforme. En effet, la nature en les produiſant & en les terminant ne ſuit pas moins une méthode fixe, que lorſqu'elle produit des plantes ou des animaux; & comme chaque plante & chaque animal a des qualités propres & particulieres, il en eſt de même de chaque humeur qui a ſubi une altération eſſentielle. On voit tous les jours un exemple bien ſenſible de cette vérité dans différentes excroiſſances qui ſurviennent aux arbres & aux arbriſſeaux ſous la forme de mouſſe, de gui, de champignon, & d'autres choſes ſemblables, ſoit par la corruption & la dépravation du ſuc nourricier, ſoit par d'autres cauſes. Or, toutes ces excroiſſances ſont des plantes eſſentiellement différentes de celles qui les produiſent.

Autre preuve tirée de la fievre quarte.

19. Maintenant quiconque examinera ſérieuſement & avec grande attention les phénomenes qui accompagnent la fievre quarte, par exemple, ſavoir; qu'elle attaque preſque toujours à l'entrée de l'automne; qu'elle garde immanquablement un ordre & un type certains; que ſes accès reviennent de quatre en quatre jours avec autant de régularité qu'on en voit dans les mouvements d'une horloge ou d'une pendule, à moins que quelque cauſe extérieure ne trouble cet ordre; qu'elle commence par un friſſon aſſez conſidérable, ſuivi d'une chaleur proportionnée, laquelle ſe termine par une ſueur abondante; qu'enfin, dans quelque ſujet que ſe rencontre cette fievre, on peut rarement la guérir avant l'equinoxe du printemps: quiconque, dis-je, examinera tout cela attentivement, trouvera d'auſſi fortes raiſons pour croire que cette maladie eſt un être ſpécifique, que pour croire qu'une plante eſt une ſubſtance qui naît, qui fleurit, & qui périt toujours de la même maniere, & qui, dans tout le reſte, éprouve ce qui eſt conforme à ſa nature.

Il n'eſt pas aiſé de concevoir comment la fievre quarte pourroit provenir d'une combinaiſon de principes ou qualités manifeſtes, tandis qu'une plante, de l'aveu de tout

le monde, eſt une ſubſtance réellement diſtincte de toute autre. Je conviens néanmoins qu'au lieu que les eſpeces des animaux & des plantes ſubſiſtent chacune par elles-mêmes, à l'exception d'un très petit nombre, les eſpeces des maladies dépendent au contraire des humeurs qui les produiſent.

20. Mais quoiqu'il ſemble certain, par ce qui a été dit, que les cauſes de la plupart des maladies ſont entierement incompréhenſibles & inexplicables, il ne s'enſuit pas pour cela, qu'on ne puiſſe guérir les maladies. Ce que nous diſons de leurs cauſes regarde ſeulement les cauſes éloignées. En effet, il eſt aiſé de voir que ces ſpéculatifs curieux qui s'amuſent à rechercher de pareilles cauſes, & qui veulent, bon gré, malgré, & en dépit de la nature, les découvrir & les expliquer, tentent l'impoſſible, en même temps qu'ils mépriſent les cauſes prochaines, conjointes & immédiates, les ſeules néanmoins qu'il ſoit néceſſaire de connoître, & que l'on peut connoître en effet ſans le ſecours de ces vaines ſpéculations, puiſqu'elles ſe préſentent clairement à l'eſprit, ou qu'elles ont été découvertes il y a déja long-temps, ſoit par le témoignage des ſens, ſoit par des obſervations anatomiques.

Les Maladies peuvent être guéries, quoiqu'on ne puiſſe découvrir leurs cauſes éloignées.

Il eſt abſolument impoſſible qu'un Médecin connoiſſe les cauſes morbifiques qui n'ont aucun rapport avec les ſens; mais auſſi cela n'eſt-il pas néceſſaire. Il lui ſuffit de ſavoir quelle eſt la cauſe immédiate de la maladie, quels en ſont les effets & les ſymptômes, pour être en état de diſtinguer exactement cette maladie d'avec une autre qui lui reſſemble. Dans la pleuréſie, par exemple, on auroit beau ſe tourmenter pendant long-temps, on ne viendroit jamais à bout de découvrir en quoi conſiſte préciſément cette altération vicieuſe du ſang, laquelle eſt la premiere ſource du mal. Mais celui qui connoîtra bien la cauſe immédiate qui le produit, & ſaura le diſtinguer exactement de toute autre maladie, réuſſira ſurement à le guérir, quand même il ne s'amuſera pas à une vaine & inutile recherche des cauſes éloignées. Tout cela ſoit dit en paſſant.

Spécifiques manquent à la Médecine.

21. Quelqu'un pourroit demander maintenant ſi, outre une bonne Hiſtoire des maladies, & une méthode ſûre

pour les traiter, deux chofes qui manquent à la Médecine, il n'en faut pas encore une troifieme, qui eft de trouver des remedes fpécifiques. Je répons que je le penfe ainfi : car, quoique la méthode me paroiffe extrêmement convenable dans le traitement des maladies aiguës, parceque, la Nature employant toujours quelque évacuation pour les guérir, toute méthode qui aidera la Nature dans une telle évacuation, contribuera néceffairement à la guérifon : néanmoins il feroit à fouhaiter qu'on pût guérir plus promptement les malades au moyen des fpécifiques, s'il eft poffible d'en trouver ; & ce qui eft encore plus important, qu'on pût éviter les malheurs qui arrivent, lorfque la Nature, nonobftant les puiffants fecours que lui donne un habile Médecin, s'égare, malgré elle, en s'efforçant d'évacuer la caufe de la maladie (1).

---

(1) Le défaut de fpécifiques dans la Médecine eft un mal dont on fe plaint depuis long-temps, fans qu'on ait pris affez de foin pour y remédier. Le peu de fpécifiques que nous avons, feroient beaucoup plus sûrs, fi l'on avoit eu foin d'obferver & de marquer exactement leurs effets dans toutes les différentes circonftances où on les a employés. Par ce moyen, nous aurions des regles pour favoir quand & comment il faut les donner, & quelles précautions il faut prendre pour les rendre plus utiles. Souvent les meilleurs remèdes ne réuffiffent pas, & cela uniquement faute d'être adminiftrés avec la fageffe néceffaire : car, fuppofé qu'ils n'aient fouffert aucune altération pour avoir été gardés, ou pour avoir été mal préparés, il eft évident qu'ils doivent toujours produire des effets femblables dans des circonftances qui font à peu près les mêmes ; s'il en arrive autrement, ce n'eft pas la faute des remedes, mais cela vient de ce qu'on les donne mal à propos, fans diftinguer exactement les cas où ils conviennent.

Il eft certain qu'un véritable fpécifique eft d'un fi grand prix, que celui qui, par de foigneufes recherches, en découvriroit un feul dans toute fa vie, feroit amplement récompenfé de fes peines. Pour y procéder avec quelque efpérance de fuccès, il feroit bon 1°. d'avoir une idée nette de ce qu'on entend par un fpécifique, que l'on peut définir ; » un remède qui, par une vertu finguliére dont il eft » doué, guérit ou foulage infailliblement une maladie particuliere, » étant donné, autant qu'il eft poffible, dans les mêmes circonf» tances « : 2°. d'établir des regles pour diriger méthodiquement le Médecin dans fes recherches, & dans la maniere de faire des expériences convenables, fans rifquer fa réputation & nuire au malade. C'eft dans cette vue qu'il faut étudier la Philofophie naturelle & expérimentale, la Mécanique, l'Anatomie, la Botanique, la Chimie, &c. L'on peut auffi tirer de grands fecours de l'Anatomie & de la Médecine comparée : 3°. il faudroit marquer foigneufement & fidellement le bon & le mauvais fuccès d'un fpécifique dans les

22.

22. Pour ce qui regarde la guérison des maladies chroniques, quoique je ne doute nullement qu'on ne puisse par la méthode seule, y mieux réussir qu'on ne s'imagineroit d abord; cependant il n'est que trop vrai que, dans quelques-unes, même des plus considérables; la méthode est insuffisante. Ce qui vient principalement de ce que la nature n'a pas des moyens aussi efficaces dans les maladies chroniques que dans les aiguës, pour évacuer la matiere morbifique, & pour que nous puissions, en l'aidant & en la dirigeant, venir à bout de la maladie. Il manque une méthode pour traiter les maladies chroniques.

Un vrai Médecin est celui qui guérit radicalement une maladie chronique, en détruisant par un remede particulier l'espece de la maladie; & non pas celui qui ne fait autre chose qu'introduire une nouvelle qualité en place de la premiere, ce qui peut s'exécuter sans détruire l'espece. Par exemple, on peut échauffer ou rafraîchir un goutteux, sans que la goutte soit guérie, ni même diminuée. Une méthode qui introduit simplement des qualités différentes, ne guérit pas plus immédiatement les maladies spécifiques, que l'épée n'éteint le feu. En effet, qu'est-ce que la chaleur, le froid, l'humide ou le sec, ou quelqu'autre des secondes qualités qui dépendent de ces premieres, peuvent faire pour la guérison d'une maladie dont l'essence ne consiste dans aucune de ces qualités?

23. Si quelqu'un objecte que nous connoissons déja depuis long-temps un assez grand nombre de remedes spécifiques, je répondrai que si on examine les chose avec attention, on sera persuadé du contraire, puisque nous n'avons de vrai spécifique que le quainquina: car il y a une différence infinie entre les médicaments spécifiquement propres à remplir une indication curative, laquelle étant remplie, le mal se trouve guéri, & les médicaments qui guérissent spécifiquement & immédiatement telle ou telle Il y a moins de spécifiques qu'on ne croit.

---

différens cas où on l'emploie, sans omettre la moindre particularité; ensorte qu'on puisse avoir une idée juste de l'efficacité ou de l'inefficacité de ce remède, & que par conséquent les Médecins soient encouragés à y avoir recours dans les cas pareils, ou sachent qu'il doit être rejeté. Une partie de cette note est prise de Baglivi : *Voyez* cet Auteur, *Prax. Med.* 224, &c.

maladie, ſans avoir aucun égard à telle ou telle intention curative.

Par exemple, le mercure & la racine de ſalſepareille paſſent pour des ſpécifiques de la vérole. Cependant ils ne doivent pas être regardés comme de vrais & propres ſpécifiques, à moins qu'on ne prouve par des exemples inconteſtables que le mercure a guéri la vérole, ſans exciter de ſalivation, & la ſalſepareille, ſans exciter de ſueurs (1).

On en pourroit découvrir d'autres.

Il y a des maladies qui ſe guériſſent par d'autres évacuations. Toutefois les remedes qu'on y emploie, & qui cauſent proprement ces évacuations, n'operent pas plus immédiatement la guériſon de ces maladies, que la lancette n'opere celle de la pleuréſie. Or, je crois que perſonne ne dira que la lancette eſt le ſpécifique de la pleuréſie.

Les vertus de plantes sont encore peu connues.

24. La découverte des remedes ſpécifiques, dans le ſens que nous l'entendons, n'eſt pas le partage du premier venu, ni des eſprits pareſſeux. Je ne doute pas néanmoins que dans cette abondance de biens & de richeſſes dont regorge la nature, le Créateur, qui veille à la conſervation de ſes ouvrages, n'ait pourvu à la guériſon des maladies les plus conſidérables qui affligent le genre humain, en formant des ſpécifiques qui ſoient à portée de chaque homme, & dans ſon pays natal.

En vérité, il eſt fâcheux que les vertus des plantes nous ſoient encore ſi peu connues; car je les regarde comme la plus exellente portion de toute la matiere médicale; & c'eſt dans le regne végétal qu'il y a le plus d'eſpérance

(1) Cette idée me paroît outrée. Je ne vois pas de bonne raiſon pour exclure du nombre des remedes ſpécifiques le mercure dans la vérole, le lait dans un certain dégré de la phthiſie, l'opium dans les douleurs, le ſavon dans certaines eſpeces de jauniſſe & dans le calcul, les gommes férides dans certains accès hyſtériques, le ſel volatil de vipere dans la morſure de la vipere; car tous ces remedes ſemblent être ſpécialement propres à guérir les maladie ſudites, ou du moins à les diminuer.

D'ailleurs, avancer qu'une infinité d'hommes ſavants & infatigables n'ont pu venir à bout par leurs travaux réunis de découvrir un ſeul ſpécifique, c'eſt plus qu'il n'en faut pour détourner l'homme le plus hardi d'une recherche ſi peu propre en apparence à le dédommager de ſes peines. En effet, ſi le quinquina eſt le ſeul ſpécifique qu'il y ait, cette découverte eſt le fruit du hazard, & non de l'étude & de l'expérience.

de pouvoir découvrir les remedes ſpécifiques dont nous venons de parler. Les parties des animaux ſemblent avoir trop de convenance avec le corps humain ; & les minéraux ſemblent en avoir trop peu. Auſſi j'avoue volontiers que les minéraux rempliſſent plus puiſſamment les indications, que ne font les plantes, ou les remedes tirés des animaux. Mais ils ne guériſſent pas par une vertu ſpécifique dans le ſang, & de la maniere que nous avons dit. Pour moi, qui, depuis quelques années, ai cherché avec des peines & des ſoins infinis des remedes ſpécifiques, je n'ai pas eu le bonheur de faire dans cette matiere aucune découverte que je puiſſe propoſer au public avec une juſte confiance (1).

25. Quoique je préfere les plantes à tout le reſte de la matiere médicale, je ſuis cependant bien éloigné de mépriſer les excellents remedes d'une autre claſſe, qui, dans notre ſiecle, ou dans quelque autre, ont été découverts par des gens également habiles & laborieux, & qui rempliſſent très bien les indications. Le principal de ces remedes, c'eſt les gouttes qui portent le nom du Docteur Godard, & qui ſont préparées par le Docteur Goodall, très ſavant homme, & très verſé dans la pratique de la Médecine, & dans la connoiſſance des remedes. Je préfere ces gouttes à tous les autres eſprits volatils, parcequelles

Excellents remedes outre les plantes.

---

(1) Cette plainte n'eſt pas auſſi bien fondée maintenant, qu'elle pouvoit être du temps de l'Auteur, pluſieurs habiles gens ayant beaucoup travaillé depuis ce temps-là pour découvrir & établir plus ſurement, ſoit par l'analyſe, ſoit par l'expérience, les vertus des plantes. Néanmoins, ſi cette partie de la matiere médicale étoit reſſerrée dans des bornes beaucoup plus étroites, & qu'on n'employât que des plantes dont les vertus fuſſent bien connues & autoriſées, il y a apparence que la méthode curative ſe perfectionneroit extrêmement, parceque le Médecin ne ſeroit pas embarraſſé à choiſir dans un ſi petit nombre de plantes ; & que, par les eſſais qu'il ſe trouveroit obligé de faire de ce peu de plantes qu'on jugeroit mériter d'être retenues, il ſeroit pleinement inſtruit de ce qu'elles peuvent ou ne peuvent pas opérer.

On peut ajouter que les plantes & les remedes ſimples ont de grands avantages ſur les compoſés. Ils ſont plus sûrs, & on eſt moins ſujet à s'y tromper, parcequ'il n'eſt pas ſi aiſé de les falſifier. D'ailleurs on peut les donner en ſubſtance, ou du moins ils ne demandent que très peu de préparations pour être employés, au lieu que les meilleurs remedes compoſés ſont ſouvent dénués de leurs vertus par de mauvaiſes préparations.

me ſemblent remplir mieux les vues que l'on a en les administrant (1).

L'Auteur publie une Hiſtoire des maladies aiguës.

26. Enfin comme j'ai promis dans cette préface de donner un échantillon de ce que j'ai fait pour l'avancement de la Médecine, je vais tâcher d'accomplir ma promeſſe, en donnant l'hiſtoire & la curation des maladies aiguës. Je vois bien qu'en faiſant cela je vais livrer à des pareſſeux & à des ignorants tout le fruit d'un travail aſſidu de corps & d'eſprit que j'ai eſſuyé durant la meilleure partie de ma vie ; & je connois aſſez la méchanceté de notre ſiecle, pour n'eſpérer d'autre récompenſe de mon travail, que des reproches & des injures : je ſens bien auſſi que je me ſerois fait plus d'honneur en publiant quelque vaine & inutile ſpéculation. Mais tout cela m'eſt égal ; & ce n'eſt pas ici bas que j'attends ma récompenſe (2).

Il ne s'embarraſſe que d'établir ſes obſervations.

27. On m'objectera peut-être que d'autres Médecins auſſi verſés que moi dans la pratique, ne penſent pas de même ſur cette matiere. Je réponds que, ſans m'embar-

(1) Ces gouttes ſont un eſprit alkali huileux très volatil, qui ſe tire de la ſoie, & que l'on vante beaucoup pour les convulſions qui viennent d'acidité ; mais on ne s'en ſert guere aujourd'hui.

(2) Quoique notre Auteur ait ſi bien mérité du genre humain, il paroît néanmoins avoir eu raiſon de craindre que ſes louables efforts pour ſervir les hommes, au lieu de lui attirer leur eſtime & leur reconnoiſſance, ne l'expoſaſſent au contraire à l'envie des ignorants, à la haine des méchants & au mépris des gens prévenus. Il n'attendoit guere autre choſe d'un monde ingrat, que des reproches & des outrages pour recompenſe de ſes nobles & généreux travaux, & peut être ne s'eſt-il pas trompé. Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 40. *p.* 122. *num.* 3. *p.* 108. & *num.* 14. *p.* 112.

Mais ce que la malice, l'envie & la préocupation de quelques-uns de ſes contemporains lui ont refuſé pendant ſa vie, lui a été abondamment reſtitué après ſa mort : car aucun Médecin, depuis le Grand Hippocrate, n'a eu une plus grande réputation que celle dont l'illuſtre Sydenham a joui & jouit encore aujourd'hui. Son jugement, ſa probité, ſa ſincérité ſont généralement reconnus & applaudis. Les Médecins Anglois ont recours à ſes écrits comme à un Oracle, & les étrangers ne parlent jamais de lui qu'avec les plus grandes marques d'eſtime, juſque là même que pluſieurs l'appellent l'*Hippocrate Anglois*. Nous nous trouvons bien de marcher ſur ſes traces, & je puis avancer, ſans être Prophête, que nos ſucceſſeurs s'en trouveront de même, & que, tant qu'il y aura des Médecins habiles & de probité, on ne ſe ſouviendra de notre Auteur qu'avec les plus grandes marques de reconnoiſſance & d'eſtime, & que ſa Méthode de pratiquer ſera toujours ſuivie.

raſſer des ſentiments d'autrui, je cherche uniquement à établir la vérité de mes obſervations; & pour cela je ne demande point au Lecteur ſa bienveillance, mais ſeulement ſa patience : car il reconnoîtra bientôt ſi j'ai agi ſincerement & en homme d'honneur; ou ſi, à l'exemple d'un homme ſans foi & ſans probité, j'ai écrit d'une maniere à être, même après ma mort, homicide du genre humain (1). Tout ce que j'aurois à me reprocher, c'eſt de n'avoir pas écrit, avec toute l'exactitude que je m'étois propoſé, l'hiſtoire & la curation des maladies.

Je ne prétends pas donner un ouvage parfait, mais animer ceux qui ont plus de génie que moi, & qui entreprendront à l'avenir un pareil ouvrage, a faire quelque choſe de mieux.

28. Une choſe dont il me reſte à avertir le Lecteur, c'eſt que je n'ai pas voulu groſſir ce livre d'une multitude d'obſervations particulieres, pour appuyer la méthode que j'y enſeigne. Il auroit été inutile & ennuyeux de répéter en détail ce que j'avois déja dit en abrégé. Il m'a paru ſuffiſant de joindre de temps en temps à chaque obſervation générale, du moins à celles des dernieres années, une obſervation particuliere qui contînt le précis de la méthode précédente. Au reſte, je puis aſſurer que je ne propoſe aucune méthode générale qui n'ait été confirmée par des expériences réitérées. **Il donne peu d'obſervations particulieres,**

29. On ne doit pas s'attendre de trouver ici un tas de remedes, ou de formules; c'eſt au Medecin à les employer prudemment ſuivant le beſoin : il me ſuffit d'avoir marqué les indications qu'il eſt néceſſaire de remplir, avec l'ordre & le temps dans lequel il faut les remplir. La Médecine pratique conſiſte plutôt à connoître les véritables indications, qu'à inventer des remedes propres à les remplir; & les Médecins qui n'y ont pas fait aſſez d'attention, ont fourni des moyens empiriques de devenir les ſinges de la Médecine. **Et peu de formules.**

30. Si dans certaines maladies non ſeulement je n'emploie pas des remedes pompeux, mais ſi j'en propoſe même qui n'ont preſque aucun rapport avec la matiere **Il fait l'apologie de la ſimplicité des remedes qu'il recommande.**

(1) Voyez *la note p.* 153.

médicale, j'eſpere que je ne ſerai déſapprouvé en cela que par des eſprits vulgaires. Les gens ſages n'ignorent pas que tout ce qui eſt utile eſt néceſſairement bon, & qu'Hippocrate, en propoſant l'uſage du ſoufflet pour guérir la colique, en ordonnant de ne rien faire abſolument dans le cancer, & en recommandant pluſieurs autres choſes de cette nature, qu'on trouve preſque à chaque page de ſes écrits, n'a pas moins rendu de ſervice à la Médecine, que s'il avoit rempli tous ſes ouvrages de pompeuſes formules de remedes.

Son deſſein d'écrire ſur les maladies chroniques.

31. J'avois deſſein de donner l'hiſtoire des maladies chroniques, au moins de celles que j'ai traitées le plus ſouvent. Mais comme c'eſt une entrepriſe très difficile, & que je ſuis bien aiſe de voir auparavant la maniere dont le public recevra ce que je donne aujourd'hui, j'ai cru que je devois remettre cette hiſtoire à un autre temps (1).

(1) Il ſemble que l'Auteur a exécuté ce deſſein en abrégé dans ſes *Proceſſus integri*, ou ſa *Méthode complette*, qu'on trouvera à la fin de ſes autres Ouvrages, & où l'on verra, en liſant, qu'il y a très-peu de maladies chroniques dont il n'ait parlé.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un manuſcrit qui a pour titre : *la Médecine pratique de Sydenham, traduite en françois.* Il ne contient rien qui doive en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 21 août 1773.

LE BEGUE DE PRESLE.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conſeils ſupérieurs, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé P. FR. DIDOT le Jeune, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public la *Mèdecine pratique de Sydenham*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera

remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le ſixième jour du mois d'avril, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quatore, & de notre Règne le cinquante-neuvième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 130, fol. 238, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 15 avril 1774.

C. A. JOMBERT père, *Syndic.*

MÉDECINE

MÉDECINE PRATIQUE DE SYDENHAM.

HISTOIRE ET CURATION DES MALADIES AIGUËS.

SECTION PREMIERE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Maladies aiguës en général.

Sect. I.

Définition de la maladie.

1. Quelque contraires que ſoient au corps humain les cauſes des maladies, il me ſemble néanmoins qu'à raiſonner juſte, la maladie n'eſt autre choſe qu'un effort de la nature (1) qui, pour conſerver le malade, travaille de toutes ſes forces à évacuer la matiere morbifique (2). Le ſouverain Maître de l'univers ayant voulu que les hom-

(1) Voyez le terme de nature, expliqué, *Section* 2, *Chapitre* 2, *num.* 48.

(2) Pour définir exactement la maladie en général, il faut connoître auparavant ce que c'eſt que la ſanté, (parceque la premiere eſt relative à la ſeconde). Or ſi l'on peut dire » que la ſanté conſiſte dans » une circulation facile & réguliere des fluides, dans un juſte mé-

SECT. I.

mes fussent exposés à recevoir différentes impressions de la part des choses extérieures, ils se sont trouvés par cette raison nécessairement sujets à diverses maladies; lesquelles viennent en partie de certaines particules de l'air, qui ne sont point analogues avec nos humeurs, & qui s'insinuant dans le corps, & se mêlant avec le sang, l'infectent & le corrompent; & en partie de différentes fermentations, ou même de différentes pourritures d'humeurs qui séjournent trop long-temps dans le corps, parcequ'à raison de leur quantité excessive, ou de leur qualité particuliere, il n'a pu les atténuer, ni les évacuer.

Ses causes.

2. Dans de pareilles conjonctures, où toute l'industrie humaine se trouve insuffisante, la nature emploie une méthode & un enchaînement de symptômes pour expulser la matiere maligne & nuisible qui, sans cela, porteroit bientôt un coup mortel à la machine. Il est vrai que la nature, en se servant de semblables moyens, arriveroit beaucoup plus souvent au but qu'elle se propose, de rétablir la santé, si elle n'étoit détournée de sa route par des ignorants. Cependant lorsqu'abandonnée à elle-même elle laisse périr le malade, soit parcequ'elle succombe sous la violence de la maladie, soit parcequ'elle se manque à elle-même au besoin; elle ne fait alors qu'obéir à la triste & inévitable loi imposée à tous les mortels, & suivant laquelle rien de ce qui est engendré ne peut durer toujours (1).

Ses symptomes.

» lange & une juste proportion du sang & des humeurs, dans une » tension & un mouvement convenable des solides, & une parfaite » exécution des fonctions vitales & animales; on pourra aussi définir » la maladie, une altération considérable dans le mouvement, le » mélange ou la quantité des fluides, une trop grande tension, ou » un trop grand relâchement, & par conséquent un mouvement » trop prompt, ou trop lent, des fluides; ce qui affecte tout le corps, » ou seulement quelques parties, & se trouve accompagné d'un dé- » rangement considérable des secrétions, des excrétions, des fonc- » tions vitales & animales, & tend à la guérison, ou à la mort, ou » à la dépravation de quelque partie, lorsque la maladie se termine » par une autre maladie.

Cette définition comprend tout ce qu'on entend par une maladie en général; car non seulement elle montre d'une maniere claire en quoi consiste actuellement la maladie, savoir, dans une dépravation des fonctions vitales & animales, mais elle en désigne encore la cause immédiate, qui est une augmentation ou diminution de mouvement dans tout le corps, ou dans quelques unes de ses parties, & elle marque les effets qu'elle opere sur le corps.

(1) *Constat, æternâ positumque lege est, constet ut genitum nihil.* BOECE, page 70.

3. Etabliſſons par un ou deux exemples la vérité de ce que nous avançons. Qu'eſt-ce que la peſte, ſinon une complication de ſymptômes, dont la nature ſe ſert pour chaſſer au-dehors à travers les émonctoires de la peau, & ſous la forme d'abcès ou d'autres ſortes d'erruptions, les particules contagieuſes qui ſont entrées avec l'air par la reſpiration? Qu'eſt-ce que la goutte, ſinon un moyen qu'emploie la nature pour purifier le ſang des vieillards, & les purger à fond, comme parle Hyppocrate? On peut dire la même choſe de la plupart des autres maladies lorſqu'elles ſont entiérement déclarées (1).

CHAP. I. Eclairciſſement.

4. Or la nature exécute tout cela tantôt plus promptement, tantôt plus lentement, ſuivant la différente méthode qu'elle met en uſage pour ſe débarraſſer de la cauſe morbifique. Lorſqu'elle a beſoin du ſecours de la fievre pour ſéparer du ſang les particules qui l'infectent, & pour les évacuer par les ſueurs, le cours de ventre, les éruptions, ou par d'autres voies; comme tout cela s'opere dans la maſſe du ſang, & par un mouvement conſidérable des parties, les pores étant d'ailleurs ouverts & les fibres relâchées, il arrive néceſſairement de là, que la nature ſauve bientôt le malade, ſi elle produit une évacuation critique de la matiere morbifique, ou qu'elle le tue bientôt, ſi elle ne peut produire une telle évacuation; & de plus, que tous les efforts qu'elle fait ſont accompagnés de ſymptômes violents & dangereux. Telles ſont les maladies que nous appellons *aiguës*; ſavoir celles qui arrivent à leur état rapidement & avec danger.

D'où viennent les maladies aiguës.

Il n'eſt pas moins vrai, dans un certain ſens, qu'on peut mettre au nombre des maladies aiguës celles qui,

(1) Le corps eſt une machine animée, formée de telle ſorte, que pluſieurs des maladies qui lui ſurviennent ſe guériſſent d'elles mêmes, & le rétabliſſent dans ſon état naturel; au lieu que d'autres ſe perpétuent & s'augmentent d'elles mêmes, & enfin cauſent ſa deſtruction. De là il s'enſuit évidemment que les Médecins doivent découvrir par l'obſervation les différentes voies qui menent à ces fins contraires, dans les différentes maladies du corps, afin d'aider les premieres, & de s'oppoſer aux ſecondes. Ainſi, par exemple, une matiere âcre dans l'eſtomac & les inteſtins occaſionne un vomiſſement & un cours de ventre, qui ſuffiſent quelquefois pour guérir la maladie, en évacuant ce qui eſt nuiſible; quelquefois ne ſuffiſent pas; & d'autres fois ſont ſi violents, qu'ils jettent dans l'epuiſement, & cauſent la mort. Suivant cela, le Médecin doit donner en certains cas des émétiques ou des purgatifs, & en d'autres des narcotiques, ſelon que l'expérience, & le raiſonnement fondé ſur l'expérience, le dirigeront.

SECT. I.

quoiqu'à l'égard des paroxyſmes pris tous enſemble, vont plus lentement, ne laiſſent pas, à l'égard de chaque paroxyſme particulier, d'arriver promptement à leur terme critique. Et telles ſont toutes les fievres intermittentes.

D'où viennent les maladies chroniques.

5. Mais quand la matiere morbifique eſt de nature à ne pouvoir exciter la fievre pour opérer la dépuration univerſelle du ſang ; ou lorſque cette matiere eſt fixée ſur une partie entiérement incapable de s'en déliver, ſoit à raiſon de ſa ſtructure propre, comme lorſque la matiere morbifique eſt engagée dans les nerfs paralytiques, & lorſqu'il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine ; ſoit par le défaut de chaleur naturelle & d'eſprits animaux, comme lorſque la pituite ſe jette ſur des poumons affoiblis par la vieilleſſe ou la toux ; ſoit enfin à cauſe d'un abord continuel de nouvelle matiere qui corrompt le ſang, lequel faiſant effort pour l'expulſer, ſurcharge & accable cette partie (1) : dans tous ces cas, la matiere morbifique ne parvient point du tout à la coction, ou n'y parvient que fort tard.

Les maladies qui naiſſent de cette matiere incapable de coction, ſont appellées *chroniques.*

Voilà donc deux principes contraires, dont l'un produit les maladies aiguës, & l'autre les maladies chroniques.

Cauſes des maladies aiguës épidémiques.

6. Quant aux maladies *aiguës*, deſquelles j'ai deſſein de traiter préſentement, les unes viennent d'une altération ſecrete & inexplicable de l'air, qui alors infecte le corps humain, & elles ne dépendent nullement d'une qualité particuliere du ſang & des humeurs, ſinon en tant que la contagion de l'air a imprimé cette qualité au ſang & aux humeurs. Ces ſortes de maladies ne regnent que durant une telle conſtitution de l'air, & ne ſe font point ſentir dans un autre temps. On les a nommées *épidémiques.*

Cauſes des maladies aiguës ſporadiques.

7. Les autres ſortes de maladies aiguës proviennent d'une indiſpoſition particuliere des divers ſujets ; & comme elles n'ont point de cauſes plus générales, elles n'attaquent pas auſſi beaucoup de gens à la fois. De plus, elles arrivent indifféremment dans toutes les années, & dans tous les temps de l'année, excepté dans ceux dont nous parlerons lorſque nous traiterons de ce genre de maladies aiguës. Je les appelle *intercurrentes* ou *ſporadiques*, parce-

(1) Par exemple dans la goutte.

qu'elles se font sentir dans tous les temps que regnent les maladies épidémiques. Je vais commencer par ces dernieres, dont je donnerai avant toutes choses l'histoire générale.

CHAPITRE II.

Des Maladies épidémiques.

Surprenante diversité des maladies épidémiques.

1. Si l'on examine toutes les branches de la Médecine, rien ne paroîtra peut-être plus surprenant que l'extrême diversité qui se rencontre dans les maladies épidémiques, non pas tant à l'égard des différentes saisons d'une même année auxquelles elles sont conformes, qu'à l'égard des différentes constitutions des mêmes années dont elles dépendent.

Elles demandent différens traitements.

2. Cette diversité des maladies épidémiques se manifeste assez par les symptômes qui sont propres à chacune, & par le traitement différent qu'elles demandent. Ainsi quoique les maladies épidémiques paroissent à ceux qui n'y prenent pas assez garde se ressembler entre-elles par leurs dehors, & par quelques symptômes qui leur sont communs à toutes; il est certain néanmoins que, si on fait bien attention, on les trouvera entiérement différentes les unes des autres, & de caracteres fort opposés. Peut-être qu'un examen plus soigneux nous apprendroit si elles se succedent toujours les unes aux autres d'une maniere réguliere, & par une espece de révolution continuelle; ou si elles arrivent indifféremment & sans garder aucun ordre, suivant la disposition secrete de l'air, & les diverses constitutions des années. Mais la vie d'un homme sembleroit à peine suffire pour un pareil examen.

3. Une chose au moins dont je suis sûr par quantité d'observations très exactes, c'est que les especes des maladies épidémiques, sur-tout les fievres continues, different tellement l'une de l'autre, que la même méthode qui aura été salutaire une année, sera peut être funeste l'année suivante. Aussi lorsque j'ai une fois découvert la véritable méthode de traiter telle ou telle espece de fievre, je guéris, grace au ciel, presque tous ceux qui en sont attaqués; bien entendu qu'en m'attachant inviolablement à

SECT. I.

cette méthode, j'ai toujours égard au tempérament, à l'âge, & aux autres circonstances nécessaires.

Cette maladie ayant cessé & ayant fait place à une autre; me voilà dans un nouvel embarras, ne sachant par où je dois m'y prendre pour traiter la nouvelle maladie. Ainsi à moins que je n'apporte une attention extraordinaire & une application infinie, il est impossible que les premiers malades qui font l'épreuve de mes remedes, ne risquent extrêmement, jusqu'à ce qu'ayant reconnu, après un examen constant, le caractere de la maladie, je puisse l'attaquer avec une entiere confiance & être pleinement sûr de la victoire.

4. Quoique j'aie observé avec tout le soin possible les différentes constitutions des années, par rapport aux qualités manifestes de l'air, afin de pouvoir découvrir par ce moyen les causes de cette grande variété des maladies épidémiques, je ne vois pas que j'aie rien avancé jusqu'ici. Car j'ai remarqué que dans des années qui se ressemblent entiérement par rapport à la température manifeste de l'air, il regne des maladies très différentes, & au contraire. Voici comment les choses se passent.

Définition des fievres stationnaires.

5. Il y a diverses constitutions d'années, qui ne viennent ni du chaud ni du froid, ni du sec ni de l'humide, mais plutôt d'une altération secrete & inexplicable, qui s'est faite dans les entrailles de la terre. Alors l'air se trouve infecté de pernicieuses exhalaisons qui causent telle ou telle maladie, tant que la même constitution domine. Enfin au bout de quelques années cette constitution cesse & fait place à une autre. Chaque constitution générale produit une fievre qui lui est propre, & qui hors de là ne paroît jamais. C'est pourquoi j'appelle ces sortes de fievres *stationaires* ou *fixes*.

Elles ne dépendent pas des qualités manifestes de de l'air.

6. De plus, il y a dans une même année certaines températures particulieres; & quoiqu'en ce temps-là les fievres épidémiques qui suivent la constitution générale de ladite année, regnent plus ou moins, ou commencent plutôt ou plus tard, à proportion des qualités manifestes de l'air; néanmoins les fievres qui arrivent indifféremment dans toutes sortes d'années, & que j'appelle à cause de cela *intercurrentes* ou *sporadiques*, doivent alors plus que toutes les autres, leur origine à une certaine température de l'air. Telles sont la pleurésie, l'esquinancie, & autres mladies semblables, qui attaquent le plus souvent lorsqu'une chaleur subite succede tout à coup à un froid long & violent.

Il se peut donc faire que les qualités sensibles de l'air contribuent à la production des fievres qui se manifestent dans chaque constitution, & non pas a la production de celles qui sont propres & particulieres à une certaine constitution. Toutefois on doit avouer que les qualités sensibles de l'air disposent plus ou moins nos corps à telle ou telle maladie épidémique. On doit dire la même chose de toute erreur à l'égard des six choses non naturelles.

Certaines maladies épidémiques sont régulieres.

7. Il faut remarquer qu'entre les maladies épidémiques il y en a qui, dans certaines années sont régulieres & vont toujours le même train, sont accompagnées des mêmes phénomenes & des mêmes symptômes dans presque tous les sujets, & se terminent de la même façon. Ce sont les plus parfaites dans leur genre; & c'est par elles qu'on doit apprendre la véritable histoire des maladies épidémiques.

D'autres sont irrégulieres.

8. Mais il en est d'autres qui, quoiqu'elles soient nommées *épidémiques*, sont néanmoins très irrégulieres, ne gardent aucun type certain, & sont réellement d'un mauvais carractere, tant par rapport à la variété & la différence extrême de leurs symptômes, que par rapport à la maniere dont elles se terminent. Cette grande irrégularité vient de ce que chaque constitution produit des maladies fort différentes de celles qui regnoient dans un autre temps. Ce qui a lieu non seulement dans les fievres, mais encore dans la plupart des autres maladies épidémiques.

9. Il y a encore une autre chose plus singuliere, & qui est, pour ainsi dire, un jeu de la nature. C'est que la même maladie dans la même constitution de l'année se montre souvent sous des faces très différentes, dans son commencement, dans sa force, & dans son déclin. Cette variété se trouve quelquefois d'une si grande importance, qu'elle regle absolument ses indications curatives.

Les unes sont de printemps & les autres d'automne.

10. Au reste les maladies épidemiques se divisent en deux classes, savoir les maladies du *printemps*, & celles de l'*automne*; & quoiqu'elles puissent arriver en toute autre saison de l'année, il faut les ranger parmi celles de la saison dont elles approchent le plus, soit le printemps, soit l'automne, car quelquefois la température de l'air a une si grande convenance avec une maladie épidémique, qu'elle la fait naître avant son temps ordinaire. D'autres fois au contraire elle en a si peu, que les corps, quoique déja disposés à la maladie, n'en sont attaqués que quelque temps

SECT. I.

après. Ainsi quand je parle de printemps & d'automne, je n'entends pas précisément les deux équinoxes.

Différente durée des maladies épidémiques du printemps,

11. Entre les maladies épidémiques du printemps, les unes paroissent de très bonne heure, savoir au mois de Janvier, ensuite augmentant peu à peu, elles arrrivent à leur plus haut degré de violence vers l'équinoxe du printemps. Après quoi diminuant insensiblement, elles disparoissent vers le solstice d'été; si ce n'est peut-être qu'elles attaquent encore quelques personnes, par-ci, par-là. De ce nombre sont les rougeoles & les fievres tierces de printemps, lesquelles, à la vérité, commencent un peu plus tard, savoir au mois de Février, mais finissent pareillement vers le solstice d'été.

Les autres maladies épidémiques du printemps ayant pris naissance en cette saison, & s'étant fortifiées de jour en jour, n'acquierent leur plus haut degré de violence que vers l'équinoxe d'automne; ensuite dequoi elles s'affoiblissent peu à peu, & cessent enfin vers le solstice d'hiver. Telles sont la peste & la petite vérole, dans les années que l'une ou l'autre de ces deux maladies domine sur les autres.

Et de celles d'automne.

12. Le cholera morbus, qui est de la famille des maladies épidémiques d'automne, commence au mois d'Août, & ne dure que l'espace d'un mois. Mais il y a d'autres maladies épidémiques qui, ayant commencé dans la même saison, se prolongent jusques en hiver; par exemple, la dyssenterie, les fievres quartes, & les fievres tierces d'automne. Quoique toutes ces maladies affligent plus ou moins long-temps certains sujets, elles ne manquent guere de finir entiérement dans l'espace de deux mois.

D'où doivent être pris les noms des fievres épidémiques;

13. Quant à ce qui regarde spécialement les fievres, il faut observer que la plupart de celles qui sont *continues*, n'ont eu jusqu'à présent aucun nom particulier, en tant qu'elles dépendent de la constitution génerale; mais que les noms qui les distinguent sont pris d'une altération considérable du sang, ou de quelque symptome plus évident. C'est ainsi qu'elles sont nommées *putrides*, *malignes*, *pourprées*, &c. Mais comme ordinairement chaque constitution, outre les fievres qu'elle cause, tend à produire en même temps quelqu'autre maladie plus épidémique & de plus grande conséquence, telles que la peste, la petite vérole, la dyssenterie, &c. je ne vois pas pourquoi ces sortes de fievres ne tireroient pas plutôt leurs noms de la constitution qui les fait éclore, que d'une altération

quelconque du ſang, ou d'un ſymptôme particulier, qui peuvent ſe rencontrer également dans des fievres d'une autre eſpece.

Comment ſe diſtinguent les intermittentes.

14. Les *intermittentes* prennent leurs noms de l'intervalle qu'il y a entre chaque accès. Ce caractere les diſtingue ſuffiſamment, ſi en même temps on a égard aux différentes ſaiſons qui les amenent, ſavoir le printemps & l'automne. Il y a cependant quelquefois de ces fievres qui ſont réellement de la nature des intermittentes, ſans avoir de caractere bien ſenſible qui les faſſe connoître. Par exemple, celles qui, ayant commencé dès le mois de Juillet, vont ſe joindre aux intermittentes d'automne, & deviennent alors plus violentes, ne prennent pas d'abord leur véritable type, tout au contraire des intermittentes du printemps; mais elles imitent ſi bien en tout les fievres continues, qu'à moins d'y apporter le plus ſcrupuleux examen, il eſt impoſſible de les en diſtinguer. Enſuite à meſure que la conſtitution regnante s'affoiblit, elles prennent un type régulier; & à la fin de l'automne elles ſe démaſquent entiérement, & ſe montrent telles qu'elles étoient au commencement, ſoit quartes, ſoit tierces. Faute de les examiner avec attention, on ſe tromperoit lourdement dans la maniere de les traiter, & on mettroit les malades dans un grand danger, en prenant de véritables intermittentes pour des continues.

Celles d'automne reſſemblent quelquefois aux continues.

Une maladie épidémique domine ordinairement ſur les autres.

15. Il faut bien obſerver que, comme pluſieurs de ces maladies regnent dans une même année, il y en a ordinairement une qui domine ſur les autres, & qui les tient, pour ainſi dire, ſous ſa dépendance. Les autres, durant ce temps-là, ſont moins violentes; en ſorte qu'elles diminuent quand la maladie principale augmente, & qu'elles reprennent de nouvelles forces, quand la maladie principale diminue. C'eſt ainſi que ces maladies ſe font ſentir tour à tour, ſuivant que la conſtitution de l'année & la température ſenſible de l'air favoriſent davantage l'une ou l'autre.

Ces dernieres s'accommodent au caractere de la dominante.

La maladie qui regne avec plus de fureur vers l'équinoxe d'automne, & qui fait alors le plus de ravage, donne ſon nom à la conſtitution de toute l'année. En effet, on s'apercevra facilement que la maladie épidémique qui aura dominé ſur les autres en automne, domine auſſi ſur toutes les autres de la même année & du même temps, leſquelles s'accommodent à ſon caractere autant que leur nature le permet.

SECT. I.

Exemple tiré de la petite vérole,

16. Ainſi par exemple lorſqu'il y a quantité de petites véroles en automne, la fievre qui regne tout le long de l'année, eſt accompagnée de la même inflammation qui produit la petite vérole. Ces deux maladies prennent à peu près de même, & leurs ſymptômes eſſentiels ſe reſſemblent extrêmement, ſi on excepte l'éruption de la petite vérole, & les autres ſymptômes qui dépendent de l'éruption. Les ſueurs ſpontanées & le penchant à ſaliver, qui ſe rencontrent également dans ces deux maladies, prouvent aſſez la vérité de ce que nous avançons.

Et de la dyſſenterie.

Pareillement lorſqu'il y a eu en automne un grand nombre de dyſſenteries, la fievre qui regne cette année-là approche beaucoup de leur caractere, à l'exception de ce que la dyſſenterie évacue par les ſelles la cauſe morbifique, & de quelques autres ſymptomes dépendants de celui-ci. La maniere toute ſemblable dont commencent les deux maladies, les aphtes & les autres ſymptomes qui leur ſont communs, montrent la vérité de ma propoſition. En effet, la dyſſenterie dont il s'agit, n'eſt autre choſe que cette fievre même, avec cette ſeule différence, qu'elle ſe porte en dedans, & va ſe jetter ſur les inteſtins, par leſquels elle s'ouvre une voie critique.

La maladie épidémique dominante eſt affoiblie par l'hiver.

17. La maladie épidémique principale qui, comme un torrent débordé, ravageoit tout vers l'équinoxe d'automne, ſe renferme dans ſes bornes dès que le froid de l'hiver commence à ſe faire ſentir. Au contraire les maladies épidémiques moins conſidérables que la premiere, augmentent alors & prennent le deſſus, juſqu'à ce que cette maladie dominante les affoibliſſe de nouveau, & les faſſe diſparoître.

Toutes les épidémies d'une même conſtitution ſont produites par une cauſe commune.

18. Enfin toutes les fois qu'une conſtitution produit diverſes eſpeces de maladies épidémiques, elles ſont toutes d'un genre différent de celles qui, ayant abſolument le même nom, ſont néanmoins produites par une autre conſtitution. Or, en quelque nombre que ſoient ces eſpeces particulieres qui attaquent ſous une même conſtitution, elles ont toutes la même cauſe, ſavoir une certaine diſpoſition de l'air; & par conſéquent, quelque différentes qu'elles ſoient entre elles par rapport à leur type & leur forme ſpécifique, la conſtitution, qui eſt commune à toutes, diſpoſe de telle façon la matiere de chacune, que les principaux ſymptomes, qui ne regardent point la maniere particuliere de l'évacuation, ſont ſemblables en toutes les eſpeces de ces fievres. Elles ont encore cela de commun,

qu'elles augmentent ou diminuent leur violence toutes en même temps. Il faut remarquer de plus, que dans les années où elles regnent en même temps, elles commencent toutes de même, & avec les mêmes symptomes.

D'où il faut déduire les causes des fievres.

19. On voit par-là combien la méthode que la nature emploie dans la production des maladies, est subtile & variée. Je ne sache personne jusqu'à présent qui l'ait observée comme l'importance de la chose le mériteroit. Le peu que nous avons dit sur cette matiere, prouve entiérement que puisque les différences spécifiques des maladies épidémiques, & particuliérement des fievres, dépendent de la secrete constitution de l'air (1), il n'y a pas de raison de vouloir attribuer la production des diverses fievres à une cause morbifique amassée dans le corps humain. Car c'est une chose évidente que tout homme, fût-il de la plus forte santé du monde, qui ira en des endroits où regne une fievre épidémique, en sera attaqué au bout de quelques jours. Or, il n'est presque pas croyable que l'air ait produit en si peu de temps une altération manifeste dans les humeurs de cet homme (2).

---

(1) Il semble que par un nombre d'expériences exactes on pourroit venir à bout de découvrir ce que c'est que les qualités secretes de l'air dont parle si souvent notre Auteur, & les rendre sensibles. Et si par ce moyen il étoit possible d'acquérir une connoissance passable des écoulements, des sels, & des autres matieres hétérogenes dont l'air se trouve rempli en différents temps & en différents pays, cela pourroit donner une connoissance presque entiere de la nature de toutes les maladies épidémiques qui peuvent arriver à l'avenir, pourvu qu'en même temps on fît une attention convenable à l'âge, au sexe, au tempérament, à la maniere de vivre, &c. du malade; & toutes ces circonstances étant soigneusement examinées & comparées ensemble, pourroient probablement conduire à des méthodes curatives rationnelles qui seroient fixes & sures.

L'exécution d'un tel dessein par la voie des expériences, & non par des conjectures ou des hypotheses, est assurément digne de l'attention de tous ceux qui ont le loisir & l'habileté nécessaire pour l'entreprendre. Une histoire de cette sorte un peu complette, seroit très avantageuse au genre humain. L'illustre Boyle a beaucoup avancé l'ouvrage, & a établi des méthodes que l'on pourroit suivre pour réussir. Voyez l'*Abrégé de ses Œuvres par le Docteur* Shaw *en* 3 *vol. in*-4°. Arbuthnot, *des effets de l'air*; Hales, *expériences statiques*; *&* Huxham, *de aere & morb. epid.*

(2) Il n'est pas impossible que des personnes qui semblent jouir d'une parfaite santé, aient dans leurs humeurs des principes morbifiques actuellement existants, mais sans action & comme endormis. Dans ce cas là on ne sauroit dire que la maladie est produite, mais seulement qu'elle est mise en action par la constitution secrete de

SECT. I.

Difficulté d'établir une méthode générale de cure.

20 Il n'eſt pas moins difficile d'établir, pour la guériſon de ces ſortes de fievres, des regles générales & fixes, dont on ne puiſſe en aucune façon s'écarter. Ainſi dans une ſi grande obſcurité, la méthode que je ſuis, principalement lorſqu'il commence à paroître de nouvelles fievres, eſt de temporiſer d'abord, & d'aller bride en main, ſur-tout quand il s'agit d'employer les grands remedes. Pendant ce temps-là, j'examine ſoigneuſement quelle eſt la nature & le caractere de ces maladies, quelles choſes ſont bonnes ou nuiſibles aux malades, afin de rejetter les unes, & d'employer les autres (1).

Difficulté de ranger par claſſes les maladies épidémiques.

21. En un mot, comme c'eſt un ouvrage très long & très difficile, de ranger par claſſes toutes les eſpeces des maladies épidémiques ſuivant leurs divers phénomenes, de développer les caracteres propres de chacune, & de marquer le traitement qui convient à chacune en particulier; & comme d'ailleurs elles n'arrivent pas réguliérement au bout d'un certain nombre d'années, du moins que l'on connoiſſe, la vie d'un Médecin ne ſuffit peut-être pas pour aſſembler ſur cette matiere une quantité raiſonnable d'obſervations. Voilà un grand travail; c'eſt néanmoins ce qu'il faut faire avant qu'on puiſſe dire avoir fait quelque choſe d'important pour la connoiſſance & la guériſon de ces maladies.

Leur deſcription les fera diſtinguer.

22. Mais enfin quelle méthode ſuivrons nous en décrivant les diverſes épidémies, non ſeulement celles qui arrivent fortuitement, du moins à ce qu'il nous ſemble, mais encore celles qui, durant l'eſpace d'une ou pluſieurs années ſont d'un même genre, & dans une autre année ſont

---

l'air. Cela ne ſe vérifie-t-il pas dans beaucoup de gens qui ſont attaqués de la petite vérole, &c. & la choſe étant ainſi, la matiere morbifique amaſſée dans le corps, en quelque petite quantité que ce ſoit, peut quelquefois contribuer principalement à la production d'une maladie particuliere qui en dépend, contre ce qu'avance notre Auteur. Mais ſoit que la maladie vienne de quelque matiere hétérogene, ou de quelque altération des humeurs, notre Auteur juge que les indications curatives ſont les mêmes dans les deux cas. C'eſt pourquoi cette matiere ne paroît pas d'une aſſez grande conſéquence pour mériter une diſpute ſérieuſe.

(1) En faiſant une attention convenable à la température manifeſte de l'air qui regnoit précédemment & qui regne alors, à la maniere de vivre, au tempérament & au ſexe du malade, & en même temps aux premiers ſymptomes d'une maladie épidémique, le Médecin pourroit peut-être procéder dans la méthode curative avec plus de ſureté que ne croit notre Auteur.

d'un genre différent les unes des autres ? La méthode qui m'a toujours paru la plus commode pour cela, est de suivre l'ordre des années pendant lesquelles les maladies ont regné successivement. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter de mon mieux, en donnant, sur les observations les plus exactes que j'ai pu faire, l'histoire & la curation des épidémies qui ont regné durant quinze ans, savoir depuis 1661 jusqu'en 1676.

Il me paroît absolument impossible de déterminer précisément leurs causes, soit qu'elles viennent des qualités manifestes de l'air, ou d'une intempérie particuliere du sang & des humeurs qu'auroit produit une secrete influence de l'air. Il n'est pas moins impossible de faire connoître les especes des différentes maladies épidémiques qui viennent des altérations spécifiques de l'air ; quoique la chose paroisse facile à ceux qui attachent les noms des fievres à des idées qu'ils fondent mal à propos sur les altérations qui peuvent arriver au sang & aux humeurs par une dégénération des principes.

Ce n'est pas-là suivre la nature, qui est toujours un si bon guide, c'est se livrer à la passion des conjectures ; & dans ce cas, on fera autant de différentes especes de maladies qu'il plaira d'en inventer. D'un autre côté c'est se donner une liberté qu'on n'accorderoit pas facilement à un Botaniste, à qui on demande le témoignage des sens dans la description qu'il donne des plantes, & non pas des raisonnements, quelque ingénieux & vraisemblables qu'ils puissent être.

23. Au reste je ne me flatte pas en publiant cet ouvrage sur les maladies épidémiques, de donner quelque chose d'achevé ; encore moins voudrois-je garantir que les épidémies qui ont régné successivement durant les années que j'ai marquées ci-devant, reviendront toujours à l'avenir dans le même ordre. Tout mon dessein est de raconter, d'après mes observations, comment les choses se sont passées dans ces quartiers-ci & dans cette ville, afin de contribuer de quelque chose à commencer un corps de maladies épidémiques, lequel étant achevé par ceux qui viendront après moi, sera, à mon avis, d'une très grande utilité au genre humain (1).

(1) Ce second Chapitre contient plusieurs choses qui semblent plutôt avancées en faveur d'une hypothese, que fondées sur

CHAPITRE III.

Constitution épidémique des années 1661, 62, 63, 64 à Londres.

Description de la fievre tierce de cette constitution.

1. L'an 1661 les fievres intermittentes d'automne qui avoient déja regné auparavant depuis quelques années, reprirent de nouvelles forces au commencement du mois de Juillet, sur-tout la fievre tierce d'un mauvais caractere; elles allerent ensuite chaque jour en augmentant, & se firent sentir avec le plus de violence au mois d'Août. Dans plusieurs endroits elles attaquerent des familles presqu'entieres, & emporterent une infinité de gens. Puis elles diminuerent insensiblement; & le froid de l'hiver étant survenu, elles cesserent tout-à-fait, n'ayant même attaqué que très peu de monde dans le mois d'Octobre. Voici principalement en quoi les symptomes des fievres tierces dont il s'agit étoient différents de ceux des tierces intermittentes des autres années. L'accès étoit plus violent;

---

l'expérience. Il est certain que plusieurs maladies aiguës sont épidémiques; & il ne l'est pas moins, que plusieurs maladies épidémiques qui portent le même nom, sont de différente nature Mais on n'a pas encore prouvé que les qualités sensibles de l'air n'influent pas considérablement sur les maladies épidémiques, & cela faute d'observations suffisantes, Au contraire, les observations faites jusqu'ici favorisent beaucoup le sentiment opposé. En effet, si on considere les grandes altérations qui arrivent souvent à l'air à l'égard de sa pesanteur, de son élasticité, de sa chaleur, de sa froideur, de sa sécheresse & de son humidité, & la diversité infinie des matieres qu'il contient, & qui varient continuellement, on conclura sans doute que les différentes maladies épidémiques qui surviennent en même temps, doivent nécessairement être plus ou moins violentes & dangereuses, suivant que la constitution dominante de l'air est plus ou moins capable de les favoriser, & cela semble être pleinement confirmé par les dernieres observations. Mais quelle que soit la cause d'une maladie épidémique, toujours est il vrai que la meilleure maniere de la traiter est de se régler sur les symptomes comparés avec l'âge, le tempérament, &c. du malade, & non pas qu'une maladie qui est entiérement la même, demande un traitement différent dans les différentes constitutions de l'air, comme notre Auteur l'insinue; car si la maladie n'est pas entiérement la même, il n'est pas étonnant qu'elle demande un traitement différent. Voyez Wittingham, *Commentarium nosologicum*, Huxham *de aere & morb. epid.* & les Ouvrages de notre Auteur de l'édition de Geneve, *in*-4°. à laquelle sont ajoutés plusieurs Traités sur différentes maladies épidémiques, & différentes constitutions de l'air, par divers Auteurs.

la langue plus noire & plus seche ; l'intermission moins marquée ; la perte de force & d'appétit plus grande, & plus de pente à un double accès ; enfin tous les accidents étoient plus cruels, & la maladie plus funeste que ne sont ordinairement les fievres intermittentes. Quand elle attaquoit des personnes avancées en âge, ou des cachectiques qui avoient été affoiblis par la saignée, ou par quelqu'autre évacuation, elle duroit deux ou trois mois.

CHAP. III.

Elle fut suivie d'une fievre continue.

2. Les fievres quartes, quoique plus rares, accompagnoient celles que nous venons de décrire : mais les unes & les autres disparurent au commencement de l'hiver, & n'attaquerent plus personne.

Elles furent suivies d'une fievre continue, laquelle ne différoit des intermittentes d'automne, qu'en ce que ces dernieres avoient des intermissions, & que la fievre continue n'en avoit point ; car toutes deux commençoient de la même façon : les malades qui en étoient attaqués violemment, avoient des envies de vomir, étoient altérés ; les parties extérieures étoient seches, la langue noire, & vers la fin de la maladie il se faisoit en très peu de temps par les sueurs une évacuation critique de la matiere morbifique.

Celle-ci ressembloit aux intermittentes précédentes.

3. Ce qui faisoit bien voir que cette fievre continue étoit de la nature des intermittentes d'automne, c'est qu'elle paroissoit très rarement au commencement de l'année. Ainsi elle étoit comme un racourci des fievres intermittentes ; & au contraire chaque accès des intermittentes me sembloit être un racourci de cette continue. Par conséquent la principale différence consistoit en ce que les fievres continues alloient toujours d'un pas égal, sans cesser, ni revenir périodiquement ; au lieu que les intermittentes cessoient & revenoient à diverses fois.

Une seule espece de fievre continue depuis 1661 jusqu'en 1665.

4. Je ne saurois dire combien de temps cette fievre continue avoit déja regné, parceque je m'étois contenté jusqu'alors de faire attention aux symptomes généraux des fievres, n'ayant pas encore pris garde qu'on pouvoit les distinguer suivant les différentes constitutions des années, ou suivant les différentes saisons de la même année. Ce que je sais au moins, c'est qu'il n'y eut qu'une seule espece de fievre continue jusqu'en l'année 1665, & que les intermittentes d'automne qui étoient fréquentes jusqu'à cette année-là, furent ensuite très rares.

Ordre des maladies épidémiques de cette constitution.

5. La fievre tierce qui, en 1661, avoit fait des ravages infinis, se ralentit l'année d'après ; & dans les automnes

SECT. I.

ſuivantes les fievres quartes dominerent ſur les autres maladies épidémiques, la conſtitution de l'air étant toujours la même. Comme les fievres quartes diminuoient toujours après l'automne, la fievre continue qui, durant toute cette ſaiſon, avoit été rare, ſe déchaînoit avec fureur jusqu'au printemps. Alors venoient les fievres intermittentes du printemps, leſquelles ceſſoient au commencement du mois de Mai. Enſuite il y avoit par-ci par-là de petites véroles, qui diſparoiſſoient à l'arrivée des maladies épidémiques, c'eſt-à-dire de la fievre continue & des fievres quartes. Voilà l'ordre que gardoient les maladies épidémiques, qui ſe ſuccéderent les unes aux autres durant toute cette conſtitution de l'air. Je vais parler de leurs différentes eſpeces, & nommément de la fievre continue, & des fievres intermittentes, ſoit de printemps, ſoit d'automne, qui ont regné dans cette conſtitution plus que dans les autres.

La fievre continue étoit la principale.

6. Je commencerai par la fievre continue; elle me ſemble être la plus conſidérable de toutes les autres fievres, d'autant que dans cette fievre, plus que dans toutes les autres, la nature opere d'une maniere égale & uniforme la coction de la matiere morbifique, & l'évacue enſuite au bout d'un certain temps. De plus, comme les conſtitutions annuelles qui produiſent les fievres intermittentes d'automne ont coutume de revenir beaucoup plus ſouvent que celles qui produiſent les autres maladies épidémiques, il s'enſuit néceſſairement que la fievre continue dont elles ſont accompagnées, eſt auſſi plus fréquente.

Ses ſymptomes.

7. Outre les ſymptomes qui accompagnoient les autres fievres, cette continue avoit encore les ſuivants: le malade étoit le plus ſouvent comme un homme qui va rendre l'ame, il ſe trouvoit tout d'un coup ſans forces, il avoit des envies de vomir, ſa langue étoit ſeche & noire, & ſa peau ſeche. L'urine dans tous les malades étoit épaiſſe ou limpide; deux états qui marquoient également la crudité. Dans le déclin de la maladie, il ſurvenoit un flux de ventre, à moins que le Médecin n'y eût mis obſtacle dès le commencement, & la maladie n'en devenoit que plus longue & plus opiniâtre. D'elle-même elle ne duroit guere au-delà de quatorze, ou de vingt & un jours (1); & alors

(1) Eſt ce une choſe démontrée par l'expérience, que toute fievre qui n'arrive pas à la criſe en quatorze jours, dure volontiers jusqu'au vingt-un? Ou cette idée, comme quelques autres de même eſpece, elle

elle se terminoit par une sueur, ou plutôt par une douce moiteur. Les urines donnoient le plus souvent dans ce temps-là, & non auparavant, des signes de coction. Chap. III.

8. Il survenoit d'autres symptômes lorsque la maladie n'étoit pas bien traitée. Mais on connoîtra mieux ces symptômes & toute la nature de la maladie, par la méthode de la traiter dont je me suis servi autrefois, & dont je vais mettre ici ce qui fait à mon sujet, selon que je l'ai publié il y a déjà long-temps; car alors je ne savois point encore qu'il y eût dans la nature quelqu'autre espèce de fièvre.

CHAPITRE IV.

Fièvre continue des années 1661, 62, 63, 64.

Cause finale du mouvement du sang dans cette fièvre.

1. Je remarque en premier lieu que le mouvement irrégulier du sang, qui est la cause de cette fièvre, ou qui l'accompagne, est excité par la nature, soit pour séparer du sang une matière hétérogène & nuisible qu'il renferme, soit pour donner au sang quelque nouvelle disposition.

Le terme de *mouvement* préféré à celui de *fermentation* ou d'*ébullition*.

2. Le terme général de *mouvement* me plaît davantage en cette matière, que celui de *fermentation* ou d'*ébullition*; parce qu'il ôte toute occasion de chicaner sur les mots; ce que les deux derniers ne feroient peut-être pas si bien: car quoiqu'on puisse leur donner un bon sens, il y a néanmoins des gens qui les trouvent durs & peu convenables. Le mouvement du sang dans les fièvres imite, à la vérité, tantôt la fermentation, tantôt l'ébullition des liqueurs végétales. Malgré cela, bien des gens croient qu'il en diffère en plusieurs manières. Prenons un ou deux exemples touchant la *fermentation*. Premièrement les liqueurs qui fermentent acquièrent une nature vineuse; ensorte qu'on en retire par la distillation un esprit ardent, & qu'elles se changent aisément en vinaigre, qui est une liqueur très-acide, & qui donne par la distillation un esprit acide. Mais, suivant ceux dont nous parlons, on n'a jamais observé dans le sang de changement pareil.

---

n'est-elle point prise des anciens? & ne l'ont-ils point eue en conséquence d'une certaine harmonie qu'ils ont imaginée entre les nombres, & la durée des fièvres?

SECT. I.

Ensuite ils font remarquer que dans les liqueurs vineuses la fermentation & la dépuration se font en même temps, & vont d'un pas égal ; au lieu que la dépuration du sang dans les fièvres n'arrive qu'après son effervescence : ce qu'on voit clairement, disent-ils, dans un accès de fièvre qui se termine par les sueurs.

Le terme d'*ébullition* estimé très-impropre.

3. Quant à l'*ébullition*, ils trouvent que cette dénomination convient encore moins, & qu'elle est contraire à l'expérience dans plusieurs cas où l'effervescence du sang n'est pas assez considérable pour mériter le nom d'*ébullition*.

Quoi qu'il en soit, je ne veux point entrer dans de semblables disputes ; & comme les termes de *fermentation* & d'*ébullition* sont fort en usage chez les Médecins modernes, je ne ferai point difficulté de m'en servir quelquefois pour expliquer plus clairement ce que j'ai à dire dans ce traité.

Toutes les fièvres qui sont accompagnées d'éruptions montrent que le mouvement fébrile n'est excité par la nature dans le sang, que pour en séparer une matière hétérogène & nuisible. Car dans ces sortes de fièvres il se jette sur la peau, au moyen de cette ébullition du sang, un récrément de mauvaise qualité qui y étoit retenu (1).

4. Il me paroît aussi que le mouvement fébrile du sang ne tend assez souvent à autre chose qu'à procurer à ce liquide un nouvel état & une nouvelle disposition, & qu'un homme dont le sang est pur & fort bon peut avoir la fièvre. En effet, on sait par de fréquentes observations qu'elle survient à des corps d'ailleurs fort sains, en qui il n'y a aucune disposition mobifique, soit du côté de la pléthore, soit du côté de la cacochymie, & en qui la fièvre ne sauroit être occasionnée par aucun mauvais air. Ces gens-là néanmoins en sont quelquefois attaqués lorsqu'il est arrivé quelque changement considérable dans l'air, la nourriture & les autres choses non naturelles, parce qu'alors leur sang travaille à acquérir un nouvel état & une nouvelle disposition qui soient

(1) Dans les fièvres accompagnées d'éruptions les désordres du pouls cessent entièrement, ou diminuent beaucoup lorsque l'éruption s'est faite aisément ; & dans la petite vérole la matière que contiennent les pustules devient contagieuse au bout d'un certain temps. Ainsi, il y a lieu de croire que c'est originairement la matière morbifique qui, tandis qu'elle circuloit avec le sang, y causoit cette grande agitation, conformément à l'idée de notre Auteur.

conformes au changement d'air ou de nourriture ; mais cette fièvre ne vient nullement d'une irritation causée par des particules vicieuses qu'on supposeroit séjourner dans le sang (1).

Je ne doute pas néanmoins que la matière qui a coutume de se séparer du sang après le mouvement que la fièvre y a excité, ne soit vicieuse ; quoiqu'auparavant le sang fût louable. Cela ne doit pas surprendre davantage que la corruption & la puanteur que contractent certaines portions des alimens, après qu'elles ont subi une altération considérable dans le corps, & qu'elles se sont séparées des autres (2).

Il faut contenir le mouvement du sang dans de justes bornes.

5. En second lieu, je pense que la véritable indication qu'on doit remplir dans cette maladie, est de contenir le mouvement du sang dans les bornes proportionnées au dessein de la nature ; d'une telle manière que d'un côté ce mouvement ne soit pas trop grand, ce qui produiroit des symptômes dangereux ; & que d'un autre côté il ne soit pas trop foible, ce qui empêcheroit l'évacuation de la matière morbifique, & rendroit inutiles les efforts que fait le sang pour acquérir un nouvel état. Ainsi, soit que la fièvre ait pour cause une matière étrangère qui irrite les fibres, ou le sang qui tend à quelque changement, l'indication est toujours la même. Ces principes étant établis, voici comment je traite la maladie (3).

(1) On ne voit pas pourquoi le régime, l'air, &c. ne pourroient pas avoir déja altéré le sang avant que la fièvre commence. Il y a en tout ceci trop de spéculation sur les causes, avec lesquelles, & surtout avec les finales, la pratique n'a presque rien de commun. La théorie qui en se perfectionnant nous développe les causes, nous découvrira apparemment aussi l'usage qu'on en doit faire ; mais nous sommes encore bien loin de là. Le plus grand éloge qu'on puisse donner à celle de notre Auteur, c'est qu'elle paroît avoir été formée sur sa pratique, & y tendre entièrement. Au reste, la théorie n'est le plus souvent qu'une manière probable de raisonner & d'amuser une imagination inquiette, qui voudroit qu'on lui fît toucher au doigt la manière dont les causes produisent leurs effets. Beaucoup de gens exigent trop des Médecins, en leur demandant des explications des choses ; mais souvent aussi ils se contentent de trop peu. Une métaphore frappante, un ingénieux contraste de mots, c'en est assez pour les satisfaire.

(2) Tout cela a besoin d'être vérifié par l'expérience, indépendamment de l'analogie.

(3) La pratique, comme on voit ici, doit être réglée sur le degré de mouvement du sang ; & le mouvement du sang, comme on verra bientôt, doit être réglé sur les symptômes. Mais pourquoi ne

SECT. I.

Cas où la saignée est nuisible.

6. Lorsque j'ai affaire à des sujets dont le sang est foible (1), comme il est ordinairement dans les enfants, ou n'a pas une suffisante quantité d'esprits (2), comme dans les vieillards (3), & même dans les jeunes gens qui ont été long-temps malades, je m'abstiens de la saignée : car si je l'ordonnois en pareil cas, le sang qui est déjà trop foible, sans être diminué, ne pourroit absolument point se dépurer ; d'où s'ensuivroit la corruption de toute la masse, & peut-être même la mort du malade : comme lorsque la fermentation du vin ou de la bière vient à être arrêtée mal à propos, ces liqueurs prennent ordinairement une mauvaise qualité. En effet la nature ne peut plus supporter la présence des particules qu'elle a une fois commencé d'évacuer, & qui, quoiqu'elles fussent pures tandis qu'elles étoient distribuées également dans la masse du sang, sont devenues capables de se pourrir, & de corrompre les autres humeurs.

Je sais qu'il se trouve des malades qui, après avoir été épuisés par des saignées faites mal à propos, guérissent quelquefois par un usage convenable des cordiaux, & qu'on peut remettre le sang en état de se dépurer. Mais il valoit mieux ne pas faire le mal, que d'être obligé de le guérir.

---

pas régler tout de suite la pratique sur les symptômes, sans s'amuser à une hypothèse si difficile à expliquer & à établir ? Ceci doit être un bon avertissement à tous les Médecins de se tenir sur leurs gardes, puisqu'un si excellent Praticien, & si ennemi de la spéculation, n'a pu s'empêcher de mêler dans sa pratique une hypothèse qui est plutôt une description figurée, qu'un détail réel des mouvements qu'il attribue à la nature, sans le prouver par aucune autorité solide & tirée des faits.

(1) Qu'est-ce que la foiblesse du sang ? & par quel signe sensible la reconnoître ? Est-ce par le peu de sédiment ? Quoi qu'il en soit, il falloit exprimer nommément en quoi elle consiste, & en donner la raison, ou du moins en appeller à l'expérience.

(2) Voilà encore une chose qui, à ce que je crois, ne pourra jamais être rendue sensible.

(3) Les gens âgés soutiennent souvent mieux la saignée que les autres. Cependant la doctrine pratique qu'enseigne ici notre Auteur, est fort bonne ; mais il eût mieux fait de la fonder sur l'expérience, ou moins sur des raisonnements sensibles qui en résultent immédiatement. Ainsi dans les enfants & dans les personnes épuisées par une maladie précédente, la partie rouge du sang est en moindre quantité, à proportion de celle des autres fluides, que dans les gens robustes & d'un âge fait, & leurs vaisseaux relachés ne compriment pas si fortement les liqueurs, & ne les changent pas si promptement en la partie rouge du sang ; c'est pourquoi ils ne supportent pas si bien la saignée.

CHAP. IV.

Cas où elle est utile.

7. Au contraire, lorſque j'ai à traiter des malades dont le ſang eſt ſpiritueux, comme il eſt d'ordinaire dans les jeunes gens vigoureux & d'un tempérament ſanguin, je commence par la ſaignée; car, excepté les cas dont je parlerai plus bas, on ne peut l'omettre ici ſans danger : autrement l'ébullition exceſſive du ſang pourroit cauſer des phrénéſies, des pleuréſies, & autres inflammations de cette ſorte; & de plus, ſa trop grande abondance ſe feroit obſtacle à elle-même, & empêcheroit entièrement la circulation (1).

Quelle quantité de ſang il faut tirer.

8. Je fais tirer la quantité de ſang que je juge néceſſaire pour garantir le malade des accidents que j'ai dit pouvoir être cauſés par le mouvement immodéré de ce liquide (2); enſuite je gouverne & je modère ſon efferveſcence, en réitérant ou en omettant la ſaignée, en faiſant uſage ou en m'abſtenant des cordiaux, enfin en lâchant ou en reſſerrant le ventre, ſuivant que je vois ce mouvement augmenter ou diminuer.

En quel cas le vomiſſement eſt neceſſaire, ou ne l'eſt pas.

9. Après la ſaignée, quand elle me paroît néceſſaire dans les cas mentionnés ci-devant, je m'informe ſoigneuſement ſi le malade n'a point vomi, ou n'a point eu des envies de vomir, au commencement de la fièvre. Si je trouve qu'oui, je ne manque pas alors d'ordonner un émétique, à moins que le malade ne ſoit trop jeune, ou trop foible pour cela. Il eſt tellement néceſſaire de donner un émétique, lorſqu'il y a eu d'abord des envies de vomir, que ſi on n'évacue pas l'humeur qui les cauſe, elle ſera la ſource de mille accidents fâcheux qui, durant tout le traitement, embarraſſeront extrêmement le Médecin, & mettront le malade en grand danger.

Diarrhée quand on n'a pas fait vomir.

Un des principaux & des plus ordinaires de ces accidents, c'eſt la diarrhée qui ſurvient après la fievre, lorſqu'on a manqué de donner à temps les vomitifs; car dans le progrès de la fièvre, l'humeur âcre & nuiſible qui ſéjourne

(1) Il eût fallu certainement décrire d'abord la maladie qui doit être traitée, & cela en donnant un détail exact des ſymptômes. Il eſt vrai qu'une perſonne d'un tempérament vigoureux ne peut guère avoir la fièvre ſans qu'il ſoit beſoin de ſaignée; mais le dénombrement des ſymptômes précédents & actuels auroit éclairci & confirmé admirablement cette doctrine, comme on voit par le petit nombre des ſymptômes conſéquents qui ſont rapportés.

(2) Il auroit été néceſſaire de ſpécifier en particulier en quoi conſiſte ce mouvement immodéré.

dans l'estomac, étant un peu digérée par la nature, & continuellement poussée dans les intestins, elle les ronge de telle sorte qu'il s'ensuit nécessairement un cours de ventre (1).

SECT. I.

Elle ne survient pas toujours dans les fièvres malignes.

J'ai observé néanmoins dans les fièvres inflammatoires qu'on regarde ordinairement comme malignes, que lorsqu'on a manqué de donner un vomitif, quoiqu'il y eût au commencement des envies de vomir, la diarrhée ne survient pas toujours comme dans la fièvre dont il s'agit maintenant. Mais nous traiterons cet article plus au long dans la suite (2).

Danger de cette diarrhée.

10. Le danger de cette diarrhée consiste en ce qu'elle augmente la foiblesse du malade, déjà affoibli par la maladie ; & ce qui est encore pis, c'est qu'elle empêche entièrement la dépuration critique du sang, laquelle devoit se faire dans le déclin du jour.

Elle s'arrête ordinairement par un vomitif,

11. Or, pour s'assurer que l'humeur nuisible qui séjourne dans l'estomac produit cette diarrhée, quand on ne l'évacue pas par le vomissement, il n'y a qu'à examiner ce qui s'est passé ; & on trouvera presque toujours que les malades, en qui la diarrhée accompagne la fièvre, ont eu des envies de vomir au commencement de la maladie, & qu'on ne leur a point donné de vomitif (3). On trouvera aussi que nonobstant que les envies de vomir soient passées depuis long-temps, la diarrhée cessera pour l'ordinaire dès qu'on aura donné un vomitif, pourvu que le malade puisse le soutenir. J'ai souvent observé que quand le cours de ventre a une fois commencé, les astringents internes ou externes servent de peu ou de rien du tout pour l'arrêter (4).

Et non par les astringents.

12. Voici le vomitif dont je me servois ordinairement.

Potion vomitive.

Prenez infusion de safran des métaux, six gros ;

Oxymel scillitique & syrop de scabieuse composé, de chacun demi-once.

Mêlez tout cela ensemble, pour une potion émétique.

Emétiques antimoniaux demandent une boisson copieuse.

Je faisois prendre cette potion l'après midi, deux heures après un dîner léger ; & pour aider l'effet du remède, je recommandois de tenir prêtes trois ou quatre pintes de

(1) C'est assurément une raison suffisante pour donner un vomitif ; mais elle est du moins aussi forte pour donner un purgatif.

(2) Voyez plus bas, num. 11, 50, 51.

(3) C'est ici un exemple d'un raisonnement pratique.

(4) Cela est confirmé par l'expérience.

petit-lait (1) pour en donner à boire un coup au malade chaque fois qu'il vomiroit, ou qu'il iroit au baffin. C'eft le moyen de prévenir les tranchées & les efforts inutiles, & de faciliter le vomiffement (2); car ces fortes d'émétiques font dangereux, fi l'on manque d'y joindre une boiffon copieufe.

Utilité du vomiffement.

13. En examinant avec foin la matière que les malades avoient rendue par le vomiffement, & voyant qu'elle n'étoit ni en fort grande quantité, ni de fort mauvaife qualité, j'ai fouvent été furpris pourquoi les malades recevoient tant de foulagement de cette évacuation : en effet, dès qu'ils avoient vomi, on voyoit diminuer & même ceffer les fymptômes cruels qui les tourmentoient, & qui épouvantoient les affiftants, comme les naufées, les inquiétudes, les agitations, la difficulté de refpirer, la noirceur de la langue, &c. & le refte de la maladie fe paffoit doucement (3).

Commencer par la faignée, fi elle eft néceffaire.

14. Si l'état du malade exige qu'on emploie la faignée & l'émétique, il fera à propos de commencer par la faignée avant que de donner l'émétique; car lorfque les

(1) L'Auteur dit du *poffet*, qui eft certain breuvage, dont on fait grand ufage en Angleterre par rapport à la Médecine. Ce n'eft proprement que du petit-lait fait avec l'aile ou bière douce. En France on fe fert ordinairement d'eau tiède en pareil cas.

(2) On doit donner fans délai un vomitif. Une pinte d'eau de gruau, de petit-lait, ou de quelqu'autre boiffon femblable, étant bue un peu avant que de prendre le vomitif, rendra, en quelque temps que ce foit, fon opération plus douce que ne pourroit faire un dîner léger.

(3) La difficulté que trouve ici notre Auteur à rendre raifon du foulagement que procuroit le vomitif paroît venir, ou de ce qu'il ne connoiffoit pas, ou de ce qu'il ne confidéroit pas affez les bons effets que produit le vomiffement au-delà des premières voies par l'ébranlement confidérable qu'il donne à toutes les parties. Quant à la petite quantité de matière que faifoit rendre le vomitif, cela arrive prefque toujours lorfque l'eftomac n'eft pas furchargé auparavant d'aliments folides ou liquides. Peut-être que les maladies aiguës font moins caufées par la trop grande quantité des humeurs, que par quelque qualité mauvaife que leur communique une portion infiniment petite de matière morbifique d'une certaine efpèce, comme il eft manifefte dans plufieurs maladies épidémiques. Auffi notre Auteur affure, & une expérience journalière le confirme, que des gens qui paroiffent être en bonne fanté, fe trouvent quelquefois attaqués de maladies, fuivant que les qualités cachées ou fenfibles de l'air font capables de corrompre les fluides, & fuivant que ceux-ci de leur côté font difpofés à recevoir l'infection. Voyez *Sect.* 1, *Chap.* 2, *num.* 19, & *Chap.* 3, *art.* 4.

Sect. I.

vaisseaux sanguins sont trop pleins, il est dangereux que par les violents efforts que le malade fera pour vomir, il ne se rompe quelques vaisseaux du poumon, ou que le sang, se portant avec impétuosité au cerveau, & venant à s'épancher dans ce viscère, ne cause par ce moyen une apoplexie mortelle. Je pourrois rapporter de tristes exemples de cette vérité; mais je me contenterai d'avertir qu'il faut user de beaucoup de précaution dans cette matière (1).

Quand est-ce qu'il faut donner le vomitif.

15. Si l'on demande en quel temps de la fièvre il faut donner le vomitif, je réponds que si j'étois le maître, je voudrois le donner tout au commencement; car par ce moyen on garantira le malade des symptômes affreux que cause l'amas des humeurs qui séjournent dans l'estomac & dans les endroits voisins; peut-être même qu'on coupera pied à une maladie qui autrement sera longue & dangereuse, étant entretenue par ces humeurs qui, pénétrant dans les veines lactées, se mêleront avec la masse du sang, ou qui, devenues plus nuisibles par leur séjour, communiqueront au sang une qualité pernicieuse.

Vomissement ne doit pas être arrêté mal à propos dans le choléra morbus.

C'est de quoi le choléra-morbus nous fournit un exemple bien sensible; car il arrive quelquefois dans cette maladie qu'en arrêtant mal à propos le vomissement, soit par l'opium, soit par des astringents, on cause une foule d'accidents qui ne sont pas moins dangereux. Les humeurs âcres & corrompues qu'il falloit laisser sortir étant repoussées au-dedans par ce moyen, agissent sur le sang, & allument une fièvre qui est ordinairement d'un mauvais caractère, & accompagnée de fâcheux symptômes, & qu'on ne sauroit presque guérir qu'en donnant un émétique, quoique le malade n'ait plus d'envies de vomir.

16. Si le Médecin étant appellé trop tard, comme il arrive souvent, ne peut donner l'émétique dès le commencement de la fièvre, je conseille de le donner en quelque temps de la maladie que ce soit, pourvu que le malade ait encore la force de le soutenir (2); moi-même je n'ai pas fait difficulté de le donner le douzième jour de la

---

(1) Cet avertissement est extrêmement utile, & paroît venir de l'observation, d'où tous les raisonnements en Médecine doivent être tirés, pour être véritablement utiles.

(2) Supposé aussi que quelque symptôme particulier le demande, comme la suite le fait voir.

fièvre lorſque le malade n'avoit plus d'envie de vomir, & je m'en ſuis bien trouvé, car par ce moyen j'ai arrêté le cours de ventre qui empêchoit la dépuration du ſang; & je ne ferois aucune difficulté de le donner encore plus tard, ſi les forces du malade le permettoient (1).

Il faut donner le ſoir un calmant.

17. Après le vomiſſement, j'ai toujours ſoin, le ſoir, d'appaiſer le tumulte que l'émétique a excité dans les humeurs, & de procurer du repos. Dans cette vue, j'ordonne pour le commencement de la nuit, ou l'heure du ſommeil, une potion calmante. Par exemple :

Potion calmante.

Prenez eau de coquelicot, deux onces ;

Eau admirable (2), *deux gros ;*

Syrops de pavot blanc & de pavot rouge, de chacun demi-once.

Mêlez tout cela enſemble pour une potion (3).

Excellence du diaſcordium.

18. Mais ſi, à raiſon de la grande quantité de ſang qu'on aura tirée au malade pendant le traitement, ou de la quantité de matière qu'il aura rendue par l'effet du vomitif, ou à raiſon des fréquentes agitations qu'il a ſouffertes, ou de ſa foibleſſe, ou de la ceſſation entière ou preſqu'entière de la fièvre, il n'y a plus lieu de craindre que l'on mette le ſang dans une trop grande effervefcence ; alors, au lieu de la potion marquée ci-devant, j'ordonne hardiment une doſe aſſez conſidérable de diaſcordium, ou ſeul, ou joint à une eau cordiale. Le diaſcordium eſt un excellent remède, pourvu qu'on en donne une quantité ſuffiſante (4).

---

(1) Voyez ci-deſſus, num. 12.

(2) C'eſt une eau cordiale en uſage en Angleterre. Voici celle de la Pharmacopée d'Edimbourg. Prenez petit cardamome, clous de girofle, cubebes, galanga, macis, muſcade & gingembre, de chacun un gros; écorce jaune de citron, & cannelle, de chacun trois gros; feuilles de méliſſe, trois onces. Pilez tout cela enſemble; mettez-le en digeſtion dans trois chopines d'eau-de-vie de France, & tirez la même quantité de liqueur par la diſtillation.

(3) Le calmant qui eſt ici ordonné eſt très-doux ; mais les raiſons que l'Auteur allègue pour l'ordonner ne ſont pas fort ſatisfaiſantes, & l'expérience nous apprend que les narcotiques ſont ordinairement pernicieux dans les fièvres. La plupart de ceux qui ont la fièvre dorment d'eux-mêmes après qu'ils ont été ſuffiſamment évacués par la ſaignée, le vomiſſement, la purgation, ou les véſicatoires ; & ſans ces ſecours, les narcotiques ſont ſouvent infructueux.

(4) On peut demander ſi les cas rapportés ici ne ſont pas de ceux où la fièvre eſt entièrement domptée, & où par conſéquent une bonne nourriture eſt ſuffiſante, ſur-tout en y ajoutant le moindre petit cordial. Si cela eſt, le diaſcordium eſt le plus mauvais remède dans

SECT. I.

Vin émétique dangereux pour les enfants.

19. Avant que de finir ce que j'avois à dire fur les vomitifs, j'avancerai que ceux qui font préparés avec l'infufion du fafran des métaux, ne font pas fans quelque danger pour les enfants & les jeunes gens au-deffous de quatorze ans, même en fort petite dofe. Je fouhaiterois qu'à la place de ces vomitifs antimoniaux nous en euffions d'autres moins fufpects, & en même temps moins efficaces pour évacuer radicalement l'humeur nuifible qui, dans le déclin de la fièvre, caufe le plus fouvent la diarrhée ; ou du moins que nous fuffions en état, par quelque remède convenable, de corriger l'acrimonie de cette matière corrofive, & de l'adoucir tellement qu'elle ne pût exciter de cours de ventre (1).

Étant appellé pour des enfants qui avoient la fièvre, j'ai fouvent vu le cas d'employer l'infufion de fafran des métaux qui auroit pu les tirer d'affaire; néanmoins, dans la crainte de quelque accident fâcheux, je n'ai ofé la donner ; ce qui m'a fait bien de la peine (2). Mais dans les adultes je n'ai jamais obfervé aucune mauvaife fuite de ce remède, lorfqu'on l'a donné avec les précautions que j'ai marquées ci-deffus (3).

20. Le vomiffement étant fini, j'examine fi, nonobftant les évacuations précédentes, l'effervefcence du fang eft encore affez confidérable pour avoir befoin d'être modérée, ou fi elle s'eft ralentie au point qu'il foit néceffaire de la ranimer ; ou enfin fi, étant réduite à de juftes bornes, on peut l'abandonner à elle-même fans danger pour le malade. Difons quelque chofe fur chacun de ces trois articles (4).

---

ce cas-là, à caufe de l'opium qu'il contient, & dans lequel néanmoins femble principalement confifter fa vertu ; car l'opium affoiblit l'eftomac & épuife les forces. La plupart des gens tombent naturellement dans un profond fommeil lorfqu'ils n'ont plus de fièvre, & ce fommeil foulage beaucoup plus que celui qui eft procuré par des narcotiques. Un bon vin pris modérément paroît être ici le meilleur narcotique.

(1) Il me paroît que les poudres abforbantes rempliffent très-bien cette vue.

(2) L'Auteur connoiffoit affurément la vertu innocente de l'oxymel fcillitique, puifqu'il l'a ordonné en pareil cas ; mais il ne connoiffoit pas l'ipécacuanha, & la bonne façon de donner le tartre émétique aux enfants.

(3) Voyez ci-deffus, art. 12.

(4) Puifqu'on ne peut déterminer l'exiftence de ces cas-là que par les fymptômes, pourquoi n'y avoir pas recours immédiatement ?

21. Si le ſang eſt dans une ſi grande efferveſcence qu'il y ait lieu de craindre qu'elle ne produiſe la phrénéſie ou quelqu'autre fâcheux ſymptôme, j'ordonne le lendemain du vomitif un lavement tel que celui-ci.

Cas où il faut un lavement.

Prenez décoction émolliente, une livre;
Syrop violat & ſucre, de chacun deux onces.
Mêlez tout cela pour un lavement.

Je fais réitérer ce lavement ſuivant le beſoin; par-là je rafraîchis le ſang, & je modère ſon efferveſcence. Quelquefois néanmoins il eſt néceſſaire de ſaigner encore une ou deux fois; ſavoir, dans les jeunes gens d'un tempérament fort ſanguin, & dans ceux qui, par un trop grand uſage du vin, ont imprimé à leur ſang une forte diſpoſition inflammatoire. Mais le plus ſouvent il n'eſt pas beſoin de réitérer la ſaignée, qui eſt d'ailleurs un ſi excellent remède: c'eſt pourquoi, à l'exception des cas dont j'ai déjà parlé, les lavements ſuffiront pour calmer l'efferveſcence du ſang. Lorſqu'elle eſt trop conſidérable, je fais donner un lavement tous les jours, ou de deux en deux jours, ſuivant le beſoin, & cela juſqu'au dixième jour ou environ de la maladie (1).

22. Mais ſi on a tiré beaucoup de ſang, ou ſi le malade eſt âgé, alors je n'ordonne point de lavements, quoique le ſang ſoit fort agité; car dans ces cas-là on n'a pas ſujet de craindre que cette ébullition s'augmente au point de menacer de quelque funeſte ſpymtôme (2); & d'un autre côté, il eſt certain que les lavements affoibliſſent le ſang, & relâchent, pour ainſi dire, le reſſort de ſes parties,

Précautions au ſujet des lavements.

L'Auteur a dit plus haut qu'il emploie les termes de *fermentation* & d'*efferveſcence* plutôt comme des termes d'un uſage ordinaire, que comme ayant dans les fièvres une ſignification préciſe.

(1) Cette pratique de donner des lavements eſt aſſurément très-bonne; mais une purgation plus ou moins forte, ſuivant la violence & la nature particulière des ſymptômes, & les forces du malade, eſt de beaucoup préférable; car la chaleur de la fièvre rend les matières contenues dans les inteſtins très-fétides & très-âcres, trouble les ſécrétions du foie, du pancréas & des autres viſcères, ſoit dans leur quantité, ſoit dans leur qualité, & rend la digeſtion très-imparfaite: toutes ces raiſons demandent qu'on évacue au moins les matières contenues dans les inteſtins; & quoique la ſaignée ſoulage plus promptement que la purgation, celle-ci néanmoins le fait d'une manière plus durable, & diſpoſe à un ſommeil tranquille & naturel.

(2) Ceci eſt contredit par l'expérience; & la théorie de l'Auteur l'a jetté ici dans l'erreur. Il y a dans les fièvres beaucoup de mauvais ſymptômes qui ſont accompagnés d'un pouls foible.

jusques-là même qu'ils troublent & arrêtent, sur-tout dans les vieillards, l'opération de la nature; aussi ne réussissent-ils pas si bien dans les vieillards que dans les jeunes gens.

Si on a saigné, mais non pas abondamment, alors, comme j'ai dit, je fais donner des lavements jusqu'au dixième jour, plus ou moins, quelquefois même jusqu'au douzième (1), principalement à ceux que je n'ose pas saigner; car il se trouve des malades qui, après des fièvres intermittentes d'automne, soit tierces, soit quartes, sont attaqués de fièvres continues, pour n'avoir pas été purgés à la fin de la maladie précédente. Si on va saigner ces gens-là, il est dangereux que le sédiment, que la fermentation précédente avoit déposé, ne rentre dans la masse du sang, & ne cause de nouveaux troubles. Dans ces circonstances, au lieu de la saignée, j'emploie les lavements jusqu'au douzième jour, lorsque le malade est jeune, & que la fermentation du sang est violente.

23. Au contraire, si elle est trop foible, soit qu'on ait saigné ou non, & que par conséquent elle ait besoin d'être excitée de peur qu'elle ne soit hors d'état d'aider la nature, alors je crois qu'il faut bannir entièrement les lavements, même avant le dixième jour; & à plus forte raison ensuite; car pourquoi chercheroit-on à arrêter une fermentation qui n'est déjà que trop languissante? Il seroit aussi absurbe d'employer alors les lavements, c'est-à-dire dans le déclin de la maladie, que de donner trop d'air au vin lorsqu'il fermente actuellement; ce seroit diminuer les forces de la nature, & l'empêcher de se débarrasser de la matière morbifique (3).

24. Ainsi, lorsque par des évacuations convenables on a mis le malade à couvert des symptômes que produit la trop grande ébullition du sang, ou lorsque la maladie est sur son déclin, plus on tient le ventre resserré, moins il y a à craindre, d'autant qu'alors la coction de la matière fébrile se fait

(1) C'est l'état des symptômes, & non pas le nombre des jours, qui doit déterminer à continuer les lavements; & il falloit marquer précisément les cas où cela convient.

(2) Il falloit encore ici nommer les symptômes. Les règles générales servent de peu, parce qu'il est aisé de les accommoder à différentes sortes de pratiques. D'ailleurs, la conduite de l'Auteur en cette occasion est fondée sur une théorie fausse, ou inintelligible.

(3) La bonne pratique en pareil cas est de donner des lavements, s'il est nécessaire, & d'y joindre le secours des cordiaux & des vésicatoires. La théorie a aussi beaucoup de part à cette règle.

doucement & sans peine ; c'est pourquoi, si les évacuations précédentes ont pour ainsi dire affoibli le sang, ou menacent de l'affoiblir, ou bien si la fièvre a quitté le malade avant le temps ordinaire, ou même si elle dure jusqu'à son dernier période, non-seulement je défends tout usage des lavements, mais j'ai recours aux cordiaux, & je travaille aussi-tôt à resserrer le ventre (1). CHAP IV.

25. Quant aux cordiaux, je sais par expérience que si on les donne de trop bonne heure, & avant que d'avoir saigné, ils nuisent considérablement ; car il est à craindre que la matière morbifique, qui alors est encore crue, ne se jette sur les membranes du cerveau, &c. ou sur la plèvre ; c'est pourquoi j'ai toujours soin de ne pas donner des cordiaux lorsqu'il n'y a eu que peu ou point de sang tiré, ou lorsqu'il n'y a eu aucune autre évacuation considérable, ou lorsque le malade est encore dans la vigueur de l'âge : en effet, que serviroit-il de fournir de nouvelles forces à un sang qui n'en a déjà que trop ? Elles lui seroient nuisibles. Le sang a assez de force, & n'a pas besoin d'être mis en mouvement, quand il n'a pas perdu sa chaleur naturelle par des évacuations considérables. Un tel sang est lui-même son propre cordial, & ceux qu'on emploie d'ailleurs sont nuisibles, ou même pernicieux : aussi en pareil cas je n'en permets aucun, ou du moins je ne permets que les plus légers (2).

En quel tems il faut donner des cordiaux.

26. Mais si le malade est foible & languissant à cause des grandes évacuations qu'il a souffertes, ou s'il est avancé en âge, ma coutume est de donner les cordiaux dès le commencement de la fièvre. Le douzième jour de la maladie, qui est le temps où la sécrétion de la matière peccante est prête à se faire, je crois qu'il faut employer plus largement les remèdes chauds ; on peut même les employer plus tôt, s'il n'y a pas à craindre que la matière fébrile se jette sur les parties nobles ; car alors plus on échauffera le malade, plus aussi on accélérera la coction (3).

---

(1) Il est vrai que dans le cas d'une extrême foiblesse, une simple selle est dangereuse, & que dans un moindre dégré de foiblesse la purgation ne convient pas, à moins qu'il n'y ait raison de juger que les matières contenues dans les intestins sont extraordinairement âcres & irritantes ; c'est-à-dire, à moins que cela ne paroisse par les symptômes, desquels seuls on peut tirer toutes les indications.

(2) Cette règle est très-juste.

(3) La pratique est fort bonne, mais la théorie est un fruit de l'imagination.

Sect. I.

Ce que c'est que la coction de la matière fébrile.

27. Je ne comprends pas ce que veulent dire les Médecins, lorsqu'ils recommandent si fort les remèdes propres à aider la coction de la matière fébrile ; remèdes qu'ils emploient souvent dès le commencement de la maladie, tandis qu'en ce temps-là même ils en ordonnent d'autres pour modérer la fièvre. Certainement la fièvre n'est autre chose qu'un instrument dont se sert la nature pour séparer les parties impures du sang d'avec les parties pures : c'est ce qu'elle exécute d'une manière entièrement imperceptible dès le commencement, & même dans la force de la maladie, mais plus sensiblement & plus manifestement dans le déclin, comme on voit par les urines. En effet, la coction de la matière fébrile n'est autre chose que la séparation des particules morbifiques d'avec les particules saines.

Ainsi, pour avancer cette coction, il ne s'agit pas de remèdes tempérants, mais il faut laisser la fièvre dans toute sa force, aussi long-temps qu'il n'y a point de danger ; & lorsque la coction est sur sa fin, & que la sécrétion de la matière morbifique paroît manifestement, il faut alors employer les remèdes chauds, afin qu'elle se fasse plus promptement & plus sûrement. Voilà ce que c'est qu'aider la coction de la matière fébrile ; au lieu que les évacuations & les remèdes rafraîchissants la retardent, & empêchent la guérison qui étoit en bon train, comme je l'ai souvent observé.

Dépuration vers le quatorzième jour

Si la fermentation va comme il faut, la dépuration se fera vers le quatorzième jour ; mais si on arrête la fermentation en donnant trop tard des rafraîchissants, il n'y a pas lieu de s'étonner que la fièvre dure jusqu'au vingt-unième jour, & même beaucoup au-delà dans les sujets extrêmement foibles, & qui n'ont pas été bien traités (1).

(1) Au commencement d'une fièvre la circulation est irrégulière & trop forte ; vers le milieu elle est irrégulière & médiocrement forte ; dans le déclin elle est irrégulière & trop foible : aussi la saignée & les autres évacuations qui diminuent la force du sang conviennent en général au commencement des fièvres, & ne conviennent pas dans le déclin. Les cordiaux & les véficatoires qui augmentent la force du sang ne conviennent pas au commencement, & conviennent dans le déclin. On peut regarder cela comme une règle générale assez juste ; mais il s'en faut beaucoup qu'elle comprenne tous les cas différents ; il est donc besoin de les détailler tous, & de donner des régles particulières pour chacun d'eux, & c'est en quoi notre Auteur excelle en d'autres endroits de ses ouvrages. Les règles générales sont presque

28. Une remarque importante à faire, c'eſt que par l'uſage des lavements, ou d'autres purgatifs ordonnés mal à propos vers le déclin de la fièvre, le malade ſemble quelquefois être un peu ſoulagé, & même n'avoir plus du tout de fièvre; mais un ou deux jours après, la première fièvre ſe ranime, ou plutôt il s'en allume une nouvelle, c'eſt-à-dire qu'il ſurvient un friſſon, lequel eſt bientôt ſuivi de chaleur, & cette fièvre dure autant que la précédente, à moins qu'elle ne devienne intermittente. Il faut alors traiter le malade comme s'il n'avoit pas eu la fièvre auparavant, & recommencer les mêmes remèdes; car le ſang qui eſt entré de nouveau en efferveſcence ne ſe dépurera pareillement que dans l'eſpace de quatorze jours, quelque triſte qu'il ſoit pour un malade déjà affoibli par la maladie précédente, d'attendre ſi long-temps ſa guériſon (1).

Quels cordiaux l'Auteur emploie.

29. Les cordiaux que j'emploie ſont ceux que j'indiquerai bientôt. Je me ſers des plus doux au commencement de la maladie, lorſque le ſang eſt dans ſa plus grande efferveſcence (2); enſuite j'en emploie peu à peu de plus forts, ſuivant le progrès de la maladie, ou le degré d'ébullition du ſang, me ſouvenant toujours que lorſqu'on a beaucoup ſaigné, ou que le malade eſt vieux, on peut donner des cordiaux plus forts que lorſqu'on n'a point ſaigné, ou que le malade eſt jeune (3).

---

toujours diverſement entendues par différentes perſonnes, & ſervent même quelquefois à autoriſer les plus oppoſées.

(1) La ſpéculation a peut-être plus de part à ce que dit ici l'Auteur, que l'obſervation; du moins cela ne ſe montre pas ſouvent dans la pratique d'aujourd'hui: peut-être auſſi que le fréquent uſage des véſicatoires, établi depuis le temps de notre Auteur, en eſt la cauſe: quoi qu'il en ſoit, c'eſt un point très-important à vérifier.

(2) Quel beſoin d'en donner du tout? Nous ſommes cependant très-obligés à l'Auteur de ce qu'il a rejetté enſuite la plûpart des cordiaux. La pratique moderne donne ici des rafraîchiſſants.

(3) Tout ce qui augmente la force du cœur & des vaiſſeaux peut paſſer pour cordial; & ſuivant ce principe, il y a deux ſortes de cordiaux, ſavoir, 1°. un bon régime qui, en fortifiant le malade, le met en état de ſurmonter la maladie: 2°. tous les remèdes qui agiſſent par une vertu ſtimulante, & par conſéquent augmentent le mouvement des ſolides & des fluides; c'eſt pourquoi dans les fièvres il faut avoir grand ſoin de s'inſtruire s'il eſt beſoin ou non de ſtimulants; & s'il n'en eſt pas beſoin, comme il arrive ordinairement, la nourriture doit être fort légère. Auſſi l'eau eſt un cordial univerſel lorſque les liqueurs ſont trop épaiſſes, & l'abſtinence & la ſaignée en ſont d'excellents dans les cas de pléthore. Il n'eſt preſque jamais néceſſaire de procurer aux fluides un mouvement extraordinaire;

SECT. I.

Cordiaux doux.

30. Les cordiaux *doux* dont j'ai parlé se composent avec les eaux distillées, par exemple, de citron, de scordium, de fraises, l'eau thériacale, ajoutant les syrops de mélisse, d'œillet, de limon, &c. (1).

Cordiaux plus forts.

Les cordiaux *plus forts* se préparent avec la poudre de pattes d'écrevisses composée, le bézoard, la confection d'hyacinthe, la thériaque, &c. Les formules suivantes sont d'un fréquent usage.

Formules de cordiaux.

Prenez eaux de bourrache, de citron, de scordium, & de cerises noires, de chacune deux onces;

Eau de cannelle orgée, une once; perles préparées, deux gros; sucre candi, ce qu'il en faut.

Mêlez tout cela ensemble pour une potion, dont le malade prendra quatre cuillerées plusieurs fois le jour, sur-tout quand il se trouvera foible.

Prenez eaux de citron entier & de fraises, de chacune trois onces;

Eau thériacale, syrop de mélisse & de limon, de chacun demi-once.

Mêlez tout cela ensemble pour un julep, dont le malade prendra de temps en temps.

Prenez poudre de pattes d'écrevisses composée, de bézoard oriental & occidental, & de contrayerva, de chacun un scrupule, & une feuille d'or.

Mêlez tout cela ensemble pour en faire une poudre très-fine, dont le malade prendra douze grains dans le besoin, en les mêlant dans deux gros de syrop de limon, & autant de syrop d'œillet, & il boira par-dessus quelques cuillerées du julep précédent.

Prenez eau thériacale, quatre onces; semence de citron deux gros.

Pilez cela ensemble, & faites une émulsion, ajoutant à la colature ce qu'il faut de sucre pour donner un goût agréable. Le malade prendra deux cuillerées de cette émulsion trois fois le jour.

Il seroit inutile de proposer un plus grand nombre de formules, parce qu'on peut en composer une infinité, & qu'il

voilà pourquoi les cordiaux proprement dits conviennent rarement; & c'est ce que notre Auteur seul paroît avoir bien considéré. *Boerhaave, Prax. Med. vol.* iij, *p.* 104. 277.

(1) Le suc de citron ou de limon ne peut guère être regardé comme un cordial.

qu'il faut les varier dans le cours de la maladie, suivant les différents temps & les différents symptômes.

CHAP. IV.

Cas où les remèdes sont inutiles.

31. Mais si la fermentation du sang n'est ni trop violente, ni trop foible, je la laisse dans cet état, & je ne donne aucuns remedès, à moins que je ne sois obligé d'accorder quelque chose à l'importunité des malades & des assistants; encore alors je ne donne rien qui soit contraire aux vues que je me suis proposées (1).

Comment l'Auteur traitoit les gens malaisés.

32. Une chose que je ne veux pas passer ici sous silence, c'est que souvent étant appellé pour aller voir des gens du commun, dont les facultés ne leur permettoient pas de dépenser beaucoup en remèdes, je ne leur ai ordonné autre chose, après les avoir fait saigner & vomir quand l'indication le demandoit, sinon de demeurer au lit tout le temps de leur maladie, de se nourrir seulement de décoction d'avoine & d'orge, ou autres semblables, de boire modérément, & suivant leur soif, de la petite bière (2), la faisant tiédir auparavant, & de prendre chaque jour, ou de deux en deux jours, jusqu'au dixieme ou onzieme de la maladie, un lavement de lait avec du sucre. Vers la fin de la fièvre, lorsque la séparation de la matière morbifique étoit commencée, je leur permettois, pour l'aider, si elle se faisoit trop lentement, d'user de temps en temps d'une boisson plus forte, au lieu de cordiaux. Tout ce que je faisois de plus, étoit de donner à la fin de la maladie un léger purgatif, & de cette manière je les guérissois (3).

---

(1) La plupart des remèdes précédents sont à peu près de cette nature, & peuvent être regardés comme ne faisant ni grand bien ni grand mal.

(2) C'est la boisson ordinaire des malades en Angleterre, comme le petit cidre en quelques endroits de la France, & la tisane ailleurs. La petite bière qui est vieille & claire, sans amertume ni aigreur, convient très-bien aux malades qui n'ont ni nausées, ni maux d'estomac, ni disposition au cours de ventre. Lorsque les symptômes sont modérés, & que le sang n'est pas trop raréfié, ce seroit une séverité inutile & souvent nuisible de défendre cette petite bière prise avec modération, sur-tout lorsque le malade en a usé ordinairement. Néanmoins, dans les sujets qui ont le sang fort agité, la petite bière ne convient pas, parce que nonobstant sa légèreté, elle contient toujours une certaine portion d'esprit ardent propre à irriter les fibres & à leur causer des contractions plus fortes & plus fréquentes; & comme elle contient aussi de l'air très-élastique, elle est toujours prête à fermenter : ce qui ne manqueroit pas d'agiter encore davantage le sang, & de produire le délire, s'il n'y en avoit déja pas auparavant. Langrish, *modern theory and Practice of Physick*, p. 150. §. IV.

(3) Il paroît que l'Auteur a suivi en cette occasion sa méthode

SECT. I.

En quel tems il faut purger

33. Si la méthode que j'ai décrite a été soigneusement observée, je vois ordinairement vers le quinzieme jour, tant par le sédiment louable de l'urine, que par la diminution manifeste de tous les symptômes, qu'il est alors temps de purger, afin d'évacuer les récréments que la fermentation précédente a déposés çà & là. Si l'on manque de les évacuer à temps, il est dangereux qu'ils ne rentrent dans la masse du sang, & ne rallument la fièvre ; ou qu'en séjournant dans les parties où ils ont été déposés, ils ne deviennent ensuite une source de mille maux. Car comme ce sont des humeurs grossières & impures, ils empêchent aisément le retour du sang, lorsqu'après en avoir été séparés ils viennent à y pénétrer de nouveau par les veines. Delà différentes sortes d'obstructions & de mauvais levains (1).

En quel cas la purgation est moins nécessaire.

34. Il faut néanmoins prendre garde que la purgation n'est pas d'une aussi grande nécessité après les fièvres du printemps qu'après celles d'automne ; parce que le sédiment que laissent les premières, n'est ni en si grande quantité, ni si grossier, ni si nuisible que celui que laissent les secondes (2). Il en est de même des petites véroles (3), & de plusieurs autres maladies qui règnent au printemps ; dans lesquelles, suivant ce que j'ai observé, il est moins dangereux de ne pas purger, que dans celles d'automne.

On peut assurer avec assez de vérité, que le défaut de purger après les maladies d'automne, produit un plus grand nombre de maladies, que toute autre cause, quelle qu'elle soit.

35. Si le malade est très-foible, ou que la dépuration ne soit pas assez avancée pour oser purger le quinzième jour, j'attends jusqu'au dix-septième ; & alors j'ordonne la potion suivante, ou une autre semblable à proportion des forces du malade.

Potion purgative.

Prenez tamarins, demi-once ; feuilles de séné, deux gros ; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau ; & dans quatre onces de ce que vous aurez coulé, faites dissoudre manne & syrop de roses,

---

douce, naturelle, fondée sur l'observation, & par conséquent excellente.

(1) Tout ceci est bien imaginaire.

(2) La pratique peut être bonne, mais la théorie ne vaut pas grand' chose.

(3) Cette règle de pratique est contraire à l'expérience. Il y a lieu de s'étonner qu'un si soigneux observateur ait pu avancer pareille chose ; mais sa théorie a prévalu ici sur l'observation.

de chacun une once, pour une potion qui sera prise le matin à jeûn.

CHAP. IV.

36. Quand le malade a été purgé, je le fais lever, au lieu que jusqu'alors je l'avois tenu au lit; & je lui fais reprendre peu à peu la manière ordinaire de vivre. Le régime que je lui ordonne avant la purgation est presque le même que celui dont j'ai parlé ci-devant. Il consiste en des décoctions d'avoine & d'orge; des panades faites avec le pain & le jaune d'œuf, l'eau & le sucre; des bouillons de poulet; de la petite bière houblonnée, à laquelle on peut, dans l'ardeur de la fièvre, ajouter quelquefois du suc d'orange nouvellement exprimé, & bouillir sur le feu autant qu'il est nécessaire pour ôter la crudité. Voilà ce que j'ordonne, & autres choses semblables: mais les décoctions d'avoine peuvent tenir lieu de tout le reste. Il n'est nullement nécessaire, & souvent même il est nuisible de refuser au malade de la petite bière, bue de temps en temps en médiocre quantité. Régime qu'il faut observer.

37. Il arrive quelquefois, sur-tout dans les gens âgés, que le malade n'ayant plus de fièvre, & étant suffisamment purgé, reste néanmoins très-foible, & rend, soit par la toux, soit par les crachats, beaucoup de phlegme gluant & visqueux. Ce symptôme épouvante le malade, & a trompé quelquefois des médecins peu attentifs, en leur faisant croire que c'étoit un avant-coureur de la phthisie. Mais j'ai observé que ce symptôme n'est pas fort dangereux. Pour y remédier, je fais boire au malade du vieux vin d'Espagne ou du vin muscat, dans lequel on a trempé du pain rôti. Cette liqueur donnant de la force au sang qui est affoibli par la fermentation précédente, & qui, par conséquent, ne sauroit changer le chyle en sa propre substance, dissipe en très-peu de jours le symptôme en question, comme je l'ai souvent éprouvé (1). Comment se guérit la toux qui survient dans le déclin de la maladie.

38. En suivant la méthode que nous avons proposée (2), on garantira le malade de plusieurs autres symptômes que Malignité & scorbut injustement accusés.

(1) Il semble que ce symptôme vient plutôt de la foiblesse de l'estomac que de celle des poumons, puisque les amers le dissipent.

(2) La méthode établie dans ce chapitre paroît supposer qu'une fièvre ne sauroit être guérie qu'après avoir parcouru son période de quatorze jours; en effet, c'est ordinairement le temps où celles qui sont abandonnées à elles-mêmes, & qui guérissent, donnent les plus grands signes d'une heureuse crise; mais il est certain aussi que les évacuations qui se font par la saignée, le vomissement & la purgation, détruisent souvent une fièvre tout-à-fait en peu de jours, & que si elles ne réussissent pas, les vésicatoires en abrègent du

l'on a coutume d'attribuer à la malignité. Car rien n'eſt plus ordinaire aux médecins peu expérimentés, que d'avoir recours à cette cauſe, lorſque par des remèdes trop rafraîchiſſants, & par des lavements donnés mal à propos, ils ont relâché le tiſſu du ſang, &, en affoibliſſant la nature qui travailloit à le dépurer, ont occaſionné des défaillances & autres mauvais ſymptômes, effets naturels des remèdes qu'ils ont adminiſtrés.

Mais ſi la longueur de la maladie ne permet pas d'y faire intervenir de la malignité, alors ils mettent ſur le compte du ſcorbut tout ce qui les embarraſſe dans le traitement. Néanmoins les ſymptômes qui accompagnoient la maladie dans ſa force, ne venoient réellement d'aucune malignité; & ceux qui l'accompagnoient dans ſon déclin ne ſont point l'effet du ſcorbut; mais les uns & les autres doivent être attribués à la mauvaiſe méthode que l'on a ſuivie dans la curation, comme je l'ai ſouvent vu.

Je le ſais, & c'eſt une choſe qui ne ſauroit être ignorée de quiconque eſt tant ſoit peu inſtruit de l'hiſtoire des maladies, qu'il y a des fièvres, leſquelles indépendamment de l'intempérie & de la pourriture des humeurs, ſont véritablement malignes, & en ont des ſignes très-évidents. Je ne nie pas non plus que le ſcorbut & quantité de maladies ne puiſſent être compliquées avec la fièvre. Mais je dis ſeulement qu'on ſuppoſe ſouvent à tort ces maladies.

Rafraîchiſſants & lavements prolongent quelquefois la maladie.

39. Si la fermentation du ſang va comme il faut, la ſéparation de la matière morbifique ſe fera dans l'eſpace de temps que j'ai dit ci-devant. Mais ſi on a donné trop long-temps des remèdes rafraîchiſſants, ou des lavements, la fièvre ſera beaucoup plus longue, ſur-tout dans les vieillards qui n'ont pas été bien traités. Il m'eſt arrivé quelquefois d'être appellé vers des malades de cette ſorte, qui avoient eu la fièvre durant plus de quarante jours. Alors je n'oubliois rien pour produire la dépuration du ſang : mais il ſe trouvoit tellement affoibli, ſoit par l'âge, ſoit par les lavements & les remèdes rafraîchiſſants, que les cordiaux & tous les autres remèdes fortifiants étoient inutiles. La fièvre ſe ſoutenoit

---

moins le période. Il ſemble que l'Auteur a découvert cela en d'autres fièvres, qu'il a peut-être regardées par cette raiſon comme étant d'une autre nature, parce qu'il les a guéries d'une autre manière. Mais il en eſt ici comme d'un problême que l'on peut réſoudre par différentes voies, dont les unes ſont plus courtes que les autres.

avec la même vivacité ; ou si elle cessoit, les malades restoient sans force, & dans un abattement extrême (1). *Chap. IV.*

40. Voyant que les autres remèdes n'avoient aucun succès, j'ai souvent été obligé de changer de batterie, & j'ai essayé de ranimer la chaleur des malades en faisant coucher des jeunes gens auprès d'eux, ce qui m'a très-bien réussi. Il n'est pas surprenant qu'un malade se trouve fortifié par un moyen si extraordinaire, & que cela aide la nature à se débarrasser des restes de la matière morbifique, puisqu'on comprend facilement qu'un corps sain & vigoureux transmet une grande quantité de corpuscules spiritueux dans le corps épuisé du malade. Aussi n'ai-je pas trouvé qu'en appliquant à diverses reprises des linges chauds, j'aie jamais pu faire la même chose que par cette méthode, dans laquelle la chaleur est plus analogue au corps humain, & en même temps est douce, humide, égale & continuelle.

Bons effets de la chaleur des jeunes gens.

Cette manière de transmettre dans le corps d'un malade des particules spiritueuses, & des vapeurs qui sont peut-être balsamiques, parut d'abord étrange ; mais d'autres que moi la mirent en usage, avec un heureux succès. Je n'ai pas honte de faire mention d'un tel remède, quoiqu'il doive peut-être m'exposer aux railleries de certains esprits fiers & hautains, qui regardent avec un souverain mépris toutes les choses communes. Pour moi je préfère infiniment le bien & la santé du prochain, à toutes leurs vaines imaginations.

41. Si l'on observe soigneusement & avec prudence la méthode que j'ai décrite jusqu'à présent, on garantira les malades de la plupart des symptômes qui ont coutume d'accompagner & de suivre la fièvre dont nous parlons, & qui embarrassent & déconcertent souvent le médecin, enlèvent même les malades, quoique la maladie n'ait paru nullement mortelle.

Certains symptômes demandent un traitement particulier.

Cependant, comme de tels accidents arrivent très-fréquemment, soit par la faute des malades qui n'appellent pas assez tôt le médecin, soit par l'ignorance ou le peu d'attention du médecin même, j'expliquerai ici briévement la manière dont il faut les traiter ; mais je me bornerai uniquement à ceux qui, lorsqu'ils sont arrivés, demandent un traitement particulier, quoiqu'on eût pu les prévenir en suivant la méthode que nous avons marquée.

---

(1) Les véficatoires sont le principal remède en pareil cas.

SECT. I.

Manière de traiter la phrénésie.

42. Je commence par la *phrénésie*. Si donc le malade en est attaqué, soit pour avoir pris mal à propos des remèdes trop échauffants, soit à cause de son tempérament tout de feu; ou (ce qui approche beaucoup de la phrénésie), si le malade ne dort point du tout, s'il pousse des cris fréquents, si ses paroles sont mal articulées, si la fureur est peinte sur son visage, s'il raisonne en furieux, s'il prend avidement les remèdes & la boisson qu'on lui présente, si enfin les urines sont supprimées; dans ce cas-là j'emploie plus largement que je n'ai permis ci-dessus, la saignée, les lavements & les remèdes rafraîchissants, sur-tout dans la saison du printemps; car alors, quand même il n'y auroit point de phrénésie, on peut, sans beaucoup de danger, traiter de la sorte les jeunes gens & les personnes d'un tempérament chaud (1).

Les narcotiques la guérissent.

43. Après avoir employé durant quelque temps ces remèdes, je viens assez facilement à bout de la fièvre & de la phrénésie par un seul & même remède, savoir, en donnant une dose assez considérable de quelque narcotique. Il est vrai que les narcotiques ne réussissent point dans la vigueur de la fièvre; mais donnés à propos & dans le déclin, ils font merveille. La raison pourquoi ils manquent auparavant, c'est parce qu'ils ne peuvent appaiser la violence de la fermentation, quand même on les donneroit alors en très-grande dose; & aussi parce qu'ils fixent la matière peccante, qui étant alors confondue dans toute la masse du sang, n'est pas encore disposée à s'en séparer; & qu'ainsi ils empêchent la dépuration du sang, qui est une opération si importante & si nécessaire.

En quel tems il faut les donner.

44. Mais que ce soit là la raison de ce phénomène, ou qu'il dépende de quelqu'autre cause plus cachée, c'est ce

(1) Il faut employer tous ses soins à découvrir qu'est-ce qui produit ce symptôme, lequel peut venir de plusieurs causes très-différentes, comme, par exemple, de l'activité des esprits, ou de leur foiblesse & petite quantité, &c. S'il survient dans une fièvre aiguë, avec un pouls plein & vif, la saignée du pied est très-propre à diminuer la compression du cerveau & à détourner le sang vers les extrémités. On doit appliquer sur la plante des pieds des emplâtres stimulants, ou choses semblables. Les boissons nitrées sont d'une grande utilité, & généralement tout ce qui rafraîchit le sang diminue la tension des nerfs, atténue les humeurs, dissipe les embarras & calme l'irritation; mais si le mal est accompagné d'un pouls foible, lent & irrégulier, il faut des vésicatoires, des atténuants chauds & des remèdes nervins. Les narcotiques sont très-dangereux en cette occasion.

que je laisse à juger à ceux qui ont le goût & le loisir de s'appliquer à des pareilles spéculations. Il me suffit d'avancer comme une chose très-certaine & vérifiée par un grand nombre d'observations, que le laudanum, ou tout autre narcotique, si on le donne au commencement, dans l'augmentation ou dans le fort de la fièvre dont il s'agit, n'arrête point la phrénésie, & souvent même l'augmente; au lieu qu'étant donné dans le déclin de la maladie, & même en dose médiocre, il réussit très-bien.

Je l'ai donné une fois le douzième jour avec succès; mais je ne l'ai jamais vu réussir étant employé plus tôt. Si on ne le donne qu'au quatorzième jour, il sera encore mieux, d'autant que la séparation de la matière morbifique sera alors plus parfaite; & quoiqu'un symptôme aussi terrible que la phrénésie épouvante extrêmement les assistants, on peut, sans que le malade périsse, attendre jusqu'à ce jour-là à mettre en usage les narcotiques; car j'ai observé que ce symptôme en donne ordinairement le temps, du moins si l'on a soin de ne pas enflammer davantage le sang par des cordiaux & d'autres remèdes chauds, faute de quoi les malades périssent bientôt. Les narcotiqnes dont j'ai coutume de me servir, sont le laudanum de Londres, à la dose d'un grain & demi (1); ou bien la potion suivante.

Formules de narcotiques.

Prenez fleurs de primevere, une poignée. Faites-les bouillir dans suffisante quantité d'eau de cerises noires, & mêlez dans trois onces de la colature, une demi-once de syrop diacode, & une demi-cuillerée de suc de limon: ou bien,

Prenez eau de cerises noires, une once & demie; eau épidé-

(1) Il est bon d'avertir qu'en employant le laudanum, on doit commencer par une dose beaucoup moindre, & augmenter ensuite par degrés, suivant le besoin. Il faut dire la même chose du laudanum liquide que l'Auteur ordonne à la dose de seize gouttes. On ne sauroit aller avec trop de précaution dans l'usage des narcotiques, qui sont à la vérité de grands remèdes entre les mains d'un habile & sage Médecin, mais sont très-dangereux entre les mains de tout autre. Cette remarque faite ici au sujet des narcotiques, servira pour tous les autres endroits où l'Auteur sembleroit les ordonner en trop grande dose, & on ne la répétera pas ailleurs. La dose des narcotiques, ainsi que de plusieurs autres remèdes, varie suivant les différentes circonstances; & celle qui seroit trop forte pour une personne, & dans certains cas, sera trop foible pour une autre, & en d'autres cas. C'est au Médecin à se régler là-dessus, & à manier prudemment des remèdes si délicats.

Sect. I.

mique (1), *deux gros ; laudanum liquide, seize gouttes ; syrop d'œillets, un gros. Mêlez tout cela ensemble.*

Ils doivent être précédés par la purgation.

45. J'ajouterai ici une chose qu'il me paroît nécessaire de remarquer ; c'est que si la phrénésie & la fièvre durent assez long-temps pour qu'on ait la commodité de purger avant que de faire prendre le narcotique, il réussira mieux. Ma coutume dans ce cas-là est de donner, dix ou douze heures avant le narcotique, deux scrupules de pilules cochées majeures, dissoutes dans l'eau de bétoine. Il ne faut pas craindre le tumulte que peuvent causer ces pilules ; car la vertu du narcotique le calmera bientôt, & procurera un doux & agréable repos.

Lorsque l'insomnie dure plus long-temps que la fièvre, sans qu'il reste d'autres symptômes, j'ai observé qu'un linge trempé dans l'eau rose, & appliqué froid sur le devant de la tête & sur les tempes, réussissoit mieux que tous les narcotiques.

Manière de traiter la toux

46. Il arrive souvent que le malade est tourmenté d'une fâcheuse *toux* pendant toute la maladie. En effet, le sang étant dans une agitation extraordinaire, & tout étant en trouble dans le corps, il se sépare de la masse du sang certaines humeurs qui, traversant les vaisseaux du poumon, se jettent sur la membrane interne de la trachée-artère, laquelle membrane est très-délicate, & d'un sentiment exquis. Delà vient la toux, qui d'abord est sèche, parce que la matière encore fort ténue ne sauroit être expulsée. Mais ensuite cette matière s'épaissit & devient difficile à expectorer, parce que la chaleur de la fièvre la dessèche : d'où il arrive que le malade appréhende d'être suffoqué, n'ayant pas la force d'évacuer par les crachats cette matière gluante & visqueuse.

Huile d'amandes douces recommandée dans ce cas.

Dans une pareille toux je ne me sers guère d'autre chose que d'huile d'amandes douces fraîchement tirée, à moins que le malade n'ait horreur de l'huile, comme il arrive quelquefois ; car alors je le soulage du mieux que je

---

(1) C'est une eau fortifiante & carminative fort en usage en Angleterre. Les principales drogues qui y entrent sont les racines d'impératoire, de valériane sauvage, de serpentaire de Virginie & de zédoaire, les feuilles de mélisse, de rue & de scordium, les grains d'angélique & de livêche, les baies de genièvre & de laurier ; tout cela infusé dans l'eau-de-vie, & ensuite distillé.

puis, avec les remèdes pectoraux ordinaires. Cependant lorsque j'ai la liberté d'employer l'huile d'amandes douces, je la préfère à tous les autres béchiques. La principale raison de cette préférence, est que les autres béchiques ne pouvant être utiles s'ils ne sont donnés en fort grande quantité, ils surchargent l'estomac déjà trop affoibli & fatigué de nausées, & empêchent quelquefois l'usage des autres remèdes qu'il faudroit employer en même temps.

47. Je ne vois, ni par la raison, ni par l'expérience, pourquoi nous devons éviter l'huile d'amandes douces dans les fièvres, sous prétexte qu'elle est inflammable, & capable par conséquent d'augmenter la fièvre. Je veux qu'elle soit chaude de sa nature; cette chaleur en tout cas est compensée abondamment d'un autre côté : car cette huile, plus que toute autre chose, est manifestement favorable à la poitrine; elle ouvre les voies; elle est adoucissante, elle facilite l'expectoration. Par ce moyen, surtout si l'expectoration est abondante, le sang se débarrasse d'une humeur nuisible qui sort aisément par les crachats, & se trouve même un peu rafraîchi. Ainsi quand je vois la toux survenir à la fièvre, je ne m'en inquiète pas beaucoup, sachant que ce symptôme est fort avantageux au malade. Ses avantages.

J'avertis seulement qu'il ne faut pas donner l'huile d'amandes douces à pleines cuillerées & plusieurs à la fois, parce qu'il est dangereux qu'elle ne cause le vomissement ou le cours de ventre. Mais il faut la donner à petites doses fréquemment réitérées, jour & nuit. De cette façon, non-seulement elle adoucira la toux en procurant l'expectoration; mais encore elle servira d'un aliment doux qui ranimera un peu les forces abattues du malade. Comment il faut la donner.

48. Il survient quelquefois un *saignement de nez*, soit parce qu'on a donné dès le commencement de la maladie des remèdes trop échauffants, soit parce qu'on n'a pas suffisamment réprimé l'effervescence du sang, qui vient de la jeunesse du malade ou de la saison. Les moyens qu'on emploie d'ordinaire pour arrêter le mouvement du sang, comme les saignées, les ligatures, les remèdes astringents & agglutinatifs, & ceux qui tempèrent l'acrimonie des humeurs, &c. sont peu utiles pour la guérison de cette hémorrhagie. Car quoiqu'on puisse se servir de ces remèdes & d'autres semblables, suivant les conseils & la prudence du médecin; néanmoins le point essentiel est de Saignement de nez; comment il faut l'arrêter.

re-médier à l'ébullition du sang, & d'arrêter sa trop grande impétuosité. Il est vrai qu'à considérer le saignement de nez en lui-même, les remèdes rapportés ci-dessus, & principalement la saignée, sont assez convenables, & moi-même je ne ferois pas difficulté de m'en servir. Mais comme, à l'exception de la saignée, ils ne vont pas suffisamment à la cause du mal, vouloir les employer pour le guérir, ce seroit vouloir éteindre le feu avec une épée.

Sect. I.

Connoissant donc leur inefficacité par ma propre expérience, je me sers d'un remède tel que celui-ci.

Potion calmante.

Prenez eaux de pourpier & de coquelicot, de chacune une once & demie; syrop diacode, six gros; syrop de primevere, demi-once. Mêlez tout cela pour une potion (1).

Il ne faut pas arrêter sur le champ toutes sortes d'hémorragies.

49. Je ne prétends pas néanmoins qu'on doive tenter d'arrêter sur le champ avec ce remède toute sorte d'hémorrhagies. Au contraire, il faut souvent la laisser aller; car elle pourra être fort avantageuse au malade, en ce qu'elle diminuera la trop grande effervescence du sang, & terminera quelquefois critiquement la maladie. Aussi servira-t-il de peu de lui opposer le remède que nous proposons, si elle n'a pas déjà duré quelque temps, ou même si on n'a pas saigné auparavant.

Il est nécessaire d'observer avec soin que le saignement de nez, & toutes les autres hémorrhagies excessives, ont cela de particulier, qu'elles reviennent aisément, si après qu'elles ont été arrêtées de quelque manière que ce soit, on manque de purger avec un minoratif. Ainsi il faudra purger. Mais s'il n'y a point d'hémorrhagie, on aura égard à la fièvre, & on purgera plus tard.

---

(1) Un si foible narcotique ne paroît guère capable d'arrêter un saignement de nez, où les remèdes mentionnés ci-dessus ont échoué. Si l'hémorrhagie est donc violente, il sera à propos de saigner à la jugulaire, d'appliquer les ventouses, de faire des lotions rafraîchissantes à la tête & aux parties voisines, de baigner les extrémités dans l'eau chaude, si elles sont froides, de souffler une poudre astringente dans une des narines, ou dans toutes deux, suivant qu'il sera nécessaire, ou d'y introduire une tente trempée dans quelque liqueur styptique. Voyez *Sect. 6. Chap. 7. art. 8.* Les émulsions rafraîchissantes, les narcotiques, les remèdes nitreux & légèrement astringents, doivent être employés intérieurement, & il faut une nourriture délayante & en petite quantité. La situation droite, avec la tête un peu penchée en devant, est ici la meilleure. Si le sang est âcre, clair & séreux, il faut donner beaucoup d'agglutinants. En cas de grande foiblesse causée par l'hémorrhagie, il faut bannir entièrement les narcotiques, ordonner des cordiaux modérés, un régime restaurant, & le repos.

Manière de traiter le hoquet.

50. Un autre symptôme, c'est le *hoquet*. Il arrive ordinairement aux vieillards après des évacuations abondantes par haut & par bas, & souvent il annonce une mort prochaine. J'avoue naturellement que mes recherches sur la cause du hoquet ne me satisfont point. Néanmoins j'ai souvent observé qu'il venoit de l'irritation que des remèdes trop violents ont excitée dans l'estomac & dans les parties voisines; & comme la nature n'a pas eu la force de calmer cette irritation, le malade se trouve en grand danger. Ainsi en pareil cas j'ai cru devoir aider la nature à exécuter avec le secours de l'art ce qu'elle ne pouvoit exécuter d'elle-même. Pour cela, j'ai donné le diascordium en grande dose, savoir à deux gros; & il m'a réussi; au lieu que la semence d'aneth, & les autres remèdes qu'on vante comme spécifiques, n'avoient eu aucun effet (1).

Manière de traiter la diarrhée.

51. Si la *diarrhée* survient dans le cours de la fièvre continue, ce qui est ordinaire, comme nous l'avons déjà remarqué ci-dessus (2), lorsqu'on n'a pas donné de vomitif au commencement de la maladie, quoique l'indication le demandât; dans ce cas-là il faut le donner en quelque temps que ce soit de la maladie, si les forces du malade le permettent, nonobstant qu'il n'ait depuis long-temps aucune envie de vomir.

Mais comme nous avons suffisamment traité cette matière ci-dessus, j'ajouterai seulement ici ce qu'il convient de faire, supposé que la diarrhée survienne, quoiqu'on

(1) Le hoquet est un mouvement convulsif du diaphragme & de quelques parties voisines. Lorsqu'il arrive dans le déclin d'une fièvre, c'est un symptôme dangereux. Dans ce cas-là il se trouve ordinairement accompagné d'une foiblesse extrême; c'est pourquoi les narcotiques qu'on y emploie doivent être chauds ou cordiaux, & donnés en petite dose, autrement-ils augmenteroient encore la foiblesse, & causeroient un assoupissement mortel. Hoffmann préfère ici aux narcotiques les doux antispasmodiques & les anodins, tels que le succin, le castoreum, le cinabre, le safran, &c. Lorsque le saignement de nez est causé par une matière visqueuse & irritante logée dans l'estomac ou les premières voies, le vomissement convient, si le malade est assez fort pour le soutenir. Lorsque le mal est produit par des évacuations immodérées, un régime restaurant, & un usage modéré du vin le guérit. S'il vient d'une excoriation interne, ou d'une inflammation causée par quelque poison corrosif, ou autre chose semblable, il faut faire boire copieusement du lait un peu chaud, de l'huile d'amandes douces ou d'olive, & en donner beaucoup de lavements.

(2) Voyez ci-dessus, *num.* 19.

Sect. I.

ait donné l'émétique. Le cas eſt très-rare, excepté dans la fièvre inflammatoire, où le vomitif non-ſeulement n'empêche point la diarrhée, mais encore la produit quelquefois, ce qui eſt remarquable. Dans une pareille conjoncture, j'ai trouvé que le lavement ſuivant m'avoit mieux réuſſi que tous les autres aſtringents.

Lavement aſtringent.

Prenez écorce de grenades, demi-once; roſes rouges, deux pincées. Faites bouillir dans ſuffiſante quantité de lait de vache; & dans demi-livre de la colature diſſolvez une demi-once de diaſcordium pour un lavement.

Je ne conſeille pas de donner ce lavement en plus grande quantité; car, quoiqu'il ſoit aſtringent de ſa nature, on doit craindre qu'il ne fatigue les inteſtins par ſon poids; & qu'ainſi il n'excite davantage le cours de ventre que l'on vouloit arrêter (1).

Il ne faut pas abandonner cette diarrhée à elle-même.

52. Quelqu'un m'objectera peut-être, qu'il ſembleroit plus à propos d'abandonner la diarrhée à elle-même, ſurtout ſi elle arrive dans le déclin de la maladie, que de l'arrêter; d'autant que cette évacuation eſt quelquefois critique, & termine la maladie.

Je réponds, qu'à la vérité la fièvre ſe termine quelquefois par la diarrhée. Mais la choſe arrive trop rarement pour oſer entreprendre quelque choſe ſur cette eſpérance. D'ailleurs, la raiſon que nous avons alléguée en parlant de la curation générale des fièvres, pour faire voir la néceſſité qu'il y a d'arrêter ce flux de ventre, ſubſiſte ici dans toute ſa force.

J'ajouterai une remarque qui me paroît importante, c'eſt que pour une entière dépuration du ſang, il ne faut pas ſeulement qu'il ſe faſſe une ſécrétion de certaines parties groſſières qui ſortent par les ſelles; mais il faut encore qu'il ſe faſſe une ſécrétion des parties ſubtiles, comme

---

(1) Il eſt très-difficile de fixer une méthode générale pour guérir les diarrhées ſymptomatiques, parce qu'elles peuvent venir d'un grand nombre de diverſes cauſes, & qu'il faut les arrêter ou les entretenir, ſuivant les occaſions; néanmoins lorſqu'elles ſurviennent près de la criſe, & qu'elles ne ſont pas trop violentes, on ne doit nullement les arrêter, d'autant qu'elles peuvent terminer la maladie; mais ſi on craint quelque danger à raiſon de la petiteſſe du pouls, de l'abattement du malade, &c. alors les véſicatoires, les diaphorétiques, & les doux cordiaux, ſoit du genre pharmaceutique, ſoit du genre diététique, ſont très-utiles pour arrêter la diarrhée: ce qu'ils opèrent en faiſant révulſion, & en fortifiant le malade.

on voit tous les jours dans d'autres liqueurs ſpiritueuſes & compoſées de parties hétérogènes. Si donc on laiſſe trop aller le cours de ventre, la dépuration ſi néceſſaire ne ſe fera qu'à demi ; & peut-être ce qui devoit ſortir le dernier, ſortira le premier.

J'avoue que la diarrhée n'eſt pas fort dangereuſe ſi elle arrive après la ſéparation des parties ſubtiles, laquelle, pour le dire en paſſant, ſe fait inſenſiblement, & plutôt d'ordinaire par une tranſpiration abondante, que par une ſueur manifeſte. Il faut toutefois prendre garde qu'une telle diarrhée vient uniquement de ce qu'on n'a pas purgé à temps ; car les matières fécales acquérant par leur ſéjour un certain caractère de malignité, elles irritent les inteſtins, & les obligent de ſe décharger ; & de plus, la conſiſtance des matières, qui eſt le plus ſouvent très-liquide, montre aſſez qu'on ne doit pas les regarder comme une criſe qui termine la maladie (1).

53. On pourroit peut-être mettre au nombre des ſymptômes qui ſurviennent aux fièvres, la *paſſion iliaque*, parce qu'elle eſt quelquefois la ſuite des vomiſſements énormes qui arrivent dans le commencement des fièvres. D'où vient la paſſion iliaque.

Ce mal horrible, & que preſque tout le monde a regardé juſqu'à préſent comme mortel, vient d'un renverſement du mouvement périſtaltique des inteſtins, dont les fibres au lieu de ſe contracter de haut en bas, ſe contractent de bas en haut, & pouſſant les matières vers l'eſtomac, les font ſortir par la bouche ; enſorte que les lavements les plus âcres deviennent émétiques, & que les purgatifs pris par en haut ſont auſſitôt revomis. La douleur cruelle & inſupportable qui accompagne cette maladie, ne vient, ſelon moi, que du renverſement du mouvement périſtaltique des inteſtins, lorſque les plis que forment leurs différentes circonvolutions, & qui ſont diſpoſés de manière à faciliter la deſcente de la matière fécale, ſe trouvent obligés de céder à un mouvement contraire à la direction de leurs fibres. Cette douleur eſt fixe dans un endroit, & s'y fait ſentir comme ſi on le perçoit avec un inſtrument, quand la valvule du colon, qui empêche le retour des matières dans l'ileum, ou quelqu'autre membrane de cette cavité, ſoutient ſeule l'impreſſion de ce mouvement déréglé.

(1) Le raiſonnement contenu dans ce numéro eſt bien ſpéculatif.

SECT. I.

On peut assigner deux causes du renversement qui produit la douleur ; savoir, l'obstruction & l'irritation.

D'où vient le renversement du mouvement des intestins.

54. En premier lieu, tout ce qui bouche fortement le canal intestinal, & empêche que rien ne descende en bas, doit nécessairement causer le renversement du mouvement péristaltique : cela est clair. Or, les choses qui, selon les Auteurs, peuvent boucher l'intestin, sont des matières durcies, des vents en grande quantité, lesquels nouent en quelque manière les boyaux, des hernies qui les resserrent, l'inflammation, & d'autres tumeurs considérables.

Il faut avouer néanmoins que le mouvement contraire qui est produit par ces causes, doit être plutôt regardé comme un mouvement des matières contenues dans les intestins, que des intestins mêmes ; & que le renversement n'occupe pas tout le conduit intestinal, mais seulement les intestins qui sont au-dessus du siège de l'obstruction. C'est pourquoi je donne le nom de *fausse* à la passion iliaque qui dépend de là.

55. En second lieu, je crois que la cause la plus ordinaire du renversement du mouvement péristaltique des intestins, est celle que je vais dire. Le sang étant en tumulte au commencement de la fièvre, il se dépose, dans l'estomac & les intestins les plus proches, des humeurs âcres & malignes qui, irritant l'estomac, renversent d'abord son mouvement, & l'obligent de rejetter par la bouche avec violence la matière qui l'incommode. Les intestins grêles qui sont continus à l'estomac, & déjà affoiblis, suivent le mouvement déréglé qu'il leur imprime, & enfin les gros intestins sont contraints de se mettre de la partie. Voilà ce que j'appelle passion iliaque *vraie* ; & c'est celle dont il s'agit présentement. La méthode de la traiter a été presque inconnue jusqu'ici, malgré les éloges que quelques-uns donnent au mercure & aux balles de plomb ; car ces remèdes sont peu utiles, & souvent même très-nuisibles. Pour moi, je me sers avec succès de la méthode suivante.

Vues qu'il faut avoir dans le traitement de la passion iliaque.

56. Lorsque les lavements rendus par la bouche, & les autres signes font connoître évidemment qu'il y a une vraie passion iliaque, j'ai trois choses en vue ; la première, d'arrêter le mouvement déréglé de l'estomac & des intestins ; la seconde, de fortifier les intestins qui ont été affoiblis par l'âcreté des humeurs ; la troisième, de débarrasser de ces humeurs nuisibles l'estomac & les intestins. Pour remplir ces trois indications, voici comment je me comporte.

57. D'abord je fais prendre matin & soir un scrupule de sel d'absynthe dans une cuillerée de suc de limons, & dans la journée, chaque demi-heure, quelques cuillerées d'eau de menthe distillée, sans y ajouter ni sucre, ni aucune autre chose. L'usage seul & réitéré de l'eau de menthe fera bientôt disparoître le vomissement & la douleur : pendant ce temps-là, je fais tenir continuellement sur le ventre à nud un petit chien en vie. Deux ou trois jours après que la douleur & le vomissement ont entiérement cessé, je donne un gros de pilules cochées dissoutes dans l'eau de menthe; &, pour empêcher d'une manière plus sûre le retour du vomissement, je fais prendre souvent de cette eau pendant tout le temps de la purgation. On n'ôte le petit chien que lorsque le malade commence l'usage des pilules.

CHAP. IV.

Comment l'Auteur les remplit.

58. J'ai observé qu'il étoit inutile de donner ces pilules, ou tout autre purgatif, jusqu'à ce qu'on ait fortifié l'estomac, & rétabli le mouvement naturel de l'estomac & des intestins. Sans cela, tous les purgatifs pris intérieurement deviendront émétiques, & feront plus de mal que de bien. Voilà pourquoi je n'entreprends point d'ouvrir le ventre par les purgatifs, avant que d'avoir employé, durant quelque temps, tous les remèdes propres à l'estomac.

59. Je réduis le malade à une nourriture très-légère, ne lui permettant que quelques cuillerées de bouillon de poulet, deux ou trois fois le jour. Je lui ordonne de garder le lit pendant toute la maladie, jusqu'à ce qu'il paroisse des signes d'une entière guérison, & même de continuer, long-temps après la guérison, l'usage de l'eau de menthe, & de se bien garantir le ventre du froid, en y tenant une étoffe de laine en double, afin de prévenir les rechûtes auxquelles cette maladie est plus sujette qu'aucune autre (1).

(1) Assurément la véritable passion iliaque cédera rarement à des remèdes si foibles & en si petit nombre ; c'est pourquoi nous ajouterons ici quelques avis sur le traitement de cette maladie. Lorsqu'elle a été précédée ou est accompagnée de fièvre, tous les remèdes chauds doivent être bannis, crainte de causer une inflammation des intestins, & d'attirer une gangrène mortelle. La saignée convient, & doit quelquefois être réitérée trois ou quatre fois. Il faut donner d'heure en heure, ou de deux en deux heures, un lavement émollient & laxatif. Boerhaave, dont la plus grande partie de cette méthode est prise, dit que plusieurs ont péri, parce qu'on ne leur avoit pas donné assez souvent des lavements. On peut user pour boisson d'une infusion chaude de graine de Lin, ou de racine de

SECT. I.

60. Voilà à quoi ſe réduit toute ma méthode de traiter la paſſion iliaque. J'eſpère qu'elle ne ſera pas mépriſée des perſonnes ſages, ſous prétexte qu'elle eſt ſimple, & n'eſt pas accompagnée de grands raiſonnements, ou d'un appareil pompeux de remèdes.

61. Tels ſont les ſymptômes qui ſe rencontrent ordinairement dans la fièvre continue dont nous parlons. Il y en a encore d'autres dont nous ne dirons rien, parce qu'ils ne demandent aucun traitement particulier, & qu'ils ceſſent d'eux-mêmes lorſque la fièvre a été traitée comme il faut.

C'eſt là tout ce que nous avions à dire ſur la fièvre continue de cette conſtitution, & ſur ſes ſymptômes (1).

---

guimauve, ou de choſe ſemblable, & y ajouter ſuffiſante quantité de nitre, de ſuc de limon, d'eſprit de nitre dulcifié, &c. Il eſt à propos de continuer ces remèdes, & de tenir le malade à un régime rafraîchiſſant, émollient & très-léger, pendant deux ou trois jours au moins que la maladie a ceſſé, afin de prévenir la rechûte. On peut donner les narcotiques avec les purgatifs.

Si le mal dépend d'un étranglement cauſé par une deſcente, il faut avant que de donner aucun remède, tâcher de réduire l'inteſtin, en employant ſur la partie affectée les fomentations émollientes & les cataplaſmes de même nature; & tout cela étant inutile, recourir à l'opération chirurgicale requiſe en pareille occaſion; mais ſi le cas n'eſt pas extrêmement preſſant, il faut eſſayer toute ſorte de moyens raiſonnables avant que d'en venir à l'opération qui eſt toujours dangereuſe, & demande dans celui qui la fait une habileté & une adreſſe extraordinaires. Le bain dans une décoction chaude de racines de guimauve, de graine de lin & de fénugrec, de fleurs de ſureau & de camomille, de têtes de pavot, & d'autres ſemblables ingrédients, faite avec le lait & l'eau, eſt un remède admirable, ſurtout dans le dernier cas dont nous avons parlé. Dans les cas déſeſpérés, le mercure, prudemment adminiſtré, a quelquefois réuſſi. La méthode eſt de commencer par une petite quantité, & d'augmenter par degrés.

(1) Nous avons remarqué en paſſant les défauts de cette hiſtoire du traitement d'une fièvre, qui nous a paru trop générale, trop hypothétique, & trop incomplète; il ſemble que notre Auteur en a jugé de même, car il eſt beaucoup plus exact dans les traités ſuivants, où l'on trouvera d'ordinaire une juſte & entière deſcription de la maladie dont il s'agit, un détail circonſtancié de ſes ſymptômes ordinaires & extraordinaires, & des méthodes de pratique ſûres & judicieuſement adaptées aux divers changements qui lui arrivent.

CHAPITRE V.

Fièvres intermittentes des années 1661, 62, 63, 64.

1. Nous avons dit auparavant, que la constitution de ces années-là produisit des fièvres intermittentes de toutes les sortes. Ainsi je vais donner les observations que je fis alors avec soin sur ces fièvres; j'y ajouterai ce que j'ai observé sur un petit nombre d'intermittentes sporadiques qui ont paru depuis ce temps-là, afin de n'être pas obligé d'interrompre le fil de mon discours, lorsque je donnerai l'histoire des années suivantes.

Trois temps dans les fièvres intermittentes.

2. Pour avoir au moins quelque idée de la nature & du caractère des fièvres intermittentes dont il s'agit ici, il faut considérer trois différents temps dans leurs accès: 1°. le temps du frisson; 2°. le temps de l'ébullition; 3°. le temps que j'appelle de la *despumation.* Disons quelque chose de chacun de ces trois temps.

Description du premier temps.

Le frisson vient, à mon avis, de ce que la matière fébrile qui a été mal travaillée & mal assimilée avec le sang, étant devenue non-seulement inutile, mais encore nuisible à la nature, elle la fatigue & l'irrite; d'où il arrive que celle-ci voulant en quelque façon se délivrer de ce qui l'incommode, excite dans le corps un frisson & un tremblement, comme pour marquer l'horreur dont elle est saisie: c'est ainsi qu'une portion purgative qu'aura prise une personne délicate, ou bien un poison avalé par mégarde, cause aussi-tôt le frisson, & d'autres symptômes de ce genre.

Description du second temps.

3. La nature étant donc irritée de la sorte, & cherchant à se débarrasser de son ennemi, elle a recours à la fermentation, qui est le moyen ordinaire dont elle se sert dans les fièvres & dans quelques autres maladies aiguës, pour délivrer le sang de la matière peccante qu'il contient: car, au moyen de cette effervescence, les particules nuisibles qui étoient séparées les unes des autres, & mêlées également dans toute la masse du sang, commencent à se réunir en quelque manière; par conséquent elles peuvent plus aisément être atténuées, & devenir propres à la despumation.

Sect. I.

Cette despumation est si importante, que ceux qui meurent pendant l'accès des fièvres intermittentes, meurent dans le temps du frisson; car, s'ils vont jusqu'au temps de l'effervescence, ils réchappent, du moins pour cette fois. Or, durant ces deux premiers temps, les malades sont en danger.

Description du troisième temps.

Ensuite vient la despumation, pendant laquelle tous les symptômes s'adoucissent d'abord, & en disparoissent entiérement. Par le terme de *despumation*, je n'entends autre chose que l'expulsion ou la séparation de la matière fébrile atténuée & comme vaincue; & dans cette action, il se sépare des parties subtiles & des parties grossières, de même que dans les autres liqueurs.

D'où vient le retour de l'accès.

4. La fièvre ayant donc cessé, voyons comment l'accès revient ensuite. C'est que toute la matière fébrile n'ayant pas encore été expulsée, elle se manifeste derechef au bout d'un certain temps, plus ou moins long, suivant la différence des types, &, irritant de nouveau la nature, cause les mêmes symptômes que nous avons expliqués auparavant.

5. Si l'on me demande maintenant pourquoi ce foyer, qui, ayant résisté à l'ébullition précédente, est demeuré dans les premières voies pour causer ensuite de nouveaux troubles, & par conséquent n'a pas été expulsé avec le reste de la matière peccante, ne garde pas les mêmes périodes dans toutes les fièvres intermittentes, & a besoin tantôt d'un, tantôt de deux, tantôt de trois jours pour se murir, & pour exciter un nouvel accès; si, dis-je, on me presse là-dessus, je répondrai que je n'en sais rien du tout: & je ne crois pas non plus que personne ait découvert la raison d'un tel phénomène.

Je n'ambitionne pas le nom de *Philosophe;* & quant à ceux qui se flattent de mériter ce titre, & qui me blâmeront peut-être de n'avoir pas essayé de pénétrer dans ces mystères, je les prie de vouloir bien, avant que de condamner les autres, m'expliquer certaines opérations de la nature qui sont communes & ordinaires. Par exemple, je leur demanderois volontiers d'où vient qu'un cheval arrive à sept ans à son plus grand accroissement, & un homme à vingt-un ans? d'où vient qu'entre les plantes les unes fleurissent au mois de Mai, les autres au mois de Juin, & plusieurs en

d'autres temps, pour ne rien dire d'une infinité d'autres choſes (1) ?

CHAP. V.

Que ſi les plus ſavans hommes n'ont pas de honte d'avouer ouvertement leur ignorance dans ces ſortes de choſes, je ne vois pas qu'on doive me blâmer ſi je n'entreprends pas d'expliquer une choſe qui n'eſt pas moins difficile, & qui eſt peut-être entièrement inexplicable, étant très-perſuadé, comme je ſuis, que, dans la production des fièvres intermittentes, de même que par-tout ailleurs, la nature ſuit une méthode & un ordre certain : car la matière de la fièvre quarte & de la fièvre tierce n'eſt pas moins ſoumiſe aux loix de la nature, & n'eſt pas moins gouvernée par elle que tous les autres corps.

Deſcription des ſymptômes & des eſpèces particulières des fièvres intermittentes.

6. Toutes les fièvres intermittentes commencent d'ordinaire avec un friſſon & un tremblement, auquel ſuccède une chaleur qui eſt ſuivie d'une ſueur. Dans le temps du froid & dans celui de la chaleur, le malade a des envies de vomir; il ſe trouve fort mal, il eſt altéré, ſa langue eſt sèche, &c. Tous ces ſymptômes diſparoiſſent à meſure que la ſueur

(1) S'amuſer à rechercher les cauſes efficientes ou matérielles des choſes de la nature, eſt certainement une occupation des plus inutiles, & on ne ſauroit plus mal employer les facultés de ſon entendement. Comme ces cauſes paſſent de bien loin la portée de nos ſens, nous ne pouvons manquer de nous égarer dans cette recherche ; & quand nous viendrions à bout de les découvrir, il y a apparence qu'elles ſerviroient plutôt à contenter une vaine curioſité qu'à nous procurer quelque véritable utilité. Ne ſeroit-il pas plus ſage de nous en tenir à la volonté & au bon plaiſir du Créateur, ſans prétendre vouloir pénétrer des myſtères qu'il a couverts d'un voile impénétrable ; & de nous appliquer à remarquer les effets & l'action des cauſes pour en tirer des règles de pratique, leſquelles étant appuyées ſur un ſi ſolide fondement, & d'ailleurs appliquées judicieuſement, & variées ſuivant les circonſtances particulières, pourroient ſervir à nous conduire d'une manière sûre dans la plupart des occaſions ?

Si la plupart des Médecins, par exemple, qui ont mis inutilement leur eſprit à la torture pour découvrir les cauſes éloignées & ſecrètes des effets ſimples & ſenſibles, n'avoient eu que ce but & cette vue dans leurs recherches, quel riche fond de connoiſſances utiles n'auroient-ils pas amaſſé pendant ce temps-là ? C'eſt une choſe étrange que durant un ſi long eſpace de temps ils n'aient pas compris qu'ils n'étoient nullement capables de recherches ſi ſublimes, & que toutes les connoiſſances certaines & vraiment utiles qu'ils pouvoient jamais ſe flatter d'acquérir, devoient être uniquement le fruit de l'obſervation & de l'expérience, tout le reſte étant ſujet à des diſputes éternelles, comme n'exiſtant que dans l'imagination.

augmente ; & quand elle ſort abondamment l'accès finit (1).

SECT. I.

Le malade ſe trouve enſuite aſſez bien juſqu'à ce que l'accès revienne au temps ordinaire ; ſavoir, toutes les vingt-quatre heures dans la fièvre quotidienne, de deux jours l'un dans la fièvre tierce, de trois jours l'un dans la quarte, en comptant depuis le commencement d'un accès juſqu'au commencement de l'accès ſuivant.

Ces deux derniers genres de fièvres ont aſſez ſouvent des accès doubles ; enſorte que la tierce attaque tous les jours, & la quarte deux jours de ſuite, ne laiſſant que le troiſième de bon. Quelquefois même elle revient trois jours de ſuite ; & alors c'eſt une triple quarte, parce qu'elle tire ſon nom du type qu'elle a pris d'abord.

D'où vient la multiplicité des accès.

7. Cette multiplicité d'accès eſt produite quelquefois par une abondance & une activité exceſſive de la matière fébrile, & alors l'accès ſecondaire devance le principal. D'autres fois elle vient d'un épuiſement cauſé par des remèdes trop rafraîchiſſans ou des évacuations trop copieuſes, qui ont jetté le malade dans une extrême foibleſſe, & ont trop diminué la violence de l'accès précédent. Dans ce cas-là l'accès ſecondaire arrive plus tard que le principal ; il eſt moins violent & dure plus long-temps.

Dans les premiers cas, l'orgaſme de la matière fébrile n'attend pas le temps ordinaire du retour de l'accès, & par conſéquent l'évacuation de cette matière s'opère plus tôt. Dans le ſecond cas, le ſang n'ayant plus aſſez de force pour ſe débarraſſer de la matière fébrile dans un ſeul accès, il en produit un nouveau, afin d'expulſer les reſtes de cette matière. C'eſt peut-être même par ces deux cauſes contraires que les accès des fièvres intermittentes ordinaires & régu-

(1) Comme la maladie eſt ici décrite très-imparfaitement, nous donnerons un détail plus exact & plus circonſtancié des ſymptômes, qui ſont, peſanteur du corps, mal de tête, douleur dans les membres & dans les lombes, pâleur du viſage, froid des extrémités, bâillement, extenſion, & ſouvent ſecouſſe violente, pouls petit & lent, ſoif, envie de vomir, & quelquefois vomiſſement de matière bilieuſe. Dans le chaud de la fièvre, chaleur de tout le corps, rougeur & tenſion de la peau, pouls fort & fréquent, veille, reſpiration courte, & quelquefois rêverie, urine haute en couleur, ſans ſédiment. Ces ſymptômes diminuent peu à peu, & il vient une ſueur univerſelle qui termine bientôt l'accès, lequel dure ordinairement dix ou onze heures, & quelquefois vingt, ſuivant la diverſité des tempéraments, & la nature de la cauſe morbifique. Le malade eſt indiſpoſé le jour ſuivant, ſe trouve froid, & friſſonne aiſément ; ſon pouls eſt petit & lent, ſon urine pâle & épaiſſe, avec un ſédiment, ou un nuage ſuſpendu dans la liqueur.

lières, anticipent le temps accoutumé, ou arrivent plus tard; & cela se voit souvent dans les fièvres dont les accès durent vingt-quatre heures entières.

CHAP. V.

Fièvres intermittentes sont de printemps, ou d'automne.

8. Les fièvres intermittentes sont les unes de printemps, & les autres d'automne; car, quoiqu'il en paroisse quelques-unes dans les autres saisons, néanmoins, comme elles sont moins fréquentes, & qu'elles peuvent se réduire à celles de printemps ou d'automne, dont elles sont les plus proches, je les comprendrai toutes, à cause de cela, sous les deux genres de *fièvres de printemps* & de *fièvres d'automne.*

Les temps où elles règnent principalement sont les mois de Février & d'Août; cependant elles se font sentir quelquefois plus tôt, & quelquefois plus tard, suivant qu'il y a dans l'air plus ou moins de disposition à les produire; & de-là vient aussi qu'elles sont plus ou moins épidémiques. C'est de quoi nous avons un exemple sensible dans les fièvres intermittentes d'automne de l'an 1661 : car je me souviens que cette année-là, une femme de mon voisinage eut un premier accès de fièvre quarte le propre jour de la Saint-Jean. Plusieurs autres personnes furent attaquées vers ce temps-là de fièvres intermittentes, qui devinrent ensuite épidémiques. Et cela prouve bien qu'il y avoit dans la température de l'air une grande disposition à produire ces maladies, lesquelles devenoient plus fréquentes à mesure que l'année avançoit.

Ces deux genres different essentiellement.

9. La distinction que je fais des fièvres intermittentes est si nécessaire, que, si on ne l'a continuellement devant les yeux dans la pratique, on ne pourra faire aucun pronostic certain sur leur durée, ni ordonner un régime salutaire, conformément à la saison de l'année, & à la nature de la maladie. Il est vrai que les fièvres des deux saisons ont entre elles quelque ressemblance, soit à l'égard du premier accès, qui commence d'abord par le frisson, produit ensuite la chaleur, & se termine par la sueur; soit à l'égard de la différence des types, y ayant des fièvres tierces au printemps & en automne. Je ne doute pas néanmoins que ces deux sortes de fièvres ne soient essentiellement différentes.

Fièvres intermittentes du printems; leur origine & leurs progrès.

10. Et pour parler d'abord des fièvres intermittentes du printemps, elles sont presque toutes ou quotidiennes ou tierces, & elles attaquent plus tôt ou plus tard, suivant la différente disposition de la saison. En hyver, les esprits étant concentrés par le froid, se fortifient; ensuite la cha-

Sect. I.

leur du printemps les met en mouvement. Et comme ils ſe trouvent mêlés parmi des humeurs viſqueuſes que la Nature durant l'hyver a accumulées dans la maſſe du ſang, quoique ces humeurs ſoient encore moins viſqueuſes que celles qui ont été deſſéchées & épaiſſies par les chaleurs de l'été, & qui cauſent les fièvres d'automne; les eſprits, dis-je, ſe trouvant embarraſſés & comme empriſonnés dans des humeurs viſqueuſes, font effort pour s'en dégager, &, par cet effort, produiſent l'ébullition qui arrive dans les fièvres du printemps. C'eſt ainſi que, ſi on approche du feu des bouteilles pleines de bière, & qui ont été long-temps gardées dans le ſable ou dans une cave froide, la liqueur bouillonne auſſitôt, & cherche à s'échapper.

Le ſang agité de la ſorte travaille à ſe dépurer, &, par le ſecours des eſprits qui ſont de nature volatile, il en vient aſſez promptement à bout, à moins qu'il ne ſoit ſurchargé de ſucs viſqueux qui retardent la fermentation commencée. Quoi qu'il en ſoit, il eſt rare que la fermentation du printemps ſoit continue, & aille d'un même train; mais elle ſe partage d'ordinaire en divers accès: car, comme le ſang ſe trouve alors abondamment fourni d'eſprits vigoureux, la Nature entreprend avec précipitation ſon ouvrage, &, par des accès particuliers, ſe débarraſſe entièrement de certaines portions de la matière morbifique, avant que d'opérer une ſéparation générale.

Peu de fièvres continues au printemps.

Voilà, à mon avis, pourquoi au printemps, & ſur-tout vers la fin de cette ſaiſon, il y a peu de fièvres continues, à moins que la conſtitution ne ſoit épidémique. Car les fermentations qui ſe font alors, s'arrêtent tout-à-coup, ou bien ont des interruptions; ou enfin les parties de la matière peccante qui ſont plus diſpoſées à ſe ſéparer de la maſſe du ſang, s'en ſéparent avant le temps, & ſe jettent avec violence ſur d'autres endroits : d'où s'enſuivent bientôt des eſquinancies, des péripneumonies, des pleuréſies, & d'autres maladies dangereuſes qui ſe montrent ſur-tout à la fin du printemps.

Fièvres intermittentes du printemps rarement de longue durée

11. J'ai remarqué que les fièvres intermittentes du printemps ont été fort rarement de longue durée, & ont toujours été ſalutaires : ce qui me fait croire que même dans les vieillards & les perſonnes les plus délicates, elles ne ſauroient preſque être mortelles, quand même elles ſeroient traitées par le plus ignorant Médecin, pourvu qu'il fût honnête homme; j'ai cependant vu des fièvres tierces de printemps qui, parce qu'on avoit ſaigné & purgé mal à

propos, & que le régime qu'on employoit ne convenoit pas, ont duré jusqu'au commencement de celles d'automne : car, comme ce temps-là est fort contraire à la nature des fièvres tierces du printemps, il les fait cesser aussitôt. Cependant les malades sont tellement affoiblis par le grand nombre & la durée des accès, qu'ils semblent ne pouvoir en revenir; & néanmoins je n'ai pas observé jusqu'à présent qu'aucun en soit mort.

Quelquefois suivies de manie.

12. Je n'ai jamais vu non plus dans les convalescents ces fâcheux symptômes qui, comme nous dirons ci-après, viennent à la suite des fièvres intermittentes d'automne qui ont duré long-temps; je veux dire l'inflammation mortelle des amygdales, la dureté du ventre, l'hydropisie, &c. mais j'ai vu plus d'une fois que des malades réduits à la dernière foiblesse par la longueur de la maladie, par le grand nombre des accès, &, pour comble de malheurs, par des évacuations réitérées, ont été attaqués de manie, sitôt qu'ils ont commencé à se mieux porter, & que la manie cessoit à mesure que les forces revenoient.

Fièvres intermittentes d'automne quelquefois dangereuses.

13. Les fièvres intermittentes d'automne sont bien différentes de celles de printemps. D'abord, quant à la fièvre tierce, quoique dans les années où elle n'est pas épidémique & où elle attaque les personnes saines, elle dure quelquefois très-peu, & n'a pas d'autres symptômes que ceux de la tierce du printemps; néanmoins, lorsqu'elle est épidémique & qu'elle attaque des gens âgés, ou d'un mauvais tempérament, elle n'est pas sans danger; elle dure même deux ou trois mois, & peut aller jusqu'au printemps suivant.

Mais les fièvres quartes sont bien plus dangereuses & bien plus opiniâtres que les tierces. Car, lorsqu'elles attaquent des gens âgés, elles les enlèvent quelquefois dans peu d'accès; & alors les malades meurent le plus souvent dans le frisson, c'est-à-dire, au commencement de l'accès. Si le malade est seulement à l'entrée de la vieillesse, il risquera moins d'être enlevé dans les premiers accès; mais il ne guérira guères que l'année suivante, & vers le temps auquel il a commencé d'être attaqué. Quelquefois aussi la maladie demeure incurable, & jette dans une langueur qui ne finit que par la mort.

Fâcheux symptômes dont la fièvre quarte est suivie.

14. La fièvre quarte change de temps en temps de forme, & produit plusieurs symptômes funestes, tels que le scorbut, la dureté de ventre, l'hydropisie, &c. Les jeunes gens sont plus en état de soutenir cette maladie, & ils en

sont quelquefois délivrés vers le solstice d'hyver ; mais plus souvent ils n'en sont quittes que vers l'équinoxe du printemps, ou même l'automne suivant, après qu'ils ont été saignés & purgés. J'ai souvent vu avec surprise de petits enfants au berceau qui, ayant eu cette maladie pendant six mois entiers, en sont heureusement réchappés.

SECT. I.

Elle dure peu quand elle revient une seconde fois.

15. Il est bon de remarquer ici que, de quelque âge ou de quelque tempérament que soit la personne attaquée de fièvre quarte, si elle vient à en être reprise dans quelque autre temps de la vie que ce soit, même dans un temps fort éloigné de celui auquel elle en a été attaquée la première fois, la maladie ne sera pas fort longue cette seconde fois, & se terminera d'elle-même après un assez petit nombre d'accès (1).

Curation des fièvres intermittentes du printemps.

16. Pour ce qui est de la curation des fièvres intermittentes du printemps, j'ai toujours cru qu'il falloit les abandonner à elles-mêmes, & ne rien faire du tout, puisque jamais personne, que je sache, n'en est mort; & qu'au contraire, ceux qui ont voulu les faire passer, sur-tout par des remèdes évacuants, n'ont eu d'autres succès que de les rendre plus opiniâtres & plus rebelles (2). Toutefois, si le Médecin est obligé de céder aux importunités & à l'impatience du malade qui veut absolument des remèdes, il pourra traiter ces sortes de fièvres de différentes manières & avec succès, comme je l'ai appris par de fréquentes observations.

Elles sont quelquefois guéries par un vomitif,

17. Un vomitif donné à propos, c'est-à-dire, de façon qu'il puisse avoir opéré avant l'accès, a quelquefois parfaitement réussi; principalement si on fait prendre une dose médiocre de syrop diacode ou de quelque autre narcotique, après l'opération du vomitif, & immédiatement avant l'accès.

Ou par des diaphorétiques ;

D'autres fois la maladie se guérit par les diaphorétiques, lesquels augmentent la sueur qui a commencé dans l'accès.

(1) Cette observation est contredite par l'expérience.

(2) En général les fièvres intermittentes du printemps ne sont pas dangereuses, & on peut les abandonner à elles-mêmes ; cependant il est quelquefois nécessaire d'y faire des remèdes, autrement elles durent long-temps dans certains tempéraments, & produisent d'autres maladies opiniâtres. Il est remarquable qu'elles se guérissent d'ordinaire par des évacuants, comme les vomitifs, les laxatifs, les sudorifiques, les vésicatoires, & quelquefois la saignée. Ainsi il est étonnant que notre Auteur condamne cette méthode, tandis que dans l'article suivant il la donne comme bonne & avantageuse.

Pour cela, il faut tenir le malade bien couvert dans son lit, & le faire suer autant & aussi long-temps que ses forces le permettent. Cette méthode a souvent réussi dans les fièvres intermittentes du printemps, sur-tout dans les quotidiennes. Car, comme les humeurs ne sont pas fort épaisses dans cette saison, la crise qui, sans cela, auroit été imparfaite, devient alors parfaite, ce qui n'arrive jamais en automne.

J'ai même quelquefois guéri des fièvres tierces, en donnant un lavement dans les jours d'intermission durant trois ou quatre jours. Ou par des lavements.

18. Néanmoins si, pour avoir trop saigné (1), (à quoi la saison porte aisément les Médecins peu circonspects) ou si, à cause de la foiblesse antérieure du malade, les esprits qui devroient produire la dépuration, sont appauvris & sans vigueur, il peut arriver que les fièvres intermittentes du printemps, quoiqu'on ait mis en usage toute sorte de remèdes, soient aussi longues que celles d'automne. Mais cela ne leur est pas ordinaire; car elles se terminent d'elles-mêmes, ou bien on les guérit facilement avec peu de remèdes.

19. Les fièvres intermittentes d'automne ne sont pas si traitables. Il faut en dire maintenant quelque chose. Si la constitution de l'automne est épidémique, elles ont coutume de commencer vers le milieu du mois de juin : sinon elles attendent le mois d'août & le commencement de septembre. Elles sont plus rares dans les mois suivants. Description des fièvres intermittentes d'automne.

Lorsqu'il en survient un grand nombre tout à la fois, on pourra observer que leurs accès viennent le plus souvent à la même heure du jour, & qu'ils avancent ou retardent précisément de la même façon. Seulement il peut arriver que cet ordre soit dérangé dans certains sujets par des remèdes capables d'avancer ou de retarder les accès.

20. Il faut encore remarquer que dans les fièvres inter- Elles sont difficiles à distinguer.

(1) Souvent il n'est point nécessaire de saigner du tout; néanmoins la saignée peut être utile quand la fièvre intermittente ressemble dans son commencement à une continue, & qu'elle est accompagnée de grande chaleur, de délire, que le malade est jeune, d'un tempérament sanguin, & accoutumé à boire beaucoup de vin; mais lorsque l'estomac est chargé d'impuretés, que le malade n'est pas pléthorique, la saignée est nuisible, parce qu'elle empêche les évacuations salutaires qui se feroient par les pores; ce qui rend la maladie plus longue & plus opiniâtre, comme l'expérience le prouve.

mittentes, ſur-tout les épidémiques d'automne, il n'eſt pas facile de bien diſtinguer leur type les premiers jours, parce qu'en commençant, elles ſont accompagnées d'une fièvre continue. Il n'eſt pas facile non plus, durant un certain temps, à moins que d'y apporter une grande attention, d'appercevoir autre choſe qu'une diminution de la fièvre, laquelle néanmoins, au bout de quelque temps, devient parfaitement intermittente, & prend un type conforme à la ſaiſon.

21. Quant au type, les fièvres intermittentes d'automne ſont tierces ou quartes. On peut dire avec raiſon, touchant les fièvres quartes, qu'elles ſont un vrai produit d'automne. Cependant les unes & les autres ont tant de rapport enſemble, que ſouvent on voit une tierce devenir quarte, ou une quarte devenir tierce, au moins durant un certain temps, & reprendre enſuite ſon premier type. Mais les tierces du printemps ne deviennent jamais quartes, parce que ces deux ſortes de fièvres ſont entièrement différentes les unes des autres. Au reſte, je n'ai jamais vu de fièvre quotidienne en automne, à moins qu'on ne veuille donner improprement ce nom à une double tierce, ou à une triple quarte.

Cauſe des fièvres intermittentes d'automne.

22. Voici en peu de mots quelle eſt, ſelon moi, l'origine des fièvres intermittentes d'automne. Au commencement de l'année, le ſang vient à s'exalter, & à meſure que l'année avance, il s'exalte de plus en plus, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé au plus haut point de force & de vigueur, ſemblable en cela aux plantes qui augmentent & diminuent à proportion des divers temps de l'année. Or, comme, dans les changements qu'il ſubit, il ſuit régulièrement la différence des ſaiſons, il ne manque pas de s'affoiblir ſur la fin de l'année, ſur-tout lorſque des cauſes particulières, telles qu'une perte exceſſive de ſang, du froid, des aliments groſſiers, des indigeſtions, des bains pris mal à propos, & pluſieurs autres choſes contribuent encore à produire ce mauvais effet.

Le ſang dans cet état de foibleſſe ſe trouve expoſé aux impreſſions morbifiques que peut faire ſur lui toute ſorte de conſtitution de l'air, laquelle en ce temps-là eſt épidémique pour les fièvres intermittentes; de là l'ébullition qui ſe fait bientôt après. Et comme le ſang eſt quelquefois extrêmement altéré, la fièvre qui réſulte de cette ébullition, eſt ordinairement d'un mauvais caractère, & eſt accompagnée de ſymptômes très-dangereux. Au moins ſe

trouve-t-il que le ſang dénué de la plupart de ſes eſprits, & brûlé par les chaleurs de l'été précédent, ne peut avoir qu'une ébullition très-foible, & demande un temps fort long pour ſe dépurer (1).

Pourquoi elles ſont ſi difficiles à guérir.

23. Maintenant, ſi l'on veut connoître la difficulté qu'il y a de guérir les fièvres intermittentes d'automne, il faut conſidérer ici que la différence entre les continues & les intermittentes de cette ſaiſon, conſiſte principalement en ce que l'effervefcence dans les continues ſe fait tout de ſuite & d'un même train, au lieu que dans les intermittentes, elle ſe fait en divers temps & à diverſes repriſes. Néanmoins, dans les unes & dans les autres, la Nature opère la fermentation dans l'eſpace de trois cens trente-ſix heures ou environ : car ordinairement, il faut ce temps-là, ni plus ni moins, à la maſſe du ſang pour ſe dépurer, lorſqu'on abandonne l'ouvrage à la Nature ; de même que le vin, le cidre & la bière ont beſoin chacun d'un certain temps pour leur dépuration.

Temps que le ſang emploie à ſe dépurer.

24. Or, quoique dans les fièvres intermittentes, par exemple, dans la quarte, le ſang travaille quelquefois pendant ſix mois à ſa dépuration, & en vient enfin à bout ; néanmoins, ſi l'on compte bien, il n'y emploie pas réellement plus de temps qu'il ne fait d'ordinaire dans les continues abandonnées à la Nature : car quatorze jours naturels font trois cents trente-ſix heures. Ainſi, en mettant cinq heures & demie pour chaque accès des fièvres quartes, vous aurez dans une quarte la valeur de quatorze jours, c'eſt-à-dire, de trois cents trente-ſix heures.

C'eſt le même tems dans les fièvres continues & les quartes.

Si on objecte qu'une fièvre quarte, par exemple, (ce qu'il faut entendre également des autres intermittentes), dure quelquefois au-delà de ſix mois, avant que d'achever ſon période ; je réponds que la même choſe arrive aſſez ſouvent aux fièvres continues de cette conſtitution, leſquelles durent quelquefois plus de quatorze jours. En effet,

---

(1) Cette explication de la cauſe des fièvres intermittentes d'automne n'eſt ni claire ni ſatisfaiſante. Il eſt étonnant que ce grand homme, qui blâmoit ſi hautement les hypothèſes & les ſpéculations, ait eſſayé néanmoins ſi ſouvent de raiſonner ſur des matières tellement au-deſſus de la portée des eſprits les plus ſubtils, qu'un peu d'attention doit convaincre de l'impoſſibilité d'arriver là-deſſus à un certain degré de connoiſſance démonſtrative. D'ailleurs, n'eſt-ce pas ſe moquer de vouloir approfondir des cauſes qui, ſelon toute apparence, demeureront toujours cachées, tandis qu'on néglige les effets qui ſeuls peuvent être de quelque utilité ?

Sect. I.

dans ces deux ſortes de fièvres, ſi on a ſoin d'entretenir l'efferveſcence, autrement la fermentation dans le degré de force & l'ordre convenable, ſur-tout vers la fin de la maladie, la dépuration ſe fera dans l'eſpace de temps que j'ai dit, c'eſt-à-dire, en quatorze jours, ou en trois cents trente-ſix heures.

Mais ſi alors, je veux dire vers le déclin de la fièvre, on arrête mal à propos la fermentation par l'uſage des remèdes rafraîchiſſants, ou des lavements, il n'eſt pas étonnant que les fièvres tournent en longueur, puiſqu'on a troublé l'ordre de la nature : car, de cette manière, on affoiblit en quelque façon le reſſort du ſang, enſuite de quoi il ne ſauroit opérer la dépuration. Et même dans les corps foibles & épuiſés, il eſt quelquefois de lui-même incapable de l'opérer, & a beſoin pour cela du ſecours des cordiaux, afin de ranimer la Nature lauguiſſante.

Il eſt différent dans certaines fièvres

25. Mais je crois devoir remarquer ici, que ce que j'ai dit plus haut touchant la durée & la continuité de la fermentation, doit s'entendre ſeulement de ces fièvres qui ont acquis un caractère fixe. Car il faut ſavoir, & je ne l'ignore pas, qu'il y en a certaines, ſoit continues, ſoit intermittentes, dont le caractère eſt variable, & qui, dans leurs fermentations, ne parviennent point au terme ordinaire. Telles ſont les fièvres qui viennent quelquefois de l'abus des ſix choſes non naturelles; ſavoir, les aliments, la boiſſon, l'air & autres ſemblables; car ceux qui ſont attaqués de ces ſortes de fièvres guériſſent ſouvent en très-peu de temps. La même choſe arrive auſſi quelquefois aux jeunes gens dont le ſang eſt pur & fort ſpiritueux; d'autant que les fièvres étant cauſées par une matière ſpiritueuſe, volatile & très-ſubtile, elles achevent promptement leur fermentation, & diſparoiſſent bientôt.

Ce qui eſt néceſſaire pour la fermentation.

26. Il faut, pour la fermentation, que la matière qui doit fermenter, ſoit que ce ſoit du ſang, ou du vin, ou quelque autre liqueur, ait aſſez d'épaiſſeur & de viſcoſité pour embarraſſer & retenir les eſprits, afin qu'ils puiſſent ſe mouvoir & s'agiter dans la maſſe de la liqueur, de la même façon à peu près que des oiſeaux pris dans de la glu, ou des mouches & des abeilles priſes dans du miel, peuvent bien ſe remuer & ſe tourmenter, mais non pas s'envoler. Toutefois, pour le dire en paſſant, les liqueurs dont j'ai fait mention, ne doivent pas être tellement épaiſſes, qu'elles accablent & étouffent les eſprits, juſqu'au

point d'empêcher tout-à-fait leur mouvement (1).

27. Je ne sais si les principes que j'établis paroîtront aux autres fondés en raison. Pour moi, ils me paroissent tels; ainsi, on n'aura pas sujet d'être étonné si en conséquence je ne propose d'autre méthode pour le traitement des fièvres intermittentes d'automne, que celle qui semble devoir être employée dans les continues, pour que la dépuration se fasse comme il faut. Car les premières ne diffèrent en rien des secondes, si on regarde le moyen dont se sert la Nature pour l'évacuation de la matière fébrile, je veux dire la fermentation qui s'achève dans un certain espace de temps.

CHAP. V. Traitement des fièvres intermittentes d'automne.

Je ne disconviens pas néanmoins que les intermittentes ne diffèrent beaucoup des continues, & les unes des autres, par rapport à leur espèce & à leur nature. Ainsi, en observant avec soin la méthode que la Nature emploie d'ordinaire pour se débarrasser de la maladie, il faut se régler là-dessus, afin d'achever la fermentation commencée, & de rendre par ce moyen la santé au malade : ou bien en découvrant la cause spécifique des fièvres, il faudra les combattre par des remèdes efficaces & spécifiques. Voilà les deux points sur lesquels on doit prendre ses indications.

28. J'ai essayé quelquefois ces deux méthodes avec tout le soin & l'attention possible; mais je n'ai pas encore eu le bonheur de pouvoir, par une méthode sûre, guérir les fièvres intermittentes d'automne, avant qu'elles aient achevé leur fermentation ordinaire; quelque fâcheux que cela soit pour les malades qui se voient obligés, bon gré malgré, d'attendre jusqu'à ce temps-là leur guérison.

Si donc il se trouve un homme qui, par une méthode sûre ou par un remède spécifique, sache non-seulement arrêter le cours des fièvres intermittentes dont nous par-

---

(1) Il n'est pas surprenant que nous ayons ici un détail si imparfait des choses qui sont nécessaires pour la fermentation, si l'on considère que notre Auteur n'étoit peut-être pas fort habile en chymie, & que de son temps cet art si utile étoit encore bien éloigné de l'état florissant où nous le voyons aujourd'hui. Ceux qui souhaiteront avoir une explication exacte de la fermentation, pourront consulter la Chymie de Boerhaave, vol. II, où ils trouveront cette matière traitée au long; ou bien les Leçons chymiques du Docteur Shaw, qui la traite avec beaucoup de netteté, d'ordre & de précision.

lons, mais encore les déraciner entièrement; je crois cet homme obligé par toute ſorte de raiſons, de faire part au public d'un ſecret ſi important; & s'il manque à ce devoir, j'oſe dire qu'il ne mérite le nom ni d'un bon citoyen, ni d'un homme prudent. Il ne convient pas à un bon citoyen de ſe réſerver, par un motif d'intérêt, la connoiſſance d'une choſe ſi avantageuſe à tout le genre humain; & il n'eſt pas d'un homme prudent de ſe priver ſoi-même des bénédictions qu'il pourroit attendre de la bonté divine, en contribuant au bien public. D'ailleurs, un homme de bien fait beaucoup moins de cas de la gloire & des richeſſes, que de la vertu & de la ſageſſe.

La ſaignée & les purgatifs y ſont dangereux.

29. Quelque difficile qu'il ſoit de guérir ſurement les fièvres intermittentes d'automne, je vais néanmoins propoſer ce qui m'a paru le meilleur pour cela.

De fréquentes obſervations m'ont appris, il y a long-temps, qu'il eſt extrêmement dangereux de tenter la guériſon de ces fièvres par les purgatifs (à moins qu'on ne les emploie de la manière que nous dirons enſuite), & que la ſaignée y eſt encore plus dangereuſe: car, lorſqu'on traite les fièvres tierces par cette dernière méthode, & principalement lorſque la conſtitution régnante eſt fort épidémique, ſi la ſaignée ne les emporte pas auſſitôt, on ne pourra en venir à bout qu'après bien du temps, même dans les gens les plus vigoureux & du meilleur tempérament. Mais les perſonnes âgées, après avoir long-temps ſouffert, ne manquent pas d'en mourir à la fin; l'inflammation des amygdales, de laquelle nous avons fait mention (1), annonçant aſſez ſouvent que la mort eſt proche. De plus, la ſaignée attire d'avance les autres ſymptômes qui, comme nous avons dit, accompagnent les fièvres intermittentes dans leur déclin, ou viennent à leur ſuite.

Quant aux fièvres quartes, la ſaignée y convient ſi peu, que des jeunes gens qui, ſans cela, auroient été guéris dans ſix mois, reſtent malades une fois plus long-temps; & que des vieillards qui auroient pu être guéris dans un an, ſi on ne les eût pas ſaignés, riſquent de garder leur fièvre au-delà de ce terme, & d'y ſuccomber à la fin. Ce que je dis de la ſaignée, convient auſſi à la purgation, avec cette différence, que la purgation n'eſt pas ſi pernicieuſe, à moins qu'elle ne ſoit ſouvent réitérée (2).

(1) Voyez ci-deſſus, num. 12.

(2) La ſaignée eſt néanmoins quelquefois très-utile, comme

30. Voici la façon dont je traite les fièvres tierces d'automne : le malade étant dans son lit, & bien couvert, je le fais suer en lui donnant, quatre heures avant l'accès, du petit-lait, dans lequel on a fait bouillir des feuilles de sauge ; dès que la sueur paroît, je lui fais prendre deux scrupules de pilules cochées majeures dans une once de la mixture suivante :

Méthode de l'Auteur pour les fièvres tierces d'automne.

Prenez *eau-de-vie, une livre ; thériaque, trois onces ; safran, un gros : mêlez tout cela ensemble pour l'usage* (1).

Le malade ayant pris cela, se tiendra continuellement en sueur, jusqu'à quelques heures au-delà du temps auquel l'accès devoit venir, ayant soin de ne pas laisser interrompre la sueur par les évacuations que produira le purgatif.

Succès de cette méthode.

31. Ce remède m'a plus souvent réussi pour la guérison des fièvres tierces, que celui qui est communément en usage, & qui tend au même but, je veux dire la décoction de racines de gentiane, de sommités de petite centaurée, &c. avec un peu de séné & d'agaric : car, comme mon remède excite en même temps les sueurs & les selles qui sont deux mouvements contraires, il produit le même effet que le remède ordinaire, qui est d'arrêter l'accès ; mais il l'arrête plus efficacement & avec aussi peu de danger. C'est par cette méthode que j'ai guéri beaucoup de fièvres tierces d'automne, & je n'en ai point trouvé de meilleure pendant les années dont il s'agit (2).

---

lorsque l'on juge que la fièvre est occasionnée par des embarras dans les viscères du bas-ventre, à quoi les hypochondriaques, & ceux qui ont été auparavant affligés d'hémorrhoïdes, sont fort sujets. Dans la grossesse des femmes, il est absolument nécessaire de saigner, afin de prévenir la fausse couche que pourroit causer l'agitation violente que la fièvre produit dans le sang. Une seule saignée faite à propos a quelquefois coupé pied à une fièvre quarte opiniâtre. Pour se bien conduire dans cette matière, il faut faire attention à la saison de l'année, au degré de la maladie, à la force du sujet, à l'état des fluides & des solides, & à d'autres circonstances importantes qui doivent être mûrement considérées & comparées.

(1) Il y a lieu de craindre plusieurs inconvénients de l'usage d'un remède si chaud dans les jeunes gens d'un tempérament sanguin. Si l'on juge donc la sueur nécessaire, il vaudra mieux donner quelque doux sudorifique, en faisant boire souvent de l'infusion de thé, de sauge, ou autre semblable.

(2) Cette méthode est impraticable, sinon dans des tempéraments vigoureux & phlegmatiques ; car dans des tempéraments sanguins, foibles & délicats, il seroit très-dangereux d'exciter ainsi deux

SECT. I.

Manière de traiter la fièvre double-tierce.

32. Dans la double tierce qui a changé de type, parce que le malade a été affoibli par des évacuations, ou de quelque autre manière, il faut de même exciter la sueur quatre heures avant l'accès, se servant pour cela du remède précédent, mais dont on retranchera les pilules cochées, parce qu'elles augmenteroient encore la foiblesse du malade que les purgatifs n'ont déjà que trop épuisé, & favoriseroient le retour de la fièvre que les purgatifs ont rendue double tierce. Ou bien on se servira de quelque autre diaphorétique plus puissant & plus efficace, que l'on pourra réitérer dans l'accès véritable qui viendra immédiatement ensuite.

Lorsque les accès de la fièvre double tierce jettent les malades dans une extrême foiblesse, j'ordonne l'électuaire suivant :

Electuaire cordial.

Prenez *conserve de fleurs de bourrache & de buglose, de chacune une once; conserve de romarin, demi-once; écorce de citron confite, noix muscade confite & thériaque, de chacune trois gros; confection d'alkermès, deux gros: mêlez tout cela pour un électuaire, dont le malade prendra de la grosseur d'une noisette matin & soir, buvant par-dessus six cuillerées du julep suivant.*

Julep cordial.

Prenez *eau de reine des prés, & eau thériacale, de chacune trois onces; syrop d'œillets, une once: mêlez cela ensemble.*

Ou bien en place de ce julep, je donne quelque eau épidémique plus simple, & adoucie avec du sucre. Je défends les lavemens, & je permets les bouillons de poulet, les décoctions d'avoine, &c.

Traitement des fièvres quartes.

33. Quant à la curation des fievres quartes, je crois qu'il n'est personne médiocrement versé dans la Médecine, qui ignore combien tous les remedes que l'on a découverts jusqu'ici pour la guérison de ces redoutables maladies, ont peu réussi, à l'exception du quinquina, lequel néanmoins les suspend plus souvent qu'il ne les détruit : car, après

---

mouvements directement contraires ; & c'est peut-être à cause de cela que cette méthode n'a pas beaucoup été suivie jusqu'à présent, malgré la déférence extraordinaire que l'on a eue universellement au jugement de notre Auteur. La manière dont on traite aujourd'hui les fièvres intermittentes, est fort éloignée de la sienne ; mais elle est beaucoup plus sûre & plus douce.

qu'elles

qu'elles ont cessé deux ou trois semaines, & donné par ce moyen aux malades abattus le temps de respirer, elles recommencent avec autant de fureur que jamais; & toutes les fois qu'on revient à l'usage du quinquina, il faut d'ordinaire bien du temps pour les guérir. Je vais néanmoins rapporter ce qui m'est connu sur la maniere d'employer ce remède.

Comment il faut donner le quinquina.

34. La première attention qu'on doit avoir, c'est de ne pas le donner trop tôt, c'est-à-dire, avant que la maladie se soit un peu affoiblie d'elle-même, à moins que la grande foiblesse du malade n'oblige d'y avoir recours plus tôt. Car, si on le donne de trop bonne heure, il sera peut-être inutile & même dangereux, parce qu'il arrêtera tout-à-coup le mouvement de fermentation par où le sang cherche à se dépurer (1).

La seconde attention est de ne point diminuer par la purgation, & encore moins par la saignée, la quantité de la matière fébrile, afin que le quinquina opère plus librement : car, comme ces deux évacuations dérangent à un certain point l'économie animale, les accès de fièvre reviendront plus promptement & plus surement, dès que l'action du quinquina aura cessé. Il me paroît aussi plus à propos, de le donner peu à peu & assez loin des accès, que de vouloir couper pied tout d'un coup à l'accès qui va venir : car, de cette manière, le remède a plus de temps pour agir comme il faut, & on évite le danger qu'il y a de vouloir arrêter subitement & hors de saison un accès qui commence à se manifester.

La dernière attention est de serrer les prises du quinquina, afin que la vertu d'une prise ne cesse pas tout-à-fait,

(1) Les mauvais effets du quinquina donné trop tôt dans le cas présent, viennent apparemment de la qualité astringente dont il est manifestement doué, & qui empêche la matière fébrile de s'évacuer, & la fixe au-dedans sur quelque partie noble; d'où il arrive que la fièvre intermittente se change en continue, qui est ordinairement d'un mauvais caractère, ou qu'elle dégénère en quelque maladie chronique opiniâtre, comme l'hydropisie, la consomption, la dureté squirrheuse du foie, la jaunisse, la cachexie, &c. C'est pourquoi, lorsqu'on veut donner le quinquina dans une fièvre intermittente, & qu'on ne peut pas évacuer auparavant selon le besoin, il est beaucoup plus sûr d'attendre, si la maladie le permet, que la violence de la fièvre soit diminuée par quelques accès, & qu'une portion de la matière morbifique soit évacuée; ce qui s'accorde en partie avec le sentiment de notre Auteur sur cet article.

avant qu'on donne la ſuivante. Par ce moyen, on déracinera la fièvre, & le malade recouvrera une parfaite ſanté.

SECT. I.

35. Voilà les raiſons qui me font préférer, aux autres méthodes de donner le quinquina, celle que je vais expliquer :

Electuaire fébrifuge.

Prenez une once de quinquina en poudre ; mêlez-la avec deux onces de ſyrop de roſes rouges ; & le malade, chaque jour qu'il n'y a point de véritable accès, prendra matin & ſoir la quantité d'une groſſe noix muſcade de cet opiat, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus. On réitérera trois autres fois le même remède, ayant ſoin de mettre toujours entre chaque fois l'intervalle de quinze jours (1).

---

(1) La ſimplicité de cet électuaire ne doit pas le faire rejeter, quoique la méthode de l'Auteur ne ſoit peut-être pas ſans défaut ; c'eſt pourquoi je joindrai ici quelques règles fondées ſur l'expérience, & quelques précautions touchant la manière de donner le quinquina.

1. La règle générale qui défend de le donner tant que l'urine demeure haute en couleur, & ne laiſſe pas tomber un ſédiment briqueté, peut ſouffrir une exception. L'expérience a montré que ſi le corps n'eſt pas ſurchargé de ſucs viciés, ſi les viſcères ſont en bon état, & ne préſentent aucun ſigne d'inflammation interne, on peut donner le quinquina avec tout le ſuccès & la sûreté poſſible, même aux perſonnes âgées & affoiblies, & aux jeunes gens d'un tempérament vif & ſanguin, pourvu qu'on ait fait précéder les évacuations convenables.

2. Lorſque la chaleur & les autres ſymptômes qui en dépendent ſont violents, on mêle inutilement le nitre avec le quinquina.

3. Si ce remède lâche le ventre, on pourra donner du laudanum liquide après chaque doſe, ou le former en électuaire avec ſuffiſante quantité de diaſcordium.

4. On peut le mêler avec différentes drogues, & l'adapter par ce moyen à toutes les complications des fièvres intermittentes.

5. On doit conſulter le goût du malade par rapport au choix de la forme ſous laquelle on veut le donner ; mais quand le malade peut le prendre en ſubſtance, il eſt ordinairement plus efficace qu'en décoction, en infuſion, en teinture, ou en extrait.

6. La doſe doit être modérée, mais ſouvent réitérée.

7. Il ne faut jamais le donner immédiatement avant l'accès, ni dans la violence, ou le déclin.

8. Pendant l'uſage du quinquina, un exercice modéré eſt très-utile ; mais il faut s'abſtenir de tout remède qui peut agiter les fluides & déranger la circulation. Pour ce qui eſt des préparations efficaces & élégantes de ce remède, on peut conſulter le Docteur Shaw, *Practice of Phyſick*, *vol.* 1. *p.* 140, *quatrième édition*, & *Chemical Lectures*, *p.* 231.

De Gorter dit qu'un homme prit un jour une once de quinquina à la fois, ſans qu'il en arrivât aucun inconvénient, & qu'au contraire il fut entièrement guéri d'une fièvre quarte. Le même Auteur ajoute qu'il ſait d'autres malades qui ont pris en une ſeule fois la quantité

CHAP. V.

36. On pourra peut-être employer le quinquina aussi utilement dans les fièvres tierces, soit de printemps, soit d'automne, que dans les fièvres quartes. Mais à parler vrai, & sans vouloir faire une vaine ostentation de l'art, si le malade qui est attaqué de l'une ou de l'autre de ces fièvres est un enfant ou un jeune homme, le meilleur, autant que j'ai pu voir jusqu'à présent, c'est de ne faire absolument aucun remède, & de ne point faire changer d'air ni de régime; car je n'ai jamais observé qu'elles aient eu aucune mauvaise suite, lorsqu'on les a entièrement abandonnées à la nature. C'est ce que j'ai souvent vu avec surprise, principalement dans dés enfans; car, après que le sang s'étoit dépuré, la fièvre s'évanouissoit d'elle-même.

Remèdes pour les fièvres tierces & quartes, en qui sont inutiles.

Au contraire, si on fait observer un régime trop sévère, ou si on purge de temps en temps, comme il est ordinaire, sous prétexte de dissiper les obstructions, & d'évacuer les humeurs qui séjournent dans les premières voies; ou bien si on saigne dans une constitution épidémique, ce qui est le plus nuisible, la maladie sera fort longue, &, durant ce temps-là, les malades seront exposés à mille symptômes très-dangereux.

37. Mais, si les gens qui ont des fièvres tierces d'automne, ou des fièvres quartes, sont fort âgés, ils risquent non-seulement d'être long-temps malades, mais ils sont encore en grand danger de mort. C'est pourquoi, si le médecin n'a pu dompter la fièvre, ni par le quinquina, ni par quelque autre méthode que ce soit, il faut au moins qu'il aide la nature, & lui fournisse les secours dont elle a besoin pour achever son ouvrage: car, dans les corps épuisés, si on n'entretient pas la fermentation par des cordiaux & par un régime fortifiant, comme par le vin d'absynthe & autres choses semblables, il arrivera immanquablement que les malades seront affoiblis par une suite d'accès vagues & inutiles; ainsi la maladie traînera en longueur; & lorsqu'il surviendra quelque accès plus violent, la nature qui se trouvera languissante, ne pourra arriver au temps de l'ébullition, & par conséquent le malade mourra dans le frisson. C'est à quoi sont sujets les vieillards qui ont été affoiblis par une longue suite de pur-

Cordiaux & fortifiants sont nécessaires dans les gens âgés,

entière de ce remède qu'on leur avoit ordonnée, sans que cette imprudence ait eu de fâcheuses suites; d'où il a appris que c'est une chose inutile d'être si timide à déterminer la dose du quinquina. Voyez le *Med. compend.* du même Auteur, tom. I. p. 274.

SECT. I.

gatifs : on les a même vus quelquefois être enlevés dans le friſſon des premiers accès, au lieu qu'on auroit pu les conſerver, du moins encore quelque temps, en leur donnant un puiſſant cordial.

Et auſſi le changement d'air.

38. Lorſque le temps néceſſaire pour la dépuration du ſang eſt paſſé, ou même un peu auparavant, il faut que les malades qui ſont d'un âge avancé, changent d'air, ſoit en allant dans un pays plus chaud, ce qui ſeroit le mieux, ſoit au moins en quittant l'endroit où ils ont été attaqués la première fois de la fièvre. On ne ſauroit dire combien le changement d'air eſt utile pour la guériſon parfaite de la maladie. Cependant il n'eſt pas néceſſaire de changer d'air avant le temps que nous avons dit, & même cela convient moins : car, quand on iroit dans le pays le plus méridional & le plus chaud, toujours faut-il que le ſang, lorſqu'il a une fois commencé à fermenter, achève de ſe dépurer. Or, on ne ſauroit attendre cet avantage d'un nouvel air, à moins que la fermentation ne ſoit déjà bien avancée, & par conſéquent le malade en état de recouvrer la ſanté.

Le vrai temps de changer d'air eſt donc lorſque la fièvre eſt ſur le point de finir. Par exemple, dans la fièvre quarte qui a commencé en automne, il ne faut changer d'air que vers le commencement de février (1).

En quelle occaſion il faut aider la dépuration du ſang.

39. Cependant, ſi le malade ne peut, ou ne veut pas ſe tranſporter ailleurs, il faudra lui donner en ce temps-là même, quelque remède efficace capable d'aider puiſſamment la dépuration languiſſante, & de l'achever, s'il ſe peut, tout d'un coup. Pour cela, je conſeillerois de faire prendre, deux heures avant l'accès, un gros & demi d'éle&uaire d'œuf, ou de thériaque, diſſous dans l'eau de vie commune.

Mixture.

Remèdes chauds doivent être donnés ſeulement dans le déclin de la maladie.

J'ai employé ce remède avec ſuccès dans le déclin de ces maladies. J'avoue néanmoins que, ſi on donne trop tôt ces ſortes de remèdes échauffants, ils changent la fièvre en double tierce, ou en double quarte, ou bien en continue, comme Galien l'a déjà remarqué.

On peut en agir de même à l'égard des jeunes gens ma-

---

(1) La pratique d'aujourd'hui fournit quantité d'exemples de malades qui ont été guéris en prenant un air plus chaud, lorſque tous les autres remèdes avoient été inutiles ; mais je crois qu'il eſt inutile, & peut-être dangereux, d'attendre pour cela auſſi tard que notre Auteur le demande.

lades, pourvu qu'on garde certaines précautions : mais à l'égard des enfants, cette méthode ne convient point du tout ; & même j'ai obſervé, il y a long-temps, qu'elle n'eſt pas ſans danger (1).

40. Avant que de finir la matière préſente, il eſt bon d'avertir que ce que nous avons dit ſur la durée des fièvres intermitentes d'automne, & ſur le temps néceſſaire pour la dépuration du ſang, doit s'entendre uniquement de ce que la nature a coutume d'opérer, lorſqu'elle eſt aidée par les remèdes ordinaires. Car je n'ai nullement prétendu que les ſavants & habiles médecins duſſent perdre courage, & déſeſpérer de trouver d'autres méthodes plus sûres, ou des remèdes plus excellents pour la guériſon de ces maladies. Je ſuis ſi éloigné de penſer de la ſorte, que je ne déſeſpère pas de découvrir moi-même un jour une telle méthode, ou un tel remède.

Purgation eſt néceſſaire après la ceſſation de la fièvre,

41. Quand il n'y a plus de fièvre, il faut purger ſoigneuſement le malade. On ne ſauroit dire combien il ſurvient de maladies après les fièvres d'automne, pour avoir négligé la purgation. Je ſuis ſurpris que les médecins y faſſent ſi peu d'attention, & n'en avertiſſent point ; car toutes les fois que j'ai vu des gens un peu avancés en âge, qui ont été attaqués de quelqu'une de ces fièvres, ſans avoir été purgés enſuite, j'ai pu prédire ſurement qu'il leur arriveroit quelque maladie dangereuſe à laquelle ils ne s'attendroient pas le moins du monde, ſe croyant parfaitement guéris.

Mais non auparavant.

42. Il faut néanmoins prendre garde de ne purger que quand la maladie eſt entiérement finie ; car quoique les premières voies ſemblent en quelque façon être débarraſſées par-là des impuretés que la fièvre y a amaſſées, il s'y en trouvera bientôt de nouvelles, & elles ſeront fournies par la fièvre, que l'action du purgatif & l'agitation des humeurs auront rallumée. Ainſi tout ce qu'on gagnera par la purgation, ſera de rendre la maladie plus opiniâtre.

---

(1) On traiteroit peut-être maintenant d'imprudent, de téméraire & d'empirique, celui qui haſarderoit un ſi violent ſudorifique, ſinon en des cas extraordinaires ; car lorſque le ton des ſolides eſt déjà fort relâché, & les ſucs fort appauvris, il y a lieu de craindre qu'un pareil remède ne produiſe de funeſtes effets ; mais aujourd'hui que la Médecine eſt ſi perfectionnée, nous ne manquons pas heureuſement de remèdes plus doux & plus efficaces en pareil cas, & les remèdes violents ſont univerſellement condamnés & proſcrits.

SECT. I.

C'eſt ce que nous apprennent chaque jour les exemples des malades que l'on accable de purgatifs, ſuivant les principes de cette médecine qui croit devoir travailler uniquement à diſſiper les obſtructions, & à évacuer l'humeur mélancolique qu'on regarde ordinairement comme la première ſource du mal : car il m'eſt évident que ces purgatifs réitérés, quelque quantité d'humeur qu'ils puiſſent évacuer, rendent la fièvre plus enracinée & plus rébelle que ſi elle n'avoit point été irritée.

Méthode de purger.

43. Ainſi pour purger, j'attends non-ſeulement qu'il n'y ait plus d'accès ſenſible, mais encore qu'il ne reſte pas la moindre altération les jours que l'accès auroit dû venir, & outre cela qu'il ſe ſoit écoulé un mois. Alors je donne une potion lénitive ordinaire, que je réitère une fois la ſemaine pendant les deux ou trois mois ſuivants; & chaque fois, lorſque l'action du purgatif eſt finie, je fais prendre à l'heure du ſommeil un remède calmant, afin de couper pied à un nouvel accès qui, ſans cela, reviendroit peut-être à l'occaſion du trouble que les plus doux purgatifs excitent dans les humeurs (1).

Raiſons de cette méthode.

44. La raiſon pour laquelle je mets l'intervalle d'une ſemaine entre chaque purgation, c'eſt afin de prévenir les rechûtes qui arrivent aiſément par l'agitation trop fréquente du ſang & des humeurs (2). Mais, lorſqu'il n'y a plus à

---

(1) L'Auteur avertit judicieuſement de ne pas purger trop tôt, crainte de cauſer une rechûte; mais il n'eſt pas toujours néceſſaire, & quelquefois même il eſt nuiſible de purger; & quoiqu'il puiſſe y avoir des cas de le faire utilement deux ou trois fois, il eſt rare néanmoins que des purgatifs long-temps continués ne ſoient pernicieux; ainſi on ne doit pas regarder comme une règle générale ce que dit ici notre Auteur.

(2) L'hydropiſie eſt cauſée par la purgation fréquente, ſur-tout dans la fièvre quarte, & les purgatifs ne font que l'augmenter. Cette ſorte d'hydropiſie entretient la fièvre intermittente, ou la change en continue d'un mauvais caractère; mais en fortifiant le corps par des aſtringents, par des remèdes chauds, des ſtomachiques & antiſcorbutiques, l'eau épanchée s'évacue d'elle-même.

Lorſque la fièvre intermittente eſt guérie, il ne reſte rien à faire, ſinon que le malade doit continuer de prendre chaque jour pendant un mois un demi-gros de quinquina, ou bien une once dans l'eſpace de quinze jours après la ceſſation de la fièvre, & de cette manière il n'y aura point de rechûte à craindre. Si l'on donne un vomitif ou un purgatif auſſi tôt après la guériſon, la fièvre revient aiſément; mais comme alors le malade a ordinairement grand appétit, il faut avoir ſoin de ne pas ſurcharger l'eſtomac. *De Gorter, Med. compend. tom. I, p. 152, 274.*

craindre de rechûte, on peut ſouvent mettre en uſage l'apozème qui ſuit.

CHAP. V.

Apozème apéritif.

Prenez rhapontic, deux onces; racine d'aſperge, de petit houx, de perſil & de polypode de chêne, de chacune une once; écorces moyennes de frêne & de tamariſc, de chacune demi-once; feuilles d'aigremoine, de cétérac & de capillaire, de chacune une poignée; ſéné mondé & arroſé de trois onces de vin blanc, demi-once; épithyme, demi-once; trochiſques d'agaric, deux gros; graine de fenouil, quatre ſcrupules. Faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau de fontaine, juſqu'à la réduction d'une livre & demie. Ajoutez ſur la fin trois onces de ſuc d'orange. Coulez la liqueur, & diſſolvez-y ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, & ſyrop magiſtral pour la mélancolie, de chacun une once & demie. Faites un apozème, dont le malade prendra demi-livre le matin pendant trois jours. On réitérera ce remède toutes les fois qu'il ſera beſoin.

Symptômes des fièvres intermittentes du printemps en moindre nombre que dans celles d'automne.

45. Quant aux *ſymptômes* qui accompagnent quelquefois les fièvres intermittentes dans leur déclin, il faut obſerver que ceux des fièvres de printemps ſont en très-petit nombre en comparaiſon de ceux des fièvres d'automne. La raiſon de cela eſt que les fièvres de printemps ne ſont pas ſi longues, & d'ailleurs ne ſont pas cauſées par des humeurs ſi groſſières, ni ſi malignes.

Hydropiſie dans les fièvres d'automne.

46. Le principal ſymptôme dont nous parlerons, c'eſt l'*hydropiſie*, qui d'abord fait enfler les jambes, & enſuite le ventre. Elle vient de ce que le ſang a perdu une grande quantité d'eſprits animaux par les fermentations fréquentes que lui a cauſées la longueur de la maladie, ſur-tout dans les perſonnes déjà avancées en âge. Cette diſette d'eſprits animaux fait que le ſang ne peut plus aſſimiler les ſucs que lui fourniſſent les aliments. Ces ſucs encore cruds & indigeſtes ſe dépoſent ſur les jambes, & quand elles ſont diſtendues & ne peuvent plus en recevoir, ils s'épanchent dans le ventre, ce qui forme une vraie hydropiſie. Il eſt rare qu'elle attaque les jeunes gens, à moins qu'elle ne ſoit produite par des purgations ſouvent réitérées durant le cours de la fièvre.

Comment elle doit être traitée.

47. L'hydropiſie qui vient de la cauſe rapportée ci-devant, ſe guérit aiſément par les apéritifs & les purgatifs, lorſqu'elle eſt nouvelle. Je ne ſuis pas même fâché quand les malades en ſont attaqués, parce que cela me donne eſpérance

SECT. I.

de leur guérifon. En effet, j'en ai guéri parfaitement quelques-uns par l'ufage de l'apozème précédent, fans y ajouter même aucun des remèdes qui font plus appropriés à l'hydropifie.

J'ai obfervé néanmoins que l'hydropifie qui eft venue d'une fièvre intermittente, ne peut fe guérir par des purgatifs, tandis que cette fièvre dure : car la fièvre ne fera par ce moyen que s'enraciner davantage, & l'hydropifie ne ceffera point. Ainfi il faut attendre qu'il n'y ait plus de fièvre, & alors on pourra attaquer avec fuccès l'hydropifie (1).

Infufions convenables en ce cas.

48. Mais fi ce fymptôme eft d'une telle violence, qu'on ne juge pas devoir attendre, pour le traiter, que la ceffation de la fièvre permette l'ufage des purgatifs, il faut alors attaquer la fièvre par les infufions *de racines de raifort fauvage, de fommités d'abfynthe & de petite centaurée, de baies de genièvre, de cendre de genet, &c. faites dans du vin;* lefquelles non-feulement difliperont l'hydropifie, en rétabliffant les forces épuifées du fang, mais encore aideront fort à propos la nature à triompher de la maladie.

Defcription du rachitis & la manière de le traiter.

49. Les enfants deviennent quelquefois étiques après les fièvres d'automne, foit continues, foit intermittentes. Leur ventre s'enfle & fe durcit; fouvent la toux & les autres fymptômes de la phthifie furviennent, & reffemble entiérement au *rachitis*. Voici comment je confeille de traiter cette maladie.

On préparera la potion purgative que j'ai ordonnée, pour être prife à la fin des fièvres continues (2). On en donnera à l'enfant une ou deux cuillerées, plus ou moins fuivant l'âge, le matin, pendant neuf jours, laiffant, s'il eft befoin, un ou deux jours d'intervalle. Il faudra tellement régler la purgation, foit en augmentant, foit en diminuant la dofe du remède, qu'il n'y ait pas plus de cinq ou fix felles chaque jour.

Quand on aura achevé de purger, on lui oindra durant quelques jours tout le ventre avec un liniment apéritif. J'ai coutume de me fervir du fuivant :

Liniment apéritif.

Prenez huiles de lis & de tamarifc, de chacune deux onces;

---

(1) Dans ce cas-là l'eau s'eft fouvent évacuée d'elle-même en peu de temps par les conduits de l'urine, fans le fecours d'aucun remède. *De Gorter, Med. compend. tom. I, p.* 152.

(2) Voyez *Sect.* 1, *Chap.* 4, *num.* 35.

ſucs de racines de bryone & d'ache, de chacun une once. Faites bouillir juſqu'à ce que les ſucs ſoient conſumés. Ajoutez onguent de guimauve & beurre frais, de chacun une once; gomme ammoniaque diſſoute dans le vinaigre, demi-once; cire jaune, ce qu'il en faut. Faites-un liniment. CHAP. V.

J'ai guéri par cette méthode quantité d'enfants qui avoient même un véritable rachitis.

Cependant il faut avoir grand ſoin, comme nous en avons déjà averti (1), de ne pas purger avant que la fièvre ait entiérement ceſſé. Il eſt vrai que la purgation pourra évacuer quelque partie de l'humeur peccante qui s'eſt amaſſée dans les premières voies. Mais la fièvre en fournira bientôt de nouvelle, qui non-ſeulement rendra la purgation inutile, mais prolongera encore la maladie, par les raiſons que nous avons alléguées auparavant.

Enflure du ventre; bon ſigne dans les enfants.

50. Une choſe qui mérite d'être remarquée, c'eſt que quand des enfants ont eu long-temps les fièvres d'automne, il n'y a aucune eſpérance de les en délivrer, juſqu'à ce que la région de l'abdomen, ſur-tout vers la rate, ait commencé de ſe durcir & de ſe tuméfier: car à meſure que ce ſymptôme vient, la fièvre s'en va; & il n'eſt peut-être pas de meilleur ſigne pour connoître qu'elle finira bientôt, que lorſqu'on le voit venir. Il en eſt de même des enflures de jambes qu'on voit quelquefois dans les adultes.

Vrai rachitis eſt rare.

51. La tumeur du ventre, qui arrive aux enfants après ces fièvres, dans les années que la conſtitution de l'air produit des fièvres intermittentes épidémiques, ſe fait ſentir aux doigts, comme ſi les viſcères contenoient quelque matière skirrheuſe; au lieu que la tumeur du ventre qui arrive les autres années, quoique par la même cauſe, ſe fait ſentir au toucher, comme ſi les hypocondres étoient ſimplement diſtendus par des vents. Voilà pourquoi les vrais rachitis ſont rares, excepté dans les années où les fièvres intermittentes d'automne ont le deſſus; ce qui mérite attention.

Douleur & inflammation des amygdales, &c. mauvais ſignes.

52. La douleur & l'inflammation des amygdales, après les fièvres continues ou intermittentes, avec difficulté d'avaler au commencement, & enſuite enrouement, yeux creux & face hippocratique, annoncent une mort certaine, & ne laiſſent pas la moindre eſpérance de guériſon. J'ai obſervé

(1) Voyez ci-deſſus, *num.* 35.

Sect. I.

que ce funeſte ſymptôme étoit produit le plus ſouvent par des évacuations trop abondantes dans des ſujets que la violence de la maladie a déjà preſque épuiſés, & par la longue durée de la fièvre.

Manie particulière; comment doit être traitée.

53. Il y a beaucoup d'autres accidents qui arrivent à la ſuite des fièvres intermittentes, ſoit parce qu'on n'a point purgé du tout, ſoit parce qu'on n'a pas bien purgé. Je les paſſerai maintenant ſous ſilence, d'autant que la manière de les traiter eſt preſque la même, c'eſt-à-dire qu'il faut purger les récréments qu'a laiſſés la fermentation précédente, & qui occaſionnent ces ſortes d'accidents. Mais je ne ſaurois m'empêcher de parler ici d'un ſymptôme important qui, bien loin de céder aux purgatifs & aux autres évacuants, pas même à la ſaignée, devient au contraire plus violent par ces remèdes. C'eſt une ſorte de *manie* particulière, laquelle vient quelquefois après les fièvres intermittentes qui ont duré fort long-temps, & ſur-tout après les fièvres quartes. Elle ne cède point à la méthode ordinaire; & après qu'on a mis en œuvre de fortes évacuations, on a le chagrin de la voir dégénérer en une folie qui ne ſe termine qu'avec la vie.

La ſaignée & la purgation y ſont nuiſibles.

54. J'ai ſouvent été ſurpris de ce que les auteurs n'en diſent rien du tout, quoique je l'aie vue arriver aſſez ſouvent. Les autres eſpèces de manie ſe guériſſent ordinairement par des évacuations abondantes, par la ſaignée & la purgation; au lieu que celle-ci réſiſte à tous ces remèdes; & même lorſque le malade eſt ſur le point d'être guéri, ſi on lui donne ſeulement un lavement avec le lait & le ſucre, le mal revient auſſi-tôt. Si on s'obſtine à le combattre par des purgatifs réitérés & par la ſaignée, on pourra bien diminuer ſa violence, mais le malade tombera certainement dans une folie incurable.

Cela ne ſurprendra pas ſi l'on fait attention que l'autre eſpèce de manie eſt produite par un ſang trop exalté & trop vif; au lieu que celle dont il s'agit, vient de la foibleſſe du ſang, & pour ainſi dire, de ſon évaporation, cauſée par la longue fermentation que la fièvre a excitée, en conſéquence de laquelle évaporation les eſprits ſont entiérement incapables des fonctions animales.

Methode du traitement.

55. Voici comment je traite cette manie. Je donne au malade trois fois le jour une bonne doſe de quelque puiſſant cordial, tel que *la thériaque* (1), *l'électuaire d'œuf*,

(1) La thériaque eſt à la vérité un électuaire chaud; mais je doute

la poudre de la Comteſſe de Kent, *la poudre de Walter Raugleigh* ou quelqu'autre ſemblable, dans *l'eau épidémique*, *l'eau thériacale*, ou quelqu'autre eau cordiale. On peut auſſi donner des cordiaux ſous quelqu'autre forme que ce ſoit. Durant ce temps-là il faut nourrir modérément le malade, mais la nourriture doit être ſucculente, & il doit boire de bon vin, ne point ſortir de la maiſon, & demeurer long-temps au lit. En gardant ce régime, le ventre ſera reſſerré, & cela pourroit faire craindre que l'uſage des remèdes chauds ne produisît la fièvre; mais cette crainte eſt ſans fondement, parce que les eſprits qui ont été preſque épuiſés par la maladie précédente, ne ſauroient plus en cauſer une nouvelle.

Au bout de quelques ſemaines le malade ſera mieux : alors on peut omettre les cordiaux pendant quelques jours; mais la nourriture doit toujours être propre à rétablir les forces; & après un court intervalle, il faut en revenir aux cordiaux, & les continuer juſqu'à parfaite guériſon.

Elle réuſſit dans une autre ſorte de manie.

56. Cette méthode a quelquefois réuſſi pour guérir la manie qui n'eſt pas une ſuite des fièvres intermittentes, ſavoir, dans des ſujets foibles & d'un tempérament froid. L'année dernière je fus mandé à Saliſbury, pour traiter conjointement avec le docteur Thomas, ſavant & habile Médecin, & mon intime ami, une femme de condition qui avoit l'eſprit fort dérangé.

Nous employâmes les remèdes dont j'ai parlé, quoiqu'elle fût groſſe en ce temps-là, & elle revint entiérement dans ſon bon ſens.

57. Mais la manie ordinaire qui arrive à des gens vigoureux ſans qu'il y ait eu de fièvre auparavant, eſt d'une autre nature; par conſéquent elle doit être traitée d'une manière bien différente, & les évacuations y ſont néceſſaires : ce qui n'empêche pas qu'il ne faille y employer auſſi les remèdes qui fortifient le cerveau & les eſprits animaux. Or, quoique ce ne ſoit pas ici le lieu d'expliquer la curation de cette maladie, je veux bien néanmoins le faire en paſſant, afin d'empêcher que la reſſemblance de ces deux eſpèces de manie ne jette dans l'erreur.

Manie ordinaire; comment doit être traitée.

58. Dans les perſonnes jeunes & d'un tempérament

---

que dans le cas dont il s'agit elle mérite le nom de cordial, parce que l'opium qu'elle contient doit plus relâcher & affoiblir, que les autres ingrédients ne fortifient & ne raniment.

ſanguin, on tirera deux ou trois fois huit ou neuf onces de ſang au bras, laiſſant trois jours d'intervalle entre chaque ſaignée: puis on ſaignera une fois à la jugulaire. Un plus grand nombre de ſaignées rendroient plutôt le malade fou, qu'elles ne le guériroient (1).

Il faut enſuite lui faire uſer des pilules *de duobus*, dont il prendra un demi-gros, ou deux ſcrupules, ſuivant qu'elles opéreront, & cela une fois la ſemaine, & un jour réglé; enſorte que s'il a commencé, par exemple, le lundi l'uſage des pilules, il les prenne chaque ſemaine, préciſément le même jour, & non pas plus ſouvent, continuant ainſi pendant long-temps, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement guéri.

Par cette méthode les humeurs qui avoient coutume de ſe porter au cerveau & de le troubler, recevront une autre détermination, & s'évacueront inſenſiblement par en bas.

59. Les jours exempts de purgation, le malade uſera pendant tout le traitement de l'électuaire ſuivant, ou de quelqu'autre remède qui ait la même vertu.

Electuaire cordial.

Prenez conſerve d'abſynthe romaine, conſerve de romarin, & thériaque, de chacune une once; conſerve d'écorce d'orange,

---

(1) Cette règle pour la ſaignée eſt trop limitée. On doit ſaigner plus ou moins, ſuivant l'exigence des cas & les circonſtances de la maladie. Le genre de manie qui eſt ici décrit, ſe guérit rarément, ſur-tout dans les perſonnes jeunes & ſanguines, ſans ſaigner beaucoup plus ſouvent & plus copieuſement que ne l'ordonne notre Auteur, en y joignant de puiſſants vomitifs réitérés ſuivant le beſoin, & le bain d'eau froide. L'Auteur ne fait point mention de ces deux derniers ſecours. Le Docteur *Kinneir* recommande le camphre en grande doſe, ſavoir, juſqu'à un demi-gros dans les manies furieuſes, & il dit l'avoir éprouvé avec ſuccès. Voyez *Abridg. of the Phyſ. Tranſact.* publié en 1734. On peut employer quelquefois utilement de puiſſants narcotiques après des évacuations convenables.

Hoffmann recommande le bain chaud dans la manie, dans les termes ſuivants. Ce n'eſt pas par le raiſonnement, dit-il, mais enſuite d'une longue expérience, que nous vantons l'excellence de ce remède dans ces cas-là; car nous avons vu pluſieurs mélancolies invétérées, & pluſieurs manies heureuſement guéries par ce moyen, après les ſaignées & l'uſage des remèdes délayants & nitreux. J'ai recommandé cette méthode à pluſieurs Médecins étrangers, qui, comme moi, s'en ſont très-bien trouvés; c'eſt pourquoi je me ſuis ſouvent étonné qu'elle fût ſi négligée de notre temps, quoique dès les premiers temps on l'ait employée pour la même maladie; enſorte que les anciens Médecins y comptoient entièrement. Voyez *Nouvelles Expériences, &c. ſur les eaux minérales, par Fréd. Hoffmann.*

angélique confite, & noix muſcade confite, de chacune demi-once; ſyrop d'œillets, ce qu'il en faut. Faites un électuaire, dont le malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade deux fois le jour, buvant par deſſus un petit coup de vin de Canarie, où l'on aura fait infuſer froidement des fleurs de primevere.

60. La fièvre continue & les fièvres intermittentes, que j'ai décrites ci-deſſus, furent preſque les ſeules maladies épidémiques qui parurent durant la conſtitution des années 1661, 1662, 1663 & 1664. Je ne ſaurois dire pendant combien d'années auparavant elles avoient été les principales. Ce que je ſais certainement, c'eſt que depuis l'an 1664 juſqu'en 1677, elles furent extrêmement rares à Londres.

Particularités touchant les petites véroles de cette conſtitution.

61. J'aurois dû parler auſſi des petites véroles qui ſurvenoient alors, & marquer leur nature par rapport à la conſtitution régnante : car, comme je l'ai déjà remarqué (1), elles ſont très-différentes, ſuivant les diverſes conſtitutions qui les produiſent. Mais ne les ayant pas examinées en ce temps-là avec aſſez de ſoin; je les paſſe ſous ſilence, me contentant de remarquer une choſe qui leur étoit particulière: c'eſt que dans ces années-là elles étoient en très-grand nombre dès le commencement de mai, & qu'elles diſparoiſſoient à l'arrivée des maladies épidémiques d'automne, ſavoir, de la fièvre continue & des fièvres intermittentes. On voyoit le plus ſouvent des puſtules, de petites foſſettes qui reſſembloient à des têtes d'épingles. Lorſque la petite vérole étoit diſcrete, le plus grand danger étoit le huitieme jour: alors la ſueur ou la moiteur qui avoit duré juſque-là, s'arrêtoit tout d'un coup, & la peau devenoit ſèche, ſans que les meilleurs cordiaux puſſent rappeller la ſueur. La phrénéſie ſurvenoit avec beaucoup d'agitation, de douleur & d'inquiétude; le malade urinoit ſouvent, mais en petite quantité; & après les plus belles apparences de guériſon, il mouroit dans peu d'heures.

(1) Voyez *Sect.* 1. *Chap.* 2. *num.* 12. 16.

SECTION II.

CHAPITRE PREMIER.

Conſtitution épidémique des années 1665 & 1666 *à Londres.*

Dénombrement des maladies de cette conſtitution.

1. Après un hiver très froid & une gelée ſeche, qui dura ſans interruption juſqu'au printemps, le dégel étant venu tout d'un coup à la fin du mois de mars, c'eſt-à-dire, au commencement de l'année 1665, ſuivant la maniere de compter des Anglois, on vit auſſitôt des péripneumonies, des pleuréſies, des eſquinancies, & d'autres maladies inflammatoires faire de grands ravages. Il parut auſſi alors une fièvre continue épidémique, très différente des fièvres continues qui avoient régné dans la conſtitution précédente; au lieu qu'on ne voit preſqu'aucune de ces dernières dans le temps dont il s'agit maintenant. Cette fièvre continue épidémique étoit accompagnée d'une plus violente douleur de tête que les fièvres des années précédentes, & de plus grandes envies de vomir.

Dans la plupart des malades, la diarrhée que nous avons dit auparavant pouvoir être prévenue par un vomitif, étoit ici produite par le même remède, & néanmoins les envies de vomir ne ceſſoient point. La peau étoit ſèche, comme dans les fièvres de la conſtitution précédente. Cependant, on pouvoit exciter la ſueur, & le meilleur moyen pour cela étoit la ſaignée. Dès que la ſueur paroiſſoit, les ſymptômes étoient moins violents. On pouvoit faire ſuer dans tous les temps de la maladie; au lieu que dans la fièvre des années précédentes, il étoit dangereux de l'entreprendre avant le treizième & le quatorzième jour de la maladie; encore avoit-on bien de la peine à en venir à bout. Le ſang étoit ſouvent de même couleur que celui des pleurétiques & des gens attaqués de rhumatiſme, excepté que la partie gélatineuſe n'étoit pas ſi blanche. Voilà quels étoient d'abord les ſymptômes qui diſtinguoient cette maladie.

Peſte & ſes progrès.

2. L'année avançant, la peſte ſurvint, avec un grand nombre de ſes ſymptômes pathognomoniques, ſavoir, les

charbons, les bubons, &c. Elle augmenta de jour en jour, & vers l'équinoxe d'automne, elle se trouva dans sa plus grande force ; car elle enleva alors dans une seule semaine environ huit mille ames, quoique les deux tiers au moins des habitants se fussent retirés à la campagne pour éviter la contagion. Depuis ce temps-là elle diminua, & aux approches de l'hiver, elle disparut presqu'entiérement ; car durant toute cette saison jusqu'au commencement du printemps suivant, elle attaqua seulement quelques personnes par-ci, par-là ; & le printemps étant venu, elle cessa tout-à-fait. Mais la fièvre subsista toute l'année suivante, & même jusqu'au commencement du printemps de l'an 1667, quoiqu'elle ne fût pas si épidémique. Je vais traiter maintenant de ces deux maladies.

CHAPITRE II.

Fievre pestilentielle & peste des années 1665 & 1666.

Certaines fièvres faussement estimées malignes.

1. J'AI remarqué plus haut, qu'il y a certaines fievres que l'on met ordinairement au nombre des fièvres malignes (1), quoique la violence de leurs symptômes, qui donne lieu à cette idée, ne viennent d'aucune malignité, mais de la mauvaise façon dont elles ont été traitées : car quand on ne fait pas assez d'attention aux moyens dont se sert la nature dans le dessein qu'elle a de terminer la maladie, & qu'on emploie mal à propos une autre méthode, on trouble l'économie animale, on bouleverse tout, & on change entiérement la face de la maladie, qui, n'étant plus la même, devient beaucoup plus fâcheuse, & se trouve accompagnée d'un grand nombre de symptômes étrangers.

Fièvre véritablement maligne est rare.

La fièvre maligne n'est pas une maladie commune (2),

(1) Voyez *Sect.* 1. *Chap.* 2. *num.* 13.

(2) Les ignorants se trompent souvent en imaginant une certaine malignité dans les maladies, & cela vient fort souvent faute d'avoir suffisamment examiné les causes antécédentes, & d'avoir fait attention aux symptômes & à la totalité de la maladie, d'où s'ensuivent de grandes bévues dans la pratique On ne convient pas universelle-

SECT. II.

elle eſt tout-à-fait différente des autres eſpèces de fièvres qui, à raiſon de l'irrégularité de leurs ſymptômes, portent le nom de malignes. Mais elle eſt de la même eſpèce que la peſte, & n'en diffère que parce que ſon degré de violence eſt moindre. C'eſt pourquoi j'expliquerai dans le même chapitre l'origine & la curation de ces deux maladies.

Diſpoſition de l'air produit des maladies.

2. Qu'il y ait dans l'air une certaine température ou diſpoſition qui, en divers temps, produit différentes maladies, c'eſt de quoi on ne ſauroit douter, ſi l'on fait attention que la même maladie attaque en certains temps une infinité de gens, & devient épidémique; au lieu qu'en d'autres temps, elle n'en attaque qu'un fort petit nombre. La choſe eſt évidente touchant la petite vérole, & ſur-tout touchant la peſte, qui fait la matière de ce chapitre.

Cette diſpoſition eſt difficile à connoître.

3. Mais quelle eſt cette diſpoſition morbifique de l'air, & quelle en eſt la nature? C'eſt ce que nous ignorons abſolument, de même que pluſieurs autres choſes ſur leſquelles de prétendus Philoſophes, également orgueilleux & inſenſés, débitent mille niaiſeries (1). Cependant nous avons de grandes actions de graces à rendre à la bonté & à la miſéricorde divine, de ce qu'elle a voulu que les

ment de ce qu'on doit entendre par le terme de malignité; mais il eſt difficile de s'en former une idée aſſez claire & aſſez juſte pour en faire une application ſûre à certaines fièvres, & pour autoriſer la méthode curative qui eſt fondée là-deſſus. Les fièvres qu'on appelle ordinairement malignes, étant examinées ſelon leurs ſymptômes, paroiſſent venir d'une coagulation ou d'une diſſolution des fluides, & par conſéquent elles demandent un traitement différent, les remèdes volatils & atténuants étant propres dans les premieres, & les acides modérés, les émulſions rafraîchiſſantes, les agglutinants, comme la gelée de corne de cerf, &c. dans les ſecondes; & comme ces ſortes de remèdes agiſſent par des qualités manifeſtes, on peut raiſonnablement en conclure que les fièvres viennent auſſi de cauſes manifeſtes; enſorte que l'idée d'une malignité prétendue tombe d'elle-même. Les fièvres qu'on eſtime véritablement malignes dépendent de quelques qualités particulières & contagieuſes de l'air, leſquelles ne peuvent peut-être pas ſe connoître par les ſens, ou bien d'aliments corrompus & pourris, de la morſure des animaux venimeux, &c. mais ces cauſes ne ſont pas à beaucoup près ſi communes que l'on croit ordinairement.

(1) Il y a beaucoup de phénomènes qui ſurpaſſent la petiteſſe de notre intelligence, & qu'on ne doit pas cependant mépriſer; mais quand on ne ſauroit connoître par le raiſonnement la nature d'une cauſe, on doit toujours en remarquer ſoigneuſement l'effet ſenſible, afin de tirer de-là des règles ſûres de pratique.

constitutions de l'air qui produisent la peste, c'est-à-dire, la plus terrible & la plus pernicieuse de toutes les maladies, arrivassent beaucoup plus rarement que celles qui causent d'autres maladies moins funestes. De-là vient qu'en Angleterre il n'y a guère plus souvent de peste que tous les trente ou quarante ans, du moins de peste qui soit furieuse, & qui fasse des ravages extraordinaires (1).

Les maladies contagieuses qu'on voit de côté & d'autre pendant quelques années après une peste considérable, & qui diminuent & disparoissent insensiblement, doivent être attribuées à une disposition pestilentielle de l'air, laquelle subsiste encore en partie, & n'a pas été entiérement changée en une disposition plus salutaire. Il faut les regarder comme des reliquats de la peste qui a précédé. De-là vient aussi que les fièvres qui règnent un ou deux ans après une grande peste, sont ordinairement pestilentielles; & quoiqu'elles n'aient pas certaines marques d'une véritable peste, elles en ont néanmoins le plus souvent la nature & le caractère, & doivent être traitées de la même façon, comme nous le montrerons plus bas.

Causes qui produisent la peste.

4. Mais outre cette constitution de l'air, qui est en quelque manière une cause générale, il faut encore une cause particulière, c'est-à-dire, un miasme ou virus qui soit communiqué par quelque corps pestiféré, & qui soit reçu, ou immédiatement & par une communication personnelle, ou médiatement & par un foyer; & si cela arrive pendant la constitution de l'air dont nous avons parlé (2), une petite étincelle produit bientôt un horrible incendie : & la peste, en mettant une infinité de gens au tombeau, corrompt l'air dans tout le pays où elle règne, & le rend contagieux, tant par la respiration des malades, que par les cadavres des morts ; ensorte que pour la multiplication de cette affreuse maladie, il n'est plus besoin alors d'un foyer, ou d'une communication personnelle; mais que tout homme, quelque soin qu'il ait de se tenir éloigné des pestiférés, peut aisément prendre la peste par le moyen de l'air

(1) C'est une opinion commune & répandue par des Auteurs d'un grand nom, que la peste vient d'ordinaire en Angleterre une fois dans trente ou quarante ans ; mais c'est une pure imagination qui n'est fondée ni sur la raison, ni sur l'expérience, & ne doit rien faire craindre de pareil. Voyez *un discours sur la contagion pestilentielle, par le Docteur Mead.*

(2) Voyez *num.* 3.

qu'il refpire, pourvu que les humeurs de fon corps fe trouvent difpofées à recevoir la vapeur contagieufe.

SECT. II.

En quel tems elle commence, & fa durée.

5. Quand cette maladie n'eft que fporadique, elle attaque indifféremment en toute faifon un petit nombre de gens auxquels elle fe communique. Mais quand la conftitution de l'air eft outre cela épidémique, la maladie commence entre le printemps & l'été, qui eft le temps de l'année le plus propre à produire une maladie dont l'effence confifte principalement dans l'inflammation des humeurs, comme nous le montrerons enfuite. Au refte la pefte a fon accroiffement & fon déclin, de même que les autres chofes naturelles. Elle commence dans le temps que nous avons dit; elle fe fortifie à mefure que l'année s'avance; & elle diminue vers le déclin de l'année, jufqu'à ce qu'enfin le froid de l'hiver caufe à l'air une difpofition qui eft contraire à la maladie.

Effet des viciffitudes des faifons fur la pefte.

6. Si les viciffitudes des faifons n'influoient en rien fur la pefte, & que le virus peftilentiel fe tranfmît perpétuellement d'une perfonne à l'autre, fans pouvoir être détruit par aucun changement de l'air, il arriveroit néceffairement, que quand ce virus auroit une fois pénétré dans une ville confidérable, il enleveroit tous les habitans les uns après les autres, jufqu'à ce qu'il n'en reftât aucun. Cependant, on a vu le contraire; puifque le nombre de ceux qui moururent de la contagion dans une feule femaine du mois d'Août, montoit à plufieurs milliers, & que fur la fin de Novembre il mouroit très-peu de monde, & prefque perfonne. J'avoue néanmoins que la pefte peut commencer en d'autres temps de l'année, fuivant le témoignage de quelques Auteurs, qui difent que cela eft arrivé : mais la chofe fe voit rarement, & alors la contagion n'eft pas fort violente.

Air peftilentiel incapable de lui-même de caufer la pefte.

7. D'un autre côté, j'ai de grands foupçons que la difpofition de l'air, quelque peftilentielle qu'elle foit, eft incapable d'elle-même de caufer la pefte; & que cette maladie fubfiftant toujours en quelque endroit, ou par un foyer, ou par fa communication avec quelque peftiféré, elle eft apportée des lieux infectés dans les autres, où elle ne devient épidémique qu'au moyen d'une certaine difpofition de l'air qui la favorife. Sans cela, je ne comprends pas comment il peut fe faire que, dans un même pays, une ville eft affligée de la pefte, qui y fait de grands ravages, tandis qu'une autre ville peu éloignée de la première, s'en garantit abfolument, en s'interdifant tout commerce avec la ville

pestiférée. C'est ainsi que par les soins & la prudence du grand-duc de Toscane, la peste qui ravageoit, il y a peu d'années, presque toute l'Italie, ne pénétra point du tout dans la Toscane.

Symptômes de la peste.

8. La maladie commence presque toujours par un frisson, de même que les accès des fièvres intermittentes; ensuite des vomissements énormes, une douleur vers la région du cœur, comme si elle étoit serrée par un pressoir, une fièvre ardente accompagnée de ses symptômes ordinaires, tourmentent sans cesse les malades, jusqu'à ce que la mort vienne terminer leurs souffrances, ou qu'un bubon ou une parotide, venant heureusement à paroître, les mette hors de danger, en attirant au dehors la matière morbifique.

Il est rare que la peste attaque sans fièvre, & qu'elle tue tout-à-coup; auquel cas il paroît, même lorsque les gens sont encore sur pied, des taches de pourpre qui annoncent une mort prochaine. Mais cela n'arrive guère que dans le commencement d'une peste extrêmement funeste, ce qui est digne de remarque; & jamais on ne l'a observé dans le déclin de la contagion, ou dans les années qu'elle n'est pas épidémique.

Quelquefois aussi les bubons, ou les parotides, se manifestent sans qu'il y ait auparavant ni fièvres, ni aucun fâcheux symptôme. Je crois cependant qu'il y a toujours eu un petit frisson, quoiqu'il n'ait pas été sensible: ceux à qui cela arrive peuvent aller librement par-tout, & s'acquitter de toutes leurs fonctions ordinaires, comme les gens qui se portent bien, sans être obligés de garder aucun régime.

Essence de la peste & des autres maladies est inexplicable.

9. Au reste, je n'entreprends pas de déterminer précisément en quoi consiste essentiellement la peste (1). Les gens de bon sens trouveront peut-être qu'il seroit aussi absurde à quelqu'un de me demandet ce qui constitue formellement telle ou telle espèce de maladie, qu'il le seroit à moi de faire la même question à cet homme, au sujet du

---

(1) Il est absolument impossible de déterminer *à priori* la nature spécifique du miasme pestilentiel, en quoi consiste l'essence de la peste, d'autant que ce miasme ne tombe pas sous les sens; ainsi toute la connoissance que nous en pouvons avoir vient uniquement de ses effets, lesquels donnent lieu de croire qu'il est en partie d'une nature putride, sulfureuse & fermentative, & en partie d'une nature très-âcre & très-caustique, mais plus alcaline qu'acide.

Sect. II.

cheval, par exemple, entre les animaux, ou au ſujet de la bétoine entre les plantes. La nature produit toutes choſes par des loix invariables, mais avec un art qui n'eſt connu que d'elle ſeule; & elle couvre d'épaiſſes ténèbres les eſſences de ſes productions, & les formes qui conſtituent leurs différences. Auſſi chaque eſpèce de maladie, de même que chaque eſpèce d'animal ou de plante, a des propriétés conſtantes qui ne conviennent qu'à elle-même ſeule, qui coulent de ſon eſſence, & qui en ſont inſéparables. Et qu'on ne me demande pas comment on pourra guérir les maladies, tandis qu'on ignore leurs cauſes : car ce n'eſt pas par la connoiſſance des cauſes qu'on guérit les maladies, mais par la connoiſſance d'une méthode convenable & confirmée par l'expérience.

En quoi conſiſte la peſte.

10. Mais pour revenir à notre ſujet, comme nous avons coutume de déduire l'origine de toutes les maladies ſimilaires, du vice des premières ou des ſecondes qualités, qui eſt tout ce que nous pouvons faire dans une ſi grande obſcurité, je ſuis porté à croire que la peſte eſt une fièvre d'un genre particulier (1), & qui vient d'une inflammation des particules les plus ſpiritueuſes du ſang, leſquelles, à raiſon de leur ténuité, ſemblent être fort proportionnées à la nature très-ſubtile de cette maladie.

Pourquoi elle tue en peu de tems.

Si donc le virus peſtilentiel ſe trouve au plus haut point de ſubtilité où il puiſſe être, comme on voit dans le com-

» (1) La peſte, ou la fièvre peſtilentielle, eſt définie par Hoffmann » la plus aiguë de toutes les fièvres, qui vient d'un miaſme, ou » virus contagieux apporté ordinairement des pays du Levant, & » qui eſt mortelle, à moins que le virus ne ſoit promptement pouſſé » en dehors par la force des mouvements vitaux, au moyen des » bubons ou des charbons ».

Elle differe des autres fièvres malignes, contagieuſes & exanthématiques, par les particularités ſuivantes. 1°. Elle eſt la plus aiguë de toutes les fièvres, & quelquefois ſe trouve mortelle dès le premier ou le ſecond jour. 2°. Dans notre climat elle n'eſt ni épidémique, ni ſporadique, mais cauſée ſimplement par une contagion apportée des lieux infectés. 3° Elle ne ſe termine pas, comme d'autres fièvres putrides & malignes, par une ſueur copieuſe, un cours de ventre, &c. mais par des tumeurs critiques qui viennent à ſuppuration. 4°. Le miaſme, ou virus peſtilentiel, s'attache facilement aux matieres ſpongieuſes & poreuſes, & peut ainſi être porté à une grande diſtance ſans rien perdre de ſa qualité pernicieuſe. 5°. La peſte a cela de particulier que le froid arrête ſon progrès; c'eſt pourquoi elle règne rarement dans une ſaiſon froide & dans les pays froids; au contraire, elle ſe fait ſentir violemment & fréquemment dans une ſaiſon chaude & dans les climats chauds.

mencement & dans la force d'une constitution épidémique, il dissipe tout à coup la chaleur naturelle, & enleve promptement les malades, laissant leurs cadavres tout couverts de taches de pourpre, à raison de la fonte & de la dissolution entière qu'a causée au sang la violence du combat intérieur.

CHAP. II.

11. L'extrême subtilité du virus pestilentiel est cause qu'il produit tant de ravages, sans exciter dans le sang aucune ébullition fébrile, & sans faire sentir auparavant aucune incommodité; tout au contraire de ce qui arrive ordinairement lorsque la cause morbifique est moins subtile, & qu'elle porte, pour ainsi dire, des coups plus foibles. Montrons cette différence par un exemple sensible. Si on met sous un coussin une aiguille, ou quelqu'autre chose pointue, & qu'on la pousse de force contre, elle ne soulevera pas le coussin, comme feroit un instrument qui ne sera pas pointu, mais elle le percera (1).

Quand est-ce que cela arrive principalement.

12. Au reste, il est assez rare que la peste tue subitement; & cela n'arrive, comme nous avons dit plus haut, que dans le commencement & la force de la maladie (2). La peste, de même que les autres fièvres, attaque le plus souvent par un frisson, qui est ensuite suivi de chaleur; & cette chaleur dure jusqu'à ce que par un effet de la sage prévoyance de la nature, les particules enflammées du sang soient portées aux émonctoires, & y soient changées en pus, comme dans les phlegmons ordinaires.

Maintenant, si l'inflammation est encore moins violente, elle produit les fièvres qu'on nomme *pestilentielles*, comme il arrive souvent à la fin d'une constitution pestilentielle, & peut-être même un ou deux ans après, jusqu'à ce qu'enfin ces sortes de fièvres disparoissent entiérement.

Ressemblance entre la peste & l'érésipèle.

13. Je trouve une grande ressemblance entre la peste &

(1) Cette comparaison n'est ni juste ni propre à éclaircir le raisonnement de l'Auteur, & on en trouve plusieurs semblables dans ses écrits. Il faut avouer que les comparaisons, quand elles sont justes, jettent beaucoup de jour sur les matières; autrement rien n'est moins concluant & plus trompeur. Les fausses similitudes & les analogies mal fondées ne font qu'obscurcir les matières & embrouiller l'esprit. Quant aux comparaisons en particulier, on doit se souvenir que pour être parfaitement concluantes, elles ne doivent se faire qu'entre des choses de même genre, comme entre des animaux & des animaux, entre des plantes & des plantes, entre des minéraux & des minéraux, & ainsi du reste.

(2) Voyez ci-dessus, *num.* 8.

SECT. II.

l'éréſipele. Cette dernière maladie, au jugement des plus habiles Médecins, eſt une fièvre continue, cauſée par la corruption & l'inflammation de la partie la plus fine du ſang, dont la nature cherche à ſe délivrer, en la déchargeant ſur quelque partie extérieure du corps où elle forme une tumeur, ou plutôt une grande tache rouge, appellée *roſe;* d'autant que la tumeur n'eſt ſouvent pas fort apparente. Cette fièvre, après avoir duré un ou deux jours, ſe termine critiquement par la tumeur; de-là vient qu'on reſſent une douleur dans les glandes de l'aiſſelle, ou dans celles des aines, comme il arrive dans la peſte.

Preuves de cela.

14. L'éréſipele commence, de même que la peſte, par un friſſon, qui eſt ſuivi de chaleur; tellement que les perſonnes qui en ſont attaquées pour la première fois, croient avoir la peſte, juſqu'à ce qu'enfin la maladie ſe manifeſte dans une jambe, ou dans quelqu'autre endroit. D'ailleurs, quelques auteurs ſoupçonnent de la malignité dans cette maladie; c'eſt pourquoi ils veulent qu'on la traite par les ſudorifiques & les alexipharmaques (1). Quand elle a une fois excité l'ébullition fébrile, au moyen de laquelle les particules du ſang, qui étoient pour ainſi dire brûlées & gangrenées, ſont en peu de temps chaſſées au dehors, elle ceſſe d'elle-même, ſans aucune ſuite fâcheuſe (2).

Peſte eſt plus violente que l'éréſipèle.

15. Mais la vapeur de la peſte eſt beaucoup plus puiſſante & plus active que celle de l'éréſipele: elle pénetre comme un éclair, par ſon extrême ſubtilité, les endroits du corps les plus reculés; elle détruit tout à coup les eſprits du ſang, & cauſe quelquefois une entière diſſolution de cette liqueur, avant que la nature, accablée d'un mal imprévu, ait le temps d'exciter l'ébullition fébrile, qui eſt le moyen ordinaire dont elle ſe ſert pour débarraſſer le ſang de ce qui lui eſt nuiſible.

---

(1) Voyez *Sennert, Liv. II. Chap. XVI. de febr. ſymptom. contin.*

(2) L'éréſipèle & la peſte ſe reſſemblent, 1°. dans leurs principaux ſymptômes, qui ſont, friſſon ſoudain, abattement, douleur violente à la tête & au dos, vomiſſement, &c. 2°. dans l'expulſion de la matière morbifique ſur la peau, entre le troiſième & le quatrième jour, avec diminution des ſymptômes; 3°. dans une enflure, une rougeur, & une douleur qui ſe fait d'abord ſentir dans l'aine, ou près de-là, & qui deſcend enſuite aux pieds; 4°. en ce que ces deux maladies attaquent les parotides lorſque la tête eſt menacée, & les glandes de l'aiſſelle lorſque la poitrine eſt en danger; 5°. en ce qu'elles enflamment les glandes de l'aiſſelle & la poitrine; 6°. en ce qu'il y a du danger quand la matière morbifique rentre en dedans.

16. Si quelqu'un ne veut pas convenir que la peste vienne d'une inflammation, je le prie de considérer les raisons qui appuient ce sentiment; savoir, que la peste est accompagnée de fièvre, & que le sang qu'on tire aux pestiférés est de même couleur que celui qu'on tire dans la pleurésie & le rhumatisme; que les charbons paroissent brûlés, comme si on y avoit appliqué le cautère actuel; que l'inflammation de la peste est suivie aussi souvent de bubons, que les autres inflammations le sont d'autres tumeurs, & sur-tout d'abcès. Il semble même que la saison où commence ordinairement la peste épidémique, contribue encore à produire l'inflammation : car c'est justement alors, savoir, entre le printemps & l'été, que surviennent les pleurésies, les esquinancies, & les autres maladies épidémiques qui viennent d'un sang enflammé. Aussi ne les ai-je jamais vues plus fréquentes que durant quelques semaines avant la dernière peste de Londres.

CHAP. II.

Elle vient d'une inflammation.

Une chose remarquable, c'est que cette année-là même, qui vit périr tant de milliers d'hommes, fut d'ailleurs très-saine & exempte de toute autre maladie; que ceux qui n'eurent pas la peste, se portèrent mieux que jamais; & que ceux qui en réchappèrent, ne furent point ensuite sujets à la cachexie, ni aux autres indispositions qui sont les suites ordinaires des maladies précédentes. De plus, les abcès & les charbons, quelque grands qu'ils fussent, guérissoient aisément par les remèdes ordinaires de la Chirurgie, dès qu'une fois la suppuration avoit dépuré le sang.

17. Mais, dira peut-être quelqu'un, si la peste consiste dans une inflammation, d'où vient que les remèdes chauds, comme sont presque tous les alexipharmaques, sont si utiles, tant pour la guérir que pour la prévenir? Je réponds que si les remèdes chauds réussissent dans la peste, ce n'est que par accident, savoir, à cause de la transpiration qu'ils excitent, laquelle débarrasse le sang de ses parties enflammées. Mais s'ils ne font pas suer, comme cela arrive souvent, ils augmentent par leur chaleur l'inflammation du sang; en quoi ils sont manifestement pernicieux.

Alexipharmaques, comment y sont utiles.

Quant à la vertu de préserver de la peste, qu'on leur attribue communément, rien n'est plus mal fondé. Bien loin de là; le vin & d'autres prétendus préservatifs encore plus forts, pris chaque jour à des heures réglées, ont causé la

Sect. II.

peste à quantité de gens qui, vraisemblablement, ne l'auroient point eue sans cela.

18. Pour ce qui est du traitement de la fièvre pestilentielle & de la peste, on m'accusera peut-être de présomption & de témérité, de ce qu'ayant demeuré loin de Londres, pendant la plus grande partie du temps que la dernière peste a ravagé cette ville, & par conséquent ne pouvant avoir fait un assez grand nombre d'observations, j'ose néanmoins traiter cette matière. Mais comme les habiles Médecins, qui ont eu la hardiesse & le courage de braver la mort, & d'exposer continuellement leur vie pendant toute la contagion, n'ont pas eu jusqu'à présent la volonté de publier ce qu'une longue expérience leur a appris sur la nature de cette horrible maladie; j'espère que les gens de bien ne trouveront pas mauvais si j'en dis ici mon sentiment, qui est fondé sur mes propres observations, quoiqu'elles soient en petit nombre.

Manière de traiter la peste.

19. Il faut parler d'abord des indications curatives. Elles consistent en général, ou à aider la nature, en suivant exactement la conduite qu'elle tient pour détruire la maladie, ou, si l'on ne croit pas devoir se fier à la méthode que la nature emploie contre la maladie, à lui en substituer de notre invention une autre plus sûre. Quelqu'un dira peut-être que les remèdes alexitères contre la peste, dont on trouve un grand nombre chez les Auteurs praticiens, réussissent assez heureusement dans cette maladie. Mais il y a très-grand sujet de douter si les bons effets de ces remèdes ne doivent pas être attribués à leur faculté manifeste, par laquelle, en excitant abondamment les sueurs, ils donnent issue à la matière morbifique, plutôt qu'à une vertu spécifique qu'ils aient reçue de la nature pour détruire le virus pestilentiel.

Doute sur la manière dont les remèdes agissent.

20. Il y a également lieu de douter, touchant les remèdes des autres maladies, s'ils les guérissent plutôt par une vertu spécifique, qu'en procurant quelqu'évacuation. Car si on objecte, par exemple, que le mercure ou la salsepareille sont les remèdes spécifiques de la vérole, il faut que celui qui fait cette objection, apporte des exemples de véroles guéries par le mercure sans salivation ni cours de ventre, ou par la salsepareille sans sueurs : ce qui lui sera, je crois, fort difficile. Pour moi, je pense que le remède propre & spécifique de la peste est encore caché dans les secrets de la nature, & qu'on ne peut guérir cette maladie que par une voie méchanique.

21. Ainſi, pour examiner plus au long (1) la première vue, qui eſt d'aider convenablement la nature à chaſſer au dehors la matière morbifique, il faut obſerver, que dans la véritable peſte, lorſque la nature ne s'écarte point elle-même de ſon chemin, & qu'on ne la force point à ſe dérouter, elle donne iſſue à la matière morbifique, au moyen d'un abcès qui ſe forme dans quelque émonctoire. Mais dans la fièvre peſtilentielle, elle évacue la matière en excitant la ſueur par tout le corps : d'où l'on peut conclure que, la nature prenant une différente route dans ces deux maladies, il faut auſſi les traiter par une méthode différente. Vouloir évacuer par les ſueurs la matière de la véritable peſte, c'eſt s'écarter de la voie de la nature, qui emploie pour cela les abcès. Au contraire, vouloir évacuer autrement que par les ſueurs la matière de la fièvre peſtilentielle, s'eſt s'oppoſer également à la nature.

CHAP. II. Première indication examinée plus au long.

22. Au reſte, dans la véritable peſte, on ne connoît point encore de remède ſûr pour aider l'évacuation naturelle de la matière morbifique, c'eſt-à-dire, l'éruption des abcès; à moins qu'on ne regarde un régime fortifiant & les cordiaux comme capables d'y contribuer. Cependant je doute fort qu'ils n'augmentent encore la chaleur du malade, qui n'eſt déjà que trop grande. Je ſais du moins très-certainement que les ſueurs ſont inutiles en ce cas-là; quoique je ne nie pas que la tumeur ne ſe manifeſte, quand le malade, après avoir ſué abondamment durant trois ou quatre heures, ceſſe de ſuer. Mais je ne crois nullement qu'elle vienne de la ſueur; puiſque, tandis que la ſueur coule, elle ne donne aucun ſigne d'éruption ; & que quand la ſueur eſt finie, elle paroît comme par accident, ſavoir, lorſque la ſueur a déjà enlevé une certaine quantité de la matière qui ſurchargeoit trop la nature, & que le corps eſt fortement échauffé par les cordiaux qui ont été donnés pour exciter la tranſpiration.

Sueur quelquefois préjudiciable dans la peſte.

Mais ce qui prouve combien eſt trompeuſe & infidelle la méthode de vouloir procurer par les ſueurs l'éruption des abcès, afin d'évacuer la matière peccante, c'eſt ce qui eſt arrivé aux malades qui ont été traités de la ſorte; car de trois, à peine en eſt-il réchappé un, pour ne rien dire de plus. Au contraire, pluſieurs dont les abcès étoient fort bien ſortis, dans le temps même qu'ils vaquoient à leurs affaires ordinaires, & ſans leur avoir cauſé aucune

---

(1) Voyez ci-deſſus, *num.* 20.

Sect. II.

léſion des fonctions naturelles, vitales ou animales, ont recouvré en peu de temps la ſanté. Il faut en excepter ceux qui ont eu le malheur de tomber entre les mains de quelque charlatan, & qui, par ſes avis, ſe ſont tenus au lit pour ſuer ; car auſſi-tôt ils ont commencé à ſe trouver plus mal, quoiqu'auparavant ils fuſſent en très-bon état ; & la maladie allant toujours en augmentant, ils ont payé aux dépens de leur vie la faute de leur imprudence.

Effet incertain des tumeurs critiques.

23. D'un autre côté, rien de plus incertain & de plus douteux que l'événement des tumeurs critiques dans la peſte. Une choſe qui le montre clairement, c'eſt que quelquefois un bubon, qui étoit d'abord très-bien ſorti, & qui avoit fait diminuer les ſymptômes, diſparoît enſuite tout à coup ; & qu'au lieu du bubon, il vient des taches de pourpre qui annoncent une mort certaine. Il y a ſujet de croire que les grandes ſueurs par leſquelles on a deſſein de procurer l'éruption du bubon, ſont juſtement ce qui le fait rentrer ; d'autant qu'elles détournent vers toute la ſuperficie du corps, & emporte au dehors une bonne partie de la matière qui devoit ſervir à groſſir & à entretenir la tumeur.

Point de méthode sûre pour guérir la peſte.

24. Quoi qu'il en ſoit, il eſt du moins très-conſtant que dans les autres maladies, la bonté divine fournit des moyens aſſurés pour éloigner la cauſe morbifique ; au lieu que dans la peſte dont Dieu ſe ſert pour châtier les grands crimes, il ne fournit que des moyens très-incertains & très-équivoques ; & on pourroit peut-être attribuer avec autant de raiſon à cela, qu'à la malignité de cette maladie, les ravages étonnants qu'elle fait : car la goutte & d'autres maladies où l'on ne ſoupçonne guère de malignité, cauſent auſſi sûrement la mort, lorſque la matière morbifique vient à rentrer dans le ſang.

Il s'enſuit manifeſtement de tout cela, que le Médecin qui, dans le traitement des autres maladies, eſt obligé de ſuivre exactement la conduite & le penchant de la nature, doit y renoncer dans la peſte. Comme très-peu de gens ont connu juſqu'à préſent la vérité de cette maxime, cela a été cauſe que la peſte a enlevé une bien plus grande quantité de monde.

Il ne faut pas ſuivre ici la nature.

25. Auſſi, puiſqu'il n'eſt nullement sûr de vouloir ſuivre les traces de la nature pour guérir cette maladie, il s'agit maintenant de remplir la ſeconde vue dont nous avons parlé, c'eſt-à-dire, d'employer une meilleure méthode contre la peſte, que celle dont ſe ſert la nature. Je crois qu'on

peut y réussir de deux façons, savoir, par la saignée ou par les sueurs. Quant à la saignée, je n'ignore pas que la plupart des gens l'ont en horreur dans la peste. Mais sans nous arrêter aux préjugés du vulgaire, examinons avec toute l'équité & la bonne foi possible les raisons de part & d'autre.

Chap. II. La saignée & les sueurs conviennent.

26. D'abord, j'en appelle aux Médecins qui restèrent à Londres pendant la dernière peste, & je leur demande si quelqu'un d'eux a observé que des saignées copieuses & en grand nombre, faites avant qu'il parût aucune tumeur, aient été funestes aux pestiférés. Il n'est pas étonnant qu'on se trouve toujours mal de saigner peu, ou de saigner quand la tumeur paroît déjà : car, lorsqu'on ne tire qu'une médiocre quantité de sang, on arrête l'action de la nature, qui emploie toutes ses forces à produire la tumeur, & on ne lui fournit d'ailleurs aucun moyen suffisant pour évacuer la matière morbifique; & si on saigne quand la tumeur paroît, comme la saignée attire de la circonférence au centre, elle cause un mouvement entièrement opposé à celui de la nature, lequel se fait du centre à la circonférence. Rien néanmoins de plus ordinaire aux défenseurs du sentiment contraire, que d'alléguer les mauvais effets de la saignée ainsi faite en petite quantité & hors de saison, comme un puissant argument contre la saignée en général dans la peste, comme on voit dans Diemerbroeck, & dans les autres écrivains qui ont donné des observations. Pour moi, je ne saurois me rendre à leur raisonnement, jusqu'à ce que je sache ce qu'ils répondent à la question que j'ai proposée ci-dessus.

Comment la saignée doit être employée.

27. Grand nombre d'Auteurs très-célèbres ont été d'avis, il y a déjà long-temps, que la saignée convenoit dans la peste. Les principaux sont Louis Mercatus, Jean Costæus, Nicolas Massa, Louis Septalius, Trincavel, Forestus, Mercurialis, Altomarus, Paschalius, Andernach, Pereda, Zacutus Lusitanus, Fonseca, & d'autres. Mais Léonard Botal, fameux Médecin du dernier siècle, est le seul, que je sache, qui ait fait consister tout le traitement de la peste dans des saignées copieuses, telles que nous les demandons : & afin qu'on ne croie pas que nous soyons seuls de notre sentiment, nous mettrons ici les propres paroles de cet Auteur.

Elle est recommandée par plusieurs grands Auteurs, Sur-tout par Botal.

28. » Je pense, dit-il (1), qu'il n'y a aucune sorte de

(1) *Cap. 7. de curatione per venæ sectionem.*

Sect. II.

» peste où la saignée ne puisse être utile au-dessus de » tous les autres remèdes, pourvu qu'on la fasse dans le » temps convenable, & qu'on tire une quantité suffisante » de sang. Si elle s'est trouvée quelquefois inutile, c'est qu'elle » a été faite trop tard, ou en trop petite quantité, ou » qu'on a manqué en même temps dans ces deux points.«

Il ajoute un peu après : » Mais quand on est si timide, » & qu'on tire si peu de sang, comment pouvoir juger de » ce que la saignée peut faire de bien, ou de mal dans la » peste ? Si une maladie où il étoit nécessaire pour la guérir » de tirer quatre livres de sang, & où l'on n'en tire qu'une, » vient à tuer un homme, elle ne le tue pas parce qu'on » a saigné, mais parce qu'on a trop peu saigné, & peut-» être aussi parce qu'on n'a pas saigné à temps. Mais des » gens de mauvaise volonté ne manquent jamais d'accuser » un remède innocent, qu'ils veulent injustement décréditer ; » ou s'ils n'agissent pas par malice, c'est au moins par » ignorance, deux choses qui sont assurément pernicieuses, » quoique la première le soit encore davantage. «

Botal confirme tout cela par l'expérience, en ajoutant un peu plus bas : » Après cela, tout Médecin raisonnable, » loin de blâmer la saignée dans la peste, doit au con-» traire la louer & la recommander comme un remède » merveilleux, & l'employer avec confiance, ainsi que je » fais moi-même depuis quinze ans. Aussi dans les mala-» dies pestilentielles qui régnoient durant le siège de la » Rochelle, dans celles qui régnoient à Mons en Hai-» naut il y a quatre ans, dans celles qui ont regné à Paris » durant ces deux dernières années entiéres, & à Cambrai » l'année passée, je n'ai rien trouvé de plus utile & de » plus salutaire pour tous mes malades, dont le nombre » étoit infini, que de saigner copieusement & prompte-» ment (1). »

(1) La saignée paroît dangereuse au commencement de cette maladie, parce qu'elle ralentit toujours à un certain degré le cours du sang vers les parties extérieures, & par conséquent diminue la transpiration ; d'où il arrive que le virus est retenu au dedans : d'ailleurs la terreur & l'effroi dont les malades sont ordinairement saisis, poussent le sang vers les parties internes ; & comme la saignée a un effet semblable, elle doit par cette raison être nuisible ; mais si la coutume, l'abondance du sang, ou l'usage de la bonne chère, la rendent nécessaire, on peut saigner le second ou le troisième jour, après avoir donné auparavant un doux sudorifique ; car en diminuant le volume du sang, on facilite l'expulsion du virus dans les glandes, & cela réussit encore mieux, si l'on donne ensuite de doux sudorifiques, afin d'aider le cours du sang vers les parties extérieures.

Ensuite, il cite des exemples de guérisons, que je ne rapporte pas crainte d'être trop long : mais je ne saurois m'empêcher de joindre ici une chose arrivée en Angleterre, il y a quelques années. L'histoire est très singulière, & convient à mon sujet.

Histoire de guérisons par la saignée copieuse.

29. Entre les autres misères & calamités qui affligèrent l'Angleterre pendant la guerre civile, il y eut une peste qui ravagea plusieurs endroits. Ayant pénétré dans le fort de Dunstar, qui est situé dans la Comté de Sommerset, elle attaqua un grand nombre de soldats de la garnison, dont quelques-uns moururent tout à coup avec des taches de pourpre. Un certain Chirurgien qui, après avoir long-temps voyagé dans les pays étrangers, servoit alors en qualité de soldat, pria instamment le Commandant du Fort de lui permettre de traiter à sa manière ses camarades pestiférés. Le Commandant y consentit : le Chirurgien les saigna tous dès le commencement de la maladie, & avant qu'il parût aucune tumeur ; & il leur tira une grande quantité de sang, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils commençassent à chanceler sur leurs pieds ; car il les saignoit debout & en plein air, n'y ayant pas de vaisseaux pour mesurer la quantité de sang qui couloit à terre ; ensuite il les envoya se coucher dans leurs logements, & ne leur fit aucun autre remède après la saignée. Cependant, chose merveilleuse ! d'un très-grand nombre qu'il traita de la sorte, il n'en mourut pas un seul (1).

Je tiens cette histoire de M. François Windham, Colonel, qui étoit alors Commandant du fort de Dunstar. C'est

(1) Le succès dont fut suivi cette méthode singulière, n'engagera pas, suivant toute apparence, un Médecin prudent à l'essayer en pareille occasion, & ne mettra pas l'Auteur à couvert des justes reproches que mérite une conduite si violente & si téméraire. Saigner d'une manière si outrée dans une maladie ordinairement accompagnée d'une extrême foiblesse, est une pratique très-déraisonnable & très-dangereuse ; mais traiter de la sorte un grand nombre de personnes, sans aucun égard à la différence du tempérament, de la disposition, & des autres circonstances, c'est le comble de l'ignorance, de l'impéritie & de l'extravagance, sans parler que certains sujets perdent beaucoup plus de sang que d'autres avant que de tomber en foiblesse ; ce qui néanmoins paroît avoir été la seule raison qui déterminoit notre empirique à arrêter le sang, & que la quantité qui en couloit devoit être fort différente dans les sujets, selon que l'ouverture étoit plus grande ou plus petite, & le sang plus ou moins épais ; par où l'on voit clairement que cet homme agissoit plutôt par caprice que par raison.

SECT. II.

un homme de très-grande diſtinction, recommandable par ſa probité & ſa bonne foi ; & d'ailleurs très-poli. Il eſt encore vivant, & peut confirmer la vérité du fait à tous ceux qui en douteroient.

Je rapporterai plus bas ce que j'ai obſervé moi-même de ſingulier & de remarquable ſur cet article, lorſque je ferai part au lecteur de ce que l'uſage & l'expérience m'ont appris durant la dernière peſte de Londres.

Sueur préférable à la faignée.

30. Or, quoique je reconnoiſſe l'utilité de la ſaignée dans la peſte, & que l'expérience m'en ait convaincu il y a déjà long-temps, je trouve néanmoins que la méthode de diſſiper par la tranſpiration le levain peſtilentiel, eſt préférable, par pluſieurs raiſons, à celle de l'évacuer par la ſaignée ; d'autant qu'elle n'épuiſe pas tant les forces du malade, & n'expoſe pas la réputation du Médecin, mais elle ne laiſſe pas d'avoir ſes inconvénients.

Ses inconvénients.

Car, en premier lieu, il y a beaucoup de perſonnes, & ſur-tout de jeunes gens d'un tempérament chaud, qu'il eſt très-difficile de faire ſuer ; & ſi on donne de forts ſudorifiques à ces ſortes de malades, & qu'on les couvre beaucoup, on riſque de leur cauſer une frénéſie ; ou, ce qui eſt encore plus fâcheux, au lieu des ſueurs que l'on eſpéroit, on verra paroître des taches peſtilentielles.

Taches peſtilentielles, & pourquoi.

31. Comme la peſte attaque principalement les parties les plus ſpiritueuſes du ſang, il arrive de là, que le mouvement des parties groſſières de cette liqueur eſt ordinairement plus foible que dans les autres inflammations : mais ſes parties plus fines recevant un ſurcroît d'agitation par la nouvelle chaleur que leur communiquent les ſudorifiques, elles entrent comme en fureur, & faiſant effort contre la partie fibreuſe, la briſent & la diviſent entiérement. C'eſt à cette diſſolution des fibres du ſang, que je crois qu'on doit attribuer les taches de la peſte, leſquelles ſemblables à des vibices que laiſſent des coups violents ſur une partie muſculeuſe, ſont d'abord fort rouges, & peu de temps après deviennent noires, ou livides.

Rentrée des bubons.

32. En ſecond lieu, ſi dans les corps qui ſuent aiſément on arrête trop tôt la ſueur, c'eſt-à-dire, avant que toute la matière morbifique ſoit diſſipée, les bubons qui avoient commencé ſur la fin de la ſueur à ſortir heureuſement, prennent un mauvais train : car, comme une partie de la matière qui devoit les groſſir leur a été ſouſtraite, ou ils rentrent facilement, ou du moins ils ne ſuppurent jamais parfaitement ; ainſi qu'il arrive auſſi dans la petite

vérole, quand le malade a trop ſué les premiers jours. Or, le mal étant rentré en dedans, il s'excite dans le ſang une effervefcence qui cauſe ſouvent des exanthêmes, de la manière que nous avons dit ci-deſſus, & ces exanthêmes ſont des ſignes d'une mort prochaine. CHAP. II.

33. Mais pour mieux faire voir comment on peut obvier à ces inconvénients & à d'autres ſemblables, je vais rapporter fidellement ce que j'ai fait & obſervé dans cette maladie depuis le commencement de la dernière peſte.

34. Au commencement de Mai de l'année 1665 je fus appellé auprès d'une Dame de condition, âgée d'environ vingt-un ans, & d'un tempérament ſanguin. Outre une fièvre ardente dont elle avoit été priſe peu de temps auparavant, elle étoit tourmentée de vomiſſements violents, & avoit d'autres ſymptômes fébriles. Je commençai par la faire ſaigner. Le lendemain je preſcrivis un vomitif, afin de prévenir la diarrhée, qui, comme nous avons dit au commencement de cette Section, ſurvient dans le déclin de la fièvre, parce qu'on a manqué au commencement de la maladie de donner un émétique, nonobſtant qu'il y eût des envies de vomir (1). Le vomitif vuida aſſez bien l'eſtomac. Cas extraordinaire.

Le lendemain matin, étant retourné voir la malade, je trouvai qu'elle avoit le dévoiement; ce qui me parut extraordinaire, & me donna beaucoup d'inquiétude. Je jugeai de là que la fièvre n'étoit pas d'un caractère ordinaire, ce qui fut confirmé par l'événement, & qu'ainſi il falloit la traiter d'une manière différente de celle que j'ai expliquée ci-deſſus, & que j'avois toujours employée juſqu'alors avec ſuccès. C'eſt pourquoi je crus devoir appeller avec moi un Médecin plus ancien. Nous réitérâmes d'un avis commun la ſaignée, qui nous parut néceſſaire à cauſe de l'âge & du tempérament de la malade, & de l'ébullition violente du ſang. Nous fîmes donner des cordiaux médiocrement rafraîchiſſants, & des lavements de deux en deux jours. Vers la fin de la maladie, comme il ſurvint des ſymptômes extraordinaires, qu'on regarde ordinairement comme des ſignes d'une exceſſive malignité, nous ordonnâmes quelques puiſſants alexipharmaques. Mais tout fut inutile, & la malade mourut vers le quatorzième jour.

(1) Voyez *Sect.* 1, *Chap.* 4. *num.* 9.

SECT. Iʳᵉ.

Réflexions qu'il occasionna.

35. Le caractère extraordinaire de cette fièvre me tourmenta l'esprit durant quelques jours ensuite; & je ne savois qu'en penser. Enfin, me rappellant que, même après qu'on eut réitéré la saignée, la chaleur brûlante avoit persévéré; que la malade avoit les joues rouges; qu'un peu avant sa mort elle avoit rendu quelques gouttes de sang par le nez; que le sang qu'on lui avoit tiré, étant refroidi dans les poëlettes, ressembloit à celui des pleurétiques; qu'elle avoit eu un peu de toux, & de légères douleurs de poitrine; qu'on étoit alors à la fin du printemps & au commencement de l'été, qui est un temps où il n'y a guère de fièvres continues; car alors elles cessent d'elles-mêmes, & deviennent intermittentes, ou tournent en pleurésies & en d'autres inflammations de ce genre; qu'enfin les pleurésies étoient alors très-épidémiques:

Méthode curative qui en résulta.

Toutes ces circonstances bien examinées, je fus d'avis que la fièvre dont il est question, n'étoit que le symptôme d'une inflammation ou fluxion de poitrine, quoiqu'elle ne fût pas accompagnée des signes pathognomoniques de la pleurésie ou de la péripneumonie, & qu'il n'y eût ni douleur de côté, ni difficulté considérable de respirer. En un mot, je me persuadai que j'aurois dû traiter cette maladie entiérement de la même façon que j'avois souvent traité avec succès la pleurésie.

Cette idée fut ensuite heureusement confirmée par l'expérience; car peu de temps après, ayant été appellé auprès d'un homme qui avoit absolument la même maladie, je le traitai & le guéris par le remède qui convient dans la pleurésie, c'est-à-dire, par des saignées réitérées. Vers la fin de Mai & le commencement de Juin de la même année, quantité de malades qui avoient la même fièvre, laquelle étoit déjà fort épidémique, eurent recours à moi, & je les guéris de même par des saignées. Ce fut alors que la peste commença à faire d'horribles ravages à Londres; & elle vint à un tel degré de violence, que dans cette seule ville elle enleva sept mille ames en sept jours.

36. Je n'ose pas décider si on doit donner le nom de peste à la fièvre dont je parlois tout maintenant. Ce que je sais indubitablement, c'est que tous ceux de mon voisinage, qui en ce temps-là & quelque temps après furent attaqués de la peste & de tous les symptômes qui lui sont particuliers, eurent les mêmes accidents, soit au commencement, soit dans le cours de la maladie.

Au reste, voyant le danger qui me menaçoit de près, je

je me déterminai enfin par le conseil de mes amis à fuir avec les autres, & je transportai ma famille à quelques lieues de Londres. Mais je revins en cette ville avant mes voisins, & dans le temps où la contagion étoit encore assez violente pour qu'on fût obligé d'avoir recours à moi, faute de meilleurs Médecins. Peu de temps après je vis un grand nombre de malades qui avoient la fièvre; & je fus extrêmement surpris de trouver que cette fièvre ressembloit à celle que j'avois traitée avec tant de succès avant mon départ. C'est pourquoi, fondé sur ma propre expérience, & la préférant à tous les préceptes qui ne sont appuyés que sur la théorie, je ne fis pas difficulté d'employer pareillement la saignée dans cette occasion.

Chap. II.

Fievre pestilentielle guérie par les saignées.

37. Je continuai ainsi avec un succès merveilleux à traiter plusieurs malades par des saignées copieuses, en y joignant une tisane & une diette rafraîchissante; mais il y en eut quelques-uns où je ne réussis pas, à cause de l'opiniâtreté des assistans qui, se laissant aller aux préjugés vulgaires, ne me permirent pas de tirer la quantité nécessaire de sang. Les malades en furent la victime; car en faisant tant que de les saigner, il eût fallu les saigner suffisamment, ou bien ne pas s'en mêler du tout. Me voyant donc ainsi traversé dans ma pratique, je crus qu'il seroit avantageux de trouver un autre moyen que la saignée pour guérir cette maladie.

Inconvénient de trop peu saigner.

38. Mais avant que d'en parler, je rapporterai ici un exemple du mauvais succès que j'eus une fois, non pour avoir saigné, mais parce qu'on m'empêcha de saigner autant que je voulois, & par conséquent sans qu'il y eût de ma faute.

Ayant été appellé auprès d'un jeune homme d'un tempérament sanguin & robuste, qui depuis deux jours avoit une fièvre violente, avec des douleurs de tête, des étourdissements, un vomissement énorme, & d'autres pareils symptômes, & ne trouvant aucun signe de tumeur, j'ordonnai qu'on lui fit sur le champ une saignée copieuse. Le sang, étant refroidi, se trouva couvert d'une couenne, comme celui qu'on tire aux pleurétiques. Je prescrivis aussi une tisane rafraîchissante, avec des bouillons & des juleps de même. Après midi, le malade fut saigné pour la seconde fois, & on lui tira une pareille quantité de sang; ce qui fut encore réitéré de la même façon, le grand matin du jour suivant.

Preuve de cela par un exemple.

Etant allé voir mon malade sur la fin de ce jour-là, je

Sect. II.

le trouvai beaucoup mieux. Mais ses amis ne vouloient pas absolument qu'on le saignât davantage. Je leur soutins au contraire que cela étoit nécessaire, ajoutant qu'il ne falloit plus qu'une saignée pour mettre le malade hors de danger; que si on ne la faisoit pas, il eût mieux valu n'en point faire du tout, & s'y prendre par les sueurs; en un mot, que le malade mourroit très-surement, si on ne le saignoit pas. L'événement vérifia ma prédiction : car cette dispute ayant fait perdre l'occasion d'agir, il parut le lendemain des taches de pourpre, & le malade mourut au bout de quelques heures; d'autant que toute la masse du sang fut corrompue & son tissu dissous par les restes de la matière peccante qui y séjournèrent, & qui auroient dû être évacués entiérement, puisque la saignée si souvent réitérée avoit empêché la formation de l'abcès.

39. Comme donc je rencontrois fréquemment de pareils obstacles, & que cela me chagrinoit, je me mis à examiner, avec la plus sérieuse attention, si je ne pourrois pas découvrir, pour traiter cette maladie, une méthode qui fût aussi efficace que la saignée, & qui, cependant, révoltât moins les esprits. Après beaucoup de recherches & de méditations, je découvris enfin la méthode suivante, dont je me suis toujours bien trouvé, & qui m'a parfaitement réussi.

Méthode substituée à la saignée.

40. D'abord, si la tumeur ne paroissoit pas encore, je faisois faire une saignée médiocre, & proportionnée aux forces & au tempérament du malade; ensuite de quoi la sueur venoit aisément; au lieu que sans cela il étoit extrêmement difficile de l'exciter, & qu'on risquoit même par là d'augmenter l'ardeur de la fièvre; & par conséquent de produire des taches de pourpre. Le dommage que la saignée, quelque petite qu'elle fût, auroit causé en d'autres occasions, se trouvoit abondamment compensé par la sueur avantageuse qui suivoit immédiatement.

Après la saignée, que je faisois faire dans le lit lorsque toutes choses étoient déjà prêtes pour provoquer la sueur, j'ordonnois aussitôt qu'on couvrît bien le malade, & qu'on lui mît autour de la tête une bande de flanelle. Cette bande de flanelle aide plus à la sueur qu'on ne s'imagineroit d'abord : ensuite, s'il n'y avoit pas de vomissement, je donnois les sudorifiques que voici, ou d'autres semblables.

Prenez thériaque d'Andromaque, demi-gros; électuaire

d'œuf, un ſcrupule; poudre de patte d'écreviſſes composée, douze grains; cochenille, huit grains; ſafran, quatre grains; ſuc de kermès, quantité ſuffiſante. Faites un bol, que le malade prendra de ſix en ſix heures, buvant par deſſus ſix cuillerées du julep ſuivant.

CHAP. II.

Bol ſudorifique.

Prenez eaux de chardon béni & de ſcordium composées, de chacune trois onces; eau thériacale, diſtillée, deux onces; ſyrop d'œillets, une once. Mêlez tout cela pour un julep.

Julep ſudorifique.

41. Lorſque le vomiſſement empêchoit l'uſage des ſudorifiques, comme il arrive très-ſouvent dans la peſte & dans les fièvres peſtilentielles, j'attendois pour les donner, que le malade commençât à ſuer par le ſeul poids des couvertures, & en lui mettant de temps en temps un bout du drap ſur le viſage, pour retenir les vapeurs de la reſpiration. Car, comme le cours de ventre & le vomiſſement viennent de ce que les particules de la matière morbifique ſont repouſſées en dedans, & ſe déposent ſur l'eſtomac & les inteſtins; ces deux accidents ne manquent pas de ceſſer d'eux-mêmes, dès que les particules de cette matière ſe portent vers la ſuperficie du corps; & c'eſt une choſe qui mérite infiniment d'être remarquée. Ainſi, quelque violent qu'ait été le vomiſſement avant que le malade ait commencé à ſuer, les remèdes que l'on donnera enſuite ne seront plus revomis, & ils contribueront à augmenter les ſueurs.

Temps de donner les ſudorifiques.

42. Je me ſouviens, qu'ayant été une fois appellé par un Apothicaire pour voir ſon frère qui étoit fort mal d'une fièvre peſtilentielle, & ayant proposé de donner au malade un ſudorifique, l'Apothicaire me répondit qu'il lui en avoit déjà donné pluſieurs, & des plus forts, mais inutilement, parce qu'il les avoit tous revomis. Là-deſſus, je dis à l'Apothicaire d'apporter le plus diſgracieux & le plus dégoûtant de tous ceux qu'il avoit donnés à ſon frère, & que je ferois aiſément enſorte qu'il ne le revomît pas. La choſe arriva comme j'avois promis; car le malade ayant commencé à ſuer, ſans autre ſecours que le poids des couvertures, il prit un gros bol de thériaque de Veniſe, & le garda. Ce remède lui procura une ſueur copieuſe qui le tira d'affaire.

43. Quand la ſueur avoit une fois commencé, je l'entretenois en faiſant avaler de temps en temps au malade un verre de petit-lait altéré par la ſauge, ou de bière dans laquelle on avoit fait bouillir un peu de macis; & je con-

Combien de temps devoit durer la ſueur

Sect. II.

tinuois la ſueur durant 24 heures, défendant d'eſſuyer en aucune façon le malade pendant ce temps-là : je ne permettois pas même de changer de chemiſe, quelque ſale & trempée qu'elle fût, que 24 heures après que la ſueur étoit finie : & c'eſt à quoi il faut avoir grande attention ; car ſi la ſueur ceſſe plus tôt, les ſymptômes recommencent auſſitôt avec violence ; & la vie du malade, qu'une plus longue ſueur auroit miſe en ſûreté, reſte par-là en très-grand danger.

Réponſe à une objection contre cette conduite.

44. Auſſi ne puis-je aſſez m'étonner de la conduite de Diemerbroeck & de quelques autres Médecins, qui, ſur un prétexte auſſi léger que celui de ménager les forces du malade, interrompent la ſueur : car quiconque eſt tant ſoit peu verſé dans le traitement de la peſte, doit néceſſairement avoir obſervé, que lorſque le malade eſt trempé de ſueur, il a plus de forces qu'auparavant. Je ne craindrai pas de rapporter ouvertement, & de ſoutenir ce que l'uſage & l'expérience m'ont appris ſur cette matière.

Pluſieurs malades que j'ai fait ſuer l'eſpace de 24 heures, bien loin de ſe plaindre que cela les eût affoiblis, aſſuroient au contraire qu'ils étoient plus forts à proportion qu'ils ſuoient davantage. J'ai ſouvent vu avec étonnement, que quelques heures après la première ſueur, qui étoit l'effet des remèdes, il en venoit une autre plus naturelle, plus abondante, qui ſoulageoit beaucoup plus, & qui ſembloit être véritablement critique, & emporter juſqu'à la racine de la maladie.

Au reſte, je ne vois pas qu'il y ait aucun inconvénient de donner au malade dans le fort de la ſueur des bouillons propres à le fortifier. Ainſi on a tort d'objecter qu'il n'eſt pas en état de ſupporter de longues ſueurs. Que ſi l'on a lieu de craindre qu'il ne tombe en défaillance vers la fin de la ſueur, je permets de lui donner un peu de bouillon de poulet, un œuf, ou quelque autre choſe ſemblable. Tout cela joint aux cordiaux & aux boiſſons que j'emploie pour entretenir la ſueur, empêchera ſuffiſamment que les forces ne s'épuiſent. Mais il n'eſt pas beſoin d'apporter un plus grand nombre de raiſons en faveur d'une pratique, dont l'utilité eſt manifeſte ; & ce qui le prouve démonſtrativement, c'eſt ce qui arrive tandis que le malade eſt baigné de ſueur ; car alors il croit ſe bien porter, & les aſſiſtants jugent de même qu'il eſt hors de danger. Mais dès que le corps commence à ſe deſſécher, & que la ſueur eſt interrompue, tout va plus mal, & la maladie devient pire que jamais.

CHAP. II.

Ce qu'il faut faire après la sueur.

45. Durant 24 heures, depuis que la sueur est finie, il faut éviter soigneusement le froid, & laisser la chemise se sécher d'elle-même sur le corps; il faut que tout ce que l'on boit soit un peu chaud, & continuer encore alors l'usage du petit-lait altéré par la sauge. Le lendemain je donne une médecine ordinaire; savoir, une infusion *de tamarins, de feuilles de séné & de rhubarbe, où l'on ajoute la manne, & le syrop de roses solutif* (1). Ce fut par une telle méthode, que l'année qui suivit la peste, je guéris un grand nombre de gens qui avoient la fièvre pestilentielle; ensorte qu'il ne me mourut pas une seule personne de cette maladie, depuis que j'eus commencé à suivre cette méthode (2).

46. Mais quand la tumeur a une fois paru, je n'ai

---

(1) Voyez *Sect. 1. Chap. 4. num. 35.*

(2) Les indications curatives dans la peste, dit le célèbre Hoffmann, sont 1°. d'aider la nature à évacuer le virus par les émonctoires propres, & sur-tout par ces tumeurs critiques qui sont le moyen ordinaire pour cela; 2°. de soutenir les forces, & d'obvier aux symptômes urgents. Il conseille de ménager les remèdes, & observe que le moins qu'on en d nne est le meilleur. Il avertit judicieusement d'éviter les remèdes chauds ou alexipharmaques, comme on les nomme d'ordinaire, parce qu'ils augmentent la chaleur & l'anxiété, aident la dissolution des fluides, font rentrer dans le sang le virus pestilentiel, & le poussent sur les parties nerveuses. De ce genre sont tous les esprits volatils urineux & huileux, & les sels volatils. Les mixtures avec des acides sont ici très-utiles & très-sûres. Les narcotiques sont généralement nuisibles; mais les cordiaux modérés sont utiles. Il faut donner un émétique dès qu'il y a des maux de cœur, après quoi un sudorifique donné tout de suite a quelquefois guéri la maladie dès le commencement. Le nitre est excellent dans les corps replets, dans les tempéramens bilieux & sanguins; & lorsque la chaleur est considérable, la fièvre violente est accompagnée de soif & de mal de tête. Il est toujours plus sûr de mêler le nitre avec le camphre, car le nitre corrige la qualité vaporeuse du camphre, & celui-ci corrige à son tour la froideur du nitre, & l'on a un remède qui est en même temps alexipharmaque & antiphlogistique. Les laxatifs sont très-nuisibles au commencement de la maladie, mais excellents dans le déclin. Les extrémités du chaud & du froid doivent être également évitées pendant le traitement.

Si les bubons sont lents à paroître, il faut les exciter par les topiques attractifs, par les ventouses, & même les vésicatoires. Quand ils paroissent, il faut aider la suppuration par des cataplasmes digestifs faits avec les figues, les oignons de lis, les oignons mis sous la cendre, la farine de graine de lin, le miel & le safran; ou par des emplatres maturatifs, comme le diachylum avec les gommes, l'emplâtre de mélilot, ou de mucilage. Lorsque la suppuration est formée, il faut ouvrir les bubons, & ensuite les panser avec le baume d'Arcæus,

SECT. II. jamais osé tirer de sang, même dans les sujets les moins disposés à suer, appréhendant que la matière morbifique venant tout à coup à rentrer dans les vaisseaux désemplis, ne causât la mort sur le champ. Néanmoins on pourroit peut-être saigner sans beaucoup de danger, pourvu qu'on fit suer incontinent après la saignée, & que la sueur fût continuée aussi long temps que nous avons dit ci-dessus, afin qu'elle pût dissiper insensiblement toute la tumeur. Cette méthode seroit bien moins dangereuse, que d'attendre trop long-temps la parfaite maturation de l'abcès, laquelle dans une maladie aussi rapide que la peste, est extrêmement douteuse & incertaine.

47. Enfin, pour finir cette matière, si le Lecteur trouve que je me sois trompé en quelque chose par rapport à la théorie, je le prie de m'excuser : mais pour ce qui est de

---

mêlé quelquefois avec le basilicum, donnant le temps à la matière de s'écouler, & ne se hâtant pas trop de cicatriser.

On traitera les charbons en frotrant leurs bords avec un liniment digestif, & les couvrant ensuite d'un cataplasme fait avec l'ail rôti, la fiente de pigeons, la thériaque de Venise, & l'huile de térébenthine ; & quand l'escare sera tombée, on frottera l'endroit avec l'onguent égypriac, ou autres semblables ; mais s'il y a une corruption gangréneuse, & qu'elle se répande, il faut scarifier la partie affectée, & y appliquer une liqueur capable d'arrêter l'inflammation & la corruption, telle que la suivante dont j'ai souvent éprouvé les bons effets.

Prenez *esprit de vin rectifié, quatre onces ; camphre, deux gros ; safran & nitre artificiel, de chacun un gros : mettez infuser ces drogues ensemble.*

Le nitre artificiel est fait avec l'esprit de sel ammoniac & l'esprit de nitre, & se dissout parfaitement dans l'esprit de vin.

Si ces remèdes sont inutiles, il faut avoir recours au cautère actuel, & ensuite adoucir l'escare en la frottant avec du beurre frais.

Les meilleurs moyens de se garantir de la peste, sont, 1°. d'abandonner les lieux infectés ; 2°. d'éviter tout ce qui affoiblit le corps, arrête la transpiration, & engendre des crudités dans les premières voies, comme le travail excessif, la trop grande application d'esprit, les longues veilles, le bain chaud, les trop grandes évacuations, le trop de nourriture, &c. 3°. si le corps est plein de mauvaises humeurs, d'en corriger le vice par le moyen des balsamiques tempérés, mêlés avec les acides, pris à une dose modérée, & non pas trop souvent ; 4°. de boire des liqueurs généreuses dans les temps convenables, & avec modération, particulièrement du vin du Rhin, qui, à raison de sa légère acidité, est estimé excellent contre la putréfaction ; 5°. enfin d'éviter les passions violentes, tâchant de conserver une constante fermeté d'ame, & éloignant de soi toute crainte & tout abattement de cœur.

la pratique, je déclare que je n'ai rien dit que de vrai, ni rien proposé qui ne me soit parfaitement connu. Aussi, quand le dernier jour de ma vie sera arrivé, ma conscience me rendra témoignage, non-seulement que j'ai travaillé avec toute la diligence & la bonne foi possible à la guérison de tous les malades, de quelque état & condition qu'ils fussent, qui se sont confiés à mes soins, n'y en ayant aucun que je n'aie traité comme je voudrois qu'on me traitât moi-même, si j'avois les mêmes maladies; mais encore que j'ai employé toute l'application d'esprit dont j'ai été capable, afin de pouvoir laisser après ma mort une méthode plus sûre de guérir les maladies : car je crois que la moindre nouvelle découverte dans cet art, quand elle n'apprendroit autre chose qu'à guérir le mal de dent, ou les cors des pieds, est infiniment plus estimable que toutes les spéculations subtiles & les hypothèses, qui ne servent peut-être pas davantage au Médecin pour la guérison des maladies, qu'il serviroit à un Architecte d'être habile Musicien pour construire des édifices.

Le terme de *nature* expliqué.

48. Je joindrai ici une remarque, afin de faire entendre ma pensée, & d'empêcher qu'on ne la prenne dans un mauvais sens. On a vu qu'en parlant de la peste je me sers souvent du mot de *nature*, & que j'attribue à cette nature divers effets, ni plus ni moins que si c'étoit une substance particulière, mais répandue par tout l'univers, & qui gouvernât tous les corps avec jugement & avec intelligence, comme quelques Philosophes semblent l'avoir entendu quand ils parlent de l'*ame du monde*.

Pour moi, qui n'affecte la nouveauté ni dans les choses ni dans les paroles, je me suis servi d'un mot ancien, mais dans un bon sens, ce me semble, & dans le même sens que l'entendent & que l'emploient tous les gens sages : car par la *nature*, j'entends toujours l'assemblage des causes naturelles, qui, quoique brutes & entiérement destituées d'intelligence, sont néanmoins conduites avec une extrême sagesse dans leurs opérations & leurs effets; d'autant que le souverain Etre dont la puissance les a produites, & de la volonté duquel elles dépendent, les a tellement disposées par sa sagesse infinie, qu'elles suivent dans les opérations qui leur sont propres, un ordre fixe & une méthode constante; & quoiquelles ne fassent rien au hasard, & qu'elles agissent toujours de la manière la plus avantageuse au bien commun de l'univers, & la plus convenable à leurs natures particulières, elles ne

laissent pas d'être de purs automates, qui ne se meuvent point d'eux-mêmes, mais seulement par la volonté du Créateur (1).

---

(1) Le terme de *nature* n'étant pas expliqué par notre Auteur d'une manière entièrement conforme au sens dans lequel il se prend d'ordinaire en Médecine, nous joindrons ici une définition de ce terme plus claire & plus complète, tirée du même Hoffmann. » Nous » n'entendons autre chose par *nature*, dit-il, que le mouvement » progressif & circulaire du sang & des autres liqueurs, dépendant » de la contraction & dilatation réciproque du cœur, des vaisseaux, » & des autres solides qui contiennent les fluides, par lequel mou- » vement des solides & des fluides il se fait une sécrétion continuelle » des parties utiles ou nutritives, qui doivent être retenues pour le » service du corps, & une excrétion des parties inutiles & excré- » mentitielles qui doivent être évacuées par les émonctoires & cou- » loirs convenables ».

Dans un autre endroit, Hoffmann explique d'une manière plus concise le sens dans lequel il prend le terme de *nature*. » La nature, » dit-il, est un terme dont nous nous servons pour signifier la » structure & le mécanisme du corps, agissant avec certaines puis- » sances, & selon certaines loix nécessaires & mécaniques établies » par le Créateur ».

Hippocrate appelle en peu de mots la nature, » l'assemblage de » toutes les choses qui concourent à une santé parfaite », & fait entendre qu'elle doit être le fondement de tout raisonnement en Médecine.

SECTION III.

CHAPITRE PREMIER.

Conſtitution épidémique des années 1667, 1668, & en partie de 1669 à Londres.

1. L'AN 1667, aux approches de l'équinoxe du printemps, les petites véroles qui, durant la conſtitution peſtilentielle des deux années précédentes, n'avoient point paru du tout, ou n'avoient paru que très-rarement, commencèrent à ſe faire ſentir; & augmentant de jour en jour, elles furent très-épidémiques en automne. Depuis ce temps-là elles diminuèrent peu à peu, & à l'entrée de l'hiver elles étoient rares. Mais le printemps ſuivant elles ſe renouvellèrent avec violence, & perſiſtèrent dans cet état juſqu'à l'hiver, qui les affoiblit comme l'année d'auparavant. Enfin, elles ſe renouvellèrent pour la troiſième fois au commencement du printemps ſuivant, mais elles furent moins violentes & moins fréquentes qu'elles n'avoient été les deux années précédentes; & au mois d'Août de 1669 elles ceſſèrent entiérement pour faire place à une dyſſenterie épidémique.

Progrès des petites véroles de cette conſtitution.

Sur la fin des deux années, pendant leſquelles cette conſtitution régna, il y eut à Londres un plus grand nombre de petites véroles que je ne me ſouviens d'en avoir jamais vu, ni avant, ni depuis ce temps-là; mais comme elles n'avoient rien d'extraordinaire, elles enlevèrent peu de gens eu égard au grand nombre de ceux qui en furent attaqués.

Bonne eſpece de petites véroles.

2. Lorſque les petites véroles commencèrent, il parut une nouvelle ſorte de fièvre, peu différente des petites véroles d'alors, ſi on excepte l'éruption des puſtules & tout ce qui en dépend. Nous traiterons de cette fièvre en particulier dans la ſuite; elle attaqua beaucoup moins de gens que ne firent les petites véroles; mais elle dura auſſi long-temps. Elle prit de nouvelles forces en hiver, dans le temps que les petites véroles diminuoient; & lorſque celles-ci ſe renouvellèrent au printemps, elle leur céda la place; enſorte qu'elles furent les principales maladies épi-

Nouvelle fievre en même temps.

démiques de cette conftitution. Mais la fièvre dont il s'agit ne ceffa jamais entiérement pendant ce temps-là ; & ce ne fut qu'au mois d'Août de 1669 qu'elle difparut tout à fait avec la petite vérole.

SECT. III.

Et diarrhée.

3. Ces deux maladies épidémiques furent accompagnées d'une troifième, favoir, d'une diarrhée; fur-tout pendant le dernier été que dura cette conftitution, & lorfqu'elle étoit déjà difpofée à produire la dyffenterie qui vint enfuite. Quoi qu'il en foit, il eft du moins conftant que cette diarrhée avoit tant de rapport avec la fièvre qui régnoit alors, qu'elle ne fembloit être autre chofe, que la fièvre même qui s'étoit jettée en dedans, & qui exerçoit fon action fur les inteftins.

4. Je traiterai en particulier de ces trois maladies, qui étoient les feules véritablement épidémiques de cette conftitution; & je commencerai par les petites véroles, fur lefquelles je m'étendrai davantage, parce que celles qui régnèrent pendant ces années-là me parurent les plus naturelles & les plus régulières qu'on puiffe voir, d'autant qu'elles offroient les mêmes phénomènes & produifoient les mêmes fymptômes dans tous ceux qui en étoient attaqués; & qu'ainfi on doit fe régler fur elles, comme fur les plus parfaites en leur genre, pour connoître la véritable hiftoire de la petite vérole, & la véritable manière de traiter cette maladie.

Fievre & petite vérole particuliere dans chaque conftitution.

5. Car il faut remarquer que chaque conftitution particulière caufe non-feulement une fièvre qui lui eft propre, mais encore un genre particulier de petites véroles, qui font d'un même genre pendant les années de cette conftitution, & d'un autre genre les années fuivantes, quelque reffemblance qu'elles paroiffent avoir, à raifon de certains phénomènes qui font communs à toutes les petites véroles. Tel eft le jeu de la nature dans la production des maladies épidémiques.

6. Je vais donc écrire, avant toutes chofes, l'hiftoire des petites véroles des années dont il s'agit maintenant; & je les nommerai *régulières*, afin de les diftinguer des petites véroles *irrégulières* qui régnèrent les années fuivantes; enfuite, j'ajouterai la méthode qui m'a le mieux réuffi en les traitant.

CHAPITRE II.

Petites Véroles régulieres des années 1667, 1668, *& d'une partie de* 1669.

1. LORSQUE les petites véroles sont épidémiques, & en même temps régulières & bénignes, comme celles dont nous parlons, elles commencent vers l'équinoxe du printemps; lorsqu'elles sont non-seulement épidémiques, mais encore irrégulières & dangereuses, elles commencent quelquefois plus tôt, savoir dès le mois de janvier (1); elles attaquent des familles entières, sans épargner personne, de quelque âge qu'il soit, à moins qu'on n'ait déjà eu cette maladie. Ceux mêmes qui ont eu des petites véroles bâtardes, lesquelles sont d'une nature bien différente des autres (2), ne sont pas exempts de celles-ci.

En quel temps commencent les petites véroles.

Les petites véroles, soit régulières, soit irrégulières, sont de deux espèces; savoir, *discrètes*, ou *confluentes* : & quoique ces deux espèces ne diffèrent pas essentiellement, on les distingue néanmoins sans peine l'une de l'autre par certains symptômes considérables qui accompagnent l'une, & non pas l'autre.

Deux sortes de petites véroles.

2. Les petites véroles *discrètes* commencent par un froid & un frisson, qui est suivi d'une grande chaleur, d'une douleur considérable à la tête & au dos, d'envies de vomir, d'une grande disposition à suer (ce quil faut entendre des adultes; car je n'ai jamais observé cette dis-

Petites véroles discretes, & leurs symptomes.

(1) Boerhaave observe que si la petite vérole vient à se faire sentir dans un lieu où il n'y en ait pas eu depuis six ans, soit qu'elle commence vers la fin de Janvier, ou dans le mois de Février, il régnera l'été suivant des petites véroles épidémiques très-dangereuses, mais que la maladie est facile à guérir dans le commencement; c'est pourquoi il faut avoir beaucoup d'attention à sa nature & au traitement qu'elle demande, &c. ensorte que l'été, quand elle sera extrêmement dangereuse, on soit prêt à lui opposer les remèdes les plus convenables, quoiqu'alors elle soit ordinairement mortelle; mais si la petite vérole ne paroît qu'au mois de Mai, elle sera bénigne, & d'une bonne espèce. Voyez *Prax. Med. vol.* 5. *p.* 299.

(2) De mille personnes qui ont eu la petite vérole, à peine une seule l'a-t-elle une seconde fois, à moins qu'elle ne soit d'une espèce différente. Ainsi une personne qui a eu une petite vérole discrète, peut en avoir une confluente; mais si elle a eu une confluente, elle ne sera jamais plus attaquée de cette maladie. *Le même.*

SECT. III.

position dans les enfants, ni avant, ni après l'eruption des pustules); d'une douleur vers la fossette du cœur quand on la presse; d'un assoupissement, sur-tout dans les enfants, & quelquefois même d'accès épileptiques. Si les enfants qui sont attaqués de ces accès ont déjà toutes leurs dents, je soupçonne toujours que la petite vérole va paroître; & en effet, elle paroît ordinairement quelques heures après, ce qui justifie mon pronostic. Par exemple, si l'enfant a un accès épileptique sur le soir, comme il est ordinaire, la petite vérole paroîtra le lendemain matin; & j'ai très-souvent observé que les petites véroles qui arrivent aux enfants immédiatement après des accès épileptiques, produisent de grosses pustules, sont bénignes, d'un bon caractère, & rarement confluentes.

Voilà à peu près les symptômes qui accompagnent la petite vérole dans son commencement, & qui, le plus souvent, précedent l'éruption des pustules. Néanmoins, il arrive quelquefois dans les sujets dont le sang est d'un tissu fort lâche & fort susceptible d'altérations, que la séparation de la matière morbifique se fait insensiblement & par degrés, sans aucune incommodité considérable, jusqu'à l'éruption des pustules, qui n'est autre chose que l'expulsion de cette matière.

Temps & maniere de l'éruption.

3. L'éruption des petites véroles discrètes se fait ordinairement le quatrième jour de la maladie, en comprenant dans ce nombre le premier jour : quelquefois elle se fait un peu plustôt, fort rarement plus tard. Alors les symptômes diminuent extrêmement, ce qui est le plus ordinaire, ou même ils disparoissent tout-à-fait, & le malade est assez bien, si ce n'est que les adultes ont des sueurs, dont on ne sauroit presque les garantir, quelque légérement qu'on les couvre. Cette disposition à suer ne cesse que quand les pustules parviennent à maturité; & alors elle cesse d'elle-même.

Voici la manière dont se fait l'éruption. On apperçoit d'abord au visage des pustules rougeâtres très-petites, puis au cou, à la poitrine, & enfin sur toutes les parties du corps. Les malades ont une douleur de gorge, & cette douleur augmente à mesure que les pustules croissent. Quand elles ont acquis une certaine grosseur, elles enflamment la peau & la chair voisine.

Commencement & progrès de la suppuration.

4. Environ le huitième jour depuis le commencement de la maladie (car c'est ainsi que je compte toujours), les intervalles qui auparavant étoient blanchâtres, com-

mencent à devenir rouges, & à se tuméfier à proportion du nombre des pustules dont ils sont environnés : ils causent une douleur tensive & lancinante qui augmente toujours, & par conséquent ils s'enflamment. Les paupières sont quelquefois si chargées de pustules & si grossies, que le malade ne peut plus voir ; & alors elles ressemblent assez bien à une vessie gonflée & transparente qu'on leur auroit mis dessus. Les malades perdent quelquefois la vue plus tôt ; savoir, lorsqu'il sort une grande quantité de pustules dès la première éruption. Aussitôt après l'enflure du visage, vient celle des mains, & même des doigts quand les pustules sont en grand nombre.

J'usqu alors, c'est-à-dire, jusqu'au huitième jour, les pustules du visage sont rouges & polies ; mais ensuite elles deviennent blanchâtres & rudes, ce qui est le premier signe que la suppuration commence, & elles rendent une liqueur jaune de couleur de miel. Comme l'inflammation du visage & des mains est alors à son plus haut degré, les intervalles des pustules sont d'un rouge vif & fleuri ; & plus les petites véroles sont bénignes & naturelles, plus aussi les pustules & la peau qui est dans leurs intervalles approchent de cette couleur. A mesure que les pustules du visage mûrissent, elles deviennent chaque jour plus rudes & plus jaunes. Au contraire, celles des mains & du reste du corps deviennent chaque jour moins rudes & plus blanches.

Temps où les pustules commencent à se dessécher.

5. L'onzième jour l'enflure & l'inflammation du visage diminuent visiblement ; & les pustules, tant du visage que du reste du corps, ayant alors acquis la maturité & la grosseur convenables (qui, dans les années dont nous parlons, égaloit celle d'un pois médiocre), elles commencent à se dessécher & à tomber, & pour l'ordinaire elles disparoissent entiérement le quatorzième jour. Néanmoins les pustules des mains sont ordinairement plus opiniâtres que celles des autres parties, & durent un ou deux jours davantage. Les pustules du visage & du reste du corps s'en vont par écailles, & celles des mains se crevent. Les pustules du visage sont suivies d'écailles farineuses, qui laissent quelquefois des creux dans la peau. Ces creux ne s'apperçoivent point encore lorsque les pustules commencent à tomber ; ils ne se font que lorsque les écailles se forment & se détachent successivement, & souvent ils persistent bien du temps après la maladie.

Il est cependant très-rare que ceux qui ont eu une

SECT. III.

petite vérole discrète, en soient marqués, à moins qu'ils ne l'aient eue dans les six derniers mois de l'année; car alors elle laisse des marques, au lieu que la petite vérole confluente en laisse toujours, comme nous dirons ensuite. Durant toute la maladie, le malade ne va point à la selle, ou n'y va que très-rarement. Voilà ce que nous avons à dire sur les petites véroles discrètes.

Description des petites véroles confluentes.

6. Les symptômes des petites véroles *confluentes* sont les mêmes que ceux des discrètes, si ce n'est qu'ils sont plus violentes. La fièvre, l'inquiétude, l'agitation, les envies de vomir, &c. sont plus grandes; & c'est par ces signes qu'un Médecin habile reconnoît, même avant l'éruption, qu'une petite vérole sera confluente. Cependant le malade ne sue pas si facilement que dans les discrètes, ou cette grande disposition à suer marque que par avance ce qu'elles doivent être. De plus, la diarrhée précède quelquefois l'éruption, & dure un ou deux jours; ce que je n'ai pas encore vu dans les petites véroles discrètes.

Temps de l'éruption.

7. L'éruption des confluentes se fait d'ordinaire le troisième jour, quelquefois avant, presque jamais après; au lieu que celle des discrètes arrive ou le quatrième jour, en comptant dès le premier commencement de la maladie, ou ensuite, & très-rarement plus tôt. Plus l'éruption des confluentes précède le quatrième jour, plus aussi elle est abondante (1). Or, quoique ordinairement elle n'attende presque jamais le quatrième jour, il arrive néanmoins quelquefois, mais fort rarement, qu'à raison de quelque symptôme cruel, elle ne se fait que le quatrième ou même le cinquième jour; par exemple, lorsqu'auparavant le malade est tourmenté d'une douleur aiguë, tantôt aux lombes, comme dans la colique néphrétique, tantôt au côté, comme dans la pleurésie, tantôt dans les membres, comme dans le rhumatisme, tantôt enfin dans l'estomac avec de grands maux de cœur & un grand vomissement. Ces cruels symptômes sont rares, mais ils retardent par leur violence l'éruption des pustules; & comme ils paroissent des premiers, ils me font connoître assez clairement que la petite vérole qui doit les suivre, sera confluente & dangereuse.

(1) La plupart des Praticiens remarquent que plus la petite vérole sort lentement, plus elle est bénigne, & mieux elle suppure; celle qui paroît dès le premier jour de la maladie, est estimée la plus mauvaise; celle qui paroît le second, moins mauvaise; celle qui paroît le troisième, encore plus douce; & celle qui paroît le quatrième, la plus bénigne de toutes. *Boerhaave, Prax. Med. vol. 5. p.* 302.

8. Nous avons dit que dans les petites véroles difcrètes, les fymptômes qui fe font fentir dès le commencement de la maladie, ceffent auffitôt après l'éruption. Mais dans les petites véroles confluentes les chofes font bien différentes; car la fièvre & les autres fymptômes fubfiftent plufieurs jours après l'éruption. CHAP. II.

9. Lorfque les petites véroles confluentes fortent, elles reffemblent quelquefois à l'éréfipèle, & d'autres fois à la rougeole; & il n'y a qu'un Médecin fort expérimenté qui puiffe les en diftinguer, du moins quant à leur apparence extérieure: car autrement la diftinction eft aifée, fi l'on fait une attention férieufe au temps de leur éruption, qui n'eft pas la même, & aux autres circonftances qui font bien différentes de ce qui arrive dans l'éréfipèle & dans la rougeole.

Elles reffemblent quelquefois à l'éréfipele, ou à la rougeole.

Dans le progrès de la maladie, les puftules ne s'élèvent pas d'une manière fenfible comme dans les petites véroles difcrètes qui occupent principalement le vifage; mais étant preffées les unes contre les autres, elles reffemblent d'abord à une véficule rouge qui couvre tout le vifage, & elles le tuméfient encore plutôt que ne fait la petite vérole difcrète; enfuite elles font comme une pellicule blanche étendue fur la furface de la peau, & peu élevée au-deffus.

10. Après le huitième jour, la pellicule blanche devient de jour en jour plus rude, & prend une couleur plus brune, & non pas jaune, comme dans les petites véroles difcrètes; enfin, elle tombe par grandes écailles; ce qui n'arrive en certains endroits du vifage, qu'après le vingtième jour, lorfque la maladie a été violente. Plus la petite vérole eft confluente, plus auffi les puftules deviennent brunes en mûriffant, & plus lentement elles s'en vont: au contraire, moins la petite vérole eft confluente, plus auffi les puftules jauniffent, & plus vîte elles difparoiffent.

Temps où elles commencent à fe deffécher.

Cette pellicule ou galle étant tombée ne laiffe aucune inégalité fur le vifage; mais elle eft bientôt fuivie d'écailles farineufes très-corrofives, qui non-feulement creufent beaucoup plus que la petite vérole difcrète, mais défigurent encore le vifage par de vilaines cicatrices. Quelquefois même, lorfque la maladie a été fort violente, l'épiderme des épaules & du dos s'en va, & laiffe ainfi ces parties à découvert.

11. On juge de la grandeur de la maladie par la quantité des puftules du vifage, & non par la quantité de celles qui occupent le refte du corps. Si le vifage en eft entiére-

Par où on juge du danger de cette maladie.

SECT. III.

ment couvert, quoiqu'elles ſoient en très-petit nombre & diſcrètes dans les autres parties, le danger eſt auſſi grand que ſi tout le corps en étoit couvert comme le viſage (1). Au contraire, le danger eſt beaucoup moindre s'il y en a peu ſur la viſage, quelque quantité qu'il y en ait ſur le tronc & ſur les extrémités. Ce que nous diſons du nombre des puſtules, peut ſe dire pareillement du caractère de la maladie. On voit clairement à l'inſpection du viſage, ſi elle eſt maligne ou bénigne.

Puſtules plus groſſes aux pieds & aux mains.

12. J'ai toujours obſervé dans les petites véroles confluentes, que les puſtules des mains & des pieds étoient plus groſſes que celles du reſte du corps, & qu'en général les puſtules devenoient toujours plus petites depuis le bout des extrémités juſqu'au tronc. Voilà ce que j'avois à dire ſur les puſtules.

Salivation & diarrhée dans cette maladie.

13. Mais il y a dans les petites véroles confluentes deux autres ſymptômes non moins importants que les puſtules, ou l'enflure, ou aucun autre des ſymptômes dont nous avons parlé ci-devant; je veux dire la ſalivation dans les adultes, & la diarrhée dans les enfants. La ſalivation eſt ſi ordinaire aux adultes, que de tous ceux que j'ai vus attaqués de petites véroles confluentes, je n'en ai trouvé qu'un ſeul qui ne l'ai pas eue. Mais la diarrhée n'eſt pas ſi ordinaire aux enfants dans cette maladie. De ſavoir ſi la nature produit à deſſein de telles évacuations, parce que dans les petites véroles confluentes les puſtules étant petites & peu élevées, la matière morbifique ne ſauroit être entièrement expulſée, comme dans les petites véroles diſcrètes où les puſtules ſont groſſes & plus élevées; c'eſt ce que je ne décide point, d'autant que j'écris ſimplement une hiſtoire, & que je ne réſous pas des problêmes. Ce que je ſais certainement, c'eſt que les deux ſymptômes dont il s'agit accompagnent le plus ſouvent les petites véroles confluentes; & qu'outre cela, l'évacuation qu'ils cauſent eſt d'une auſſi grande néceſſité que les puſtules, ou l'enflure du viſage & des mains.

Temps où commence & finit la ſalivation.

14. La ſalivation vient quelquefois dès que l'éruption commence, & quelquefois un jour ou deux après. On rend

(1) Boerhaave obſerve que le danger eſt toujours proportionné à la quantité des puſtules qui occupent la tête; & il conſeille de baigner les pieds avant l'éruption, afin d'attirer un plus grand nombre de puſtules aux extrémités. *Prax. Med. vol.* 5. *p.* 316.

d'abord

d'abord une matière claire qui, durant quelque temps, sort avec facilité & une grande abondance. Cette salivation ne diffère pas beaucoup de celle que produit le mercure, excepté qu'elle n'a pas une si mauvaise odeur. Vers l'onzième jour, la salive s'étant épaissie, le malade crache avec beaucoup de peine, il est altéré, il tousse de temps en temps en buvant, & la boisson revient par le nez. La salivation cesse le plus souvent dès ce jour-là. Quelquefois aussi, après avoir cessé entièrement pendant un jour ou deux, elle recommence ensuite; mais cela est rare. Le même jour, c'est-à-dire l'onzième, le gonflement du visage diminue en même-temps que la salivation; au lieu de quoi les mains se tuméfient, ou doivent se tuméfier.

15. La diarrhée ne survient pas sitôt aux enfants, que la salivation aux adultes: mais en quelque temps qu'elle survienne, elle dure pendant toute la maladie, à moins qu'on ne l'arrête par des remèdes.

Temps où commence la diarrhée.

16. Dans les petites véroles discrètes & dans les confluentes, la fièvre est violente depuis le commencement de la maladie jusqu'à l'éruption; ensuite elle est moindre, jusqu'au temps de la suppuration & de la maturation des pustules; après quoi elle cesse entièrement.

Temps où la fièvre est plus violente.

17. J'ai toujours observé que quand la maladie étoit violente, il y avoit une espèce de redoublement le soir, & que les symptômes étoient aussi plus terribles en ce temps-là.

18. Voilà une histoire exacte des petites véroles régulières, avec leurs phénomènes véritables & naturels. Je vais parler maintenant des symptômes étrangers ou irréguliers qui leur arrivent lorsqu'elles ne sont pas traitées comme il faut.

19. Ces symptômes irréguliers qui surviennent le huitième jour dans les petites véroles discrètes, & l'onzième dans les confluentes (en comptant toujours dès le premier commencement de la maladie), sont de la dernière importance, & méritent par conséquent une attention singulière; car il est certain que la plupart des malades qui meurent de l'une ou de l'autre de ces petites véroles, meurent le huitième, ou l'onzième jour.

Huitième jour est le plus dangereux dans les petites véroles discretes.

20. Ceux qui ont une petite vérole discrète, voyant qu'ils suent facilement, comme nous avons dit que cela arrivoit aux adultes, & se promettant une heureuse guérison, parce qu'ils espèrent de pouvoir ainsi évacuer le

Régime chaud, quand est pernicieux.

SECT. III.

virus morbifique par les pores de la peau, insistent soigneusement sur les sueurs, tant par des cordiaux pris intérieurement, que par un régime chaud; & ils le font d'autant plus volontiers, que dans le commencement ils se trouvent bien de cette méthode, & qu'elle s'accorde mieux avec l'opinion mal fondée des assistants. Mais enfin, la sueur ayant dissipé la matière qui devoit servir à faire élever les pustules & gonfler le visage, il arrive au contraire, que cette partie, qui auroit dû le huitième jour être tuméfiée, se trouve flasque, & que les intervalles de ses pustules, au lieu d'être enflammés & rouges, se trouvent blancs, nonobstant que les pustules soient rouges & élevées; même après la mort du malade. La sueur, qui jusqu'alors venoit très-facilement, se supprime tout-à-coup d'elle-même, sans que les plus puissants cordiaux puissent la rappeller. Cependant la phrénésie survient, le malade s'agite & se tourmente beaucoup, & il est très-mal; il urine souvent & peu à la fois; enfin, il meurt au bout de quelques heures, contre l'attente des assistants.

Symptômes mortels qu'il cause.

Il faut remarquer néanmoins que si les pustules sont en petit nombre, si c'est en hiver, si le malade est avancé en âge, ou si on l'a saigné; le régime trop échauffant que nous condamnons ici n'empêche pas aussi surement le gonflement du visage, & par conséquent n'est pas aussi funeste, que quand la petite vérole est confluente, que l'on est dans le printemps ou dans l'été, que le malade est jeune, & qu'on n'a point saigné.

Onzieme jour est le plus dangereux dans les petites véroles confluentes.

21. Mais dans les petites véroles confluentes le danger est extrême, & la plupart des malades meurent l'onzième jour; car comme la salivation, qui jusqu'alors mettoit le malade en sureté, cesse ordinairement d'elle-même vers ce temps là, il faut, pour y suppléer, que le gonflement du visage subsiste encore quelque temps après, & que les mains commencent dès-lors à s'enfler considérablement; sans quoi le malade ne sauroit manquer de périr. Et de fait, les pustules étant aussi petites qu'elles sont dans ce genre de petites véroles, non-seulement la salivation, mais encore le gonflement du visage & des mains est absolument nécessaire pour évacuer comme il faut la matière morbifique; & si l'une de ces deux choses manque ou cesse trop tôt, la mort est certaine.

Or, comme dans cette maladie où la chaleur n'est déjà que trop grande, le sang se trouve fort souvent dissous par le régime excessivement chaud qu'on y emploie, &

qu'il se trouve tellement enflammé, qu'il n'est plus propre à chasser peu à peu au dehors le virus (sans rien dire ici des maux que l'on cause en faisant suer à contre temps); il arrive de là, ou que le visage & les mains ne se tuméfient point du tout, ou que ce gonflement cesse avec la salivation. Il est vrai que l'enflure du visage doit un peu diminuer le jour même que finit la salivation, mais elle ne doit cesser entièrement qu'un ou deux jours après, & les mains doivent demeurer considérablement enflées. Il n'est presque point de signe de guérison plus certain que celui-là; & au contraire, quand il manque, le danger est extrême. CHAP. II.

22. Quoi qu'il en soit, la salive qui jusqu'à l'onzième jour étoit claire, & couloit facilement, devient épaisse & visqueuse, & menace de suffoquer le malade. La boisson qu'il prend, tombe aisément dans le poumon; ce qui fait qu'elle est rejettée par le nez avec une violente toux: la voix est rauque; il survient un assoupissement profond; enfin le malade succombe à tant de maux, & il meurt le jour que nous avons dit. D'où vient le danger.

23. Il y a encore d'autres symptômes qui arrivent dans tous les temps de la maladie, tant dans les petites véroles discrètes, que dans les confluentes.

La phrénésie, par exemple, survient quelquefois à cause de la trop grande effervescence du sang. Alors le malade devenu furieux, & ne pouvant souffrir la chaleur, résiste avec une force terrible, aux efforts de ceux qui veulent l'arrêter & le retenir au lit. Phrénésie.

D'autres fois la même cause produit un effet tout contraire, savoir, une affection comateuse; ensorte que le malade ne s'éveille presque jamais qu'à force d'être poussé continuellement. Affection comateuse.

24. Quelquefois aussi dans cette maladie, de même que dans la peste, l'inflammation ayant causé une dissolution du sang, il paroît entre les pustules des taches de pourpre, qui sont presque toujours des présages de mort. Cela arrive principalement lorsque la maladie est épidémique, & que la constitution de l'air la favorise particuliérement. On voit quelquefois en différents endroits sur le sommet des pustules de petites taches noires, de la grandeur tout au plus d'une tête d'épingle, avec un enfoncement au milieu. Comme ces taches viennent de trop grande chaleur, elles prennent ensuite une couleur brune quand on emploie un régime plus tempéré, & enfin une couleur jaunâtre, Taches de pourpre.

SECT. III.

telle que doivent l'avoir naturellement les pustules des petites véroles régulières & légitimes; & une preuve qu'elles doivent avoir cette couleur, c'est que plus elles en approchent, quant elles sont parvenues à maturité, plus aussi tous les symptômes sont modérés; & au contraire.

Urine sanglante.

25. Dans les jeunes gens qui ont cette maladie, principalement s'ils ont fait des excès de vin, ou de quelque autre liqueur spiritueuse, le sang est quelquefois si échauffé & si agité, qu'il force les artères, & s'ouvre un chemin dans la vessie, ensorte que le malade urine du sang (1); ce qui est presque le plus redoutable & le plus funeste symptôme qu'on puisse voir dans toute cette maladie.

Crachement de sang.

26. La même cause produit quelquefois, mais plus rarement, une hémoptysie du poumon. Ces deux hémorrhagies arrivent le plus souvent dans le commencement de la maladie, avant l'éruption des pustules; ou si les pustules paroissent en quelques endroits, elles ne paroissent point encore dans la plupart des autres, & elles deviendroient très-confluentes, si l'hémorrhagie ne faisoit périr d'avance le malade.

Suppression d'urine.

27. Quelquefois aussi il survient, pour comble de malheur, une suppression totale d'urine, sur-tout dans les jeunes gens, & cela dans la force, ou même dans le déclin de la petite vérole discrète.

Autres symptômes.

28. Il y a encore d'autres symptômes qui viennent quelquefois des causes contraires aux précédentes : par exemple, si le malade a souffert du froid, ou si on lui a tiré mal à propos une grande quantité de sang; ou si on l'a trop purgé : car il arrive quelquefois de là que les pustules s'applatissent & s'affaissent tout d'un coup, & qu'il survient une diarrhée, laquelle est extrêmement dan-

---

(1) On a quelquefois pris la rougeur de l'urine pour une urine sanglante; ainsi, il est bon d'observer que si cette couleur vient d'un mélange de sang, ce sang, après que l'urine aura reposé, se coagulera & tombera au fond du vaisseau, & la partie supérieure de l'urine restera claire.

Ce dangereux symptôme semble provenir de l'âcreté des liqueurs, & de la dissolution du sang, le mélange & la cohésion de ses parties étant détruits par le degré considérable de putréfaction qui accompagne cette maladie. C'est de la même cause que viennent apparemment les selles sanglantes que l'on voit souvent dans cette maladie, & dont notre Auteur ne dit pas un mot, comme aussi toute autre hémorrhagie.

gereuse, si le malade est un adulte, comme nous avons déjà remarqué ci-dessus; d'autant que la matière morbifique étant portée en dedans, la nature n'est plus en état de l'évacuer comme il faut, par les pores de la peau. De plus, les mêmes causes empêchent le gonflement du visage & des mains, lequel est aussi avantageux aux malades que l'éruption des pustules, à moins qu'elles ne soient en très-petit nombre.

Symptômes produits par le froid sont rares.

29. Les symptômes que produit le froid sont extrêmement rares en comparaison de ceux qui viennent d'un régime trop chaud, car cette maladie étant regardée, avec raison, comme une des plus chaudes, on pèche beaucoup moins du côté du régime froid, que du côté contraire.

En quoi consiste essentiellement la petite vérole.

30. Mais en quoi consiste essentiellement la petite vérole? J'avoue que je n'en sais absolument rien, & je ne crois pas que personne soit mieux instruit que moi sur cela. Il me semble néanmoins qu'en examinant avec soin les symptômes dont nous avons fait mention, on peut juger qu'elle consiste essentiellement dans une inflammation du sang & des autres humeurs (2), mais une inflammation d'une espèce différente des autres inflammations, & que la nature cherche à dissiper en digérant & atténuant pendant les deux ou trois premiers jours les particules enflammées; ensuite en les poussant à la superficie du corps, pour y former une infinité de petits abcès, au moyen desquels elle s'en débarrasse entièrement.

Deux temps dans cette maladie.

Ainsi pour établir sur un fondement solide le traitement de cette maladie, il faut remarquer qu'elle a deux temps: le premier que j'appelle celui de la *séparation*, & le second que j'appelle celui de l'*expulsion* de la matière morbifique.

La séparation.

31. La séparation se fait d'ordinaire dans le même espace de temps que l'ébullition fébrile, qui dure les trois ou quatre premiers jours, pendant lesquels la nature travaille à rassembler les parties enflammées qui corrompent le sang, & à les déposer à la superficie du corps.

---

(1) La matière virulente qui produit cette maladie semble être en effet d'une nature âcre & inflammatoire, d'où provient la douleur, la chaleur, la rougeur, l'enflure, l'érosion & l'ulcération, & aussi d'une nature caustique & putréfactive: en conséquence de quoi, elle détruit, par son mouvement intestin & subtil, le tissu & l'union des parties, & les corrompt. C'est ce qui fait proprement la malignité de la maladie, & se manifeste particulièrement dans les petites véroles d'un mauvais caractère.

SECT. III. sous la forme de pustules, ou de petits abcès; ensuite de quoi elle reprend sa première tranquillité, le tumulte que cette opération avoit excité dans le sang, se trouvant alors appaisé.

L'expulsion. La séparation étant ainsi faite par le moyen de l'ébullition du sang, vient ensuite l'expulsion qui s'exécute pendant tout le reste de la maladie, au moyen des pustules que la nature a produites à la superficie du corps; & comme ces pustules sont de véritables abcès, elles suppurent & se dessèchent, de même que les autres abcès. Si tout cela se fait comme il faut, les choses vont bien, & la guérison est certaine; sinon on ne doit rien attendre que de funeste. L'expulsion demande beaucoup plus de temps que la séparation, parce que la première s'exécute dans un liquide qui est, pour ainsi dire, le foyer de la nature; & que la seconde s'exécute dans une partie dense & solide, qui est éloignée de la source de la vie.

Les indications. 32. Cela supposé, il se trouve deux indications à remplir (1). La première est d'entretenir l'ébullition du sang dans un tel degré de modération, qu'elle ne soit ni trop violente, ni trop foible; afin que la séparation ne se fasse ni trop promptement, ni trop lentement, ni imparfaitement. La seconde, est d'entretenir soigneusement les pustules, afin que suppurant & se desséchant comme il faut, elles emportent entièrement la matière qu'elles contiennent.

Maniere de remplir la premiere indication. 33. Quant à la première indication, il faut sur-tout prendre garde alors, que l'ébullition ne devienne trop violente, soit que cela arrive en couvrant trop le malade, ou en échauffant trop sa chambre, ou par l'usage des remèdes chauds & des cordiaux. Cette précaution est sur-

(1) Les indications curatives dans cette maladie, selon Hoffmann, sont d'aider la nature, par des secours convenables, à corriger, à expulser, & à changer en pus la matière morbifique : pour cela, il faut, 1°. corriger l'âcreté & la causticité de cette maladie, ou, suivant la façon de parler des anciens, en produire la coction, & modérer les mouvements violents qu'éprouvent les vaisseaux & les nerfs au commencement de la maladie. 2°. Il faut aider l'éruption en augmentant ou diminuant la fièvre selon le besoin, afin que toute la matière morbifique puisse être expulsée vers les parties extérieures; mais il faut arrêter la fièvre secondaire qui suit la suppuration, & remédier aux symptômes violents. 3°. Dans le déclin, lorsque les pustules se desséchent & tombent par écailles, il faut purger, afin de délivrer le sang & les humeurs des impuretés qu'ils ont contractées dans le cours de la maladie; & par ce moyen, on prév ent à temps les accidents que causent les restes de la petite vérole.

tout néceſſaire lorſque le malade eſt dans la fleur de l'âge, ou qu'il a le ſang trop exalté par des boiſſons ſpiritueuſes, ou lorſqu'on eſt au printemps ou au commencement de l'été. Autrement, la ſéparation qui devoit s'opérer lentement & par degrés, afin de ſe procurer une entière dépuration du ſang, ſe fera avec trop de rapidité; & de cette façon la nature n'aura pas le temps de raſſembler un aſſez grand nombre de particules morbifiques; ou bien il s'en ſéparera, contre ſon intention, quelques-unes qui n'étoient point deſtinées à cela, & qui ſe mêlant avec les autres qui y ſont propres, empêcheront par-là leur ſéparation, & conſéquemment leur expulſion.

Ne pas précipiter la ſéparation.

34. Pour moi, je penſe que la ſéparation ſe fait d'autant plus ſurement & plus parfaitement, que la nature y emploie un plus long eſpace de temps, pourvu toutefois que l'ébullition ne ſoit pas entièrement languiſſante. Auſſi eſt-ce d'une telle ſéparation que dépend principalement le ſuccès des remèdes qu'on emploie enſuite. Mais tout eſt à craindre ſi la ſéparation eſt précipitée : c'eſt alors un fruit précoce dont on ne peut rien attendre de bon; car les cordiaux & le régime échauffant que l'on met en uſage pour la procurer, cauſent ſouvent au malade la phrénéſie, ou, ce qui eſt encore plus mauvais, des ſueurs copieuſes, au moyen deſquelles il ſe ſépare certaines particules qui ne ſont point propres à ſe ſéparer, ni à ſe changer en pus, quoique l'éruption de la petite vérole aboutiſſe naturellement à la ſuppuration : ou bien le régime chaud, en faiſant trop pouſſer la petite vérole, la rend confluente; ce qui ne promet rien que de funeſte.

Accidents qui arrivent ſi on la précipite.

35. Voilà quelques-uns des ſymptômes qui arrivent quand on force la nature. Mais je n'ai jamais remarqué aucun mauvais effet quand on la laiſſe agir; car alors n'étant point gênée, elle parvient toujours dans le temps à ſes fins, en ſéparant & pouſſant au dehors, dans l'ordre & par la voie la plus convenable, la matière vérolique; en ſorte qu'elle n'a beſoin (ſur-tout dans les jeunes gens, & dans les tempéraments vigoureux), ni de notre ſecours, ni de nos remèdes, ni de notre induſtrie, étant d'elle-même très-forte, très-riche, & très-habile. Auſſi je n'ai jamais vu, ni entendu dire, qu'aucun malade ſoit péri, parce que la petite vérole n'étoit pas ſortie d'abord; au lieu qu'il en eſt péri une infinité, parce que les puſtules qui étoient d'abord ſorties à merveille, & qui donnoient les

SECT. III.

plus belles eſpérances, ſont enſuite rentrées contre la nature de la maladie (1).

Danger de trop diminuer l'ébullition du ſang.

36. S'il eſt imprudent & dangereux de trop animer l'ébullition du ſang par un régime chaud, ou par des cordiaux, il ne l'eſt pas moins de la diminuer par des ſaignées, des lavements, des vomitifs, des purgatifs, ou d'autres ſemblables remèdes; puiſqu'on met par ce moyen un très-grand obſtacle à la ſéparation des parties morbifiques qui ſont propres à ſe ſéparer. Car, quoique le raiſonnement ordinaire que l'on fait contre la ſaignée & les autres évacuations, ſavoir, qu'il ne faut pas déterminer les humeurs de la circonférence au centre, tandis que la nature ſemble vouloir le contraire dans cette maladie; quoique ce raiſonnement, dis-je, ne prouve rien du tout, puiſqu'il arrive très-ſouvent que les évacuations dont il s'agit produiſent un effet tout oppoſé, ſavoir, une prompte éruption de la petite vérole : il y a néanmoins des raiſons importantes de s'abſtenir entièrement, s'il eſt poſſible, de cette pratique.

Les principales de ces raiſons ſont, qu'en la mettant en uſage, on diminue trop l'ébullition qui devoit faire une ſéparation exacte des particules morbifiques, & outre cela, qu'on ſouſtrait à la nature une partie de la matière de la ſéparation; d'ou il arrive ſouvent qu'une petite vérole

---

(1) Cette obſervation n'eſt-elle pas contredite en pluſieurs occaſions par l'expérience? Les Médecins ne ſont-ils pas ſouvent obligés d'avoir recours à des remèdes chauds pour faire ſortir la petite vérole qui eſt accumulée en grande quantité ſous la peau, ſans avancer plus loin, quoique le temps ordinaire de l'éruption ſoit paſſé? Et c'eſt ce qui arrive ſouvent, ou parce que la fièvre eſt trop foible, auquel cas des remèdes médiocrement chauds & actifs ſont évidemment néceſſaires; ou parce que les forces du malade ſont abattues par la crainte qu'il a que la maladie ne ſoit mortelle, ce qui empêche l'éruption, & met en effet la vie en danger; car il eſt manifeſte que les paſſions de l'ame cauſent de grandes & ſoudaines altérations dans la circulation du ſang & des humeurs, & dans les fonctions des parties qui en dépendent. C'eſt ainſi que l'inquiétude & la crainte relâchent les parties ſolides & arrêtent la circulation; ce qui montre que les remèdes convenables en ce cas-là ſont ceux qui peuvent rétablir le reſſort des ſolides, & augmenter le mouvement des fluides d'une manière proportionnée aux circonſtances particulières, comme ſont les cordiaux : & on doit, outre cela, encourager en toute occaſion le malade, & le rendre gai & joyeux, ou détourner ſon attention du danger; car tant que l'eſprit ſe laiſſe aller à l'inquiétude & au chagrin, tous les remèdes ſont ſans effet.

qui d'abord étoit ſortie heureuſement, & peut-être d'autant plus heureuſement qu'on avoit fait précéder des évacuations, rentre peu après, & diſparoît tout à coup. Donc la principale cauſe eſt, qu'il n'y a pas de matière pour entretenir & ſoutenir l'éruption commencée.

Saignee & émétique très-utiles dans la petite vérole confluente.

Malgré tout cela, ſi avant l'éruption on a le moindre ſoupçon que la petite vérole ſera confluente, il ſera très-utile de ſaigner au plus tôt, & même de donner l'émétique, pour les raiſons qui ſeront expliquées au long dans un autre endroit.

Maniere de remplir la ſeconde indication.

37. Quant à la ſeconde indication, qui regarde le temps de l'expulſion, c'eſt-à-dire, celui auquel la matiere morbifique, après avoir été ſéparée, eſt chaſſée à la ſuperficie du corps, ſous la forme de petits abcès ou puſtules; cette indication conſiſte à ſoutenir tellement les puſtules dans leur louable éruption, qu'elles ſuppurent & ſe deſſechent dans le temps & l'ordre convenable.

Danger de trop echauffer vers le commencement de l'éruption.

38. Je crois avoir montré ſuffiſamment ci-deſſus, qu'il eſt très-dangereux de beaucoup échauffer le malade lorſqu'il a de la fièvre & que les puſtules commencent à paroître, c'eſt-à-dire, dans le temps de la ſéparation. Mais il n'eſt pas moins dangereux de le beaucoup échauffer en quelque temps que ce ſoit de la maladie, & ſur-tout vers le commencement de l'expulſion, lorſque les puſtules ſont encore enflammées. Car quoique le ſang ne ſoit plus dans un grand tumulte après que la ſuppuration eſt achevée, & que la matière morbifique a été portée à l'habitude du corps; il ne laiſſe pas, dans ce nouvel état qu'il vient d'acquérir, d'être encore très-ſuſceptible des impreſſions d'une trop grande chaleur, d'être très-facile à s'émouvoir, à s'enflammer, & à fermenter de nouveau. Cette nouvelle ébullition ne tend plus, comme la première, à produire la ſéparation, puiſque nous la ſuppoſons déjà achevée : mais au lieu de cela, elle cauſe les ſymptômes dont nous avons parlé ci-deſſus, & de plus, elle trouble l'expulſion, qui étoit commencée par le moyen des puſtules; & en agitant la matière qu'elles contiennent, elle devient très-nuiſible.

Ainſi, les particules qui ſont déjà ſéparées & diſpoſées dans l'habitude du corps, étant entraînées par le mouvement rapide de cette ſeconde ébullition, rentre de nouveau dans le ſang : ou bien les parties charnues étant échauffées au-delà de ce qu'il faut pour la ſuppuration, elle ne peut ſe faire comme il convient; ou enfin le ſang

Sect. III.

ſe décompoſe, & les fibres charnues perdent tellement leur reſſort, qu'elles ne peuvent plus dompter la matière morbifique déjà expulſée, ni la convertir en un plus louable (1).

Ne pas trop rafraîchir.

39. Néanmoins, ſous prétexte de prévenir une trop grande effervefcence du ſang, il ne faut pas empêcher l'éruption des puſtules, en expoſant le malade au froid. Pour que les puſtules ſortent bien, il faut un degré de chaleur égal à celui de la chaleur naturelle, & convenable à la nature des parties charnues. Une chaleur moindre ou plus grande que celle-là, eſt également dangereuſe.

Traitement de la petite-vérole eſt très-difficile.

40. Tout ce que nous avons dit, fait aſſez voir combien la petite vérole eſt à craindre, & combien le traitement en eſt difficile. Auſſi j'oſe aſſurer que la réputation d'un Médecin qui traite ſouvent cette maladie, eſt fort expoſée. Car ſi le malade meurt, non-ſeulement le public impute volontiers cette mort au Médecin, mais encore les confrères de celui-ci ne manquent pas de ſaiſir avec empreſſement cette occaſion pour le décréditer; en quoi ils n'ont pas de peine à réuſſir, ayant affaire à des juges injuſtes qui ne manquent pas de prononcer en leur faveur: leur deſſein en cela eſt de ſe faire valoir, & d'établir leur réputation ſur les ruines de celle d'autrui: conduite entiérement indigne de gens lettrés, & même des plus vils artiſans qui ont tant ſoi peu de probité (2).

(1) Tous les remèdes chauds qu'on emploie pour faire ſortir la petite vérole, ſont généralement condamnables, car ils agitent violemment le ſang & les humeurs, augmentent la chaleur, l'anxiété, les convulſions & le délire lorſque ces ſymptômes ſe rencontrent & rendent plus âcre & plus ſubtile la matière morbifique; d'ou il arrive qu'une petite verole bénigne devient aiſément maligne. Ces remèdes, au lieu de procurer une éruption égale & ſoutenue, pouſſent trop tôt la matière avant qu'elle ſoit duement préparée, enſorte qu'elle ne vient point en ſuppuration, mais rentre auſſi-tôt après, avec grand danger pour le malade; d'ailleurs ils atténuent trop le ſang, détruiſent le ſuc nourricier, & épuiſent les forces par les ſueurs copieuſes qu'ils excitent.

(2) Il falloit ſans doute que notre Auteur eût éprouvé un traitement ſi indigne, & en effet, il s'en plaint enſuite amèrement; cela ne prouve que trop qu'il n'eſt point d'habileté, ni de probité, ni de travail ſoutenu avec le plus de zèle pour le ſervice du genre humain, qui puiſſe garantir un homme qui abandonne la route commune, des injuſtes cenſures des petits eſprits, des envieux, & des gens prévenus qui ſe rencontrent parmi ceux de ſa profeſſion. Tout homme qui fait une nouvelle découverte, laquelle tend à renverſer des idées & des règles établies, plus reſpectées pour leur

Après ce qui arrive aux Médecins dans le traitement de la petite vérole, il n'eſt pas étonnant que les gardes, leſquelles ordinairement échauffent trop le malade, réuſſiſſent ſouvent ſi mal. Car il eſt difficile de déterminer le degré de chaleur qui convient dans cette maladie, & c'eſt une choſe qui ſurpaſſe la capacité des femmes de cette eſpèce; d'autant qu'il faut conſidérer en même-temps la ſaiſon, l'âge & la manière de vivre des malades, & d'autres circonſtances néceſſaires : ce qui demande, ſans contredit, un Médecin prudent & habile.

Cordiaux; quand & comment doivent être donnés.

41. S'il arrive, pour avoir été ſaigné mal à propos, ou pour avoir pris froid, que les puſtules rentrent, ou que le viſage & les mains ſe déſenflent, il faut avoir recours aux cordiaux (1); mais il faut prendre garde de ne pas excéder en ce point. Car, quoiqu'on ait ſaigné, il peut arriver qu'en donnant des cordiaux trop puiſſants, ou en les donnant trop fréquemment, dans la crainte que la ſaignée n'ait affoibli le malade, on excitera tout à coup une nouvelle ébullition, & même pluſieurs, parce que le ſang eſt encore très-foible & très-ſuſceptible des impreſſions des remèdes chauds. C'eſt à ces ébullitions ſouvent renouvellées qu'on doit attribuer la mort des malades, plutôt qu'à la ſaignée. Voilà ce que nous avions à dire en général touchant les moyens de remplir les principales indications.

Détail du traitement de la petite vérole.

42. Pour revenir maintenant ſur mes pas, & entrer dans le détail de la curation; dès que j'apperçois des ſignes certains de la petite vérole, je défends au malade le grand air, le vin & la viande; je lui permets pour ſa boiſſon ordinaire d'uſer de petite bière un peu échauffée par du pain rôti, & quelquefois d'en boire à ſa volonté (2). Je

---

ancienneté que pour leur juſteſſe, & à établir une théorie plus raiſonnable & une méthode curative plus efficace, doit s'attendre à eſſuyer de grandes contradictions de la part des ignorants, des jaloux & des gens préoccupés, & à être traité de novateur téméraire, d'homme entreprenant & intéreſſé, quelque habile, prudent & bienfaiſant qu'il puiſſe être. C'eſt ainſi que l'illuſtre Moine Bacon, & l'induſtrieux Harvey furent traités par un grand nombre de leurs contemporains. Qui peut donc eſpérer d'échapper à la cenſure, après que des gens d'un ſi éminent ſavoir ne l'ont pas évitée ?

(1) Ces ſymptômes peuvent auſſi être produits par la foibleſſe, par de trop longues veilles, par la terreur, &c.; & à moins qu'on n'y remédie ſur le champ par des cordiaux convenables, la vie eſt en danger. Les véſicatoires ſont extrêmement utiles en cette occaſion.

(2) Il faut obſerver que s'il y a un cours de ventre, ou une diſpoſition au cours de ventre, on doit s'abſtenir de la petite bière

SECT. III.

lui ordonne pour ſa nouriture des décoctions d'orge, d'avoine, des pommes cuites, & d'autres choſes qui ne ſont ni fort froides ni fort chaudes, & qui ſe digèrent facilement. Je ne déſapprouve pas autrement qu'il ſuive le régime des petites gens de campagne, c'eſt-à-dire, qu'il ſe nourriſſe de lait mêlé avec la pulpe de pomme cuite, pourvu qu'il n'en uſe que de temps en temps, & avec modération, & qu'outre cela on ait fait un peu chauffer le lait.

Inconvénients de précipiter l'éruption.

Mais j'interdis, dès le commencement de la maladie, le régime trop chaud, & tous les cordiaux dont quelques-uns ſe ſervent imprudemment pour faire ſortir la petite vérole, avant le quatrième jour, qui eſt le temps propre & naturel de l'éruption. Car je tiens pour certain que la ſéparation de la matière morbifique eſt d'autant plus entière que l'éruption eſt plus tardive; &, dans ce cas-là, on doit être plus sûr que les puſtules ne rentreront pas, & quelles ſuppureront bien : au lieu que, ſi on les fait ſortir avant le temps, on précipite la matière qui eſt encore crue & indigeſte, & qui, ſemblable à un fruit précoce, ne donne que des eſpérances trompeuſes.

43. Ajoutez à cela, qu'en ſe preſſant de la ſorte hors de ſaiſon, ſur-tout dans les perſonnes d'un tempérament chaud & vigoureux, dont les principes actifs ſuppléent de reſte aux cordiaux, il eſt dangereux que la Nature étant trop excitée & violentée, ne réduiſe, pour ainſi dire, toute la ſubſtance du corps en puſtules, & ne rende confluentes les petites véroles qui auroient été diſcrètes, ſi on ne s'étoit pas trop preſſé.

Il ne faut donc pas, auſſitôt qu'on ſoupçonne une petite vérole, travailler à la faire ſortir, ſous prétexte que le malade eſt ordinairement fort mal, & ſouffre beaucoup avant l'éruption, puiſqu'on ne ſauroit montrer qu'une ſeule perſonne, quelque malade qu'elle ait été, ſoit morte, préciſément parce que les puſtules ne ſont pas d'abord ſorties, ou que la Nature ait manqué de les faire ſortir tôt ou tard, ſi ce n'eſt lorſqu'on a empêché ſon action par un régime trop échauffant, & par des cordiaux donnés de trop bonne heure (1). Car j'ai obſervé plus d'une fois dans

---

qui ne feroit que l'augmenter : dans ce cas-là, l'eau d'orge, la décoction de corne de cerf, la tiſane de ſcorſonere, & ſemblables, ſont des boiſſons beaucoup plus convenables.

(1) Voyez ci-deſſus, *num.* 39.

les jeunes gens & dans les perſonnes d'un tempérament ſanguin, qu'un pareil régime & des cordiaux donnés en vue d'accélérer l'éruption, l'ont au contraire retardée. En effet, le ſang étant trop échauffé & trop violemment agité pour que la ſéparation de la matière morbifique pût s'opérer comme il falloit, il n'a paru que des ſignes de petite vérole, les puſtules demeurant opiniâtrément cachées ſous la peau, & ne ſe montrant point, quelques cordiaux qu'on employât pour les faire ſortir, juſqu'à ce qu'enfin ayant modéré la chaleur du ſang, & l'ayant réduite à un juſte degré, en faiſant boire aux malades de la petite biere, & en leur ôtant une partie des couvertures qui les accabloient; j'ai facilité la ſortie des puſtules, & j'ai retiré, par la grace de Dieu, les malades du danger où ils étoient.

Mauvais effets de la méthode de garder trop tôt le lit.

44. Ceux qui, avant le quatrième jour, obligent de garder le lit, font auſſi mal, ſelon moi, que ceux qui donnent trop tôt des cordiaux. Il ſuffit que le malade ſe tienne dans la chambre. Le piſſement de ſang, les taches de pourpre, & les autres ſymptômes mortels, dont nous avons parlé ci-deſſus, viennent uniquement, ſur-tout dans les jeunes gens, de ce qu'on fait garder le lit de trop bonne heure. Ma méthode eſt de le faire garder au quatrième; & alors, ſi l'éruption ne va pas bien, on peut l'aider en donnant, au moins une fois, quelque doux cordial. Entre les remèdes propres à cela, les calmants, tels que le laudanum liquide, le diaſcordium, &c. mêlés en petite quantité avec les eaux cordiales appropriées, tiennent le premier rang : car, comme ils modèrent l'agitation exceſſive du ſang, ils mettent la Nature plus en état d'expulſer la matière morbifique (1).

Calmants propres à aider l'éruption,

Mais je ne conſeillerois pas de donner du cordial avant le quatrième jour, quand même il y auroit une diarrhée qui ſembleroit l'indiquer. Cette diarrhée vient des vapeurs inflammatoires, ou des humeurs dépoſées dans les inteſtins par le ſang qui, durant les premiers jours de la maladie, eſt en efferveſcence : &, quoiqu'elle précède quelquefois l'éruption de la petite vérole confluente, comme nous

Ne doivent pas être donnés avant le quatrieme jour.

(1) Les narcotiques ſont ici regardés comme des cordiaux, en ce qu'ils aident l'éruption; mais ils n'opèrent cela qu'en diminuant la tenſion des ſolides, & en modérant ainſi la circulation des fluides; ce qui facilite beaucoup la ſuppuration & l'expreſſion de la matière morbifique, ſur-tout lorſque la fièvre eſt violente, & que par conſéquent le ſang & les autres liquides ſont mus avec une grande rapidité.

SECT. III.

avons dit plus haut, la Nature cependant ne se manquera pas à elle-même en cette occasion : car, comme elle chasse au-dehors les particules morbifiques qui se jettant sur l'estomac au commencement de la maladie, causent le vomissement, elle ne manquera pas aussi dans la diarrhée de pousser à la superficie du corps les particules morbifiques qui la produisent; après quoi, ce symptôme cessera de lui-même.

Saignée; quand est nécessaire.

45. Quand je suis appellé auprès d'un jeune homme vigoureux, & dont la maladie a été occasionnée pour avoir trop bu de vin, ou de quelque autre liqueur spiritueuse, je ne me contente pas, afin de modérer l'ébullition du sang, de bannir les cordiaux, & de défendre au malade de garder le lit; je le fais de plus saigner du bras (1). Si on s'oppose à la saignée par le préjugé vulgaire, je demande au moins qu'on la fasse. Car l'ardeur que les liqueurs spiritueuses ont imprimée au sang, étant jointe à celle qui accompagne naturellement la petite vérole, le sang entre dans une telle furie, qu'il pénètre assez souvent dans la vessie par la voie des urines, ou produit des taches de pourpre, & d'autres symptômes funestes qui, durant toute la maladie, embarrassent extrêmement le Médecin, & causent enfin la mort au malade. Voilà pour ce qu'on doit faire avant l'éruption des pustules.

(1) Le pouls plein & fort, la rougeur du visage, la douleur & la pesanteur de tête, la douleur des lombes, le gonflement des veines, la jeunesse, la vivacité du tempérament, l'habitude de se faire saigner, la suppression d'une évacuation critique, indiquent la saignée dès le premier ou le second jour. De cette manière, l'accablement & l'oppression de poitrine cessent bientôt, la peau paroît couverte d'une infinité de taches, & on n'a pas sujet de craindre d'aussi violents symptômes après l'éruption. On a souvent observé que la trop grande abondance de sang empêchoit la petite vérole de sortir en assez grande quantité, & la rend simplement discrète, tandis qu'une partie de la matière morbifique reste dans l'habitude du corps, & produit divers symptômes, savoir, des spasmes, des convulsions, le transport, la suffocation, & même l'apoplexie vers le déclin de la maladie. Mais lorsque le pouls est dur, petit & lent, les vaisseaux peu gonflés, les forces languissantes, le tempérament phlegmatique, que le malade est un enfant, ou du moins fort jeune, qu'il est gros & gras, qu'il survient un vomissement, une toux, ou un cours de ventre au commencement de la maladie, que le malade est sujet à se trouver foible dans la saignée, il ne faut pas ouvrir la veine, de peur qu'en tirant trop de sang la matiére morbifique ne soit retenue dans le corps, & l'éruption prolongée de plusieurs jours; ce qui seroit dangereux. *Hoffmann, Med. Ration. syslem. tom. 5. p.* 154. 155.

CHAP. II.

Curation de la petite vérole discrète.

46. Dès qu'elles sont sorties, j'examine attentivement si elles sont discrètes ou confluentes; parce que ces deux sortes de petites véroles sont très différentes l'une de l'autre, nonobstant certains symptômes qui leur sont communs. Si donc la grandeur & le petit nombre des pustules, le retardement de l'éruption, l'état tranquille où est le malade, la cessation des symptômes redoutables qui, dans les petites véroles confluentes, persistent même après l'éruption, me font juger surement que celle que j'ai à traiter sera discrète; alors je donne au malade de la petite bière, des décoctions d'orge, d'avoine, &c. de la manière que j'ai marqué ci-devant.

Avantages de ne pas garder le lit.

Si on est en été, qu'il fasse très-chaud, & que les pustules ne soient pas en fort grande quantité, je ne vois pas la nécessité de tenir continuellement le malade au lit & bien couvert. Il doit au contraire demeurer levé chaque jour pendant quelques heures, pourvu qu'il soit logé & vêtu de façon à n'avoir ni trop froid, ni trop chaud. Bien plus, c'est que, quand le malade se tient quelquefois levé, la maladie est moins fâcheuse, & même dure moins longtemps que quand il garde toujours le lit: car, demeurer ainsi au lit, cela rend le mal plus ennuyeux, entretient la fièvre, & cause aux pustules qui sortent, une inflammation douloureuse.

Mauvais effet de la sueur.

Mais si le froid de la saison, ou l'abondance de l'éruption oblige de garder entiérement le lit, j'ai soin que le malade n'y soit pas plus couvert, & n'y ait pas plus chaud que lorsqu'il étoit en santé; & ce n'est qu'à l'entrée de l'hiver, que je fais faire dans la chambre, matin & soir, un feu médiocre. Je n'oblige pas le malade de demeurer couché dans la même situation. Mon dessein en cela est d'empêcher la sueur, laquelle est extrêmement dangereuse, je le dis hardiment, fondé sur les raisons que j'ai apportées ci-dessus, & sur ma propre expérience.

Cordiaux sont utiles dans le déclin de la maladie.

47. Dans le déclin de la maladie, comme les pustules, qui sont alors revêtues de leur croûte, & ont acquis une certaine dureté, empêchent la matière purulente de transpirer librement, il sera bon de donner cinq à six cuillerées de vin de Canarie, à demi-cuit, ou quelque autre cordial tempéré, afin d'empêcher le pus de rentrer dans le sang (1).

---

(1) Pour empêcher la matière des pustules qui sont en suppuration de rentrer dans le sang, Boerhaave observe aussi que rien n'est au-

SECT. III.

C'eſt dans ce temps-ci de la maladie, que les cordiaux peuvent être mis en uſage, & non pas plus tôt. On peut auſſi accorder en même temps un régime un peu plus chaud; par exemple, des bouillons faits avec le pain, la bière & le ſucre, ou avec la farine d'avoine, la bière & le ſucre, &c. Il n'eſt beſoin d'aucune autre choſe dans la petite vérole diſcrète & bénigne, ſi le malade veut ſe laiſſer traiter de la ſorte; à moins que les inquiétudes, les veilles, ou d'autres ſymptômes qui menacent de la frénéſie, n'obligent de recourir de temps en temps aux remèdes calmants.

48. Telle eſt, malgré le préjugé contraire, auſſi mal fondé qu'il eſt univerſel, la vraie méthode de traiter la petite vérole diſcrète; & je ne doute point que cette méthode ne s'établiſſe enfin après ma mort. Je ne nie pas que pluſieurs malades ne guériſſent par un régime entiérement oppoſé. Il faut avouer toutefois qu'il en meurt auſſi un grand nombre; ce qui eſt d'autant plus triſte, que la petite vérole diſcrète eſt de ſa nature abſolument ſans danger. Il en mourroit même encore bien davantage, ſi le froid de la ſaiſon où ils tombent malades, ou la ſaignée, quoique d'ailleurs inutile, ne leur ſauvoit la vie.

Saignée eſt quelquefois néceſſaire.

C'eſt pourquoi, lorſque l'opiniâtreté des aſſiſtants, ou la défiance du malade ne m'a pas permis de mettre en uſage le régime dont j'ai parlé, j'ai cru devoir y ſuppléer par la ſaignée: car, quoique la ſaignée ſoit d'elle-même nuiſible dans la petite vérole diſcrète, en ce qu'elle trouble la ſéparation des particules morbifiques, & enleve une partie de la matiere qui devoit ſervir à la formation des puſtules; elle ne laiſſe pas de compenſer en quelque maniere le régime trop échauffant qu'on emploie enſuite; & ainſi elle rend moins dangereuſe une méthode à laquelle je n'ai recours que malgré moi.

Pourquoi il meurt plus de riches que de pauvres.

49. Il ſera aiſé, après tout ce qui a été dit, de répondre à une queſtion que l'on fait ordinairement, ſavoir pourquoi, dans le bas peuple, il meurt ſi peu de gens de la petite vérole, en comparaiſon de ceux qui en meurent parmi les riches. On ne ſauroit guere donner d'autre raiſon

deſſus du vin de Canarie pris modérément, par exemple, à la quantité d'une once, trois ou quatre fois le jour. On peut donner un peu d'opium pour diminuer l'agitation violente du ſang & des humeurs. Si cela eſt inutile, je ne vois pas, ajoute cet Auteur, ce qui pourra ſoulager. *Prax. Med. vol. 5. p. 319.*

ſon de cette différence, ſinon que la maniere de vivre pauvre & groſſiere des gens du bas peuple ne leur permet preſque pas de ſe nuire à eux-mêmes par un régime plus recherché & plus délicat. Cependant, depuis qu'ils ont appris l'uſage du mithridate, du diaſcordium, de la décoction de corne de cerf, &c. il eſt mort parmi eux un plus grand nombre de gens de cette maladie, que dans les ſiecles précédents, moins ſavants à la vérité, mais plus ſages. Cela vient de ce qu'il ſe trouve ordinairement dans chaque maiſon quelque femme également ignorante & préſomptueuſe qui, pour le malheur du genre-humain, ſe mêle d'un métier qu'elle n'a pas appris. Voilà ce que nous avions à dire ſur la curation des petites véroles diſcretes.

Curation de la petite vérole confluente.

50. Mais ſi la petite vérole eſt confluente, le traitement devient alors une affaire bien délicate : car je penſe que la petite vérole confluente differe autant de la diſcrete, que la peſte differe de la petite vérole confluente; quoique le commun des hommes qui prend les mots pour les choſes, ne mette aucune différence dans le traitement de ces deux ſortes de petite vérole. Comme celle dont il eſt maintenant queſtion, eſt le produit d'une inflammation plus conſidérable du ſang, il faut avoir encore plus de ſoin, que dans l'eſpece précédente, de ne pas échauffer le malade.

Néceſſité de garder le lit.

Or, quoique la petite vérole confluente demande de ſa nature plus de rafraîchiſſement que la diſcrete; néanmoins, afin de procurer l'enflure du viſage & des mains (ſans laquelle point de guériſon), comme auſſi l'élévation & l'augmentation des puſtules, & encore, parce que les ulcérations douloureuſes qui arrivent au malade le mettent hors d'état de ſortir du lit, il faut qu'il y demeure, & qu'il tienne ſes mains cachées, pourvu qu'il ſoit médiocrement couvert, & qu'on lui permette de changer de place dans ſon lit, comme il voudra, ainſi que nous avons dit dans la curation de la petite vérole diſcrete (1).

Mais ſur-tout dans le déclin de la maladie, qui eſt le temps de la maturation des puſtules, non-ſeulement on doit permettre au malade de changer de place dans ſon lit, mais il faut encore le lui ordonner, & même le retourner ſouvent de jour & de nuit, afin de tempérer la grande chaleur que cauſe la fievre, & d'éviter les ſueurs qui diſ-

(1) Voyez ci-deſſus, *num.* 47.

ſipent cette moiteur douce, dont les puſtules ont beſoin pour être détrempées & adoucies.

Néceſſité d'entretenir la ſalivation.

51. Nous avons dit (1) que la ſalivation accompagne toujours la petite vérole. Cette évacuation eſt une des principales qu'opere la Nature, & elle la ſubſtitue à celle qui auroit dû ſe faire par les puſtules, mais qui, à raiſon de leur peu d'élévation, ne ſauroit ſe faire auſſi bien que dans la petite vérole diſcrete. Cela étant ainſi, on doit avoir un très-grand ſoin d'entretenir la ſalivation dans ſa force; enſorte qu'elle ne s'arrête point avant le jour convenable, ſoit par l'uſage des remedes chauds, ſoit en empêchant le malade de boire abondamment de la petite biere, ou de quelque autre ſemblable liqueur. Et comme la ſalivation, quand elle eſt telle qu'elle doit être, commence avec l'éruption, diminue l'onzieme jour, & ne ceſſe entiérement qu'un jour ou deux après, le danger eſt très-grand lorſqu'elle ceſſe entiérement avant l'onzieme jour. Car l'enflure du viſage, par laquelle il s'évacue quelque choſe de la matiere morbifique, ne manquant jamais de diſparoître ce jour-là; ſi la ſalivation ceſſe en même temps, la matiere morbifique qui commence alors à devenir putride, infecte le malade par ſa vapeur empoiſonnée; & n'ayant plus d'iſſue pour s'évacuer, elle le met à deux doigts de la mort, à moins que l'enflure des mains, qui commence après celle du viſage, & ſe diſſipe auſſi plus tard, ne vienne au ſecours, comme il arrive quelquefois, & ne ſoit aſſez conſidérable pour tirer le malade des bras de la mort.

Moyen pour cela.

Un moyen d'aider extrêmement la ſalivation qui eſt ſi importante & ſi néceſſaire dans cette maladie, c'eſt de faire boire au malade beaucoup de petite biere, ou de quelque autre liqueur qui ne l'échauffe point & ne lui cauſe point de ſueurs (2).

Utilité des narcotiques en cette occaſion.

52. Outre cela, pour calmer l'ébullition du ſang, qui eſt ici beaucoup plus violente que dans la petite vérole diſcrete, & entretenir en même temps la ſalivation, rien ne convient ſi bien que les narcotiques; & quoiqu'à raiſon de leur faculté incraſſante, ils ſemblent d'abord être contraires à la ſalivation, ce n'eſt-là qu'un préjugé dont je me ſuis défait, il y a déjà long-temps; & j'ai toujours em-

---

(1) Voyez ci-deſſus, *num.* 13.

(2) On peut ſe ſervir entre autres choſes, de l'eau laiteuſe, qui eſt une décoction d'une partie de lait avec trois parties d'eau.

ployé ces remedes avec succès dans cette maladie, pourvu que le malade eût passé l'âge de puberté : car, pour ce qui est des enfants, comme leur sang fermente moins, puisque le plus souvent ils dorment assez bien durant toute la maladie, il n'a pas tant besoin du secours des narcotiques, lesquels d'ailleurs seroient nuisibles, en ce qu'ils arrêteroient la diarrhée, si utile aux enfants dans cette occasion. CHAP. II.

53. Mais, quant aux adultes, voici les avantages que leur procurent les narcotiques fréquemment employés : premiérement, au moyen du sommeil modéré qu'ils causent, ils répriment la trop grande violence de l'ébullition du sang, & par conséquent ils préviennent la frénésie : secondement, ils facilitent l'enflure du visage & des mains, qui est si importante dans cette maladie : comme l'enflure du visage cesse assez souvent trop tôt, & au grand malheur du malade, les narcotiques l'entretiennent, & la font durer jusqu'au terme établi par la Nature : car l'effervescence du sang étant une fois adoucie, les particules enflammées se portent aisément aux mains, au visage & à toute la superficie du corps, suivant le génie de la maladie. Enfin, les narcotiques aident la salivation : & quoique, dans certains sujets, elle s'arrête durant quelques heures par la vertu incrassante de ces remedes; néanmoins la Nature fortifiée de ce nouveau secours, reprend bientôt le dessus, & achève heureusement l'ouvrage qu'elle a commencé. J'ai même observé plus d'une fois que la salivation, qui ordinairement diminue vers l'onzieme jour, & quelquefois même plus tôt avec un grand danger pour le malade, s'est rétablie de nouveau par l'usage des narcotiques, & n'a cessé qu'au quatorzieme jour, & même plus tard dans quelques sujets.

Leurs bons effets dans les adultes.

Ma coutume est de donner quatorze gouttes ou environ de laudanum liquide, ou bien une once de syrop diacode, dissoute dans l'eau de fleurs de primevere, ou dans quelque autre semblable eau distillée. Ces remedes étant donnés tous les soirs à des adultes, depuis que l'éruption est entierement faite, jusqu'à la fin de la maladie, non-seulement ne seront point nuisibles, mais seront au contraire d'une tres-grande utilité, comme une fréquente expérience me l'a appris.

Je crois au reste qu'ils doivent être pris de meilleure heure que dans les autres maladies. Car il est aisé de remarquer dans les petites véroles malignes, que la chaleur qui est plus grande le soir, cause ordinairement au malade des

A quelle heure il faut les donner.

SECT. III.

inquiétudes, des agitations & d'autres ſymptômes, que l'on peut, en quelque façon, prévenir, en faiſant prendre le narcotique à ſix ou ſept heures du ſoir.

Danger d'arrêter le cours de ventre dans les enfants.

54. La petite vérole confluente eſt auſſi ſurement accompagnée de la diarrhée dans les enfants, que de la ſalivation dans les adultes; la Nature ne manquant point de produire l'une ou l'autre de ces deux évacuations, afin de ſe débarraſſer de la matiere morbifique. Ainſi, comme je n'arrête pas la ſalivation, je n'arrête pas non plus la diarrhée; l'un ſeroit auſſi mal entendu que l'autre : & c'eſt en voulant arrêter mal à propos cette diarrhée, que des femmelettes ignorantes ont cauſé la mort à pluſieurs milliers d'enfants, ſe perſuadant contre toute raiſon, que le cours de ventre eſt auſſi dangereux dans la petite vérole confluente, que dans la diſcrete, & ne ſachant pas qu'il n'eſt nuiſible que dans celle-ci où l'évacuation de la matière morbifique ſe fait par le moyen des puſtules; au lieu que dans celle-là, il eſt l'ouvrage de la Nature qui cherche par là à ſe délivrer de la maladie (1).

C'eſt pourquoi, abandonnant la diarrhée à elle-même pour ſuivre la nature, ſelon le précepte d'Hippocrate, je vais mon train dans la curation. J'ordonne de tenir les enfants, tantôt dans le berceau, & tantôt hors du berceau; & s'ils ſont ſevrés, je leur accorde la même nourriture que j'ai accordée ci-deſſus aux adultes.

Avec quoi il faut frotter le viſage.

55. Les derniers jours de la maladie, comme le viſage eſt couvert de croûtes dures & ſèches qui le roidiſſent, je

---

(1) Le cours de ventre, même conſidérable, dit Hoffmann, n'eſt pas à craindre en cette occaſion, car bien loin qu'il empêche l'éruption ou la ſuppuration, & faſſe rentrer la matière morbifique, je l'ai vu au contraire durer ſans danger pendant toute la maladie; & comme les fièvres malignes pourprées ſe terminent ſouvent d'une manière critique par un cours de ventre, l'expérience fait voir auſſi la même choſe dans la petite vérole.

Hoffmann dit ailleurs, que dans un été ſec la petite vérole eſt particulièrement inflammatoire, & ſouvent accompagnée d'un cours de ventre qu'il ne faut pas arrêter, mais ſeulement le modérer par des remèdes convenables, ayant ſoin d'éviter le régime échauffant & les remèdes chauds, & d'un autre côté le régime rafraîchiſſant & les remèdes froids. Le cours de ventre, ajoute cet Auteur, n'eſt point nuiſible non plus lorſque la petite vérole, à cauſe de l'irrégularité des ſaiſons, ſe trouve compliquée avec le pourpre; mais c'eſt au contraire un remède ſalutaire qui purge admirablement les humeurs excrémentitielles & malignes.

le fais frotter ſouvent avec de l'huile d'amandes douces, tant pour adoucir la douleur que cauſe la diſtenſion de la peau, que pour faciliter la tranſpiration des particules trop échauffées.

Je ne fais rien du tout pour empêcher le viſage d'être marqué. Les huiles & les liniments ne ſervent à autre choſe qu'à faire durer plus long-temps les écailles farineuſes (1); leſquelles ſe ſuccédant les unes aux autres, lorſque le malade a quitté le lit & qu'il eſt convaleſcent, forment peu à peu les marques de la petite vérole. Mais il n'y a pas fort à craindre qu'il ſoit marqué, lorſque, par le régime tempéré qu'il a obſervé, la matière des puſtules a été adoucie & n'eſt point devenue corroſive.

Curation des ſymptômes.

56. Si on emploie avec prudence & circonſpection cette méthode, en la proportionnant aux circonſtances particulières, on préviendra les ſymptômes redoutables dont nous avons parlé, & la maladie ſera exempte de danger, & très-bénigne. Si néanmoins ces ſymptômes ſurviennent par quelque cauſe que ce ſoit, avant que j'aie été appellé, je ſuis obligé, pour les combattre & les diſſiper, de changer un peu de batterie, & de me comporter de la manière ſuivante.

Moyen de faire enfler le viſage dans la petite vérole diſcrete.

57. D'abord, ſi dans la petite vérole diſcrète, à cauſe du régime trop chaud & des ſueurs continuelles, le viſage du malade ne s'enfle pas, quoique les puſtules ſortent abondamment, & ſi au contraire il eſt flaſque, & que les intervalles des puſtules ſoient pâles, alors je travaille de tout mon pouvoir à modérer l'efferveſcence du ſang. Pour cela, j'ai recours à un régime plus tempéré, & je fais prendre ſur le champ un narcotique; lequel en procurant un doux ſommeil, à moins que le cerveau ne ſoit extrêmement échauffé, & en arrêtant par conſéquent la trop grande impétuoſité du ſang, détermine ce liquide à ſe porter au viſage, & à le gonfler, comme demande la nature de la maladie.

En quel cas les narcotiques ou la ſaignée ſont néceſſaires.

58. Si la ſueur, après avoir été juſques-là fort abondante, vient à ceſſer d'elle-même, ſi le malade eſt pris d'un tranſport au cerveau, s'il ſouffre beaucoup, s'il urine ſouvent, & peu à la fois; alors, comme le danger eſt extrême, je crois qu'on ne peut ſecourir le malade, qu'en

---

(1) Les applications onctueuſes & huileuſes bouchent les pores, empêchent la tranſpiration, & rendent les marques ou foſſettes beaucoup plus viſibles.

Sect. III.

lui donnant copieusement des narcotiques, ou en le saignant abondamment, & l'exposant à l'air. Cette méthode ne paroîtra ni absurde ni téméraire, si l'on fait attention à ceux qui ont échappé de la mort par des hémorrhagies abondantes du nez, survenues tout à coup.

Il faut encore considérer que, dans ce cas-là, les malades ne meurent pas parce que les pustules rentrent, puisqu'alors même elles sont élevées & fort rouges, mais parce que le visage n'enfle pas. Or, tout ce qui tempère le sang, comme la saignée & un rafraîchissement modéré, doit nécessairement être aussi avantageux que l'usage des narcotiques pour procurer cette enflure, & par les mêmes raisons.

Eclaircissement par rapport à la saignée.

59. Ce n'est pas que je veuille conseiller la saignée dans tout transport qui survient dans la petite vérole (car il n'est point de symptôme plus fréquent dans cette maladie); je ne recommande la saignée que dans le transport qui vient de ce que le visage n'enfle pas; savoir, dans la petite vérole discrète, lorsque les pustules sont en assez grand nombre, ou bien quand, par un régime extrêmement chaud, & par l'usage des cordiaux, le sang est devenu si bouillant & si fougueux, qu'il est absolument nécessaire de le tempérer par les narcotiques & les autres remèdes propres à modérer son impétuosité.

Utilité de faire sortir du lit dans le transport.

Dans un pareil cas, le Médecin qui préfère son devoir à sa réputation, doit saigner, comme il a été dit auparavant, ou rafraîchir les malades en les exposant à un plus grand air. J'en ai retiré plusieurs de la mort en les faisant sortir du lit pour un peu de temps, ce qui les a suffisamment rafraîchis. Outre les exemples que j'ai vus moi-même, il y a une infinité de malades qui ont été sauvés de la sorte. Quelques-uns de ces frénétiques trompant leurs gardes (car les frénétiques ont des ruses merveilleuses), se sont échappés de leur lit, & se sont exposés, même de nuit, à l'air froid : d'autres ayant trouvé moyen d'avoir de l'eau froide, soit par finesse, soir par force, soit par prières, en ont bu à discrétion, &, par une heureuse erreur, se sont tirés d'affaire, lorsqu'ils étoient absolument désespérés.

Histoire d'une guérison singuliere

60. Je rapporterai ici une histoire que je tiens de celui-là même à qui elle est arrivée. Etant allé à Bristol, lorsqu'il étoit encore très-jeune & à la fleur de son âge, il fut attaqué de la petite vérole vers le milieu de l'été, & le transport survint bientôt après. La garde étant sortie pour aller en ville, laissa le soin de son malade à d'autres personnes, à qui elle dit qu'elle alloit revenir; mais, comme

elle tarda un peu long-temps, le malade se trouva si mal, que les assistants crurent qu'il avoit rendu l'ame. C'étoit un corps gros & gras; & cela, avec la chaleur de la saison, faisant craindre aux assistants qu'il ne sentît mauvais, ils l'ôtèrent de son lit, & le mirent sur une table avec un simple drap par dessus. La garde revenant enfin, & apprenant cette triste nouvelle, entre dans la chambre où étoit le corps, ôte le drap, regarde le visage, & croit appercevoir quelques légers signes de vie. Aussi-tôt elle remet son malade au lit; & par je ne sais quel moyen, dont elle s'avise sur le champ, elle le fait revenir de sa défaillance, ensorte qu'au bout de quelques jours il se porta très-bien.

61. Si dans la petite vérole confluente, la salive est tellement épaisse & visqueuse à cause de la chaleur précédente, que le malade soit sur le point d'être suffoqué, ce qui n'est pas extraordinaire l'onzième jour, comme nous avons dit plus haut, alors il faut nécessairement employer un gargarisme, & ordonner qu'on ne manque pas d'en injecter souvent de jour & de nuit dans le gosier avec une seringue. Ce gargarisme sera composé de petite bière, ou d'eau d'orge avec le miel rosat; ou bien de la manière suivante.

Nécessité d'un gargarisme lorsque la salive est visqueuse.

Prenez *écorce d'orme, six gros; racine de réglisse, demi-once; vingt raisins secs dont on a ôté les pepins; roses rouges, deux pincées : faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau qui sera réduite à une demi-livre; passez la liqueur, & dissolvez-y oxymel simple, & miel rosat, de chacun deux onces, pour un gargarisme.*

Gargarisme.

Si le malade a été traité comme il faut, la salivation, lors même qu'elle aura commencé à diminuer, continuera autant qu'il est nécessaire, sans qu'il soit besoin de gargarisme. Mais si le malade est à tout moment en danger d'être suffoqué, s'il est assoupi, & ne sauroit presque plus respirer, ce remède est peu sûr. Dans cette extrémité j'ai quelquefois donné avec succès un émétique d'infusion de safran des métaux, mais à une dose plus considérable qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire, jusqu'à une once & demie; car, à cause de l'assoupissement profond où est le malade, une moindre dose n'opéreroit point, & ne feroit que mettre le malade dans un plus grand danger, en agitant les humeurs qu'elle ne pourroit évacuer. Cependant un tel remède n'est point encore assez sûr. Le malheur est que

Emétique quelquefois utile en ce cas-là.

SECT. III.

nous n'en avons pas un meilleur contre un si cruel symptôme qui seul fait périr presque tous ceux qui, ayant une petite vérole confluente, meurent l'onzième jour.

Avantages du régime tempéré.

62. Comme le régime tempéré prévient les autres symptômes qui arrivent dans cette maladie, il les dissipe aussi la plupart. C'est ainsi que le transport dont nous avons parlé, & qui vient de ce que le cerveau est trop échauffé, se guérit en rafraîchissant le sang de quelque manière que ce soit. On guérit de même le coma, symptôme entièrement contraire au précédent, & qui est causé par une obstruction de la substance corticale du cerveau, lorsque le sang étant atténué par l'usage d'un régime & des remèdes échauffants, envoie avec force dans cette partie un grand nombre de vapeurs enflammées.

Il guérit le coma,

Et les taches du pourpre.

63. J'ai vu aussi disparoître les taches de pourpre en rafraîchissant le sang; mais je n'ai pu encore, ni par cette méthode, ni par aucune autre, arrêter le pissement de sang, non plus que l'hémoptysie violente du poumon; & ces deux hémorrhagies, autant que j'ai pu observer jusqu'à présent, annoncent une mort certaine.

Suppression d'urine; comment se guérir.

64. Dans la suppression d'urine, qui attaque quelquefois les jeunes gens & les personnes robustes, & qui vient d'un grand trouble des esprits qui servent à cette excrétion, trouble causé par le trop de chaleur & de mouvement du sang & des humeurs, j'ai tenté tous les genres de diurétiques : mais rien ne m'a si bien réussi que de faire sortir le malade du lit; car, peu de temps après qu'il a fait deux ou trois tours par la chambre, soutenu par quelques personnes, il urine assez abondamment, & se trouve fort soulagé. Je pourrois citer ici pour témoins de ce que j'avance, quelques Médecins de mes amis, qui en pareil cas ont ordonné la même chose par mon conseil, & l'ont fait avec succès.

En quel cas les cordiaux conviennent dans la petite vérole discrete.

65. Quant aux symptômes qui arrivent lorsqu'un grand froid, ou des évacuations hors de saison font rentrer la petite vérole, il faut les combattre par l'usage des cordiaux & par un régime conforme, lesquels on ne doit cependant continuer qu'aussi long-temps que durent les symptômes. Les principaux de ces symptômes sont l'affaissement ou l'applatissement des pustules, & la diarrhée dans les petites véroles discrètes; car dans les confluentes, l'affaissement des pustules n'est pas d'un mauvais augure, puisqu'il est de la nature de la maladie; & la diarrhée dans les enfants est salutaire, loin d'être dangereuse.

Dans l'un & l'autre cas il ſera très à propos de donner une potion cordiale avec les eaux diſtillées, le diaſcordium, le laudanum liquide, &c. non-ſeulement pour diſſiper les ſymptômes dont il s'agit, mais encore en tout autre temps de la maladie, ſi le malade ſe plaint de foibleſſes & de maux de cœur; mais à dire vrai, ces ſortes de ſymptômes ſont extrêmement rares en comparaiſon de ceux que cauſe le trop de chaleur, qui eſt plus nuiſible que le trop de froid, quoique le préjugé vulgaire le croie moins nuiſible. Pour moi je penſe que ſi on parle ſi ſouvent de puſtules rentrées, c'eſt qu'on prend l'affaiſſement des puſtules de la petite vérole confluente pour des puſtules rentrées par le froid, au lieu qu'il n'y a rien en cela que de naturel à cette maladie; on commet la même faute dans la petite vérole diſcrète, parce qu'on attend de trop bonne heure l'éruption & l'augmentation des puſtules, ne faiſant pas attention que cela ne doit arriver qu'au bout d'un certain temps établi par la nature.

CHAP. II.

En quel tems il faut ſaigner.

66. Lorſque les puſtules ſont tombées, que le malade eſt convaleſcent, & a déjà commencé depuis quelques jours à manger de la viande, c'eſt-à-dire, vers le vingt-unième jour, il faut ſaigner du bras, ſi la maladie eſt violente; car l'ardeur que la petite vérole a imprimée au ſang, ſoit que le malade fût un adulte, ou un enfant, n'indique pas moins la ſaignée, que les mauvaiſes humeurs qui ſe ſont amaſſées dans le ſang indiquent la purgation. C'eſt ce que montre aſſez la couleur du ſang que l'on tire après une petite vérole fort dangereuſe; car il eſt entièrement ſemblable à celui que l'on tire dans la pleuréſie. C'eſt ce que montrent encore les ophthalmies dont cette maladie eſt ſuivie, & les autres mauvais effets d'un ſang échauffé & altéré par la maladie. Auſſi voit-on des gens qui auparavant jouiſſoient de la meilleure ſanté, être enſuite ſujets tout le reſte de leur vie à des humeurs chaudes & âcres qui ſe jettent ſur les poumons, ou ſur quelqu'autre partie.

Mais s'il y a peu de puſtules, la ſaignée ne ſera pas néceſſaire. Après la ſaignée je purge trois ou quatre fois.

Comment il faut remédier à l'enflure.

67. Long-temps après que le malade eſt guéri de la petite vérole confluente, & lorſqu'il ſort déjà tous les jours du lit, il lui ſurvient quelquefois une enflure conſidérable de jambes; mais après la ſaignée & la purgation, cette enflure ſe diſſipe d'elle-même, ou bien on la guérit aiſément par l'uſage des herbes émollientes & diſcuſſives,

SECT. III. comme feuilles de mauve, de bouillon-blanc, de sureau, de laurier, & fleurs de camomille & de mélilot, bouillies dans le lait.

Voilà ce que j'avois à dire sur l'histoire & la curation des petites véroles qui régnoient pendant les années 1667, 1668 & partie de 1669, & que j'ai nommées *régulières* & légitimes, pour les distinguer de celles des années suivantes.

CHAPITRE III.

Fievre continue des années 1667, 1668, *& d'une partie de* 1669.

Description de la fievre de cette constitution.

1. POUR parler maintenant de la fievre qui dominoit pendant cette constitution, & qui ayant commencé avec les petites véroles, se soutint & finit avec elles, voici comme la chose se passa. Les malades avoient une douleur à la fossette du cœur, & ne pouvoient souffrir qu'on comprimât cet endroit. Je ne me souviens pas d'avoir observé ce symptôme dans aucune autre maladie, excepté dans cette fièvre, & dans la petite vérole régulière. Il y avoit douleur de tête, chaleur de tout le corps, & on appercevoit assez clairement des taches de pourpre. La soif n'étoit pas considérable. La langue paroissoit assez souvent comme celle des gens qui se portent bien; seulement elle étoit quelquefois blanchâtre, très-rarement sèche, & jamais noire. Il prenoit dès le commencement de la maladie des sueurs spontanées très-abondantes, mais qui ne soulageoient point le malade; & si on s'avisoit de vouloir les exciter par des remèdes chauds & un régime de même nature, il étoit dangereux que le transport ne survînt bientôt après; d'ailleurs, elles augmentoient le nombre des taches de pourpre, & la violence de tous les autres symptômes. Les urines, qui même dès le commencement couloient assez bien, & paroissoient assez louables, donnoient de belles espérances; & cependant les malades ne s'en trouvoient pas mieux ensuite, que des sueurs dont nous avons parlé.

Quand cette maladie n'étoit pas bien traitée, elle duroit pour l'ordinaire très-long-temps, & ne se terminoit pas

ſimplement d'elle-même, ou par quelque criſe, à la manière des autres ſièvres, mais elle tourmentoit le malade durant ſix, ſept ou huit ſemaines par des ſymptômes violents, à moins que la mort n'y vînt mettre fin. Il ſurvenoit quelquefois vers le déclin de la maladie une ſalivation aſſez abondante, ſavoir, lorſqu'il n'y avoit eu auparavant aucune évacuation conſidérable, & qu'on avoit fait prendre au malade des juleps rafraîchiſſants; & ſi on n'arrêtoit point cette ſalivation, ſoit par des évacuations, ſoit par des remèdes chauds, la maladie ſe terminoit contre toute eſpérance.

Elle reſſembloit à la petite vérole.

2. Comme cette fièvre dépendoit de la conſtitution épidémique de l'air qui en même temps produiſoit les petites véroles, auſſi paroiſſoit-elle être preſque de même nature, & de même caractère en toutes choſes que ces maladies, à l'exception ſeulement des ſymptômes qui étoient des ſuites ou des effets néceſſaires de l'éruption, car ces deux maladies commençoient de même. La douleur à la foſſette du cœur, quand on y portoit la main, étoit la même, comme auſſi la couleur de la langue, la conſiſtance de l'urine, &c. mêmes ſueurs ſpontanées & abondantes dès le commencement; même penchant que dans les petites véroles confluentes, à produire la ſalivation, lorſque la maladie étoit violente: & comme d'ailleurs cette fièvre régnoit principalement lorſqu'il y avoit à Londres une plus grande quantité de petites véroles que je n'en ai jamais vu, on ne ſauroit douter qu'elle ne fût entièrement de même genre.

Elle eſt nommée à cauſe de cela fievre de petite vérole.

Ce que je ſais ſurement par des obſervations très-exactes que je fis dans le temps que je traitois ces deux ſortes de maladies, c'eſt que toutes les indications curatives y paroiſſoient abſolument les mêmes, à l'exception de celles qui regardoient l'éruption de la petite vérole & les ſuites de cette éruption, & qui ne pouvoient avoir lieu dans une maladie où il n'y avoit point d'éruption. Ainſi, quoique je haïſſe, autant que perſonne, les nouveaux noms, on me permettra, afin de diſtinguer cette fièvre des autres, de l'appeller *fièvre de petite vérole, febris variolosa* (1), à cauſe de la reſſemblance qu'elle avoit avec les petites véroles régulières.

(1) En 1729, au mois de Juillet, il régna à Plimouth, en Angleterre, beaucoup de petites véroles, & en même-temps une fièvre putride qui, ayant diminué vers la fin de ce mois, & ceſſé enſuite pendant quelque temps, recommença de nouveau, & devint fort

SECT. III.

Elle demandoit un traitement différent.

3. Mais, nonobstant cette ressemblance, aucun homme de bon sens ne se persuadera que la fièvre en question doive se traiter par la même méthode que les petites véroles, puisque dans ces dernières, les particules enflammées se déposent à la superficie du corps, au moyen des pustules ; & que dans notre fièvre, elles ne s'évacuent que par la salivation ; car les sueurs copieuses qui arrivoient dans les commencements de la maladie, étoient symptomatiques, & non pas critiques, la Nature ne paroissant avoir eu en vue d'autre évacuation que la salivation.

Cependant la Nature elle-même la dérangeoit souvent, ou par la diarrhée que causoient les particules inflamma-

---

épidémique ; elle affectoit principalement l'estomac & les lombes, comme lorsque la petite vérole est sur le point de venir, & étoit accompagnée d'oppression de poitrine, de sanglots, & d'une grande foiblesse. Cette maladie etoit peut-être ce que Sydenham appelle *fièvre de petite vérole.* Elle attaquoit sur-tout les enfants, les femmes, les jeunes gens & les personnes foibles. Le sang que l'on tiroit étoit rarement visqueux. L'urine étoit ordinairement crue & claire, & donnoit souvent un sédiment cendré, gluant & imparfait, ressemblant à de la fleur de farine, & qu'Hippocrate appelle *sédiment surfureux.* Plus le sédiment étoit parfait, plus il y avoit espérance de guérison. La langue n'étoit pas sèche, mais paroissoit couverte d'une espèce de mucosité visqueuse & brunatre. Vers le déclin de la maladie, sur-tout si l'on avoit manqué de faire vomir au commencement, il survenoit une diarrhée, & quelquefois une dyssenterie qui étoit très-violente, & même quelquefois mortelle.

La saignée étoit inutile, à moins qu'on ne la fît dans le commencement. Le vomissement étoit extrêmement nécessaire, & ensuite les vésicatoires appliqués fréquemment & par degrés, les doux cordiaux, le cinabre, les narcotiques, le petit-lait, les boissons délayantes & un peu acides, bues copieusement, étoient très-utiles. Dès qu'il paroissoit des signes de coction, & en particulier un sédiment dans l'urine, & une diminution de la fièvre, le quinquina faisoit merveilles. S'il survenoit un coma, ou un transport, dans la force de la maladie, il étoit à propos d'appliquer les ventouses sur le cou & les épaules, de saigner, d'appliquer aussitôt après les vésicatoires derrière chaque oreille & à la tête, & de donner tout de suite un lavement laxatif.

Dans le déclin, les purgations laxatives, sur-tout avec la rhubarbe, emportoient heureusement les restes de pourriture de la maladie ; mais les forts purgatifs, ou les aloétiques avoient des effets très-dangereux ; car étant employés très-mal à propos, ils appauvrissoient le sang, & causoient des tranchées terribles. Après un purgatif, quoique très-doux, une potion calmante étoit absolument nécessaire.

Beaucoup de gens furent attaqués de cette maladie, mais peu en moururent. *Huxham, de aere & morb. epid.* p. 33, 34.

toires (1) qui se portant aux intestins par les artères mésentériques, les obligeoient à se décharger (ce qui arrive aussi dans la pleurésie & les autres fièvres inflammatoires, à cause de l'orgasme du sang & des particules enflammées qui cherchent à s'échapper & à se dissiper), ou bien par les sueurs immenses qui accompagnoient toujours naturellement la maladie, de même qu'elles faisoient la petite vérole : &, comme ces sueurs n'étoient que symptomatiques, elles détournoient ailleurs la salivation qui, sans cela, auroit été critique; & si l'Art n'y suppléoit par quelque autre évacuation, la maladie duroit plusieurs semaines, & il ne s'y faisoit point de coction, comme dans les autres fièvres.

CHAP. III.

4. Mais, pour mieux connoître la nature de cette fièvre, & établir en même temps, d'une manière solide, les véritables indications curatives, il faut bien remarquer que, dans la fièvre qui régnoit sous la constitution qui produisoit les fièvres intermittentes épidémiques, la matière qui devoit se séparer du sang étoit si épaisse, qu'elle ne pouvoit le faire sans être auparavant atténuée & digérée pendant le temps déterminé pour cela; après quoi elle s'évacuoit, ou par une transpiration abondante, ou par des déjections critiques; ensorte que toute l'affaire du Médecin étoit de s'accommoder au génie de la maladie, & d'empêcher, d'un côté, que le sang venant à entrer dans une trop grande effervescence, ne produisît des symptômes dangereux; & d'un autre côté, que son effervescence ne fût trop foible pour pouvoir chasser la matière morbifique, d'autant que la Nature se servoit de la fièvre, comme d'un instrument pour opérer cette sécrétion.

Matiere de la peste est très-subtile.

5. Il y avoit aussi dans la peste une matière qui devoit se séparer du sang. Mais, comme elle étoit composée de parties très-subtiles & très-inflammables, qui quelquefois, lorsqu'elles étoient arrivées à leur plus haut degré d'atténuation, traversoient le sang comme un éclair, & ne

(1) L'Auteur les appelle des *rayons inflammatoires*, expression qui ne donne point une idée nette de la cause de la diarrhée, puisqu'on n'entend pas suffisamment ce que ces rayons signifient, & que leur existence dans le sang n'est pas clairement prouvée. Ils sont trop subtils pour irriter les intestins, & pour être la matière d'une évacuation. Ainsi la diarrhée semble plutôt être produite par des humeurs acres que les artères mésentériques déposent dans les intestins, & qui, en les irritant, occasionnent des déjections fréquentes : par-là on rend aisément raison du cours de ventre.

SECT. III.

pouvoient y exciter d'ébullition; cette matière, dis-je, paſſant dans un inſtant à travers ce liquide, ne s'arrêtoit que dans une glande, ou quelque partie extérieure, où étant engagée, elle enflammoit d'abord les chairs voiſines, puis y cauſoit un abcès. Or, l'abcès eſt un moyen dont ſe ſert la Nature pour débarraſſer les chairs de ce qui leur eſt nuiſible; de même qu'elle ſe ſert de la fièvre pour diſſiper ce qui nuit au ſang. Dans un tel cas, le devoir du Médecin eſt de bien conduire l'évacuation de la matière peſtilentielle, que la Nature entreprend au moyen de l'abcès, à moins qu'il ne croie plus à propos de ſubſtituer une autre évacuation dont il ſoit davantage le maître, & qu'il puiſſe mieux gouverner que l'évacuation naturelle.

Matiere de la petite vérole eſt plus groſſiere.

La Nature ſe comporte de la même façon pour expulſer la matière de la petite vérole, quoique cette matière ſoit plus épaiſſe & plus groſſière, puiſqu'elle s'évacue par des puſtules répandues ſur tout le corps, & non par des charbons ou des bubons. Dans ce cas auſſi, les indications curatives doivent tendre à bien conduire l'évacuation naturelle qui ſe fait par les puſtules.

Matiere de cette fievre n'eſt pas groſſiere.

6. Or, comme dans la fièvre continue dont il s'agit préſentement, il n'y a point de matière épaiſſe & groſſière qui, pour être évacuée, ait besoin d'être atténuée auparavant, ainſi que dans la fièvre qui a été décrite ci-deſſus, il n'eſt pas queſtion d'entretenir l'ébullition du ſang : elle ſeroit même fort dangereuſe, en ce qu'elle pourroit augmenter la maladie, qui conſiſte eſſentiellement dans une inflammation déjà trop violente. Ainſi, puiſque la Nature ne produit aucune éruption dans cette fièvre, tout au contraire de ce qu'on voit dans la peſte & la petite vérole, & malgré la reſſemblance qui eſt dans tout le reſte entre cette dernière maladie & la fièvre dont nous parlons; il s'enſuit néceſſairement de là que tout conſiſte à appaiſer l'inflammation par des évacuations & des remèdes tempérants. C'eſt-là le but que je me ſuis propoſé en traitant cette fièvre, & je l'ai guérie aſſez facilement par la méthode ſuivante.

Traitement.

7. Etant appellé auprès d'un malade, je le faiſois d'abord ſaigner du bras, pourvu qu'il ne fût pas trop foible, & ſur-tout pas trop âgé. Je réitérois la ſaignée deux autres fois de deux en deux jours, à moins que je ne viſſe des ſignes de guériſon qui m'en empêchaſſent. Les jours que l'on ne ſaignoit pas, je faiſois donner un lavement avec le lait & le ſucre, ou quelque autre ſemblable; & j'ordon-

fois le julep ſuivant, ou un autre de même eſpèce, dont on devoit uſer fréquemment durant toute la maladie.

Julep rafraîchiſſant.

Prenez *eaux de pourpier, de laitue, de fleurs de primevère, de chacune quatre onces; ſyrop de limon, une once & demie; ſyrop violar, une once: faites un julep dont le malade prendra trois onces, quatre à cinq fois le jour, ou à ſa volonté.*

J'accordois pour boiſſon ordinaire, du petit-lait, de l'eau d'orge & autres choſes ſemblables; & pour nourriture, des décoctions d'orge ou d'avoine, des panades, des pommes cuites, &c. mais j'interdiſois abſolument les bouillons de viande, & même ceux de poulet.

Danger de garder le lit dans cette maladie.

8. J'ordonnois ſur toutes choſes, que les malades ne gardaſſent pas toujours le lit, & que chaque jour ils demeuraſſent levés une bonne partie de la journée: car j'avois obſervé dans cette fièvre, de même que dans la pleuréſie, le rhumatiſme & toutes les autres maladies inflammatoires, pour la guériſon deſquelles la ſaignée & les rafraîchiſſants tiennent le premier rang, que les remèdes les plus rafraîchiſſants & la ſaignée très-ſouvent réitérée, ne ſervoient de rien du tout, tandis que le malade s'échauffoit en gardant continuellement le lit, ſur-tout en été. C'eſt pourquoi les grandes ſueurs que les malades avoient de temps en temps, ne m'empêchoient pas de les rafraîchir, ſoit par des remèdes propres à cela, ſoit en leur défendant de toujours demeurer au lit.

Il eſt vrai qu'en prenant ſon indication de ce qui eſt le plus ſouvent utile, on auroit eu raiſon de ſe promettre de grands avantages de la part des ſueurs; mais l'expérience faiſoit toujours voir le contraire, & m'apprenoit que les ſueurs, au lieu d'apporter du ſoulagement, ne faiſoient qu'augmenter la chaleur; de ſorte, qu'aſſez ſouvent elles étoient ſuivies du tranſport, de taches de pourpre & d'autres funeſtes ſymptômes qui venoient moins de la malignité de la maladie, que du mauvais traitement.

Défenſe de la méthode de l'Auteur.

9. Si l'on m'objecte que cette méthode de traiter la fièvre eſt entièrement contraire à la doctrine des Auteurs qui déclarent tous d'une voix, que les ſueurs ſont le meilleur moyen & le plus naturel pour la guérir: voici ce que j'ai à répondre pour ma défenſe, outre une expérience conſtante & très-certaine, dont le témoignage dépoſe partout en ma faveur dans le traitement de cette fièvre particulière. Je crois d'abord que les ſavants Auteurs qui recom-

SECT. III.

mandent les ſueurs pour la guériſon de la fièvre, parlent de ces ſueurs qui arrivent après la digeſtion & l'atténuation de quelque humeur qui ſéjournoit dans le ſang, humeur que la Nature a travaillée pendant un certain temps déterminé, afin de la mettre en état d'être évacuée par les ſueurs.

Mais la choſe eſt bien différente ici; car, dès le premier commencement de la maladie, il ſurvient des ſueurs très-abondantes qui ſeules en font une grande partie : & ſi on peut conclure quelque choſe de tous les phénomènes de la maladie, elle ſemble être plutôt l'effet d'une ſimple chaleur & efferveſcence du ſang, que d'une humeur qui y ſéjourne, & qui, après une coction convenable, doive être évacuée par les ſueurs : & quand nous accorderions qu'il y a dans cette fièvre, comme dans pluſieurs autres, une ſemblable humeur; à quoi bon vouloir, en excitant les ſueurs par des cordiaux ou par un régime chaud, animer la Nature qui ne l'eſt déjà que trop, & dont un Médecin doit modérer les efforts déréglés? L'axiome commun où il eſt dit qu'*il faut évacuer les humeurs cuites, & non pas les humeurs crues* (1), ne regarde pas moins les ſueurs que les déjections.

Confirmation par un exemple.

10. Durant cette conſtitution, je fus appellé pour voir le Docteur Morrice, très-habile homme, qui pratiquoit alors la médecine à Londres, & qui maintenant la pratique avec réputation à Petworth. Il étoit attaqué de la fièvre dont nous parlons; il ſuoit très-abondamment, & avoit quantité de taches de pourpre. Du conſentement de quelques-autres Médecins de mes amis & de ceux du malade, il fut ſaigné, il ſe leva, il fut eſſuyé; il uſa de remèdes rafraîchiſſants, & d'un régime de même nature. Auſſi-tôt il fut ſoulagé, pluſieurs ſymptômes diſparurent; & en continuant cette méthode, il guérit en peu de jours.

Saignée & rafraîchiſſans arrêtoient la diarrhée.

11. La diarrhée qui accompagnoit très-ſouvent la fièvre, ne me faiſoit pas écarter le moins du monde de ma méthode : &, comme cette diarrhée provenoit des particules enflammées qui, ſe ſéparant de la maſſe du ſang, & étant portées aux inteſtins par les artères méſentériques, les irritoient, j'ai éprouvé que rien ne l'arrêtoit ſi bien que la ſaignée & les rafraîchiſſants, comme l'eau d'orge, le petit-lait, & les autres choſes rapportées ci-deſſus.

---

(1) *Cocta, non cruda, ſunt medicanda.*

12.

12. Voilà la méthode qui m'a parfaitement réussi dans le traitement de cette maladie, & elle me paroît la meilleure de toutes. Ce n'est pas que je n'aie souvent vu des malades guérir par une méthode contraire, c'est-à-dire, par l'usage des cordiaux & du régime chaud; mais aussi, ils m'ont toujours paru avoir couru un grand danger, auquel on les exposoit sans aucune nécessité. En effet, les taches de pourpre, qui autrement étoient en fort petite quantité, devenoient très-nombreuses par le régime chaud; la soif, qui ordinairement n'incommodoit presque pas les malades, devenoit plus violente; la langue, qui avoit coutume d'être humide, & n'étoit différente de celle des personnes saines que par un peu de blancheur, se desséchoit, & souvent même paroissoit noire: enfin les secours que l'on vouloit procurer au moyen des cordiaux cessoient entiérement par ce moyen; car le sang ayant perdu une trop grande quantité de la sérosité qui devoit le détremper, & qui étoit dissipée par les pores de la peau, ne pouvoit plus en fournir: ainsi le corps se desséchoit aussi-tôt, & la peau se resserroit contre nature, jusqu'à ce qu'enfin le sang venant à recouvrer de la sérosité, au moyen de ce qu'on faisoit prendre au malade, s'en dépouilloit de nouveau, tant par l'action des remèdes, que par la chaleur fébrile, & en même temps se délivroit de la fievre même. C'étoit-là une crise forcée & dangereuse; & ce qui étoit encore pire, elle arrivoit rarement. *Danger du régime chaud*

13. La salivation, comme nous avons dit plus haut, terminoit assez souvent la fievre, de même que la petite vérole confluente, qu'on peut appeler avec raison sa sœur. Cette salivation étoit toujours salutaire; & quand elle venoit abondamment, je voyois les taches de pourpre, & la fievre même se dissiper. Dès qu'elle paroissoit, il ne falloit aucune évacuation, ni par la saignée, ni par les lavements: on auroit risqué en les employant de détourner d'un autre côté l'humeur. Mais le petit lait & les autres rafraîchissants étoient nécessaires pour aider la salivation. Au contraire, les cordiaux & tout ce qui échauffe l'empêchoient, en épaississant l'humeur. *Cette fievre se terminoit souvent par la salivation.*

14. Pendant que cette fievre subsistoit encore, & avant qu'elle eût entierement cessé, sur-tout l'an 1668, il régna une diarrhée épidémique, sans aucun signe manifeste de fievre; car la constitution de l'air tournoit déjà vers la dyssenterie qui se fit sentir l'année suivante, comme nous dirons bientôt. Je jugeai que cette maladie étoit la même *Diarrhée épidémique.*

chose que la fievre continue dont nous venons de parler ; & qu'elle se montroit seulement sous une autre forme, & avec un autre symptôme. Car comme elle étoit ordinairement précédée d'un frisson, de même que la fievre, & produite par la même cause, il me parut vraisemblable qu'elle devoit son origine à des particules inflammatoires qui, se détournant vers les intestins, les picottoient, & causoient cette évacuation, tandis que la masse du sang se trouvoit par ce moyen exempte des mauvais effets qu'auroient produits les particules inflammatoires, & qu'il ne paroissoit au dehors aucun signe manifeste de fievre.

De plus, les malades ne pouvoient souffrir qu'on leur pressât avec la main la fossette du cœur, symptôme qui se trouvoit aussi dans les petites véroles & la fievre de cette constitution, comme nous avons dit plus haut (1). La douleur & la sensibilité s'étendoient souvent de même sur la partie extérieure de l'épigastre ; elles étoient quelquefois suivies d'une inflammation qui aboutissoit à un abcès, & finissoit par la mort. Tout cela faisoit voir plus clair que le jour que cette diarrhée étoit entierement de même nature que la fievre qui dominoit alors.

Succès de la saignée & des rafraîchissans dans cette diarrhée.

Ce qui confirmoit encore mon sentiment, c'est l'heureux succès que la saignée & les rafraîchissants eurent toujours dans la diarrhée, de même que dans la fievre. On guérissoit promptement la diarrhée par cette méthode ; mais quand on la traitoit d'une autre manière, savoir, par la rhubarbe & les autres laxatifs, en vue d'évacuer les sucs mordicants qui irritoient les intestins & les obligeoient à se décharger, ou même par les astringents, la maladie qui de sa nature étoit légere devenoit fort souvent mortelle, comme la liste des morts de cette année-là ne le prouve que trop. Voilà ce que j'avois à dire sur les maladies épidémiques qui dépendoient de cette constitution.

Mauvais effets des laxatifs & des astringents.

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 2. & ci-dessus, *art.* 1.

SECTION IV.

CHAPITRE PREMIER.

Constitution épidémique d'une partie de l'année 1669, & des années entieres 1670, 1671, 1672, à Londres.

1. Au commencement du mois d'Août 1669, il parut un *cholera morbus*, des *tranchées de ventre* horribles, sans aucunes déjections, & même une *dyssenterie*. Cette maladie avoit été rare depuis dix ans. Le cholera morbus, que je n'avois jamais vu auparavant si épidémique, ne laissa pas cette année-là, comme dans toutes les autres, de se renfermer dans le mois d'Août, & alla à peine jusqu'aux premieres semaines de Septembre. Les tranchées sans déjections durerent jusqu'à la fin de l'automne, accompagnerent les dyssenteries, & furent encore plus communes. Mais à l'entrée de l'hiver, elles disparurent entièrement, & il n'y en eut plus les années suivantes que dura cette constitution, pendant laquelle les dyssenteries ne laisserent pas néanmoins d'être fort épidémiques. Ce qui venoit, à mon avis, de ce que cette constitution n'étoit pas encore assez favorable à la dyssenterie pour produire tous les symptômes de cette maladie dans chacun de ceux qui en étoient attaqués. En effet l'automne d'ensuite, les tranchées ayant recommencé, la dyssenterie se fit sentir avec tous ses symptômes pathognomoniques. Maladies qui parurent au mois d'Août.

2. Parmi les tranchées sans déjections, & la dyssenterie épidémique, il survint une nouvelle sorte de fièvre, qui accompagnoit ces deux maladies, & qui attaquoit non seulement ceux qui les avoient déjà, mais aussi ceux qui ne les avoient pas encore eues jusqu'alors, & qui seulement avoient ressenti quelquefois, & encore rarement, des tranchées très-légères, le ventre étant tantôt lâche, & tantôt resserré. Comme cette fievre ressembloit à celle qui accompagnoit souvent les deux maladies dont nous venons de parler, il faut la distinguer des autres fievres sous le nom de *fièvre dyssentérique* : car, comme nous montrerons Fievre dyssentérique.

SECT. IV.

bientôt, elle étoit du caractere de la dyssenterie, & elle n'en différoit, qu'en ce qu'elle n'avoit ni les déjections qui étoient continuelles dans la dyssenterie, ni les autres suites nécessaires de cette évacuation.

Aux approches de l'hiver, la dyssenterie disparut pour un temps; mais la fievre dyssenterique devint plus violente. Il y eut même en quelques endroits des petites véroles, mais qui étoient très-douces & très-bénignes.

Rougeoles au mois de Janvier 1670.

3. Dès le commencement de l'année suivante, c'est-à-dire, au mois de janvier, on vit des rougeoles qui s'étendirent de jour en jour, & dont presque aucune famille, ou du moins aucun enfant ne fut exempt. Elles augmenterent peu à peu jusqu'à l'équinoxe du printemps; mais depuis ce temps-là elles diminuerent par degrés, de la même maniere qu'elles avoient augmenté; & ayant disparu au mois de juillet, elles ne se montrerent plus durant toutes les années que cette constitution fut dominante; seulement l'année d'après, dans la même saison qu'elles avoient commencé sous la constitution précédente, on en vit quelques-unes par-ci par-là.

Petite vérole irréguliere qu'elles amenent.

4. Ces rougeoles étoient les avant-coureurs d'une sorte de petite vérole que je ne connoissois pas encore, & que je nomme *petite vérole irrégulière de la constitution dyssenterique*, afin de la distinguer des autres petites véroles, d'autant qu'elle étoit accompagnée de symptômes irréguliers & extraordinaires que je rapporterai en donnant l'histoire de cette maladie, & qui étoient très-différents de ceux des petites véroles de la constitution précédente. Cette sorte de petite vérole, quoiqu'elle fût beaucoup moins fréquente que la rougeole, ne laissa pas d'attaquer un assez grand nombre de gens jusqu'au mois de juillet que les fievres dyssenteriques prirent le dessus, & devinrent épidémiques. Mais aux approches de l'automne, c'est-à-dire, au mois d'août, les dyssenteries revinrent, firent de grands ravages, & furent encore plus cruelles que l'année précédente. L'hiver étant venu, elles disparurent; & à leur place la fievre dyssenterique & la petite vérole durerent tout l'hiver.

Maladies de cette année.

Fievres tierces au mois de Février 1671.

5. Vers le commencement de février de l'année suivante, il parut des fievres tierces, & les deux maladies dont nous venons de parler devinrent plus rares. Ces fievres tierces n'étoient pas fort épidémiques: cependant je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu un si grand nombre

depuis la conſtitution que nous avons dit ci-deſſus leur avoir été ſi favorable (1). A peine le ſolſtice d'été fut-il paſſé, qu'elles diſparurent entierement, ſelon la coutume des fievres intermittentes du printemps. Au commencement du mois de juillet, les fievres dyſſenteriques qui avoient régné les années précédentes, reparurent de nouveau. Et l'automne étant un peu avancé, la dyſſenterie revint pour la troiſieme fois, mais avec moins de violence que l'année précédente, où elle sembla être dans ſa plus grande force. Elle diſparut pour la troiſieme fois au commencement de l'hiver; & la fievre dyſſenterique & la petite verole régnerent de nouveau pendant le reſte de cette ſaiſon.

Chap. I.

Ordre des maladies épidémiques de cette année.

Maladies de 1672.

6. Nous avons vu qu'au commencement des deux années précédentes il y eut une maladie fort épidémique, ſavoir, la rougeole au commencement de 1670, & la fievre tierce au commencement de 1671. Ces deux maladies étant les dominantes, aoffibliſſoient les petites véroles, & les empêchoient de s'étendre beaucoup durant ce temps-là. Mais au commencement de 1672, les petites véroles n'ayant plus d'obſtacle, & ſe trouvant les ſeules dominantes, devinrent très-épidémiques, & régnerent juſqu'au commencement de juillet, que les fievres dyſſenteriques revinrent. Celles-ci firent place aux dyſſenteries, qui reparurent au mois d'août pour la quatrieme fois. Les dyſſenteries étoient non-ſeulement en moindre quantité que les années d'auparavant, mais leurs ſymptômes étoient auſſi plus doux.

Comme les petites véroles étoient en même temps répandues par-ci par-là, il n'étoit pas aiſé de décider quelle étoit la maladie dominante. Pour moi, je crois que la conſtitution de l'air ne ſe trouvant pas entierement favorable à la dyſſenterie, donna moyen à la petite vérole de ſe faire ſentir avec autant de force; au lieu que les années précédentes, il y avoit au mois d'août un plus grand nombre de dyſſenteries, & qui étoient plus cruelles. L'hiver fit ceſſer, comme à l'ordinaire, les dyſſenteries, mais non pas la fievre dyſſenterique, ni la petite vérole. Cette derniere, ſuivant ſa coutume, prit le deſſus après la ceſſation des dyſſenteries, & régna tout le reſte de l'hiver. Elle ſe ſoutint même un peu au printemps ſuivant, & au com-

(1) Voyez *Sect.* 1, *Chap.* 3. *num.* 1, 5.

SECT. IV.

mencement de l'été, mais beaucoup plus foible qu'elle n'eſt ordinairement.

7. Au reſte, quand je dis que les maladies épidémiques ſe ſuccedent l'une à l'autre & ſe chaſſent mutuellement, comme un clou chaſſe l'autre, je ne prétends pas dire que la maladie qui cede la place à l'autre diſparoît entierement, mais ſeulement qu'elle eſt plus rare. Car, durant cette conſtitution, l'une ou l'autre des maladies dont il s'agit, ſe voyoit même dans la ſaiſon qui ne lui étoit pas favorable. Par exemple, la dyſſenterie qui eſt une maladie tout-à-fait propre à l'automne, ne laiſſoit pas, quoique très-rarement, d'attaquer par-ci par-là quelques perſonnes au printemps.

Comment les maladies ſe ſuccédoient l'une à l'autre dans cette conſtitution.

8. Nous avons donc montré d'une maniere ſuffiſante, que durant toute cette conſtitution, les fievres dyſſenteriques régnoient au commencement de juillet, mois qui eſt la véritable époque des fievres d'automne, comme le mois de février l'eſt des fievres de printemps : qu'aux approches de l'automne, les dyſſenteries qui, à parler exactement, ſont de vraies maladies de cette ſaiſon, ſuccédoient aux fievres dyſſenteriques : que les dyſſenteries ceſſoient l'hiver, & étoient ſuivies des fievres dyſſenteriques & des petites véroles; enfin, que ces petites véroles ne duroient pas ſeulement tout l'hiver, mais ſubſiſtoient encore le printemps, & même l'été d'enſuite juſqu'au mois de juillet, qu'elles étoient obligées de céder la place aux fievres dyſſenteriques épidémiques. Telles étoient les viciſſitudes des maladies qui régnerent ſous cette conſtitution.

Chaque conſtitution générale à ſes périodes.

9. Il faut encore obſerver, que comme chaque maladie épidémique a ſes différents périodes dans les ſujets particuliers qu'elle attaque, ſavoir, ſon augmentation, ſa force, & ſon déclin; de même chaque conſtitution générale, qui produit telle ou telle maladie épidémique, a auſſi ſes périodes pendant le temps qu'elle domine; c'eſt-à-dire qu'elle devient de jour en jour plus épidémique, juſqu'à ce qu'elle ait acquis ſa plus grande force; après quoi elle diminue à peu près de la même maniere qu'elle avoit augmenté, & ceſſe enfin abſolument, pour faire place à une autre conſtitution. Quant aux ſymptômes des maladies, ils ſont tous plus violents dans le commencement de la conſtitution; enſuite ils s'adouciſſent peu à peu; & à la fin de la conſtitution, ils ſont auſſi légers que peut le permettre la nature de la maladie dont ils dépen-

dent. C'eſt ce que montrent ſuffiſamment les dyſſenteries & les petites véroles de la conſtitution dont il s'agit préſentement, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long; car nous allons traiter en particulier des maladies de cette conſtitution, en ſuivant l'ordre qu'elles ont gardé. Chap. II.

CHAPITRE II.

Choléra morbus de l'an 1669.

1. Cette maladie qui, comme j'ai obſervé auparavant, fut plus répandue en 1669 que je ne me ſouviens de l'avoir vue dans aucune autre année, arrive preſqu'auſſi conſtamment ſur la fin de l'été & aux approches de l'automne, que les hirondelles au commencement du printemps, & le coucou vers le milieu de l'été.

En quel tems commence le cholera morbus.

Le cholera morbus qui ſurvient indifféremment dans tous les temps de l'année, pour avoir trop mangé & trop bu, eſt d'un autre genre, quoiqu'il ait à peu près les mêmes ſymptômes, & ſe traite de la même façon.

Ce mal (1) ſe connoît aiſément par des vomiſſements

(1) On définit le choléra morbus » un renverſement contre nature » du mouvement périſtalrique, ou une contraction ſpaſmodique de » l'eſtomac & des inteſtins, cauſée par une matière âcre & cauſtique de différente ſorte qui y eſt contenue, & accompagnée d'une » évacuation prodigieuſe de matières bilieuſes par haut & par bas. »

Le ſiége de cette maladie eſt dans l'eſtomac & dans toute l'étendue des inteſtins, mais ſur-tout dans le duodenum & les conduits biliaires, comme on voit dans les vomiſſements & les ſelles, qui ſont ordinairement mêlés de bile. Que le duodenum ſoit l'endroit principal où s'opère ce mélange, c'eſt ce qui ſe manifeſte en partie par les circonvolutions de cet inteſtin, & en partie par la route de la bile & du ſuc pancréatique qu'y décharge le conduit cholédoque; c'eſt pourquoi le duodenum ſemble très-propre à produire & à loger la matière âcre que l'on évacue dans le choléra morbus. Cette maladie differe d'un cours de ventre bilieux, en ce qu'elle eſt toujours accompagnée de vomiſſements, & que le danger y eſt beaucoup plus grand.

Le choléra morbus peut avoir pour cauſe, 1°. le poiſon; 2°. des émétiques ou des purgatifs violents; 3°. des aliments faciles à fermenter & à ſe corrompre; 4°. une violente colère.

Ordinairement il dure peu, il ſe termine le troiſième ou le quatrième jour, rarement il va juſqu'au ſeptième, jamais au-delà, à moins qu'il ne ſe change en quelqu'autre maladie.

La plupart du temps il eſt mortel, n'y ayant aucune maladie, excepté la peſte & les fièvres peſtilentielles, qui tue en ſi peu de

SECT. IV.

énormes, & par une déjection d'humeurs corrompues, qui se fait par les selles avec beaucoup de peine & de difficulté: il est accompagné de violentes douleurs d'entrailles, d'un gonflement & d'une tension du ventre, de cardialgie, de soif, d'un pouls fréquent, avec chaleur & anxiété, & assez souvent d'un pouls petit & inégal, de cruelles nausées, & quelquefois de sueurs colliquatives, de contractions dans les bras & dans les jambes, de défaillance, de froideur des extrémités, & d'autres semblables symptômes qui épouvantent extrêmement les assistants, & tuent souvent le malade en vingt-quatre heures.

Choléra sec extrêmement rare.

Il y a aussi un cholera morbus sec (1), causé par des vents qui sortent par haut & par bas, sans vomissement, ni selles. Je ne me souviens d'en avoir vu qu'un seul exemple, savoir, au commencement de l'automne de cette année, lorsque l'autre sorte de cholera morbus étoit très-fréquent.

Purgatifs & astringents sont nuisibles dans le choléra morbus.

2. L'expérience & la réflexion m'ont appris qu'il ne falloit pas évacuer par des purgatifs les humeurs âcres qui causent la maladie, & que ce seroit jetter de l'huile sur le feu, d'autant que l'action du plus doux purgatif augmenteroit le trouble & le désordre; mais qu'aussi il ne falloit pas dès le commencement de la maladie arrêter l'impétuosité des humeurs & s'opposer à l'évacuation naturelle, en employant les narcotiques & les astringents; parce que ce seroit enfermer l'ennemi au dedans, & tuer immanquablement le malade. Voilà pourquoi j'ai cru devoir tenir un milieu entre ces deux extrémités, c'est-à-dire, évacuer

---

temps, sur-tout lorsqu'il attaque des enfants, des vieillards, ou des gens affoiblis par une longue maladie. Plus la matière que l'on rend est corrosive, & la soif & la chaleur violentes, plus aussi le danger est grand; & si l'on rend une bile noire mêlée avec un sang noir, cela dénote une mort certaine, selon Hippocrate. Voyez *Hippoc. Aphor. Sect.* 4. *aph.* 22. Une évacuation excessive d'humeurs vertes par haut & par bas, les défaillances, le hoquet, les convulsions, le froid des extrémités, les sueurs froides, le pouls petit & intermittent, & la continuation des autres symptômes, après que le cours de ventre & le vomissement ont cessé, sont estimés des signes mortels; mais il y a espérance de guérison si le vomissement s'arrête, si le sommeil succède & que le malade paroisse soulagé, & encore si la maladie dure au-delà du septieme jour.

(1) Cette maladie est une distension considérable de l'estomac & des intestins, par des vents qui sortent en abondance par haut & par bas, avec une anxiété extrême. On en trouve un exemple remarquable dans les *Act. Med. Berolin. Dec.* II. *vol.* 3. *p.* 73.

en partie l'humeur nuisible, & en partie la délayer. Ainsi j'ai eu recours à la méthode suivante, qui m'a toujours réussi depuis plusieurs années (1).

CHAP. II.

Comment il faut le traiter.

3. Je fais bouillir un jeune poulet bien tendre dans environ douze pintes d'eau de fontaine, ensorte que la liqueur n'ait presque pas le goût de viande. Le malade boit abondamment de cette décoction tiede, ou à son défaut, du petit lait. En même temps on lui donne plusieurs lavements avec la décoction. On continue de la sorte, jusqu'à

(1) Les indications curatives générales dans cette maladie sont, 1°. de corriger & d'adoucir la matiere peccante, & de la rendre propre à être évacuée, s'il y a moyen de l'évacuer par art; 2°. d'arrêter les mouvements violents; 3°. de fortifier les parties nerveuses qui ont été affoiblies.

1°. Lorsque le choléra morbus est causé par un poison corrosif, on doit faire prendre en grande quantité par la bouche & en lavement des huiles & des liqueurs mucilagineuses & onctueuses, comme l'huile d'olive, l'huile d'amandes douces, la décoction de rapure de corne de cerf, l'eau de gruau, l'eau d'orge, & aussi le lait qui devient plus efficace si on y mêle des poudres absorbantes.

2°. Lorsqu'il est causé par de violents émétiques ou purgatifs, les narcotiques, tels que le mithridate, la thériaque, & autres semblables, les fomentations spiritueuses & fortifiantes faites sur l'estomac & le ventre, & ensuite les embrocations sur ces parties, avec des liniments d'huile de muscade par expression, d'onguent nervin, &c. le guérissent ordinairement.

3°. Lorsqu'il est produit par des aliments qui fermentent & se corrompent, il faut aider l'évacuation par de doux émétiques & des laxatifs, par une boisson copieuse de petit lait, d'eau de gruau légere, d'eau de poulet recommandée par notre Auteur, & d'autres choses semblables; & ensuite il faut donner des remèdes fortifiants pour achever la guérison.

4°. Lorsqu'il est produit par une violente colère, il faut bannir entièrement les émétiques & les purgatifs, ne faire boire aussi-tôt après, ni eau froide, ni petite bière, ni chose semblable, crainte de causer une inflammation d'estomac; mais il faut corriger l'acrimonie & la chaleur de la bile par des absorbants convenables mêlés avec le nitre, par la boisson d'eau de gruau, d'eau d'orge, de décoction de rapure de corne de cerf, & semblables; après quoi on pourra évacuer la matière morbifique par de doux minoratifs, comme l'ipécacuanha, ou par des laxatifs, comme une infusion de rhubarbe, où l'on aura dissous la manne.

L'eau froide est estimée un excellent remède dans le choléra morbus, & d'autant plus efficace, que le climat, la saison & le tempérament du malade sont plus chauds. Elle tempere & abat la chaleur violente que cause dans cette maladie le mouvement & le froissement intestinal des parties sulfureuses des fluides; elle détrempe & émousse l'acrimonie bilieuse des sucs contenus dans les premières voies, & enfin rétablit la force & le ressort des parties solides considérablement affoiblies par la violence du mal.

Sect. IV.

ce qu'il n'en reste plus, & que le malade l'ait rendue par haut & par bas. On pourra ajouter de temps en temps, soit pour la boisson, soit pour les lavements, une once des syrops de laitue, de violette, de pourpier, de nénuphar, ou de l'un d'entre eux; quoique la décoction seule puisse suffire. Cette grande quantité de liqueur prise par en haut & par en bas, évacuera les humeurs âcres, ou les adoucira.

En quel tems il faut donner un calmant.

4. Après ce grand lavage, qui dure trois ou quatre heures, on termine la cure par une potion calmante. Je me sers souvent de celle que voici.

Potion calmante.

Prenez eau de primevere, une once; eau admirable, deux gros; laudanum liquide, seize gouttes. Mélez tout cela ensemble.

On pourra substituer à cette potion toute autre préparation narcotique.

Cette méthode plus sûre que l'ordinaire.

5. La méthode que je propose, de détremper les humeurs, guérit beaucoup plus surement & plus promptement cette dangereuse maladie, que ne font les purgatifs ou les astringents, dont on se sert d'ordinaire; car les purgatifs augmentent le tumulte & bouleversent tout: au contraire les astringents empêchent l'évacuation de l'humeur, & la fixent au dedans. De plus, la maladie devient plus longue, & par-là même plus fâcheuse; & d'ailleurs les humeurs corrompues ayant le temps de pénétrer dans la masse du sang, il est dangereux qu'elles n'allument quelque fièvre d'un mauvais caractère.

En quel cas il faut donner tout de suite le laudanum.

6. Mais si, avant que le médecin arrive, le vomissement & les déjections qui auront continué durant plusieurs heures, par exemple, durant dix ou douze heures, se trouvent avoir tellement épuisé les forces du malade, que les extrémités soient froides; alors, sans s'amuser à aucun autre remède, il faut recourir incessamment au laudanum, comme à la dernière ressource, & le donner non-seulement pendant le vomissement & la diarrhée, mais encore quand ils ont cessé; & le continuer tous les jours matin & soir, jusqu'à ce que le malade ait repris ses forces, & qu'il soit guéri.

Différence du vrai choléra morbus d'avec les autres.

7. Quelque épidémique que soit le cholera morbus, on voit très-rarement, comme nous avons déjà remarqué ci-dessus, qu'il passe le mois d'août, dans lequel il commence. Ce qui me donne occasion d'admirer la conduite merveilleuse & incompréhensible de la nature dans la production des maladies épidémiques; car, quoique les mê-

mes caufes qui produifent le cholera morbus au mois d'août, fubfiftent vers la fin de feptembre, je veux dire le trop grand ufage des fruits d'automne, nous ne voyons pas néanmoins qu'il en réfulte le même effet (1). Or, quiconque examinera foigneufement tous les phénomènes du cholera morbus légitime, duquel feul il eft maintenant queftion, fera obligé d'avouer que celui qui arrive dans tous les autres temps de l'année, quoiqu'il vienne de la même caufe, & qu'il ait quelques-uns des mêmes fymptômes, diffère entièrement du légitime; & cela porteroit à croire que l'air du mois d'août a quelque qualité particulière & fpécifique, pour altérer le levain ftomacal d'une manière qui convient à cette feule maladie.

CHAPITRE III.

Dyffenterie d'une partie de l'année 1669, *& des années entieres* 1670, 1671, 1672.

Commencement & progrès des tranchées fans déjections.

1. LES tranchées fans déjections commencerent les premiers jours du mois d'août 1669, ainfi que nous avons dit plus haut; & à la fin de l'automne fuivant, elles égalèrent, pour ne pas dire furpafsèrent, le nombre des dyffenteries qui avoient commencé avec elles. Tantôt elles étoient avec fièvre, & tantôt fans fièvre. Elles reffembloient entièrement aux tranchées de la dyffenterie qui régnoit alors; car elles étoient très-cruelles, & fe faifoient fentir par intervalles; mais elles n'étoient fuivies d'aucunes déjections ni ftercoreufes, ni muqueufes. Elles marchèrent d'un pas égal avec les dyffenteries pendant tout cet automne. Mais, comme nous avons déjà dit, il n'y en eut plus les années fuivantes de cette conftitution, au lieu que la dyffenterie fubfifta. Comme ces tranchées du ventre fans déjections ne différoient pas beaucoup de la dyffenterie, & que d'ailleurs on les guériffoit très-promptement par une méthode qui étoit à peu près la même, je paffe tout de fuite à la dyffenterie.

Elles doivent être traitées comme la dyffenterie.

(1) Pour le choléra morbus qui arrive pour avoir mangé avec excès des fruits d'automne, Boerhaave vante beaucoup l'huile de foufre tirée par la cloche. Voyez *Prax. Med. vol. III. p.* 245.

SECT. IV.

Dyssenterie commence à l'entrée de l'automne.

2. J'ai déjà remarqué que cette maladie commence presque toujours à l'entrée de l'automne, & qu'elle disparoît d'ordinaire aux approches de l'hiver; mais, lorsque la constitution de l'air la favorise & la rend épidémique, elle peut attaquer quelques personnes dans tout autre temps, & même en attaquer un assez grand nombre vers le commencement du printemps, & peut-être encore plus tôt; savoir, lorsque le froid n'est pas long, & que la chaleur vient de bonne heure. Ainsi, quelque petit que soit le nombre de ceux qui sont attaqués de la dyssenterie dans un autre temps que l'automne, cela me prouve toujours que la constitution qui règne alors, favorise beaucoup cette maladie : & c'est ce qui arriva pendant les années dont nous parlons maintenant, & qui furent si fécondes en dyssenteries; car il y en avoit encore quelques-unes par-ci par-là à l'entrée de l'hiver & du printemps (1).

(1) On définit la dyssenterie » un mouvement convulsif des intestins, causé par une humeur caustique & rongeante, logée dans » leurs tuniques, & qui produit de fréquentes envies d'aller à la » selle, & de fréquentes déjections de matieres muqueuses & bilieu- » ses, plus ou moins teintes de sang, avec des tranchées violentes, » & de la fievre. «

Elle est ordinairement épidémique, rarement sporadique, & paroît avec différents degrés de malignité; elle n'épargne, ni âge, ni sexe, attaque les femmes comme les hommes, les enfants & les jeunes gens comme les adultes & les personnes âgées, & n'épargne pas même les enfants à la mammelle. Les gens pléthoriques, bilieux, & ceux qui ont l'estomac foible, y sont plus sujets; elle attaque violemment ceux qui n'ont point observé de regles dans le régime, qui mangent beaucoup, sur-tout des fruits verts, & faciles à fermenter.

Elle différe, 1°. de la diarrhée, en ce qu'elle est accompagnée de tranchées plus violentes, & d'une déjection de matieres sanguinolentes, purulentes, putrides, & extrêmement fétides; au lieu que ce qu'on rend dans la diarrhée est séreux, visqueux, ou bilieux, mais jamais sanguinolent.

2°. Elle différe du choléra morbus, en ce qu'elle dure plus longtemps, qu'il n'y a point de vomissement, si ce n'est au commencement ou dans l'état de la maladie, lequel vomissement est causé quelquefois par une inflammation de l'estomac; qu'elle est épidémique, contagieuse, & accompagnée d'un ténesme plus douloureux.

3°. Elle differe du flux de sang hémorrhoïdal, où l'on rend du sang pur avec avantage pour la santé, en ce qu'elle règne dans un temps particulier de l'année, qu'elle est ordinairement accompagnée de fiévre, & d'une évacuation de sang qui est très-rarement pur, mais ordinairement mêlé d'une matiere purulente, écumeuse & fétide, d'où s'ensuivent des tranchées violentes, & un ténesme très-

3. La maladie commence quelquefois par un frisson qui est suivi d'une chaleur universelle, comme dans les fievres; à cette chaleur, succedent bientôt des tranchées du ventre, & ensuite des déjections. Souvent aussi, sans qu'au-

CHAP. III.

Ses symptômes.

---

douloureux; que les évacuations ne soulagent point, au contraire elles affoiblissent & abattent extrêmement le malade.

4°. Elle differe du flux hépatique, où l'on rend sans douleur une matiere liquide semblable à de l'eau dans laquelle on auroit lavé de la chair crue, en ce que les déjections sont bien différentes, qu'elles sont accompagnées de violentes tranchées, qu'il y a de la fievre, & d'autres facheux symptômes.

5°. Elle differe de ce cours de ventre d'abord muqueux, & ensuite teint de sang, qui est épidémique à Paris, & attaque presque tous les étrangers, en ce qu'elle est beaucoup plus maligne & plus contagieuse, étant accompagnée de fievre, & épuisant beaucoup plus les forces.

La dyssenterie se divise en maligne & en bénigne: celle-ci dure plus long-temps, mais est plus douce & moins dangereuse. La premiere est non-seulement contagieuse, mais encore accompagnée de symptômes mortels, comme d'une fièvre d'un mauvais caractère, d'une grande perte de forces, d'une extrême soif, &c. Elle se divise encore en rouge, & en blanche. Dans la premiere, les selles sont teintes de sang, & dans la seconde elles sont purulentes, mêlées de caroncules & de la mucosité des intestins.

Notre Auteur n'ayant point parlé du siege ni des causes de cette maladie, nous rapporterons là-dessus le sentiment d'Hoffmann, de qui nous avons tiré la plupart de ce que nous avons dit ci-devant.

On peut aisément déterminer le siege de la dyssenterie, en faisant attention à la partie qui est principalement affligée. 1°. Si l'on sent près du nombril une douleur violente, suivie de déjections qui viennent lentement, il est certain que les menus intestins sont affectés. 2°. Lorsque les tranchées attaquent la région épigastrique où est situé le colon, ou bien la région hypogastrique & les hypocondres, & que les matières viennent aussi-tôt, il est manifeste que le siege de la maladie est dans les gros intestins. 3°. Lorsqu'il y a des envies continuelles d'aller à la selle, ou que l'on rend une mucosité âcre & gluante, & en petite quantité, il est probable qu'il y a ulcère dans le rectum.

Quant aux causes procatarctiques, ou qui produisent les humeurs nuisibles d'où provient la dyssenterie, elles sont principalement de trois sortes; car cette maladie peut être causée, 1°. par la saison; par exemple, lorsque l'été précédent a été extrêmement chaud & sec, elle paroit vers la fin de l'été & le commencement de l'automne, c'est-à-dire dans les mois d'Août & de Septembre, sur-tout si la grande chaleur du jour est suivie de nuits froides avec un vent de nord; car la longue chaleur précédente & la sécheresse de l'air ayant atténué considérablement le sang, & causé des sueurs copieuses, les parties les plus balsamiques & les plus fluides des sucs se trouvent dissipées; & ce qui reste est âcre, sulfureux & impur, & le corps affoibli: d'où il arrive que si les personnes, dont les sucs sont ainsi dépravés & viciés, viennent à être exposées considérablement à l'air froid du soir, parce qu'elles seront trop peu vêtues, qu'elles se se-

SECT. IV. cune fièvre ait précédé, les tranchées viennent d'abord, & sont suivies de déjections; mais les malades souffrent toujours des douleurs violentes & un serrement des intestins, chaque fois qu'ils vont à la selle; & il leur semble que toutes leurs entrailles vont sortir du corps. Les déjections sont fréquentes & toujours muqueuses, si ce n'est qu'il vient quelquefois par intervalles une matiere stercoreuse, ce qui se fait avec moins de douleur. Les mucosités que l'on rend par les selles sont mêlées de filets de sang; mais quelquefois il ne s'y en trouve point du tout; & néanmoins si les déjections sont fréquentes, & que les tranchées continuent, on a toujours lieu de dire que c'est la dyssenterie (1).

---

ront tenues long-temps assises à terre, ou y auront dormi, &c. cela bouche les pores, & arrête la transpiration des parties fines, sulfureuses & impures des liqueurs, lesquelles s'unissant avec la lymphe vapide, dégénerent en une matiere visqueuse & très-âcre qui, par le moyen du mouvement de la fièvre, est portée aux intestins, le grand émonctoire de ces sortes de matières impures, & cause la dyssenterie. C'est de cette manière qu'est produite la dyssenterie dans les camps, où elle peut arriver sans le concours d'aucune vapeur maligne.

2°. La dyssenterie peut être causée par des vapeurs contagieuses, d'où s'ensuit une dyssenterie épidémique plus ou moins maligne. Ces sortes de vapeurs s'engendrent dans l'air par le moyen de certaines exhalaisons malignes qui viennent de la terre, ou par certains vents, & elles entrent dans le corps par la respiration, ou bien avec les aliments, sur-tout les herbages & les fruits qui s'en trouvent couverts; comme aussi des œufs pernicieux des insectes qui flottent alors en grande quantité dans l'air, & se mêlent ainsi avec le sang & les humeurs. Il est encore remarquable que dans une telle constitution de l'air, le virus qui est reçu dans le corps, y demeure caché, & sans action, pendant un certain temps, & n'attend qu'une cause occasionnelle pour être mis en œuvre : de-là vient que dans le temps dont nous parlons on a souvent vu arriver une dyssenterie par une légere irritation des intestins qu'aura causée un doux purgatif, ou autre chose. La contagion de la maladie peut venir aussi des vapeurs malignes qui s'exhalent des dyssentériques par la transpiration insensible, ou de leurs excréments, de leur lait, de leur sueur. Il règne ordinairement beaucoup de dyssenteries d'un mauvais caractère lorsqu'il y a beaucoup de mouches, de chenilles, d'araignées, & d'autres insectes.

3°. Enfin la dyssenterie peut venir pour avoir mangé trop de fruit, sur-tout s'il n'étoit pas bien mûr, ou pour avoir bu par-dessus ce fruit des liqueurs capables de fermenter, comme du vin nouveau, & semblables. Les fruits les plus mal sains sont les cerises douces ou guignes, les pêches & les prunes, sur tout les grosses prunes jaunes.

(1) Il semble que cette dyssenterie est celle qu'Hoffmann appelle *dyssenterie blanche*, dans laquelle on rend des matières purulentes mêlées de caroncules & d'une mucosité qui est enlevée des tuniques

Si le malade eſt jeune, ou échauffé par l'uſage des cordiaux, il a de la fievre, ſa langue eſt couverte d'une mucoſité épaiſſe & blanchâtre ; & s'il eſt fort échauffé, elle eſt noire & ſeche. Il y a un grand épuiſement de forces, une grande diſſipation des eſprits, & toutes les marques d'une mauvaiſe fievre. Cette maladie eſt non-ſeulement très-douloureuſe & très-fâcheuſe ; elle eſt encore des plus dangereuſes, ſi on ne la traite pas comme il faut. Car les forces & les eſprits ſe trouvant épuiſés avant que la matiere morbifique puiſſe être ſéparée du ſang, & le froid des extrémités ſurvenant enſuite, le malade pourra bien mourir en peu de jours : & s'il en réchappe cette fois, il lui ſurvient enſuite divers fâcheux ſymptômes.

Par exemple, au lieu des filets de ſang qui, au commencement, ſe voyoient mêlés parmi les déjections, il arrive quelquefois dans le progrès de la maladie, qu'on rend le ſang pur, en abondance & ſans mélange d'aucune mucoſité, toutes les fois que l'on va à la ſelle. Cet accident qui marque une corroſion des gros vaiſſeaux des inteſtins, eſt un ſigne mortel. Quelquefois auſſi les inteſtins ſont attaqués d'une gangrene incurable, cauſée par l'inflammation violente que produit la matiere âcre & brûlante qui y aborde copieuſement (1). Dans le déclin

---

des inteſtins. Voyez *Hoffmann*, *Med. Syſtem. tom.* 4. *part.* 3. *p.* 528.

(1) Si la douleur & la ſoif ceſſent tout à coup, ſi les excréments ſortent involontairement, & ont une odeur fétide & cadavéreuſe, ſi le pouls eſt petit, & s'il ſurvient des convulſions, on juge que les inteſtins ſont attaqués d'une gangrene incurable. Le délire, les aphthes, l'inflammation du goſier, la paralyſie de l'œſophage, la froideur des extrémités, les grandes anxiétés, les convulſions & le hoquet ſont eſtimés des ſignes mortels dans cette maladie. Elle eſt dangereuſe dans les femmes en couche, & enleve plus ſouvent les perſonnes âgées & celles qui ſont fort jeunes, que celles d'un moyen âge. Lorſqu'elle attaque des ſujets cachectiques, ſcorbutiques, pulmoniques, ou d'un tempérament foible, ou qui ont eu pendant longtemps quelque dérangement d'eſprit, elle eſt ordinairement mortelle. Lorſque le malade a des vers, elle eſt fort dangereuſe. Lorſqu'elle eſt accompagnée d'un vomiſſement auquel ſuccede le hoquet, il y a ſujet de craindre une inflammation d'eſtomac. Lorſque les excréments ſont verts ou noirs, ou très fétides, & mêlés de caroncules, le danger eſt grand, parce que ces ſignes dénotent un ulcere des inteſtins. C'eſt encore un très-mauvais ſigne quand on rend les lavements auſſi-tôt après qu'on les a pris, ou que l'anus eſt ſi étroitement fermé, qu'on n'y ſauroit rien introduire. Le premier dénote une paralyſie des inteſtins, ſur-tout du rectum ; & le ſecond une violente contraction

SECT. IV.

de la maladie, le dedans de la bouche & le gofier fe trouvent fouvent couverts d'aphthes, fur-tout quand le corps a été long-temps échauffé, & qu'on a refferré le ventre par les aftringents, avant que d'avoir évacué par les purgatifs la matiere peccante. Tous ces fymptômes annoncent ordinairement la mort.

Cette maladie finit quelquefois par un ténefme.

4. Que fi le malade les furmonte, & que la maladie tire en longueur, les inteftins font affectés les uns après les autres, en tirant vers l'anus, jufqu'à ce qu'enfin tout le mal fe jette fur le rectum, & aboutit à un ténefme (1). Alors les déjections ftercoreufes caufent une très-violente douleur dans les inteftins, parce que les matieres en defcendant frottent rudement ce conduit qui eft encore très-fenfible; au lieu que dans la dyffenterie, ce font les déjections muqueufes qui caufent le plus de douleur.

Elle eft funefte aux adultes, & non aux enfans.

Cette maladie qui eft affez fouvent funefte aux adultes, fur-tout aux vieillards, eft néanmoins très-peu fâcheufe dans les enfants, qui l'ont quelquefois durant plufieurs mois fans aucune mauvaife fuite, pourvu qu'elle foit abandonnée à la nature.

Il y a peut-être différentes efpèces de dyffenterie.

5. Comme je n'ai jamais vu la dyffenterie qui eft endémique parmi les Irlandois, je ne faurois dire quelle reffemblance elle a avec celle que je viens de décrire. Je ne fais pas même quel eft le rapport de cette derniere avec celles qui ont régné en Angleterre en d'autres années. Car il fe peut faire que, comme il y a différentes efpeces de petites véroles & d'autres maladies épidémiques, il y ait auffi différentes efpeces de dyffenteries qui foient propres aux diverfes conftitutions, & qui par conféquent demandent d'être traitées d'une maniere un peu différente.

Nous ne devons pas être furpris de ces jeux de la nature,

---

fpafmodique de cet inteftin. La dyffenterie enleve quelquefois le malade en peu de temps, c'eft-à-dire en fept ou huit jours, particulierement s'il règne en ces temps-là une fièvre maligne; mais quelquefois elle dure jufqu'au quarantieme jour, & au-delà; & quand elle a ainfi duré long-temps, elle enleve à la fin le malade; ou fi elle fe termine, elle laiffe après elle quelque autre fâcheufe maladie, comme l'hydropifie, la lienterie, la paffion céliaque, ou une étifie incurable.

(1) Le ténefme, dont il s'agi ici, vient de l'extrême fenfibilité que caufe à la partie affligée l'irritation continuelle qu'elle fouffre de la part des humeurs âcres qui y font logées. Ces humeurs font fur elle des impreffions d'autant plus fenfibles, qu'elle a perdu pendant le cours de la maladie une grande partie de cette mucofité douce qui fert à la garantir de l'irritation,

puifque

puisque c'est une chose avouée de tout le monde, que plus on pénètre profondément dans ses ouvrages & dans ses opérations, plus on y reconnoît cette variété infinie & cet art divin qui sont si fort au-dessus de notre intelligence. Aussi seroit-ce une entreprise également téméraire & chimérique, de vouloir comprendre & découvrir tout ce qu'opere la nature; & si quelqu'un vient à faire quelque découverte dans cette matiere, même une découverte des plus utiles, il doit être très-persuadé, s'il connoît un peu les hommes, que toute la reconnoissance qu'ils lui en témoigneront, sera de le critiquer par cette seule raison qu'il sera le premier auteur de cette découverte.

Principe des maladies épidémiques, plus subtil au commencement.

6. Il faut encore observer que toutes les maladies épidémiques semblent avoir, autant qu'on en peut juger par leurs phénomenes, un principe plus spiritueux & plus subtil, quand elles commencent, que quand elles sont déjà avancées; & que plus elles tendent à leur fin, plus ce principe devient grossier. Car quelle que soit la nature des particules morbifiques qui, étant mêlées intimement avec l'air, forment une constitution épidémique; toujours ne peut-on s'empêcher de reconnoître qu'elles sont plus capables d'agir puissamment lorsqu'elles commencent à se faire sentir, que lorsque le temps les a affoiblies.

Exemple tiré de la peste.

C'est ainsi que pendant les premiers mois que régnoit la peste, il n'y avoit presque pas de jours que des gens n'en fussent attaqués tout d'un coup dans les rues, & n'en mourussent subitement, sans avoir auparavant senti aucun mal. Mais, quand la maladie eut duré plus long-temps, il ne mouroit jamais personne sans que la fievre & les autres symptômes eussent précédé : ce qui montre assez que la peste étoit plus violente dans son commencement qu'elle ne fut ensuite, quoique d'abord elle enlevât moins de monde.

Et de cette dyssenterie.

7. De même dans la dyssenterie dont nous parlons, tous les symptômes étoient plus cruels quand la maladie commença : quoique le nombre des malades augmentât chaque jour jusqu'à ce que la maladie fût dans sa plus grande force, où par conséquent il mouroit plus de gens que quand elle commença; néanmoins, comme nous avons déjà dit, les symptômes étoient plus violents dans le commencement, que dans l'état de la maladie, & beaucoup plus encore que dans son déclin; &, à proportion du nombre des malades, il mourut plus de monde.

SECT. IV.

D'ailleurs, plus la dyſſenterie duroit, plus elle ſembloit être humorale. Par exemple, le premier automne qu'elle ſe fit ſentir, il y eut un très-grand nombre de malades qui n'avoient abſolument aucunes déjections ; mais les tranchées étoient beaucoup plus terribles, la fievre beaucoup plus violente, les forces beaucoup plus abattues, & les autres ſymptômes beaucoup plus cruels que les années ſuivantes : & même les premieres dyſſenteries, où il y eut des déjections, paroiſſoient avoir un principe plus ſpiritueux & plus ſubtil que celles d'après ; car dans les premières l'irritation & les efforts pour aller à la ſelle étoient plus grands & plus fréquents, & les déjections, ſur-tout les ſtercoreuſes, étoient moindres & plus rares. A meſure que la maladie avançoit, les tranchées diminuoient, & les déjections devenoient plus ſtercoreuſes, juſqu'à ce qu'enfin la conſtitution épidémique venant à ceſſer, il n'y avoit preſque plus de tranchées, & les déjections étoient plus ſtercoreuſes que muqueuſes.

Les indications curatives.

8. Pour venir maintenant aux indications curatives, après avoir ſoigneuſement & mûrement réfléchi ſur les divers ſymptômes de la dyſſenterie, j'ai trouvé que c'étoit une fievre particuliere qui agit ſur les inteſtins ; c'eſt-à-dire que les humeurs âcres & enflammées qui ſont contenues dans la maſſe du ſang, & qui l'agitent, ſont dépoſées ſur les inteſtins, à travers les arteres méſentériques, & étant aidées par le mouvement impétueux des liqueurs qui ſe portent de ce côté-là, elles forcent les orifices des vaiſſeaux, & donnent moyen au ſang de s'épancher par les ſelles. En même-temps les inteſtins faiſant tous leurs efforts pour ſe débarraſſer des humeurs âcres qui les irritent continuellement, expriment la mucoſité dont ils ſont naturellement enduits, laquelle ſe décharge avec le ſang, tantôt plus, tantôt moins, chaque fois qu'on va à la ſelle.

Tout cela conſidéré, il me parut que les indications qui ſe préſentoient naturellement dans cette maladie conſiſtoient uniquement à faire d'abord par la ſaignée une révulſion des humeurs âcres, enſuite à adoucir toute la maſſe du ſang, & à évacuer par la purgation ces humeurs nuiſibles (1).

(1) A peine y a-t-il une maladie qui demande plus d'habileté que la dyſſenterie pour être traitée méthodiquement. Les indications curatives en général ſont, 1°. de corriger la matiere peccante, & de l'évacuer par les émonctoires propres ; 2°. d'appaiſer les tranchées &

9. Voici donc la méthode que je suivis : dès le premier jour que j'étois appelé auprès d'un malade, je le faisois saigner du bras (1) : le soir du même jour, je donnois un calmant, & le lendemain matin la potion suivante, dont je me servois ordinairement.

CHAP. III.

Méthode curative.

Prenez *tamarins, demi-once ; feuilles de séné, deux gros ; rhubarbe, un gros & demi : faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau ; & dans trois onces de ce que vous aurez coulé, dissolvez manne & syrop de roses solutif, de*

Potion purgative.

---

les mouvements convulsifs des intestins ; 3°. de cicatriser les intestins, s'ils sont ulcérés, ou de les fortifier, s'ils sont simplement affoiblis.

La premiere indication se remplit par l'usage des remedes mucilagineux & huileux pris intérieurement, & donnés en lavement, par les doux vomitifs réitérés selon le besoin, sur-tout avec la racine d'ipécacuanha, qui est estimée un spécifique dans le commencement de la maladie, & par les laxatifs mêlés avec les absorbants. Quand il y a malignité, il faut exciter une sueur modérée, & donner des cordiaux convenables. Par rapport à l'ipécacuanha, il faut observer qu'il réussit le mieux dans les tempéraments robustes & humides qui ont l'estomac & les intestins farcis de mauvaises humeurs, d'où s'ensuivent des nausées, des envies de vomir, des anxiétés, &c. ou qui ont gagné le mal depuis peu ; mais si on le donne après que la maladie a déja duré quelque temps ; & que le malade a déja souvent rendu des matieres muqueuses & sanguinolentes, il diminuera bien à la vérité ces évacuations, mais il augmentera les anxiétés, ensorte qu'on sera souvent obligé de rappeller l'écoulement par le moyen des lavements émollients. L'ipécacuanha est encore nuisible, si le foie est affecté, ou s'il y a inflammation, squirrhe ou cancer dans quelque viscere. Quant aux laxatifs, ceux qui sont d'un goût douceâtre & qui fermentent facilement, comme une décoction de pruneaux, une solution de manne, une infusion de séné, & tous les syrops laxatifs, ils ne conviennent pas. Les purgatifs violents & mercuriels augmentent les symptômes.

La seconde indication se remplit par les narcotiques & les remèdes légérement astringents, & par les fomentations anodines & les liniments anodins que l'on emploie sur le ventre & l'estomac.

La troisiéme indication se remplit par des déterfifs & des balsamiques, ou par des fortifiants, selon l'exigence des cas.

(1) Quantité d'expériences ont fait voir que la saignée est absolument nécessaire au commencement de la dyssenterie, si le sujet est pléthorique, s'il est accoutumé à boire beaucoup de vin, ou si la maladie est accompagnée de fievre continue ; car c'est sans fondement que l'on appréhende que la saignée ne diminue les forces, puisque dans cette maladie non seulement plusieurs meurent d'une inflammation des intestins, mais aussi que les gens pléthoriques, s'ils sont attaqués de fievres continues, périssent uniquement par la surabondance du sang qui cause aisément des embarras, & même la mortification & la gangrene : d'où il s'ensuit que la saignée est le meilleur moyen de prevenir ces dangereux symptômes.

SECT. IV.

chacun une once, pour une potion qui sera prise du grand matin.

J'ai coutume de préférer cette potion à tous les électuaires où il entre peu de rhubarbe; car quoique la rhubarbe soit destinée à purger la bile & toutes les humeurs âcres, elle ne fait pas néanmoins grande chose dans la dyssenterie, si l'on manque d'y ajouter de la manne ou du syrop de roses, ou quelque autre purgatif en assez grande quantité pour purger un peu abondamment; & comme on sait que les purgatifs les plus doux, tels que les simples minoratifs, augmentent les tranchées, dissipent les forces & dérangent le malade par le nouveau tumulte qu'ils excitent, cela est cause que je donne toujours un calmant un peu plus tôt qu'on ne fait ordinairement après les purgatifs, c'est-à-dire à quelque heure que ce soit de l'après-midi, pourvu que le purgatif ait cessé d'agir. Ma vue en cela est d'appaiser le mouvement que j'ai excité par le purgatif.

Je fais prendre encore deux autres fois la même potion purgative, savoir, de deux en deux jours; & après chaque purgation, un calmant à l'heure que j'ai marquée ci-devant. De plus, les jours que je ne purge pas, je donne le calmant, matin & soir, afin de diminuer la violence des symptômes, & d'avoir le temps d'évacuer l'humeur peccante. Le calmant dont je me servois le plus, c'étoit le laudanum liquide, à la dose de seize ou dix-huit gouttes pour une seule prise, dans quelque eau cordiale.

En quel tems de la maladie les cordiaux conviennent

10. Après une saignée & une purgation, je faisois user pendant toute la maladie de quelque doux cordial, comme de l'eau épidémique, de l'eau de scordium composée, & autres semblables. Par exemple,

Julep cordial.

Prenez *eaux de cerises noires & de fraises, de chacune trois onces; eau épidémique, eau de scordium composée, & eau de canelle orgée, de chacune une once; perles préparées, un gros & demi; sucre candi, quantité suffisante; eau rose, demi-once, pour donner un goût agréable: mêlez tout cela, & faites un julep dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ses foiblesses, ou à sa volonté.*

J'employois principalement ce remede dans les vieillards & dans les tempéraments phlegmatiques, afin de rétablir un peu les forces que les grandes déjections avoient abattues, comme il est ordinaire dans cette maladie.

La boiſſon étoit du lait bouilli avec trois fois autant d'eau, ou bien ce qu'on nomme la *décoction blanche*, qui ſe prépare ainſi :

CHAP. III.

Boiſſon & nourriture.

Décoction blanche.

Prenez *corne de cerf & mie de pain blanc, de chacune deux onces : faites-les bouillir dans trois livres d'eau de fontaine, que vous réduirez à deux ; édulcorez enſuite la liqueur, en ajoutant ſuffiſante quantité de ſucre.*

Je donnois auſſi quelquefois pour boiſſon du petit-lait ; ou, ſi la foibleſſe des malades le demandoit, je faiſois bouillir deux livres d'eau avec demi-livre de vin de Canarie, & cette boiſſon ſe prenoit froide.

La nourriture étoit quelquefois de la panade, d'autres fois du bouillon fait avec la chair de mouton maigre (1). Je faiſois davantage garder le lit aux gens âgés, & je leur faiſois uſer du cordial en plus grande quantité qu'aux enfants & aux jeunes gens. Voilà de toutes les méthodes que je connois, celle qui m'a le mieux réuſſi dans la dyſſenterie, & il eſt arrivé très-rarement que cette maladie ait ſubſiſté après la troiſième purgation.

Comment il faut traiter la maladie quand elle réſiſte à ces remèdes.

11. Si néanmoins elle réſiſtoit encore, je donnois matin & ſoir le calmant dont j'ai parlé, & je continuois de la ſorte juſqu'à ce que le malade fût hors d'affaire : & même, pour venir plus ſurement à bout de la maladie, je n'ai pas fait difficulté de donner mon calmant trois fois en vingt-quatre heures, à diſtances égales, & encore en plus grande doſe que je n'ai dit ci-deſſus, c'eſt-à-dire à la doſe de vingt-cinq gouttes de laudanum liquide, ſi la première doſe n'avoit pas arrêté l'écoulement (2) : je faiſois auſſi donner tous les jours un lavement d'une demi-livre de lait de vache, avec une once & demie de thériaque ; remède qui eſt excellent

(1) Les bouillons de veau ou de poulet, le riz & les jaunes d'œuf, conviennent pour le régime. Toutes les boiſſons doivent être priſes un peu chaudes ; & à la fin de la maladie, un verre de vin pur, ou mêlé avec de l'eau, ſuivant que l'eſtomac pourra le ſupporter, eſt propre à ranimer les eſprits, & à fortifier l'eſtomac & les inteſtins.

(2) Lorſque dans une dyſſenterie ou une diarrhée les forces ſont épuiſées par les fréquentes déjections qui accompagnent cette maladie, que le malade eſt cachectique, ou attaqué de conſomption, qu'il ſurvient une chaleur hectique ; difficulté de reſpirer, & des douleurs vagues dans les membres, il faut arrêter l'évacuation, donner ſouvent des lavements fortifiants, appliquer ſur l'eſtomac & le ventre des topiques fortifiants, & donner en même temps des remèdes internes convenables pour fortifier toutes les parties.

SECT. IV.

dans tous les cours de ventre. Les Médecins qui n'ont pas d'expérience des narcotiques, s'imaginent que leur fréquent uſage eſt très-dangereux : cependant je n'ai jamais vu arriver le moindre inconvénient du fréquent uſage que j'ai fait du laudanum liquide dans la dyſſenterie, quoique je ſache pluſieurs malades qui en ont pris tous les jours durant pluſieurs ſemaines de ſuite.

Traitement de la diarrhée.

Si le cours de ventre n'eſt qu'une diarrhée, il ne ſera pas néceſſaire de ſaigner, ni de purger dans les formes; il ſuffira de donner tous les matins *un demi-gros de rhubarbe en poudre*, (plus ou moins ſuivant les forces du malade,) *dont on fera un bol avec ſuffiſante quantité de diaſcordium, ajoutant deux gouttes d'huile eſſentielle de canelle ;* & les ſoirs, on donnera *quatorze gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée.* Le régime ſera le même que celui que j'ai recommandé pour la dyſſenterie, & s'il eſt beſoin, on donnera tous les jours le lavement que j'ai auſſi recommandé dans cette maladie : mais ceci ſoit dit en paſſant.

Potion calmante.

Exemple de la dyſſenterie guérie par cette méthode.

12. Je ne rapporterai qu'un ſeul exemple pour faire voir la bonté de cette méthode; car ce ſeroit fatiguer inutilement le Lecteur, que d'en rapporter un plus grand nombre. M. Thomas Belke, Docteur en Théologie, homme diſtingué par ſa piété & ſa ſcience, & Aumônier du Comte de Saint-Alban, fut attaqué d'une très-violente dyſſenterie pendant cette conſtitution; & m'ayant fait appeller pour le traiter, je le guéris par ma méthode.

Comment il faut traiter les enfants.

13. Les enfants qui avoient la dyſſenterie devoient être traités de même, excepté qu'il falloit leur tirer moins de ſang, & diminuer la doſe des purgatifs & du laudanum liquide, à proportion de l'âge. Par exemple, deux gouttes de ce narcotique ſuffiſoient pour un enfant d'un an.

14. Le laudanum liquide, dont je me ſervois tous les jours, étoit préparé ſimplement de la manière ſuivante :

Deſcription du laudanum liquide de l'Auteur.

Prenez *vin d'Eſpagne, une livre ; opium, deux onces ; ſafran, une once ; canelle & clous de girofle en poudre, de chacun un gros : faites digérer tout cela enſemble au bain-marie, pendant deux ou trois jours, juſqu'à ce que la liqueur ait une conſiſtance requiſe : paſſez-la enſuite, & la gardez pour l'uſage.*

Son utilité particulière.

Je ne crois pas, à la vérité, que cette préparation ait plus de vertu que l'opium en ſubſtance; mais je la préfere à cauſe de la forme liquide qui eſt plus commode, & par-

ce qu'on eſt plus sûr de la doſe, d'autant qu'on peut la mêler dans du vin, dans une eau diſtillée, ou dans toute autre liqueur.

Chap. III.

Et à cette occaſion, je ne ſaurois n'empêcher de remarquer ici avec autant de reconnoiſſance que de ſatisfaction, qu'entre tous les remèdes, dont le Dieu tout-puiſſant qui eſt la ſource de tous les biens, a fait préſent aux hommes pour adoucir leurs maux, il n'en eſt point de plus univerſel ni de plus efficace que l'opium, c'eſt-à-dire le ſuc d'une des eſpèces de pavot. Il ſe trouve, à la vérité, des gens qui voudroient faire entendre aux perſonnes crédules, que preſque toute la vertu des narcotiques, & ſur-tout de l'opium, dépend d'une certaine préparation qu'eux ſeuls ont l'art & le ſecret de lui donner. Mais tous ceux qui jugent des choſes par l'expérience, & qui feront un uſage fréquent, tant de l'opium ſimple, tel que la Nature le préſente, que de ſes préparations, joignant à l'expérience de ſoigneuſes obſervations, ne trouveront preſque aucune différence dans les effets; & ils ſeront perſuadés que les merveilleux effets de l'opium doivent être attribués à la bonté & à l'excellence naturelle de la plante qui le produit, & non pas à l'adreſſe ingénieuſe de l'ouvrier qui le prépare. Ce remède eſt d'ailleurs ſi néceſſaire à la médecine, qu'elle ne ſauroit abſolument s'en paſſer; & un Médecin qui ſaura le manier comme il faut, fera des choſes ſurprenantes, & qu'on n'attendroit pas aiſément d'un ſeul remède: car ce ſeroit être peu inſtruit de la vertu de celui-ci, que de l'employer ſeulement pour procurer le ſommeil, calmer les douleurs, & arrêter la diarrhée. L'opium peut ſervir dans pluſieurs autres cas; c'eſt un excellent cordial, & preſque l'unique qu'on ait découvert juſqu'à préſent.

Excellence de l'opium.

Elle ne dépend point de ſes préparations.

C'eſt un excellent cordial.

15. Telle étoit la méthode générale qui convenoit dans les dyſſenteries; mais il faut obſerver que, comme celles de la première année avoient un principe plus ſubtil & plus ſpiritueux que celles des années ſuivantes, auſſi ne ſe guériſſoient-elles pas ſi vîte par les purgatifs, que par les délayans & les adouciſſants. C'eſt pourquoi le premier automne que règnerent les tranchées ſans déjections, & les dyſſenteries, je les traitai toujours de la maniere ſuivante, & j'eus toujours un heureux ſuccès; mais l'hiver d'enſuite & le reſte de la même année, ma méthode ne ſe trouva plus ſi efficace; & les années ſuivantes, comme le principe de ces maladies devenoit groſſier de plus en plus, elle ſe trouva entièrement inutile.

Comment il falloit traiter la dyſſenterie dans le commencement.

SECT. IV.

Détail du traitement.

16. Voici donc comment je m'y prenois : si le malade étoit jeune & avoit de la fièvre, je le faisois saigner du bras ; une heure ou deux après, je lui faisois boire, en aussi grande quantité que dans le cholera morbus, non pas du bouillon de poulet, mais du petit-lait froid ; & on lui donnoit des lavements avec le petit-lait tiède, sans y ajouter ni sucre, ni autre chose. Les tranchées & les déjections mêlées de sang, disparoissoient après que le malade avoit rendu le quatrieme lavement. Tout ce grand lavage ne dure que deux ou trois heures, pourvu que le malade boive comme il faut. Aussi-tôt après, je le faisois mettre au lit ; & le petit-lait qui étoit entré dans le sang, lui causoit bientôt une abondante moiteur que je laissois continuer pendant vingt-quatre heures, sans l'exciter. Durant ce temps-là, je n'accordois rien au malade que du lait un peu tiédi, & il ne prenoit même que cela pendant trois ou quatre jours, depuis qu'il s'étoit levé. S'il retomboit pour s'être levé trop tôt, ou pour avoir quitté trop tôt l'usage du lait, il falloit recommencer les mêmes remèdes. Si cette méthode est exactement suivie, je crois qu'aucun homme de bon sens ne la rejettera, sous prétexte qu'elle n'est pas accompagnée d'un appareil pompeux de remèdes.

Dyssenterie guérie en Afrique par cette méthode.

17. La fièvre dyssentérique avec les symptômes que nous avons décrits ci-dessus, se rencontre dans les lieux où règne la dyssenterie épidémique, & dans les même temps ; & on doit la traiter entièrement par la même méthode : c'est ce que prouve le témoignage du Docteur Butler, également homme de bien & habile homme, & qui accompagna le très-noble Seigneur Henri Howard, lorsqu'il fut envoyé en Afrique, en qualité d'Ambassadeur de Sa Majesté Britannique auprès du Roi de Maroc.

Ce Docteur m'a raconté lui-même qu'il observa dans ce pays-là une dyssenterie épidémique, laquelle étoit accompagnée d'une fièvre entièrement semblable à celle que nous avons décrite. Il traita ces deux maladies, tant à Tanger, qu'en d'autres endroits, par la méthode que nous avons recommandée, & il réussit toujours heureusement, soit qu'il eût affaire à des Anglois, ou à des Maures. Il ne tenoit point cette méthode de moi, comme je ne la tiens point de lui. Le même hasard nous y avoit conduits tous deux, quoique nous fussions très-éloignés l'un de l'autre. Il m'assuroit que, dans le traitement de la dyssenterie, il s'étoit très-bien trouvé de noyer ses malades d'un déluge de li-

queur. Pour moi, je penſe que, dans un climat chaud, comme celui de l'Afrique, une telle méthode doit manquer beaucoup plus rarement de réuſſir, qu'en Angleterre.

Exemple de ſon utilité.

18. Le premier automne que régnoit cette conſtitution, Daniel Coxe, Docteur en Médecine, homme de beaucoup d'eſprit & de ſcience, ayant été attaqué d'une très-violente dyſſenterie, me conſulta; & ayant ſuivi ma méthode que je lui conſeillai, il fut guéri promptement, ſurement & agréablement. Les tranchées & les déjections ſanguinolentes ceſſerent après le troiſième ou le quatrième lavement, lorſque j'étois encore auprès de ſon lit, & il n'eut beſoin enſuite pour ſe rétablir, que de garder le lit pendant le temps que j'ai marqué, & de vivre de lait. Sur la fin du même automne, il guérit lui-même par cette méthode, un très-grand nombre de dyſſenteriques; mais ayant voulu s'en ſervir auſſi l'année ſuivante, il ne réuſſit pas.

Comment il faut s'y prendre quand la dyſſenterie dure longtemps.

19. J'ai déja dit que, quand la dyſſenterie dure longtemps, elle attaque ſouvent tous les inteſtins les uns après les autres, en tirant vers l'anus, juſqu'à ce qu'enfin elle s'arrête ſur le rectum, & cauſe des envies continuelles d'aller à la ſelle, ſans qu'on rende autre choſe qu'une mucoſité mêlée de ſang. Dans ce cas-là, on tenteroit inutilement, ſelon moi, aucune des méthodes précédentes, ſoit les lavemens déterſifs, agglutinatifs & aſtringents que l'on a coutume d'employer, ſuivant les divers temps de l'ulcère qu'on ſuppoſe être dans le rectum; ſoit même les fomentations, les demi-bains, les fumigations & les ſuppoſitoires qui rempliſſent les mêmes vues. Car il eſt évident que le mal ne vient point d'un ulcère du rectum, mais plutôt de ce que les inteſtins, à meſure qu'ils ont recouvré leur élaſticité, ont pouſſé dans le rectum les reſtes de la matière morbifique; & cet inteſtin continuellement irrité ſe décharge à chaque ſelle d'une mucoſité dont il eſt naturellement enduit.

Il s'agit donc de fortifier le rectum, afin qu'il puiſſe, comme les autres inteſtins, ſe débarraſſer entièrement des foibles reſtes de la maladie. Or, rien n'y réuſſira que les remèdes propres à fortifier tous les corps en général. Un topique, quel qu'il ſoit, étant un corps étranger qui incommode par ſon contact, affoiblira plutôt la partie ſouf-

Inconvéniens des topiques.

SECT. IV.

frante, qu'il ne la fortifiera (1). Ainſi il faut que le malade prenne patience, juſqu'à ce que ſes forces ſe rétabliſſent par les bons aliments, & par l'uſage de quelque liqueur cordiale fort agréable au goût, dont il boira à ſa volonté ; & à meſure que les forces reviendront, le téneſme ceſſera.

La dyſſenterie dure quelquefois pluſieurs années.

20. Il arrive auſſi quelquefois, quoique fort rarement, qu'une perſonne ſe ſentira durant pluſieurs années, d'une dyſſenterie qui n'aura pas été bien traitée dans le commencement. Toute la maſſe du ſang ayant alors acquis, pour ainſi dire, une qualité dyſſenterique, envoie continuellement aux inteſtins des humeurs âcres & échauffées, & néanmoins le malade fait aſſez bien toutes ſes fonctions. C'eſt de quoi j'ai vu, il n'y a pas long-temps, un exemple dans une femme de mon voiſinage, laquelle fut continuellement tourmentée de ce mal, pendant les trois dernières années de cette conſtitution. Elle avoit fait quantité de remèdes avant que de s'adreſſer à moi. Je ne lui ordonnai autre choſe que la ſaignée, laquelle je fis réitérer pluſieurs fois, de loin en loin, y étant déterminé par la couleur du ſang qui reſſembloit à celui des pleurétiques, & par le ſoulagement que la malade reſſentoit de plus en plus à chaque ſaignée. En effet, elle recouvra par ce moyen une ſanté parfaite.

Exemple d'une dyſſenterie guérie par la ſaignée.

Dyſſenterie non épidémique ſe guérit par le laudanum ſeul.

21. Je remarquerai une choſe avant que de finir ; c'eſt que les évacuations qui, dans les dyſſenteries épidémiques, étoient abſolument néceſſaires avant que d'en venir à l'uſage du laudanum, ne le ſont point du tout, lorſque la conſtitution de l'air ne favoriſe pas la maladie, & qu'alors on peut la guérir par une voie plus courte, c'eſt-à-dire par le ſeul uſage du laudanum employé de la manière que nous avons marquée : & voilà ce que nous avions à dire ſur la dyſſenterie.

(1) Le téneſme eſt un ſymptôme très-incommode & très-douloureux ; mais on peut y apporter beaucoup de ſoulagement en fomentant l'anus avec une décoction de fleurs de ſureau & de camomille dans le lait, ou en y appliquant le mucilage d'herbe aux puces ou la ſemence de coin, ou un mucilage d'huile d'amandes douces, de jaune d'œuf & de ſafran ; ou bien en faiſant recevoir la vapeur chaude d'une décoction émolliente de feuilles de guimauve, de fleurs de ſureau, de ſemence de fénugrec, &c. dans le lait.

CHAPITRE IV.

Fièvre continue d'une partie de 1669, *& des années entières* 1670, 71, 72.

1. En même temps que régnoit la dyssenterie, il parut une fièvre qui lui ressembloit extrêmement; elle attaquoit non-seulement ceux qui avoient déja la dyssenterie, mais encore ceux qui en étoient exempts, si ce n'est qu'ils ressentoient quelquefois, & encore rarement, de légères tranchées, tantôt avec des déjections, & tantôt sans déjections. Cette fievre avoit toujours les mêmes causes sensibles & manifestes que la dyssenterie, & les mêmes symptômes qui accompagnoient la fièvre des dyssenteriques: ensorte qu'à l'exception des évacuations par les selles, & des autres symptômes qui en dépendoient, elle paroissoit être entièrement de même nature que la dyssenterie. Aussi, durant toute cette constitution, elle souffrit les mêmes altérations dans tous ses symptômes, que la dyssenterie en général, & elle eut les mêmes différences par rapport à son augmentation, son état & son déclin. Voilà pourquoi je la nommai *fièvre dyssenterique*.

Origine de la fievre de cette constitution.

2. Cette fièvre, ainsi que nous avons dit, commençoit quelquefois avec de légères tranchées du ventre, sur-tout les premières années; d'autres fois, les tranchées venoient ensuite; & le plus souvent, il n'y en avoit point. Les sueurs qui, dans la fièvre de la constitution précédente, étoient très-abondantes, comme nous avons remarqué plus haut, étoient rares & peu considérables dans celle-ci; mais la douleur de tête y étoit plus violente que dans l'autre. La langue des malades étoit humide & blanche, comme dans l'espèce précédente; mais outre cela, elle étoit couverte d'une pellicule épaisse. Cette fièvre se terminoit rarement par la salivation, ce qui n'étoit pas rare dans l'autre. Vers la fin de la maladie, il survenoit plus souvent des aphthes, que dans la fièvre précédente, ou dans aucune autre fièvre que j'aie jamais vue. Ces aphthes étoient produites par une matière âcre & hétérogène, que le sang déposoit dans la bouche & dans le gosier, ce qui arrivoit aussi dans la fièvre qui accompagnoit la dyssenterie; & elles

Ses symptômes.

Sect. IV.

venoient principalement à ceux qui avoient été plus long-temps malades, & qui étoient plus affoiblis par un régime trop chaud.

La même fièvre produisoit aussi cette sorte d'aphthes qui étoient ordinaires aux dyssenteries opiniâtres, accompagnées de fièvre; & cela arrivoit sur-tout lorsqu'outre un régime trop chaud, on avoit arrêté par des astringens les déjections, avant que d'avoir évacué par la saignée & les purgations le foyer de la maladie.

Influence des qualités manifestes de l'air sur les maladies épidémiques.

3. Voilà quels étoient les vrais signes diagnostics de cette fièvre. Les autres symptômes varioient chaque année, suivant que les qualités manifestes de l'air changeoient en certains temps, & suivant le progrès & les différents états de la dyssenterie en général. Mais, pour mieux faire entendre ce que je veux dire, puisque c'est principalement par ce moyen que la Nature produit les maladies épidémiques, je reprendrai les choses d'un peu plus haut.

Il faut donc remarquer, que quoique les qualités manifestes de l'air n'influent pas tellement sur chaque constitution, qu'elles soient les vraies causes des maladies épidémiques qui se rapportent proprement à telle & telle constitution, puisque ces maladies dépendent d'une certaine disposition cachée & inexplicable qui se trouve dans la constitutlon; néanmoins elles ont, suivant les différens temps, une influence sur les maladies épidémiques, en vertu de laquelle celles-ci paroissent, ou ne paroissent pas, selon que les qualités manifestes de l'air les favorisent ou leur sont contraires. Mais la constitution générale demeure entièrement la même, soit que ces qualités de l'air l'avancent, soit qu'elles la retardent.

4. De-là vient qu'entre différentes maladies épidémiques qui règnent sous une même constitution, telle ou telle maladie particulière arrive principalement dans la saison, à laquelle elle est déterminée par les qualités sensibles de l'air, & qu'elle cède la place à une autre maladie épidémique, lorsque les qualités de l'air viennent à changer dans la saison d'ensuite. C'est ce qu'on voit dans la fièvre *stationnaire* ou *fixe*, quelle qu'elle soit, qui est du nombre des maladies épidémiques de l'année courante; car cette fièvre se fait sentir principalement au mois de Juillet, & dès le commencement de ce mois, elle attaque un grand nombre de personnes en même temps; mais quand l'automne approche, elle s'affoiblit, & cède la place à la principale maladie épidémique de cette année-là.

La cause de cette vicissitude, est la chaleur de l'été qui, mettant les humeurs en mouvement, donne lieu aux fièvres de la constitution générale de paroître dans cette saison; au lieu que l'automne les fait disparoître, tandis que la maladie épidémique dominante reprend le dessus.

5. Or, comme ce sont les qualités sensibles de l'air qui produisent au mois de Juillet les fièvres *stationnaires*; ce sont aussi les mêmes qualités de l'air, propres à ce mois-là, qui produisent divers symptômes entièrement étrangers à ces fièvres, en tant qu'elles dépendent de la constitution générale. De-là vient que dans les années où il y a beaucoup de ces fièvres au mois de Juillet, & où elles sont accompagnées de plusieurs symptômes extraordinaires, outre ceux qui leur sont propres, en tant qu'elles sont l'effet de la constitution générale; elles ne laissent pas de demeurer les mêmes, quoiqu'à raison de la diversité de leurs symptômes, le public les regarde chaque année comme nouvelles. Leurs symptômes particuliers ne durent que quelques semaines; après quoi elles n'ont pendant le reste de l'année que leurs symptômes propres.

Exemple de cela dans la fievre dyssentérique.

6. C'est ce qu'on voyoit clairement dans les autres fièvres, & sur-tout dans les fièvres dyssenteriques du mois de Juillet de 1671 & 1672. On remarquoit toujours dans la première de ces deux dernières que les malades souffroient beaucoup, qu'ils rendoient une bile verte, & que sur la fin de la maladie ils avoient une grande disposition à la diarrhée. Dans la seconde fièvre dyssenterique, les malades ressentoient dans les muscles, & principalement dans les extrémités, des douleurs approchantes de celles du rhumatisme: le pharynx étoit enflammé, mais moins que dans l'esquinancie. Ces deux symptômes spécifiques se rencontroient dans la même fièvre, & se guérissoient par les mêmes remèdes. Ils ne différoient qu'à l'égard des qualités sensibles de l'air, sous lesquelles ils arrivoient.

Comment on peut distinguer l'espèce particulière de fièvre qui regne.

Le régularité avec laquelle ces fièvres paroissoient tout d'un coup au commencement de Juillet, & les symptômes particuliers, dont elles étoient accompagnées durant un certain temps, (lesquels néanmoins étoient de même espèce, & se guérissoient par la même méthode que la fièvre qui subsistoit l'année entière,) tout cela, dis-je, fait assez voir combien il est difficile de déterminer toujours par les symptômes quelle est l'espèce de fièvre qui règne; mais on peut la distinguer assez bien, en faisant une soigneuse attention aux autres maladies de cette année-là, & en observant

SECT. IV.

exactement les ſymptômes fébriles qui ont rapport à telle ou telle évacuation. Un autre moyen de découvrir l'eſpèce de la fièvre, c'eſt d'examiner par quelle méthode ou par quel remède elle ſe guérit le plus facilement.

7. Quant aux autres ſymptômes qui accompagnent les *ſtationnaires*, ils dépendent uniquement des divers temps de la conſtitution; & ils ſont plus ou moins violents, ſuivant que les ſymptômes des autres maladies épidémiques auxquelles ils appartiennent, augmentent ou diminuent.

8. Mais pour revenir à notre ſujet, la fièvre qui, comme nous avons dit plus haut, commença avec les dyſſenteries, ſe ſoutint ſur le même pied qu'elles, ſi ce n'eſt qu'elle diminuoit un peu lorſque les autres maladies épidémiques de ces années-là prenoient le deſſus : mais elle perſiſta durant toute la conſtitution avec plus ou moins de violence.

Traitement de la fièvre de cette conſtitution.

9. Pour ce qui regarde le traitement de cette fièvre, ayant obſervé, comme il a été dit auparavant, qu'elle avoit abſolument les mêmes ſymptômes que la fièvre de la dyſſenterie, je crus que je guérirois mes malades ſi j'imitois en quelques manière l'évacuation dont ſe ſert ordinairement la nature pour chaſſer au dehors la matière âcre & corroſive qui eſt la cauſe prochaine de la dyſſenterie, & de la fièvre de la dyſſenterie.

Ainſi je mis en uſage la même méthode que j'ai décrite au long ci-deſſus dans le traitement de la dyſſenterie, au moins quant à la ſaignée & aux purgations réitérées; car je trouvai que les narcotiques employés entre les purgations, n'étoient pas utiles comme dans la dyſſenterie; & qu'au contraire, ils étoient nuiſibles, en ce qu'ils fixoient la matière peccante, que les purgatifs auroient dû évacuer.

Les premiers jours de la maladie, je nourriſſois mes malades de crême d'orge ou d'avoine, de panades, & d'autres choſes ſemblables; & je leur donnois pour boiſſon de la petite bière un peu chaude. Après deux purgations, il n'étoit nullement néceſſaire de leur interdire la chair de poulet, ou d'autres ſemblables aliments aiſées à digérer; car la méthode de traiter cette maladie par les purgatifs, permettoit d'accorder ce régime; au lieu qu'il n'auroit pas convenu, ſi l'on avoit ſuivi une autre méthode.

La maladie étoit le plus ſovent guérie après trois purgations, entre chacune deſquelles je mettois toujours un

jour d'intervalle; quelquefois néanmoins il falloit encore d'autres purgations. Si après que la fièvre avoit cessé, le malade se trouvoit extrêmement foible, & qu'il fût long-temps à se rétablir (ce qui arrive très-souvent aux femmes hystériques), je tâchois de rétablir les forces, & de réparer les esprits en donnant une petite dose de laudanum. Rarement je réitérois ce remède, & je ne l'ordonnois jamais que deux ou trois jours après la dernière purgation. Mais rien ne contribuoit tant à rétablir les forces & à réparer les esprits, que de prendre l'air dès que la fièvre avoit cessé.

D'où vient la première idée.

10. Ce qui me donna la première idée de suivre la méthode des évacuations, fut la maladie d'une jeune fille de mon voisinage, vers laquelle je fus appellé dans les commencements de cette constitution, lorsque j'examinois en moi-même avec beaucoup de soin & d'attention la nature de cette nouvelle fièvre. La malade avoit la fièvre, avec une terrible douleur au devant de la tête, & les autres symptômes de la fièvre dyssenterique. Je lui demandai comment sa fièvre lui avoit pris, & depuis combien de temps. Elle me répondit qu'elle avoit eu la dyssenterie, qui étoit alors épidémique; qu'elle en étoit quitte depuis quatorze jours; & que cette maladie, soit qu'elle eût cessé d'elle-même, ou par la vertu des remèdes, avoit été aussi-tôt suivie de la fièvre & de la douleur de tête. Je crus que je viendrois très-bien à bout de remédier à ces accidents, si je substituois à la dyssenterie une autre évacuation entièrement semblable à celle dont la cessation avoit occasionné la fièvre. En effet, je guéris cette femme par la méthode que j'ai décrite ci-dessus. La même méthode emportoit en très-peu de temps les fièvres de cette constitution.

Or, j'ai toujours été d'avis que, pour qu'une méthode de traiter les maladies aiguës soit bonne & recommandable, il ne suffit pas qu'elle réussisse heureusement, puisque cela arrive quelquefois à des femmes également ignorantes & téméraires; mais qu'il faut encore que la maladie se termine sans peine, &, pour ainsi dire, d'elle-même, autant qu'il est possible (1). C'est une réflexion que je fais en passant.

---

(1) Le succès général qu'a un Médecin dans le traitement d'une maladie, est assurément la meilleure preuve de son jugement & de

SECT. IV.

11. Au commencement de Juin 1672, le Comte de Salisbury, homme de la première noblesse & d'un rare génie, étant tombé malade, me fit appeller. Il avoit la fièvre dyssenterique avec des tranchées, mais sans cours de ventre. Il fut guéri par ma méthode: & je n'eus pas besoin d'en employer aucune autre, tant que dura la maladie.

Assoupissement dans cette fievre, d'où provenoit.

12. Dans les jeunes gens, & même dans les personnes un peu avancées en âge, cette fièvre portoit quelquefois à la tête, & causoit un délire, non pas phrénétique, comme dans les autres fièvres, mais presque léthargique. Cela arrivoit sur-tout à ceux qui au commencement de la maladie avoient employé mal-à-propos toutes sortes de moyens pour se faire suer. J'eus beau me tourner de tous les côtés, & mettre en usage tous les remèdes imaginables, je ne pus sauver aucun des malades qui avoient ce symptôme (1). Mais en voilà assez sur les fièvres de cette constitution.

l'excellence de sa méthode; plus cette méthode est facile, plus aussi elle fait paroître l'habileté du Médecin, & devient d'une utilité plus universelle.

(1) Il seroit à souhaiter que l'Auteur eût spécifié la méthode & les remèdes qu'il employa inutilement contre ce symptôme, les fautes des grands hommes n'étant pas moins instructives en général que leurs succès, en ce qu'elles fournissent plusieurs idées utiles sur les moyens d'agir plus sûrement dans des cas semblables. Comme l'usage des vésicatoires n'étoit pas alors établi, & qu'il paroît par les formules de remèdes de notre Auteur, qu'il donnoit rarement des remèdes chauds & volatils, il y a grande apparence qu'il ne se servit pas de ces deux secours, ou qu'il s'en servit trop peu, eu égard à l'exigence du cas. Dans la pratique présente on guérit souvent les stupeurs d'un mauvais caractère, en appliquant beaucoup de vésicatoires, & en faisant prendre souvent, & en petite quantité, des remèdes chauds & nervins, comme le sel volatil de corne de cerf & de succin, le castoreum, les espèces du diambra, le camphre, le safran, la racine de serpentaire de Virginie, l'esprit de lavande, le sel volatil huileux, &c.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Rougeoles de l'an 1670.

1. Au commencement de janvier 1670, les rougeoles parurent à leur ordinaire. Elles augmenterent de jour en jour jusqu'à l'équinoxe du printemps, qu'elles furent dans leur plus grande force. Ensuite elles diminuerent par degrés jusqu'au mois de juillet suivant, qu'elles cesserent entièment. Comme ces rougeoles m'ont semblé les plus régulieres de toutes celles que j'ai jamais vues, je vais en tracer exactement l'histoire, autant qu'il m'a été possible de les observer.

Commencement & progrès des rougeoles de cette constitution.

2. La rougeole commence & finit dans les mois que je viens de marquer. Elle attaque le plus souvent les enfants, sans qu'aucun de tous ceux d'une ville en soit exempt. Le premier jour le froid & la chaleur se succedent mutuellement. Le second jour il y a une véritable fièvre; la personne se trouve fort mal, elle est altérée, avec un dégoût de toute nourriture; sa langue est blanche, sans être seche; elle a une petite toux, une pesanteur de la tête & des yeux, & une continuelle envie de dormir. Il distille le plus souvent du nez & des yeux une humeur séreuse, ce qui est un signe certain de la prochaine éruption de la rougeole. Un autre signe également certain, c'est qu'il paroît ordinairement des pustules au visage, tandis qu'à la poitrine on voit plutôt des taches larges & rouges qui ne s'élevent pas au dessus de la peau. Le malade éternue comme s'il étoit enchifrené; ses paupieres se gonflent un peu avant l'éruption; il vomit; mais plus souvent il est attaqué d'une diarrhée qui fournit des déjections verdâtres. Cela arrive sur-tout aux enfants qui font des dents. Cette maladie rend les enfants de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire.

Leurs symptômes.

Les symptômes augmentent le plus souvent jusqu'au quatrieme jour. Ce jour-là, & quelquefois le cinquieme, il paroît sur le front & sur le reste du visage, de petites taches rouges, semblables à des morsures de puces, qui devenant ensuite plus grandes & plus nombreuses, se serrent en forme de grappes, & font de différentes figures. Ces taches rouges sont composées de petites pustules de même couleur, situées les unes près des autres, qui s'élevent tant soit peu sur la surface de la peau, & dont on

Ils deviennent plus violents jusqu'au quatrième jour.

fent plutôt l'élévation en les touchant légérement avec le doigt, qu'on ne les apperçoit à l'œil à quelque diftance. Elles n'occupent d'abord que le vifage; enfuite elles s'étendent fur la poitrine & fur le ventre, puis fur les cuiffes & fur les jambes. Mais elles ne forment que de fimples rougeurs fur la peau du tronc & des extrémités, fans aucune éminence fenfible.

SECT. IV.

Ils ne s'adouciffent pas par l'éruption.

3. Les fymptômes de la rougeole ne s'adouciffent pas par l'éruption, comme ceux de la petite vérole. Toutefois je n'ai jamais vu de vomiffement après l'éruption. Mais la toux, la fievre & la difficulté de refpirer augmentent; & le larmoiement, l'envie continuelle de dormir, & le dégoût perfiftent comme auparavant.

Vers le fixieme jour, la peau du vifage devient rude à mefure que les puftules s'évanouiffent, & que l'épiderme fe déchire; alors les taches du refte du corps font très-grandes & très-rouges. Vers le huitieme jour il n'y a plus de taches au vifage, & on n'en voit prefque plus fur le refte du corps. Le neuvieme jour il n'y en a plus aucune nulle part, le vifage, les extrémités, & quelquefois tout le corps fe trouvant alors couvert d'une efpece de farine, parce que l'épiderme qui a été un peu foulevé, venant à fe détacher & à fe déchirer, tombe par petites écailles.

La maladie fe termine ordinairement le huitième jour.

4. La rougeole difparoît donc ordinairement le huitieme jour (1). Le peuple fe laiffant tromper par la durée ordinaire de la petite vérole, dit alors que la rougeole rentre, quoique réellement elle ait fini fon temps; & il croit que les fymptômes qui arrivent à la fin de cette maladie, viennent de ce qu'elle eft rentrée. En effet, la fievre & la difficulté de refpirer augmentent pour lors, & la toux devient plus fâcheufe; en forte que les malades ne dorment prefque ni jour ni nuit. Les enfants fur-tout à qui on a fait ufer d'un régime chaud, ou de remedes chauds,

(1) L'Auteur dit ici la rougeole difparoît ordinairement le huitième jour, & un peu auparavant il dit que les taches difparoiffent entièrement le neuvième jour, ce qui femble contradictoire; mais la vérité eft que dans la plupart des fujets les taches fe diffipent dans quatre, cinq ou fix jours depuis qu'elles ont commencé à paroître, à moins que la maladie ne foit d'une efpèce très-maligne. Ceux qui meurent de la rougeole, périffent ordinairement le neuvième jour par la fuffocation. Les fymptômes dangereux dans cette maladie font le grand abattement, le froid des extrémités, l'agitation, le vomiffement violent, la toux continuelle, la diarrhée, la difficulté d'avaler, le délire, les convulfions, les fueurs abondantes, fur-tout dans les erfonnes avancées en age.

afin d'aider l'éruption de la rougeole, sont sujets à cet accident, qui arrive sur la fin de la maladie, & qui leur cause une péripneumonie, dont il meurt un plus grand nombre d'enfants, que de la petite vérole, ou d'aucun symptôme de cette maladie. Au reste la rougeole est absolument sans danger quand elle est bien traitée.

Elle est suivie assez souvent d'une diarrhée, laquelle même dure quelquefois plusieurs semaines après la cessation de la maladie & de tous ses symptômes. Cette diarrhée met le malade en grand danger par l'épuisement qu'elle lui cause. Quelquefois aussi après un régime fort chaud, les pustules deviennent livides, & ensuite noirâtres. Cela n'arrive qu'aux adultes ; & leur sort est désespéré, si dès qu'on apperçoit cette noirceur, on manque de recourir aussitôt à la saignée, & à l'usage d'un régime tempéré & capable de rafraîchir le sang.

Description du traitement de la rougeole.

5. La rougeole ressemble beaucoup à la petite vérole, & doit être traitée à peu près de la même maniere. Les remedes & le régime qui échauffent sont très-dangereux, quoique des femmes ignorantes, qui se mêlent de traiter cette maladie, les emploient fréquemment, sous prétexte d'éloigner du cœur le virus morbifique. Voici la méthode qui m'a le mieux réussi. Je ne faisois garder le lit aux malades que pendant deux ou trois jours depuis l'éruption, afin que les particules enflammées qui pouvoient aisément se séparer du sang dont elles corrompoient la nature, se dissipassent doucement par la transpiration : les malades n'étoient pas plus couverts dans leurs lits, & leurs chambres n'étoient pas plus échauffées que lorsqu'ils étoient en santé. Je leur interdisois entierement la viande, & je les nourrissois de décoctions d'orge, d'avoine, & d'autres choses semblables, & quelquefois je leur accordois une pomme cuite. Leur boisson étoit de la petite biere, ou du lait mêlé de trois fois autant d'eau.

J'adoucissois la toux qui accompagne ordinairement la rougeole, en faisant user de temps en temps d'une décoction pectorale, ou d'un looch adoucissant ; mais sur toutes choses je donnois le syrop diacode tous les soirs dès le commencement de la maladie jusqu'à la fin. Par exemple,

Apozème pectoral.

Prenez *décoction pectorale, une livre & demie ; syrop violat & syrop de capillaire, de chacun une once & demie. Mêlez tout cela pour un apozème, dont le malade prendra trois ou quatre onces, trois ou quatre fois dans la journée.*

SECT. IV.

Looch pectoral.

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces; ſyrop violat & ſyrop de capillaire, de chacun une once; ſucre candi, ce qu'il en faut. Mêlez tout cela enſemble pour un looch, dont le malade ſucera ſouvent, ſur-tout quand il ſera preſſé de la toux.*

Potion calmante.

Prenez *eau de ceriſes noires, trois onces; ſyrop diacode, une once. Mêlez cela pour une potion, que le malade prendra tous les ſoirs.*

Si le malade étoit un enfant, il faudroit diminuer la doſe des remedes pectoraux & du narcotique, à proportion de l'âge (1).

Bonté de cette méthode.

6. Il eſt très-rare que des malades périſſent quand on les

(1) Nonobſtant les égards que mérite la méthode de l'Auteur, il ſera peut-être bon de donner ſur cette matière quelques nouvelles inſtructions tirées d'Hoffmann.

Si les premières voies ſont ſurchargées de matières indigeſtes, il eſt à propos de donner un doux émétique. Si les enfants ont des vers, il faut purger au commencement. La ſaignée eſt néceſſaire dans les adultes, s'il y a pléthore.

Les remèdes échauffants & le régime chaud augmentent la mauvaiſe qualité & la ſubtilité de la matière morbifique, la chaleur & l'anxiété, & épuiſent les forces. Les remèdes nitreux & trop rafraîchiſſants, ſur-tout dans les enfants, retardent l'éruption, & la matière morbifique étant retenue dans l'habitude du corps, diſpoſe à la mortification.

Lorſque la rougeole attaque les femmes hyſtériques, ou ſurvient dans le temps des règles, elle eſt ſouvent accompagnée d'une difficulté de reſpirer, d'une contraction de l'œſophage, d'une grande anxiété, &c. ce qui retarde l'éruption : dans ce cas là il ne faut pas l'aider par des remèdes chauds, mais plutôt avoir recours à des antiſpaſmodiques, comme à des lavements faits avec les carminatifs & les anodyns, à de doux diaphorétiques, mêlés avec une petite quantité de caſtor & de nitre, & quelquefois il faut employer la ſaignée.

La toux, qui eſt le plus fâcheux ſymptôme, eſt très-bien adoucie par l'huile d'amandes douces fraîchement tirée, & mêlée avec du ſyrop de capillaire, ou de guimauve, donnée fréquemment à la quantité d'une demi cuillerée dans l'eau de gruau.

La diarrhée ne doit être ni beaucoup excitée, ni promptement arrêtée; elle eſt ſouvent plus utile que nuiſible, parcequ'elle termine la maladie, & emporte beaucoup d'impuretés. Les lavements émollients, pour adoucir les humeurs âcres logées dans les inteſtins, conviennent très-bien.

Dans les hémorrhagies qui ſurviennent dans cette maladie, les aſtringents puiſſants, & les narcotiques ne valent rien. La mixture ſuivante a été ſouvent employée avec ſuccès.

Prenez *eau de ceriſes noires, ſix onces; eau thériacale, trois gros; antimoine diaphorétique & diaſcordium, de chacun demi-gros; eſprit de vitriol, vingt gouttes; ſyrop de pavot rouge, deux gros; mêlez tout cela enſemble, & donnez-en deux ou trois cuillerées de trois en trois heures.*

traite de cette maniere ; & il ne leur arrive point d'autres accidents que les symptômes nécessaires & inévitables de la maladie. Ce qui fatigue le plus, c'est la toux. Néanmoins elle n'est dangereuse qu'après la fin de la maladie. Et lorsqu'elle subsiste encore pendant une ou deux semaines ensuite, elle se guérit aisément par l'usage du grand air & des remedes pectoraux. Bien plus, elle diminue peu à peu d'elle-même, & cesse enfin entierement (1).

CHAP. V.

Comment il faut remédier aux accidents qui arrivent après la maladie.

7. Mais si après la rougeole, comme il arrive très-souvent, le malade, pour avoir usé des cordiaux, ou d'un régime trop échauffant, est attaqué d'une fievre violente, d'une difficulté de respirer, & d'autres symptômes de la péripneumonie, qui le mettent en danger de sa vie ; la saignée du bras est alors nécessaire, & je m'en suis toujours bien trouvé, même dans les plus petits enfants, en tirant une quantité de sang proportionnée à leur âge & à leurs forces.

Quelquefois même dans un cas pressant je n'ai pas fait difficulté de réitérer la saignée. Je puis dire avoir sauvé par ce moyen un grand nombre d'enfants qui étoient prêts à étouffer. La péripneumonie qui arrive aux enfants après que la rougeole est passée, leur est extrêmement pernicieuse ; elle en fait plus périr que la petite vérole même, & je n'ai encore vu personne qui ait pu la guérir autrement que par la saignée.

La diarrhée, que nous avons dit succéder à la rougeole, se guérit de même par la saignée (2) ; car comme elle vient d'un sang enflammé, dont les parties les plus subtiles se jetant sur les intestins les obligent à se décharger (ce qui arrive aussi dans la pleurésie, la péripneumonie, & les autres maladies inflammatoires) ; il n'y a que la saignée qui soit utile en pareil cas, d'autant qu'elle fait une révulsion des humeurs âcres qui causent la diarrhée, & qu'elle tempere le sang au point qui est nécessaire (3).

(1) Il n'est pas ici parlé de purgation après la maladie ; néanmoins le défaut de purgation a souvent causé des maladies très-dangereuses & très-opiniatres, comme des abcès internes, des ulcères malins, des caries aux os, la consomption, l'hydropisie, l'aveuglement, &c. Ainsi on doit se souvenir que la purgation est presque aussi nécessaire après cette maladie qu'après la petite vérole.

(2) Voyez ci-devant, *art.* 4.

(3) Un doux purgatif avec la rhubarbe semble convenir ici, & étant joint avec un exercice modéré, & le grand air, il guérira probablement cette diarrhée. La saignée peut convenir par occasion, mais

SECT. IV.

La saignée aussi sûre dans les enfans que dans les adultes.

8. On ne doit pas être surpris que je recommande la saignée pour les plus petits enfants. L'expérience m'a appris qu'on peut les saigner avec autant de sureté que les adultes. La saignée leur est même si nécessaire, qu'il est impossible sans cela de remédier comme il faut à la péripneumonie dont nous avons parlé, & à quelques autres symptômes qui leur arrivent.

Son utilité dans les convulsions que causent les dents.

Comment, par exemple, remédiera-t-on sans la saignée aux convulsions que souffrent les enfants à l'âge de neuf ou dix mois, lorsqu'ils font des dents; convulsion que causent les nerfs conprimés & irrités en conséquence de l'enflure & de la douleur des gencives? La saignée seule l'emporte de beaucoup dans cette maladie sur tous les spécifiques les plus vantés que l'on a connus jusqu'à présent. Quelques-uns même de ces prétendus spécifiques nuisent par leur chaleur, & augmentant le mal au lieu de le guérir, causent la mort des enfants. Je ne dis rien ici de la grande utilité de la saignée dans la coqueluche des enfants, où ce remede surpasse infiniment tous les remedes pectoraux.

9. Ce que nous avons dit touchant la curation des symptômes qui surviennent à la fin de la rougeole, peut convenir quelquefois lorsque la rougeole étant dans sa force, les mêmes symptômes arrivent pour avoir trop échauffé le malade.

Exemple de l'utilité de la saignée.

Cette année 1670 je traitai une servante de Madame Anne Barington. Elle avoit la rougeole avec fievre, difficulté de respirer, des taches de pourpre sur tout le corps, & quantité d'autres symptômes très-dangereux. Comme j'attribuois tout cela au régime chaud, & aux remedes chauds dont elle avoit pris un assez grand nombre, je la fis saigner du bras, & lui ordonnai de boire fréquemment d'une tisane pectorale & rafraîchissante. Par ces remedes, auxquels je joignis un régime tempéré, les taches & tous les autres symptômes disparurent peu à peu.

10. La rougeole qui, comme nous avons dit (1), avoit commencé au mois de janvier, alla en augmentant chaque jour jusqu'à l'équinoxe du printemps. Depuis ce temps-là elle diminua insensiblement, & au mois de juillet suivant elle cessa tout-à-fait. Elle ne revint point de toute

---

on ne sauroit dire qu'elle fait une révulsion des humeurs âcres qui, dans ce cas, seront très-bien évacuées par la purgation.

(1) Voyez ci-devant, *art.* 1.

cette constitution, si ce n'est qu'au printemps d'ensuite elle parut foiblement en quelques endroits. Mais en voilà assez sur la rougeole.

Chap. VI.

CHAPITRE VI.

Petites Véroles irrégulières des années 1670, 71, 72.

Commencement & progrès d'une nouvelle sorte de petite vérole.

1. Les rougeoles dont nous venons de parler, amenerent des petites véroles d'une espece différente de celles qui avoient régné sous la constitution précédente. Ces petites véroles commencèrent presqu'en même temps que les rougeoles, savoir, les premiers jours de janvier 1670. Et quoiqu'elles ne fussent pas si épidémiques, elles ne laissèrent pas de les accompagner tout le temps qu'elles subsistèrent; elles durèrent même après la cessation des rougeoles pendant le reste de cette constitution. Mais en automne elles furent moins violentes que les dyssenteries qui régnoient en cette saison, laquelle leur est très-favorable; & en hiver les dyssenteries ayant cessé, les petites véroles dont nous parlons, recommencèrent.

Tel est l'ordre qu'elles gardoient chaque année pendant cette constitution, si ce n'est que le dernier automne, c'est-à-dire, l'an 1672, lorsque la constitution tendoit à sa fin, & n'étoit plus si favorable aux dyssenteries, ces petites véroles régnèrent contre l'ordinaire, & concoururent tellement avec les dyssenteries, qu'il n'étoit pas aisé de dire laquelle des deux maladies attaquoit plus de monde. Cependant il me parut que les dyssenteries avoient encore alors le dessus. Les petites véroles, de même que toutes les autres maladies épidémiques étoient plus violentes dans le commencement, & devenoient chaque jour plus fréquentes, jusqu'à ce qu'elles fussent dans leur plus grande force. Ensuite de quoi elles diminuoient peu à peu, tant par rapport à la violence des symptômes, que par rapport au nombre des malades.

Ses symptômes.

2. Pour venir maintenant aux symptômes particuliers de ces petites véroles, je voyois avec étonnement qu'elles en avoient un grand nombre qui ne se trouvoient pas dans les petites véroles de la constitution précédente que j'avois

SECT. IV.

observés avec soin. Je ne traiterai présentement que de ces derniers symptômes, sans rien dire de ceux qui se rencontroient aussi dans les petites véroles que nous avons décrites au long ci-dessus.

Symptômes des petites véroles discretes.

3. Voici donc quels étoient les symptômes qui distinguoient les petites véroles discrètes irrégulières, d'avec les petites véroles discrètes de la constitution précédente. Premièrement, l'éruption se faisoit ordinairement le troisième jour dans celles dont nous parlons; au lieu que dans les autres elle précédoit rarement le quatrième jour. Secondement, les pustules ne devenoient pas si grosses que dans l'espèce précédente, mais elles étoient plus enflammées; & les derniers jours, c'est-à-dire, lorsqu'elles étoient parvenues à maturité, elles noircissoient plus souvent. Troisièmement, la salivation survenoit quelquefois à des malades qui avoient même très-peu de pustules. Tout cela fait voir, que les petites véroles discrètes de cette constitution approchoient davantage de la nature des confluentes, & étoient plus inflammatoires qu'il n'est ordinaire aux petites véroles discretes.

Symptômes des petites véroles confluentes.

4. Les petites véroles confluentes irrégulieres différoient en beaucoup de choses des confluentes régulieres que j'avois observées dans la constitution précédente. Elles paroissoient tantôt le second & tantôt le troisieme jour, sous la forme d'une tumeur rougeâtre & uniforme qui couvroit tout le visage, & qui étoit plus élevée que l'érésipele, sans qu'il y eût presqu'aucune distinction visible des pustules. Le reste du corps étoit chargé d'une infinité de pustules rouges, enflammées & réunies par plaques, entre lesquelles s'élevoient, principalement sur les cuisses, des vésicules assez remarquables, qui ressembloient à des brûlures, & étoient pleines d'une sérosité limpide. Cette sérosité couloit abondamment lorsque la pellicule qui couvroit les vésicules venoit à se déchirer, & alors la chair qui étoit au dessous paroissoit noire & sphacélée. Mais ce redoutable symptôme se rencontroit rarement, & on ne le vit que le premier mois de la maladie.

5. Dans ce temps-là, c'est-à-dire, au mois de janvier 1670, un brasseur, nommé M. Collins, de la paroisse de Saint-Gilles, me fit appeller pour voir son fils encore enfant, qui étoit fort mal. Il avoit sur les cuisses des vésicules grosses comme des noix, & pleines d'une sérosité claire, lesquelles étant ouvertes, la chair au-dessous parut entierement sphacélée, & peu après le malade mou-

rut : ce qui arriva aussi à tous ceux que je vis attaqués de ce funeste symptôme.

6. Environ l'onzieme jour la tumeur rougeâtre du visage se trouvoit revêtue en différents endroits, & peu à peu dans tout le visage, d'une pellicule blanche & luisante. Bientôt après il en sortoit une matiere épaisse & luisante qui n'étoit ni jaune ni brune, deux couleurs qui se trouvent dans les autres especes de petites véroles; mais elle étoit d'un rouge foncé, semblable au rouge du sang caillé, & qui, chaque jour, à mesure que la tumeur mûrissoit, approchoit davantage de la couleur noire; jusqu'à ce qu'enfin tout le visage étoit noir comme de la suie.

Dans l'autre genre de petite vérole confluente, l'onzieme jour étoit le plus dangereux, & la plupart de ceux que la maladie enlevoit, mouroient ce jour-là. Mais dans la petite vérole confluente dont nous parlons, les malades ne mouroient ordinairement que le quatorzieme jour, & quelquefois même que le dix-septieme, à moins qu'un régime excessivement chaud n'avançât leur mort; & quand ils passoient le dix-septieme jour, ils étoient hors d'affaire. Toutefois ceux à qui il survenoit de ces funestes vésicules accompagnées de gangrene, lesquelles nous avons dit arriver à quelques-uns le premier mois de la maladie, mouroient peu de jours après l'éruption.

7. La fievre & tous les autres symptômes qui précédoient ou accompagnoient cette petite vérole, étoient plus considérables que dans l'espece précédente, & il y avoit des signes manifestes d'une plus grande inflammation. Les malades étoient plus portés à saliver; les pustules étoient plus enflammées & beaucoup plus petites; en sorte que quand elles commençoient à paroître, il n'étoit pas aisé de les distinguer de l'éréspele, ni même de la rougeole; quoiqu'on puisse connoître surement cette derniere maladie par le jour de l'éruption, & par les autres signes que nous avons rapportés ci-dessus en donnant l'histoire de la rougeole. Après que les pustules étoient tombées, les écailles farineuses restoient plus long-temps, & imprimoient sur la peau des marques plus profondes.

Il est important d'ajouter que, durant cette constitution où les dyssenteries étoient si épidémiques, les petites véroles que l'on traitoit avec un régime trop chaud, se terminoient quelquefois par la dyssenterie; chose que je n'avois jamais vue une seule fois auparavant.

Sect. IV.

Cette petite vérole s'adoucit la troisième année.

8. Il faut encore observer que ces petites véroles irrégulières n'eurent pas toujours des symptômes également fâcheux. Car au bout de deux ans, c'est-à-dire, en 1672, qui étoit la troisième année, elles commencèrent à s'adoucir ; & de noires qu'elles étoient auparavant, elles devinrent peu à peu jaunes, qui est la couleur naturelle des petites véroles légitimes, quand elles sont en suppuration ; de telle manière que la dernière année de cette constitution, elles furent entièrement bénignes & d'un bon caractère, eu égard à leur nature. Nonobstant cela, on voyoit assez par la petitesse de leurs pustules, par la grande disposition que les malades avoient à saliver, & par les autres symptômes, qu'elles n'étoient pas du genre des petites véroles régulières.

Méthode curative.

9. Mais, quoique l'ignorance où nous sommes des causes qui produisent la différence spécifique de chaque chose, ne permît pas de comprendre pourquoi ces petites véroles étoient différentes de celles de la constitution précédente ; j'étois néanmoins très-assuré par la nature des symptômes, que l'inflammation étoit beaucoup plus violente dans les premières que dans les secondes ; & qu'ainsi tout le traitement consistoit à modérer encore davantage la trop grande ébullition du sang.

Cette indication se remplissoit principalement en donnant les narcotiques de la manière que nous avons dit plus haut, & outre cela, par un régime tempéré, c'est-à-dire en faisant boire abondamment de quelque liqueur propre à tempérer l'ardeur brûlante dont les malades étoient tourmentés, sur-tout dans le temps de la suppuration, qui est plus grande dans la petite vérole que dans toute autre maladie. La décoction blanche qui se fait avec un peu de pain & de corne de cerf dans beaucoup d'eau & suffisante quantité de sucre, étoit utile ; mais l'eau laiteuse composée de trois parties d'eau & d'une partie de lait bouillies ensemble, étoit ordinairement plus agréable au goût des malades, & répondoit mieux à l'intention qu'on avoit de rafraîchir.

Utilité de la grande boisson dans cette maladie.

La grande quantité de liqueur que buvoient les malades, ne servoit pas seulement à modérer la chaleur extrême qui se faisoit sentir principalement durant la fièvre de suppuration ; elle servoit encore à aider la salivation, & à l'entretenir plus long-temps qu'elle n'auroit duré, si la chaleur eût été plus grande. Outre cela, j'ai souvent observé que la boisson copieuse des liqueurs dont nous avons parlé,

avoit produit de merveilleux effets; en ſorte que les petites véroles qui, durant leur éruption, ſembloient devoit être confluentes & des plus malignes, devenoient diſcretes dans le progrès de la maladie; que les puſtules qui, en ſuppurant, auroient rendu une matière d'abord rouge & enſuite noire, paroiſſoient très-jaunes; & qu'au lieu d'être petites & fort enflammés, elles étoient groſſes & d'un bon caractère. CHAP. VI.

10. Le flux menſtruel qui arrive ſouvent aux femmes dans le temps qu'elles ont la petite vérole, ne doit en aucune façon les empêcher de boire abondamment de ces liqueurs. Au contraire, elles doivent en boire par cette raiſon-là même: car le danger où ſe trouvent alors les femmes, vient uniquement de ce que le ſang étant trop atténué par la chaleur exceſſive de la maladie, il s'échappe par les voies naturelles, ſur-tout lorſque des femmes ignorantes ont imprudemment employé un régime trop chaud, & la décoction de corne de cerf avec les fleurs de ſouci, &c. ce qui eſt jetter de l'huile ſur le feu. Or, tout ce qui délaye & tempere puiſſamment le ſang, quoique non pas d'une manière immédiate, contribue néceſſairement à entretenir la tumeur du viſage & des mains, en arrêtant l'hémorrhagie. Au contraire, les remèdes chauds qui ſemblent plus propres à entretenir cette tumeur, la font diminuer, en ce qu'ils augmentent la perte de ſang.

Je ne doute pas même que cette mauvaiſe méthode n'ait été funeſte à un grand nombre de femmes: car les aſſiſtants craignant que l'hémorrhagie ne fit affaiſer les puſtules, tâchoient de prévenir ce malheur par l'uſage des cordiaux, & d'un régime encore plus échauffant qu'à l'ordinaire; mais, en agiſſant de la ſorte, ils tuoient plus ſurement ces pauvres femmes, quelque peine qu'ils ſe donnaſſent pour arrêter l'hémorrhagie & pour entretenir les puſtules & la tumeur dans une élévation convenable, en mêlant divers aſtringents avec les cordiaux.

11. Je traitai, il n'y a pas long-temps, une Dame de grande diſtinction & de beaucoup de mérite, qui avoit une petite vérole noire & maligne. Je lui avois interdit, dès le commencement de ſa maladie, tout ce qui pouvoit agiter le ſang. Néanmoins, comme elle étoit d'un tempérament très-ſanguin, qu'elle étoit jeune & vigoureuſe, & que d'ailleurs on étoit alors en été, elle fut attaquée le troiſième jour de l'éruption, & hors du temps ordinaire de ſes règles, d'une perte de ſang ſi abondante, que les femmes qui étoient

Exemple de cette utilité dans une Dame.

SECT. VI.

présentes, crurent qu'elle s'étoit blessée. Ce symptôme dura trois jours, sans que je crusse devoir interrompre l'usage de l'eau laiteuse que j'avois ordonnée. Je pensai même qu'elle étoit alors encore plus nécessaire, & qu'il falloit en donner davantage; c'est ce que je fis en effet pendant toute la maladie, sur-tout vers le temps de la fièvre suppuratoire.

Alors on appella avec moi, pour traiter la maladie, M. Millington, très-habile Médecin & très-honnête homme, mon intime ami, & qui avoit été autrefois Membre du même Collège que moi. Comme il vit que toutes choses alloient assez bien, eu égard à la nature de la maladie, il entra volontiers dans mon sentiment; savoir, que la malade continuât à boire copieusement de l'eau laiteuse; car elle disoit souvent elle-même que cette liqueur lui étoit très-agréable, qu'elle la rafraîchissoit, la nourrissoit & faisoit couler la salive. Quand le visage eut commencé à se durcir & à se couvrir d'une croûte, comme nous appréhendions que les exhalaisons putrides de la matière purulente qui, dans cette sorte de petite vérole, rendoit une fort mauvaise odeur, ne rentrassent dans le sang, nous permîmes à la malade de prendre une fois le jour, ou toutes les fois qu'elle sentiroit des douleurs d'estomac, quelques cuillerées de vin de Canarie, un peu bouilli; nous ajoutâmes à cela une potion calmante qui se prenoit tous les jours à l'heure du sommeil: & avec ce peu de remèdes la malade guérit, sans être attaquée d'aucun autre symptôme dangereux, excepté l'hémorrhagie. Le visage & les mains s'enflerent raisonnablement; les pustules furent d'une bonne grandeur, eu égard au genre de la maladie; la salive coula abondamment & facilement jusqu'au bout. Enfin, quoique les pustules du visage semblassent disposées à noircir lorsqu'elles suppuroient, elles jaunirent néanmoins dans la plupart des autres parties.

En quel cas la grande boisson n'étoit pas si nécessaire.

12. Les petites véroles de cette constitution étoient beaucoup plus inflammatoires que celles des autres constitutions. Cependant, lorsqu'elles étoient discretes, ou en petit nombre, l'expérience montroit qu'il n'étoit pas besoin de faire boire une si grande quantité des liqueurs dont nous avons parlé. Il suffisoit que les malades bussent de la petite bière à leur soif & à leur volonté; qu'ils vécussent de décoctions d'avoine, de panades, & de temps en temps de pommes cuites; & s'ils étoient hors l'âge de puberté, qu'ils prissent du syrop diacode, quand ils souffroient, ou lorsqu'il

survenoit un délire causé par le défaut de sommeil.

Voilà tout ce que je faisois, quand il n'y avoit pas beaucoup de pustules, sinon que je tenois les malades au lit. Mon fils, Guillaume Sydenham, qui, au mois de décembre 1670, eut une petite vérole discrète de cette nature, fut heureusement guéri par la seule méthode que je viens de recommander.

Chap. VI.

13. Je ne dirai rien davantage touchant les petites véroles de cette constitution, ayant déja traité au long des petites véroles régulières, desquelles les premières ne différoient qu'en ce qu'elles étoient plus inflammatoires. C'est pourquoi il falloit travailler avec plus de soin à tempérer l'ardeur brûlante qui leur étoit naturelle, & qui étoit si dangereuse.

CHAPITRE VII.

Coliques bilieuses des années 1670, 71, 72.

Pourquoi il est traité ici de la colique bilieuse.

1. DURANT toutes les années de cette constitution, comme le sang avoit beaucoup de penchant à déposer sur les viscères des humeurs bilieuses & échauffées, il y eut plus de coliques bilieuses qu'à l'ordinaire. Cette maladie doit être mise au rang des chroniques, & par conséquent, elle n'est pas de mon sujet. Je ne laisserai pas néanmoins d'en traiter ici, parce qu'elle dépendoit alors de la même altération du sang, qui produisoit la plupart des maladies épidémiques de ce temps-là, & d'ailleurs, parce qu'elle étoit précédée des mêmes symptômes fébriles que la dyssenterie d'alors, que, même quelquefois, comme j'ai remarqué plus haut, elle venoit à la suite de la dyssenterie qui, après avoir longtemps tourmenté le malade, sembloit avoir entièrement cessé; mais, quand la colique bilieuse ne suivoit pas une longue dyssenterie, elle commençoit ordinairement par une fièvre qui, après avoir duré seulement quelques heures, aboutissoit à cette maladie.

Ses symptômes.

2. La colique dont nous parlons, attaque principalement les jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, sur-tout en été. Une douleur des plus violentes & des plus insupportables, se fait sentir dans les intestins qui quelquefois semblent être serrés comme avec une bande, &

SECT. VI. d'autres fois la douleur se fixant dans un point, il semble qu'elle les perce, comme on feroit avec une tarière. Cette douleur diminue de temps en temps, après quoi, elle revient de plus belle. Le malade qui en prévoit le retour, témoigne par l'effroi qui paroît sur son visage, & par ses cris lamentables, l'horreur qu'il en a.

Au commencement de la maladie, la douleur ne se fixe pas si surement dans un point que dans son progrès. Les envies de vomir ne sont pas si fréquentes, & le ventre ne résiste pas si opiniâtrement à l'action des purgatifs. Mais, plus la douleur augmente, & plus elle se fixe dans un point, plus aussi les envies de vomir sont fréquentes, & le ventre resserré, jusqu'à ce qu'enfin la violence insurmontable des symptômes cause un renversement total du mouvement péristaltique des intestins, & en conséquence la passion iliaque, à moins qu'on n'y remédie de bonne heure. Dans cette dernière maladie, tous les purgatifs deviennent aussitôt émétiques. Les lavements mêmes remontent avec les matières fécales le long du canal intestinal, & sont rejettés par le vomissement. La matière que l'on rend de la sorte, lorsqu'elle est sans mêlange est tantôt verte, tantôt jaune, & tantôt de quelque autre couleur extraordinaire (1).

Les indications curatives.

3. Tous les symptômes de la colique bilieuse montrent clairement qu'elle vient d'une humeur, ou d'une vapeur âcre que le sang dépose sur les intestins. Ainsi, ma première indication est d'évacuer cette humeur, tant celle qui

---

(1) La colique bilieuse vient, 1°. d'une humeur bilieuse, âcre, & corrompue, qui s'est amassée en grande quantité, & séjourne dans les menus intestins, sur-tout dans le duodenum; 2°. elle vient souvent d'une passion violente, sur-tout dans les jeunes gens d'un tempérament chaud & sec, & en été. J'ai connu une personne âgée, sujette à cette maladie, & qui toutes les fois qu'elle se mettoit en grande colère, ne manquoit pas d'avoir une attaque de colique bilieuse, & à la fin elle en eut une dont elle mourut en peu d'heures. Cette maladie est produite aussi par un trop grand usage des liqueurs spiritueuses & chaudes. Ses principaux symptômes sont enrouement, cardialgie, dégoût continuel, vomissement de bile verte, hoquet, chaleur & fièvre, insomnie, grande altération, bouche amère; à quoi succèdent quelquefois de fréquentes évacuations de matières bilieuses par les selles.

Lorsque la colique bilieuse attaque avec frisson, & que la douleur est extrêmement violente, le danger est grand, car cela dénote une inflammation, laquelle, si on n'y remédie pas, aboutit à la mortification.

eſt encore dans la maſſe du ſang, que celle qui eſt déja déposée dans les inteſtins. La ſeconde indication eſt d'arrêter par l'uſage des narcotiques l'impétuoſité des humeurs qui ſe portent de ce côté-là, & de calmer la violence de la douleur (1).

Manière de les remplir.

4. Pour remplir ces indications, je fais d'abord ſaigner du bras copieuſement, ſuppoſé qu'on ne l'ait pas déja fait; & trois ou quatre heures après, je donne un narcotique. Le lendemain, je donne une purgation douce, que je réitère en certaines occaſions juſqu'à trois fois, en gardant un jour d'intervalle, ſuivant qu'il me paroît reſter plus ou moins de l'humeur morbifique. Si le mal eſt venu pour avoir mangé trop de fruits, ou quelque autre choſe indigeſte, d'où il s'eſt formé de mauvais ſucs qui ont paſſé dans le ſang, & de-là dans les viſcères; alors il faut, avant toutes choſes, nettoyer l'eſtomac, en faiſant boire abondamment du petit-lait que le malade revomit enſuite. Cela étant fait, on donnera une potion calmante; le lendemain, on fera une ſaignée du bras; & dans tout le reſte, on agira de la même façon & dans le même ordre que nous avons dit ci devant (2).

Comment il faut s'y prendre quand il y a indigeſtion.

(1) Il eſt bon d'obſerver ici que dans cette ſorte de colique, les remèdes doivent être donnés dans des véhicules tièdes plutôt que chauds, & que les infuſions & décoctions chaudes, les ſudorifiques & les bains chauds ne conviennent pas, tout cela n'étant propre qu'à irriter l'humeur bilieuſe, & à la faire pénétrer plus intimement dans les parties nerveuſes. Auſſi les obſervations pratiques nous apprennent que la ſeule boiſſon d'eau froide, dont Galien ſe ſervoit dans cette maladie, y eſt extrêmement utile, & même la guérit. C'eſt une remarque qui mérite attention, ſur-tout ſi la maladie eſt cauſée par un emportement violent. Mais il faut bien prendre garde que dans tous les cas où il y a ſujet de craindre l'inflammation, on doit bannir abſolument l'eau froide qui pourroit avoir des ſuites funeſtes.

(2) Je ne vois pas, dit l'ingénieux Huxham, quelle utilité peut avoir ici la ſaignée, à moins que la ſurabondance, la vélocité, ou la chaleur du ſang ne la demande avant tous les autres ſecours; car dans les ſujets pléthoriques il ſeroit dangereux de donner, par exemple, un vomitif, ſans avoir fait précéder la ſaignée.

Cet Auteur continue ainſi: je me ſers du vomitif ſuivant.

Prenez *racine d'ipécacuanha, un gros, ou un gros & demi; ſel d'abſynthe, demi-ſcrupule: faites bouillir cela dans quatre onces d'eau de fontaine, réduites à deux; paſſez la liqueur, & ajoutez-y eau compoſée & diſtillée de camomille, & ſyrop de nerprun, de chacun demi-once, pour une potion vomitive: & pour aider l'action du remède, faites boire beaucoup d'eau de poulet, ou infuſion de feuilles de ſauge & de fleurs de camomille; ce que j'approuve davantage.*

Ce vomitif eſt doux, il déterge ſuffiſamment, il agit promptement,

Sect. IV.

En quel cas les purgatifs doivent être plus forts.

5. Mais, comme la violence de la douleur & le vomissement empêchent l'action des purgatifs, en renversant le mouvement péristaltique des intestins, il faut augmenter

---

& ne cause pas de tranchées en séjournant long-temps dans l'estomac, ce que fait souvent l'ipécacuanha pris en substance. Lorsque je veux le rendre plus fort, j'y ajoute deux ou trois grains de tartre émétique, ou bien une cuillerée ou deux d'infusion de safran des métaux. *Huxham, de morb. col. Damnoniorum, p.* 25. 27.

Lorsque la colique est violente, il faut joindre les narcotiques aux purgatifs, afin d'adoucir la douleur, de relâcher les intestins, & de rendre constant & régulier le mouvement péristaltique. La douleur est une irritation, ou pour mieux dire, l'irritation produit le sentiment de la douleur, en causant des contractions aux fibres, & même des spasmes, si elle est violente. Si donc la douleur de la colique est extrêmement vive, il y aura des contractions spasmodiques dans certains endroits des intestins qui se trouveront comme liés étroitement ensemble ; en sorte que si on n'adoucit pas la douleur, ni les excréments ni les vents ne pourront sortir par en bas. De-là vient que dans une violente colique le ventre est d'ordinaire fort resserré. Dans ce cas-là on mêle utilement les narcotiques avec les purgatifs, ce qui modère la douleur, relâche & lubrifie les intestins, & les sollicite doucement à se décharger de ce qu'ils contiennent.

Mais si nonobstant l'usage de ces remèdes, le ventre continue à être resserré, il faudra l'humecter avec une fomentation émolliente, sur-tout s'il est fort tendu & fort dur. La vapeur douce de la fomentation, pénètre les tuniques de l'abdomen, ramollit les intestins, & relâche leurs fibres trop tendues & trop roides. On pourra, par exemple, se servir de la suivante.

Prenez *racines de guimauve, graine de lin, & graine de fenugrec, de chacune trois onces ; fleurs de camomille, trois poignées ; têtes de pavots blancs, quatre onces. Faites bouillir cela dans parties égales d'eau & de lait pour une fomentation.*

Cette décoction sera encore plus utile si on l'emploie en forme de demi-bain. *Ibid. p.* 29, 30, 31.

Hoffman observe que le bain chaud guérit toutes les maladies qui viennent d'une contraction des parties du bas-ventre. Telles sont les douleurs d'intestins, les tranchées, les violentes coliques convulsives, les pesanteurs douloureuses, causées par une pierre dans les reins, & accompagnées de suppression d'urine, la constipation, & autres maladies semblables, ou le bain chaud est extrêmement utile. Il faut néanmoins observer que dans la colique qui provient d'une stagnation de sang, si le corps est pléthorique, le bain chaud est dangereux, à moins qu'on n'ait saigné auparavant. Mais dans les coliques qui viennent de la dureté des excréments, un bain préparé avec des drogues émollientes est d'une merveilleuse utilité, en y joignant des laxatifs convenables, comme l'huile d'amandes douces, la manne, le sel d'Epsom, la crême de tartre, &c. Voyez *Nouvelles Expériences & Observations sur les Eaux minérales.*

à

à proportion la force des purgatifs; ſans cela ils n'opéreront point, à moins que le malade ne ſoit facile à émouvoir, & c'eſt de quoi il eſt néceſſaire de s'informer ſoigneuſement. Or, quand les purgatifs ne peuvent opérer, ils ne ſont que nuire au malade : car, en l'agitant inutilement, ils augmentent le vomiſſement & la douleur. CHAP. VII.

L'infuſion de tamarins, de ſéné & de rhubarbe, où l'on peut auſſi diſſoudre de la manne & du ſyrop de roſes, eſt une potion laxative, préférable aux autres purgatifs, parce qu'elle met moins les humeurs en mouvement. Mais, comme les malades ont beaucoup de peine à la garder, ſoit par averſion pour les médecines en liqueur, ſoit à cauſe des envies de vomir, on eſt obligé d'avoir recours aux pilules. Celles que j'ai toujours préférées aux autres, ſont les pilules cochées, leſquelles agiſſent efficacement dans ce cas, & dans la plupart des autres.

En quel cas il faut donner un narcotique avant le purgatif.

Quand l'eſtomac eſt ſi foible, & les envies de vomir ſi grandes, que le malade ne ſauroit même garder les pilules, j'ordonne d'abord un narcotique, & au bout de quelques heures un purgatif, en laiſſant aſſez d'intervalle entre ces deux remèdes, pour que l'action du prémier n'empêche pas entièrement celle du ſecond ; & que néanmoins le purgatif ſéjourne aſſez long-temps dans l'eſtomac pour produire ſon effet lorſque le narcotique ceſſe d'agir. Cependant, il ſera très-bien, quand on le pourra, de donner le purgatif long-temps après le narcotique, puiſque douze heures même après qu'on a pris celui-ci, le purgatif n'opère qu'avec peine.

Il faut en donner un après que le purgatif a ceſſé d'agir.

6. Dans cette maladie, de même que dans la plupart des autres où les narcotiques ſont indiqués, les purgatifs augmentent toujours la douleur, du moins quand leur opération eſt finie ; car, durant l'opération, cela n'arrive pas toujours. Voilà pourquoi ma méthode eſt de donner un narcotique dès que le purgatif a ceſſé d'agir. Je réitère ce narcotique matin & ſoir, les jours d'intervalle entre les purgations, afin de calmer plus ſûrement la douleur; & je continue ainſi juſqu'à ce que le malade ſoit bien purgé.

Et matin & ſoir lorſque le malade eſt bien purgé.

7. Quand cela eſt fait, il ne reſte qu'à arrêter l'effervescence des humeurs; & c'eſt à quoi je travaille en donnant continuellement matin & ſoir un narcotique. Il faut même quelquefois le donner plus ſouvent; & quand les douleurs étoient violentes, je n'ai jamais pu les calmer que par de grandes & fréquentes doſes de ce remède : car des doſes qui ſeroient capables d'appaiſer d'autres douleurs,

échouent contre la violence de celles-ci. Or, c'eſt pendant qu'elles ſe font ſentir, qu'on peut réitérer ſans aucun danger les narcotiques ; mais il n'en eſt pas de même quand elles ont ceſſé. Ainſi les douleurs me guident, & je réitère le narcotique juſqu'à ce qu'elles aient ceſſé, ou qu'elles ſoient fort adoucies, mettant entre chaque doſe aſſez d'intervalle pour juger de l'effet de la doſe précédente, avant que d'en donner une autre. Il ſuffit ordinairement de donner le narcotique matin & ſoir, à moins que la douleur ne ſoit extrême. Celui dont j'ai coutume de me ſervir, eſt le laudanum liquide qui a été décrit ci-deſſus (1) : on le mêle dans une eau cordiale, à la doſe de ſeize gouttes ou davantage, ſuivant la violence de la douleur.

Mauvais effets des lavemens carminatifs.

8. Cette méthode très-ſimple d'évacuer d'abord par la ſaignée & la purgation la matière morbifique, enſuite de procurer du repos au moyen des narcotiques, m'a toujours beaucoup mieux réuſſi que toutes les autres méthodes que j'ai connues juſqu'ici. Les lavemens carminatifs que l'on donne en vue d'évacuer les humeurs âcres, ne font qu'irriter le mal & le prolonger par l'agitation qu'ils cauſent aux humeurs.

Il faut quelquefois commencer par les narcotiques.

Mais, quoiqu'on doive ordinairement commencer le traitement de la colique bilieuſe par la ſaignée & la purgation, il y a néanmoins des cas où il faut employer les narcotiques avant tout autre remède. Un de ces cas, par exemple, eſt lorſqu'à l'occaſion de quelque maladie précédente, une perſonne aura été abondamment purgée, aſſez peu de temps avant que d'avoir la colique : car il n'eſt pas rare que des gens qui relèvent d'une maladie, ſoient attaqués de la colique bilieuſe, à cauſe de la foibleſſe qui leur reſte dans les inteſtins, ſur-tout s'ils ſe ſont échauffés pour avoir trop bu de vin ou de liqueurs ſpiritueuſes. Dans ce cas-là, je crois qu'il eſt non-ſeulement inutile, mais encore nuiſible, de purger de nouveau ; parce que la purgation remettroit les humeurs en mouvement, & bouleverſeroit tout. D'ailleurs, ceux qui ſont attaqués de la colique bilieuſe, ont ordinairement pris pluſieurs lavemens avant que le Médecin ſoit appelé : ainſi, tant par cette raiſon, qu'à cauſe de la longueur de la maladie, il ſemble qu'on ne doit preſque pas employer d'autres remèdes que les narcotiques.

---

(1) Voyez ci-deſſus, *Chap. III*, *num.* 14.

9. Au mois d'août 1671, le très-noble baron *Annesli* me fit appeler au château de *Belvoir*: il étoit attaqué d'une colique bilieuse avec des douleurs insuportables, & de fréquentes nausées. Il avoit essayé toute sorte de lavemens, & plusieurs autres remèdes que lui avoient ordonnés les plus savants & les plus expérimentés médecins de ces quartiers-là. Pour moi, je lui conseillai, sans aucun détour, d'user des narcotiques à plusieurs reprises, de la manière que j'ai enseignée ci-dessus: il le fit, & en peu de jours il fut guéri, tellement qu'il revint avec moi à Londres en bonne santé.

Preuve de cela par un exemple.

10. Mais, comme cette douleur est sujette, plus que toute autre, à revenir, il est nécessaire de prévenir la rechûte en donnant matin & soir un narcotique pendant quelques jours. Quelquefois la douleur revient dès qu'on interrompt le narcotique: dans ce cas-là, je n'ai rien trouvé de si bon pour guérir entièrement la maladie, que de faire faire de longues routes à cheval ou en carrosse, sans cesser durant ce temps-là de donner le narcotique matin & soir. Ces sortes d'exercices dissipent par la transpiration la matière morbifique, & dépurent, pour ainsi dire, de nouveau le sang; ils raniment la chaleur naturelle, & par-là ils fortifient les fibres intestinales (1). J'avouerai franchement que j'ai plus d'une fois guéri la colique bilieuse au moyen de ces exercices, après avoir inutilement employé tout autre remède; cependant il ne faut y venir qu'après avoir suffisamment évacué le malade, & il faut les continuer durant plusieurs jours.

Excellence de l'exercice du cheval pour guérir cette colique.

11. Un pauvre homme de mon voisinage, & qui est

Preuve de cela par un exemple.

(1) Rien ne fortifie plus les viscères & les intestins, que d'aller à cheval. Cet exercice, en secouant doucement toutes les parties du bas-ventre, par l'agitation continuelle qu'il donne au corps, chasse les viscosités contenues dans les intestins & les vaisseaux sanguins, & facilite extrêmement la circulation, particulièrement dans les intestins & les vaisseaux mésenteriques, & les ramifications de la veine porte où le sang circule très-lentement. De cette façon il atténue ce liquide, & par conséquent détruit les obstructions du foie, du pancréas, des glandes du mésentère & des intestins, & aide aussi beaucoup l'action de la rate qui envoie le sang au foie. L'exercice du cheval augmente encore beaucoup la transpiration, l'expérience le démontre; & par là il est utile non-seulement dans la colique bilieuse, mais encore dans la plupart des maladies chroniques, où il s'agit d'évacuer par les pores de la peau les humeurs nuisibles. En effet, cet exercice seul a guéri des maladies qui avoient résisté à tous les remèdes. Ainsi, lorsque le malade peut se tenir à cheval, il faut l'y faire aller chaque jour. Voyez *Huxham de morb. colic. damnon. pag.* 38.

SECT. IV.

encore vivant, eut pendant cette conſtitution une colique bilieuſe très-violente. Il avoit pris des purgatifs, des lavemens, & il avoit avalé des balles de plomb, le tout ſans ſuccès. J'eus recours à l'uſage fréquent des narcotiques, & ils me réuſſirent; car le malade fut aſſez bien tant qu'il en uſa; mais, comme ces remèdes pallioient ſeulement la maladie, ſans la détruire, elle revenoit dès que leur action avoit ceſſé. J'eus pitié de la triſte ſituation de ce pauvre homme, & je lui prêtai un de mes chevaux, afin qu'il pût s'exercer deſſus. Il n'eut pas continué cet exercice durant quelques jours, que ſes inteſtins ſe fortifièrent, & il fut guéri radicalement ſans le ſecours des narcotiques.

12. Et à dire vrai, j'ai toujours vu, non-ſeulement dans la colique bilieuſe, mais encore dans pluſieurs autres maladies chroniques, l'exercice du cheval être d'une utilité merveilleuſe, pourvu qu'on le continuât avec aſſiduité. En effet, ſi l'on conſidère que le ventre eſt alors fortement ſecoué, & que les organes ſécrétoires qu'il contient ſouffrent dans un ſeul jour une infinité d'agitations, il ſera aiſé de comprendre qu'ils peuvent, au moyen de cet exercice, ſe débarraſſer des ſucs vicieux dont ils ſont engorgés, &, ce qui eſt encore plus important, ſe fortifier par l'augmentation de la chaleur naturelle, juſqu'au point de s'acquitter de la fonction que leur a donnée la nature, & qui conſiſte à dépurer le ſang.

Le régime dans cette maladie.

13. Si le malade eſt jeune & d'un tempérament chaud, j'ordonne un régime tempérant & incraſſant, comme des crêmes d'orge, des panades, &c.; & de trois jours en trois jours, ſi le malade a faim, un poulet tendre ou un merlan. Je ne permets d'autre boiſſon, que de la petite bière douce, ou de l'eau laiteuſe. Voilà tout ce que j'accorde, à moins que ceux qui, pour ſe rétablir, ſont dans la néceſſité de ſe mettre à l'exercice du cheval, n'aient beſoin d'une nourriture plus abondante, & d'une liqueur plus généreuſe, afin de réparer les eſprits que cet exercice a épuiſés (1).

(1) Les martiaux & les ſtomachiques ſont très-propres pour raccommoder le ſang & fortifier les viſcères. Je me ſers de l'infuſion ſuivante.

Prenez racines de gentiane & de galanga, de chacune une once; calamus aromaticus, & écorce sèche d'orange, de chacun deux onces

14. Il eſt même arrivé quelquefois que des coliques bilieuſes ayant duré fort long-temps pour avoir été mal traitées, & les viſcères ayant perdu leur reſſort, les malades étant épuiſés & réduits à la dernière maigreur; il eſt arrivé, dis-je, quelquefois dans ce cas-là, qu'un grand uſage de l'eau épidémique, de l'eau admirable, ou de toute autre liqueur que les malades aimoient le plus quand ils étoient en ſanté, leur a été utile au-delà de tout ce qu'on pouvoit eſpérer. C'eſt que ces liqueurs ſpiritueuſes ranimoient le peu de chaleur naturelle qui reſtoit alors, & qu'elles détruiſoient le mauvais levain qui, ſéjournant dans les premières voies, produiſoit de temps en temps de nouveaux accès de colique.

Utilité des cordiaux lorſqu'elle eſt invétérée.

15. Le régime peu nourriſſant que nous avons recommandé durant la maladie, doit être continué encore quelque temps après la guériſon: car, comme cette maladie eſt plus ſujette qu'aucune autre aux rechûtes, & que d'ailleurs elle a ſon ſiège dans les viſcères qui ſont les principaux inſtrumens de la digeſtion, & dont elle affoiblit le reſſort, la moindre faute en matière de régime renouvellera auſſitôt les douleurs. Voilà pourquoi, tant dans cette maladie que dans toutes les autres affections des viſcères du bas-ventre, il faut éviter avec grand ſoin les alimens indigeſtes, & ne prendre même de ceux dont on peut uſer, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour ſe ſoutenir.

Régime léger doit être continué quelque temps après la guériſon.

16. Certaines femmes ſont ſujettes à une ſorte de maladie hyſtérique qui reſſemble entièrement à la colique bilieuſe, tant par la violence que par le ſiège de la douleur, & outre cela, par les humeurs jaunâtres & verdâtres que les malades vomiſſent: c'eſt pourquoi je traiterai ici de cette maladie par occaſion, de peur qu'on ne la confonde avec la colique bilieuſe.

Colique hyſtérique.

17. Les femmes d'un tempérament lâche & foible, celles qui ont déja eu auparavant quelque affection hyſtérique,

Quelles femmes y ſont le plus ſujettes.

& demie; cloux de giroſle, deux gros; mars préparé avec le tartre, trois onces. Verſez ſur tout cela trois chopines & demie de vin blanc, & une chopine & demie d'eau d'abſynthe compoſée. Laiſſez en infuſion pendant douze jours dans un vaiſſeau de verre que vous remuerez ſouvent.

Lorſque les viſcères ſont foibles, & le corps plein d'humeurs glaireuſes, cette infuſion eſt très-bonne, étant d'ailleurs très-convenable à l'eſtomac. *Idem, pag.* 37.

celles qui ont eu un accouchement laborieux & difficile, causé par la grosseur de l'enfant, & qui a épuisé leurs forces, sont les plus sujettes à la maladie dont nous parlons. Elle cause une douleur à la région de l'estomac, & quelquefois un peu plus bas. Cette douleur est aussi violente que celle de la colique ordinaire ou de la passion iliaque; & elle est suivie de vomissemens énormes d'une matière tantôt verdâtre, tantôt jaunâtre. Les malades, comme j'ai souvent observé, se laissent plus aller au désespoir, & ont de plus grands abattemens d'esprit que dans toute autre maladie. Après un jour ou deux la douleur se calme, & au bout de quelques semaines elle revient avec autant de violence qu'auparavant. Il s'y joint quelquefois une jaunisse considérable, qui se dissipe d'elle-même en peu de jours.

D'où provient la rechûte,

Tous les symptômes ayant cessé, & la personne se trouvant assez bien, la douleur se renouvelle à la moindre émotion de l'ame, soit qu'elle vienne de colère ou de chagrin, deux passions dont les femmes sont extrêmement susceptibles dans ce cas-là. La même chose arrive, lorsque les femmes se pressent trop de marcher ou de faire quelqu'autre exercice. Toutes ces causes élèvent des vapeurs dans un corps foible, & dont les fibres sont lâches. Je dis des *vapeurs* avec le vulgaire; car il n'importe, pour l'explication des phénomènes de la maladie, que ce soit réellement des vapeurs, ou bien des convulsions de certaines parties.

Les vapeurs ressemblent à la plupart des autres maladies,

18. Quand donc ces vapeurs, ou ces convulsions, attaquent telle ou telle partie du corps, elles causent des symptômes proportionnés à cette partie. Ainsi, quoiqu'elles produisent toujours une seule & même maladie, cette maladie ne laisse pas de ressembler exactement à la plupart des autres. Par exemple, quand elle attaque les parties voisines du colon, elle ressemble tout-à-fait à la colique bilieuse. Quand elle attaque un des reins, elle y cause une douleur très-cruelle, qui est suivie d'un vomissement terrible; souvent même le mal gagne l'uretère, & produit les symptômes de la pierre. Les lavemens & les remèdes lithontriptiques, & propres à chasser la pierre au dehors, ne font que l'irriter & le prolonger, & quelquefois même ils le rendent mortel, quoique de sa nature il soit exempt de danger (1). Je lui ai vu aussi causer des symptômes

(1) Une dame angloise, attaquée de cette sorte de douleur, avoit

absolument semblables à ceux que cause la pierre de la vessie. **CHAP. VII.**

Il n'y a pas long-temps qu'on vint m'appeller de nuit pour aller voir une comtesse de mon voisinage, qui avoit été attaquée tout à coup d'une douleur très-violente dans la région de la vessie, & d'une suppression d'urine. Comme je savois certainement que cette dame étoit sujette à différentes affections hystériques, & que je jugeois de-là que sa maladie n'étoit pas ce qu'elle pensoit, je ne souffris pas qu'on lui donnât les lavements que sa servante préparoit déjà, & qui auroient augmenté le mal, ni les émollients, comme le syrop de guimauve, qu'apportoit l'apothicaire; mais au lieu de tout cela je donnai un narcotique, qui aussitôt arrêta tous les symptômes. Exemple de cela.

L'affection hystérique attaque toutes les parties du corps, non-seulement les internes, mais encore les externes, comme le gosier, les côtes, les cuisses; elle y excite des douleurs insupportables qui, étant finies, laissent une sensibilité, comme si les chairs avoient été rouées de coups, & le malade ne peut souffrir qu'on y touche.

19. Après avoir donné par occasion quelque chose de l'histoire de la colique hystérique, pour empêcher qu'on ne la confonde avec la colique bilieuse, je dirai aussi quelque chose de la curation du symptôme qui l'accompagne, savoir, la douleur; car ce n'est pas ici le lieu de traiter de la curation radicale, qui consiste à guérir cette maladie en détruisant sa cause.

20. La saignée & les purgations réitérées qui sont visiblement indiquées dans le commencement de la colique bilieuse, ne conviennent point ici, excepté dans le cas La saignée & la purgation n'y conviennent pas.

---

pris inutilement des laxatifs, des carminatifs, & des huileux, soit par la bouche, soit en lavements. Le Médecin qui la traitoit l'ayant interrogée, & apprenant qu'elle étoit fort sujette aux vapeurs hystériques, lui ordonna de prendre sur le champ la potion suivante, & de la réitérer de six en six, ou de huit en huit heures, suivant la violence des symptômes. La douleur cessa au bout de vingt-quatre heures. Et cette dame ayant été de nouveau attaquée de la même douleur quelques mois après, eut recours au même remède avec un pareil succès.

Prenez eaux distillées de pouliot & de rue, de chacune six gros; eau de bryone composée, & eau de camomille composée, de chacune trois gros; teinture de castoreum, de succin, & laudanum liquide, de chacun quinze gouttes; syrop diacode, deux gros. Mêlez tout cela ensemble.

SECT. IV. dont je parlerai plus bas. L'expérience montre que ces remèdes, en agitant les humeurs, augmentent la douleur & tous les autres symptômes. J'ai même remarqué plusieurs fois que les lavements les plus doux étant réitérés, avoient excité une foule de symptômes qui se suivoient sans interruption.

D'ailleurs, la raison est ici d'accord avec l'expérience; car si nous examinons les causes les plus ordinaires de cette maladie, nous trouverons qu'elle vient plutôt du trouble & du mouvement déréglé des esprits, que de quelque vice des humeurs. Ces causes sont de grandes hémorrhagies, des passions violentes, des exercices de corps violents, & d'autres choses de ce genre; & toutes ces causes font voir qu'on doit bannir les remèdes capables d'augmenter le trouble des esprits, & qu'il faut s'en tenir aux calmants.

Il est vrai que la couleur verdâtre des matières que l'on rejette par le vomissement, semble indiquer le contraire; mais les conséquences que l'on peut tirer des couleurs, sont trop incertaines pour autoriser des évacuations que l'expérience montre réellement être nuisibles; & je suis persuadé que la colique hystérique, laquelle n'est nullement dangereuse, malgré la douleur excessive qu'elle cause, devient souvent mortelle par des évacuations employées mal à propos; ajoutez à cela que si on s'avise de donner un émétique, & même un des plus puissants, sous prétexte d'évacuer le prétendu foyer de la maladie, la malade vomira le lendemain une matière aussi verte, ou d'une aussi mauvaise couleur que celle du jour précédent.

En quel cas néanmoins elles sont nécessaires.

21. Quelquefois néanmoins le sang & les humeurs sont en si grande abondance & dans un si grand orgasme, que les narcotiques, quoique très-souvent réitérés, ne font rien, à moins qu'on ne saigne ou qu'on ne purge auparavant. C'est ce que j'ai remarqué dans les femmes d'un tempérament sanguin & vigoureux. Dans ce cas-là, il faut préparer les voies aux narcotiques par la saignée, ou par la purgation, & peut-être par l'une & l'autre ensemble : alors, un calmant, qui auparavant ne faisoit rien du tout, quoiqu'on le donnât à très-grande dose, produira, même à une dose médiocre, l'effet qu'on en attend.

Le cas dont je parle arrive rarement, & il ne faut pas alors réitérer la saignée ni la purgation; mais s'il est nécessaire de les mettre en usage, on donnera ensuite les

narcotiques de la manière que nous avons dit en traitant de la colique bilieuse ; & on les emploiera plus ou moins fréquemment, à proportion que la douleur diminuera.

La méthode que je propose regarde seulement la douleur violente, qui est un symptôme de la maladie ; car je ne prétends pas traiter ici des moyens de guérir les causes.

Colique hystérique se termine souvent par la jaunisse.

22. La colique hystérique, tant dans les hommes hypocondriaques que dans les femmes hystériques (car il en est de même ici des deux sexes), aboutit fort souvent à l'ictère, & diminue à mesure que l'ictère augmente. Dans la cure de cette sorte d'ictere, il faut s'abstenir de tous les purgatifs, ou, en cas qu'ils soient nécessaires, n'employer que la rhubarbe seule, ou quelque autre remède fort doux ; car il est à craindre que la purgation n'excite de nouveaux troubles, & ne renouvelle tous les symptômes. Ainsi le meilleur est de ne faire aucun remède, parce que l'ictère dont nous parlons se dissipe ordinairement de lui-même en peu de temps ; mais s'il est long & opiniâtre, il faut recourir aux remèdes. Celui dont j'ai coutume de me servir, est le suivant.

Traitement de cette jaunisse.

Apozème apéritif.

Prenez *racines de garance & de curcuma*, *de chacune une once ; grande chélidoine entière, & sommités de petite centaurée, de chacune une poignée : faites bouillir tout cela dans parties égales de vin du Rhin & d'eau de fontaine, qui seront réduites à deux livres ; coulez la liqueur, & y dissolvez deux onces de syrop des cinq racines, pour un apozème que le malade prendra chaud matin & soir, à la dose d'une demi-livre, jusqu'à ce qu'il soit guéri* (1).

Traitement de la jaunisse idiopathique.

23. Mais quand l'ictère est venu de lui-même, sans avoir été précédé de la colique, il faut donner les cholagogues une ou deux fois avant l'apozème précédent, &

(1) Cet apozème seroit aussi bon avec l'eau seule, puisque la longue ébullition dissipe entièrement la partie spiritueuse du vin, & ne laisse que de l'eau pure.

Le suivant est beaucoup meilleur, & plus propre à remplir les vues qu'on se propose.

Prenez racines & feuilles de grande chélidoine, racines de curcuma & de garance, de chacune une once ; eau de fontaine, trois chopines. Faites bouillir cela ensemble jusqu'à la réduction d'une pinte. La liqueur étant refroidie, ajoutez-y le suc de deux cents cloportes, & deux onces de syrop des cinq racines. Mêlez tout cela ensemble.

Sect. IV.

ensuite une fois la semaine durant l'usage de l'apozème (1). Par exemple,

Bol purgatif.

Prenez *électuaire de suc de roses, deux gros; rhubarbe en poudre subtile, demi gros; crême de tartre, un scrupule;*

---

(1) Notre Auteur a donné ici fort superficiellement le traitement de la jaunisse, & n'a point fait mention des remèdes volatils, savonneux, atténuants, détersifs & martiaux, qui, étant judicieusement employés, réussissent souvent dans des cas où la méthode simple de l'Auteur seroit inutile. Ainsi pour suppléer en quelque sorte à ce qu'il n'a pas dit, nous joindrons ici en abrégé la méthode générale de traiter les différentes espèces de cette maladie, & nous la tirerons principalement du Docteur Huxham, dans son Traité *de Aere & morb. epid. pag.* 143 *& seq.*

La jaunisse est toujours dangereuse quand elle est accompagnée d'une hémorrhagie; car cela dénote que le sang est fort âcre & fort liquide; & alors les atténuants, les aloétiques, les volatils & les martiaux sont extrêmement nuisibles. Au contraire, les acides, les délayans, les adoucissants, les eaux minérales, & semblables remèdes sont extrêmement utiles.

Si la jaunisse est accompagnée de fièvre & d'un pouls fréquent, une décoction de chenevis dans du lait, ou une émulsion faite avec les amandes douces & la graine de pavot blanc, est utile après une médiocre saignée & une purgation convenable.

Il y a encore une autre espèce de jaunisse très-différente, qui vient d'une bile épaisse & gluante, & demande par conséquent une méthode entièrement différente. Dans cette maladie le sang étant épais & visqueux produit une bile de même qualité, qui à la fin obstrue les conduits biliaires; ensorte que l'obstruction du foie est plutôt l'effet que la cause de la maladie. Dans ce cas-là, il faut d'abord des vomitifs, ensuite des purgatifs aloétiques & mercuriaux, & après cela des apéritifs, des savonneux, des tartareux & des volatils. Mais on doit prendre garde de ne pas donner trop tôt le mars; sur-tout avant que d'avoir atténué les humeurs; autrement, loin de guérir le mal, il pourroit causer au foie un squirrhe incurable. Et à cette occasion je ne saurois m'empêcher de relever ici l'excellence du *tartre régénéré*, ou *terre foliée de tartre*, comme d'un admirable apéritif, non-seulement dans cette maladie, mais encore dans plusieurs autres; car il atténue puissamment les humeurs épaisses & visqueuses, & par ce moyen détruit les obstructions. Et quoiqu'il possède de si grandes vertus, il n'a presque aucune âcreté, & ce qui est plus singulier, on peut le donner aussi sûrement dans la pleurésie que dans l'hydropisie. Des remèdes capables par leur poids & leur subtilité de diviser ainsi les humeurs épaisses & visqueuses, ne sauroient manquer d'être fort utiles; mais on peut encore augmenter leur efficacité, en y joignant quelque savon détersif propre à dissoudre & atténuer les humeurs onctueuses & tenaces.

Il faut se souvenir que le mars & les remèdes chauds sont très-pernicieux, quand la jaunisse est inflammatoire; & que les vomitifs ne conviennnent pas, si elle provient de concrétions calculeuses dans la vésicule du fiel, ce que l'on peut conjecturer lorsqu'elle revient fréquemment.

syrop de chicorée composé de rhubarbe, quantité suffisante : faites de tout cela un bol, que le malade avalera de grand matin, en buvant par-dessus un coup de vin du Rhin.

Si elle est opiniâtre, il faut recourir aux eaux minérales.

Si la maladie résiste à ces remèdes long-temps continués, il faudra que les malades aillent prendre des eaux ferrugineuses, comme, par exemple, celles de Tunbrige, & qu'ils les boivent à la source tous les matins jusqu'à ce qu'ils soient guéris (1). Voilà ce que j'avois à dire sur les maladies de cette constitution.

(1) L'auteur, en recommandant les eaux minérales qui sont assurément très-efficaces dans une jaunisse opiniâtre, n'a pas marqué la saison propre à les prendre, qui est sur-tout le commencement de l'été; & n'a pas indiqué non plus qu'on peut les prendre utilement loin de la source quand on ne sauroit s'y transporter. Quant à la manière de prendre les eaux quelles qu'elles soient, il n'est pas possible de la marquer en détail, parce qu'elle doit être appropriée à la nature de la maladie, au tempérament, à la façon de vivre, choses qui varient extrêmement dans les différens sujets. D'ailleurs, il faut quelquefois joindre à l'usage des eaux certains correctifs, y entremêler des remèdes, & toujours observer un régime très-exact par rapport aux alimens, à l'exercice, &c. si on veut en retirer une pleine utilité sans courir aucun risque. Tout cela montre clairement qu'il est très-difficile, & peut-être même impossible de donner des règles qui puissent être appliquées à une si grande variété de circonstances.

SECTION V.

CHAPITRE PREMIER.

Conftitution épidémique d'une partie de l'an 1673, *& des années entières* 1674 *&* 1675.

Nouvelle forte de fièvre en 1673.

1. VERS le commencement du mois de juillet 1673, il parut une autre forte de fièvre, mais qui ne fut pas fort épidémique, parce que la conftitution de l'air ne la favorifoit pas tellement qu'il ne reftât aucune des maladies de la conftitution précédente. La petite vérole qui avoit commencé en 1670 duroit encore, quoiqu'elle fût plus rare & accompagnée de fymptômes plus doux. Ainfi ces deux maladies marchoient prefque d'un pas égal, fans qu'aucune des deux fût fort répandue; car la conftitution précédente n'avoit pas tellement ceffé, qu'elle ne produisît plus aucunes des maladies qui lui étoient propres, puifqu'il reftoit encore quelques dyffenteries; & la nouvelle conftitution n'étoit pas encore affez établie pour produire des maladies qui fiffent difparoître entièrement les autres.

2. La petite vérole & la fièvre dont nous parlons marchèrent d'un pas égal pendant l'automne de cette année, & pendant tout l'hiver, fans être néanmoins fort répandues; & durant ce temps-là les dyffenteries tendoient à leur fin. Au mois de novembre un froid très-violent qui dura quelques jours, ayant été tout à coup fuivi d'une telle chaleur, que je ne me fouviens pas d'en avoir jamais vu de fi confidérable en pareille faifon, il y eut quelques dyffenteries en petit nombre un peu avant Noël, & aux environs de Noël; elles furent les dernières, & dès-lors cette maladie, ou du moins l'efpèce dont il s'agit, ceffa entièrement.

Rougeole en 1674.

3. L'année fuivante les rougeoles commencèrent de très-bonne heure, favoir, au mois de janvier, & ne furent pas moins épidémiques que celles qui en 1670 avoient commencé à peu près dans le même temps. Prefque aucune famille n'en fut exempte, & elles attaquoient fur-tout les enfants; elles n'étoient pas auffi régulières,

& ne gardoient pas aussi exactement leur type que celles de 1670. Je parlerai plus au long de cette différence, quand je traiterai en particulier de ces rougeoles de 1674; elles augmentèrent de jour en jour jusqu'à l'équinoxe du printemps, après quoi elles allèrent en diminuant par degrés; & peu de temps après le solstice d'été, elles disparurent entièrement.

4. Or, comme les rougeoles épidémiques de 1670 amenèrent des petites véroles noires que nous avons décrites parmi les maladies de cette année-là, de même les rougeoles de 1674 qui n'étoient pas moins épidémiques, en amenèrent aussi de semblables. Les petites véroles de la constitution précédente, ainsi que nous avons remarqué ci-devant, produisoient des pustules, qui après les deux premières années, devenoient de jour en jour moins noires & plus grosses, tellement que sur la fin de 1673, ces petites véroles étoient d'un bon caractère, eu égard à leur espèce; mais ensuite elles reprirent leur première malignité, & furent accompagnées de très-fâcheux symptômes : elles se firent violemment sentir pendant l'automne de 1674, & même assez avant dans l'hiver, parce que la chaleur qui étoit alors plus grande qu'à l'ordinaire, les favorisoit; mais le froid étant venu, elles diminuèrent, & firent place à la fièvre qui commençoit à se répandre.

Retour des petites véroles.

5. Cette fièvre, après avoir duré un an entier, fit de grands ravages au commencement de juillet 1675; aux approches de l'automne, elle commença à se porter sur les intestins, avec des symptômes tantôt de la dyssenterie, tantôt de la diarrhée; quelquefois néanmoins elle n'étoit accompagnée ni de dyssenterie, ni de diarrhée, mais elle attaquoit la tête, & causoit une stupeur aux malades. Les petites véroles étoient alors devenues très-rares, & vers l'équinoxe d'automne elles disparurent entièrement; car la fièvre avoit alors le dessus sur toutes les autres maladies épidémiques de cette année.

Différentes formes que prenoit la fièvre en 1675.

Il faut néanmoins observer que comme cette fièvre déposoit volontiers sur les intestins la matière morbifique, d'où s'ensuivoit quelquefois la dyssenterie, & plus souvent la diarrhée, cela donnoit occasion d'attribuer commmunément aux tranchées du ventre les désordres qu'on auroit dû attribuer à la fièvre; mais les Médecins qui traitèrent des malades pendant l'automne de cette année-là, savent combien cette fièvre étoit violente; & ils n'ignorent pas non plus que la dyssenterie & la diarrhée étoient des suites

& des ſymptômes de la fièvre, & non pas des maladies primordiales & idiopathiques.

Autre forme qu'elle prend.

6. Cette fièvre ſubſiſta ainſi durant l'automne juſqu'à la fin d'octobre, tantôt attaquant la tête, tantôt les inteſtins, & produiſant des ſymptômes conformes à la nature de ces parties. Vers la fin d'octobre, le temps qui juſqu'alors avoit été chaud & ſec, comme en été, devint tout-à-coup froid & humide (1), ce qui cauſa un ſi grand nombre de rhumes & de toux, que je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais tant vu. Ce qu'il y avoit de plus conſidérable, c'eſt que la fièvre ſtationaire de cette conſtitution ſurvenoit ordinairement à la toux, & qu'elle en étoit plus violente, & cauſoit des ſymptômes particuliers. Car, au lieu que, peu de temps auparavant, elle attaquoit le plus ſouvent les inteſtins, comme nous avons déja dit, il ſe trouvoit que, dans le temps dont nous parlons, elle attaquoit principalement les poumons & la plèvre, & produiſoit des ſymptômes de péripneumonie & de pleuréſie. C'étoit néanmoins tout-à-fait la même fièvre qui, ayant commencé au mois de juillet 1673, avoit ſubſiſté juſqu'à la venue des rhumes, ſans aucun changement dans ſes ſymptômes.

Elle demeure néanmoins eſſentiellement la même.

7. Les rhumes & les toux durèrent juſqu'à la fin de novembre; après quoi, ils diminuèrent tout d'un coup; mais la fièvre demeura la même qu'elle étoit avant les rhumes, quoiqu'elle ne fût ni tout-à-fait auſſi épidémique, ni accompagnée des mêmes ſymptômes, parce que les rhumes en occaſionnoient de particuliers, & augmentoient l'épidémicité. Lorſque les rhumes ceſſèrent, il parut des petites véroles de même genre que celles de l'année précédente; mais, comme elles avoient déja duré près de deux ans, leurs ſymp-

(1) Un air froid & humide qui dure pendant quelque temps, ou qui ſuccède tout à coup à un air chaud & ſec, eſt extrêmement nuiſible à la ſanté; car il relâche les ſolides, & en conſéquence les fluides circulent plus lentement, leur mouvement inteſtin diminue; ainſi ils deviennent épais & viſqueux, & à cauſe de cela ne peuvent être pouſſés juſques dans les vaiſſeaux extrêmement fins de la tranſpiration, pour s'y débarraſſer de leurs parties ſuperflues & nuiſibles. D'ailleurs, la froideur & l'humidité de l'air bouchant les pores de la peau, empêchent auſſi en partie cette tranſpiration. De-là, il s'amaſſe dans le corps beaucoup de récrémens, & les ſucs perdant leur qualité douce & balſamique, deviennent âcres & irritans; enſorte que s'ils ne ſont évacués à temps de quelque autre manière, ſoit naturellement, ſoit par le ſecours de l'art, il en réſulte des enflures de gorge, des toux, des eſquinancies, des fièvres catarrheuſes, &c.

tômes n'étoient pas si violens que quand elles commencèrent. Je ne saurois dire combien durera encore cette constitution : tout ce que je sais, c'est qu'elle a été jusqu'à présent très-inégale & très-irrégulière, & que toutes les maladies qu'elle a causées ont été entièrement de même.

CHAP. I.

Je vais traiter maintenant de ces maladies épidémiques, dans le même ordre qu'elles se sont suivies l'une l'autre.

CHAPITRE II.

Fièvre continue des années 1673, 74, 75.

1. CETTE fièvre, de même que les autres maladies épidémiques, avoit, dès son commencement, certains symptômes par lesquels on voyoit clairement que l'inflammation étoit alors plus grande qu'elle ne fut dans la suite de la maladie (1). Car la première année que la fièvre régna, & le printemps suivant, les symptômes de la pleurésie survenoient, & le sang que l'on tiroit ressembloit à celui des pleurétiques, du moins dans la première & la seconde saignée; mais, quand la maladie eut duré quelque temps, il n'y eut plus de signes d'une violente inflammation.

Cette fièvre, très-inflammatoire au commencement.

2. Voici quels étoient les symptômes particuliers de cette fièvre, outre ceux qui sont communs à toutes les fièvres en général. Les malades étoient ordinairement attaqués d'une douleur assez violente à la tête & au dos, d'un assoupissement & d'une douleur tensive dans les articulations & les membres, & même dans tout le corps, mais un peu moins grande que dans le rhumatisme. Les premiers jours, la chaleur & le froid se succédoient alternativement, & quelquefois même il y avoit de légères sueurs dès le commencement de la maladie. Quand la fièvre étoit abandonnée à elle-même, la langue n'étoit ni sèche, ni

Ses symptômes propres.

(1) Il est probable que les matières contenues dans l'air, & qui causent une maladie épidémique, ont plus de virulence & d'activité lorsqu'elles commencent à communiquer leur impression morbifique, qu'au bout d'un certain temps. C'est pourquoi il se peut faire que la maladie qu'elles produisent soit beaucoup plus inflammatoire & plus répandue dans son commencement, que dans son progrès & dans son declin.

SECT. V.

d'une couleur fort éloignée de la couleur naturelle ; seulement elle étoit un peu blanche, & la soif étoit médiocre ; mais, si on augmentoit la chaleur ordinaire de la fièvre, en donnant au malade des remèdes échauffants, alors la langue étoit très-sèche, & d'une couleur jaune-noirâtre ; la soif augmentoit, & l'urine, qui autrement conservoit presque sa couleur naturelle, devenoit fort rouge.

Quand la fièvre n'avoit pas d'autres symptômes & qu'elle étoit bien traitée, elle se terminoit le quatorzième jour, & au plus tard le vingt-unième.

Le principal étoit une espèce de coma.

3. Le plus considérable de ces symptômes étoit une espèce de coma qui jetoit le malade dans l'assoupissement & le délire : il dormoit quelquefois pendant plusieurs semaines, & ne se réveilloit que par de grands cris & avec peine : alors il ouvroit simplement les yeux, & après avoir pris quelque remède, ou un verre de sa boisson ordinaire, il retomboit aussitôt dans son assoupissement, lequel étoit quelquefois si profond, qu'il aboutissoit à une parfaite aphonie.

Premier signe de guérison.

4. Les malades qui revenoient de cet état, commençoient à se mieux porter le vingt-huitième ou le trentième jour. Le premier signe de convalescence étoit l'envie démesurée qu'ils avoient de quelque nourriture ou de quelque boisson extraordinaire. La tête restoit foible durant quelques jours, & penchoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il y avoit encore d'autres signes qui montroient que la tête avoit beaucoup souffert. A mesure que les forces revenoient, cette foiblesse s'évanouissoit.

Il survenoit quelquefois un délire tranquille.

5. Quelquefois le malade avoit plutôt un délire tranquille qu'un sommeil. Cependant il parloit de temps en temps sans rime ni raison, comme un homme qui est en colère & hors de son bon sens ; mais il ne devenoit pas si furieux que ceux à qui la petite vérole ou d'autres fièvres causent la phrénésie. Une autre différence, c'est qu'il s'endormoit tout à coup par intervalles, & ronfloit plus profondément ; d'ailleurs, son délire, quoique moins violent que la phrénésie, duroit plus long-temps. Le délire tranquille arrivoit sur-tout aux enfans & aux jeunes gens au dessous de l'âge de puberté ; le délire furieux arrivoit sur-tout aux adultes. Dans les uns ou les autres, si on donnoit des remèdes trop chauds, & qu'on excitât les sueurs, le mal se portoit facilement à la tête, & causoit les symptômes dont nous avons fait mention.

6. Quand il ne survenoit point de délire léthargique ; soit

soit naturellement, soit par l'effet des remèdes, la maladie se terminoit ordinairement le quatorzième jour; je l'ai même vu quelquefois se terminer le treizième. Chap. II.

7. Pendant l'automne de 1675 cette fièvre, comme nous avons déjà remarqué ci-dessus, finissoit par la dyssenterie, & quelquefois aussi par la diarrhée. Cette dernière sur-tout arrivoit souvent lorsque le malade étoit encore assoupi. Mais autant que j'ai pu m'en assurer par de soigneuses observations, la dyssenterie & la diarrhée n'étoient que des symptômes de la fièvre.

Curation de cette fièvre qui étoit d'un genre particulier.

8. Quant à la curation de cette fièvre, ses divers phénomènes, très-différents de ceux qui accompagnoient la fièvre précédente, & d'ailleurs sa résistance aux purgatifs par le moyen desquels j'avois guéri très-heureusement toutes les fièvres de la précédente constitution, me firent connoître dès qu'elle commença, savoir, au mois de juillet 1673, qu'elle étoit d'un tout autre genre. Mais j'eus besoin d'employer plus de temps que les autres fois à examiner sa nature, & par conséquent, j'étois d'abord incertain & en suspens sur l'indication que je devois suivre dans le traitement. Car, lorsque cette fièvre commença, il n'y avoit en même temps aucune autre maladie épidémique, dont la connoissance pût me fournir quelques idées vraisemblables sur sa nature, parce que les petites véroles qui l'accompagnoient ressembloient entièrement, comme j'ai déjà dit, à ces petites véroles noires qui avoient commencé en 1670, & que d'ailleurs elles étoient alors très-bénignes, & sur le point de cesser tout-à-fait. Ainsi, il ne me restoit d'autre moyen que d'examiner avec beaucoup d'attention la maladie en elle-même & indépendamment de toute autre, & de considérer avec toute l'application possible ce qui étoit utile & nuisible aux malades, afin de régler là-dessus mes indications.

Elle étoit accompagnée d'une grande inflammation

9. La violente douleur de tête & de côté, & la ressemblance du sang avec celui des pleurétiques, m'apprirent bientôt que cette fièvre étoit accompagnée d'une inflammation considérable, & que néanmoins on ne pouvoit pas saigner aussi copieusement qu'il est nécessaire dans la pleurésie. Car après la première, ou tout au plus la seconde saignée, il ne paroissoit plus de couenne sur le sang; & quand on saignoit davantage, le malade n'étoit point soulagé, à moins que la maladie ne se changeât en pleurésie, comme il arrivoit quelquefois après un régime trop échauffant, sur-tout le premier printemps qu'elle régna, c'est-

Sect. V.

à-dire en 1674. Car alors elle fembloit approcher de la péripneumonie, à caufe de la chaleur de la faifon, & parce qu'étant encore dans fon commencement, elle dépendoit d'un principe qui étoit alors plus fpiritueux qu'il ne fut enfuite. L'exemple des autres & mon expérience propre m'empêchant donc de réitérer la faignée, quoiqu'il me fût évident que cette fièvre, fur-tout quand elle commença, étoit fort inflammatoire, il ne me reftoit d'autre moyen pour en tempérer la chaleur, que l'ufage des lavements fréquemment réitérés, & des remèdes rafraîchiffants.

La faignée réitérée y étoit nuifible.

Néceffité des lavements.

Non-feulement les fignes manifeftes d'inflammation, mais encore l'affoupiffement dont cette fièvre étoit plus fouvent accompagnée que toute autre, demandoient l'ufage continuel des lavements, afin de détourner la matière fébrile qui fe portoit fi rapidement à la tête. Les lavements tenoient lieu des fréquentes faignées, qui ne convenoient pas à la nature de la maladie; & ils fuppléoient à leur défaut, en ce qu'ils modéroient peu à peu l'effervefcence du fang, & évacuoient la matière morbifique.

Utilité des véficatoires.

10. Je crus auffi que des emplâtres véficatoires affez grands, & appliqués fur la nuque du cou, feroient plus utiles dans cette fièvre, que dans les autres où la matière fébrile ne portoit pas de même à la tête. Car la douleur & la chaleur que ces fortes d'emplâtres caufent à la partie fur laquelle on les applique, y fait une dérivation de la matière qui, autrement, fe porteroit à la tête. Avec ces remèdes & un régime rafraîchiffant, on venoit fans peine à bout de la maladie. Mais fi on l'attaquoit d'une autre manière, elle étoit très-rebelle, comme un grand nombre d'expériences ne me l'avoient que trop fait voir.

Détail du traitement.

11. Voici donc la méthode que je fuivis. Je faifois, avant toutes chofes, faigner du bras, & la quantité de fang que l'on tiroit étoit proportionnée à l'âge & aux forces du malade, & aux autres circonftances. Auffi-tôt après je faifois appliquer fur la nuque du cou un grand emplâtre véficatoire. Le lendemain j'ordonnois un lavement laxatif; & je voulois qu'il fût pris d'affez bonne heure pour que le tumulte qu'il cauferoit pendant fon opération fût appaifé avant la nuit, c'eft-à-dire, à deux ou trois heures après midi. On réitéroit chaque jour ce lavement, jufqu'à ce que la maladie diminuât. Alors je faifois ceffer les lavements, & même plus tôt, fi la fièvre duroit

au-delà du quatorzième jour : car dans ce cas-là, quoique les lavements précédents ne l'eussent pas emportée, je trouvois qu'il étoit inutile d'en donner de nouveaux, & qu'il valoit mieux abandonner la maladie à la nature, & la laisser s'affoiblir insensiblement d'elle-même, puisque l'ébullition précédente avoit déjà arrêté sa plus grande violence, & qu'il n'y avoit plus à craindre de symptômes dangereux. Cette méthode m'a toujours mieux réussi que de tenter alors aucune évacuation. Durant ce temps-là j'interdisois la viande au malade, & je lui permettois de la petite bière à discrétion.

Les malades sortoient du lit chaque jour, & pourquoi.

12. Une autre chose qui m'a réussi un très-grand nombre de fois, & que je ne dois pas omettre en décrivant le régime qui convenoit dans cette maladie, c'est que je faisois chaque jour sortir les malades du lit au moins pendant quelques heures ; ou si la foiblesse ne leur permettoit pas de se lever, je les faisois habiller, & demeurer ainsi couchés sur leur lit, la tête un peu élevée. Car en considérant la grande rapidité avec laquelle la fièvre portoit à la tête, & en même temps la disposition inflammatoire du sang, il me vint en pensée qu'il seroit avantageux pour les malades de ne pas garder toujours le lit, parce que la chaleur du lit, en augmentant l'impétuosité du sang qui se porte à la tête, échauffe davantage le cerveau, met les esprits animaux en mouvement, augmente les vibrations du cœur, & par conséquent la fièvre.

Inconvénient de demeurer trop long-temps levé.

13. Mais quoiqu'il soit très-bon dans toutes les fièvres où il y a une inflammation considérale, de ne pas toujours garder le lit ; néanmoins si on demeure trop long-temps levé chaque fois, sur-tout dans le déclin de la maladie, il survient quelquefois des douleurs vagues, qui peuvent dégénérer en rhumatisme ; & d'autres fois il survient une jaunisse.

Dans ce cas-là, il faut que le malade se tienne au lit, afin que les pores de la peau étant ouverts, les particules qui causent l'une ou l'autre de ces deux maladies, s'évacuent par la transpiration : mais il ne faut garder le lit qu'un jour ou deux, sans exciter la sueur. Ces accidents sont fort rares, & n'arrivent jamais que dans le déclin de la fièvre. Alors il vaut beaucoup mieux permettre au malade de garder le lit, que dans le commencement ou dans la force de la maladie. De cette façon la matière fébrile s'atténue mieux ; au lieu qu'elle s'effarouche & s'enflamme

SECT. V.

davantage quand on oblige trop tôt le malade de demeurer continuellement couché.

Juſtification de cette méthode.

14. Si on objecte que cette méthode eſt aſſez bonne pour empêcher le ſang de ſe porter à la tête, & pour ſoutenir les forces du malade ; mais que d'ailleurs elle eſt mauvaiſe, en ce qu'elle empêche les ſueurs par leſquelles doit s'évacuer la matière fébrile après qu'elle a été digérée : je réponds que cette raiſon ne prouve rien, à moins qu'on ne montre auparavant que les ſueurs ſont néceſſaires dans toute ſorte de fièvre ; ce qu'on ne montrera pas facilement.

C'eſt l'expérience & non pas la raiſon qui apprend quelles ſont les fièvres qui doivent ſe guérir par les ſueurs, & quelles ſont celles qui doivent ſe guérir par les purgatifs, &c. Nous avons même ſujet de croire qu'il y a certaines fièvres que la nature guérit par une méthode particulière, & ſans aucune évacuation ſenſible, c'eſt-à-dire, en corrigeant la matière morbifique, & en la rendant ſemblable au ſang avec lequel elle ne pouvoit auparavant s'aſſimiler.

C'eſt ſur ce fondement que j'ai ſouvent guéri la fièvre dont nous parlons, & d'autres ſortes de fièvres, pourvu qu'elles ne fuſſent pas intermittentes ; & je les ai guéries dès qu'elles commençoient, & avant que toute la maſſe du ſang fût infectée, ſans employer pour cela d'autre remède que la petite bière, dont j'ordonnois aux malades de boire toutes les fois & en telle quantité qu'ils voudroient. Je leur défendois en même temps les bouillons & toute autre nourriture, & je leur permettois de faire leurs exercices ordinaires, & de prendre l'air, ſans que je miſſe en uſage aucune évacuation, pas même une ſeule fois. Par cette méthode, continuée ſeulement pendant deux ou trois jours, j'ai guéri mes enfants & quelques-uns de mes amis. Mais elle ne convient que dans des perſonnes jeunes & d'un tempérament ſanguin.

Quelle ſorte de ſueur il faut exciter dans les fièvres.

15. Quand on accorderoit même que la nature ne peut vaincre la maladie que par les ſueurs, il faudroit toujours convenir qu'il s'agit uniquement des ſueurs qui arrivent dans le déclin de la maladie, & lorſque la matière morbifique eſt digérée, & non pas de celles qui arrivent les premiers jours de la maladie, & qui ſont l'effet du trouble où eſt alors l'économie animale. Il ne faut point exciter ces dernières ſueurs, mais plutôt calmer le tumulte qui les

produit. Les premières se rencontrent daas plusieurs sortes de sièvres, quoique non pas dans toutes. Il y a certaines fièvres où elles sont critiques & nécessaires dans le déclin de la maladie. Telles sont les accès de fièvres intermittentes : telle est une autre sièvre considérable & très-fréquente, je veux dire celle qui dépend de la constitution de l'air par laquelle sont produites les fièvres intermittentes épidémiques. Dans ce cas-là, on doit travailler en premier lieu à digérer la matière morbifique, ensuite à l'évacuer par les sueurs. Si on suit une autre méthode, la maladie ne fera qu'augmenter.

C'est pourquoi toutes sortes d'évacuations doivent être bannies, si ce n'est les premiers jours de la maladie, où il s'agit de modérer sa violence : hors de-là, les évacutions pourroient être funestes. Et même la fièvre pestilentielle, dont la cause est d'une extrême subtilité, peut se guérir dès les premiers jours par les sueurs, comme l'expérience l'a toujours fait voir.

Dans quelles fièvres la sueur est nuisible.

16. Mais dans les fièvres où nous ne voyons point que la nature abandonnée à elle-même, & selon le cours ordinaire des symptômes, évacue au bout d'un certain temps la matière morbifique déja préparée ; ne seroit-ce pas une trop grande témérité de vouloir guérir la maladie, en excitant bon gré malgré les sueurs, puisque, selon Hippocrate (1), *tout est inutile quand la nature est contraire ?* Or, je pense que c'est-là justement le cas de la fièvre particulière dont nous traitons maintenant. Quantité d'expériences m'ont appris qu'elle peut se guérir sans sueurs, & même que si l'on s'obstine à vouloir faire suer les malades, on les jette souvent en pure perte dans un danger évident, parce qu'alors la matière morbifique se porte à la tête.

Néanmoins, si dans cette fièvre, ou dans toute autre de celles qui n'ont pas coutume de se terminer par une sueur critique, il survient dans le déclin de la maladie & sans le secours de l'art, une sueur de cette espèce, que la diminution de tous les symptômes fasse juger être l'effet d'une digestion convenable de la matière morbifique, aucun Médecin prudent ne méprisera une pareille sueur. Mais quand elle ne vient pas ainsi d'elle-même, pouvons-nous être assurés de ne pas tuer le malade, si, pour le faire suer, nous employons un régime échauffant & des cor-

(1) Τῆς φύσιος ἀντιπρασσούσης κενεὰ πάντα.

Sect. V.

diaux? Un homme qui trouveroit par hasard un trésor à terre, seroit simple de ne pas le prendre. Mais ce seroit être fou de risquer sa vie dans l'espérance de trouver un pareil trésor. Quoi qu'il en soit, je suis très-assuré que la chaleur de la fièvre toute seule, suffit pour préparer la matière fébrile à la coction, & qu'il ne faut pas augmenter cette chaleur par un régime échauffant.

Utilité de la saignée & des lavements dans cette fièvre, & mauvais effet des sudorifiques.

17. La méthode de traiter cette fièvre par la saignée & les lavements, réussissoit très bien : mais quand on y employoit les sudorifiques, non-seulement il survenoit des symptômes très-fâcheux, mais le succès étoit toujours fort incertain. Le principal de ces symptômes & qui arrivoit souvent, comme nous avons dit, étoit un délire, où le malade ne parloit pas beaucoup, mais étoit plutôt attaqué d'un assoupissement qui ressembloit au coma. Ce symptôme venoit quelquefois de lui-même, & le plus souvent de ce que des gardes ignorantes travailloient mal à propos à exciter les sueurs; car la matière morbifique, qui dans cette sorte de fièvre ne s'évacuoit point par les sueurs, venant à être violemment agitée, elle se portoit à la tête, & mettoit les malades en grand danger.

L'assoupissement ne cédoit à rien dans le commencement de la maladie.

18. En traitant la fièvre d'une autre constitution, j'avois déjà pris garde que durant les dernières années de cette fièvre, il survenoit quelquefois un assoupissement, principalement aux enfants & aux jeunes gens qui étoient à peine sortis de l'âge de puberté. Mais cet assoupissement n'étoit ni aussi profond, ni aussi épidémique, que celui qui accompagnoit la fièvre dont il s'agit maintenant. Je ne pus toutefois venir à bout de dissiper le premier, qui étoit le plus léger; & beaucoup moins pus-je dissiper le second dans le commencement de la maladie, quoique je n'oubliasse rien pour cela, & que j'employasse les saignées réitérées du bras, de la gorge & du pied, les emplâtres vésicatoires, les lavements, les diaphorétiques de toute espèce, &c.

Enfin, je pris le parti de saigner du bras, d'appliquer un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou, & de donner deux ou trois lavements avec le lait & le sucre, tout cela dans les premiers jours de la maladie; après quoi je ne faisois rien du tout, si ce n'est que j'interdisois la viande & toute sorte de liqueurs spiritueuses. En même temps j'étudiois la méthode de la nature, afin d'apprendre, en marchant sur ses traces, le moyen de dissiper cet assoupissement. Le succès fut heureux; la maladie diminuoit peu-

à peu, & enfin difparoiffoit entièrement. Je crus donc devoir infifter fur cette méthode dans toutes les fièvres que je traitai enfuite. La grandeur du fymptôme que j'avois à combattre, & le bon fuccès que j'eus toujours, juftifient fuffifamment ma conduite.

On va trop vite dans le traitement des maladies.

19. Il m'eft quelquefois venu en penfée, que dans le traitement des maladies nous allons trop vîte; qu'il faudroit, au contraire, aller plus lentement, & laiffer plus agir la nature qu'on ne fait aujourd'hui. C'eft une erreur groffière de croire que la nature a toujours befoin du fecours de l'art. Si cela étoit, elle n'auroit pas affez bien pourvu à la confervation du genre humain; car il n'y a pas la moindre proportion entre le grand nombre des maladies dont les hommes font attaqués, & les moyens qu'ils ont pour s'en délivrer; je parle même des fiècles où la médecine a été le plus cultivée & le plus en honneur. J'ignore ce qu'a produit dans les autres maladies la méthode de laiffer agir la nature. Ce que fais certainement par des obfervations faites avec foin, c'eft que dans la fièvre dont nous parlons, l'affoupiffement léthargique fe diffipoit heureufement de lui-même après les évacuations générales, favoir, la faignée & les lavements.

En quel cas il faut permettre un régime abfurde.

20. Nous avons dit ci-deffus qu'on ne voyoit le plus fouvent des fignes de convalefcence que le trentième jour (favoir, dans le cas d'un affoupiffement confidérable) & qu'il furvenoit même quelquefois une aphonie: après quoi le malade demandoit obftinément quelque nourriture ou quelque boiffon mauvaife & abfurde, parce que la longueur de la maladie avoit extrêmement corrompu le levain de l'eftomac. Dans ce cas-là, comme il étoit abfolument néceffaire de réparer les forces épuifées, je permettois volontiers des chofes moins convenables, pourvu qu'elles fuffent agréables au goût des malades.

Hiftoire d'une guérifon.

21. Au mois de feptembre 1674 je traitai un enfant de neuf ans, fils d'un libraire de mes voifins, nommé M. *Not.* Il étoit attaqué de la fièvre & de l'affoupiffement. L'ayant fait faigner du bras, & lui ayant fait donner des lavements pendant quelques jours de fuite dans le commencement de la maladie, j'en demeurai-là, & je m'oppofai aux importunités de fa mère, qui me preffoit vivement d'aller plus vîte en befogne, ce que je ne croyois pas expédient pour le falut de fon fils. Tout ce que j'ordonnai de plus, fut un julep ordinaire, & cela plutôt pour contenter la mère, que pour autre chofe. Le malade com-

SECT. V.

mença à se mieux porter vers le trentième jour. Il eut divers appétits bizarres, lesquels je jugeai à propos de satisfaire en partie, uniquement pour contenter son goût; & enfin, il guérit parfaitement.

Phrénésie dans cette fièvre.

22. Quoique l'assoupissement léthargique arrivât plus souvent dans cette fièvre que les autres symptômes, la phrénésie ne laissoit pas de survenir quelquefois. Les malades qui en étoient attaqués, ne dormoient ni jour ni nuit, ils étoient hors de leur bon sens, & avoient d'autres symptômes semblables à ceux que produit la phrénésie qui est causée par d'autres fièvres, ou par la petite vérole. Ce symptôme n'attendoit pas, comme l'affection léthargique, que la matière peccante fût digérée; mais il enlevoit le malade en peu de jours, à moins qu'on n'arrêtât l'inflammation. Rien ne fit si bien dans cette occasion, que l'esprit de vitriol mêlé par gouttes dans de la petite bière, que je donnois ainsi pour boisson ordinaire, après une saignée & un ou deux lavements. En peu de jours il procuroit du sommeil, dissipoit les symptômes, & guérissoit le malade. Aucune autre méthode ne me réussissoit de même, à beaucoup près. Un grand nombre d'expériences me persuadèrent de la bonté de ce remède.

Bons effets de l'esprit de vitriol dans cette occasion

23. En automne 1675, la fièvre fut suivie de dyssenteries & de diarrhées. Je reconnus d'abord qu'elles n'étoient que des symptômes de la fièvre, & non pas des maladies idiopathiques & primordiales, comme dans la constitution précédente. Néanmoins, parce que la cause morbifique étoit renfermée dans le sang, la saignée étoit indiquée. Ce remède joint à deux prises de narcotique que l'on donnoit ensuite, suffisoit pour dissiper le mal.

Guérison d'une dyssenterie qui succédoit à cette fièvre.

24. Au mois de septembre 1675, madame *Conysby* qui demeuroit près des écuries royales, me fit appeller. Elle avoit eu la fièvre dont nous parlons, & tout-à-coup elle fut saisie de tranchées du ventre, qui furent suivies de déjections sanguinolentes & muqueuses. Quoique ses forces se trouvassent depuis quelques jours fort épuisées par la longueur de la maladie, & sur-tout par les fréquentes selles qui, la nuit précédente, l'avoient beaucoup fatiguée, je ne laissai pas de la faire saigner du bras sur-le-champ, & peu de temps après, je lui fis donner un narcotique; la nuit d'ensuite les déjections furent stercoreuses; le matin & le soir du jour suivant, je réitérai le narcotique, & j'ordonnai un cordial modéré pour ranimer ses forces. Par ces remèdes, la malade fut bientôt guérie.

CHAP. II.

Traitement de la diarrhée qui lui succédoit.

25. Quant à la diarrhée, elle donnoit encore moins de peine que la dyſſenterie. Il me parut qu'elle n'étoit ni utile, ni nuiſible au malade, ſoit qu'il y eût aſſoupiſſement, ou non. Ainſi, je ne pouvois en tirer aucune indication curative, lorſqu'elle n'étoit pas aſſez violente pour mettre le malade en danger : car, ſi elle le mettoit en danger, elle demandoit ſans contredit les narcotiques. C'étoit-là le ſeul cas où ces remèdes convenoient durant toute cette fièvre ; autrement ils auroient augmenté la grande diſpoſition qu'avoient les malades à tomber dans l'aſſoupiſſement, & par conſéquent, on ne devoit jamais les employer que dans une néceſſité abſolue.

Sueurs nocturnes, d'où elles venoient, & leur remède.

26. Il arrivoit aſſez ſouvent à ceux qui relevoient de cette fièvre, ou d'autres fièvres, ſur-tout à ceux qui en avoient été long-temps malades, & n'en avoient été quittes qu'après de longues & de grandes évacuations, principalement s'ils étoient d'un tempérament foible ; il leur arrivoit, dis-je, de ſuer abondamment la nuit, lorſqu'ils étoient couchés. Cette ſueur les affoibliſſoit extrêmement ; ils étoient long-temps à reprendre leurs forces, & même quelques-uns devenoient étiques. Ce ſymptôme me paroiſſoit venir uniquement de ce que le ſang étoit ſi appauvri & ſi affoibli par la longueur de la maladie, que, ne pouvant aſſimiler les nouveaux ſucs qu'il recevoit, il les évacuoit par les ſueurs. C'eſt pourquoi je conſeillois toujours à ceux qui étoient dans cet état, d'avaler tous les matins & tous les ſoirs cinq ou ſix cuillerées de vin vieux de Malaga. Par ce moyen, les forces ſe rétabliſſoient & les ſueurs ceſſoient (1).

Voilà ce que nous avions à dire touchant la fièvre de cette conſtitution, que nous avons jugé à propos de nommer *fièvre comateuſe*, à cauſe du grand aſſoupiſſement dont elle étoit preſque toujours accompagnée.

---

(1) Une nourriture reſtaurante, un exercice convenable, & l'uſage d'une légère infuſion de quinquina dans du vin rouge, manqueront rarement de produire dans cette occaſion l'effet que l'on deſire. L'élixir de vitriol eſt regardé auſſi comme un excellent remède dans le même cas.

CHAPITRE III.

Rougeoles de l'an 1674.

Nouvelle espèce de rougeole.

1. Au commencement de l'an 1674, c'eſt-à-dire, au mois de janvier, il parut des rougeoles d'une eſpèce différente de celles qui avoient paru dans le même mois en 1669 & en 1670. Les rougeoles de 1674 n'étoient cependant pas moins épidémiques que ces autres; mais elles n'étoient pas ſi régulières, & ne gardoient pas ſi conſtamment un type: car leur éruption ſe faiſoit tantôt plus tôt, & tantôt plus tard; au lieu que dans les autres, elle ſe faiſoit toujours le quatrième jour depuis le commencement de la maladie. De plus, les rougeoles dont nous parlons, attaquoient d'abord les épaules, & les autres parties du tronc; au lieu que les rougeoles précédentes attaquoient premièrement le viſage, & ſe répandoient enſuite peu à peu ſur le reſte du corps.

On ne voyoit que très-rarement dans les rougeoles de 1674, l'épiderme s'en aller par petites écailles farineuſes à la fin de la maladie; au lieu que dans les autres rougeoles cela étoit auſſi ordinaire qu'à la fin de la fièvre rouge. Les rougeoles de 1674 enlevoient plus de gens, lorſqu'elles étoient mal traitées, que les précédentes: car la fièvre & la difficulté de reſpirer, qui arrivoient ſur la fin de la maladie, étoient plus violentes, & approchoient davantage de la péripneumonie.

Quelque irrégulières que fuſſent ces rougeoles, par rapport aux ſymptômes dont je viens de faire mention, elles s'accordoient néanmoins aſſez bien, quant aux principaux, avec l'hiſtoire que j'ai donnée de la rougeole, en décrivant les maladies épidémiques de l'an 1670. Ainſi, je n'aurai pas beſoin de répéter ici cette hiſtoire. Les rougeoles de 1674 augmentèrent, de même que les précédentes, juſqu'à l'équinoxe du printemps, après quoi, elles diminuèrent; & vers le ſolſtice d'été, ou peu après, elles ceſſèrent entièrement.

Curation.

2. Comme la curation ne diffère preſqu'en rien de celle que j'ai expoſée au long dans l'hiſtoire de la rougeole, il faut y avoir recours. J'ajouterai ſeulement ici, ſelon ma

coutume, un exemple de la méthode que je suivois en traitant les rougeoles dont il s'agit maintenant.

CHAP. III.

Exemple dans quelques enfants.

3. Au mois de février 1674, la comtesse de Salisbury, dame d'une vertu & d'un mérite extraordinaires, me fit appeler. Il n'y avoit alors qu'un de ses enfants qui eût la rougeole; les autres, au nombre de cinq ou six, en furent bientôt attaqués. Je les traitai tous de la même façon. Je leur fis garder le lit pendant deux ou trois jours avant l'éruption, afin d'évacuer par la transpiration les particules morbifiques qui pouvoient aisément se séparer du sang. Je défendis qu'il fussent plus couverts, & qu'on leur fît plus de feu, que quand ils étoient en santé. Je leur ôtai le gras, & je leur donnai des décoctions d'orge, d'avoine, & de temps en temps une pomme cuite. La boisson étoit de la petite bière, ou du lait bouilli avec trois fois autant d'eau. Quand ils étoient tourmentés de la toux, comme il est ordinaire dans la rougeole, je leur faisois prendre fréquemment de la tisane pectorale. Par cette méthode, ils furent entièrement guéris au bout du peu de temps que la maladie a coutume de durer; &, soit pendant la rougeole, ou sur la fin, ils n'eurent aucun symptôme extraordinaire à la maladie.

Fièvre de rougeole.

4. Les deux premiers mois que ces sortes de rougeoles régnèrent, il y eut une fièvre de même genre, & médiocrement répandue, dans laquelle il sortoit des pustules sur le tronc, & principalement sur le derrière du cou & sur les épaules. Ces pustules ressembloient à celles de la rougeole, & en différoient au moins en ce qu'elles n'occupoient pas tout le corps, & se bornoient aux parties que nous avons marquées. La fièvre, quoiqu'entièrement de même genre, étoit plus violente, & duroit jusqu'au quatorzième jour, & quelquefois même davantage. La saignée, ni les lavements ne convenoient point, & ne faisoient que l'irriter. Mais elle cédoit aisément à la méthode que j'employois pour la rougeole. Voilà ce que j'avois à dire sur cette dernière maladie.

Saignée & lavemens n'y convenoient pas.

CHAPITRE IV.

Petites Véroles irrégulières des années 1674 & 1675.

Retour des petites véroles noires.

1. Ainsi que les rougeoles épidémiques qui parurent au commencement de l'année 1670, amenèrent des petites véroles noires que j'ai décrites en traitant des maladies de cette année-là; de même les rougeoles qui se firent sentir au commencement de l'an 1674, & qui n'étoient pas moins épidémiques, amenèrent une sorte de petites véroles si semblables aux précédentes, qu'elles paroissoient être les mêmes. Nous avons dit en décrivant les petites véroles précédentes, qu'après les deux premières années les pustules devenoient de jour en jour moins noires & plus grosses, & qu'à la fin de l'anné 1672 la maladie, eu égard à son genre, étoit douce & bénigne. Mais en 1674 elle revint avec sa première violence, & avec plusieurs symptômes dangereux. Les pustules étoient noires comme de la suie, savoir lorsqu'elles étoient confluentes, & que le malade ne mouroit pas avant qu'elles fussent parvenues à maturité; car quand elles n'étoient pas encore parvenues à maturité, elles étoient jaunes. Quand il y en avoit beaucoup, elles étoient très-petites; & quand il y en avoit peu, elles étoient aussi grosses que dans les autres genres de petites véroles, & très-rarement elles étoient noires.

Mais quoique les petites véroles dont il s'agit maintenant, ressemblassent si fort à celles de 1670, elles en différoient néanmoins en quelques particularités, qui montroient que la pourriture y étoit plus grande, & la matière morbifique plus grossière, & d'une coction plus difficile. Car, quand les pustules étoient mûres, elles sentoient plus mauvais; ensorte qu'on ne pouvoit presque approcher des malades. De plus, elles parcouroient plus lentement leurs différents périodes, & duroient plus longtemps que dans aucune sorte de petites véroles que j'aie jamais vues.

Plus la petite vérole est bénigne, plutôt elle suppure.

2. Il est remarquable que plus la petite vérole est bénigne, plus tôt aussi les pustules parviennent à maturité, & plus tôt la maladie se termine. C'est ainsi que dans les

petites véroles confluentes régulières qui commencèrent en 1667, l'onzième jour étoit le plus dangereux; après quoi il n'y avoit ordinairement rien à craindre. Dans les petites véroles confluentes irrégulières qui vinrent ensuite, & qui commencèrent en 1670, le plus grand danger étoit le quatorzième jour, ou même le dix-septième. Si les malades alloient au-delà, ils étoient entièrement hors d'affaire; & je n'en ai vu aucun qui soit mort passé ce jour-là.

Mais dans les petites véroles confluentes de 1674 il mouroit des malades, même après le vingtième jour. Quant à ceux qui en réchappoient, & qui étoient en petit nombre, non-seulement les jambes leur enfloient, ce qui est ordinaire dans toutes les petites véroles confluentes; mais encore les bras, les épaules, les cuisses, & d'autres parties. Cette enflure commençoit par une douleur insupportable, & qui ressembloit entièrement aux douleurs rhumatismales. Assez souvent elle tournoit en suppuration, & aboutissoit à des abcès qui formoient de grands sinus dans les parties musculaires, & le malade étoit encore en danger durant plusieurs jours après qu'il n'avoit plus de petite vérole.

Je voyois donc clairement trois degrés de petites véroles épidémiques dans les trois différentes constitutions que j'ai décrites; le dernier degré étoit toujours plus mauvais que le précédent, soit par rapport à la pourriture qui étoit plus grande, soit par rapport à la matière morbifique dont la coction étoit plus difficile.

Celle-ci paroît une nouvelle espèce.

3. Les petites véroles dont je traite maintenant me paroissoient être comme un rejetton des précédentes: car, quoique ces dernières, en se rallentissant, fussent devenues bénignes, néanmoins la matière morbifique, venant à fermenter de nouveau, & étant aidée de la constitution de l'air qui se trouvoit favorable aux petites véroles, elles se renouvellèrent avec beaucoup de fureur & de violence. Elles étoient d'autant plus irrégulières, & accompagnées d'une pourriture d'autant plus grande, que la matière qui les produisoit étoit plus grossière, & d'une coction plus difficile que celle qui avoit produit les précédentes.

Et, pour mieux entendre ce que je dis, il faut supposer comme une chose certaine, qu'il n'y a jamais dans l'air une telle disposition qui produise dans un endroit une maladie épidémique, & qui en même temps en produise une autre fort différente dans un endroit peu éloigné. Si cela étoit ainsi, tous les vents qui souffleroient, pourroient

SECT. V.

changer cette disposition de l'air. Il me paroît plus vraisemblable que telle ou telle étendue de l'air se remplit des vapeurs qui proviennent de quelque fermentation minérale. Ces vapeurs infectent l'air, &, selon les différents endroits de la terre d'où elles partent, elles causent diverses maladies qui sont funestes à telle ou telle espèce d'animaux, & qui durent jusqu'à ce que les vapeurs soient épuisées; mais ce qui reste de la matière des vapeurs peut de nouveau fermenter, comme dans le cas dont j'ai fait mention.

Elle étoit d'une nature plus grossière & plus pourrissante.

4. Pour moi qui ne cherche pas à pénétrer au-delà des causes sensibles & évidentes, il m'est fort indifférent qu'on suive cette hypothèse, ou une autre, dans l'explication des phénomènes de la maladie. Ce que je sais, du moins certainement, c'est que les petites véroles de 1674 étoient très-semblables à celles de la constitution précédente, si ce n'est que la matière morbifique paroissoit y être plus grossière, & la pourriture plus grande. De-là vient que, quand elles étoient fort confluentes, elles enlevoient plus de monde, qu'aucune autre petite vérole que j'aie jamais vue; & je trouve qu'elles attaquoient un aussi grand nombre de gens que la peste même. Mais, quand elles étoient discrètes, elles n'étoient pas plus dangereuses qu'aucune autre espèce, & la grosseur des pustules, la couleur & les autres circonstances faisoient juger qu'elles étoient d'un bon caractère.

Elle fournissoit des indications contraires.

5. Quant à la curation, il y a déjà bien des années que je m'étonne dès indications entièrement contraires que m'a fournies cette maladie. D'un côté, il étoit manifeste que le régime trop chaud produisoit en peu de temps les symptômes qui dépendent d'une trop grande inflammation; savoir, la fièvre, la phrénésie, les taches de pourpre, & autres accidents semblables, auxquels la petite vérole est sujette, plus que toute autre maladie. D'un autre côté, il n'étoit pas moins évident qu'un régime trop froid empêchoit l'enflure du visage & des mains, qui est si nécessaire ici, & causoit un affaissement des pustules.

Méthode curative spécifique.

Après avoir long-temps & murement réfléchi là-dessus, je compris enfin qu'on pouvoit remédier en même-temps à ces deux inconvénients. D'un côte, j'avois moyen de modérer l'effervescence du sang, en faisant boire abondamment de l'eau laiteuse, de la petite bière, ou quelque autre semblable liqueur : de l'autre côté, je pouvois aider l'élévation des pustules, & l'enflure du visage & des mains, en tenant

continuellement le malade au lit, ſans lui permettre de ſe découvrir ſeulement les bras. Cette méthode n'a rien qui ſe contrediſe : car, quand l'éruption eſt finie, le ſang eſt cenſé avoir dépoſé à la ſuperficie du corps les particules enflammées, & n'avoir plus beſoin d'aiguillon pour ſéparer une plus grande quantité de matière morbifique. Ainſi, comme la ſuppuration eſt alors le point eſſentiel, il s'agit uniquement d'empêcher que les particules enflammées qui ont été pouſſées à la ſuperficie du corps, ne rentrent dans le ſang, & de procurer la maturation des puſtules, en entretenant les parties extérieures dans une chaleur douce.

CHAP. IV.

6. Or, quoique la méthode dont je parle, m'eût très-bien réuſſi dans les autres petites véroles confluentes, elle me manqua néanmoins dans celles de la conſtitution dont il s'agit maintenant; & la plupart de ceux qui étoient violemment attaqués, mouroient, ſoit qu'on les traitât par cette méthode, ou qu'on employât un régime échauffant & des cordiaux.

Elle manque dans cette petite vérole.

Je vis donc bien, qu'outre les remèdes propres à modérer l'efferveſcence du ſang, & à favoriſer l'élévation des puſtules & l'enflure du viſage & des mains, il en falloit encore quelque autre qui fût capable de détruire la pourriture que je voyois plus grande dans ces petites véroles que dans toutes les précédentes.

Je m'avisai enfin de l'eſprit de vitriol, & je crus qu'il ſeroit en état de remplir les deux indications, qui conſiſtoient à détruire la pourriture, & à rabattre la violence de la chaleur. Je ne faiſois rien aux malades juſqu'à ce que les douleurs & les envies de vomir qui ont coutume de précéder l'éruption, euſſent ceſſé, & que toutes les puſtules fuſſent ſorties. Le cinquième ou ſixième jour de la maladie, je commençois à faire uſer de l'eſprit de vitriol. On le mêloit dans de la petite bière juſqu'à une agréable acidité. Cette bière ainſi préparée, étoit la boiſſon ordinaire du malade, juſqu'à ce qu'il fût parfaitement guéri; & je l'obligeois d'en boire abondamment, ſur-tout lorſque la ſuppuration approchoit.

Autre qui réuſſit.

7. L'eſprit de vitriol étoit le vrai ſpécifique de cette maladie, & il arrêtoit merveilleuſement bien tous les ſymptômes. Le viſage s'enfloit de meilleure heure, & beaucoup davantage. Les interſtices des grains étoient plus rouges. Les plus petites puſtules groſſiſſoient, du moins autant que le permettoit cette ſorte de petites véroles. Les puſtules qui

Bons effets de l'eſprit de vitriol.

SECT. V.

autrement auroient été noires, rendoient une matière jaune & de couleur de miel. Le visage, au lieu de noircir, étoit par-tout d'une couleur jaune foncée. La suppuration & tout le reste se faisoit plus tôt.

Mais tous ces avantages n'étoient que pour ceux qui buvoient abondamment de la petite bière ainsi préparée. C'est pourquoi lorsque les malades refusoient d'en boire la quantité nécessaire, je suppléois à ce défaut, en donnant de temps en temps l'esprit de vitriol dans une cuillerée de quelque syrop, ou dans une eau distillée à laquelle j'ajoutois du syrop.

Il n'a aucun inconvénient.

8. J'ai parlé des bons effets de ce remède. Quant aux inconvénients, je ne lui en ai jamais trouvé aucun (1). A la vérité, il arrête presque la salivation le dixième ou le onzième jour; mais ce défaut est suppléé par quelques selles qui arrivent alors, & qui sont moins dangereuses pour le malade, que n'étoit la salivation. Car, comme nous avons dit plus d'une fois, ce qui met principalement en danger dans les petites véroles confluentes, c'est que la salive étant devenue plus visqueuse le dixième ou le onzième jour, elle menace d'étouffer le malade. La diarrhée remédie alors à ce symptôme, ensuite elle cesse d'elle-même, ou du moins on l'arrête aisément par l'eau laiteuse & les narcotiques, dès qu'il n'y a plus de danger du côté de la petite vérole.

Comment les malades gardoient le lit.

9. Durant ce temps-là, le malade gardoit le lit, sans même découvrir ses bras; mais je ne souffrois pas qu'il fût plus couvert qu'à l'ordinaire. Je lui permettois même de changer de place, comme il vouloit, dans son lit, afin d'empêcher les sueurs auxquelles il avoit une très-grande disposition, malgré l'usage de l'esprit de vitriol. Sa nourriture étoit des décoctions d'avoine & d'orge, & quelquefois une pomme cuite. Les derniers jours, s'il se trouvoit languissant, ou s'il avoit des maux d'estomac, je lui accordois trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie. Tous les soirs, dès le cinquième ou sixième jour, je faisois prendre de bonne heure un narcotique aux adultes; car les enfants n'en avoient pas besoin : ce narcotique étoit quatorze

Le régime.

(1) Il y a néamoins sujet de craindre que le grand usage de cette liqueur acide ne coagule le sang, & ne nuise aux poumons & aux parties nerveuses : ainsi il faut l'employer avec beaucoup de prudence. L'huile de soufre par la cloche, ou l'esprit de vin dulcifié, remplira la même vue, & peut être donné beaucoup plus sûrement.

gouttes

gouttes de laudanum liquide dans l'eau de fleurs de primevere.

Saignée & purgation après la maladie.

10. Le quatorzième jour, je permettois au malade de se lever; le vingt-unième, je le faisois saigner du bras (1); ensuite, je le purgeois deux ou trois fois : après quoi, son visage étoit meilleur & plus vermeil que ne l'avoient ordinairement ceux qui avoient été violemment attaqués de cette maladie. Ajoutez à cela, qu'en usant de l'esprit de vitriol, on n'étoit presque jamais marqué de la petite vérole, dont les cicatrices sont causées par des humeurs âcres & échauffées qui rongent l'épiderme.

Exemple de cette méthode dans un adulte,

11. Le 26 juillet 1675, M. Elliot, Gentilhomme de la Chambre du Roi & mon ami, me chargea de soigner un de ses domestiques attaqué de tous les symptômes qui annonçoient une petite vérole confluente noire : c'étoit un jeune homme d'environ dix-huit ans, d'un tempérament très-sanguin, & qui étoit tombé dans cette maladie, pour avoir trop bu. Les pustules sortirent en si grande quantité, que je n'en ai jamais tant vu; & elles étoient si confluentes & si serrées les unes contre les autres, qu'on pouvoit à peine les distinguer. Me confiant sur l'efficacité de l'esprit de vitriol, je ne fis point du tout saigner le malade, quoique j'en eusse le temps, & que j'eusse dû le faire, sachant que la maladie étoit causée par excès de vin.

Quand l'éruption fut achevée, c'est à-dire, le cinquième ou sixième jour, je fis mettre de l'esprit de vitriol dans des bouteilles qui étoient pleines de petite bière, & je permis au malade de boire de cette bière à discrétion. Le huitième jour, il lui prit une si violente hémorrhagie par le nez, que la garde épouvantée crut devoir m'envoyer quérir sur le champ. Etant arrivé, & voyant que ce symptôme venoit d'une chaleur excessive, & d'un mouvement extrordinaire du sang, j'ordonnai au malade de boire encore une plus grande quantité de petite bière imprégnée d'esprit de vitriol, & en très-peu de temps l'hémorrhagie cessa.

---

(1) Peu d'Auteurs ont recommandé généralement la saignée après la petite vérole, & la pratique moderne ne favorise nullement cette méthode. En effet, lorsque la maladie a été violente, la saignée doit être nuisible, parce que le sang a été nécessairement fort appauvri, & les forces considérablement épuisées. Cependant il peut y avoir des cas où la saignée est nécessaire, mais il faut les spécifier, & les marquer comme des exceptions à la règle générale. Quant à la purgation, elle convient toujours, & on ne doit jamais l'omettre.

Comme la salivation fut abondante, l'enflure du visage & des mains considérable, & les pustules d'une bonne grosseur, la maladie se termina assez heureusement, si ce n'est que les derniers jours il y eut des déjections muqueuses & sanguinolentes, lesquelles ne m'auroient peut-être point embarrassé, si j'avois fait saigner le malade dès que je fus appelé. Cependant je n'employai contre ce symptôme dyssentérique, d'autre remède que mon narcotique, lequel j'aurois été d'ailleurs obligé d'employer tous les soirs, quand même il n'y auroit point eu de déjections sanguinolentes. Le narcotique les arrêta, les pustules disparurent : ensuite le malade ayant été saigné du bras assez copieusement, & ayant bu abondamment de l'eau laiteuse, il guérit en peu de temps.

Et dans deux enfants.

12. Presque dans le même temps, un de mes voisins, nommé M. *Clinch*, me confia deux de ses enfants qui avoient la petite vérole : l'un étoit âgé de quatre ans; l'autre tettoit encore, & n'avoit pas six mois : tous deux avoient des pustules très-petites, extrêmement confluentes, qui sortoient à la manière de l'érysipèle, & qui étoient du genre des noires. Je fis mettre de l'esprit de vitriol dans tout ce que buvoient l'un & l'autre; &, malgré leur bas âge, sur-tout du plus jeune, ils le prirent sans aucune répugnance. Ils n'eurent même aucun symptôme considérable, & guérirent en peu de temps. Le Docteur *Mapletoft*, mon intime ami, étant allé les voir avec moi, trouva l'aîné déja guéri, & le plus jeune encore malade dans son berceau.

L'esprit de vitriol n'étoit pas nécessaire dans les petites véroles discretes.

13. Comme les petites véroles discretes de cette constitution étoient assez bénignes, il n'étoit pas nécessaire d'y employer l'esprit de vitriol; il suffisoit de les traiter suivant la méthode qui convient aux petites véroles discretes, & que j'ai expliquée ci-dessus.

14. Voilà, mon cher Lecteur, tout ce que j'avois à dire sur la petite vérole. Il y aura peut-être des gens qui en feront peu de cas, car tel est le génie de notre siècle. Je sais néanmoins combien cela m'a coûté de peine, de soin & de travail durant plusieurs années de suite. Je ne l'aurois pas même publié, si la charité pour le prochain & le desir d'être utile aux autres, ne m'y avoient engagé; quoique je sente bien que la nouveauté des choses que j'avance, fera du tort à ma réputation.

Aucun vestige de la petite vérole dans Hippocrate, ni dans Galien.

Je ne vois pas cependant pourquoi l'on doive condamner une méthode nouvelle de traiter une maladie, dont on ne trouve aucun vestige, ni dans Hippocrate, ni dans Galien,

à moins que de donner la torture à quelque paſſage obſcur & difficile. Certains modernes ne ſuivent-ils pas tous les jours des méthodes qui ne viennent point de ces deux grands médecins ? Et, ſi les uns ont droit de vanter ces méthodes, les autres ne ſont-ils pas également en droit de les rejetter ?

15. On ne doit pas être ſurpris ſi je me ſuis un peu écarté de la route commune dans le traitement des fièvres, qui dépendent des conſtitutions qui produiſent les petites véroles épidémiques. Car, s'il n'y a point eu de petites véroles dans les premiers ſiècles du monde, il s'enſuit qu'il n'y avoit point non plus de ces fièvres qui en dépendent. Or il eſt très-vraiſemblable, pour ne rien dire de plus, que la petite vérole n'exiſtoit pas anciennement : car, ſi elle eût exiſté, comme aujourd'hui, elle n'auroit pu être inconnue à un médecin auſſi éclairé qu'Hippocrate. Ce grand homme qui a mieux connu l'hiſtoire des maladies, & qui les a décrites plus exactement qu'aucun de ceux qui ſont venus après lui, n'auroit pas manqué de nous donner pareillement une deſcription ſimple & fidèle de la petite vérole.

Les maladies ont des périodes, & d'où cela vient.

16. Ainſi, je penſe que les maladies ont des périodes marqués, leſquels dépendent des altérations ſecrètes & inconnues qui arrivent en divers temps dans les entrailles de la terre. Et comme certaines maladies qui ont exiſté autrefois, ne ſe voient plus du tout aujourd'hui, ou du moins ſont très-rares, & très-affoiblies par la longueur du temps, comme la lèpre & quelques-autres ; je crois de même que les maladies qui règnent maintenant, finiront un jour, pour faire place à de nouvelles, dont nous ne pouvons avoir le moindre ſoupçon. La choſe peut fort bien être ainſi, & le paſſé ſemble nous répondre de l'avenir.

CHAPITRE V.

Toux épidémiques de l'an 1675, *avec des pleuréſies & des péripneumonies ſymptomatiques.*

Commencement d'une toux épidémique.

1. L'AN 1675, l'automne, contre ſon ordinaire, fut ſi beau & ſi doux juſqu'aux derniers jours d'octobre, qu'on auroit cru être en été ; mais le temps ayant changé ſubitement, & étant devenu froid & humide, il y eut de tout côté un ſi

Sect. V.

grand nombre de toux, que je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais tant vu. Preſque perſonne n'en étoit exempt, de quelque âge & de quelque tempérament qu'il fût, & des familles entières s'en trouvoient attaquées en même temps. Ces toux n'étoient pas ſeulement remarquables par leur nombre, puiſqu'il n'eſt aucun hiver qui n'en produiſe beaucoup; elles l'étoient encore par le danger où elles jetoient les malades.

La fièvre épidémique qui a été décrite ci-deſſus régnoit violemment alors depuis le commencement de l'automne; & comme il n'y avoit point d'autre maladie épidémique qui pût affoiblir cette fièvre, la toux aidoit à la produire, & en même-temps lui donnoit moyen d'attaquer la plèvre & les poumons, de même qu'immédiatement avant la naiſſance des toux, elle attaquoit la tête.

La fièvre étoit la même qu'auparavant.

2. Ce changement imprévu des ſymptômes donna occaſion à quelques médecins qui n'y avoient pas fait aſſez d'attention, de regarder cette fièvre comme une pleuréſie ou une péripneumonie eſſentielle, quoiqu'elle fût entièrement la même qu'elle avoit été pendant toute la conſtitution. Car alors, de même qu'elle avoit fait auparavant, elle commençoit toujours avec une douleur à la tête, au dos & dans les membres, ſymptômes qui accompagnoient toutes les fièvres de cette conſtitution. La ſeule différence qu'il y avoit, c'eſt que la matière fébrile ſe portant en grande quantité à la plèvre & aux poumons, à la faveur de la toux, elle cauſoit des ſymptômes qui ſont propres à ces parties-là.

Preuve de cela par la manière dont elle attaquoit

Et par le traitement.

Néanmoins la fièvre, autant que j'ai pu obſerver, étoit abſolument la même que celle qui avoit régné juſqu'au jour que les toux commencèrent. Les remèdes qui la guériſſoient très-promptement, démontroient encore cette vérité. Et, quoique la douleur piquante de côté, la difficulté de reſpirer, la couleur du ſang que l'on tiroit, & les autres ſignes ordinaires de la pleuréſie, ſemblaſſent indiquer une pleuréſie eſſentielle; toutefois la maladie ne demandoit d'autre traitement que celui qui convenoit à la fièvre de cette conſtitution, & la méthode de traiter la vraie pleuréſie n'y convenoit nullement, comme on verra enſuite. D'ailleurs, quand la pleuréſie eſt une maladie primitive, elle règne ordinairement entre le printemps & l'été; au lieu que la pleuréſie dont il s'agit ici, régnoit dans un temps bien différent. Ainſi on ne doit la regarder que comme un ſymptôme de la fièvre de cette année, &

comme un produit de la toux que le froid de la saison avoit occasionnée.

CHAP. V.

Circonstances auxquelles il faut faire attention pour traiter la toux.

3. Pour expliquer maintenant la méthode de traiter ces toux, & même celles qui arrivent en d'autres années, pourvu qu'elles viennent des mêmes causes, je parle ici de la méthode que l'expérience a montré être la meilleure; il faut remarquer que lorsque le froid vient à resserrer tout à coup les pores de la peau, la matière qui a coutume de se séparer du sang par la transpiration insensible, rentre alors en dedans, se dépose sur les poumons, les irrite, & excite la toux. Cette matière qui est une vapeur chaude & récrémentitielle étant ainsi retenue & ne pouvant s'évacuer par les pores de la peau, la fièvre s'allume aisément, savoir, lorsque la vapeur morbifique est en si grande quantité, que le poumon ne peut s'en débarrasser, ou lorsque par des remèdes & un régime trop chauds, on augmente la chaleur du sang, qui n'étoit déjà que trop disposé à la fièvre.

Mais, quelle que soit la fièvre *stationnaire* qui domine alors, la nouvelle fièvre dont il s'agit en prend aussi-tôt le nom & le caractère, & en suit totalement le génie, nonobstant qu'elle conserve encore quelques symptômes dépendants de la toux qui l'a produite; & par conséquent il est sûr que dans toutes les toux qui viennent de pareille cause, il faut remédier non-seulement à la toux, mais encore à la fièvre qui s'y joint si facilement.

Détail du traitement.

4. Sur ces principes, voici comment je traitois les malades qui avoient recours à moi. Si la toux n'avoit pas encore produit la fièvre & les autres symptômes dont nous avons parlé, je jugeois que c'étoit assez d'interdire au malade la viande & toutes sortes de liqueurs spiritueuses, & de lui ordonner de faire un exercice modéré, de prendre l'air, & de boire de la tisane pectorale. Cela suffisoit pour appaiser la toux, & pour prévenir la fièvre & les symptômes qui avoient coutume de l'accompagner.

L'abstinence de viande & de liqueurs spiritueuses, & l'usage des rafraîchissants tempéroient tellement le sang, qu'il n'étoit pas susceptible des impressions de la fièvre. L'exercice, en ouvrant les pores de la peau, rétablissoit la transpiration arrêtée par le froid, & procuroit l'évacuation de la matière qui causoit la toux.

Danger d'employer les narcotiques, &c. dans cete toux.

5. Il étoit dangereux de vouloir appaiser cette toux par les narcotiques & les anodyns, comme aussi par des liqueurs spiritueuses & des remèdes chauds. Car on ne

faisoit par-là qu'épaissir & rendre visqueuse la matière qui l'excitoit; & cette matière, qui auroit dû s'évacuer en vapeurs au moyen de la toux, étant ainsi retenue dans le sang, dont elle ne pouvoit plus se séparer, allumoit la fièvre. C'est un malheur qui arrivoit souvent aux gens du peuple, lesquels voulant arrêter la toux avec de l'esprit-de vin brûlé, ou d'autres liqueurs chaudes, causoient des pleurésies & des péripneumonies; & de cette façon, une maladie très-légère de sa nature & très-aisée à guérir, devenoit dangereuse, & souvent mortelle. Ceux qui employoient les sueurs ne réussissoient pas mieux, quoiqu'ils parussent agir plus raisonnablement. J'avoue que les sueurs qui viennent d'elles-mêmes sont assez souvent le meilleur remède contre la toux : mais quand on les excite de force, il est certain qu'elles enflamment le sang, & qu'elles peuvent causer la mort.

Elle étoit quelquefois accompagnée de fièvre.

6. Quand on ne traitoit pas la maladie de la manière que nous avons décrite ci-devant, & même indépendamment de cela, il survenoit quelquefois, principalement aux personnes délicates & aux petits enfants, tantôt dès le commencement, & tantôt au bout d'un jour ou deux, une alternative de chaud ou de froid, une douleur à la tête, au dos & dans les membres, & des sueurs spontanées, sur-tout la nuit. A tous ces symptômes, qui accompagnoient ordinairement la fièvre de cette constitution, se joignoit souvent une douleur de côté, & quelquefois un resserrement de poitrine; ce qui rendoit la respiration difficile, arrêtoit la toux, & augmentoit la fièvre.

Manière de traiter cette fièvre.

7. Des observations exactes m'apprirent que la meilleure méthode de combattre cette fièvre & ses dangereux symptômes, étoit de saigner du bras, d'appliquer des véficatoires sur la nuque du cou, & de donner tous les jours un lavement. Durant ce temps-là, je voulois que le malade demeurât levé chaque jour pendant quelques heures; je lui interdisois la viande, & je lui faisois boire tantôt de la petite bière, tantôt de l'eau laiteuse, tantôt une tisane rafraîchissante & adoucissante.

Précaution au sujet des lavements.

Au bout de deux ou trois jours, si la douleur de côté étoit encore violente & ne diminuoit pas, je réitérois la saignée, & je continuois les lavements. Une remarque importante à faire au sujet des lavements, tant dans cette fièvre que dans les autres, c'est qu'il ne faut pas les continuer long-temps & sans interruption lorsque la maladie est sur son déclin, principalement dans les femmes hystériques, ou dans les hommes hypocondriaques; d'autant

que dans ces ſujets-là le ſang & les humeurs s'agitent & s'échauffent très-aiſément; ce qui trouble l'économie animale, & prolonge les ſymptômes de la fièvre au-delà de leur durée ordinaire.

Multitude de remèdes étoit pernicieuſe.

8. En donnant ainſi à la matière morbifique qui s'étoit jetée ſur la plèvre & ſur les poumons le temps de ſe diſſiper peu à peu, tous les ſymptômes diſparoiſſoient inſenſiblement. Mais les Médecins qui vouloient attaquer la maladie à force ouverte, & employer quantité de remèdes, cauſoient la mort aux malades, ou du moins ſe trouvoient contraints, pour les ſauver, d'avoir recours à un grand nombre de ſaignées, qui ne convenoient point dans une pareille maladie, ou qui étoient même dangereuſes.

Il eſt vrai que dans la pleuréſie idiopathique, la ſaignée réitérée pluſieurs fois ſuffit ſeule pour la guériſon, pourvu qu'on n'y mette pas d'obſtacle par des remèdes chauds & un régime de même nature. Mais dans la pleuréſie ſymptomatique dont il s'agit ici, il ſuffiſoit de ſaigner une fois, ou tout au plus deux, à condition que l'on permît au malade de ſe lever, & d'uſer d'une boiſſon rafraîchiſſante. Il n'étoit nullement néceſſaire, autant que j'ai pu obſerver, de ſaigner davantage, ſinon lorſque la violence du ſymptôme pleurétique ſe trouvoit fort augmentée parce qu'on avoit fort échauffé le malade; & alors même la ſaignée n'étoit pas tout-à-fait ſans danger.

Pleuréſie maligne en certaines années.

9. A cette occaſion, je remarquerai ici une choſe dont tous les Médecins ont déja parlé, ſavoir, qu'en certaines années la pleuréſie eſt ſi maligne, que la ſaignée n'y convient point, ou que du moins on ne peut y ſaigner autant de fois qu'il eſt ordinairement néceſſaire dans cette maladie. J'avoue que la pleuréſie vraie & eſſentielle qui attaque indifféremment dans toutes ſortes d'années & de conſtitutions, comme nous dirons enſuite, indique toujours la ſaignée réitérée. Mais il arrive quelquefois, qu'une fièvre épidémique dépoſe volontiers ſur la plèvre & ſur les poumons la matière morbifique, en conſéquence d'une altération des qualités manifeſtes de l'air, & que néanmoins la fièvre demeure entièrement la même.

La ſaignée y convient peu.

Dans ce cas-là, quoiqu'on puiſſe permettre la ſaignée pour obvier à ce ſymptôme, & lorſqu'il eſt fort violent, néanmoins, à parler en général, il ne faut pas tirer beaucoup plus de ſang à raiſon du ſymptôme, qu'on n'en auroit tiré à raiſon de la fièvre qui le produit. Car, ſi la fièvre

SECT. V.

est de telle nature, que la saignée y convienne, on pourra réitérer la saignée dans la pleurésie qui est un symptôme de la fièvre. Mais si la saignée ne convient pas dans la fièvre, elle ne conviendra pas non plus, & même sera nuisible dans la pleurésie qui en dépend.

Or, c'étoit justement le cas, du moins selon moi, de la pleurésie symptomatique, dont la fièvre qui régnoit en ce pays-ci dans le temps que les toux survinrent, étoit accompagnée, savoir cet hiver 1675; & j'ai cru devoir le remarquer, parce que je pense qu'on se trompe grossièrement dans le traitement des fièvres, si l'on n'a pas sans cesse devant les yeux la constitution de l'année, en tant qu'elle produit telle ou telle maladie épidémique, & qu'elle communique à toutes les autres maladies qui regnent en même temps, la nature & le caractère de cette maladie épidémique.

Exemple de pleurésie symptomatique, guérie avec une seule saignée.

10. Au mois de novembre de cette année 1675, je traitai le fils aîné du Chevalier *François Windham.* Il étoit attaqué de la fièvre dont nous parlons; il avoit une douleur de côté, & les autres symptômes ordinaires de cette maladie. Je ne le fis saigner qu'une fois; je lui fis appliquer un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou, & je lui fis donner des lavements tous les jours. Je lui fis boire tantôt des tisanes & des émulsions rafraîchissantes, tantôt de la petite bière, tantôt de l'eau laiteuse; & je voulus qu'il demeurât chaque jour levé pendant quelques heures. Par cette méthode, il fut hors d'affaire en peu de jours, & ayant été purgé, il fut entièrement guéri.

Traitement de la toux sans fièvre.

11. Quoique les symptômes qui survenoient à la toux fussent particuliers à cet hiver, néanmoins la toux arrivoit encore plus souvent alors sans en être accompagnée. Il ne falloit pour la guérir ni saignées ni lavements, à moins qu'on n'eût excité la fièvre par un régime ou des remèdes chauds. Il suffisoit de permettre au malade de sortir & de prendre l'air, & de lui interdire absolument la viande, le vin, & les autres liqueurs spiritueuses qui occasionnent la fièvre. J'ordonnois aux malades de mâcher souvent des tablettes suivantes; ce sont les meilleures que je connoisse contre les toux qui viennent du froid (1).

(1) Les tablettes que l'Auteur décrit ici sont utiles dans les toux habituelles qui ne sont pas accompagnées de fièvre, & où la matière morbifique a besoin d'être atténuée pour la facilité de l'expectoration. Mais lorsque la matière est claire, âcre & irritante, les tablettes doi-

Prenez *sucre candi, deux livres & demie ; faites-le cuire dans suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce qu'il s'attache aux doigts. Ajoutez alors poudre de réglisse, d'aunée, de semence d'anis & de semence d'angélique, de chacune demi-gros ; poudre d'iris, & fleurs de soufre, de chacune deux scrupules ; huile d'anis, un scrupule. Faites des tablettes que le malade portera toujours sur soi, & il en prendra une de temps en temps.* CHAP. V. Tablettes pectorales.

12. Avant que de finir ce que j'avois à dire touchant les maladies épidémiques, je dois répondre par avance à une objection qu'on ne manquera pas de me faire ; savoir, que ma méthode ne combat pas suffisamment la malignité qui se trouve dans plusieurs de ces maladies. Je ne prétends pas détruire l'opinion reçue par de très-savants hommes, tant de notre siècle, que des siècles précédents, sur la malignité de certaines maladies ; & quand je le voudrois, je ne le pourrois pas, cette malignité n'étant que trop manifeste dans la plupart des maladies épidémiques (1). On me permettra seulement d'exposer ce que je pense de sa nature, afin de justifier par ce moyen ma pratique.

13. Je crois donc que toute la malignité des maladies En quoi consiste la malignité dans les maladies.

---

vent être composées de choses glutineuses, adoucissantes, mucilagineuses, & légérement astringentes. Dans l'un & l'autre cas les vésicatoires sont très-utiles. Le loock suivant, qui est tiré de la Pharmacopée d'Edimbourg, est un excellent remède pour appaiser la toux produite par une humeur claire & irritante.

Prenez *poudre de gomme adraganthe composée, deux gros ; blancs d'œufs battus, une once ; syrop diacode, deux onces. Mêlez cela ensemble pour un loock, auquel on peut ajouter un gros de cachou.*

La poudre de gomme adraganthe composée, est faite avec gomme adraganthe, une once ; gomme arabique, cinq gros ; amidon, réglisse & graine de pavots blancs, de chacun deux gros ; graines des quatre grandes semences froides dépouillées de leur peau, de chacune un gros.

(1) Voici les signes qui font connoître les maladies malignes. Elles commencent avec un froid & un frisson léger, qui est suivi aussitôt d'un grand abattement ; en même temps le pouls est petit, fréquent, & concentré. Le malade tombe aisément en défaillance s'il se tient le corps élevé : il est continuellement assoupi, sans pouvoir dormir ; & s'il dort, il se trouve ensuite plus abattu, & tombe en délire. Il ne se plaint pas de grandes douleurs, de soif, ou d'autres symptômes incommodes ; cependant il est mal à son aise. A la fin les extrémités deviennent froides, le pouls devient intermittent, on ne le sent presque plus, & la mort n'est pas éloignée.

SECT. V.

épidémiques, quelle que puiſſe être d'ailleurs ſa nature ſpécifique, conſiſte dans des particules très-chaudes & très-ſubtiles, plus ou moins contraires à la nature des humeurs du corps humain; parce qu'il n'y a que de ſemblables particules qui puiſſent altérer auſſi promptement les humeurs, que nous voyons que cela arrive. Je crois encore que ces particules chaudes & ſpiritueuſes agiſſent principalement en s'aſſimilant les humeurs : car, ſuivant les loix de la nature, tout principe actif tend à produire ſon ſemblable, & à changer en ſa propre nature tout ce qui lui eſt oppoſé. C'eſt ainſi que le feu engendre le feu, & qu'un homme attaqué d'une maladie contagieuſe en infecte un autre, au moyen des vapeurs corrompues qui, ſe communiquant aux humeurs, ſe les aſſimilent, & les changent en leur propre nature.

Dans quelle ſorte de malignité les ſueurs ſont utiles.

14. Il ſembleroit de-là, que le premier ſoin devroit être d'évacuer par la ſueur ces particules morbifiques; car de cette façon on guériroit radicalement la maladie en peu de temps. Mais l'expérience eſt contraire, & elle fait voir que cela ne ſauroit ſe faire dans toute ſorte de malignité. Il eſt vrai que dans la peſte, les particules peſtilentielles étant extrêmement ſubtiles, & étant jointes aux parties les plus ſpiritueuſes du ſang, elles peuvent ſe diſſiper & s'évacuer par une ſueur continuée. Mais dans d'autres fièvres malignes dont les particules morbifiques ne ſont pas ſi ſubtiles, & ſont unies à des humeurs plus groſſières, cette évacuation eſt abſolument impoſſible, & ſouvent même les ſudorifiques ne ſont qu'augmenter la malignité; car plus on met en mouvement ces particules chaudes & ſpiritueuſes, par l'uſage des remèdes échauffants, plus auſſi on augmente la faculté qu'elles ont de s'aſſimiler les humeurs; & plus les humeurs ſur leſquelles elles agiſſent ſont échauffées, plus aiſément auſſi elles cèdent à leur impreſſion, & leur deviennent ſemblables.

La raiſon ſemble dicter que les remèdes qui ſont d'une nature contraire aux particules morbifiques, non-ſeulement répriment leur violence, mais encore épaiſſiſſent & fortifient les humeurs, & les mettent en état de ſoutenir ou même de rendre inutiles les efforts de ces particules nuiſibles : j'en appelle à l'expérience; elle m'a appris que les taches des fièvres pourprées & la noirceur des puſtules dans la petite vérole, augmentent à meſure qu'on échauffe le malade, & qu'elles diminuent quand on emploie un régime tempéré, qui eſt le ſeul convenable dans ce cas-là.

15. On me demandera peut-être comment il arrive que la malignité consistant en des particules enflammées & spiritueuses, on voit néanmoins assez souvent, même dans les maladies les plus malignes, si peu de signes de fièvre. Je réponds que dans la peste, qui est la principale des maladies malignes, les parties morbifiques sont si subtiles & si spiritueuses, sur-tout dans le commencement de la contagion, qu'elles pénètrent le sang comme un éclair, détruisent les esprits animaux, & ne causent pas même d'ébullition dans le sang; d'où il arrive que le malade meurt sans fièvre.

Peurquoiles maladies malignes ont souvent peu de symptômes fébriles.

16. Mais dans d'autres maladies épidémiques où le degré de malignité est moindre, la confusion que les particules morbifiques produisent dans le sang & dans les humeurs, & le trouble où elles jettent l'économie animale, sont quelquefois cause de ce qu'on voit si peu de signes de fièvre; car la nature étant alors comme accablée, ne sauroit exciter les symptômes réguliers qui conviennent à la maladie, & elle n'en excite presque que d'irréguliers. Ainsi la fièvre qui devoit naturellement paroître, se trouve arrêtée. Cela vient aussi quelquefois d'une métastase de la matière morbifique qui, lorsqu'elle est en turgescence, se jette sur les nerfs, ou sur quelques-autres parties du corps, ou même sur les humeurs qui sont hors du courant de la circulation.

17. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas qu'on doive employer contre la malignité d'autres remèdes que ceux qui conviennent à la maladie épidémique où elle se trouve. Si donc la maladie épidémique est du nombre de celles où la matière fébrile doit d'abord être digérée & ensuite évacuée par les sueurs, ou du nombre de celles qui se terminent par quelque éruption, ou du nombre de celles qui ont besoin de quelque évacuation produite par les secours de l'art; dans tous ces cas, la malignité qui accompagne la maladie aura les mêmes vicissitudes qu'elle, subsistera, diminuera & finira avec elle; & par conséquent toutes les évacuations qui sont nécessaires en général contre la fièvre, le sont aussi contre la malignité, quelque contraires qu'elles soient les unes aux autres.

Quels sont les remèdes les plus convenables contre la malignité.

Ainsi les sueurs qui sont une suite & un effet de la coction de la matière morbifique, remédieront à la malignité des fièvres intermittentes d'automne, & de la fièvre continue qui est de même nature. La maturation convenable des pustules remédiera à la malignité de la petite vérole;

SECT. V.

& ainsi de toutes les autres maladies. La même méthode qui les guérit, détruit aussi la malignité qui les accompagne. Voilà, si je ne me trompe, ce que m'apprend la raison, & ce qui est toujours confirmé par l'expérience.

CHAPITRE VI.

Récapitulation.

Cinq différentes constitutions de l'air décrites par l'auteur.

1. Nous voyons que dans ce nombre d'années que comprennent les observations précédentes, il y a eu en tout cinq constitutions, c'est-à-dire, cinq différentes dispositions de l'air qui ont produit un pareil nombre de maladies épidémiques différentes, & nommément de fièvres. La première de ces fièvres régnoit pendant les années que les fièvres intermittentes étoient le plus épidémiques; & autant que j'ai pu m'en assurer jusqu'ici par des observations exactes, elle est la seule où la nature disposoit de telle manière tous les symptômes, que la matière fébrile, après avoir subi une coction & une préparation convenable, étoit ensuite évacuée par les sueurs, ou par une transpiration abondante. C'est pourquoi je donne à cette fièvre le nom de *dépuratoire*.

Fièvres intermittentes sont plus souvent épidémiques que les autres maladies.

2. Et de fait, je suis porté à croire qu'elle est la principale de toutes les fiévres, soit à cause de la régularité avec laquelle la nature prépare & digère la matière morbifique, soit parce que cette fièvre est la plus fréquente de toutes. Car si nous en croyons les auteurs qui dans les siècles passés ont tant écrit sur les fièvres intermittentes, il est vraisemblable qu'elles sont plus souvent épidémiques qu'aucune autre maladie; quoique par des causes qui nous sont inconnues elles aient été fort rares en ce pays-ci depuis la peste de Londres. La fièvre pestilentielle précédoit toutes les fièvres inflammatoires qui suivirent la peste.

C'est à la première fièvre dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, que conviennent, si je ne me trompe, les fameux axiomes ou aphorismes que nous ont laissés Hippocrate & les autres anciens médecins; axiomes que l'on doit suivre en traitant cette fièvre, ensorte que l'on prépare la matière fébrile, afin qu'il s'en fasse par les sueurs une évacuation critique. Mais je ne vois pas

que ces axiomes puiſſent convenir aux autres ſortes de fièvres qui vinrent enſuite ; car elles ſont d'une nature très-différente, & demandent auſſi une autre méthode.

Quoi qu'il en ſoit, il me paroît remarquable que la fièvre qui dépendoit de la conſtitution où les fièvres intermittentes dominoient ſur les autres, devenoit aiſément intermittente ſi elle duroit long-temps, ou ſi le malade avoit été trop épuiſé par des évacuations; au lieu que les fièvres des années ſuivantes devenoient très-rarement intermittentes, quand même elles avoient duré fort long-temps : preuve manifeſte que la fièvre continue & les intermittentes dont il s'agit, étoient en quelque façon de même nature, ou du moins d'une nature peu différente.

Comment on peut reconnoître l'eſpèce d'une fièvre.

3. Maintenant, ſi on me demande comment on peut reconnoître les eſpèces particulières des fièvres continues par les marques que nous avons données dans la deſcription des fièvres, puiſque la plupart des fièvres continues ont des ſymptômes qui appartiennent à toutes les fièvres en général, comme la chaleur, la ſoif, l'inquiétude, &c. ; je réponds qu'à la vérité la choſe eſt difficile, mais non pas abſolument impoſſible, pourvu qu'on ſe donne la peine d'examiner ſcrupuleuſement toutes les circonſtances dont nous avons parlé dans l'hiſtoire précédente, ſur-tout ſi l'on eſt dans une ville, ou dans quelque autre lieu où il y ait beaucoup de monde.

Suppoſons qu'un Médecin ſoit appellé pour traiter une fièvre continue. Le premier moyen qu'il a pour juger ſainement de la nature du mal, c'eſt de ſavoir, par ſes propres obſervations, ou par celles d'autrui, quelles autres maladies épidémiques règnent dans le même lieu outre cette fièvre, & de quel genre elles ſont. Quand il connoîtra cela, ce qui n'eſt pas difficile, il ne pourra plus douter de quel genre eſt la fièvre qui accompagne la maladie épidémique régnante. Car, quoiqu'il puiſſe arriver que cette fièvre ne ſe montre que ſous des ſymptômes communs à toutes les fièvres, principalement ſi la nature eſt troublée & dérangée par une mauvaiſe méthode, on ne laiſſera pas cependant d'y reconnoître des caractères propres & manifeſtes d'épidémicité.

4. Par exemple, un médecin qui examinera des petites véroles, & qui ſaura bien l'hiſtoire de cette maladie, jugera facilement, ſoit par le jour que commence l'éruption, ſoit par la groſſeur des puſtules, la couleur, &c. de

Sect. V.

quel genre font ces petites véroles ; & quand il aura une fois cette connoiffance, il faura auffi quel eft le genre de la fièvre qui règne en même temps & dans les mêmes lieux.

Pour moi, fi je connoiffois parfaitement l'hiftoire des maladies, ce que je fuis bien éloigné de m'attribuer, je pourrois, en voyant toute forte de maladies épidémiques, prononcer hardiment fur le genre de la fièvre qui régneroit alors, quand même je n'en aurois pas vu une feule: & de même en voyant une fièvre quelle qu'elle fût, je faurois quelle maladie épidémique l'accompagneroit ; fi ce feroit la petite vérole, ou la rougeole, ou la dyffenterie, &c. car chaque conftitution particulière eft toujours accompagnée de quelqu'une de ces maladies, & d'une fièvre particulière.

5. Mais outre les moyens que nous fournit la confidération des maladies épidémiques du même temps, pour connoître la nature de chaque fièvre continue, les fymptômes mêmes de la fièvre fervent beaucoup à cela. Car quoique toutes les fièvres, comme nous avons dit plus haut, aient certains fymptômes qui leur font communs, il ne laiffe pas d'y avoir certaines marques diftinctives que la nature a mifes dans chaque efpèce particulière ; & comme ces marques font délicates & peu fenfibles, elles ne fe laiffent appercevoir que par des gens habiles, & accoutumés à examiner avec une attention fcrupuleufe les moindres circonftances d'une maladie.

Sueur, ou défaut de fueur, principaux fignes diftinctifs des fièvres.

Entre les fignes diftinctifs dont je parle, j'ai toujours regardé la fueur, ou le défaut de fueur, comme le principal & le plus certain, pourvu qu'on n'ait pas dérangé l'état naturel de la fièvre par une mauvaife manière de la traiter : & c'eft une vérité dont j'ai été pleinement convaincu dans toutes les maladies épidémiques que comprennent mes obfervations précédentes.

Exemples de cela.

6. Par exemple, dans la fièvre continue qui régnoit avec force lorfque les fièvres intermittentes d'automne ne furent plus fi dominantes, la peau des malades étoit fèche ; & avant la coction de la matière fébrile, qui s'étoit faite ordinairement le quatorzième jour, on ne voyoit pas la moindre marque de fueur. On ne pouvoit même l'exciter fans mettre les malades en grand péril, & fans leur caufer auffi-tôt la phrénéfie, & d'autres fymptômes très-dangereux.

Dans la fièvre peftilentielle qui fuivit cette fièvre continue, & qui précéda toutes les fièvres inflammatoires qui

vinrent depuis ce temps-là, il n'y avoit point de ſueurs ſpontanées ; mais on pouvoit les exciter par des ſudorifiques, même dès le premier jour de la maladie ; & quand une fois elles étoient venues, tous les ſymptômes diſparoiſſoient.

Dans la fièvre qui régna enſuite, & qui accompagna les petites véroles régulières, les malades, dès le commencement qu'ils étoient attaqués, avoient des ſueurs ſi abondantes, qu'ils en étoient tout trempés. Mais quand on laiſſoit aller ces ſueurs, elles ne faiſoient qu'augmenter tous les ſymptômes, loin de les diminuer.

Dans les deux fièvres qui accompagnèrent les deux ſortes de petites véroles irrégulières & les dyſſenteries, il y eut auſſi des ſueurs irrégulières, mais le plus ſouvent ce n'étoit que les premiers jours, quoique la ſueur de la première des deux fièvres fût un peu plus abondante que celle de la ſeconde. Dans l'une & dans l'autre elle n'étoit d'aucune utilité, parce qu'elle ne venoit pas d'une coction qui eût précédé, mais d'un mouvement confus de la matière morbifique.

Difficulté de connoître l'eſpèce d'une fièvre dans le commencement.

7. Ce qui me paroît ſur-tout difficile, c'eſt de connoître, dans le commencement d'une conſtitution, l'eſpèce particulière d'une nouvelle fièvre, puiſqu'alors on n'en a vu aucun exemple, & qu'on ne ſait point encore quelles ſeront les maladies épidémiques qui viendront enſuite, & qui ſont ordinairement précédées de la fièvre. Il ſeroit ennuyeux de rappeler ici tout ce qui arrivoit au commencement de chaque nouvelle conſtitution pendant les années dont nous avons parlé, pour montrer que la nature fournit des moyens aſſez sûrs de parvenir à cette connoiſſance, laquelle dépend néceſſairement d'une obſervation très-ſoigneuſe & très-exacte de toutes les circonſtances.

Danger d'aller trop vîte dans le traitement.

8. Mais quelque difficile qu'il ſoit de diſtinguer sûrement l'eſpèce d'une nouvelle fièvre qui ne fait que commencer, & quand même on ſuppoſeroit cela entièrement impoſſible ; du moins il nous reſte toujours, par rapport au traitement, de prendre notre indication ſur ce qui eſt utile & ſur ce qui eſt nuiſible ; & par ce moyen, nous pouvons mettre le malade hors de danger, pourvu que nous allions en tâtonnant, & ſans trop nous preſſer : car il n'eſt rien, ſelon moi, de plus pernicieux que cette précipitation, ni rien qui faſſe périr un plus grand nombre de ceux qui ſont malades de la fièvre.

Quant à moi, j'avouerai franchement, qu'ayant à

traiter des fièvres dans lesquelles je ne voyois pas clair, & ne connoissant pas encore la route que je devois suivre, j'ai pourvu plus d'une fois à la sûreté du malade & à ma propre réputation en ne faisant rien du tout : car en veillant sur la maladie, afin de trouver l'occasion favorable d'entreprendre quelque chose d'avantageux, la fièvre se dissipoit insensiblement d'elle-même, ou bien elle prenoit un type qui me faisoit connoître par quelles armes il falloit la combattre. Mais une chose déplorable, c'est que la plupart des malades ne sachant pas qu'il est également du devoir d'un habile Médecin de ne rien faire en certaines occasions, & d'employer en d'autres les plus puissants remèdes, ils attribuent à sa négligence ou à son ignorance, ce qu'ils devroient regarder comme un effet de sa probité & de sa bonne foi; puisque le plus extravagant empirique est aussi en état d'accumuler remèdes sur remèdes, & qu'il a coutume de le faire davantage que le plus sage Médecin.

9. Voilà à peu près ce que j'ai observé, du moins ce que j'ai pu réduire en méthode, touchant les différentes espèces de maladies épidémiques, & suivant l'ordre qu'elles ont gardé depuis l'an 1661, jusqu'à la fin de l'an 1675, auquel temps les petites véroles & les fièvres continues qui les accompagnent, sont devenues d'un meilleur caractère, & semblent prêtes à cesser, après avoir dominé depuis près de deux ans. Quant aux maladies qui viendront ensuite, elles ne sont connues que de celui à qui rien n'est caché.

SECTION VI.

SECTION VI.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fièvres intercurrentes.

1. Mes observations des années précédentes font assez voir qu'entre les diverses sortes de fièvres, il y en a qu'on peut appeler avec raison *stationaires* ; j'entends celles qui, dépendant d'une constitution particulière de telle ou telle année, règnent chacune à leur tour, se répandent extrêmement, & dominent, pour ainsi dire, sur les autres, tant que dure la constitution. De savoir maintenant s'il y a d'autres sortes de fièvres *stationaires*, outre celles dont j'ai parlé ; & si, au bout d'un certain nombre d'années, elles reviennent & se suivent les unes les autres avec un ordre constant & invariable, ou si la chose est autrement ; c'est ce que je n'ai pas encore pu découvrir.

Fièvres *stationaires* se succèdent les unes aux autres.

Mais il y a d'autres fièvres continues qui, quoiqu'elles règnent tantôt plus violemment, tantôt moins violemment, ne laissent pas dans la même année de se mêler indifféremment avec toutes sortes de fièvres *stationaires*, & les unes avec les autres. Je crois devoir, par cette raison, les appeler *intercurrentes*. J'exposerai dans les Chapitres suivants, ce que l'observation m'a appris jusqu à présent, tant de leur nature, que de la manière dont il faut les traiter. Ce fièvres sont la fièvre rouge, la pleurésie, la fausse péripneumonie, le rhumatisme, la fièvre érysipélateuse, l'esquinancie, & peut-être quelques-autres.

Fièvres *intermittentes* se mêlent avec les *stationaires*, & les unes avec les autres.

Dénombrement des fièvres intercurrentes.

2. Or, comme la fièvre accompagne toutes ces maladies, du moins pendant un certain temps, jusqu'à ce que la matière fébrile se soit déchargée sur telles ou telles parties, suivant la nature de la maladie, je ne doute point qu'on ne doive regarder la fièvre comme la maladie primitive ; & qu'on ne doive regarder les autres accidents, desquels ces maladies tirent le plus souvent leur nom, comme des symptômes qui sont critiques, ou qui dépendent principalement de la partie sur laquelle se jette le mal. Mais, pourvu qu'on convienne de la chose, je ne disputerai pas sur les noms, bien entendu que j'aurai aussi la liberté de désigner une maladie par tel ou tel nom qu'il me plaira.

Fièvre est la maladie primitive.

SECT. VI.

Fièvres intercurrentes sont quelquefois épidémiques.

3. Comme les fièvres *ſtationaires*, ainſi que nous avons dit, ſont plus ou moins épidémiques, ſuivant qu'elles ſont favoriſées par la conſtitution de l'année, c'eſt-à-dire, par la température ſecrète & inexplicable de l'air ; de même les fièvres *intercurrentes* ſont auſſi quelquefois épidémiques, mais moins ſouvent que les autres : quoiqu'elles viennent ordinairement d'un vice particulier du ſang & des humeurs, elles viennent auſſi quelquefois d'une cauſe générale qui eſt dans l'air ; & cette cauſe produit dans le ſang & les humeurs telle ou telle intempérie qui eſt la cauſe immédiate de ces fièvres.

Par exemple, lorſqu'après un froid qui a été long, & qui a duré juſque bien avant dans le printemps, il vient tout à coup des chaleurs, on voit ordinairement des pleuréſies, des eſquinancies, & d'autres maladies ſemblables, quelle que ſoit la conſtitution générale de l'année. Et parce que ces maladies ſont quelquefois épidémiques de même que les autres, & que néanmoins elles attaquent indifféremment dans toutes ſortes d'années, je les nomme *intercurrentes*, afin de les diſtinguer de celles qui ſont renfermées dans un certain nombre d'années continues.

En quoi les fièvres intercurrentes & les ſtationaires ſe reſſemblent.

4. Or, quoique ces deux ſortes de fièvres diffèrent extrêmement l'une de l'autre, par rapport aux cauſes qui dépendent de l'air, elles ſe reſſemblent ſouvent par rapport aux autres cauſes extérieures & antécédentes. Car, ſans parler de la contagion qui produit quelquefois des fièvres ſtationaires, & de la crapule qui eſt la mère des unes & des autres, une cauſe extérieure & évidente de quantité de fièvres, c'eſt lorſqu'on quitte de trop bonne heure ſes habits d'hiver, ou lorſqu'on s'expoſe imprudemment au froid dans le temps qu'on eſt échauffé par l'exercice. Alors les pores de la peau étant tout à coup bouchés, & la tranſpiration interceptée, il ſurvient telle ou telle eſpèce de fièvre, ſuivant que la conſtitution générale qui règne alors, ou le vice particulier des humeurs détermine l'une plutôt que l'autre.

Beaucoup de fièvres ſurviennent pour avoir eu froid.

Pour moi, je penſe qu'il périt un plus grand nombre de gens par des fièvres de cette nature, que par la guerre, la peſte & la famine priſes enſemble. En effet, ſi un médecin ſe donne la peine d'interroger en détail un malade qui eſt attaqué de quelqu'une des maladies aiguës dont nous parlons, ſur ce qui a premièrement occaſionné ſa maladie ; il trouvera preſque toujours qu'elle eſt venue ou de ce que le malade a quitté trop tôt quelque habit qu'il portoit depuis

long-temps, ou de ce qu'il a eu froid tout à coup, lorsqu'il étoit échauffé. C'est pourquoi j'ai toujours soin d'avertir mes amis, de ne quitter aucun de leurs habits ordinaires, si ce n'est un mois avant le solstice d'été : & je les avertis de même d'éviter soigneusement le froid, lorsqu'ils se sont échauffés par quelque exercice.

Maladies intercurrentes sont la plupart essentielles.

5. Mais il faut remarquer ici avec soin que, quoique les maladies dont j'ai à parler sous le nom d'*intercurrentes*, soient presque toutes des maladies essentielles, il se joint néanmoins souvent aux fièvres stationaires des accidents qui ressemblent aux maladies intercurrentes qui portent le même nom, & qui ne sont toutefois que des symptômes des fièvres stationaires. Dans ce cas-là, il ne faut pas employer la méthode qui convient à ces maladies, lorsqu'elles sont essentielles, mais celle que demande la fièvre de laquelle elles sont des symptômes ; &, pour les traiter, il faut seulement changer quelque petite chose à la méthode de cette fièvre.

En général, on doit faire grande attention à la fièvre de l'année, & examiner par quel moyen on peut le plus facilement la guérir, si c'est par la saignée, par les sueurs, ou par quelque autre méthode. Faute de cette attention, on prendra très-souvent le change, & on mettra les malades en grand danger.

Si quelqu'un objecte que les accidents que j'appelle *maladies essentielles*, & dont il s'agit maintenant, ne sont réellement que des symptômes : je réponds qu'ils peuvent être quelquefois des symptômes de la fièvre qui dépend de la constitution annuelle ; mais qu'ils sont toujours des symptômes des fièvres qui les produisent nécessairement. Par exemple, dans la pleurésie essentielle, la fièvre est de telle nature, qu'elle dépose toujours sur la plèvre la matière morbifique. Dans l'esquinancie essentielle, elle dépose toujours la matière morbifique sur le gosier ; & ainsi des autres fièvres intermittentes : au lieu que dans les fièvres stationaires, cela n'arrive que par accident, & non pas nécessairement, en quoi ces maladies sont très-différentes les unes des autres.

Comment on peut distinguer les maladies essentielles d'avec les symptomatiques.

6. Or, pour bien distinguer les maladies que j'appelle *essentielles*, d'avec celles qui sont purement symptomatiques, il faut savoir que les symptômes qui accompagnent le commencement de la pleurésie ou de l'angine, lorsque ces maladies sont de simples accidents d'une fièvre stationaire, sont entièrement les mêmes que ceux qui accom-

pagnent cette fièvre quand elle commence. C'eſt ce qu'on voyoit dans la pleuréſie ſymptomatique dont nous avons parlé, & qui, en 1675, ſe joignit à la fièvre épidémique. Tous ceux qui étoient attaqués de cette pleuréſie, reſſentoient dans le commencement une douleur à la tête, au dos & dans les membres. C'étoient-là les ſymptômes les plus conſtants & les plus ordinaires de la fièvre épidémique; car ils ſurvenoient, avant qu'il y eût des pleuréſies, & ils ſubſiſtoient après qu'elles eurent ceſſé.

Mais, quand les maladies intercurrentes ſont eſſentielles & primitives, elles arrivent indifféremment dans toute ſorte d'années, & n'ont rien de commun avec la fièvre ſtationnaire qui règne alors. D'ailleurs, tous leurs ſymptômes ſe manifeſtent davantage, n'étant point mêles & confondus avec des ſymptômes d'une autre nature, & qui appartiennent à une autre fièvre. Outre cela, le temps auquel la plupart des maladies intercurrentes eſſentielles ont coutume de régner, marque aſſez ſouvent à quelle claſſe il faut les rapporter.

Au reſte, le meilleur moyen de diſtinguer ſurement ces maladies, & toutes les autres, c'eſt d'être ſi bien inſtruit de tous leurs ſymptômes par des obſervations exactes & fidelles, qu'à la première inſpection, on ne puiſſe ſe méprendre dans le diagnoſtic, quoiqu'il y ait peut-être d'autres différences caractériſtiques ſi ſubtiles & ſi délicates, qu'il ſoit impoſſible de les faire entendre par des paroles.

Comment il faut traiter ces différentes ſortes de fièvres.

7. Comme les diverſes fièvres intercurrentes doivent leur origine à une inflammation particulière du ſang, & propre à chaque maladie (du moins autant que j'ai pu m'en aſſurer, en examinant ſoigneuſement les ſymptômes de ces maladies & ce qui arrive dans le traitement), je fais conſiſter l'eſſentiel de la curation à tempérer & à rafraîchir le ſang; & en même temps je travaille à évacuer la matière morbifique, en variant ma méthode, ſuivant la nature de chaque maladie, & ſuivant ce que l'expérience m'a fait voir être le plus propre à la guérir. Et certes le meilleur moyen de réuſſir dans le traitement de toute ſorte de fièvres, c'eſt de bien connoître de quelle manière il faut évacuer la matière fébrile, ſi c'eſt par la ſaignée, par les ſueurs, par les ſelles ou de quelque autre façon.

CHAPITRE II.

De la fièvre rouge.

1. LA fièvre *rouge*, autrement fièvre *écarlate*, arrive dans toutes les saisons, mais le plus souvent à la fin de l'été. Elle attaque des familles entières, mais principalement les enfants. Les malades ont d'abord un frisson & un tremblement, comme dans les autres fièvres, & ne sont pourtant pas extrêmement mal. Après cela, toute la peau se trouve couverte de petites taches rouges qui sont en plus grand nombre, d'un rouge plus vif, plus larges & moins uniformes que celles de la rougeole. Ces taches durent deux ou trois jours; après quoi elles se dissipent, & laissent sur la peau des espèces d'écailles farineuses qui reviennent & disparoissent deux ou trois fois. Symptômes de la fièvre rouge.

2. Comme cette maladie me semble n'être autre chose qu'une médiocre effervescence du sang, produite par la chaleur de l'été, ou par quelque autre cause, je n'y fais rien du tout, & j'abandonne à la nature le soin de dépurer le sang, & d'évacuer la matière morbifique par les pores de la peau. C'est pourquoi je n'emploie ni saignée, ni lavements; car je crois que ces remèdes, en faisant une révulsion, mêlent davantage avec le sang les particules nuisibles, & empêchent leur séparation : d'un autre côté, je ne donne point de cordiaux, parce qu'ils échaufferoient & agiteroient trop le sang qui n'a besoin que d'un mouvement doux, pour être en état de séparer la matière morbifique; d'ailleurs, les cordiaux pourroient augmenter la fièvre. Manière de la traiter.

Il me suffit donc que le malade s'abstienne entièrement de viande, & de toute sorte de liqueurs spiritueuses, qu'il ne sorte point, & ne garde pas le lit continuellement. Quand toutes les écailles de la peau sont tombées & que les symptômes ont cessé, je purge doucement le malade suivant son âge & ses forces.

Par cette méthode simple & naturelle, cette maladie qui n'en mérite guère que le nom, se passe sans peine & sans danger. Au contraire, si on fatigue trop le malade, soit en l'obligeant de ne pas sortir du lit, soit en l'accablant de cordiaux & d'autres remèdes hors de saison, la maladie

Sect. VI.

ne manque pas d'augmenter, & le malade périt aſſez ſouvent par la faute du médecin qui a voulu faire trop de remèdes.

Ce qu'il faut faire quand il ſurvient des convulſions.

3. Il faut remarquer néanmoins que, s'il ſurvient des convulſions épileptiques, ou une affection comateuſe dans le commencement de l'éruption, ce qui arrive quelquefois aux enfants & aux jeunes gens qui ſont attaqués de la fièvre rouge, on doit appliquer auſſitôt un grand & puiſſant emplâtre véſicatoire à la nuque du col, & donner tous les ſoirs un calmant; ſavoir, le ſyrop diacode, juſqu'à la fin de la maladie, ordonnant au malade de s'abſtenir de viande, & de faire ſa boiſſon ordinaire de lait bouilli avec trois fois autant d'eau.

CHAPITRE III.

De la Pleuréſie.

En quel tems la maladie ſurvient

1. CETTE maladie qui eſt des plus fréquentes, attaque en toute ſaiſon, mais ſur-tout entre le printemps & l'été; car alors le ſang étant échauffé par la chaleur de la nouvelle ſaiſon, bouillonne d'une manière extraordinaire, & ſe dérègle dans ſon mouvement. Les gens d'un tempérament ſanguin ſont plus ſujets que les autres à la pleuréſie, comme auſſi les payſans & ceux qui ſupportent de rudes travaux. La maladie commence par un friſſon & un tremblement qui ſont ſuivis de chaleur, de ſoif & des autres ſymptômes de la fièvre. Quelques heures après, & quelquefois beaucoup plus tard, le malade eſt atteint d'un côté ou de l'autre, à l'endroit des côtés, d'une douleur vive & piquante, qui tantôt s'étend vers les omoplates, tantôt vers l'épine du dos, & d'autres fois vers le devant de la poitrine. Il eſt en même temps affligé d'une toux fréquente qui l'incommode extrêmement, parce qu'elle met en jeu des parties enflammées, ce qui oblige le malade de retenir de temps en temps ſa reſpiration, pour s'empêcher de touſſer.

Ses ſymptômes.

La matière qu'il rend par les crachats eſt d'abord claire, en petite quantité, & ſouvent mêlée de particules de ſang; enſuite elle eſt plus épaiſſe, plus abondante, & mêlée auſſi de ſang. La fièvre augmente à proportion des ſymptômes, & elle diminue auſſi bien que la

toux, le crachement de sang, la douleur piquante, &c. à mesure que l'expectoration devient plus facile (1).

2. La matière morbifique n'acquiert pas toujours le degré de coction nécessaire pour l'expectoration, & alors ce qu'on rend par les crachats est toujours clair & en petite quantité : d'où il arrive que la fièvre & les autres symptômes ne diminuent en aucune façon, & que le malade périt. Le ventre est quelquefois trop resserré, & d'autres fois trop libre ; les selles étant fréquentes, & les matières trop liquides.

Quand la pleurésie est violente & qu'on a négligé de saigner le malade, il arrive quelquefois qu'il ne peut tousser, qu'il a une très-grande difficulté de respirer, & qu'il est près de suffoquer, parce que l'inflammation est si grande, que la poitrine ne sauroit se dilater autant qu'il est nécessaire pour la respiration, sans causer une très-vive douleur (2) ; d'autres fois après une violente inflam-

---

(1) *Aretée* décrit excellemment la pleurésie en ces termes : » Elle » est accompagnée d'une douleur aiguë, qui s'étend jusqu'au gosier, » & dans quelques-uns jusqu'au dos & aux épaules. Cette douleur » est suivie de difficulté de respirer, de veilles, de nausées, de rou» geur des joues, & d'une toux sèche. Les crachats viennent diffi» cilement, & ils sont pituiteux, fort sanguinolents ou jaunâtres. » Le mal est plus grand, si les crachats ne sont pas sanguinolents, ou » s'il survient un délire, ou un coma. « Cet Auteur dit aussi que les pleurétiques guérissent ou périssent dans sept jours ou dans quatorze jours, selon la violence des symptômes ; ou si la maladie dure jusqu'au vingtième, il leur vient un empyème. Voyez *Aret. liv.* 1, *chap.* 10.

(2) Les causes de ce symptôme ayant été très-exactement & très-clairement expliquées par le docteur *Hoadley*, nous rapporterons ici son sentiment là-dessus. Différents obstacles, dit-il, peuvent empêcher le poumon de se dilater & de se contracter librement & facilement. Les uns sont extérieurs, les autres intérieurs. Les obstacles extérieurs sont premièrement une adhérence à la plèvre ; secondement une quantité de liquide extravasé qui occupe une partie de la cavité de la poitrine, & ne laisse pas au poumon l'espace nécessaire pour ses mouvements.

Quant à l'adhérence du poumon à la plèvre, c'est un cas si commun, que le nombre de ceux que l'on trouve par l'ouverture avoir des adhérences, surpasse de beaucoup le nombre de ceux à qui on n'en trouve point ; mais ces adhérences sont peu étendues, sinon en des sujets qui ont été fort malades.

Tandis que l'adhérence est ainsi peu étendue, & que la personne jouit d'une santé passable, le poumon peut se dilater & se contracter avec assez de liberté, & la respiration n'est pas beaucoup gênée. Mais lorsque l'adhérence est fort étendue, & que le poumon & la plèvre sont enflammés, non-seulement cela gêne beaucoup la respiration, mais encore augmente la maladie.

mation, & faute d'avoir ſaigné dans le commencement (1); le mal prend la voie de la ſuppuration, & forme un empyème; alors, quoique la fièvre primordiale ceſſe entièrement, ou du moins diminue beaucoup, le malade n'eſt pas hors d'affaire, mais il tombe dans la fièvre lente, & périt enfin par la phthiſie.

Alors, le ſymptôme qui fait juger le plus sûrement qu'il y a une adhérence, c'eſt lorſque le malade ne peut ſe coucher que ſur un des côtés ſans douleur, & avec une facilité paſſable de reſpirer. L'adhérence eſt toujours du côté ſur lequel le malade ſe couche aiſément.

Car, premièrement, lorſque le malade eſt couché ſur le côté oppoſé, le poids du lobe qui eſt adhérent tend à le ſéparer de la plèvre; au lieu que quand le malade eſt couché ſur le côté où eſt l'adhérence, cela n'arrive pas.

Secondement, lorſqu'il y a adhérence, & que les parties ſont enflammées, le mouvement de la reſpiration doit ſe faire avec plus d'étendue au côté oppoſé, afin de ſoulager les parties ſouffrantes. Mais lorſque le malade eſt couché ſur le côté oppoſé, cette ſituation non-ſeulement empêche ce côté de ſoulager l'autre, les côtes ſur leſquelles le malade eſt couché ne pouvant alors ſe mouvoir librement; mais elle oblige auſſi le côté ſouffrant d'exécuter la plus grande partie du mouvement de la reſpiration, ce qui doit néceſſairement augmenter la douleur & la difficulté de reſpirer.

Il y a quelquefois des adhérences des deux cotés de la poitrine, leſquelles par les mêmes raiſons ne gênent que peu ou point du tout la reſpiration, avant qu'il ſurvienne quelqu'autre maladie du poumon ou de la plèvre. Et lorſque cette maladie cauſe une inflammation ou une ſuppuration, un des côtés eſt ordinairement plus affecté que l'autre, & par conſéquent il y a à peu près les mêmes ſymptômes que quand l'adhérence n'eſt que d'un côté ſeulement.

Dans les poumons qui ont long-temps ſouffert, l'adhérence s'étend peu-à peu, & quelquefois devient univerſelle. C'eſt ce que j'ai vu moi-même plus d'une fois, & qui mérite attention. Voyez *l'Auteur*, *Leçons ſur les organes de la reſpiration*, *p.* 76, 77.

(1) Le traitement de cette maladie conſiſte principalement dans la ſaignée, qui eſt extrêmement utile, non-ſeulement dans les jeunes gens, mais encore dans les perſonnes âgées, parce qu'ordinairement celles-ci ont plus de ſang, & que leur ſang eſt plus épais, plus viſqueux, & produit des inflammations plus violentes; c'eſt pourquoi on doit réïtérer la ſaignée ſuivant leurs forces. Il faut avoir grand ſoin de proportionner la ſaignée aux forces, & de régler tellement la quantité de ſang, qu'on n'en tire ni trop, ni trop peu. Le trop non-ſeulement arrête l'expectoration, mais augmente l'engorgement que l'on vouloit diſſiper, ou le fait tourner en gangrène. Le trop peu ne ſervant qu'à faciliter le cours du ſang vers la partie affectée, augmente par ce moyen l'engorgement & l'inflammation. Voyez *Hoffmann*, *Med. Rat. Syſtemat. tom. IV*, *part.* 1, p. 435.

Nous joindrons ici une excellente remarque du Docteur *Huxham* au ſujet de la ſaignée dans les maladies du poumon. » La ſaignée,

Chap. III.

La pleuréfie eft quelquefois fymptomatique.

3. Or, quoique la pleuréfie, quand elle eft une maladie effentielle, doive fa naiffance à une inflammation particulière & fpécifique du fang, elle ne laiffe pas de furvenir quelquefois par accident à d'autres fièvres, de quelque genre qu'elles foient; favoir, lorfque la matière fébrile fe jette fur la plèvre, ou fur les mufcles intercoftaux (1). Cela arrive pour l'ordinaire dans le commencement de la fièvre, la matière morbifique étant encore crue, & n'ayant pas eu le temps de fubir la coction & la préparation néceffaires pour être évacuée par les endroits convenables.

La caufe la plus commune de cet accident, c'eft l'ufage que l'on fait mal à propos des remèdes chauds: en quoi pèchent certaines femmes de condition, qui, ayant de la charité pour les pauvres, feroient beaucoup mieux de leur donner des aliments, que de fe mêler de les médicamenter. Il eft vrai que leur vue, fi toutefois elles en ont aucune, eft d'exciter la fueur dès le commencement de la fièvre; mais elles ne voient pas les funeftes fuites de cette manœuvre téméraire, qui, en troublant la nature, l'oblige à fe débarraffer par où elle peut des humeurs encore crues; car alors la matière fébrile ne manque pas de fe jeter tantôt fur les membranes du cerveau où elle produit

dit-il, bien loin d'être utile dans les maladies du poumon, lorfque l'expectoration fe fait bien, l'arrête au contraire entièrement; ainfi elle n'eft indiquée en aucune façon, à moins qu'il n'y ait une pléthore manifefte, ou une douleur aiguë, ou une difficulté de refpirer, ou que le malade ne crache du fang tout pur en affez grande abondance pour que la faignée foit néceffaire. » Voyez *Huxham*, *de aere & morb. epid. pag.* 52.

(1) La furface interne des côtes, les mufcles intercoftaux, le diaphragme, & toute la furface externe du poumon & du péricarde font très-exactement recouverts de la plèvre; membrane forte & unie qui tapiffe toute la cavité de la poitrine, & forme, par fes duplicatures, le médiaftin qui partage cette cavité en deux.

Dans l'état de parfaite fanté, la plèvre eft fouple & flexible par-tout, afin de pouvoir fe prêter au mouvement continuel des parties qu'elle couvre: mais comme elle a beaucoup d'artères, de veines & de nerfs, elle eft néceffairement fufceptible d'engorgement, d'inflammation, de douleur & de fuppuration, de même que les autres parties du corps. Ainfi, lorfqu'elle eft attaquée quelque part de l'un de ces accidents, cela doit troubler beaucoup l'action des parties fur lefquelles elle s'étend; &, felon que l'endroit affecté eft appliqué aux côtes ou au diaphragme, les côtes ou le diaphragme feront gênés dans leur mouvement. *Idem*, *p.* 71, 72.

Sect. VI.

produit la phrénésie, tantôt sur la plèvre où elle cause la pleurésie, sur-tout lorsque l'âge & le tempérament des malades y contribue, & que d'ailleurs on est entre le printemps & l'été, qui est la saison où les fièvres tournent plus aisément en pleurésie.

Etat du sang dans cette maladie.

4. Le sang que l'on tire dans cette maladie, semble montrer qu'elle vient réellement du transport de la matière fébrile sur la plèvre, ou sur les muscles intercostaux. Ce sang, lorsqu'il est refroidi, du moins celui que l'on tire après la première saignée, ressemble par sa superficie à du suif fondu, ou à du pus : c'est quelque chose néanmoins de bien différent du pus, & qui n'est point liquide comme le pus, car quand on sépare cette partie d'avec le reste du sang, on trouve que c'est une pellicule tenace, ou une couenne assez épaisse, composée de fibres comme le reste du sang; & peut-être n'est-ce autre chose que des fibres du sang, qui, ayant perdu leur enveloppe rouge & naturelle, en se déposant sur la partie enflammée, se sont jointes ensemble, & ont formé la pellicule blanche dont il s'agit.

Mais il est bon de remarquer, pour le dire en passant, que si le sang, quand il sort de la veine, ne darde pas horizontalement, mais tombe perpendiculairement après avoir coulé le long du bras, souvent il ne forme pas de pellicule blanche, quoiqu'il sorte avec impétuosité; phénomène dont j'avoue que je ne sais pas la raison. Une saignée où le sang coule de la sorte, soit parce que l'ouverture est trop petite, soit par quelque autre raison, ne soulage pas autant le malade que lorsque le sang darde horizontalement; & d'ailleurs quand le sang coule ainsi le long du bras, il ne se trouve point dans les palettes de la couleur de celui des pleurétiques. J'ai encore observé que, de quelque manière que soit venu le sang, si on le remue avec le doigt aussitôt après la saignée, sa superficie sera rouge & vermeille comme dans les autres maladies.

Mais quelle que soit la couleur du sang dans la pleurésie, & quelque dangereuse que soit cette maladie, il est aisé de la guérir, si on la traite comme il faut; & on peut en venir à bout aussi sûrement que l'on vient à bout de quantité d'autres maladies.

Ce que c'est que la pleurésie.

5. Après avoir examiné soigneusement les différents symptômes de la pleurésie, je crois qu'elle n'est autre chose qu'une fièvre provenant d'une inflammation particulière du sang, & par laquelle la nature dépose la ma-

tière morbifique sur la plèvre (1), & quelquefois sur les poumons : dans ce dernier cas, c'est une péripneumonie (2), maladie qui, selon moi, ne diffère de la pleurésie qu'en ce que l'inflammation est plus grande & plus étendue.

Intentions curatives dans cette maladie.

6. Le but que je me propose dans le traitement de la pleurésie (3), c'est d'appaiser l'inflammation du sang, &

(1) La vraie pleurésie est une inflammation du sang causée par le séjour de ce liquide dans les petits vaisseaux des bronches, découverts par le célèbre Ruisch, & qui servent uniquement à la nutrition des membranes, des vésicules & des vaisseaux du poumon. C'est pourquoi le poumon est principalement affecté dans cette maladie, mais seulement à sa surface extérieure. La vraie pleurésie est accompagnée d'une plus grande difficulté de respirer que la fausse; il y a un crachement de sang, & la maladie se termine par l'expectoration. La fièvre y est plus aiguë, mais la douleur n'est pas si piquante, ni la partie affligée si sensible que dans la fausse pleurésie. *Hoffman*, *Med. rat. syst.* t. 4, *part.* 1, *p.* 427.

Dans la fausse pleurésie, la douleur de côté est très-aiguë & très-piquante, & elle augmente lorsqu'on touche la partie affectée. Le malade ne sauroit se tenir couché sur le côté souffrant; il a une toux sèche, sans crachats pituiteux ou sanglants; néanmoins si la toux est violente, elle augmente la douleur. Cette maladie est pareillement accompagnée de fièvre, & d'un pouls dur, fréquent & concentré. Elle ne demande pas la saignée, à moins qu'il n'y ait pléthore, &, pour l'ordinaire, elle se termine heureusement & promptement vers le septième jour par une sueur douce & une transpiration plus abondante, & elle n'est point dangereuse.

Boerhaave observe qu'il y a deux sortes de pleurésie, l'une sèche, & l'autre humide. La dernière se guérit aisément; mais la première est ordinairement dangereuse : ainsi il est nécessaire de les distinguer. La pleurésie humide est accompagnée d'un crachat symptomatique d'une matière gluante & jaunâtre, teinte de sang, laquelle vient de la partie enflammée du poumon avec de grands efforts. Mais dans la pleurésie sèche les crachats sont clairs, & viennent du gosier; ce qui montre que la matière inflammatoire ne s'expectorera pas. Voyez *Prax. Med. part.* 4, *p.* 164.

(2) La douleur qui accompagne la péripneumonie est tensive, obtuse & pesante, plutôt qu'aiguë, & s'étend jusqu'au dos & aux épaules. Mais la difficulté de respirer est plus grande que dans la pleurésie, & elle est aussi accompagnée d'anxiété & de crachats de différentes couleurs qui viennent difficilement. Car dans cette maladie les vaisseaux du poumon qui portent le sang d'un ventricule du cœur à l'autre sont affectés, étant engorgés d'un sang fort épais, qui tend à la coagulation. C'est pourquoi la péripneumonie est plus dangereuse, & cause aisément la mort, sur-tout si le malade est âgé, & si on a manqué de rafraichir à propos le sang. *Hoffman*, *Med. rat. syst.* t. 4, *part.* 1, *p.* 428.

(3) Comme la stagnation du sang qui dérange la circulation est la

SECT. VI.

de détourner par des évacuations convenables les particules enflammées qui se sont jetées sur la plèvre, & ont causé tout le désordre.

Détail du traitement.

Pour remplir ces indications, ma plus grande espérance est dans la saignée. Ainsi, dès que je suis appelé auprès du malade, je lui fais tirer sur le champ environ dix onces de sang au bras du côté de la douleur (1), &

---

seule cause prochaine de cette maladie, tout le traitement consiste à dissiper l'engorgement, & à rétablir la circulation; & pour cela il faut remplir les indications suivantes. 1°. Empêcher que l'inflammation & la stagnation du sang n'augmentent; 2°. délayer & atténuer le sang épaissi; 3°. ramollir & relacher la partie affligée, où le spasme, la douleur, & l'abondance du sang qui s'y est porté, ont produit une tension, & faire ensorte que le sang qui y séjourne en puisse être chassé & remis en mouvement, par le moyen du sang artériel qui y abordera; 4°. enfin, aider l'expectoration de la matière visqueuse, sanguinolente ou purulente qui est logée dans les bronches, & empêcher qu'il ne se forme un abcès ou un empyème.

Il faut saigner plus ou moins copieusement & plus ou moins fréquemment, selon les forces du sujet, la violence de la maladie, &c. L'ouverture de la saignée doit être grande, afin de dissiper plus aisément l'inflammation, & plus tôt l'on saigne, plus la saignée est utile. Les délayants & les discussifs servent admirablement à détruire la viscosité du sang; à quoi l'eau de gruau ou l'eau d'orge adoucie avec le miel, comme aussi le petit lait, réussissent très-bien, étant bus chauds. On peut beaucoup diminuer la douleur & la tension de la partie affligée, en y appliquant & y tenant une vessie remplie d'une décoction chaude de drogues émollientes faites dans le lait, comme de fleurs de sureau, de melilot, de camomille, d'oignons de lis, de racines de guimauve, de têtes de pavots, de graine de lin & de fénugrec, &c.

Le looch suivant aidera beaucoup l'expectoration.

Prenez huile fraiche d'amandes douces, demi-once; blanc de baleine, deux gros; safran en poudre, dix grains; syrop violat & sucre fin, de chacun une once & demie. Faites un looch dont le malade prendra souvent une cuillerée, ou seule, ou délayée dans un petit verre d'eau de gruau chaude, ou de petit lait chaud.

Il faut tenir le ventre libre par des lavements émollients, éviter également l'extrémité du froid & du chaud, & ne rien boire de froid. Tous les remèdes qui agissent fortement par les urines, par les sueurs ou les selles, doivent être soigneusement bannis. Les narcotiques sont nuisibles aux gens agés, & lorsque les humeurs sont épaisses & l'inflammation considérable. Il ne faut pas donner dès le commencement de la maladie les expectorants, mais attendre que la matière soit cuite, visqueuse, & en état d'être évacuée par les crachats; autrement on attireroit sur les poumons une grande abondance d'humeurs. Voyez *Hoffman, Med. rat. systém. t. 4, part. 1, de febre pneumon. sparsim.*

(1) La pratique la plus ordinaire & la plus autorisée est de saigner

aussi-tôt après la saignée je lui fais donner la potion suivante.

Prenez *eau de coquelicot, quatre onces; sel de prunelle, un gros; syrop violat, une once : mêlez tout cela pour une potion.* Potion rafraîchissante.

En même temps j'ordonne l'émulsion suivante.

Prenez *sept amandes douces pelées; semences de melon & de concombre, de chacune demi-once; graine de pavot blanc, deux gros : broyez tout cela ensemble dans un mortier de marbre, en versant peu à peu par dessus eau d'orge, une livre & demie; eau rose, deux gros; ajoutez sucre candi, demi-once : faites une émulsion dont le malade prendra quatre onces de quatre en quatre heures.* Emulsion.

J'ordonne aussi l'usage fréquent des remèdes pectoraux. Par exemple :

Prenez *décoction pectorale, deux livres; syrop violat & de capillaire, de chacun une once & demie. Mêlez cela pour un apozème, dont le malade prendra demi-livre trois fois dans la journée.* Apozème pectoral.

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces; syrops violat & de capillaire, de chacun une once; sucre candi, demi-gros. Mêlez tout cela pour un looch, que le malade sucera souvent dans la journée.* Looch pectoral.

On peut donner avec beaucoup d'utilité pour la même fin l'huile d'amandes douces, ou l'huile de lin, seules, quand elles sont nouvelles.

7. Pour ce qui est du régime, j'interdis absolument la viande, & même les bouillons de viande les plus légers. J'ordonne à la place les décoctions d'orge & d'avoine, & les panades; & pour boisson ordinaire, la tisane faite avec l'orge, les racines d'oseille, de réglisse, &c. & quelquefois la petite bière. Régime.

J'ordonne aussi le liniment suivant.

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces; onguent* Liniment émollient.

---

du côté opposé à la douleur, afin d'opérer plus surement la révulsion, c'est-à-dire, de détourner plus aisément le sang, & d'empêcher qu'il n'aborde en si grande quantité sur la partie affligée, ce qui est nécessaire pour que l'inflammation puisse se résoudre.

SECT. VI.

rosat, & onguent d'althéa, de chacun une once. Mêlez tout cela pour un liniment, dont on frottera matin & soir le côté douloureux ; & on appliquera par dessus une feuille de choux.

Je continue ces remèdes pendant toute la maladie.

Comment il faut régler les saignées.

8. Si la douleur est violente, je réitère la saignée dès le premier jour que je suis appellé, & je fais tirer une pareille quantité de sang que la première fois. J'en fais de même le second, le troisième, & le quatrième jour, si la douleur & les autres symptômes continuent avec violence. Mais si la maladie & le danger diminuent, ou si le malade est trop foible pour soutenir des saignées si proches les unes des autres, je me contente d'en faire d'abord deux de suite, & je mets entre les autres un jour ou deux d'intervalle. Ma règle en cela est d'avoir égard aux contre-indiquants, savoir, d'un côté à la violence de la maladie, & de l'autre, à la foiblesse du malade.

Et quoique dans la pratique de la médecine je saigne plus ou moins, suivant l'exigence du cas, toutefois j'ai rarement vu de pleurésie confirmée qui ait été guérie sans avoir tiré environ quarante onces de sang. Il est vrai que dans les enfants, une ou deux saignées suffisent d'ordinaire. La diarrhée qui survient quelquefois ne doit pas empêcher le nombre de saignées que nous avons dit ; & elles l'arrêteront bientôt, quand même on n'emploiera aucun astringent.

Comment il faut employer les lavements.

9. Je ne fais pas donner de lavements, ou si j'en fais donner, c'est le plus loin des saignées qu'il est possible ; & ils sont composés très-simplement, savoir, avec le lait où l'on a dissous du sucre.

Importance de faire lever le malade chaque jour.

10. Pour que le malade ne s'échauffe pas trop, je lui permets de se tenir levé tous les jours pendant quelques heures à proportion de ses forces. Cela est d'une telle conséquence dans cette maladie, que si on oblige le malade de garder continuellement le lit, ni les saignées réitérées, ni les autres remèdes, quelque rafraîchissants qu'ils soient, ne serviront quelquefois de rien du tout contre les symptômes de la maladie.

En quel tems il faut purger.

11. Aussi-tôt après la dernière saignée, & peut-être même plus tôt, tous les symptômes diminueront, & le malade ne sera pas long-temps ensuite à reprendre ses forces ; quoiqu'il faille encore durant quelques jours lui retrancher absolument toute liqueur spiritueuse, & tout aliment

ſolide. Quand il aura repris ſes forces, il ſera à propos de le purger doucement.

Pourquoi l'Auteur ne parle pas de l'expectoration.

12. Si quelqu'un eſt étonné de ce que je ne parle pas même de l'*expectoration*, bien loin de me tourmenter à chercher les moyens de l'exciter pendant les divers temps de la maladie; il ſaura que j'ai gardé exprès le ſilence ſur cet article, parce que j'ai toujours cru qu'il étoit extrêmement dangereux de compter ſur une pareille évacuation pour la guériſon de la pleuréſie. Car ſans parler de la longueur ennuyeuſe de cette méthode, il arrive aſſez ſouvent qu'une certaine quantité de la matière morbifique ayant ſubi une coction convenable, & peut-être même ayant été évacuée par les crachats, le reſte demeure crud, malgré l'uſage des meilleurs maturatifs & expectorants; en ſorte que les crachats tantôt vont aſſez bien, & tantôt ſe ſuppriment entièrement; alternative infiniment dangereuſe pour le malade, qui ne peut échapper de la mort que par l'expectoration, de laquelle néanmoins le médecin n'eſt nullement maître.

Au contraire, par le moyen de la ſaignée je ſuis le maître d'évacuer la matière morbifique, & l'ouverture de la veine me tient lieu pour cela de la trachée artère (1). J'oſe même aſſurer hardiment que la pleuréſie qui eſt regardée avec raiſon comme une maladie des plus meurtrières, quand on la traite ſuivant la méthode que je condamne,

(1) Il eſt abſurde de vouloir exciter l'expectoration dans une ſimple pleuréſie. Rien n'eſt ſi utile dans ce cas-là que la ſaignée copieuſe & fréquente, & faite de bonne heure, avec les boiſſons délayantes & adouciſſantes priſes chaudes; car en même-temps que ces boiſſons humectent le ſang, elles relâchent les fibres trop tendues, & atténuent peu à peu les humeurs épaiſſies, ſur-tout ſi l'on emploie d'une manière convenable le nitre & le camphre, avec leſquels on peut mêler de temps en temps l'opium, pour diminuer la violence de la douleur. Comme l'opium relâche puiſſamment, il convient par cette raiſon, dans toutes les maladies où il y a une trop grande tenſion; car il modère la trop grande rapidité de la circulation, & facilite merveilleuſement la coction de la matière morbifique: de là vient qu'on voit ſouvent dans l'urine un ſédiment copieux après l'uſage de l'opium.

La vraie pleuréſie ne demande pas plus de remèdes pectoraux, des loochs, & ſemblables, que n'en demande une inflammation de la jambe, ou la goutte même. Les fomentations y ſont beaucoup plus utiles; ſouvent elles ſoulagent la douleur, & procurent la guériſon. Les ventouſes ſont auſſi d'un très-grand ſecours dans une douleur vive & opiniâtre, lorſque tout le reſte eſt inutile. Quand la maladie eſt fort violente, on emploie quelquefois les véſicatoires. Voyez *Huxham*, *de Aere & morb. epid. p.* 64, 65.

se guérit aussi sûrement qu'une autre maladie, si on la traite par la saignée réitérée, sans parler qu'on la guérit ainsi en très-peu de temps. D'ailleurs, je n'ai pas encore trouvé que ce grand nombre de saignées ait nui le moins du monde à aucun malade, comme pourroient croire les ignorants (1).

---

(1) La méthode générale de traiter les fièvres qui attaquent les organes de la respiration est si judicieusement exposée en peu de mots par le Docteur *Hoadley*, que je joindrai ici tout ce qu'il dit sur cette matière, tant pour suppléer à ce qui manque à notre Auteur, que pour faire connoître davantage les excellentes règles que donne ce Docteur, & en rendre par ce moyen l'utilité plus universelle.

Lorsqu'un Médecin, dit-il, trouve un malade attaqué d'une fièvre, avec chaleur, soif & insomnie, & en même temps d'une violente douleur de côté, de toux, de difficulté de respirer, ou d'autres symptômes qui montrent que les organes de la respiration sont lésés, il doit s'informer soigneusement du commencement de la maladie, & examiner avec attention tous les symptômes, afin de juger si les accidents qui blessent la respiration, sont l'effet ou la cause de la fièvre.

S'il paroît évidemment que ces accidents viennent de la fièvre, le Médecin doit reconnoître ensuite la nature & le caractère de cette fièvre indépendamment des symptômes qui regardent la respiration : car, quoiqu'il faille avoir égard à la violence de la douleur & à la grande difficulté de respirer, & y apporter soulagement, néanmoins la guérison du malade dépend essentiellement de la guérison de la fièvre.

Et comme on sait par expérience qu'il y a une grande variété dans les fièvres; que les unes au lieu de diminuer, s'augmentent plutôt par la saignée, tandis que les autres ne cèdent presque à aucune méthode, sans y joindre plusieurs saignées; que les unes empirent par un régime chaud, & cèdent bientôt à un régime rafraîchissant, tandis que d'autres sont accompagnées de tant de foiblesse, qu'elles demandent l'usage continué des cordiaux les plus chauds; que quelques-unes ne peuvent soutenir le plus doux laxatif, sans qu'il survienne ensuite une dangereuse diarrhée, tandis que d'autres augmentent visiblement si on manque de tenir le ventre ouvert, en donnant chaque jour des lavements ou de petites doses de rhubarbe; que quelques-unes cèdent tout à coup, comme par enchantement, à l'usage des vésicatoires, tandis que d'autres bien loin d'y céder, augmentent au contraire par la douleur & l'incommodité qu'ils causent, &c. comme il y a, dis-je, une si grande variété dans la nature des fièvres, & par conséquent dans la manière de les traiter; & comme les maladies aiguës qui attaquent les organes de la respiration, accompagnent souvent chacune de ces sortes de fièvres & en dépendent, il est impossible d'établir une méthode générale ponr les traiter; mais tout dépend nécessairement du jugement du Médecin, jugement qui est formé sur l'état de chaque malade particulier.

C'est pourquoi je tâcherai de marquer les moyens de juger dans les cas particuliers quelle méthode on doit suivre préférablement aux autres dans le traitement de ces maladies; s'il est plus à propos d'em-

13. Il est vrai qu'en traitant la pleurésie, j'ai souvent cherché à pouvoir la guérir, sans être obligé de répandre tant de sang; savoir, en procurant la résolution ou l'expectoration de l'humeur morbifique. Mais je n'ai jamais pu trouver de méthode qui égale celle de la saignée, laquelle j'emploie avec un succès merveilleux, sans attendre l'expectoration, & malgré le funeste prognostic qu'Hippocrate fait de la pleurésie sèche.

Grande utilité de la saignée dans la pleurésie.

---

ployer les saignées réitérées, ou les rafraîchissants, ou les échauffants, ou les vésicatoires.

Je sens bien que j'entreprends ici une chose très-difficile, & qu'il n'est peut-être pas possible d'établir aucune règle sûre pour juger tout d'un coup de la nature d'une fièvre, & de la méthode particulière qu'il faut suivre en la traitant. Mais je ne doute pas qu'on ne puisse au moins reconnoître par quelques signes évidents quand il faut abandonner quelqu'une de ces méthodes, & ne pas la suivre obstinément.

Quoique l'on convienne de la difficulté qu'il y a de déterminer le genre de fièvre qui accompagne la pleurésie, par exemple, aussi promptement que la violence de la douleur & le danger de la maladie le demandent; néanmoins, si l'on sait que des fièvres différentes exigent nécessairement des traitements différents, on pourra aussi être assuré que celles qui demandent la même methode, ne céderont pas toutes également au même degré de cette méthode; c'est-à-dire, par exemple, que celles où il faut saigner, auront besoin d'un nombre de saignées plus ou moins grand. D'un autre côté, si une ou deux saignées n'apportent que peu ou point de soulagement, & si au contraire le pouls baisse & que les forces diminuent, tandis que la douleur latérale & la difficulté de respirer subsistent aussi violemment que jamais, ou à peu près, on pourra être assuré que cette méthode ne convient point à la fièvre, & qu'il seroit dangereux de réitérer la saignée. Voilà donc la véritable marque à quoi on connoîtra quand il faudra abandonner la saignée.

J'ai pris pour exemple la saignée, parce que l'on convient généralement que c'est le premier pas que l'on doit faire dans le traitement de la pleurésie, & qu'en effet la violence de la douleur & la difficulté de respirer la demandent absolument; & aussi parce que la saignée fournit le moyen d'examiner les altérations qu'a souffertes le sang dans cette fièvre; ce qui, joint à la connoissance de l'état du pouls & de la force du malade avant & après la saignée, sert beaucoup à déterminer s'il faut l'échauffer ou le rafraîchir.

Si le malade est vigoureux & pléthorique, & qu'il ait de gros vaisseaux, si son pouls est élevé, & que les forces se soutiennent avant & après la saignée, si le sang est vermeil, avec peu ou point de sérosité, ou s'il est fort visqueux, il est évident qu'on doit réitérer la saignée, & cela autant de fois que les symptômes le demanderont, & qu'on doit s'attacher à la méthode des rafraîchissants & des adoucissants. Vers le déclin de l'inflammation, on pourra, si la douleur continue, appliquer les vésicatoires, qui ne manqueront guère de réussir.

Sect. VI.

Piquure du tendon par la ſaignée.

14. Le traitement de la pleuréſie conſiſtant donc preſque entièrement dans l'uſage de la ſaignée réitérée, il arrive très-ſouvent dans les endroits éloignés des villes conſidérables, que d'ignorants chirurgiens ou des médecins de villages piquent le tendon, ce qui met le malade en grand danger de perdre le bras, & même la vie. C'eſt pourquoi j'ai cru qu'il ſeroit à propos de joindre ici la manière de remédier à un ſi fâcheux accident.

Mais ſi le malade eſt d'un tempérament foible & délicat, ſi les forces lui manquent, & que ſon pouls s'affaiſſe par la ſaignée, ſi en même temps la douleur & la difficulté de reſpirer continuent, il y a ſujet de croire qu'il ſeroit trop dangereux de ſaigner davantage, que le cerveau pourroit être attaqué, qu'il pourroit ſurvenir des ſyncopes, & d'autres accidents fâcheux; ainſi on doit alors s'abſtenir de ſaigner, comme il a été dit auparavant. Le ſang eſt alors ou fort viſqueux, ou fort coulant & comme diſſous, ayant toutes ſes parties mêlées enſemble, & le peu d'épais qui s'y trouve ſe briſe dès qu'on le touche tant ſoit peu, & ſe mêle avec le reſte.

Dans le premier cas, c'eſt-à-dire, lorſque le ſang eſt fort viſqueux, le ſel volatil, ou l'eſprit volatil de corne de cerf, le ſel volatil de ſuccin, & ſemblables donnés en doſe convenable de trois en trois, de quatre en quatre, ou de ſix en ſix heures, ſuivant le beſoin, en y joignant un régime chaud, ſont très-utiles, & ſoulagent quelquefois ſur le champ. On peut appliquer auſſi les véſicatoires dès qu'on voit que le pouls baiſſe & que les forces diminuent, car ils produiſent le même effet que les ſels volatils. C'eſt apparemment dans des cas ſemblables que le ſang de bouquetin & la fiente de cheval ont réuſſi, à cauſe de leurs ſels ou eſprits volatils; ce qui les a mis en réputation pour la cure de la pleuréſie.

Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, lorſque le ſang eſt diſſous, les véſicatoires & les ſels volatils ne conviennent pas, mais les acides en grandes doſes, en y joignant quelques cordiaux, comme la thériaque, &c.

Je ne propoſe tout cela que comme des vues qui peuvent conduire à la véritable méthode curative, c'eſt-à-dire, à la méthode la plus convenable à la fièvre qui accompagne les maladies aiguës qui attaquent la reſpiration. Cependant je ne prétends pas qu'on ſuive obſtinément aucune de ces méthodes, lorſque la douleur ou la fièvre y réſiſte; il faut au contraire les varier, ſelon que les ſymptômes le demandent.

L'Auteur, pour appuyer ce qu'il dit des différentes manières de traiter ces ſortes de fièvres, cite un endroit de Sydenham, tiré de la Sect. V, Chap. V, num. 9, & enſuite un autre tiré des *Exercitationes Medicæ*, du docteur Tabor. Le voici :

» Tout cela eſt encore confirmé par une fièvre d'un certain genre, » qui ces dernières années a été très-fatale au peuple de ce pays-ci, » & qui régnoit, tantôt dans une ſaiſon de l'année & tantôt dans une » autre. C'étoit une fièvre pleurétique. Elle commençoit par un friſſon » & un tremblement conſidérables, qui annonçoient une iſſue de la » maladie d'autant plus funeſte, qu'ils duroient plus long-temps. Dès » qu'ils ceſſoient, il ſurvenoit une douleur aiguë, & ſouvent ſpaſmo-

15. Ceux à qui on pique le tendon ne sentent pas aussitôt de la douleur, mais seulement douze heures après; & ils ne la sentent pas tant à l'ouverture de la veine que vers l'aisselle. C'est-là que la douleur se fixe, & elle se fait principalement sentir quand on étend le bras. Cependant la tumeur qui se forme à l'endroit blessé n'est pas fort considérable, & surpasse à peine la grosseur d'une noisette; mais il sort continuellement de l'ouverture une humeur

CHAP. III.

Comment il faut y remédier.

» dique au côté droit, un abattement considérable, une difficulté de » respirer, une grande oppression & pesanteur de poitrine. La cha- » leur n'étoit pas ordinairement fort violente, le pouls étoit fréquent » ou dur, la toux fréquente, la soif considérable, le ventre lâche ou » resserré. L'urine ne donnoit aucun sédiment, & étoit de couleur » de paille. Une insomnie opiniâtre continuoit pendant toute la ma- » ladie; mais il n'y avoit point de délire. D'abord la toux étoit » sèche; mais au bout d'environ vingt-quatre heures les malades » crachoient une matière claire & teinte de sang, & cette expecto- » ration étoit fréquente; ensuite la toux augmentoit & devenoit » presque continuelle, la matière des crachats étant plus abondante » & plus épaisse. La maladie se terminoit par une expectoration très- » copieuse, ou bien le malade étoit suffoqué par une pituite extrê- » mement visqueuse qui restoit dans le poumon; ce qui arrivoit or- » dinairement le neuvième jour, rarement plus tard, & souvent » plus tôt, sur tout si l'on avoit mal à propos réitéré la saignée.

» Peu de malades, à moins qu'ils ne fussent jeunes, robustes & » pléthoriques, pouvoient soutenir la saignée sans inconvénient. » Dans ceux là, deux & quelquefois trois saignées faites les premiers » jours de la maladie, étoient utiles; dans les autres, il falloit s'en » abstenir entièrement, ou ne saigner pas plus tard que quelques » heures après la première attaque, encore une pareille saignée étoit » extrêmement dangereuse, à moins qu'on ne donnât aussitôt un » émétique, & ensuite continuellement des expectorants, car la ma- » ladie étoit de telle nature, qu'excepté dans les pléthoriques, la » guérison s'opéroit entièrement par le moyen d'une abondante ex- » pectoration d'une pituite visqueuse qui sortoit plus facilement & » plus copieusement quand on ne saignoit pas que quand on saignoit. » Dans les sujets qui n'étoient pas pléthoriques, la saignée arrêtoit » d'ordinaire l'expectoration, & produisoit une grande difficulté de » respirer, & un râlement; & plus on la réitéroit, plus les symp- » tômes augmentoient, & plus tôt les malades mouroient. «

L'Auteur continue.

Il ne faut pas douter que les Médecins qui ont beaucoup de pratique, & qui voient continuellement des fièvres, n'acquièrent une connoissance qu'ils ne sauroient communiquer aux autres, & par le moyen de laquelle ils peuvent juger plus promptement & plus facilement de la nature d'une fièvre, & par consequent de la méthode curative qui y convient, que les autres qui n'ont pas les mêmes occasions : mais cela n'empêche pas que les autres ne doivent être sur leurs gardes, & tâcher de se former des règles & des maximes de

SECT. VI.

aqueuse ou sérosité, qu'on doit regarder comme le signe le plus certain de la piquure du tendon. Voici la manière de traiter cette piquure, ainsi que je l'ai vu de mes propres yeux (1).

Cataplasme émollient.

Prenez *racines d'oignons de lis, quatre onces. Faites-les cuire dans deux livres de lait de vache, jusqu'à ce qu'elles soient bien ramollies, & coulez le lait. Prenez ensuite farines*

---

pratique, soit pour acquérir avec le temps cette sagacité, soit pour éviter les fautes où ils pourroient tomber.

Quoique les vues que j'ai proposées paroissent peut-être trop générales, on ne doit pas néanmoins les mépriser ou les négliger entièrement, parce qu'elles peuvent servir dans le traitement de toutes les fièvres en général, comme dans celles en particulier qui sont accompagnées de maladies qui attaquent les organes de la respiration ; & parce que le Médecin est toujours maître de les suivre ou non, suivant que les différentes combinaisons des symptômes paroîtront l'exiger.

Aussi ne les ai-je proposées que pour obéir à une coutume trop ordinaire, qui est de traiter toujours de la même façon les mêmes symptômes, sans considérer par combien de différentes causes ils peuvent être produits ; coutume qui vient de ce qu'on a donné des noms généraux, non-seulement à ces symptômes ordinaires, comme s'ils accompagnoient seulement une maladie, mais aussi aux remèdes favoris d'un Médecin qui sera en réputation pour cette maladie : d'où il arrive que ceux qui ne sont habiles qu'en recettes, ordonnent aisément pour le nom de la maladie, & non pas pour la maladie même ; & que l'idée qu'un nouveau Praticien se sera formée de l'habileté d'un Médecin de qui il emprunte sa recette, peut le conduire dans une méthode curative que ce Médecin n'auroit pas suivie dans telle occasion particulière. Voyez *Hoaldey, Leçons sur les organes de la respiration, p.* 105 *jusqu'à la fin.*

(1) Comme la piquure du tendon ne se guérit pas toujours par cette simple application, & qu'elle est accompagnée d'autres symptômes que ceux dont notre Auteur fait mention, nous les rapporterons ici, avec les meilleurs moyens de remédier à cet accident, selon Heister.

Les blessures des nerfs ou des tendons se manifestent principalement par les signes suivants. 1°. Le malade, au moment qu'il est piqué, sent une si vive douleur, qu'il ne sauroit presque s'empêcher de crier, sur-tout si elle continue. 2°. Cette douleur est incontinent suivie d'une enflure, d'une inflammation, d'un spasme, & d'une roideur de la partie. 3°. Ces accidents, si l'on n'y remédie pas promptement, sont suivis de convulsions extrêmement dangereuses, ensuite de gangrène, & enfin de la mort en très-peu de temps.

La meilleure manière de traiter la piquure du tendon, paroît être celle dont Ambroise Paré dit qu'il se servit avec succès pour le Roi de France Charles IX. Ce prince ayant témoigné par un cri la douleur qu'il ressentit au moment qu'il fut blessé par la lancette, Paré soupçonna avec raison qu'il y avoit quelque nerf blessé, parce que le bras commença aussitôt à enfler avec une très-violente douleur, & qu'il devint entièrement roide. C'est pourquoi les Médecins de Sa Ma-

de lin & d'avoine, de chacune trois gros. Faites-les cuire en consistance de cataplasme dans suffisante quantité du lait que vous avez coulé, & mêlez-les avec les oignons de lis que vous broyerez auparavant. Vous aurez un cataplasme qu'on appliquera chaudement matin & soir sur la partie malade.

---

jesté, conjointement avec Paré, ordonnèrent aussitôt les remèdes convenables. D'abord on fit couler dans la plaie de l'huile de térébenthine chaude, mêlée avec de l'esprit de vin rectifié ; ensuite on couvrit tout le bras d'un emplâtre diachalcitéos, ramolli avec le vinaigre & l'huile rosat, sur lequel on appliqua un bandage expulsif ; enfin, pour achever la guérison on mit sur le bras le cataplasme suivant, jusqu'à ce que la douleur eût entièrement cessé.

Prenez *farines d'orge & d'ers, de chacune deux onces ; fleurs de camomille & de mélilot, de chacune deux poignées ; beurre frais, une once & demie : faites bouillir tout cela dans de la mousse de savon jusqu'à consistance de cataplasme.*

Le bras demeura près de trois mois sans pouvoir faire ses mouvements naturel ; mais enfin il reprit peu à peu sa force ordinaire.

La méthode suivante est aussi très-bonne. Au lieu d'un mélange d'huile de térébenthine & d'esprit de vin, on fera couler dans la plaie plusieurs fois le jour du baume du Pérou liquide, ou de l'eau de la Reine d'Hongrie, qu'on aura fait chauffer, & on continuera ainsi jusqu'à ce que la douleur diminue. On peut substituer à l'emplâtre diachalcitéos le diachylum simple, ou l'emplâtre de minium ; mais il faut toujours avoir le plus grand soin de ne pas laisser la plaie découverte pendant qu'on prépare ce qui est nécessaire au pansement. Ainsi on appliquera aussitôt un emplâtre, quel qu'il soit, & on enveloppera tout le bras de compresses de linges trempées dans l'oxycrat ; par ce moyen, non-seulement on préviendra ou l'on adoucira l'inflammation, mais on défendra encore la plaie de l'air extérieur, ou d'autres matières pernicieuses. Dans les sujets pléthoriques il est nécessaire, pour prévenir l'inflammation & autres accidents fâcheux, de saigner copieusement du bras opposé, & cela sur le champ. Scultet, dans son Observation 47, recommande extrêmement pour les piqûres des nerfs un certain onguent dont il donne la description, & il dit au même endroit qu'il a coupé avec succès des nerfs blessés de la sorte. Voyez *Heister, Instit. chirur. pag.* 11. *Sect.* 1. *Chap.* 11.

CHAPITRE IV.

De la fausse Péripneumonie.

Origine de la fausse péripneumonie

1. Tous les ans, au commencement de l'hiver, mais plus souvent à la fin de cette saison, & au commencement du printemps, il paroît une fièvre qui est accompagnée de plusieurs symptômes de la péripneumonie. Elle attaque principalement les gens gras & replets, ceux qui sont d'un âge moyen, & encore plus souvent les vieillards, ceux qui boivent trop de liqueurs spiritueuses, & sur-tout d'eau-de-vie. Le sang de ces gens là étant chargé d'humeurs pituiteuses qui se sont amassées pendant l'hiver, & étant mis en mouvement par la chaleur du printemps, la toux qui survient ensuite, pousse sur le poumon ces humeurs pituiteuses. Alors si le malade ne veut garder aucun régime, & continue à boire des liqueurs spiritueuses, la matière qui excitoit la toux s'épaissit, & ne pouvant s'évacuer par les crachats, cause la fièvre (1).

Ses symptômes.

2. Dès que la fièvre commence, le malade a tantôt chaud, tantôt froid. Il a des vertiges. Il ressent un grand mal de tête. Lorsque la toux est violente, il revomit tous les liquides, tantôt en toussant, & tantôt sans tousser. Les urines sont troubles & fort rouges. Le sang que l'on

---

(1) Peu d'Auteurs ont écrit de la fausse péripneumonie, & peu même, outre notre Auteur, l'ont connue distinctement; d'autres en ont parlé sous le nom de catarrhe, ou de rhume de poitrine.

En hiver le corps est chargé de graisse & de pituite; mais aux approches de la chaleur du printemps & de l'été il survient une fonte subite aux humeurs, au moyen de quoi elles se mêlent avec le sang des veines, & sont portées au ventricule droit du cœur, & de-là au poumon; d'où il arrive que ce viscère est alors surchargé d'un sang froid & pituiteux, mais non pas inflammatoire; c'est pourquoi la péripneumonie vient toujours après un temps très-froid au printemps.

La chaleur dissout la graisse qui, étant ensuite mêlée avec le sang, & portée au poumon, s'arrête & s'embarrasse dans les ramifications de l'artère pulmonaire. Ainsi la péripneumonie est causée par des humeurs qui s'étant amassées dans le corps pendant l'hiver, se mêlent ensuite avec le sang. Voyez *Boerhaave*, *Med. Prax. Med. vol.* 4. *de Peripn. nothâ.*

tire eſt ſemblable à celui des pleurétiques. La reſpiration eſt fréquente & difficile. Quand le malade veut touſſer, il ſent un mal de tête comme ſi la tête alloit ſe fendre; car c'eſt ainſi qu'il s'exprime d'ordinaire. Toute la poitrine eſt douloureuſe, & la toux eſt accompagnée d'un certain bruit rauque, parce que le poumon étant engorgé, & ne pouvant ſe dilater ſuffiſamment, le paſſage de l'air eſt, pour ainſi dire, fermé. De-là vient que la circulation eſt tellement gênée, qu'il n'y a preſque aucuns ſignes de fièvre, ſur-tout dans les gens replets; quoique cela puiſſe auſſi venir de la grande quantité de matière pituiteuſe dont le ſang des malades eſt ſurchargé, & qui l'empêche de fermenter ſuffiſamment.

Quelles ſont les indications curatives.

3. Dans la cure de la fauſſe péripneumonie, il s'agit de détourner par la ſaignée le ſang qui accable la poitrine, de diſſiper par des remèdes pectoraux l'engorgement des poumons, & de tempérer par un régime rafraîchiſſant la chaleur de tout le corps. La grande quantité d'humeur pituiteuſe contenue dans le ſang, & qui fournit matière à l'inflammation du poumon, ſembleroit demander beaucoup de ſaignées. Mais comme j'ai obſervé dans cette maladie que les fréquentes ſaignées réuſſiſſoient très-mal aux gens replets, ſur-tout quand ils n'étoient plus à la fleur de l'âge, j'ai pris le parti d'y ſubſtituer de fréquentes purgations : ce qui réuſſit aſſez bien dans les ſujets qui ont de la répugnance pour les ſaignées copieuſes & en grand nombre (1).

Méthode curative en détail.

4. Voici donc la manière dont je procède. Je fais d'abord une ſaignée du bras, le malade étant au lit, & je ne permets pas qu'il ſe leve de deux ou trois heures. De cette façon il ſoutient mieux la ſaignée, & il ſera moins abattu ſi on lui tire dix onces de ſang étant couché, que ſi on lui en tire ſeulement ſix ou ſept étant levé. Le lendemain matin je donne la potion ſuivante.

Potion purgative.

Prenez caſſe mondée, une once; régliſſe, deux gros; quatre figues graſſes; feuilles de ſéné, deux gros & demi; trochiſques d'agaric, un gros. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau; & , dans quatre onces de ce que vous aurez coulé, diſſolvez une once de manne, & une demi-once de ſyrop de roſes ſolutif.

---

(1) Boerhaave conſeille ſeulement une ſaignée; mais il recommande fort les lavements laxatifs, le bain, & les véſicatoires. *Ibid.*

SECT. IV.

5. Le jour ſuivant je fais ſaigner une ſeconde fois, & après un jour d'intervalle je donne la même potion purgative, que je réitère enſuite de deux en deux jours juſqu'à la fin de la maladie. Les jours que je ne purge pas, je fais uſer d'une décoction pectorale, d'huile d'amandes douces, & d'autres choſes ſemblables.

Régime.

Durant ce temps-là j'interdis au malade la viande & les bouillons de viande, & principalement toute ſorte de liqueurs ſpiritueuſes. Je donne pour boiſſon ordinaire de la tiſane d'orge & de régliſſe, ou de la petite bière à ceux qui en ſouhaitent.

6. Voilà la manière de traiter la fauſſe péripneumonie, qui eſt cauſée par une abondance d'humeur pituiteuſe que le froid de l'hiver a amaſſée dans le ſang, & qui s'eſt enſuite jetée ſur les poumons. Dans cette maladie la ſaignée réitérée & la purgation ſont indiquées; au lieu que dans la vraie péripneumonie la ſaignée ſeule eſt indiquée. Du reſte je crois que la vraie péripneumonie eſt abſolument de même nature que la pleuréſie, & qu'elle en diffère ſeulement en ce qu'elle affecte plus univerſellement les poumons. Auſſi ces deux maladies demandent entièrement les mêmes remèdes, & principalement la ſaignée & les rafraîchiſſants.

En quoi cette maladie diffère de l'aſthme ſec.

7. Quoique la fauſſe péripneumonie reſſemble à l'aſthme ſec par la difficulté de reſpirer, & par quelques autres ſymptômes, elle en diffère néanmoins ſenſiblement en ce que l'aſthme ſec n'eſt jamais accompagné de fièvre; au lieu que dans le mal dont il s'agit, la fièvre & les ſignes d'inflammation ſont manifeſtes, quoiqu'ils ſoient beaucoup moins violents & plus obſcurs que dans la vraie péripneumonie.

8. Il faut remarquer ſoigneuſement que ſi les malades attaqués de la fauſſe péripneumonie ont été auparavant dans l'habitude de boire de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs ſpiritueuſes, il ſeroit dangereux de les leur ôter tout d'un coup; mais il faut le faire peu à peu, crainte qu'un changement ſubit ne donne lieu à l'hydropiſie; & c'eſt ce qu'on doit auſſi obſerver dans toutes les maladies qui viennent d'une pareille cauſe.

Eau-de-vie eſt excellente pour les brûlures.

Or, à propos de l'eau-de-vie, je dirai une choſe en paſſant. C'eſt qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on bannît abſolument l'uſage de cette liqueur, ou du moins qu'on l'employât ſeulement pour réparer les forces, & non pas pour les épuiſer. Encore peut-être vaudroit-il mieux ne s'en

point ſervir du tout intérieurement, & ne l'employer que pour les uſages de la chirurgie, ſavoir, en la mêlant dans les fomentations digeſtives pour les ulcères, ou en l'appliquant extérieurement ſur les brûlures. Dans ce dernier cas l'eau-de-vie eſt le meilleur remède qu'on ait trouvé juſqu'ici; car elle empêche merveilleuſement bien la pourriture de la peau, & par ce moyen elle guérit en très-peu de temps le mal, prévenant ainſi la ſuppuration & toutes les ſuites qui durent fort long-temps.

Soit donc que la brûlure ait été cauſée par l'eau bouillante, ou par la poudre à canon, ou de quelque autre manière, il faudra appliquer auſſi-tôt ſur le mal des linges trempés dans de l'eau-de-vie, & réitérer de temps en temps l'application de ces linges ainſi imbibés, juſqu'à ce que la douleur ſoit entièrement appaiſée : enſuite on ſe contentera de les renouveller deux fois le jour (1).

CHAPITRE V.

Du Rhumatiſme.

Cauſes du rhumatiſme, & ſes ſymptômes.

1. Cette maladie arrive dans toutes les ſaiſons, mais particulièrement en automne, & elle attaque principalement les perſonnes qui ſont dans la vigueur de l'âge. Elle vient d'ordinaire pour avoir eu froid tout à coup lorſqu'on s'étoit échauffé par un violent exercice, ou de quelque autre manière. Elle commence par un friſſon, qui eſt ſuivi de chaleur, d'inquiétude, de ſoif, & des autres ſymptômes de la fièvre. Après un ou deux jours de temps, & quelquefois plus tôt, il ſurvient une douleur cruelle, tantôt dans un membre, tantôt dans un autre, aux épaules, aux poignets, & principalement aux genoux. Cette douleur paſſe alternativement d'un endroit à un autre, & laiſſe

(1) Cela ne doit s'entendre que des brûlures légères, où l'huile de térébenthine eſt un bon remède; comme auſſi une décoction d'oxycrat & de ſel, appliquée chaude ſur la partie, & ſouvent renouvellée. Il eſt encore fort utile d'approcher du feu la partie, & de la tenir de cette ſorte auſſi long-temps que l'on peut; cela réſout le ſang coagulé, & empêche qu'il ne ſurvienne des ampoules & d'autres fâcheux ſymptômes. Voyez *Heiſter*, *Inſtitut. chirurg. p.* 1. *Lib.* 4. *Cap.* 15. *p.* 331.

SECT. VI.

de la rougeur & de la tumeur dans celui qu'elle occupe le dernier.

La fièvre & les autres ſymptômes mentionnés ci-deſſus ſubſiſtent quelquefois avec la douleur les premiers jours de la maladie; enſuite la fièvre s'évanouit inſenſiblement, ſans que la douleur ceſſe. Quelquefois même elle devient encore plus cruelle, parce que la matière fébrile s'eſt alors jetée ſur les membres; & c'eſt ce que marquent aſſez les fréquents retours de fièvre qui arrivent lorſque la matière morbifique ſe trouve répercutée par des remèdes extérieurs employés mal à propos.

Il eſt ſouvent pris pour la goutte.

2. Quand le rhumatiſme n'eſt pas accompagné de fièvre, il paſſe ſouvent ſous le nom de *goutte*, quoiqu'il en diffère eſſentiellement, comme ſavent très-bien ceux qui connoiſſent à fond ces deux maladies; & c'eſt peut-être parce qu'on les a confondues enſemble, que les auteurs ont traité ſi légèrement la matière du rhumatiſme. Peut-être auſſi eſt-il une maladie nouvelle qui eſt venue ſe joindre à toutes les autres (1).

C'eſt une maladie opiniâtre, quoique non pas dangereuſe.

Quoi qu'il en ſoit, elle n'eſt que trop commune préſentement; & quoiqu'elle ſoit très-rarement mortelle quand une fois il n'y a plus de fièvre, cependant la violence & la longue durée des douleurs qu'elle fait ſentir ne permettent pas de la négliger; car ſi on la traite mal, elle perſiſte aſſez ſouvent durant pluſieurs mois, & même durant pluſieurs années, quelquefois même toute la vie, non pas, à la vérité, ſans intervalles, mais par des accès qui reviennent de temps en temps comme ceux de la goutte.

---

(1) Dans le rhumatiſme la douleur attaque les muſcles conjointement avec la membrane commune & leurs tendons; mais dans la goutte elle attaque les ligaments. Dans la goutte commençante, le ſiège de la douleur eſt principalement à la ſurface des ligaments; & dans la goutte ancienne, l'humeur morbifique qui cauſe la douleur eſt ſituée plus profondément, & occupe plus d'eſpace entre les os. Il y a encore cette différence entre la goutte & le rhumatiſme : la goutte revient plus ſouvent, cauſe plus de douleur, dure plus long-temps, & ſe guérit plus difficilement; le rhumatiſme n'attaque quelquefois une perſonne qu'une ou deux fois dans ſa vie, ne dure pas ſi long-temps, & ſe guérit plus aiſément. La douleur diffère auſſi dans les deux maladies : dans le rhumatiſme elle eſt renſive, gravative, accompagnée de froideur, & ſans aucune enflure ou rougeur remarquable : dans la goutte elle eſt perçante, déchirante, & menace pour ainſi dire de faire crever la partie affectée qui ſe trouve très-enflée & très-rouge.

Il arrive aussi quelquefois que les douleurs rhumatismales, après avoir duré long-temps, & s'être fait sentir cruellement, cessent enfin d'elles-mêmes. Mais alors les parties affectées demeurent entièrement privées de mouvement pendant tout le reste de la vie du malade. Les articulations des doigts sont, pour ainsi dire, renversées, & il y a comme dans la goutte, des nodosités, sur-tout au côté interne des doigts. Du reste, l'appétit est bon, & le malade se porte bien d'ailleurs.

Rhumatisme des lombes.

3. Il y a une autre sorte de rhumatisme, qui est ordinairement regardé comme une maladie d'un autre genre, & qu'on peut très-bien nommer *rhumatisme des lombes.* On ressent à la région des lombes une douleur fixe & très-violente qui s'étend quelquefois jusqu'à l'os sacrum, & ressemble à la colique néphrétique, si ce n'est que le malade ne vomit pas : car, outre la douleur cruelle & presque insupportable que l'on souffre aux environs des reins, on en ressent quelquefois une tout le long des uretères jusqu'à la vessie. Il est vrai que cette dernière douleur est moins violente que l'autre. Cependant j'ai été trompé autrefois, croyant qu'elle venoit de quelque gravier arrêté dans les uretères ; au lieu qu'elle est réellement causée par la matière enflammée du rhumatisme, qui, abondonnant le reste du corps, se jette sur ces endroits-là, & y produit une ardeur brûlante.

Si on ne traite pas cette seconde sorte de rhumatisme de la même façon que la première, elle dure aussi long-temps, & n'est pas moins cruelle. Les malades ne peuvent demeurer couchés ; ils sont obligés de se lever, ou de se tenir assis dans leur lit, & cela avec une agitation continuelle, se penchant tantôt en devant, tantôt en arrière.

Ces deux sortes de rhumatismes viennent d'une inflammation.

4. Les symptômes de ces deux sortes de rhumatismes font assez voir qu'ils viennent d'une inflammation ; & on n'en doutera pas si on examine la couleur du sang que l'on tire aux malades, car il est parfaitement semblable à celui des pleurétiques. Les choses étant ainsi, je crois que le traitement du rhumatisme consiste d'un côté, à diminuer par la saignée le volume du sang ; & de l'autre, à tempérer son ardeur par des remèdes rafraîchissants & incrassants, & par un régime convenable (1).

---

(1) Pour traiter cette maladie, il faut examiner si elle est nouvelle, & provient d'une abondance de sang ; & si elle est ancienne, & pro-

SECT. VI.

Comment il faut les traiter.

Sitôt donc que je ſuis appelé auprès d'un malade, je lui fais tirer dix onces de ſang au bras du côté du mal, & je lui ordonne un julep rafraîchiſſant & incraſſant, à peu près de la manière ſuivante.

Julep rafraîchiſſant.

Prenez *des eaux de nénuphar, de pourpier & de laitue, de chacune quatre onces ; ſyrop de limon, une once & demie ; ſyrop violat, une once. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade boira à ſa volonté.*

Ou bien j'ordonne l'émulſion qui a été décrite dans le traitement de la pleuréſie.

Pour calmer la douleur, je fais appliquer ſur la partie affectée un cataplaſme de mie de pain blanc & de lait avec le ſafran, ou bien une feuille de chou, & j'ai ſoin qu'on renouvelle ſouvent cette application (1).

Régime.

5. Quant au régime, je défends entièrement la viande & même les bouillons de viande les plus légers. J'y ſubſtitue des décoctions d'orge ou d'avoine, des panades, & autres choſes ſemblables. Je ne donne pour boiſſon que de la

---

vient d'un amas de ſéroſité vicieuſe : & il faut régler les indications ſuivant ces différences.

Dans le premier cas, la ſaignée, dès le commencement, eſt le plus prompt remède ; mais dans le ſecond cas on doit l'éviter ſoigneuſement, ſur-tout dans les tempéraments délicats & froids, & dans les gens âgés.

Les doux diaphorétiques mêlés avec le nitre, & donnés ſouvent & à petites doſes, réuſſiſſent très-bien dans les deux cas. Les laxatifs conviennent encore extrêmement, & auſſi le bain chaud dans le déclin de la maladie. Dans le rhumatiſme froid rien n'eſt au deſſus des véſicatoires. Les narcotiques ſont néceſſaires lorſque la douleur eſt fort violente.

(1) Voici un très-bon liniment qui eſt tiré d'Hoffmann.

Prenez *eau de la Reine de Hongrie, deux onces ; baume du Pérou, deux gros ; thériaque vieille, un gros : faites infuſer cela enſemble pendant quelque temps, & paſſez enſuite la liqueur, à laquelle vous ajouterez des teintures de ſafran & de caſtoreum, de chacune deux gros ; huile de noix muſcade, un ſcrupule ; camphre, un gros, pour un liniment dont vous frotterez ſouvent les parties affligées.*

S'il reſte dans la partie une roideur & un engourdiſſement cauſés par la longue douleur, on pourra uſer du liniment ſuivant qui a ſouvent produit des effets merveilleux.

Prenez *graiſſe humaine, deux onces ; baume du Pérou & huile de girofle, de chacun deux gros : mêlez cela enſemble pour s'en ſervir comme du liniment précédent.*

petite bière, ou, ce qui vaut encore mieux, de la tisane d'orge avec la racine d'oseille, la réglisse, &c. bouillies dans l'eau de fontaine. Je veux que le malade se tienne levé tous les jours pendant quelques heures : parce que la chaleur du lit, quand on le garde continuellement, ne sert qu'à augmenter la maladie.

Combien de fois il faut saigner.

6. Le lendemain, je fais tirer la même quantité de sang que la première fois, & après un ou deux jours d'intervalle, suivant les forces du malade ; ensuite, laissant un intervalle de trois ou de quatre jours, à proportion des forces, de l'âge, du tempérament du malade, & des autres circonstances, je réitère la saignée pour la quatrième & ordinairement la dernière fois. Il est rare que j'aille au-delà, à moins que le malade n'ait usé d'un régime trop chaud, ou qu'on ne lui ait donné mal à propos des remèdes échauffants.

Inconvénients des narcotiques dans cette maladie.

Si on employoit les narcotiques, il faudroit saigner davantage. C'est pourquoi, quelque violentes que soient les douleurs, je m'abstiens scrupuleusement d'employer ces sortes de remèdes pendant toute la maladie, lorsque j'ai dessein de la guérir par la saignée : car les narcotiques ne font que fixer le mal, & rendre la saignée moins efficace ; & quand on les a donnés, on est obligé de la réitérer plus souvent qu'il n'auroit été besoin sans cela. Dans la force même de la maladie, les narcotiques sont incapables de calmer les douleurs.

Quand il faut purger.

7. Les jours qu'on ne saigne pas, je fais donner un lavement avec le lait & le sucre. On continue les remèdes & le régime ordonnés ci-devant, au moins pendant huit jours depuis la dernière saignée, & je suis exact là-dessus. Au bout de ces huit jours, je fais prendre le matin une potion purgative douce ; & le soir du même jour une assez forte dose de syrop diacode dans l'eau de primevère, afin d'arrêter entièrement l'orgasme du sang, qui autrement pourroit causer une rechûte. Tout cela étant fini, je permets au malade de reprendre peu à peu sa maniere de vivre ordinaire, c'est-à-dire, ses aliments, ses exercices & son air accoutumé ; si ce n'est que je lui interdis encore pour long-temps le vin & toute sorte de liqueurs spiritueuses, les aliments salés ou épicés, & toutes les choses indigestes.

8. Après qu'on aura fait le nombre de saignées que je recommande, les douleurs du malade diminueront beaucoup, quoiqu'elles ne cesseront pas entièrement ; mais,

SECT. VI.

quand il aura repris les forces qu'il avoit perdues par les faignées, fur-tout s'il fe trouve dans un temps de l'année plus favorable que celui où fa maladie a commencé, tous les fymptômes difparoîtront, & il fe portera enfuite à merveille.

Mauvais effets d'une méthode contraire.

9. On vient ordinairement à bout de guérir le rhumatifme par la méthode que nous avons expliquée, ou par quelque autre femblable, pourvu qu'on l'emploie de bonne heure & dès le commencement de la maladie; mais il arrive affez fouvent que, quand on a fuivi une méthode contraire, le malade demeure toute fa vie fujet à des douleurs vagues, tantôt plus violentes, & tantôt moins violentes. Ces douleurs en impofent facilement à ceux qui ne font pas bien attentifs, & on les prend ordinairement pour des fymptômes du fcorbut.

Le fcorbut moins commun qu'on ne croit.

A la vérité, je ne doute point que le fcorbut ne fe rencontre véritablement dans nos pays feptentrionaux. Mais auffi je fuis perfuadé qu'il n'y eft pas fi fréquent qu'on le croit d'ordinaire; & que plufieurs affections que nous jugeons à propos de traiter de fcorbutiques, font uniquement des maladies commençantes & qui n'ont point encore de type certain, ou de malheureux reftes de quelque maladie qui n'a pas été guérie parfaitement, & qui corrompt le fang & les autres humeurs.

Par exemple, lorfqu'il s'eft formé depuis peu dans le corps quelque matière propre à caufer la goutte, & que cependant elle ne s'eft pas encore jetée fur les extrémités, il paroîtra divers fymptômes qui feront foupçonner le fcorbut, jufqu'à ce que la goutte étant formée & fe faifant actuellement fentir, ne laiffe plus aucun lieu de douter de la nature de la maladie.

10. Je n'ignore pas auffi que, quand l'attaque de goutte eft paffée, il furvient au malade plufieurs fymptômes qui reffemblent à ceux du fcorbut. La raifon de cela eft que la nature, foit qu'elle ait été troublée par des évacuants employés mal à propos, ou par quelqu'autre caufe, foit que le grand âge du malade la rende trop foible, n'a pu dépofer fur les extrémités la matière goutteufe. Cette matière ainfi retenue dans le fang, & ne pouvant s'affimiler avec ce liquide, en corrompt toute la maffe, & produit une infinité de fymptômes très-fâcheux.

Ce que je dis ici de la goutte, doit s'entendre pareillement de l'hydropifie commençante. Et, quoiqu'on dife ordinairement que l'hydropifie commence où finit le fcorbut,

cette règle ne signifie très-souvent autre chose, sinon que, lorsque l'hydropisie commence à se déclarer par des signes évidents, l'idée qu'on s'étoit formée d'un prétendu scorbut, se dissipe aussi-tôt. On peut avancer la même chose de quantité d'autres maladies chroniques, ou de maladies qui commencent & n'ont pas encore de type certain, ou même de quelques maladies qui ont été guéries, mais ne l'ont pas été parfaitement.

Et certes, si l'on ne convient pas de cette vérité, le nom de *scorbut*, de la manière que les choses vont aujourd'hui, deviendra un nom général qui comprendra presque toutes les maladies. Mais, si l'on s'applique sérieusement à découvrir le caractère essentiel de chaque maladie, à travers le voile des symptômes irréguliers qui la couvrent, on la reconnoîtra bientôt telle qu'elle est réellement, & il sera facile de lui assigner la classe qui lui convient. Alors il faudra se régler pour le traitement, non sur les symptômes irréguliers dont elle est accompagnée, mais sur la maladie elle-même actuellement existante, & entièrement déclarée.

11. Lorsque le rhumatisme a déjà duré plusieurs années, & a jeté par conséquent de profondes racines, on ne doit pas faire des saignées si proches les unes des autres, que dans le commencement de la maladie; mais il faut mettre un intervalle de quelques semaines entre chaque saignée. On évacuera entièrement par ce moyen la matière morbifique; ou du moins on sera en état, après les saignées, de détruire les restes de cette matière, en ouvrant un cautère à l'une des jambes, ou en donnant matin & soir quelques gouttes d'un esprit volatil dans du vin de Canarie. — Les fréquentes saignées ne conviennent pas dans un rhumatisme invétéré.

12. Cependant, quelque différence qu'il y ait entre le vrai rhumatisme & le scorbut, comme nous avons dit ci-devant, on doit avouer qu'il y a une sorte de rhumatisme qui approche beaucoup du scorbut, puisqu'il en imite les principaux symptômes, & qu'il demande presque les mêmes remèdes : c'est pourquoi je le nomme *rhumatisme scorbutique* (1). La douleur attaque tantôt une partie du corps, — Rhumatisme scorbutique.

(1) Hoffmann observe aussi qu'il y a un rhumatisme scorbutique, dans lequel toute la lymphe & la sérosité du sang sont viciées & remplies de parties impures, excrémentitielles, sulfureuses, salines & acres qui se manifestent dans l'occasion par différentes sortes d'éruptions. Cette maladie est causée par des aliments mal-sains, salés, & de digestion difficile, par une vie oisive & sédentaire, par un air grossier

SECT. VI.

& tantôt une autre; mais elle n'y cause pas beaucoup de tumeur, comme dans le rhumatisme ordinaire, & elle n'est pas accompagnée de fièvre; d'ailleurs, elle n'est pas aussi fixe, mais plus vague & plus inconstante, parce qu'elle est accompagnée de symptômes irréguliers. Quelquefois elle n'occupe que les parties externes, & d'autres fois elle se jette sur les parties internes, qu'elle abandonne ensuite pour revenir sur les externes. Elle tourmente ainsi le malade par cette alternative, & dure aussi long-temps qu'aucune maladie chronique.

Les femmes sont les plus sujettes au rhumatisme scorbutique, de même que les hommes d'un tempérament foible. Cela me porteroit à croire que cette maladie doit être mise au nombre des affections hystériques, si quantité d'expériences ne m'avoient montré qu'elle ne cède nullement aux remèdes hystériques. Les personnes qui ont usé pendant long-temps du quinquina, sont encore sujettes à cette maladie; & c'est-là, pour le dire en passant, le seul mauvais effet que j'aie jamais vu produire au quinquina.

Comment on le guérit.

13. Mais, soit que le rhumatisme scorbutique vienne de là, ou de quelque autre cause, on le guérit très-facilement par l'usage des remèdes suivants; & si je n'avois pas préféré l'utilité publique à mon intérêt particulier, j'aurois dû les passer sous silence; car, par leur moyen, & sans faire autre chose, j'ai guéri, du rhumatisme dont il s'agit, quantité de gens auxquels ni les saignées souvent réitérées, ni les purgatifs, ni la diète lactée, ni les poudres absorbantes, &c. n'avoient absolument servi de rien. Voici quels sont ces remèdes.

Electuaire antiscorbutique.

Prenez *conserve de cochlearia des jardins, deux onces; conserve d'alleluia, une once; poudre d'arum composée* (1), *six gros; & avec suffisante quantité de syrop d'orange, faites*

& croupissant, & par de longs déplaisirs : de-là vient que les habitants des côtes de la mer y sont plus sujets que les autres.

Les remèdes délayants & adoucissants, long-temps continués, sont les plus convenables dans cette maladie. Les eaux minérales bues avec le lait, en y joignant un régime convenable, sont aussi très-efficaces.

(1) Cette poudre se fait avec la racine d'arum fraîchement séchée, deux onces; les racines de calamus aromaticus & de pimpinella saxifraga, de chacune une once; les yeux d'écrevisses, demi-once; la cannelle, trois gros; le sel d'absynthe, deux gros; le tout mêlé ensemble.

un

un électuaire dont on donnera au malade deux gros trois fois le jour pendant un mois entier ; & par dessus il avalera trois onces de l'eau suivante. Chap. V.

Eau anti-scorbutique.

Prenez *cochléaria des jardins, huit poignées ; beccabunga, cresson de fontaine, sauge & menthe, de chacun quatre poignées ; les écorces de six oranges ; & demi-gros de noix muscade concassée : faites infuser tout cela dans douze livres de bière de Brunswick : distillez ensuite à la manière ordinaire, & retirez seulement six livres de liqueur.*

Il faut s'en tenir exactement à la dose de poudre d'arum que j'ai marquée pour l'électuaire, ou du moins ne la pas diminuer.

CHAPITRE VI.

De la Fièvre érésipélateuse.

Description de l'érésipèle & de ses symptômes.

1. CETTE maladie attaque toutes les parties du corps, mais sur-tout le visage. Elle arrive dans tous les temps de l'année, mais principalement à la fin de l'été ; elle prend souvent tandis que l'on est à l'air (1). Le visage se tuméfie tout d'un coup, il devient très-rouge & très-douloureux, & se trouve parsemé d'un grand nombre de petites pustules fort proches les unes des autres, lesquelles, à me-

(1) Heister observe que l'érésipèle est une inflammation de l'épiderme & de la graisse voisine, laquelle inflammation s'étend quelquefois très-considérablement, avec rougeur, chaleur & douleur. Dès qu'on presse avec le doigt la partie affligée, elle blanchit d'une manière remarquable, & dès qu'on ôte le doigt elle devient rouge comme auparavant. L'érésipèle attaque le plus souvent les bras & les jambes, quelquefois aussi le cou, la tête, les épaules, le visage, quelquefois le nez, & d'autres parties. Il commence ordinairement avec un frisson qui est aussitôt suivi d'une chaleur semblable à celle des fièvres ardentes ; c'est pourquoi les anciens ont appelé cette maladie *feu sacré* & *feu de Saint Antoine*.

L'érésipèle vient des mêmes causes que les autres inflammations, mais sur-tout d'un froid subit qui succède à une grande chaleur, ou à une sueur ; d'une transpiration arrêtée, de l'usage des liqueurs trop spiritueuses, & de trop de nourriture, enfin d'un sang fort échauffé & fort âcre, toutes ces choses étant de nature à épaissir aisément le sang, à le faire séjourner. *Heister, Instit. chirurg. P. 1. Lib. 4. Cap. 6. p. 290.*

ſure que l'inflammation augmente, ſe convertiſſent quelquefois en de petites veſſies. Le mal s'étend de-là ſur le front & ſur toute la tête, & l'enflure devient ſi grande qu'elle cache preſque les yeux. Les ſymptômes de ce mal reſſemblent beaucoup à ceux que cauſent les piquures des abeilles & des guêpes. Voilà la deſcription de l'eſpèce d'éréſipèle la plus connue & la plus ordinaire.

2. Quelque endroit du corps que l'éréſipèle occupe, & en quelque temps de l'année qu'il arrive, il eſt ordinairement accompagné de friſſon & de tremblement, de ſoif, d'inquiétude, & des autres ſymptômes de la fièvre. Quelquefois le friſſon & le tremblement ſe font ſentir un jour ou deux avant que l'éréſipèle ſe déclare. A meſure que la maladie avance, la rougeur, l'enflure, la fièvre & les autres ſymptômes augmentent, & quelquefois même ils ſe terminent par la gangrène, à moins qu'on ne prévienne ce malheur par des remèdes convenables.

Autre eſpèce d'éréſipèle & ſes ſymptômes.

3. Il y a une autre ſorte d'éréſipèle qui eſt plus rare, & qui attaque indifféremment dans tous les temps de l'année. Elle eſt ordinairement cauſée par des excès de vins ſubtils & fumeux, ou de ſemblables liqueurs ſpiritueuſes. Elle commence par une petite fièvre qui eſt ſuivie d'une éruption de puſtules preſque ſur tout le corps; ces puſtules qui reſſemblent à des piquures d'orties, s'élèvent quelquefois en forme de petites veſſies qui diſparoiſſent bientôt après, ſe cachent ſous la peau, excitent une démangeaiſon inſupportable, & ſe montrent de nouveau dès qu'on les gratte tant ſoit peu (1).

---

(1) Les Praticiens diviſent ordinairement l'éréſipèle en deux eſpèces; ſavoir, le *vrai* ou *ſimple*, & le *faux* ou *ſcorbutique*.

Le premier cède aiſément aux remèdes convenables internes & externes, & il a ſon ſiège à la ſurface de la peau. Le ſecond dure plus long-temps, & à cauſe du vice des liqueurs, il eſt ſitué plus profondément, eſt plus difficile à guérir, & dégénère facilement en ulcère malin; c'eſt pourquoi on le ſous-diviſe encore en éréſipèle avec ulcération, & en éréſipèle ſans ulcération. L'éréſipèle avec ulcération eſt le plus dangereux, eſt ſouvent de longue durée, & ſe cicatriſe difficilement.

La fièvre éréſipélateuſe eſt quelquefois idiopathique, ou maladie primitive; quelquefois ſympathique, ou maladie ſecondaire. L'éréſipèle ſymptomatique ſuccède ſouvent à l'anaſarque, à l'aſcite, à un ictère invétéré, jaune ou noir, & emporte bientôt le malade; ſouvent auſſi il ſe joint aux bleſſures des parties nerveuſes, ſur-tout du crâne & de ſes membranes, & aux fractures des os; & dans ce cas-là il eſt dangereux. *Hoffmann*, *Med. rat. ſyſtem. tom.* 4. *part.* 1. *p.* 304, 305.

4. Pour guérir cette maladie, je trouve qu'il y a trois indications à remplir, qui sont d'évacuer d'une manière

CHAP. VI.

Traitement de l'éréſipèle.

Cet Auteur obſerve, par rapport au pronoſtic, que l'éréſipèle n'eſt pas dangereux quand il vient tout à coup, & ſans cauſer beaucoup de trouble, que c'eſt dans un bon tempérament, qu'il n'attaque point une partie principale, ni les parties nerveuſes; & qu'au moyen d'une tranſpiration plus abondante & des remèdes convenables, l'enflure ſe diſſipe ſucceſſivement dans un jour ou deux, la chaleur & la douleur ceſſent, la couleur rouge ſe change en jaune, l'epiderme ſe déchire & s'en va par écailles, & la maladie ſe termine heureuſement.

L'éréſipèle eſt même quelquefois un ſigne de ſanté; car on a vu d'autres maladies, particulièrement l'aſthme convulſif, & la colique convulſive, ceſſer par un eréſipèle qui leur ſuccédoit.

Mais lorſque l'éréſipèle eſt grand, qu'il eſt ſitué profondément, qu'il ſurvient dans un corps cacochyme, qu'il attaque une partie douée d'un ſentiment exquis, il n'eſt pas ſans danger; alors la rougeur devient livide & noire, & aboutit bientôt à une mortification funeſte, ou bien l'inflammation ne pouvant ſe réſoudre, tourne en ſuppuration, & produit des ulcères malins, des fiſtules, & la gangrène.

Dans les corps cacochymes, & dans les tempéraments en partie ſanguins & en partie phlegmatiques, l'éréſipèle laiſſe une enflure conſidérable au pied, enſorte que la cheville paroît trois fois plus groſſe qu'elle n'eſt naturellement, & cette enflure s'en va très-difficilement. Ceux qui meurent de cette maladie, périſſent d'ordinaire par une fièvre qui le plus ſouvent eſt accompagnée d'une difficulté de reſpirer, quelquefois d'un délire, quelquefois d'un aſſoupiſſement, & les malades ne vont guère au-delà du ſeptième jour.

L'éréſipèle devient extrêmement dangereux, & ſouvent mortel, quand il n'eſt pas bien traité. On l'a vu rentrer après que le malade avoit pris un vomitif & un fort purgatif, d'où s'enſuivit une inflammation d'eſtomac, & enfin la mort. La ſaignée l'a fait auſſi quelquefois rentrer, & l'a rendu vague & ambulant; ce qui étoit très-incommode. Une autre fois, ayant été répercuté à la jambe par un topique compoſé de camphre, de minium & de bol, il fut ſuivi d'une violente fièvre, d'une inſupportable douleur d'eſtomac, d'une grande difficulté de reſpirer, d'un vomiſſement bilieux, d'une perte de forces & d'appétit; ſymptômes qui ne ceſſèrent point juſqu'à ce qu'on eût rappelé l'éréſipèle à l'endroit qu'il occupoit d'abord, & cela par le moyen d'un véſicatoire, & par des antiſpaſmodiques, & de doux ſudorifiques donnés intérieurement.

Un éréſipèle à la tête ayant été traité par des répercuſſifs, des rafraichiſſants, des aſtringents, des applications trop ſpiritueuſes, & des liniments avec le camphre, cauſa un vertige, une léthargie, une eſquinancie, un délire, & une paralyſie de la langue; accidents qui ont ſouvent été funeſtes aux gens âgés & aux ſujets ſcorbutiques. Les applications rafraîchiſſantes & huileuſes, comme celles où entre le plomb, les liniments ſpiritueux, & ceux qui contiennent beaucoup de camphre, ſont également nuiſibles dans l'éréſipèle; & le font dégénérer en des ulcères d'un mauvais caractère, comme on voit par *Hildanus*, *Cent.* I. *Obſerv.* 82. *Moinichen*, *Obſerv.* II. *p.* 245. *Timæus à Guldenklee*, *Lib.* 6. *Cap.* 23.

convenable la matière peccante qui est mêlée dans le sang; d'appaiser par des remèdes rafraîchissants l'effervescence de ce liquide, de résoudre la matière qui, étant fixée dans la peau, cause la tumeur (1).

SECT. VI.

---

(1) Les indications curatives, selon Hoffmann, sont, 1°. d'entretenir la fièvre dans un état de modération, c'est-à-dire, de la diminuer si elle est trop violente, & de l'augmenter si elle est trop foible; 2°. d'adoucir l'humeur subtile & caustique qui est logée dans les parties nerveuses; 3°. de résoudre l'inflammation, & d'évacuer parfaitement la matière morbifique.

C'est une règle certaine dans la pratique, suivant l'observation du même Auteur, que dans les fièvres aiguës & accompagnées d'éruption, il faut toujours entretenir une douce moiteur, de façon que le sang se porte par un mouvement continu & uniforme à la surface du corps, & que la matière excrémentitielle qu'il entraîne soit évacuée par les pores de la peau. Ainsi on doit faire la même chose pour l'érésipèle, tant à l'égard de tout le corps, qu'à l'égard de la partie affligée; par ce moyen on adoucira la douleur, & on aidera beaucoup la résolution.

L'usage des topiques demande une extrême attention, de peur qu'ils ne nuisent, soit en répercutant l'érésipèle, soit en le changeant en ulcère. D'ailleurs, comme beaucoup de personnes ont une idiosyncrasie, c'est-à-dire, une sensibilité particulière & individuelle, sur-tout à la peau, à raison de ce qu'elle est une partie nerveuse, il faut à cause de cela une circonspection encore plus grande dans l'application des topiques dans les maladies de la peau, chaque personne ne pouvant pas supporter toutes sortes de topiques. J'ai souvent observé dans des érésipèles de la poitrine, continue le même Auteur, que l'application d'un emplâtre innocent qui avoit cent fois réussi en d'autres sujets, avoit augmenté en peu de temps l'inflammation & la douleur, lesquelles diminuoient au contraire dès qu'on avoit ôté cet emplâtre. Ainsi le plus sûr est de n'appliquer que des choses adoucissantes, comme les fleurs de camomille, de sureau, de mélilot, de fève, &c. en forme de sachet ou en poudre.

Mais si nonobstant l'usage des discussifs les plus efficaces, internes & externes, l'enflure subsiste, si la rougeur commence à se dissiper, & qu'il lui succède une couleur bleue, si la douleur est située plus profondément, si elle semble s'étendre au périoste, & que l'érésipèle tende à la suppuration, alors il faut avoir recours à des suppuratifs, mais qui en même temps puissent empêcher la putréfaction. Le diachylon simple où l'on ajoute suffisante quantité de camphre & de safran, & l'emplâtre de plomb de Barbette avec le savon, couvrant cela d'épithèmes balsamiques qui empêchent la corruption, sont des topiques fort utiles en pareil cas. Lorsque le pus est situé profondément, & occupe peu de place, il faut ouvrir la tumeur avec une lancette, & fait sortir la matière à diverses reprises, & non pas tout d'une fois; mais de peur que l'abcès, sur-tout dans les endroits glanduleux, ne dégénère en ulcère fistuleux & malin, après l'évacuation du pus, il faut y injecter une liqueur balsamique faite avec la teinture de fleurs de mille-pertuis, l'essence de baume du Pérou & de myrrhe, & quelques gouttes d'huile de térébenthine.

Voici comment je remplis ces différentes indications. Dès la première fois que je suis appellé, j'ordonne une bonne saignée du bras; & le sang qu'on tire est presque toujours semblable à celui des pleurétiques. Le lendemain, je fais prendre la potion purgative douce, dont je me sers ordinairement dans ma pratique; & si le malade a été purgé un peu copieusement, je donne à l'heure du sommeil un remède calmant, par exemple, le syrop diacode dans l'eau de fleurs de primevere, ou quelque autre narcotique semblable.

Après la purgation, je fais fomenter la partie malade avec la décoction suivante.

Lorsque l'érésipèle est fort étendu & situé profondément, & qu'il menace de la gangrène, ce que l'on connoît par sa couleur qui tire sur le rouge brun, & par la continuation des symptômes après l'éruption, alors, outre les remèdes internes qui arrêtent l'inflammation & la pourriture, comme le nitre, avec une petire quantité de camphre, il sera nécessaire d'appliquer fréquemment sur la partie affligée des linges en plusieurs doubles, trempés dans des liqueurs spiritueuses & fortifiantes, composées avec l'eau de chaux, l'eau-de-vie camphrée, le vinaigre avec la litharge, & où l'on mêlera aussi l'essence de scordium & la myrrhe.

La saignée est quelquefois nuisible dans l'érésipèle, & quelquefois utile. Si une fièvre érésipélateuse attaque des sujets pléthoriques, ou des gens accoutumés à boire des liqueurs spiritueuses, la saignée du bras convient dans le commencement de la maladie, parce qu'elle rend la circulation plus libre, & facilite l'éruption de la matière morbifique. Elle est beaucoup plus utile si l'érésipèle attaque la tête, parce qu'elle prévient des symptômes dangereux. Quelquefois, au lieu de saigner, il est à propos d'appliquer des ventouses entre les épaules; mais après la saignée il faut toujours avoir soin d'entretenir une libre & égale transpiration.

Dans l'érésipèle scorbutique qui a duré long-temps, il faut employer des remèdes propres à purifier le sang, des laxatifs & des sudorifiques, purgeant d'abord pendant quelques jours, & ensuite donnant des sudorifiques & des diurétiques pendant quelque temps, & réitérant ces remèdes alternativement plusieurs fois. La boisson ordinaire du malade doit être une décoction adoucissante faite de racines & de bois mucilagineux, avec des amers, comme la racine de chicorée & de dent de lion, & les raisins.

Pour empêcher le retour dangereux de cette maladie, le meilleur moyen est, après avoir préparé le corps par la saignée ou la purgation, ou par tous les deux, selon le besoin, de faire prendre des eaux minérales, avec un régime convenable; mais si cela est impossible, on pourra y substituer commodément la saignée, sur-tout au printemps & en automne, la purgation, & les remèdes qui purifient le sang, avec un régime convenable quant aux aliments, l'exercice, &c.

Sect. VI.

Fomentation émolliente.

Prenez *racines de guimauve & de lis, de chacune deux onces; feuilles de mauve, de ſureau & de bouillon-blanc, de chacune deux poignées; fleurs de mélilot, ſommités de millepertuis & de petite centaurée, de chacune une poignée; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once : faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau que vous réduirez à trois livres; coulez la liqueur, & ajoutez ſur chaque livre trois onces d'eau-de-vie.*

On trempera dans cette liqueur un morceau de flanelle, & l'ayant exprimé, on l'appliquera chaudement deux fois le jour ſur la partie malade. Après avoir ainſi fomenté cette partie, on ſe ſervira de la mixture ſuivante.

Mixture ſpiritueuſe.

Prenez *eau de vie, une demi-livre; thériaque, deux onces; poivre long & cloux de girofle, tous deux en poudre bien fine, de chacun deux gros : mêlez tout cela; & après y avoir trempé un papier brouillard, couvrez-en la partie malade* (1).

(1) La pratique d'aujourd'hui ne s'accommode pas en pareil cas d'un remède ſi chaud & ſi violent; qui eſt plus propre à augmenter l'inflammation & la douleur, qu'à l'adoucir, du moins dans un éréſipèle ſimple. Heiſter recommande une poudre digeſtive faite avec les fleurs de ſureau, la racine de réglifſe, la craie préparée, la céruſe & la myrrhe, mêlées enſemble en quantité égale, & auxquelles on ajoute un peu de camphre. On enferme cette poudre dans du papier brouillard, ou dans un linge, & on l'applique chaude ſur la partie malade. Il recommande auſſi la poudre de Minſicht contre l'éréſipèle, & en vante l'efficacité.

Entre les remèdes liquides, il obſerve que l'eau-de-vie camphrée, ſeule, ou mêlée avec la thériaque & le ſafran, & appliquée chaude par le moyen d'un papier brouillard, ou d'une compreſſe de linge trempée dedans, fait merveilles dans le cas préſent; & il dit d'après ſa propre expérience, que l'eau de chaux & l'eau-de-vie camphrée, mêlées enſemble, & appliquées de la même manière, ſont un excellent remède. *Heiſter, Inſt. chirurg. Part.* 1. *Lib.* 4. *Cap.* 6. *p.* 292.

Voici un exemple d'un éréſipèle des plus violents & des plus étendus qu'on ait peut-être jamais vu. Une perſonne d'un moyen âge, d'un tempérament chaud & bilieux, & un peu replette, ayant perdu pendant quelque temps l'uſage d'un de ſes bras, je ne me ſouviens pas pourquoi, on lui conſeilla de le fomenter avec une liqueur chaude & ſtimulante, & d'y appliquer un liniment chaud & nervin pour lui rendre le mouvement; mais dès qu'elle eut commencé l'uſage de ces remèdes, qui toutefois ne la ſoulagèrent point, il ſurvint au bras malade un éréſipèle qui de-là gagna l'épaule & un côté du viſage, & s'étendit enſuite ſur tout un côté du cou & du tronc, tant devant que derriere. Les parties affligées étoient ſi ſenſibles & ſi douloureuſes, qu'elles ne pouvoient ſouffrir la moindre fomentation,

Régime.

5. Je n'accorde au malade pour sa nourriture que des décoctions d'orge ou d'avoine avec des pommes cuites; sa boisson est de la bière très-légère, & je veux que tous les jours il soit levé pendant quelques heures. Par cette méthode, la fièvre & les autres symptômes cessent d'ordinaire en très-peu de temps; mais, s'ils ne cessent pas, je fais une seconde saignée: on est quelquefois obligé d'en venir à une troisième, savoir, lorsque le sang est mauvais & la fièvre violente; mais il faut toujours mettre entre chaque saignée un jour d'intervalle.

Les jours qu'on ne saigne pas le malade, on lui donne un lavement avec le lait & le syrop violat, & on lui fait prendre à chaque heure du jour des juleps rafraîchissants, dont j'ai parlé dans la curation des rhumatismes, & qui sont préparés avec l'eau de nénuphar, &c. Le plus souvent une seule saignée faite de bonne heure, & ensuite une purgation, suffisent pour guérir la maladie.

L'éréspèle qui ressemble à des piquures d'orties, & qui est accompagné de démangeaison, doit être traité de même, si ce n'est qu'on n'est pas obligé d'y employer tant de topiques.

Certaines maladies cutanées demandent un autre traitement.

6. Mais, quoique l'érésipèle, & même la plupart des maladies qui attaquent la peau, & qui sont accompagnées de quelque éruption, pourvu qu'elles ne soient pas des maladies chrôniques, cèdent aisément à cette méthode, savoir, à la saignée & à la purgation réitérée; il y en a cependant quelques-unes qui demandent un traitement tout à fait différent, & où ni les saignées, ni les purgations réitérées, ni les poudres absorbantes, destinées à adoucir le sang, ne sont d'aucune utilité, à cause de certaines matières récrémentitielles d'un mauvais caractère, qui sont engagées intimement dans le tissu de la peau, & qui ne peuvent en aucune façon en être délogées, sinon par des

quelque émolliente & quelque anodyne qu'elle fût, & la maladie étoit accompagnée d'une violente fièvre, de beaucoup de soif & d'agitation; néanmoins elle céda plus tôt qu'on espéroit aux saignées réitérées, aux doux purgatifs délayants bus copieusement, aux remèdes nitreux, aux cataplasmes émollients souvent renouvellés, & composés principalement avec l'écorce de sureau bouillie dans le lait, où l'on ajoutoit un peu d'onguent de sureau.

On espéroit qu'une inflammation si considérable ranimeroit la chaleur naturelle du bras, & lui rendroit en quelque manière son mouvement; mais cela n'arriva point, & le bras demeura aussi immobile qu'auparavant.

SECT. VI.

Quel est ce traitement.

remèdes propres à donner de la force & de la vigueur au sang, & capables par conséquent, d'ouvrir les pores de la peau. Aussi, dans les démangeaisons violentes, & dans d'autres maladies cutanées de ce genre, & invétérées, j'ai employé avec beaucoup de succès les remèdes suivants.

Bol sudorifique.

Prenez *thériaque d'Andromaque, demi-gros; électuaire d'œuf, un scrupule; racine de serpentaire de Virginie réduite en poudre très-fine, quinze grains; bezoard oriental, cinq grains; syrop d'écorce de citron, quantité suffisante: formez de tout cela un bol qui sera donné le matin à jeun, & le soir à l'heure du sommeil pendant vingt-un jours; & le malade boira par-dessus six cuillerées du julep suivant.*

Julep cordial.

Prenez *eau de chardon béni, six onces; eau épidémique, & eau thériacale distillée, de chacune deux onces; syrop d'œillets, une once: mêlez cela pour un julep.*

7. Tous les matins, après avoir pris ce remède, il faudra que le malade sue dans son lit pendant une heure ou deux, ou plutôt qu'on le tienne durant ce temps-là dans une légère moiteur, en le couvrant plus qu'à l'ordinaire. Après les vingt-un jours, si les pustules ne s'évanouissent pas, on frottera les parties malades avec le liniment suivant.

Liniment détersif.

Prenez *onguent de racine de patience sauvage, deux onces; onguent pomatum, une once; fleurs de soufre, trois gros; huile de bois de Rhodes, un demi-scrupule: mêlez tout cela pour un liniment.*

Saignée & purgation doivent précéderces derniersremèdes

Mais il ne faut user de ces derniers remèdes, qu'après avoir saigné & purgé le malade; & si la saignée & la purgation ne suffisent pas seules pour la guérison entière, du moins elles garantiront de la fièvre que l'usage des remèdes échauffants qu'on emploie ensuite, ne manqueroit pas de causer.

Eruption moins fréquente, & son traitement.

8. Il y a une autre espèce d'éruption moins fréquente, & qui ne demande absolument aucune sorte d'évacuation. Elle paroît quelquefois sur les autres parties du corps, mais le plus souvent sur la poitrine, & elle se fixe dans un endroit par une tache fort large qui s'élève à peine au-dessus de la peau, qui est furfureuse, & qui fournit des écailles jaunâtres. Tant que cette tache subsiste, le malade se porte assez bien; mais quand elle s'évanouit, comme cela arrive souvent, il est légérement indisposé; son urine

devient trouble, & d'un rouge qui tire ſur le jaune.

Ce mal ſe guérit par les mêmes remèdes que l'on emploie dans la démangeaiſon violente & opiniâtre, ſi ce n'eſt qu'il n'y faut point d'évacuations; mais il eſt abſolument néceſſaire d'accorder au malade l'uſage du vin & des viandes faciles à digérer, & tous les rafraîchiſſants y ſont plus nuiſibles qu'utiles. Cependant on ne ſauroit quelquefois venir à bout de cette éruption qu'en faiſant boire long-temps des eaux ferrugineuſes (1).

CHAPITRE VII.

De l'Eſquinancie.

En quel tems l'eſquinancie attaque, & qui principalement.

1. Cette maladie arrive dans tous les temps de l'année, & ſur-tout entre le printemps & l'été. Elle attaque particulièrement les jeunes gens, & ceux d'un tempérament ſanguin, mais ſur-tout les rouſſeaux, comme je l'ai pluſieurs fois obſervé (2). Le mal commence par un

Ses ſymptômes.

(1) Entre les eſpèces particulières d'éréſipèle, il y en a un que peu de modernes ont connu, & dont les anciens n'ont pas beaucoup parlé; Pline le nomme *zoſter*, & nous *zona*, c'eſt-à-dire, *ceinture*. En effet, il environne le corps comme une ceinture immédiatement au-deſſus du nombril, & de la largeur ordinairement de pluſieurs travers de doigts. Il eſt accompagné d'une chaleur violente & d'une éruption de puſtules pointues qui ſont brûlantes comme du feu. C'eſt un mal dangereux, & quelquefois mortel. Mais le plus redoutable de tous les éréſipèles, eſt celui qui vient au-deſſous de la poitrine, & aux parties voiſines du cœur, ou aux mains, & d'autres parties fort ſenſibles, ou à des gens âgés & cacochymes, & qui ont perdu leurs forces, ou dans des fièvres malignes & peſtilentielles : alors il devient bientôt livide, enſuite noir, & le malade ne tarde guère à périr.

Platérus décrit cette ſorte d'éréſipèle au ſecond volume de ſes œuvres, pag. 23, ſous le nom de *tache large*. Langius, dans ſon épître 110, montre par deux exemples combien il eſt dangereux. Tulpius, dans ſes *obſervations médicinales*, *Liv.* 3. *Chap.* 45, décrit ſous le nom de *Herpes exedens præcordia*, une maladie qui ſemble être la même que celle-ci. Elle a été une fois guérie en quinze jours par l'uſage des doux diaphorétiques pris intérieurement, & de l'huile d'œuf appliquée extérieurement.

(2) Hoffmann définit l'eſquinancie » une inflammation du goſier, » accompagnée d'une douleur brûlante, d'une enflure, d'une rou- » geur, d'une difficulté de reſpirer & d'avaler, avec une fièvre pro- » venant d'une ſtagnation du ſang, ou d'une ſéroſité âcre & viſ-

Sect. VI. frisson qui est suivi de fièvre, à laquelle succède bientôt la douleur, l'inflammation & l'enflure du pharynx, de la luette, des amygdales & du larynx; ensorte que le malade ne peut ni avaler ni respirer, & qu'il est prêt à suffoquer.

» queuse qui séjourne dans les vaisseaux sanguins ou lymphatiques, » laquelle fièvre est très-dangereuse «.

Pour avoir une idée juste de cette maladie, il faut remarquer principalement son siège qui est dans son gosier, sur tout dans les parties qui forment le pharynx & le larynx, & qui sont en grand nombre, d'un grand usage & très-sensibles, comme, par exemple, la racine de la langue, avec l'os hyoïde, les conduits des narines qui s'ouvrent dans la bouche, la partie supérieure de l'œsophage, les muscles internes & externes du pharynx & du larynx, qui sont au nombre de treize, les glandes amygdales, les muscles qui font mouvoir les mâchoires, les petits rameaux des vaisseaux sanguins & lymphatiques, & les nerfs.

Suivant donc que l'inflammation attaque les unes ou les autres de ces parties, elle est plus ou moins violente, & prend aussi différents noms. La plus ancienne & la plus générale division de l'esquinancie, est en interne & externe, ou en occulte & manifeste. L'esquinancie interne a son siège dans les téguments internes nerveux & musculaires du gosier; c'est pourquoi on n'apperçoit extérieurement ni enflure, ni inflammation, soit au cou, soit dans la bouche; mais il y a une chaleur interne & une fièvre aiguë; & lorsque la maladie est violente, il y a une difficulté de respirer & d'avaler, & le danger est grand. L'esquinancie externe s'étend vers les yeux, & occupe principalement les parties externes, soit musculaires, soit glanduleuses, les amygdales, la racine de la langue, la luette, & elle se guérit aussi plus aisément.

La plus violente & la plus dangereuse espèce d'esquinancie, si on la considère par rapport aux parties affectées, est celle qui a son siège dans les muscles internes du larynx, & dans laquelle il ne paroît point de rougeur extérieurement, soit à la partie antérieure, soit à la partie postérieure du cou; mais il y a intérieurement une douleur brûlante: non-seulement la parole se perd à cause de la contraction du larynx, mais il y a aussi difficulté de respirer, & quelquefois même la respiration devient tout à fait impossible, & cela en si peu de temps, que le malade périt en vingt-quatre heures, ou le troisième jour. Cette espèce d'esquinancie est appellée par les Grecs *cynanché*. Celle qu'ils nomment *synanché*, occupe les muscles internes du pharynx, & il n'y a pareillement aucun signe extérieur d'enflure ni de rougeur, mais il y a une plus grande difficulté d'avaler que de respirer, & souvent les liquides sont rejetés avec violence par les narines. L'inflammation qui attaque les muscles externes du pharynx, est appellée par les anciens *parasynanché*; celle qui attaque ceux du larynx, *paracynanché*.

Les praticiens divisent l'esquinancie en vraie & en fausse. L'esquinancie vraie provient d'une stagnation du sang, & la fausse d'une collection inflammatoire de sérosité dans le gosier & les parties internes du cou. La première est une maladie aiguë, & elle est toujours

L'esquinancie est extrêmement dangereuse, car elle en lève quelquefois le malade en peu d'heures; savoir, lorsqu'il se jette sur les parties que nous avons nommées, une grande quantité de matière fébrile, & qu'on n'emploie pas de bonne heure les remèdes capables de prévenir l'orage.

---

accompagnée de frisson & de fièvre. La seconde est accompagnée d'une fièvre lymphatique & catarrhale, plutôt que d'une fièvre aiguë. Dans l'esquinancie vraie, il y a non-seulement une douleur brûlante & pongitive, qui se fait sentir dans les parties internes du gosier, mais encore la langue paroît gonflée de sang, & d'un rouge obscur; le visage est pareillement rouge, les artères temporales battent fortement, & quelquefois il suivent des défaillances; & si la maladie est fort violente, il y a une grande difficulté de respirer, une anxiété & une agitation extrême, & une froideur des extrémités; ainsi elle est très-dangereuse, & demande un prompt secours. L'esquinancie fausse n'a pas des symptômes si violents, elle est moins dangereuse, pourvu qu'on la traite comme il faut.

On peut encore diviser l'esquinancie en sèche & brûlante, & en humide ou pituiteuse. La première est produite par le sang, & se trouve accompagnee d'une fièvre très-aiguë, comme nous l'avons remarqué de l'esquinancie vraie. La seconde est plutôt chronique, & accompagne les fièvres catarrhales. Elle est très-commune dans les sujets cachectiques & scorbutiques; elle tapisse la langue & le gosier d'une mucosité épaisse & gluante, & elle est accompagnée d'une haleine puante.

Toutes ces espèces d'esquinancie doivent être distinguées des autres maladies du gosier. L'esquinancie vraie & sèche, ne doit pas être prise pour cette inflammation pituiteuse de la bouche & de l'œsophage, qu'on nomme en latin *prunnella alba*; car dans celle-ci la langue & toutes les parties du gosier sont tapissées d'une mucosité blanche, la langue est couverte de fentes douloureuses, avec une grande chaleur qui s'étend jusques dans la poitrine. Cet accident arrive souvent dans les fièvres malignes, & il est ordinairement d'un mauvais augure, parce qu'il indique une inflammation actuelle de l'estomac & de l'œsophage. Toute inflammation du gosier n'est pas non plus une esquinancie, mais seulement celle qui est accompagnée de fièvre & d'une difficulté de respirer & d'avaler.

Souvent aussi l'esquinancie est symptomatique; car elle peut survenir dans une diarrhée & une dyssenterie, sur-tout si on a arrêté mal à propos l'évacuation, ou dans le cas d'un éréspèle rentré, ou dans une goutte répercutée par des remèdes externes, ou dans la petite verole, ou dans les fièvres malignes & pestilentielles, & toujours avec grand danger.

Elle est quelquefois épidémique; ce qu'on doit attribuer à une mauvaise disposition de l'air, & alors elle est ordinairement accompagnée de malignité. Elle survient ainsi après une longue durée d'un temps humide ou pluvieux, au printemps, ou en automne.

Quant au pronostic, l'esquinancie est fort dangereuse, tant parce qu'elle est souvent jointe à une fièvre aiguë, que parce qu'elle menace

Sect. VI.

Traitement.

2. Pour traiter cette maladie, je faigne d'abord copieufement du bras, & enfuite fous la langue. Je fais toucher de temps en temps les parties enflammées avec le miel rofat & l'efprit de foufre mêlés enfemble jufqu'à une forte acidité; & j'ordonne le gargarifme fuivant, dont on fe fervira, non pas à la manière ordinaire, en l'agitant dans la bouche, mais en le retenant long-temps, jufqu'à ce qu'il s'échauffe; pour lors on le rejettera, & on réitérera de temps en temps la même chofe.

Gargarifme.

Prenez des eaux de plantain, de rofes rouges & de frai de grenouilles, de chacune quatre onces; trois blancs d'œufs battus; fucre candi, trois gros. Mêlez tout cela pour un gargarifme.

Je fais ufer chaque jour, de l'émulfion rafraîchiffante décrite dans le traitement de la pleuréfie, ou de quelque autre femblable.

3. Le lendemain matin, en cas que la fièvre & la difficulté d'avaler ne foient pas diminuées, je réitere la faignée du bras, remettant la purgation au jour fuivant. Mais fi la fièvre & la difficulté d'avaler font diminuées, je donne auffi-tôt un doux purgatif : l'expérience m'ayant appris qu'il n'eft rien de fi utile & de fi néceffaire après la faignée, que de purger.

---

de fuffoquer le malade. Ce dernier accident eft fur-tout à craindre lorfque le mufcle thyroarithenoïdien, qui fert à fermer le larynx, eft attaqué. C'eft un mauvais figne quand l'enflure des parties externes s'évanouit tout à coup, & qu'en même temps les fymptômes augmentent au lieu de diminuer; car la maladie fe jette alors fur quelque partie nerveufe, attaque le cerveau, & caufe le délire & des convulfions; ou fe jette fur les poumons, & caufe une péripneumonie mortelle, comme témoigne Hippocrate dans fes aphorifmes, fection V, aph. X. Mais lorfque la difficulté de refpirer diminue, que la douleur & la rougeur font plus extérieures, & fe diffipent peu à peu, cela fignifie que la maladie fe terminera heureufement; finon elle aboutit à un abcès, ou menace de la mort. Si elle aboutit à un abcès, & que le pus tombe dans les bronches & les poumons, l'événement eft fort incertain, comme témoigne Foreftus, liv. 14, obfervation 24. Si elle menace de la mort, cela eft annoncé par une écume à la bouche, une enflure confidérable, une rougeur obfcure de la langue, une froideur des extrémités, un ferrement de poitrine, une anxiété, un pouls dur, convulfif & intermittent.

L'efquinancie fymptomatique eft dangereufe, & très-difficile à guérir, à caufe de la foibleffe du malade, & de la virulence de la matière morbifique. Voyez *Hoffmann, med. rat. fyft. tom. 4, part. 1, p. 389 jufq.* 395.

Si la fièvre & les autres symptômes persévèrent après la purgation, ce qui est très-rare, il faut encore réitérer la saignée du bras, & appliquer sur la nuque du cou un grand & puissant emplâtre vésicatoire. Pendant toute la maladie, on donne tous les matins, excepté les jours de purgation, un lavement rafraîchissant & émollient.

Régime.

4. La viande & les bouillons de viande seront absolument interdits au malade. On le nourrira de décoctions d'orge ou d'avoine & de pommes cuites, & d'autres choses semblables; il boira de la tisanne d'orge ou de la petite bière, & il demeurera chaque jour hors du lit pendant quelques heures; car la chaleur du lit ne fait qu'augmenter la fièvre & les autres symptômes que je cherche à combattre par ma méthode.

Comment il faut traiter l'esquinancie symptomatique.

Mais il est important d'observer que l'esquinancie, qui est simplement un symptôme de la fièvre stationnaire, doit être traitée par la même méthode que la fièvre primordiale dont elle dépend, c'est-à-dire, par les diaphorétiques, ou par toute autre méthode qui convient à cette fièvre primordiale (1).

---

(1) Hoffmann observe que le traitement de cette redoutable maladie diffère selon ses différentes espèces, & selon les différentes causes qui la produisent : ainsi, lorsqu'il y a des signes manifestes d'une stagnation considérable du sang dans la tête, ce qui augmente l'inflammation, & produit des symptômes funestes, le premier & le principal soin du Médecin, doit être d'en détourner le sang qui s'y porte avec impétuosité, ce qui se fait très-bien en ouvrant la veine la plus proche. La saignée à la jugulaire soulage très-promptement. Mais si on ne peut la faire, il faut d'abord saigner du bras, & ensuite sous la langue. Si la maladie vient du séjour d'une humeur âcre dans les nerfs du gosier & les tuniques de larynx, sans qu'il y ait de pléthore manifeste, les scarifications au cou & au menton, ou l'application des sangsues sont plutôt indiquées. Et lorsque dans des sujets cacochymes & pituiteux, il y a aux parties extérieures du cou une enflure causée par une abondance de sérosité visqueuse, & que la douleur & l'inflammation sont légères, les scarifications au cou & aux épaules doivent être préférées à la saignée.

Enfin, il faut évacuer les humeurs par en bas. Les doux laxatifs en forme liquide sont ici les meilleurs; par exemple, une décoction de deux onces de manne, & d'un gros demi & de nitre antimonié dans dix onces de petit lait. Cette décoction non-seulement purge les humeurs, mais encore adoucit leur âcreté & leur salure. Mais si le malade ne peut rien prendre par la bouche, il faut donner un lavement fait avec le lait, le miel, l'huile d'amandes douces, le sel commun & le nitre.

Le trop de sang étant ainsi diminué, & les mauvaises humeurs évacuées, il faut avoir soin de résoudre par des remèdes internes &

SECT. VI.

5. Il y a d'autres fièvres qui doivent être mises au nombre des *intercurrentes*, & que pour l'ordinaire on ne regarde pas comme des fièvres, parce qu'elles ont une manière particulière de se terminer, & qu'elles aboutissent à tel ou tel symptôme; cependant elles sont originairement de véritables fièvres, & les maladies dont elles tirent leur nom, ne sont proprement que des symptômes qui les terminent. Je ne parlerai maintenant que de deux de ces maladies, savoir, de l'hémorrhagie du nez, & de l'hémoptysie ou crachement de sang.

Saignement du nez, & ses symptômes.

6. L'*hémorrhagie du nez* ou *saignement du nez*, arrive en toute saison; il attaque principalement les personnes qui ont un sang bouillant, mais qui sont d'un tempérament foible, & plutôt dans le déclin de l'âge que dans la première jeunesse. Il commence le plus souvent avec des signes de fièvre, mais qui disparoissent dès que le sang

---

externes convenables, le sang ou la sérosité qui séjourne dans les vaisseaux, & en même temps de tempérer la chaleur de la fièvre. A cela servent les mixtures diaphorétiques & légérement anodynes données fréquemment, & les délayants bus en grande quantité.

Quant aux remèdes externes, quelques-uns doivent être employés en forme de gargarisme, & d'autres appliqués sur le gosier & le cou, afin de diminuer la douleur & la chaleur inflammatoire, d'adoucir l'âcreté des humeurs, & de résoudre les fluides qui séjournent. Lorsqu'il y a beaucoup de chaleur & de douleur, je ne conseille pas d'injecter des gargarismes avec une seringue; il suffit de laver de temps en temps la bouche avec une liqueur convenable & chaude. Le rob ou le syrop de mures, le syrop de pavots rouges ou de violettes, le mucilage de semence de coing, la crême d'orge, le nitre, le sel de prunelle, l'esprit de nitre dulcifié sont utiles pour cet effet. On peut varier ces remèdes suivant les circonstances, & les mêler avec du lait, ou avec une décoction de réglisse & de figues, ou avec de l'eau de gruau. Une quantité convenable d'une mixture d'huile fraîche d'amandes douces, de blanc de baleine, de safran, & de syrop de violettes, donnée dans de l'eau de gruau, & tenue quelque temps dans la bouche, est aussi fort utile en ce cas-là.

Les remèdes qu'on applique le plus souvent sur le gosier & sur le cou sont des cataplasmes préparés avec des drogues anodynes & résolutives, telles que les fleurs de sureau, de mélilot, de camomille & de bouillon blanc; les oignons de lis, les figues, le safran, les graines d'anis & de fenouil, la farine de graine de lin, auxquelles on ajoute quelquefois du nid d'hirondelle, & de l'album græcum, comme spécifiques. Les emplâtres adoucissants & émollients sont bons aussi pour cela, comme le diachylon simple, l'emplâtre de mélilot ramolli avec l'huile d'amandes douces, ou rendu plus efficace en y mêlant le blanc de baleine, le safran & le camphre.

Dans l'usage des remèdes externes, il faut avoir égard aux différentes sortes d'inflammations du gosier, & y approprier les remèdes;

coule par les narines, & il reste seulement de la douleur & de la chaleur à la partie antérieure de la tête. Le sang coule d'abord pendant quelque temps, puis il s'arrête; ensuite il recommence à couler, & cela à diverses reprises, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrête entièrement ou de lui-même, à cause de la quantité que le malade en a perdue, ou par la force des remèdes; ensorte néanmoins que le malade est tous les ans en danger de retomber, s'il vient à s'échauffer par l'usage des liqueurs spiritueuses, ou de quelqu'autre manière.

Comment il faut le traiter.

7. Le but que je me propose dans le traitement de cette hémorrhagie est d'appaiser par tous les moyens possibles la trop grande chaleur & l'ébullition du sang, qui sont cause de l'extravasation de cette liqueur, & de produire en même temps une révulsion.

---

ainsi dans les inflammations douloureuses & brûlantes de cette partie, le julep de roses avec le nitre & un peu de camphre est très-utile. La gélée de corne de cerf y est encore excellente. Si le gosier est sec & brûlant, la langue enflée, la respiration & la déglutition difficiles, le looch suivant est convenable.

Prenez blancs d'œufs battus, deux onces; eau rose, une once; syrop de grenades & de mures, de chacun demi-once; sel de prunelle, douze grains. Mêlez tout cela ensemble.

On frottera le cou & le gosier avec le liniment suivant.

Prenez huile d'amandes douces, une once; huile de pavots blancs, deux gros; camphre, un demi-gros. Mêlez tout cela ensemble selon l'art.

Dans une esquinancie occulte, interne, & accompagnée de grande chaleur, il faut se laver souvent la bouche avec du lait seul, ou de la crême, ou bien en y ajoutant du sel de prunelle & du syrop de pavot rouge, & boire fréquemment du petit lait.

Dans l'inflammation de l'œsophage qui arrive souvent dans les fièvres malignes, il est bon de donner intérieurement la poudre suivante avec une émulsion d'amandes douces, & d'en tenir un peu dans la bouche.

Prenez sucre, une once; nitre, un gros; camphre, trois grains. Faites de tout cela une poudre.

La douleur inflammatoire qui vient d'une sérosité âcre & saline qui séjourne dans les parties glanduleuses du gosier, & qui est accompagnée de rougeur, & d'une évacuation abondante de salive, mais sans fièvre, se dissipe très-bien au commencement, en se gargarisant la bouche & le gosier avec du vin du Rhin.

Lorsqu'il tombe une grande quantité d'humeur pituiteuse & viciée sur les glandes du palais & du gosier, les doux purgatifs & les gargarismes détersifs doivent être souvent mis en usage.

SECT. VI.

Pour cela, je fais plusieurs copieuses saignées du bras, & le sang que l'on tire est toujours de même couleur que celui des pleurétiques; j'ordonne un régime rafraîchissant & incrassant. La boisson du malade est de l'eau laiteuse, c'est-à-dire, trois parties d'eau & une partie de lait bouillies ensemble, & cela se boit froid. La nourriture consiste en des pommes cuites, des décoctions d'orge & autres choses semblables; mais j'interdis la viande & les bouillons de viande. J'ordonne aussi des juleps rafraîchissants & incrassants, & les émulsions qui ont été décrites ci-dessus, en parlant des maladies inflammatoires. Je veux que le malade demeure chaque jour levé pendant quelque temps, sans jamais y manquer; & tous les soirs à l'heure du sommeil je lui fais prendre une dose de syrop diacode, afin d'arrêter l'impétuosité du sang.

Mais comme les hémorrhagies du nez sont souvent accompagnées d'une lymphe âcre, qui, étant mêlée avec le sang, en augmente l'agitation, ma coutume, outre l'usage de la saignée révulsive & des remèdes rafraîchissants, est de donner un doux purgatif, même dans le fort de la maladie. Quand l'opération du purgatif est finie, je donne un narcotique en plus grande dose qu'à l'ordinaire; & lorsque l'hémorrhagie a cessé entièrement, je purge une seconde fois.

8. Pour ce qui est des applications extérieures, ce sont des compresses trempées dans de l'eau froide, où l'on a dissous du cristal minéral; lesquelles étant légérement exprimées s'appliquent sur la nuque, & tout autour du cou plusieurs fois le jour.

De plus, après les évacuations générales, on peut appliquer la liqueur suivante (1).

Liqueur styptique.

Prenez *vitriol de Hongrie & alun, de chacun une once; phlegme de vitriol, demi-livre. Faites bouillir le tout jusqu'à parfaite dissolution. Quand la liqueur sera refroidie, filtrez-la, & la séparez des cristaux qui s'y seront formés. Ajoutez-y ensuite une douzième partie d'huile de vitriol. Trempez bien dans cette liqueur une tente de vieux linge; introduisez-la dans la narine d'où sort le sang, & laissez-l'y deux jours.*

On peut aussi, en appliquant des linges trempés dans cette liqueur, arrêter toutes sortes d'hémorrhagies qui viennent des parties extérieures.

(1) Voyez *sect.* 1, *chap.* 4, *num.* 48.

9. L'*hémoptysie* arrive entre le printemps & l'été, & aux personnes d'un tempérament chaud, mais qui sont peu robustes & qui ont des poumons foibles, & plutôt aux jeunes gens qu'aux vieillards. Cette maladie est à peu près de même nature que l'hémorrhagie du nez; car elle est pareillement une fièvre qui se termine par une évacuation critique. Toute la différence est que dans l'hémorrhagie du nez, le sang trop agité s'ouvre un passage par les vaisseaux du nez, & que dans l'hémoptysie il sort par ceux du poumon. Et comme dans celle-là, tandis que l'écoulement dure, on sent une douleur & une chaleur à la partie antérieure de la tête; de même dans celle-ci on ressent une douleur & une chaleur à la poitrine, avec une certaine foiblesse.

Description de l'hémoptysie.

Le traitement de l'hémoptysie est aussi, à peu près, le même que celui de l'hémorrhagie du nez, si ce n'est qu'il ne faut pas tant purger; car les purgations fréquentes jetteroient aisément le malade dans la phthisie. Mais les saignées fréquentes, les lavements quotidiens, le syrop diacode pris à l'heure du sommeil, le régime rafraîchissant & incrassant, & les remèdes de même nature, auront tout le succès qu'on peut attendre.

Comment il faut la traiter.

10. Voilà toutes les observations que j'ai faites jusqu'à présent sur les différentes espèces de fièvres & sur leurs symptômes. Voilà leur histoire, que j'ai écrite avec toute la bonne foi & la sincérité possible, sans m'attacher à aucune hypothèse. Ce ne sont pas mes idées & mes imaginations que je propose au public, mais les phénomènes naturels des fièvres. J'y ai joint avec la même fidélité la manière de les traiter.

Vérité des observations de l'auteur.

Que si le desir extrême de découvrir & d'établir une méthode plus sûre de guérir les maladies, m'a engagé dans des routes nouvelles & inconnues auparavant, j'espère que les habiles gens ne m'accuseront pas pour cela de témérité, & ne me feront pas un crime, si je suis plutôt mon propre jugement que les sentiments des autres. Les heureux succès que j'ai eus dans ma nouvelle méthode, justifient mon entreprise; & les expériences de ceux qui viendront après moi, feront assez voir que je n'ai rien avancé que de vrai.

11. On ne sauroit assurément s'appliquer avec trop de soin à combattre des maladies aussi redoutables que les fièvres, lesquelles font une guerre continuelle au genre-humain, n'épargnent ni vieux ni jeunes, ni forts ni foi-

Les fièvres détruisent les deux tiers du genre-humain.

bles, & enlèvent au moins les deux tiers des hommes; ſans parler de ceux qui périſſent chaque année de mort violente; & toutes les méthodes propoſées avec tant de confiance, & avec de ſi magnifiques promeſſes, dans les livres des médecins ſpéculatifs, toutes ces méthodes, dis-je, qui ne ſont que des fruits de l'imagination, & de ſavantes chimères, ne ſervent pas davantage pour la guériſon des maladies dont il s'agit, que ſi on n'y faiſoit rien du tout, & qu'on les abandonnât entièrement à la nature.

Si donc j'ai contribué de quelque choſe à faciliter la guériſon des fièvres, comme je crois pouvoir m'en flatter, ſans qu'on m'accuſe de préſomption, j'aurai obtenu la fin que je me propoſois, & je me trouverai bien récompenſé des peines & des travaux que j'ai eſſuyés pour le ſervice du prochain.

Voilà à peu près les principales choſes que j'ai découvertes, ou du moins que j'ai pu réduire en méthode, touchant les fièvres & leurs ſymptômes, juſqu'au jour préſent trentième décembre 1675, auquel j'écris ceci.

LETTRES
DE
DIFFÉRENTS DOCTEURS
EN MÉDECINE
A
THOMAS SYDENHAM,
AVEC LES RÉPONSES.

LETTRE
DE
ROBERT BRADY,

Docteur & Professeur Royal en Médecine dans l'Université de Cambrige,

A

THOMAS SYDENHAM.

MONSIEUR,

NOUS n'avons eu jusquà présent aucun Médecin qui ait examiné comme il faut l'action & l'influence de l'air sur le corps humain, & la part qu'il a dans la conservation de notre vie; aucun qui ait remarqué son pouvoir dans la fermentation & la circulation du sang, & dans l'exercice de tous nos mouvements. Quant à la nature de l'air, &

aux différentes altérations & changements qui lui arrivent; & que vous appelez, avec raiſon, *conſtitutions*, les Médecins & les Auteurs de l'Hiſtoire Naturelle, loin d'avoir fait ſur cette matière les recherches néceſſaires, n'en ont pas même touché la moindre choſe.

Comme l'air s'inſinue dans toutes les parties du corps, même les plus reculées, il eſt impoſſible qu'il ne communique pas au ſang & aux humeurs les altérations & les changements que lui cauſent les matières dont il eſt impregné. De-là vient que tel ou tel vice de la conſtitution de l'air produit très-ſouvent tel ou tel vice dans le ſang. Ainſi, c'eſt avec beaucoup de raiſon, que vous avez fait des obſervations médicinales ſur l'hiſtoire de la Curation des Maladies aiguës, ſelon les diverſes conſtitutions des années & des ſaiſons; puiſque dans les choſes que vous avez dites là-deſſus, on voit très-bien quelle eſt l'action de l'air ſur le ſang, ſur les humeurs, & principalement ſur les eſprits animaux, ſi toutefois l'air n'eſt pas lui-même la matière des eſprits. Et je ſuis perſuadé que d'obſerver la nature des fièvres par rapport à la température des années où elles règnent, c'eſt le meilleur, & peut-être l'unique moyen de les traiter comme il faut. Continuez donc, Monſieur, votre travail; & s'il vous reſte encore quelques obſervations ſur les fièvres des dernières années qui viennent de s'écouler, faites-en part au public : vous rendrez en cela un très-grand ſervice au genre humain.

Dans la première ſection de votre ouvrage, chapitre V, vous avez dit quelque choſe de l'uſage du quinquina, & de la façon de le donner. Je ſais des Médecins célèbres qui le donnent en grandes doſes, & réitérées fréquemment; d'autres qui en font des extraits, des infuſions, & de ces infuſions des juleps & des émulſions, & qui aſſurent qu'ils guériſſent par-là non-ſeulement les fièvres intermittentes, mais encore certaines fièvres aiguës. Le quinquina eſt, ſans contredit, un grand remède pour la guériſon des fièvres intermittentes. Voici environ vingt ans que je le donne ſous différentes formes, & différentes préparations, & toujours avec un très-grand ſuccès. Si vous ſavez quelque choſe de particulier ſur l'uſage de cette écorce, ou ſi l'expérience vous découvre quelque choſe de mieux dans la ſuite, je vous prie de vouloir en faire part au public.

Dans le traitement du rhumatiſme, vous avez propoſé comme néceſſaire la ſaignée fréquente & copieuſe. Je de-

mande donc si on ne pourroit pas trouver une méthode plus douce, & qui, en épargnant davantage le sang, fût en même temps aussi efficace. En donnant les éclaircissements que je vous demande, vous ne manquerez pas d'être attaqué par les traits malins de la satyre & de l'envie, & votre réputation ne sera pas plus épargnée qu'autrefois. Mais ceux qui vous attaqueront, seront toujours également l'objet de la haine & du mépris des honnêtes gens.

Quant à ceux qui ont un desir sincère de connoître l'histoire, la nature, les causes, les différences des fièvres, & la véritable manière de les traiter, il faut néçessairement qu'ils marchent sur vos traces; c'est le seul moyen qu'ils ont de s'instruire sur cette matière. Vous avez frayé le chemin, il s'agit de vous suivre. Ceux qui vous blâment, n'ont qu'à donner quelque chose de mieux. Continuez-donc, Monsieur, sans vous embarrasser des mauvais discours des faux Savants; & soyez persuadé que vous obligerez tous les vrais Mécecins, & principalement celui qui est, avec tout l'attachement possible, &c.

A Cambridge, le 30 décembre 1679.

RÉPONSE
DE
THOMAS SYDENHAM
A
ROBERT BRADY,

Sur les Maladies épidémiques depuis l'an 1675 *jusqu'à l'an* 1680.

MONSIEUR,

1. SI j'ai acquis quelque connoissance dans le traitement des maladies, je crois être plus obligé que personne d'en Modestie de l'Auteur.

ſaire volontiers part aux autres, moi qui, étant tourmenté de la goutte depuis environ trente ans, & de la gravelle depuis long-temps, ſerois charmé d'apprendre des autres quelque remède à mes maux.

Il n'eſt donné qu'à un très-petit nombre de génies heureux de pouvoir contribuer à la conſervation publique, en découvrant une méthode sûre de guérir quelque maladie, ne fût-ce qu'une maladie des plus légères; & ſi j'y avois réuſſi, je ſerois plus content que ſi j'avois amaſſé les plus grands tréſors.

Devoir des gens de bien.

2. Nous ne ſommes pas ſeulement nés pour nous mêmes, mais encore pour le prochain; & un homme ſage & vertueux, comme dit ſi bien Cicéron, auſſi grand Philoſophe que grand orateur (1), préférera toujours l'utilité commune à ſon intérêt particulier. C'eſt un devoir que la raiſon & la religion nous enſeignent également. Mais ce n'eſt pas aſſez pour un Médecin d'être utile aux hommes pendant ſa vie; il doit tâcher, ſi cela ſe peut, de leur être encore utile après ſa mort, en laiſſant des écrits qui perpétuent ſes connoiſſances. Ceux qui diſent qu'ils ne s'embarraſſent pas que le monde périſſe, quand une fois ils ſeront morts, ſont aſſurément des gens cruels & déteſtables.

3. Mais, laiſſant là maintenant ces réflexions morales, je ne ſaurois me diſpenſer de condeſcendre à ce que vous demandez de moi, quelque peu conſidérables que ſoient les éclairciſſements que je puis vous donner au ſujet des maladies ſur leſquelles vous me faites l'honneur de me conſulter. Je dois cela à la place que vous occupez & que vous rempliſſez ſi dignement; je le dois à votre vertu, à votre probité, à votre condition, & à toutes ces rares qualités qui vous attirent les plus grands éloges de la part de tous ceux qui ont l'avantage de vous connoître.

Plainte de l'Auteur ſur les mauvais diſcours.

D'ailleurs, quelles obligations ne vous ai-je pas à cauſe de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde? Car je ſais combien vous êtes affligé des mauvais diſcours que certaines gens mal intentionnées tiennent contre moi, ſans que j'aie rien fait qui ait pu m'attirer leur haine, n'ayant jamais offenſé perſonne, ni de paroles, ni autrement. Auſſi comme je ſuis entièrement innocent de ce côté-là, & que j'eſpère de l'être toujours, je ne veux nullement me chagriner des fautes d'autrui, mais penſer uniquement à

(1) *Cicero de fin. bon. & mal.*

remplir les devoirs d'un honnête homme, & ceux d'un bon médecin, autant que j'en suis capable.

De quelles fièvres il parlera d'abord.

4. Je vais donc, monsieur, vous communiquer les observations que j'ai faites sur la nature & le traitement des maladies sur lesquelles vous me demandez des éclaircissements. Je parlerai d'abord des fièvres intermittentes qui sont maintenant épidémiques parmi nous. Pour cet effet, je parcourrai brièvement par ordre les années qui ont suivi celle où j'ai terminé l'histoire des maladies aiguës, lesquelles avoient régné pendant les quinze années précédentes; & je toucherai en passant certaines choses que j'ai déjà remarquées dans le traitement de ces maladies. De cette manière on verra mieux le progrès des fièvres d'aujourd'hui, & par quels degrés elles sont parvenues à l'état où elles se trouvent présentement.

Maladies de 1676, les mêmes que celles des trois années précédentes.

5. L'année 1676 produisit les mêmes maladies qu'avoit fait la constitution des années 1673, 1674 & 1675. Cette constitution avoit commencé pendant l'automne de 1673, & quand elle fut finie, les maladies qui parurent alors, c'est-à-dire, en 1676, furent moins violentes & moins épidémiques qu'elles le sont ordinairement, quoique les qualités manifestes de l'air fussent très-différentes de celles des années précédentes; car je ne me souviens presque pas qu'il y ait jamais eu un hiver, à beaucoup près, aussi froid, & un été, à beaucoup près, aussi chaud, qu'il y eut cette année-là. On vit cependant des maladies semblables à celles qui avoient régné les autres années; ce qui prouve bien que les maladies épidémiques ne viennent pas des qualités sensibles de l'air, mais d'une certaine température secrète de cet élément (1). Il est vrai que quelques-

(1) L'auteur donne peut-être trop ici & ailleurs à la température secrète de l'air, qui vraisemblablement a beaucoup de part dans la production des maladies contagieuses; mais on n'a pas encore jusqu'ici démontré clairement qu'il influe sur les autres. Au contraire, il est évident que les qualités manifestes ou sensibles de l'air, comme sa chaleur, sa froideur, sa sécheresse, son humidité, &c. influent beaucoup sur les maladies épidémiques, dont les symptômes semblent être produits, & souffrir de grandes variations, par cette disposition manifeste de l'air, soit celle qui a précédé, soit celle qui règne alors, soit toutes deux ensemble; aussi explique-t-on assez bien par ce moyen les symptômes de ces maladies. Les différentes saisons de l'année, la diversité des vents, la situation des lieux, la nature des eaux, & la manière de vivre des habitans, doivent être considérées, parce que toutes ces choses contribuent beaucoup à produire & à entretenir les maladies épidémiques. Pour preuve de cela, on peut consulter

uns des ſymptômes des maladies épidémiques dépendent quelquefois de la diſpoſition manifeſte de l'air, comme on voit par les rougeoles & les cholera morbus qui régnèrent cette année, & dont je vais parler en peu de mots.

Rougeoles duroient long-temps cette année-là

6. Les rougeoles qui parurent au commencement de l'an 1676 n'étoient pas fort épidémiques ; mais elles avoient cela de particulier, qu'elles duroient beaucoup plus long-temps qu'à l'ordinaire. Les rougeoles ont coutume de commencer au mois de janvier ; elles vont en augmentant juſqu'à l'équinoxe du printemps, enſuite elles diminuent peu à peu, & finiſſent vers le ſolſtice d'été. Mais celles dont il s'agit maintenant, durèrent juſques vers l'équinoxe d'automne. Apparemment que les grandes chaleurs de l'été de cette année-là furent cauſe d'une ſi longue durée. Quoi qu'il en ſoit, le traitement que demandoient ces rougeoles, étoit le même que celui des rougeoles ordinaires.

Violent choléra morbus à la fin de l'été.

7. Dès la fin de l'été le choléra morbus étoit épidémique ; & comme la chaleur extraordinaire de la ſaiſon augmentoit ſa violence, il ſe trouvoit accompagné de convulſions ſi terribles, & qui duroient ſi long-temps, que je n'en avois jamais vu auparavant de ſemblables. Elles n'attaquoient pas ſeulement le ventre, comme il eſt ordinaire dans cette maladie, mais encore tous les muſcles du corps, & principalement ceux des bras & des jambes ; en ſorte que le malade, pour s'en garantir, ſe jettoit quelquefois hors du lit, & faiſoit tous les efforts imaginables.

Ils demandoient un plus grand uſage des narcotiques que des autres.

8. Quoique le traitement de ce choléra morbus ne demandât rien d'extraordinaire, cependant, on étoit obligé d'y employer des narcotiques en plus grande doſe, & plus ſouvent réitérée qu'à l'ordinaire. En voici un exemple.

Exemple.

Je fus appellé dans ce temps-là pour traiter un homme attaqué de cette maladie. J'étois accompagné du docteur *Charles Goodall*, mon intime ami, très-habile médecin, homme d'un candeur admirable, d'une probité à toute épreuve, & dont la mémoire me ſera toujours infiniment chère. Le malade n'en pouvoit plus & étoit à

Wintringham, commentarium noſol. Huxham de aere & morb. épid. Hillary, of the principal variations of the air, &c. Ramazzini, conſt. épid. Mutinens. Hoffman, med. rat. ſyſt. &c.

l'extrémité. Il avoit des convulſions horribles, & un vomiſſement affreux, avec une ſueur froide, & un pouls qui ſe faiſoit à peine ſentir.

Je lui donnai vingt-cinq gouttes de mon laudanum liquide dans une cuillérée d'eau de canelle ſpiritueuſe, craignant qu'une plus grande quantité de véhicule ne fît revomir le remède, comme il arrive très-ſouvent dans cette maladie. Enſuite, je me tins l'eſpace d'environ une demi-heure auprès du malade ; & voyant que mes vingt-cinq gouttes de laudanum liquide ne ſuffiſoient pas encore pour arrêter le vomiſſement & appaiſer les convulſions, je fus obligé de réitérer pluſieurs fois le remède, & d'en augmenter toujours la doſe, ayant ſoin de laiſſer aſſez d'intervalle entre chaque priſe, pour voir ce que je pouvois eſpèrer de la précédente, avant que d'en donner une nouvelle.

Par ce moyen, je calmai enfin les cruels ſymptômes dont il s'agit : mais comme ils étoient prêts à revenir dès le moindre mouvement que faiſoit le malade, je lui ordonnai bien expreſſément de ſe tenir parfaitement en repos durant quelques jours. Je voulus qu'il prît de temps en temps du laudanum liquide, mais en moindre doſe, & qu'il le continuât, même après qu'il ſeroit guéri, afin de prévenir la rechûte; & cela me réuſſit comme je le ſouhaitois.

Raiſons de l'auteur pour donner le laudanum en grande doſe.

9. On auroit tort de m'accuſer de témérité pour avoir donné à ce malade une ſi grande quantité de laudanum liquide. L'expérience me juſtifiera, & fera voir clairement que dans les trois cas où les remèdes tirés de l'opium ſont indiqués, ſavoir, dans les douleurs violentes, dans les vomiſſements ou les déjections exceſſives, & dans les grands troubles des eſprits animaux, il eſt abſolument néceſſaire de proportionner la quantité du narcotique & le nombre des doſes, à la grandeur du ſymptôme que l'on veut combattre. Une doſe qui pourroit calmer un ſymptôme moins violent, ne fera rien contre un autre plus violent; & une doſe qui, en certain cas, mettroit le malade dans un danger manifeſte, le ſauvera en d'autres cas.

Il ne put obſerver les maladies de 1677, parce qu'il étoit malade.

10. Voilà les maladies qui régnoient en 1676, & qui ſont les mêmes que celles des trois années précédentes, comme j'ai déjà dit. Quant aux maladies de l'année ſuivante 1677, je n'en ſaurois rien dire : car au commencement de cette année-là je fus attaqué d'un piſſement de ſang, qui me fatigua beaucoup, & qui revenoit dès que je fai-

fois le moindre mouvement. Peu de temps après j'eus la goutte, qui occupoit encore plus les viscères que les extrémités, & me causoit de très-cruelles douleurs. Outre cela, je perdis les forces & l'appétit; mes jambes enflèrent; & il me survint plusieurs autres symptômes aussi dangereux: enfin, j'étois dans un si triste état, que la vie m'étoit à charge.

Je fus donc obligé de demeurer trois mois sans sortir, & de passer ensuite à peu près autant de temps à la campagne pour me rétablir. Etant revenu à Londres, en automne, j'appris de mes amis qu'il régnoit en cette ville des fièvres intermittentes, dont néanmoins la plupart avoient commencé à la campagne. Mais comme l'état de ma santé ne me permettoit pas de voir des malades, je ne saurois rien dire des maladies de cette année-là.

Fièvres intermittentes en 1678.

11. La constitution de l'année suivante 1678 fut entièrement différente; car les fièvres intermittentes que l'on n'avoit presque pas vues à Londres depuis l'an 1664, c'est-à-dire, depuis treize ans, à l'exception de quelques-unes qui n'avoient été que sporadiques, ou que les malades avoient apportées de la campagne, devinrent fréquentes au point d'être épidémiques. Elles ne demeurent pas même à présent dans les bornes où elles se tenoient alors; & elles s'étendront encore davantage dans la suite, jusqu'à ce que la constitution de l'air dont elles dépendent, soit arrivée à son plus haut degré.

Ces fièvres intermittentes attaquèrent seulement quelques personnes au printemps: mais à la fin de l'été & au commencement de l'automne, elles se répandirent tellement, qu'elles effacèrent toute autre maladie épidémique. L'hiver suivant elles diminuèrent un peu, & firent place aux petites véroles & à d'autres maladies épidémiques, lesquelles eurent le dessus, jusqu'à ce que la saison des fièvres intermittentes fût revenue.

Tierces & quotidiennes étoient les plus fréquentes.

12. Pour parler maintenant de ce que des observations exactes m'ont appris sur la nature & les causes de ces fièvres, je remarquerai d'abord que les fièvres quartes étoient les plus fréquentes avant l'an 1678, au lieu que cette année-là les plus communes étoient les tierces, ou les quotidiennes (à moins qu'on n'aime mieux donner à ces dernières le nom de doubles tierces). De plus, avant l'an 1678 les accès des fièvres tierces & quotidiennes se terminoient de telle manière qu'il ne restoit point du tout de fièvre, & ils revenoient au bout d'un certain temps.

Mais en 1678 il n'y avoit plus d'intermiſſion parfaite après le troiſième ou le quatrième accès, ſur-tout lorſqu'on obligeoit les malades de garder le lit, & qu'on les échauffoit par des cordiaux, ce qui étoit, comme on dit, jeter de l'huile ſur le feu. La fièvre devenant chaque jour plus approchante de la continue, attaquoit le cerveau, & enlevoit un aſſez grand nombre de gens.

13. Quant au traitement, je ſais depuis pluſieurs années comme il eſt dangereux d'employer les ſudorifiques pour la guériſon des fièvres tierces & quotidiennes, qui, étant nouvelles, & n'ayant pas encore de type certain, approchent des continues. Il eſt vrai que comme la ſueur fait diſparoître tous les ſymptômes, & qu'elle eſt ſuivie d'une entière ceſſation de fièvre, on doit l'aider un peu, ou du moins ne pas l'empêcher ſur la fin de l'accès. Mais il eſt très-certain que ſi on excite des ſueurs trop abondantes, la fièvre qui étoit intermittente devient continue, & que les malades ſont en danger, puiſqu'en effet il en périt quelques-uns.

Danger de les traiter par les ſudorifiques.

La raiſon de cela, ſi je ne me trompe, eſt que la ſueur étant trop copieuſe à proportion de la quantité de matière fébrile qui ſe trouve en état d'être évacuée par un ſeul accès, elle enflamme le ſang après avoir évacué cette portion de matière fébrile.

Ayant donc reconnu l'efficacité de cette méthode, & les inconvénients des autres évacuations, par exemple, de la ſaignée & de la purgation, leſquelles en affoibliſſant le ſang prolongent la maladie, j'ai mis toute ma reſſource dans le quinquina; & je puis aſſurer, malgré le préjugé du vulgaire, & de quelques habiles Médecins, que je n'ai jamais vu, ni pu ſoupçonner avec fondement, que ce remède ait été nuiſible aux malades. Tout ce qui arrive, c'eſt que les perſonnes qui en font uſage pendant long-temps, ſont quelquefois attaquées d'une ſorte de rhumatiſme ſcorbutique, comme j'ai dit dans le Chapitre où j'ai parlé du rhumatiſme (1), encore cet accident arrive-t-il fort rarement par l'uſage du quinquina; & quand il arrive, il cède très-aiſément aux remèdes que j'ai décrits dans ce Chapitre.

14. Si j'étois auſſi certain de la durée des bons effets du quinquina, que je ſuis aſſuré que c'eſt un remède innocent, je le regarderois ſans difficulté comme le premier de tous

Efficacité du quinquina pour d'autres maladies que les fièvres intermittentes.

(1) Voyez *Sect.* 5, *Chap.* 6, *num.* 13.

les remèdes; car loin d'être malfaisant, il eſt d'une efficacité merveilleuſe, non-ſeulement dans les fièvres intermittentes, mais encore dans les maladies de la matrice & de l'eſtomac.

Ce qui l'a decrie.

15. Mais voici principalement, ſi je ne me trompe, ce qui l'a mis en mauvaiſe réputation. Premièrement, on attribue au quinquina, dont le malade aura ſeulement pris une fois, tous les fâcheux ſymptômes qui accompagnent les fièvres intermittentes anciennes, quoiqu'ils ſubſiſtaſſent déja avant l'uſage de ce remède. Secondement, comme il guérit par une vertu occulte, & non par aucune évacuation ſenſible, la plupart des gens s'imaginent qu'étant aſtringent, il renferme au dedans la matière peccante qui auroit dû être évacuée; qu'ainſi le mal n'eſt que pallié, & que la fièvre ne manque pas de revenir.

Ceux qui raiſonnent de la ſorte ne font pas aſſez d'attention, que les ſueurs par leſquelles finit un accès, ont emporté toute la matière morbifique qui s'étoit amaſſée pendant l'intermiſſion, qu'il reſte ſeulement un levain fébrile caché dans le ſang; & que le quinquina donné immédiatement après l'accès détruit ce levain, qui ſans cela n'auroit pas manqué de ſe développer & de fournir matière à la fièvre. Ainſi, on a tort d'accuſer le quinquina, comme on fait ordinairement, de cauſer des engorgements & des obſtructions.

Il ne guérit pas par une vertu aſtringente.

16. Mais le quinquina guérit-il les fièvres par ſa qualité aſtringente? Pour le prouver, il faudroit faire voir auparavant que les autres aſtringents ont une pareille vertu. J'ai employé les plus puiſſants, & néanmoins je n'ai pas encore trouvé qu'ils fuſſent fébrifuges. De plus, le quinquina guérit ceux même qui en ſont purgés comme il arrive quelquefois. Il eſt auſſi difficile d'expliquer la manière dont ce remède agit, que d'expliquer en quoi conſiſte la différence ſpécifique des choſes naturelles.

Auſſi tout le ſoin & toute l'application d'un Médecin doit être de bien connoître l'hiſtoire des maladies, & d'employer les meilleurs remèdes que l'expérience ait découverts pour leur guériſon, mais de les employer ſelon une méthode fondée ſur la raiſon & le bon ſens, & non pas ſur des hypothèſes & de vaines ſpéculations. Voici donc en peu de mots ce que l'uſage m'a appris touchant la vraie manière de donner le quinquina.

17. Il y a environ vingt-cinq ans que ce remède commença à être célèbre à Londres pour la guériſon des fièvres

intermittentes, & sur-tout des fièvres quartes : il méritoit assurément cette réputation, car auparavant, quelque remède ou quelque méthode qu'on employât, on réussissoit très-rarement à guérir ces sortes de fièvres ; c'est pourquoi on les appelloit avec raison l'opprobre de la Médecine.

Mais peu de temps après le quinquina fut entiérement décrié, & on ne s'en servit plus; de quoi il y eut deux raisons considérables. La première, c'est que comme on le donnoit alors peu d'heures avant l'accès, il causoit quelquefois la mort au malade. Je me souviens que ce malheur arriva à un Citoyen & Magistrat de Londres, nommé *Underwood*, & à un Apothicaire nommé *Potter*, qui logeoit dans la rue des *Black Fryars*. Quoique le quinquina eût très-rarement un si funeste succès, néanmoins les Médecins prudents firent bien d'en abandonner l'usage.

La seconde raison qui fit tomber la réputation de ce remède, fut que les malades qui après en avoir pris, n'avoient point eu leur accès ordinaire de fièvre, comme il arrivoit le plus souvent, ne manquoient guère d'être attaqués de nouveau dans la quinzaine, savoir, lorsque la maladie étoit nouvelle, & n'avoit pas encore eu le temps de s'affoiblir d'elle-même.

Ces raisons furent cause que la plufpart des gens perdirent la confiance qu'ils avoient dans le quinquina, ne croyant pas devoir mettre leur vie en danger, pour l'avantage de retarder de quelques jours un accès de fièvre.

18. Quant à moi, faisant de sérieuses réflexions sur la vertu extraordinaire de ce remède, je me persuadai qu'il n'y en avoit point d'aussi bon contre les fièvres intermittentes, pourvu qu'on l'employât avec les soins & les précautions convenables. Je cherchai donc pendant long-temps, & avec toute l'application possible, les moyens d'empêcher qu'il ne fût dangereux aux malades, & que la fièvre ne revînt ; deux inconvénients auxquels il falloit obvier pour que le remède réussît parfaitement.

C'est le meilleur remède contre les fièvres intermittentes.

19. En premier lieu, je crus que le danger du quinquina venoit moins du quinquina même, que de la mauvaise façon de le donner. Comme il s'amasse dans le corps une grande quantité de matière fébrile les jours d'intermission, si on donne le quinquina immédiatement avant l'accès, il fixe cette matière & empêche la nature de pouvoir l'évacuer par la chaleur de la fièvre ; & voilà ce qui met le malade en danger.

Moyens de le rendre plus efficace.

Je pensai donc que je remédierois à cet inconvénient, & qu'en même temps j'empêcherois la génération d'une nouvelle matière fébrile, si je faisois prendre le quinquina aussitôt après un accès, afin de couper pied à l'accès suivant, si je réitérois de temps en temps le remède les jours d'intermission, jusqu'à ce qu'il vînt un nouvel accès. De cette manière je pouvois imprégner peu à peu & sans danger toute la masse du sang de la vertu salutaire du quinquina.

20. En second lieu, il me parut que la rechûte qui arrivoit le plus souvent dans l'espace de quinze jours, venoit de ce qu'on n'avoit pas donné une assez grande quantité de quinquina, lequel, nonobstant son efficacité, ne pouvoit d'une seule prise détruire entièrement la maladie; c'est pourquoi je crus que le meilleur moyen de prévenir la rechûte, étoit de réitérer le fébrifuge, même après la cessation de la fièvre, en mettant un intervalle raisonnable entre chaque prise, c'est-à-dire, en donnant une nouvelle prise, avant que l'action de la précédente fût entièrement finie.

Méthode curative spécifiée.

21. C'est sur ces principes que je fondai ma méthode; & voici en quoi elle consiste. Quand je suis appelé pour un malade attaqué de la fièvre quarte (supposons que ce soit un lundi), si l'accès doit venir ce jour-là, je demeure tranquille, & je me contente de faire espérer au malade qu'il n'aura point d'autre accès. Les deux jours d'intermission, savoir, le mardi & le mercredi suivants, je donne le quinquina de cette manière.

Electuaire fébrifuge.

Prenez *une once de quinquina réduit en poudre très-fine, & avec suffisante quantité de syrop d'œillets, ou de celui de roses sèches, formez un électuaire qu'il faudra partager en douze doses. Le malade en prendra une de quatre en quatre heures, commençant immédiatement après l'accès, & il boira par dessus un petit verre de vin.*

Si les pilules font plus de plaisir aux malades, il faut donner les suivantes.

Pilules férifuges.

Prenez *quinquina subtilement pulvérisé, une once; & avec suffisante quantité de syrop d'œillets, formez des pilules de médiocre grosseur, dont on avalera six de quatre en quatre heures.*

Une autre manière moins embarrassante & aussi utile;

c'est de mêler une once de quinquina pulvérisé dans deux livres de vin clairet, dont on donnera huit ou neuf cuillerées de quatre en quatre heures.

Le jeudi, qui est le jour où l'on craint le retour de l'accès, je n'ordonne rien, parce que le plus souvent il ne revient point, les sueurs de l'accès précédent ayant séparé & emporté les restes de la matière fébrile, & l'usage réitéré du quinquina pendant les jours d'intermission ayant empêché qu'il ne s'en amassât de nouvelle.

22. Mais de peur que la fièvre ne revienne ensuite, ce qui étoit le second inconvénient auquel il falloit obvier, je ne manque jamais, précisément le huitième jour depuis la dernière prise de quinquina, d'en donner au malade la même quantité qu'auparavant, c'est-à-dire, une once divisée en douze parties, & qui se prend de la même façon. Cette méthode de réitérer ainsi une seconde fois le fébrifuge, suffit ordinairement pour guérir la maladie.

Il faut reprendre jusqu'à trois ou quatre fois la même quantité de quinquina.

Cependant il y a toujours à craindre quelque rechûte, à moins qu'on ne revienne jusqu'à trois ou quatre fois à l'usage du quinquina, après le même intervalle de temps, sur-tout, lorsque le sang a été affoibli par quelque évacuation précédente, ou que le malade s'est exposé trop aisément à un air froid.

23. Le quinquina n'a aucune vertu purgative, cependant il y a souvent des personnes qui en sont purgées aussi fortement que si elles avoient pris un violent purgatif, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la singularité de leur tempérament. Alors il est absolument nécessaire de joindre l'opium au quinquina, afin d'arrêter une évacuation qui est entièrement contraire à la nature du remède, & qui empêcheroit la guérison, puisque le fébrifuge seroit évacué par les selles avant que d'avoir opéré. S'il arrive donc que le cours de ventre subsiste, je donne après chaque deuxième prise de quinquina, dix gouttes de laudanum liquide dans du vin.

En quel cas il faut y joindre le laudanum.

24. J'emploie la même méthode dans les autres fièvres intermittentes, soit tierces, soit quartes; c'est-à-dire, qu'aussi-tôt après l'accès fini je les attaque par le quinquina, que je réitère pendant l'intermission autant de fois que le permet la nature de la maladie, avec cette différence néanmoins qu'il faut presque toujours une once de quinquina pour venir à bout de la fièvre quarte; au lieu que six gros suffisent pour guérir les deux autres fièvres, ou du moins pour les arrêter durant quelque temps.

La même méthode convient dans les fièvres tierces & quartes.

Et dans celles où il n'y a qu'une simple rémission.

25. Mais quoique les fièvres tierces & quotidiennes semblent avoir une parfaite intermission, après un ou deux accès, il arrive néanmoins assez souvent, comme je l'ai déjà remarqué auparavant, qu'elles deviennent ensuite presque continues; de sorte que les jours où il devoit y avoir une cessation de fièvre, il n'y a qu'une simple diminution, sur-tout lorsqu'on a tenu le malade au lit, & qu'on a employé un régime trop chaud, ou des sudorifiques.

Dans ce cas-là, je profite des intervalles où il y a moins de fièvre, quelque petits que soient ces intervalles (car c'est tout ce que je puis faire); & commençant l'usage du quinquina immédiatement après la fin de l'accès, autant qu'il m'est possible de la reconnoître, je donne ce remède de quatre en quatre heures, comme dans la fièvre quarte, sans avoir même égard à l'accès suivant, parce qu'autrement le fébrifuge n'auroit pas le temps d'opérer.

Quinquina convient dans les fièvres intermittentes qui tendent à devenir continues.

26. Or, comme les fièvres qui règnent présentement à Londres, doivent être mises au rang des intermittentes, quoiqu'après le second ou le troisième accès elles tendent à devenir continues, je ne fais pas difficulté d'ordonner le quinquina dans les fièvres de cette espèce, même les plus continues. En effet il emportera sûrement la fièvre, pourvu que le malade ne garde pas le lit, & qu'il évite les cordiaux. Faute de cette précaution, j'ai plusieurs fois observé que le quinquina n'a rien fait du tout.

On pourroit peut-être croire que le vin dans lequel on donne le quinquina contribue à entretenir la fièvre, c'est néanmoins ce que je n'ai jamais vu; & je puis assurer que nonobstant ce vin, la chaleur, la soif, & les autres symptômes de la fièvre disparoîtront ordinairement lorsqu'on aura pris suffisamment de quinquina.

Il faut remarquer aussi qu'il est nécessaire de donner une plus grande quantité de quinquina à proportion que la fièvre approche davantage de la continue, soit d'elle-même, soit parce qu'on a usé d'un régime trop échauffant: & j'ai vu quelquefois la maladie ne céder qu'à une once & demie, ou même deux onces de ce fébrifuge.

Quand doit être donné en infusion.

27. Il y a des sujets qui ne peuvent soutenir le quinquina ni en poudre, ni sous la forme d'électuaire, ou de pilules. Alors je le donne en infusion de cette manière : Je prends deux onces de quinquina réduit en poudre grossière, & les ayant laissé infuser à froid durant quelques jours dans deux livres de vin du Rhin, je passe plusieurs fois la liqueur par la manche d'Hippocrate : alors elle est claire,

claire, & d'un goût qui ne déplaît pas aux personnes les plus délicates. Quatre onces de cette infusion équivalent à peu près à un gros de quinquina en poudre; & comme elle n'est point désagréable, & ne charge point l'estomac, on peut en donner une fois plus souvent que des autres préparations de quinquina, jusqu'à ce qu'il ne revienne plus d'accès.

28. Lorsque la fièvre n'est pas réglée, & n'a pas encore de type certain, il arrive quelquefois que le malade ayant des envies de vomir presque continuelles, ne sauroit garder le quinquina, sous quelque forme qu'on le lui donne. Dans ce cas-là, il faut, avant toute chose, arrêter le vomissement. Pour cela je fais prendre sept ou huit fois dans l'espace de deux heures une cuillerée de suc de limon nouvellement exprimé, avec un scrupule de sel d'absynthe; ensuite seize gouttes de laudanum liquide, dans une cuillerée d'eau de canelle spiritueuse; & peu de temps après que le vomissement a cessé, je fais commencer l'usage du quinquina.

Vomissement doit être arrêté avant que de donner le quinquina.

29. Pour ce qui est des enfants, dont l'âge tendre ne permet presque pas qu'on leur donne le quinquina autrement qu'en liqueur, du moins dans une quantité suffisante pour guérir la maladie, je me sers ordinairement du syrop qui suit (1).

Il faut le donner aux enfants dans une liqueur.

Prenez *eau de cerises noires, & vin du Rhin, de chacun deux onces; quinquina réduit en poudre très-fine, trois gros; syrop d'œillets, une once. Mêlez tout cela pour un julep dont on donnera au malade une cuillerée ou deux, selon son âge, de quatre en quatre heures, jusqu'à ce que les accès aient cessé. S'il y a une diarrhée, on mettra alternativement dans les prises une ou deux gouttes de laudanum liquide.*

Julep fébrifuge.

30. Il faut encore observer que comme les courts intervalles qui se trouvent entre les accès des fièvres tierces & quotidiennes intermittentes, ne laissent pas assez de temps

Précaution dans les fièvres tierces & quotidiennes

(1) La méthode de traiter les fièvres intermittentes par des lavements, découverte qu'on attribue à Helvétius, n'étoit pas connue du temps de notre auteur. Mais quoiqu'on ne doive pas y compter autant que sur celle où l'on prend les remèdes par la bouche, il se trouve néanmoins des cas où il est nécessaire d'y avoir recours, & souvent elle réussit. On a guéri par ce moyen des adultes aussi bien que des enfants.

pour que le quinquina puiſſe communiquer pleinement au ſang ſa vertu fébrifuge, on ne ſauroit être sûr que l'accès prochain ne reviendra point; au lieu que dans la fièvre quarte, qui laiſſe un plus long intervalle, il ne revient pas ordinairement. Ainſi, dans la fièvre tierce & dans la quotidienne, il faut ſouvent continuer pendant deux jours l'uſage du quinquina pour être aſſuré de la guériſon.

Ce qu'il faut faire en cas de rechûte.

31. Si, nonobſtant toutes les précautions que nous avons recommandées ci-deſſus, le malade vient à retomber, ce qui eſt plus rare dans la fièvre quarte que dans la tierce ou la quotidienne, un médecin prudent ne doit pas s'opiniâtrer à continuer l'uſage du quinquina; mais il doit eſſayer d'autres remèdes, par exemple, la décoction amère qui paſſe communément pour le meilleur de tous.

Régime dans les fièvres intermittentes.

32. Quant à la nourriture & au reſte du régime, on ne doit interdire au malade aucun aliment ni aucune boiſſon qui ſoit propre à fortifier l'eſtomac; mais il faut lui retrancher les fruits & les liqueurs froides, parce que ces ſortes de choſes contribuent beaucoup à affoiblir le ſang & à faire revenir la fièvre. Ainſi le malade vivra de viandes d'un bon ſuc, & faciles à digérer; & ſa boiſſon ordinaire ſera du vin en médiocre quantité. Par ce régime ſeul, & ſans autres remèdes, j'ai quelquefois guéri des fièvres qui réſiſtoient opiniâtrément au quinquina.

Le malade doit auſſi avoir ſoin de ne pas s'expoſer à l'air froid, juſqu'à ce que le ſang ait repris ſes forces ordinaires.

Précaution touchant la purgation.

33. En parlant ci-devant des fièvres intermittentes, j'ai averti qu'il falloit avoir grand ſoin de purger le malade après la guériſon (1); mais cela ne doit s'entendre que des fièvres qui ſe guériſſent d'elles-mêmes, ou par quelque autre remède que le quinquina; car dans celles que l'on traite avec le quinquina, la purgation, loin d'être néceſſaire, eſt au contraire nuiſible.

Telle eſt la vertu de ce puiſſant fébrifuge, que non-ſeulement il guérit les accès des fièvres intermittentes ſans le ſecours des purgatifs, mais qu'il remédie encore à la mauvaiſe diſpoſition qu'il produit dans le corps. Il faut donc éviter ſoigneuſement toute ſorte d'évacuation quand on donne le quinquina, parce qu'alors le plus léger purga-

---

(1) *Sect.* 5. *Chap.* 5. *num.* 41.

tif, & même un ſimple lavement de lait avec du ſucre, peut faire revenir la fièvre.

34. Dans les premières années de cette conſtitution, les fièvres intermittentes étoient quelquefois accompagnées d'un accident très-ſingulier. C'eſt que ces accès ne commençoient pas par un friſſon ſuivi enſuite de chaleur comme à l'ordinaire; mais le malade avoit abſolument les mêmes ſymptômes que s'il eût été attaqué d'une véritable apoplexie. Néanmoins ce n'étoit autre choſe que la fièvre même qui portoit à la tête, comme on le voyoit aſſez par la couleur de l'urine & par les autres ſignes. En effet l'urine étoit d'un rouge foncé, mais un peu moins que dans la jauniſſe, avec un ſédiment briqueté; & telle eſt ordinairement l'urine dans les fièvres intermittentes. Symptôme ſingulier dans les fièvres intermittentes.

Quoique dans le cas dont je parle toutes ſortes d'évacuations ſemblent être indiquées, afin de détourner du cerveau les humeurs qui s'y ſont portées, comme l'on fait dans l'apoplexie véritable, il faut néanmoins s'en abſtenir entièrement; elles ne feroient qu'augmenter le mal, & cauſeroient même la mort, comme je ſais qu'il eſt arrivé quelquefois. Il faut attendre que l'accès ſe ſoit terminé de lui-même; auſſitôt après on commence l'uſage du quinquina, & l'on y reviendra dans les intervalles de pareils accès, juſqu'à ce que le malade ſoit entièrement guéri.

35. Il arrive quelquefois, quoique fort rarement, que les vieillards, qui ont eu long-temps les fièvres intermittentes, & qui ont été ſaignés & purgés mal à propos, ſont attaqués du diabètes ou flux immodéré d'urine, lors même qu'il ne reſte plus du tout de fièvre. Cela vient de ce que le ſang, étant trop appauvri, ne ſauroit plus s'aſſimiler les ſucs qu'il reçoit; d'où il arrive qu'ils ſortent par les voies urinaires, encore tout cruds & non-digérés. La grande quantité d'urine que les malades rendent épuiſe inſenſiblement leurs forces, & anéantit, pour ainſi dire, toute leur ſubſtance. Diabètes dans les vieillards & pourquoi.

Dans ce diabètes, & dans tous les autres, de quelque cauſe qu'ils proviennent, les indications curatives doivent tendre uniquement à donner de la force au ſang, & à arrêter le flux immodéré d'urine. On peut ſe ſervir pour cela des remèdes ſuivants. Indications curatives dans cette maladie.

Prenez *thériaque d'Andromaque, une once & demie; conſerve d'écorce d'orange, une once; diaſcordium, demi-once;* Electuaire fortifiant.

gingembre confit, & noix muſcade confite, de chacun trois dragmes; poudre de pattes d'écreviſſes compoſée, une dragme & demie; écorce extérieure de grenade, racine d'angélique d'Eſpagne, corail rouge préparé, & trochiſques de terre de Lemnos, de chacun une dragme; bol d'Arménie, deux ſcrupules; gomme arabique, demi-dragme; ſyrop de roſes ſèches, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra la groſſeur d'une bonne noix muſcade, le matin, l'après dîné ſur les cinq heures, & le ſoir pendant un mois entier; & par deſſus chaque priſe il boira ſix cuillerées de l'infuſion ſuivante.

Infuſion amère.

Prenez *racines d'aunée, d'impératoire, d'angélique & de gentiane, de chacune demi-once; feuilles d'abſynthe romaine, de marrube blanc, de petite centaurée, & de calamenthe, de chacune une poignée; baies de genièvre, une once. Coupez tout cela menu, & le faites infuſer à froid dans cinq livres de vin de Canarie. L'infuſion ne doit être coulée que lorſqu'on s'en ſervira* (1).

Régime.

Le malade uſera d'aliments qui ſoient aiſés à digérer, comme de chair de veau, de mouton, &c. Il s'abſtiendra entièrement d'herbages & de fruits, & il boira du vin d'Eſpagne à tous ſes repas.

---

(1) Le diabètes dont il s'agit ici paroît venir d'un appauvriſſement & d'une viſcoſité du ſang & des humeurs, d'une foibleſſe des viſcères, & d'un relâchement des conduits urinaires; ainſi les remèdes que preſcrit l'auteur peuvent y convenir. Mais ſuppoſé qu'ils ne conviennent pas, & que le malade ſoit vigoureux, il faudra le faire vomir avec l'ipécacuanha; enſuite lui donner des remèdes propres à diviſer & atténuer les humeurs: les principaux de ces remèdes ſont les mercuriaux. Après qu'on les aura continués quelque temps, il ſera à propos de donner les aſtringents joints aux déſobſtructifs, comme les amers, les aromatiques & les martiaux. *Harris*, dans un cas ſemblable, rapporté à la fin de ſon traité des maladies aiguës des enfants, recommande l'infuſion ſuivante.

Prenez *rhubarbe, une demi-once; ſantal blanc, & ſantal citrin, de chacun un gros; graine de petit cardamome, demi-gros. Verſez là-deſſus une chopine de vin de Canarie, & laiſſez infuſer tout cela enſemble à une chaleur modérée, & dans un vaiſſeau bien bouché. Paſſez la liqueur, dont le malade prendra ſix cuillerées trois fois le jour.*

Pendant le traitement le malade doit uſer de très-peu de liquides, & éviter tout ce qui peut affoiblir les ſolides & engendrer des ſucs viſqueux.

36. Les fleurs blanches, maladie si longue & si opiniâtre, doivent être traitées à peu près de la même manière que le diabètes; car quoique ces deux maladies semblent être fort différentes, les indications curatives sont néanmoins les mêmes; si ce n'est que dans les fleurs blanches il faut commencer par une saignée du bras, & purger ensuite trois fois avec deux scrupules de pilules cochées majeures, avant que d'en venir à l'usage des fortifiants, durant lequel il faut s'abstenir de toute évacuation, autrement on détruiroit d'un côté ce que l'on feroit de l'autre (1). Mais cela soit remarqué en passant.

Fleurs blanches, comment doivent être traitées.

37. Voilà ce que j'avois à dire touchant l'usage du quinquina dans les fièvres intermittentes. On voit que je ne cherche pas à faire un pompeux étalage de remèdes, puisque je n'ajoute rien au quinquina, si ce n'est le véhicule nécessaire pour le transmettre dans les premières voies. Je crois que ceux qui y ajoutent autre chose, sont ignorants ou gens de mauvaise foi, qui, pour un vil intérêt, trompent le public, & font tort à la société; chose tout à fait indigne d'un honnête homme.

Quinquina est excellent donné seul.

Au reste, si on avoit voulu faire attention à ce que j'ai enseigné il y a déjà quatorze ans, dans l'histoire des maladies aiguës, & ce que je n'ai pas apparemment enseigné

---

(1) On saignera au commencement, si la maladie le demande; ensuite si l'estomac est chargé, on fera vomir doucement avec l'ipécacuanha; après quoi on donnera les laxatifs. Un bain chaud fait avec une décoction de marjolaine, de thym, de calamenthe, de sauge, de romarin, de fleurs de camomille, de baies de laurier & de genièvre, &c. sera très-utile.

Hoffmann recommande les eaux minérales. Les fleurs blanches invétérées, dit ce grand homme, viennent d'une humeur âcre, engendrée par un trop violent, ou trop fréquent usage de l'acte vénérien, ou d'une humeur viciée introduite par communication, & qui infectant ensuite les glandes du vagin, les oblige de se décharger abondamment de leur liqueur sur les parties voisines. Cette liqueur étant ainsi infectée, ronge les fibres des parties où elle passe, & cause ainsi des douleurs aiguës & lancinantes, des excoriations & des ulcères, delà un flux virulent. Cette explication qui est fondée sur les dissections, montre clairement que pour détremper & adoucir les humeurs viciées, dissiper les engorgements des glandes, fortifier les fibres relachées, déterger & consolider les ulcères, les eaux minérales conviennent extrêmement. Il est vrai que l'écoulement augmente pendant leur usage; mais quand on les a finies, la guérison en est plus assurée. Pour la faciliter, il faudra, tandis qu'on prend les eaux, user des remèdes balsamiques, & de la décoction des bois sudorifiques. *Nouv. exp. & observ. sur les eaux minérales.*

ſans en être inſtruit, je veux dire touchant la manière dont il faut donner le quinquina dans les intervalles des accès, & le réitérer enſuite après la guériſon, pluſieurs de ceux qui ſont dans le tombeau ſeroient peut-être encore vivants : c'eſt ce que j'oſe avancer, malgré le peu de cas que l'on fait de mes travaux, dans leſquels néanmoins je n'ai d'autre vue que celle du bien public.

Mais quoiqu'on ait mépriſé mes conſeils ſur la manière d'adminiſtrer le quinquina, je ne laiſſerai pas de les répéter ici, parce qu'ils contiennent en abrégé ce que je viens d'enſeigner plus au long (1). Voici donc en quoi ils conſiſtent.

Comment il faut le donner.

38. » La première attention qu'on doit avoir, c'eſt de » ne pas donner le quinquina trop tôt, c'eſt-à-dire, avant » que la maladie ſe ſoit un peu affoiblie d'elle-même, à » moins que la grande foibleſſe du malade n'oblige d'y » avoir recours plus tôt : car ſi on le donne de trop bonne » heure, il ſera peut-être inutile & même dangereux, » parce qu'il arrêtera tout à coup le mouvement de la fer- » mentation par où le ſang cherche à ſe dépurer.

» La ſeconde attention eſt de ne point diminuer par la » purgation, & encore moins par la ſaignée, la quantité » de la matière fébrile, afin que le quinquina opère plus » librement : car comme ces deux évacuations dérangent » à un certain point l'économie animale, les accès de » fièvre reviendront plus promptement & plus ſûrement, » dès que l'action du quinquina aura ceſſé. Il me paroît » auſſi plus à propos de le donner peu à peu, & aſſez loin » des accès, que de vouloir couper pied tout d'un coup à » l'accès qui va venir ; car de cette manière le remède a » plus de temps pour agir comme il faut, & on évite le » danger qu'il y a de vouloir arrêter ſubitement & hors » de ſaiſon, un accès qui commence à ſe manifeſter.

» La dernière attention eſt de ſerrer les priſes du quin- » quina, afin que la vertu d'une priſe ne ceſſe pas tout à » fait, avant qu'on donne la ſuivante. Par ce moyen on » déracinera entièrement la fièvre, & le malade recouvrera » une parfaite ſanté.

» Voilà les raiſons qui me font préférer, aux autres mé- » thodes de donner le quinquina, celle que je vais expli- » quer. On mêle une once de cette écorce en poudre, avec » deux onces de ſyrop de roſes rouges ; & le malade,

(1) *Sect.* 1. *Chap.* 5. *num.* 34 & 35.

» chaque jour qu'il n'y a point de véritable accès, prend » matin & soir la quantité d'une grosse noix muscade de » cet opiat, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. On réitère trois » autres fois le même remède, ayant soin de mettre toujours » entre chaque fois l'intervalle de quinze jours. «

39. Quoique le quinquina l'emporte de beaucoup pour la guérison des fièvres intermittentes sur tous les autres remèdes que l'on a découverts jusqu'ici, on pourra néanmoins, dans les fièvres tierces du printemps, employer la méthode suivante, que j'ai vu très-bien réussir lorsque le malade étoit jeune & d'un tempérament sanguin. La voici : Fièvres tierces du printemps, comment se guérissent sans quinquina.

On saigne du bras le jour qu'il n'y a point d'accès, & quelques heures après on donne un vomitif avec l'infusion de safran des métaux, en se réglant de telle manière que l'opération du vomitif soit finie avant le commencement de l'accès suivant. Immédiatement après cet accès, on met le malade à l'usage des remèdes que voici.

Prenez *des extraits de gentiane, d'absynthe, & de petite centaurée, de chacune deux gros. Mêlez cela ensemble, & le partagez en neuf doses. Le malade en prendra une de quatre en quatre heures, & par dessus chaque prise il boira deux onces de décoction amère, sans purgatif, & deux onces de vin blanc.* Electuaire fébrifuge.

40. Voici une autre méthode de traiter les fièvres tierces du printemps. C'est pour les pauvres qui ne sont pas en état de dépenser beaucoup en remèdes. Traitement pour les pauvres.

Prenez *serpentaire de Virginie réduite en poudre très-fine, un scrupule; vin blanc, trois onces : mêlez cela ensemble. Le malade avalera cette potion deux heures avant l'accès; & étant bien couvert, il suera dans son lit l'espace de trois ou quatre heures. Il recommencera la même chose deux autres fois, s'il revient un accès.* Potion sudorifiques.

41. L'année suivante 1679, les mêmes fièvres reparurent de nouveau au commencement de juillet : elles augmentèrent chaque jour jusqu'au mois d'août, pendant lequel elles firent de terribles ravages. Mais comme j'ai déja traité au long de ces sortes de fièvres, je n'ajouterai rien de plus, sinon qu'elles disparurent entiérement vers le mois de novembre, & firent place à une nouvelle ma- Fièvres intermittentes reparoissent en 1679.

ladie épidémique, qui dépendoit des qualités manifeſtes de l'air.

Toux épidémiques.

42. En effet, le mois de novembre amena une ſi grande quantité de toux, que je n'en avois jamais tant vu les autres années; car elles attaquoient preſque tout le monde. Quelques-unes n'avoient pas fort beſoin de remèdes; mais d'autres ſecouoient ſi violemment les poumons, qu'elles cauſoient le vomiſſement, lequel étoit ſuivi de vertiges, par les efforts terribles que le malade faiſoit pour vomir.

Les premiers jours la toux étoit preſque sèche, & le malade crachoit peu; enſuite il crachoit davantage. Et pour le dire en un mot, cette toux approchoit beaucoup de la coqueluche ou toux convulſive des enfants, par la petite quantité de crachats, par les efforts violents du malade, & par la longueur des paroxyſmes. Et ſi en un ſens elle étoit moins fâcheuſe que la toux convulſive des enfants, elle l'étoit davantage en ce que dès le commencement elle ſe trouvoit accompagnée de la fièvre & de tous les ſymptômes fébriles; ce que je n'ai point encore vu dans la toux des enfants.

D'où elles proviennent.

34. Quoiqu'il ſoit ordinaire de voir des toux à l'entrée de l'hiver, on étoit ſurpris néanmoins de la quantité extraordinaire qu'il y en avoit cette année-là. Voici, ce me ſemble, la principale cauſe qui les produiſit. Il y avoit eu pendant le mois d'octobre, des pluies très-fréquentes & preſque continuelles, qui avoient rempli le ſang de particules ſéreuſes & crues. Or, le premier froid venant à boucher les pores de la peau, & empêchant ainſi la tranſpiration inſenſible, la nature qui cherchoit à ſe débarraſſer de cet amas de ſéroſités nuiſibles, les évacuoit par les glandes de la trachée-artère, au moyen de la toux qu'elles excitoient.

La ſaignée & la purgation y ſont utiles.

44. Lorſque cette maladie avoit beſoin de remèdes, j'employois hardiment la ſaignée & la purgation; car le meilleur moyen pour décharger le ſang des ſéroſités inutiles, c'eſt de déſemplir ainſi les vaiſſeaux.

Utilité des pectoraux.

Quant aux remèdes pectoraux, ils font à la vérité plaiſir aux malades, mais je ne vois pas qu'ils puiſſent ôter la cauſe de la toux; car toute leur action conſiſte à épaiſſir les humeurs lorſqu'elles ſont trop claires pour être expectorées, ou à les atténuer lorſque leur viſcoſité rend l'expectoration trop difficile. Je ſuis du moins bien sûr de l'inutilité des pectoraux. Quelquefois même ils ſont pernicieux; car les ſéroſités nuiſibles étant retenues dans le

ſang par l'uſage de ces remèdes, elles l'affoibliſſent extrêmement, & la toux qu'elles excitent cauſe aux poumons une agitation violente & preſque continuelle ; ce qui mène aſſez ſouvent à la phthiſie, que l'on auroit dû prévenir, en guériſſant promptement la maladie.

Les ſudorifiques ne ſont pas beaucoup plus sûrs. Quelquefois ils produiſent la fièvre, & d'autres fois même la pleuréſie, comme il arriva à quantité de gens pendant les toux épidémiques dont nous parlons ; ce qui les mit en grand danger. Danger des ſudorifiques.

45. J'avois donc recours à la ſaignée du bras, & je faiſois tirer une quantité raiſonnable de ſang. On appliquoit ſur la nuque du cou un grand & puiſſant emplâtre véſicatoire, afin de détourner une partie de la matière peccante : enſuite je purgeois doucement le malade avec une infuſion de ſéné & de rhubarbe, jointe à la manne & au ſyrop de roſes ſolutif, & je réitérois tous les jours cette médecine juſqu'à ce que le malade fût entièrement guéri, ou que du moins les ſymptômes fuſſent beaucoup diminués. Si le malade n'aimoit pas les potions, je lui faiſois prendre tous les matins à cinq heures, deux ſcrupules de pilules cochées majeures, & il dormoit par deſſus. Détail du traitement.

46. La toux convulſive des enfants, autrement la coqueluche, maladie d'ailleurs ſi opiniâtre & ſi rebelle, ſe guérit par cette méthode, je veux dire par la ſaignée & la purgation réitérée : & toute autre méthode y eſt inutile. Du moins c'eſt la ſeule qui m'ait réuſſi, quoique j'aie pluſieurs fois employé des remèdes de preſque toutes les eſpèces : mais il ne faut ſe ſervir ici que des purgatifs doux, & il faut même les donner par cuillerée, ſuivant l'âge du malade. Coqueluche des enfants ſe guérit de même.

Voici comment je conçois que cette douce évacuation guérit la toux. Quoique dans cette maladie le poumon ne ſoit pas chargé de beaucoup de féroſité, il reçoit néanmoins de temps en temps de la part du ſang des vapeurs ſubtiles & brûlantes, qui cauſent la toux violente qu'éprouvent les enfants. Or, il ſemble que le meilleur moyen de détourner du poumon ces vapeurs nuiſibles, c'eſt de les entraîner par la voie des ſelles : de cette façon on remédiera à la toux, en ôtant la cauſe qui la produit (1).

---

(1) Comme cette maladie ne cède pas toujours à la méthode de l'Auteur, nous joindrons ici celle du Docteur *Huxham*, laquelle eſt confirmée par une longue expérience.

Saignée doit précéder la purgation dans les maladies épidémique.

47. Mais dans les maladies épidémiques, de quelque genre qu'elles soient, il faut bien prendre garde, lorsque la personne est attaquée depuis peu, de ne pas purger avant que d'avoir saigné. Les maladies qui dépendent d'une constitution épidémique de l'air, sont des fièvres, ou deviennent du moins très-aisément des fièvres. Or, comme le plus doux purgatif met le sang & les humeurs en mouvement & par conséquent les échauffe, il produit aisément une fièvre, que la nature auroit eu soin elle-même de prévenir par les moyens ordinaires dont elle se sert pour évacuer la matière morbifique. C'est ainsi que la nature se sert de l'enchifrenement, de la toux, de la diarrhée pour prévenir la fièvre.

On peut dire la même chose de toute autre constitution de l'air qui dispose le corps à une certaine sorte de fièvre,

---

S'il y a pléthore, dit-il, ou si les crachats sont teints de sang, j'ordonne toujours la saignée, sur-tout si la fièvre le demande, comme il arrive souvent, ou si le visage devient noir à force de tousser; & quelquefois je la réitère, suivant la force & l'âge de l'enfant. Aussitôt après, je donne un doux vomitif; savoir, le syrop de fleurs de pêcher, ou l'oxymel scillitique, ou bien une infusion ou une décoction d'ipécacuanha; car la toux, comme observe Walschmid, vient en partie de l'estomac, & ne cesse guère avant que le malade ait vomi une pituite épaisse & âcre, dont il sort quelquefois une si grande quantité, qu'il est nécessaire de réitérer jusqu'à trois ou quatre fois le vomitif.

Il faut pareillement lâcher le ventre de temps en temps, mais seulement avec les plus doux purgatifs, comme la rhubarbe & l'aquila alba. Par ce moyen on évacue les humeurs visqueuses, & on les empêche d'entrer dans le sang & de le corrompre; car la constipation est toujours nuisible, cause la fièvre & augmente la difficulté de respirer. Il ne suffit pas d'évacuer, il faut encore atténuer la viscosité du sang, fortifier les nerfs & l'estomac; ce qui s'exécute admirablement par le mercure & le quinquina, joints à des stomachiques convenables. La difficulté de respirer & l'oppression de poitrine demandent qu'on use souvent d'une solution de gomme ammoniac, ou d'une expression de cloportes, ou de quelqu'autre remède semblable; & pour modérer la violence de la toux, on peut donner le syrop diacode, qui est le meilleur & le plus sûr narcotique dans cette maladie. Mais si l'humeur âcre tombe en grande abondance sur le larynx ou sur le poumon, il faut la détourner en appliquant un vésicatoire entre les épaules.

La coqueluche cède bientôt à ce remède, sinon elle est souvent très-opiniâtre, & ne peut se guérir que par le temps & le changement d'air. Les spécifiques vantés par les femmes ne sont que des bagatelles, autant que j'ai pu remarquer, sans en excepter même le *muscus pyxioïdes*; & s'il est de quelque utilité, c'est uniquement à cause de sa vertu astringente, & par conséquent fortifiante, par où il ressem-

car cette fièvre ne se déclare pas toujours, d'autant que la nature la prévient heureusement par le moyen de quelque évacuation critique qui emporte le foyer de la maladie. Ainsi je soutiens, malgré l'usage contraire, que dans le cas dont il s'agit, on ne doit point purger avant que de saigner, & encore moins se dispenser de saigner.

48. En vain objecteroit-on, que lorsque l'on saigne avant que d'avoir purgé, on attire dans le sang les impuretés des premières voies; car il est certain que les avantages d'une évacuation que produit un purgatif donné avant la saignée, ne peuvent en aucune façon compenser le mal qu'il fait par le tumulte qu'il cause dans le sang. On ne sauroit nier que les purgatifs n'agissent bien plus doucement quand on a fait précéder la saignée, & qu'alors ils n'agitent & n'échauffent moins le sang (1). Je

Raisons pour cela.

---

ble un peu au quinquina : car cette fameuse écorce n'agit pas seulement en atténuant les humeurs grossières, mais aussi en fortifiant tout le genre nerveux; & c'est par ces deux propriétés qu'elle guérit les fièvres intermittentes. Le retour périodique de la coqueluche, qui est souvent aussi régulier que celui d'une fièvre intermittente, montre qu'elle ne diffère pas beaucoup de la nature de cette dernière maladie; & ce qui rend cela encore plus vraisemblable, c'est que ces deux maladies règnent ordinairement dans la même saison, viennent des mêmes causes, & se guérissent par les mêmes remèdes. *Huxham de aere & morb. epid.*

Le docteur *Burton*, dans un essai sur cette maladie, lequel se trouve placé à la fin de son traité des six choses non naturelles, vante beaucoup le remède suivant, lorsque la coqueluche est produite par une pituite visqueuse, comme il arrive souvent.

Prenez *extrait de quinquina, trois gros; cantharides & camphre, de chacun un scrupule. Mêlez cela ensemble, & donnez-en à l'enfant huit ou neuf grains, plus ou moins, suivant l'âge & la violence du mal, de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, dans une cuillerée d'une solution d'un peu de baume de Copahu faite dans une eau simple distillée. La boisson ordinaire de l'enfant sera une émulsion faite avec les amandes douces & l'eau d'orge, & adoucie avec du sucre, ou quelque chose semblable.*

(1) Cela est très-vrai; & pour le comprendre, il faut se souvenir que la lenteur ou la vélocité de la circulation du sang influe extrêmement sur toutes les excrétions. Par exemple : si la circulation est languissante à cause de la surabondance du sang, il est clair que ce fluide s'épaissira, & produira des obstructions; ainsi il ne pourra plus se porter en suffisante quantité aux émonctoires, lesquels en conséquence ne feront leurs fonctions que d'une manière irrégulière & imparfaite. Mais les vaisseaux étant désemplis par la saignée, la circulation augmente nécessairement; par ce moyen le sang devient plus fluide, dif-

crois que l'ignorance ou la négligence de cette pratique a été cause de la mort d'un grand nombre de malades, surtout d'entre les enfants.

Quelle est la vraie expérience en médecine.

49. Voilà ce qu'une longue expérience m'a appris. J'entends par expérience, une pratique fondée sur la connoissance exacte des phénomènes des maladies, & sur l'observation des opérations de la nature, une pratique qui tire des symptômes mêmes des maladies ses indications curatives. C'est en cela que consiste la vraie médecine, & toute autre est pernicieuse.

En effet, que n'a-t-on pas à craindre d'un empirique, qui, ignorant entièrement l'histoire des maladies, & la méthode de les traiter, ne s'appuie que sur de vaines recettes & de prétendus secrets? Que n'a-t-on pas aussi à craindre d'un médecin à systêmes, qui, voulant éblouir le public par un vain étalage de science, ne se fonde que sur des spéculations chimériques & des principes arbitraires? Tous deux se jouent indignement de la vie des hommes, & tous deux semblent être réunis pour le malheur du genre-humain; & ils font plus de ravage que ne feroient les maladies mêmes destituées de pareils secours.

Sur quoi doit être fondée la pratique.

50. La seule médecine utile aux hommes, pour le dire encore une fois, est donc celle qui, se réglant sur la connoissance des véritables phénomènes des maladies, se trouve ensuite confirmée par l'expérience. C'est la route qu'a suivie le grand Hippocrate, & qui lui a justement acquis une si haute réputation. Plût à Dieu que l'on n'enseignât point d'autre médecine! elle seroit infiniment plus utile, & ne seroit pas moins estimée.

Il est vrai qu'elle demande beaucoup plus de génie, de lumières & de prudence, que celle qui s'exerce aujourd'hui; car, comme il est bien plus difficile d'appercevoir les opérations de la nature, que de forger les plus magnifiques hypothèses, l'art de guérir que prescrit la nature doit en conséquence être beaucoup plus au-dessus de la portée du vulgaire, que celui qui n'est fondé que sur des spéculations.

Preuve de cela par les fièvres.

51. Les fièvres, qui composent les deux tiers des maladies sur lesquelles s'exerce la médecine, prouveront la

---

sipe les obstructions des conduits excrétoires, & abordant en plus grande quantité aux émonctoires, les stimule, & les met en état de se décharger des liqueurs qu'ils contiennent.

vérité de ce que j'avance ; & pour cela je m'en rapporte à la décision de tout homme impartial, & qui raisonne tant soit peu. Si donc pour guérir les fièvres il ne s'agit que de remplir les deux indications ordinaires, qui consistent à évacuer par les sudorifiques la matière morbifique, & à calmer les symptômes qui suivent une telle évacuation, le plus misérable empirique ne pourra-t-il pas se flatter d'en venir à bout ? Car pour faire suer, ce qui est le but qu'il se propose toujours, principalement s'il entend parler de malignité dans la maladie, il n'aura qu'à donner intérieurement de la thériaque, de la poudre de pattes d'écrevisses composée, de l'eau épidémique, & autres choses semblables.

Quant aux symptômes, si le malade ne dort point, n'y a-t-il pas le syrop de diacode pour procurer du sommeil ? si le ventre est resserré, n'y a-t-il pas des lavements ? & ainsi du reste.

Cependant notre empirique n'est pas capable de connoître par lui-même, ni par les ordonnances des Médecins, quelle est l'espèce de fièvre qu'il a à combattre ; car c'est une vérité incontestable qu'il y a différentes sortes de fièvres, chacune desquelles demande un traitement différent ; & outre cela, que la même fièvre, de quelque genre qu'elle soit, doit être traitée d'une manière un peu différente dans son commencement & dans ses divers périodes.

Un homme qui ignore l'histoire d'une maladie, & par conséquent la véritable méthode de la traiter, pourra-t-il tirer des indications curatives d'un symptôme peu remarquable, puisqu'il ne sauroit même juger si ce symptôme est l'effet des remèdes qu'il emploie, ou de la maladie même ?

52. Je serois trop long si je voulois rapporter en détail toutes les légères circonstances auxquelles il est nécessaire de faire attention dans le traitement des fièvres & des autres maladies. Ces circonstances, qui paroissent si peu de choses, & qu'il est quelquefois si difficile de remarquer, sont néanmoins très-importantes pour la conservation de la vie des hommes : aussi nos descendants auront-ils toujours de nouvelles observations à faire sur la variété presque infinie des causes naturelles des maladies, & sur la manière de les traiter en conséquence.

De pareilles observations étant mises au jour ne pourront qu'augmenter la gloire de la Médecine ; & comme

elles la rendront en même temps plus difficile, cet art n'admettra dans ses mystères que des hommes d'un génie supérieur, joint avec beaucoup de sagesse & de prudence. Mais cela soit dit en passant.

Fièvre provenant du mauvais traitement de la toux.

Manière de la traiter.

53. Lorsque les toux dont nous avons parlé ci-devant n'étoient pas bien traitées, il s'y joignoit ordinairement une fièvre semblable à celle qui fut si épidémique pendant l'hiver de 1675, & dont j'ai donné l'histoire dans la Section V, Chapitre V, du Traité des maladies aiguës. Comme cette fièvre n'étoit que le produit & l'effet de la toux épidémique, j'employois contre elle, & toujours avec un heureux succès, les mêmes remèdes que j'ai décrits dans le traitement de la toux; savoir, la saignée, l'emplâtre vésicatoire appliqué sur la nuque du cou, & ensuite la purgation réitérée trois fois.

Quand la toux étoit sans fièvre, il falloit purger jusqu'à ce que le malade fût entièrement guéri, ou du moins jusqu'à ce que les symptômes fussent beaucoup diminués, comme je l'ai remarqué ci-dessus. Mais, dans la fièvre qui dépendoit de la toux, il suffisoit, pour la faire cesser entièrement, de purger pendant trois jours; & c'est ce que j'ai souvent remarqué dans la constitution présente.

Elle étoit accompagnée d'une fluxion

54. Lorsque cette fièvre commençoit, elle étoit accompagnée d'une abondance de sérosité qui, se jetant sur le poumon, incommodoit extrêmement le malade; mais, au bout d'un mois ou deux, cette sérosité venant à se séparer peu à peu du sang, la fièvre ne laissoit pas de subsister quelquefois sans qu'il y eût de toux, à cause de la mauvaise impression qui restoit encore dans le sang; c'est pourquoi elle devoit être traitée de la même façon que la toux.

Elle continua jusqu'en 1680.

55. Cette fièvre subsista de la sorte jusqu'au commencement de l'an 1680, auquel temps les fièvres intermittentes dont j'ai parlé auparavant, commencèrent aussi à paroître. Elles durèrent jusqu'au commencement de 1685, qui est le temps auquel je prépare une nouvelle édition de mes ouvrages. Il est vrai qu'à Londres elles ne sont présentement ni si épidémiques, ni si violentes qu'elles étoient les quatre années dernières : mais, dans les autres endroits, elles sont toujours de même; car la constitution générale de l'air est encore maintenant si favorable aux fièvres intermittentes, que je puis assurer n'avoir jamais vu durant tout ce temps-là une seule fièvre véritablement continue, à moins qu'on ne l'eût rendue telle par un mauvais traite-

ment, ou que ce ne fût une fièvre intercurrente, c'est-à-dire, une de ces fièvres qui attaquent presque indifféremment dans toutes les années.

Il faut nécessairement que la constitution présente qui est si favorable aux fièvres intermittentes, s'affoiblisse avant que la fièvre continue, que j'ai nommée *dépuratoire*, puisse régner épidémiquement. En effet, il semble que, dans les fièvres intermittentes, la nature se presse trop, & que, par la violence avec laquelle elle agit, elle n'emploie pas assez de temps pour digérer la matière morbifique, & ensuite l'évacuer. Il n'en est pas de même dans la fièvre dépuratoire; ce n'est qu'après treize ou quatorze jours qu'on apperçoit dans celle-ci des signes de coction de la matière fébrile qui est ensuite évacuée par les sueurs, ou par une transpiration plus abondante.

Fièvres dépuratoires de 1661, &c. reliquats de fièvres intermittentes.

56. Tout cela bien examiné, je suis persuadé que les fièvres dépuratoires qui régnèrent dans les années 1661, 62, 63, 64, n'étoient, pour ainsi dire, que des reliquats de certaines fièvres intermittentes qui avoient régné avant ce temps-là, pendant un certain nombre d'années, lequel ne m'est pas connu. Car, lorsque la constitution qui favorisoit les fièvres intermittentes fut sur son déclin, les fièvres qu'elle produisit alors étoient plus humorales, c'est-à-dire, dépendoient d'une matière plus grossière, d'où il arrivoit que la dépuration du sang ne se faisoit que lentement & peu à peu; au lieu que, dans les premières années de cette constitution, les fièvres dépendoient d'un levain plus subtil, & qu'étant de véritables intermittentes, elles parcouroient rapidement les temps de leurs périodes.

Si la chose est ainsi, il me paroît vraisemblable que la fièvre dépuratoire reviendra dès que la constitution présente se rallentira, & que cette fièvre subsistera pendant un certain nombre d'années, avant que la peste prenne sa place. Durant toutes les années que régnera la fièvre dépuratoire, il y aura de temps en temps des fièvres intermittentes, & qui peut-être seront quelquefois épidémiques pour un peu de temps; savoir, lorsque les qualités manifestes de l'air contribueront à leur épidémicité.

Quinquina y sera apparemment nuisible.

57. Je ne saurois assurer si le quinquina guérit cette fièvre dépuratoire, comme il guérit maintenant les fièvres intermittentes; mais, dans la peste & dans les fièvres continues épidémiques, qui ne manqueront pas de la suivre, on ne doit pas attendre d'autres effets de l'usage du quinquina, que ceux que nous lui voyons produire aujourd'hui

dans la pleuréſie, la péripneumonie, l'eſquinancie, & autres ſemblables fièvres inflammatoires, dans leſquelles, bien loin d'être utile, il eſt au contraire tout-à-fait pernicieux. Quoi qu'il en ſoit, ſi la nature garde à l'avenir le même ordre qu'elle a gardé pendant les vingt-quatre dernières années, les maladies épidémiques ſe ſuccéderont les unes aux autres de la manière que nous avons dit.

Inconvénient de ſaigner beaucoup dans le rhumatiſme.

58. Voilà à peu près, Monſieur, tout ce que j'ai obſervé ſur les maladies épidémiques des années précédentes. Quant au rhumatiſme ſur lequel vous m'avez auſſi conſulté, je me ſuis ſouvent affligé avec vous, de ce qu'on ne pouvoit le guérir ſans répandre beaucoup de ſang; d'où il arrive que non-ſeulement les forces du malade ſe trouvent épuiſées durant un certain temps; mais encore que, s'il eſt d'un tempérament un peu foible, il devient, pendant quelques années, ſujet à d'autres maladies : car, par exemple, s'il vient à avoir froid, l'humeur rhumatiſmale tombe aiſément ſur les poumons, & d'autres cauſes encore plus légères ſuffiſent pour occaſionner une maladie, à raiſon de la mauvaiſe diſpoſition du ſang qui a été appauvri par le grand nombre de ſaignées.

C'eſt ce qui m'a déterminé à chercher quelqu'autre méthode de guérir le rhumatiſme, ſans avoir recours à tant de ſaignées. Conſidérant donc ſérieuſement que cette maladie eſt inflammatoire, comme je l'ai déja dit dans l'hiſtoire des maladies aiguës, & comme le prouvent les ſymptômes dont elle eſt accompagnée, & principalement la couleur du ſang qui eſt abſolument ſemblable à celui des pleurétiques, j'ai cru qu'on pourroit la guérir auſſi ſûrement par un régime ſimple, très-rafraîchiſſant & médiocrement nourriſſant, que par des ſaignées réitérées, & qu'on éviteroit en même temps les inconvénients qu'il y a à beaucoup ſaigner dans cette maladie. J'ai donc ſubſtitué à la ſaignée l'uſage du petit-lait pour la nourriture des malades, & cela m'a réuſſi.

Petit-lait ſubſtitué utilement à la ſaignée.

Preuve par un exemple.

39. L'été dernier, un Apothicaire de mon voiſinage, nommé M. *Malthus*, homme de probité & d'eſprit, me fit appeller. Il étoit cruellement tourmenté d'un rhumatiſme, dont voici les ſymptômes : le malade boita d'abord de la hanche pendant deux jours; enſuite il reſſentit à la poitrine une douleur gravative, avec une difficulté de reſpirer. Cette douleur ſe diſſipa au bout d'environ deux jours; mais elle fut ſuivie d'un violent mal de tête, puis elle ſe porta à la hanche qui avoit ſouffert la première, enſuite elle

elle parcourut alternativement presque toutes les articulations, tant des bras que des jambes, suivant l'ordinaire du rhumatisme.

Comme le malade étoit très-foible, & d'un tempérament sec, je craignis de l'épuiser entièrement si je le faisois beaucoup saigner, d'autant plus que la saison étant avancée, il y avoit toute apparence qu'il n'auroit pas le temps de reprendre ses forces avant l'hiver; c'est pourquoi je lui ordonnai de ne vivre que de petit-lait pendant quatre jours; & au bout de ce temps-là, je lui permis d'ajouter au petit-lait du pain blanc à dîner, c'est-à-dire, une fois le jour, jusqu'à ce qu'il fût tout à fait guéri.

Il se contenta, pendant dix-huit jours, d'une nourriture si légère, si ce n'est que les derniers jours, je lui permis de manger du pain blanc pour son souper. Il buvoit chaque jour le petit-lait de huit livres de lait, ce qui le nourrissoit assez bien. Après ces dix-huit jours, comme il ne restoit plus aucun symptôme, & que le malade commençoit à prendre l'air, je lui permis de manger du poulet bouilli, & d'autres choses aisées à digérer. Je voulus néanmoins que, de trois jours l'un, il ne vécût que de petit-lait, jusqu'à ce qu'il eût recouvré une santé parfaite. De cette manière, il évita les inconvénients dont j'ai parlé ci-dessus, & qu'il avoit éprouvés, à son grand malheur, dix ans auparavant, lorsque je le traitai de la même maladie par des saignées réitérées.

La simplicité de cette méthode ne doit pas la rendre méprisable.

60. Si quelqu'un méprise cette méthode, comme trop simple & trop peu recherchée, je lui répondrai qu'il n'appartient qu'à de petits esprits de mépriser les choses, par la raison qu'elles sont simples & communes. D'ailleurs je suis bien aise d'être utile au public, même aux dépens de ma réputation: & si les préjugés du vulgaire ne s'y opposoient pas, je ne ferois aucune difficulté d'appliquer cette méthode à d'autres maladies que je ne veux pas nommer présentement. Elle seroit assurément plus utile aux malades que ce fatras de remèdes pompeux dont on accable mal à propos les mourants, comme des victimes que l'on couronne pour les immoler bientôt après (1).

(1) Les vertus admirables du petit-lait ont paru à Hoffmann si dignes d'attention, qu'il a écrit exprès une dissertation sur ce sujet. Il observe que les anciens faisoient grand cas de cette liqueur, & l'employoient souvent dans les maladies qui proviennent d'une âcreté des sucs, comme les ulcères du poumon, de la vessie & des reins,

Grands effets des choſes les plus communes.

61. Les choſes que l'on regarde comme les plus viles, & dont on ne fait aucun cas, peuvent opérer des guériſons merveilleuſes entre les mains d'un médecin habile & prudent. Voici un exemple qui le prouve bien, & que je vais rapporter, quoiqu'il n'ait aucun rapport à la maadie dont il s'agit maintenant.

Exemple de cela.

Il y a deux mois qu'un homme de mon voiſinage me fit appeller pour voir un de ſes domeſtiques qui, dans un dépit amoureux, comme je l'appris enſuite, avoit avalé une forte doſe de ſublimé corroſif. Il y avoit environ une heure qu'il avoit pris ce poiſon, lorſque j'arrivai auprès de lui. Déjà ſa bouche & ſes lèvres étoient fort enflées; il reſſentoit dans l'eſtomac une violente douleur avec un ardeur brûlante, & il étoit extrêmement mal.

---

la lèpre, différentes éruptions cutanées, ulcérations des parties charnues, & obſtructions des viſcères, &c. ils l'ordonnoient ſouvent en grande quantité, & le faiſoient continuer un temps conſidérable; mais avec cette différence & cette précaution, que quand il ne falloit que nettoyer les premières voies, ils en donnoient moins, & ſeulement pendant quelques jours; au lieu qu'ils en donnoient davantage & plus long-temps dans les maladies invétérées & opiniâtres.

Le même *Hoffmann* recommande le petit-lait dans la ſuperpurgation, ſoit qu'elle ait été cauſée par des purgatifs violents, ou par un poiſon; dans le ſcorbut, dans toutes les maladies qui viennent ou qui ſont accompagnées d'une âcreté ou d'une impureté des humeurs, dans l'affection hypocondriaque & hyſtérique, & dans le commencement de la dyſſenterie. Il ajoute que c'eſt un excellent laxatif dans toutes ſortes de fièvres, dans la petite vérole, la rougeole, & dans toutes les maladies accompagnées de fièvre, étant donné ſeul, ou avec la manne, le ſyrop de rhubarbe, la crême de tartre, le ſel polychreſte, & autres choſes ſemblables qu'on y fait diſſoudre, ſuivant le beſoin. Il règle la quantité, ſuivant les circonſtances; ſavoir, une chopine à prendre le matin en pluſieurs fois, pour les perſonnes d'un eſtomac foible, & une pinte pour les perſonnes vigoureuſes. Il veut quelquefois qu'on en prenne l'après dîné, mais en moindre doſe; & il règle la longueur du temps qu'on doit le prendre, ſuivant la durée & l'opiniâtreté de la maladie.

Il obſerve que ſi on laiſſe le lait juſqu'à ce qu'il s'aigriſſe, ou ſi on le fait aigrir en y mêlant un acide, le petit lait qui en vient perd beaucoup de ſa bonté & de ſa douceur, & contracte une acidité qui le rend nuiſible. Ainſi pour éviter ces inconvénients, le même auteur fait le petit-lait de la manière ſuivante; il fait évaporer ſur un feu doux juſqu'à ſiccité une certaine quantité de lait frais, remuant toujours pour empêcher de brûler; enſuite verſant ſur le réſidu autant d'eau qu'il s'eſt évaporé de lait, il fait bouillir cela enſemble pendant quelques minutes, & enfin il paſſe la liqueur pour l'uſage. *Diſſert. de Salub. ſer. lact. virtut. ſparſim.*

Je lui ordonnai sur le champ de boire à différentes reprises, mais le plus promptement qu'il pourroit, douze pintes d'eau tiéde, & que chaque fois qu'il vomiroit, il recommençât à boire. J'ordonnai aussi que, dès qu'on s'appercevroit, par les tranchées du ventre, que le poison prenoit son cours par en bas, on donnât quantité de lavements avec de l'eau tiède, sans y rien ajouter. Le malade fit tout ce que je voulus, & il but encore un plus grand nombre de pintes d'eau que je n'avois ordonné. Les premières eaux qu'il revomit, étoient extrêmement âcres, à cause de la quantité de sublimé corrosif dont elles étoient imprégnées; celles qu'il rendit ensuite avoient toujours moins d'âcreté chaque fois, jusqu'à ce qu'enfin elles n'en eurent plus du tout. Les tranchées qui survinrent furent adoucies par les lavements d'eau tiède.

Une méthode si simple me réussit tellement, qu'au bout de quelques heures, le malade fut hors d'affaire. Il lui restoit seulement une enflure des levres avec des excoriations dans la bouche, causées par l'âcreté du poison, dont l'eau qu'il avoit revomie étoit imprégnée; mais, par l'usage du lait que je lui fis prendre pour toute nourriture pendant quatre jours, ces symptômes disparurent bientôt.

Les ignorants donnent inutilement de l'huile en pareil cas. Pour moi, je préférai l'eau à l'huile & à toutes les autres liqueurs, parce que, pouvant être avalée en plus grande abondance, elle me sembla plus propre à se charger des particules du sublimé corrosif, que toute autre liqueur plus grossière, ou déjà imprégnée des particules d'un autre corps.

Gens âgés ne doivent pas être traités par le petit-lait.

62. Mais, pour revenir au rhumatisme, quoique l'usage du petit-lait pour nourriture, convienne dans les jeunes gens & dans les personnes qui ont vécu sobrement, ce seroit une imprudence de traiter de la sorte les gens âgés, & ceux qui ont fait pendant long-temps des excès de vin & d'autres liqueurs spiritueuses : car le petit-lait leur ruineroit l'estomac, & en rafraîchissant trop le sang, il disposeroit à l'hydropisie. On doit, dans ce cas-là, employer la méthode que j'ai enseignée dans le traité des maladies aiguës, section VI, chap. V.

Néanmoins, depuis que j'ai écrit ce traité, l'expérience m'a appris qu'il valoit encore mieux, après avoir saigné deux fois, ou tout au plus trois fois, réitérer fréquemment les purgatifs, jusqu'à ce que les symptômes aient entièrement cessé, que d'employer la saignée pour tout

remède : car la purgation ſuppléera à la ſaignée, & on pourra alors mettre en uſage les narcotiques, dont autrement il faudroit s'abſtenir, quelque violente que fût la douleur, parce qu'ils fixent le mal, & empêchent qu'il ne cède ſi aiſément à la ſaignée.

Les purgatifs qu'on emploiera dans le rhumatiſme, ne doivent être que des lénitifs, comme, tamarins, ſéné, rhubarbe, manne & ſyrop de roſes ſolutif : il ne faut ni ſcammonée, ni jalap, parce qu'ils agitent trop le ſang, & augmentent les douleurs ; mais tous les ſoirs après l'opération du purgatif, on donnera une once de ſyrop diacode, un peu de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

Maladie particulière qui ſuivoit les fièvres intermittentes.

63. Pendant la conſtitution préſente, j'ai obſervé une certaine maladie qui tantôt reſſembloit au rhumatiſme, & tantôt à la colique néphrétique, par la douleur cruelle qu'elle cauſoit dans les lombes. Comme cette maladie venoit ordinairement à la ſuite des fièvres intermittentes, elle devoit manifeſtement ſon origine à la matière fébrile qui ſe jettoit ſur les parties muſculeuſes du corps. Ainſi elle vouloit être traitée de la même façon que la fièvre intermittente, dont elle dépendoit. Les ſaignées réitérées, & toutes les autres évacuations ne faiſoient que l'irriter & mettre le malade en danger. C'eſt ce que j'ai cru devoir remarquer, afin que perſonne ne s'y trompât.

64. Voilà, Monſieur, ce que des obſervations exactes m'ont appris touchant les maladies ſur leſquelles vous m'avez fait l'honneur de me conſulter. Je ſerai content ſi mon travail peut mériter votre approbation, & contribuer à l'utilité des autres ; du moins je me ſaurai bon gré d'avoir eu occaſion de vous donner cette foible marque de la conſidération infinie avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE
DE
HENRI PAMAN,
A
THOMAS SYDENHAM.

Monsieur,

Vous avez rendu un ſervice inſigne à la Médecine par votre Hiſtoire des Maladies aiguës ; je la regarde comme un ouvrage achevé, parce qu'elle eſt fondée ſur des obſervations exactes & des expériences certaines, & qu'elle eſt écrite avec toute la ſincérité & la fidélité poſſibles. Ce n'eſt pas l'intérêt ou le deſir d'une vaine réputation qui vous a mis la plume à la main, mais le noble motif d'être utile aux hommes. Pour moi, en vous donnant les louanges qui vous ſont dues, je prétends vous engager à faire ſur les maladies chroniques ce que vous avez fait ſi heureuſement ſur les maladies aiguës : car vous rapportez exactement tous les ſymptômes de ces dernières, & vous marquez ce qu'il convient de faire dans les divers temps de la maladie. Rien de plus difficile néanmoins que d'écrire ſur les maladies aiguës, parce qu'elles durent ſi peu, que, ſi l'on manque l'occaſion de donner les ſecours néceſſaires, on ne la retrouve plus enſuite, & le malade périt ſans reſſource : au lieu que dans les maladies chroniques on a le temps d'examiner, de ſe retourner, & de prendre le meilleur parti.

Nous nous ſommes ſouvent entretenus enſemble de cette honteuſe maladie, que les Européens prétendent être originaire des Indes Occidentales, je veux dire du mal vénérien, que l'on peut regarder comme la juſte peine de la débauche, & le fléau de l'impudicité. Celui qui ſouhaitoit que cette vilaine maladie ne pût être guérie qu'une ſeule fois, me paroît l'avoir ſouhaité afin que les hommes fuſſent par-là détournés du crime ; mais, comme aujourd'hui la curation du mal vénérien eſt ſouvent abandonnée à des Charlatans, à des Barbiers & à quiconque veut s'en mêler ;

les malades ſe trouvent les victimes de ces prétendus guériſſeurs qui, ſoit par intérêt, ſoit par ignorance, alongent ſi fort le traitement, qu'il devient pire que le mal, & font tellement ſouffrir les malades, qu'ils leur rendent la vie inſupportable.

Vous m'avez promis, Monſieur, de donner quelque choſe ſur cette matière. Je vous ſomme de votre parole. Ayez la bonté de m'expliquer ſincérement quelle eſt la meilleure manière de traiter une ſi cruelle maladie. C'eſt aſſez que les malades ſoient châtiés de Dieu, ſans qu'ils ſouffrent encore davantage de la part du Médecin. Le public vous aura une obligation ſingulière; & moi je participerai en quelque manière à la gloire qui vous reviendra de cet ouvrage, puiſque vous l'aurez publié à ma ſollicitation. Je ſuis, Monſieur, avec un dévouement infini, &c.

A Lambeth, le 12 février 1680.

RÉPONSE
DE
THOMAS SYDENDAM,
A
HENRI PAMAN,

Membre & Orateur public de l'Univerſité de Cambrige, & Profeſſeur en Médecine dans le Collège de Greſham à Londres.

Sur l'Hiſtoire & le Traitement du mal vénérien.

MONSIEUR,

Modeſtie de l'Auteur.

1. Quand vous appellez mon Traité des Maladies aiguës un ouvrage achevé, c'eſt un effet de votre politeſſe & de

votre amitié pour moi ; mais l'idée que j'en ai eſt bien différente. Je ne le regarde que comme un léger eſſai, & je penſe n'avoir fait autre choſe que de montrer le chemin à ceux qui, ayant plus de génie que moi, pourront donner quelque choſe de mieux ſur l'hiſtoire & la curation de ces maladies. *Je reſſemble à une pierre à aiguiſer, qui, ſans pouvoir couper elle-même, ne laiſſe pas de rendre le fer tranchant* (1).

2. En effet, la nature agit de tant de manières différentes dans la production des maladies aiguës, & ſes allures ſont ſi délicates & ſi variées, que la vie d'un homme, quelque longue qu'elle ſoit, ne ſuffit pas pour décrire, comme il faut, les divers ſymptômes de ces maladies, & le traitement qui leur convient. Que dis-je, la vie d'un homme? celle de dix hommes qui ſe ſuccéderoient les uns aux autres pendant un pareil nombre de ſiècles, & qui joindroient à tout le génie & à toute la ſagacité poſſibles, un travail infatigable, une pratique continuelle & des obſervations ſans nombre, ne ſeroit pas trop longue pour un tel ouvrage. Vous voyez donc que je ſuis bien éloigné d'avoir acquis, ou de croire avoir acquis une parfaite connoiſſance de la Médecine. Je me rends trop de juſtice pour cela, & je connois trop bien mon peu de capacité (2).

Difficulté d'écrire ſur les maladies aiguës.

3. Quant aux maladies chroniques dont je vous avois fait eſpérer que je pourrois écrire l'hiſtoire, j'ai tellement ce deſſein à cœur, que, ſi je deſire que le Ciel prolonge mes jours, c'eſt principalement, ce me ſemble, afin de pouvoir laiſſer ſur cette matière quelque choſe d'utile au genre humain ; mais je ſens chaque jour combien une pareille entrepriſe eſt difficile, ſur-tout pour moi qui n'ai pas cette pénétration d'eſprit & cette ſagacité qui ſeroient ici néceſſaires. D'ailleurs, les Auteurs de Médecine, ſi on excepte le grand Hippocrate & un très-petit nombre d'autres, ne me fourniſſent preſque aucun ſecours dans la route inconnue où je dois marcher, & qui eſt toute ſemée de ronces & d'épines. Les lumières qu'ils préſentent ne ſont que fauſſes & trompeuſes lueurs, très-propres à égarer & à faire tomber dans le précipice, mais incapables de gui-

Difficulté d'écrire ſur les maladies chroniques.

(1) . . . . . *Fungor vice cotis, acutum*
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi.

(2) *Mecum habito, & novi quàm ſit mihi curta ſuppellex.*

der, comme il faut, dans la recherche des véritables opérations de la Nature. C'eſt que tous leurs écrits ne contiennent preſque que des hypothèſes qu'a enfantées une imagination déréglée. Auſſi les hiſtoires qu'ils donnent des maladies, c'eſt-à-dire, les deſcriptions de leurs ſymptômes, ne ſont point fondées ſur la réalité des choſes, mais ſur de vains ſyſtêmes qui ſervent auſſi de baſe à la méthode que ces Auteurs emploient pour traiter les maladies. Une telle pratique ne ſauroit manquer d'être pernicieuſe au genre humain. Voilà comment on néglige d'étudier les opérations de la nature, pour ſe livrer ſans ménagement à la fureur des hypothèſes.

Tous ces oſtacles ne m'empêcheront pas d'écrire ſur les maladies chroniques, ſi le Ciel m'accorde le temps & la ſanté néceſſaires. Maintenant, afin que vous connoiſſiez l'empreſſement que j'ai d'exécuter ce que vous demandez de moi, je vous préſente un échantillon de l'ouvrage que je médite, ſavoir, une courte diſſertation ſur le mal vénérien.

Pourquoi on ne doit pas cacher la manière de traiter le mal vénérien.

4. J'ai rencontré bien des gens qui, dans une vue louable d'arrêter le crime par la crainte du châtiment qui doit le ſuivre, ou pour ſe donner à eux-mêmes une réputation de vertu, prétendoient qu'on ne devoit point enſeigner la méthode de traiter le mal vénérien. Je ne ſuis nullement de leur avis; car je penſe que, ſi on vouloit refuſer de rendre ſervice au prochain dans tous les cas où il ſe ſeroit attiré du mal par ſa faute & par ſon imprudence, il ne reſteroit preſque plus d'occaſion aux hommes d'exercer la charité, & d'être utiles les unes aux autres. Laiſſons à Dieu qui eſt le ſouverain maître, le ſoin de châtier les coupables. Notre devoir eſt de ſecourir, autant qu'il nous eſt poſſible, les miſérables, & de guérir leurs maladies, mais non pas de les affiiger eux-mêmes par des recherches curieuſes des cauſes qui ont produit leurs maux, ou par des reproches & des cenſures hors de ſaiſon.

Je vais donc expoſer librement ce que l'obſervation & l'expérience m'ont appris ſur cette maladie, non en vue de porter les hommes à la débauche, mais afin de contribuer, ſelon les devoirs de mon état, à la guériſon des corps.

D'où & quand le mal vénérien a été apporté en Europe.

5. La maladie vénérienne parut en Europe pour la première fois l'an de N. S. 1493, & fut apportée des Indes Occidentales. Avant ce temps-là, elle n'étoit point du tout connue en Europe; du moins il n'y en a aucune preuve. Auſſi

croit-on communnément qu'elle eſt endémique dans les pays de l'Amérique, où furent conduites les premières Colonies Européennes (1).

Pour moi, je croirois plutôt qu'elle a tiré ſon origine de quelque contrée des Nègres voiſins de la Guinée (2) : car j'ai oui dire à quantité d'Anglois dignes de foi, qui habitent les Iſles Caraïbes, que les eſclaves qu'on y amène de Guinée, ſans avoir pris terre, ou du moins ſans avoir eu aucun commerce impur, ſont attaqués d'une maladie qui déſole aſſez ſouvent toute une habitation, hommes, femmes & enfants, & dont les ſymptômes paroiſſent abſolument les mêmes que ceux de la vérole, pourvu qu'on ait égard à la diverſité des climats. Les habitants des îles Caraïbes nomment cette maladie *the yaws* (3); & ils la traitent par la ſalivation mercurielle, de même que nous traitons la vérole. Ainſi ils préfèrent la ſalivation mercurielle au gayac & à la ſalſepareille, nonobſtant tout ce que l'on dit parmi nous de la grande vertu qu'ont ces bois dans leur pays natal, & que l'on croit s'affoiblir extrêmement par le long trajet d'Amérique en Europe.

Comment il eſt nommé en quelques endroits de l'Amérique.

6. Il y a donc apparence que les Eſpagnols qui apportèrent les premiers en Europe le mal vénérien, en furent

On croit que les Eſpagnols le gagnèrent par contagion

(1) Une preuve que le mal vénérien n'étoit connu ni des Grecs ni des Romains, c'eſt le ſilence de tous les Médecins pendant au moins deux mille ans, & celui des anciens Hiſtoriens, Poètes, & autres Ecrivains des deux nations. Une autre preuve de cela, c'eſt l'autorité de tous les Médecins qui vivoient dans le temps que cette maladie commença à paroître, & qui conviennent généralement qu'elle fut apportée pour la première fois en Europe vers la fin du quinzième ſiècle; qu'elle différoit par ſes ſymptômes de toute autre maladie; qu'elle n'avoit jamais été vue ni obſervée auparavant; que du royaume de Naples, où elle s'étoit répandue parmi les François & les Napolitains, elle s'étoit enſuite étendue en Europe; enfin, qu'elle avoit été apportée des Indes Occidentales à Naples par les ſoldats Eſpagnols qui ſervoient ſous Chriſtophe Colomb. *M. Aſtruc, des maladies vénériennes, liv.* I, *chap.* I.

(2) Cette idée eſt entièrement contraire à la vérité du fait; car il eſt certain qu'on ne tranſporta point de nègres dans l'île Eſpagnole avant l'année 1503. Or, les Eſpagnols contractèrent la maladie dans cette île en 1493. Elle fut apportée en Eſpagne la même année ou l'année ſuivante : de-là en Italie en 1494 ou 1495, où elle infecta les François & les Napolitains, & par leur moyen fut ſe répandre bientôt après dans toute l'Europe. *Ibid. chap.* II.

(3) Le mal vénérien, dit Turner, ſe nomme *yaws* en Guinée, comme je l'ai appris de quelques Navigateurs, & auſſi d'un Capitaine de vaiſſeau qui a ſouvent fait ce voyage. *Turner Syphilis* 4, *th. édit.* p. 6, 7.

infectés par le commerce avec les Nègres qui avoient été achetés en Afrique : car plusieurs peuples voisins de la Guinée sont dans l'usage barbare de vendre des hommes aux Européens ; & il se peut faire que la vérole soit endémique chez quelqu'un de ces peuples.

Quoi qu'il en soit, elle fit en Europe de si rapides progrès dans le commencement, que, si elle continuoit de même aujourd'hui, il ne resteroit plus d'hommes au bout de quelques siècles, ou que du moins ils seroient tous malades & entièrement incapables des fonctions de la société civile ; mais les choses sont bien autrement. La vérole, semblable à ces végétaux qui étant transportés dans un pays étranger y dépérissent, ne sauroit s'accommoder du climat de l'Europe ; elle y décheoit de jour en jour, & la diminution de ses symptômes montre l'état de langueur où elle est déja tombée. Lorsque cette maladie étoit encore nouvelle parmi nous, elle corrompoit dans un moment toute la masse du sang dans ceux qu'elle attaquoit, & elle se manifestoit par de cruelles douleurs de tête & des membres, & par des ulcères en différents endroits du corps (1).

Il s'affoiblit chaque jour.

Mais, depuis cent ans, le premier symptôme qu'elle produit, c'est la gonorrhée virulente, & c'est comme une espèce d'issue pour où elle cherche à s'échapper. Quelquefois, mais rarement, elle se manifeste d'abord par un chancre à la partie ; & comme alors le virus ne s'évacue pas par la gonorrhée, il pénètre bientôt & corrompt toute la masse du sang.

Comment il se communique.

7. Le mal vénérien se communique de deux manières ; savoir, par la génération, les parents transmettant la maladie au fœtus dans le temps de sa formation, ou par un attouchement immédiat dans quelque partie molle ; & cette dernière communication arrive de trois manières.

1°. Par l'alaitement, soit qu'un enfant gâté tette une nourrice saine ; car alors la salive de l'enfant étant infectée, porte le virus dans les pores des mamelons de la nourrice : soit qu'une nourrice gâtée alaite un enfant sain ; car alors le lait étant infecté communique la même infection au nourrisson.

2°. Lorsque des enfants couchent nuds & dans le même lit avec des personnes gâtées (2). Car, quoique les adultes

(1) Voy. le *Traité des Maladies Vénériennes de M. Astruc, liv.* 1, *chap.* 12, 13.

(2) Lorsque le mal vénérien parut pour la première fois en Europe,

qui ont la chair plus ferme, ne puissent guère gagner le mal que par un commerce impur, même en couchant ensemble, il n'en est pas de même des enfants dont la chair est plus molle, & d'un tissu moins serré : aussi ai-je vu plusieurs fois des enfants qui avoient été infectés, pour avoir couché avec leurs pères gâtés.

---

on le regarda comme épidémique & contagieux; mais la vérité prévalut enfin, & on sait maintenant par une expérience certaine & indubitable, & par le consentement unanime de tous les médecins, que cette maladie ne se contracte point par quelque faute dans le régime, ni par un mauvais air, ni par l'abus des choses non naturelles, ni par une corruption spontanée des humeurs, mais seulement par la communication avec une personne qui en est infectée.

Cette communication se fait ou par la génération, le virus étant transmis par les parents lorsque l'embryon se forme; ou par contagion, le mal étant transmis d'une personne malade à une personne saine. La première manière m'est fort suspecte, car je n'ai jamais vu le mal vénérien proprement dit, & distingué par ses véritables signes pathognomoniques, communiqué des parents à leurs enfants; ce qui me fait croire que les médecins ont été un peu trop crédules sur cet article, afin de pourvoir en quelque façon à la réputation de leurs malades, en assignant une cause, sinon réelle, au moins probable, de leur maladie, & par ce moyen les exempter de blâme. La seconde manière de communication est au moins la plus certaine, & elle se fait de trois façons; 1°. à une certaine distance par un air infecté : 2°. par un sujet attaqué de la maladie : 3°. par un contact immédiat.

Or, il paroît par la raison & l'expérience que le mal vénérien ne peut se communiquer de la première façon. Il n'est pas démontré qu'il puisse se communiquer par l'entremise d'un sujet infecté : comme en couchant dans les mêmes draps, en portant les mêmes habits, en buvant dans le même verre, en s'essuyant la bouche & les lèvres avec la même serviette; car il y a sujet de croire que les personnes qui ont allégué de semblables causes de leur maladie, l'avoient gagnée d'une autre manière, que la honte les empêchoit d'avouer. Ainsi le mal vénérien se communique seulement, ou du moins le plus souvent par le contact immédiat entre une personne infectée, & quelque partie d'une personne saine; comme par le coït, par l'allaitement, par des baisers, en couchant avec une personne infectée, en introduisant le doigt ou la main dans des endroits souillés d'un ulcère ou d'un écoulement vénérien.

Les deux premières de ces voies de communication sont si bien confirmées par l'expérience, qu'on ne sauroit les révoquer en doute. Beaucoup plus de gens sont infectés par là, que par les trois dernières voies, comme l'expérience le montre évidemment : car nous n'avons que deux ou trois exemples de personnes infectées par des baisers, ou pour avoir couché dans le même lit, ou pour avoir touché des parties attaquées de la maladie; au lieu qu'une infinité l'ont prise par l'allaitement, ou par le commerce charnel. Voyez *M. Astruc*, *livre II*, *chapitre* 1.

3°. Par un commerce impur, lorſque le membre viril dilaté par la tenſion, s'imbibe du virus qui ſort d'un chancre, ou même d'une puſtule ſituée dans le vagin d'une femme infectée, laquelle, nonobſtant ce chancre ou cette puſtule, peut néanmoins paroître ſaine, parce que l'humidité qui détrempe le vagin, retient le virus, & l'empêche de pénétrer ſi tôt dans le ſang, ou parce que le flux menſtruel le délaie fréquemment, & l'évacue en quelque façon.

Quelle partie il attaque d'abord.

8. Je crois que dans les hommes ce virus attaque d'abord la ſubſtance charnue de la verge, qu'il la corrompt, l'enflamme & l'ulcère enſuite peu à peu. De là vient qu'il coule goutte à goutte dans l'urethre une ſanie telle qu'on la voit couler dans la gonorrhée. Ce qui me fait croire que la choſe eſt ainſi, c'eſt que j'ai vu moi-même une ſemblable matière virulente qui ne ſortoit point par l'urethre, mais tranſſudoit par la ſubſtance poreuſe du gland, ſans qu'il y eût de chancre ni ſur le gland, ni ſur le prépuce (1). Le virus vénérien pénétrant enſuite plus avant, ronge & ulcère les glandes proſtates, comme l'on voit aſſez ſouvent dans les cadavres de ceux qui ſont morts de la vérole (2).

Symptômes du premier état du mal vénérien.

9. Voici quel eſt le progrès du mal vénérien : le malade ſent d'abord une douleur extraordinaire dans les parties naturelles, avec une eſpèce de raclement des teſticules ; & cela arrive plus tôt, ou plus tard, ſuivant que la femme avec qui il a eu commerce, étoit plus ou moins gâtée, & ſuivant qu'il eſt lui-même d'un tempérament plus ou moins propre à recevoir le virus. Enſuite, à moins qu'il ne ſoit circoncis, il ſe forme ſur le gland une tache ou puſtule de la couleur & de la grandeur d'un bouton de rougeole.

Auſſi-tôt que cette puſtule a paru, il diſtille une liqueur qui reſſemble à la ſemence, mais qui, s'éloignant chaque jour davantage de la couleur & de la conſiſtance de la ſemence, devient jaunâtre ; & quand le mal eſt violent & le virus fort âcre, elle devient verdâtre, & même ſe trouve

---

(1) Notre auteur s'eſt trompé ſur cet article ; auſſi M. Aſtruc n'a pas manqué de le cenſurer. Cet habile homme croit que les véſicules ſéminaires ſont le ſiège de la gonorrhée, ſoit dans les hommes, ſoit dans les femmes ; & de là il établit dans les deux ſexes quatre différentes eſpèces de cette maladie. *Traité des malad. vénér. liv.* 3, *chap.* 1, *ſect.* 2.

(2) L'auteur entend ſans doute qu'on en fait l'ouverture, ſans quoi on ne peut voir les proſtates.

mêlée d'une humeur aqueuſe qui eſt abondamment teinte de ſang.

La puſtule du gland devient enfin un ulcère, qui d'abord reſſemble aux aphthes qu'on voit dans la bouche des enfants ; mais qui chaque jour s'étend davantage & devient plus profond avec des bords durs & calleux. Cette puſtule eſt rarement accompagnée de la gonorrhée dans ceux qui ont déjà eu auparavant quelque gonorrhée ; & ceux qui ſont circoncis, ont rarement des chancres ſur le gland, mais ſeulement une gonorrhée ; car le gland étant expoſé à l'air, & ſouvent frotté par la chemiſe, il ſe durcit, & par ce moyen, ne reçoit pas aiſément le virus.

10. La gonorrhée eſt bientôt ſuivie d'autres ſymptômes plus fâcheux. Il y a une érection fréquente, involontaire & très-douloureuſe, avec un ſentiment d'une forte conſtriction de la verge, & la douleur augmente pendant la nuit, lorſque le malade eſt échauffé par la chaleur du lit. Je regarde ce ſerrement douloureux de la verge, comme le ſigne le plus eſſentiel d'une gonorrhée ſimple. La verge ſe recourbe auſſi par le raccourciſſement du frein, lequel étant diſtendu pendant l'érection, cauſe une douleur très-vive (1). Le malade eſt tourmenté d'une ardeur d'urine : le plus ſouvent il ne la ſent preſque pas, tandis que l'urine coule ; mais, dès qu'elle ceſſe de couler, il ſent une violente cuiſſon tout le long du canal de l'urethre, principalement à l'endroit du gland (2).

Quelquefois l'urethre étant excorié & rongé par le flux continuel d'une matière âcre & purulente, il s'y forme des caroncules, c'eſt-à-dire, des excroiſſances de chair, d'abord molles & fongueuſes, mais qui augmentant chaque jour, & ſe durciſſant peu à peu, viennent enfin à boucher tellement le conduit, que l'urine ne ſauroit plus ſortir. Ces caroncules, à cauſe des petits ulcères qui les environnent, rendent une ſéroſité. Elles ſont extrêmement difficiles à détruire, & infiniment à craindre pour le malade.

Souvent auſſi la matière purulente, enſuite d'un violent exercice, ou d'un uſage mal entendu des aſtringents, au lieu de s'évacuer par l'urethre, tombe dans les bourſes, les tuméfie conſidérablement, tantôt d'un ſeul côté, tan-

---

(1) C'eſt ce que certains auteurs appellent *chaude-piſſe cordée*, ou *priapiſme*.

(2) C'eſt ce qu'on appelle ordinairement une *dyſurie*.

tôt des deux côtés à la fois, les enflamme, & cause de très-cruelles douleurs. Durant ce temps-là, il coule peu de matière, mais l'ardeur d'urine n'est pas moins violente : & tels sont les symptômes les plus ordinaires de la maladie, tandis qu'elle demeure dans cet état.

Symptômes du second état.

11. Mais, lorsque par sa longueur elle a donné le temps au virus de pénétrer dans la masse du sang & de l'infecter, ou lorsque la matière virulente ayant été retenue dans le corps par des astringents employés mal à propos, a corrompu les humeurs; alors c'est une véritable vérole, autrement une vérole confirmée; & voici quels sont les symptômes.

Il paroît souvent des bubons ou tumeurs dans l'aine, & c'est le premier degré de la vérole. Le malade ressent de cruelles douleurs à la tête, aux bras & aux jambes, dans les interstices des articulations. Ces douleurs prennent irrégulièrement & par intervalles; mais elles manquent très-rarement de se faire sentir pendant la nuit, à la faveur de la chaleur du lit, & elles ne cessent guère que le matin.

Il se forme en divers endroits du corps des croûtes & des gales qui sont de la couleur d'un rayon de miel, signe qui les distingue des autres sortes de gales. Quelquefois elles s'étendent par plaques de la même façon que la lèpre nous est représentée dans les écrits des médecins : plus ces gales se répandent, moins le malade souffre. Tous les symptômes augmentent peu à peu, & les douleurs principalement deviennent si violentes que le malade ne pouvant demeurer au lit, se lève tout à coup, & ne cesse de se promener de côté & d'autre dans sa chambre jusqu'à ce que le jour paroisse.

Les os du crâne & ceux des bras & des jambes sont attaqués d'exostoses en différents endroits, & à la fin ils se carient & se pourrissent par la continuation de la douleur & de l'inflammation. Des ulcères phagédéniques rongent diverses parties du corps. Ils commencent ordinairement par attaquer le gosier; ensuite s'étendant insensiblement le long du palais, ils gagnent les cartilages du nez, les détruisent, & causent la chûte entière du nez.

Les ulcères, les douleurs, la carie & la pourriture augmentant chaque jour, le malade mène une vie cent fois plus triste que la mort; il n'est plus qu'un cadavre vivant, dont la vue fait horreur, & dont la puanteur est insupportable : ses membres tombent par pièces les uns après

les autres, & c'eſt ainſi qu'il termine ſa miſérable vie (1).

12. Je ne connois la nature eſſentielle du mal vénérien que par les ſymptômes dont j'ai fait mention. Hors de là, elle m'eſt auſſi peu connue que celle d'une plante ou d'un animal. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis aſſuré que le virus qui le produit eſt très-inflammatoire; & de là viennent tant de fâcheux ſymptômes. Je tiens auſſi pour conſtant que ce virus doit être évacué, & cela par les remèdes que l'expérience, qui eſt le grand maître en médecine, a fait voir être le plus efficaces : car on n'a point encore découvert de ſpécifique capable de guérir la maladie vénérienne ſans produire d'évacuation.

L'eſſence de cette maladie eſt inconnue à l'auteur.

Quelle eſt ſa cauſe.

Le mercure & les bois ſudorifiques ne méritent pas le nom de *ſpécifiques*, à moins qu'on ne cite des exemples où le mercure ait guéri la vérole ſans cauſer de ſalivation, & les bois ſudorifiques ſans cauſer de ſueurs. Et comme l'expérience m'a appris que les ſudorifiques ordinaires ne ſont pas moins utiles dans cette maladie, que la décoction des bois, je ne doute point que, ſi on pouvoit trouver dans le règne végétal ou dans le régne animal, un remède auſſi propre que le mercure à exciter la ſalivation, il ne guérît pareillement le mal vénérien (2).

---

(1) Rien de plus magnifique, de plus complet, & de plus exact que cette deſcription du commencement & du progrès de la vérole. On voit bien qu'elle eſt faite d'après nature; & tant que la maladie durera, elle ſera une preuve ſubſiſtante de la grande expérience de notre auteur, & de ſon attention à ſuivre les pas de la nature. De Sault, perſuadé qu'on n'y pouvoit rien ajouter, l'a copiée dans ſon traité de la vérole; & à la fin il fait cette remarque :

Par cette exacte deſcription que Sydenham nous a donnée de la vérole, il paroît que la gonorrhée, les bubons, le phimoſis, le paraphimoſis, les chancres, les verrues, les tumeurs, &c. ne diffèrent de la vérole que du plus au moins; que le levain qui les produit eſt le même, & que ces différents accidents ne tirent leur diſtinction que de la différence des parties attaquées. Voyez *de Sault, traité de la vérole.*

(2) *Turner*, après avoir donné une courte hiſtoire du mercure, & avoir rapporté le ſentiment de notre auteur, ajoute qu'il eſt contraire à celui des meilleurs praticiens, & à l'expérience; car, dit-il, il s'enſuivroit de là que les autres remèdes purgatifs dompteroient auſſi bien le virus vénérien que fait le mercure; ce qui eſt entièrement faux, puiſqu'il eſt évident qu'en purgeant deux fois avec le mercure on détruit plus ce virus, qu'en purgeant un grand nombre de fois ſans employer le mercure, & que la maladie augmente au contraire quand on emploie les autres purgatifs. *Turner, Syphilis* 4, *th. édit. p.* 152, 153.

M. Aſtruc eſt auſſi d'un ſentiment contraire à celui de notre auteur;

Une simple gonorrhée virulente est bien différente d'une vérole confirmée, dans laquelle le virus a corrompu toute la masse du sang. Aussi, l'évacuation par laquelle on vide la matière de la gonorrhée, est toute autre que celle qui guérit la vérole.

Curation de la gonorrhée virulente.

13. Quant à la gonorrhée dont nous allons parler d'abord, je trouve que sa curation consiste principalement dans l'usage des purgatifs, au moyen desquels on évacue l'humeur peccante, ou bien on diminue la quantité des sucs naturels qui autrement serviroient à entretenir le virus. Or, quoique la raison & l'expérience m'apprennent que toute sorte de purgatifs fréquemment réitérés peuvent guérir cette maladie, il me semble néanmoins que les cholagogues & sur-tout les hydragogues sont les plus efficaces. En effet, j'ai quelquefois employé avec succès la racine seule du jalap pour les pauvres qui n'étoient pas en état de dépenser beaucoup en remèdes.

Mais, comme la gonorrhée est accompagnée d'inflammation, & que d'ailleurs les purgatifs dont on doit se servir pour la traiter, échauffent nécessairement, il faut ordonner, dès le commencement de la maladie jusqu'à la fin, un régime rafraîchissant.

14. Voici donc quelle est ma méthode :

Par des purgatifs.

Prenez *de la masse des pilules cochées majeures, trois gros; extrait de rudius, un gros; résine de jalap & de diagrede, de chacune demi-gros; & avec suffisante quantité de baume de la Mecque, faites des pilules, dont il y en ait six dans chaque dragme du tout.*

Pilules purgatives.

Le malade avalera quatre de ces pilules tous les matins

Nous avons appris, dit-il, par une longue expérience qui est au-dessus de tous les raisonnements, que le mercure, lors même qu'il ne fait point saliver, produit les mêmes effets dans le sang, que lorsqu'il cause une abondante salivation, pourvu qu'il entre dans le sang en suffisante quantité; & qu'ainsi il atténue les fluides, débarrasse les vaisseaux, rétablit les oscillations des solides, dissipe les obstructions, évacue le virus vénérien, & détruit entièrement la maladie.

La méthode de *de Sault*, qui consiste à donner les frictions mercurielles, en empêchant la salivation par des purgatifs, & en faisant user de l'eau de mercure pour boisson ordinaire, est encore une preuve que le mercure peut guérir la vérole sans exciter la salivation, de quoi cet auteur cite plusieurs exemples.

Hoffmann donne aussi une méthode particulière de guérir la vérole sans exciter la salivation. *Hoffmann. oper. tom.* 3, *pag.* 321.

à quatre ou cinq heures, ensorte qu'il dorme par dessus ; & il continuera de la sorte pendant douze ou quatorze jours, ou même davantage, c'est-à-dire, jusqu'à ce que l'ardeur d'urine soit fort diminuée, & que la matière de la gonorrhée ne soit presque plus jaune. Alors il suffira de prendre la même dose de pilules de deux jours en deux jours pendant deux semaines, & ensuite deux fois la semaine seulement, jusqu'à ce que l'écoulement cesse tout à fait, ce qui n'arrive d'ordinaire qu'après bien du temps.

Quand il n'y a plus ni ardeur d'urine, ni écoulement de matière jaunâtre, & qu'on presse avec les doigts l'extrémité de la verge, il en sort, sur-tout le matin, quelques gouttes d'une humeur séreuse. On dit ordinairement que cette sérosité ne vient que du relâchement & de la foiblesse des parties, à cause du long séjour que le virus y a fait ; mais les malades éprouvent malheureusement pour eux, que c'est un véritable reste du virus qui n'a pas été entièrement détruit. Aussi ne faut-il qu'un léger excès de vin, qu'un exercice un peu trop violent, ou quelqu'autre cause semblable, & même encore plus légère, pour faire revenir la gonorrhée, lorsque le malade cesse de se purger avant qu'il ne coule plus rien du tout (1).

Purgatifs forts sont quelquefois nécessaires.

15. Si la gonorrhée continue encore après toutes ces purgations, il sera bon, sur-tout dans les sujets difficiles à purger, de substituer de temps en temps aux pilules, quelque purgatif plus puissant, tel que la potion suivante qui étant prise seulement une fois, a quelquefois mieux arrêté la gonorrhée, que n'avoient fait un grand nombre de purgatifs.

Potion purgative forte.

Prenez *tamarins, demi-once ; feuilles de séné, deux gros ; rhubarbe, demi-gros. Faites bouillir le tout dans suffisante*

---

(1) Lorsque le tempérament est foible, & particulièrement lorsque la maladie est accompagnée de beaucoup de chaleur & de douleur en urinant, on doit s'abstenir des purgatifs chauds & irritants, parce qu'ils augmenteroient la douleur, & échaufferoient extrêmement le malade. Et quand il s'agit de purger, il faut employer les purgatifs les plus doux, & les étendre dans beaucoup de liqueur. Pour ce qui est des purgatifs mercuriaux, on doit les donner avec beaucoup de précaution : car, comme observe très-bien M. Astruc, leur usage gâte l'estomac, ruine les forces, augmente l'âcreté du sang, rend les ulcères vénériens plus malins & plus difficiles à guérir, renouvelle quelquefois la dysurie, & fait quelquefois revenir un écoulement qui avoit cessé, & le rend aussi virulent qu'auparavant, comme sa couleur jaune ou verte le fait assez voir.

quantité d'eau ; & dans trois onces de colature, dissolvez manne & syrop de roses solutif, de chacun une once ; syrop de nerprun, & électuaire du suc de roses, de chacun deux gros ; pour une potion.

Si la maladie est trop long-temps à guérir, il faudra donner huit grains de turbith minéral, seulement deux ou trois fois, ayant soin de mettre entre chaque prise un intervalle convenable, de peur de causer la salivation. Ce remède est le meilleur de tous dans une gonorrhée opiniâtre : on pourra aussi donner deux fois la semaine les pilules suivantes.

Pilules purgatives fortes

Prenez *pilules de duobus, demi-gros ; mercure doux, un scrupule ; baume de la Mecque, ce qu'il en faut. Mêlez tout cela, & faites-en quatre pilules, qu'on avalera de grand matin.*

En quel cas on doit recourir aux lavements.

16. Le malade se trouve quelquefois si rebuté de tant de purgations, qu'il ne peut supporter l'odeur des remèdes ni seulement les voir ; d'autres fois son tempérament résiste si opiniâtrément aux purgatifs, qu'on ne sauroit évacuer une suffisante quantité de matière morbifique ; & tandis qu'on s'efforce inutilement d'en venir à bout, le virus pénètre dans le sang & cause la vérole. Aussi attaque-t-elle souvent les sujets difficiles à purger.

Dans ce cas-là il faut avoir recours aux lavements, par le moyen desquels on peut remplir les deux indications, qui sont d'évacuer l'humeur, & de la détourner de la partie affectée. Cette méthode est quelquefois plus courte que la première, dont la longueur est ennuyeuse : il est vrai qu'elle ne me paroît pas si sûre, & qu'il y a plus à craindre qu'il ne reste dans le corps quelque portion du virus vénérien, qui ne manqueroit pas de causer de nouveaux désordres. Mais il est très-facile de parer à cet inconvénient, & cela en faisant prendre un purgatif par en haut les jours qu'on ne donnera point de lavement (1).

De quelle manière il faut les donner.

17. Voici donc la manière dont je me conduis. Je donne

(1) Cette méthode de donner des lavements semble avoir été particulière à notre Auteur. Mais s'il y a des tempéraments qui ne puissent supporter les purgatifs, pourquoi y avoir recours par intervalle, afin d'aider les lavements qui, faute d'opérer, ne peuvent qu'augmenter le mal, en causant un trouble inutile ? Aussi *Turner* observe qu'on ne doit pas se fier à cette méthode, & qu'elle réussit très-rarement.

pendant deux ou trois matins de ſuite les pilules dont j'ai parlé, ou quelques autres ſemblables. Après cela je fais prendre deux fois par jour, ſavoir, le matin & à cinq heures du ſoir, le lavement ſuivant, excepté un ou deux jours de la ſemaine, que je donne un purgatif. Voici la compoſition du lavement.

Lavement purgatif.

Prenez électuaire du ſuc de roſes, ſix gros; térébenthine de Veniſe diſſoute dans le jaune d'œuf, demi-once. Faites diſſoudre tout cela dans une chopine d'eau d'orge. Coulez la liqueur, & y ajoutez deux onces de catholicon.

Tous les ſoirs, un peu avant que le malade ſe couche, je lui donne vingt-cinq gouttes de baume de la Mecque, incoporées dans du ſucre. Comme ce baume eſt une eſpèce de térébenthine liquide & très-pure, il a les mêmes vertus que la térébenthine, & il guérit très-efficacement les ulcères cauſés dans les parties. Quand on n'a pas de ce baume, on peut donner en place la groſſeur d'une noiſette de térébenthine de Chypre.

Régime pendant le traitement.

18. Durant le traitement, quel qu'il ſoit, j'interdis abſolument au malade les aliments ſalés ou difficiles à digérer, comme la chair de bœuf & de cochon, le poiſſon, le fromage, les racines, les herbages, & les fruits; mais je lui permets de manger du mouton, du veau, du lapin, & d'autres choſes d'une digeſtion aiſée; bien entendu néanmoins qu'il en uſe très-ſobrement, & ſeulement pour ſoutenir ſes forces. Je defends auſſi le vin & toute liqueur ſpiritueuſe ou acide, & je donne pour boiſſon de l'eau laiteuſe, c'eſt-à-dire, trois parties d'eau bouillies avec une partie de lait : mais à dîné & à ſoupé, on peut accorder un peu de petite bière.

Pour diminuer l'inflammation & tempérer l'ardeur d'urine, j'emploie les émulſions rafraîchiſſantes, dont je fais prendre abondamment dans l'intervalle des purgations : elles ſont compoſées de la manière ſuivante.

Emulſion rafraîchiſſante.

Prenez graines de melon & de concombre, de chacune demi-once; graines de pavot blanc, deux gros; huit amandes douces pelées. Broyez tout cela enſemble dans un mortier de marbre, en verſant peu à peu par deſſus une livre & demie d'eau d'orge. Coulez la liqueur, & ajoutez ſuffiſante quantité de ſucre.

19. Dans les tempéraments fort ſanguins, & lorſque la

maladie eſt opiniâtre, après que j'ai purgé durant un mois ou environ, je fais ordinairement tirer huit ou neuf onces de ſang du bras droit. Je ne veux pas qu'on ſaigne plus tôt, crainte de fixer le virus (1) : je ne fais pas grand cas des injections dans l'urètre; car, comme elles ſont âcres ou aſtringentes, elles nuiſent ſouvent plus qu'elles ne ſervent. Cependant on peut ſur la fin de la maladie injecter de l'eau roſe en petite quantité.

Quand eſt-ce qu'il faut ſaigner.

Il faut purger davantage les ſujets difficiles.

20. Cette méthode m'a toujours réuſſi dans le traitement de la gonorrhée, & je n'en ai point trouvé juſqu'à préſent de meilleur, ſur-tout pour ceux qui ſont faciles à purger : elle n'eſt pas moins ſûre pour ceux qui ſont difficiles; mais elle demande bien plus de temps. Dans ces derniers il faut réitérer la ſaignée, donner de plus forts & de plus fréquents purgatifs, & les continuer plus long-temps (2), ou bien il faut employer les lavements de la manière que nous avons dite : car dans cette maladie l'eſſentiel eſt la purgation; & c'eſt ici principalement qu'il eſt vrai de dire que celui qui purge bien, guérit bien.

Faux minérales ſont nuiſibles dans cette maladie

Mais on doit éviter les eaux minérales, car par leur qualité aſtringente elles retiennent certainement dans le corps & y fixent les reſtes du virus qui auroient dû être évacués. Auſſi j'ai ſouvent obſervé que quand on buvoit ces eaux dans le commencement, ou dans l'état de la maladie, elles cauſoient des tumeurs du ſcrotum, & que quand on les buvoit à la fin de la maladie, elles produiſoient des ſymptômes encore plus fâcheux, par exemple, des caroncules dans l'urètre. Voilà ce que j'avance hardiment, mal-

---

(1) Lorſque la ſaignée eſt néceſſaire, le meilleur eſt de commencer par-là, afin de prévenir l'inflammation, & de diminuer la douleur; car l'expérience montre que la ſaignée, bien loin d'augmenter la maladie, rend au contraire les ſymptômes plus doux, & facilite par conſéquent la guériſon.

(2) On ſait, par expérience, qu'il y a des tempéramens où les plus forts purgatifs ne font rien, & où les plus doux opèrent : la grande irritation que cauſent les premiers, produiſant dans les inteſtins de violentes contractions ſpaſmodiques qui ferment l'anus; tandis que les ſeconds, en relâchant & ſtimulant en même temps les inteſtins, opèrent doucement & efficacement. Cette obſervation a ſon utilité dans la pratique, & ſe trouve confirmée par certaines coliques, où les purgatifs doux réuſſiſſent, & par d'autres où les plus forts, quoique néceſſaires, ne font rien, & ne peuvent auſſi être donnés ſans danger, à moins qu'on n'y joigne un narcotique pour diminuer la tenſion des fibres inteſtinales, & par ce moyen diſpoſer les boyaux à obéir à l'opération du purgatif.

gré l'usage où l'on est aujourd'hui d'ordonner assez souvent les eaux minérales dans la gonorrhée.

21. Je sais qu'il y a des praticiens qui se vantent de guérir cette maladie en bien moins de temps, & par des remèdes fameux; mais je n'ai vu que très-souvent les malheurs qui sont arrivés pour avoir fixé par des astringents la matière morbifique, au lieu de l'évacuer; car alors elle a pénétré dans la masse du sang, & a causé la vérole.

Comme aussi les astringents & les décoctions des bois.

Les bois sudorifiques que l'on nous vante comme des spécifiques, sont moins dangereux que les astringents, mais je n'ai pas trouvé qu'ils fussent plus utiles : ils ne font qu'échauffer tout le corps qui ne l'est déjà que trop, & augmenter encore l'inflammation de la partie malade; j'ai même vu des cas où ils ont renouvellé la gonorrhée qui avoit disparu auparavant (1).

22. Il faut remarquer néanmoins que si le gland se trouve entièrement recouvert du prépuce, & que le bord de celui-ci soit tellement enflé, dur & calleux, en conséquence de l'inflammation, qu'on ne puisse en aucune façon le ramener en arrière, on emploieroit inutilement les purgatifs les plus puissants, & même réitérés chaque jour pendant des mois entiers, si on ne travaille en même-temps à remettre la partie dans son état naturel, c'est-à-dire, à dissiper la dureté & la tumeur qui entretiennent la gonorrhée. Pour en venir à bout, je me sers de la fomentation suivante.

Il ne faut pas purger s'il y a un phimosis.

Ce qu'il faut faire.

Fomentation émolliente.

Prenez *racines de guimauve & de lis, de chacune une once & demie; feuilles de mauve, de bouillon-blanc, de sureau, de jusquiame, fleurs de camomille, de mélilot, de chacune une poignée; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau de fontaine; & avec cette liqueur fomentez pendant une heure, deux ou trois fois le jour, la partie malade.*

Après chaque fomentation je fais oindre la partie avec de l'huile fraîche de lin, & ensuite appliquer sur les bords tuméfiés du prépuce, l'emplâtre de mucilage, étendu sur de la peau.

S'il y a un chancre sur les bords du prépuce, ou sur le gland, de telle manière qu'on ne puisse qu'avec beaucoup

(1) Voyez ci-dessus *num.* 14.

de peine ramener le prépuce en arrière; alors, outre la fomentation dont je viens de parler, j'ordonne le liniment suivant.

Liniment digestif.

Prenez *six gros d'onguent basilicum; deux gros d'onguent de nicotiane; demi-gros de précipité lavé dans l'eau rose, & bien porphyrisé. Mêlez tout cela & faites-en un liniment dont on mettra sur de la charpie, & qu'on appliquera sur le chancre après chaque fomentation* (1).

Comment il faut remédier à l'enflure du scrotum.

23. S'il arrive que la gonorrhée tombe dans le scrotum & le tuméfie considérablement, soit parce qu'on a arrêté trop tôt l'écoulement, soit ensuite d'un violent exercice, soit par quelque autre cause, alors j'ai recours au cataplasme d'oxycrat & de farine de fèves : & si ce cataplasme ne diminue pas la douleur de la tumeur, je fais fomenter deux fois par jour le scrotum avec la décoction émolliente dont j'ai parlé.

Durant l'usage de ces remèdes extérieurs, je ne cesse pas d'employer intérieurement les purgatifs & les rafraîchissants, & le régime que j'ai recommandé ci-dessus. Je ne fais pas même de difficulté de saigner, en quelque temps que ce soit de la maladie, si la grosseur de la tumeur & la violence de la douleur me font juger la saignée nécessaire (2), & alors je choisis le bras qui répond au testi-

---

(1) Si l'inflammation est considérable, il faut avoir recours à la saignée, & la réitérer suivant le besoin, tenir le ventre libre par des lavements émollients; & s'il y a fièvre, comme il arrive souvent, il faut tenir le malade au bouillon & à la tisane. On fera de fréquentes injections entre le gland & le prépuce avec l'eau d'orge & le miel rosat, la liqueur un peu chaude, pour emporter les humeurs âcres & nuisibles qui sont cachées sous le prépuce, & on appliquera sur la partie tuméfiée un cataplasme émollient semblable à celui que décrit notre auteur.

Mais si la maladie ne cède pas à ce traitement, il faut recourir à l'opération usitée en pareil cas, qui consiste à inciser le prépuce, & qui est exactement décrite par *Heister* dans ses *Institutions de Chirurgie*, & par M. Astruc dans son *Traité des maladies vénériennes*, auxquels on renvoie le lecteur. M. Astruc recommande comme une chose fort nécessaire en ce cas-là, de tenir la verge attachée au ventre.

(2) *Turner* appelle cette tumeur une *hernie humorale*. Elle est ordinairement causée par une gonorrhée arrêtée tout à coup, ou par une vérole cachée. La saignée y est nécessaire, & doit être réitérée selon le besoin : la nourriture doit être très-légère; il faut tenir le ventre libre par des lavements rafraîchissants & laxatifs, & bannir entièrement les remèdes stimulants, astringents & balsamiques. Les applications extérieures que prescrit l'auteur sont très-utiles, comme aussi

cule tuméfié, & on tire neuf ou dix onces de sang. Voilà ce que j'avois à dire sur la gonorrhée.

24. Mais quand le mal vénérien est venu au point d'être une vérole confirmée, autrement une vérole proprement dite, alors il faut s'y prendre d'une toute autre manière, & avoir recours à un remède plus puissant, c'est-à-dire, à la salivation mercurielle : c'est le seul moyen de guérir cette maladie; & je ne crois pas qu'on puisse citer un cas où elle a été guérie autrement, quoique certains auteurs, soit habiles, soit ignorants, aient avancé inconsidérément le contraire (1). Ainsi, comme la salivation est ici l'essentiel, tout ce que j'ai à faire c'est de rapporter ce que la raison & l'expérience m'ont appris sur la manière d'exciter & de gouverner cette évacuation.

Vérole confirmée se guérit uniquement par la salivation.

25. Et d'abord je ne comprends pas ce que veulent dire les auteurs, quand ils nous avertissent si souvent & si sérieusement de bien préparer le malade par des purgatifs, des altérants, des bains & autres remèdes semblables, pour ne rien dire de la saignée, qui est regardée par quelques-uns comme la principale préparation. Il s'agit ici uniquement d'évacuer le virus vérolique par la salivation qui est absolument nécessaire, & que le mercure seul peut procurer; du moins nous ne connoissons jusqu'à présent aucun autre remède qui puisse produire cet effet.

Il n'est pas nécessaire de préparer le corps pour cela.

Or, je demande lequel vaut mieux, ou de faire saliver le malade lorsqu'il jouit encore de toutes ses forces, & par conséquent lorsqu'il est en état de soutenir l'action du mercure; ou lorsqu'il a été affoibli par des saignées & par la diete? Tout homme éclairé jugera sans doute que le premier parti est le meilleur : aussi l'expérience le confirme; car ceux qui n'ont été affoiblis ni par des évacuations, ni d'aucune autre manière, soutiennent beaucoup mieux la salivation que ceux qui l'ont été par de telles préparations. On peut comparer ces derniers à des soldats qui se déferoient de leurs armes avant le combat (2).

---

la méthode qu'il emploie; mais il faut avoir soin en même-temps de soutenir la partie avec un bandage convenable.

Hoffmann assure avoir vu de pareilles tumeurs, que les plus puissants remèdes, & même le mercure pris intérieurement n'avoient pu résoudre, se dissiper heureusement en frottant simplement le scrotum avec l'onguent mercuriel. *Hoffman. Oper. tom.* 3, *pag.* 426.

(1) Voyez ci-dessus où le contraire est prouvé.

(2) Avant que d'exciter la salivation par des frictions mercurielles (& cela doit s'entendre aussi du mercure donné intérieurement),

Comment il faut conduire la salivation.

26. Je laisse donc toutes ces préparations nuisibles, & sitôt que je suis appellé auprès d'un malade qui a la vérole, j'ordonne l'onguent suivant.

Onguent mercuriel.

Prenez *deux onces de saindoux, & une once de mercure crud. Mêlez cela ensemble.*

Je n'ajoute ni huile spiritueuse, ni aucune autre chose; car toutes ces additions ou prétendus correctifs ne servent qu'à affoiblir l'onguent, ou du moins ne le rendent pas plus efficace; & s'ils font quelque chose, c'est tout de même que lorsqu'ils sont joints aux purgatifs, avec lesquels

---

M. Astruc recommande avec raison d'avoir attention, 1°. à l'état actuel du malade, pour savoir s'il est en état de soutenir le mercure; 2°. au choix de la saison convenable; 3°. à la préparation que demande le malade; 4°. à la préparation de l'onguent qui doit être employé.

Quant au premier article, il ne faut pas donner les frictions aux personnes qui ont quelque maladie aiguë, ou quelque maladie chronique fort dangereuse, à moins qu'on ne juge très-probablement que la dernière vient originairement de la vérole; ni aux personnes très-foibles & épuisées, de quelque cause que cela provienne, sur-tout si l'on a dessein de produire une salivation abondante; ni aux femmes pendant que leurs règles coulent.

Quant au second article, le printemps & l'automne sont les saisons les plus convenables, & l'hiver plus que l'été. Mais si les symptômes sont urgents, il faut donner les frictions en tout temps, avec les précautions nécessaires.

Quant au troisième article, avant que de donner les frictions, il faut d'abord saigner le malade s'il est pléthorique, ensuite le purger doucement, & lui faire prendre le bain chaud deux fois par jour durant cinq, six ou huit jours, suivant le besoin; & pendant tout le temps de la préparation la nourriture doit être en petite quantité, humectante & rafraîchissante, point de vin, ni de commerce vénérien, ni d'exercice violent, de corps ou d'esprit. Si la vérole est compliquée avec quelqu'autre maladie, il faut une plus grande préparation, & qui soit proportionnée à l'état du malade.

Il y a des cas qui ne donnent pas le temps d'user de la préparation ordinaire, savoir, lorsqu'un os carié vient à se fracturer subitement par un coup léger; lorsque la carie d'un os est si profonde qu'elle pénètre jusqu'à la moëlle; lorsqu'une exostose, accompagnée de chaleur, de douleur, & d'inflammation, tend à la suppuration. Dans ces cas-là, après avoir tout au plus saigné & purgé, on donne aussi-tôt les frictions mercurielles, & avec une grande dose de mercure dès la première, ou la seconde, si la violence des symptômes le demande. Quand on a diminué cette violence, on peut aller plus doucement, afin que le mercure, demeurant plus long-temps dans le sang, agisse mieux sur le virus vénérien, & aussi, de peur qu'en se hâtant trop, on ne cause quelque accident funeste.

Hors ces cas, qui sont très-rares, ajoute M. Astruc, je conseille

on voit qu'ils excitent des tranchées, & rendent la purgation plus difficile, parce qu'ils brident l'action de ces remèdes, dont toute la vertu consiste dans une opposition à la nature de l'homme.

J'ordonne après cela au malade de se frotter lui-même avec cet onguent, les bras, les cuisses & les jambes, trois soirs de suite, en comptant le soir du premier jour que je suis appellé; mais je veux qu'il s'abstienne entièrement de frotter les aisselles & les aines; & pour empêcher même que l'onguent ne touche le ventre, je fais mettre

---

de ne jamais manquer de préparer soigneusement le malade avant que de lui donner les frictions mercurielles; préparation que je crois non-seulement très-utile, mais absolument nécessaire, soit pour corriger les vices du sang ou des premières voies, qui sont étrangers à la vérole, soit afin que le mercure, entrant plus aisément dans le sang, produise mieux ses bons effets. Cet auteur blâme ensuite avec raison *Sydenham* de ce qu'il rejette toute préparation; comme si, dit-il, une saignée & une ou deux purgations dans l'espace de quinze jours pouvoient affoiblir le malade jusqu'à le rendre incapable de soutenir l'action du mercure; puisqu'au contraire il est évident, qu'en préparant ainsi le malade, les impuretés des premières voies sont évacuées, la pléthore des vaisseaux est diminué, les parties solides sont relâchées, & par ce moyen le mercure peut pénétrer plus aisément dans le sang, & y produire ses effets, qui sont d'atténuer le sang & les humeurs, & d'évacuer, par les émonctoires de la bouche, des intestins, de la peau & des reins, les humeurs nuisibles.

Le même auteur expose ensuite les règles qu'il faut observer en donnant les frictions mercurielles. Elles méritent d'être consultées. V. *Traité des maladies vénériennes, liv.* 4, *ch.* 6.

Hoffmann recommande fort le bain chaud, joint à l'usage des préparations mercurielles & des décoctions sudorifiques. Il dit qu'il n'est pas de moyen plus court & plus efficace de débarrasser le sang du virus vénérien que d'évacuer ce virus par les glandes de la peau, qui sont les émonctoires universels du corps, & qu'aussi est-il rare qu'on guérisse radicalement la vérole sans l'usage des bains chauds: que tous les médecins expérimentes savent que la méthode d'employer les décoctions sudorifiques & les préparations mercurielles, à moins qu'on n'ait soin en même-temps d'évacuer le virus par les pores de la peau, est souvent inutile, & même pernicieuse: qu'il pourroit citer quantité d'exemples, où, après la salivation mercurielle, & l'usage interne des mercuriaux, soit diaphorétiques, soit purgatifs, soutenus même des décoctions sudorifiques, les symptômes véroliques qui avoient diminué pendant quelque temps, ont recommencé ensuite avec une plus grande violence, parce que le virus n'ayant pas été entièrement évacué, avoit repris peu à peu de nouvelles forces; mais qu'en suivant presque la même méthode des mercuriaux & des décoctions sudorifiques, en y joignant l'usage des bains à des intervalles convenables, le virus avoit été entièrement évacué, & la vérole guérie radicalement. *Hoffmann*, *nouv. expér. sur les eaux minérales*.

tout autour de cette partie un linge que l'on coud par derrière.

Les gencives s'enflent ordinairement après la troisième friction, & la salivation commence; mais si elle ne paroît pas au bout de trois jours depuis la dernière friction, il faudra donner au malade huit grains de turbith minéral dans de la conserve de roses rouges, & à chaque fois qu'il aura vomi, ou été à la selle, il boira un demi-verre de petit-lait chaud. Quand la salivation est une fois commencée, le médecin doit prendre garde qu'elle ne devienne trop abondante, parce qu'alors elle mettroit la vie du malade en danger.

Lorsqu'elle est au point convenable, c'est-à-dire, lorsqu'on crache environ quatre livres de salive dans vingt-quatre heures, ou lorsque les symptômes disparoissent, nonobstant que les crachats soient en moindre quantité, ce qui arrive le plus souvent après le quatrième jour depuis que la salivation est dans sa force; alors il faut que le malade change de chemise & de draps, & que ceux qu'il prendra aient servi quelque temps depuis le dernier blanchissage. Ce changement est nécessaire, parce que les premiers étant salis d'onguent augmenteroient trop la salivation, & l'entretiendroient trop long-temps. Si elle s'affoiblit avant que les symptômes aient entièrement disparu, il faudra la ranimer de temps en temps avec un scrupule de mercure doux qu'on donnera intérieurement.

Comment il faut arrêter la diarrhée.

27. Il arrive quelquefois, sur-tout dans les sujets faciles à émouvoir, qu'après une ou deux frictions, le mercure qui commence à entrer dans le sang, se porte aussitôt aux intestins. De là viennent des tranchées & des déjections muqueuses, semblables à celles de la dyssenterie; & la guérison, qui ne peut s'opérer que par la salivation, ne s'opère point. Dans ce cas-là, il faut interrompre entièrement l'usage du mercure, soit extérieurement, soit intérieurement, jusqu'à ce que ces symptômes aient tout à fait disparu. Le cours de ventre, qui dans ce cas-là arrive presque toujours avant que la salivation soit bien établie, doit être arrêté par l'usage du laudanum liquide, dont on augmentera & on réitérera la dose suivant la violence du symptôme, ou par un gros & demi de diascordium, que l'on réitérera selon qu'il sera nécessaire. Quand une fois le cours de ventre aura cessé, la salivation qui ne paroissoit presque pas auparavant, reviendra en quantité convenable.

28. Lorſque le malade eſt guéri, à l'exception des ulcères qui lui reſtent dans la bouche, & qui ſont l'effet de la ſalivation, cet écoulement, qui diminue alors de jour en jour, ne doit point être arrêté par la purgation, ni d'aucune autre manière; car il peut ſe faire que même après la ceſſation des douleurs, & la cicatriſation des ulcères, il reſte encore dans le corps une potion de virus. Or, ce virus ne manqueroit pas de cauſer de nouveaux ravages ſi on laiſſoit aller cette légère ſalivation, laquelle ceſſera enſuite d'elle-même, quand le malade ſera entièrement guéri, & qu'il aura pris quelque temps l'air.

Danger de purger ſur la fin de la ſalivation.

Ainſi je crois qu'il eſt dangereux de vouloir arrêter par la purgation ou par la décoction des bois ſudorifiques une ſalivation qui tend viſiblement à ſa fin; c'eſt néanmoins ce que l'on pratique ordinairement, ſous prétexte d'évacuer le mercure qui eſt entré dans le ſang, ou de corriger ſa malignité : mais c'eſt de là auſſi que viennent les fréquentes rechûtes qui arrivent aux malades, après qu'ils ont tant dépenſé & tant ſouffert pour recouvrer la ſanté. Or ils l'auroient certainement recouvrée, ſi la ſalivation eût été abandonnée à elle-même : c'eſt pourquoi, loin de l'arrêter, il vaudroit beaucoup mieux l'entretenir, en donnant chaque ſemaine une priſe de mercure doux, même après que le malade eſt entièrement guéri, & qu'il a commencé à prendre l'air; & c'eſt ce que j'ai fait quelquefois durant pluſieurs mois (1).

29. Mais quoique je condamne les purgatifs dans le déclin de la ſalivation, pour les raiſons que j'ai alléguées, il ſe trouve néanmoins des cas où l'on ne ſauroit ſe diſpenſer de purger, même dans le fort de la ſalivation; c'eſt lorſqu'elle eſt ſi abondante qu'elle fait craindre pour la

Purgation eſt quelquefois néceſſaire dans le fort de la ſalivation,

(1) *Boerhaave* loue fort cette méthode de notre auteur, & blâme comme lui les décoctions ſudorifiques, obſervant qu'on ne doit pas appréhender la rechûte, ſi l'on donne une fois la ſemaine, pendant quelque temps, quatre, huit, dix ou douze grains de mercure doux, ſelon que le malade eſt plus ou moins difficile à émouvoir. *Boerhaav prax. med. vol. 5, p. 368.*

Lorſque la ſalivation a été ſuffiſamment copieuſe, & a duré ſuffiſamment, les laxatifs conviennent pour évacuer les reſtes du mercure, & l'expérience journalière apprend qu'on emploie ces ſortes de purgatifs avec toute la ſûreté & l'avantage qu'on peut deſirer.

Comme l'appétit eſt ordinairement grand après la ſalivation, il faut avoir ſoin que le malade ne mange pas trop, & que ſes aliments ſoient légers & faciles à digérer. Il ne doit pas non plus s'expoſer trop tôt au grand air, ſur-tout en hiver.

vie du malade. Alors il faut néceſſairement la modérer par un purgatif; & quand elle ſera réduite au point convenable, & que le malade pourra la ſoutenir ſans danger, on la laiſſera aller.

Mais non pas après qu'elle eſt finie.

30. On demandera peut-être, ſi après que la ſalivation eſt finie on ne doit pas purger, & mettre en uſage les autres remèdes uſités en pareil cas. Je réponds qu'excepté dans le cas d'une ſalivation trop abondante, où la raiſon & l'expérience montrent la néceſſité de la purgation, je ne vois pas qu'il ſoit plus néceſſaire de purger après la ſalivation, que d'exciter de nouveau la ſalivation après qu'on a purgé. Les purgatifs, ſur-tout ceux qui ſont tirés de la ſcammonée, & les autres qui ſont fort âcres, laiſſent dans le corps une certaine malignité que nous abandonnons néanmoins à la nature; & la nature la détruit en effet lorſque le malade revient à ſon régime ordinaire, qu'il ſe donne de l'exercice, & qu'il prend l'air.

Or, comment prétend-on que la purgation puiſſe évacuer les reſtes du mercure, tandis qu'on néglige & même qu'on empêche la ſalivation qui eſt le véritable & preſque le ſeul moyen dont la nature ſe ſert pour produire cet effet? De telles erreurs viennent de la foibleſſe de nos lumières; car, comme nous ne pénétrons point juſqu'à la vérité même, nous en ſaiſiſſons les moindres apparences qui ſe préſentent à nous, enſuite nous raiſonnons les uns avec les autres; & par-là nous nous affermiſſons tellement dans nos préjugés mal fondés, que nous donnons nos imaginations & nos opinions chimériques pour des principes démontrés. Le cas dont je viens de parler en eſt, ſi je ne me trompe, un exemple ſenſible.

Difficulté de purger, ou de faire ſaliver certains ſujets.

31. La vérole ſe guérit dans la plupart des ſujets par la méthode que j'ai recommandée; c'eſt-à-dire, en faiſant des frictions mercurielles trois jours de ſuite, en donnant une priſe de turbith minéral lorſque la ſalivation ne va pas bien, & quelques priſes de mercure doux lorſqu'elle s'arrête trop tôt. Il faut remarquer néanmoins qu'il ſe trouve des gens d'un tempérament particulier, leſquels on ne ſauroit preſque ni purger, ni faire ſaliver. Dans ces ſujets-là à peine peut-on, en ſe ſervant de la méthode que j'enſeigne, cauſer une ulcération des gencives, beaucoup moins procurer une ſalivation capable de guérir radicalement la vérole.

En pareil cas le médecin doit bien prendre garde de ne pas s'obſtiner mal à propos à pouſſer la ſalivation contre

le deſſein de la nature qui s'y oppoſe. Ceux qui ont manqué de faire cette attention, ont cauſé la mort à pluſieurs malades. En vain s'opiniâtrera-t-on, dans les tempéraments dont je parle, à redoubler les frictions & à donner les mercuriaux intérieurement, on ne produira point de ſalivation parfaite, mais on cauſera des tranchées & des déjections dyſſentériques, la nature cherchant alors à évacuer le virus par la voie des inteſtins; ou bien des douleurs d'eſtomac, des maux de cœur, des ſueurs froides, & d'autres ſymptômes funeſtes qui réduiront le malade à l'extrémité, & peut-être même lui cauſeront la mort (1).

32. Il eſt vrai que dans les ſujets dont il s'agit, ſi la ſalivation ne vient pas au bout de quatre ou cinq jours de- Comment il faut les traiter.

---

(1) Quoique la choſe n'arrive pas ſouvent, il eſt certain néanmoins par l'expérience, dit M. Aſtruc, que les frictions mercurielles, quoiqu'adminiſtrées avec toute l'habileté poſſible, manquent quelquefois leur effet, & ne produiſent que peu, ou même point du tout de ſalivation. Il eſt étrange qu'un remède ordinairement ſi orageux, demeure quelquefois ſi tranquille; & cela vient, à mon avis, d'une ou de pluſieurs des cauſes ſuivantes.

1°. Si la peau eſt épaiſſe, compacte, & ne laiſſe entrer que très-peu de mercure.

2°. Si le ſang eſt naturellement ſec, & quoiqu'atténué par le mercure, ne fournit que peu de lymphe, & pas aſſez pour entretenir la ſalivation.

3°. Si quelqu'autre évacuation, par exemple, par les ſueurs, les urines, les ſelles, &c. eſt plus abondante qu'à l'ordinaire, & qu'ainſi la lymphe ſoit détournée ailleurs où elle trouve une route plus libre & plus facile.

4°. Si les glandes ſalivaires, ſoit naturellement, ſoit par maladie, ſont denſes, compactes, dures, ou même ſkirrheuſes, & par conſéquent ne laiſſent paſſer que difficilement & lentement la lymphe ſalivaire.

5°. Si par une conſtitution naturelle ou viſcieuſe du ſang, la ſalive qui coule dans la bouche devient ſi épaiſſe & ſi viſqueuſe, qu'elle eſt ſans acrimonie, & ne peut ronger les vaiſſeaux muqueux de la bouche.

6°. Si les orifices de ces vaiſſeaux ne ſont pas aſſez grands pour recevoir le virus qui eſt mêlé avec la ſalive, ou en reçoivent trop peu; de ſorte qu'il n'agit point ou preſque point ſur eux.

7°. S'il n'y a que peu ou point de ſympathie entre les parties internes de la bouche, & les glandes ſalivaires; en conſéquence de quoi il n'y aura que peu ou point d'ulcères à la bouche, & ainſi point de ſalivation. On ne doit point s'étonner de cette variété de ſympathies; c'eſt la raiſon pourquoi l'émétique, par exemple, fait vomir les uns plus difficilement que les autres, &c. *M. Aſtruc*, *Traité des maladies Vénériennes*.

puis la dernière friction, on peut réitérer les frictions & la dose de turbith minéral, ayant soin de mettre entre chaque friction un intervalle de quelques jours : mais si cette nouvelle tentative est inutile, il faut absolument s'en tenir là, & ne pas vouloir forcer la nature. Dès que le malade sentira des douleurs d'estomac & des tranchées du ventre, le Médecin doit interrompre les remèdes jusqu'à ce que ces symptômes ait tout à fait cessé ; car s'il veut aller son train nonobstant les obstacles que lui présente la nature, il tuera immanquablement le malade.

Au contraire, en temporisant, & en se contentant de donner une fois ou deux la semaine un scrupule de mercure doux, ou seul, ou avec un gros de diascordium s'il y a disposition à la diarrhée, tout ira bien. Car, quoique la salivation ne soit jamais entière, le malade néanmoins crachera davantage qu'à l'ordinaire, & ses crachats auront la même puanteur qu'une salivation abondante ; ce qui montrera que le sang & les humeurs auront acquis le degré de pourriture ou d'altération qui produit ou qui accompagne la salivation. Par cette manière, continuée pendant le temps nécessaire, on viendra à bout de tous les symptômes de la maladie.

Salivation ne guérit point la gonorhée qui est jointe avec la vérole.

33. Or, quoique la salivation surpasse de beaucoup tous les autres remèdes pour la guérison de la vérole confirmée, elle ne guérit pas néanmoins la gonorrhée qui est jointe à la vérole; & quand celle-ci est détruite, l'autre ne laisse pas de subsister. D'où l'on a raison de conclure que le mercure n'a aucune vertu spécifique immédiate pour guérir la vérole; quoiqu'on puisse peut-être l'appeler un spécifique *médiat*, en ce qu'il la guérit par le moyen de la salivation.

Ce qu'il faut faire dans ce cas-là.

34. Toutes les fois donc que la vérole & la gonorrhée se trouvent ensemble, il faut travailler à guérir la gonorrhée avant que de donner la salivation, ou après qu'elle est finie. Je crois qu'il est plus sûr & plus aisé de guérir la gonorrhée après que la salivation est finie, parce qu'alors n'étant plus accompagnée de la vérole, & se trouvant déja affoiblie par la salivation, elle sera moins rebelle : mais il faudra s'abstenir scrupuleusement de tout purgatif, tant qu'il y aura le moindre reste de salivation ; & au lieu de purgatif donner une fois ou deux la semaine du turbith minéral. Ce remède entretiendra une légère saliva-

tion, pendant que la matière de la gonorrhée s'évacuera peu à peu (1).

Comment il faut guérir les exostoses.

35. S'il y a quelque exostose avec carie de l'os, elle ne pourra être guérie ni par la salivation, ni par aucune autre méthode de traiter la vérole; il faudra découvrir l'os par le moyen d'un caustique, & ensuite le faire exfolier au plus tôt, en se servant de remèdes propres à cela (2).

Comment il faut adoucir les ulcères de la bouche.

36. Ceux qui salivent ont ordinairement des ulcères à la bouche: si la douleur est trop violente, ou si la bouche est excoriée au point de rendre du sang, le malade se gargarisera fréquemment jour & nuit avec de l'eau rose, ou avec du lait mêlé d'eau, ou avec une décoction d'orge, de racine de guimauve, & de semences de coings. C'est-là le seul accident remarquable qui arrive durant la salivation quand elle est bien conduite; du moins je n'en sais point d'autre. Et certes si l'on pouvoit, par quelque moyen, se garantir de la douleur & des ulcères de la bouche, le traitement de la vérole ne seroit guère plus fâcheux que celui

(1) L'expérience montre que la gonorrhée continue souvent après que la vérole a été guérie par la salivation.

Boerhaave dit avoir vu des ulcères sur tout le corps sur verge, guéris par la salivation, tandis que la gonorrhée subsista. *Boerhaave, prax. med. vol.* 5, *pag.* 360.

M. *Astruc* parle de cela comme d'une chose qui arrive souvent, & il donne, avec son exactitude & son jugement ordinaire, la méthode de guérir cet écoulement. Ce qu'il dit là-dessus est si détaillé & si complet, que nous ne saurions mieux faire que d'y renvoyer le Lecteur. *Traité des Maladies Vénériennes, liv.* 4, *chap.* 10, *sect.* 1.

(2) M. *Astruc* est d'avis qu'on ne fasse rien aux exostoses qui restent après les frictions mercurielles, pourvu qu'elles ne causent point de douleur.

Mais si ces exostoses, dit-il, ou d'elles-mêmes, ou pour avoir été tourmentées par des applications extérieures, viennent à causer des douleurs aiguës & lancinantes, avec chaleur & rougeur manifeste de la peau, il y a grand danger qu'il ne se forme un abcès qui soit joint à la carie de l'os ou qui dégénère en cancer; ce qui est encore pire: alors il faut sans délai en venir à l'opération qui est telle. Après avoir fait une incision cruciale sur la peau, emporté les quatres angles, & graté le périoste, on perce en plusieurs endroits l'exostose avec un trépan, ensuite on l'enlève avec une scie ou un ciseau; on fait exfolier la base avec la poudre de myrrhe, d'aloès, ou d'euphorbe, ou avec la teinture de ces drogues, ou même avec le cautère actuel si la profondeur de la carie le demande; & on traite la plaie qui reste comme les ulcères qui sont joints à une carie de l'os. *Traité des Maladies Vénériennes.*

de quelques autres maladies beaucoup moins considérables (1).

Régime dans la salivation.

37. Quant à la nourriture & au reste du régime, je crois qu'ils doivent être absolument de même que dans la purgation, du moins jusques vers la fin de la salivation. Un homme qui s'est purgé doit simplement, le jour de sa médecine, se garantir du froid, en gardant la chambre, & manger modérément, & des choses faciles à digérer. Cela étant, je ne vois pas pourquoi on voudroit obliger un malade qui salive de garder toujours le lit, ou lui interdire une nourriture médiocre, capable de soutenir ses forces & son courage dans la rude carrière qu'il doit courir. Aussi est-il souvent arrivé que des malades épuisés par des sueurs, des purgatifs, & une abstinence inutile, sans parler de l'abattement que cause d'ailleurs la salivation, ont péri malheureusement; souvent aussi la vérole étant guérie le malade n'a pas assez de forces pour se rétablir, & il périt de foiblesse; ou s'il évite la mort, il mène une vie misérable, & plus fâcheuse que la mort même. On peut alors lui appliquer ce que dit agréablement un Poète moderne : *Les remèdes sont pires que les maux, & ce n'est pas la peine de vivre à ce prix-là* (2).

Pourquoi certains Anglois vont en France pour se guérir.

38. On me demandera peut-être d'où vient que certains Anglois sont obligés d'aller en France pour être guéris de la vérole. Je crois que cela vient de ce que l'air d'Angleterre étant épais & humide, n'est pas propre à rétablir les forces épuisées des malades, comme l'air de France qui est plus pur & plus sain : car d'ailleurs les Médecins François, quelque habiles qu'ils soient, ne savent pas mieux traiter la vérole que les Médecins Anglois.

39. Mais pour revenir au régime de nos malades, mon sentiment, qui s'accorde avec l'expérience, est qu'outre les décoctions d'avoine, les panades, le petit lait, la petite bière tiède, &c. on peut & on doit leur permettre des bouillons de veau, de poulet, & autres semblables en

(1) Si les ulcères s'étendent & deviennent profonds, il faut employer les gargarismes détersifs, & les toucher souvent avec un mélange de miel & d'esprit de sel, ou de vitriol, ou avec quelque chose semblable, ayant soin en même temps de diminuer la salivation si elle est très-abondante.

(2) . . . . . *Graviora morbis patimur remedia :*
Nec vita tanti est, vivere ut possis, mori.

médiocre

médiocre quantité. Et quand les gencives ſont déſenflées, & qu'ils peuvent mâcher, il ſaut leur permettre de manger un peu de poulet, de lapin, d'agneau & d'autres viandes tendres, & leur laiſſer la liberté de ſe tenir au lit, ou aſſis auprès du feu, ſelon qu'ils aimeront mieux : car puiſque la vérole ſe guérit par la ſalivation, & non par la tranſpiration, je ne ſaurois m'imaginer pourquoi l'on voudroit, ſans aucune néceſſité, épuiſer un malade à force de l'échauffer.

Avantages de cette méthode.

40. La méthode que j'ai propoſée eſt plus courte que toutes les autres, puiſqu'avant la ſalivation elle n'oblige point à de longues & inutiles préparations, & après la ſalivation, à ces purgations fréquentes & à ces tiſanes que l'on met ordinairement en uſage. Je ſuis bien ſûr auſſi qu'elle eſt beaucoup plus facile, moins dangereuſe & moins ſujette à des rechûtes; ceux qui voudront en faire l'expérience, après avoir pratiqué les autres méthodes, reconnoîtront la vérité de ce que j'avance. Je puis dire, du moins, qu'elle m'a très-bien réuſſi dans un grand nombre de malades, dont quelques-uns, après avoir ſouffert pluſieurs fois une longue & cruelle ſalivation, étoient toujours retombés, par les raiſons que j'ai rapportées ci-deſſus.

Apologie de l'Auteur.

41. Je n'ajouterai rien davantage ſur le mal vénérien, n'aimant point les longs diſcours qui ne vont point au fait, & qui ne ſervent qu'à embarraſſer & obſcurcir la matière. Quelque peu conſidérable que ſoit en toute manière ce petit Traité, je vous prie, Monſieur, de le recevoir en bonne part. Je l'ai compoſé en vue du bien public, & pour faire connoître à tout le monde l'eſtime infinie que j'ai pour vous : cette eſtime m'eſt commune avec tous ceux qui connoiſſent auſſi bien que moi votre rare mérite. J'ai toujours regardé l'amitié dont vous m'honorez comme un des plus grands avantages de ma vie; conſervez-la moi, & ſoyez perſuadé de l'attachement ſincère avec lequel je ſuis, &c.

DISSERTATION

EN FORME DE LETTRE

SUR

DE NOUVELLES OBSERVATIONS

Qui regardent le traitement de la petite Vérole confluente,

ET

SUR L'AFFECTION HYSTÉRIQUE.

GUILLAUME COLE

A

THOMAS SYDENHAM.

VOUS ferez peut-être ſurpris, Monſieur, de ce que, ſans avoir l'honneur d'être connu de vous, je viens vous importuner & interrompre vos occupations; j'eſpère néanmoins que vous voudrez bien m'excuſer, lorſque vous ſaurez que mon deſſein, dans cette lettre, eſt principalement de vous témoigner ma reconnoiſſance au ſujet des avantages ſinguliers que j'ai retirés de votre ſavant Traité ſur les maladies aiguës; car vous y avez décrit ſi exactement les différentes conſtitutions des années & de l'air, vous avez trouvé des indications ſi ſimples & ſi naturelles pour la cure des maladies qui ont régné pendant ces années, & vous avez traité tout cela avec tant de netteté & de ſagacité, que les malades & les Médecins vous auront une obligation éternelle.

Mais, quoique tout votre ouvrage mérite de grandes louanges à cauſe de l'exactitude avec laquelle vous y traitez chaque choſe, je ne ſaurois néanmoins m'empêcher de

louer particulièrement la méthode curative dont vous vous servez dans la petite vérole. Je suis persuadé que cette maladie, qui a été regardée jusqu'à présent comme si redoutable, seroit des plus faciles à guérir, (à moins qu'il n'y ait de la malignité, ou qu'il ne survienne quelque accident extraordinaire), si on n'y employoit pas un régime & des remèdes chauds, lesquels sont ordinairement pernicieux, & causent la mort d'une infinité de malades. Ainsi le Public vous est extrêmement obligé, Monsieur, de lui avoir appris la véritable méthode de traiter avec succès la petite vérole.

Pour moi, quelque défiance que j'eusse de mes lumières, j'avois toujours cru que l'éruption de la petite vérole n'étant qu'une crise de la fièvre, elle devoit être traitée comme les autres crises; c'est-à-dire, qu'elle devoit être abandonnée à la nature lorsqu'elle se faisoit bien : or, le plus souvent elle se fait bien, à moins qu'on n'ait mis le sang dans un trop grand mouvement. La lecture de votre excellent ouvrage ayant dissipé toutes les craintes qui, pendant long-temps, m'avoient empêché de suivre mes idées, je me suis mis à traiter la petite vérole selon votre méthode, nonobstant les oppositions que j'ai quelquefois rencontrées de la part du public, & même des Médecins; & je m'en suis très-bien trouvé lorsque les malades ont voulu être dociles.

Quand j'ai été appellé pour des petites véroles confluentes, ce qui néanmoins ne m'est pas arrivé fort souvent, je n'ai pas fait difficulté d'employer à votre exemple les narcotiques, quoique les malades semblassent près de rendre l'ame; & ces remèdes ont eu des succès étonnants.

Vous avez écrit si amplement sur la petite vérole confluente, que je ne croirois pas qu'on pût rien y ajouter, si je n'avois appris depuis peu d'un très-habile homme de mes amis, nommé M. *Kendrik*, & qui se loue beaucoup de vos manières gracieuses, que vous aviez fait de nouvelles observations sur ce sujet. Comme je ne doute nullement qu'elles ne soient très-utiles pour la pratique de la Médecine, par cela même qu'elles sont de vous, je vous prie de vouloir bien les publier, sans quoi vous feriez tort à votre réputation, & sur-tout au genre humain.

J'ai appris aussi de la même personne, que vous aviez des observations rares sur les affections hystériques. Ces maladies, qui ont de tout temps été inexplicables aux plus savants Médecins, & qui ne résistent que trop souvent aux

remèdes qu'ils nous ont enseignés pour les guérir, font bien voir qu'en matière physique nous ne devons compter que sur les choses dont la certitude nous est attestée par le témoignage des sens. Vous rendrez, Monsieur, un grand service au Public & à la postérité, si vous voulez bien lui faire part de vos observations sur des maladies si fâcheuses; c'est la grace que vous demande celui qui est, pour son propre intérêt & pour le bien public, avec tout le dévouement & la considération possible, &c.

A Vigorne, le 17 novembre 1681.

THOMAS SYDENHAM
A
GUILLAUME COLE.

MONSIEUR,

Modestie de l'Auteur.

1. Si j'avois assez d'amour-propre pour m'attribuer des louanges que je ne mérite point, j'aurois certainement bien de la peine à me défendre de la vanité, en me voyant loué par un homme aussi illustre que vous, & dont les doctes écrits sont si connus du monde savant, quoique je n'aie pas l'avantage de le connoître lui-même; mais je regarde l'honneur que vous me faites comme un pur effet de votre politesse: c'est le caractère des grands hommes, non-seulement d'excuser aisément les fautes qu'ils remarquent dans les ouvrages des autres, mais encore de louer volontiers les choses médiocres. Vous me donnez un bel exemple de cette généreuse disposition, par la manière dont vous relevez mes foibles travaux, & j'en ai toute la reconnoissance possible.

Pourquoi il traite de la passion hystérique.

2. Quant à ce que vous demandez de moi touchant la petite vérole & la passion hystérique, je vais tâcher de vous satisfaire le plus briévement qu'il me sera possible, dans l'espérance que mes observations seront de quelque utilité au Public, sur-tout celles qui regardent la passion hystérique, que je crois être la plus fréquente de toutes

les maladies après la fièvre. Commençons par la petite vérole.

3. Les fièvres intermittentes qui, comme j'ai dit ailleurs (1), commencèrent en 1677, & qui régnent encore présentement, c'est-à-dire, cette année 1681, n'ont jamais manqué de se faire sentir avec le plus de violence pendant les saisons qui les favorisoient davantage, en quoi elles imitoient parfaitement le caractère des maladies épidémiques; & quand la saison ne leur étoit plus favorable, on les voyoit aussi-tôt céder la place à d'autres maladies épidémiques, qui s'accommodoient mieux de cette saison.

Maladies qui régnoient alors.

Par exemple, au commencement de l'hiver, elles cédoient toujours à la toux, & aux fièvres péripneumoniques qui en dépendoient, comme aussi à la petite vérole; mais au retour du printemps elles ne manquoient pas de revenir. C'est ainsi qu'en 1680, après avoir fait de terribles ravages pendant l'automne, elles cessèrent à l'entrée de l'hiver, & furent suivies d'une très-grande quantité de petites véroles. Au printemps de cette année 1681, les fièvres intermittentes ont recommencé; mais elles ont été moins épidémiques & moins violentes qu'auparavant, aussi ont-elles été accompagnées de quelques petites véroles. Ces dernières ont augmenté chaque jour dès le commencement de l'été, sont devenues très-épidémiques, & ont fait de très-grands ravages.

4. Cette année 1681 a achevé de me convaincre qu'il ne faut point obliger le malade de garder continuellement le lit, avant que toutes les pustules de la petite vérole soient sorties; car le printemps & l'été s'étant trouvés les plus secs qu'on se souvienne d'avoir vu, ensorte qu'il ne restoit presque plus d'herbe verte en aucun endroit, le sang étoit extrêmement desséché, ce qui produisoit dans la petite vérole une inflammation beaucoup plus grande qu'elle n'est dans cette maladie, & augmentoit beaucoup la violence des symptômes (2).

Pourquoi le malade ne doit pas garder entièrement le lit avant que toutes les pustules soient sorties.

(1) Voyez la lettre au docteur Brady.

(2) Comme le printemps & l'automne furent très-secs cette année-là; il y a apparence qu'ils furent aussi très-chauds, & par-là on peut aisément rendre raison de la violence extraordinaire de la petite vérole qui régnoit alors; car une longue chaleur & une longue séchereße dessèchent & roidissent les fibres du corps, dissipent les parties balsamiques & aqueuses des fluides, & ne laissent que des parties épaisses & âcres qui en conséquence circulent difficilement, & sont très-propres à causer des obstructions & des inflammations.

Cette inflammation faisoit souvent paroître des taches de pourpre avant que l'éruption des pustules fût achevée; &, dénaturant le sang, causoit la mort des malades avant l'entière expulsion de la matière morbifique.

Une chose qui contribuoit le plus à rendre la maladie mortelle, c'est que les pustules devenoient très-aisément confluentes par l'intempérie seule de l'air, sans qu'on eût employé dans le commencement aucun remède chaud, ainsi que font ordinairement, & très-mal à propos, les mauvais médecins & les ignorants : car il faut bien remarquer, & c'est une chose constante par les meilleurs observations, que moins il y a de pustules dans la petite vérole, moins elle est dangereuse, & que plus il y en a, plus aussi elle est dangereuse. Ainsi le petit nombre, ou le grand nombre des pustules, décide de la vie ou de la mort des malades. Cependant les taches de pourpre & l'urine sanglante, qui sont des signes si funestes, & qui accompagnent ordinairement la petite vérole confluente, arrivent quelquefois avant qu'il paroisse presque aucune marque de pustules, ou lorsqu'il en sort encore très-peu ; & alors le malade périt avant que l'éruption se soit faite entièrement, comme nous avons déjà remarqué ailleurs (1).

Pourquoi le danger est plus grand ou moins grand selon le nombre des pustules.

5. Il est aisé, ce me semble, d'expliquer pourquoi dans la petite vérole les malades sont plus ou moins en danger, suivant qu'il y a plus ou moins de pustules. Comme chaque pustule est d'abord un petit phlegmon qui devient bientôt un abcès, il arrive nécessairement que la fièvre secondaire, qui produit la suppuration, est plus ou moins violente, à proportion de la quantité de pus qui se forme : cette fièvre secondaire, dans les petites véroles confluentes les plus douces, arrive ordinairement le onzième jour, en comptant dès le premier commencement de la maladie ; dans les médiocres, le quatorzième jour ; & dans les plus mauvaises, le dix-septième : & comme les petites véroles confluentes sont beaucoup plus dangereuses que les discrètes, de même les trois sortes de confluentes dont nous venons de parler, sont plus dangereuses les unes que les autres. Outre cela, l'âge & le sexe font encore une différence ; car on sait qu'un jeune homme à la fleur de son âge est beaucoup plus en danger par cette maladie, qu'un enfant ou une femme. Mais cela soit dit en passant.

---

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 24. 25. 26.

6. On ne fera pas furpris que le grand nombre des puftules mette fi fort le malade en danger, lorfqu'on fera réflexion à ce qui arrive en conféquence d'un phlegmon, dans quelque partie du corps qu'il fe rencontre; car cette tumeur, venant à fuppurer, ne manque pas d'exciter la fièvre, au moyen des gouttes de pus qui, étant repompées par les veines felon les lois de la circulation, caufent un mouvement dans le fang. Ainfi, lorfque dans les premiers jours d'une petite vérole un médecin examinant le vifage du malade le verra tout couvert comme d'une pouffière de limaille d'acier, il pourra prédire que le malade mourra un des jours marqués ci-deffus, & qu'il mourra de la fièvre fecondaire, laquelle fera néceffairement très-violente, à caufe de la grande quantité de pus qui rentrera dans le fang, & que fournira la multitude infinie de puftules dont la peau fera couverte. Un fi funefte pronoftic ne fera pas difficile à faire, nonobftant que le malade fe croie affez bien, & que les affiftants en jugent de même. Explication plus ample de cette doctrine

7. Suppofé donc que le danger vienne uniquement du grand nombre des puftnles, fans qu'il y ait ni taches de pourpre, ni urine fanglante, il s'agit d'examiner maintenant quelles font les caufes de cette abondante éruption, & enfuite quels font les moyens de l'empêcher, fuppofé qu'il foit poffible de le faire fans péril. Il eft certain que le principal fecours qu'on peut donner à un malade qui fe trouve attaqué d'une petite vérole confluente, confifte à empêcher que les puftules ne fortent en trop grand nombre; car lorfqu'une fois l'éruption eft achevée, il feroit extrêmement dangereux d'entreprendre la moindre chofe: & fi le malade vient à réchapper, il doit moins fon falut aux remèdes de l'art, qu'à quelque hémorrhagie confidérable du nez, ou à quelque heureux changement arrivé dans la maladie. Quelle eft la caufe du grand nombre des puftules.

Cette abondante éruption des puftules me paroît venir de ce que la matière morbifique s'affimile trop promptement, foit parce que le malade eft d'un tempérament chaud & vigoureux, foit parce qu'il s'eft échauffé exceffivement en gardant trop tôt le lit, ou par l'ufage des cordiaux ou des liqueurs fpiritueufes. Tout cela difpofe le fang à recevoir une grande quantité de matière vérolique, & par conféquent à produire une infinité de puftules.

8. Mais rien n'y contribue davantage que de garder trop tôt le lit, c'eft-à-dire, avant le fixième jour depuis le premier commencement de la maladie, ou avant le qua- Rien n'y contribue plus que de garder trop tôt le lit.

trième jour inclusivement depuis l'éruption, qui est le temps où toutes les pustules sont sorties, & où il n'en faut plus attendre de nouvelles.

Il est vrai que de garder le lit, même après les jours dont j'ai parlé, & sans se trop couvrir, cela ne laisse pas de contribuer à produire le transport, l'insomnie, & d'autres symptômes; mais ce sont des symptômes dont on peut venir à bout par des remèdes ordonnés à propos, au lieu que la médecine ne peut absolument rien contre le grand danger où les malades se trouvent le onzième jour par la multitude infinie des pustules.

Avec quel soin il faut éviter cela.

9. Ainsi, pour obvier à ce terrible inconvénient, le malade doit se tenir levé pendant la journée, & ne point garder le lit avant le soir du sixième jour; de cette manière il sentira un grand soulagement, & les pustules ne seront pas en si grand nombre (1). Mais depuis le soir du sixième jour il ne pourra guère se dispenser de garder le lit, supposé qu'il y ait quantité de pustules, parce qu'elles l'incommoderont beaucoup, & que s'il se tenoit levé il tomberoit aisément en défaillance. La nature montre donc elle-même, par l'incommodité que causent les pustules, & par la foiblesse du malade, que c'est alors le temps où il faut l'obliger de garder continuellement le lit.

Nécessité d'examiner la nature de la petite vérole.

10. Mais afin que l'on voie combien ce que je propose est important pour diminuer le danger de la petite vérole, & afin que l'on sache exactement la manière dont cette maladie doit être traitée depuis le commencement jusqu'à la fin, je crois qu'il ne sera pas hors de propos d'en tracer ici le portrait, & d'en examiner la nature & le caractère, non en s'appuyant sur des opinions incertaines & de belles imaginations, mais sur des observations exactes & fidelles.

Elle paroît consister dans une inflammation du sang.

11. L'essence de la petite vérole, autant que nous pouvons connoître ces sortes de choses, me paroît consister dans une inflammation particulière du sang. Les premiers jours de la maladie, la nature est occupée à préparer & à travailler les particules enflammées, afin de les pousser plus facilement à la superficie du corps; la fièvre s'allume alors nécessairement, en conséquence du trouble & de l'a-

(1) Un très-bon praticien dit n'avoir jamais trouvé que le malade pût être si long-temps sans garder le lit, à moins que la petite vérole ne fût très-douce, & les pustules en petit nombre. *Hillary, de la petite vérole*, 2. *édit. p.* 79.

gitation qui arrive dans le ſang. D'ailleurs les particules enflammées qui circulent rapidement avec ce liquide, & qui excitent ce tumulte, cauſent des envies de vomir, des douleurs de tête lancinantes, & les autres ſymptômes qui précèdent l'éruption, ſuivant qu'elles ſe portent ſur telles ou telles parties.

Quand la nature eſt venue à bout de pouſſer à la ſuperficie du corps les particules enflammées, elle n'agit plus ſur le ſang comme auparavant, mais ſur le tiſſu de la chair; & comme c'eſt toujours en excitant la fièvre qu'elle débarraſſe le ſang de toutes les matières peccantes, de même c'eſt en produiſant des abcès qu'elle délivre le tiſſu de la chair de tout ce qui la bleſſe & l'incommode. Par exemple, ſi une épine ou quelque choſe de ſemblable eſt entré dans la chair, il ſe formera un abcès tout autour, à moins qu'on n'ait ſoin d'ôter inceſſamment ce corps étranger.

Les particules enflammées de la petite vérole ayant donc été dépoſées dans le tiſſu de la chair, elles y produiſent d'abord de petits phlegmons, qui enſuite, par la violence de l'inflammation, ſuppurent & deviennent autant d'abcès; alors il ne peut ſe faire qu'une certaine quantité de pus ne ſoit abſorbée par les veines, & tranſmiſe à la maſſe du ſang ſuivant les lois de la circulation. Et ſi cette quantité de pus qui entre dans le ſang eſt fort conſidérable, non-ſeulement elle cauſe une fièvre que le malade n'eſt pas en état de ſoutenir, mais encore elle infecte toute la maſſe du ſang, & porte la pourriture. Le pire de tout, c'eſt que la violence de la fièvre, cauſée par la matière purulente, arrête bientôt la ſalivation qui accompagne toujours la petite vérole confluente. S'il n'entre dans le ſang qu'une petite quantité de pus, la nature dompte aiſément la fièvre ſecondaire, les petits abcès ſe deſſèchent de jour en jour, & le malade eſt bientôt hors d'affaire.

Bon ou mauvais ſuccès du traitement, d'où dépend.

12. Si cette hiſtoire de la petite vérole eſt exacte & véritable, il faudroit être aveugle pour ne pas voir que le bon ou le mauvais ſuccès du traitement dépend entièrement de la manière dont on ſe comporte les premiers jours de la maladie: car, ſi on met en uſage les remèdes échauffants, & ſur-tout ſi on oblige le malade à garder continuellement le lit, on augmente l'inflammation des particules morbifiques, & par conſéquent on facilite leur aſſimilation.

D'ailleurs le ſang & les autres humeurs étant échauffées

de la ſorte, cèdent plus vîte à l'impreſſion des particules morbifiques. De là vient qu'il ſe forme un trop grand nombre de puſtules, & que le malade eſt dans un péril manifeſte. Au contraire, un régime oppoſé & un peu rafraîchiſſant, avec l'introduction de l'air, tempère l'ardeur & la violence des particules morbifiques, épaiſſit & fortifie les humeurs, & les met par ce moyen en état de réſiſter à l'action des particules morbifiques, & d'en ſoutenir l'impétuoſité, d'où il arrive que l'éruption n'eſt pas plus abondante qu'il ne faut.

Inconvénients de faire garder trop tôt le lit.

13. La trop grande quantité de puſtules n'eſt pas le ſeul accident qui arrive à ceux que l'on oblige trop tôt de garder le lit; ils ſont encore très-ſouvent attaqués d'un piſſement de ſang, & de taches de pourpre, ſur-tout en été & dans la jeuneſſe. Ces deux ſymptômes viennent, ſi je ne me trompe, de l'ardeur & de l'agitation extrême que cauſent au ſang les particules morbifiques. Le ſang ainſi agité, s'atténue conſidérablement; en conſéquence de quoi il force les vaiſſeaux qui le renferment, tantôt ceux des reins, d'où s'enſuit une urine ſanglante, tantôt les extrémités des artères de la peau, d'où s'enſuivent des taches de pourpre, leſquelles ſont comme autant de ſphacèles produits par un ſang extravaſé & coagulé (1).

Ces deux ſymptômes commencent ordinairement les deux premiers jours de la maladie, & alors il eſt facile d'y remédier par un régime rafraîchiſſant; mais, quand ils ſont une fois déclarés, on n'y remédiera pas en tenant le malade au lit, & en donnant des cordiaux: ce ſeroit jeter de l'huile ſur le feu.

Néceſſité d'expoſer quelquefois le malade au grand air.

14. Je dirai plus, quand même les médecins ſpéculatifs & les ignorants devroient s'en offenſer: non-ſeulement il eſt dangereux de faire garder continuellement le lit les premiers jours de la petite vérole, mais il y a même des cas où il faut abſolument expoſer les malades au grand air; ſavoir, lorſqu'on eſt en été; lorſque la perſonne eſt dans la fleur de ſon âge, ou lorſqu'elle a fait un uſage

(1) Il paroît que ces redoutables ſymptômes viennent d'une âcreté, d'une pourriture, & d'une diſſolution du ſang; & ſi quelque choſe peut y remédier, ce doit être la ſaignée & l'uſage des acides & des aſtringents; ce qui eſt conforme à l'opinion de notre auteur: mais malheureuſement la médecine, imparfaite comme elle eſt, donne peu à eſpérer dans de ſi triſtes circonſtances, & la maladie ſe termine le plus ſouvent par la mort du malade.

ordinaire des liqueurs ſpiritueuſes, ſur-tout ſi la maladie eſt venue de l'excès de ces liqueurs.

Dans ces cas là, il ne ſuffit pas, ſelon moi, pour empêcher que l'éruption ne ſoit trop prompte & trop abondante, de faire tenir le malade hors du lit, & de s'abſtenir des cordiaux. Car, malgré ces précautions, la grande quantite de matière morbifique & enflammée qui ſe trouve dans le ſang, ne manquera pas d'y exciter une fermentation violente qui ſera ſuivie d'une très-abondante éruption. Et quand la ſuppuration viendra, il rentrera dans le ſang une telle quantité de pus, que le malade ne pouvant y réſiſter, périra néceſſairement.

Pourquoi il meurt dès le commencement de la maladie.

15. Aſſez ſouvent néanmoins le levain de la petite vérole s'exalte tellement, & il s'amaſſe une ſi grande quantité de matière morbifique, que la perſonne meurt dès le commencement de la maladie; cette matière ne pouvant ſe débarraſſer, ni ſe jetter au dehors, à cauſe de ſa trop grande abondance, & du mouvement confus & déréglé qu'elle produit dans la maſſe du ſang. Mais, au lieu de puſtules, il ſurvient des urines ſanglantes & des taches de pourpre (1). La même choſe arrive auſſi quelquefois dans la rougeole & dans la fièvre rouge, lorſqu'on entreprend mal à propos d'exciter fortement l'éruption.

Saignée moins utile alors que l'air

16. Je ne trouve pas que la ſaignée, quoique faite de bonne heure, enpêche auſſi efficacement la trop prompte aſſimilation de la matière de la petite vérole, que lorſqu'on tempère l'ardeur du ſang en laiſſant entrer l'air dans la chambre du malade. La ſaignée réuſſit encore moins, ſi auſſi-tôt après on fait garder le lit au malade, & ſi on l'accable de cordiaux : car de cette manière le ſang devient encore plus ſuſceptible des impreſſions de cette nouvelle chaleur, qu'il n'étoit avant la ſaignée.

La plus terrible petite vérole confluente que j'aie preſque jamais vue, eſt celle qui arriva à une jeune femme auſſitôt après qu'elle eut été guérie d'un rhumatiſme, par la méthode ordinaire des ſaignées copieuſes & réitérées (1). La

---

(1) Lorſque le mouvement du ſang eſt trop rapide, les ſécrétions ne peuvent ſe faire réguliérement, & une grande partie de ce qui devroit être évacué, demeure dans la maſſe du ſang ; ce qui le rend néceſſairement plus âcre, & en conſéquence augmente la fièvre, & produit des ſymptômes facheux.

(2) La mort de cette malade, que l'auteur ſemble attribuer à des ſaignées réitérées faites précédemment, ne doit-elle point plutôt

malade mourut l'onzième jour de sa petite vérole. Cela me fit connoître que la saignée n'étoit pas aussi utile que je l'avois cru jusqu'alors, pour prévenir le trop grand nombre des pustules; mais j'ai observé très-souvent que la purgation réitérée & en usage dès le commencement de la maladie, avoit procuré une petite vérole louable & discrète (1).

Objections contre la méthode de faire lever le malade.

17. Je sais que l'on peut objecter plusieurs choses contre ma méthode de faire tenir le malade levé pendant le jour, & que de telles objections sont d'un grand poids auprès du vulgaire, & auprès des gens peu instruits de cette matière. C'est même à leur jugement, que les médecins du commun en appellent d'ordinaire, afin d'étayer de leur autorité

---

l'être à la disposition inflammatoire & à la viscosité du sang qui reste toujours après le rhumatisme?

(1) Le docteur Hillary donne une méthode préservative pour la petite vérole. Elle consiste à prendre plusieurs fois à des intervalles convenables, un purgatif antiphlogistique, s'abstenant les jours entre les purgations, & ensuite pendant quelque temps, de tout aliment chaud & de haut goût, & des liqueurs échauffantes & spiritueuses, usant d'un régime rafraîchissant & délayant, de boissons légères, rafraîchissantes & d'une agréable acidité, & étant fort régulier par rapport aux choses non naturelles. Si la personne est d'un tempérament fort sanguin, il faudra saigner; ou si l'estomac est chargé d'impuretés, il faudra donner un vomitif avant que de commencer les purgations.

Par ce moyen, dit le même auteur, les crudités du corps seront évacuées, les fluides rafraîchis & moins disposés à l'inflammation ou à la putréfaction, & par conséquent, la petite vérole qui viendra ensuite sera plus bénigne.

J'ai toujours observé, ajoute-t-il, que plus on a continué longtemps cette méthode avant que le malade fût attaqué de la petite vérole, plus aussi la maladie a été douce & bénigne, les symptômes plus modérés, & les pustules en plus petit nombre. Je n'ai jamais vu que l'usage de cette méthode ait été suivi d'une petite vérole confluente, même dans les personnes qui avoient été infectées par des gens attaqués de cette sorte de petite vérole, & dans des familles auxquelles cette maladie avoit souvent été funeste. Le seul, ou du moins, le principal avantage qu'a l'inoculation au-dessus de la manière ordinaire dont se communique la petite vérole, c'est que par notre méthode, ou par quelque autre semblable, le corps est préparé aux attaques de la maladie; mais ceux qui n'approuvent pas l'inoculation, peuvent, autant qu'il m'a paru par l'expérience, jouir de tous les avantages de l'inoculation; & si une personne ainsi preparée n'est pas attaquée de la petite vérole, les doux purgatifs dont elle aura usé, & le régime tempéré qu'elle aura continué quelque temps lorsque la petite vérole régnoit dans son voisinage, ne feront aucun tort à son tempérament. *Hillary, Essai prat. sur la petite vérole, p. 59 & suiv.*

leurs raisonnements mal fondés ; de tels raisonnements se trouvant en effet plus proportionnés à la capacité de ces gens-là, que ceux qui sont le résultat des réflexions profondes des génies plus pénétrants. De-là il arrive que, comme la plupart des hommes ne voient que la superficie des choses, & que très-peu sont capables d'en pénétrer le fond, & de découvrir le vrai, ces Médecins vulgaires & prétendus savants, étant soutenus du suffrage de la multitude, l'emportent aisément sur ceux qui sont plus habiles, & qui se trouvent souvent exposés à la calomnie; mais qui, ayant la vérité de leur côté, & se contentant de l'approbation d'un petit nombre de gens sensés, ne s'embarrassent nullement des jugements & des discours d'une multitude ignorante.

18. On objectera donc contre ma méthode de faire tenir le malade hors du lit les premiers jours de la petite vérole, que cela empêche la sortie des pustules, & entretient par conséquent le mal de cœur & les autres symptômes qui proviennent de ce que l'éruption est empêchée. Je conviens du fait, & l'expérience le confirme presque tous les jours. Mais il s'agit de savoir lequel est le plus dangereux, ou de diminuer un peu la quantité de la matière morbifique, & d'entretenir par conséquent les symptômes qui dépendent du défaut d'éruption, ou bien de trop animer le levain morbifique, & de produire une si grande quantité de matière peccante, que la fièvre secondaire réduise le malade à l'extrémité l'onzième jour de sa petite vérole.

Réponse à ces objections

Si nous examinons les choses comme il faut, nous trouverons, ce me semble, qu'il meurt très-peu de gens de cette maladie, faute que l'éruption se fasse tôt ou tard, & que ce malheur n'arrive que dans les sujets dont le sang trop échauffé & trop agité, ne laisse pas à la matière morbifique le temps de se séparer, & de se porter à la surperficie du corps ; mais cela même fait pour moi : car quoique, durant les premiers jours de la maladie, la matière morbifique encore contenue dans le sang, cause des vomissements terribles, des douleurs en différentes parties du corps & d'autres violents symptômes, suivant les divers endroits qu'elle occupe d'abord ; néanmoins si nous demeurons tranquilles, & que nous laissions entièrement agir la nature, elle ne manquera pas d'être victorieuse, & de pousser au dehors la matière morbifique; d'autant plus que le ventre qui jusqu'alors se trouve le plus souvent resserré, annonce une éruption certaine, quand même elle seroit tardive.

19. Au contraire, lorſqu'on veut forcer la nature, & preſſer trop vivement la ſortie des puſtules, combien d'accidents funeſtes ne s'enſuivent pas de cette mauvaiſe manœuvre? Il ſeroit trop long de les rapporter en détail : nous avons déja touché les principaux : les voici; 1°. un trop grand nombre de puſtules, & en conſéquence une fièvre ſecondaire très-violente; 2°. des urines ſanglantes & des taches de pourpre, dont la cauſe eſt un ſang trop atténué, trop échauffé & trop bouillant, qui force les vaiſſeaux & s'extravaſe ; 3°. la ſuppreſſion totale de l'éruption, par les efforts que l'on fait mal à propos pour la hâter. En quoi l'on ne réuſſit pas davantage que, ſi voulant faire ſortir d'une maiſon ſpacieuſe une grande troupe de gens qui y ſeroient renfermés, on les obligeoit, en leur cauſant quelque frayeur terrible, de courir tous à la fois du côté de la porte; car alors la preſſe ſeroit ſi grande qu'ils s'embarraſſeroient les uns les autres, & ſe fermeroient mutuellement le paſſage.

20. Si l'on me demande maintenant pourquoi la ſéparation de la matière de la petite vérole ne pourroit pas ſe faire également les premiers jours de la maladie, en ſe tenant au lit dans une chaleur modérée, qu'en demeurant levé; je demanderai à mon tour, s'il n'eſt pas vrai qu'une perſonne qui en hiver ſe tient au lit, étant médiocrement couverte & ſans feu dans la chambre, n'a pas plus chaud que ſi, étant bien habillée, elle demeuroit levée dans la même chambre. Si l'on avoue que cela eſt conforme à l'expérience, je demanderai en conſéquence, laquelle de ces deux méthodes eſt la plus propre à calmer l'agitation exceſſive du levain morbifique? car c'eſt-là, à mon avis, la principale intention que doit avoir le Médecin dans le commencement de la petite vérole; & ſuivant qu'il la remplira plus ou moins exactement, le malade ſe trouvera bien ou mal (1).

S'il faut diminuer la fièvre en excitant les ſueurs

21. Ce qui en a impoſé dans cette matière aux Médecins peu attentifs, c'eſt qu'ils ont vu que les malades qui gar-

---

(1) On doit avouer qu'il eſt plus ſouvent néceſſaire de modérer la fièvre au commencement de la petite vérole par la ſaignée, les vomitifs, les laxatifs, les rafraîchiſſants & les narcotiques, que de l'animer, & par cette méthode on aidera plutôt l'éruption qu'on ne l'empêchera; car ſi le ſang circule avec trop de rapidité, la matière morbifique n'aura pas le temps de s'en ſéparer comme il faut. Voyez *ci-devant, num.* 18, *vers la fin*. Mais avant que de tenter aucune

doient le lit, ſuoient continuellement, & que cela diminuoit beaucoup la violence de la fièvre; au lieu que ceux qui ne ſuoient pas, avoient beaucoup plus de fièvre, mais il s'agit d'abord d'examiner s'il eſt à propos de ſe donner tant de peine pour appaiſer la fièvre, puiſqu'elle eſt comme l'inſtrument principal dont la nature ſe ſert pour préparer, & enſuite évacuer toutes ſortes de matières morbifiques contenues dans le ſang.

Or, qui ne voit qu'en cherchant avec tant de ſoin à exciter les ſueurs, dans la vue de modérer la fièvre, on ne fait que procurer la ſortie d'une humeur crue & indigeſte qui reſſemble à un fruit précoce, & que les ſueurs mêmes occaſionnent enſuite une fièvre plus violente ? La raiſon de cela eſt que le ſang ſe trouve ainſi deſſéché, & que les particules morbifiques n'étant plus détrempées & étendues dans la ſéroſité, elles ſe rapprochent & deviennent plus enflammées & plus actives. En un mot, la méthode de diminuer la fièvre & les autres ſymptômes en excitant les ſueurs, & en procurant trop tôt la ſortie des puſtules, a été funeſte à quantité de malades, leſquels ſont morts en conſéquence le onzième jour.

évacuation, on doit bien examiner l'état du malade, parce qu'il eſt quelquefois néceſſaire, & même abſolument néceſſaire d'animer le ſang. Voyez *Sect.* 3, *Chap.* 2, *note.*

Un des meilleurs Ecrivains ſur cette maladie, obſerve que comme l'éruption régulière & complète, & la ſuppuration, peuvent être retardées, ou par un mouvement trop violent du ſang, ou par un mouvement trop foible & trop languiſſant, & qu'une erreur d'un côté ou d'un autre peut devenir funeſte, il faut, pendant toute la maladie, avoir grande attention au pouls, à la fièvre, à la force du malade, au nombre des puſtules, & aux autres ſymptômes, afin que toutes ces choſes ſoient dans le degré convenable de modération; & quand cela n'eſt pas, il faut aider la nature ſuivant l'exigence des cas, ſoit par l'uſage des antiphlogiſtiques & des évacuants, &c. ſoit par les doux cordiaux, les alexipharmaques, &c. mais les derniers ne ſont preſque jamais néceſſaires dans le premier état de la maladie, & ne le ſont pas à beaucoup près ſi ſouvent dans le ſecond état que les antiphlogiſtiques.

D'ailleurs, comme obſerve Sydenham, les femmes qui ſe mêlent de maladie, ne laiſſent guère le temps d'employer les doux cordiaux, parce qu'en donnant leurs liqueurs échauffantes elles tuent ſouvent les malades, ou du moins rendent la guériſon fort difficile. Je ſuis néanmoins aſſuré que certains malades ont péri également par le trop grand uſage des rafraîchiſſants, lorſque la petiteſſe de la fièvre, & l'accablement où étoit la nature, demandoit un régime plus chaud, *Hillary, Eſſai prat. ſur la petite vérole, pag.* 79, 80.

Ne pas garder le lit les premiers jours, ne regarde que la petite vérole confluente.

22. Quand je défends au malade de garder le lit les premiers jours de la petite vérole, c'eſt toujours en ſuppoſant qu'elle ſera confluente. Car, dans la petite vérole diſcrette, lorſqu'on peut la prévoir sûrement, il eſt aſſez indifférent de garder le lit ou de ne pas le garder; d'autant que, ſoit qu'on le garde ou non, le petit nombre des puſtules met toujours le malade hors de danger.

Sentiment de l'Auteur eſt fondé ſur l'obſervation

23. Je ne prétends pas néanmoins qu'on m'en croie ici ſur ma parole & ſur mon autorité. Les opinions de quelque homme que ce ſoit m'ont toujours paru mériter ſi peu de créance, que je tiens même les miennes pour ſuſpectes, toutes les fois qu'elles ſont contraires à celles d'autrui. J'en ferois de même dans l'occaſion préſente, ſi l'expérience ne confirmoit pas mon ſentiment : car, ſans l'expérience, ce que d'autres ou moi pourroient regarder comme vrai, ne ſeroit peut-être qu'une pure imagination.

Le commerce des hommes m'apprend chaque jour combien les plus grands génies ſont ſujets à ſe tromper dans les recherches qu'ils font ſur les ſciences & ſur les arts, à moins qu'ils ne conſultent l'expérience. Un Médecin qui en fait la règle de ſa conduite, marche en sûreté; & s'il lui arrive quelquefois de s'égarer, elle le redreſſe bientôt, & ne manque pas de rectifier ſes idées. Elle eſt la pierre de touche des opinions & des ſyſtêmes.

Qu'il me ſoit donc permis, dans la maladie dont il s'agit maintenant, d'obſerver quel eſt le régime qui produit une petite vérole bénigne, quel eſt celui qui en produit une maligne, & d'embraſſer enſuite un ſentiment conforme à l'évidence. Si ceux qui me blâment avoient fait la même choſe, je n'aurois rien à dire; mais, comme ils n'ont pas éprouvé une ſeule fois dans toute leur vie, ſi la méthode de tenir les malades hors du lit pendant le jour eſt utile ou nuiſible, ils ſont très-injuſtes de me condamner & de me calomnier.

Si l'on avoit agi de la ſorte autrefois avec ceux qui ont eu des ſentiments extraordinaires, quoique vrais, perſonne n'auroit tenté des découvertes avantageuſes au genre humain. Je ne m'expoſerois pas non plus moi-même à tant de contradictions, ſi une infinité d'expériences ne parloient en ma faveur. Ce n'eſt pas mon intérêt de combattre une opinion reçue, & qui a pour elle la pluralité des ſuffrages. D'un autre côté, on ne me croira pas aſſez méchant pour vouloir de ſang froid tendre des pièges à la vie des

des hommes & leur nuire, même après ma mort (1).

24. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt par la méthode que je propoſe ici, que j'ai guéri de la petite vérole mes propres enfants, mes plus proches parents & tous ceux qui ont bien voulu s'abandonner entièrement à ma conduite. Si j'ai quelque choſe à me reprocher, c'eſt d'avoir cédé quelquefois à l'opiniâtreté de ceux qui ſe roidiſſoient contre mon ſentiment, & ſur cela j'en appelle à la bonne foi des perſonnes avec qui j'ai vécu familièrement.

Il a ſuivi cette méthode pour ſes enfants.

Mais le plus fâcheux pour moi, c'eſt que, dans certaines occaſions où l'on n'avoit rien fait du tout de ce que je diſois, on n'a pas laiſſé de mettre ſur mon compte la mort des malades, quoique leurs amis & les gardes les euſſent tués à force de les échauffer, & que je me fuſſe oppoſé de tout mon pouvoir à cette manière de les traiter (2). Cela, joint à la prévention inſurmontable que j'ai vue dans la plupart des gens en faveur du régime chaud, m'a dégoûté entièrement de voir des petites véroles, & je ſerois charmé qu'on ne m'appellât jamais pour de ſemblables maladies.

25. J'avoue que, de quelque manière qu'on les traite, elles ne laiſſeront pas d'être quelquefois très-confluentes, ce qui fait qu'elles ſont toujours dangereuſes, nonobſtant toutes les meſures que l'on peut prendre. Je ſoutiens, après une infinité d'expériences, que le danger eſt beaucoup moindre, lorſque, dès le premier commencement de la petite vérole, le malade eſt levé pendant le jour, s'eſt abſtenu entièrement de viande, & s'eſt contenté d'une boiſſon légère, que lorſqu'il a gardé le lit, & qu'on lui a donné, outre cela, des cordiaux.

Apologie de cette méthode.

Cette première méthode, comme nous avons dit ci-

---

(1) La candeur & la bonne foi de notre Auteur ſont ſi univerſellement reconnues, qu'on le nomme ſouvent le *franc & ſincère Sydenham*; & quiconque lira avec attention ſes ouvrages, conviendra aiſément qu'il mérite ce nom, & qu'il étoit par conſéquent bien éloigné de vouloir rien faire d'indigne d'un honnête homme.

(2) Ce n'eſt là que trop ſouvent le triſte ſort des plus habiles & des plus honnêtes Médecins, leſquels ne ſont preſque jamais les maîtres de faire ce qui conviendroit, à cauſe de l'opiniâtreté du malade, ou des préventions des perſonnes qui le ſoignent. Mais quoi de plus injuſte & de plus indigne que de les charger des fautes des autres, & de leur imputer des malheurs qui viennent uniquement de ce qu'on a mépriſé leurs ſalutaires avis ?

dessus (1), empêchera ordinairement qu'il n'y ait trop de pustules, & par conséquent que la fièvre secondaire ne soit trop violente. Car cette fièvre n'est pas seulement capable de tuer le malade par elle-même; elle menace encore de le suffoquer, en ce qu'elle arrête la salivation dont nous avons parlé au long dans l'histoire de la petite vérole.

D'ailleurs, la méthode que je recommande prévient le pissement de sang & les taches de pourpre, deux symptômes qui arrivent les premiers jours de la maladie, & souvent même avant qu'il y ait aucun signe manifeste d'éruption. Ils arrivent aussi dans la rougeole, dans la fièvre rouge, & en d'autres maladies aiguës qui viennent d'une inflammation violente. Je ne dis rien du soulagement infini que le malade ressent dans tout son corps lorsqu'on le lève & qu'on lui donne de l'air. Tous ceux que j'ai eu la liberté de traiter de la sorte en ont fait une heureuse expérience, & ils me remercioient comme si je leur eusse rendu la vie en leur donnant de l'air (2).

Il faut avoir égard aux inclinations des malades.

26. Cela m'a fait faire réflexion, que la raison nous trompe beaucoup plus souvent que les sens, & que dans le traitement des maladies, il faut avoir plus d'égard aux desirs violents du malade, pourvu qu'ils ne soient pas tout-à-fait absurdes & pernicieux, qu'aux règles douteuses & incertaines de la Médecine.

Exemples de cela.

Par exemple, un homme qui est attaqué d'une fièvre ardente, demandera instamment qu'on lui permette de boire copieusement d'une tisane rafraîchissante. Un Médecin dont le systême & l'hypothèse ne s'accorde pas avec l'usage d'une telle boisson, la défendra, & ordonnera au contraire une boisson échauffante. Le même malade a en horreur toute sorte d'aliments, & ne veut qu'une boisson légère. Certains Médecins, & sur-tout les femmes qui sont autour de lui & les assistants, ne manqueront pas de soutenir qu'il faut absolument lui donner à manger.

Un autre malade qui se trouvera fort languissant après une fièvre aiguë, demandera avec instance une chose absurde, & qui semblera peut-être nuisible. Le Médecin la refusera impitoyablement, assurant qu'elle causera la

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 9.

(2) Cela demande beaucoup de précautions dans les sujets sensibles & délicats, autrement il pourroit y avoir des suites funestes.

mort au malade, à moins que ce médecin ne soit bien persuadé de la vérité de cet aphorisme du sage Hippocrate; *qu'un aliment & une boisson moins salutaires, mais plus agréables au malade, doivent être préférés à un aliment & une boisson plus salutaires, mais moins agréables* (1).

27. Un médecin un peu versé dans la pratique, & un peu attentif, avouera certainement, s'il est de bonne foi, que dans tous ces cas-là plusieurs malades se sont bien trouvés d'avoir plutôt suivi leur inclination, que les ordonnances de leur médecin. On s'en trouve bien dans la pratique.

On ne s'étonnera pas de cela, si l'on fait réflexion qu'un très-grand nombre de maladies aiguës se terminent naturellement d'elles-mêmes, & que les envies dont elles sont accompagnées, servent à garantir les malades des entreprises pernicieuses d'un art mal entendu. C'est un bonheur pour les hommes que la chose soit ainsi : autrement que seroient-ils devenus anciennement, lorsque l'art de la médecine étoit renfermé dans les bornes étroites de la Grece? Et que deviendroient encore aujourd'hui tant de peuples qui se passent entièrement de médecins, comme presque tous les habitans de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, & une partie considérable de ceux de l'Europe (2)?

---

(1) La plupart des médecins peuvent confirmer par leur propre expérience la vérité de cet aphorisme. On a vu plusieurs personnes guérir de maladies terribles & tout à fait désespérées, après avoir suivi, soit à l'insu, soit par l'indulgence du médecin, leurs appétits particuliers, quelque absurdes qu'ils parussent; en effet, quelque nuisible que semble être la chose que desire le malade, elle ne pourra guère lui nuire que par la trop grande quantité qu'il en prendra. Pour ce qui est d'expliquer d'une manière raisonnable & satisfaisante pourquoi il est si avantageux aux malades que l'on condescende à leurs appétits déréglés, nonobstant les plus fortes présomptions contraires, c'est une chose que je n'entreprendrai pas, & j'en laisse volontiers le soin à ceux qui aiment ces sortes de spéculations curieuses & subtiles. Notre auteur, dans le *num. suivant*, semble regarder ces appétits absurdes comme une espèce d'instinct que la providence a donné aux hommes pour leur conservation; en quoi on doit louer sa religion, à laquelle il fait servir par tout sa philosophie.

(2) Cela ne paroît pas exactement vrai, ou du moins doit être entendu avec certaines restrictions. Quoique la médecine, considérée comme un art particulier, ait été long-temps renfermée dans des bornes étroites, on a cependant toujours cherché des remèdes, & on en a découvert plusieurs aussi-tôt après que les hommes ont été sujets aux maladies, rien n'étant plus naturel que de chercher du soulagement. Ainsi l'origine de la médecine est le desir de sa propre con-

Cependant on peut dire des médecins ce qu'un ancien poëte comique disoit des hommes, lorſque faiſant la différence des gens raiſonnables & vertueux, d'avec ceux qui déshonorent la nature humaine en menant un vie ſemblable à celle des bêtes; il s'écrioit : *L'aimable choſe qu'un homme qui eſt véritablement homme* (*)! De même, un médecin qui eſt véritablement médecin, & non pas ſeulement de nom, eſt une choſe d'autant plus excellente, que la vie eſt au-deſſus de tous les autres biens naturels (1).

Il eſt quelquefois néceſſaire de faire garder le lit avant l'éruption.

28. Mais pour revenir à mon ſujet, quelqu'avantageux qu'il ſoit dans la petite vérole confluente de ne pas garder le lit pendant les premiers jours de la maladie, il y a néanmoins des cas où il faut abſolument le garder, même avant l'éruption. Par exemple, un enfant qui n'a plus rien à craindre du côté des ſymptômes de la dentition, eſt tout à coup attaqué de convulſions. Alors on doit penſer que cette convulſion vient peut-être des efforts que fait la nature en voulant pouſſer à la ſuperficie du corps la petite vérole, la rougeole, ou la fièvre rouge, quoique la matière de l'éruption ſoit encore cachée ſous la peau.

Ainſi, pour obvier à un ſi dangereux ſymptôme, on doit appliquer promptement un emplâtre véſicatoire ſur la nuque du cou, & mettre au plus tôt le malade au lit. On lui donnera auſſi un cordial, où l'on mêlera un peu de narcotique, afin de pouſſer plus puiſſamment au dehors la matière morbifique, & d'appaiſer le tumulte qui occaſionne les convulſions. Par exemple, il faudra donner à un enfant de trois ans cinq gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau épidémique, ou bien quelque choſe d'équivalent.

ſervation; & dans ce ſens on peut aſſurer que les nations les plus barbares n'ont pas été ſans quelque connoiſſance de la médecine, puiſqu'elles ont toujours poſſédé pluſieurs remèdes éprouvés pour la guériſon de leurs maladies.

(*) Ὡς χαρίεν ἐσ' ἄνθρωπος ἂν ἄνθρωπος ᾖ.

(1) Quelles louanges ne mérite pas l'art de la médecine qui eſt ſi utile au genre-humain? Néanmoins il n'eſt que trop ſouvent l'objet des railleries & des mépris de demi ſavants qui ne laiſſent pas d'y avoir recours à la moindre occaſion, & qui montrent ainſi par leur conduite combien on doit faire peu de cas de leurs railleries & de leurs invectives; mais ce n'eſt pas ici le lieu de s'étendre ſur cette matière.

Je crois, ou plutôt je ſuis sûr, qu'il eſt péri une infinité d'enfants, & même quelques adultes, parce que les médecins n'ont pas pris garde, que les convulſions dont il s'agit n'étoient que les avant-coureurs de la petite vérole, de la rougeole, ou de la fièvre rouge. Les médecins peu attentifs prenant pour des accidents eſſentiels ces ſortes de convulſions qui ne ſont que ſymptomatiques, y emploient des lavements réitérés, & d'autres évacuations. Par-là, ils empêchent l'éruption, & rendent plus durables les accidents qu'ils veulent combattre, & qui, ſans tous ces remèdes, auroient certainement diſparu d'eux-mêmes, dès le commencement de l'éruption.

Une choſe conſolante, & que nous avons déjà remarquée ailleurs (1), c'eſt que les petites véroles qui ſurviennent aux enfants avec des convulſions, ſont rarement fort confluentes. C'eſt pourquoi il eſt beaucoup moins dangereux alors de faire garder le lit au malade dès les premiers jours.

Petite vérole qui eſt précédée d'une affection comateuſe, eſt fort confluente.

29. Mais, lorſque la petite vérole eſt précédée d'une affection comateuſe, je l'ai toujours vue très-confluente; & dans ce cas-là, j'aime mieux employer l'emplâtre véſicatoire, & le narcotique décrit ci-deſſus, que de permettre au malade de garder le lit avant l'éruption.

J'ai auſſi obſervé quelquefois des convulſions qui précédoient les accès des fièvres intermittentes. Il eſt vrai que cela eſt très-rare: mais j'ai ſouvent vu des affections comateuſes ſurvenir en même-temps que les accès de ces fièvres, & ne ſe terminer qu'avec eux, tant dans les enfants que dans les adultes. On doit alors s'appliquer uniquement à combattre la fièvre, qui eſt la maladie primitive & eſſentielle, ſans ſe mettre aucunement en peine de l'affection comateuſe. Car, ſi on s'attachoit principalement à celle-ci, & que pour la diſſiper on mît en uſage la ſaignée, la purgation, & les lavements réitérés, on augmenteroit la fièvre, & par conſéquent on rendroit l'aſſoupiſſement mortel; au lieu que ſi l'on emploie toutes ſes forces contre la fièvre, tous les ſymptômes qui en dépendent s'évanouiront en même-temps qu'elle, & diſparoîtront d'eux-mêmes. C'eſt ce qu'il faut bien remarquer, parce qu'on s'y trompe ſouvent, & que cette erreur eſt funeſte aux malades. Mais j'ai déjà traité ailleurs cette matière plus au long.

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 2.

Saignée & vomitif quand sont nécessaires.

30. Il y a encore d'autres cas où l'on ne sauroit s'empêcher de faire garder le lit dès le commencement de la petite vérole. C'est lorsqu'elle est accompagnée d'une fièvre violente, d'un abattement extrême, d'un vomissement énorme, de vertiges, de douleurs rhumatismales dans les membres, & d'autres semblables symptômes, qui marquent une grande quantité de matière morbifique lorsqu'ils sont violents, & sur-tout lorsqu'ils se rencontrent dans des personnes jeunes & d'un tempérament sanguin. Aussi annoncent-ils une petite vérole très-confluente, & par conséquent très-dangereuse.

Il s'agit donc ici d'affoiblir, autant que l'on peut, le levain morbifique. Mais comme d'un côté la chaleur continuelle du lit augmenteroit sa violence, & que d'un autre côté le malade est trop foible pour ne pas garder le lit, à moins qu'on ne lui redonne des forces, il est absolument nécessaire en pareilles circonstances de saigner du bras, & quelques heures après de faire vomir avec une infusion de safran des métaux : ce qui non-seulement dissipera les maux de cœur, mais fortifiera encore tellement le malade, qu'il sera en état de se tenir levé.

La saignée & le vomissement ne suffisent pas pour affoiblir le levain de la petite vérole. Il est nécessaire outre cela d'employer l'esprit de vitriol, dont on mettra une assez bonne dose dans la boisson du malade, jusqu'à ce que toutes les pustules soient sorties. Mais nonobstant la saignée, le vomissement, & l'usage de la boisson rafraîchissante, il faudra encore de plus, que le malade demeure levé pendant le jour. Car, comme il respirera par ce moyen un nouvel air, qui rafraîchira le sang, cela contribuera peut-être plus que tout le reste à empêcher la trop prompte assimilation de la matière morbifique, & soulagera merveilleusement le malade, comme je l'ai expérimenté plusieurs fois.

Il est vrai que cette méthode n'est nécessaire que dans les jeunes gens, dont le sang est échauffé par le vin ou le commerce avec les femmes, & dans les personnes qui ont des petites véroles accompagnées des symptômes violents dont j'ai parlé ; car dans les enfants elle ne convient point. Lorsque le sang n'est pas fort enflammé, & que les symptômes ne sont pas fort violents, il y a bien moins à craindre que l'assimilation de la matière morbifique ne se fasse trop vîte ; & par conséquent on peut omettre la saignée, le vomitif & l'esprit de vitriol.

31. Je me ſuis étendu ſur cet article, parce que je ſais que le bon ou le mauvais ſuccès de la curation dépend preſque entièrement de la manière dont on s'y prend dès les premiers jours de la maladie. Quand toutes les puſtules ſont ſorties, ce qui arrive, comme nous avons déja dit, le ſixième jour depuis la première attaque, & le quatrième jour en comptant depuis l'éruption; alors, & non pas plus tôt, le malade doit garder entièrement le lit pendant tout le reſte de la maladie. Son état le demande ainſi, pourvu que ce ſoit une petite vérole confluente. Car c'eſt de celle-là que j'ai prétendu parler juſqu'à préſent.

Quand & combien de temps le malade doit garder entièrement le lit.

Dans la petite vérole diſcrète, il importe peu que l'on garde le lit ou non, pourvu ſeulement que celui qui la traite ſoit médiocrement habile. Néanmoins, quelque exempte de danger que ſoit par elle-même la petite vérole diſcrète, elle n'a pas laiſſé d'être funeſte à un grand nombre de malades lorſqu'ils ont eu le malheur de tomber entre les mains de gens ignorants, qui, ne s'occupant qu'à les échauffer, les ont tués ſans le vouloir.

32. Dès que l'éruption eſt achevée, les puſtules commencent à augmenter, & à échauffer toute la ſuperficie du corps, & principalement la tête, d'où naiſſent des inſomnies & des inquiétudes, à moins que le malade ne ſoit un enfant. Tout cela mérite une grande attention : car ſuivant que le ſang ſera plus tranquille, les puſtules deviendront plus groſſes. Et au contraire, ſi le ſang eſt dans une trop grande agitation, elles s'affaiſſeront, au lieu de s'élever & de groſſir ; d'où il arrivera que la matière morbifique ne ſe ſéparera pas du ſang comme il faut ; & les puſtules, au lieu d'une liqueur jaune & purulente, ne rendront qu'une ſéroſité, ou bien une humeur noirâtre, & éloignée de la nature des petites veroles.

Il faut procurer du ſommeil par les narcotiques.

Voilà pourquoi les narcotiques me paroiſſent auſſi bien indiqués dans la petite vérole confluente, qu'aucun autre remède dans quelque maladie que ce ſoit, & ils y ſont, pour ainſi dire, auſſi ſpécifiques que le quinquina dans les fièvres intermittentes : ce n'eſt pas qu'ils agiſſent par une vertu proprement ſpécifique; ils ne font autre choſe que remplir l'indication qui conſiſte à calmer le trop grand mouvement du ſang & des eſprits.

Ce mouvement déréglé qui, dans les adultes, accompagne toujours la petite vérole confluente, demande principalement l'uſage des narcotiques ; & on ſe tromperoit de croire que ces remèdes ne doivent être employés que

pour procurer le ſommeil. Car, comme il arrive quelquefois qu'un malade qui ne dort pas, ne laiſſe pas d'être tranquille, ſur-tout après avoir pris du laudanum; il arrive auſſi que la trop grande agitation des eſprits empêche l'éruption louable des puſtules, même lorſque le malade dort beaucoup; circonſtance qui mérite d'être remarquée.

Diacode préféré au laudanum liquide, & la doſe.

33. Je vais dire maintenant quelque choſe des différentes ſortes de narcotiques. Quoique, depuis pluſieurs années, j'aie employé avec aſſez de ſuccès le laudanum liquide dans toutes les occaſions où il s'agiſſoit d'appaiſer le trop grand mouvement du ſang & des eſprits, je crois néanmoins lui devoir préférer le ſyrop diacode. Il eſt vrai que tous deux tendent au même but; mais il me ſemble que le laudanum échauffe un peu plus que le diacode.

Quant à la doſe de ce dernier, elle doit être proportionnée, non-ſeulement à l'âge des perſonnes, mais encore à la violence des ſymptômes : car une doſe qui ſeroit trop forte pour un malade dont le ſang n'eſt pas fort agité, ſuffira à peine pour un autre où l'agitation eſt plus grande. Suppoſons, par exemple, que ſix gros de ſyrop conviennent en général à la plupart des malades, il n'en faudra guère moins d'une once dans la petite vérole pour produire quelque effet, & il ſera néceſſaire d'en ordonner chaque fois cette quantité pendant le cours de la maladie. Nous entendons parler ici des adultes; car, ſi on donne le diacode à des enfants, il faudra en diminuer la doſe, ſuivant l'âge.

Il eſt certain que les narcotiques ne ſont pas autant indiqués dans les enfants qui ont la petite vérole, que dans les adultes, parce que les enfants ont plus de pente au ſommeil tout le temps de la maladie. Néanmoins, lorſqu'ils ſont en grand danger, je me ferois un ſcrupule de ne pas leur donner les narcotiques. Mais ce que je voulois dire, c'eſt qu'il eſt très difficile de déterminer au juſte la doſe de ces remèdes, dans les cas mêmes où ils conviennent.

Car, dans le mouvement déréglé des eſprits, dans les vomiſſements énormes & les cours de ventre, & dans les douleurs violentes, qui ſont les trois principaux cas où j'ai dit ailleurs que les narcotiques ſont indiqués, il faut les donner de telle manière que, ſi la première doſe ne calme pas, on aille toujours en augmentant, juſqu'à ce qu'on obtienne ce que l'on ſouhaite, ayant moins d'égard à la quantité du remède qu'à l'effet qu'il produira, & mettant toujours entre chaque priſe un intervalle raiſonnable, afin de ſavoir ce qu'aura fait la première, avant que d'en donner

une autre. Quand le narcotique aura produit l'effet qu'on en attend, alors on diminuera les doses, suivant le besoin, continuant ainsi pendant le reste de la maladie.

Doctrine de l'Auteur confirmée par un exemple.

34. Je pourrois alléguer beaucoup d'exemples pour confirmer cette doctrine; mais je me contenterai présentement d'un seul. Le 13 avril de l'an 1681, une femme de mon voisinage, nommée *Crosse*, vint me trouver en pleurant, & me pria instamment d'aller voir son fils âgé de dix ans, qui étoit mal depuis quatre jours, & qu'elle croyoit attaqué de la petite vérole. Ne pouvant y aller moi-même, parce que j'avois alors la goutte aux pieds, je priai l'Apothicaire dont je me sers ordinairement, d'y aller en ma place, & de me rendre compte de l'état du malade.

Il me dit, à son retour, que la mère de cet enfant, par le conseil de quelque femme, avoit fait prendre à son fils de la poudre de la Comtesse de Kent, & d'autres remèdes chauds; qu'elle le tenoit au lit, où on l'accabloit sous le poids des couvertures, afin de le faire suer, comme c'est la manie ordinaire des femmes; de plus, qu'elle lui avoit donné à boire beaucoup de petit-lait chaud, dans lequel avoient bouilli des fleurs de souci & de la corne de cerf.

Tout cela avoit tellement augmenté la fièvre, & mis le sang dans une si grande agitation, que le malade étoit dans un transport terrible : les assistants ne pouvoient presque venir à bout de le retenir au lit, & il parloit sans rime ni raison, comme un furieux. Cependant les pustules ne paroissoient point encore, ou du moins paroissoient très-obscurement, la chaleur excessive du régime qu'on employoit les empêchant de sortir.

J'ordonnai qu'on ôtât sur-le-champ le malade du lit, qu'avant le sixième jour il n'y demeurât que la nuit, & que tout de suite on lui donnât une demi-once de syrop diacode. Cela ne produisant rien, je fis réitérer la même dose au bout d'une heure, & avec aussi peu de succès. On continua néanmoins l'usage du syrop par demi-onces, mettant un intervalle entre chaque prise, afin de pouvoir juger de l'effet de la précédente; & il en fallut jusqu'à deux onces & demie pour appaiser l'orgasme du sang, tant il étoit violent. Après quoi, j'ordonnai qu'on s'en tiendroit à une demi-once de syrop tous les soirs, jusqu'à la fin de la maladie, cette seule dose suffisant pour entretenir le calme que les fréquentes doses avoient produit. La chose réussit comme je l'espérois, & le malade guérit.

35. Il faut observer que, lorsque l'agitation du sang

Narcotique ne suffit pas toujours pour procurer du calme.

& des esprits est extrême, on ne viendra presque pas à bout de la calmer les premiers jours de la maladie, quelque grandes & quelque fréquemment réitérées que soient les doses du syrop diacode, à moins que le malade ne se lève. Car, comme la chaleur du lit augmente encore la violence de la fièvre, il faudroit, dans ce cas-là, donner une si grande quantité du remède, que la nature ne seroit peut-être pas en état de la supporter.

La même chose arrive, quoiqu'avec moins de danger, dans les fièvres intermittentes, lorsque le malade garde le lit durant l'usage du quinquina. Cette mauvaise méthode a été quelquefois cause, si je ne me trompe, qu'une fièvre intermittente qui auroit dû être bientôt guérie, a subsisté fort long-temps, & qu'une fièvre qui n'étoit pas parfaitement intermittente, a eu des redoublements si violents que les malades en sont morts.

Quand doit-on commencer à le donner, & combien de tems.

36. Mais, sans parler ici des cas extraordinaires où le diacode peut se trouver indiqué dans tous les temps de la maladie, je conseille de commencer à le donner dès le premier soir que le malade doit garder entièrement le lit, c'est-à-dire, dès le soir du sixième jour, depuis la première attaque; & de continuer ainsi tous les soirs jusqu'au dix-septième jour, ou du moins jusqu'à ce que le malade soit hors de danger : car, dès le sixième jour, sa chair devient comme enflammée, & les humeurs étant échauffées, troublent la tête, & causent le transport.

Doit être donné de meilleure heure que dans les autres maladies,

37. Mais il faut avoir grand soin de donner ici le narcotique de meilleure heure que dans les autres maladies, parce que, dans la petite vérole, la chaleur & l'inquiétude augmentent toujours sur le soir, & quelquefois vers les derniers jours de la maladie : si on n'a pas donné de bonne heure ce remède, il survient tout à coup une espèce de stupeur qui est bientôt suivie de chaleur ; après quoi le malade se plaint de se trouver mal, & peu après il meurt, au grand étonnement de ses amis, qui, peu de temps auparavant, avoient conçu les plus belles espérances de sa guérison. On auroit peut être prévenu ce malheur en donnant sur le champ le narcotique.

Voilà pourquoi, durant les jours dont j'ai parlé, & surtout l'onzième jour, je fais donner ce remède à cinq ou six heures du soir ; & je veux qu'on le tienne tout prêt, en cas que le malade se trouve mal. Je suis même très-persuadé que certaines gens de ma connoissance sont morts faute de ce calmant qui auroit pu les sauver. C'est ici principale-

ment que les moments sont précieux, & qu'il faut saisir promptement l'occasion.

Et à des heures réglées matin & soir.

38. Puisqu'il est donc extrêmement dangereux de ne pas donner assez tôt le narcotique, ou de le donner de si bonne heure, qu'il ne lui reste plus rien de sa vertu calmante dans le temps qu'elle seroit le plus nécessaire, le meilleur parti que l'on puisse prendre, c'est de donner ce remède matin & soir à des heures réglées, pendant les derniers jours de la maladie, qui sont les plus dangereux.

Une once de syrop diacode ne suffit pas toujours alors; & elle ne fait pas davantage dans l'inflammation violente où est le sang, & dans le désordre extrême où sont les esprits animaux, que feroit une demi-once dans un état plus tranquille. J'ai même appris par une longue expérience, que dans les jeunes gens, & dans les temperaments sanguins, pour calmer la violence des symptômes qui surviennent alors, & que l'on cherche à réprimer de tout son pouvoir, il ne faut pas moins qu'une once & demie de syrop chaque fois; & qu'on peut non-seulement sans danger, mais encore avec beaucoup d'utilité pour les sujets dont nous parlons, leur en donner cette quantité matin & soir, jusqu'à ce qu'ils soient hors d'affaire.

Et quelquefois trois fois dans vingt-quatre heures

39. J'avouerai naturellement que dans des petites véroles extrêmement confluentes, je me suis quelquefois vu obligé les derniers jours de la maladie de donner le narcotique trois fois dans vingt-quatre heures, c'est-à-dire, de huit en huit heures, à cause de l'agitation, ou du désordre extrême des esprits, lequel ne me permettoit pas d'attendre plus long-temps.

Il arrive souvent les derniers jours de la maladie, que le diacode si fréquemment réitéré cause des nausées au malade. Dans ce cas-là il faut y substituer le laudanum liquide, dont seize gouttes équivalent à une once de syrop, pourvu qu'il soit préparé de la manière que j'ai décrite dans le traité des maladies aiguës, au chapitre de la dyssenterie (1).

Réponse à l'objection contre cette méthode.

40. Ceux qui ne sont pas de mon sentiment ne manqueront pas d'objecter qu'un narcotique donné si souvent, & en si grande dose, fixera la matière peccante, & arrêtera la salivation. J'avoue qu'il diminuera celle-ci, mais il ne l'arrêtera jamais entièrement, & elle se rétablira un peu lorsque l'action de chaque dose de narcotique aura cessé.

---

(1) Voyez *Sect.* 4. *Chap.* 3. *num.* 14.

Je trouve d'ailleurs trois avantages dans cette dimiuution. Prèmièrement, le malade conservera plus de forces, & sera plus en état de cracher. Secondement, la salive qu'il rendra sera plus cuite que s'il n'avoit point pris de narcotique. Troisièmement, ce qui manquera du côté de la salivation sera compensé abondamment par l'enflure du visage & des mains; car l'usage du narcotique fera enfler plus sûrement & plus considérablement ces parties, savoir, le visage depuis le huitième jour jusqu'au onzième, qui est le temps auquel son enflure commence ordinairement à diminuer; & les mains depuis le onzième jour jusqu'à ce que les pustules dont elles sont chargées aient acquis leur maturité.

J'avancerai hardiment une chose sur laquelle je ne crains pas qu'aucun médecin accoutumé à traiter des petites véroles confluentes, puisse me démentir; c'est que quand le visage & les mains manquent de s'enfler dans le temps convenable, cela est d'un plus mauvais augure que lorsque la salivation s'arrête. Pour moi je pense qu'il vaut beaucoup mieux risquer de l'arrêter que de ne point donner le narcotique, car c'est un remède tellement nécessaire dans cette maladie, qu'il faut être peu expérimenté & peu attentif pour priver les malades d'un si grand secours.

Narcotique ne doit pas être donné de même aux enfants.

41. Ce que je dis sur l'usage quotidien & la dose du syrop diacode dans la petite vérole confluente, ne doit pas s'entendre des enfants qui ont cette maladie, à moins que le danger ne soit extrême, & cela par deux raisons; la première, c'est que les enfants ne sont pas si échauffés que les adultes; la seconde, c'est qu'à cause de leur âge tendre & de leur foiblesse ils ne sont pas si en état de soutenir l'action des narcotiques réitérés chaque jour: d'ailleurs les enfants dorment d'eux-mêmes pendant presque toute la maladie.

Néanmoins, lorsqu'ils sont attaqués du transport, ou lorsque les pustules sont d'un mauvais caractère, deux accidents qui marquent de reste un mouvement désordonné du sang & des esprits, on ne peut se dispenser de recourir aux narcotiques (1).

---

(1) Les enfants sont quelquefois si inquiets & de si mauvaise humeur dans cette maladie, que les narcotiques leur sont aussi nécessaires qu'aux adultes, & ne leur sont pas moins utiles. Il y en a plusieurs exemples.

42. Les deux points ſur leſquels nous nous ſommes ſi fort étendus, dont l'un regarde la méthode d'empêcher la prompte aſſimilation de la matière morbifique les premiers jours de la petite vérole, & l'autre regarde les moyens de prévenir les déſordres des eſprits que cauſe l'inflammation des parties intérieures, ſont comme les deux pivots ſur leſquels roule tout le traitement de la maladie. Ce ſont les principales indications qu'il s'agit de remplir, ſi l'on veut éviter les funeſtes ſymptômes qui rendent la petite vérole mortelle, & s'acquitter des devoirs d'un vrai médecin, dont la ſcience ne conſiſte pas à preſcrire des formules, mais à combatrre directement les maladies, en ſuivant les indications naturelles qu'elles préſentent.

Les deux principales indications curatives dans cette maladie.

43. S'il eſt beſoin d'un emplâtre véſicatoire, il faudra l'appliquer ſur la nuque du cou, & qu'il ſoit grand & puiſſant; mais on ne l'appliquera pas de ſi bonne heure, qu'il ait ceſſé d'agir avant le onzième jour, qui eſt le plus critique de la maladie; & on n'attendra pas non plus juſqu'à ce jour-là, parce qu'il ſeroit trop tard, & que l'emplâtre pourroit même alors être nuiſible, en échauffant le ſang qui n'eſt déjà que trop échauffé par la fièvre ſecondaire.

Véſicatoire quand doit être appliqué, s'il eſt néceſſaire.

Le véritable temps qu'il faut choiſir pour appliquer à propos le véſicatoire, c'eſt juſtement le ſoir d'avant le onzième jour, immédiatement après la priſe de ſyrop diacode qu'on ne doit pas manquer de donner alors. De cette façon la douleur que cauſe le véſicatoire ceſſera avant ce jour déciſif, & la matière peccante aura une iſſue préciſément dans le temps où cela eſt plus néceſſaire pour prévenir les terribles accidents dont on eſt alors menacé (1);

---

(1) Quant à l'uſage des véſicatoires dans la petite vérole, nous ne pouvons rien faire de mieux que de rapporter ici quelques règles très-utiles tirées de l'ouvrage d'un très-habile & très-heureux praticien.

Autant que nous pouvons connoître la nature de cette maladie, dit le docteur Hillary, & les effets des véſicatoires, nous devons néceſſairement conclure, ſi le raiſonnement eſt de quelque poids en médecine, que ces remèdes ne conviennent preſque jamais dans le premier période de la maladie, qu'ils ſont rarement utiles dans le ſecond, & pas toujours dans le troiſième, ſinon comme révulſifs.

Les ſeuls cas où ils peuvent, ſelon moi, être raiſonnablement ordonnés dans la petite vérole, ſont les ſuivants; ſavoir, lorſque le malade eſt d'un tempérament lâche & foible, que le pouls eſt petit, foible & concentré, la fièvre inſuffiſante pour la ſortie des puſtules & la ſuppuration, & cela uniquement à cauſe de la foibleſſe des ſolides & de la viſcoſité des fluides; ou lorſque les extrémités ſont

car c'eſt ce jour-là, comme j'ai dit dans l'hiſtoire de la petite vérole, que le viſage commence à déſenfler, & la ſalivation à diminuer, parce que la pituite s'épaiſſiſſant, l'expectoration devient difficile.

Outre que l'emplâtre véſicatoire ſupplée en quelque ſorte à la diminution de la ſalivation & de l'enflure du viſage, il contribue encore à modérer la fièvre ſecondaire qui eſt alors dans ſa force, à cauſe de l'abondance du pus dont le ſang eſt alors comme inondé, & qui y étant porté de chaque puſtule au moyen des vaiſſeaux abſorbants, l'infecte & le corrompt. Auſſi ai-je obſervé dans preſque toutes les petites véroles confluentes que j'ai traitées, que le pouls étoit à peine ſenſible ce jour-là, au lieu que le jour d'auparavant, & le lendemain, il ſe faiſoit ſentir très-diſtinctement.

Efficacité de l'ail appliqué ſur la plante des pieds.

44. Mais, entre les remèdes extérieurs qui ſont propres à détourner les humeurs de la tête, rien ne me paroît ſi efficace que l'ail appliqué ſur la plante des pieds. Les véſicules qu'il excite, & la douleur qu'il cauſe lors même qu'il n'excite pas de véſicules, prouvent aſſez qu'il attire les humeurs ſur les parties où on le met. Cette douleur eſt quelquefois ſi violente, que, pour l'appaiſer, je me ſuis vu obligé d'employer un cataplaſme de mie de pain bouillie dans du lait. Ainſi, dans les adultes qui ont une petite vérole confluente, je me ſers de l'ail. On le coupe menu, & l'ayant enfermé dans un linge, on l'applique ſur la plante des pieds, depuis le huitième jour qui eſt celui où

---

froides, & que cela empêche l'éruption, ou lorſque les puſtules ſont rentrées dans le ſecond période de la maladie; ou bien lorſque l'enflure du viſage, des mains, ou des pieds, dans le troiſième période, ne ſe fait pas au temps convenable, ou diminue trop ſubitement, la nature ſuccombant ſous le poids; ou lorſque la ſalivation s'arrête tout à coup avant que d'avoir duré le temps ordinaire; ou lorſqu'il ſurvient une affection comateuſe par la viſcoſité des fluides, ou par leur abord au cerceau; ou lorſque la fièvre eſt trop foible: dans tous ces cas-là, dis-je, les véſicatoires ſont utiles, & ils le ſont par les mêmes raiſons qui les rendent néceſſairement nuiſibles dans toutes les périodes d'une petite vérole très-inflammatoire, à moins qu'on ne les emploie en qualité de révulſifs, comme nous avons remarqué auparavant; car il eſt évident par les ſtranguries, les chaleurs fébriles, les inquiétudes, & la ſoif continuelle, qui accompagnent preſque toujours l'opération des véſicatoires, que les ſels actifs & corroſifs des cantharides étant mêlés avec le ſang dans le cours de la circulation, augmentent ſa vélocité, & rendent l'inflammation plus violente. *Hillary*, *Eſſai prat. ſur la petite vérole*, *p.* 94, 95.

commence l'enflure du viſage, & on renouvelle cette application chaque jour, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus abſolument de danger.

45. Il faut entièrement interdire pendant la maladie l'uſage de la viande, & n'accorder pour nourriture que des décoctions d'orge ou d'avoine, & des pommes cuites. La boiſſon ſera de la bière très-légère. Dans le temps de la maturation des puſtules, lorſque la maſſe du ſang ſe trouve infectée par le pus qui y regorge, il ſera bon de donner tous les matins & tous les ſoirs quelques cuillerées de vin. Le régime.

Le malade ne doit être ni plus ni moins couvert dans ſon lit, que lorſqu'il étoit en ſanté. Il doit avoir la liberté de changer de place toutes fois & quantes il voudra, afin d'empêcher les ſueurs ſymptomatiques, leſquelles ne manqueroient pas de lui être nuiſibles, comme je crois l'avoir montré ſuffiſamment. On préviendra par ce même moyen, la trop grande inflammation des puſtules, qui vient de ce que le malade s'échauffe exceſſivement dans ſon lit, lorſqu'il demeure toujours dans la même place ſans en bouger; mais j'ai traité ailleurs cette matière plus au long (1).

46. Pour donner un exemple de toute cette pratique, je joindrai ici un cas arrivé depuis peu. Une femme de condition, nommée Madame *Dacres*, me fit appeler cet hiver pour traiter M. *Thomas Cheut*, ſon petit-fils. C'étoit un jeune homme d'un tempérament fort ſanguin. Sa maladie avoit commencé la veille par une fièvre violente; il avoit vomi beaucoup de bile, & ſouffert de grandes douleurs au dos. Exemple de la pratique de l'Auteur dans un malade.

Dans l'eſpérance de trouver du ſoulagement, il s'étoit mis au lit, & avoit fait ſon poſſible durant toute la journée pour ſe faire ſuer, ſoit en ſe couvrant extrêmement, ſoit en prenant des liqueurs chaudes, mais tout cela inutilement. Une grande diſpoſition au vomiſſement, & un médiocre cours de ventre avoient empêché entièrement l'effet des ſudorifiques qui d'ailleurs avoient beaucoup augmenté la fièvre.

Ayant vu le malade, je ſoupçonnai que la petite vérole paroîtroit bientôt, & qu'elle ſeroit des plus confluentes, tant à raiſon de la jeuneſſe du ſujet, que parce qu'il s'étoit beaucoup échauffé le ſang en voulant ſe faire ſuer, ce qui n'auroit pas manqué de produire une urine ſanglante &

---

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2, *num.* 47 & 50.

des taches de pourpre, si la maladie étoit venue en été. Mais ce qui me fit le plus soupçonner une petite vérole très-confluente, c'est que j'ai observé qu'elle est toujours telle dans les jeunes gens qui vomissent beaucoup, qui ont un grand abattement, & qui souffrent des douleurs violentes.

Croyant donc qu'il étoit de mon devoir de ne rien oublier pour empêcher la trop prompte assimilation de la matière morbifique, j'ordonnai au malade de se tenir levé tout le jour, comme à l'ordinaire. Le lendemain, qui étoit le troisième jour de la maladie, voyant que la petite vérole ne paroissoit pas encore, je fis tirer le matin huit onces de sang du bras droit. Le sang étoit vermeil & très-bon, n'étant alors imprégné que d'un levain spiritueux, & n'ayant point encore été infecté par la pourriture que lui cause la longueur de la maladie, & qui est ordinaire dans ceux qui relèvent depuis peu.

A cinq heures après midi du même jour, je donnai au malade une once d'infusion de safran des métaux. Il vomit assez bien; cela le soulagea, & il se trouva beaucoup mieux, ensorte qu'il demeura volontiers levé, ce qu'il ne faisoit auparavant qu'avec une peine infinie, à cause de l'abattement extrême où il étoit, & des vertiges qui lui survenoient.

Le matin du quatrième jour, étant allé voir mon malade, je trouvai que les pustules sortoient en grande quantité, nonobstant toutes les mesures que j'avois prises pour diminuer l'éruption, & elles me parurent devoir être si confluentes, qu'il y avoit à craindre pour la vie du malade. Je recommandai soigneusement qu'on ne lui laissât point garder le lit pendant le jour, & j'ordonnai qu'on mêlât de l'esprit de vitriol dans la petite bière qui faisoit sa boisson.

Il continua de la sorte jusqu'au sixième jour; &, quoique durant ce temps-là il ne fût pas fort abattu, & que l'air que je lui laissois prendre lui fit grand bien, il ne laissa pas d'avoir de temps en temps un peu de cours de ventre. Sur le midi du sixième jour, il ne put plus rester levé, & il fut obligé de se mettre au lit, où il demeura de mon consentement, jusqu'à la fin de la maladie; car toutes les pustules étoient alors sorties; &, malgré tous mes efforts, elles étoient extrêmement confluentes. Il est vrai qu'il y en avoit moins que je n'en ai vu quelquefois dans ceux qui sont morts de cette maladie, mais toujours

y en avoit-il davantage que dans la plupart de ceux qui guérissent.

Le soir du sixième jour, je commençai à donner au malade une once de syrop diacode dans l'eau de fleurs de primevère; j'ordonnai qu'il prît la même dose tous les soirs, & de plus, qu'il continuât à n'être pas plus couvert que lorsqu'il étoit en santé, à vivre de décoctions d'aveine ou d'orge, & quelquefois de pommes cuites, & à boire de la petite bière.

Le huitième jour, je lui fis appliquer sur la plante des pieds de l'ail coupé menu & enfermé dans un linge; & j'ordonnai qu'on renouvellât cette application chaque jour, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de danger.

Après cela, tout alla assez bien, à proportion de l'augmentation des pustules, jusqu'au matin du dixième jour que j'apperçus quelques signes avant-coureurs de la fièvre secondaire, avec un peu d'agitation. Craignant donc l'orage dont j'étois menacé, je fis prendre aussi-tôt au malade le narcotique marqué ci-devant, lequel tranquillisa tout. Le soir du même jour, j'ordonnai une once & demie de syrop diacode.

Le lendemain matin, qui étoit le onzième jour, trouvant le malade agité de nouveau, après que l'action du narcotique du soir fut finie, je fis réitérer sur le champ la même dose, & encore le soir, ordonnant au malade de continuer de même chaque jour, matin & soir, jusqu'à ce qu'il fût guéri. Il obéit, & depuis ce temps-là, nous n'eûmes plus aucun symptôme redoutable, sinon que l'urine se supprima quelquefois, accident qui est ordinaire aux jeunes gens dans cette maladie; néanmoins il urinoit en s'agenouillant dans son lit.

Quant à la salivation, il est vrai que les narcotiques donnés si fréquemment & en si grande dose, l'arrêtoient un peu, mais elle se rétablissoit au bout d'un certain temps après chaque prise de diacode, & la coction de la matière étoit légitime : le visage & les mains s'enflèrent dans le temps convenable, & l'enflure fut telle qu'on la desiroit.

Le dix-huitième jour, le malade se leva; je lui permis alors, pour la première fois, du bouillon de poulet; ensuite de quoi il revint peu à peu à sa nourriture ordinaire.

Le vingtième jour, il fut saigné du bras droit, & on lui tira huit onces de sang qui ressembloit à celui des pleurétiques, & étoit presque comme du pus. Enfin il fut purgé quatre fois à différentes reprises.

Comment il faut entendre le jour depuis le commencement de la maladie.

47. J'avertis ici que, quand j'ai nommé dans cette dissertation le sixième jour, par exemple, le onzième, &c. depuis le commencement de la maladie, je ne prétends pas qu'on l'entende comme si l'éruption arrivoit toujours le troisième jour, car je sais qu'elle se fait quelquefois plus tard, même dans les petites véroles les plus confluentes; mais, pour l'ordinaire, elle se fait le troisième. Par exemple, si une personne a été attaquée le lundi d'une petite vérole confluente, les pustules commenceront ordinairement à paroître le mercredi suivant; & le second jeudi, depuis le lundi où la maladie a commencé, sera le onzième jour, c'est-à-dire, le plus dangereux, à moins que le médecin n'y mette ordre.

La méthode précédente ne regarde que la petite vérole confluente.

48. Je déclare de nouveau que toute cette méthode regarde uniquement les petites véroles confluentes, & nullement les petites véroles discrètes, dans lesquelles elle n'est point du tout nécessaire; & ceux qui se croient fort habiles, lorsqu'ils ont guéri ces dernières sortes de petites véroles, se trompent eux-mêmes & le public. S'ils veulent montrer leur habileté, qu'ils entreprennent des petites véroles confluentes, sur-tout de celles qui arrivent à des jeunes gens, & à ceux qui se sont échauffés par des excès de vin; de peur qu'en ne traitant que des petites véroles légères, ils ne s'imaginent ridiculement avoir sauvé les malades qu'ils n'auront pas tués.

Histoire d'une fièvre traitée par le docteur Goodall.

49. Je ne finirai point cette courte dissertation sans y joindre ce que m'a raconté, pendant que je la composois, M. Charles Goodall, membre, & présentement censeur du collège des médecins de Londres, & mon intime ami. Mon dessein en cela est de confirmer encore davantage ce que j'ai dit ici, & ailleurs, touchant le pissement de sang & les taches de pourpre; savoir, que ces deux symptômes, lorsqu'ils se joignent aux maladies aiguës, sont uniquement l'effet d'une très-grande inflammation du sang, & qu'ainsi ils demandent des remèdes rafraîchissants. Voici le cas.

50. Un jeune homme d'environ ving-sept ans, maigre, & d'un tempérament chaud, fut attaqué au mois de juin de l'an 1681, d'une violente fièvre continue. Il avoit la langue sèche & raboteuse, avec une grande altération, le pouls très-fréquent, une douleur au voisinage de la fossette du cœur, & une sur-tout au dos, qui étoit continuelle: il rendoit de temps en temps du sang par les uri-

nes ; le col, la poitrine & les poignets étoient couverts de quantité de taches de pourpre de couleur brune.

Le médecin ayant été appellé le sixième jour, & voyant le malade en danger à cause de la quantité de sang qu'il rendoit par les urines, crut devoir tourner toutes ses vues à rafraîchir & épaissir le sang, & à resserrer les vaisseaux des reins, dont les orifices étoient trop ouverts.

51. Pour cela il fit d'abord saigner le malade, lui fit prendre un bol lénitif, & lui ordonna de se tenir levé le plus qu'il pourroit, ne doutant point que la chaleur continuelle du lit ne contribuât au pissement de sang ; il recommanda de plus au malade de dormir sur un matelas couvert de cuir, de ne se tenir que très-peu couché sur le dos, de boire de l'eau laiteuse, de vivre de panades, de riz au lait, de pommes cuites simplement au feu ou dans de l'eau, & adoucies avec du sucre. Les remèdes qu'il ordonna, furent les suivants.

Prenez *fleurs de roses rouges, six gros ; écorce intérieure de chêne, demi-once ; graine de plantain grossièrement pilée, trois gros ; eau de fontaine, deux livres ; esprit de vitriol, jusqu'à une agréable acidité. Faites infuser tout cela ensemble dans un vaisseau fermé, & à une douce chaleur pendant cinq ou six heures, coulez la liqueur, & ajoutez-y eau de canelle orgée trois onces ; sucre ce qu'il en faut pour rendre l'infusion gracieuse. Le malade en boira souvent, soit de jour, soit de nuit.* Infusion astringente.

A deux heures après midi on lui donna un lavement avec le lait & le syrop violat, & à l'heure du sommeil la potion suivante.

Prenez *des eaux de primevère, de plantain & de canelle orgée, de chacune demi-once ; vinaigre distillé, deux gros ; syrop diacode, six gros : mêlez tout cela.* Potion calmante.

52. Le septième jour, comme les symptômes ne diminuoient presque point, on réitéra le lavement décrit ci-dessus, ce que l'on continua chaque jour. Le médecin ordonna aussi l'émulsion & la potion qui suivent.

Prenez *des graines de chicorée, de laitue & de pourpier, de chacune deux gros ; des graines de coing & de pavot blanc, de chacune un gros & demi ; quatre amandes douces pelées. Broyez tout cela ensemble dans un mortier de marbre, versant peu à peu par dessus une livre & demie d'eau d'orge :* Emulsion rafraîchissante.

coulez la liqueur, & dissolvez suffisante quantité de sucre, pour une émulsion, dont le malade boira douze cuillerées de quatre en quatre heures.

Potion calmante.

Prenez *des eaux de primevère, de nénuphar, de plantain & de bourgeons de chêne, de chacune demi-once; vinaigre distillé, & eau de canelle orgée, de chacun trois gros; confection hyacinthe, demi-gros; syrop diacode, une once. Faites une potion que le malade prendra à l'heure du sommeil.*

53. Le huitième jour, comme la fièvre continuoit, qu'il sortoit beaucoup de sang avec les urines, & qu'il paroissoit un grand nombre de taches de pourpre dans les endroits dont on a fait mention, le médecin jugeant que ces symptômes provenoient d'un sang âcre trop aqueux & trop échauffé, il fit saigner le malade pour la seconde fois, & lui permit de boire abondamment de la petite bière où l'on mettoit de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité. Le malade se dégoûtant de cette boisson, le médecin lui donna du petit-lait fait avec le suc de limons & de la pulpe de limons coupée par tranches & couverte de sucre. Il ajouta les remèdes suivants.

Electuaire astringent.

Prenez *des conserves d'alleluia & de cynorrhodon, de chacune demi-once; confection hyacinthe, trois gros; diascordium, un gros & demi; corail rouge préparé, sang-dragon & bol d'Arménie, de chacun un scrupule; syrops de grande consoude & de piloselle, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra de six en six heures la grosseur d'une noisette, buvant par-dessus une tasse de petit-lait fait avec le suc de limons, & adouci avec du sucre, ou bien une tasse de décoction vulnéraire où l'on aura mis de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité.*

Il ordonna de réitérer la potion du soir précédent, en y mettant dix gros de syrop diacode.

54. Le neuvième jour les taches de pourpre commencèrent à disparoître peu à peu, & les urines à être moins sanglantes; le sang qui y étoit s'en séparoit plus aisément & tomboit plus volontiers au fond du vaisseau. Le médecin voyant cela fit continuer les remèdes qu'on vient de décrire, & après quelques jours il ajouta les suivants qui tendoient au même but.

Electuaire astringent.

Prenez *conserve de roses rouges passée par le tamis &*

arrosée d'esprit de vitriol, quatre onces; beaume de Lucatel, deux gros; bol d'Arménie, sang-dragon, & espèces de l'électuaire diacorallium, de chacun un gros; syrop de corail, ce qu'il en faut pour un électuaire, dont le malade prendra deux fois par jour la grosseur d'une noix muscade, buvant par dessus un verre de l'émulsion suivante.

Prenez *des graines de laitue & de pourpier, de chacune trois gros; de la graine de coing, un gros & demi; de celle de pavot blanc, demi-once; & cinq amandes douces pelées. Broyez tout cela ensemble dans un mortier de marbre, en versant peu à peu par dessus deux livres d'eau de plantain; coulez la liqueur, & ajoutez-y deux onces d'eau de canelle orgée, & suffisante quantité de sucre.* Emulsion incrassante.

Par le moyen de ces remèdes, la fièvre & les symptômes terribles dont elle étoit accompagnée, cessèrent au bout de trois semaines, les taches de pourpre disparurent entièrement, les urines reprirent leur couleur & leur consistance naturelle; & enfin le malade se rétablit peu à peu & revint en parfaite santé.

55. Il seroit inutile d'objecter ici que la maladie dans laquelle se rencontroient les taches de pourpre & le pissement de sang dont il s'agit, étoit une fièvre continue, & non pas une petite vérole confluente; car dans laquelle des deux maladies que se rencontrent ces symptômes, ils proviennent toujours d'une violente inflammation, & d'un sang trop atténué, qui se fait jour à travers les embouchures des vaisseaux. Ainsi les causes étant absolument les mêmes, je suis persuadé qu'il faut employer aussi la même méthode, autant qu'elle peut convenir à la nature de ces deux maladies; c'est pourquoi j'ai prié M. Goodall de me permettre de joindre ici la description du traitement que l'on vient de voir. Urine sanglante & taches de pourpre demandent le même traitement, dans la fièvre & la petite vérole.

Quand mon plus grand ennemi auroit traité cette maladie de la manière que l'a traitée M. Goodall, je ne pourrois m'empêcher de lui rendre justice, & je reconnoîtrois volontiers qu'il ne se peut rien de mieux, sachant depuis long-temps combien les urines sanglantes sont funestes dans la fièvre. Maintenant donc que cet habile Médecin se trouve mon intime ami, & d'ailleurs un très-honnête homme, quel plaisir & quelle satisfaction ne ressens-je pas de pouvoir rendre hommage à la vérité, & donner en même temps à un ami les éloges qui lui sont dus! Eloge du Docteur Goodall.

M. Goodall a bien montré qu'il m'aimoit véritablement, lorſqu'il s'eſt déclaré avec tant de zèle contre ceux qui attaquoient ma réputation. Cependant, malgré les obligations que je lui ai pour un ſi important ſervice, je ſerois bien fâché de lui donner des louanges qu'il ne mériteroit pas : c'eſt preſque auſſi mal fait de louer des perſonnes indignes, que de blâmer des innocents, puiſqu'on s'écarte également de la vérité. Je ne m'en écarterai nullement moi-même en aſſurant que M. Goodall eſt un des plus honnêtes hommes, & un des plus habiles Médecins que j'aie jamais connus : car, outre qu'il eſt parfaitement verſé dans les écrits des Médecins anciens & modernes, il poſſède au plus haut point tout ce que la pratique a de plus fin & de plus recherché ; auſſi réuſſit-il merveilleuſement dans la cure des maladies.

Sentiment de l'Auteur ſur la petite vérole, fondé ſur l'expérience.

56. Voilà quelles ſont mes idées ſur la petite vérole confluente : elles ne ſont pas le produit d'une imagination échauffée, mais le fruit d'une expérience attentive. Un Médecin qui règle ſa théorie ſur l'expérience, ne peut guère ſe tromper ; au lieu que celui qui paſſe ſon temps à forger des ſyſtêmes, ſans conſulter les faits, ne ſauroit manquer de s'égarer lui-même, & de jeter les autres dans l'erreur.

Que penſeroit-on d'un pilote qui, au lieu d'être attentif à reconnoître & à éviter les écueils cachés ſous l'eau, s'amuſeroit à examiner les cauſes du flux & reflux de la mer? Cette occupation ſeroit à la vérité digne d'un philoſophe, mais ne convient nullement à celui qui eſt uniquement chargé de conduire heureuſement un vaiſſeau. De même un Médecin, malgré tout l'eſprit & tous les talents qu'il peut avoir d'ailleurs, eſt uniquement chargé de guérir les maladies ; & c'eſt à quoi il ne réuſſira pas, lorſqu'au lieu de s'appliquer ſoigneuſement à étudier la manière dont la nature les produit & les entretient, comme auſſi la véritable méthode de les traiter, il ſe livre à des ſpéculations agréables & curieuſes, à la vérité, mais inutiles au but que ſe propoſe la Médecine, qui eſt la guériſon des maladies.

Cette conduite des Médecins ſpéculatifs, qu'on peut appeler une prévarication, n'a pas ſeulement privé la ſociété des grands avantages qu'elle auroit pu retirer de leurs talents & de leurs lumières ; elle a encore été cauſe que la Médecine eſt tombée dans le mépris, & qu'elle eſt plutôt devenue un art de diſcourir, qu'un art de guérir ; enſorte

que la vie ou la mort des malades dépend des conjectures heureuses ou malheureuses des Médecins philosophes; dont la pratique par conséquent n'a aucun fondement solide, n'étant appuyée que sur de vains systêmes opposés les uns aux autres & également incertains, quoique soutenus avec opiniâtreté par leurs auteurs & leurs partisans, lesquels, pour de semblables chimères, se font une guerre impitoyable.

Nous pouvons bien, par une application sérieuse & constante, découvrir ce que fait la nature, & quels sont les organes dont elle se sert dans ses opérations; mais je crois que nous ne connoîtrons jamais la manière dont elle agit. Cela n'est pas surprenant : nos lumières sont trop bornées, & les ouvrages du Créateur sont fabriqués avec un artifice qui surpasse infiniment toute intelligence humaine.

Il est certain, par exemple, que le cerveau est la source du sentiment & du mouvement, le siège de l'imagination & de la mémoire. Cependant on aura beau le considérer & l'examiner avec toute l'attention possible, jamais on ne viendra à bout de comprendre comment une substance si grossière, & dont la structure ne semble pas fort recherchée, peut suffire à des fonctions si nobles & si excellentes; encore moins sera-t-on en état de marquer le rapport nécessaire qui se trouve entre la structure des différentes parties de ce viscère, & l'exercice de telle ou telle faculté.

57. Je finis ici ma dissertation sur la petite vérole confluente. Si on y ajoute ce que j'en ai dit dans le Traité des Maladies aiguës, on aura tout ce que j'ai pu connoître jusqu'à présent de plus certain & de plus exact sur cette maladie.

58. Je passe maintenant à l'affection hystérique. Je conviens qu'il est extrêmement difficile de bien reconnoître cette maladie, & encore plus de la guérir. Je ne laisserai pas néanmoins de rapporter ce que mes observations m'ont appris là-dessus; &, selon ma méthode ordinaire, je donnerai d'abord l'histoire fidelle de la maladie, ensuite la manière de la traiter qui m'a le mieux réussi, & que j'ai puisée, non dans la lecture des livres, mais dans ma propre expérience, que je puis regarder comme un guide sûr.

Observations de l'Auteur sur l'affection hystérique sont tirées de son expérience.

49. L'AFFECTION HYSTÉRIQUE, autrement appelée *les vapeurs hystériques*, est, si je ne me trompe, la plus fréquente de toutes les maladies chroniques. Et comme les

Affection hystérique fait la moitié des maladies chroniques.

fièvres avec leurs dépendances, étant comparées avec les maladies chroniques, font deux tiers par rapport à un; de même les affections hystériques font la moitié de ce troisième tiers, c'est-à-dire, la moitié des maladies chroniques. En effet, il est très-peu de femmes qui en soient entièrement exemptes, à l'exception de celles qui sont accoutumées à une vie dure & laborieuse. Or, les femmes font la moitié des adultes. Et même entre les hommes, beaucoup de ceux qui s'attachent à l'étude & mènent une vie sédentaire, sont sujets à la même maladie.

Tous les anciens ont attribué les symptômes de l'affection hystérique au vice de la matrice. Néanmoins si l'on compare cette maladie avec celle que l'on appelle communément dans les hommes *affection hypocondriaque*, ou *vapeurs hypocondriaques*, & que l'on attribue à des obstructions de la rate, ou des autres viscères du bas-ventre, on trouvera une grande ressemblance entre ces deux maladies (1). Il est vrai que les femmes sont beaucoup plus

(1) La passion hystérique, dit Hoffmann, est regardée faussement par plusieurs Auteurs modernes, comme étant la même chose que la maladie hypocondriaque, ou comme n'en différant que par rapport au sexe, & non pas essentiellement; mais pour montrer qu'il y a une différence réelle entre ces deux maladies, il est bon de donner ici la véritable histoire de la maladie hystérique.

Si nous consultons les anciens, & nommément *Hippocrate*, *Aretée*, *Fernel*, *Dinet*, *Montanus*, *Hollerius*, *Mercurialis*, & *J. Heurnius*, nous les trouvons tous d'avis qu'un étranglement du gosier, une respiration fréquente & difficile, jusqu'à mettre en danger d'être suffoqué, la perte de la parole & de tout sentiment & mouvement, doivent être regardés comme les symptômes propres & essentiels de la maladie hystérique. Mais quoique la maladie hypocondriaque & la maladie hystérique semblent avoir quelques symptômes communs, elles en ont néanmoins plusieurs de particuliers qui montrent clairement que ces deux maladies diffèrent considérablement l'une de l'autre.

La maladie hypocondriaque est une maladie invétérée, & demande, pour être guérie, un long & ennuyeux traitement; au lieu que la maladie hystérique attaque souvent, & avec beaucoup de violence, des femmes grosses & des accouchées, & aussi des veuves qui sont fort sanguines; & cela après quelque passion ou trouble d'esprit considérable, de même aussi des filles lorsque leurs règles s'arrêtent tout à coup; & néanmoins ces personnes se trouvent souvent si bien guéries de cette maladie, qu'elle ne revient jamais ensuite. De plus, le mal hystérique attaque souvent les femmes tout d'un coup, ensorte qu'elles tombent par terre sans mouvement ni sentiment, ce que l'on ne voit jamais arriver dans le mal hypocondriaque; & ce qu'il y a encore de remarquable dans l'accès hystérique, c'est que les symptômes diminuent bientôt, ou cessent même entièrement, quoique

souvent attaquées de vapeurs que les hommes, non que la matrice soit en plus mauvais état qu'aucun autre endroit du corps, mais par les causes que nous expliquerons ci-dessous.

---

les femmes soient sans mouvement ni sentiment, si on leur tient sous le nez des choses de mauvaise odeur, par exemple, des plumes brûlées.

Dans les accès hystériques, les muscles de l'abdomen sont tirés en dedans par la violence des spasmes, ensorte que le nombril disparoît en grande partie ; au lieu que dans les accès hypocondriaques, le ventre est plutôt enflé & avancé en dehors. Les femmes hystériques éprouvent aussi un froid si violent dans la région des lombes, qu'on peut le sentir en y mettant la main, & ce froid ne diminue point par l'application des linges chauds. Souvent aussi elles ont au sommet de la tête une douleur fixe, de peu d'étendue, & appelée à cause de cela *clou hystérique*. Beaucoup de femmes sentent une espèce de boule qui monte du bas-ventre vers la poitrine. On ne voit jamais aucun de tous ces symptômes dans le mal hypocondriaque. La défaillance, la difficulté de respirer qui menace d'une suffocation soudaine, & l'étranglement violent du gosier, n'arrivent pas non plus si fréquemment dans cette maladie, que dans la passion hystérique. Enfin, on n'a jamais tenu pour morts des hypocondriaques tombés dans leurs accidents, ni pensé à les enterrer ; ce qui est arrivé quelquefois à des femmes hystériques, comme nous l'apprenons par des Historiens dignes de foi.

Nous n'aurions pas tant insisté sur la différence qu'il y a entre ces deux maladies, & sur la nécessité de les distinguer exactement, si cela n'étoit très-utile dans la pratique ; car les meilleurs remèdes dans la maladie hypocondriaque, sont le grand exercice, les remèdes carminatifs, les spiritueux & les volatils, les stomachiques, les aromatiques, les sels neutres, les eaux minérales, les amers, & sur-tout les martiaux ; mais tous ces remèdes sont plus nuisibles qu'utiles dans la passion hystérique, où l'on trouve beaucoup de soulagement par la saignée, par les narcotiques, les nitreux, les antiépileptiques, les rafraîchissants, par la boisson d'eau froide & de petit lait, évitant tout ce qui échauffe, & même le vin.

Le même Auteur recommande le bain chaud dans la maladie hypocondriaque ; il n'est point d'occasion, dit-il, où ce remède soit plus utile que dans la maladie hypocondriaque, qui n'est pas seulement un mal opiniâtre, mais encore fort commun dans ce temps-ci ; & il ajoute qu'il est ordinairement accompagné de fâcheux symptômes qui donnent beaucoup d'embarras aux Médecins, lesquels n'ont pas découvert jusqu'ici la manière de le guérir parfaitement. A dire vrai, il n'est point de meilleur remède & plus efficace pour diminuer & même pour guérir radicalement cette maladie, que l'usage convenable des eaux minérales chaudes & froides; mais il faut observer que le bain dans une eau très-pure & très-légère, aide merveilleusement l'usage interne des eaux médicinales ; car ces eaux qui sont très-utiles en boisson, parce qu'elles contiennent une partie considérable de matière pesante, terrestre, saline, astringente & ferrugineuse, ne sont pas si propres pour le bain dans cette maladie, que

Elle paroît sous diverses formes.

60. L'affection hystérique n'est pas seulement très-fréquente; elle se montre encore sous une infinité de formes diverses, & elle imite presque toutes les maladies qui arrivent au genre humain; car dans quelque partie du corps qu'elle se rencontre, elle produit aussitôt les symptômes qui sont propres à cette partie. Et si le Médecin n'a pas beaucoup de sagacité & d'expérience, il se trompera aisément, & attribuera à une maladie essentielle & propre à telle ou telle partie, des symptômes qui dépendent uniquement de l'affection hystérique.

---

l'eau commune. Les femmes hystériques reçoivent les mêmes avantages des bains chauds que les hommes hypocondriaques.

Pour découvrir la raison des grands effets des bains chauds dans ces maladies, il faut d'abord examiner le siège, l'origine, la nature & les symptômes du mal hypocondriaque; & tout bien considéré, l'on verra qu'il réside dans ce conduit nerveux & membraneux qui sert à la digestion & à la dissolution des aliments, c'est-à-dire, dans l'estomac & les intestins, dont le mouvement péristaltique qui consiste naturellement dans une dilatation & contraction réciproque, est entièrement troublé ou même renversé; ce qui vient principalement de certaines contractions spasmodiques & convulsives, par le moyen desquelles, si les parties inférieures des intestins sont affectées, surtout lorsqu'ils sont pleins, non-seulement les excréments sont retenus dans le conduit, mais il s'engendre des vents qui, demeurant enfermés, gonflent & distendent violemment les menus intestins & l'estomac. Toutes les parties nerveuses qui sont douées d'un sentiment exquis, se trouvent entraînées par sympathie dans un semblable mouvement spasmodique: de-là provient cette multitude de symptômes qui affligent presque toutes les parties du corps.

Si cette maladie n'a qu'une cause passagère, & qui ne soit pas située dans la substance des viscères, on la guérit aisément; mais si elle attaque les viscères, & spécialement le pancréas, le foie, la rate & le mésentère, & que les tuniques des intestins soient endommagées, la guérison radicale est extrêmement difficile; car le fréquent changement de Médecins & de remèdes par où les malades s'amusent vainement & se trompent eux-mêmes, ne sert qu'à augmenter la maladie, & même quelquefois à la rendre entièrement incurable. On voit par-là qu'un fluide chaud & innocent, employé intérieurement & extérieurement, est le plus efficace de tous les remèdes pour rétablir la tension naturelle du canal intestinal, pour en diminuer la contraction spasmodique, pour rétablir le mouvement péristaltique troublé ou renversé; car la douce chaleur de ce fluide ramollit & relâche les fibres durcies & froncées, rappelle le sang & les humeurs qui auparavant n'y pouvoient aborder, & facilite la circulation des liqueurs dans les vaisseaux des intestins. *Nouv. expér. sur les eaux minér.*

Il est bon d'observer que la passion hystérique & la maladie hypocondriaque se trouvent quelquefois jointes ensemble dans le même sujet; mais cela arrive très-rarement dans les hommes.

61. Pour en venir aux exemples, quand cette maladie attaque le cerveau, elle produit quelquefois une apoplexie entièrement ſemblable à l'apoplexie ordinaire, & qui ſe termine de même par une hémiplégie. L'apoplexie ordinaire eſt cauſée par une pituite qui, inondant la ſubſtance corticale du cerveau, comprime les nerfs, & empêche le cours des eſprits. L'apoplexie hyſtérique ſemble venir d'une cauſe bien différente, puiſqu'elle arrive ſouvent aux femmes auſſitôt après l'accouchement où elles ont perdu beaucoup de ſang, & qu'elle eſt l'effet d'un accouchement laborieux, ou de quelque violente paſſion. Reſſemble quelquefois à l'apoplexie,

62. Quelquefois l'affection hyſtérique produit des convulſions horribles, & qui reſſemblent à l'épilepſie. Le ventre & la poitrine ſe gonflent & gênent la reſpiration; & la malade fait de ſi grands efforts, que quoiqu'elle ait d'ailleurs aſſez peu de forces, tous les aſſiſtants ſuffiſent à peine pour la tenir. Durant ce temps-là elle crie, ſans prononcer de paroles diſtinctes & articulées, & elle ſe frappe la poitrine. Cette ſorte d'affection hyſtérique eſt communément appelée *ſuffocation de matrice*, & les femmes qui y ſont ſujettes, ont le plus ſouvent un tempérament vigoureux & fort ſanguin. Quelquefois à l'épilepſie,

63. D'autres fois l'affection hyſtérique attaque la partie extérieure de la tête entre le crâne & le péricrâne, & demeurant fixée dans un ſeul endroit, de la largeur ſimplement d'un travers de doigt, elle y cauſe une douleur inſupportable, qui eſt accompagnée de vomiſſements énormes. C'eſt ce que j'appelle le *clou hyſtérique*; & cette douleur attaque principalement les femmes qui ont les pâles couleurs. Quelquefois à une douleur de tête,

64. Quelquefois le mal ſe jette ſur les parties vitales, & cauſe une ſi violente palpitation de cœur, que la malade ne doute point que les aſſiſtants ne doivent entendre le bruit que fait le cœur en battant contre les côtes. Cette ſorte d'affection hyſtérique attaque ſur-tout les femmes maigres & sèches, & d'un tempérament foible; comme auſſi les jeunes filles qui ont les pâles couleurs. Quelquefois à une palpitation de cœur,

65. D'autres fois la maladie ſe fixe dans les poumons, où elle produit une toux très-fréquente & preſque continuelle, mais ſans aucune expectoration. Et quoique cette toux hyſtérique ne ſoit ni auſſi violente, ni auſſi douloureuſe que celle qu'on nomme *convulſive*, elle donne beaucoup moins de relâche. Cependant elle eſt très-rare, & ſurvient principalement aux femmes pituiteuſes. Quelquefois à une toux sèche,

Quelquefois à la passion iliaque,

66. D'autre fois l'affection hystérique se jetant sur le colon & sur la région qui est au dessous de la fossette du cœur, y cause une douleur insupportable, qui ressemble à la passion iliaque. La malade vomit une quantité excessive de matière, tantôt verte & semblable à de la bile porracée, tantôt de quelqu'autre couleur extraordinaire. Souvent aussi, après que la douleur & le vomissement continel ont duré plusieurs jours, & réduit la malade aux abois, l'accès se termine par une jaunisse universelle. Cependant la malade souffre de terribles angoisses, & désespère entièrement de sa guérison. Cet abattemment d'esprit & ce désespoir, m'ont paru aussi inséparables de la maladie, que la douleur cruelle & le vomissement dont je viens de parler. Les femmes qui ont naturellement les fibres lâches & délicates, & celles qui ont épuisé leurs forces en mettant au monde de gros enfants, sont les plus sujettes à cette sorte d'affection hystérique.

Quelquefois à un accès de colique néphrétique.

67. Quelquefois le mal attaque l'un des reins, & y produit une douleur très-cruelle, & qui est entièrement semblable à un accès de colique néphrétique, non-seulement par la nature & le siège de la douleur, mais encore par les vomissements affreux dont elle est accompagnée, & quelquefois aussi parce qu'elle s'étend le long des uretères. De cette manière il est extrêmement difficile de distinguer si les symptômes dont il s'agit proviennent de quelque pierre enfermée dans les reins, ou d'une affection hystérique, à moins que la personne n'ait eu peu de temps auparavant quelque violent chagrin, ou n'ait vomi une matière verdâtre ; ce qui montrera que les symptômes de la maladie doivent plutôt être attribués à une affection hystérique, qu'à une pierre contenue dans les reins.

La vessie même n'est pas exempte des atteintes de ce mal ; non-seulement il y cause de la douleur, mais encore il supprime l'urine, tout de même que s'il y avoit une pierre dans la vessie, quoiqu'il n'y en ait aucune. Cette dernière sorte d'affection hystérique qui attaque la vessie est très-rare : celle qui attaque les reins est plus commune. Toutes deux arrivent aux femmes dont les forces sont déja affoiblies, & la santé ruinée par de fréquents accès hystériques qui leur sont survenus.

Elle produit quelquefois un vomissement continuel, ou une diarrhée.

68. La maladie se jette aussi quelquefois sur l'estomac, & alors elle produit des vomissements continuels ; d'autres fois sur les intestins, & alors elle produit un cours de ventre. Mais ces deux symptômes hystériques sont sans dou-

leur, quoique la personne rende souvent une matière verte. Ils arrivent d'ordinaire aux femmes qui ont été affoiblies par de fréquents retours de vapeurs hystériques.

69. L'affection hystérique ne s'en prend pas seulement à presque toutes les parties internes; elle attaque aussi quelquefois les parties externes, & les muscles, savoir, les mâchoires, les épaules, les mains, les cuisses, les jambes : elle y cause tantôt une douleur, & tantôt une enflure, dont celle des jambes est la plus remarquable. On peut toujours observer deux choses dans l'enflure des hydropiques, c'est qu'elle est plus considérable le soir, & que quand on la presse fortement avec le doigt, l'impression y reste comme dans la cire molle. Au contraire, l'enflure des personnes hystériques est plus grande le matin, & quand on la presse avec le doigt, il ne reste aucune marque. Le plus souvent aussi l'enflure n'est qu'à une des deux jambes. Du reste, elle ressemble tellement à celle des hydropiques, soit par sa grandeur, soit par sa superficie, qu'on a bien de la peine à persuader aux personnes malades qu'elles ne sont pas hydropiques.

Elle attaque les parties externes,

70. On ne croiroit peut-être pas que l'affection hystérique attaquât aussi les dents; toutefois rien n'est plus vrai. On n'apperçoit pas la moindre cavité, ni la moindre fluxion qui puisse occasionner la douleur, & cependant elle n'est ni moins violente, ni moins longue, ni moins opiniâtre. Quant aux douleurs & aux tumeurs qui attaquent les parties externes dont nous avons parlé ci-devant, elles arrivent principalement aux femmes qui sont épuisées par une longue suite de violents accès hystériques.

Et même les dents.

71. Mais de tous les symptômes de cette maladie, il n'en est point de si fréquent qu'une certaine douleur au dos, laquelle ne manque jamais de se faire sentir, même dans les plus légères attaques de la passion hystérique. Cette douleur, & les autres dont j'ai fait mention, ont cela de commun, qu'après même qu'elles sont passées, elles laissent les parties qui les ont souffertes tendres & sensibles comme si elles avoient été rouées de coups de bâton, en sorte qu'on n'y sauroit toucher; & cette sensibilité ne cesse que peu-à-peu.

Elle est ordinairement accompagnée d'une douleur au dos,

72. Une chose remarquable, c'est que tous ces divers symptômes sont assez souvent précédés d'une froideur considérable des parties extérieures, laquelle ne cesse qu'après l'accès. J'ai quelquefois trouvé cette froideur pres-

Souvent précédée d'une froideur des parties extérieures,

que semblable à celle d'un corps mort, quoique le pouls fût dans son état naturel.

J'ajoute que presque toutes les femmes hystériques que j'ai traitées jusqu'à présent se plaignoient d'un grand abattement ; & pour faire voir où elles le sentoient, elles montroient la poitrine.

On sait aussi que les femmes hystériques rient ou pleurent immodérément sans aucune cause évidente.

Presque toujours accompagnée d'une évacuation d'urine claire,

73. Un autre symptôme, qui est le plus essentiel de la maladie, & qui en est presque inséparable, c'est une abondance d'urine claire comme de l'eau de roche, que les femmes hystériques & les hommes hypocondriaques rendent dans l'accès du mal. Cette urine claire en est presque toujours un signe pathognomonique ; & j'ai quelquefois observé dans des hommes, que peu de temps ou immédiatement après avoir rendu une urine de couleur citrine, s'ils venoient à être agités tout à coup d'une passion violente, ils rendoient sur le champ en grande quantité, & pendant long-temps, une urine très-claire, & qu'ils se trouvoient mal jusqu'à ce que l'urine eût repris sa couleur naturelle ; car alors le paroxysme se terminoit.

Souvent de rots aigres ou nidoreux,

74. De plus, les femmes hystériques & les hommes hypocondriaques dont le mal est ancien, sont sujets, après avoir mangé, à rendre des rots, quoiqu'ils mangent modérément & à proportion seulement de leur appétit. Ces rots sont tantôt nidoreux, & tantôt fort aigres ; & les uns & les autres viennent d'une digestion mal faite, & d'une chylification dépravée.

Toujours de trouble d'esprit.

75. Or, quoique les femmes hystériques & les hommes hypocondriaques soient extrêmement malades de corps, ils le sont encore plus d'esprit, car ils désespèrent absolument de leur guérison, & dès qu'on s'avise de leur en donner la moindre espérance, ils se mettent en grande colère, tellement que ce désespoir est essentiel à la maladie. D'ailleurs, ils se remplissent l'esprit des idées les plus tristes, & croient que toutes sortes de maux vont leur arriver.

Ils s'abandonnent pour le moindre sujet, & même sans sujet, à la crainte, à la colère, à la jalousie, aux soupçons, & aux passions les plus violentes, & ils se tourmentent sans cesse eux-mêmes. Ils ne peuvent souffrir la joie ; & s'il leur arrive de se réjouir, ce n'est que très-rarement, & pour quelques moments, encore ces moments

de joie leur agitent-ils autant l'esprit que feroient les passions les plus affligeantes. Ils ne gardent aucune médiocrité, & ne sont constants que dans leur légèreté. Tantôt ils aiment avec excès, & tantôt ils haïssent sans raison les mêmes personnes. S'ils se proposent de faire quelque chose, ils changent aussi-tôt de dessein, & entreprennent tout le contraire, sans néanmoins l'achever; enfin, ils sont indéterminés & si indécis, qu'ils ne savent jamais quel parti prendre, & sont dans des inquiétudes continuelles.

La nuit, qui est pour les autres hommes un temps de repos & de tranquillité, devient pour les malades dont nous parlons, de même que pour les superstitieux, une occasion de mille chagrins & de mille craintes, à cause des rêves qu'ils font, & qui roulent ordinairement sur des morts & des revenants. Ce n'est pas seulement à des maniaques & à des furieux que tout cela arrive, c'est à des gens qui, hors de là, sont très-sages & très-sensés, & qui ont une pénétration & une sagacité extraordinaires. Aussi, Aristote a-t-il observé avec raison, que les mélancoliques ont plus d'esprit que les autres.

Cela arrive lorsque la maladie est ancienne.

76. Il est vrai qu'un si triste état n'est pas le partage de toutes les personnes qui sont attaquées de la maladie dont nous parlons, mais seulement de celles qui en éprouvent depuis long-temps les plus rudes assauts, & qui en sont pour ainsi dire accablées, sur-tout si les afflictions, les inquiétudes, les chagrins, la trop grande application à l'étude, & la trop grande contention d'esprit, se joignent à la mauvaise disposition du corps pour augmenter la violence du mal.

Difficulté de rapporter tous les symptômes de la passion hystérique.

77. Je ne finirois point si j'entreprenois de rapporter ici tous les symptômes de l'affection hystérique, tant ils sont différents, & même contraires les uns aux autres. Cette maladie est un Prothée qui prend une infinité de formes différentes; c'est un caméléon qui varie sans fin ses couleurs. Aussi, Démocrite me paroit avoir eu raison d'assurer dans sa lettre à Hippocrate, que l'affection hystérique étoit la source d'une infinité de maux, quoiqu'il se trompât en assignant la matrice pour cause de cette maladie. Ses symptômes ne sont pas seulement en très-grand nombre & très-variés; ils ont encore cela de particulier entre toutes les autres maladies, qu'ils ne suivent aucune règle, ni aucun type uniforme, & ne sont qu'un assemblage confus & irrégulier : de là vient qu'il est très-

difficile de donner l'hiſtoire de l'affection hyſtérique.

Ses cauſes externes.

78. Les cauſes externes ou antécédentes de cette maladie, ſont des mouvements violents du corps, & beaucoup plus ſouvent des agitations violentes de l'ame, produites ſubitement par la colère, le chagrin, la crainte, ou par quelque autre paſſion ſemblable. Ainſi quand les femmes me conſultent ſur quelque maladie dont je ne ſaurois déterminer la nature par les ſignes ordinaires, j'ai toujours grand ſoin de leur demander ſi le mal dont elles ſe plaignent ne les attaque pas principalement lorſqu'elles ont du chagrin, ou que leur eſprit eſt troublé par quelque autre paſſion. Si elles avouent que la choſe eſt ainſi, alors je ſuis pleinement aſſuré que leur maladie eſt une affection hyſtérique, ſur-tout ſi elles rendent en ce temps-là une grande quantité d'urine claire & limpide.

Aux paſſions de l'ame qui produiſent cette maladie, il faut joindre encore d'autres cauſes, ſavoir, une abſtinence trop longue qui a vuidé entièrement l'eſtomac, ou bien des évacuations exceſſives, & que la perſonne n'étoit pas en état de ſoutenir, ſoit qu'on l'ait trop ſaignée, ſoit qu'on lui ait donné mal à propos des émétiques ou des purgatifs(1).

Sa cauſe interne eſt le déſordre des eſprits animaux.

79. Voyons maintenant quelles ſout les cauſes internes ou immédiates de l'affection hyſtérique, autant que l'on peut les découvrir, en examinant la totalité des ſymptômes que nous avons décrits. Il me paroît donc que ce qu'on nomme dans les femmes affection hyſtérique, & dans les hommes affection hypocondriaque, & en général les vapeurs, provient du déſordre ou mouvement irrégulier des eſprits animaux, leſquels ſe portant impétueuſement, & en trop grande quantité, ſur telle ou telle partie, y cauſent des ſpaſmes, ou même de la douleur quand la partie ſe trouve douée d'un ſentiment exquis, & troublent les fonctions des organes, tant de ceux qu'ils abandonnent, que de ceux où ils ſe portent, les uns & les autres

(1) On peut dire en général que la maladie hyſtérique vient principalement d'une foibleſſe des nerfs, & d'un appauvriſſement des liqueurs, d'où s'enſuit une circulation languiſſante & des ſécrétions & excrétions imparfaites. Ainſi, tout ce qui tend à affoiblir le genre nerveux & à appauvrir les ſucs, peut être compté au nombre des cauſes externes ou manifeſtes de cette maladie, comme les exercices violents, les grandes agitations d'eſprit par quelque cauſe que ce ſoit, les longs jeûnes, les longues veilles, les évacuations immodérées, &c.

ne pouvant manquer d'être fort endommagés par cette distribution inégale des esprits, qui est entièrement contraire aux loix de l'économie animale.

Ce désordre provient de leur foiblesse.

80. La cause antécédente du désordre des esprits animaux, c'est leur trop grande foiblesse, soit naturelle, soit accidentelle, qui les rend faciles à se déranger & à se dissiper. La constitution des esprits, qui ne peut s'appercevoir que par l'entendement, répond à l'état des parties qui tombent sous les sens, c'est-à-dire, que les esprits sont plus ou moins capables de se dérégler, suivant que le tempérament des personnes est plus fort ou plus foible. De-là vient qu'il y a beaucoup plus de femmes attaquées de vapeurs, que d'hommes, d'autant que les femmes sont naturellement plus délicates, & d'un tissu moins serré & moins ferme, étant destinées à des fonctions moins pénibles; au lieu que les hommes ont un corps robuste & vigoureux, parce qu'ils sont destinés à de grands & de rudes travaux.

Preuve de cela par un exemple de la suffocation utérine,

81. Or, que le désordre des esprits animaux soit la cause immédiate des vapeurs, c'est ce que prouvent suffisamment les symptômes que nous avons déja décrits, & dont nous allons rappeler seulement les principaux, en commençant par celui qu'on nomme vulgairement *suffocation de matrice.*

Dans cette occasion les esprits s'étant accumulés dans le ventre, se jettent en foule & avec impétuosité sur les muscles du pharynx & du larynx, produisent des spasmes dans toute l'étendue qu'ils parcourent, & causent au ventre une enflure qui ressemble à une grosse boule, & qui cependant n'est autre chose qu'un effet de la convulsion des fibres, lesquelles n'ayant pas la force de résister, sont contraintes de céder & de faire éminence.

Durant ce temps-là, les parties extérieures & les muscles étant destitués de la plupart des esprits dont ils ont besoin, & qui se sont portés ailleurs, deviennent très-souvent froids comme un cadavre; & cela n'arrive pas seulement dans la suffocation de matrice, mais encore dans toutes les autres sortes de vapeurs, ainsi que nous avons remarqué auparavant. Le pouls néanmoins n'est pas différent de celui des personnes qui se portent bien; & cette froideur n'est pas dangereuse, à moins qu'elle ne provienne de quelque évacuation excessive qui aura précédé.

82. Le symptôme hystérique qui ressemble extérieu-

Et par le symptôme qui ressemble à la colique bilieuse ou à la passion iliaque.

rement à la colique bilieuse, ou même à la passion iliaque; & qui consiste dans une douleur insupportable aux environs de la fossette du cœur, avec un vomissement affreux de matière verdâtre, dépend pareillement du désordre des esprits, lesquels se jetant en foule & avec beaucoup d'impétuosité sur les parties qui sont au dessous de la fossette du cœur, y causent des convulsions violentes, d'où s'ensuit la douleur & le vomissement.

D'où provient la couleur verte des matières qu'on rend par haut ou par bas.

83. Et quoique les matières que l'on rend dans cette sorte d'affection hystérique, soit par en haut, soit par en bas, se trouvent quelquefois de couleur verte, il n'en faut pas conclure que la maladie consiste dans les humeurs, ou que la douleur cruelle que l'on y ressent soit produite par l'acrimonie de quelque humeur qui déchire les parties où elle s'attache, & qui doive être évacuée par des émétiques ou des purgatifs, comme si elle étoit le foyer de la maladie.

Il est certain que ceux qui vont sur mer sont sujets à vomir, au bout de quelques jours de navigation, une bile porracée; & cela arrive aux personnes de la meilleure santé du monde, & qui, une demi-heure auparavant, n'avoient pas sûrement de bile porracée. Or, d'où peut venir un pareil vomissement, sinon du trouble que cause aux esprits l'agitation continuelle & le roulis du vaisseau?

Ne voit-on pas aussi que les enfants, dans leurs convulsions qui viennent principalement du désordre des esprits animaux, rendent par haut ou par bas une matière verte? Et l'expérience ne montre-t-elle pas chaque jour, que si on emploie des vomitifs ou des purgatifs réitérés, soit dans les femmes, soit dans les enfants, dans le dessein d'évacuer cette matière verte, on ne fait au contraire qu'en augmenter la quantité, sans en changer la couleur, parce que les vomitifs & les purgatifs augmentent le désordre des esprits; d'où il arrive que le levain stomacal & intestinal se corrompt & se déprave, ou que les spasmes violents que souffrent l'estomac & les intestins y font couler un suc étranger, qui est capable de communiquer aux humeurs cette couleur verte.

La Chymie fournit de curieux exemples d'une pareille altération de couleur. Deux liqueurs claires & limpides étant mêlées ensemble, produisent une couleur foncée qui semble tenir du prestige. Au reste, on se tromperoit grossièrement si l'on prétendoit juger de la nature des corps

par la qualité des couleurs, qui ne peuvent donner sur cette matière aucune lumière certaine. Et comme il ne s'ensuit pas que tout ce qui est vert soit âcre, il ne s'ensuit pas non plus que tout ce qui est âcre soit vert.

Ainsi, toutes choses bien examinées, il paroît assez clairement que la douleur très-cruelle qui se fait sentir dans la colique hystérique, comme aussi le vomissement de matière verdâtre, proviennent uniquement du désordre des esprits animaux qui se jettent avec trop d'impétuosité sur les parties situées au dessous de la fossette du cœur, & y causent des contractions spasmodiques (1).

---

(1) La bile, dit le Docteur Huxham, ne devient pas verte, à moins qu'elle ne soit mêlée avec un acide : & plus cet acide est fort, plus aussi la couleur est verte & foncée, approchant presque de la noirceur, & plus la coagulation est considérable ; ensorte que ce mélange ressemble à peu près à de l'encre qu'on verseroit sur de la suie. La chose se voit encore mieux quand on fait l'expérience avec de la bile humaine, qui est peut être plus alcaline que celle d'aucun autre animal. Voilà, ce me semble, la cause la plus ordinaire de la bile noire & de la verte; ainsi c'est une erreur de croire, comme quelques-uns, que ces deux sortes de biles ne se forment que dans les premières voies, puisque les Anatomistes les trouvent souvent dans la vésicule du fiel & dans les conduits biliaires.

Ce raisonnement est confirmé par l'expérience, sans laquelle la plus belle théorie est vaine. C'est ainsi que j'ai souvent vu avec étonnement une bile verte, & une bile noire qui est encore plus âcre que la verte, & qui avoit été rendue par le vomissement, ronger les métaux, fermenter sur le champ, comme si on y avoit mêlé de l'esprit de vitriol, agacer fortement les dents, & écorcher le gosier. Ne sont-ce pas là des marques certaines d'acidité ? L'esprit de vitriol en donne à peine de plus grandes.

Je traitai il y a quelque temps un matelot qui, à son retour de la Virginie, ayant été d'abord attaqué de tranchées, & ensuite de convulsions violentes & de délire, vomit une grande quantité de bile verte, & quelquefois de bile noire & très-acide. Les assistants lui ayant mis dans la bouche une cuiller d'argent pendant ses convulsions, afin qu'il ne se mordît pas la langue, cette cuiller devint dans un moment aussi noire que si elle avoit été tachée avec de l'esprit de nitre. Il faut remarquer en passant, que cet homme aimant beaucoup le suc de limon, en mêloit copieusement dans la plupart de ses boissons.

Les personnes que j'ai trouvées avoir de la bile noire ou verte, étoient des gens qui avoient souvent eu des maux d'estomac causés par un acide corrosif & très-piquant. Je me souviens qu'ayant ordonné, il y a environ quinze ans, la saignée à un jeune homme qui aimoit beaucoup les acides & le cidre, & qui par cette raison étoit souvent attaqué de coliques & de douleurs rhumatismales, je fus surpris de trouver la sérosité de son sang aussi verte que du suc de porreaux. *Transact. philos.* n°. 382.

Je sais que l'illustre Sydenham prétend que la bile verte ou porra-

Clou hystérique vient du désordre des esprits animaux.

84. Le symptôme que j'ai nommé ci-dessus *clou hystérique*, doit être attribué de même au désordre des esprits qui, de toute la circonférence du corps, vont se concentrer, pour ainsi dire, dans un certain endroit du péricrâne, y causent une douleur térébrante, comme si on enfonçoit un clou dans la tête, & produisent un vomissement abondant de matière verdâtre. Cette concentration des esprits dans un seul endroit du péricrâne, ne ressemble pas mal à la collection des rayons du soleil qui se fait dans le miroir ardent. Et comme la réunion des rayons solaires est la cause qu'ils enflamment les corps, de même la réunion des esprits est la cause de la douleur qu'ils font sentir, en déchirant, pour ainsi dire, les membranes de la tête.

Et aussi l'urine claire.

85. Les femmes hystériques & les hommes hypocondriaques rendent souvent une grande quantité d'urine claire & limpide, comme j'ai remarqué plus haut. Ce symptôme vient aussi du désordre des esprits animaux qui, troublant l'économie du sang, font cause que la sérosité s'en sépare avant qu'elle ait eu le temps d'être imprégnée des particules salines qui devoient lui donner une couleur citrine (1). Nous voyons tous les jours un exemple de cela

---

cée, provient uniquement du mouvement irrégulier des esprits animaux; si cela étoit vrai, toute agitation extraordinaire de l'ame produiroit une semblable bile; ce qui néanmoins n'arrive guère : il est vrai que les passions violentes mettent la bile en mouvement, & la font couler dans l'estomac & les intestins, & si elle y rencontre une humeur acide, elle devient verte, & s'évacue souvent par le vomissement; mais la même personne à qui une violente agitation d'esprit aura fait vomir de la bile verte, en rendra peut-être bientôt après d'entièrement jaune, s'il survient une passion plus violente. C'est ainsi qu'une personne sur mer vomit un jour de la bile verte, & le jour suivant en vomira de jaune, & au contraire.

Quand la bile est hors du corps, elle ne devient pas verte, quoiqu'on l'agite fortement : ainsi elle ne peut guère devenir verte dans le corps sans le mélange d'un acide. Un mouvement dereglé des esprits animaux, ou une violente passion de l'ame, nuit principalement à la digestion, ensorte que le chyle s'aigrit dans l'estomac, & donne une couleur verte à la bile qui coule dans ce viscère, & qui se mêle avec ce liquide; & tant que l'estomac reste foible, la nourriture que l'on prend se digère mal : d'où il arrive que l'estomac & les intestins peuvent demeurer long-temps surchargés d'une pituite acide. ***Huxham***, *de morb. colic. damn. pag.* 19. 20. 21. 22.

Quelques expériences de Baglivi prouvent aussi que la bile humaine & celle des animaux devient verte, & ensuite noire, en la mêlant & la faisant digérer avec des acides. *Baglivi oper. pag.* 436, *&c.*

(1) Ce symptôme semble plutôt venir d'une constriction spasmodique des vaisseaux qui ne laissent alors échapper que la partie la plus séreuse du sang, ou d'un appauvrissement de ce liquide.

dans les perſonnes qui ont bu copieuſement de quelque liqueur légère & diurétique ; car elles rendent auſſitôt une urine très-claire, parce que le ſang étant ſurchargé & comme inondé d'une ſéroſité qu'il ne peut retenir, la laiſſe échapper avant qu'elle ait le temps de prendre la couleur naturelle de l'urine.

Preuve de cela par un exemple.

86. Il y a près de trois ans qu'un homme de condition me fit appeller pour le traiter d'une maladie qui me parut être une colique hypocondriaque, approchante de la paſſion iliaque, par la douleur & le vomiſſement énorme dont elle étoit accompagnée. Elle duroit depuis long-temps avec beaucoup de violence, & avoit preſque entièrement épuiſé les forces du malade. Je remarquai ſoigneuſement que, lorſqu'il ſe trouvoit le plus mal, ſon urine étoit toujours claire & ſans couleur ; & que, quand il ſe trouvoit un peu mieux, elle étoit d'une couleur qui approchoit de la citrine, & cela dura ainſi pendant toute la maladie.

Un jour, étant allé voir mon malade, j'apperçus une urine citrine qu'il avoit rendue à trois différentes fois, & qu'on avoit gardée dans trois différents vaiſſeaux. Il ſe réjouiſſoit de cet heureux changement, & penſoit déjà à prendre quelque nourriture légère, me diſant qu'il ſentoit de l'appétit ; mais, dans ce moment-là il ſurvint quelqu'un qui le mit tellement en colère qu'il ſe trouva mal à l'inſtant même ; & ayant demandé le pot, il rendit une grande quantité d'urine qui étoit claire comme du cryſtal.

Sputation des femmes hyſtériques, vient de la même cauſe.

87. Il eſt aſſez ordinaire aux femmes hyſtériques de cracher durant pluſieurs ſemaines une matière ſéreuſe, ni plus ni moins que ſi elles avoient été frotées d'onguent mercuriel. Apparemment que cette ſalivation dépend auſſi du trouble que les eſprits cauſent dans le ſang, & qu'alors la ſéroſité ne pouvant s'en ſéparer par les voies naturelles, c'eſt-à-dire, par les reins, elle ſe dépoſe ſur les glandes ſalivaires, & coule enſuite par les conduits ſalivaires ſous la forme de ſalive.

On peut dire la même choſe des ſueurs nocturnes qui arrivent quelquefois aux femmes hyſtériques, & qui proviennent uniquement de ce que l'économie du ſang étant troublée, ſa ſéroſité eſt contrainte de ſe porter à l'habitude du corps.

Comme auſſi le froid des parties extérieures.

88. Quant au froid dont les parties extérieures ſont ſi ſouvent attaquées dans l'affection hyſtérique, il eſt plus clair que le jour, qu'il vient de ce que les eſprits animaux

abandonnent ces parties, pour ſe jetter en foule ſur d'autres.

Il ne faut pas douter non plus que les pleurs & les ris immodérés auxquels ſont ſujettes les femmes hyſtériques, ne ſoient produits par les eſprits animaux qui ébranlent vivement les organes deſtinés à ces ſortes de fonctions.

Les hypocondriaques ſont ſujets à pleurer ſans raiſon. Exemple de cela.

89. Je remarquerai en paſſant, que les hommes hypocondriaques ſont auſſi quelquefois ſujets à pleurer ſans raiſon. Un jour, je fus appellé pour voir un homme de condition & de beaucoup d'eſprit, qui, depuis peu de jours ſeulement relevoit d'une fièvre: ſon médecin l'avoit fait ſaigner, l'avoit purgé trois fois, & lui avoit défendu la viande. Comme je trouvai cet homme habillé, & que je l'entendis raiſonner ſenſément ſur toutes choſes, je demandai pour quel ſujet on m'avoit fait venir : un de ſes amis me dit d'attendre un peu, & que je verrois bientôt de quoi il étoit queſtion.

M'étant donc aſſis, & m'entretenant avec le malade, j'apperçus bientôt que ſa lèvre inférieure s'avançoit en devant avec un mouvement fréquent, comme il arrive aux enfants qui boudent & qui ſe mettent à pleurer; cela fut ſuivi d'un torrent de larmes, accompagnées de ſoupirs & de gémiſſements qui alloient preſque juſqu'à la convulſion; mais, peu de temps après, les larmes & les ſoupirs ceſſèrent entièrement.

J'attribuai ce ſymptôme au déſordre des eſprits, cauſé en partie par la longueur de la maladie, en partie par les évacuations qu'il avoit été néceſſaire de mettre en uſage dans le traitement, & en partie par l'épuiſement où ſe trouvoit le malade, & par l'abſtinence de viande que le médecin avoit ordonné durant quelques jours depuis la convaleſcence, afin de prévenir plus ſûrement la rechûte. Je déclarai donc que la fièvre ne reviendroit point, & que le ſymptôme dont j'ai parlé, étoit uniquement l'effet de l'épuiſement. C'eſt pourquoi je conſeillai au malade de manger à ſon dîner un poulet rôti, & de boire du vin en médiocre quantité. Il le fit, & ayant continué enſuite à manger de la viande modérément, il n'eut plus jamais d'accident ſemblable.

Les autres ſymptômes hyſtériques viennent pareillement du déſordre des eſprits.

90. Enfin, pour ne rien dire des autres ſymptômes des vapeurs, c'eſt du déſordre des eſprits animaux que viennent ces agitations de l'ame & ces inconſtances que l'on voit dans les femmes hyſtériques, & les hommes hypocon-

driaques : car, comme leurs esprits animaux sont foibles, soit naturellement, soit à cause de la longueur de la maladie, il arrive de-là que ces sortes de personnes se trouvent susceptibles des moindres impressions désagréables, & hors d'état d'y résister, tellement qu'elles se mettent tout à coup en colère ou de mauvaise humeur, & le plus souvent sans sujet.

La force de l'ame, tandis qu'elle est enfermée dans ce corps mortel, dépend principalement de la force des esprits animaux (1) qui lui servent comme d'instrument dans l'exercice de ses fonctions, & qui sont la plus fine portion de la matière, & la plus approchante de la substance spirituelle. Ainsi, la foiblesse & le désordre des esprits cause nécessairement la foiblesse & le désordre de l'ame, & la rend le jouet des passions les plus violentes, sans qu'elle soit, en aucune façon, maîtresse d'y résister.

Affection hystérique & hypocondriaque ne vient pas de vapeurs malignes.

91. Je crois donc avoir prouvé suffisamment que l'affection hystérique & hypocondriaque vient uniquement du désordre des esprits animaux, & qu'elle n'est point produite, comme disent quelques auteurs, par une corruption de la semence ou du sang menstruel, d'où se porteroient des vapeurs malignes aux endroits affectés ; ni, comme veulent d'autres, par une certaine dépravation des sucs, ou un amas d'humeurs âcres, mais par les causes que nous avons assignées ci-dessus.

Un seul exemple fera voir clairement que le foyer de la maladie ne consiste point dans une matière grossiere. Si une femme qui s'est toujours très-bien portée, mais qui néanmoins est d'une complexion délicate, vient à être extrêmement affoiblie & abattue pour avoir commis quelque faute dans le régime, ou par un vomitif ou un purgatif trop violent, elle ne manquera pas d'avoir quelque symptôme hystérique. Or, le vomissement ou la purgation devroit plutôt éloigner ce symptôme que de l'attirer, s'il étoit vrai que le foyer de la maladie fût une humeur.

---

(1) Il n'est pas facile de comprendre ce que l'auteur entend ici par *la force des esprits animaux ;* à quoi on peut ajouter que l'idée que nous avons de ces esprits n'est ni claire ni satisfaisante ; aussi plusieurs savants hommes ont nié leur existence. La force & la fermeté de l'ame, pour me servir des termes de notre auteur, semblent principalement dépendre de la structure des solides qui, ayant toute l'élasticité & la souplesse nécessaire, font que l'ame exécute ses opérations avec vigueur & facilité.

On peut dire la même chose d'une femme qui aura perdu trop de sang, soit par la saignée, soit par un accouchement naturel, ou qui aura trop jeûné, & se sera trop long-temps abstenue de viande. Tout cela devroit plutôt empêcher les symptômes hystériques que les exciter, si leur cause consistoit dans une matière grossière; au lieu que rien ne les produit davantage que ces sortes d'évacuations.

Le désordre des esprits corrompt les humeurs.

92. Il faut avouer cependant la vérité: c'est que le désordre des esprits, qui est la seule cause de la maladie, occasionne un amas d'humeurs corrompues, d'autant que les fonctions des parties, tant de celles qui sont distendues par la violente impulsion des esprits, que de celles qui en sont privées, ne sauroient manquer d'être extrêmement lésées: &, comme la plupart de ces parties sont des espèces d'organes sécrétoires destinés à reçevoir les excréments du sang; si leurs fonctions viennent une fois à être endommagées, de quelque manière que ce soit, il s'y accumulera nécessairement une grande quantité d'humeurs impures, lesquelles auroient été évacuées, & par conséquent toute la masse du sang auroit été plus pure, si tous les organes s'étoient acquittés de leurs fonctions. Or, il s'en seroient acquittés, si une distribution égale des esprits les eût entretenus dans la force qui leur est nécessaire.

C'est à cette cause, je veux dire à des humeurs corrompues accumulées dans le sang, & déposées ensuite sur les différents organes, que j'attribue les cachexies considérables, la perte d'appétit, les pâles couleurs des jeunes filles (maladie que je regarde comme une sorte de vapeurs), & tous les autres maux dont sont affligées les femmes qui ont long-temps souffert de l'affection hystérique.

Exemple de cela dans l'hydropisie des ovaires,

L'hydropisie des ovaires provient de la même cause dans les femmes qui sont depuis long-temps vaporeuses. Car les sucs dépravés qui, de la masse du sang, se déposent sur les ovaires, dérangeant leurs fonctions, & détruisant leur économie, rendent d'abord les femmes stériles, & ensuite donnent lieu à la formation d'une sérosité sanieuse qui, s'épanchant entre les tuniques des ovaires, les tuméfie extrêmement, comme on voit en ouvrant les cadavres des femmes qui sont mortes de cette maladie. Néanmoins la disposition vaporeuse est la première cause de la dépravation des humeurs, quoique cette disposition ne soit nullement quelque chose d'humoral.

Et dans la fièvre quarte.

93. Il en est ici comme de la fièvre quarte qui attaquera les gens de la meilleure santé du monde, s'ils viennent à

demeurer quelque temps dans des lieux marécageux. Le ſang reçoit alors un miaſme qui, par ſon féjour, bleſſe l'économie naturelle, infecte & altère toutes les humeurs; d'où il arrive que le malade, ſur-tout s'il eſt déjà avancé en âge & qu'il approche de la vieilleſſe, devient ſujet à des cachexies, & à d'autres maux qui ſont une ſuite des fièvres intermittentes opiniâtres. Cependant on ne doit pas traiter ces ſortes de fièvres par les remèdes qui ſont propres à évacuer les mauvaiſes humeurs, mais par les ſpécifiques fébrifuges.

94. De tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, il me paroît clairement que la principale indication qu'on doit ſe propoſer dans le traitement de l'affection hyſtérique, conſiſte à fortifier le ſang qui eſt la ſource des eſprits animaux, afin que les eſprits étant fortifiés eux-mêmes par ce moyen, ſoient en état de garder l'ordre qui convient à l'économie de tout le corps en général, & de chacune de ſes parties. Indication principale conſiſte à fortifier le ſang.

Mais, comme le déſordre des eſprits, qui eſt la première cauſe de la maladie, a vicié & corrompu les humeurs, il eſt à propos, avant que d'entreprendre de fortifier le ſang, de les diminuer par la ſaignée & la purgation, ſuppoſé que les forces de la malade le permettent; car, tandis que le ſang ſera ſurchargé d'humeurs nuiſibles, on ne pourra preſque jamais venir à bout de le fortifier. Saignée & purgation quand ſont néceſſaires.

Il arrive néanmoins quelquefois que les douleurs ſont ſi violentes, les vomiſſements & les cours de ventre ſi terribles, qu'on n'a pas d'abord le temps de remplir cette première & principale indication. Alors, il faut néceſſairement laiſſer pour quelque temps, la cauſe de la maladie, & commencer par la cure des ſymptômes. C'eſt-à-dire, qu'il faut donner auſſitôt les calmants, afin d'appaiſer le trouble des eſprits, qui occaſionne de pareils ſymptômes: &, comme l'expérience montre qu'il y a beaucoup de remèdes qui, par leur mauvaiſe odeur, ſont propres à tranquilliſer les eſprits agités, & qui, pour cette raiſon, portent le nom d'*hyſtériques*, on ne les négligera pas lorſqu'il s'agira de remplir cette indication. Il faut quelquefois commencer par un calmant. Remèdes fétides ſont excellents dans cette maladie

95. Voici la manière dont je m'y prends enſuite: je fais d'abord ſaigner du bras la malade, puis je la purge pendant trois ou quatre jours de ſuite. Durant ce temps-là, au lieu de ſe mieux porter, il lui ſemble au contraire qu'elle eſt plus mal, parce que ces évacuations, en agitant les humeurs, ne manquent pas d'exciter queque trouble dans Pourquoi la ſaignée & la purgation ugmentent la maladie.

les esprits. C'est de quoi j'ai soin d'avertir par avance la malade, afin qu'elle ne s'abandonne pas au désespoir qu'inspire naturellement l'affection hystérique (1). Quoi qu'il en soit, avant que de pouvoir remplir heureusement la principale indication, il est nécessaire d'évacuer une partie des humeurs que nous supposons avoir été produites par la longueur de la maladie.

Excellence des martiaux dans cette maladie.

Cela étant fait, je travaille à fortifier le sang, & par conséquent les esprits qui en naissent; & pour cela, j'ordonne de prendre, durant trente jours, quelque remède tiré du mars. Rien ne réussit mieux en pareille occasion: le mars communique à la masse du sang affoiblie & languissante un certain feu & une certaine volatilité qui relève & ranime les esprits abattus. Une preuve évidente de cela, c'est que toutes les fois qu'on donne le mars dans les pâles couleurs, le pouls devient aussitôt plus grand & plus fréquent, la pâleur se dissipe, & le visage redevient rouge & vermeil.

Saignée & purgation ne conviennent pas toujours avant l'usage du mars.

96. Il faut remarquer cependant que la saignée & la purgation ne conviennent pas toujours avant l'usage du mars. On peut & on doit s'en abstenir dans les personnes foibles & épuisées par la longueur de la maladie, & alors il faut commencer tout de suite l'usage du mars, ce qui mérite attention.

Quelle est la meilleure manière de le donner.

97. La meilleure façon, à mon avis, d'user de ce remède, c'est de le prendre simplement en substance. Je n'ai jamais observé ni entendu dire qu'étant pris de cette manière, il ait fait mal à personne; au contraire, quantité d'expériences m'ont appris qu'il réussit beaucoup mieux de la sorte, & qu'il guérit la maladie plus surement & en moins de temps que ne peut faire aucune des préparations qu'on lui donne ordinairement (2). Il arrive au fer la mê-

(1) Si la maladie vient de foiblesse, ou d'un appauvrissement des sucs, comme le pense notre auteur, la saignée & la purgation doivent assurément être nuisibles, puisqu'elles tendent plutôt à augmenter la cause du mal qu'à la diminuer. Ainsi on doit alors s'en abstenir soigneusement. Mais s'il y a pléthore, & que les accès soient violents, on emploiera utilement ces évacuations. Il est remarquable que certaines femmes hystériques ne peuvent soutenir les plus doux purgatifs, même les lavements, & qu'une simple selle un peu copieuse, les fait tomber en foiblesse. Voyez *la fin du num. 96*.

(2) *Baglivi*, *Hoffmann*, & plusieurs autres savants hommes sont du même sentiment. On peut aider l'action des remèdes martiaux, & les rendre plus utiles, en usant de temps en temps

me chose qu'à d'autres excellents remèdes. La Chymie, à force de vouloir raffiner sur leur préparation, les rend quelquefois moins efficaces & moins bons.

J'ai ouï dire que la mine de fer, telle qu'on la tire de la terre, avoit plus de vertu pour la guérison des maladies, que lorsqu'elle a souffert le feu, & qu'elle a été fondue. Si cela est ainsi, ma proposition n'en sera que mieux confirmée; mais, comme je n'ai pas encore éprouvé moi-même si la chose est vraie ou non, je m'en rapporte à ceux qui me l'ont assurée. Ce que je sais certainement, c'est qu'on n'a jamais employé de remède excellent & singulier qui n'ait reçu de la nature ses principales vertus. De là vient que les anciens appelloient par reconnoissance ces sortes de remèdes *mains des dieux*, & non pas *mains des hommes*.

Au reste, deux drogues admirables, je veux dire la larme du pavot, autrement l'opium, & l'écorce du Pérou, autrement le quinquina, font bien voir que les merveilleux effets des remèdes viennent uniquement de la nature & non pas de l'art. Aussi l'habileté d'un médecin ne consiste pas tant à les préparer qu'à les bien choisir tels que la nature nous les fournit libéralement, & à savoir les appliquer dans les différents cas où ils conviennent. Il s'agit seulement de leur donner la forme la plus propre à faire passer dans nos corps leur substance, ou du moins leur vertu; & nous avons heureusement plus de moyens qu'il ne faudra pour cela.

Après la substance du mars, je me sers principalement & plus volontiers de son syrop. Il se prépare avec la limaille de fer ou d'acier que l'on met infuser à froid dans le vin du Rhin, jusqu'à ce que le vin en soit suffisamment imprégné; ensuite, on coule la liqueur, & y ajoutant suffisante quantité de sucre, on la fait cuire en consistance de syrop (1).

---

du bain chaud, qui préparera les humeurs nuisibles, & les disposera à être évacuées. *Nouvel. expér. sur les eaux minér.*

(1) *Quincy*, dans son Dispensaire, sur l'article *syrop de mars*, observe avec raison, que ce syrop préparé de la manière que prescrit notre auteur, se candit très-aisément, parce que plus un menstrue est spiritueux, moins il est propre à dissoudre & à tenir suspendu le sucre; mais il n'a pas donné une meilleure manière de le faire, soit qu'il n'en connût point, soit qu'il n'ait pas jugé que ce remède méritât son attention. En effet, on ne sauroit en prendre une quantité suffisante pour qu'il fasse grand effet, à cause du sucre dont il est

Pourquoi il ne faut pas purger durant l'usage du mars.

98. Durant tout le temps que la malade use du mars, je ne la purge point; car il me paroît que, dans l'affection hystérique & hypocondriaque, les purgatifs ne font qu'affoiblir ce remède. Comme mon but principal est de fortifier les esprits, & par ce moyen, de les contenir dans l'ordre, le plus léger purgatif que je donnerois alors ruineroit en un jour ce que j'aurois fait en huit. Ainsi, je perdrois mon temps & ma peine, je n'avancerois rien, & ce seroit toujours à recommencer.

Je ne doute point aussi que la coutume où l'on est de purger durant l'usage des eaux minérales ferrugineuses, ne diminue beaucoup leur efficacité. Je sais que des malades que l'on purgeoit, non-seulement de temps en temps, mais encore tous les jours pendant l'usage des martiaux, n'ont pas laissé de guérir; mais cet heureux succès est moins une preuve de la sagesse du médecin, que de la grande vertu du mars, lequel opère bien plus promptement la guérison quand on ne purge point (1).

Mauvais effet des purgatifs en d'autres maladies

99. Au reste, les purgatifs si souvent réitérés me paroissent inutiles, ou pour mieux dire, pernicieux dans plusieurs autres maladies qui n'ont rien de commun avec les vapeurs. A la vérité, on ne sauroit nier qu'ils ne nettoient les premières voies, & ne débarrassent le sang d'une partie des humeurs nuisibles qui y séjournent; mais il est certain, d'un autre côté, que leur fréquent usage fait beaucoup de tort aux personnes foibles, & sur-tout aux

---

chargé, & qui le rend désagréable au goût de certaines personnes, & trop pesant pour l'estomac des autres. Néanmoins, comme il peut servir quelquefois, nous donnerons ici la meilleure manière de le faire selon *Fuller* dans sa Pharmacopée domestique.

Prenez *sel de mars réduit en poudre, une once. Dissolvez-le dans trente-deux onces d'eau claire, & laissez reposer la dissolution jusqu'à ce que les feces jaunes tombent au fond du vaisseau. Décantez alors soigneusement la liqueur claire, & dissolvez-y, sans la faire bouillir, deux onces de gomme arabique, & trente-deux onces de sucre fin.*

(1) L'auteur a raison de condamner en général les purgatifs pendant l'usage des eaux ferrugineuses. Mais il peut y avoir des cas qui demandent qu'on purge de temps en temps; ainsi cela doit s'entendre avec restriction. Pour aider l'action des eaux, & prévenir tout mauvais effet, il est à propos d'aller à cheval, ou de faire quelqu'autre exercice dans des temps convenables. Souvent aussi on peut joindre à l'usage des eaux quelques correctifs ou altérants appropriés à l'état des malades, & on s'en trouvera bien.

enfants; car ils attirent ſur les viſcères des débordements d'humeurs qui, ſéjournant dans ces parties, y excitent des fermentations contre nature, d'où s'enſuivent des tumeurs dans l'abdomen, leſquelles vont toujours en augmentant, à meſure qu'on purge plus ſouvent le malade. Enfin, il arrive que les parties affectées ayant perdu leur reſſort, & étant privées de leur chaleur naturelle qui ſe trouve, pour ainſi dire, étouffée ſous le poids des humeurs, tombent facilement en pourriture.

D'autres fois l'économie des viſcères étant entièrement détruite par les cauſes ſuſdites, il ſe forme dans les glandes du méſentère des tumeurs ſcrophuleuſes, & autres ſemblables, qui conduiſent le malade au tombeau.

Ces raiſons m'ont perſuadé que le parti le plus sûr dans les enfants, étoit de travailler à fortifier le ſang & les viſcères, après avoir employé très-modérément les évacuations univerſelles. Le vin d'Eſpagne ſeul ou infuſé avec les herbes fortifiantes, donné matin & ſoir pendant un temps ſuffiſant à la doſe de quelques cuillerées, plus ou moins ſuivant l'âge, eſt capable de remplir cette indication.

Et, comme les remèdes topiques agiſſent aiſément ſur les corps tendres des enfants, & communiquent par conſéquent leur vertu à la maſſe du ſang, il ſera à propos dans les tumeurs du ventre, ſoit qu'elles viennent d'un levain ſcrophuleux, ou d'un véritable rachitis, d'employer des liniments propres à fortifier le ſang & les viſcères, & à détruire les mauvaiſes impreſſions que la maladie a faites ſur eux. Par exemple:

Prenez *des feuilles d'abſynthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, de germandrée, d'yvette, de ſcordium, de calamenthe commune, de matricaire, de ſaxifrage des prés, de millepertuis, de verge d'or, de ſerpolet, de menthe, de ſauge, de rue, de chardon bénit, de pouliot, d'aurone, de camomille, de tanaiſie, de muguet, toutes nouvelles & coupées menu, de chacune une poignée; du ſaindoux, quatre livres; du ſuif de mouton & du vin clairet, de chacun deux livres. Faites macérer tout cela enſemble dans un vaiſſeau de terre ſur les cendres chaudes pendant douze heures. Enſuite faites bouillir juſqu'à la conſomption de l'humidité, & coulez cette matière : vous aurez un onguent, dont on frottera le ventre, les hypocondres & les aiſſelles matin & ſoir, pendant trente ou quarante jours de ſuite.* Liniment fortifiant.

Purgatifs ne conviennent pas dans le véritable rachitis.

100. Quant au rachitis, il faut remarquer que dans les tumeurs du ventre qui survenoient autrefois aux enfants après de longues fièvres intermittentes, & qui ressembloient beaucoup au véritable rachitis, il paroissoit nécessaire de purger souvent, parce qu'avant que le quinquina fût en usage, ces sortes de fièvres duroient long-temps, & qu'ainsi elles laissoient un sédiment qu'on ne pouvoit évacuer que par des purgatifs réitérés. Mais dans le véritable rachitis, il n'est besoin de purger qu'une fois, ou tout au plus deux, avant que de mettre le malade à l'usage des altérants.

Pendant tout le temps qu'on se servira du liniment que nous avons proposé, on donnera intérieurement au malade du vin d'Espagne, tel que nous avons dit; ou si cela se peut, on lui donnera pour toute boisson de la bière, que l'on aura enfermée dans un vaisseau avec une suffisante quantité des herbes susdites, ou du moins d'une partie; enfin, on évitera soigneusement les purgatifs; car je sais un grand nombre d'enfants qui ont péri par des purgatifs souvent réitérés, lesquels on croyoit apparemment nécessaires à cause de la grosseur du ventre (1). Mais cela soit dit en passant.

---

(1) Le rachitis n'est autre chose qu'une distribution inégale des sucs nourriciers, d'où il arrive que certaines parties maigrissent faute de nourriture, tandis que d'autres augmentent de volume par trop de nourriture, & que l'épine du dos & les autres os se courbent & deviennent tortus.

C'est une nouvelle maladie qui a commencé en Angleterre vers le milieu du siècle précédent, & s'est ensuite répandue dans le reste de l'Europe. Voici les signes principaux par où elle se manifeste.

Elle paroît environ le neuvième mois de l'enfant, ou plus tard. Différentes parties du corps deviennent peu à peu disproportionnées; la peau devient lache & le ventre flasque, les muscles diminuent, les articulations des mains, des jambes, des genoux & des pieds grossissent; les os, trop foibles pour soutenir le corps, se courbent, comme aussi l'épine du dos; d'où il arrive que l'enfant marche avec peine, & souvent perd l'usage de ses jambes; les artères carotides se gonflent; la tête devient grosse, & n'est plus ferme à cause de la foiblesse des muscles qui la soutiennent; l'enfant a plus de conception que n'en ont ordinairement les enfants à cet âge; la poitrine est étroite; le sternum s'élève en pointe; & les extrémités des côtes sont noueuses. La maladie augmentant, il s'y joint une fièvre lente, une toux, une difficulté de respirer, & d'autres symptômes. Il faut néanmoins se souvenir qu'il y a différentes espèces de rachitis, qu'il dure plus ou moins long-temps, qu'il est plus ou moins violent, & ne produit pas les mêmes symptômes dans tous les sujets.

En ouvrant les corps de ceux qui sont morts de cette maladie, on

101. Si on objecte que la limaille d'acier peut nuire au malade en séjournant dans les inteſtins, à moins qu'on ne purge de temps en temps; je réponds en premier lieu, que je n'ai jamais rien trouvé de ſemblable dans aucun

Réponſe à une objection contre la limaille d'acier.

---

a trouvé dans quelques-uns le foie plus gros qu'il n'eſt dans l'état naturel, & même skirrheux & adhérent au diaphragme, les glandes du méſentère durcies, & le pancréas obſtrué : dans d'autres, le poumon adhérent à la plèvre & au dos, & livide ou en ſuppuration : dans les autres, le péricarde plein d'eau. Pluſieurs anatomiſtes curieux, comme Gliſſon, Bonet & Heiſter, aſſurent que le ſommet de la moëlle de l'épine eſt ordinairement dur & engorgé, l'eſpace entre la dure-mère & la pie-mère plein d'eau, le cerveau fort gros, les veines jugulaires moins groſſes que les artères carotides.

Il paroît delà que la cauſe prochaine de cette maladie eſt une compreſſion ou une obſtruction de la moëlle de l'épine, qui empêche le ſuc nerveux d'y couler librement; en conſéquence de quoi les parties dont les nerfs viennent de cette moëlle, ne peuvent recevoir de nourriture, tandis que les autres dont les nerfs ne ſont pas obſtrués, en reçoivent trop. C'eſt par cette raiſon que la tête devient groſſe, & que le viſage eſt frais & vermeil.

Les os ſe courbent, & leurs épiphyſes groſſiſſent, parce que les muſcles & les ligaments qui les joignent enſemble, ſont nourris inégalement, & que les extrémités des os qui, dans les enfants ſont molles & cartilagineuſes, ne réſiſtent que foiblement au ſuc nourricier qui y aborde & qui les diſtend. Les os continuent à groſſir, & les muſcles, au contraire, diminuant & ſe raccourciſſant faute de nourriture, il arrive que les os ne peuvent plus s'étendre & ſont obligés de ſe courber, & cela d'autant plus aiſément qu'ils ſont plus flexibles à cet âge.

La cauſe médiate de cette maladie eſt l'épaiſſiſſement ou la viſcoſité des ſucs, qui, comprimant ou obſtruant la moëlle de l'épine, empêche le fluide nerveux d'y pénétrer, & de ſe diſtribuer aux nerfs qui en naiſſent.

Les cauſes éloignées ſont tout ce qui empêche la digeſtion, & produit un chyle épais & viſqueux qui n'eſt nullement propre pour la nutrition.

Mais la principale cauſe de la maladie eſt un air froid, groſſier, & rempli d'exhalaiſons hétérogènes, lequel en affoibliſſant le reſſort de la peau, diminue la tranſpiration, & en relâchant les poumons empêche que le ſang ne s'y travaille comme il faut. Delà vient que le rachitis eſt ſi commun dans les lieux marécageux & maritimes.

Je ne fais pas difficulté d'avancer que la mauvaiſe coutume qu'ont quelques femmes de porter les enfants ſur leurs bras, contribue beaucoup à faire ſéjourner les fluides dans la moëlle de l'épine, & non-ſeulement tient l'épine du dos dans une ſituation courbée, mais encore rend les pieds tortus, & de cette manière occaſionne le rachitis. L'épine du dos peut auſſi devenir tortue par une chûte ou un coup.

Les maladies qui attaquent les enfants, préparent le chemin au rachitis, ſur-tout celles qui cauſent une ſtagnation des fluides dans la

ſujet : en ſecond lieu, qu'il y a beaucoup plus d'apparence que la limaille s'évacue entièrement avec les mucoſités & les différentes humeurs excrémentitielles, dans leſquelles elle ſe trouve mêlée, que par les purgatifs qui ſont bien plutôt capables de fixer davantage les particules ferrugineuſes dans les tuniques des viſcères, au moyen des froncements & des contractions qu'ils cauſent aux fibres en les agaçant & les irritant.

Remèdes hyſtériques doivent être joints aux martiaux.

102. Durant l'uſage du mars, que l'on emploie à deſſein de fortifier le ſang & les eſprits, il eſt à propos de donner de temps en temps, & comme en paſſant, quelques remèdes hyſtériques, de la manière & ſous la forme qui conviendra le mieux aux malades. Les remèdes en forme ſolide agiront plus puiſſamment & tranquilliſeront mieux les eſprits qu'en forme liquide, c'eſt-à-dire, en infuſion ou décoction ; parce que, ſéjournant davantage dans l'eſtomac, ils auront plus de temps de déployer leur vertu.

---

moëlle de l'épine, & qui par conſéquent empêchent le libre cours du liquide nerveux.

Si cette maladie dure au-delà de la cinquième année de l'enfant, elle devient très-difficile à guérir, & même après qu'elle eſt guérie le corps reſte ordinairement foible & défiguré pendant quelques années. Mais ſi on ne la guérit pas de bonne heure, & lorſque le corps du malade ſouffre encore des altérations conſidérables, elle eſt abſolument incurable. Elle eſt auſſi très-difficile à guérir quand elle eſt héréditaire, ou qu'elle ſurvient peu de mois après la naiſſance. Enfin, elle eſt dangereuſe lorſqu'il s'y joint une phthiſie, avec fièvre hectique, ou une hydropiſie, ou un aſthme, ou une diarrhée. Mais lorſque le rachitis vient de quelque mauvaiſe qualité de l'air, ou d'un mauvais régime, ou qu'il eſt ſuivi de la petite vérole, de la gale, ou de quelqu'autre maladie cutanée, ſans que les os ſoient beaucoup courbés, ni le mouvement fort léſé, la guériſon n'eſt pas difficile.

Les indications curatives conſiſtent à diſſoudre la viſcoſité des ſucs, à diſſiper les obſtructions, & à faciliter la circulation des fluides par tout le corps.

Il faut commencer par nettoyer les premières voies, afin d'emporter ce qui entretient la maladie. Pour cela on emploiera les doux purgatifs, & même les émétiques, ſi on les juge néceſſaires & que le malade puiſſe les ſoutenir. Mais ces remèdes ne doivent pas être donnés aux malades qui ſont fort épuiſés, ou qui ont les viſcères en mauvais état, ou le méſentère fort obſtrué. Dans ce cas-là les apéritifs & les ſavonneux, ſur-tout les ſels neutres, ſont préférables & très-efficaces. On peut donner auſſi de temps en temps des réſolutifs doux, & ils réuſſiſſent mieux ici que les mercuriaux.

Pour diſſiper les obſtructions de la moëlle de l'épine, & procurer une libre circulation du fluide nerveux, les frictions ſur l'épine du dos, les bras, les jambes & les pieds, avec des linges chauds & la fumée

103.

103. En un mot, pour remplir toutes les indications dont j'ai parlé ci-dessus, j'ai coutume d'ordonner les remèdes suivants, qui, quoiqu'ils ne soient ni en grand nombre, ni fort pompeux, ne laissent pas de me réussir ordinairement. Méthode curative décrite.

On tirera du sang au bras droit, à la quantité de huit onces.

Prenez *du galbanum dissous dans la teinture de castoreum, & ensuite coulé, trois gros; de la gomme tacamahaca, deux gros. Faites un emplâtre qu'on appliquera sur le nombril.* Emplâtre hystérique.

Le lendemain matin la malade commencera à user des pilules suivantes.

Prenez *pilules cochées majeures, deux scrupules; castoreum pulvérisé, deux grains; baume du Pérou, quatre gouttes. Faites de tout cela quatre pilules, que la malade prendra à cinq heures du matin, & elle dormira par dessus: on réitèrera* Pilules purgatives.

---

d'encens mâle, de succin, de mastic, &c. sont recommandées par differents auteurs. Mais je sais par expérience que plusieurs malades ont été merveilleusement soulagés, & enfin guéris, en se baignant fréquemment dans un bain préparé avec les herbes aromatiques, comme marjolaine, lavande, thym, romarin, camomille, mélisse &c. bouillies dans l'eau commune, & en se frottant ensuite l'épine du dos & les extrémités avec un liniment nervin, tel, par exemple, que le suivant.

Prenez *graisse humaine & huile de macis, de chacune demi-once; baume du Pérou, un gros; huiles distillées de clous de girofle, de lavande & de rue, de chacune trente gouttes. Mêlez le tout ensemble.*

Il faut avoir grand soin de joindre aux remèdes un régime convenable; qui consiste à retrancher à l'enfant tout aliment venteux, visqueux, & d'une digestion difficile, à lui donner souvent du bouillon de veau & de poulet, où l'on ait fait bouillir des racines apéritives & des écrevisses. Sa boisson doit être quelque liqueur légère, & pendant qu'il tette, on lui donnera de bon lait un peu clair, sans négliger l'exercice. Si le ventre est resserré, on pourra donner un laxatif, ou un lavement. Mais si le rachitis est causé ou entretenu par quelque maladie de la nourrice, on lui donnera les mêmes remèdes qu'à l'enfant, mais en plus grande dose.

Enfin, il est bon d'appliquer sur l'épine courbée & sur les membres tortus des bandages convenables, pourvu qu'on ait soin de ne pas nuire, en voulant faire du bien, & de ne pas causer une maladie pire que celle qu'on veut guérir. *Hoffmann. oper. tom.* 3, *p.* 487, *&c.* Voyez aussi notre *auteur*, *sect.* 1, *chap.* 5, *num.* 49, 50, 51.

la même chose deux ou trois matins de suite, ou seulement de deux en deux jours, suivant les forces de la personue, ou suivant que le remède opérera.

Julep hystérique.

Prenez *des eaux de cerises noires, de rue & de bryoné composées, de chacune trois onces; castoreum enfermé dans un nouet, & suspendu dans la bouteille, demi-gros; sucre candi, ce qu'il en faut. Faites un julep dont la malade prendra quatre à cinq cuillerées dans toutes ses foiblesses; & si le paroxysme est considérable, on mettra vingt gouttes d'esprit de corne de cerf dans la première dose.*

104. Après l'usage des pilules purgatives décrites ci-dessus, la malade en viendra aux suivantes.

Pilules apéritives.

Prenez *limaille d'acier, huit grains; & avec suffisante quantité d'extrait d'absynthe, faites deux pilules, que la malade avalera de grand matin, & autant à cinq heures après midi, buvant par dessus chaque prise un petit verre de vin d'absynthe : elle continuera ainsi pendant trente jours.*

Ou bien. Prenez *limaille d'acier, & extrait d'absynthe, de chacun quatre onces. Mêlez cela ensemble, & le gardez pour l'usage : la malade en avalera de grand matin, & à cinq heures du soir, seize grains, ou un scrupule en trois pilules.*

Ou, si on aime mieux la forme de bol,

Bols apéritifs

Prenez *des conserves d'absynthe romaine & d'écorce d'orange, de chacune une once; angélique confite, noix muscade confite, & thériaque d'Andromaque, de chacune demi-once; gingembre confit, deux gros; syrop d'écorce d'orange, ce qu'il en faut pour former un électuaire.*

Prenez *de cet électuaire, un gros & demi; limaille de fer porphyrisée, huit grains; & avec suffisante quantité de syrop d'écorce d'orange, faites un bol que la malade avalera de grand matin, & un autre de même à cinq heures du soir, buvant par dessus un petit verre de vin d'absynthe.*

Pilules hystériques fétides.

Prenez *myrrhe choisie, & galbanum, de chacun un gros & demi; castoreum, quinze grains; baume du Pérou, suffisante quantité. Faites douze pilules de chaque gros de ce mélange : la malade en prendra trois tous les soirs, & par dessus elle boira trois ou quatre cuillerées d'eau de bryone composée.*

Si ces pilules lâchent le ventre, comme elles font quel-

quefois dans les personnes faciles à purger, à cause des gommes qui entrent dans leur composition, il faudra substituer les suivantes.

Pilules hystériques volatiles.

Prenez *castoreum, un gros; sel volatil de succin, demi-gros; extrait de rue, suffisante quantité. Faites trente pilules: la malade en prendra trois tous les soirs.*

Comment il faut remédier aux troubles que causent les martiaux.

105. Il faut observer ici que les martiaux, sous quelque forme & en quelque dose qu'on les donne, causent quelquefois aux femmes de grandes agitations d'esprit & de corps, non-seulement les premiers jours qu'elles les prennent, ce qui est ordinaire à presque toutes les femmes, mais encore tout le reste du temps. Dans ce cas-là, on ne doit pas d'abord faire interrompre l'usage des martiaux, mais le faciliter, en donnant pendant quelque temps une dose de laudanum liquide mêlé dans une eau hystérique.

Ce qu'il faut faire quand le mars n'est pas nécessaire.

106. Quand les symptômes ne sont pas violents, & qu'il paroît qu'on peut se passer de donner le mars intérieurement, c'est-à-dire, lorsque la maladie est moins considérable, je me contente de faire saigner une fois du bras, & de purger trois ou quatre fois, comme j'ai dit plus haut; ensuite, de faire prendre matin & soir pendant dix jours les pilules altérantes décrites ci-devant. Cette méthode ne manque guère de me réussir quand la maladie est légère; & même les pilules seules, sans saignée ni purgation, produisent quelquefois de grands effets.

Remèdes hystériques ne conviennent pas à tous les tempéraments.

107. Il n'est pas rare de voir des femmes d'un tempérament si singulier, que les remèdes hystériques, d'ailleurs si utiles dans la plupart des symptômes des vaporeux, leur nuisent beaucoup, au lieu de les soulager. Alors il faut s'abstenir absolument de ces sortes de remèdes; car, comme dit le grand Hippocrate, *tout ce qu'on fait est inutile, quand la nature s'y oppose* (1).

Cette singularité de tempérament, ou idiosyncrasie, mérite beaucoup d'attention; & faute d'y avoir égard, on peut mettre les malades en danger de la vie, non-seulement par les remèdes hystériques, mais encore par plusieurs autres remèdes. Je n'en donnerai ici qu'un seul exemple. Il y a certaines femmes qui, ayant la petite vérole, ne peuvent soutenir l'usage du syrop diacode; il leur

(1) Φύσιος γὰρ ἀντιπρηττούσης, κενεὰ πάντα.

cause des vertiges, des vomissements, & d'autres symptômes hystériques : ces mêmes femmes néanmoins soutiennent très-bien le laudanum liquide.

C'est ce que j'ai observé depuis peu dans une jeune fille de qualité. Lui ayant donné le syrop diacode le sixième & le septième jour de sa petite vérole, elle fut attaquée chaque fois des symptômes dont je viens de parler, & les pustules ne grossissoient point. Mais comme je lui donnai ensuite le laudanum liquide, elle n'eut plus de pareils symptômes; le visage s'enfla, les pustules grossirent, & ce qui étoit d'un aussi bon augure, les inquiétudes & les agitations de corps & d'esprit, ordinaires dans la petite vérole, cessèrent entièrement. La malade étoit plus forte & plus tranquille toutes les fois qu'elle avoit pris le narcotique. Mais cela soit dit en passant.

Voilà la méthode par laquelle on vient ordinairement à bout de guérir les vapeurs hystériques, comme aussi la plupart des obstructions des femmes, & sur-tout les pâles couleurs, & toutes sortes de suppressions de règles

Si le mars ne réussit pas, il faut boire les eaux ferrugineuses.

108. Néanmoins, si le sang est tellement appauvri, & les esprits par conséquent dans un tel désordre, que le mars employé de la manière que j'ai ordonné, ne soit pas capable de guérir la maladie, alors il faudra aller prendre sur les lieux quelques eaux minérales ferrugineuses, comme celles de Tunbrige, ou d'autres semblables. La grande quantité que l'on en boit, & leur convenance avec la nature, fait que leur vertu martiale se communique mieux à la masse du sang, & qu'elles guérissent les maladies plus efficacement que ne peuvent faire toutes les préparations du mars les plus vantées par la chymie.

Précaution à observer en les buvant.

109. Si en buvant les eaux il survient quelque symptôme hystérique, on doit alors les interrompre un jour ou deux, jusqu'à ce que ce symptôme ait entièrement cessé, parce qu'autrement il empêcheroit les eaux de passer; car, quoiqu'elles agitent moins le sang & les esprits que ne font les plus doux purgatifs des boutiques, elles ne laissent pas de les agiter un peu, en ce qu'elles sont diurétiques, & souvent même purgatives. S'il est donc vrai que le trouble qu'elles causent dans les humeurs & les esprits empêche qu'elles ne passent aisément, n'est-ce pas une absurdité d'ordonner la purgation une fois ou deux la semaine pendant leur usage; ou, ce qui est encore plus ridicule, de mêler les purgatifs avec les eaux? car il arrive de-là que ces eaux, de même que toutes les autres eaux minérales,

au lieu d'opérer plus promptement, opèrent au contraire plus lentement & plus difficilement.

110. Je crois devoir dire ici que, nonobſtant l'opinion de quelques Auteurs qui penſent que ces eaux contiennent une ſolution des principes du fer, je ſuis perſuadé que ce ſont de ſimples eaux imprégnées de la vertu de la mine par où elles paſſent. On peut s'en convaincre en mettant infuſer dans une certaine meſure d'eau, ſuffiſante quantité de clous rouillés. Si l'on prend enſuite de cette eau, & qu'on y mêle de la noix de galle en poudre, ou des feuilles de thé, ou quelque choſe ſemblable, on verra qu'elle aura la même couleur que prennent les eaux minérales quand on y mêle les mêmes choſes (1) : d'ailleurs, ces eaux artifi- Explication de la nature des eaux.

(1) C'eſt une choſe certaine, dit *Hoffmann*, & confirmée par un grand nombre d'expériences chimiques, que les métaux ne peuvent entrer dans la compoſition des eaux ſans être auparavant diſſous, ou réduits en ſel, ou en vitriol.

De tous les métaux, il n'en eſt point qui ſe diſſolve ſi aiſément dans toutes ſortes d'acides que le fer. Ainſi l'eau pure, à raiſon du principe éthéré & du ſel univerſel qu'elle contient, ſaiſit d'abord ce métal, & le diſſout. Si donc on éteint dans l'eau commune un fer rouge, il lui communique des particules ferrugineuſes, comme on voit par la vertu aſtringente & par le goût rude & ſtyptique de l'eau ainſi échauffée. Et comme on obſerve que l'humidité de l'air, la pluie, &c. ronge le fer, le rouille & s'en imprègne; de même il n'eſt pas douteux que les ſources qui paſſent par des mines de fer, ou par des terres rouges & argileuſes, n'enlèvent en paſſant des particules ferrugineuſes, & n'en ſoient imprégnées. C'eſt pour cela qu'on les nomme *eaux chalybées* ou *ferrugineuſes*.

Les ſignes par leſquels on reconnoît ces ſortes d'eaux, ſont un goût aſtringent & ſtyptique qu'elles impriment plus ou moins ſur la langue, & l'ocre jaune dont les conduits par où elles paſſent ſont tapiſſés, de même que les baſſins & réſervoirs qui les contiennent, & auſſi les environs des ſources. Si on ramaſſe cette ocre, qu'on la lave, qu'on la sèche, & qu'on l'expoſe à un feu violent, elle donne des marques certaines de fer, non-ſeulement parce qu'elle eſt enlevée par l'aimant, mais encore parce qu'elle ſe ſublime avec le ſel ammoniac, & fournit des fleurs qui donnent la plus belle & la plus parfaite teinture de mars.

Les autres ſignes des eaux ferrugineuſes ſont la couleur purpurine ou la couleur d'encre qu'elles produiſent quand on y mêle de la poudre de noix de galle, & la couleur jaune dont elles teignent un linge ou un œuf qu'on y trempe. Tous ces ſignes prouvent manifeſtement qu'elles contiennent réellement du fer, mais un fer qui, étant joint à un eſprit ſulfureux, ne reſſemble au vitriol commun que par le goût & la couleur qu'il donne, ſans approcher d'ailleurs de la nature du vitriol. *Nouv. exp. ſur les eaux min.*

Qu'on puiſſe imiter par l'art les eaux minérales, c'eſt un fait trop bien établi pour être conteſté. Il eſt bon néanmoins d'obſerver que notre Auteur avance trop légérement, qu'une infuſion de rouille de fer

cielles étant bues en été & dans un air ſain, produiront les mêmes effets que les eaux minérales naturelles.

Si les eaux ferrugineuſes ne réuſſiſſent pas, il faut tenter les ſulfureuſes.

111. Du reſte, ſi la maladie eſt ſi opiniâtre qu'elle ne cède pas aux eaux ferrugineuſes, il faudra aller prendre les eaux chaudes ſulfureuſes, par exemple, celles de Bath. Le malade les boira d'abord pendant trois jours de ſuite, le matin; le quatrième jour, il s'y baignera; le jour d'après il recommencera à les boire, de même que la première fois, & continuera ainſi alternativement pendant deux mois entiers : car il ne ſuffit pas de les prendre juſqu'à ce qu'on ſoit ſoulagé, mais il eſt néceſſaire d'en continuer l'uſage juſqu'à ce qu'on ſoit entièrement guéri, & qu'on n'ait plus à craindre aucun retour des ſymptômes: & ce que je dis ici des eaux de Bath, doit s'entendre pareillement de toutes les autres eaux minérales, de quelque nature qu'elles ſoient (1).

---

dans l'eau commune, ſe teint de la même manière que les eaux ferrugineuſes, en y ajoutant de la noix de galle en poudre ou quelque choſe de ſemblable. On ſe convaincra du contraire ſi on veut faire l'expérience avec le ſoin & l'exactitude néceſſaires.

Les eaux minérales artificielles ne donnent pas une couleur ſi foncée que les naturelles, & diffèrent encore conſidérablement par d'autres qualités connues, comme la légéreté, la pureté, la ſubtilité, la volatilité, &c. d'où il s'enſuit que leur boiſſon ne ſauroit produire les mêmes effets que celle des eaux naturelles. Auſſi n'eſt-il pas vraiſemblable que l'art puiſſe préparer ſur le champ un remède de cette eſpèce qui ſoit auſſi excellent & auſſi ſubtil que celui que prépare la nature, laquelle emploie peut être beaucoup de temps pour le porter au point de perfection où elle nous le préſente.

Quant à la meilleure manière d'imiter les eaux minérales naturelles, on peut conſulter l'ouvrage d'Hoffmann que nous avons cité en dernier lieu, & les leçons chimiques du Docteur Shaw, pag. 89, &c. où le lecteur trouvera abondamment de quoi ſe ſatisfaire en ce point.

(1) Quand il s'agit de boire les eaux minérales, il faut avoir beaucoup d'égard aux circonſtances particulières qui doivent diriger dans le choix de celles qui conviennent, & à la manière dont les malades doivent ſe conduire pendant qu'ils les boivent. Il eſt impoſſible d'établir ſur cela des règles générales qui ne ſoient pas ſujettes à quantité d'exceptions. Ainſi, le meilleur eſt de les abandonner au jugement du Médecin, qui doit avoir une prudence ſingulière pour en faire l'application convenable.

Les eaux ferrugineuſes, ſuivant l'obſervation d'Hoffmann, ſont douées d'une vertu apéritive & fortifiante, enſorte qu'on les emploie avec fruit, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement. Etant bues, elles lâchent le ventre, fortifient le corps & l'eſtomac, excitent l'appétit, & peuvent par conſéquent être employées utilement dans les maladies qui demandent quelque préparation martiale. Etant employées extérieurement en forme de bains, elles ſont très-bonnes pour

112. La thériaque toute seule, prise fréquemment, & pendant long-temps, est un grand remède dans cette maladie; & non-seulement dans celle-ci, mais encore dans plusieurs autres qui viennent d'un défaut de chaleur & de digestion : elle est peut-être le plus puissant remède que l'on ait connu jusqu'à présent, quoique la plupart des gens la méprisent, sous prétexte qu'elle est commune, & en usage depuis tant de siècles.

Thériaque est excellente dans cette maladie, & dans plusieurs autres.

113. Les vins d'Espagne, où l'on a fait infuser de la gentiane, de l'angélique, de l'absynthe, de la petite centaurée, de l'écorce extérieure d'orange, & d'autres drogues fortifiantes, sont encore d'un très-grand secours, si on en prend trois fois le jour quelques cuillerées, pourvu que la malade ne soit pas d'un tempérament maigre & bilieux. Je me suis même très-bien trouvé d'avoir fait prendre à certaines femmes hystériques un grand verre de vin d'Espagne simple, durant quelques jours, à l'heure du sommeil; cela leur a redonné des forces & de la couleur.

Amers sont très-bons dans certains tempéraments.

114. Quelquefois aussi le quinquina fortifie merveilleusement bien le sang & les esprits. J'ai observé qu'un scrupule de cette écorce, donné matin & soir durant quelques semaines, avoit rendu la santé & les forces à des hommes hypocondriaques, & à des femmes hystériques, qui avoient long-temps souffert, & qui étoient dans un pitoyable état : mais de toutes les maladies vaporeuses, il n'en est aucune où le quinquina réussisse mieux que dans celles qui sont accompagnées de convulsions, & où l'on voit les femmes faire des efforts terribles & se frapper la poitrine. Il faut avouer néanmoins qu'il ne guérit pas aussi sûrement & aussi souvent ce mal que les fièvres intermittentes (1).

Quinquina est un grand fortifiant.

Mais, pour le dire en passant, quoique le quinquina soit si efficace pour la guérison des fièvres intermittentes, & d'un usage si universel, il y a néanmoins des gens qui le

Est méprisé de quelques-uns.

---

fortifier & ranimer les membres engourdis & sans mouvement, pour guérir les douleurs, les contractions & les relâchements des parties, pour dessécher & cicatriser les vieux ulcères; dans ce cas-là on les fait un peu chauffer, & elles échauffent le corps, ouvrent les pores de la peau, & provoquent la sueur, sur-tout si le malade se met au lit en sortant du bain. *Nouv. expér. sur les eaux minér.*

(1) On ne sauroit assez recommander le quinquina dans cette maladie, & dans la plupart de celles où le sang est appauvri, les forces épuisées, & le ton des solides considérablement affoibli. Pour le rendre plus efficace en ce cas-là, on peut le joindre avec les remèdes hystériques & martiaux.

désapprouvent autant maintenant, parce qu'il guérit d'une manière si prompte & si sûre, qu'ils le désapprouvoient autrefois, parce qu'il étoit connu depuis peu. Tel est le sort des plus grands hommes, ainsi que des meilleurs remèdes : mais la joie ou la tristesse que nous ressentons du bonheur public, est comme une pierre de touche par laquelle nous pouvons nous connoître nous-mêmes, & juger si nous sommes gens de bien ou méchants.

Avantages de la diète lactée dans certains tempéraments.

115. Si les remèdes que nous avons proposés jusqu'ici ne conviennent pas, comme il arrive souvent dans les personnes maigres & d'un tempérament bilieux, alors on pourra recourir à la diète lactée. Une chose qui paroîtra d'abord surprenante, c'est que des femmes qui avoient été long temps tourmentées de vapeurs, & dont le mal avoit résisté à tous les remèdes les plus appropriés, ont recouvré la santé en vivant quelque temps de lait pour toute nourriture. Les vapeurs de ces femmes étoient principalement des coliques hystériques, qui n'étoient adoucies que par les narcotiques; & comme le fréquent usage de ces sortes de remèdes y avoit accoutumé la nature, la douleur revenoit dès que leur action avoit cessé.

Ce qu'il y a de plus particulier dans cette méthode, c'est que le lait n'étant qu'un aliment froid & foible, ne laisse pas de fortifier les esprits. Rien néanmoins n'est plus naturel; car comme le lait est un aliment très-simple, il se digère parfaitement & avec moins de difficulté que beaucoup d'autres nourritures; ce qui produit nécessairement un bon sang, & des esprits de même nature.

On remarquera encore que le désordre des esprits ne vient pas simplement de leur foiblesse considérée en elle-même, mais considérée par rapport à l'état du sang; car il peut se faire que les esprits d'un enfant soient assez forts à proportion de son sang, & ne le soient pas assez à proportion du sang d'un adulte. Or, quoique le lait fournisse une nourriture crue & légère, il ne laisse pas de produire un sang doux & balsamique; & si les esprits qui en proviennent sont seulement de même force, cela suffit. Il y a cependant des personnes qui ne peuvent soutenir les incommodités que cette diète apporte ordinairement les premiers jours; savoir, que le lait se caille dans leur estomac, & que d'ailleurs il ne les soutient pas suffisamment (1).

(1) Tant s'en faut que le lait soit un aliment crud & léger; il est au

116. Mais la meilleure chose que j'aie connue jusqu'à présent pour fortifier & animer le sang & les esprits, c'est d'aller à cheval presque tous les jours, & de faire par cette voiture des promenades un peu longues, & en grand air. Cet exercice, par les secousses redoublées qu'il cause aux poumons, & sur-tout aux viscères du bas-ventre, débarrasse le sang des humeurs excrémentitielles qui y séjournoient, donnent du ressort aux fibres, rétablit les fonctions des organes, ranime la chaleur naturelle, évacue par la transpiration ou autrement les sucs dégénérés, ou bien les rétablit dans leur premier état, dissipe les obstructions, ouvre tous les couloirs, & enfin par le mouvement continuel qu'il cause au sang, le renouvelle pour ainsi dire, & lui donne une vigueur toute extraordinaire.

Rien de meilleur pour se fortifier que d'aller à cheval.

Il est vrai que l'exercice du cheval convient moins aux femmes qui, étant accoutumées à une vie tranquille & sédentaire, pourroient en recevoir du dommage, sur-tout dans le commencement : mais il convient parfaitement aux hommes, & rien n'est si propre à leur rendre la santé (1). En voici un exemple.

117. Un Prélat d'Angleterre, homme d'un rare génie, d'un grand sens, & d'une érudition consommée, ayant épuisé ses forces par une application excessive à l'étude, tomba dans l'affection hypocondriaque, dont la longueur corrompit tous les levains du corps, & ruina toutes les digestions. Le malade prit à diverses fois des remèdes martiaux :

Exemple de cela.

---

contraire un remède & un aliment très-propre & très-salutaire pour les personnes foibles, pour les phthisiques & les goutteux, chez qui les digestions sont lésées, car il se digère facilement, & il nourrit beaucoup ; mais pour qu'il remplisse les vues qu'on se propose, il faut en prendre une certaine quantité, & le continuer un temps considérable.

Le lait de femme est le plus doux, le plus léger, & le plus conforme à notre nature. Les Auteurs rapportent des cures merveilleuses qu'il a opérées ; mais la difficulté est d'en avoir une quantité suffisante. Après le lait de femme, le meilleur est celui d'ânesse, ensuite celui de chèvre, puis celui de vache, que la plupart des Auteurs mettent au dernier rang. Les vertus extraordinaires du lait d'ânesse, la manière de le prendre avec le plus d'utilité, les cas où il convient, sont expliqués au long avec beaucop de netteté par le judicieux Hoffmann, dans une Dissertation sur ce sujet, intitulée *de mirabili lactis asinini in medendo usu*, à laquelle nous renvoyons le lecteur pour plus ample instruction.

(1) Voyez ci-devant *Sect.* 4. *Chap.* 7. *num.* 10.

il essaya presque toutes sortes d'eaux minérales, auxquelles on joignoit de fréquentes purgations : il eut recours aux antiscorbutiques de toute espèce, & à différentes sortes de poudres testacées, en vue d'adoucir son sang ; & tout cela sans aucun fruit. Epuisé par la maladie & par des remèdes continués durant plusieurs années, il fut enfin attaqué d'un dévoiement colliquatif, qui, dans la phthisie & dans les autres maladies chroniques, où toutes les digestions sont entièrement ruinées, est ordinairement l'avant-coureur de la mort.

Voilà où en étoit ce malade quand il me consulta : je jugeai d'abord qu'il n'y avoit plus moyen de lui faire de remèdes, après tous ceux qu'il avoit pris inutilement. Ainsi, je lui conseillai, par les raisons que j'ai rapportées ci-devant, d'entreprendre d'aller à cheval, en ne faisant au commencement que peu de chemin, & à proportion de sa foiblesse; d'augmenter chaque jour par degrés, jusqu'à ce qu'il parvînt à faire en un jour la valeur environ d'une médiocre journée, & de persister dans cet exercice jusqu'à ce que sa santé fût rétablie.

Or, si ce malade n'avoit été homme de grand sens & de grand esprit, jamais il n'auroit seulement voulu entreprendre un pareil exercice. Je voulus encore qu'il n'eût égard ni à la nourriture, ni à la boisson, ni à la température de l'air, mais qu'il usât de tout indifféremment & sans distinction, comme fait un voyageur.

Il se soumit entièrement à tout ce que j'ordonnai, & il s'en trouva bien. Chaque jour il faisoit un peu plus de chemin; & encouragé de plus en plus par le succès, il en vint jusqu'à faire dans un jour vingt milles, & même trente milles. Il continua ainsi durant plusieurs mois, pendant lesquels il fit, comme il me le raconta lui-même, plus de mille lieues; enfin, il recouvra une parfaite santé, & il acquit même assez de force & de vigueur.

Excellence de l'exercice du cheval dans la consomption.

118. L'exercice du cheval n'est pas moins utile à ceux qui ont la consomption, qu'aux hypocondriaques. Quelques-uns de mes parents qui étoient attaqués de cette maladie, ont été guéris, en continuant long-temps cet exercice, par mon conseil; car je savois certainement que tout autre remède, quelque précieux qu'il fût, & toute autre méthode ne leur auroit absolument servi de rien. Ce n'est pas seulement dans des consomptions légères, accompagnées de toux fréquente & d'amaigrissement, que l'exercice du cheval a réussi; mais encore dans des con-

ſomptions confirmées, accompagnées de ſueurs nocturnes, & même de ce dévoiement funeſte qui eſt ordinairement le dernier terme de la maladie, & l'avant-coureur de la mort.

En un mot, quelque meutriere que ſoit parmi nous la conſomption, & quelque raiſon que l'on ait de la regarder comme telle, puiſqu'en effet elle enlève preſque les deux tiers de ceux qui meurent de maladies chroniques, j'oſe aſſurer néanmoins que le mercure n'eſt pas plus efficace pour la guériſon de la vérole, ni le quinquina pour la guériſon des fièvres intermittentes, que l'exercice du cheval pour celle de la conſomption, pourvu que le malade faſſe ſuffiſamment de chemin, & qu'il ait ſoin que les draps de ſon lit ſoient bien ſecs.

Il faut cependant obſerver que les gens qui ſont ſur le déclin de l'âge, doivent continuer cet exercice beaucoup plus long-temps que les autres, comme je m'en ſuis aſſuré par un grand nombre d'expériences. Mais quoique l'exercice du cheval ſoit le plus utile à ceux qui ont la conſomption, les voyages en carroſſe n'ont pas laiſſé de produire quelquefois des effets merveilleux (1).

119. Pour revenir maintenant à mon principal ſujet, voilà quelle eſt la méthode générale de traiter les vapeurs hyſtériques, eu égard à la cauſe originaire, qui conſiſte dans une trop grande foibleſſe du ſang; méthode qui, par conſéquent, n'a lieu que hors le temps de l'accès ou paroxyſme. Ce qu'il faut faire dans l'accès hyſtérique.

Mais quand il ſurvient un paroxyſme, avec quelques-uns des ſymptômes rapportés ci-deſſus, ſi la violence du mal eſt telle, qu'on n'ait pas le temps de fortifier le ſang & les eſprits, il faut auſſitôt recourir aux remèdes hyſtériques, qui ont une odeur déſagréable, & qui par-là ſont

(1) L'exercice du cheval, ſuivant l'obſervation d'Hoffmann, eſt fort vanté par les plus grands Médecins, tant anciens que modernes, pour la guériſon de la conſomption & de la phthiſie; néanmoins dans le commencement de la maladie & dans les jeunes gens pléthoriques, il eſt nuiſible, parce qu'il cauſe de fréquents retours d'hémoptiſie. Il ne convient point du tout non plus lorſqu'on juge que le poumon eſt conſidérablement endommagé & abcédé, parce qu'un trop grand mouvement du corps, ſoit en allant à cheval, ſoit en carroſſe, peut aiſément cauſer à cette partie une inflammation mortelle. Mais dans la conſomption hypocondriaque ou atrophie, le cas eſt très-différent; car un exercice modéré & ſouvent réitéré y convient extrêmement. Voyez *Hoffmann. Oper. tom. 3. pag. 294.*

propres à rétablir les esprits dans leur direction ordinaire ; soit qu'on donne ces remèdes intérieurement, soit qu'on les approche du nez des malades, soit qu'on les applique extérieurement. Tel est l'assa-fœtida, le galbanum, le castoreum, l'esprit de sel ammoniac, & tout ce qui exhale une odeur fort puante & fort désagréable (1).

Remèdes fétides y conviennent.

120. En effet, toutes les drogues qui ont une mauvaise odeur, soit naturellement, soit par le travail de l'art, remplissent très-bien cette indication ; & je crois que l'esprit de corne de cerf, de sang humain, d'urine, & celui que fournissent les os & les autres parties animales, tirent leur principale vertu de l'odeur empyreumatique & fétide qu'ils contractent par la violence du feu, & qui leur est essentielle.

Il en est de même de la fumée que rendent les plumes, le cuir, & toutes les autres substances animales quand on les brûle. Cette fumée est toujours puante ; & si elle est produite par un feu violent, & qu'elle soit reçue dans des vaisseaux, elle se condense, & forme les liqueurs que l'on nomme *esprits volatils*. Comme ces esprits sont uniquement l'ouvrage du feu, ils ont des qualités qui n'étoient pas originairement dans les sujets d'où ils sont tirés. Au reste, ils ont tous les mêmes vertus, de quelque substance qu'on les tire, pourvu que ce soit une substance animale.

Laudanum est quelquefois nécessaire.

121. Si le paroxysme hystérique est accompagné d'une douleur violente en quelque partie que ce soit, ou d'un grand vomissement, ou d'une diarrhée, alors, outre les remèdes hystériques dont nous avons parlé, il faut encore avoir recours au laudanum, qui est seul véritablement capable de calmer ces symptômes.

En quel cas il faut saigner & purger avant l'usage du laudanum.

Mais quand il s'agit d'appaiser des douleurs qui excitent le vomissement, alors, à moins qu'elles ne soient presque insupportables, on doit bien se garder d'y employer le laudanum ou quelqu'autre narcotique, avant que d'avoir fait précéder les évacuations convenables.

Premièrement, parce qu'il y a quelquefois une si grande abondance de sang & d'humeurs, sur-tout dans les femmes d'un tempérament sanguin & robuste, que cela pourroit empêcher l'effet du plus puissant narcotique, quoique

(1) Il faut se souvenir ici de la précaution que nous avons recommandée ailleurs. Voyez *ci-devant*, *num.* 107.

ſouvent réitéré. Delà vient que dans ces cas-là il eſt néceſſaire de ſaigner du bras & de purger, avant que d'en venir à l'uſage du laudanum, dont une doſe médiocre fera alors ce que n'auroit pas fait auparavant une très-grande doſe.

Secondement, parce qu'une longue expérience m'a appris, que quand une malade s'eſt accoutumée à l'uſage du laudanum, ſans qu'on ait fait précéder les évacuations néceſſaires, elle ſe trouve enſuite obligée, à cauſe de la douleur qui revient dès que l'action du remède a ceſſé, de le réitérer chaque fois, & cela tous les jours pendant pluſieurs années, en augmentant peu à peu la doſe; de telle manière qu'elle ne ſauroit plus du tout ſe paſſer de laudanum, quoiqu'il corrompe les digeſtions, & affoibliſſe les fonctions naturelles. Je ne crois pas cependant qu'il nuiſe immédiatement au cerveau, ou aux nerfs, ou aux fonctions animales.

122. Je juge donc, & je le dis pour l'avoir expérimenté, que l'uſage des évacuants doit précéder celui des narcotiques. Par exemple, dans les femmes robuſtes, & dans celles où le ſang prédomine, il faut ſaigner & purger, ſurtout s'il y a long-temps qu'elles n'ont eu d'accès hyſtérique. Mais dans les femmes délicates, qui ſont d'un tempérament entièrement différent des premières, & qui ont été attaquées peu de temps auparavant d'un ſemblable paroxyſme, il ſuffira de nettoyer l'eſtomac, en leur faiſant avaler quelques pintes de petit-lait, qu'elles rendront par le vomiſſement, & de leur ordonner enſuite une bonne doſe de thériaque, ou d'orviétan, faiſant boire par deſſus quelques cuillerées d'une liqueur ſpiritueuſe & agréable, mêlée d'un peu de laudanum liquide.

En quel cas il faut d'abord donner le laudanum.

123. Si la malade avoit déjà vomi long-temps avant qu'on appellât le médecin, & qu'il y eut à craindre de la trop affoiblir, & de mettre les eſprits en fureur, ſi on tentoit de nouveau le vomiſſement par les émétiques; dans ce cas-là, il faudroit donner ſur le champ une doſe convenable de laudanum, & la réitérer autant de fois qu'il ſeroit néceſſaire, pour diſſiper entièrement le ſymptôme dont il s'agit.

Précautions néceſſaires en le donnant.

124. Il y a ici deux choſes principales à obſerver. La première, c'eſt que quand une fois on a commencé l'uſage du laudanum après les évacuations requiſes, il faut le continuer juſqu'à ce que le ſymptôme que l'on veut combattre ait tout-à-fait diſparu, ayant ſeulement la précaution

de mettre entre chaque prise du remède, autant d'intervalle qu'il est nécessaire, pour connoître ce qu'une prise a opéré avant que d'en donner une autre. Mais nous avons parlé de cela ailleurs.

La seconde chose à observer, c'est de s'abstenir absolument de toute évacuation pendant l'usage du laudanum, & de ne rien faire qui puisse émouvoir tant soit peu la malade. Le lavement le plus doux, comme celui de lait & de sucre, seroit capable de détruire tous les bons effets du narcotique, & de renouveller la douleur & le vomissement.

Sa nécessité dans les grands vomissements.

125. Quelque nécessaire que soit le laudanum dans les douleurs hystériques, il l'est encore davantage dans les grands vomissements. Il en faut alors une dose très-forte, & qui soit souvent réitérée, c'est-à-dire, après chaque vomissement, sans quoi le remède est rejetté par en haut, avant que d'avoir eu le temps d'opérer. La forme qui convient alors, est principalement la forme solide : ou si on donne le narcotique en forme liquide, le véhicule doit être en si petite quantité, qu'il ne puisse être rejetté.

On mettra, par exemple, quelques gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle un peu forte, ou de quelque autre semblable ; & on avertira la malade de se tranquilliser aussi-tôt après la prise, & surtout de tenir autant qu'elle pourra la tête immobile ; parce que le moindre mouvement de tête est capable, plus que toute autre chose, d'exciter le vomissement ; ce qui rendroit inutile la prise du remède.

Le symptôme étant surmonté, on continuera encore durant quelques jours soir & matin l'usage du narcotique, afin de prévenir la rechûte ; & on observera la même chose après qu'on aura appaisé par ce remède la douleur hystérique & la diarrhée.

Douleur & vomissement dans cette maladie trompent aisément les médecins.

126. Telle est la méthode de remédier à la douleur & au vomissement, qui sont des symptômes des vapeurs hystériques, & qui, ressemblant très-souvent à d'autres maladies, trompent plus aisément les médecins, que ne font tous les autres symptômes. Par exemple, dans cette sorte d'affection hystérique, qui ressemble à un paroxysme de colique néphrétique & dont nous avons donné la description, il y a une très-grande ressemblance entre ces deux maladies ; car elles attaquent toutes deux la même partie, & produisent toutes deux le vomissement. Néanmoins elles ont des causes entièrement différentes, & elles

doivent être traitées si différemment, que les remèdes qui sont salutaires dans l'une, sont pernicieux dans l'autre; & au contraire (1).

En effet, si la douleur & le vomissement sont occasionnés par une pierre ou par du gravier contenu dans les reins, rien ne convient mieux alors que de diminuer le volume du sang par de grandes & fréquentes saignées, & de donner beaucoup de lavements émollients & d'autres adoucissants internes, afin de relâcher & dilater les conduits par où la pierre doit sortir, ajoutant des remèdes diurétiques, & lithontriptiques.

Danger de se tromper dans la cause de ces symptômes,

Au contraire, si ces symptômes ne viennent pas d'une pierre, mais du désordre des esprits animaux qui se jettent en trop grande quantité sur les reins, il ne faut, dans ce cas-là, que des narcotiques, & le plus doux lavement est suspect après les premières évacuations. Or, si on suit une méthode opposée, dans quel danger ne met-on pas une pauvre malade, qui se trouve ainsi la victime de l'ignorance du médecin?

Et dans celle du symptôme qui ressemble à la colique bilieuse.

127. On peut dire la même chose de cette sorte d'affection hystérique qui ressemble à la colique bilieuse, ou à la passion iliaque, mais qui est d'une nature entièrement différente, & même contraire: car si on la confond avec la colique bilieuse, & qu'on la suppose venir d'une humeur âcre, que les artères mésentériques ont déposée dans les viscères, erreur dans laquelle la douleur insupportable, & la couleur verte des matières que l'on rend, soit par en haut, soit par en bas, jettent facilement un médecin peu attentif, & peu accoutumé à réfléchir: dans ce cas-là, il n'est rien de plus naturel que de travailler à adoucir l'acrimonie des humeurs par l'usage des remèdes rafraîchissants & incrassants, & d'employer les lavements & les purgatifs fréquents, pour débarrasser les viscères des humeurs nuisibles, & sur-tout de mettre en usage le mercure doux & les préparations de scammonée, afin d'évacuer plus à fond la matière morbifique.

Mais quel sera le sort des malades, & quel danger ne courront-ils pas par cette méthode, si la maladie que l'on traite de colique bilieuse se trouve réellement une simple affection hystérique ou hypocondriaque? car l'expérience fait voir, que dans ce cas-là, après avoir évacué par les remèdes généraux les humeurs corrompues qui ont été pro-

(1) Voyez ci-dessus *sect.* 4, *chap.* 7, *num.* 13.

duites par le désordre des esprits, & qui pourroient empêcher l'effet des narcotiques, il ne reste plus qu'à tranquilliser les esprits, jusqu'à ce que les symptômes aient cessé; & quand ils ont cessé, on doit ordonner les martiaux, ou d'autres remèdes propres à détruire radicalement le mal, en ranimant & fortifiant le sang.

Je ne rapporterai pas ici les malheurs terribles que je sais être arrivés à quantité de femmes, parce qu'on avoit pris des coliques hystériques pour des coliques bilieuses: je dirai seulement, que les fréquentes évacuations, qui sont absolument nécessaires dans la colique bilieuse, loin d'appaiser la douleur & le vomissement qui accompagnent la colique hystérique, ne font au contraire que les augmenter, d'autant qu'ils augmentent le déréglement des esprits, qui est la véritable cause de ces deux symptômes. Enfin, le mal après avoir duré plusieurs mois, attaque tout à coup le cerveau, & aboutit à des convulsions qui enlèvent en peu de temps la malade, sur-tout lorsqu'après d'autres évacuations souvent réitérées, on s'est avisé de donner l'émétique, sous prétexte que les matières que la personne rendoit par le vomissement, étoient d'une couleur verte (1).

En un mot, l'observation m'a appris qu'il est de la dernière conséquence de bien distinguer les symptômes qui sont ordinaires aux femmes hystériques, & de ne pas les attribuer à d'autres maladies avec lesquelles ils ont souvent de la ressemblance.

Affection hystérique est quelquefois mortelle, à cause des symptômes qui s'y joignent.

128. Outre les méprises dont nous venons de parler, & qui exposent les femmes hystériques à un danger évident, il arrive encore à plusieurs femmes d'être attaquées de vapeurs par une autre cause: & quoique ces vapeurs ne soient pas mortelles de leur nature, elles ne laissent pas de le devenir, à raison des accidents terribles qui en sont la suite, & qui enlèvent un assez grand nombre de femmes.

Suppression des vuidanges, d'où provient.

Par exemple, une femme d'un tempérament foible & délicat vient à accoucher; tout se passe heureusement, & le mieux du monde; la sage-femme, soit par ignorance, soit par vanité, & pour faire voir qu'elle s'est bien acquittée de son devoir, conseille à la malade de se lever peu de jours après ses couches, & de demeurer quelque temps hors du lit. Celle-ci obéit. Mais dès le premier mou-

(1) Voyez ci-dessus *sect.* 4, *chap.* 7, *num.* 168.

vement

vement qu'elle se donne, elle est attaquée d'une affection hystérique qui diminue d'abord les vidanges, & ensuite les arrête entièrement.

Cette suppression prématurée est suivie d'un grand nombre de symptômes qui tuent bientôt la malade, à moins que le Médecin ne soit très-diligent & très-habile. Car quelquefois les vapeurs occasionnent un transport qui, devenant chaque jour plus violent, cause des convulsions, & ensuite la mort; ou si la femme en réchappe, il lui reste un affoiblissement d'esprit qui dure quelquefois jusqu'à la fin de ses jours. D'autres fois après la suppression des vidanges il survient une fièvre qui prend le caractère des fièvres épidémiques de ce temps-là, ou qui dépend uniquement de la première maladie. Les vapeurs hystériques qui ont produit la suppression des vidanges, redoublent alors leur violence.

Danger de se lever trop tôt après l'accouchement.

129. J'ai fait réflexion, il y a déja long-temps, que de dix femmes qui meurent en couche, à peine y en a-t-il une qui périsse faute d'avoir eu les forces nécessaires pour se délivrer, ou par les douleurs qui accompagnent un accouchement laborieux. Mais la principale cause de leur mort, c'est qu'elles se sont levées trop tôt, & que le mouvement qu'elles se sont donné, a occasionné des paroxysmes hystériques, qui ont produit une suppression de vidanges, laquelle a été suivie de symptômes mortels.

Femmes délicates ne doivent pas se lever avant le dixième jour.

Voilà pourquoi je conseille toujours aux femmes en couche, qui sont d'un tempérament foible, & qui veulent m'écouter, de garder le lit au moins jusqu'au dixième jour, sur-tout si elles ont déja eu auparavant des vapeurs hystériques: car, outre que le repos les garantit de ces vapeurs, la chaleur continuelle du lit répare encore les esprits qui ont été affoiblis & épuisés, tant par les douleurs de l'accouchement, que par les évacuations qui l'accompagnent: outre qu'elle aide la nature & lui sert à digérer & à évacuer toutes les crudités qui se sont accumulées pendant le temps de la grossesse.

Manière de traiter la suppression des vidanges.

130. Si donc une femme, pour s'être levée trop tôt après ses couches, vient à être attaquée de quelques-uns des symptômes dont nous parlons, les vues que l'on doit avoir en ce cas-là, sont d'appaiser le trouble des esprits, & de rétablir l'écoulement des vidanges, dont la suppression est la cause prochaine & immédiate de ces dangereux symptômes. Il ne faut pas néanmoins suivre trop

opiniâtrément cette méthode ; mais après avoir employé pendant quelque temps les remèdes qui ont ordinairement du succès en pareil cas, il faut les abandonner s'ils ne réussissent pas : car les remèdes violents ne conviennent point ici, & on ne doit pas même continuer l'usage de ceux qui sont doux, parce que les accouchées sont alors dans un grand abattement, & un grand épuisement de forces.

Par exemple, dès qu'on est assuré de la suppression des vidanges, il faut aussitôt faire mettre la malade au lit, lui appliquer sur le nombril un emplâtre hystérique, & lui ordonner l'électuaire suivant.

Electuaire apéritif.

Prenez *des conserves d'absynthe romaine & de rue, de chacune une once ; des trochisques de myrrhe, deux gros ; castoreum, safran, sel volatil ammoniac & de l'assa-fœtida, de chacun demi-gros ; syrop des cinq racines, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont la malade prendra de trois heures en trois heures la grosseur d'une bonne noix muscade, & elle boira par dessus chaque prise quatre à cinq cuillerées du julep suivant.*

Julep hystérique.

Prenez *des eaux de rue & de bryone composées, de chacune trois onces ; de sucre candi, ce qu'il en faut. Mêlez cela ensemble pour un julep.*

Laudanum, quand doit être donné dans ce cas-là.

Ces remèdes étant donnés aussitôt qu'on s'apperçoit de la suppression des vidanges, ils les rappelleront le plus souvent. Mais si on donne toute la quantité que nous avons marquée, sans que les vidanges reparoissent, il faut dans ce cas-là tenter au moins une fois l'usage du laudanum : car, quoique le laudanum arrête de sa nature les évacuations, néanmoins comme il tranquillise les esprits, dont le désordre a été cause de la suppression, il peut, par cette raison, être quelquefois très-utile, & rappeler l'écoulement des vidanges, lorsque les emménagogues ne font rien.

La meilleure manière d'employer alors les narcotiques, est de les marier avec les hystériques & les emménagogues. Par exemple, on mêlera vingt-quatre gouttes de laudanum liquide dans une certaine quantité d'eau de bryone composée; ou bien un grain & demi de laudanum en forme solide avec douze grains d'assa-fœtida, dont on formera deux pilules.

131. Si, après avoir donné une fois ce remède, les vidanges ne reviennent pas, il ne faut en aucune façon le réitérer comme on fait, & comme on doit le faire en d'autres occasions; car si on le réitéroit, il supprimeroit de telle sorte l'écoulement, qu'on ne pourroit ensuite le rappeler par aucun moyen. Mais si, après avoir attendu quelque temps, on ne voit aucun effet du laudanum, il faudra revenir aux emménagogues joints aux hystériques, encore faudra-t-il les employer légérement, & donner ensuite un lavement avec le lait & le sucre. Je dis un lavement, de même que j'ai dit une prise de laudanum, parce que, si un seul lavement ne rappelle pas les vidanges, on ne doit rien espérer de plusieurs. Un seul sollicite doucement les humeurs, & par-là il peut exciter l'écoulement; mais plusieurs le détournent ailleurs (1). Ne doit pas être réitéré.

132. Si les emménagogues employés légérement ne réussissent pas, le parti que doit prendre alors un Médecin prudent, c'est de ne rien faire du tout & de gagner du temps, parce que chaque jour donne plus d'espérance de guérison; & si la malade passe le vingtième jour, elle n'a presque plus rien à craindre; car alors étant un peu soulagée, & ayant repris des forces, elle se trouvera en état de soutenir les remèdes qui seront nécessaires pour dissiper les accidents qu'a produits la suppression des vidanges; au Il faut temporiser.

---

(1) Comme les vidanges peuvent être supprimées par différentes causes, il faut toujours avoir égard à celle qui produit cet accident: ainsi après un accouchement difficile, qui a été accompagné de grandes douleurs, lesquelles ont occasionné de violentes contractions spasmodiques des solides, & un mouvement tumultuaire des fluides, en conséquence de quoi les vidanges cessent de couler, l'indication curative est d'appaiser ce tumulte, de quoi on peut venir à bout par la saignée, si on la juge nécessaire, par les lavements, les anodins, un régime rafraîchissant, & par l'usage des diaphorétiques doux & des boissons légères & délayantes, & en tenant la malade tranquille.

Mais si les vidanges sont supprimées pour avoir eu froid, ou par une transpiration arrêtée, ou par un chagrin, ou une crainte, ou par quelqu'autre cause semblable, il faut que la malade garde le lit, qu'elle use d'un régime chaud & propre à faire transpirer, qu'elle prenne toutes ses boissons chaudes, qu'elle avale de temps en temps quelques cuillerées d'un cordial convenable ou de vin chaud, qu'elle vive de gelées, de panades, de bouillons, &c. & lui donner aussi en même temps des remèdes hystériques, comme myrrhe, borax, safran, blanc de baleine, sel volatil de succin, racine de valériane sauvage, esprits volatils, & semblables.

lieu que si on s'obstinoit à donner des remèdes ; après que les premiers ont été inutiles, on ne feroit peut-être qu'augmenter la maladie & le désordre des esprits, qui est la cause primordiale ; & c'est à quoi il faut bien faire attention.

Preuve par un exemple.

133. Il n'y a pas long-temps qu'une dame, également distinguée par sa vertu & par sa naissance, me fit appeler pour la traiter. Elle avoit été attaquée de vapeurs hystériques, parce qu'elle s'étoit levée très-peu de temps après avoir accouché, & ses vidanges étoient entièrement supprimées. Je tâchai de les faire revenir en me servant des remèdes dont j'ai parlé ci-dessus ; mais je n'y réussis pas ; les vapeurs étoient si violentes, qu'elles résistoient à tous les remèdes.

Voyant donc que le moyen de sauver la malade, étoit de ne rien faire du tout, je crus devoir abandonner à la nature & au temps le soin de la guérison. Cela réussit à merveille jusqu'au quatorzième jour ; car visitant chaque jour la malade, je ne la trouvai jamais plus mal que le jour d'auparavant. Mais au bout de ce temps-là, des femmes qui étoient auprès d'elle, & que j'avois eu bien de la peine jusqu'alors d'empêcher de lui nuire, en voulant lui rendre service, persuadèrent au mari de la faire saigner incessamment du pied. Elle fut saignée ; & ce qui en arriva, c'est que les paroxysmes hystériques devinrent si violents, qu'au bout de quelques heures il survint des spasmes qui furent bientôt suivis de la mort.

Conduite de l'Auteur quand il n'est pas sûr de sa méthode.

134. Pour moi, je pense non-seulement que dans les maladies des femmes accouchées, mais encore dans toutes les maladies aiguës, lorsque je ne suis pas assuré de pouvoir les guérir par mes remèdes, le meilleur parti que j'ai à prendre, si je veux remplir les devoirs d'un honnête homme & d'un bon Médecin, c'est de ne rien faire du tout, pourvû qu'en visitant le malade je ne le trouve pas plus mal que le jour d'auparavant, & que je puisse conjecturer raisonnablement qu'il ne sera pas plus mal le lendemain. Au lieu que si en traitant ce malade j'emploie une méthode dont je ne connoisse pas sûrement l'efficacité, il risquera autant du côté des remèdes que je hasarderai, que du côté de la maladie même ; & le danger, au lieu de simple qu'il étoit, deviendra double, & la guérison par conséquent plus difficile.

Il est vrai que dans le temps dont je parle, je ne vois

aucun ſigne manifeſte d'une guériſon ſeulement commencée ; mais cependant, je ſuis très-aſſuré qu'une maladie aiguë ne ſauroit toujours durer : ainſi, à meſure que le temps ſe paſſe, le danger diminue, ou du moins le médecin trouve l'occaſion d'employer des remèdes plus à propos, & avec plus de ſuccès qu'il n'auroit fait auparavant.

Ce que j'avance ici regarde principalement les maladies des femmes accouchées, où la moindre mépriſe peut avoir des ſuites funeſtes, & où l'on eſt ſi peu maître de gouverner une évacuation naturelle, dont la ſuppreſſion produit les accidents terribles que nous avons rapportés ci-devant.

135. Les vapeurs hyſtériques ne viennent pas toujours d'une foibleſſe naturelle des eſprits animaux ; elles viennent encore très-ſouvent d'une cauſe accidentelle, ſavoir, d'un flux immodéré des vidanges, ou des règles. Le flux immodéré des vidanges arrive principalement les premiers jours après un accouchement laborieux, & il eſt ſuivi d'un grand nombre de ſymptômes hyſtériques ; mais, pour l'ordinaire il ne dure pas long-temps, & on le guérit ſans peine en ordonnant un régime de vivre un peu incraſſant, auquel on pourra ajouter la potion ſuivante (1). Vapeurs hyſtériques viennent ſouvent du flux immodéré des vidanges & des règles.

Prenez *de l'eau de plantain & du vin rouge, de chacun une livre : faites-les bouillir enſemble juſqu'à la conſomption du tiers, & adouciſſez-les enſuite avec ſuffiſante quantité de ſucre fin. Quand cette boiſſon ſera refroidie, la malade en prendra un demi-ſeptier deux ou trois fois par jour.* Potion aſtringente.

Elle uſera de temps en temps de quelque julep hyſtérique doux, & elle approchera ſouvent de ſon nez le nouet ſuivant :

---

(1) L'auteur, dans le texte latin, appelle, je ne ſais pourquoi, les vidanges *des règles qui coulent pendant les couches* ; car les règles ne viennent jamais dans ce temps-là. Le flux immodéré des vidanges ſe guérit en tenant la malade un peu fraîchement, par la ſaignée, ſi les forces le permettent, par les calmants & les narcotiques, par l'uſage intérieur & extérieur des aſtringents, & ſpécialement en appliquant ſur le ventre & les lombes des linges trempés dans le vinaigre. La teinture ſtyptique d'Helvétius convient encore extrêmement dans ce cas-là.

Nouet fétide. Prenez *galbanum & de l'assa-fœtida, de chacun deux gros; castoreum, un gros & demi; sel volatil de succin, un demi-gros : mêlez tout cela ensemble pour un nouet.*

Ou bien :

Prenez *deux gros d'esprit de sel ammoniac que la malade flairera souvent.*

Traitement du flux immodéré des règles. 136. Quant au flux immodéré des règles, quoique les femmes y soient sujettes en tout temps, elles en sont néanmoins beaucoup plus souvent attaquées peu de temps avant que les règles cessent entièrement d'elles-mêmes, c'est-à-dire, vers l'âge de quarante-cinq ans, lorsqu'elles les ont eues de bonne heure, & vers l'âge de cinquante, lorsqu'elles les ont eues plus tard. La grande quantité de sang que les femmes perdent alors, leur cause des vapeurs presque continuelles.

Les remèdes hystériques, tant internes qu'externes, conviennent dans ce cas-là, pourvu qu'on les emploie légèrement, & seulement les plus doux, crainte d'augmenter la perte. Mais l'essentiel de la curation consiste à arrêter l'écoulement, & en voici la manière.

Détail des remèdes. 137. On tirera huit onces de sang au bras; le lendemain, on donnera une potion purgative ordinaire, qui sera réitérée deux autres fois, en laissant un jour d'intervalle entre chaque médecine; & durant le cours de la maladie, on fera prendre tous les soirs une once de syrop diacode. On prescrira aussi l'électuaire suivant.

Electuaire astringent. Prenez *conserve de roses sèches, deux onces; trochisques de terre de Lemnos, une dragme & demie; écorce de grenade, & corail rouge préparé, de chacun deux scrupules; pierre hématite, sang de dragon & bol d'Arménie, de chacun un scrupule; syrop de corail simple, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont la malade prendra gros comme une bonne noix muscade, le matin & à cinq heures après midi, buvant par dessus chaque prise six cuillerées du julep qui suit.*

Julep astringent. Prenez *des eaux de bourgeons de chêne & de plantain, de chacune trois onces; eau de canelle orgée, & syrop de roses sèches, de chacun une once; esprit de vitriol, autant qu'il en faut pour donner au julep une agréable acidité.*

Prenez *feuilles de plantain & d'ortie, quantité suffisante: pilez-les dans un mortier de marbre, & exprimez-en le suc que vous clarifierez ensuite; & quand il sera froid, on en donnera à la malade six cuillerées trois ou quatre fois par jour.* Sucs incrassants.

Après la première purgation, on appliquera sur la région des reins l'emplâtre suivant: Emplâtre fortifiant.

Prenez *du diapalme & de l'emplâtre pour la hernie, de chaque partie égale: mêlez-les ensemble & les étendez sur de la peau.*

138. Il faut ordonner un régime rafraîchissant & incrassant, si ce n'est que la malade pourra prendre une fois ou deux par jour un petit verre de vin clairet; & quoique ce vin ne convienne pas tout à fait, en ce qu'il met aisément le sang en mouvement, on peut néanmoins l'accorder pour soutenir les forces. Le régime.

Cette méthode que nous recommandons dans le flux immodéré des règles, n'est pas moins utile pour prévenir les fausses couches dans les femmes qui en sont menacées. Il faudra seulement, dans ce dernier cas, s'abstenir des purgatifs & des sucs de plantes (1).

139. Une autre cause de la passion hystérique, mais moins fréquente, c'est la chûte de la matrice qui survient après un accouchement laborieux, & qui produit quantité de symptômes hystériques. On la guérit promptement & facilement par le remède qui suit: Chûte de la matrice, autre cause de la passion hystérique.

Prenez *deux onces d'écorce de chêne; faites-les bouillir dans quatre livres d'eau de fontaine, qui seront réduites à deux. Ajoutez sur la fin, de l'écorce de grenade pilée, une once; des roses rouges, & des fleurs de grenade, de chacune deux poignées; & ensuite demi-livre de vin rouge. Ayant passé la liqueur, on s'en servira pour fomenter la partie malade avec un morceau de flanelle, le matin deux heures avant que la personne sorte du lit, & le soir après qu'elle est couchée, con-* Fomentation astringente.

---

(1) Une infusion de quinquina dans le vin rouge est un remède qui n'est pas à mépriser dans ce cas-là, & il sera bon d'employer sur la partie une fomentation astringente, comme celle qui est décrite au num. suivant. On recommande la décoction d'écorce d'orange, & l'expérience a fait voir que c'étoit un remède innocent & efficace.

tinuant ainsi jusqu'à ce que les symptômes aient entièrement cessé (1).

Conclusion. 140. Voilà, Monsieur, toutes les observations que j'ai faites jusqu'à présent sur l'histoire & le traitement de la passion hystérique. Il ne me reste qu'à vous prier d'excuser les fautes que je puis avoir commises dans la description de cette maladie, & de recevoir en bonne part cette petite dissertation, que j'ai composée exprès pour vous témoigner ma reconnoissance de l'approbation dont vous voulez bien honorer mes autres écrits. C'est un avantage qui m'arrive si rarement de la part des autres hommes, que j'en dois nécessairement conclure, ou que je n'ai rendu aucun service au genre-humain, ou que ces hommes généreux & sincères que la nature a remplis de reconnoissance, sont en bien petit nombre. Je ne laisserai pas néanmoins de continuer à rechercher & à perfectionner de tout mon pouvoir la méthode de traiter les maladies, & à instruire les praticiens qui ont moins d'expérience que moi, supposé qu'il y en ait de tels. Du reste, le public aura de moi telle opinion qu'il lui plaira : car, en examinant sérieusement & équitablement lequel vaut mieux, ou de rendre service aux hommes, ou d'en être loué, je trouve que le premier est préférable & très-satisfaisant pour un cœur noble & généreux ; au lieu que la réputation & les applaudissements populaires sont plus frivoles qu'une ombre, & plus vains qu'un songe. Que si les richesses que procure la célébrité du nom paroissent quelque chose de plus solide, que ceux qui les ont acquises en jouissent, je n'envie pas leur bonheur ; mais qu'ils se souviennent que les plus vils artisants amassent quelquefois, & laissent à leur postérité de plus grands biens, & néanmoins n'ont rien en cela de supérieur aux bêtes, lesquelles n'oublient rien pour se procurer à elles & à leurs familles les choses nécessaires. Car, si nous exceptons les bonnes actions qui viennent d'un choix libre & d'une disposition vertueuse, & dont les bêtes sont naturellement incapables, elles ne sont point inférieures à

---

(1) Il n'est point parlé ici de la situation que doit garder la malade, & qui si est nécessaire dans cette maladie, que souvent on ne peut la guérir sans cela. Ainsi la malade s'abstiendra de tout mouvement, se tiendra dans une situation horizontale, usera de cordiaux & de légers astringents, & observera un régime convenable.

ces gens-là, ni à tous les autres hommes qui n'ont pas en vue le bonheur public.

Je vous prie, Monſieur, de vouloir faire mes compliments à M. Kendrick, notre ſavant ami; c'eſt à lui que je dois l'avantage de connoître l'affection que vous avez pour moi. Je n'oublierai rien pour vous en marquer ma reconnoiſſance, étant avec tout le dévouement & l'attachement poſſible,

Monſieur, &c.

TH. SYDENHAM.

A Londres, ce 20 janvier 1681—2.

TRAITÉ

DE

LA GOUTTE.

Nature de la goutte est difficile à comprendre.

1. On ne manquera pas de croire qu'il est très-difficile, & même presque impossible de connoître la nature de la goutte, ou que j'ai bien peu d'esprit & de sagacité, puisque, malgré les observations que j'ai faites sur l'histoire & le traitement de cette maladie, je n'ai pu m'en guérir moi-même depuis trente-quatre ans que j'en suis affligé. Quoi qu'il en soit, je ne laisserai pas de rapporter ici de bonne foi tout ce que j'ai pu découvrir jusqu'à présent sur cette matière; je ne dissimulerai point les difficultés qui s'y rencontrent, & je m'assure que le temps confirmera & éclairera mes observations.

Quels sujets elle attaque principalement.

1. La goutte attaque le plus souvent les vieillards qui, après avoir passé la plus grande partie de leur vie dans la mollesse, les plaisirs & la bonne chère, dans les excès de vin & d'autres liqueurs spiritueuses, étant ensuite appesantis par l'âge, ont abandonné entièrement les exercices du corps auxquels ils étoient accoutumés dès leur jeunesse. Outre cela, ceux qui sont sujets à la goutte, ont la tête grosse, sont ordinairement d'une corpulence pleine, molle & humide, mais d'une constitution forte & robuste, & ont de très-bons principes de vie.

Ce qui dispose à la goutte.

3. On ne laisse pas néanmoins de voir quelquefois, mais plus rarement, des personnes maigres & décharnées, sujettes à la goutte, & même des jeunes gens; savoir, ceux qui ont hérité cette maladie de leur père, ou ceux qui, sans l'avoir d'origine, se sont livrés de bonne heure & avec excès aux plaisirs de l'amour, ou qui ont tout à fait renoncé à leurs exercices ordinaires, & ont été avec cela de grands mangeurs, & après avoir usé immodérément des liqueurs spiritueuses, sont ensuite passés tout d'un coup à

l'usage des boissons légères & rafraîchissantes (1).

4. Lorsque la goutte survient pour la première fois dans la vieillesse, elle n'a jamais de périodes si réglés, & n'est jamais si violente, que lorsqu'elle attaque dans la jeunesse. La raison de cela, c'est que la mort arrive d'ordinaire avant que la maladie ait eu le temps de parvenir à son plus haut degré ; & que la chaleur naturelle & la vigueur du corps étant diminuées à cet âge, la matière morbifique ne sauroit être poussée si fortement & si régulièrement aux articulations.

Elle est différente suivant les différents sujets.

Quand la goutte attaque de meilleure heure, elle est d'abord vague & peu douloureuse, ne dure pas long-temps, cesse & revient sans aucune règle, & sans garder de période certain ; mais insensiblement elle se fixe & prend un type régulier, tant par rapport à la saison de l'année où elle arrive, que par rapport à la durée de l'accès ; & alors elle se fait sentir avec beaucoup plus de violence qu'au commencement.

5. Je parlerai d'abord de la goutte régulière ; ensuite de l'irrégulière, c'est-à-dire, de celle que des remèdes employés mal à propos ont fait remonter, ou qui, à raison de la trop grande foiblesse du sujet, n'a pu produire les véritables symptômes de la maladie.

Commencement & progrès de la goutte régulière.

La goutte régulière arrive soudainement à la fin de janvier, ou au commencement de février, sans presque aucun avant-coureur, si ce n'est que le malade, quelques semaines auparavant, a été incommodé de crudités d'estomac ou d'indigestion, & qu'il s'est trouvé pesant, & gonflé comme par des vents. Cette enflure & cette pesanteur augmentent de jour en jour, jusqu'à l'arrivée de l'accès qui est précédé de quelques jours par un engourdissement. En même temps le malade sent comme des vents qui descendent le long des muscles des cuisses, avec une espèce de crampe.

La veille de l'accès, le malade a un appétit plus grand

(1) Un changement subit d'une extrémité à l'autre ne sauroit manquer d'affoiblir beaucoup le tempérament dans la plupart des sujets, & peut aisément leur causer la goutte, ou d'autres maladies chroniques, suivant qu'ils y ont plus de disposition ; de cette manière il fera un plus grand mal que celui qu'on vouloit prévenir. Ainsi, quand on veut changer sa manière de vivre, il faut toujours avoir soin de prendre conseil, & que ce changement se fasse par degrés, & peu à peu,

que de coutume, & qui n'eſt pas naturel. Se portant bien en apparence, il ſe met au lit & s'endort; mais, vers les deux heures après minuit, il eſt réveillé par une douleur qui ſe fait ſentir d'ordinaire au gros doigt du pied, & quelquefois auſſi au talon, au gras de jambe, ou à la cheville du pied. Cette douleur reſſemble à celle qui accompagne la diſlocation des os de ces parties, avec un ſentiment, comme d'une eau qui ne ſeroit pas tout à fait froide, répandue ſur les membranes de la partie affectée; & bientôt après, il ſurvient un froid, un tremblement & une fièvre légère.

La douleur qui d'abord eſt ſupportable, devient par degrés plus fâcheuſe, & à meſure qu'elle augmente, le froid & le tremblement diminuent : cela dure ainſi tout le jour, juſqu'à ce qu'enfin vers le ſoir la douleur parvient à ſon plus haut point, s'accommodant aux différents os du tarſe & du métatarſe, dont elle attaque les ligaments. Cette douleur reſſemble tantôt à une tenſion violente, ou à un déchirement des ligaments, tantôt à celle que cauſe la morſure d'un chien, & quelquefois à celle qui eſt produite par une violente compreſſion. De plus, la partie affligée reſſent une douleur ſi vive, qu'elle ne peut ſeulement ſupporter le poids de la couverture, ni qu'on marche un peu fortement dans la chambre. Le malade s'agite continuellement, & fait mille efforts pour donner une autre ſituation, tant à tout ſon corps, qu'à la partie affectée.

Mais c'eſt inutilement qu'il cherche à appaiſer la douleur; elle ne ceſſe que vers les deux ou trois heures du matin, après que l'accès a duré l'eſpace d'un jour & d'une nuit. Alors l'humeur peccante étant un peu digérée & diſſipée, le malade ſe trouve ſoulagé tout à coup : ſoulagement qu'il attribue mal à propos à la ſituation où il a mis en dernier lieu la partie ſouffrante. Il lui prend enſuite une douce moiteur, & il ſe laiſſe aller au ſommeil.

A ſon réveil, la douleur eſt encore fort diminuée, & il apperçoit la partie malade nouvellement tuméfiée, au lieu qu'auparavant on n'y voyoit qu'un gonflement conſidérable des veines, comme il eſt ordinaire dans toutes les attaques de goutte. Le lendemain, & même pendant deux ou trois jours, lorſque la matière morbifique eſt abondante, il reſte un peu de douleur qui augmente ſur le ſoir, & diminue dès le grand matin.

Peu de jours après, l'autre pied ſe trouve attaqué d'une douleur toute ſemblable, & avec les mêmes ſymptômes;

& quand elle eſt fort violente, il ne reſte plus ni douleur, ni foibleſſe au pied qui a ſouffert le premier, & il ſe trouve dans le même état que s'il n'avoit jamais ſouffert. Quelquefois néanmoins la matière peccante eſt ſi abondante, que, ne pouvant ſe décharger toute entière ſur l'un des pieds, elle ſe fait ſentir en même temps & avec la même violence dans tous les deux, dès les premiers jours de la maladie; mais, pour l'ordinaire, elle n'attaque les deux pieds que ſucceſſivement.

Après que les deux pieds ont été ainſi maltraités, les accès qui ſuivent ſont ſans règle, tant pour leur commencement que pour leur durée, à l'exception que la douleur augmente toujours le ſoir & diminue le matin. Tous ces petits accès compoſent l'accès entier de la goutte, qui eſt plus long ou plus court, ſuivant l'âge du malade. Car il ne faut pas croire qu'un homme qui a été tourmenté de la goutte pendant deux ou trois mois, n'ait eu qu'un ſeul & même accès; il a eu une ſuite & un enchaînement de pluſieurs petits accès, dont le dernier a toujours été plus doux & plus court que le précédent, jusqu'à ce qu'enfin la matière morbifique étant tout à fait détruite, le malade recouvre ſa première ſanté.

Dans les ſujets vigoureux & dans ceux que la goutte attaque plus rarement, l'accès ne dure ſouvent que quatorze jours. Dans les vieillards & dans ceux qui ont été ſouvent attaqués, il dure juſqu'à deux mois. Enfin, dans ceux qui ont déja été affoiblis par la longueur de la maladie, il dure encore davantage, & on n'en eſt quitte que lorſque l'été eſt déja avancé.

Durant les quatorze premiers jours, l'urine eſt fort colorée, & laiſſe, après qu'elle eſt repoſée, un ſédiment rouge & plein de petits ſables. Le malade ne rend le plus ſouvent en urinant que la troiſième partie de ſa boiſſon, &, pendant ce temps-là, le ventre eſt ſerré. La perte d'appétit, un froid de tout le corps vers le ſoir, une peſanteur & une ſenſation douloureuſe, même dans les parties qui ne ſont point attaquées, accompagnent l'accès pendant toute ſa durée.

Lorſque l'accès finit, il ſurvient au pied malade une démangeaiſon inſupportable, ſur-tout entre les orteils, d'où il ſe détache une matière ſemblable à du ſon; & il tombe des écailles de la peau des pieds, comme il arrive à ceux qui ont été empoiſonnés. La maladie étant terminée, les forces & l'appétit reviennent plus ou moins vîte, à pro-

portion que l'accès a été plus ou moins violent; & il en est de même de l'accès suivant, c'est-à-dire, que si le dernier a été fort cruel, le suivant ne paroîtra précisément qu'au bout d'une année (1).

Symptômes de la goutte irrégulière.

6. Tels sont les véritables symptômes de la goutte régulière; mais quand cette maladie n'est pas traitée méthodiquement, ou qu'elle a duré long-temps, & s'est, pour ainsi dire, naturalisée dans le corps, ou lorsque la nature n'est pas en état d'expulser, comme il faut, la matière peccante, les symptômes sont bien différents de ceux que nous venons de décrire.

Les pieds sont le siége propre de la matière peccante, & quand elle se porte ailleurs, c'est une marque sûre que l'on a employé une mauvaise méthode pour la curation, ou que la force du corps a diminué peu à peu. Or, la douleur qui, dans la goutte régulière, n'occupoit que les pieds, occupe dans l'irrégulière, les mains, les poignets, les coudes & d'autres endroits, & s'y fait sentir vivement. Quelquefois, après avoir tourmenté un ou plusieurs doigts, elle les tord & les rend semblables à une botte de panais, les prive peu à peu de leurs mouvements, & forme autour de leurs ligaments des concrétions tophacées qui détruisent la peau & l'épiderme des articulations, & ressemblent à de la craie ou à des yeux d'écrevisses, qu'on peut tirer avec la pointe d'une épingle.

Quelquefois la matière morbifique se jette sur les coudes, & y forme une tumeur blanchâtre, qui est presque de la grosseur d'un œuf, & qui peu à peu s'enflamme & devient rouge. D'autres fois, elle occupe la cuisse, & fait sentir comme un poids qui y seroit suspendu, sans causer pourtant de douleur considérable : de-là passant au genou, elle l'afflige davantage & empêche son mouvement, ensorte que le malade est comme cloué dans son lit, sans pouvoir bouger de sa place.

---

(1) Cette description de la goutte régulière est la plus exacte qu'on ait jamais donnée, & qu'on puisse donner. On voit bien qu'elle est copiée d'après nature, & il n'est point de goutteux qui ne se reconnoisse dans ce fidèle tableau. L'exactitude de notre Auteur dans la description des maladies, mérite d'être proposée à tous ceux qui voudront écrire sur la Médecine, comme un modèle vraiment digne d'être imité. Le célèbre Hoffmann a inséré tout au long cette histoire de la goutte dans son discours sur cette maladie, ne croyant pas pouvoir en donner une meilleure.

Quand il s'agit de le remuer, ſoit à raiſon du mal-aiſe qu'il ſent par-tout le corps, & qui eſt ſi ordinaire dans cette maladie, ſoit pour quelque beſoin naturel, ſi on n'apporte pas toute l'attention poſſible à le manier délicatement, on lui cauſe une douleur qui ſeroit inſupportable, ſi elle duroit quelque temps. Cette attention & cette délicateſſe qu'il faut avoir en remuant le malade, n'eſt pas une des moindres incommodités de la goutte; car les douleurs violentes ne durent pas pendant tout le temps de l'accès, lorſqu'on a le ſoin de tenir la partie affligée dans un parfait repos.

7. La goutte qui auparavant ne commençoit d'ordinaire que ſur la fin de l'hiver, & ſe terminoit au bout de deux ou trois mois, dure enſuite pendant toute l'année, excepté deux ou trois mois en été. Et, comme l'accès entier eſt alors plus long qu'auparavant, chacun des petits accès qui le compoſent, l'eſt auſſi davantage; car, au lieu qu'auparavant, chacun ne duroit qu'un jour ou deux, préſentement il dure juſqu'à quatorze jours, en quelque endroit qu'il ſe fixe, ſur-tout s'il occupe les pieds ou les genoux. De plus, dès le premier ou le ſecond jour de l'accès, le malade, outre la douleur, ſent un certain mal-aiſe & perd entièrement l'appétit.

Elle dure la plus grande partie de l'année.

8. Avant que la goutte fût à ce point de violence, le malade avoit de longs intervalles entre les attaques, & alors il jouiſſoit d'une parfaite ſanté, & faiſoit bien toutes ſes fonctions; mais dans le temps dont je parle, il a les membres preſque entièrement retirés & empêchés, & quoiqu'il puiſſe ſe tenir debout, & même marcher un peu, il ne le fait néanmoins qu'avec beaucoup de peine & en boitant, enſorte qu'il ne ſemble preſque pas ſe remuer du tout: & s'il s'obſtine à vouloir marcher au-delà de ſes forces, afin de ſe dégourdir & d'éloigner la goutte, il riſque d'attirer ſur les viſcères la matière peccante, qui, durant tout cet intervalle, n'a jamais été entièrement diſſipée, & qui n'a pas la même liberté de ſe jetter ſur les pieds; quoique, dans ce temps-là même, les pieds ne ſoient pas tout à fait exempts de douleur, & qu'ils ſouffrent toujours plus ou moins.

Intervalles ſont plus courts & accompagnés d'une grande foibleſſe.

9. Le malade eſt encore affligé de pluſieurs autres ſymptômes, comme de douleurs aux veines hémorrhoïdales, de rapports nidoreux & puants, toutes les fois qu'il a mangé quelque choſe d'indigeſte, ou qu'il a pris ſeulement la même quantité de nourriture qui convient à un homme en

Autres ſymptômes.

fanté. Il manque d'appétit, tout fon corps eft foible & languiffant. L'urine, qui auparavant étoit fort colorée & en petite quantité, fur-tout pendant les accès, eft alors très-abondante & de la couleur de celle que l'on rend dans le diabètes. Le malade reffent au dos & en d'autres endroits, une démangeaifon très-incommode, fur-tout vers l'heure du fommeil. Enfin, fa vie n'eft qu'une fuite continuelle de maux & de douleurs, fans qu'il jouiffe d'aucune des douceurs de la vie.

10. Un autre fymptôme de la goutte irrégulière invétérée, c'eft que, quand le malade s'étend pour bâiller, principalement le matin, il furvient dans les ligaments des os du métatarfe une convulfion violente, avec une fenfation, comme fi on les ferroit fortement. D'autres fois, fans qu'il ait précédé aucun bâillement, le malade s'étant endormi, reffent tout à coup une douleur, comme fi on lui brifoit le métatarfe d'un coup de maffue. Quelquefois les tendons des mufcles extenfeurs de la jambe font attaqués d'un fpafme violent, avec une douleur fi horrible, que, pour peu qu'elle durât, elle furpafferoit toute patience humaine.

11. Après de longs & cruels tourments, les accès qui viennent enfuite font moins douloureux, comme étant un gage de la délivrance que la mort prochaine doit bientôt accorder au malade ; car la nature étant affoiblie par la vieilleffe, ou accablée par le poids de la matière morbifique, n'eft plus en état de la pouffer fortement & régulièrement aux extrémités du corps; & au lieu des douleurs accoutumées, il furvient une efpèce de mal d'eftomac, avec des tranchées, des laffitudes fpontanées, & quelquefois un commencement de diarrhée.

Tandis que ces fymptômes fubfiftent, la douleur des extrémités ceffe; & quand elle revient, ils difparoiffent à leur tour : de forte que la douleur des membres & le mal d'eftomac fe fuccèdent alternativement l'un à l'autre. Mais comme cette douleur va toujours en diminuant à chaque accès, quoique les accès foient plus longs qu'auparavant, il arrive de-là que le mal d'eftomac, plutôt que la douleur, caufe la mort au malade; car celle qu'il reffent alors n'eft pas à beaucoup près fi grande que celle qu'il fouffroit quand il avoit toutes fes forces. Mais lorfque les accès étoient plus violents, les intervalles étoient plus longs, & la fanté meilleure ; & quand la douleur diminue, les intervalles des accès deviennent plus courts, & la fanté plus

plus mauvaise. Ainsi, l'on peut dire que la douleur dans la goutte est un remède très-amer dont se sert la nature.

12. Ce ne sont pas encore là tous les symptômes de cette maladie. Elle produit très-souvent la pierre dans les reins, soit parce que le malade est obligé de demeurer long-temps couché sur le dos, soit parce que les reins ne font pas leurs fonctions; peut-être aussi que cette pierre est une portion de la matière morbifique de la goutte, ce que je n'entreprendrai pas de décider. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette pierre dans les reins, elle ne cause pas de moindres douleurs que la goutte. Quelquefois même s'engageant dans les conduits urinaires, & supprimant l'urine, elle fait périr le malade, & lui épargne les longues douleurs qu'il auroit eu à souffrir de la goutte.

La goutte produit la pierre dans les reins.

13. Le comble de la misère, c'est que pendant toute la durée de l'accès, l'esprit n'est pas moins malade que le corps, & qu'il est en proie à la colère, à la crainte, au chagrin, & à toutes les passions de cette nature, dont la foiblesse où il est réduit par la maladie, le rend très-aisément susceptible. De-là vient que les goutteux sont également à charge à eux-mêmes & aux autres; & leur esprit ne devient tranquille que quand le mal cesse, & qu'ils ont recouvré la santé.

Elle rend l'esprit aussi malade que le corps.

14. Enfin, pour achever la description de cette cruelle maladie, les viscères se trouvent à la longue tellement farcis de l'humeur goutteuse qui y séjournent & tellement lésés, que les organes sécrétoires ne peuvent plus s'acquitter de leurs fonctions; d'où il arrive que le sang, surchargé de limon & d'ordures, n'ayant plus la liberté de circuler, & la matière peccante ne se portant plus aux extrémités du corps, comme elle avoit accoutumé, la mort vient enfin terminer une vie si misérable.

Comment elle cause la mort.

15. Mais ce qui doit me consoler, & aussi les autres goutteux, qui n'ont ni de grands biens, ni un grand génie, c'est que des Rois, des Princes, des Généraux d'armée, des Amiraux, des Philosophes, & plusieurs autres hommes illustres ont vécu & sont morts de la sorte. En un mot, la goutte a cela de particulier, qu'on ne trouvera presque dans aucune autre maladie, c'est qu'elle tue plus de riches que de pauvres, & plus de gens d'esprit que de stupides. La nature ne nous montre-t-elle pas clairement par-là que la Providence traite sans injustice & sans acception de personnes tous ses enfants? Ceux à qui elle a refusé les commodités de la vie, en sont abondamment dédomma-

Elle tue plus de riches que de pauvres.

gés par d'autres avantages, & ceux qu'elle a favorisés avec profusion des biens de la fortune, se trouvent à proportion chargés d'infirmités : de sorte que c'est une loi universelle & inviolable, qu'aucun homme n'est entièrement heureux, ni entièrement malheureux, mais que chacun éprouve un mélange de biens & de maux ; & ce mélange, qui est si conforme à notre foiblesse & à notre condition mortelle, est sans doute un avantage pour nous.

Elle attaque rarement les femmes & les enfants.

16. La goutte attaque très-rarement les femmes, & seulement celles qui sont déja avancées en âge, & dont le tempérament vigoureux approche de celui des hommes. Lorsque les femmes maigres ont quelquefois dans leur jeunesse ou dans l'âge de consistance, des symptômes qui ressemblent à la goutte, ils doivent être attribués à des affections hystériques, ou à des rhumatismes, dont elles ont été autrefois attaquées, & dont le levain n'a pas été d'abord suffisamment évacué.

Je n'ai pas encore vu d'enfants, ni de ceux qui sont au-dessous de la jeunesse, attaqués d'une véritable goutte ; mais je connois des sujets qui dans cet âge tendre en ont eu de légères atteintes, savoir, ceux dont les pères avoient actuellement cette maladie lorsqu'ils les engendrèrent (1). Et voilà tout ce que j'avois à dire sur l'histoire de la goutte.

Cause de la goutte est un défaut de coction des humeurs.

17. Après avoir examiné avec toute l'attention possible les divers phénomènes de la goutte, il me paroît que sa cause est un défaut de coction dans toutes les humeurs, par la foiblesse des solides (2) ; car ceux qui sont sujets à cette

---

(1) Boerhaave dit qu'il a vu des enfants goutteux, & que des femmes ont gagné cette maladie en couchant avec leurs maris qui en étoient attaqués. *Prax. Med. vol.* 5, *pag.* 195.

(2) Cela peut bien disposer à la goutte, comme aussi à d'autres maladies, soit aiguës, soit chroniques ; mais on ne sauroit dire dans un sens exact, que ce soit la seule & unique cause d'aucune maladie, plutôt que d'une autre.

La véritable cause de la goutte est le défaut de la transpiration insensible, dont la matière qui est âcre & saline, étant accumulée dans le corps, se dépose ensuite sur les articles. Plusieurs raisons prouvent la vérité de cette proposition.

Les vieillards sont beaucoup plus sujets à la goutte que les autres ; aussi la transpiration diminue-t-elle chez les veillards à mesure qu'ils avancent en âge.

Sydenham dit que la goutte attaque ceux qui ont cessé les exercices auxquels ils s'étoient livrés pendant leur jeunesse. Sanctorius fait voir

maladie, étant des gens ou usés par l'âge, ou qui, par leurs débauches, se sont attiré une vieillesse prématurée, ils manquent universellement d'esprits animaux, qui ont

---

que l'oisiveté diminue la transpiration, & que l'exercice l'augmente.

Sydenham dit que les gens d'une corpulence humide, lâche & molle, sont plus sujets à la goutte que les autres. Sanctorius dit que ce sont précisément ces gens-là qui transpirent le moins.

Sydenham dit que ceux qui mangent beaucoup & souvent, & ceux qui boivent beaucoup de vin & de liqueurs spiritueuses contractent la goutte. Sanctorius montre que tout cela contribue à diminuer la transpiration.

La goutte attaque pour l'ordinaire à la fin de janvier ou au commencement de février. C'est dans ce temps que la matière de la transpiration a eu le loisir de s'accumuler, & M. Dodart a observé que l'hiver la transpiration est moindre presque de moitié.

Les remèdes qu'on vante pour soulager la goutte, sont propres à rétablir la transpiration, comme le régime de vie, les frictions, le mouvement, l'exercice à cheval, le lait, le quinquina, l'électuaire de Sydenham, l'ail, le mars, la racine de squine, &c.

D'un autre côté, les gens qui sont forcés de vivre d'un travail corporel sont exempts de la goutte. La raison en est claire, c'est qu'ils transpirent beaucoup. C'est par la même raison aussi que les enfants n'y sont pas sujets. Les femmes en sont exemptes tant qu'elles ont leurs règles, parce que la matière de la transpiration retenue s'évacue avec les menstrues.

L'hiver favorise la génération de la goutte plus que l'été. Ce n'est donc pas le défaut de digestion qu'il faut accuser, puisqu'elle s'exécute mieux l'hiver que l'été, mais le défaut de transpiration qui est beaucoup moindre en hiver qu'en été.

Les voyages dans les climats chauds sont un moyen très-efficace pour guérir la goutte, qu'on chercheroit en vain à guérir dans les pays froids. Cependant la digestion ne se fait pas mieux dans les climats chauds que dans les climats froids; mais la transpiration y est plus abondante. Donc c'est la suppression ou la diminution de la transpiration qu'on doit accuser.

Les purgatifs long-temps continués sont nuisibles dans la goutte; c'est qu'ils diminuent la transpiration, comme font aussi les saignées fréquentes.

Sydenham lui-même propose le rappel de la transpiration comme la crise de la goutte & son remède; preuve évidente, par la loi des contraires, que la suppression ou la diminution de la transpiration en est la cause. Il paroît même par la manière dont cet Auteur s'exprime dans un endroit de son Traité de la Goutte, qu'il se défioit de la cause qu'il avoit proposée de cette maladie, & même qu'il comptoit s'être trompé.

Enfin, les douleurs de la goutte augmentent la nuit à la manière des rhumatismes, fluxions & autres maux qui dépendent de la transpiration. Tout cela prouve que le but principal qu'on doit se proposer pour guérir la goutte, est de rétablir la transpiration. Voyez *de Saulx, Dissertation sur la goutte, pag.* 40, *&c.*

été épuisés par un exercice immodéré des fonctions les plus vigoureuses dans la chaleur de la jeunesse, comme par un usage prématuré & excessif des plaisirs vénériens, par les grandes fatigues qu'ils ont follement essuyées pour contenter leurs passions, & par d'autres causes semblables.

De plus, le grand âge ou la paresse, leur a fait interrompre ou abandonner tout d'un coup les exercices du corps auxquels il étoient accoutumés de jeunesse, & qui servoient à donner de la vigueur au sang, à fortifier les parties solides ; d'où il arrive que le corps tombe dans la langueur, que les digestions se font mal, & que les humeurs nuisibles que l'exercice dissipoit auparavant, séjournent dans les vaisseaux, & deviennent une semence de la goutte.

Le mal a été quelquefois augmenté par l'étude, ou par une application trop constante à des choses sérieuses, application qui détourne les esprits animaux, & les empêche de vaquer aux différentes coctions d'une manière convenable. D'ailleurs, comme les goutteux ont généralement grand appétit, & sur-tout pour les aliments les plus indigestes, ils ne se ménagent pas davantage là-dessus que lorsqu'ils faisoient des exercices du corps, & ainsi ils ne sauroient bien digérer ce qu'ils mangent.

Elle est souvent produite par les excès de vin.

18. Mais, quoique la gourmandise & la trop grande quantité de nourriture produisent assez souvent la goutte, elle est encore bien plus souvent l'effet des excès de vin, dont les vapeurs nuisibles corrompent les levains digestifs, précipitent les coctions, surchargent le sang d'une abondance excessive d'humeurs, causent des engorgements dans les viscères, affoiblissent & accablent les esprits animaux. Je dis affoiblissent & accablent ; car si la goutte ne venoit que de la foiblesse des esprits, elle attaqueroit également les enfants, les femmes & les personnes infirmes ; au lieu qu'elle n'attaque presque que les gens les plus robustes & du meilleur tempérament. Mais cela n'arrive que quand le défaut de chaleur, & l'épuisement ou l'affoiblissement des esprits ont occasionné le vice des digestions & l'accumulation des humeurs nuisibles.

De-là s'ensuit un relâchement des fibres.

19. Les causes que nous avons rapportées produisent également le relâchement des fibres & la crudité des humeurs. Ces humeurs crues s'accumulant dans le sang y séjournent, & y acquièrent une chaleur & une âcreté particulières : & comme les vaisseaux affoiblis & relâchés ne peuvent plus

les contenir dans leur direction naturelle, elles se jettent sur les articulations, & causent dans les ligaments & dans le périoste des douleurs très-violentes. Ce transport des humeurs sur les articulations, en quoi consiste l'accès de goutte, arrive plus tôt ou plus tard, suivant qu'elle est déterminée par telle ou telle cause qui met les humeurs en mouvement.

20. Pour ce qui est de la curation de la goutte, je parlerai d'abord des remèdes dont il faut s'abstenir, & ensuite de ceux qu'il faut employer. Evacuations ne conviennent pas dans la goutte.

Je dis donc qu'à considérer la crudité des humeurs dans cette maladie, il sembleroit d'abord qu'on dût travailler à les évacuer, & après cela à fortifier les digestions, afin de prévenir l'accumulation de pareilles humeurs; car ce sont-là les deux principales indications que l'on est obligé de remplir dans la plupart des maladies humorales. Mais il n'en est pas de même dans la goutte. La nature dans cette maladie se débarrasse elle seule de la matière peccante, & pour cela elle la dépose sur les articulations, & la dissipe ensuite par la transpiration insensible. Il n'y auroit que trois moyens d'évacuer l'humeur goutteuse, savoir, la saignée, la purgation & les sueurs. Or, aucun de ces trois moyens ne réussira jamais.

21. Premièrement, quoique la saignée paroisse très-propre à évacuer la matière de la goutte, soit lorsqu'elle est sur le point de se jetter sur les articulations, soit lorsqu'elle les occupe déjà, il se trouve néanmoins qu'elle est évidemment opposée à l'indication que présente la cause antécédente de la maladie, & qui est le défaut de coction provenant de l'affoiblissement & de l'épaississement des esprits animaux, car la saignée ne feroit que les affoiblir & les épuiser davantage. Ainsi elle ne convient, ni pour prévenir un accès que l'on craint, ni pour adoucir un accès présent, sur-tout dans les personnnes avancées en âge. Et quoique le sang que l'on tire dans l'accès de la goutte ressemble très-souvent à celui que l'on tire dans le rhumatisme ou dans la pleurésie, il est certain néanmoins que la saignée est aussi nuisible dans la première de ces maladies, qu'elle est utile dans les deux autres. Pourquoi la saignée ne convient pas.

Si l'on saigne dans l'intermission, & même fort loin des accès, il y a lieu de craindre que la saignée en remuant les humeurs n'attire un nouvel accès plus long que le précédent, & accompagné de symptômes encore plus violents, parce que le sang étant affoibli ne pourra se débar-

raſſer comme il faut du levain morbifique. Le même inconvénient arrive auſſi toutes les fois que l'on ſaigne au commencement de l'accès. Si l'on ſaigne immédiatement après l'accès, il y a grand danger que la nature déjà affoiblie par la maladie, ne ſuccombe ſous ce nouveau coup, & qu'il ne ſurvienne une hydropiſie.

Néanmoins ſi le malade eſt encore jeune, & qu'il ſe ſoit échauffé par des excès de vin, on pourra tenter la ſaignée au commencement de l'accès : mais il ne faudra pas l'employer toujours dans les accès qui viendront enſuite ; autrement, la goutte s'enracinera bientôt, même dans les jeunes gens, & elle fera plus de progrès en peu de temps, qu'elle n'auroit fait ſans cela dans pluſieurs années (1).

Pourquoi la purgation ne convient pas.

22. Secondement, la purgation, ſoit par haut, ſoit par bas, n'eſt pas moins à rejetter, que la ſaignée. C'eſt une loi eſſentielle & inviolable de la nature, que l'humeur goutteuſe doit toujours être expulſée aux articulations. Or, les émétiques & les purgatifs ne produiront autre choſe, que de la faire rentrer dans le ſang, d'où elle ſe jettera peut-être ſur quelque viſcère ; & ainſi le malade, qui auparavant étoit hors de tout péril, ſe trouvera en danger de la vie.

C'eſt ce qu'on voit arriver aſſez ſouvent à ceux qui ſe ſont fait une habitude de prendre des purgatifs, afin de prévenir la goutte, ou, ce qui eſt encore pis, afin d'adoucir l'accès quand il eſt venu. A la vérité, la douleur des articulations ceſſe alors entièrement, ou du

(1) La ſaignée n'eſt pas ſeulement utile, mais encore néceſſaire dans les intervalles de la goutte quand il y a pléthore, & on peut la faire en toute sûreté ; car lorſque les vaiſſeaux ſont conſidérablement affoiblis & relâchés par un grand nombre d'attaques de goutte, la trop grande quantité de ſang ne ſauroit manquer d'être extrêmement nuiſible, puiſqu'en les diſtendant elles les affoiblit encore davantage. D'ailleurs, il arrive ſouvent que les goutteux ont un grand appétit dans les intervalles de leur mal, & digèrent très-bien ; ainſi, ils ſont beaucoup de chyle, & ſurchargent leurs vaiſſeaux qui ont beſoin en conſéquence d'être déſemplis de temps en temps par la ſaignée & par d'autres évacuations convenables, afin qu'ils puiſſent conſerver leur élaſticité, & que les liquides circulant plus librement, ne s'épaiſſiſſent pas.

Hoffmann recommande d'appliquer les ventouſes ſous la plante du pied tous les trois mois, & dit que cette méthode a été fort utile à pluſieurs perſonnes, & qu'il s'en eſt bien trouvé lui-même. *Hoffmann. oper. tom.* 2, *p.* 346.

moins il en reste fort peu. Mais comme on attire les humeurs vers les intestins, & qu'ainsi on force la nature, qui en déposant la matière morbifique sur les articulations, mettoit le malade en sûreté, il se trouve qu'au lieu de la douleur des extrémités le malade est attaqué de maux d'estomac, de tranchées du ventre, de défaillances, & de tous les redoutables symptômes de la goutte remontée.

23. Pour moi, je suis très-persuadé, par une longue & constante expérience, que tous les purgatifs, même les plus doux, que l'on met ordinairement en usage pour évacuer l'humeur goutteuse, sont très-nuisibles; soit qu'on les emploie dans les accès, en vue de diminuer la matière peccante; ou à la fin de l'accès, pour emporter le reste de la maladie; ou dans les intervalles des accès, & lorsque la personne est en bonne santé, afin de prévenir la goutte. J'ai éprouvé sur les autres & sur moi-même, que la purgation dans tous ces différents temps n'a fait qu'augmenter le mal, au lieu de le guérir.

D'abord, si on purge dans le fort de l'accès, on trouble la nature qui est alors occupée à séparer la matière morbifique, & à la déposer sur les articulations, & on met quelquefois les esprits en grand désordre, ce qui rend l'accès plus violent, & jette le malade dans un péril manifeste.

Si on purge à la fin de l'accès, on ne vient pas à bout d'évacuer les restes de l'humeur peccante, & on attire au contraire un nouvel accès aussi cruel que le précédent; malheur que l'on auroit épargné au malade, si l'on n'avoit pas mis les humeurs en mouvement. C'est ce qui m'est arrivé plus d'une fois à moi-même, pour avoir voulu mal à propos recourir aux remèdes afin d'emporter, comme je m'imaginois, les restes de la matière morbifique.

Enfin, si on purge dans les intervalles des accès, & lorsque la personne est en bonne santé, il est vrai qu'on ne risque pas tant que dans les deux premiers cas; mais la goutte ne laissera pas de revenir par les mêmes causes que nous avons rapportées ci-devant; & quand elle ne reviendroit pas d'abord, elle ne sera pas guérie pour cela.

Je sais des goutteux qui se purgeoient régulièrement, non-seulement au printemps & en automne, mais encore chaque mois, & même chaque semaine, sans néanmoins qu'aucun d'eux ait jamais pu se délivrer de la goutte : bien loin de là, elle est devenue plus cruelle & plus terrible que s'ils n'avoient fait aucun remède. Les purgatifs

peuvent bien, à la vérité, évacuer une certaine portion de la matière morbifique; mais comme ils ne fortifient pas les digeſtions, & qu'au contraire ils les affoibliſſent encore davantage, & achèvent d'épuiſer la nature languiſſante, ils attaquent ſeulement une des cauſes de la maladie, & par conſéquent ſont tout à fait incapables de la guérir.

24. On remarquera encore que les eſprits animaux étant foibles & languiſſants dans les goutteux, ſont aiſément troublés & mis en déſordre par toutes les cauſes qui peuvent faire des impreſſions un peu violentes ſur l'ame, ou ſur le corps, comme l'on voit arriver très-ſouvent dans les hommes qui ſont ſujets à l'affection hypocondriaque, & dans les femmes qui ſont ſujettes à l'affection hyſtérique. Cette facilité qu'ont les eſprits à ſe mettre en déſordre, fait que la moindre évacuation attire preſque toujours un accès de goutte : car les parties ſolides étant relâchées, & n'ayant plus cette tenſion qui dépend de la force des eſprits, & qui eſt néceſſaire pour la ſanté, la matière peccante ne trouve plus alors de réſiſtance : ainſi elle ſe met en liberté, & ſe jettant ſur les extrémités, forme l'accès de goutte.

25. Quelque pernicieuſe que ſoit la méthode de purger dans cette maladie, elle n'a pas laiſſé de donner beaucoup de réputation à certains empiriques qui faiſoient un grand ſecret du purgatif dont ils ſe ſervoient. Il eſt vrai que, durant la purgation, le malade ne ſouffre point, ou ſouffre très-légèrement, & que ſi on peut la continuer pendant plusieurs jours, ſans qu'il ſurvienne un nouvel accès, le malade ſera délivré de l'accès préſent; mais il paiera chèrement dans la ſuite ce petit avantage, par les déſordres étranges que cauſera l'agitation des humeurs (1).

---

(1) Sydenham, dit le docteur Cheyne, quoique d'ailleurs très-exact obſervateur & très-judicieux praticien, a donné occaſion, ce me ſemble, à une grande erreur dans le traitement de la goutte, en interdiſant toutes ſortes d'évacuations, ſoit dans l'accès, ſoit dans les intervalles, crainte d'affoiblir le tempérament. Les attaques périodiques de la goutte régulière arrivent ordinairement en deux ſaiſons; ſavoir, dans le printemps & dans l'automne. Je les regarde comme des évacuations critiques de la dernière importance, qui ſervent à dépurer le ſang, & à le débarraſſer des ſels de la goutte. Ainſi, il ne faut pas plus troubler la nature dans ces ſortes d'opération, que dans les purgations menſtruelles du ſexe, quoiqu'il ſoit très-avantageux de procurer une tranſpiration abondante, ou une douce moiteur. Mais dans les légères atteintes de goutte qui ſurviennent lors du printemps & de l'automne, & dans les intervalles des accès, les purgatifs doux

Pourquoi la sueur est nuisible.

26. Enfin, pour ce qui est de la méthode d'évacuer l'humeur goutteuse par les sueurs, quoique cette méthode ne soit pas aussi mauvaise que les deux précédentes, & qu'elle n'attire pas le levain morbifique sur les viscères, puisqu'au contraire, elle le pousse vers la superficie du corps, elle ne laisse pas néanmoins d'être nuisible par plusieurs endroits. Premièrement, si on l'emploie hors des accès, c'est-à-dire, lorsque l'humeur goutteuse est encore crue & indigeste, & ne peut se séparer comme il faut de la masse du sang, on force la nature, & au lieu de détourner l'accès, on ne fait que l'avancer : secondement, si on excite les sueurs durant l'accès, la violence avec laquelle la matière morbifique est alors poussée sur la partie souffrante, augmente extrêmement les douleurs ; &, si cette matière se trouve trop abondante pour que le membre affligé puisse la recevoir toute entière, elle est obligée de se jetter sur d'autres parties, d'où s'ensuit un orgasme & une violente ébullition, ou fermentation dans le sang & dans les autres humeurs ; & si le corps est plein de sérosités, on a sujet de craindre une apoplexie.

27. Voilà pourquoi dans la goutte, de même que dans toutes les autres maladies où l'on entreprend d'évacuer la matière morbifique en excitant les sueurs par art, sans que la nature s'y porte d'elle-même, il est extrêmement dangereux de les pousser avec trop de violence, & de remuer des humeurs qui ne sont pas encore duement préparées.

Le célèbre Aphorisme d'Hippocrate, où il est dit qu'*on ne doit purger que les matières qui ont subi une coction suffisante, & non pas celles qui sont encore crues*, a autant lieu quand il s'agit de provoquer les sueurs, que quand il s'agit

---

& stomachiques sont excellents pour dissiper ces légères atteintes, & pour éloigner & diminuer les accès.

Un goutteux doit être regardé dans les intervalles de sa maladie comme un homme qui se porte bien, à l'exception de la disposition naturelle où il est d'avoir un autre accès de goutte ; & on peut alors lui donner des remèdes comme à une autre personne, bien entendu qu'on ait égard à son tempérament particulier. Ainsi la véritable méthode de traiter la goutte consiste à entretenir pendant l'accès une transpiration abondante & uniforme, & dans les intervalles de la maladie à faire faire de l'exercice, & à employer des purgatifs doux & stomachiques. *Cheyne, Essai sur la goutte, p.* 22, 23.

Quelques auteurs recommandent de donner des lavements dans les accès de goutte ; & il est certain que si la fièvre est violente, ou le ventre resserré, on peut les employer non-seulement sans danger, mais encore avec beaucoup d'utilité.

de purger (1) ; c'eſt ce qu'on voit clairement dans la ſueur qui a coutume de terminer les accès des fièvres intermittentes. Car ſi cette ſueur eſt modérée, & exactement proportionnée à la quantité de matière fébrile dont l'accès qui finit a opéré la coction, elle eſt extrêmement utile; mais ſi on l'a pouſſé trop loin, comme lorſqu'on oblige le malade de garder entièrement le lit, alors c'eſt jetter de l'huile ſur le feu, & la fièvre, au lieu de ceſſer, devient continue.

Pareillement dans la goutte, la douce moiteur, qui ordinairement ſurvient d'elle-même le matin après chacun des petits accès qui compoſent l'accès entier de la goutte, adoucit les douleurs & les inquiétudes dont le malade a été tourmenté toute la nuit : mais ſi, au lieu de laiſſer agir la nature, on va exciter cette moiteur plus long-temps & plus fortement que ne demande la quantité de matière peccante dont la coction eſt alors achevée, on ne fait qu'irriter & augmenter le mal.

Auſſi, dans la goutte & dans toutes les autres maladies à l'exception de la peſte, c'eſt moins l'office du médecin, que l'ouvrage de la nature, de procurer les ſueurs. Car, comme nous ne pouvons ſavoir en aucune façon, quelle quantité de matière morbifique ſe trouve préparée pour être évacuée de cette manière, il nous eſt impoſſible par conſéquent de ſavoir juſqu'à quel point nous devons exciter les ſueurs (2).

L'indigeſtion & la chaleur des humeurs doivent être principalement regardées dans le traitement.

28. Puiſqu'il eſt donc clair que les évacuations ſont non-ſeulement inutiles, mais encore nuiſibles dans la goutte, il s'agit maintenant de rechercher quelles autres indications l'on doit ſuivre dans le traitement de cette maladie. Pour moi, après en avoir examiné ſoigneuſement tous les ſymptômes, je trouve qu'il faut principalement attaquer deux cauſes : la première eſt la cauſe *antécédente*, c'eſt-à-dire, l'indigeſtion des humeurs, produite par un défaut de chaleur & des eſprits : la ſeconde eſt la cauſe *con-*

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 3. *num.* 9.

(2) Pluſieurs auteurs recommandent d'exciter & d'entretenir une ſueur douce & égale pendant l'accès de goutte, parce qu'il eſt accompagné de fièvre, & que l'expérience montre l'utilité de la ſueur pour diminuer la fièvre, purifier la maſſe du ſang, & évacuer peu à peu & inſenſiblement l'humeur goutteuſe. Mais les remèdes qu'on emploie, pour exciter la ſueur, doivent être délayants & modérément chauds, & point trop actifs.

jointe, c'eſt-à-dire, la chaleur & l'inflammation des mêmes humeurs, lorſqu'ayant ſéjourné trop long-temps dans le ſang, à raiſon de leur crudité, elles ſe ſont alkaliſés & ſont devenues âcres.

Ces deux cauſes ſont abſolument différentes l'une de l'autre, en ſorte que les remèdes qui conviennent à l'une, ſont contraires à l'autre; & de là vient la difficulté de la cure. Car d'un côté, ſi on emploie les remèdes échauffants pour combatre l'indigeſtion des humeurs, on riſque d'augmenter leur chaleur; & de l'autre côté, ſi on met en uſage le régime & les remèdes rafraîchiſſants pour tempérer la chaleur & l'âcreté des humeurs, on augmente l'indigeſtion, en affoibliſſant la chaleur naturelle. J'appelle ici cauſe *conjointe*, non-ſeulement celle qui, occupant actuellement les articulations, forme l'accès de goutte, mais auſſi celle qui, étant encore dans le ſang, n'a pas reçu les préparations néceſſaires pour en être ſéparée : car rarement un accès, quelque long & quelque cruel qu'il ſoit, évacue tellement la matière peccante, qu'il n'en reſte rien du tout dans le corps, après qu'il eſt paſſé. Ainſi, on doit avoir égard à cette double cauſe, tant durant l'accès, que dans l'intervalle des accès.

Indication principale eſt de rétablir les digeſtions.

Mais, comme l'évacuation de la matière morbifique eſt uniquement l'ouvrage de la nature, & que, pour adoucir l'âcreté & l'inflammation des humeurs, ſans affoiblir encore davantage les digeſtions, on ne ſauroit faire autre choſe que d'éviter les aliments & les remèdes trop chauds, il s'enſuit que l'indication principale conſiſte à rétablir les digeſtions. Je vais parler maintenant des moyens de la remplir, & j'indiquerai auſſi, ſuivant que l'occaſion s'en préſentera, les remèdes qui ſont propres à tempérer la chaleur des humeurs, & à adoucir leur âcreté.

Comment il faut la remplir.

29. Les remèdes capables de rétablir les digeſtions ſont tous ceux qui fortifient l'eſtomac, afin qu'il faſſe duement la coction des aliments; qui donnent de la vigueur au ſang, afin que le chyle ſe change parfaitement en cette liqueur; qui fortifient les parties ſolides, afin qu'elles convertiſſent mieux en leur propre ſubſtance les ſucs deſtinés à leur nutrition & leur accroiſſement; enfin tous ceux qui conſervent les différents organes ſécrétoires & excrétoires dans un état convenable pour bien faire leurs fonctions. Je nomme *digeſtifs*, tous ces remèdes, ſoit qu'on les tire de la matière médicale, ou du régime, ou de l'exercice, ou de quelqu'une des ſix choſes non naturelles.

Dénombrement des remedes.

30. Les remèdes proprement dits qui rempliſſent cette indication, ſont ceux qui ont une chaleur, ou une amertume médiocre, ou qui piquent doucement la langue. Tels ſont les racines d'angélique & d'aunée, les feuilles d'abſynthe, de petite centaurée, de germandrée, d'ivette, &c. à quoi l'on peut ajouter les anti-ſcorbutiques, comme les racines de raifort ſauvage, les feuilles de cochléaria, de creſſon d'eau, &c. dont on doit néanmoins uſer modérément, parce que ces remèdes étant âcres & piquants, quoique d'ailleurs bons à l'eſtomac, & favorables à la digeſtion, entretiennent le foyer de la maladie, & augmentent la chaleur; au lieu que les premiers, ſans produire ces mauvais effets, fortifient l'eſtomac, & donnent de la vigueur au ſang par une chaleur douce, & une amertume médiocre.

Ils conviennent mieux étant mêlés enſemble.

31. Je crois que toutes ces plantes opéreront mieux, ſi on en mêle pluſieurs enſemble, que ſi on ne ſe ſert que d'une à la fois. Il eſt vrai que les remèdes qui ont une vertu ſpécifique, ſont d'autant plus efficaces, qu'ils ſont moins aſſociés à d'autres; mais quand il s'agit, pour guérir une maladie, de remplir telle ou telle indication, chaque ingrédient y contribue de ſon côté, & plus il en entre dans un remède, plus le reméde a de vertus (1). Ainſi, avec les plantes que j'ai nommées, & avec d'autres ſemblables, on peut compoſer différentes formes de remèdes qui tendront au même but.

Pour moi, je préfère à toutes les autres la forme d'électuaire, & je la crois la meilleure de toutes, parce que la fermentation que ſouffrent les divers ingrédients mêlés enſemble, augmente leur vertu, & les rend plus efficaces qu'ils ne ſeroient chacun ſéparément; mais je laiſſe volontiers à la prudence du médecin le choix de ces ingrédients, & la compoſition des formules ſous leſquelles il convient de les employer : car j'ai toujours penſé que mon devoir étoit de marquer les véritables indications que l'on doit ſuivre dans le traitement des maladies, & non pas de donner des recettes. Les médecins n'ayant pas toujours eu cette

(1) Il y a lieu de douter ſi un remède vaut mieux parce qu'il eſt compoſé d'un grand nombre de drogues de même vertu. Il eſt du moins certain que de remplir la même vue par un petit nombre de drogues bien choiſies, cela marque beaucoup plus d'habileté dans le médecin.

attention, ont donné par-là occasion aux empiriques de s'ériger en grands Médecins.

Cependant, en faveur des jeunes praticiens, je mettrai ici le remède dont j'ai coutume de me servir, & dont voici la composition.

Prenez *des racines d'angélique, de roseau aromatique, d'impératoire, d'aunée; des feuilles d'absynthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, de germandrée, d'ivette, de scordium, de calament commun, de matricaire, de saxifrage des prés, de millepertuis, de verge d'or, de serpolet, de menthe, de sauge, de rue, de chardon bénit, de pouliot, d'aurone; des fleurs de camomille, de tanaisie, de muguet, de safran; des graines de thlaspi, de cochléaria des jardins, de carvi, & des baies de genièvre, de chacune quantité suffisante. On aura soin de cueillir les feuilles, les fleurs & les racines dans le temps qu'elles ont le plus de vertu; on les fera sécher, & on les gardera dans des sacs de papier, jusqu'à ce qu'on les réduise en poudre très-fine. On prendra six onces de chacun des ingrédients, & on mêlera le tout dans suffisante quantité d'excellent miel & de vin de Canarie, pour faire un électuaire de consistance requise. Le malade en avalera deux dragmes matin & soir.* Electuaire digestif.

En place de cet électuaire, on pourra se servir du suivant:

Prenez *de la conserve de cochléaria, une once & demie; de celle d'absynthe romaine, & de celle d'écorce d'oranges, de chacune une once; racine d'angélique confite & noix muscade confite, de chacune demi-once; thériaque, trois gros; poudre d'arum composée, deux gros; & avec suffisante quantité de syrop d'orange, faites un électuaire dont le malade prendra deux gros deux fois par jour, & par dessus il avalera cinq ou six cuillerées de l'eau suivante.* Electuaire stomachique.

Prenez *de la racine de raifort sauvage coupé menu, trois onces; des feuilles de cochléaria, douze poignées; de celles de cresson d'eau, de beccabunga, de sauge & de menthe, de chacune quatre poignées; les écorces de six oranges; deux noix muscades concassées; & douze livres de forte bière: distillez tout cela, & tirez-en seulement six livres d'eau que vous garderez pour l'usage.* Eau anti-scorbutique.

32. Entre les remèdes les plus connus, la thériaque est

Thériaque, quoique bonne, est inférieure à l'électuaire décrit ci-devant

le meilleur pour fortifier les digestions; néanmoins comme elle contient plusieurs ingrédients trop échauffants, & outre cela beaucoup d'opium, il vaut mieux se servir d'un électuaire semblable à celui que nous avons décrit, & qui est composé de plantes fortifiantes, & médiocrement chaudes; mais il faut avoir soin de choisir celles qui sont les plus agréables au goût du malade; car comme on doit continuer fort long-temps, & même presque toute la vie, l'usage de cet électuaire, il est très à propos de le rendre le moins désagréable qu'il est possible.

Entre les remèdes simples, le quinquina tient le premier rang; car il exalte le sang & lui donne de la vigueur, si l'on en prend quelques grains matin & soir (1).

Utilité des remèdes fortifiants dans les maladies chroniques.

33. Ce n'est pas seulement dans la goutte, mais encore dans la plupart des maladies chroniques, que les remèdes fortifiants sont les meilleurs, pourvu que leur chaleur ne consiste pas dans des esprits ardents, & cela par les raisons que nous rapporterons ci-après; car toutes les maladies chroniques dépendent, si je ne me trompe, d'une même cause universelle, qui est l'indigestion des humeurs.

Preuve de cela par la différence entre les maladies aiguës & les chroniques.

34. Pour montrer que la chose est ainsi, je vais exposer la différence qu'il y a entre les maladies aiguës & les maladies chroniques; & pour cela le lecteur me permettra de faire une petite digression.

Les maladies aiguës sont celles qui se terminent bientôt, soit par la mort, soit par la prompte coction de la matière peccante. Les chroniques sont celles où la coction ne se fait point du tout, ou bien se fait très-lentement. Tout cela est évident par les termes seuls. Mais il n'est pas si facile de découvrir la différence qui se trouve entre ces deux genres de maladies. C'est un point qui mérite d'être examiné, & dont la connoissance claire & distincte peut beaucoup servir à trouver les véritables indications que l'on doit suivre dans le traitement des maladies, tant aiguës que chroniques.

Comment sont produites les maladies aiguës.

35. Soit que l'intérieur de la terre subisse diverses changements, & qu'à cette occasion il s'exhale des va-

(1) Le docteur Cheyne est du même sentiment, & il recommande une forte infusion de quinquina dans de bon vin, comme un remède excellent pour fortifier les fibres relâchées de l'estomac & des intestins, sur-tout si on le joint aux martiaux, & à quelques drogues propres à corriger son mauvais goût. *Cheyne, Essai sur la goutte, pag.* 24.

peurs nuiſibles qui infectent l'air, ce qui me paroît le plus vraiſemblable ; ſoit que la conjonction particulière de quelques corps céleſtes altère l'atmoſphère ; toujours eſt-il vrai que l'air en certains temps ſe trouve rempli de corpuſcules qui ſont contraires à l'économie du corps humain, & qu'en d'autres temps il eſt rempli d'autres ſortes de corpuſcules qui ſont nuiſibles à certaines eſpèces d'animaux. L'air ainſi infecté & porté dans le ſang par le moyen de la reſpiration, donne naiſſance aux maladies épidémiques. Alors la fièvre s'allume, & la nature s'en ſert pour expulſer la matière morbifique. Ces ſortes de maladies ſont aiguës & de courte durée, parce que les humeurs ſont dans un mouvement violent.

Outre ce genre de maladies aiguës qui viennent d'une cauſe externe & générale qui eſt l'air, il y en a d'autres pareillement aiguës, qui dépendent uniquement d'une inflammation particulière du ſang, ou d'une indiſpoſition particulière à certains ſujets. Ce ſont les fièvres que j'appelle *intermittentes* & *ſporadiques*, parce qu'on les voit preſque tous les ans.

D'où viennent les maladies chroniques.

36. Les maladies chroniques ſont d'une nature bien différente. A la vérité, un air mal ſain, contribue à les produire. Cependant elles doivent moins leur origine à l'air, qu'à l'indigeſtion des humeurs. En effet, lorſqu'un corps a été affoibli & épuiſé par la vieilleſſe, ou par un abus continuel des ſix choſes non naturelles, ſur-tout à l'égard du boire & du manger ; ou bien lorſque les organes ſécrétoires ſont tellement débilités, qu'ils ne peuvent plus s'acquitter de leurs fonctions qui conſiſtent à dépurer le ſang en le ſéparant de ſes récréments ; dans ce cas-là, il s'amaſſe une plus grande quantité d'humeurs que la perſonne n'en peut digérer. Ces humeurs, ainſi accumulées, ſubiſſent avec le temps diverſes fermentations & altérations, ſe jettent ſur telle ou telle partie, ſuivant qu'elles ont acquis telle ou telle qualité, & ſuivant que la partie eſt diſpoſée à les recevoir, & produiſent différentes ſortes de maladies, avec une infinité de ſymptômes, leſquels proviennent également de la qualité des ſucs & de la léſion des parties. Ces deux cauſes jointes enſemble, je veux dire la dépravation des liquides & la léſion des ſolides, conſtituent ce dérangement de l'économie animale, que l'on appelle maladie.

17. Or, que l'impuiſſance de la nature à digérer les humeurs ſoit la principale cauſe de la plupart des mala-

dies chroniques, c'eſt de quoi l'on ſe convaincra aiſément, ſi l'on fait attention que les vieillards, dont les coctions ſont léſées, & les eſprits diſſipés par l'âge, ſont plus ſujets à ces maladies que les jeunes gens, qui ont aſſez de force & de chaleur naturelle pour diſſiper les humeurs nuiſibles, & dont les organes ſécrétoires deſtinés à dépurer le ſang s'acquittent bien de leurs fonctions, à moins qu'ils ne ſoient ſurchargés, & comme accablés par l'abondance exceſſive des mauvais ſucs.

Une autre preuve que l'indigeſtion des humeurs eſt la principale cauſe des maladies chroniques, c'eſt qu'elles arrivent beaucoup plus en hiver qu'en été. Quelques-unes, il eſt vrai, ne paroiſſent qu'à la fin de l'hiver; mais les mauvais ſucs dont elles dépendent, ſe ſont accumulés durant toute cette ſaiſon, à la faveur du froid qui affoiblit la nature, & la met hors d'état de s'acquitter des fonctions de l'économie animale. Il arrive de-là que les gens qui ſe portent très-bien en été, évitent rarement en hiver les maladies auxquelles ils ſont le plus ſujets, comme l'aſthme, le rhume, la toux, &c.

De-là vient auſſi que les voyages dans des pays chauds ſont ſi efficaces pour la guériſon de certaines maladies, dont on ne pouvoit venir à bout dans des pays froids.

Utilité de l'exercice du cheval dans les maladies chroniques.

38. La vérité de ce que j'avance touchant la cauſe générale des maladies chroniques, paroîtra encore dans un nouveau jour, ſi l'on conſidère les effets merveilleux & incroyables de l'exercice du cheval dans la plupart des maladies chroniques, & ſur-tout dans la phthiſie. En effet, cet exercice, par les ſecouſſes continuelles qu'il cauſe, ranime la chaleur naturelle, donne du reſſort aux fibres, rétablit les digeſtions, fortifie les viſcères, diſſipe les mauvaiſes humeurs, facilite la tranſpiration, & renouvelle, pour ainſi dire, toute la machine (1).

Il s'enſuit de tout cela que les plantes échauffantes doivent être d'un très-grand ſecours, non-ſeulement dans la

(1) Toutes les raiſons que l'Auteur allègue pour montrer que les maladies chroniques viennent de l'indigeſtion des humeurs, ſemblent plutôt prouver qu'elles viennent d'un défaut de tranſpiration. En effet, puiſque, ſuivant notre Auteur, elles attaquent principalement les vieillards, qu'elles arrivent beaucoup plus en hiver qu'en été, qu'elles ſe guériſſent plus aiſément dans les pays chauds que dans les pays froids, & que l'exercice du corps y eſt extrêmement utile; tout cela ne montre-t-il pas clairement qu'elles doivent principalement leur naiſſance au défaut de la tranſpiration?

goutte,

goutte, mais encore dans les autres maladies chroniques, pourvu qu'il n'y ait point de contre-indication : car ces plantes raniment la chaleur naturelle, même au milieu de l'hiver. Mais si on en fait un usage habituel en été, elles préviendront encore mieux les accidents que cause la mauvaise saison; au lieu que si on attend jusqu'à l'hiver, qui est le temps auquel les humeurs s'accumulent, il sera peut-être trop tard pour y avoir recours, & le remède deviendra inutile.

Stomachiques doivent être continués sans interruption.

40. J'ai montré ci-dessus que les purgatifs étoient nuisibles dans la goutte. Néanmoins dans la plupart des autres maladies chroniques, il est nécessaire de saigner & de purger plus ou moins, avant que d'employer les remèdes fortifiants & digestifs que j'ai recommandés. Mais quand une fois le malade en aura commencé l'usage, il faudra qu'il les continue sans y entremêler aucune évacuation. Car on doit tenir pour certain, que toute évacuation seroit très-nuisible en pareil cas (1). Au reste, je ne prétends pas que les remèdes fortifiants dont j'ai parlé, l'emportent sur tous les autres; je veux dire seulement que le remède qui remplira mieux l'indication de fortifier les digestions, sera le meilleur dans les maladies chroniques, & qu'avec un tel remède on pourra faire des choses auxquelles on ne s'attendoit peut-être pas.

41. La principale attention qu'il faut avoir dans le traitement de la goutte, c'est que les remèdes fortifiants, soit qu'on les tire de la matière medicale, ou du régime, ou de l'exercice, doivent être mis en usage pendant long-temps, & avec tout le soin imaginable. Car, comme la cause de cette maladie & de la plupart des maladies chroniques a passé en habitude, & qu'elle est devenue, pour ainsi dire, une seconde nature, il n'y auroit pas de bon sens à croire qu'un changement léger & momentané, produit dans l'état du sang ou des humeurs, par les remèdes ou

(1) Ceci doit assurément être entendu avec quelque limitation; car il peut se trouver des cas où il soit non-seulement convenable, mais encore absolument nécessaire de recourir aux évacuants pendant l'usage des fortifiants. Les circonstances doivent décider quand & de quelle manière il faut les employer, & on ne doit pas, par une déférence servile à l'autorité de quelque grand nom que ce soit, s'empêcher de les mettre en usage dans le besoin. Combien de fois, par exemple, les joint-on utilement au quinquina, au mars, & à d'autres remèdes semblables, qui alors produisent des effets qu'ils n'auroient pas produits sans cela?

le régime, pût suffire pour la guérison. Il faut, pour cet effet, renouveller la masse des humeurs, & en quelque façon toute la machine.

Il n'en est pas de la goutte comme de certaines maladies aiguës. Celles-ci attaquent tout d'un coup, & jettent dans le plus grand danger un homme qui, peu de temps auparavant, se portoit à merveille. La goutte agit lentement, & ne se déclare qu'au bout d'un certain temps; savoir, lorsque par les débauches & des excès de vin continués durant plusieurs années, par la cessation des exercices ordinaires, par une vie oisive & fainéante, ou bien par trop d'étude & d'application, ou enfin de quelqu'autre manière, les différents levains se trouvent corrompus, les digestions ruinées, les fibres relâchées & flasques, le ressort des parties anéanti, l'économie animale bouleversée, la nature déconcertée : alors les humeurs nuisibles s'accumulent, se développent, s'exaltent, & ne trouvant point de résistance dans les articulations affoiblies, elles s'y jettent avec impétuosité, & y exercent toute leur violence : de-là les accès de la goutte.

Tous ces vices des liquides & des solides étant passés en habitude, il s'agit d'y remédier en rétablissant peu à peu les digestions, & en redonnant de l'élasticité aux fibres, à proportion de l'état où les unes & les autres étoient avant la maladie. On voit assez qu'une telle entreprise n'est pas facile, & que pour en venir à bout il est nécessaire de continuer très long-temps l'usage des remèdes; encore ne peut-on pas espérer de réussir pleinement, non-seulement parce qu'il est toujours extrêmement difficile de changer une habitude, quelle qu'elle soit, en son contraire; mais aussi parce que la vieillesse, qui, le plus souvent, accompagne la goutte, met de fort grands obstacles à la guérison. On doit néanmoins la tenter, autant que l'âge & les forces du malade le permettent; car elle est plus ou moins violente, suivant que le malade est plus ou moins avancé en âge (1).

---

(1) Cet avis est fondé sur le bon sens & la nature des choses; car il seroit absurde d'espérer qu'une maladie ancienne & profondément enracinée pût être guérie en peu de temps. Mais si l'usage des remèdes apporte du soulagement, cela doit encourager le malade à les continuer, puisque pour communiquer leur vertu au sang & aux humeurs de façon à en corriger les vices & le mauvais état, & pour rétablir le ton & le mouvement des solides, il leur faut nécessairement beaucoup de temps & de persévérance

42. Les remèdes digeſtifs, ſoit qu'ils ſoient tirés de la pharmacie ou de la diète, doivent être ſur-tout employés dans les intervalles des accès, & le plus loin qu'il eſt poſſible de l'accès futur : car à cauſe de l'obſtacle qu'apporte la vieilleſſe, il n'eſt pas poſſible de fortifier les digeſtions, de rétablir les levains affoiblis, & de remettre le ſang & les viſcères dans l'état où ils doivent être, ſans y employer beaucoup de temps & un uſage opiniâtre des remèdes.

Remèdes digeſtifs doivent être employés dans les intervalles des accès.

43. Mais quelque utiles que ſoient les remèdes proprement dits, ils ne ſuffiſent pas ſeuls pour guérir la goutte, ni aucune autre maladie chronique, & il faut, outre cela, avoir grande attention aux choſes non naturelles, ſans quoi tout ce qu'on tenteroit d'ailleurs ſeroit abſolument inutile.

Il faut y joindre un régime convenable.

D'abord il eſt néceſſaire d'obſerver une certaine modération dans le boire & le manger, enſorte que d'un côté on ne prenne pas plus de nourriture que l'eſtomac n'en peut digérer, ce qui fourniroit matière à la goutte ; & que d'un autre côté on ne s'affoibliſſe pas encore davantage par trop d'abſtinence : deux extrémités qui ſont également nuiſibles, comme je l'ai plus d'une fois éprouvé, tant dans moi-même que dans les autres.

Quant à la qualité des aliments, quoiqu'en général ceux qui ſont faciles à digérer doivent être préférés aux autres, il faut néanmoins avoir égard au goût des malades ; car ſouvent une choſe indigeſte, mais que l'eſtomac deſire fortement, ſe digérera mieux qu'une autre, qui d'elle-même eſt plus aiſée à digérer, mais que l'eſtomac abhorre. Cependant il faut uſer avec beaucoup de modération des aliments qui ſont d'une digeſtion difficile, quoique l'eſtomac les demande.

Je crois auſſi qu'on doit ſe contenter à chaque repas d'une ſeule ſorte de mets, parce que, ſi l'on en mange de pluſieurs ſortes à la fois, elles chargeront davantage l'eſtomac, que ne feroit une ſeule dont on mangeroit la même quantité que de toutes les autres enſemble. Au reſte, à l'exception de la viande, on pourra uſer de tout le reſte à ſa fantaiſie, pourvu qu'on évite les choſes ſalées & épicées ; car, quoiqu'elles aident la digeſtion, elles ne laiſſent pas d'être nuiſibles en ce qu'elles mettent en mouvement le levain morbifique.

44. Pour ce qui eſt du nombre des repas, il faut retrancher le ſouper, & ſe contenter du dîner, parce que le

Il ne faut faire qu'un ſeul repas par jour.

temps du ſommeil n'eſt pas propre à la digeſtion des aliments; mais c'eſt alors que les humeurs s'atténuent & ſe préparent. En place du ſouper, on boira quelques verres de petite bière, ou de quelqu'autre liqueur équivalente. Cette boiſſon, en rafraîchiſſant & nettoyant les reins, empêchera la génération de la pierre dans les reins, à quoi les goutteux ſont ſujets.

Inconvénients de la diète lactée.

45. Depuis vingt-ans on s'eſt mis dans l'uſage de donner le lait aux goutteux pour toute nourriture, en y ajoutant ſeulement une fois le jour un peu de pain. Le lait ſe prend crud ou cuit. Ce régime a mieux fait que tout le reſte à la plupart d'entre eux, tant qu'ils s'y ſont tenus régulièrement : mais dès qu'ils s'en ſont écartés le moins du monde pour retourner aux aliments ordinaires, quelque légers & ſalutaires qu'ils fuſſent d'ailleurs, la goutte eſt revenue avec plus de fureur que jamais; car le tempérament ayant été affoibli par la diète lactée, il s'eſt trouvé encore moins en état qu'auparavant de réſiſter à la maladie, qui en eſt devenue plus violente, plus longue, & plus dangereuſe.

Celui donc qui veut entreprendre la diète lactée, doit bien examiner auparavant s'il pourra la continuer tout le reſte de ſa vie; choſe qui lui ſera peut-être impoſſible, quelque courage & quelque réſolution qu'il ait. Je ſais un homme de condition qui, pendant une année entière, n'avoit vécu que de lait; il n'en avoit point été incommodé, & même il l'avoit pris avec beaucoup de plaiſir. Durant tout ce temps-là il faiſoit au moins une ſelle chaque jour. Mais tout à coup ſon ventre ſe reſſerra, & il eut un ſi grand dégoût du lait, que malgré l'envie qu'il avoit de le continuer, il fut obligé de l'abandonner.

Certains hypocondriaques qui ſont gros & replets, & qui ont fait un long uſage des liqueurs ſpiritueuſes, ne peuvent en aucune façon ſoutenir le lait : & même l'avantage paſſager qu'en retirent ceux qui s'en accommodent, vient de ce qu'il adoucit le ſang & en tempère l'âcreté, & ſur-tout de ce qu'étant une nourriture très-légère, il empêche le bouillonnement des humeurs qui produit l'accès de la goutte.

Mais, d'un autre côté, le lait ne convient pas à tout le monde; & pour ce qui eſt de ceux à qui il convient, il ne les exempte de la goutte que durant le temps qu'ils en uſent pour toute nourriture, & non au-delà : car comme il ne remédie point à la cauſe antécédente & primordiale

de la maladie, qui eſt la foibleſſe des digeſtions, & qu'il l'augmente au contraire, il devient plus nuiſible à cet égard, qu'il n'eſt utile par ſa qualité d'adoucir l'âcreté des humeurs.

Quelques médecins, pour n'avoir pas fait cette attention, ont commis d'étranges fautes; car ne s'occupant qu'à combattre la cauſe prochaine de la goutte, ſavoir, la chaleur & l'âcreté des humeurs, ils ont achevé de ruiner les digeſtions & toutes les fonctions naturelles. Au reſte, je ne doute point que les décoctions d'aveine ne produiſent d'auſſi bons effets que le lait, pourvu que l'eſtomac puiſſe s'en accommoder (1).

46. Quant aux liqueurs qui doivent ſervir de boiſſon aux goutteux, je crois que les meilleures ſont celles qui tiennent un certain milieu entre la force du vin & la foibleſſe de l'eau. Telle eſt, par exemple, la petite bière houblonnée ou ſans houblon; car les liqueurs trop fortes ou trop foibles nuiſent également.

Petite bière eſt bonne dans la goutte.

Il y a un proverbe qui dit : buvez, ou ne buvez pas du vin, vous aurez également la goutte. Néanmoins c'eſt une choſe certaine & confirmée par une infinité d'expériences, que le vin eſt nuiſible aux goutteux. On croit qu'il aide les digeſtions, dont les vices, comme je l'ai établi auparavant, ſont la cauſe antécédente de la goutte. Mais il eſt ſurement nuiſible, en ce qu'il échauffe & remue l'humeur morbifique, qui eſt la cauſe immédiate de la maladie.

Le vin n'y convient pas.

Je ne conviens pas même que le vin pour boiſſon ordinaire aide les digeſtions; je ſoutiens plutôt qu'il les ruine, excepté dans ceux qui y ſont accoutumés depuis long-temps. Car, quoiqu'il communique une chaleur paſſagère, il eſt certain néanmoins qu'il corrompt les levains

(1) Les auteurs praticiens ont beaucoup écrit pour & contre l'uſage de la diete lactée dans la goutte & les autres maladies chroniques; mais on ne peut nier que ſi elle a ſes inconvénients, elle n'ait auſſi de grands avantages, & que ſi elle manque quelquefois de réuſſir, il n'y ait une infinité de cas où elle produit des effets merveilleux. Il ſeroit donc à ſouhaiter que les auteurs qui ont vanté la diète lactée dans la goutte, & ceux qui l'ont décriée, euſſent communiqué exactement & ſincèrement leurs obſervations ſur les bons & les mauvais effets de ce remède, qu'ils euſſent rapporté en détail les circonſtances dans leſquelles il avoit été employé, & les effets qui s'en étoient ſuivis : de cette manière on ſauroit pourquoi il a réuſſi ou n'a pas réuſſi, & on ſeroit en état de déterminer avec quelque certitude les cas où il convient, & les précautions qu'il faut prendre pour en rendre l'uſage ſalutaire, & au contraire les cas où il ne convient pas.

du corps, & diſſipe les eſprits. De là vient, ſi je ne me trompe, que les grands buveurs & les débauchés périſſent ordinairement par la goutte, la paralyſie, l'hydropiſie, ou par d'autres maladies froides.

De plus, l'uſage immodéré du vin relâche & affoiblit le corps, au lieu que les liqueurs tempérées le fortifient; c'eſt pourquoi ceux qui ont toujours uſé de ces ſortes de liqueurs, ſont très-rarement attaqués de goutte.

Il faut encore obſerver que cette maladie arrive principalement aux hommes pléthoriques & ſanguins. Or, l'uſage du vin augmente encore la pléthore, accumule de nouvelles humeurs, & met en action le levain morbifique. D'ailleurs, comme le ſang des goutteux reſſemble entièrement à celui que l'on tire dans la pleuréſie & dans les autres maladies inflammatoires, on voit aſſez que les liqueurs ſpiritueuſes ne peuvent que l'enflammer davantage, & que c'eſt jetter de l'huile ſur le feu.

Mais, d'un autre côté, les liqueurs trop rafraîchiſſantes ne valent pas mieux; car, quoiqu'elles n'excitent pas de douleur, elles achèvent de ruiner les digeſtions, éteignent la chaleur naturelle, & cauſent même quelquefois la mort, comme on a vu arriver à ceux qui, ayant bu du vin avec excès juſqu'à leur vieilleſſe, l'ont quitté tout d'un coup pour ne boire que de l'eau, ou d'autres liqueurs auſſi foibles (1).

47. Ainſi, les liqueurs qui conviennent pour la boiſſon ordinaire des goutteux, ſont celles qui, quoique priſes en grande quantité, n'enivrent point, & qui d'un autre côté, ne ſont pas aſſez froides pour bleſſer l'eſtomac. Telle eſt, comme je l'ai déjà dit, notre petite bière. Dans les pays où il n'y en a pas, on peut y ſubſtituer un mélange de beaucoup d'eau avec un peu de vin.

En quel cas on peut boire l'eau toute pure.

Je crois que l'eau toute pure eſt dangereuſe, & je l'ai éprouvée telle ſur moi-même. Cependant elle ne l'eſt pas quand on en a bu toute ſa vie. Encore aujourd'hui la plupart des hommes ne boivent que de l'eau, & ils ſont plus heureux dans leur pauvreté que nous avec notre abondance & notre luxe : car, par ce moyen, ils ſont exempts de la goutte, de la pierre, de l'apoplexie, de la paralyſie, &

(1) L'expérience montre que les gens ſujets à la goutte, ne doivent pas uſer d'une nourriture trop légère; ainſi, il eſt à propos, & même néceſſaire de permettre un uſage modéré du vin à ceux qui ſont avancés en âge, qui ont l'eſtomac froid, ou qui ſont naturellement foibles.

de plusieurs autres maladies qui règnent dans les pays où l'on use de liqueurs spiritueuses.

Nécessité, dans la goutte invétérée, de s'abstenir de toute liqueur fermentée.

48. Lorsque la goutte est légère & n'attaque que de loin en loin, il suffit de se réduire à l'usage de la petite bière, ou du vin bien trempé; mais lorsque la maladie est violente, & qu'elle a passé, pour ainsi dire, en nature, il est absolument nécessaire de s'abstenir de toute liqueur fermentée, quelque légère qu'elle soit; car les liqueurs fermentées les plus légères contiennent toujours des esprits ardents, qui agitent les humeurs, & leur communiquent un certain dégré d'acrimonie.

Quelle sorte de boisson convient alors.

Ainsi on doit prescrire aux goutteux pour boisson ordinaire, des décoctions de plantes ou tisanes les moins désagréables qu'il se pourra; mais il faut qu'elles ne soient pas trop chargées & trop fortes, parce qu'elles échaufferoient presqu'autant que le vin; & qu'elles ne soient pas non plus trop aqueuses & trop foibles, parce qu'elles ruineroient les digestions par trop de rafraîchissement. Une telle boisson dégoûtera d'abord un peu le malade pendant une semaine ou deux; mais ensuite il la trouvera aussi agréable que les autres liqueurs auxquelles il étoit le plus accoutumé. Son appétit ne diminuera point, augmentera au contraire, & deviendra plus naturel.

Un autre avantage que trouvera le malade dans l'usage habituel de cette boisson, c'est qu'il pourra se donner un peu plus de liberté à l'égard des aliments, que lorsqu'il buvoit du vin ou de la bière; parce que cette liqueur réparera & corrigera en quelque manière les fautes qui se commettront dans le régime, & qu'il est presque impossible d'éviter entièrement. Mais le principal avantage qu'elle procurera, c'est qu'elle préviendra la pierre, qui accompagne presque toujours la goutte; au lieu que le vin, & même la petite bière, augmentent les douleurs de la pierre, & contribuent à sa génération. La liqueur suivante, qui est agréable au goût & d'une belle couleur, me plaît extrêmement.

Décoction pour boisson ordinaire.

Prenez *de la salsepareille, six onces; de la squine, du sassafras, & de la rapure de corne de cerf, de chacune deux onces; de la réglisse, une once. Faites bouillir le tout dans seize livres d'eau de fontaine pendant une demi-heure. Puis laissez cette décoction pendant douze heures sur les cendres chaudes, le vaisseau bien fermé. Faites-la bouillir ensuite jusqu'à la diminution du tiers; & aussi tôt que vous l'aurez retirée du feu, mettez-y infuser une demi-once de graine d'a-*

nis. Deux heures après, coulez la liqueur, laissez-la dépurer par résidence, & mettez-la dans des bouteilles de verre, que vous boucherez exactement (1).

En quel tems il faut commencer d'en user.

49. Il ne faudra commencer l'usage de cette liqueur qu'après la fin d'un accès, & non pas dans l'accès même, parce que les humeurs étant alors en mouvement, il seroit dangereux de quitter tout d'un coup les liqueurs fermentées & spiritueuses, pour passer à une liqueur aqueuse & non fermentée. Mais quand une fois on aura commencé l'usage de cette dernière, il faudra le continuer ensuite tout le reste de la vie, tant dans les accès que dans leurs intervalles. On usera en même-temps de l'électuaire décrit ci-dessus, c'est-à-dire, qu'on en prendra tous les jours, soit durant les accès, soit hors des accès. Il suppléera à la foiblesse de la liqueur aqueuse, par la chaleur modérée qu'il communiquera au sang & aux humeurs, sans les agiter comme font les liqueurs fermentées (2).

50. On dira peut-être que ce n'est pas vivre que de se passer ainsi entièrement de vin & de toute boisson spiritueuse. Mais je demande s'il n'est pas infiniment plus fâcheux & plus insupportable de souffrir chaque jour les cruelles douleurs d'une goutte invétérée? Je dis d'une goutte invétérée, car je n'exige pas la même chose dans une goutte nouvelle & légère. D'ailleurs, avec cette boisson on pourra se donner beaucoup plus de liberté à l'égard des aliments, & l'habitude la rendra agréable. Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que la goutte, ne balanceront pas, s'ils sont raisonnables, sur le parti qu'ils doivent prendre.

Si le vin est nécessaire, il faut du vin d'Espagne.

51. Toutefois si le malade, à cause de son grand âge ou de sa foiblesse, ou pour avoir usé depuis long-temps & avec excès des liqueurs fermentées, ne peut faire la digestion sans en boire, il seroit dangereux de les lui retrancher entièrement tout à coup, & ce retranchement a

---

(1) La salsepareille est une racine sudorifique, qui divise & atténue les humeurs grossières & visqueuses; c'est pourquoi on la regarde comme un spécifique dans la goutte, la paralysie, & autres maladies chroniques invétérées.

Le docteur Cheyne observe que sa principale vertu est dans l'écorce qui contient ses parties les plus actives, & qui étant tendre & spongieuse, les laisse plus aisément échapper dans la décoction: aussi recommande-t-il dans la goutte une légère décoction de cette écorce.

(2) Voyez ci-dessus, *num.* 31.

été funeste à plusieurs goutteux. Ainsi, il n'usera pas de la tisane que nous avons décrite ci-devant ; ou s'il veut en user, il faudra qu'il s'y accoutume peu à peu, & que durant quelque temps il boive à chaque repas un verre de vin en qualité de remède, jusqu'à ce que son estomac soit fait à la tisane. Le vin d'Espagne vaut beaucoup mieux pour cela que celui de France ou du Rhin, parce qu'il est plus travaillé, plus cordial, plus stomachique, & que d'ailleurs il ne met pas les humeurs en mouvement, & n'augmente pas le levain morbifique, comme fait le vin de France ou du Rhin. Mais en voilà assez sur la nourriture & la boisson des goutteux.

Les goutteux doivent se coucher de bonne heure.

52. Un autre moyen dont on fait peu de cas, & qui néanmoins est d'une grande utilité pour digérer l'humeur morbifique pendant l'accès, & pour empêcher sa génération hors de l'accès, c'est de se coucher de bonne heure, sur-tout en hiver. Après la saignée & la purgation, rien n'épuise tant que de veiller la nuit. Les personnes délicates & valétudinaires l'éprouvent assez, & elles savent bien qu'elles sont beaucoup plus fortes & plus légères le matin quand elles se sont couchées de bonne heure ; & qu'au contraire, elles sont extrêmement pesantes & abattues lorsqu'elles ont veillé une bonne partie de la nuit. Il sembleroit d'abord que de se coucher plus tôt ou plus tard, cela reviendroit au même, pourvu que l'on demeurât aussi long-temps au lit : par exemple, que c'est la même chose de se coucher à neuf heures, & de se lever à cinq, ou de se coucher à onze heures, & de se lever à sept. Il y a cependant bien de la différence, & je crois qu'en voici la principale raison.

Durant le jour il se fait une dissipation des esprits, soit par les exercices du corps, soit par l'application de l'ame. Dans les personnes valétudinaires, les esprits sont si foibles qu'ils ont besoin chaque jour d'être réparés de bonne heure par le sommeil ; & comme la nuit relâche en quelque façon toutes les fibres du corps, & que le jour les fortifie par le moyen de la chaleur du soleil, il est nécessaire que la chaleur du lit supplée pendant la nuit à celle du soleil, sur-tout en hiver. Or, quand les esprits ont été réparés par le repos de la nuit, & par la chaleur du lit, il est moins nuisible au corps de se lever de très-bonne heure, & même de se retrancher un heure ou deux du sommeil du matin, que de veiller autant de temps le soir. D'ailleurs, le jour qui survient donne du ressort & de la vigueur aux fibres.

C'eſt pourquoi je conſeille aux gens qui ſont ſujets à la goutte de ſe coucher de très-bonne heure, principalement en hiver, & de ſe lever de grand matin, quand même ils n'auroient pas beaucoup dormi : car lorſqu'on dort dans la matinée, c'eſt autant de retranché ſur le ſommeil de la nuit ſuivante ; & comme on force alors la nature, & qu'on en trouble l'ordre en faiſant du jour la nuit, & de la nuit le jour, il eſt impoſſible qu'on ne s'en trouve mal.

Ils doivent ſe tenir l'eſprit tranquille.

53. La tranquillité de l'ame eſt extrêmement néceſſaire, & on ne doit rien oublier pour ſe la procurer ; car les paſſions, en troublant les eſprits qui ſont les inſtruments des digeſtions, contribuent beaucoup à augmenter la goutte. Ainſi le malade doit ſur-tout éviter avec grand ſoin la colère & le chagrin.

Il doit auſſi éviter l'excès d'étude, & le trop d'application aux choſes ſérieuſes ; ce qui épuiſe les forces, & dérange entièrement l'économie animale.

Exercice du corps eſt excellent dans la goutte.

54. Mais de tous les moyens capables de prévenir l'indigeſtion des humeurs, qui eſt, ſelon moi, la cauſe primordiale de la goutte, & de donner de la vigueur au ſang, & de l'élaſticité aux parties ſolides, il n'en eſt aucun qui égale l'exercice du corps. Mais comme dans la goutte, encore plus que dans toute autre maladie chronique, il eſt néceſſaire, ainſi que j'ai dit plus haut, de produire un changement dans toute l'habitude du corps, l'exercice doit être quotidien ; car s'il eſt interrompu, il ne ſervira de rien, ou de très-peu de choſe : il pourra même être nuiſible, & attirer la goutte, ſur-tout lorſqu'on le reprendra après avoir demeuré long-temps dans l'inaction.

Il ne doit pas être violent, mais tel qu'il convient aux vieillards ; car les vieillards ſont les plus ſujets à la goutte. Un exercice violent cauſe une trop grande diſſipation, & par conſéquent affoiblit les digeſtions ; au lieu qu'un exercice modéré & conſtant les fortifie. Cet exercice paroîtra ſans doute une choſe bien fâcheuſe à un vieillard foible qui, outre qu'il ne ſauroit preſque ſe remuer, ſouffre encore de cruelles douleurs. Sans cela néanmoins tout le reſte ſera inutile, les accès ne tarderont pas long-temps à revenir, & la pierre, qui eſt encore plus dangereuſe & plus cruelle que la goutte, ſe formera aiſément.

55. D'ailleurs, un long repos augmentera extrêmement la matière tophacée dans les articulations, & ſur-tout

dans celles des doigts, qui, à la fin, seront privées de tout mouvement. Quelques-uns prétendent que cette matière tophacée n'est autre chose que la partie tartareuse du sang. Mais si on y fait un peu d'attention, on verra aisément qu'elle est une production de l'humeur goutteuse, qui se jettant en grande quantité sur les articulations, & ne pouvant s'y atténuer & s'y assimiler, à raison de sa grossiéreté & de l'atonie des fibres, y séjourne, s'y accumule de jour en jour, détruit les chairs & la peau de l'articulation, & devient une substance semblable à de la craie, ou à des yeux d'écrevisses.

Les concrétions tophacées augmentent faute d'exercice.

Or, l'exercice pratiqué chaque jour, & long-temps continué, prévient cet accident, en dissipant par la transpiration l'humeur de la goutte : & j'ai éprouvé moi-même, que non-seulement il empêche le génération de la matière tophacée, mais encore qu'il la ramollit & la résout, pourvu qu'elle n'ait pas détruit jusqu'à l'épiderme.

56. Quant au genre d'exercice qu'il faut choisir, *l'équitation* est préférable à tous les autres, lorsque la personne n'est pas trop âgée, & qu'elle n'a pas la pierre. Et certes j'ai souvent pensé qu'un homme qui connoîtroit un remède aussi efficace pour la goutte & pour la plupart des maladies chroniques, que l'est l'exercice du cheval long-temps continué, & qui voudroit en faire un secret, pourroit aisément gagner beaucoup de bien. Ceux qui ne peuvent pas aller à cheval, doivent aller en carrosse, ce qui revient presque au même. La plupart des goutteux ont un avantage; c'est que les richesses qui ont fourni matière à leurs débauches, & par-là ont occasionné la goutte qui en provient, leur donnent le moyen de se faire traîner en carrosse, & de pratiquer au moins cet exercice, s'ils ne peuvent en pratiquer d'autre.

Le meilleur de tous les exercice est celui d'aller à cheval.

L'exercice pris en bon air est beaucoup plus utile que celui que l'on prend dans un mauvais air. L'exercice pris à la campagne vaut mieux que celui que l'on prend dans les villes, & sur-tout dans les grandes villes, où l'air est étouffé, & rempli de vapeurs nuisibles. Les goutteux sentiront bientôt la différence qu'il y a de s'exercer dans la ville, ou à la campagne.

57. Pour ce qui est des plaisirs vénériens, un vieillard goutteux dont les esprits sont épuisés, & dont, par conséquent les articulations & toutes les parties ne sont que trop relâchées & affoiblies, seroit aussi imprudent, à mon avis, de se livrer à ces sortes de plaisirs, qu'un voyageur

Les goutteux doivent s'abstenir des plaisirs vénériens.

qui, ayant une longue route à faire, dépenseroit tout l'argent dont il a besoin pour son viatique, avant que de se mettre en chemin. De plus, outre le mal qu'il se procure en ne réprimant point les desirs languissants d'un âge avancé, il renonce au grand privilège de jouir de ce jubilé que la nature accorde aux vieillards comme un présent spécial & un don excellent, lorsqu'elle les affranchit, dans les dernières années de leur vie, de la tyrannie de ces passions qui, comme autant de bêtes féroces, les tourmentoient sans cesse durant leur jeunesse. Le plaisir de satisfaire leurs passions ne peut en aucune manière compenser cette longue chaîne de maux qui l'accompagnent, ou qui en sont les suites.

La méthode précédente ne suffit pas pour une guérison parfaite.

58. Les règles que nous avons établies sur le régime des goutteux, étant observées scrupuleusement, pourront bien les mettre à couvert des violents accès du mal, & procurer assez de vigueur au sang & de fermeté aux solides pour prévenir les accidents dangereux; mais elles n'empêcheront pas que la goutte ne revienne quelquefois, sur-tout à la fin de l'hiver.

En été le sang ayant plus de force à cause de la chaleur du soleil, & la transpiration étant plus abondante, les coctions se font beaucoup mieux qu'en hiver, où la foiblesse du sang & la diminution de la transpiration occasionnent des amas d'humeurs indigestes, qui après avoir séjourné dans le sang ne manqueront pas de s'exalter & de produire un accès de goutte, dès que le retour du soleil, ou un excès de vin, ou un violent exercice, ou quelque autre cause semblable, les mettra en mouvement.

La goutte ne doit être traitée que dans les intervalles des accès.

59. Il s'ensuit manifestement de tout ce que nous avons dit, que pour guérir la goutte il est nécessaire de changer l'état des solides & des liquides autant que l'âge & les autres circonstances peuvent le permettre. C'est à quoi l'on doit travailler dans les intervalles des accès, & non dans les accès mêmes : car, comme la matière morbifique est alors non-seulement formée, mais encore déposée dans les articulations, il seroit trop tard de vouloir la corriger, ou l'évacuer par d'autres voies; ainsi on doit l'abandonner entièrement à la nature, & se tenir tranquille de ce côté-là.

Il en est de la goutte comme des fièvres intermittentes; on n'entreprend pas de les guérir pendant l'accès; & quand on se donneroit bien de la peine à combattre leurs symptômes, tels que la chaleur, la soif, l'inquiétude & les

autres, on ne feroit pas plus avancé. De même il feroit abſurde de croire guérir la goutte, parce qu'on en diminueroit les ſymptômes : on ne feroit au contraire qu'empêcher ou retarder la guériſon. Plus on adouciroit les douleurs, plus auſſi on mettroit d'obſtacle à la coction des humeurs ; & plus on garantiroit les articulations, plus on empêcheroit l'expulſion de la matière morbifique. D'ailleurs, à proportion que l'on modéreroit la violence des accès, on les rendroit plus longs & leurs intervalles plus courts & moins exempts de tout ſymptôme goutteux. C'eſt de quoi l'on conviendra aiſément, ſi l'on examine avec attention ce que j'ai dit ci-deſſus touchant l'hiſtoire de la maladie.

60. Il ne faut donc rien tenter de conſidérable durant l'accès de la goutte, mais ſeulement remédier aux accidents que produit quelquefois une mauvaiſe méthode de la traiter. Et, comme cette maladie, de l'aveu de tout le monde, vient d'une abondance exceſſive d'humeurs indigeſtes, il ſera bon de s'abſtenir de viande dès le commencement de l'accès, & d'y ſubſtituer des décoctions d'aveine & autres aliments ſemblables, qui, par leur légéreté, diminueront beaucoup le volume de la matière morbifique & en faciliteront la coction. Régime pendant l'accès.

Néanmoins, comme les tempéraments ſont très-différents les uns des autres, & qu'il y a des gens qui ne peuvent faire maigre ſans en être auſſitôt incommodés, & ſans éprouver des ſymptômes ſemblables à ceux que cauſent les vapeurs hyſtériques, il faut que ces gens-là ne faſſent maigre qu'autant de temps que leur eſtomac a horreur de la viande, ſans quoi ils s'en trouveront mal. Or, cette horreur de la viande ne dure guère que pendant le premier ou le ſecond jour de chacun des accès particuliers, qui tous enſemble compoſent l'accès entier de la goutte.

Au reſte, ſoit qu'on ſe mette plus tôt ou plus tard à l'uſage du gras, il faut avoir un ſoin particulier de ne prendre durant l'accès, qu'autant de nourriture que la nature en a beſoin pour ſe ſoutenir ; & il ne faut pas moins d'attention dans le choix des aliments ; en un mot, on doit apporter tout le ſoin imaginable pour ne pécher ni dans la quantité, ni dans la qualité du boire & du manger. Et, quoique cette précaution ſoit ſur-tout néceſſaire dans le temps des accès, elle ne laiſſe pas de l'être extrêmement dans les intervalles, comme auſſi l'obſervation exacte de tout le reſte du régime dont nous avons parlé au long cidevant.

Exercice est nécessaire pendant l'accès.

Il est vrai que la douleur que les malades ressentent dans les accès de goutte, & la grande difficulté qu'ils ont à se remuer, semblent devoir empêcher l'exercice que j'ai recommandé par dessus tous les autres moyens de guérison. Cependant il faut absolument l'entreprendre; car, quoique dans le commencement il paroisse impossible au malade de souffrir, par exemple, qu'on le mette en carrosse, & encore moins qu'on l'y promène, il éprouvera bientôt que le mouvement du carrosse lui causera moins de douleur qu'il n'en ressentoit lorsqu'il demeuroit à la maison assis dans une chaise.

Un autre avantage qu'il trouvera à se promener en carrosse le matin & l'après-dînée pendant quelques heures, c'est qu'étant fatigué par cet exercice, il dormira une bonne partie de la nuit suivante, & sera soulagé d'autant; au lieu qu'auparavant, lorsqu'il demeuroit dans l'inaction, il passoit presque toute la nuit sans dormir. D'ailleurs, cet exercice empêchera la génération de la pierre qui est le plus souvent un effet de la vie sédentaire.

Mais le plus grand fruit que les goutteux retireront d'un exercice constant & assidu, c'est que cela les empêchera de devenir totalement impotents, ainsi qu'il arrive à plusieurs après un ou deux accès un peu longs. Car, comme ils ne se donnent aucun mouvement, à cause des douleurs violentes qu'ils souffrent, & qu'ils n'étendent point les jambes, sur-tout lorsque la douleur occupe le genou, cela est cause que les ligaments restent dans un état de contraction, & qu'ainsi les jambes & les pieds demeurent pour toujours privés de mouvement, soit dans les intervalles des accès, soit dans les accès mêmes, que l'on n'évite pas néanmoins pour cela.

Enfin, dans les vieillards dont les digestions sont extrémement affoiblies, & qui souffrent depuis plusieurs années les douleurs de la goutte, on ne doit pas espérer que la matière morbifique puisse jamais être corrigée ou évacuée sans le secours de l'exercice. Le mal est alors au dessus des forces de la nature; & l'humeur goutteuse également abondante & incapable de subir une coction & une assimilation convenables, jette souvent les malades dans un abattement & une langueur qui leur cause la mort.

Il faut s'en abstenir au commencement d'un accès fort violent.

61. Nonobstant tout ce que j'ai dit de l'utilité de l'exercice pendant les accès de la goutte, il peut arriver que ces accès soient si cruels, & accablent tellement le malade, que tout exercice devienne alors absolument impossible.

C'eſt ce que l'on voit, pour l'ordinaire, lorſque la goutte eſt parvenue à ſon plus haut degré de violence, & n'a pas encore été adoucie par la longueur du temps.

Dans ce cas-là, il faut que le malade ſe tienne au lit durant les premiers jours de l'accès, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que les douleurs ſoient un peu diminuées. La chaleur du lit ſuppléera en quelque manière à l'exercice, & par ce moyen, la coction de la matière morbifique ſe fera mieux en peu de jours, ſur-tout au commencement de la maladie, qu'elle ne ſe feroit en pluſieurs jours ſi le malade demeuroit levé; pourvu néanmoins qu'il puiſſe ſe paſſer du gras, & ſe contenter de décoctions d'aveine, de petite bière & d'autres choſes de cette nature, ſans être attaqué de défaillances & d'autres fâcheux ſymptômes.

Mais, ſi la goutte eſt invétérée & le malade ſujet à des défaillances, à des tranchées de ventre, à des diarrhées, & à d'autres pareils ſymptômes, il ſera preſque immanquablement emporté dans un accès, à moins qu'il ne faſſe de l'exercice en grand air. C'eſt ce qu'il eſt d'autant plus néceſſaire de remarquer, que la mort de quantité de goutteux a été cauſée par des ſymptômes qui leur ſont ſurvenus pour avoir gardé la chambre & ſur-tout le lit. Or, ces malades auroient vécu plus long-temps s'ils avoient voulu s'aſſujettir à aller en carroſſe une partie de la journée.

Un goutteux qui n'a d'autre ſymptôme que la douleur des articulations, peut bien, à la vérité, ſe tenir renfermé dans ſa chambre. Mais celui qui, ſans ſouffrir extrêmement, eſt attaqué de défaillances & des autres ſymptômes dont nous avons parlé, ne peut le faire ſans danger: & c'eſt un grand avantage que, lorſque les douleurs ſont ſi violentes qu'il eſt impoſſible de ſupporter le mouvement, il ſe trouve juſtement que, dans ce cas-là, on n'en a pas fort beſoin, la douleur elle-même devenant alors un remède qui met à couvert la vie du malade.

62. Quant aux ſymptômes de la goutte, il faut obvier à ceux qui ſont dangereux. Le plus ordinaire eſt une langueur & une foibleſſe d'eſtomac, avec des tranchées cauſées comme par des vents. Il ſe rencontre dans ceux qui, depuis pluſieurs années, ſont ſujets à la goutte, ou dans ceux qui, l'ayant depuis aſſez peu de temps, l'ont augmentée, en quittant tout à coup les liqueurs ſpiritueuſes pour paſſer à l'uſage des boiſſons légères & trop rafraîchiſſantes; ou dans ceux enfin qui, pour adoucir leurs douleurs, ont appliqué ſur les parties ſouffrantes des emplâtres répercuſ-

Il faut remédier aux ſymptômes dangereux.

ſiſs, & d'autres remèdes rafraîchiſſants qui, ayant empêché la matière morbifique de ſe dépoſer ſur les articulations, l'ont obligée de ſe jeter ſur les viſcères.

Dans les accès de goutte que j'ai eus ces dernières années, j'ai eſſayé pluſieurs remèdes différents pour guérir ce ſymptôme; mais rien ne m'a ſi bien réuſſi que de boire de temps en temps, dans le fort du mal, un petit verre de vin de Canarie. Je ne trouve pas que le vin rouge de France, ni la thériaque, ni aucun autre cordial ait autant de vertu; cependant il ne faut pas s'imaginer que le vin, même de Canarie, ou tout autre cordial, puiſſe ſauver le malade, à moins qu'en même temps il ne faſſe de l'exercice (1).

Comment il faut traiter la goutte remontée.

63. Si la goutte, venant à remonter, produit tout à coup quelque fâcheux ſymptôme qui mette la vie du malade en danger, & ne permette aucun retardement; dans ce cas-là, on ne doit compter ni ſur le vin de Canarie, ni ſur l'exercice, mais recourir auſſitôt au laudanum, pourvu que le mal attaque ſeulement la poitrine & les viſcères du bas-ventre, & non pas la tête. Ainſi, on donnera vingt gouttes de laudanum liquide dans un petit verre d'eau épidémique, & le malade ſe tiendra au lit (2).

Diarrhée ſe guérit par la ſueur.

64. Si l'humeur goutteuſe, au lieu de ſe jeter ſur les articulations, & de produire un accès de goutte, cauſe une diarrhée qui ſoit accompagnée de foibleſſes, de tranchées & d'autres ſymptômes, & qui continue pendant long-

---

(1) La goutte qui s'eſt jetée ſur l'eſtomac, & qui eſt accompagnée d'une violente fièvre, & de fréquentes envies de vomir, demande des ſaignées, des vomitifs, des purgatifs, des ſtomachiques, des diaphorétiques, des cordiaux ſpiritueux, des véſicatoires ſur les bras & les jambes, des emplâtres ſtimulants ſur les pieds, des fomentations aromatiques ſur la partie affligée, des lavements, & un régime propre à exciter la tranſpiration.

Un bon verre d'eau-de-vie pure a quelquefois débarraſſé l'eſtomac, après que tous les autres remèdes avoient été inutiles. Voyez *Muſgrave de arthritide anomalâ*.

(2) Les circonſtances peuvent être telles, qu'il ſeroit dangereux de recourir tout de ſuite au laudanum; ainſi le conſeil que donne ici l'Auteur, eſt trop étendu & trop général. Il eſt difficile, pour le traitement de la goutte interne, ou de quelqu'autre maladie que ce ſoit, d'établir des règles fixes & univerſelles; c'eſt pourquoi on doit prendre ſes indications des ſymptômes, leſquels diffèrent extrêmement, ſuivant que le mal attaque différentes parties, & des perſonnes de différent tempérament, & demandent par conſéquent d'être traités fort différemment. Cependant on peut dire en général que les narcotiques, qui ſont plutôt le dernier refuge que le principal remède, doivent toujours être précédés de quelques évacuations.

temps,

temps, malgré l'usage du laudanum & de toute sorte d'exercices, lesquels sont néanmoins excellents pour la guérir; l'unique remède que je sache en ce cas-là, est de faire suer le malade, pendant deux ou trois jours, matin & soir, deux ou trois heures de suite chaque fois. La diarrhée s'arrêtera ordinairement par ce moyen, & la matière morbifique se jettera abondamment sur les articulations.

Cette méthode me sauva la vie, il y a quelques années. Mon mal venoit de ce que je m'étois mis imprudemment à l'usage de l'eau froide pour boisson ordinaire. J'avois essayé auparavant sans aucun succès différentes sortes de cordiaux & d'astringents (1).

Comment il faut traiter la goutte qui se jette sur les poumons.

65. Un autre symptôme qui n'est pas aussi fréquent que la diarrhée, & que j'ai vu néanmoins quelquefois, c'est le transport de l'humeur goutteuse sur les poumons : ce qui arrive, lorsque le malade ayant eu froid en hiver, dans le temps d'un accès, est attaqué d'une toux qui détermine l'humeur à se jetter sur les poumons, tandis qu'en même temps la douleur & la tumeur des articulations cessent entièrement, ou presque entièrement.

Dans ce cas-là, il ne faut point avoir égard à la goutte, mais traiter ce symptôme de la même façon qu'une simple péripneumonie; c'est-à-dire, qu'il faut employer les saignées réitérées, le régime rafraîchissant & incrassant, & les remèdes de même nature; car le sang que l'on tire alors est entièrement semblable à celui des pleurétiques. On doit aussi purger doucement le malade entre les saignées, afin de débarrasser le poumon de la matière morbifique. Quant aux sueurs, quelque bonnes qu'elles soient d'ailleurs pour attirer l'humeur goutteuse sur les extrémités, elles ne laissent pas d'être très-nuisibles dans le cas présent, d'autant qu'elles épaississent la matière qui s'est jettée sur les poumons, d'où s'ensuit une suppuration qui ne manque pas de causer la mort du malade (2).

Douleurs néphrétiques dans la goutte comment doivent être adoucies.

66. Comme presque tous ceux qui ont été long-temps affligés de la goutte, sont sujets au calcul des reins, il leur

(1) La goutte dans les intestins doit être traitée à peu près de la même manière que lorsqu'elle attaque l'estomac; il faut seulement avoir égard à la diarrhée qui demande un plus grand usage de la rhubarbe jointe à des astringents modérés, & un peu de laudanum.

(2) Dans ce cas, la saignée, les doux vomitifs, les vésicatoires, & les remèdes ordinaires contre l'asthme, conviennent extrêmement, & ont souvent un heureux succès.

arrive ordinairement d'être attaqués de colique néphrétique au milieu d'un accès, & encore plus ſouvent ſur la fin. Cette colique les fait ſouffrir cruellement, & achève d'épuiſer le peu de forces qui leur reſtoit. La meilleure choſe, dans ce cas-là, eſt de leur faire avaler promptement quatre pintes de poſſet, où l'on aura fait bouillir deux onces de racines de guimauve, & de leur donner le lavement ſuivant :

Lavement émollient.

Prenez *racines de guimauve & de lis, de chacune une once; feuilles de mauve, de pariétaire, de branc-urſine, & fleurs de camomille, de chacune une poignée; graines de lin & de fénugrec, de chacune demi-once : faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau qui ſera réduite à une livre & demie; paſſez la liqueur, & diſſolvez-y deux onces de ſucre, & autant de ſyrop de guimauve.*

Dès que le malade aura revomi tout le poſſet, & rendu le lavement, on lui donnera une bonne doſe de laudanum liquide, c'eſt-à-dire, juſqu'à vingt-cinq gouttes, ou bien vingt-cinq grains de pilules de Matthieu (1).

Topiques ſont dangereux dans la goutte.

67. Pour ce qui eſt des remèdes externes contre les douleurs de la goutte, quoique j'en aye eſſayé de bien des ſortes, tant ſur les autres que ſur moi-même, je n'ai trouvé que les ſimples rafraîchiſſants & les répercuſſifs qui fiſſent quelque choſe; mais ils ſont dangereux, comme j'ai dit plus haut : & j'oſe aſſurer, après un grand nombre d'obſervations, que la plupart des gens que l'on croit être morts de la goutte, ont moins péri par la maladie même, que par des topiques appliqués mal à propos. Celui qui voudra éprouver la vertu des anodins extérieurs qui paſſent pour les plus efficaces, ne doit pas ſe faire illuſion à lui-même en les appliquant ſur la fin d'un accès, car la douleur eſt alors ſur le point de ceſſer d'elle-même; mais qu'il les applique au commencement de l'accès, il verra bientôt leur inutilité. En effet, ces ſortes de remèdes ne peuvent jamais être d'aucun ſecours, & ils peuvent être quelquefois nuiſibles.

C'eſt par cette raiſon que, depuis pluſieurs années, je

---

(1) Les lavements avec la térébenthine donnés de douze en douze heures, & les narcotiques en petites doſes, ſont utiles en cette occaſion : mais les aromatiques qui conviennent d'ailleurs dans la goutte interne doivent être employés ici très-légèrement, crainte d'enflammer les parties, & d'augmenter les ſymptômes.

n'emploie aucun topique pour la goutte. Je me ſuis ſervi autrefois du cataplaſme de mie de pain blanc bouilli dans le lait, où l'on ajoutoit du ſafran & un peu d'huile roſat, & je m'en trouvois mieux que de tout le reſte ; & néanmoins cela ne ſervoit de rien du tout au commencement de l'accès (1). C'eſt pourquoi, ſi la douleur eſt extrêmement violente, le malade fera mieux de ſe tenir au lit juſqu'à ce qu'elle ſoit un peu diminuée, que de recourir aux anodins. Cependant, ſi elle eſt tout à fait inſupportable, il ſera bon de prendre le ſoir un peu de laudanum, autrement il vaudra mieux s'en paſſer.

68. Puiſque je ſuis maintenant ſur l'article des remèdes externes contre la goutte, je dirai quelque choſe d'une certaine mouſſe des Indes, appellée *moxa*, qui étoit ci-devant en grande réputation pour la guériſon de la goutte. On allume cette mouſſe, & on en brûle légèrement la partie affectée. Ce remède que l'on prétend venir originairement des Indes orientales, & être nouveau en Europe, y eſt très-ancien, puiſqu'Hippocrate, qui a écrit il y a plus de deux mille ans, en fait mention. C'eſt dans ſon excellent traité des *Affections*, ſection V, où, parlant de la ſciatique, il s'exprime de la manière ſuivante : *Si la douleur ſe fixe dans un endroit, quel qu'il ſoit, & qu'on ne puiſſe l'appaiſer par les remèdes, il faudra brûler cet endroit avec du lin crud.* Et un peu plus bas, il dit, en parlant de la goutte : *La maladie eſt longue & fâcheuſe, mais non pas mortelle. S'il reſte de la douleur dans les doigts, on brûlera les veines des doigts un peu au-deſſus des articulations, & on ſe ſervira pour cela de lin crud.*

Peu d'utilité de brûler la partie avec le moxa, ou avec le lin crud.

Perſonne, je penſe, ne ſe perſuadera qu'il y ait une différence eſſentielle entre la flamme produite par le lin, & celle qui eſt produite par le moxa, enſorte que la dernière ſoit plus efficace que la première pour la guériſon de la goutte ; de même qu'on ne croira pas qu'un feu de bois de chêne ait plus de vertu qu'un feu d'un autre bois. Il eſt

(1) On a ſouvent cauſé de grands malheurs dans cette maladie par des applications extérieures ; ainſi on ne doit y avoir recours que dans une preſſante néceſſité, & alors il faut avoir un ſoin particulier d'en faire un choix convenable. En général elles doivent être ſtimulantes au commencement & dans le fort de l'accès, diaphorétiques & fortifiantes dans le déclin. Une flanelle appliquée chaude eſt peut-être le meilleur topique, & celui qui convient le plus univerſellement. Dans une douleur extrême on peut appliquer des compreſſes trempées dans le laudanum liquide de Sydenham.

vrai qu'en brûlant ainſi la partie affligée de la goutte, on peut quelquefois ſoulager les douleurs, parce qu'on évacue par ce moyen la portion la plus fixe de la matière morbifique qui eſt dépoſée dans les articulations.

Mais, comme ce remède ne touche en aucune façon à la cauſe antécédente de la goutte qui eſt l'indigeſtion des humeurs, il ne ſauroit procurer qu'un ſoulagement foible & paſſager : d'ailleurs, il ne convient que dans le commencement de la goutte; car, lorſqu'elle s'eſt jettée ſur les viſcères, ſoit par la longueur du temps, ſoit par des remèdes employés mal à propos, & qu'ainſi le malade, au lieu de reſſentir des douleurs violentes aux extrémités, eſt plutôt attaqué de foibleſſes, de tranchées dans le ventre & d'un grand nombre de ſymptômes de cette nature, il n'y auroit pas de bon ſens à vouloir ſe ſervir du feu en pareille occaſion.

L'auteur ne connoît point de ſpécifiques pour la goutte.

69. Voilà tout ce que j'ai découvert juſqu'à préſent ſur la manière de traiter la goutte. Si l'on m'objecte qu'il y a beaucoup de remèdes ſpécifiques contre cette maladie, j'avoue ſincèrement qu'ils me ſont inconnus; & je crains fort que ceux qui les vantent, ne ſoient auſſi ignorants que moi. En vérité, c'eſt une choſe bien triſte de voir la médecine, le plus noble de tous les arts, ainſi déshonorée par l'ignorance ou la mauvaiſe foi de certains écrivains qui rempliſſent leurs livres de remèdes frivoles : car, dans preſque toutes les maladies, on ne manque jamais de trouver des gens qui ont, diſent-ils, des ſecrets admirables pour les guérir; & tous ces ſecrets ne ſont au fond que des bagatelles. Ce n'eſt pas ſeulement pour les maladies qui ont un type certain qu'on vante de prétendus ſpécifiques, c'eſt auſſi pour celles qui n'en ont aucun, & qui dépendent de quelque léſion des organes, ou d'une cauſe extérieure. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que des gens de bon ſens ont la foibleſſe de donner dans un telle extravagance.

Nous en voyons un bel exemple dans les contuſions, où l'on donne pour ſpécifiques un grand nombre de remèdes, tels que le blanc de baleine, &c. quoique ces prétendus ſpécifiques ne faſſent autre choſe que d'empêcher qu'on ne traite la maladie d'une manière convenable. Le véritable moyen de la guérir ſurement & promptement, comme on verra par expérience, c'eſt d'employer alternativement les ſaignées & les purgations, juſqu'à ce que le malade ſe porte bien, au lieu de s'amuſer à tous ces remèdes

frivoles que l'on fait ordinairement prendre après une seule saignée.

Les sueurs ne conviennent point non plus dans ce cas-là: car, comme elles échauffent le sang, elles ne font qu'augmenter la disposition que les parties ont déja à s'enflammer.

70. Au reste, si l'on trouve que je suis pauvre en remèdes pour la guérison de la goutte, & que je n'en aie pas rapporté un assez grand nombre, je proposerai ici tous ceux que Lucien a ramassés dans sa pièce comique intitulée *Tragopodagra*. Il y en a d'internes & d'externes. Chacun choisira ceux qu'il voudra, & il les trouvera peut-être aussi efficaces que la plupart de ceux que certaines gens élèvent jusqu'au ciel. Dans cette pièce, Lucien personnifie la goutte, & la fait ainsi parler à ceux qui se vantent d'avoir des secrets pour la guérir.

Remèdes de Lucien contre la goutte.

» Qui est-ce qui ne connoît pas la mère des douleurs, » l'indomptable goutte, née pour tourmenter les malheu- » reux mortels? Rien ne peut appaiser mon courroux, ni » le sang des victimes immolées sur mes autels, ni la fu- » mée de l'encens, ni les plus riches offrandes. Tous les » efforts d'Apollon, le Médecin des Dieux, & ceux de » son fils, le savant Esculape, sont inutiles contre moi. » De tout temps, les hommes ont travaillé à se dérober » aux traits de ma colère. Encore aujourd'hui ils n'oublient » rien pour cela. Ils n'est sorte de moyens qu'ils ne mettent » en usage. Les uns se servent des feuilles de plantain, de » laitue, de pourpier sauvage; les autres, de marrube; » d'autres, d'orties; d'autres, de grande consoude. Ils em- » ploient la lentille d'eau, les panais, les feuilles de pêcher, » le pavot, la jusquiame, les écorces de grenade, l'herbe » aux puces, la racine d'ellébore, les feuilles de choux, » le fenugrec, la noix de cyprès, la farine d'orge, celle » de fève. Ils ont recours aux os, aux nerfs, à la peau, à » la graisse, au sang, à la moëlle, au lait, & même aux » excréments des animaux. Quel métal, quel suc d'herbe, » quelle gomme, quelle résine ne mettent-ils pas en usage? » Les uns prennent des médicaments au nombre de quatre; » les autres, au nombre de huit; la plupart, au nombre » de sept. Les uns se purgent avec de l'hiéra-picra; les autres » cherchent un remède dans le nid d'hirondelle; d'autres » ont recours aux enchantemens, & se laissent tromper » par des imposteurs. Tous ces gens-là sont des insensés » qui ne font qu'irriter ma colère; aussi je les traite sans

» miséricorde ; mais, pour ceux qui n'entreprennent rien » contre moi, j'en use avec indulgence & avec bonté à leur » égard. «

Je ne doute pas que ceux qui souffrent depuis longtemps les douleurs de la goutte, désespérant d'une entière guérison, ne s'écrient avec le chœur qui termine cette pièce :

» Redoutable goutte, qui exercez votre empire dans » tout l'univers, jetez sur nous quelque regard favorable, » & ne nous traitez pas impitoyablement. Faites que nos » douleurs soient courtes & légères, qu'elles ne nous em» pêchent pas de marcher, & que l'habitude nous les rende » faciles à supporter. Ainsi, mes compagnons, prenez pa» tience, & ne vous désespérez pas; souffrez tranquillement » qu'on se raille & qu'on se moque de vous; car tel est le » partage des goutteux, on se rit de leurs maux au lieu d'y » compatir. «

Fondement de la méthode de l'Auteur.

71. Pour conclure enfin ce traité, la méthode que j'enseigne ici est fondée sur l'examen des symptômes de la maladie. C'est celle que j'ai suivie, & dont je me suis bien trouvé, tant pour moi-même que pour les autres. La cure radicale & parfaite de la goutte est une de ces choses cachées dans les mystères de la nature, & je ne sais ni quand, ni par qui elle sera découverte. Je crois néanmoins avoir rendu quelques services aux hommes par ce traité, en marquant fidèlement les écueils où j'ai fait naufrage moi-même, & tant d'autres avec moi, & en y joignant la meilleure méthode curative que j'aie découverte jusqu'à présent. C'est tout ce que je puis faire. Néanmoins après y avoir bien pensé, je suis porté à croire qu'on découvrira un jour le remède spécifique de la goutte; & si cela arrive jamais, on verra clairement par là quelle est l'ignorance des Médecins spéculatifs, & combien ils se trompent grossièrement dans la connoissance des causes des maladies, & dans le choix des remèdes qu'ils donnent pour les guérir. Nous avons une belle preuve de cette vérité dans le quinquina, ce grand spécifique des fièvres intermittentes. Pendant combien de siècles les Médecins les plus ingénieux s'étoient-ils exercés à rechercher les causes des fièvres intermittentes, & avoient-ils employé les méthodes curatives les plus conformes aux diverses théories qu'ils avoient inventées ? Mais on voit combien ces méthodes ont fait peu d'honneur aux théories qui leur servoient de fondement, par l'exemple récent de ces praticiens qui,

attribuant les différentes ſortes de fièvres intermittentes à une ſurabondance de diverſes humeurs, tentoient ordinairement la guériſon par l'altération & l'évacuation de ces humeurs. Les mauvais ſuccès qu'ils ont eus ont montré la fauſſeté de leurs ſyſtêmes. Mais rien ne l'a mieux fait voir que l'heureux uſage du quinquina, par le moyen duquel, ſans nous embarraſſer de toutes ces humeurs, ni du régime, & en le donnant ſeulement ſuivant la méthode convenable, nous réuſſiſſons d'ordinaire, à moins que nous n'obligions ſans néceſſité le malade à garder le lit pendant l'uſage de ce remède; lequel eſt néanmoins ſi efficace, qu'alors même, nonobſtant que la chaleur du lit augmente la fièvre, il ne laiſſe pas de la guérir le plus ſouvent.

En attendant donc que l'on découvre la cure radicale de la goutte, ce que tous les Médecins doivent ſouhaiter, & moi particulièrement, j'eſpère que le public recevra favorablement cette foible diſſertation. Mais ſi la choſe arrive autrement, je connois ſi bien le caractère des hommes, que je n'en ſerai pas fort ſurpris, & je ſais aſſez mon devoir pour que cela ne me décourage pas. Que ſi les cruelles douleurs, & les autres maux dont j'ai été affligé durant la plus grande partie de ma vie, & qui, en me rendant perclus, ont fait un grand tort à mes affaires domeſtiques en m'empêchant ſi ſouvent de pratiquer la Médecine, peuvent procurer aux autres quelque ſoulagement, je me croirai, en partant pour l'autre vie, dédommagé en quelque façon des miſères que j'ai ſouffertes dans celle-ci.

TRAITÉ
DE
L'HYDROPISIE.

Quelles personnes l'hydropisie attaque principalement, & en quel tems de la vie.

1. L'HYDROPISIE attaque les deux ſexes, à tout âge. Les femmes néanmoins y ſont plus ſujettes que les hommes. Ceux-ci en ſont principalement attaqués lorſqu'ils commencent à vieillir; celles-là quand elles ceſſent d'avoir des enfants. La maladie ſurvient auſſi quelquefois aux jeunes femmes qui ſont ſtériles.

Des foſſes que l'impreſſion des doigts laiſſe à la partie inférieure de la jambe, qui ſe remarquent davantage le ſoir, & s'évanouiſſent le matin, ſont le premier ſigne de l'hydropiſie; mais ce ſigne n'eſt pas auſſi certain dans les femmes que dans les hommes; car il ſe rencontre aſſez ſouvent dans les femmes groſſes, & dans celles qui ont une ſuppreſſion de règles par quelque cauſe que ce puiſſe être. Il n'eſt pas même bien certain pour les hommes. Si un vieillard d'un tempérament replet, qui eſt depuis pluſieurs années tourmenté d'un aſthme, vient à en être délivré tout à coup, principalement en hiver, les jambes lui enfleront auſſitôt conſidérablement. Cette enflure, qui reſſemblera à celle des hydropiques, ſera plus grande en hiver qu'en été, plus grande dans un temps de pluie que dans un beau temps, & elle continuera de la ſorte juſqu'à la fin de la vie, ſans aucun accident conſidérable.

Cependant l'enflure des jambes eſt généralement un ſigne d'hydropiſie dans les hommes, ſur-tout ſi elle eſt accompagnée d'une reſpiration difficile. La féroſité qui la cauſe, ne pouvant plus être contenue dans les jambes qu'elle groſſit de plus en plus chaque jour, ſe jette ſur les cuiſſes, & s'épanche enſuite dans la capacité de l'abdomen, qu'elle diſtend prodigieuſement. Quelquefois même elle force l'ombilic, & produit un exomphale.

Elle a trois principaux ſymptômes.

2. Trois principaux ſymptômes accompagnent l'hydropiſie, qui ſont la difficulté de reſpirer, la diminution des urines, & une ſoif extraordinaire.

La difficulté de reſpirer vient de ce que l'eau épanchée

dans le ventre comprime le diaphragme, & par-là empêche la liberté de ſon mouvement. La diminution des urines vient de ce que la ſéroſité du ſang, au lieu de ſe filtrer par les conduits urinaires, ſe dépoſe dans la cavité de l'abdomen, & dans les autres parties capables de la recevoir. La ſoif eſt cauſée par la chaleur & l'âcreté, qui ſont un effet de la pourriture que contractent les eaux des hydropiques en ſéjournant dans le corps; & de là vient auſſi qu'il y a toujours une petite fièvre.

3. A meſure que les parties enflées augmentent de volume, les autres maigriſſent & diminuent, juſqu'à ce qu'enfin le ventre ne pouvant plus contenir la quantité d'eau qui s'y épanche de plus en plus, elle force toutes les barrières, inonde les parties nobles, & fait périr le malade. *A meſure que l'enflure augmente, le corps maigrit.*

4. La cauſe de l'hydropiſie, généralement parlant, eſt la foibleſſe du ſang, qui, n'étant plus en état de changer comme il faut le chyle en ſa propre ſubſtance, le dépoſe néceſſairement ſur les extrémités & les parties pendantes du corps, & bientôt après dans l'abdomen. Là, tant qu'il eſt en petite quantité, la nature forme des eſpèces de véſicules pour le contenir, juſqu'à ce qu'enfin il augmente à un tel point, qu'il n'eſt plus renfermé que par le péritoine. *La foibleſſe du ſang cauſe de l'hydropiſie.*

5. L'affoibliſſement du ſang eſt produit par des ſaignées trop copieuſes, ou trop fréquentes, ou par des pertes; ou bien par de longues maladies, ou par un uſage exceſſif des liqueurs ſpiritueuſes, leſquelles détruiſent les levains du corps, & diſſipent les eſprits (1). De-là vient que les grands buveurs ſont plus ſouvent attaqués d'hydropiſie que les autres, quoique ce ſoit une maladie froide. D'un autre côté, la boiſſon d'eau pure n'affoiblit pas moins le ſang dans ceux qui ſont accoutumés depuis long-temps aux liqueurs ſpiritueuſes. *D'où vient cette foibleſſe.*

6. La cauſe de l'hydropiſie des femmes eſt très-différente. Elle conſiſte dans une obſtruction de l'un des ovaires, laquelle détruit peu à peu le ton de cette partie. *Cauſe de l'hydropiſie des femmes eſt différente.*

---

(1) Les liqueurs ſpiritueuſes bues avec excès, produiſent de très-mauvais effets, car elles roidiſſent & froncent les fibres, communiquent une âcreté aux liquides, les épaiſſiſſent & les coagulent, & par conſéquent les empêchent de circuler, ſur-tout dans les petits vaiſſeaux, rendent ſkirrheux le foie & les glandes du méſentère, & par ce moyen contribuent extrêmement à la génération de l'hydropiſie humorale, & d'autres maladies chroniques.

D'où il arrive que la tunique de l'ovaire étant distendue outre mesure, par la lymphe qui s'y est déposée, & étant prête à crever, la nature forme des espèces de vésicules pour recevoir cette lymphe ; & enfin une ou plusieurs des vésicules venant à se rompre, la liqueur qu'elles contiennent s'épanche dans la cavité de l'abdomen, & produit les mêmes symptômes que dans l'hydropisie des hommes. Mais nous avons déja traité ailleurs de cette sorte d'hydropisie (1).

Deux autres sortes d'enflure qui ressemblent à l'hydropisie.

7. Il y a deux autres sortes d'enflure du ventre qui ressemblent à l'hydropisie, & qui sont ordinaires aux femmes. La première est une excroissance charnue & contre nature, qui arrive aux parties contenues dans l'abdomen, & qui forme une tumeur aussi considérable que feroit de l'eau enfermée dans cette cavité (2). La seconde sorte d'enflure est produite par des vents, & elle est accompagnée de tous les signes de grossesse. Elle attaque le plus souvent les veuves, & même les femmes qui n'ont été mariées que dans un âge avancé. Ces dernières ainsi affectées ne manquent pas de se croire grosses ; elles consultent des sages femmes qui sont leur oracle, & qui leur disent la même chose ; elles s'imaginent sentir le mouvement de l'enfant pendant tout le temps ordinaire ; elles ont de temps en temps les mêmes incommodités que les femmes enceintes ; leurs mammelles grossissent, le lait distille des mamelons ; quelquefois même elles préparent tout ce qui est nécessaire pour leurs couches, jusqu'à ce qu'enfin le ventre venant à désenfler peu à peu, les détrompe de leur erreur (3). Nous ne parlerons point ici de ces deux dernières maladies, qui ne sont pas proprement des hydropisies.

Quelles sont les indications curatives.

8. Les véritables indications curatives dans l'hydropisie proprement dite, sont, en premier lieu, d'évacuer les eaux contenues dans l'abdomen & dans les autres parties ; & en second lieu, de rétablir les forces du sang, afin de prévenir un nouvel épanchement de sérosité.

---

(1) Voyez *pag.* 408, *num.* 92.

(2) L'Auteur semble entendre ici ce que les Ecrivains en Médecine appellent une mole, ou fausse conception, qui peut tromper les femmes pendant un certain temps, & leur faire croire qu'elles sont véritablement grosses.

(3) C'est cette sorte d'hydropisie que les Auteurs appellent tympanite ou hydropisie venteuse, & dans laquelle le ventre ne contient souvent qu'une petite quantité d'eau.

Purgatifs doux, font plus nuisibles qu'utiles.

9. La première indication se remplit par les purgatifs & les diurétiques. Quant aux purgatifs, il faut bien observer que ceux qui agissent foiblement sont plus nuisibles qu'utiles dans toutes sortes d'hydropisies; car comme ils remuent les humeurs sans les évacuer, qu'ils agitent le sang & l'affoiblissent, ils ne produisent d'autre effet sur l'enflure que de l'augmenter encore, particulièrement celle des pieds. Ainsi les purgatifs violents & hydragogues sont en général les meilleurs dans l'hydropisie. Mais pour qu'ils aient un heureux succès, il est nécessaire de savoir si le malade est facile ou difficile à purger. Le moyen d'être instruit là-dessus, c'est d'examiner comment les purgatifs ordinaires lui ont fait dans un autre temps.

Chaque corps a une disposition particulière, appelée autrement *idiosyncrasie*, qui le rend plus ou moins susceptible de l'action des purgatifs : de-là vient qu'on se tromperoit grossièrement, & qu'on mettroit souvent un malade en péril, si dans le choix & la dose des purgatifs on ne se régloit que sur la force du tempérament. Il n'est pas rare de voir des gens très-robustes, sur qui de médiocres purgatifs opèrent aisément, & de voir au contraire des corps foibles qui cèdent à peine aux plus puissants.

La précaution que je recommande ici au sujet de la différente disposition par rapport à l'action des purgatifs, ne doit pas seulement avoir lieu pour les hydragogues, mais encore pour les autres purgatifs; car j'ai souvent observé que des médecines douces ont causé des superpurgations, parce que le Médecin n'avoit pas bien interrogé le malade s'il étoit facile ou difficile à purger.

Néanmoins, comme l'hydropisie, plus que toute autre maladie, demande des purgations fortes & promptes, & que les doux purgatifs ne font qu'augmenter l'enflure au lieu de la diminuer, il vaut mieux purger trop fortement qne trop foiblement, d'autant plus que s'il arrivoit une superpurgation, on peut aisément l'arrêter par le moyen du laudanum, qui est un remède sûr en pareil cas.

Il faut évacuer les eaux le plus promptement que l'on peut.

10. Lorsqu'on emploie les purgatifs dans l'hydropisie, il est extrêmement important de vider les eaux le plus promptement que l'on peut, eu égard aux forces du malade; c'est-à-dire, qu'il faut purger tous les jours, à moins que la grande foiblesse du malade, ou l'opération trop violente d'une purgation, n'oblige quelquefois de mettre un ou deux jours d'intervalle entre les autres; car si on ne

les réitère que de loin en loin, elles auront beau évacuer abondamment, elles n'empêcheront pas un nouvel amas d'eau ; & on perdra par ces délais tout le fruit qu'elles auront produit.

D'ailleurs, si on laisse long-temps séjourner la sérosité épanchée dans l'abdomen, il est dangereux qu'elle ne corrompe les viscères par la pourriture qu'elle contractera; & il faut remarquer aussi que les purgations précédentes l'ayant mis en mouvement, elle se trouve par-là beaucoup plus propre à agir sur les viscères, que si on l'avoit laissée en repos. Cette raison, & les autres que j'ai rapportées ci-dessus, montrent qu'on doit évacuer les eaux des hydropiques le plus promptement qu'il est possible, & continuer les purgatifs jusqu'à ce qu'il ne reste du tout plus d'enflure.

Comment il faut donner les hydragogues.

11. Mais il faut remarquer, au sujet de presque tous les hydragogues, une chose qui est constante par l'expérience; c'est que si on les donne seuls, ils opèrent très-peu sur les personnes difficiles à émouvoir; & que si on les emploie en grande dose, il ne font qu'agiter le sang, au lieu d'évacuer les eaux, & augmenter l'enflure, au lieu de la diminuer. Ainsi la véritable méthode de les employer dans les personnes qui sont difficiles à émouvoir, c'est de les joindre aux purgatifs plus doux, afin qu'ils servent à les animer. Mais dans les sujets qui sont faciles à purger, les hydragogues agissent promptement & puissamment.

Avantages du syrop de nerprun.

12. Le syrop de nerprun, même seul, peut suffire pour ces derniers; il évacue chez eux une grande quantité d'eaux, sans évacuer autre chose. Il ne met point le sang en mouvement, & ne rend point l'urine plus colorée, comme font les autres purgatifs. Tout l'inconvénient qu'il a, c'est de causer une grande soif pendant qu'il opère. Au reste, si on le donne, même en grande dose, aux personnes difficiles à purger, il n'évacue ni beaucoup de matières, ni beaucoup d'eaux.

Preuve de cela par un exemple.

13. Il y a environ vingt-sept ans que je fus appelé pour traiter une Dame qui demeuroit à Westminster, & qui étoit également distinguée par sa naissance & par sa vertu. Elle avoit une hydropisie ascite, & son ventre étoit d'une telle grosseur, que je n'ai jamais rien vu au-delà. Je lui fis prendre une once de syrop de nerprun avant le dîner, suivant la coutume de ce temps-là. Elle rendit par les selles une quantité prodigieuse d'eaux, sans être affoiblie. Cet heu-

reux succès me donna du courage, & m'engagea à réitérer chaque jour le même purgatif, sinon que je laissois quelquefois un jour ou deux d'intervalle quand la malade me paroissoit plus foible qu'à l'ordinaire. De cette façon, les eaux furent peu à peu évacuées, le ventre se désenfla, & la malade guérit parfaitement.

14. Comme j'étois jeune & sans expérience, car c'étoit la première hydropisie que j'eusse jamais traitée, je m'imaginai mal à propos que j'avois dans le syrop de nerprun un remède capable de guérir toutes sortes d'hydropisies; mais je ne fus pas long-temps sans être désabusé de mon erreur. Au bout de quelques semaines, je fus appellé pour traiter une autre femme attaquée d'une hydropisie qui avoit succédé à une longue fièvre quarte. Je lui donnai plusieurs fois le syrop de nerprun, en augmentant peu à peu la dose, mais sans aucun succès. La malade ne fut point purgée, ni les eaux évacuées; l'enflure du ventre ne fit au contraire qu'augmenter; de sorte que la malade me renvoya, & fit venir un autre médecin qui lui ayant donné des remèdes plus efficaces, la guérit de son hydropisie, autant qu'il me souvient. Mauvais succès de l'auteur.

15. Lorsque les deux purgatifs n'opèrent pas promptement, & ne soulagent pas le malade, il faut recourir à de plus forts, c'est-à-dire, aux hydragogues qui, étant joints aux doux purgatifs, sont très-efficaces; au lieu que, si on les donne seuls, ils ne font presque rien pour la plupart, comme nous avons déjà dit. J'ai souvent donné en pareil cas, avec un heureux succès, la potion suivante. En quel cas il faut recourir aux hydragogues.

Prenez *tamarins, demi-once; feuilles de séné, deux gros; rhubarbe, un gros & demi : faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau de fontaine que vous réduirez à trois onces; coulez la liqueur, & dissolvez-y manne & syrop de roses solutif, de chaque une once; syrop de nerprun, demi-once; électuaire de suc de roses, deux gros.* Potion purgative.

Cette potion néanmoins ne convient qu'aux sujets robustes, sur qui elle opère mieux que tous les autres purgatifs, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois. On peut aussi employer la suivante :

Prenez *vin blanc, quatre onces; jalap réduit en poudre très-fine, un gros; gingembre pareillement pulvérisé, un demi-scrupule; syrop de nerprun, une once : mêlez tout cela pour une potion que l'on donnera de grand matin, & que l'on* Autre.

réitérera chaque jour, ou de deux en deux jours; selon les forces du malade (1).

16. Je me sers assez souvent d'une autre formule qui sera bonne pour ceux qui ont en horreur les autres purgatifs: elle échauffe & fortifie en opérant; la voici:

Teinture purgative.

Prenez *jalap pilé grossièrement, & hermodactes, de chaque demi-once; scammonée, trois gros; feuilles de séné, deux onces; réglisse ratissée, graines d'anis & de carvi, de chacune demi-once; sommités d'absynthe, & feuilles de sauge, de chacune une poignée: mettez infuser tout cela à froid dans trois livres d'eau-de-vie commune, & ne passez la liqueur que dans le temps qu'on s'en servira. On en donnera une cuillerée le soir à l'heure du sommeil, & deux autres le lendemain matin, augmentant ou diminuant la dose, suivant l'opération.*

Elaterium recommandé pour les sujets difficiles à purger;

17. Il me reste à parler de deux remèdes qui, selon moi, l'emportent sur tous les autres, & qui, dans les personnes difficiles à purger, sont encore plus efficaces que ceux dont j'ai fait mention, ou qui me sont connus; je veux dire l'élatérium, & l'infusion de safran des métaux. L'élaté-

---

(1) Il n'est pas dans toute la matière médicale, de meilleur & de plus agréable purgatif que le jalap. Il n'a ni odeur, ni mauvais goût; il opère en petit volume, doucement & promptement, & il évacue particulièrement les humeurs aqueuses. A la vérité il ne convient pas dans les fièvres aiguës, & dans les tempéraments secs, chauds, bilieux, & qui ont les fibres roides; mais on peut l'employer sûrement & utilement dans les tempéraments lâches, humides & pituiteux, & aussi dans les enfants. La meilleure façon est de le donner en substance. Il n'a point besoin de correctif, pourvu qu'on le donne en dose convenable à la maladie, au tempérament & à l'âge du sujet.

Les huiles aromatiques que l'on y joint quelquefois par forme de correctif, causent par leur chaleur & leur âcreté une plus grande irritation que le purgatif même, ensorte qu'elles produisent quelquefois une inflammation, & causent aux intestins des contractions spasmodiques qui empêchent plutôt qu'elles n'aident l'action du remède.

Quant aux sels alcalis, tels que le sel d'absynthe, de tartre, & semblables, que l'on emploie aussi en qualité de correctifs, comme ils dissolvent les parties résineuses du jalap, & augmentent leur surface, il arrive de là que le remède opère plus doucement, & par conséquent moins efficacement; ce que l'on pouvoit obtenir en diminuant la dose. La coutume de joindre des correctifs au jalap vient plutôt d'un préjugé & d'un défaut de réflexion, que d'une connoissance certaine de leur utilité, fondée sur un nombre suffisant d'expériences duement vérifiées.

rium, autrement l'extrait de concombre ſauvage, purge fortement en très-petite doſe, & évacue abondamment les matières fécales & les humeurs aqueuſes. Deux grains ſuffiſent pour la plupart des ſujets. Ma coutume eſt de les mêler avec un ſcrupule de pilules de duobus; je fais de tout cela trois petites pilules que l'on prend le matin (1).

Comme auſſi l'infuſion de ſafran des métaux.

18. Quant à l'infuſion de ſafran des métaux, il ſembleroit d'abord que ce remède n'eſt propre qu'à débarraſſer l'eſtomac des humeurs nuiſibles qui y ſéjournent. Toutefois, on le donne à la doſe d'une once & demie, ou bien de deux onces dans les perſonnes fort difficiles à purger, ayant ſoin de le réitérer chaque jour, ſelon les forces du malade : on verra qu'après avoir fait vomir, il purgera par les ſelles, & videra les eaux contenues dans l'abdomen, au moyen des ſecouſſes violentes qu'il cauſera à l'eſtomac & aux autres viſcères de l'abdomen. Cependant, lorſque je trouve qu'il ne purge pas aſſez, après que je l'ai donné ſeul trois ou quatre fois, j'ai coutume d'y joindre l'électuaire de ſuc de roſes, & le ſyrop de nerprun. Par exemple :

Puiſſante potion purgative.

Prenez *eau de chardon bénit, trois onces; infuſion de ſafran des métaux, une once & demie; ſyrop de nerprun, demi-once; électuaire de ſuc de roſes, deux gros : mêlez tout cela enſemble pour une potion* (2).

Preuve qu'il y a des conduits par où les eaux paſſent dans le canal inteſtinal.

19. On ne ſauroit douter qu'il n'y ait des conduits ſecrets par où les eaux contenues dans la cavité de l'abdo-

---

(1) On dit que les anciens donnoient l'élatérium depuis ſix grains juſqu'à trente ; mais les modernes vont rarement au-delà de quatre ou cinq grains. Le docteur Liſter, dans une diſſertation ſur l'hydropiſie, dit l'avoir donné avec ſuccès à la quantité de dix grains, une fois la ſemaine, pendant trois mois de ſuite; & il rapporte pluſieurs particularités curieuſes touchant ce remède. Néanmoins comme c'eſt un purgatif très-âcre & très-irritant, il vaut mieux le donner d'abord en petite doſe, & augmenter enſuite par degrés, ſuivant les forces du ſujet & le beſoin de la maladie; car dans l'hydropiſie, de même que dans les autres maladies où le ton des vaiſſeaux eſt ſi affoibli & les fluides ſi appauvris, l'uſage des violents purgatifs a ſouvent des ſuites funeſtes.

(2) Le docteur Liſter, dans ſa diſſertation ſur l'hydropiſie, parlant de ce remède, ſemble craindre qu'il ne cauſe une grande ſoif, comme étant d'une nature fort deſſicative ; & il attribue ſon action par en bas, après qu'il a opéré par en haut, à la grande quantité de liquide que l'on eſt obligé de boire pendant ſon opération, plutôt qu'à aucune vertu purgative dont il ſoit doué. Et comme les gens attaqués d'une hydropiſie aſcite ont ordinairement la reſpiration très-

men, passent dans le canal intestinal, puisque les purgatifs hydragogues les évacuent par les selles en aussi grande abondance que si elles étoient simplement renfermées dans les intestins. Mais de découvrir ces conduits secrets, c'est justement la difficulté. Et, à cette occasion, je me rappelle un fameux passage d'Hippocrate, dans son livre de l'ancienne médecine, où ce grand homme, le plus sage & le meilleur médecin, au jugement de tous les siècles, s'explique de la sorte : *Il y a des médecins & des philosophes qui prétendent qu'on ne sauroit posséder, comme il faut, l'art de guérir les maladies, si l'on ne connoît exactement la nature de l'homme, & la manière dont il a été formé. Pour moi, je pense que tout ce que les médecins & les philosophes ont dit ou écrit sur la physique du corps humain, regarde plutôt la peinture, que la médecine* * (1).

Défense d'Hippocrate, & nécessité de l'anatomie.

20. Je ne prétends nullement conclure de ce passage, qu'Hippocrate ait cru inutile à un médecin l'étude de l'anatomie, ni autoriser l'ignorance des empiriques. Je soutiens au contraire, après de sérieuses réflexions fondées sur l'expérience, qui est la véritable pierre-de-touche de l'habileté dans l'art de guérir, je soutiens, dis-je, que la connoissance exacte de la structure du corps humain est tout à fait nécessaire à un médecin pour se former de justes idées de l'économie animale, & des causes de certaines maladies. Comment, par exemple, un homme qui ignore la structure des reins & des conduits qui de là portent l'urine dans la vessie, pourra-t-il conjecturer la cause des symptômes cruels qui surviennent à un malade, lorsqu'une pierre se trouve engagée dans le bassinet, ou dans les uretères ? L'anatomie n'est pas moins nécessaire à un chirurgien, afin de pouvoir éviter dans ses opéra-

difficile, cet auteur croit qu'ils ne peuvent soutenir l'action d'un émétique si violent sans tomber en défaillance.

Ainsi la vertu de ce remède paroît fort incertaine, & il a besoin, comme beaucoup d'autres, d'être éprouvé par de nouvelles expériences.

* Λέγουσι δὲ τίνες καὶ ἰατροὶ καὶ σοφισταὶ, ὡς οὐχ' ἐνὶ δυνατὸν ἰατρικὴν εἰδέναι, ὅστις μὴ οἶδεν ὅ, τι ἐστιν ἄνθρωπος, καὶ ὅπως ἐγένετο πρῶτον, καὶ ὅπως συνεπάγη. Ἐγὼ δὲ τουτέων μὲν ὅσα τινὶ εἴρηται σοφιστῇ, ἢ ἰητρῷ, ἢ γέγραπται περὶ φύσεως, ἧσσον νομίζω τῇ ἰητρικῇ τέχνῃ προσήκειν ἢ τῇ γραφικῇ.

(1) Voyez *lib. de prisc. Med.*

tions les vaiſſeaux, & les autres parties qu'il ſeroit dangereux de bleſſer. Il n'eſt pas poſſible de bien réduire les luxations ſans la connoiſſance du ſquelette.

21. Celui donc qui n'eſt pas inſtruit de la ſtructure du corps humain, marche néceſſairement à l'aveugle dans le traitement de certaines maladies; c'eſt un navigateur qui s'expoſe à la mer ſans bouſſole. Au reſte, cette ſcience s'acquiert en peu de temps & ſans beaucoup de peine. Il ne faut pour cela qu'avoir des yeux, & examiner les cadavres, ſoit d'hommes, ſoit d'animaux, & il n'eſt beſoin ni d'un grand génie, ni d'un grand jugement.

La connoiſſance de l'anatomie s'acquiert aiſément.

Mais il faut avouer que dans toutes les maladies aiguës, qui ſont plus des deux tiers des maladies, & même dans la plupart des chroniques, il y a quelque choſe de divin & de ſingulier qu'on ne découvrira jamais par l'examen des cadavres. C'eſt pourquoi je penſe que l'intention d'Hippocrate, dans le paſſage qu'on a cité de lui, n'a point été de condamner en général l'étude de l'anatomie, mais ſeulement d'apprendre aux Médecins qu'ils ne doivent pas y mettre leur principale confiance, & que l'obſervation exacte des ſymptômes morbifiques, & de ce qui eſt utile ou nuiſible aux malades, eſt un moyen beaucoup plus sûr pour avancer dans la connoiſſance de l'art de guérir.

Τὸ Θεῖον.

22. En effet, un auſſi grand homme, & auſſi ſage qu'Hippocrate, ne pouvoit ignorer que les recherches anatomiques les plus exactes ne ſauroient donner qu'une idée très-imparfaite de la ſtructure du corps humain. On peut bien, par la diſſection des cadavres, appercevoir les principaux organes dont la nature ſe ſert pour exercer ſes fonctions, & quelques-uns des vaiſſeaux qui diſtribuent les ſucs aux différentes parties du corps; mais nos yeux ne nous apprendront pas quelle eſt l'origine & la première cauſe de ſes mouvements; & même avec le meilleur microſcope il eſt impoſſible de découvrir, par exemple, les petits conduits qui, des inteſtins, portent le chyle dans les vaiſſeaux chyliferes, & ceux qui font la communication des artères avec les veines. Il en eſt de même d'une infinité d'autres petits vaiſſeaux dont la fineſſe ſurpaſſe tout ce que nous pouvons imaginer; auſſi nos connoiſſances ſont-elles fort groſſières & fort ſuperficielles. Nous ſavons bien quelquefois que tel phénomène arrive; mais nous en ignorons preſque toujours la cauſe & la manière.

Elle eſt très-bornée.

Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas difficile d'acquérir au-

tant de connoiſſance de l'anatomie qu'il nous en faut pour nous diriger dans le traitement des maladies qui demandent cette connoiſſance, & ſur-tout pour nous faire admirer la puiſſance du divin Ouvrier qui a fabriqué des ouvrages ſi merveilleux, & ſi fort au deſſus de notre intelligence.

Utilité & abus de la Chimie.

23. Au reſte, comme Hippocrate blâme ceux qui donnent plus à une étude curieuſe de l'anatomie qu'aux obſervations de pratique, on peut blâmer de même aujourd'hui ceux qui croient que les nouvelles découvertes chimiques ſont le meilleur moyen pour perfectionner la Médecine. Ce ſeroit aſſurément une ingratitude extrême de ne pas reconnoître les obligations que nous avons à la chimie, de ce qu'elle nous a donné des remèdes utiles, & très-propres à remplir différentes indications, entre leſquels un des principaux eſt l'infuſion émétique dont il s'agit maintenant; & par cette raiſon, la chimie mérite de grandes louanges, pourvu qu'elle ſe contienne dans les bornes de la pharmacie, & n'entreprenne pas de donner des lois à la Médecine.

Mais ceux-là ſe trompent groſſièrement qui s'imaginent & ſe perſuadent que le principal défaut de la Médecine, eſt qu'elle manque de remèdes puiſſants & efficaces que la chimie ſeule peut lui fournir. Au contraire, ſi on examine les choſes comme il faut, on verra clairement que ce qui manque le plus à la Médecine, n'eſt pas de ſavoir le moyen de remplir telle ou telle indication, mais de ſavoir préciſément quelle eſt cette indication qu'il s'agit de remplir. Le moindre Garçon Apothicaire m'apprendra dans un demi quart-d'heure les remèdes dont je dois me ſervir pour faire vomir, ou pour purger, pour faire ſuer, ou pour rafraîchir un malade; au lieu que pour m'apprendre avec la même certitude, quand & dans quel cas je dois employer tel ou tel remède dans les différentes maladies, il faut être extrêmement verſé dans la pratique de la Médecine.

Moyen de perfectionner la Médecine.

24. Rien n'eſt ſi propre à former le jugement ſur cette matiere, que d'obſerver exactement les ſymptômes naturels des maladies, les effets des remèdes, les choſes utiles ou nuiſibles aux malades, & les effets qui en réſultent. Toutes ces choſes bien examinées & bien peſées, feront infiniment mieux connoître la nature d'une maladie, & montreront beaucoup plus ſûrement les véritables indications curatives, que ne peuvent faire des hypothèſes un-i

quement fondées fur des fpéculations phyfiques & des principes non prouvés; car les hypothèfes de ce genre les mieux conçues ne font autre chofe que de belles imaginations qui ne font foutenues par rien de folide, & qui ne manquent pas auffi de tomber & de s'évanouir au bout d'un certain temps; au lieu que les axiomes fondés fur la vérité des chofes, font auffi immuables que la nature même (1).

25. Or, quoique les hypothèfes, qui ne font appuyées que fur des fpéculations philofophiques, foient entièrement frivoles, d'autant qu'elles n'ont aucun fondement folide, il y a cependant d'autres hypothèfes qu'on ne fauroit rejeter ni ébranler; j'entends celles qui font fondées fur les faits & les obfervations que fourniffent les fymptômes naturels des maladies, & qui doivent pour ainfi dire leur naiffance à la pratique médicinale. Je m'explique.

Hypothèfes frivoles, & hypothèfes utiles.

Dans la paffion hyftérique, par exemple, la raifon qui me détermine à employer les remèdes martiaux, à m'abftenir des purgatifs, excepté dans certaines circonftances, & à me fervir des calmants, n'eft pas parce que j'ai préalablement fuppofé que cette maladie provenoit d'un affoibliffement des efprits animaux, mais parce qu'une obfervation conftante m'a appris que les purgatifs ont toujours augmenté les fymptômes vaporeux, & que les remèdes contraires les ont ordinairement appaifés.

C'eft en conféquence de cette obfervation, & des autres que j'ai faites fur les fymptômes naturels de la paffion hyftérique, que j'ai formé mon hypothèfe par laquelle j'ai établi l'affoibliffement des efprits pour caufe de cette maladie; enforte que ce raifonnement n'eft venu qu'après l'expérience: & certes, fi j'avois commencé par raifonner, au lieu de commencer par obferver, j'aurois bâti en l'air, & j'aurois été auffi imprudent que celui qui voudroit placer le toit d'un édifice, avant que d'en avoir jeté les fondements.

(1) La Médecine tire fans doute fon origine des obfervations, foit qu'elles aient été faites par hafard, ou avec deffein, & n'eft pas une invention humaine; ainfi l'expérience eft le meilleur moyen de perfectionner la Médecine. C'eft pourquoi le Médecin doit fe regarder comme le miniftre & l'interprète de la nature; & s'il n'en étudie pas les voies, & ne les fuit pas exactement, il ne fauroit rien faire de grand dans le traitement des maladies, mais feulement beaucoup de mal.

Infusion de safran des métaux, puissant hydragogue.

26. Mais, pour revenir à notre sujet, quels que puissent être les conduits par où les eaux des hydropiques passent de la cavité de l'abdomen dans les intestins, il est très-certain que l'infusion de safran des métaux les évacue puissamment par haut & par bas; car, après que le malade a vomi deux ou trois fois, il se fait pour ainsi dire une débâcle, & les eaux rompent leurs barrières & sortent à plein canal; ce qui arrive même quelquefois dans les intervalles des vomissements.

Preuve de cela par un exemple.

27. Au mois d'août dernier, une pauvre femme âgée d'environ cinquante-cinq ans, me pria de vouloir bien la traiter. Elle avoit eu pendant long-temps une fièvre intermittente, après quoi elle fut environ trois ans en prison, où elle souffrit beaucoup du froid; enfin, son ventre devint si gros, que je n'ai jamais vu d'enflure pareille.

Je lui donnai d'abord une once & demie d'infusion de safran des métaux trois jours de suite, & après cela je lui en donnai trois autres fois, mais seulement de deux en deux jours, afin de ménager ses forces. Les premières fois qu'elle vomit, elle eut une suppression totale d'urine; ensuite elle urina par intervalles, mais fort rarement. A mesure qu'elle réitéroit la prise de l'infusion émétique, elle rendoit une plus grande quantité d'eaux, & sur la fin elle en rendoit par haut & par bas. Après la troisième prise, l'enflure du ventre commença à diminuer, & au bout de quatorze jours la malade s'étant mesurée par mon ordre avec le même fil dont elle s'étoit servi pour cela dans les commencements, elle se trouva de trois pieds plus mince qu'elle n'étoit auparavant.

Suivant le rapport qu'elle me fit, je jugeai qu'elle avoit bien rendu, tant par haut que par bas, douze pintes d'eau. Alors elle pouvoit s'étendre dans son lit, la tête posée sur l'oreiller, & se tourner librement d'un côté ou d'un autre; au lieu qu'auparavant elle étoit obligée de dormir assise, crainte d'être étouffée par le poids des eaux.

Mais comme la violence avec laquelle agissoit l'infusion émétique causoit de grandes vapeurs à la malade, il auroit été dangereux de continuer plus long-temps ce remède. Néanmoins comme l'enflure du ventre, qui étoit encore considérable, la fluctuation des eaux, que l'on sentoit toutes les fois que la malade se tournoit d'un côté à l'autre, & les fosses que l'impression des doigts laissoit sur les jambes, faisoient assez voir qu'il restoit encore beau-

coup d'eaux à vider, je fus obligé d'achever la cure par les purgatifs proprement dits.

Ainsi j'ordonnai la potion purgative dont j'ai parlé ci-dessus, ou un autre hydragogue, & cela plus ou moins fréquemment, à proportion des forces de la malade, & suivant qu'elle étoit plus ou moins tourmentée de vapeurs; car les simples purgatifs ne laisserent pas d'en exciter quelquefois, quoique non pas d'aussi violentes que celles qui étoient causées par les émétiques. Je continuai cette méthode jusqu'à ce que la malade me parut entièrement guérie.

28. Durant le traitement j'eus occasion de faire les observations suivantes. Premièrement, les jours que la malade ne prenoit pas médecine, elle ne laissoit pas de rendre quelquefois par les selles une grande quantité d'eaux, & sur la fin elle en rendoit par les urines jusqu'à quatre pintes, quoique je ne lui permisse pas de boire chaque jour plus d'une livre & demie ou deux livres de liquide, ensorte, que tous les conduits paroissoient ouverts chez elle.

Choses remarquables dans cette cure.

Secondement, lorsque sur la fin du traitement les purgatifs excitoient des vapeurs, le ventre se gonfloit, surtout vers le haut, comme s'il eût été rempli de nouvelles eaux; ce que je savois bien néanmoins ne pouvoir être, la malade ayant si peu bu; c'est pourquoi j'attribuois uniquement cette enflure à des vents que produisoit le désordre des esprits causé par les purgatifs, & l'événement confirma mon opinion. Car, quoique la malade rendît jusqu'à quatre pintes d'eau le jour qu'elle étoit purgée, son ventre ne laissoit pas de se gonfler aussi-tôt après, l'enflure montoit jusqu'au gosier, causoit une difficulté de respirer, & ne se dissipoit, non plus que les autres symptômes, que lorsqu'on discontinuoit de purger; mais chaque fois qu'on revenoit aux purgatifs, elle recommençoit, & avec elle les autres symptômes.

Troisièmement, les règles revinrent abondamment à cette femme qui étoit alors âgée de cinquante-cinq ans, & qui depuis quelques années n'avoit rien vu du tout. Cet écoulement, joint à la foiblesse où elle étoit, & aux évacuations précédentes, lui attira plusieurs symptômes hystériques; savoir, des douleurs violentes dans le dos & vers la région de la rate, des maux de tête, & une toux convulsive.

Enfin, quoiqu'il y eût apparence qu'après une si grande

quantité d'eau que la malade avoit rendue par la bouche, par les ſelles, & par les urines, il ne lui en reſtoit pas beaucoup dans le corps, toutefois ſon ventre étoit gonflé comme ſi elle n'eût ſouffert aucune évacuation; & cela, avec les autres ſymptômes, durant pendant une ſemaine entière depuis la dernière purgation. Je fus contraint, pour y remédier, de faire prendre à quatre ſoirs de ſuite à la malade une once & demie de ſyrop diacode, & il falloit même réitérer cette doſe lorſque le ſommeil ne venoit pas au bout de trois heures. Par ce moyen l'enflure ſe diſſipa, & tous les autres ſymptômes ceſſèrent.

En quel cas les purgatifs conviennent dans l'hydropiſie.

29. Il eſt bon de remarquer une choſe; c'eſt que quand l'hydropiſie aſcite eſt légère, & qu'ainſi les eaux contenues dans l'abdomen ſont en petite quantité, l'infuſion de ſafran des métaux ne les évacue pas auſſi promptement que dans une hydropiſie conſidérable, où elles ſont en grande quantité; car alors l'ébranlement & la ſecouſſe que leur donne l'action de l'émétique, contribue merveilleuſement à accélérer leur évacuation. Voilà pourquoi, lorſque l'enflure du ventre eſt conſidérable, on ne doit vider les eaux que par en bas.

Décoction del'écorce intérieure du ſureau guérit l'hydropiſie.

30. Il y a un autre remède aſſez connu, qui guérit l'hydropiſie en excitant le vomiſſement & les ſelles, comme fait le ſafran des métaux. Le voici.

Prenez *trois poignées d'écorce intérieure de ſureau, que vous ferez bouillir dans une pinte d'eau & autant de lait mêlés enſemble, & que vous réduirez à la moitié, pour deux priſes. Le malade en prendra une le matin, & l'autre le ſoir, continuant ainſi tous les jours juſqu'à ſa guériſon.*

Ce remède, de même que le ſafran des métaux, ne guérit l'hydropiſie qu'en purgeant par haut & par bas, & nullement par une vertu ſpécifique; car s'il n'excite ni le vomiſſement, ni les ſelles, ou s'il ne les excite que foiblement, il ne ſert de rien; mais quand il produit abondamment l'une de ces deux évacuations, & ſur-tout quand il les produit toutes deux, il réuſſit admirablement.

En quels cas il faut préférer les fortifiants aux évacuants.

31. Il y a cependant des cas où, quoique les eaux ſoient épanchées dans les jambes & les cuiſſes, & même dans la cavité de l'abdomen, on ne doit les évacuer ni par les émétiques, ni par les purgatifs : c'eſt, par exemple, lorſque l'hydropiſie ſuccède à une longue phthiſie, ou bien

lorſqu'elle provient d'une léſion ou corruption de quelque viſcère, ou d'un affoibliſſement total du ſang, & d'un épuiſement des eſprits; ou d'anciennes fiſtules qui, étant ſituées dans les parties charnues, ont rendu beaucoup de pus; ou bien d'une foibleſſe extrême cauſée à un malade, parce qu'on l'aura épuiſé en le faiſant trop ſaliver ou ſuer, ou en le purgeant trop violemment, ou en lui faiſant garder une diète trop exacte pendant le traitement de la vérole. Dans tous ces cas-là, & en d'autres ſemblables, les émétiques & les purgatifs, loin de diminuer le mal, ne feront que l'augmenter, parce qu'ils affoibliront encore davantage le ſang.

Ainſi la ſeule vue que l'on doit avoir pour lors, c'eſt de fortifier par tous les moyens poſſibles le ſang & les viſcères. Outre les remèdes toniques proprement dits, & dont je parlerai ci-après, j'ai trouvé par expérience que le changement d'air, & l'exercice en pleine campagne, tel que le malade pourra le ſoutenir, ont très-bien réuſſi à remplir cette indication; ils ont ranimé les eſprits, & rétabli les organes ſécrétoires & excrétoires dans leur état naturel.

32. Il y a encore d'autres occaſions où l'on ne doit employer ni les purgatifs, ni les émétiques pour évacuer les eaux: c'eſt lorſque le malade eſt d'une complexion très-foible, ou lorſque la perſonne hydropique eſt une femme extrêmement ſujette aux vapeurs; alors il faut ſe ſervir des diurétiques. On en trouve un grand nombre qui ſont fort vantés dans les livres des médecins; mais les meilleurs, ſelon moi, pour ne pas dire les ſeuls, ſont ceux qui ſont compoſés de ſels lixiviels, & il n'importe pas de quelle eſpèce de végétaux les cendres ſoient tirées. Or, comme il n'eſt guère de plante plus aiſée à trouver que le genet, & que d'ailleurs cette plante eſt bien venue dans l'hydropiſie, j'ai coutume d'en employer les cendres de la manière ſuivante:

En quel cas il faut employer les diurétiques.

Prenez *cendres de genet, une livre; feuilles d'abſynthe commune, une poignée ou deux: mettez infuſer tout cela à froid dans quatre livres de vin blanc; filtrez la liqueur dont vous donnerez quatre onces, trois fois par jour, ſavoir, le matin, à cinq heures après midi, & le ſoir; continuant ainſi juſqu'à ce que l'enflure ſoit diſſipée.*

Vin diurétique.

J'ai vu des hydropiſies déſeſpérées qui ont été guéries par

ce ſeul remède, dans des ſujets qui étoient trop foibles pour ſoutenir les purgatifs.

Il faut fortifier le ſang après que les eaux ſont évacuées.

33. Lorſque les eaux d'un hydropique ont été évacuées, il n'y a ordinairement que la moitié de l'ouvrage de fait; pour l'achever d'une manière capable de prévenir un nouvel épanchement de ſéroſité, il reſte à remplir la ſeconde indication curative, qui conſiſte à fortifier le ſang, dont la foibleſſe a été la première cauſe de la maladie. Cette indication ſe remplit par un long & conſtant uſage des remèdes échauffants & fortifiants.

Il eſt vrai que les malades qui ſont encore jeunes, guériſſent ſouvent après que les eaux ont été évacuées, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'employer aucun autre remède; d'autant que leur chaleur naturelle n'étant plus accablée par le poids des eaux, peut aiſément ſuppléer à la vertu des remèdes; mais, dans les gens âgés, ou d'un mauvais tempérament, il eſt abſolument néceſſaire, auſſi-tôt que les eaux ont été évacuées, de recourir aux remèdes propres à ranimer & à fortifier le ſang.

Remèdes propres en ce cas-là.

34. Ceux que nous avons recommandés ci-deſſus pour la goutte, ſoit qu'on les tire de la matière médicale, ou des ſix choſes non naturelles, conviennent ici, indépendamment de ceux que nous indiquerons enſuite. Le vin, par exemple, qui eſt très-nuiſible aux goutteux, eſt très-utile aux hydropiques pour boiſſon ordinaire.

Car, quoique les ſymptômes évidents de la goutte & de l'hydropiſie, & les choſes utiles ou nuiſibles nous aient appris que la première cauſe de ces deux maladies, de même que celle de pluſieurs autres maladies chroniques, conſiſte dans la foibleſſe & l'indigeſtion du ſang; nous ne pouvons néanmoins aller plus avant, ni connoître les différences eſſentielles, & les dépravations ſpécifiques que produit dans les humeurs cette foibleſſe du ſang mal travaillé; & par conſéquent il ne nous eſt pas poſſible de connoître préciſément la nature de ces maladies, mais ſeulement leur cauſe générale. Il en eſt de même des maladies aiguës qui proviennent d'une cauſe commune, ſavoir, de l'inflammation du ſang : nous ne connoiſſons point leurs différences eſſentielles.

Ainſi, dans les maladies aiguës & dans les chroniques, nous manquons de remèdes ſpécifiques; & tout ce que nous pouvons faire, c'eſt d'attaquer leur cauſe générale, & de varier le traitement, ſoit en ſuivant la route que la Nature

nous indique d'elle-même, soit en s'attachant à ce que l'expérience nous apprend être le meilleur dans chaque maladie.

Nécessité de boire des liqueurs généreuses lorsque les eaux ont commencé à couler.

35. Au reste, pour remplir l'indication dont il s'agit maintenant, & qui consiste à fortifier le sang, soit qu'on ait évacué les eaux par des diurétiques, ou par des purgatifs, ou par des vomitifs, il est nécessaire que le malade boive du vin pendant le traitement; mais il ne doit commencer à en boire, que lorsque les passages sont ouverts, & que les eaux commencent à couler. Au défaut de vin, il boira de la forte bière; car les liqueurs légères & rafraîchissantes, quelqu'agréables qu'elles soient au malade qui est presque toujours altéré, ne feront qu'augmenter l'hydropisie. Ainsi, on ne doit jamais les permettre, ou du moins très-rarement.

Au contraire, les liqueurs généreuses, pourvu que ce ne soient pas des esprits distillés, sont extrêmement utiles, & elles ont même quelquefois guéri, elles seules, la maladie, savoir, dans le commencement, & lorsqu'il n'y avoit pas encore beaucoup d'eau épanchée dans l'abdomen. Ces liqueurs généreuses réussissent encore mieux, quand elles sont imprégnées de la vertu des herbes échauffantes & fortifiantes.

Lorsque j'ai eu, par exemple, à traiter des pauvres qui n'étoient pas en état d'avoir de meilleurs remèdes, je leur ai donné pour boisson ordinaire, & pour tout remède, de la bière forte où l'on avoit mis infuser une suffisante quantité de racine de raifort sauvage, de feuilles d'absynthe commune, de cochléaria des jardins, de sauge, de petite centaurée & de sommités de genet.

On peut employer pour les riches une infusion des mêmes herbes dans le vin de Canarie, dont le malade boira un verre deux ou trois fois par jour dans l'intervalle des remèdes que nous avons recommandés ci-dessus. Ou, s'il trouve cette infusion trop désagréable, il pourra y substituer le vin d'absynthe, dont il boira pareillement un verre trois fois par jour, savoir, le matin, à quatre heures après midi, & le soir, après avoir avalé chaque fois deux gros de l'électuaire digestif qui a été décrit dans le traité de la goutte. Cet électuaire est excellent dans le cas dont nous parlons, & il l'emporte de beaucoup sur tous les autres remèdes fortifiants (1).

---

(1) Voyez *Traité de la Goutte*, *num.* 31.

Il faut éviter les liqueurs foibles.

36. Mais il est absolument nécessaire que le malade use en très-petite quantité des liqueurs foibles & aqueuses, supposé qu'il ne puisse tout à fait s'en passer ; car ces sortes de liqueurs ne manquent pas d'augmenter le mal : de là vient que quelques hydropiques ont été guéris en s'abstenant de toute boisson. Néanmoins, comme la maladie est ordinairement accompagnée d'une grande altération, qui est encore augmentée par l'abstinence des boissons aqueuses, il faut que le malade se rince de temps en temps la bouche avec de l'eau froide où l'on aura mêlé de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité, ou qu'il mâche des tamarins, ou des tranches de citron, mais sans rien avaler, parce que cela étant trop froid, ne convient pas dans l'hydropisie.

Le fer & l'ail, bons fortifiants.

37. Un des meilleurs remèdes dans le commencement de la maladie, c'est le mars, car il fortifie & échauffe le sang. L'ail est aussi très-utile par la même raison, & je sais que d'autres médecins ont guéri des hydropisies par le seul usage de cette plante, sans aucun évacuant.

Emétiques & purgatifs, ne sont pas nécessaires dans toutes les hydropisies.

38. Quand il n'y a que les jambes d'enflées, ou lorsque le ventre ne l'est pas encore beaucoup, il n'est pas nécessaire d'en venir d'abord aux émétiques & aux purgatifs, & les liqueurs échauffantes & fortifiantes suffisent assez souvent pour guérir la maladie; mais il faut bien prendre garde que, quand on traite l'hydropisie par les seuls fortifiants, ou même par les remèdes lixiviels, on ne doit en aucune façon purger le malade durant ce temps-là; car on détruiroit d'un côté, tout ce qu'on auroit fait de l'autre, & l'enflure qui auroit commencé à diminuer par l'usage des remèdes fortifiants, reviendroit bientôt par celui des purgatifs, comme elle étoit auparavant. Il est vrai que, quand on travaille à évacuer les eaux, il convient de donner de temps en temps des fortifiants; mais, lorsqu'il ne s'agit que de fortifier le sang, on doit s'abstenir tout-à-fait des purgatifs (1).

Hydropisie invétérée est incurable.

39. Au reste, la maladie ne se trouve pas toujours guérie, quoiqu'on ait rempli les deux indications curatives, c'est-à-dire, quoiqu'on ait entiérement évacué les eaux contenues dans l'abdomen, & qu'on ait employé les remèdes échauffants & fortifiants pour prévenir un nouvel épanchement de sérosité : car il arrive assez souvent qu'une hydropisie ascite ayant duré plusieurs années, les eaux,

(1) Voyez Lettre sur l'affection hystérique, p. 412, note 1.

par le long séjour qu'elles font sur les intestins, en altèrent la substance, les corrompent, & aussi les parties voisines, engendrent des glandes contre nature, & des vésicules ou hydatides, pleines d'une sérosité sanieuse, & réduisent en une sorte de pourriture toutes les parties contenues dans la cavité de l'abdomen, comme l'on voit par l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts d'une ascite invétérée.

Quand l'hydropisie est arrivée à ce point-là, tous les remèdes, selon moi, sont inutiles. Néanmoins, comme on ne peut savoir au juste quel est le dégré de lésion des viscères, un médecin doit faire tous ses efforts pour guérir la maladie, soit par les évacuants, soit par les fortifiants, & ne pas perdre courage, ni ôter l'espérance au malade. Cela est d'autant plus nécessaire, qu'on voit souvent la nature guérir d'elle-même plusieurs maladies désespérées. Ainsi, quelque invétérée que soit l'hydropisie ascite, & quelque dommage qu'elle ait causé aux viscères, on ne sauroit la traiter que comme si elle étoit nouvelle.

Topiques font peu utiles.

40. Pour ce qui est des topiques, ou remèdes extérieurs, je n'ai jamais vu qu'ils aient produit grand effet dans cette maladie. Les cataplasmes & les liniments appliqués sur l'abdomen, sont les moins malfaisants; je ne vois pas cependant qu'ils puissent dissiper les eaux; mais il y a d'autres topiques que quelques-uns ordonnent, au lieu des remèdes internes, & qui, au lieu d'être utiles, sont au contraire très-pernicieux. Tels sont des onguents préparés avec de forts purgatifs, & appliqués sur le ventre. Tels sont aussi les vésicatoires que l'on met sur les cuisses & les jambes, afin d'en tirer les eaux, lorsque ces parties sont fort enflées. Les particules purgatives des onguents s'insinuent quelquefois très-avant dans les muscles & les membranes, & causent des superpurgations que rien ne peut arrêter. Les vésicatoires que les empiriques ont coutume d'appliquer sur les jambes & les cuisses, achèvent d'éteindre la chaleur naturelle de ces parties, & attirent la gangrène, comme on ne voit que trop souvent : car la moindre plaie dans le corps d'un hydropique, sur-tout dans un membre pendant, est très-difficile à guérir; parce que la sérosité qui inonde les chairs, & qui sort continuellement par l'ouverture qu'elle trouve, empêche la réunion des lèvres de la plaie, & par conséquent la cicatrisation. La ponction & les scarifications légères dont se servent quelques-uns, ne sont, à

mon avis, ni plus utiles, ni moins dangereuſes que les véſicatoires (1).

41. Enfin, quoique l'hydropiſie ait toujours paſſé pour incurable, lorſqu'elle eſt devenue une véritable aſcite; cependant, ſi on la traite de la manière que nous avons dit, on verra qu'elle eſt auſſi guériſſable que beaucoup d'autres maladies qui ſont eſtimées moins dangereuſes, pourvu toutefois que les viſcères ne ſoient pas endommagés (2).

La ſimplicité des remèdes ne doit pas les faire mépriſer.

42. Si quelqu'un s'aviſoit de condamner les remèdes que j'emploie dans l'hydropiſie, comme étant trop ſimples & trop peu recherchés, je pourrois, avec plus de raiſon, l'accuſer lui-même de malice & de mauvaiſe foi; car, tandis qu'il ne voudroit pas qu'on ſe servît pour les autres de remèdes ſimples, il ſeroit certainement bien aiſe, s'il tomboit lui-même malade, ou ſa femme, ou ſes enfants, qu'on employât les plus ſimples & les plus communs. D'ailleurs,

---

(1) L'opération de la paracentèſe, ou ponction, n'étoit pas pratiquée ſi communément du temps de notre auteur, qu'elle l'a été depuis & qu'elle l'eſt maintenant. D'ailleurs on attendoit ordinairement trop tard, c'eſt-à-dire, qu'on n'y avoit recours que lorſque la foibleſſe du malade, l'état ſquirrheux des viſcères, leur corruption, ou leur éroſion, la rendoit inutile. Ainſi on ne doit pas être étonné que Sydenham en eût ſi mauvaiſe opinion. Théodore Mayenne, qui fut en partie ſon contemporain, ne dit pas un ſeul mot de cette opération dans le chapitre où il traite de l'hydropiſie.

Mais pour montrer combien elle eſt utile, il ſuffira de rapporter ce qu'en dit M. Sharp, chirurgien Anglois, lequel, dans ſon traité des opérations, à la fin du chapitre de la paracentèſe, s'exprime de la manière ſuivante. « Quoique cette opération ne guériſſe pas ſouvent d'une manière radicale, elle ne laiſſe pas quelquefois de prolonger la vie de bien des années, & même de la rendre fort ſupportable, principalement ſi les eaux ont été long-temps à s'amaſſer. Je ſais différentes perſonnes à qui on a fait durant pluſieurs années la ponction une fois le mois, & qui ne ſentoient aucune incommodité dans les intervalles, juſques vers le temps de l'opération, que la tenſion du ventre leur cauſoit de la douleur. Il y a même des exemples de malades qui, après cela, ne ſont pas retombés. Au reſte, l'opération eſt ſi peu douloureuſe & ſi peu dangereuſe, qu'à raiſon des grands avantages qu'elle procure quelquefois, je ne puis que la recommander comme extrêmement utile ».

(2) Une aſcite qui ſurvient par-deſſus d'autres maladies, où les viſcères étoient actuellement léſés, ou près de l'être, & qui eſt accompagnée d'un épanchement de ſéroſité par la rupture de quelques vaiſſeaux lymphatiques, & d'hydatides, d'un amaigriſſement des parties ſupérieures, d'une grande ſoif, d'une évacuation d'urine fort rouge, en petite quantité, & qui laiſſe un ſédiment étant repoſée, peut en général être regardée comme incurable.

cette cenſure ſeroit fondée ſur une erreur groſſière, puiſque l'honneur & la dignité de la Médecine ne conſiſtent pas à donner de belles & élégantes formules de remèdes, mais à guérir les maladies.

Apologie des ouvrages de l'Auteur.

43. Voilà ce que j'avois à dire ſur la goutte & l'hydropiſie, & je ne crois pas que j'écrive jamais ſur d'autres maladies. Quant aux ouvrages que j'ai publiés juſqu'à préſent, ſi quelqu'un ſe contentoit de les lire une ſeule fois, je ſerois fâché de lui avoir donné cette occaſion de perdre ſon temps : mais s'il veut prendre la peine de les relire pluſieurs fois, & de les imprimer profondément dans ſon eſprit, je ne doute nullement qu'il n'en retire une utilité qui réponde en quelque ſorte à mes deſirs, & aux peines qu'ils m'ont données. Ceux qui ſeront verſés dans la pratique de la Médecine, & qui apporteront le même ſoin que moi à obſerver, verront avec quelle bonne foi je les ai publiés.

Que ſi, dans le peu que j'ai écrit, j'ai ſuivi uniquement la Nature, ſans jamais m'aſſervir aux opinions de quelque Auteur que ce ſoit, je ſuis aſſuré que les perſonnes ſages m'en ſauront bon gré. Elles n'ignorent pas qu'il y a deux ſortes de gens qui empêchent également le progrès de la Médecine.

Deux ſortes de gens qui empêchent le progrès de la Médecine.

Les premiers ſont ceux qui, ne faiſant eux-mêmes rien du tout pour la perfectionner, trouvent mauvais que d'autres faſſent la moindre choſe. Ils allèguent, pour couvrir leur ignorance & leur pareſſe, le faux prétexte du reſpect extraordinaire qu'ils prétendent être dû aux anciens, dont ils n'oſent s'écarter en rien (1).

---

(1) Rien de plus abſurde & de plus ridicule que cette prétention. On ne ſauroit douter que pluſieurs d'entre les plus anciens Médecins ne fuſſent très-habiles, comme il eſt évident par les écrits qu'ils nous ont laiſſés, particulièrement ſur l'hiſtoire des maladies, où l'on trouve de ſi excellents diagnoſtics & pronoſtics. Hippocrate, par exemple, pour ne rien dire des autres, a peut-être ſurpaſſé en cela tous ceux qui l'ont précédé ou qui l'ont ſuivi, ayant été un exact & infatigable obſervateur de la nature. Nous ſommes pareillement redevables aux anciens de la méthode de guérir certaines maladies invétérées, par un uſage convenable & long-temps continué des choſes non naturelles, & d'avoir introduit dans la Médecine l'uſage des bains, rétabli dans ces derniers temps, & pratiqué aujourd'hui ſi univerſellement & avec tant de ſuccès, celui des ventouſes, & d'autres remèdes capitaux.

Mais ce ſeroit être bien partial que de refuſer aux modernes la gloire qu'ils méritent ſi juſtement pour tant de découvertes utiles qu'ils ont

44. Mais je voudrois bien savoir pourquoi nous croirions faire tort aux anciens, en avouant qu'ils nous ont laissé la Médecine fort imparfaite, tandis que nous ne croyons pas leur faire tort, en avouant qu'ils nous ont laissé de même tous les autres arts qui assurément intéressent bien moins le genre humain.

Les inventeurs de la navigation sur le pied où elle est aujourd'hui, n'ont-ils donc pu mettre en usage la boussole qui leur a été utile, sans déshonorer ces premiers & grossiers navigateurs qui ne régloient leur route que par l'aspect des étoiles, & n'osoient perdre la terre de vue? L'art de bâtir les vaisseaux ou de les gouverner dans un combat naval, art qui s'est si fort perfectionné, & dans lequel les Nations occidentales de l'Europe excellent par dessus tous les autres peuples de l'Univers, déshonore-t-il ceux qui construisirent les flottes qui combattirent autrefois près d'Actium? déshonore-t-il Auguste & Marc-Antoine qui commandoient ces flottes, & qui étoient les chefs de cette fameuse guerre?

Les modernes ont inventé une infinité de choses qui surpassent de beaucoup tout ce que les anciens nous ont laissé. Or, les Auteurs de ces découvertes ne font pas plus de tort

---

faites, entre lesquelles je regarde comme les deux principales celle de la circulation du sang par Harvey, & celle de la transpiration insensible par Sanctorius; deux découvertes qui ont délivré la Médecine du mépris & de l'obscurité où elle étoit auparavant, ont mis dans un nouveau jour la théorie & la pratique de l'art, lui ont donné des fondements plus assurés.

Peut-on nier que les modernes, par leur application & leurs travaux, n'aient extrêmement perfectionné la Chimie, la Pharmacie, l'Anatomie & la Chirurgie? Tout homme intelligent & impartial, ne conviendra-t-il pas que nous surpassons de beaucoup les anciens dans ces branches de la Médecine, s'il vient à comparer l'état brillant où elles sont aujourd'hui, avec l'état méprisable où elles étoient anciennement?

Avoir donc une déférence sans bornes pour les anciens, c'est faire entendre, contre l'évidence même, que la Médecine est arrivée à son plus haut degré de perfection; c'est vouloir ne faire aucun usage de sa raison; c'est autoriser l'erreur à cause de son antiquité, & rejeter la vérité à cause de sa nouveauté; ce qui est de la dernière absurdité, sur-tout dans une science qui est fondée principalement sur les faits, & qui ne peut se perfectionner que par l'expérience.

Je n'entreprendrai pas ici de faire une comparaison entre les anciens & les modernes, & je n'en suis pas capable; mais le bon sens demande qu'on garde un juste milieu dans le jugement que l'on porte des uns & des autres, ensorte qu'on ne montre ni partialité en faveur des anciens, ni mépris mal fondé des modernes.

à la gloire des anciens, qu'un fils en feroit à la mémoire de ſon père, parce qu'il augmenteroit par ſon travail & ſon induſtrie l'héritage qu'il en auroit reçu.

45. La ſeconde ſorte de gens qui empêchent le progrès de la Médecine, ſont des gens naturellement vains & légers, qui, voulant ſe donner la réputation de génies ſupérieurs, vous accablent de raiſonnements & de ſpéculations qui ne ſervent de rien du tout pour la guériſon des maladies, & qui, au lieu de montrer le bon chemin aux Médecins, ne font que les jeter dans l'erreur.

Ces Meſſieurs-là ont aſſez d'eſprit pour débiter ſur la nature de ſavantes bagatelles; mais ils n'ont pas aſſez de jugement pour comprendre qu'on ne peut la connoître que par le moyen de l'expérience, qui ſeule eſt capable d'en dévoiler les myſtères. Car telle eſt la baſſeſſe de la condition humaine, que toutes nos connoiſſances des choſes naturelles dépendent uniquement des ſens, & ne vont pas au-delà de ce qu'ils nous apprennent. Voilà pourquoi nous pouvons bien acquérir une certaine capacité proportionnée à notre état; mais perſonne ne ſera jamais vraiment philoſophe ſuivant toute l'étendue de ce nom. Quant au Médecin, toute ſa philoſophie conſiſte à connoître l'hiſtoire des maladies, & à ſavoir employer les remèdes que l'expérience a fait voir être les plus efficaces pour les guérir (1);

---

(1) La vanité ridicule d'avoir la réputation de génies heureux & inventifs, a engagé de tout temps certains Médecins à ſe jeter dans des ſpéculations philoſophiques, & à former des ſyſtêmes, au lieu de s'appliquer à éclaircir l'hiſtoire des maladies, & à établir de meilleurs méthodes curatives, en ſe donnant la peine de faire de nouvelles obſervations, & de vérifier celles que leur avoient tranſmiſes leurs prédéceſſeurs.

Ces gens-là ſe ſont uniquement occupés à des minuties anatomiques, ou à rechercher les cauſes cachées, éloignées, & abſolument inexplicables des maladies, la figure & la groſſeur des parties conſtituantes des médicaments, & leur manière d'opérer; ils ont étudié les mathématiques, & tâchent d'expliquer les phénomènes du corps humain par l'application des principes de cette ſcience; ce qui les a ſouvent induits en erreur, & n'a ſervi qu'à obſcurcir & embrouiller encore davantage la matière.

Il eſt certain que nous ne ſaurions connoître la nature des corps, ni les cauſes des effets naturels, & que toutes les peines que l'on ſe donne pour y réuſſir, ſont abſolument inutiles. Les différentes opinions des Auteurs de ſyſtêmes ſuffiſent pour nous en convaincre, & doivent nous tenir en garde contre les découvertes que l'on prétendroit avoir faites en ce genre.

La véritable ſcience d'un Médecin conſiſte à ſavoir diſtinguer non

& en même temps, comme j'ai dit ailleurs, il doit ſuivre une méthode qui ſoit fondée, non ſur des ſpéculations chimériques, mais ſur une manière de raiſonner ordinaire & naturelle.

ſeulement les maladies les unes des autres, mais encore les ſymptômes qui demandent qu'on varie le traitement, à connoître les remèdes les plus convenables, & la manière de les employer avec le plus d'utilité. La connoiſſance de toutes ces choſes eſt ſi eſſentiellement néceſſaire à un Médecin, que s'il en ignore une ſeule, quand même il ſauroit toute autre choſe, on peut dire que c'eſt un mauvais Médecin; comme au contraire celui qui les connoît parfaitement, eſt un bon Médecin, quand même il ne ſauroit rien de plus. Voyez *Sect.* 1, *Chap.* 5, *pag.* 51, *note* 1.

ADDITION

ADDITION
TOUCHANT
LA FIEVRE D'HIVER.

1. Le lecteur me permettra d'ajouter ici quelque chose qui est d'une grande importance pour la distinction & le traitement des fièvres, & que j'aurois dû dire plus tôt si cela ne m'avoit échappé. J'ai observé que tous les ans depuis le commencement de l'hiver jusques vers le milieu du printemps, il règne une certaine fièvre entièrement différente de la fièvre stationnaire ou épidémique de la constitution générale d'alors, & qui demande aussi un traitement tout à fait différent. Cette fièvre doit être mise au nombre de celles que je nomme *intercurrentes*.

Description d'une fièvre intercurente nommée *fièvre d'hiver*.

2. Il paroît qu'elle vient d'un air froid, épais & humide, qui, bouchant les pores de la peau & empêchant la transpiration, surcharge le sang d'une abondance de sérosité, laquelle s'y corrompant par le long séjour, cause aisément la fièvre, dès que la personne prend froid, ou à la moindre occasion.

Ses causes.

3. Si l'humeur morbifique est en grande quantité, elle produit la fièvre que j'ai décrite dans le traité des maladies aiguës, section 6, chapitre 4, sous le titre de *fausse péripneumonie*. Mais si cette humeur est moins abondante, elle produit seulement les symptômes que je vais décrire. Un jour ou deux après que la fièvre a commencé, le malade a tantôt chaud, tantôt froid; il se plaint d'une douleur à la tête & dans les membres, & d'un certain malaise par tout le corps : la langue est blanche : le pouls n'est pas fort différent de celui des personnes en santé : l'urine est trouble & fort rouge: le sang que l'on tire ressemble à celui des pleurétiques. Il y a ordinairement de la toux; mais cette toux n'est pas accompagnée d'une difficulté de respirer, d'une oppression de poitrine, & d'une douleur de tête violente pendant que l'on tousse, comme il arrive dans la fausse péripneumonie. Ainsi cette fièvre n'ayant pas les principaux symptômes de la fausse péripneumonie, quoiqu'elle n'en diffère que du plus au moins, je la nommerai *fièvre d'hiver*.

Ses symptômes.

Elle eſt dangereuſe quand on la traite mal.

4. C'eſt une maladie qui d'elle-même eſt peu conſidérable, n'ayant d'autres ſymptômes que ceux qui arrivent lorſqu'on a eu froid. Cependant ſi on la traite mal, elle eſt ſuivie d'un grand nombre d'accidents qui ſont quelquefois mortels : car ſi on oblige le malade de garder le lit, & ſi outre cela on l'échauffe par des cordiaux, ſous prétexte de le faire ſuer, il arrive très-ſouvent qu'au lieu de diſſiper la fièvre, on attire le délire, ou la léthargie; le pouls ſe dérange & devient languiſſant, la langue ſe sèche, la peau ſe couvre de taches rouges, & quelquefois même un peu livides.

Ces ſymptômes, & d'autres ſemblables, que quelques-uns attribuent à une prétendue malignité, car c'eſt-là leur terme favori, ne ſont que l'effet de la mauvaiſe manière dont on a traité la maladie. Le ſang dans cette fièvre n'étant déjà que trop diſpoſé à s'enflammer, ſi on l'échauffe encore en donnant des cordiaux, & en obligeant le malade de garder le lit, s'enflamme aiſément; d'où il arrive que les eſprits animaux ſe mettent en déſordre, & que la matière morbifique ſe portant au cerveau, jette le malade dans un danger manifeſte.

Comment il faut la traiter.

5. Le but que je me propoſe dans le traitement, eſt d'évacuer par la ſaignée & par des purgations réitérées, la grande quantité de pituite que le froid de l'hiver a accumulée dans le ſang. Pour cela, dès que je ſuis appellé, je fais tirer du bras droit neuf ou dix onces de ſang : le lendemain je donne au malade la potion purgative ſuivante, dont j'ai coutume de me ſervir dans ma pratique.

Potion purgative.

Prenez *tamarins, demi-once; ſéné, deux gros; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau que vous réduirez à trois onces. Coulez la liqueur, & y diſſolvez manne, & ſyrop de roſes ſolutif, de chaque une once, pour une potion qui ſera priſe de grand matin.*

Je réitère cette potion deux autres fois, laiſſant un jour d'intervalle entre chaque purgation, à moins que tous les ſymptômes n'aient diſparu plus tôt. Le ſoir de la purgation je donne un calmant, ſavoir, une once de ſyrop diacode. Les jours que le malade ne prend pas médecine, il uſe d'une décoction pectorale, & d'un looch fait avec l'huile d'amandes douces, le ſyrop de capillaires & le ſyrop violat, ſuppoſé qu'il touſſe. Si la fièvre eſt violente & le ſang fort échauffé, j'ordonne une émulſion avec les ſemences froides, ou bien le julep ſuivant.

Prenez *des eaux de nénuphar, de pourpier & de laitue, de chacune quatre onces; du syrop de limon, une once & demie, du syrop violat, une once. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade boira à sa volonté.* Julep rafraîchissant.

6. Durant ce temps-là je veux que le malade se tienne levé pendant le jour, & je lui interdis l'usage de la viande. Mais après la première ou la seconde purgation je lui permets de prendre de temps en temps un peu de bouillon de poulet. Régime.

7. S'il survient des symptômes fâcheux, comme une difficulté de respirer, une douleur de tête lancinante qui se fait sentir en toussant, c'est signe que la maladie tourne vers la fausse péripneumonie. Alors il faut réitérer la saignée & la purgation dans des intervalles raisonnables, jusqu'à ce que tous les symptômes aient disparu, & le malade doit être traité de la même manière que nous avons dit au chapitre de la fausse péripneumonie. Mais il est très-rare que la fièvre dont nous parlons devienne assez violente pour avoir besoin de plus d'une saignée & de trois purgations. Ce qu'il faut faire quand la maladie tourne mal.

En voilà assez sur cette matière que j'ai cru ne pas devoir passer sous silence, afin d'empêcher que l'on ne se trompe, en confondant mal à propos cette fièvre d'hiver avec la fièvre stationnaire ou épidémique d'une constitution générale, quelle qu'elle soit. La distinction de ces deux maladies est très-importante, & je sais certainement que, pour ne l'avoir pas faite, il en a coûté la vie à beaucoup de gens.

LETTRE
TOUCHANT
UNE NOUVELLE SORTE
DE FIEVRE
QUI PARUT EN 1685.

Nouvelle constitution de l'air, & nouvelle sorte de fièvre.

1. QUOIQUE mon grand âge & ma mauvaise santé ne me permettent guère d'écrire, je ne saurois néanmoins m'empêcher de le faire pour l'intérêt du public, & pour instruire mes concitoyens du changement qui est arrivé dans la constitution de l'air, & qui a produit une nouvelle sorte de fièvre très-différente de celles qui ont régné les années précédentes.

Elles furent précédées par un froid violent.

2. Il faut se souvenir que pendant l'automne de l'année 1677 il commença à paroître des fièvres intermittentes, qui ensuite augmentèrent chaque année, & devinrent de plus en plus épidémiques, jusqu'à ce qu'étant parvenues à leur plus haut degré, elles allèrent après cela en diminuant, & furent si rares pendant les dernières années de cette constitution, qu'on ne pouvoit presque plus les regarder comme une maladie épidémique (1). Il faut encore remarquer que les deux dernières années de la même constitution il y eut un hiver très-rigoureux, sur-tout la pénultième année, savoir, en 1683, où le froid fut le plus violent & le plus long qu'on eût jamais vu. La Tamise étoit tellement gelée, que les carrosses y passoient librement; on y tenoit des marchés comme sur une place, & il y avoit un grand concours de monde.

En quel tems la fièvre commença.

L'hiver de l'année suivante 1684 ne fut guère moins froid & moins long que le précédent. Au mois de février 1685, un dégel étant venu, la constitution de l'air changea, & il parut une fièvre, qui est celle dont je veux parler maintenant, & que je regarde comme une nouvelle sorte de

---

(1) Voyez *p.* 297 & 298, *num.* 10, 11.

fièvre, entièrement différente de celle qui avoit régné pendant les huit années précédentes.

3. Je ne ſaurois dire ſi ce changement de conſtitution doit être attribué à un changement des qualités manifeſtes de l'air, car je ſais certainement que les diverſes altérations qui ſont arrivées en différentes années aux qualités ſenſibles de cet élément, n'ont pas produit différentes ſortes de maladies épidémiques; & que durant un certain nombre d'années, quoique très-différentes entre elles par rapport aux qualités manifeſtes de l'air, il n'a régné que la même eſpèce de fièvres ſtationnaires.

D'où venoit le changement dans la conſtitution de l'air.

Les réflexions ſérieuſes que j'ai faites là-deſſus, m'ont porté à croire, comme j'ai dit ailleurs, que les divers changements qui arrivent dans la conſtitution de l'air, viennent principalement de quelque altération ſecrette & cachée qui ſe fait dans les entrailles de la terre, dont les vapeurs ſe répandent dans l'atmoſphère, ou bien de quelque influence des corps céleſtes.

Il eſt bon néanmoins d'obſerver que lorſque la fièvre continue de l'an 1664 ceſſa, il y avoit eu cette année-là dès le commencement de l'hiver une gelée très-forte & très-sèche, qui dura juſques vers le milieu du mois de mars. Alors le dégel étant venu, la fièvre peſtilentielle, & enſuite la peſte commencèrent à ſe faire ſentir. Quoi qu'il en ſoit, la fièvre dont il s'agit maintenant, parut pour la première fois au mois de février de l'année dernière 1685, & elle a régné cette année-là & l'année préſente 1686 dans tous les quartiers de l'Angleterre. Mais elle a été beaucoup plus épidémique par-tout ailleurs qu'à Londres.

4. Les premières fois que je fus appelé pour traiter cette fièvre, je crus qu'elle n'étoit nullement du genre des fièvres ſtationnaires, mais plutôt de celui des intercurrentes, qui reviennent indifféremment preſque chaque année; c'eſt-à-dire, que je la pris pour la fauſſe péripneumonie dont j'ai donné la deſcription dans le traité des Maladies Aiguës (1): j'y trouvois ſeulement cette différence, c'eſt que quelquefois elle n'avoit pas les ſymptômes les plus eſſentiels & les plus ordinaires de la fauſſe péripneumonie, ſavoir, une toux violente, une très-cruelle douleur de tête qui ſe fait ſentir en touſſant, & où il ſemble que la tête va ſe fendre, des vertiges ſitôt qu'on ſe remue tant ſoit peu, une grande difficulté de reſpirer.

L'Auteur ſe trompe d'abord au ſujet de cette fièvre.

(1) Voyez *Sect. 6, Chap. 4.*

Mais je ſentis enſuite que je m'étois trompé dans ma conjecture, & que la ſource de mon erreur étoit la grande reſſemblance qu'avoit cette fièvre avec la fauſſe péripneumonie, qui tous les hivers ſe fait ſentir de temps en temps. En effet, comme la fièvre dont nous parlons continua pendant l'été, qui eſt la ſaiſon où la fauſſe péripneumonie a coutume de ceſſer, je reconnus bientôt mon erreur, & je fus perſuadé que cette fièvre provenoit d'une nouvelle conſtitution de l'air.

Dénombrement de ſes ſymptômes.

5. Voici les ſymptômes qu'elle eut dès le commencement, & qu'elle a encore aujourd'hui, autant que j'ai pu le remarquer. Le malade eſt attaqué alternativement de froid & de chaud; il ſe plaint fréquemment d'une douleur à la tête & dans les membres : ſon pouls n'eſt pas fort différent de celui des perſonnes qui ſont en ſanté. Le ſang qu'on lui tire reſſemble aſſez ſouvent à celui des pleurétiques. Il y a ordinairement une toux. Plus on eſt éloigné de l'hiver quand la maladie ſurvient, plus tôt cette toux ceſſe, de même que les autres ſymptômes qui accompagnent une péripneumonie douce & d'un bon caractère. Il y a quelquefois dans le commencement de la maladie une douleur au cou & au goſier, mais plus légère que dans l'eſquinancie. La fièvre, quoique véritablement continue, ne laiſſe pas d'avoir ſur le ſoir de très-fâcheux redoublements, de même que ſi c'étoit une fièvre double tierce ou quotidienne. Il eſt très-dangereux pour le malade de toujours garder le lit, quelque légérement qu'il ſoit couvert; car alors la fièvre ſe portant à la tête cauſe aiſément le coma ou la phrénéſie, & même la phrénéſie ſurvient très-ſouvent d'elle-même dans cette maladie, quoiqu'on n'ait pas gardé le lit. A la vérité, ce n'eſt pas une phrénéſie accompagnée de fureur comme celle qui arrive dans la petite vérole & dans d'autres fièvres; c'eſt plutôt un délire tranquille où le malade parle de temps en temps d'une manière extravagante.

L'uſage imprudent des cordiaux & un régime un peu trop échauffant cauſent ſouvent des taches de pourpre, ſur-tout dans les jeunes gens d'un tempérament chaud. Ces taches de pourpre ſont un ſigne certain d'une très-grande inflammation, non-ſeulement dans cette maladie, mais encore dans toutes les autres maladies aiguës. Quelquefois il paroît ſur la ſuperficie du corps des éruptions milliaires qui ne ſont pas fort différentes de la rougeole, ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus rouges, & que quand elles s'en vont, elles ne laiſſent pas des écailles farineuſes comme

fait la rougeole. Elles viennent quelquefois d'elles-mêmes; mais le plus ſouvent elles ſont l'effet de la chaleur du lit & des cordiaux.

La langue du malade eſt humide ou sèche, ſuivant la nature du régime qu'on ordonne. Quand elle eſt sèche, le milieu ſe trouve de couleur brune, & il eſt environné de tout côté d'un bord blanchâtre. Quand la langue eſt humide, elle eſt entièrement blanche & couverte d'une pellicule blanche & inégale. En un mot, ſi on emploie un régime trop échauffant, la langue eſt sèche & noirâtre, ſinon elle eſt blanche & humide. Il en eſt de même de la ſueur, elle varie ſuivant la diverſité du régime; car ſi le régime eſt trop chaud, elle eſt viſqueuſe, ſur-tout celle qui coule de le tête.

Mais quelque abondante que ſoit la ſueur, elle ſoulage peu le malade; ce qui fait voir qu'elle eſt ſeulement ſymptomatique, & nullement critique. Quand on l'excite par des remèdes les premiers jours de la maladie, il arrive de-là que la matière morbifique ſe porte ordinairement à la tête, ou du moins ſe jette ſur les membres. Lorſqu'une fois la tête eſt priſe & que la phrénéſie eſt ſurvenue, il ne reſte aucune marque de fièvre, ſinon que le pouls bat tantôt plus vîte & tantôt plus lentement. Mais enfin, lorſque par une mauvaiſe manière de traiter le malade, les eſprits animaux ſont entièrement mis en déſordre, alors le pouls ſe dérègle, il ſurvient des treſſaillements dans les membres, & le malade meurt bientôt après.

Comment il faut traiter cette fièvre.

6. Pour ce qui eſt maintenant de la curation, comme cette fièvre, dès qu'elle commença, ſe trouva accompagnée des ſignes de la fauſſe péripneumonie, & qu'ainſi je crus qu'elle n'étoit autre choſe que cette dernière maladie, je pris d'abord le parti de la traiter ſuivant la méthode que j'ai recommandée dans la fauſſe péripneumonie, & dans l'addition touchant la fièvre d'hiver. Cette méthode me réuſſit aſſez bien dans le petit nombre de malades que ma mauvaiſe ſanté me permit alors de traiter, & elle réuſſit de même à d'autres qui l'employèrent par mon conſeil.

Quoi qu'il en ſoit des raiſons qui me portèrent à la mettre en uſage, je ſuis bien aſſuré préſentement lorſque je conſidère les ſymptômes de la maladie, & la température de l'hiver où elle commença de paroître, hiver qui fut des plus doux & ſans aucun froid conſidérable; je ſuis bien aſſuré, dis je, que cette fièvre n'eſt autre choſe qu'une ſimple inflammation du ſang, & qu'ainſi les indications cura-

tives doivent tendre uniquement à appaiser cette inflammation par les moyens convenables.

Détail de la méthode curative.

7. Sur ce pied-là, je fais tirer d'abord dix onces de sang du bras droit, & je m'en tiens ordinairement là. Car, quoique dans cette fièvre le sang que l'on tire ressemble, pour l'ordinaire, à celui des pleurétiques, les malades néanmoins ne soutiennent pas aisément plusieurs saignées. Toutefois, s'il y a une difficulté de respirer, une violente douleur de tête, qui se fait sentir en toussant, & d'autres symptômes de la fausse péripneumonie; alors on doit réitérer la saignée & la purgation jusqu'à ce que tous les symptômes aient cessé, suivant que je l'ai enseigné en parlant de la fausse péripneumonie (1), & c'est ce qu'il faut bien remarquer.

8. Le soir du même jour que le malade a été saigné, je lui fais appliquer un véficatoire sur la nuque du cou. Le lendemain matin je lui donne la potion purgative suivante.

Potion purgative.

Prenez *tamarins, demi-once; feuilles de séné, deux gros; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantité d'eau qui sera réduite à trois onces. Coulez la liqueur, & dissolvez-y une once de manne & autant de syrop de roses solutif, pour une potion qui sera prise de grand matin.*

Je réitère ce purgatif de deux jours l'un jusqu'à trois fois. Le jour de chaque purgation, je donne le soir un narcotique tel que le suivant.

Potion calmante.

Prenez *eau de primevere, deux onces; syrop diacode, une once; suc de limon nouvellement exprimé, deux cuillerées. Mêlez tout cela ensemble pour un julep.*

La vue que j'ai en donnant un narcotique, est d'empêcher que l'agitation & le tumulte que les purgatifs excitent souvent dans le sang & les humeurs de ceux qui ont la fièvre, & le désordre où ils mettent les esprits animaux, ne jettent le malade dans une affection comateuse, accident que les narcotiques préviennent très-bien, quelque peu propres qu'ils paroissent à produire cet effet. C'est pourquoi dans la fièvre comateuse qui régna en 1673, n'osant pas donner des purgatifs, je m'en tins au seul usage des lavements, parce que je savois bien que les purgatifs em-

(1) Voyez *Sect. 6, Chap. 4.*

ployés dans cette maladie avoient auſſitôt cauſé des affections comateuſes; ce qui peut-être ne ſeroit pas arrivé, ſi après chaque purgation on eût donné un narcotique (1).

9. Mais le jour qu'on ne purge pas, il ne faut point donner de narcotique le ſoir, de peur qu'il n'empêche ou du moins n'affoibliſſe l'opération du purgatif que le malade doit prendre le lendemain, comme cela arrive ordinairement, quelque tard qu'il prenne le narcotique. Au reſte, dans cette fièvre & dans toutes les autres fièvres épidémiques, ma méthode eſt de ne purger, ni dans le commencement, ni dans l'état de la maladie, qu'après avoir fait précéder la ſaignée. Le mépris ou l'inobſervation de cette règle a coûté la vie à quantité de malades, & ſur-tout d'enfants, comme je l'ai dit ailleurs (2).

10. Or, quoique en traitant la fièvre dont il s'agit on doive ordinairement purger juſqu'à trois fois, il arrive ſouvent néanmoins que le malade, ſur-tout ſi c'eſt un jeune homme ou un enfant, ſe trouve guéri après une ſaignée & une ſeule purgation. Alors il ne faut pas le purger davantage, parce que ce ſeroit le fatiguer inutilement. Quelquefois, au contraire, il eſt bon de purger plus de trois fois; & c'eſt lorſque la fièvre qui avoit ceſſé par les purgations, revient au bout de quelques jours; mais cela eſt rare, & alors la fièvre eſt ordinairement cauſée par des aphthes qui ſont ſurvenues vers la fin de la fièvre précédente, & qui, étant arrivées à leur plus haut degré d'inflammation, la raniment & la renouvellent.

Cette dernière fièvre n'eſt donc que ſymptomatique, & elle eſt ſouvent accompagnée d'un hoquet qui revient par intervalles, & qui ſubſiſte même durant quelques jours après que la fièvre a ceſſé, mais qui ſe diſſipe enfin de lui-même, à meſure que les forces du malade ſe rétabliſſent.

La remarque eſt d'autant plus importante, que ce hoquet n'eſt nullement dangereux, à moins qu'on ne l'irrite en employant un grand nombre de remèdes; car alors il eſt mortel. Néanmoins ſi les aphthes & le hoquet ne ſe diſſipent pas d'eux-mêmes & qu'ils durent long-temps, il eſt aiſé d'y remédier par l'uſage du quinquina.

Pour cela, on prend une once de quinquina en poudre, & avec ſuffiſante quantité de ſyrop de coquelicot on forme

---

(1) Voyez *Sect.* 5, *Chap.* 11.

(2) Voyez *pag.* 314, 315, *num.* 47, 48.

un électuaire ou des pilules, qui se prennent de la manière que j'ai expliquée dans ma lettre au Docteur Brady, sur les maladies Epidémiques (1), & on boit par dessus un verre de petit lait. L'expérience m'a appris que ce remède étoit le plus efficace dans ce cas-là, & qu'il l'emportoit même sur les autres remèdes les plus vantés, pourvu qu'on ne le rende pas inutile, en faisant tenir continuellement le malade au lit, comme il se pratique d'ordinaire.

11. Les jours que je ne purge pas, j'ordonne quelquefois les remèdes suivants, ou d'autres semblables.

Electuaire rafraîchissant.

Prenez *des conserves d'alleluia & de cynorrhodon, de chacune une once; conserve d'épine-vinette, demi-once; crême de tartre, un gros; syrop de limon, ce qu'il en faut pour un électuaire, dont le malade avalera trois fois le jour la grosseur d'une noix muscade, & par dessus il boira six cuillerées du julep suivant.*

Julep rafraîchissant.

Prenez *des eaux de pourpier, de laitue, de primevere; de chacune trois onces; syrop de limon, une once & demie; syrop violat, une once. Mêlez tout cela ensemble.*

Ou bien :

Autre Julep.

Prenez *une livre d'eau de fontaine, eau rose, suc de limon & sucre fin, de chacun quatre onces. Faites bouillir le tout ensemble à un feu doux, jusqu'à ce que la liqueur ait écumé. Le malade en prendra trois onces autant de fois qu'il voudra.*

Dans tous ces remèdes j'évite toujours l'esprit de vitriol, quoiqu'il soit très-rafraîchissant. C'est qu'à raison de son extrême stypticité, il ne convient pas dans les maladies qui se guérissent par la purgation.

Il ne faut pas exciter les sueurs.

12. Il arrive souvent dans la fièvre dont nous parlons, sur-tout quand elle tire à sa fin, que le malade, pendant qu'on le traite suivant la méthode des purgatifs, a de temps en temps la nuit des sueurs abondantes & spontanées. Ces sortes de sueurs diminuent extrêmement tous les symptômes. Il ne faut pas néanmoins s'y fier, ni interrompre aucunement la méthode susdite, parce que si le malade sue trop long-temps, la fièvre que les purgations précédentes avoient en quelque façon emportée, se ranimera

(1) Voyez *pag.* 302, 303, *num.* 21.

de nouveau. En effet, ſi les ſueurs continuent au-delà du temps qui eſt néceſſaire pour diſſiper entièrement la matière fébrile, après qu'elle a été préparée par une coction ſuffiſante, elles ne ſervent alors qu'à enflammer de nouveau le ſang. Il eſt vrai qu'elles peuvent être critiques, en ce qu'elles évacuent la matière fébrile qui eſt préparée ; mais après cela elles ſont purement ſymptomatiques, & par conſéquent plus nuiſibles qu'utiles.

En un mot, la chaleur du lit contribue beaucoup à produire ces ſueurs nocturnes & ſpontanées ; c'eſt pourquoi on ne doit pas couvrir davantage le malade que lorſqu'il étoit en ſanté, ni lui donner aucun remède capable de l'échauffer. Il faut ſeulement que la matinée d'après la ſueur, il demeure un peu plus long-temps au lit qu'à l'ordinaire, & enſuite on continuera de le traiter comme nous avons dit.

13. Sa nourriture ſera du gruau d'aveine ou d'orge, & de temps en temps une pomme cuite au feu. Après la ſeconde purgation, il pourra uſer du bouillon de poulet. Sa boiſſon ordinaire ſera de la petite bière, ou de la décoction blanche qui ſe fait avec une once de corne de cerf bouillie dans trois livres d'eau commune, que l'on édulcore enſuite avec ſuffiſante quantité de ſucre. Régime.

14. Après que le malade a été purgé deux fois, rien n'oblige de lui interdire la chair de poulet & d'autres ſemblables aliments faciles à digérer : car, quand on traite cette fièvre par les purgatifs, on peut permettre ce qui ne ſeroit pas permis ſi l'on ſuivoit une autre méthode. Après la dernière purgation, pourvu que la fièvre ſe ſoit rallentie, & n'ait pas tout à fait pris le caractère d'intermittente, on donnera au malade pendant quelques jours trois ou quatre cuillerées du vin de Canarie, matin & ſoir, & même après le dîner, afin de rétablir ſes forces & de prévenir les accès de fièvre.

15. De toutes les fièvres que j'ai vues, il n'en eſt aucune qui porte ſi facilement à la tête que celle-ci ; & quand une fois la tête eſt priſe, il eſt très-difficile de la débarraſſer, & on ne ſauroit en venir à bout ſans mettre le malade en grand danger. Voilà pourquoi je recommande ſoigneuſement à ceux que je traite, de ne garder le lit que pendant la nuit ; & s'ils ſont trop foibles pour ſe tenir aſſis pendant le jour, je leur permets de demeurer couchés ſur leur lit ou ſur un lit de repos, pourvu qu'ils ſoient vêtus, & qu'ils aient la tête un peu élevée. Je ne veux pas auſſi qu'il Le malade doit ſe tenir levé pendant le jour.

y ait plus de feu dans la chambre que lorſqu'ils étoient en ſanté,

Sur - tout lorſqu'il y a une inflammation,

16. Ce régime doit être mis en uſage dès le commencement de la maladie pour toutes les perſonnes qui en ſont attaquées, excepté pour les femmes nouvellement accouchées : mais il devient abſolument néceſſaire lorſque par un régime trop échauffant il eſt ſurvenu une phrénéſie, ou des taches de pourpre, ou d'autres marques d'une inflammation violente.

Dans ce cas-là, on aura beau ſaigner copieuſement le malade, le couvrir légérement, & lui donner toute ſorte de liqueurs rafraîchiſſantes, la fièvre ne ceſſera pas, à moins que le malade ne ſe tienne levé pendant le jour; car quand on eſt couché, la chaleur du lit agite trop le ſang, & la ſituation horizontale du corps contribue beaucoup à produire le tranſport au cerveau.

Quand une fois la phrénéſie eſt ſurvenue, parce qu'on a trop échauffé le malade, il n'eſt pas poſſible de la diſſiper tout-à-coup, & il ſeroit même dangereux de l'entreprendre en réitérant la ſaignée ou la purgation au-delà des bornes que nous avons marquées. Elle ſe diſſipera peu à peu d'elle-même, au moyen du régime dont nous avons parlé; mais rien n'eſt ſi bon contre ce fâcheux ſymptôme, que de faire raſer la tête du malade. Auſſi j'ordonne toujours cela en pareil cas; je ne fais appliquer aucun emplâtre, & je veux ſeulement que le malade ait ſur la tête un bonnet médiocrement chaud, afin de ſe garantir du froid extérieur. Par ce moyen le cerveau ſe trouve rafraîchi, & la phrénéſie s'appaiſe.

Ou un coma.

17. Ce que je dis ici de la phrénéſie, doit s'appliquer à l'affection comateuſe qui ſe joint auſſi à cette fièvre, & qui, de même que la phrénéſie, eſt cauſée par la matière fébrile qui ſe porte au cerveau, d'où il arrive qu'excepté la blancheur de la langue, on ne voit aucun ſigne de fièvre, & le malade ſemble n'en avoir point du tout. Dans ce dernier cas, de même que dans le précédent, les purgatifs, les ſudorifiques, les véſicatoires & les autres évacuants ſont très-dangereux, & même ſouvent mortels. C'eſt pourquoi, après les évacuations générales par la ſaignée & la purgation, il faut entièrement abandonner au temps & à la nature la guériſon de ce ſymptôme, quelque frayeur qu'il cauſe aux aſſiſtants. En effet, il ne manquera pas de ſe diſſiper de lui-même au bout d'un certain temps, pourvu que le malade ne garde pas toujours le lit, & qu'il demeure-

levé pendant le jour, ou du moins qu'il ſe tienne couché tout vêtu ſur ſon lit ordinaire, ou ſur un lit de repos.

Il faut auſſi avoir ſoin de lui raſer la tête dès le commencement de l'affection comateuſe; & ſur la fin, on lui donnera deux fois le jour trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie. Mais j'ai traité plus au long cette matière dans la ſection V, chapitre II du livre des maladies aiguës, où j'ai parlé d'un coma conſidérable qui accompagnoit la fièvre de la conſtitution de ce temps-là.

18. Pour revenir maintenant à la fièvre même, s'il arrive que le médecin, en tâtant le pouls du malade, ſente un treſſaillement des membres, ou un mouvement convulſif, cela ne doit pas l'empêcher de pratiquer les évacuations que nous avons recommandées : car, dans certaines affections du genre nerveux, il eſt abſolument néceſſaire de réitérer pluſieurs fois la ſaignée & la purgation; c'eſt ce que j'ai éprouvé moi-même, & j'en citerai, pour exemple, cette ſorte de maladie convulſive appellée communément *danſe de Saint-Gui.* J'ai traité cinq perſonnes qui en étoient attaquées, & je les ai guéries par des ſaignées & des purgations réitérées de temps en temps. Comme cela confirme admirablement la doctrine que j'enſeigne, & vient fort à propos à mon ſujet, le lecteur me permettra de dire ici quelque choſe de cette maladie ſingulière.

19. La danſe de Saint-Gui, en latin *Chorea Sancti Viti*, eſt une ſorte de convulſion qui arrive principalement aux enfants de l'un ou de l'autre ſexe, depuis l'âge de dix ans, juſqu'à l'âge de puberté. Elle commence d'abord par une eſpèce de boitement, ou plutôt de foibleſſe d'une jambe que le malade traîne, comme font les inſenſés. Enſuite elle attaque le bras du même côté. Ce bras étant appliqué ſur la poitrine ou ailleurs, le malade ne ſauroit le retenir un moment dans la même ſituation, & quelque effort qu'il faſſe pour en venir à bout, la diſtorſion convulſive de cette partie la fait continuellement changer de place. Deſcription de la danſe de Saint-Gui.

Avant que le malade puiſſe porter à ſa bouche un verre plein de liqueur, il fait mille geſtes & mille contours. Ne pouvant l'y porter en droite ligne, parce que ſa main eſt écartée par la convulſion, il le tourne de côté & d'autre, juſqu'à ce que ſes lèvres ſe trouvant à la portée du verre, il ſable promptement ſa boiſſon, & l'avale tout d'un trait. On diroit qu'il ne cherche qu'à faire rire les aſſiſtants.

Comme cette maladie m'a paru venir d'une humeur qui, s'étant engagée dans les nerfs, les irrite, & cauſe, par ce Sa cauſe & ſon traitement.

moyen, les mouvements convulſifs dont il s'agit, j'ai cru que les indications curatives devoient tendre en premier lieu à évacuer cette humeur par la ſaignée & la purgation, & enſuite à fortifier le genre nerveux. Voici la manière dont je remplis ces deux indications.

Je commence d'abord par faire tirer du bras environ huit onces de ſang, plus ou moins, ſuivant l'âge du malade. Le lendemain, je donne la moitié, ou un peu plus, de la potion purgative ordinaire que j'ai décrite ci-deſſus (1), & qui eſt compoſée avec les tamarins, le ſéné, &c. Je dis la moitié, ou un peu plus, parce qu'il faut proportionner la doſe à l'âge du malade, & au plus ou moins de diſpoſition qu'il a à être purgé. Le ſoir, je donne la potion calmante que voici :

Potion anticonvulſive. Prenez *de l'eau de ceriſes noires, trois onces; de l'eau épileptique de Langius, une once; thériaque, un ſcrupule; laudanum liquide, huit gouttes: mêlez tout cela enſemble.*

20. Je réitère la purgation juſqu'à trois fois, de deux jours en deux jours; & le ſoir du jour que j'ai purgé, je donne la potion calmante. Après cela, je fais ſaigner de nouveau, & enſuite purger comme auparavant; & ainſi alternativement, juſqu'à ce que le malade ait été ſaigné trois ou quatre fois, & qu'après chaque ſaignée, il ait été purgé autant de fois que ſes forces le permettent. J'ai ſoin de mettre entre les ſaignées & les purgations aſſez d'intervalle pour que le malade ne coure aucun riſque. Les jours que je ne purge pas, j'ordonne les remèdes ſuivants :

Electuaire ſtomachique. Prenez *des conſerves d'abſynthe romaine, & d'écorce de citron, de chacune une once; conſerve de romarin, demi-once; thériaque vieille & muſcade confite, de chacune trois dragmes; gingembre confit, une dragme; ſyrop de limon, ce qu'il en faut pour former un électuaire dont le malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade le matin & à cinq heures du ſoir, buvant par-deſſus cinq cuillerées du vin qui ſuit :*

Infuſion céphalique. Prenez *des racines de pivoine, d'aunée, d'impératoire, & d'angélique, de chacune une once; des feuilles de rue, de ſauge, de bétoine, de germandrée, de marrube blanc, & des ſommités de petite centaurée, de chacune une poignée; des*

---

(1) Voyez *Sect.* 1. *Chap.* 4. *num.* 35.

baies de genièvre, ſix gros ; & les écorces de deux oranges : coupez menu tout cela, & le faites infuſer à froid dans trois pintes de vin de Canarie. On ne coulera la liqueur que lorſqu'on voudra s'en ſervir.

Julep céphalique.

Prenez *eau de rue, quatre onces ; eau épileptique de Langius, & eau de bryone compoſée, de chacune une once ; ſyrop de pivoine, ſix gros : mêlez tout cela pour un julep dont le malade prendra quatre cuillerées tous les ſoirs avant que de ſe coucher, & l'on y verſera huit gouttes d'eſprit de corne de cerf.*

On appliquera ſur la plante des pieds un emplâtre de gomme caragne.

21. A meſure que le malade guérit, il traîne moins le pied, il retient plus long-temps le bras dans la même ſituation, & il porte plus aiſément le verre à ſa bouche. Je ne conſeille pas de faire ordinairement plus de trois ou quatre ſaignées ; mais il eſt néceſſaire de mettre en uſage les purgatifs & les altérants, juſqu'à ce que le malade ſoit entièrement guéri : & comme ceux qui ont été attaqués de cette maladie y retombent aiſément, il ſera bon l'année ſuivante de les ſaigner, & enſuite de les purger pluſieurs fois, dans le temps où ils ont commencé d'être attaqués, ou un peu auparavant.

Je ſerois porté à croire qu'on pourroit guérir par la même méthode l'épilepſie qui arrive aux adultes, en proportionnant à leur âge les remèdes que j'ai preſcrits pour la danſe de Saint-Gui. Néanmoins, comme je n'ai eu que très-rarement occaſion de traiter cette ſorte d'épilepſie, il ne m'a pas encore été poſſible de faire là-deſſus les expériences néceſſaires (1). Mais cela ſoit dit en paſſant.

22. Dans les femmes ſujettes aux vapeurs hyſtériques, il arrive quelquefois, quand on traite la fièvre en queſtion par la ſaignée & les purgations réitérées, que la fièvre ne laiſſe pas de ſubſiſter après toutes ces évacuations. Alors elle eſt entretenue par le trouble que les évacuations ont excité dans les eſprits ; & par conſéquent, pourvu qu'il

(1) Peu d'écrivains ont parlé de cette maladie, & elle n'eſt pas commune. Il paroît qu'après les remèdes généraux, ceux qui y conviennent le mieux ſont les antiſpaſmodiques joints aux toniques & aux apéritifs, de même que dans l'épilepſie ; par exemple, un électuaire fait avec la poudre antiſpaſmodique, le quinquina, la racine de ſerpentaire de Virginie, & ſuffiſante quantité de ſyrop de pivoine.

n'y ait aucun ſigne de péripneumonie ou d'inflammation de poitrine, on doit travailler uniquement à calmer & à tranquilliſer les eſprits.

Pour cet effet, on donnera tous les ſoirs un narcotique capable de procurer le ſommeil, & on donnera deux ou trois fois par jour des remèdes hyſtériques proprement dits, tels que ſont les pilules de galbanum, d'aſſa-fœtida, de caſtoreum, & d'autres ſemblables drogues, auxquelles on joindra auſſi les juleps hyſtériques que nous avons décrits dans la diſſertation ſur l'affection hyſtérique. De plus, pour rétablir les forces de la malade, & diſſiper ſes vapeurs, on lui permettra, par rapport au boire & au manger, tout ce qui lui fera le plus de plaiſir.

Quinquina ne réuſſit pas dans cette fièvre.

23. Nous avons déjà dit que l'année dernière, & principalement cette année-ci, la fièvre dont nous parlons avoit tous les ſoirs un redoublement ſemblable à un accès de fièvre intermittente. Les médecins avoient éprouvé depuis l'an 1677, juſqu'au commencement de l'an 1685, que toutes les fièvres où il y avoit tant ſoit peu d'intermittence, & ſouvent même celles où il n'y en avoit aucune, étoient immanquablement guéries par le quinquina: c'eſt pourquoi ils employèrent auſſi ce remède contre la fièvre qui règne préſentement. Rien ne paroiſſoit plus raiſonnable; cependant ils ne réuſſirent pas, comme les années précédentes, même lorſqu'ils donnoient le quinquina en grande doſe: & ſi quelques malades étoient guéris par ce moyen, la choſe arrivoit ſi rarement, que je crus devoir plutôt l'attribuer à quelque heureux haſard, qu'à la vertu du remède.

Ainſi le quinquina qui faiſoit des merveilles dans la conſtitution précédente, ne fait rien dans la fièvre d'aujourd'hui, laquelle tient un peu du caractère de la quotidienne. Mais, lorſqu'on rencontre une fièvre tierce, le quinquina réuſſit auſſi bien maintenant qu'il faiſoit autrefois.

L'inutilité de ce remède dans la fièvre préſente, & les mauvais effets qu'y produiſent le vin, les cordiaux & les autres remèdes chauds, montrent clairement qu'elle eſt entièrement différente de celles qui ont régné dans la conſtitution précédente, pour la guériſon deſquelles toutes ces choſes réuſſiſſoient aſſez bien.

Elle eſt ſouvent accompagnée de trachée ou de vomiſſement.

24. Durant tout l'été de l'année dernière, & ſur-tout durant celui de cette année, il eſt arrivé très-ſouvent que la fièvre a été plutôt accompagnée de tranchées, tantôt ſans déjections & tantôt avec déjections; que de chaleur, d'inquiétude & des autres ſignes eſſentiels de la fièvre. Alors les vapeurs

vapeurs inflammatoires du ſang ne ſe portoient pas, comme à l'ordinaire, à l'habitude extérieure du corps, mais ſe jettoient intérieurement ſur les inteſtins par le canal des artères méſentériques, & quelquefois même ſur l'eſtomac par les rameaux de l'artère cœliaque. Quand elles ſe jettent de la ſorte ſur l'eſtomac, elles cauſent des vomiſſements, ſur-tout dès qu'on a bu ou mangé quelque choſe.

La fièvre, ainſi maſquée & revêtue de ſymptômes étrangers, ne laiſſe pas de conſerver ſa nature eſſentielle; & par conſéquent on doit la traiter ſuivant la méthode que nous avons enſeignée ci-deſſus, c'eſt-à-dire, par la ſaignée & les purgations réitérées, tout de même que ſi elle étoit accompagnée de ſes ſymptômes naturels. Il faut ſeulement obſerver que, lorſque le malade a de ſi fréquentes envies de vomir qu'il ne ſauroit garder une médecine liquide, on peut y ſubſtituer les pilules cochées majeures qui, étant données à la doſe de deux ſcrupules, ne manquent jamais d'opérer; mais il faut que le malade les prenne à quatre heures du matin, afin de pouvoir dormir par-deſſus.

On doit auſſi lui donner le ſoir de ce jour-là un narcotique en aſſez grande doſe; par exemple, un grain & demi de laudanum avec pareille quantité de maſtic, dont on formera deux pilules; ou bien dix-huit ou vingt gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée, ou dans quelque autre véhicule ſpiritueux qui, fortifiant l'eſtomac, & étant en trop petite quantité pour pouvoir l'irriter, l'empêche de rejetter le remède. Mais ſi le malade peut abſolument garder la potion purgative & le ſyrop diacode, il faudra les préférer aux pilules & au laudanum; parce que ces derniers échauffent davantage.

Danger des eaux minérales dans les tranchées qui viennent de la fièvre.

25. A propos des tranchées dont j'ai fait mention, je dois avertir ici que les eaux minérales ſont, comme je l'ai ſouvent obſervé, très-dangereuſes dans toutes ſortes de tranchées, dans la diarrhée, dans le vomiſſement & dans toutes les affections que l'on peut ſoupçonner avec raiſon provenir de la fièvre: car ces eaux ne font que troubler le ſang & les humeurs qui, dans un pareil cas, ne ſont déjà que trop en mouvement; de telle façon qu'au lieu des ſymptômes naturels & ordinaires de la fièvre, elles en produiſent de tout à fait extraordinaires, ſans néanmoins contribuer en rien à la guériſon de la fièvre.

26. Il y a une autre remarque à faire, & qui eſt très-importante pour le ſalut d'un grand nombre de malades. C'eſt

que, dans les tranchées qui font accompagnées de déjections glaireufes & fanguinolentes, c'eft-à-dire, lorfqu'il y a une véritable dyffenterie, il eft extrêmement dangereux de fuivre la longueur de la méthode ordinaire, qui confifte à purger d'abord, & enfuite à employer différentes fortes de remèdes adouciffants & aftringents. L'expérience m'a appris que le moyen le plus prompt & le plus sûr pour guérir cette dyffenterie, c'eft de recourir incontinent au laudanum; car, fi, au lieu de cela, on s'amufe à purger, la maladie ne fera qu'augmenter, & deviendra peut-être mortelle.

Dyffenterie doit être traitée avec le laudanum.

27. Voici donc comment je m'y prends lorfque je fuis appellé auprès d'un malade attaqué de cette dyffenterie. D'abord je lui donne environ vingt gouttes de laudanum liquide dans de l'eau épidémique, ou dans de l'eau admirable, ou dans quelque autre pareille, & je réitère la même dofe une feconde fois dans l'efpace de vingt-quatre heures, ou même plus fouvent à des heures réglées, fuppofé que deux dofes par jour, données l'une le matin, & l'autre le foir, n'aient pu arrêter les tranchées du ventre & les déjections fanglantes.

Quand les matières font un peu épaiffies & ont acquis de la confiftance (ce qui eft le premier figne de guérifon), & que les fymptômes font diffipés, je crois que le plus sûr eft de continuer matin & foir l'ufage du laudanum liquide, en diminuant chaque jour la dofe de quelques gouttes, jufqu'à ce qu'il n'en faille plus du tout.

J'oblige mes malades de demeurer couchés affez longtemps après chaque prife de narcotique, fans quoi ce remède trouble aifément le cerveau.

Régime.

28. Pour ce qui eft du régime, fi le malade avoit coutume auparavant de boire du vin, je lui permets de boire de celui de Canarie, mais bien trempé avec de l'eau où l'on a fait bouillir une croûte de pain; & pour cela on garde dans une bouteille cette eau toute prête, afin de la mêler avec le vin, quand le malade veut boire.

La décoction blanche préparée avec la corne de cerf & l'eau de fontaine, & bue abondamment, eft encore très-utile dans cette maladie. Les bouillons de poulet, les décoctions d'aveine, les œufs frais cuits dans l'eau, & autres chofes faciles à digérer fuffiront pour la nourriture du malade les premiers jours. Enfuite on donnera peu à peu des boiffons plus fortes, & des aliments folides & en plus

grande quantité, de peur qu'une trop longue abstinence ne produise les symptômes qu'elle a coutume de produire, ou même ne renouvelle la maladie.

Il faut remarquer néanmoins que, quoique le laudanum tout seul guérisse la dyssenterie dans la constitution présente, cela n'empêche pas que, dans les années où il règne des dyssenteries épidémiques, & où elles dominent sur les autres maladies, il ne soit à propos de mettre d'abord en usage les évacuations dont nous avons parlé dans le traité des maladies aiguës, au chapitre de la dyssenterie (1).

Passion iliaque dans cette fièvre, causée par des remèdes échauffants.

29. Comme le traitement qui convient pour la fièvre régnante, ne convient pas pour la dyssenterie qui en dépend, il ne convient pas davantage dans le cas suivant qui dépend aussi de cette fièvre. Par exemple, lorsqu'un malade est saisi d'un frisson, & qu'il a alternativement chaud & froid, ce qui est un signe manifeste d'une fièvre commençante, il arrive quelquefois que la matière fébrile se jette tout à coup sur les entrailles, & y cause de très-cruelles douleurs. Le malade, au lieu de se faire saigner & purger de la manière que nous avons expliquée ci-dessus, se tourne du côté des remèdes chauds, tant intérieurs qu'extérieurs, afin de dissiper de prétendus vents qu'il croit être la source de son mal.

Mais ces sortes de remèdes, loin de diminuer les douleurs, ne font que les augmenter & les fixer de plus en plus, ce qui occasionne un renversement du mouvement péristaltique des intestins; c'est-à-dire, que toutes les matières contenues dans le canal intestinal, au lieu de se porter en bas, comme elles devroient, se portent vers le haut, d'où s'ensuivent des vomissements, & enfin la passion iliaque.

Alors le médecin est obligé de s'y prendre d'une autre façon que pour la fièvre qui a été la cause antécédente de ce terrible symptôme, excepté qu'il faut saigner une fois du bras. Mais tous les purgatifs, quels qu'ils soient, doivent être bannis; car ils ne passeroient point, & deviendroient aussi tôt émétiques.

Comment elle doit être traitée.

30. Je crois donc que le meilleur parti, dans ce cas-là, est de faire d'abord une saignée du bras, & de donner ensuite au bout d'une heure ou deux un puissant lavement purga-

(1) Voyez *Sect.* 4. *Chap.* 3. *p.* 163.

tif. Je n'en connois point d'aussi efficace que celui de fumée de tabac que l'on fait entrer fortement par le moyen d'une vessie, au bout de laquelle est un tuyau. On peut donner un autre lavement semblable quelque temps après, supposé que le premier ne lâche pas le ventre; mais, si le symptôme ne cède pas à ce remède, il est absolument nécessaire, quelque resserré que soit le ventre, de donner par la bouche un fort purgatif, comme, par exemple, le suivant :

Pilules purgatives.

Prenez *pilules de* duobus, *vingt-cinq grains ; mercure doux, un scrupule ; baume du Pérou, suffisante quantité : faites de tout cela quatre pilules que le malade avalera dans une cuillerée de syrop violat.*

Il ne boira rien par dessus, de peur de les vomir. Si néanmoins il les revomit, on lui donnera aussi-tôt vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une demi-once d'eau de canelle spiritueuse; & au bout de quelques heures, on réitérera le même narcotique.

Lorsque les envies de vomir & les douleurs de ventre auront diminué par ces remèdes, on reviendra aux pilules purgatives que nous avons recommandées ci-devant. La vertu du laudanum empêchera alors que le malade ne les rejette, & elles produiront leur effet; mais, si elles ne font rien, & que les envies de vomir & les douleurs recommencent après que l'opération des narcotiques aura cessé, alors, comme il n'y a aucune espérance que le ventre se lâche, il faudra réitérer le même narcotique, & le donner de quatre en quatre heures, ou de six en six heures, jusqu'à ce que tout soit appaisé, & qu'ainsi le mouvement péristaltique des intestins se soit rétabli dans son état naturel. Pour lors le purgatif qui avoit demeuré sans rien faire, à cause du renversement de ce mouvement péristaltique, agira par les selles, quoique les narcotiques, tant de fois réitérés, semblent devoir l'en empêcher entièrement.

C'est ce que je viens d'éprouver tout nouvellement dans la personne d'un homme illustre qui étoit attaqué d'une passion iliaque des plus cruelles. Il est vrai qu'il lui survint ensuite des aphthes causées par le séjour de l'humeur morbifique, & par l'âcreté des purgatifs qui avoient long-temps demeuré dans son corps. Mais elles cédèrent assez facilement à l'usage du quinquina employé de la manière que nous avons décrite ci-dessus, & à l'usage fréquent du gargarisme qui suit :

Prenez *suc de pommes ſauvages, demi-livre; ſyrop de framboiſe, une once : mêlez cela enſemble.* Gargariſme rafraîchiſſant.

31. Quand une fois le ventre s'eſt débouché, il eſt bon de demeurer quelques jours ſans purger le malade, & d'attendre que tout ſoit parfaitement tranquille. On pourra employer utilement cet intervalle à délayer les humeurs & à tempérer leur acrimonie. Après quoi, s'il reſte le moindre veſtige de fièvre, on reviendra à purger de deux en deux jours, comme nous avons dit plus haut. Mais en voilà aſſez ſur cette matière.

32. Si un enfant eſt attaqué de la fièvre qui règne préſentement, on lui fera uſer du gargariſme décrit ci-devant, & on lui appliquera des ſangſues derrière les oreilles, une de chaque côté : enſuite on lui appliquera une emplâtre véſicatoire ſur la nuque du col, & on le purgera avec une infuſion de rhubarbe dans de la bière. Comment il faut traiter les enfants qui ont cette fièvre.

Si, après la purgation, la fièvre paroît être intermittente, on donnera le julep avec le quinquina, que nous avons recommandé pour les enfants, lorſque nous avons traité des fièvres intermittentes, dans la Lettre ſur les Maladies épidémiques (1).

33. Les enfants ſont autant ſujets à cette fièvre que les adultes, & par conſéquent ils doivent être traités de même, excepté qu'il faut proportionner la ſaignée & la purgation à la foibleſſe de leur âge. Souvent même la première, ou du moins la ſeconde purgation, emporte la maladie.

Cependant il faut examiner ſoigneuſement ſi la fièvre que l'on traite eſt véritablement une fièvre de la conſtitution préſente, ou ſi elle eſt d'un autre genre; & cette attention eſt néceſſaire dans toutes les fièvres des enfants, de quelque conſtitution qu'elles ſoient : car on ſait que les douleurs de la dentition cauſent ſouvent aux enfants des fièvres particulières qu'il n'eſt pas aiſé de diſtinguer de celles d'un autre genre.

J'ai cherché long-temps le remède de ces ſortes de fièvres qui viennent de la dentition, & je n'en ai point trouvé d'auſſi bon que l'eſprit de corne de cerf, dont on donne de quatre en quatre heures juſqu'à cinq ou ſix fois, deux, trois ou même quatre gouttes, à proportion de l'âge, dans une cuillerée ou deux d'eau de ceriſes noires ou d'un julep approprié (2). Fièvre qui vient de la dentition; comme elle doit être traitée.

(1) Voyez *pag.* 305, *num.* 29.

(2) Les ſymptômes qui accompagnent la dentition, vienent ſans

Fièvre lente des enfants, comme elle se guérit.

34. Les enfants sont sujets à une autre maladie très-différente des fièvres qui viennent des diverses constitutions de l'air, & très-différente aussi de la fièvre que produit la dentition. C'est une sorte de fièvre lente qui dure long-temps, & qui, sans être accompagnée de beaucoup de chaleur, jette les enfants dans la langueur, leur ôte l'appétit, & leur cause un amaigrissement universel. La méthode dont je me sers en cette occasion, est très-simple: la voici.

On prend deux gros de bonne rhubarbe coupée par tranches; on les met dans une bouteille de verre qui tienne une pinte; &, après avoir rempli cette bouteille avec deux livres de petite bière, ou de quelque autre liqueur dont l'enfant a coutume d'user pour boisson ordinaire, on la bouche exactement. L'enfant ne boit que de cette infusion, soit le jour, soit la nuit, soit à son repas, soit hors de ses repas. Lorsqu'il en a bu deux livres, on en verse deux autres sur la même rhubarbe; & quand elles sont bues, on en verse encore deux nouvelles: après quoi la rhubarbe n'a plus de force, & l'enfant se trouve ordinairement guéri.

Néanmoins, de peur que les deux premières livres de liqueur ne soient trop fortement imprégnées de la vertu de

---

doute de la tension, de la piquure, & du déchirement que souffrent les tuniques nerveuses des gencives, puisque dès qu'on fait une incision sur ces tuniques avec un instrument pour ouvrir le passage aux dents, ils cessent aussitôt. Beaucoup d'enfants meurent de cette maladie.

L'esprit de corne de cerf, quoiqu'un bon remède dans les convulsions qui viennent de la dentition, ne réussit pas toujours, parce qu'elles peuvent avoir différentes causes, & demander par conséquent des remèdes différents, & par la même raison il n'emporte pas toujours la fièvre; car les évacuations sont nécessaires, s'il y a plénitude; les laxatifs, si le ventre est resserré, ce qui occasionne souvent des convulsions; & s'il y a une diarrhée, il faut des astringents pris par la bouche & en lavement, après avoir purgé auparavant avec la rhubarbe à laquelle on joint une ou deux gouttes de quelque huile carminative, Les poudres absorbantes conviennent aussi dans le cas présent.

Il ne faut pas durant ce temps-là négliger les gencives; mais si elles sont enflées, enflammées, minces & blanchâtres à la partie supérieure, on les fomentera fréquemment avec une liqueur émolliente, & on les frottera avec un liniment fait avec le blanc de baleine, le syrop diacode, l'huile d'amandes douces, & un peu de safran & de nitre; si cela ne soulage pas, on fera une incision à la gencive, afin de donner passage aux dents, Tout ce qui échauffe est alors nuisible.

la rhubarbe, & par conséquent ne ſoient trop purgatives, il ſera encore mieux, dès que l'enfant aura bu la quantité d'une livre de liqueur, d'en verſer auſſitôt une autre livre ſur la rhubarbe; ce qui étant fait, il ne ſera plus néceſſaire d'ajouter de nouvelle liqueur, que quand il n'en reſtera plus dans la bouteille (1).

35. Mais, pour revenir à notre ſujet, c'eſt-à-dire, la fièvre de la conſtitution préſente, il faut bien obſerver que, dans cette ſorte de fièvre, de même que dans le rhumatiſme, & dans un grand nombre d'autres fièvres qui ne ſe guériſſent que par des évacuations, ſi l'on s'obſtine à vouloir continuer ces évacuations juſqu'à ce que tous les ſymptômes aient entièrement diſparu, il arrivera ſouvent qu'ils ne ceſſeront que par la mort.

Evacuations ne doivent pas être continuées dans la fièvre dont nous traitons juſqu'à l'entière ceſſation des ſymptômes.

Ce n'eſt pas une choſe rare de voir des ſymptômes légers ſubſiſter après la maladie, dont ils ſont, pour ainſi dire, les reliquats. Ils ne menacent d'aucune rechûte, & ils ſe diſſiperont, à meſure que le malade reprendra ſes forces. D'ailleurs, il ne ſont aſſez ſouvent produits que par les évacuations réitérées que l'on a miſes en uſage dans le traitement de la maladie, ou par la grande abſtinence que l'on a fait obſerver aux malades. Ces deux cauſes agiſſant ſur des corps déja affoiblis & preſque épuiſés par la fièvre, donnent lieu à des vapeurs ſemblables à celles des femmes, & qui viennent pareillement d'une foibleſſe & d'un abattement des eſprits animaux.

C'eſt pourquoi un Médecin ſage & prudent, après avoir fait les évacuations ſuffiſantes pour la guériſon de la maladie, doit en demeurer là, & attendre de la nature, qui eſt le meilleur Médecin, la ceſſation de ces ſymptômes légers. On pourra néanmoins y employer un narcotique qui, étant donné le ſoir pendant deux ou trois jours de ſuite, les diſſipera entièrement, comme je l'ai ſouvent obſervé.

(1) Il paroît convenable dans cette maladie de tirer un peu de ſang, & de donner des poudres abſorbantes, en y joignant le ſel d'abſynthe & le nitre en petite doſe. Les aliments doivent être adouciſſants, faciles à digérer, & un peu rafraîchiſſants. Il ſera bon d'aller à cheval, ſi le temps le permet; & cet exercice, comme auſſi le bain chaud pris de temps en temps, facilitera la guériſon. Cependant l'infuſion de rhubarbe eſt un remède qui n'eſt pas à mépriſer, mais il peut ſe faire qu'il ne ſuffiſe pas, & rien n'empêche de l'employer durant le cours des autres remèdes que nous propoſons ici.

Effet de la méthode de l'Auteur.

36. De toutes les méthodes que j'ai essayées en traitant la fièvre présente, voilà, sans contredit, la meilleure. Si quelquefois elle ne guérit pas absolument la fièvre, elle la rend du moins intermittente, & alors on peut recourir au quinquina, qui triomphe toujours en cette occasion.

Quelques personnes trouveront peut-être que les purgations que j'ordonne pour cette fièvre, doivent échauffer le malade, & par conséquent augmenter la fièvre ; mais c'est tout le contraire, & j'ose assurer que rien ne rafraîchit tant le malade que la purgation précédée de la saignée, comme on doit toujours la faire précéder.

Il est vrai que les purgatifs, le jour même qu'on les prend, & durant leur opération, augmentent l'agitation du sang & des autres humeurs, & par conséquent la fièvre : mais cet inconvénient n'est rien en comparaison de l'avantage qu'ils procurent ensuite. En effet, l'expérience montre que de tous les remèdes il n'en est aucun qui guérisse la fièvre aussi heureusement & aussi sûrement que fait la purgation, pourvu qu'on ait eu soin de saigner auparavant. Ce remède évacue les humeurs nuisibles qui sont la cause antécédente de la fièvre, qui, sans avoir acquis avant ce temps-là de mauvaises qualités, ont été échauffées & épaissies par l'ardeur de la fièvre, & par ce moyen contribuent beaucoup à l'entretenir. D'ailleurs, la purgation prépare les voies aux narcotiques ; & alors ceux-ci agissent beaucoup mieux que si on n'avoit pas évacué les humeurs peccantes, qui sans cela ne manqueroient pas d'affoiblir l'action de ces remèdes.

Inconvéniens & danger des sudorifiques dans cette fièvre.

37. La méthode des sudorifiques est beaucoup moins sûre ; elle est, outre cela, plus incommode & plus longue, puisqu'elle fait souvent durer la maladie pendant plusieurs semaines. Elle est même très-dangereuse, & c'est beaucoup si le malade se tire d'affaire. On emploie un régime & des remèdes très-chauds pour une maladie où il est surtout besoin de rafraîchir ; & en s'assujettissant, contre le témoignage des sens & de la raison, à je ne sais quelles règles d'un art mal entendu, on fait d'une maladie qui est courte & légère de sa nature, une maladie longue & dangereuse ; de sorte qu'on est obligé de mettre en usage une infinité de remèdes pour dissiper les fâcheux symptômes qu'a produits le mauvais traitement. On fait en cette occasion la même chose que feroit un Pilote qui, pouvant conduire son vaisseau dans une mer exempte d'écueils, l'en-

gageroit parmi des rochers & des bancs de ſable. A la vérité, il montreroit ſon habileté en retirant ſon vaiſſeau d'un ſi grand danger; mais il ſeroit, avec raiſon, taxé d'imprudence pour l'y avoir engagé.

Méthode de la ſaignée & de la purgation eſt la meilleure dans la plupart des fièvres.

38. Je ſuis donc bien fondé lorſque j'avance que la méthode de la ſaignée & de la purgation eſt la meilleure de toutes, dans le plus grand nombre des fièvres. Il eſt vrai que la méthode des ſueurs eſt la plus naturelle, & qu'elle eſt auſſi la plus convenable lorſque la nature, après avoir préparé & digéré comme il faut la matière morbifique, l'évacue enſuite doucement par les pores de la peau. Les Praticiens ayant ſouvent remarqué cette manière heureuſe dont les fièvres ſe terminoient d'elles-mêmes, les Médecins ſpéculatifs prirent de là occaſion d'établir comme une règle, *que toutes ſortes de fièvres pouvoient & devoient être guéries uniquement par les ſueurs.*

Difficulté de guérir les fièvres par les ſueurs.

39. Mais quand la nature ſeroit capable de les guérir par ce moyen, l'art, quelque ſoin qu'il ait d'imiter la nature, ne ſauroit prétendre à un ſemblable privilège.

En premier lieu, l'art ne ſait point comment il faut préparer la matière morbifique pour la rendre propre à être évacuée par les ſueurs; & quand il le ſauroit, il n'a point de ſignes certains pour connoître quand cette préparation eſt achevée : ainſi il ignore quel eſt le temps le plus convenable pour exciter les ſueurs.

On ne ſauroit nier qu'il ſoit extrêmement dangereux de les exciter avant que la matière peccante ait ſubi une coction légitime ; car alors cette matière crue ſe portant au cerveau, ne feroit qu'augmenter la maladie. Auſſi le célèbre Aphoriſme d'Hippocrate, où il eſt dit qu'*on doit évacuer les humeurs lorſqu'elles ont ſubi une coction convenable, & non pas lorſqu'elles ſont encore crues*, ſemble encore plus regarder les ſueurs excitées par art, que la purgation, comme je l'ai remarqué ailleurs.

Cependant, il ne faut être que médiocrement verſé dans la pratique, pour ſavoir quel déplorable abus font tous les jours des ſudorifiques, quantité de bonnes femmes & d'hommes ignorants qui ſe donnent pour Médecins. La coutume de ces gens-là, dès que quelqu'un ſe plaint d'un friſſon & d'une douleur de tête, qui ſont ordinairement des ſignes d'un accès de fièvre prochain, c'eſt de les obliger auſſitôt de garder le lit, & d'employer toutes ſortes de moyens pour les faire ſuer. Mais à quoi aboutiſſent ces ſueurs hors

de faifon? Le voici; c'eft que la fièvre qui auroit pu fe diffiper d'elle-même, ou en tirant quelques onces de fang, devient alors plus violente, & forme une maladie confidérable.

On fait que les fueurs qui viennent d'elles-mêmes au commencement de la fièvre, font purement fymptomatiques & nullement critiques. Celles qui font produites par les fudorifiques les premiers jours de la fièvre, ne fervent pas ordinairement davantage pour la guérir; c'eft-à-dire, ne ferve de rien du tout.

40. En fecond lieu, comme l'art ignore le vrai temps où il faut exciter les fueurs, il ne fait pas mieux combien on doit les faire durer: car fi elles durent au-delà du temps qui eft néceffaire pour l'entière évacuation de la matière morbifique, elles privent le fang de la férofité qui fert à le délayer & à le détremper; & par-là elles ne font qu'entretenir & augmenter la fièvre.

On voit par tout ce que nous venons de dire, quel eft le danger des fudorifiques. La méthode de la faignée & de la purgation n'eft pas fujette aux mêmes inconvénients, & le Médecin eft maître de la gouverner comme il veut. D'ailleurs, s'il arrive qu'elle ne guériffe pas la maladie, du moins elle ne met pas le malade en danger, comme font les fudorifiques. Car, fans parler ici des cordiaux que l'on ne manque jamais d'employer dans cette dernière méthode, la feule chaleur du lit que l'on fait garder au malade plus long-temps qu'à l'ordinaire, trouble l'économie animale, produit des mouvements convulfifs dans les membres, & caufe d'autres fymptômes tout-à-fait irréguliers. C'eft pourquoi il eft impoffible de les décrire, d'autant qu'ils n'entrent pas effentiellement dans l'hiftoire de la maladie, & qu'ils font uniquement l'effet de la mauvaife méthode que l'on emploie dans le traitement. Il en eft de même de la plupart des fymptômes de toutes les autres maladies: auffi attribue-t-on communément ces fymptômes irréguliers à une prétendue malignité.

Fauffe idée de malignité, combien a été funefte au genre humain

41. Cette idée de malignité a été beaucoup plus pernicieufe au genre humain, que l'invention de la poudre à canon. On appelle fièvres malignes celles où l'inflammation eft portée à un degré extraordinaire de violence. Là-deffus les Médecins fe font figuré qu'il y avoit dans ces fièvres je ne fais quel venin qui devoit être évacué par les pores de la peau; & en conféquence ils ont eu recours à des cordiaux, à de prétendus alexipharmaques, & à un régime

très-chaud dans des maladies qui demandoient les plus grands rafraîchiſſants. C'eſt ainſi qu'ils ſe ſont comportés dans la petite vérole, qui eſt une des maladies les plus inflammatoires, & dans un grand nombre d'autres fièvres.

Preuve de cela par la raiſon.

La cauſe de cette erreur a été apparemment les taches de pourpre & les autres exanthêmes de cette nature qu'ils ont apperçus, & qui cependant ne venoient dans la plupart des ſujets que de ce que le ſang déja trop enflammé par la fièvre, l'avoit été encore davantage par le mauvais traitement.

Il eſt rare que des taches de pourpre paroiſſent d'elles-mêmes & ſans qu'on y ait donné occaſion, excepté au commencement de la peſte, & au commencement d'une petite vérole confluente extrêmement inflammatoire. Dans cette dernière maladie, l'éruption des puſtules eſt accompagnée de taches livides que l'on apperçoit en différents endroits du corps, & en même temps le malade rend du ſang par les conduits urinaires, ou par la trachée artère en touſſant ; car le ſang eſt ſi enflammé & ſi agité, qu'il rompt ſes vaiſſeaux & s'extravaſe.

Il eſt vrai que dans la fièvre qui règne préſentement, les taches de pourpre que l'on apperçoit quelquefois ne viennent pas d'une inflammation du ſang auſſi violente que celle qui produit des hémorrhagies ; mais toujours viennent-elles d'une inflammation de ce liquide ; & pourvu qu'il ne s'y joigne pas une hémorrhagie, qui eſt l'unique ſymptôme de la petite vérole, dont la Médecine n'ait pu encore venir à bout, elles cèdent ſans peine au régime rafraîchiſſant.

42. Si les Médecins concluent qu'il y a de la malignité, non-ſeulement lorſqu'ils voient des taches de pourpre, mais encore lorſqu'ils obſervent que les ſymptômes de la fièvre ſont trop légers, eu égard à ſa nature, & que cependant le malade meurt beaucoup plus tôt qu'on ne devoit naturellement s'y attendre ;

Je réponds que tout cela vient de ce que la nature étant, pour ainſi dire, accablée & vaincue dès le commencement de la maladie, elle ne ſauroit produire des ſymptômes réguliers & proportionnés à la grandeur du mal ; d'où il arrive qu'elle n'en produit que d'irréguliers : car, dans cet état, la fièvre ne peut ſe développer ni ſe manifeſter comme elle feroit ſans cela.

Je me ſouviens d'avoir vu, il y a déja pluſieurs années, un

exemple bien remarquable de cette vérité, dans la personne d'un jeune homme pour qui je fus appelé. On auroit cru d'abord qu'il alloit rendre l'ame, tant on lui sentoit peu de chaleur en le touchant; & quand j'assurai qu'il avoit la fièvre, mais que l'abondance du sang dont la nature étoit accablée, &, pour ainsi dire, étouffée, empêchoit cette fièvre de se développer & de se manifester, les assistants n'en vouloient rien croire. J'ajoutai qu'il falloit saigner le malade, & qu'on verroit aussitôt une fièvre assez violente. On fit une bonne saignée. La fièvre se déclara au point que je n'en ai jamais vu de plus violente. Aussi ne céda-t-elle qu'à la troisième ou à la quatrième saignée. Mais en voilà assez sur cette matière.

Preuve par l'expérience.

43. Si les raisons que j'ai alléguées en faveur de mon sentiment ne paroissent pas convaincantes & sans réplique, il me suffit d'avoir pour moi l'expérience, qui m'apprend que la fièvre régnante ne cède pas volontiers aux sueurs. Car enfin l'expérience seule, & non aucun raisonnement, peut nous faire connoître quelles sont les fièvres qui se guérissent par les sueurs, & quelles sont celles qui se guérissent par d'autres évacuations. Et de fait, il n'est aucune personne sage, pour peu qu'elle connoisse les hommes & la nature des choses, qui, dans les matières de pure spéculation, & qui ne sauroient être démontrées par des expériences certaines, voulût embrasser aveuglément l'opinion d'un autre homme, quelque habile qu'il pût être. Une personne de ce caractère ne manqueroit pas de réfléchir que les raisonnements des hommes sont fort différents & fort incertains; ensorte que l'un ayant proposé une théorie qui entraine les suffrages de tous les assistants, tant elle paroît fondée sur des raisons solides; un autre, peut-être plus habile, viendra ensuite, qui renversera une hypothèse si bien appuyée en apparence, & démontrera par des raisons plus frappantes, qu'elle n'est autre chose qu'une chimère dont il n'y a pas la moindre trace dans la nature. Mais à la place de cette hypothèse, il en substituera une nouvelle qui semblera encore plus vraisemblable & plus ingénieuse, & qui néanmoins aura le même sort que la précédente, dès qu'elle sera combattue par un troisième homme, autant supérieur par son esprit au second, que celui-ci l'étoit au premier; & la dispute recommencera toujours, jusqu'à ce qu'on rencontre enfin l'homme du plus grand génie. Or, l'extrême difficulté de découvrir cet homme, & de le distinguer des au-

tres, paroîtra d'abord à quiconque ne sera pas assez vain & assez extravagant pour se croire lui-même tel ; & comme d'un côté on peut supposer vraisemblablement qu'il y a dans les vastes orbes, placés en différents endroits du firmament, un nombre presque infini d'êtres, qui ont beaucoup plus d'intelligence & de pénétration que nous autres foibles mortels ; d'un autre côté, nous ne savons pas certainement si le Créateur n'a pas formé de telle manière le cerveau des hommes, qu'ils sont moins en état de découvrir ce qui est absolument vrai, que ce qui est le plus conforme à leur nature. Je dis cela pour ces médecins qui, dans la pratique de l'art, se conduisent plutôt par de vaines spéculations, que par une expérience appuyée sur le solide témoignage des sens (1).

Moyen de connoître la meilleure méthode curative.

44. On m'objectera peut-être que la fièvre dont il est question, se guérit souvent par une méthode entièrement contraire à celle que je recommande ici. Je réponds qu'il y a une très-grande différence entre une méthode qui n'est appuyée que sur quelques guérisons dont la nature seule a été la cause, & une méthode qui, outre le grand nombre de guérisons qu'elle opère, se trouve encore convenir aux symptômes naturels de la maladie.

Par exemple, dans la petite vérole, plusieurs de ceux que l'on traite par des cordiaux & un régime échauffant, ne laissent pas de guérir, & ceux que l'on traite par une méthode entièrement contraire, guérissent aussi. Quel est donc le moyen de déterminer sûrement laquelle des deux méthodes doit être préférée ? Le voici. Je trouve que plus j'échauffe le malade, plus j'augmente la fièvre, l'inquiétude, le délire & les autres symptômes. Au contraire,

---

(1) Comme la vérité & la nature sont toujours les mêmes ; pour se convaincre de la vanité des systêmes, il n'y a qu'à considérer le grand nombre de ceux qui ont été inventés, & les révolutions qu'ils ont souffertes. Ceux qui règnent présentement, n'étoient pas encore inventés, il y a cinquante ans, ou du moins étoient peu ou point du tout suivis en ce temps-là, quoique la nature fût assurément la même qu'aujourd'hui ; & ils auront sans doute le même sort que ceux qui les ont précédés. Tout bien examiné, on trouvera que la plupart de nos connoissances de la nature, sont uniquement le résultat de l'observation & de l'expérience ; mais, quant à la manière d'expliquer les opérations de la nature, cela a changé selon les temps, & changera toujours de même. Ainsi, on doit peu compter sur ces sortes d'explications, lorsqu'elles ne sont pas appuyées sur des faits, & sur le témoignage des sens.

lorſque je le rafraîchis modérément, je diminue la fièvre & les autres ſymptômes; les puſtules ſont plus groſſes, & la ſuppuration plus heureuſe. Cela étant, on voit clairement laquelle des deux méthodes mérite la préférence.

45. De même dans la fièvre qui règne préſentement, ſi je trouve que plus j'échauffe un malade, plus il eſt ſujet au délire, aux taches de pourpre, & à toutes ſortes de ſymptômes irréguliers ; & ſi j'obſerve, au contraire, qu'un autre malade que l'on traite par les rafraîchiſſants, ſe trouve tout à fait exempt de pareils ſymptômes : le bon ſens m'oblige de croire que cette dernière méthode vaut beaucoup mieux que la première, quoique les deux malades qui ont été traités d'une manière ſi différente, ne laiſſent peut-être pas de guérir l'un & l'autre. Mais s'il en guérit réellement davantage par la dernière méthode que par la première, il eſt encore plus facile de décider la difficulté. Or, je laiſſe aux perſonnes déſintéreſſées à juger ce qui en eſt.

46. Voilà tout ce que j'avois à dire ſur la fièvre dont il s'agit. Je ne ſaurois deviner combien elle durera encore. Peut-être même n'eſt-elle que le commencement, &, pour ainſi dire, l'ébauche d'une fièvre dépuratoire ſemblable à celle qui fut ſuivie de la grande peſte de Londres. Ce qui me porteroit à le croire, c'eſt que non-ſeulement il reſte de véritables fièvres intermittentes répandues par-ci par-là, & ſur-tout des fièvres quartes; mais encore que les continues ſe changent quelquefois en intermittentes, ſur-tout dans la ſaiſon préſente qui eſt la fin de l'été. D'ailleurs, les redoublements qui arrivent dans la fièvre régnante, reſſemblent en quelque choſe aux accès des fièvres intermittentes, & les malades ont aſſez de diſpoſition à vomir.

Cependant je ne veux rien décider là-deſſus, d'autant que je ne me ſouviens pas maintenant de quelle façon commença la fièvre dépuratoire, ainſi que je l'ai déclaré dans le traité des maladies aiguës, ſection 1, chapitre 3, en ces termes : « Je ne ſaurois dire combien de temps cette » fièvre continue avoit déjà régné ; parce que je m'étois » contenté juſqu'alors de faire attention aux ſymptômes » généraux des fièvres, n'ayant point encore pris garde » qu'on pouvoit les diſtinguer ſuivant les diverſes tempé- » ratures des années, ou ſuivant les divers temps qu'il » fait dans une même année ».

DISSERTATION
SUR LA
FIEVRE PUTRIDE
OU SECONDAIRE
Qui arrive dans la petite Vérole confluente.

En quoi la petite vérole discrète & la confluente diffèrent l'une de l'autre.

1. COMME mon grand âge & les maladies dont je suis depuis lōng-temps affligé, ne me laisseront peut-être pas le moyen de publier quelques nouvelles observations que j'ai faites (quoique trop tard dans ma vie) sur la fièvre secondaire qui arrive dans la petite vérole confluente, j'espère que le lecteur voudra bien me permettre de les joindre ici, malgré le peu de rapport qu'elles ont avec la maladie dont je viens de parler.

2. J'ai montré ailleurs, il y a déjà long-temps, la grande différence qui se trouve entre la petite vérole discrète & la confluente ; en ce que la première n'a presque pas besoin du secours de la médecine, & qu'elle se guérit d'elle-même par les seules forces de la nature, à moins que le malade n'ait gardé le lit dès le commencement, & ne se soit procuré des sueurs continuelles, ainsi qu'il se pratique d'ordinaire. En effet, le malade se voyant beaucoup de disposition à suer, & s'imaginant que les sueurs lui sont excellentes, n'oublie rien pour les exciter, soit par l'usage des cordiaux, soit par un régime échauffant ; & il le fait d'autant plus volontiers, que d'abord il croit se trouver mieux de cette méthode, & qu'elle est approuvée par les assistants.

Mais la fin de la maladie ne répond pas au commencement. La sueur ayant dissipé les particules qui devoient servir à grossir les pustules & à faire enfler le visage, les pustules ne grossissent point, & le visage ne s'enfle point ; au contraire, il se trouve flasque le huitième jour, & les intervalles des pustules sont blanchâtres, au lieu d'être rouges & enflammés. La sueur qui jusqu'alors avoit coulé sans peine, se supprime tout à coup d'elle-même, sans

qu'il ſoit poſſible de la rappeller, même en donnant les plus puiſſants cordiaux. Cependant le tranſport ſurvient. Le malade eſt fort agité, & ſe trouve très-mal; il urine ſouvent, & peu à la fois; & enfin il meurt contre l'attente de preſque tout le monde; au lieu que s'il ſe fût abandonné à la nature, ſans s'aſtreindre à un régime particulier, il auroit guéri, & n'auroit même couru aucun riſque (1).

Danger de la petite vérole confluente.

3. Les choſes ſont bien différentes dans la petite vérole confluente. Cette maladie, les premiers jours, n'épouvante pas beaucoup les aſſiſtans, & ne met pas même le malade en danger, à moins qu'il ne rende du ſang par la trachée artère, ou par les urines. Mais ſur la fin de la maladie il ſe fait un changement ſubit, & le malade tombe dans un état où l'on a tout à craindre. Le onzième jour, en comptant depuis le commencement de la maladie, eſt le plus redoutable dans les petites véroles confluentes les plus ordinaires, & où la matière morbifique eſt dans le moindre degré de crudité. Le quatorzième jour eſt le plus redoutable dans les confluentes où il y a une plus grande crudité: le dix-ſeptième, dans celles où la crudité eſt au plus haut degré.

4. Quelquefois néanmoins le malade ne meurt pas avant le vingt-unième jour; mais cela eſt rare, & auparavant les puſtules ſont tellement durcies & deſſéchées, & comme enfoncées dans les chairs, ſur-tout celles du viſage, qu'il n'y a aucun moyen de les faire élever (2). Mais le onzième jour eſt ordinairement le premier où il y a du danger; car alors il ſurvient une violente fièvre, avec des agitations, & d'autres ſymptômes funeſtes qui le plus ſouvent emportent le malade, à moins qu'il ne ſoit puiſſamment ſecouru; & s'il ne ſuccombe pas le onzième jour, il a encore à craindre le quatorzième & le dix-ſeptième, qui ne ſont pas moins redoutables. Dans l'intervalle qui eſt entre le onzième jour & le dix-ſeptième, il a tous les ſoirs un redoublement qui le met à deux doigts de la mort.

D'où provient ce danger.

5. J'ai fait voir ailleurs que le grand danger de la petite vérole confluente, les jours dont j'ai parlé, vient de l'abondance extraordinaire du pus & des vapeurs putrides

---

(1) Voyez *Sect.* 3, *Chap.* 3, *num.* 20.

(2) Voyez ci-deſſus, *p.* 358, *num.* 5.

que fourniſſent alors une infinité de puſtules, devenues, par la ſuppuration, autant de petits abcès dont tout le corps eſt chargé. Ce pus & ces vapeurs putrides rentrant dans le ſang, l'infectent & le corrompent, allument la fièvre, & accablent la nature (1) ; au lieu que dans la petite vérole diſcrète, les puſtules étant en petit nombre, il rentre peu de pus dans le ſang, la nature s'en débarraſſe aiſément, & l'on n'a pas à craindre une fièvre violente.

Pourquoi le régime échauffant & les cordiaux ſont mauvais.

6. Ainſi, puiſque le ſalut du malade dépend du petit nombre de puſtules, & que le danger, au contraire, dépend de leur grand nombre, la raiſon & le bons ſens nous dictent qu'un médecin prudent ne doit pas dès le commencement de la maladie travailler, par des cordiaux & un régime échauffant, à mettre en mouvement la matière morbifique, dont il ſe formeroit par ce moyen une trop grande quantité ; mais qu'il doit, au contraire, ne rien oublier pour appaiſer l'extrême inflammation du ſang & des humeurs.

Méthode curative.

Et, pour cet effet, ſi la jeuneſſe du malade, ou l'uſage immodéré qu'il a fait des liqueurs ſpiritueuſes, ou les douleurs violentes qu'il a reſſenties dans quelques parties du corps, ou, enfin, de grands vomiſſements donnent lieu de ſoupçonner que la petite vérole ſera confluente ; dans ce cas-là, le médecin doit d'abord faire ſaigner du bras, & enſuite donner un vomitif.

Il eſt très-nuiſible de garder toujours le lit.

Mais comme rien n'échauffe tant le malade, & par conſéquent ne produit une ſi grande abondance de matière morbifique, que de faire garder continuellement le lit, j'ai toujours ſoin que le malade ſe tienne levé pendant la journée juſqu'au ſixième jour, en comptant depuis le commencement de la maladie, ou juſqu'au quatrième, ſi l'on compte depuis le commencement de l'éruption ; car alors toutes les puſtules ſont ſorties (2).

Depuis ce temps-là je fais garder le lit juſqu'à la fin de la maladie ; mais je ne veux pas que le malade ſoit plus couvert, ni qu'il y ait plus de feu dans ſa chambre que lorſqu'il ſe portoit bien. Je lui permets de boire abondamment de la petite bière, ou de quelque liqueur rafraîchiſſante qui ſoit de ſon goût.

---

(1) Voyez *p.* 359. *num.* 6, &c.

(2) Voyez *p.* 368. *num.* 22. *p.* 372. *num.* 28. *p.* 375. *num.* 32.

Il faut tous les soirs un narcotique.

7. Et comme, nonobstant le régime plus tempéré, le malade ne laissera pas d'avoir souvent le délire avec des bouffées de chaleur & des inquiétudes fâcheuses, j'ordonne tous les soirs un narcotique; mais je le fais prendre un peu de meilleure heure qu'à l'ordinaire, à cause d'une espèce de redoublement, c'est-à-dire, d'une augmentation de chaleur & d'inquiétude que le malade ne manque guère d'éprouver chaque jour sur le soir.

La méthode que j'enseigne ici est très-propre à empêcher la trop grande quantité des pustules, qui est extrêmement dangereuse pour le malade, comme j'ai montré ci-devant; & à procurer aux pustules, quand elles sont sorties, une juste grosseur, & une suppuration convenable (1).

Ce qu'on doit faire lorsque la fièvre secondaire survient.

8. Malgré tout cela néanmoins, & malgré tout ce qu'on peut faire d'ailleurs, il survient très-souvent, le onzième jour, ou le quatorzième, ou le dix-septième, que j'ai dit être les plus dangereux dans la petite vérole confluente, & sur-tout le onzième, il survient, dis-je, une fièvre violente, avec une oppression & une agitation extraordinaires; le malade étouffe, & il meurt tout d'un coup, au grand étonnement des assistants qui, jusqu'alors, avoient bien auguré de sa maladie.

Dans un cas si délicat, le médecin doit redoubler ses efforts. Pour cela, il doit bien faire attention que la nouvelle fièvre qui survient le onzième jour de la petite vérole confluente est une maladie entièrement différente de la petite vérole même, de la fièvre qui précède l'éruption, ou de celle qui produit quelquefois l'inflammation des pustules.

Cette fièvre est putride.

9. Cette nouvelle fièvre n'est autre chose qu'une fièvre putride proprement dite. Elle doit son origine aux particules de pus que fournissent les pustules alors en suppuration, & qui étant repompées dans le sang l'infectent par leur qualité virulente & nuisible (2). Cette fièvre est extrêmement dangereuse: ainsi, on doit travailler uniquement à la dompter. Or, de tous les remèdes qui conviennent pour cela, il n'en est point de plus efficace que la saignée copieuse; car elle évacue aussi-tôt une partie de la matière

La saignée est très-utile.

---

(1) Voyez *p.* 378. *num.* 35, *&c.*

(2) Les causes de cette fièvre sont clairement & savamment expliquées par le docteur Hillary, Anglois, au huitième chapitre de son excellent *Essai sur la petite Vérole*, auquel nous renvoyons le lecteur qui voudra être instruit à fond sur cette matière.

purulente qui a pénétré dans le ſang, & qui cauſe tout le mal.

L'état de ſuppuration où eſt alors la petite vérole, ne doit nullement empêcher de ſaigner; car, comme les puſtules ſont alors revêtues d'une croûte dure, il n'y a pas à craindre qu'elles rentrent ou qu'elles s'affaiſſent; & quand le malade viendroit à mourir en ce temps-là, & qu'on expoſeroit ſon corps dans un lieu froid, elles ne rentreroient pas pour cela, & ne diminueroient pas le moins du monde de leur volume.

Ainſi nous n'avons plus affaire à la petite vérole, mais à une maladie entièrement différente, ſavoir, à une fièvre putride. C'eſt pourquoi, depuis les dernières obſervations que j'ai publiées ſur la petite vérole, j'ai employé avec ſuccès dans le cas préſent la méthode que je vais expoſer, & qui me paroît la meilleure & la plus sûre.

10. Quand donc le onzième, ou le quatorzième, ou le dix-ſeptième jour de la petite vérole confluente, on trouve le malade attaqué des redoutables ſymptômes dont nous avons fait mention, & qui le réduiſent à la dernière extrémité, il faut tirer auſſitôt dix ou douze onces de ſang de l'un des bras, ſavoir, de celui où il y aura moins de puſtules, & où l'on pourra ſaigner plus aiſément.

La ſituation des choſes eſt bien différente alors de ce qu'elle étoit les premiers jours de la maladie. Alors, par le moyen des narcotiques & en faiſant tenir le malade levé pendant le jour, on peut, ſans qu'il ſoit beſoin d'en venir à la ſaignée, diſſiper le redoublement qui arrive ordinairement ſur le ſoir. Mais dans le cas préſent la ſaignée copieuſe eſt le ſeul remède ſur lequel on doive compter, & qui puiſſe appaiſer la violence de la fièvre.

Il faut donner le narcotique en grande doſe.

On continuera cependant le narcotique, & on le donnera, comme auparavant, en grande doſe, matin & ſoir, & quelquefois même plus ſouvent: car, dans certains ſujets, l'orgaſme eſt d'une ſi grande violence, qu'une forte doſe de narcotique n'eſt pas capable de l'appaiſer l'eſpace de douze heures; & alors, il eſt abſolument néceſſaire de réitérer de huit en huit heures la même doſe de ce remède.

Comment il faut lâcher le ventre, lorſqu'il eſt reſſerré.

11. Il arrive ſouvent vers les derniers jours de la maladie que le ventre eſt extrêmement reſſerré, tant par la nature de la maladie même, qu'à raiſon du grand uſage qu'on a été obligé de faire des narcotiques. En conſéquence de ce reſſerrement du ventre, le malade ſe ſent preſque étouf-

fer, & la fièvre augmente à un point que tout femble prefque défefpéré. Le remède qui convient alors eft un doux purgatif, & il eft bien moins dangereux qu'une fièvre fi violente.

J'ai donné avec affez de fuccès, en pareil cas, une once & demie de lénitif, diffous dans quatre onces d'eau de chicorée, ou de quelqu'autre femblable. Il eft vrai que cette potion ne lâchera pas auffitôt le ventre qui eft fi fortement refferré. Néanmoins fi on la prend le matin, elle produit ordinairement quelques felles avant la nuit.

On peut donner un doux purgatif en toute sûreté.

Mais fi elle n'opère point & que le danger continue, il faudra donner un narcotique le foir & même plus tôt, parce qu'en attendant l'effet du purgatif, le malade pourroit bien mourir. D'ailleurs, quand le purgatif ne feroit rien, il eft fi doux qu'il ne nuira en aucune façon au malade. Suppofé donc qu'il n'agiffe point le premier jour, on le réitérera le jour fuivant, & alors il manquera très-rarement de produire fon effet. Mais fi dès le premier jour il évacue une quantité fuffifante de matière, & que le malade fe trouve mieux, on pourra attendre quelque temps avant que d'y revenir (1). C'eft ainfi qu'on réitérera par intervalle la faignée & la purgation, jufqu'à ce que le malade foit hors de danger.

Il ne faut purger que fur la fin de la maladie.

12. Toutefois, de peur qu'on n'abufe de ce que je dis, & qu'on ne nuife au malade, au lieu de lui être utile, j'avertis expreffément qu'il ne faut purger que fur la fin de la maladie, par exemple le treizième jour, ou même plus tard, & feulement après avoir faigné depuis que la fièvre fecondaire eft furvenue (2).

---

(1) Le Docteur Huxham affure que rien ne lui a mieux réuffi contre la fièvre fecondaire, que les purgatifs réitérés, en y ajoutant dans le befoin le calomelas, & donnant de temps en temps des narcotiques. Il dit avoir éprouvé cette méthode fur fes propres enfants, & fur plufieurs autres malades, & qu'elle eft prefque la feule qui réuffiffe. *Voyez* fon Traité *de Aere & Morb. Epid. p.* 37. *Tranfact. Philof. num.* 390. *& Freind, Epift. de Purgant. &c.* Voyez auffi *le Docteur Hillary*, *Effai fur la petite Vérole, p.* 105, *&c.*

(2) L'expérience de plufieurs grands Médecins apprend que, lorfque la fièvre fecondaire de la petite vérole confluente eft accompagnée des redoutables fymptômes qui la rendent fi dangereufe, ce qui arrive d'ordinaire environ le quatorzième jour de la maladie, c'eft-à-dire, à peu près le onzième depuis l'éruption, rien n'eft fi utile que de purger. *Voyez* là-deffus Freind, *Epiftol. de Purgant.* &c. *Voyez* auffi dans le Mercure Suiffe, décembre 1742, une Lettre de M. Normand, Médecin, dans laquelle il prouve que la purgation eft alors la feule reffource.

13. Mais pour ne rien oublier, autant qu'il m'eſt poſſible, de tout ce qui regarde le traitement de la petite vérole confluente, j'ajouterai ici quelque choſe touchant l'hémoptyſie & le piſſement de ſang qui arrive quelquefois dans cette maladie. Ces deux accidents, comme j'ai déja remarqué ailleurs, paroiſſent dès le commencement, c'eſt-à-dire, avant l'éruption des puſtules, ou du moins avant que la plupart ſoient ſorties, & dans des petites véroles extrêmement confluentes. Ils ſont accompagnés de taches de pourpre répandues çà & là ſur la peau, & qui n'annoncent rien que de funeſte. On peut, à la vérité, diſſiper ces taches en tempérant, comme il faut, la grande ardeur du ſang. Mais l'urine ſanglante & l'hémoptyſie, ſont toujours des ſignes mortels. Il y a cependant moyen d'y remédier, & de mettre la vie du malade en ſûreté. Comme ces ſymptômes viennent d'une inflammation & d'une ténuité extrême du ſang, les remèdes rafraîchiſſants, incraſſants & aſtringents ſont d'un très-grand ſecours en pareil cas. Comment il faut remédier à l'hémoptyſie & au piſſement de ſang.

Voici donc comment il faut ſe conduire. On fera d'abord une ſaignée copieuſe, & enſuite on donnera un narcotique tel que le ſuivant.

Prenez *eau de coquelicot, deux onces; laudanum liquide, quatorze gouttes; vinaigre diſtillé, trois gros; ſyrop diacode, demi-once. Mêlez tout cela pour une potion.* Potion narcotique.

On ordonnera enſuite les remèdes ſuivants ou d'autres ſemblables, juſqu'à ce que l'hémorrhagie ceſſe entièrement.

Prenez *trochiſques de terre de Lemnos & de bol d'Arménie, de chacun un gros; terre ſigillée, pierre hématite, ſang-dragon & corail rouge, de chacun demi-gros; maſtic & gomme arabique, de chacun un ſcrupule. Mêlez tout cela & le réduiſez en poudre très-fine, dont le malade prendra un demi-gros de trois heures en trois heures dans une cuillerée de ſyrop de grande conſoude, & il boira par deſſus quatre ou cinq cuillerées du julep ſuivant.* Poudre aſtringente.

Prenez *eaux de plantain & de bourgeons de chêne, de chacune trois onces; eau de canelle orgée, deux onces; ſyrop de roſes sèches, une once; eſprit de vitriol, autant qu'il en faut pour donner une légère acidité.* Julep aſtringent.

Pendant ce temps-là on donnera tous les soirs le narcotique prescrit ci-devant.

Les émulsions avec les quatre semences froides majeures & la graine de pavot blanc, sont aussi très-utiles (1).

Quand l'hémorrhagie aura cessé, on se conduira pour tout le reste suivant la méthode qui est expliquée dans le Traité des Maladies Aiguës, au chapitre de la petite vérole (2).

14. Avant que de finir cette matière, j'avertirai ici que quand j'ordonne le laudanum liquide, j'entends toujours celui que j'ai décrit dans le Traité des Maladies Aiguës, au chapitre de la dyssenterie (3). Et pour ce qui est du syrop diacode, j'entends celui qui est fait de la manière suivante.

Syrop de pavot blanc.

Prenez quatorze onces de têtes de pavot blanc bien desséchées; laissez-les macérer dans huit livres d'eau de fontaine pendant vingt-quatre heures. Faites ensuite une forte décoction, que vous passerez en exprimant fortement; & ayant ajouté vingt-quatre onces de sucre, faites cuire le tout en consistance de syrop (4).

Ces deux préparations sont, à mon avis, excellentes dans leur genre, sur-tout le syrop diacode, dont une once opère plus que deux onces de celui où l'on emploie des têtes de pavots moins sèches, où l'on n'exprime pas si fortement la décoction, & où, au lieu de têtes de pavot blanc

---

(1) Dans ces sortes d'hémorrhagies, il faut saigner copieusement, selon l'âge & les forces du malade & la violence des symptômes, & reitérer la saignée, si le pouls est élevé, comme il arrive souvent. Les acides minéraux, tels que l'esprit de vitriol ou l'huile de soufre, sont ici d'un grand secours pour tempérer la violence de la chaleur, & remédier à la trop grande ténuité du sang. Les fomentations chaudes sur les extrémités sont utiles pour relâcher les vaisseaux de ces parties-là, en diminuer la résistance, & y attirer une plus grande quantité de fluides. *Voyez* Hillary, *Essai sur la petite Verole*, *pag.* 133, 134, 136.

(2) Voyez *Sect.* 3, *Chap.* 2, *pag.* 123.

(3) Voyez *Sect.* 4, *Chap.* 3, *num.* 14, *pag.* 166.

(4) Le syrop diacode, suivant le Docteur Hillary, est le plus convenable narcotique dans la petite vérole, comme étant le plus doux que nous connoissons, & celui qui raréfie le moins le sang. Voyez *Essai sur la petite vérole*, *pag.* 114.

ou noir, on ſe ſert en grande partie de celles de pavot rouge, qui n'a pas beaucoup de vertu.

Quand je ne ſuis pas bien ſûr de la bonté de ces préparations, j'y ſubſtitue un grain & demi de laudanum ſolide de la pharmacopée de Londres, ou même deux grains, que l'on diſſout dans une eau appropriée. De cette manière je ſuis ſûr de mon fait, & le malade n'eſt pas trompé.

DISSERTATION

SUR LE

PISSEMENT DE SANG

CAUSÉ PAR UNE PIERRE

ENGAGÉE DANS LES REINS.

Raison de l'auteur pour publier cette dissertation.

1. On trouvera peut-être d'abord qu'il y a de l'imprudence à moi de publier des obſervations que je n'ai faites que ſur moi-même. Cependant, comme j'ai ſouffert pendant fort long-temps de très-cruelles douleurs par un piſſement de ſang que me cauſoit une pierre engagée dans les reins, j'eſpère que les perſonnes équitables ne me blâmeront pas, ſi en faveur de ceux qui ſont attaqués de la même maladie, j'indique ici les remèdes qui m'ont ſoulagé, quelque ordinaires & quelque mépriſables qu'ils puiſſent paroître.

2. L'an 1660 j'eus une attaque de goutte aux pieds, la plus violente & la plus longue que j'euſſe jamais éprouvée auparavant. On étoit alors en été, & je fus obligé de demeurer couché pendant deux mois entiers, tantôt dans le lit, tantôt deſſus. L'accès ſe termina par une douleur ſourde que je commençai à reſſentir dans le rein gauche, & quelquefois, mais plus rarement, dans le rein droit. La goutte s'étant diſſipée, la douleur de rein reſta. Elle augmentoit par intervalles, mais elle étoit modérée & aſſez ſupportable; car je n'avois jamais eu une ſeule attaque de néphrétique, maladie qui eſt toujours accompagnée d'un vomiſſement violent, & d'une douleur aiguë qui ſe fait ſentir le long de l'uretère, en tirant vers la veſſie.

L'auteur craint d'avoir une pierre dans l'un des reins.

Or, quoique je n'euſſe pas cette douleur ni ce vomiſſement, qui ſont des ſignes d'un calcul dans les reins, je ne laiſſois pas d'être bien fondé à croire que j'avois dans le baſſinet d'un des reins une pierre conſidérable, qui étant

trop groſſe pour paſſer par les uretères, ne cauſoit pas les deux ſymptômes dont j'ai fait mention. Ce qui m'arriva au bout de pluſieurs années, me prouva que je ne m'étois pas trompé dans ma conjecture. Car pendant l'hiver de l'an 1676, m'étant beaucoup promené après un grand dégel, je rendis auſſitôt de l'urine mêlée de ſang.

La même choſe m'arriva enſuite toutes les fois que je faiſois beaucoup de chemin à pied, ou que j'allois en carroſſe ſur le pavé, quoique j'allaſſe très-lentement; mais non pas lorſque j'allois par un chemin qui n'étoit pas pavé, quelque longue route que je fiſſe. L'urine que je rendois alors étoit effrayante, car elle paroiſſoit être du ſang tout pur; mais au bout d'un peu de temps on la voyoit tranſparente & dans ſon état naturel, & le ſang ſe ramaſſoit en grumeaux au fond du vaiſſeau.

Il rend de l'urine ſanglante.

3. Pour guérir cette maladie, je me fis faire une aſſez bonne ſaignée du bras, & après m'être purgé pluſieurs fois, je pris différents remèdes rafraîchiſſants & incraſſants. J'obſervai un régime aſſez convenable, évitant avec ſoin les liqueurs acides, âcres & apéritives. Tous ces remèdes, & pluſieurs autres qu'il ſeroit trop long de détailler ici, furent inutiles; & comme je craignois d'employer des eaux martiales contre une pierre que je ſoupçonnois trop groſſe pour pouvoir être expulſée, je perdis enfin toute eſpérance de guériſon, voyant ſur-tout que des vieillards de ma connoiſſance s'étoient cauſé la mort en voulant faire ſortir le calcul des reins par le moyen de ces eaux. Ainſi je réſolus de ne plus tenter aucun remède, & de me contenter d'éviter, autant qu'il me ſeroit poſſible, tout mouvement du corps.

Il fait inutilement pluſieurs remèdes.

4. Il me vint alors dans l'eſprit, que certains auteurs vantent extrêmement la vertu lithontriptique de la ſemence de frêne. Je penſai donc que ſi la ſemence de frêne avoit cette vertu, la manne que produit cet arbre devoit l'avoir encore davantage, puiſqu'elle n'eſt autre choſe qu'une liqueur ou une gomme qui découle des feuilles, des branches & du tronc des frênes de Calabre, & nullement un miel de l'air, ou une roſée céleſte. C'eſt ce que nous ont appris pluſieurs auteurs, & entre autres, le célèbre botaniſte Jean Ray, qui, dans ſon voyage d'Italie, en fut aſſuré par un très-ſavant médecin, lequel avoit ſouvent recueilli la manne en couvrant exactement d'un linge les feuilles & les petites branches d'un frêne. *Voyez* Jean Ray dans ſon *Catalogue des plantes d'Angleterre.*

Il veut eſſayer la manne.

Sa manière de laprendre.

Voulant donc essayer l'effet de la manne, j'en fis dissoudre deux onces & demie dans deux livres de petit lait, & je pris cela par verrées, avalant de temps en temps un peu de suc de limon, afin d'animer l'action de ce purgatif qui, pour l'ordinaire, opère foiblement, & de le rendre moins désagréable à l'estomac. Ce remède me soulagea infiniment; car, quoiqu'auparavant je ne souffrisse pas une douleur continuelle dans les reins, j'y ressentois toujours une pesanteur incommode.

Il est fort soulagé.

Voyant que cette purgation m'avoit si bien réussi, je la réitérai une fois la semaine pendant plusieurs mois de suite, & je me trouvai toujours mieux chaque fois que je fus purgé; tellement que je pouvois soutenir d'être rudement cahoté dans un carrosse, sans en être incommodé. Enfin, je ne ressentis rien du tout jusqu'au printemps dernier. Mais comme j'avois eu la goutte durant presque tout l'hiver précédent, & qu'ainsi j'avois été obligé de renoncer à tout exercice, & de me tenir en repos, je fus de nouveau attaqué d'un pissement de sang.

Le pissement de sang revient.

5. Dans cette conjoncture, j'étois incertain si j'aurois de nouveau recours à la purgation; car, comme la matière goutteuse avoit infecté, pour ainsi dire, toutes mes humeurs, je craignois avec raison que le purgatif le plus léger ne m'attirât un long accès de goutte. Enfin, je m'imaginai qu'en prenant un narcotique le soir de la purgation, afin d'appaiser le tumulte qu'elle auroit excité, je pourrois revenir sans danger à mon premier remède.

L'auteur à recours à la manne, avec un narcotique le soir.

Dans cette idée, je pris le matin deux onces & demie de manne dissoute dans deux livres de petit lait; & le soir, à l'heure du sommeil, seize gouttes de laudanum liquide dans de la petite bière. Je réitérai de cette manière la manne & le laudanum deux fois la semaine jusqu'à six fois différentes. Ensuite, je me contentai de prendre de la manne seulement une fois la semaine, parce que les humeurs se trouvoient alors purgées si abondamment, qu'il n'y avoit pas sujet de craindre que la goutte revînt.

Il quitte le narcotique.

Mais comme je pensois que si la manne avoit quelque vertu de dissoudre ou de briser la pierre, cette vertu devoit nécessairement être affoiblie par l'action du laudanum qui est un puissant astringent, je crus qu'il falloit alors supprimer ce narcotique. Je continuai donc pendant plusieurs mois à me purger régulièrement une fois la semaine avec la manne, & toujours le même jour. La douleur que je ressentois au dos, diminua dès la première pur-

gation, comme elle avoit fait dans l'autre pissement de sang dont j'avois été attaqué.

Il est vrai qu'à la seconde purgation j'eus quelques atteintes de goutte, tantôt aux extrémités, tantôt dans les viscères; mais le laudanum dissipa bientôt cet accident. Ensuite l'hémorrhagie cessa tout-à-fait; & après qu'elle eut cessé, je ne laissai pas de continuer quelque temps l'usage de la manne, afin d'assurer la guérison, & de prévenir, autant qu'il m'étoit possible, la formation du calcul dans les reins.

La purgation produit quelques symptomes de goutte, mais guérit l'hémorrhagie.

6. Il s'ensuit de tout cela, que lorsqu'un homme sujet à la goutte est attaqué d'un pissement sanguin, causé par une pierre dans les reins, on peut & on doit mettre en usage la purgation, pourvu qu'on se serve uniquement de manne, & qu'on la donne de la manière que nous avons expliquée.

L'Auteur rétracte son sentiment touchant la purgation.

Et à cette occasion, je suis obligé de rétracter ce que j'ai dit dans le Traité de la Goutte; savoir, qu'on ne devoit jamais purger dans cette maladie, soit au commencement, soit à la fin, soit dans les intervalles des accès; car alors je ne m'étois pas encore avisé qu'un narcotique donné le soir pouvoit empêcher l'accès de la goutte que je craignois de la part du purgatif. Cependant, à ne considérer que la goutte seule, toutes les évacuations, de quelque genre qu'elles soient, y sont fort nuisibles, & par conséquent doivent être retranchées, à moins qu'il ne survienne un pissement de sang, auquel cas elles sont absolument nécessaires (1).

7. Pour ce qui est du régime qui me paroît convenir dans ces deux maladies, voici ce que j'observe moi-même; car je ne veux rien omettre de tout ce qui peut contribuer au soulagement des personnes qui sont sujettes aux mêmes incommodités que moi. Le matin, dès que je suis levé, je bois une ou deux tasses de thé; ensuite je me promène en carrosse jusqu'à midi. Etant de retour chez moi, je dîne, & je mange de tout ce qui me fait plaisir & qui est

Régime qu'il observe.

(1) Voyez *Traité de la Goutte*, *pag.* 454, *num.* 22 *& suiv.* Voyez aussi Cheyne, *Essai sur la Goutte*, *pag.* 34 *& suiv.* où il blâme avec raison l'entreprise téméraire de certains Médecins de sa connoissance, qui, dans le plus fort d'une attaque de goutte, ne faisoient pas difficulté de purger; mais il recommande la purgation dans les intervalles des accès.

facile à digérer; mais je mange modérément, car c'eſt là l'eſſentiel, & à quoi il faut toujours avoir grande attention. Auſſitôt après le dîner j'avale un grand verre de vin de Canarie, afin d'aider la digeſtion & d'éloigner la goutte des viſcères; enſuite je me promène de nouveau en carroſſe, & quand mes occupations me le permettent, je vais à la campagne prendre le bon air juſqu'à deux ou trois milles de Londres.

Mon ſouper ne conſiſte que dans un verre de petite bière, & j'en bois un autre verre dans le lit avant que de m'endormir, afin de détremper les humeurs âcres qui, ſéjournant dans les reins, font la matière du calcul.

Pour ce qui eſt de la bière, je crois qu'on doit préférer la petite bière houblonnée à celle qui n'eſt pas houblonnée, quelque douce & légère qu'elle puiſſe être d'ailleurs. Il eſt vrai que la bière ſans houblon étant plus douce que l'autre, eſt auſſi par cette raiſon plus propre à faire ſortir le calcul déja formé dans les reins. Mais d'un autre côté la petite bière houblonnée, à raiſon d'une légère aſtriction que lui communique le houblon, empêche davantage la génération des graviers, ou de la matière calculeuſe, que ne fait la bière non houblonnée, qui eſt toujours plus viſqueuſe & moins apéritive.

Mauvais effets des veilles.

Le jour que je me purge, je ne mange que du poulet à mon dîner; mais à la fin du repas je bois, ſuivant ma coutume, un bon verre de vin de Canarie. J'ai ſoin de me coucher de bonne heure, principalement en hiver. Rien n'eſt meilleur que cela pour rendre les digeſtions parfaites, & conſerver tous les organes en bon état. Au contraire, rien n'eſt plus nuiſible aux perſonnes âgées qui ont quelque maladie chronique que de veiller la nuit; cela affoiblit toutes les digeſtions, & cauſe un épuiſement de forces, auquel il n'eſt pas facile de remédier.

Voici encore une autre précaution dont je me ſers pour prévenir le piſſement de ſang que produit le calcul des reins. Toutes les fois que je dois aller un peu loin en carroſſe dans les rues de cette ville, je ne manque pas de boire auparavant un bon verre de petite bière; & ſi je m'arrête quelque part un peu long-temps, j'en bois un autre verre avant que de revenir chez moi. Par ce moyen j'ai toujours aſſez bien prévenu l'hémorrhagie. Quand je vais en carroſſe dans des chemins non pavés, je puis faire autant de chemin qu'il me plaît, ſans en être du tout incommodé.

8. J'ajouterai ici une chose au sujet de la goutte. Depuis quelques années, s'il m'arrive de commettre quelque faute à l'égard des six choses non naturelles, ma goutte remonte. Les signes de cet accident sont de grands maux de cœur, des envies de vomir, & un peu de douleur dans le ventre. La douleur des extrémités cesse tout-à-coup, & leur mouvement est plus libre qu'à l'ordinaire. Dans ce cas-là, j'avale quatre pintes de posset ou de petite bière, & dès que j'ai revomi toute cette boisson, je prends un petit verre de vin de Canarie, où l'on a mêlé dix-huit gouttes de laudanum liquide; ensuite je me mets au lit, & demeure tranquille. Cette méthode m'a déja quelquefois sauvé la vie (1).

L'Auteur est attaqué de la goutte interne.

Comment il se traite.

9. Or, quoiqu'il ne convienne peut-être à personne, & encore moins à un homme dont la vie ou la mort est d'une si petite conséquence, de parler si long-temps de lui-même, mon intention néanmoins en rapportant ces particularités, a été de les rendre utiles à d'autres, dont la vie & la santé pourront être d'une plus grande importance.

Apologie de l'Auteur.

10. Je dois avertir ici que les gens attaqués du calcul & de la goutte, s'exposent à un grand danger lorsqu'ils prennent inconsidérément de la manne dissoute dans des eaux minérales purgatives. Car, quoique la manne purge alors plus promptement & cause moins de nausées, ces foibles avantages ne dédommagent nullement du tort que font les eaux. En effet, si le calcul contenu dans les reins est trop gros pour être expulsé dans la vessie le long des uretères, les eaux causent le plus souvent un accès de néphrétique très dangereux, & qui dure jusqu'à ce que la pierre soit rentrée dans le bassinet.

Danger de prendre de la manne dissoute dans des eaux purgatives.

Il y a même du danger pour le malade de prendre les eaux martiales, à moins qu'il ne sache sûrement que la pierre contenue dans les reins n'est pas assez grosse pour ne pouvoir descendre par les uretères. Or, le seul moyen, ce me semble, d'en être assuré, c'est lorsque le malade a déja essuyé précédemment quelques attaques de néphréti-

---

(1) Voyez Cheyne, *Essai sur la Goutte, pag.* 76, 77. Voyez aussi notre Auteur, *Traité de la Goutte*, pag. 480, *num.* 62, *note* (1).
Les narcotiques ne doivent être employés dans le cas présent qu'avec beaucoup de précaution & de réserve, crainte d'affoiblir les parties internes & de fixer la douleur, comme il arrive aisément, quand on les donne en trop grande dose ou trop long-temps.

que ; ſavoir, une douleur violente dans l'un des reins & le long de l'uretère, avec un grand vomiſſement ; car alors on peut juger que cet accès a été produit par une petite pierre ou un gravier, qui, s'étant inſinué dans l'uretère, cauſe les ſymptômes de la néphrétique, dont l'accès ne ceſſe guère que quand cette pierre ou ce gravier eſt tombé dans la veſſie ; & qu'ainſi il y a plutôt dans le baſſinet des reins un amas de petites pierres ou de graviers, qu'une pierre conſidérable. Dans ce cas-là, rien de plus efficace, ſoit pour empêcher l'augmentation des petits calculs, ſoit pour en débarraſſer les reins, que de boire abondamment tous les étés les eaux martiales.

Utilité des eaux martiales, quand il y a du gravier dans les reins

Comment il faut traiter une attaque de gravelle.

11. Mais comme il arrive ſouvent qu'on n'eſt pas à portée de ces eaux, ou que l'accès de néphrétique ſurvient dans une ſaiſon qui n'eſt pas favorable pour les prendre, voici la méthode qu'on doit ſuivre en pareil cas. Si le malade eſt d'un tempérament ſanguin, & qu'il ne ſoit pas trop avancé en âge, on lui tirera dix onces de ſang au bras, du côté du rein affecté ; enſuite il avalera promptement quatre pintes de poſſet où l'on aura fait bouillir deux onces de racine de guimauve, & on lui donnera le lavement ſuivant.

Lavement émollient.

Prenez *racines de guimauve, oignons de lis, de chacun une once ; feuilles de mauve, de pariétaire, de branc-urſine, & fleurs de camomille, de chacune une poignée ; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once. Faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau qui ſera réduite à une livre & demie. Coulez la liqueur, & y diſſolvez deux onces de ſucre, & autant de ſyrop de guimauve.*

Dès que le malade aura rejeté le poſſet par le vomiſſement, & aura rendu ſon lavement, on lui donnera une bonne doſe de laudanum liquide, par exemple, juſqu'à vingt-cinq gouttes, ou bien quinze ou ſeize grains de pilules de Mathieu.

On ne ſaignera point les vieillards qui ſont épuiſés par quelque longue maladie, ni les vieilles femmes vaporeuſes, ſur-tout ſi au commencement de l'accès elles rendent une urine noirâtre & mêlée de ſable. Pour tout le reſte, on ſe conduira entièrement comme nous avons dit.

Eaux martiales ſont pernicieuſes dans le cas

12. Si le malade n'a jamais eu d'accès de néphrétique, parce que la pierre contenue dans le baſſinet des reins eſt trop groſſe pour en pouvoir ſortir, les eaux martiales ſe-

d'une grosse pierre, & dans la goutte

ront non-seulement inutiles, mais encore très-dangereuses, par les raisons rapportées ci-devant. Elles ne nuisent pas moins quelquefois aux goutteux avancés en âge, comme ils le sont le plus souvent, & qui sont avec cela d'un tempérament foible & pituiteux ; car elles achèvent de ruiner le peu de force qui leur reste. Mais quelle que soit la cause du mal qu'elles font alors, je sais certainement qu'elles ont été mortelles à plusieurs vieillards que la goutte avoit réduits à une extrême foiblesse.

Voilà à peu près tout ce que j'ai découvert sur la curation des maladies, jusqu'au jour présent 29 septembre 1686.

MÉTHODE COMPLETTE POUR GUÉRIR PRESQUE TOUTES LES MALADIES ;

Avec une description exacte des symptômes qui les accompagnent.

AVANT PROPOS.

VOICI, mon cher lecteur, l'essai d'une excellente pratique médicinale que l'illustre Sydenham composa lui-même avec tout le soin & l'exactitude possible. On peut dire, avec raison, qu'on n'a guère vu jusqu'à présent de médecins qui soient comparables à ce grand homme, tant pour la pénétration & la vivacité de son esprit sur tout ce qui regarde son art, que pour sa probité, son humanité, & son inclination bienfaisante à l'égard de toutes sortes de personnes; qualités qui l'ont fait généralement regretter.

Cet abrégé ne se trouve point rempli de bagatelles, ni de vaines & fausses idées de certains demi-savants infatués de leurs chimériques systêmes. Néanmoins, tout simple & modeste qu'il est, il donne une idée juste & précise des maladies, & ne tend à autre chose qu'à faire connoître ce que la nature peut opérer d'elle-même, & ce qu'elle peut supporter.

Or, s'il est permis de s'expliquer ici avec sincérité, il faut convenir que pourvu que l'on connoisse la situation des parties du corps, que l'on ait une notion suffisante des maladies par le moyen des symptômes qui les désignent (ce que l'on apprend par de soigneuses observations), & qu'avec cela on soit instruit de la véritable méthode de les traiter, tant par le régime que par des remèdes sagement administrés, on devient par là un habile praticien,

Praticien, & l'on ſe trouve en état d'exercer ſa profeſſion avec honneur, & d'être utile à toutes ſortes de malades.

AVANT-PROPOS.

Car il importe peu que l'on ſache ſi c'eſt l'acide ou l'alkali qui pèche dans une maladie ; ſi c'eſt dans les eſprits animaux, ou dans le ſang; ou dans quelque viſcère particulier, qu'eſt renfermé le foyer du mal, au moyen de quoi l'on puiſſe faire de longs & ſavants raiſonnements ſur le retour périodique des fièvres intermittentes, pendant que la fièvre qui fait toujours ſon chemin, eſt évidemment connue des aſſiſtants, même les moins intelligents, par les inquiétudes du malade, par ſa ſoif & l'ardeur qui le dévore, par la viteſſe de ſon pouls, par les nauſées, & par tous les autres ſymptômes qui le travaillent.

Auſſi me ſuis-je ſouvent étonné pourquoi des hommes d'un très-grand jugement, & très-verſés dans la pratique de la Médecine, ſe donnent tant de peine à rechercher ſcrupuleuſement les cauſes prochaines & immédiates des maladies, & font des efforts inutiles pour dévoiler les ténèbres dont la nature les a enveloppées; tandis qu'ils n'ignorent pas que les choſes qui ſe préſentent à tous moments ſous leurs yeux, leur ſont inconnues; comme, par exemple, d'où vient la couleur verte de l'herbe, ou la couleur blanche de la neige; pourquoi notre ame ne peut raiſonner dans l'enfance; en quoi conſiſte notre forme ſpécifique, & autres choſes ſemblables.

Il vaut mieux, pour l'utilité commune, être Médecin que Philoſophe; car, qui eſt-ce qui voudroit avoir Deſcartes pour ſon Médecin ? Il vaut mieux détailler avec ſoin & d'une manière claire les moindres phénomènes des maladies, & propoſer ſincérement les remèdes les plus propres à combattre chacune d'entre elles. C'eſt par ce moyen que la Médecine, cet art ſi noble, franchiroit enfin les bornes trop étroites dans leſquelles elle a été juſqu'ici renfermée, c'eſt par-là qu'elle procureroit la ſanté à tout le genre humain, & les plus grands honneurs à ceux qui l'exercent.

L'Auteur, peu de temps avant ſa mort, travailloit à un Traité ſur la Phthiſie, mais il ne put l'achever; car la grande application qu'il y donnoit, ayant épuiſé ſes forces déja très-diminuées par la vieilleſſe & par la goutte à laquelle il étoit ſujet depuis bien des années, l'humeur goutteuſe ſe jeta tout à coup ſur les viſcères, & lui cauſa des vomiſſements & des déjections énormes. Pour comble de malheur, il ſurvint un piſſement de ſang, cauſé par le calcul des reins, qui avoit déchiré les vaiſſeaux. Le malade ne put

résister à tant de maux, & il expira tranquillement au milieu de ses douleurs. On trouvera ici les morceaux qu'il avoit composés sur la Phthisie; ils sont dignes de leur Auteur, & font regretter qu'il n'ait pas vécu suffisamment pour traiter à fond cette matière.

L'abrégé de Médecine dont il s'agit présentement, fait assez connoître combien son Auteur a excellé dans le traitement des fièvres, de la petite vérole, de la rougeole, & de toutes les autres maladies aiguës & chroniques.

Le régime & la diète des malades y sont déduits de la manière la plus convenable. On y propose peu de remèdes, mais ce sont les plus nécessaires. Ils ne sont point ordonnés pour faire gagner les Apothicaires, ni pour le faste de l'Art.

L'auteur propose, pour appaiser la soif des malades, le même moyen qu'il mettoit en usage pour étancher la sienne; savoir, la petite bière dont il leur fait boire amplement & à discrétion, ce qui les restaure & les rafraîchit à merveille : & il n'est pas de ces Médecins impitoyables qui, sourds aux prières des malades, les forcent de prendre des apozèmes & des juleps, malgré toute l'horreur qu'ils en ont.

Il prend bien garde qu'on ne les échauffe à l'excès par un trop grand feu, ou qu'on ne les accable sous le poids des couvertures, ou qu'on ne les gorge de potions sudorifiques, dans la vue de donner issue par les pores de la peau à la matière morbifique encore crue & indigeste; d'où il arrive qu'étant mise en mouvement par ces remèdes, elle se porte au cerveau, & cause aux malades la phrénésie ou le coma; ou bien le sang s'étant extravasé, couvre toute la peau de taches pourprées, ou le col & la poitrine d'éruption miliaire.

Il décrit avec la dernière exactitude la petite vérole. Il marque dans les deux espèces de cette maladie le jour de l'éruption. Il décrit exactement la nature des pustules; quand la salivation commence à paroître, & combien elle dure; en quel temps l'enflure du visage & des mains se manifeste; enfin, ce qu'il faut attendre de jour en jour dans cette maladie.

Il a introduit le premier l'usage des calmants. Les Praticiens savent quel service il a rendu en cela à la Médecine. Il a publié le premier que c'étoit un mal de donner des cordiaux avant l'éruption, & que cet usage étoit souvent cause que la petite vérole simple dégénéroit en confluente. Mais

il est plus à propos sur tous ces articles, d'aller s'instruire aux sources mêmes. C'est pourquoi je n'en dirai pas davantage. FORMULES.

FORMULES

De quelques Remèdes qui sont les plus usités dans la Pratique.

Potion purgative commune.

PRENEZ *pulpe de tamarins, demi-once; feuilles de séné, deux gros; rhubarbe, un gros & demi: faites bouillir dans suffisante quantité d'eau que vous réduirez à trois onces; passez la liqueur, & y dissolvez manne & syrop de roses solutif, de chacun une once.*

Potion émétique commune.

Prenez *eau de chardon bénit, deux onces; infusion de safran des métaux, une once; syrop d'œillet, demi-once: mêlez cela pour un vomitif qui sera pris à quatre heures après midi; & chaque fois que le malade vomira, il avalera un grand verre de posset ou de petit-lait.*

Julep perlé.

Prenez *eau de cerises noires & eau alexitère de lait, de chacune trois onces; eau de canelle orgée, une once; perles préparées, un gros & demi; eau rose, demi-gros; sucre candi, ce qu'il en faut: mêlez tout cela pour un julep dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ses foiblesses.*

Julep cordial.

Prenez *eau de cerises noires, six onces; eau épidémique, syrop d'œillet & syrop de limon, de chacun demi-once: mêlez tout cela pour un julep dont le malade prendra souvent par cuillerées.*

FORMULES.

Décoction pour boisson ordinaire.

Prenez *racine de salsepareille, six onces; racine de squine & bois de sassafras, de chacun deux onces; réglisse, une once : faites bouillir le tout dans seize livres d'eau de fontaine pendant une demi-heure; laissez ensuite infuser pendant douze heures sur les cendres chaudes le vaisseau bien fermé; puis faites bouillir une seconde fois jusqu'à diminution du tiers. Ayant retiré la décoction du feu, mettez-y infuser demi-once de graine d'anis; & deux heures après, coulez la liqueur; laissez-la se dépurer par résidence, & la versez ensuite dans des bouteilles de verre qui seront bien bouchées. Le malade en fera sa boisson ordinaire pendant trente jours.*

Apozème apéritif & anti-scorbutique.

Prenez *racines de chiendent, de chicorée, de fenouil & d'asperge, de chacune une once; raisins de Corinthe & raisins passés sans pepins, de chacun deux onces; feuilles d'hépatique, de scolopendre & de capillaire, de chacune une poignée; feuilles de becabunga, qui ne seront ajoutées que sur la fin, deux poignées. Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau qui sera réduite à deux livres. Ajoutez sur la fin demi-livre de vin du Rhin. La colature étant encore chaude, faites-y infuser pendant deux heures une poignée de cochléaria. Coulez de nouveau, & ajoutez syrop des cinq racines, & syrop de suc d'orange, de chacun deux onces; eau de canelle orgée, une once; pour un apozème, dont le malade prendra demi-livre le matin & l'après dîner pendant quinze jours.*

Looch incrassant contre la toux.

Prenez *huile d'amandes douces, une once; des syrops de coquelicot, de pourpier, & de jujubes, & du looch sain, de chacun demi-once; sucre candi, ce qu'il en faut. Broyez tout cela dans un mortier de marbre pendant une heure entière, & vous aurez un looch bien mêlé, que vous garderez dans un vaisseau de terre. Le malade sucera souvent un petit bâton de réglisse trempé dans ce mélange.*

Looch plus incrassant.

Prenez *conserve de roses rouges, syrop violat & syrop*

diacode, de chacun une once; graine de pavot blanc, trois dragmes. Broyez tout cela ensemble, & le passez par un tamis de soie. Ajoutez ensuite six gouttes d'huile de noix muscade tirée par expression.

Autre Looch pour une fluxion âcre & ténue.

Prenez *conserve de roses rouges, deux onces; syrop diacode, & syrop de jujubes, de chacun une once; oliban, mastic & succin, de chacun un gros; huile de noix muscade tirée par expression, six gouttes. Mêlez tout cela pour un looch dont le malade usera souvent, & dans une cuillerée duquel on ajoutera deux fois le jour depuis huit gouttes jusqu'à douze de baume de soufre anisé.*

Bière purgative.

Prenez *polypode de chêne, une livre; racine de rhapontic, feuilles de séné, & raisins secs sans pepins, de chacun demi-livre; rhubarbe concassée, & racine de raifort sauvage, de chacune trois onces; feuilles de cochléaria & de sauge, de chacune quatre poignées; quatre oranges coupées par tranches. Mettez infuser tout cela dans quarante ou cinquante livres de bière sans houblon lorsqu'elle fermente; & quand elle sera faite, on en donnera au malade pour boisson ordinaire pendant quinze ou vingt jours, & sur-tout un verre tous les matins.*

Emplâtre hystérique.

Prenez *galbanum dissous dans la teinture de castoreum & ensuite coulé, trois dragmes; gomme tacamahaca, deux dragmes. Mêlez-les ensemble pour un emplâtre qui sera appliqué sur le nombril.*

Purgation pour un petit enfant.

Prenez *syrop de chicorée composé de rhubarbe, une petite cuillerée, que l'on fera avaler à l'enfant.*

Décoction amère purgative.

Prenez *de la décoction amère avec le séné, quatre onces; syrop de nerprun, une once; électuaire de suc de roses, deux gros. Mêlez tout cela pour une potion.*

FORMULES.

Laudanum liquide de l'auteur.

Prenez *vin d'Espagne, une livre; opium, deux onces; safran, une once; canelle & cloux de girofle en poudre, de chacun un gros. Mettez infuser tout cela au bain-marie pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que la liqueur ait acquis une consistance requise. Coulez-la ensuite, & la gardez pour l'usage.*

DE L'AFFECTION

Nommée HYSTÉRIQUE *dans les femmes*, & HYPOCONDRIAQUE *dans les hommes.*

1. QUAND l'ame se trouve désagréablement émue par quelque accident fâcheux, l'économie des esprits animaux est troublée ; il survient un flux abondant d'urine très-claire ; les malades perdent toute espérance de recouvrer la santé, & ils n'ont que des pensées affligeantes. En quelque endroit du corps que la maladie exerce sa violence (car elle attaque plusieurs parties), elle produit aussi-tôt les symptômes dont cette partie est susceptible.

2. La tête est attaquée d'apoplexie immédiatement après l'accouchement, & cette apoplexie se termine par une hémiplégie : il survient des convulsions semblables à celles de l'épilepsie (on les appelle vulgairement suffocation de matrice, symptôme dans lequel le ventre & les parties précordiales se gonflent vers le gosier). Le clou hystérique survient aussi, qui cause dans un endroit de la tête une très-violente douleur, laquelle ne se fait sentir que dans l'espace d'un travers de pouce. La malade est cruellement tourmentée par des vomissements d'une bile verte de couleur de poireau, & quelquefois elle a une diarrhée. L'accès est accompagné de la palpitation de cœur, de la toux, de la passion iliaque, de la colique, de la néphrétique, & de la suppression d'urine.

3. Extérieurement, il y a tantôt une douleur dans les muscles, & tantôt une tumeur aux jambes qui ressemble à l'hydropisie. Ce qui est surprenant, c'est que les dents mêmes ne sont pas exemptes de douleur. On en ressent très-souvent au dos ; très-souvent aussi les parties extérieures sont tellement refroidies, que la personne semble morte. Les malades rient ou pleurent ridiculement, & sans aucun sujet. La salivation est quelquefois si abondante, qu'on croiroit qu'elle est l'effet du mercure. Quand les douleurs hystériques sont calmées, elles laissent aux parties qu'elles occupoient une telle sensibilité qu'on n'ose les toucher, & on diroit que les chairs ont été meurtries.

AFFECTION HYSTÉRIQ.

4. Il faut d'abord tirer à la malade huit onces de ſang.

Lui appliquer enſuite ſur le nombril l'emplâtre de galbanum, & dès le lendemain lui faire uſer des pilules ſuivantes.

Prenez *pilules cochées majeures, deux dragmes; caſtoreum pulvériſé, deux grains; baume du Pérou, trois gouttes. Faites de tout cela douze pilules. La malade en prendra quatre tous les matins, ou de deux jours l'un ſuivant ſes forces, & elle tâchera enſuite de dormir.*

Prenez *eau de rue, quatre onces, eau de bryone compoſée, deux onces; caſtoreum enfermé dans un nouet, & ſuſpendu dans le vaiſſeau, demi-dragme; ſucre candi, ce qu'il en faut. La malade prendra quatre ou cinq cuillerées de cette eau dans toutes ſes foibleſſes.*

5. Après l'uſage de ces premières pilules, elle viendra aux ſuivantes.

Prenez *limaille d'acier, huit grains; extrait d'abſynthe, ce qu'il en faut. Former trois pilules que la malade avalera de grand matin, & autant à cinq heures du ſoir pendant trente jours, buvant par deſſus un verre de vin d'abſynthe.*

Si la forme de bol plaît davantage,

Prenez *conſerve d'abſynthe romaine, & conſerve d'écorce d'orange, de chacune une once; angélique confite, noix muſcade confite, & thériaque d'andromaque, de chacune demi once; poudre d'arum compoſée, trois dragmes; gingembre confit, deux dragmes; ſyrop de limon, ou ſyrop d'orange, ce qu'il en faut pour former un électuaire.*

Prenez *deux gros de cet électuaire; huit grains de limaille d'acier, & avec ce qu'il faut de ſyrop d'orange, formez un bol que l'on prendra matin & ſoir, & par deſſus un verre de vin d'abſynthe, ou bien ſix cuillerées de l'infuſion ſuivante.*

Prenez *racines d'angélique, d'aunée & d'impératoire, de chacune une once; feuilles d'abſynthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, & de germandrée, de chaque une poignée; l'écorce de deux oranges coupée menu. Verſez ſur tout cela ce qu'il faudra de vin d'Eſpagne, pour qu'il ſurnage deux doigts. On ne paſſera l'infuſion que chaque fois qu'on en uſera.*

6. On pourra donner aux personnes délicates le mars en poudre de la manière suivante. ET HYPOCONDRIAQUE.

Prenez *limaille d'acier porphyrisée, une once; poudre d'arum composée, six dragmes; graines de coriandre, d'anis & de fenouil doux, de chacune demi-once; canelle fine, & corail rouge préparé, de chacun trois dragmes; noix muscade, deux dragmes. Faites de tout cela une poudre très-subtile, & ajoutez-y du sucre fin en poids égal à tout le reste. Il faut en prendre d'abord une demi-dragme deux fois le jour pendant quatre jours, & ensuite une dragme deux fois le jour pendant quarante jours, & boire par dessus trois ou quatre cuillerées du julep suivant.*

Prenez *eau alexitère de lait, douze onces; eau de gentiane composée, quatre onces; eau d'absynthe composée, deux onces; sucre fin, ce qu'il en faut pour un julep.*

Ou bien :

Prenez *du vin blanc d'absynthe, demi-livre; eau de gentiane composée, deux onces; syrop d'œillet, une once. Faites un julep.*

Prenez *myrrhe choisie, galbanum, & assa-fétida, de chacun une dragme; castoreum, demi-dragme; baume du Pérou, quantité suffisante. Partagez chaque dragme de cette masse en douze pilules. On en prendra trois chaque soir en se couchant, & on boira par dessus trois ou quatre cuillerées d'eau de bryone composée.*

7. Si les pilules précédentes lâchent le ventre de la malade, on lui fera user des suivantes.

Prenez *castoreum, un gros; sel volatil de succin, demi-gros; extrait de rue, ce qu'il en faut. Faites vingt-quatre pilules, dont on prendra trois tous les soirs, buvant par dessus trois ou quatre cuillerées du julep hystérique.*

L'esprit de corne de cerf donné souvent jusqu'à seize ou dix-huit gouttes dans une eau appropriée, produit un très-bon effet.

8. Si ces remèdes ne réussissent pas, la malade aura recours aux pilules suivantes.

Prenez *trochisques de myrrhe pulvérisés, un scrupule; baume de soufre térébenthiné, quatre gouttes; gomme*

AFFECTION HYSTERIQ.

ammoniac diſſoute, ce qu'il en faut. Faites quatre pilules que l'on prendra matin & ſoir, & on boira par deſſus quatre ou cinq cuillerées du julep hyſtérique, y ajoutant douze gouttes d'eſprit de corne de cerf.

L'électuaire antiſcorbutique, avec l'eau décrite au même endroit, eſt un remède utile dans ces maladies ; auſſi-bien que l'électuaire fortifiant, avec la conſerve de cochléaria, une once ; & de la poudre d'arum compoſée, ſix dragmes ; buvant par deſſus l'eau qui a été preſcrite.

9. Si le mal ne cède pas à ces remèdes, il faut aller prendre les eaux minérales ferrugineuſes ; & ſi elles ne réuſſiſſent pas, il faudra avoir recours aux ſulfureuſes, comme ſont celles de Bath.

10. Lorſqu'on uſe des eaux ferrugineuſes, il faut obſerver ce qui ſuit. S'il ſurvient quelque accident conſidérable qu'on puiſſe raiſonnablement attribuer à l'uſage des eaux, on doit alors ceſſer de les prendre, juſqu'à ce que cet accident ſoit entièrement ceſſé. Mais s'il ne ſurvient aucun obſtacle, il faut que la malade continue de les prendre au moins durant ſix ſemaines, & même juſqu'à deux mois ; & pour fortifier l'eſtomac, elle uſera de temps en temps du gingembre confit, ou de la graine de carvi ſucrée. Elle pourra auſſi prendre trois pilules hyſtériques les dix premiers jours, buvant par deſſus quatre ou cinq cuillerées du julep hyſtérique.

11. Pour ce qui eſt des eaux de Bath, il faut les boire pendant deux jours, & le troiſième jour les prendre en manière de bain ; & ainſi alternativement en boiſſon & en bain pendant ſix ſemaines ou deux mois.

12. Quand l'uſage du mars échauffe trop, il faut, durant ſon uſage, prendre de quatre en quatre jours quatre livres d'eaux minérales purgatives ; & quoiqu'elles lâchent le ventre, elles n'exciteront pas de trouble, comme les purgatifs des boutiques ont coutume de faire.

13. Si le mars cauſe beaucoup de trouble, il faut donner tous les ſoirs pendant quelque temps le laudanum liquide dans une eau hyſtérique.

14. Quand les forces ſont abattues par la longueur de la maladie, on ne doit pas faire précéder la ſaignée & la purgation, mais commencer tout de ſuite l'uſage du mars.

15. Si les ſymptômes ne ſont pas violents, il ſuffit de ſaigner & de purger pendant trois ou quatre jours, & de

donner ensuite les pilules hystériques pendant dix jours, matin & soir.

ET HYPOCONDRIAQUE.

16. Dans une douleur insupportable, dans un vomissement & une diarrhée énormes, il faut donner le laudanum, & fortifier ensuite les esprits; mais si les forces le permettent, on doit avant l'usage du laudanum, saigner & purger, sur-tout les femmes vigoureuses & sanguines. Quant aux personnes foibles, & qui depuis peu de temps ont souffert un accès, il faut leur faire avaler une grande quantité de lait coupé avec la bière; & quand elles l'ont rejetté par le vomissement, il faut leur donner une forte dose de thériaque ou d'orviétan, & leur faire boire par dessus quelques cuillerées d'une liqueur spiritueuse, avec quelques gouttes de laudanum liquide.

Si la malade a déjà vomi auparavant, & qu'il soit dangereux de la faire vomir de nouveau, on lui donnera au plus tôt une dose suffisante de laudanum, que l'on réitérera chaque fois qu'elle vomira. Il sera mieux de donner le laudanum en forme solide; ou si on le donne en forme liquide, il faudra que ce soit dans un véhicule en petite quantité, par exemple, dans une cuillerée d'eau de canelle spiritueuse; & quand la malade l'aura pris, elle se tiendra en repos & la tête immobile.

Après que ce symptôme aura cessé, on continuera pendant quelques jours matin & soir l'usage du laudanum.

17. Il faut bien remarquer deux choses : la première, que quand après les évacuations on aura une fois commencé l'usage du laudanum, il faudra le continuer en dose convenable, jusqu'à ce que les symptômes aient entièrement cessé, mettant entre chaque dose autant d'intervalle qu'il est nécessaire pour juger quel effet la première a produit avant que d'en donner une autre. La seconde chose qu'on doit observer, c'est que pendant l'usage du laudanum, il ne faut exciter aucun mouvement dans le corps, ni procurer aucune évacuation, pas même par le plus doux lavement.

18. La thériaque employée fréquemment & long-temps est un grand remède dans cette maladie, & dans plusieurs autres qui viennent d'un défaut de chaleur & de digestion.

19. Les vins d'Espagne où l'on a mis infuser de la gentiane, de l'angélique, de l'absynthe, de la petite centaurée, de l'écorce extérieure d'orange, & d'autres drogues fortifiantes, sont très-utiles, étant bus à la dose de quel-

AFFECTION HYSTÉRIQ.

ques cuillerées trois fois par jour, pourvu que la malade ne ſoit ni trop délicate, ni d'un tempérament bilieux.

20. Le quinquina, pris à la doſe d'un ſcrupule matin & ſoir durant quelques ſemaines, eſt admirable, ſur-tout dans les ſpaſmes hyſtériques.

21. Les perſonnes délicates & bilieuſes pourront ſe réduire à la diète lactée, principalement dans la colique hyſtérique, pourvu qu'elles n'éprouvent pas les inconvénients qui accompagnent ordinairement l'uſage du lait les premiers jours, ſavoir, qu'il ſe coagule dans l'eſtomac, & qu'il n'eſt pas ſuffiſant pour conſerver & ſoutenir les forces.

22. Au reſte, rien ne fortifie tant le ſang & les eſprits que d'aller tous les jours à cheval, & long-temps chaque fois. Les voyages en chaiſe roulante ont auſſi leur utilité.

DE LA FIEVRE DÉPURATOIRE

Qui régna en Angleterre en 1661, 62, 63 *&* 64.

1. Si c'eſt un jeune homme qui en ſoit attaqué, il faut commencer par le ſaigner du bras; & le même jour, quelques heures après, ou le jour ſuivant deux heures après un léger dîner, on lui donnera pour émétique l'infuſion de ſafran des métaux, & chaque fois qu'il aura vomi ou qu'il aura été à la ſelle, il boira tout de ſuite un verre de petite bière mêlée avec le lait. Après l'effet du vomitif, on lui donnera la potion calmante qui ſuit, ou quelque autre ſemblable.

Prenez *eau de ceriſes noires, une once & demie; eau épidémique, demi-once; laudanum liquide, ſeize gouttes; ſyrop d'œillet, deux dragmes. Mêlez le tout pour une potion.*

Les vomitifs avec l'infuſion de ſafran des métaux, même en très-petite doſe, peuvent être dangereux pour les enfants; ainſi il vaut mieux s'en abſtenir.

2. Les jours ſuivants juſqu'au onzième & le douzième jour, on donnera tous les matins un lavement, dont voici la formule.

Prenez *de la décoction commune, une livre, ou la même quantité de lait de vache; du sucre & du syrop violat, de chacun deux onces.* FIEVRE DÉPURATOIRE.

3. Après cela on tiendra le ventre un peu resserré, afin que la coction de la matière fébrile se fasse plus tôt : à quoi contribuent encore les doux cordiaux que l'on donne les derniers jours. Pour cela,

Prenez *de la poudre de pattes d'écrevisses composée, quatorze grains; électuaire d'œuf, un demi-scrupule; & avec suffisante quantité de syrop d'œillet, faites un bol que l'on prendra de huit en huit heures, buvant par dessus cinq ou six cuillerées du julep suivant.*

Prenez *eau alexitère de lait & eau de cerises noires, de chacune trois onces; eau épidémique & syrop d'œillet, de chacun une once. Mêlez tout cela pour un julep.*

4. Quand on aura traité le malade selon cette méthode pendant quinze jours, on connoîtra tant par le sédiment des urines, que par une diminution évidente des accidents, qu'il sera temps de le purger.

5. Il arrive quelquefois, sur-tout dans les vieillards, qu'après la guérison de la fièvre & la purgation le malade est très-foible, & rend, soit par la toux, soit par les crachats, une grande quantité de phlegme gluant & visqueux. Dans ce cas-là, il faut qu'il boive de bon vin d'Alicante, où l'on aura trempé du pain rôti.

6. Si la passion iliaque survient, on ordonnera un scrupule de sel d'absinthe dans une cuillerée de suc de limon à prendre matin & soir; & dans les intervalles le malade prendra de demi-heure en demi-heure quelques cuillerées d'eau de menthe sans sucre. Pendant ce temps il faut lui tenir à nud continuellement sur le ventre un petit chien vivant. Après que la douleur & le vomissement auront cessé pendant deux ou trois jours, on donnera un gros de pilules cochées majeures dissoutes dans de l'eau de menthe, & on n'ôtera point le petit chien avant l'usage de ces pilules.

7. Pour prévenir la rechûte, on continuera long-temps l'usage de l'eau de menthe, & on garantira le ventre du froid en le tenant bien couvert.

DE LA FIEVRE PESTILENTIELLE

Des années 1665 & 1666.

1. Après avoir ſaigné le malade dans ſon lit, il faut le bien couvrir, & lui ſerrer le front avec une liſière de laine; & s'il ne vomit pas, on lui donnera le ſudorifique ſuivant, ou un autre équivalent.

Prenez *thériaque, demi-gros; électuaire d'œuf, & poudre de pattes d'écreviſſes composée, demi-ſcrupule; cochenille, huit grains; ſafran, quatre grains; & avec ce qu'il faudra de ſucre de kermès formez un bol, que l'on donnera de ſix en ſix heures, & par deſſus ſix cuillerées du julep ſuivant.*

Prenez *eau de chardon bénit & eau de ſcordium, de chacune quatre onces; eau thériacale, deux onces; ſyrop d'œillet, une once. Mêlez tout cela pour un julep.*

2. Si le malade vomit, il faut différer le ſudorifique, juſqu'à ce que le malade, par le ſeul poids des couvertures, commence à ſuer, en jetant ſur ſon viſage une partie de ſon drap.

3. On entretiendra la ſueur pendant vingt-quatre heures; en faiſant boire de temps en temps au malade un petit verre de lait coupé avec de la bière, où l'on aura mis infuſer de la ſauge; ou bien un petit verre de bière dans laquelle on aura fait bouillir un peu de macis. Pendant la ſueur on peut donner au malade de bons bouillons.

4. Lorſqu'il paroiſſoit une tumeur je n'oſois pas ſaigner. Durant les vingt-quatre heures qui ſuivent la ſueur, le malade doit ſe tenir au lit, & éviter ſoigneuſement le froid: il laiſſera ſécher ſur lui ſa chemiſe, & prendra toujours ſa boiſſon un peu chaude: il faut auſſi qu'il continue l'uſage du lait coupé avec la bière, & altéré par la ſauge; & le jour ſuivant on lui donnera une potion purgative ordinaire.

DES FIEVRES INTERMITTENTES.

1. L'ACCÈS de ces fièvres commence par un friſſon & tremblement, qui ſont bientôt ſuivis de chaleur, & enſuite de ſueur, laquelle eſt ſuivie de l'intermiſſion. Néanmoins dans les premiers jours de ces fièvres, ſur-tout en automne, il y a quelquefois plutôt une diminution qu'une intermiſſion; le malade vomit également dans le friſſon & dans la chaleur, & il ſouffre beaucoup de la ſoif & de la ſéchereſſe de la langue. L'enflure du ventre qui ſe manifeſte dans les enfants, & l'enflure des jambes dans les adultes termine la fièvre; la douleur des amygdales, l'enrouement, les yeux caves, la face hippocratique, ſont des préſages de mort.

Prenez *du quinquina réduit en poudre fine, une once; & avec ce qu'il faut de ſyrop d'œillet ou de celui de roſes sèches, faites un électuaire qu'il faudra partager en douze doſes, que le malade prendra de quatre en quatre heures, buvant par deſſus un petit verre de vin, & commençant immédiatement après l'accès.*

2. Si ces bols lâchent le ventre, on mêlera dans le verre de vin qu'on prend par deſſus le bol, dix gouttes de laudanum liquide chaque fois, ou de fois à autre, ſelon le beſoin.

Pour empêcher la rechûte, ſur-tout dans la fièvre quarte, il faut réitérer la même choſe trois fois chaque ſemaine.

3. Si les pilules font plus de plaiſir aux malades, on donnera les ſuivantes.

Prenez *du quinquina pulvériſé, une once; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'œillet, formez des pilules d'une médiocre groſſeur, dont on avalera ſix de quatre en quatre heures.*

Ou bien, prenez *du quinquina pulvériſé, deux onces; du vin du Rhin, deux livres: laiſſez-les infuſer à froid, & les coulez enſuite par la manche d'Hippocrate. Le malade prendra trois onces de cette infuſion de trois en trois heures, ou de quatre en quatre heures.*

FIEVRE INTERMITTENTE.

4. Si le malade a des nauſées preſque continuelles, & qu'il ne puiſſe avaler du quinquina, il avalera ſept ou huit fois dans l'eſpace de deux heures une cuillerée de ſuc de limon nouvellement exprimé, avec un ſcrupule de ſel d'abſynthe, & enſuite il prendra ſeize gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle forte. Dès que le vomiſſement aura ceſſé, on commencera l'uſage du quinquina.

5. Dans les fièvres intermittentes du printemps, un émétique donné à propos, enſorte qu'il puiſſe produire ſon effet avant l'accès, réuſſit quelquefois heureuſement. D'autres fois un lavement donné dans les jours d'intervalle, trois ou quatre jours de ſuite, guérit la fièvre.

6. On peut auſſi employer le remède ſuivant :

Prenez *ſerpentaire de Virginie ſubtilement pulvériſée, quinze grains ; vin blanc, trois onces.*

Le malade prendra ce remède deux heures avant l'accès, & s'étant bien couvert ſuera pendant trois ou quatre heures : il fera encore la même choſe deux autres fois avant l'accès.

7. Si le malade eſt fort affoibli par un grand nombre d'accès :

Prenez *des conſerves de fleurs de bourrache & de bugloſe, de chacune une once ; conſerve de romarin, demi-once ; écorce de citron confite, noix muſcade confite & thériaque, de chacune trois gros ; confection alkermès, deux gros. Mêlez tout cela pour un opiat dont le malade prendra de la groſſeur d'une noiſette matin & ſoir, buvant par deſſus quelques cuillerées d'une eau épidémique ſimple adoucie avec le ſucre, & s'abſtenant pendant ce temps-là de lavements.*

8. Si à la fin de la maladie il ſurvient une hydropiſie avant que la fièvre ſoit entièrement guérie, on ne doit pas employer les purgatifs, mais les infuſions de racines de raifort ſauvage, de ſommités d'abſynthe, de petite centaurée, de baies de genièvre, de cendre de genêt, &c. dans du vin ; & quand la fièvre ne revient plus, il faut ſe ſervir des purgatifs & des apéritifs.

9. Pour les enfants qui ont une fièvre intermittente :

Prenez *eau de ceriſes noires & vin du Rhin, de chacun deux onces ; quinquina réduit en poudre fine, trois gros ;*

ſyrop

ſyrop d'œillet, une once. Mêlez tout cela pour un julep dont on donnera au malade une ou deux cuillerées de quatre en quatre heures, ſuivant l'âge, juſqu'à ce que les accès aient ceſſé. S'il y a une diarrhée on mettra alternativement dans le julep une ou deux gouttes de laudanum liquide.

DE LA FIEVRE STATIONNAIRE

Des années 1684 & 1685.

1. La chaleur & le froid ſe ſuccèdent alternativement; on ſent des douleurs à la tête & dans les membres ; le pouls n'eſt pas fort différent de celui des perſonnes qui ſont en ſanté. Il y a quelquefois de la toux, & une douleur au cou & au goſier; la fièvre redouble le ſoir, & le malade eſt agité & altéré; ſa langue eſt tantôt humide, & alors elle eſt entièrement couverte d'une pellicule blanche & raboteuſe; tantôt elle eſt sèche, & alors le milieu ſe trouve d'une couleur brune, & il eſt environné de tous côtés d'un bord blanchâtre. Quand on garde continuellement le lit, cela attire le coma ou la phrénéſie; le régime chaud cauſe des taches de pourpre, des éruptions miliaires plus rouges que les boutons de la rougeole, un pouls déréglé, des ſoubreſauts des tendons, & enfin la mort. Il ſurvient, au commencement, des ſueurs qui ne ſont que ſymptomatiques; & ſi on les excite par des remèdes, celles qui viennent de la tête ſont gluantes, & la matière morbifique ſe porte à la tête, ou ſe jette ſur les membres.

2. On ſaignera du bras à la quantité de dix onces de ſang, & on réitérera la ſaignée, ſuppoſé que le malade reſpire difficilement, qu'il reſſente en touſſant une douleur de tête lancinante, & qu'il ait les autres ſignes de la fauſſe péripneumonie. Dans ce cas-là, il faut réitérer la ſaignée & la purgation juſqu'à ce que le malade ſoit guéri.

3. Le ſoir on appliquera un véſicatoire, & le lendemain on donnera une douce purgation, qui ſera réitérée de deux en deux jours juſqu'à trois fois; le jour de la purgation on donnera à l'heure du ſommeil la potion calmante que voici :

Prenez *eau de primevere, trois onces ; ſyrop diacode,*

une once ; ſuc de limon nouvellement exprimé, deux cuillerées : mêlez tout cela enſemble.

FIEVRE STATIONN.

4. Les aphthes & le hoquet qui ſurviennent après la guériſon de la fièvre, ſe diſſipent d'eux-mêmes. Si néanmoins ils durent long-temps, on en vient facilement à bout par le moyen d'une once de quinquina réduit en forme d'électuaire ou de pilules, avec ſuffiſante quantité de ſyrop de coquelicot, buvant par deſſus chaque priſe un verre de lait écrêmé. Ce remède réuſſira certainement, pourvu qu'on ne le rende pas inutile en faiſant tenir continuellement le malade au lit.

5. Les jours qu'on ne purgera pas, on ordonnera les remèdes ſuivants.

Prenez *des conſerves d'alléluia & de cynorrhodon, de chacune une once ; conſerve d'épine-vinette, demi-once ; crême de tartre, un gros ; ſyrop de limon, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra trois fois par jour la groſſeur d'une noix muſcade, buvant par deſſus ſix cuillerées du ſyrop ſuivant.*

Prenez *des eaux de pourpier, de laitue & de primevere, de chacune trois onces ; ſyrop de limon, une once & demie ; ſyrop violat, une once : mêlez tout cela enſemble.*

Ou bien, prenez *eau de fontaine, une livre ; eau roſe, ſuc de limon & ſucre fin, de chacun quatre onces. Faites bouillir tout cela enſemble à petit feu juſqu'à ce que la liqueur ait écumé. Le malade en avalera trois onces toutes les fois qu'il voudra.*

On ordonnera auſſi le gargariſme ſuivant :

Prenez *ſuc de pommes ſauvages, demi-livre ; ſyrop de framboiſe, une once : mêlez cela enſemble.*

6. Si la fièvre cauſe des envies de vomir, enſorte que le malade ne puiſſe garder la potion purgative, on lui donnera deux ſcrupules de pilules cochées majeures, & le ſoir un narcotique : par exemple, un grain & demi de laudanum de Londres, avec égale quantité de maſtic : ou bien dix-huit gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée.

7. La boiſſon du malade ſera de la petite bière, ou bien de la décoction blanche, qui ſe prépare en faiſant bouillir dans deux livres d'eau commune une once de corne

de cerf brûlée, & édulcorant ensuite la liqueur avec suffisante quantité de sucre fin. FIEVRE ROUGE.

8. Après la seconde purgation, on permettra au malade de manger du poulet pour sa nourriture; & après la dernière, pourvu que la fièvre soit diminuée, on lui donnera le matin, l'après dîner & le soir, trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie.

9. Dans le transport & dans le coma, rien n'est si bon que de raser la tête du malade, sans y appliquer d'emplâtre; il suffit de la tenir chaude avec un bonnet.

10. Il arrive quelquefois dans les femmes vaporeuses, que la fièvre subsiste après la saignée & les purgations. Dans ce cas-là, pourvu qu'il n'y ait aucun signe de péripneumonie, on doit donner un narcotique tous les soirs, & des remèdes hystériques deux ou trois fois par jour.

11. Pour ce qui est des enfants attaqués de la fièvre stationnaire, on leur appliquera deux sangsues derrière les oreilles, & ensuite un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou.

On les purgera avec la bière où aura infusé la rhubarbe.

12. Si après la purgation la fièvre paroît devenir intermittente, on emploiera le julep avec le quinquina, dont nous avons donné la description dans le Chapitre de la fièvre intermittente, en parlant de celle des enfants.

DE LA FIEVRE ROUGE.

1. CETTE fièvre arrive à la fin de l'été, & attaque principalement les enfants; ils ont d'abord un frisson, sans néanmoins être fort accablés; toute leur peau se couvre de petites taches rouges, en plus grand nombre, plus larges & plus rouges que celles de la rougeole, & qui durent deux ou trois jours, après quoi elles se dissipent, & l'épiderme tombe par petites écailles semblables à du son ou de la farine.

Prenez *corne de cerf brûlée, & poudre de pattes d'ecrevisses composée, de chacune demi-gros; cochenille, deux grains; sucre candi, un gros. Faites de tout cela une poudre très-fine qui sera partagée en douze doses,*

FIEVRE ROUGE.

dont on donnera une de six en six heures au malade, & par dessus deux ou trois cuillerées du julep suivant.

Prenez *eau de cerises noires & eau de lait alexitère, de chacune trois onces; syrop de suc de citron, une once: mêlez cela ensemble.*

2. Il faut aussi appliquer un vésicatoire sur la nuque du cou, donner tous les soirs un calmant avec le syrop diacode; & quand les symptômes seront calmés, purger le malade.

DE LA PLEURÉSIE.

1. CETTE maladie règne entre le printemps & l'été: elle commence par un frisson qui est incontinent suivi de chaleur, de soif, d'inquiétude, & des autres symptômes de la fièvre. Après quelques heures le malade est saisi d'une violente douleur au côté de la poitrine, qui s'étend tantôt vers les omoplates, tantôt vers l'épine, tantôt vers le devant de la poitrine. Cette douleur est accompagnée d'une toux fréquente.

Au commencement de la maladie la matière des crachats est ténue & en petite quantité, & souvent mêlée de particules de sang; mais dans le progrès de la maladie elle est plus abondante & plus épaisse par la coction qu'elle a acquise, & toujours sanglante.

La violence de la fièvre suit celle de la toux, des crachats sanglants, & de la douleur; & elle diminue à mesure que l'expectoration devient plus libre. Le ventre est quelquefois resserré, & quelquefois trop lâche; le sang que l'on tire au malade est semblable à du suif fondu, quand il est froid.

2. Il faut d'abord tirer dix onces de sang au bras, du côté de la douleur.

Prenez *eau de coquelicot, quatre onces; crystal minéral, un gros; syrop violat, une once: mêlez cela ensemble pour une potion que l'on donnera aussitôt après la première saignée.*

Prenez *cinq amandes douces pelées, semences de melon & de courge, de chacune demi-once; semences de pavot*

blanc, trois gros; eau d'orge, une livre & demie; eau rose, deux gros; sucre candi, ce qu'il en faut pour une émulsion, dont le malade prendra quatre onces de quatre en quatre heures.

Prenez *décoction pectorale, deux livres; syrop violat & syrop de capillaire, de chacun une once & demie: mêlez cela pour un apozème, dont le malade prendra demi-livre, trois fois dans la journée.*

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces; syrop violat, & syrop de capillaire, de chacun une once; sucre candi, ce qu'il en faut: mêlez tout cela pour un looch, que le malade sucera souvent.*

On peut donner pour la même fin l'huile d'amandes douces, ou l'huile de lin seule, quand elles sont nouvelles.

Prenez *huile d'amandes douces, huile de lis, & onguent de guimauve, de chacun une once: mêlez-les pour un liniment, dont on frottera matin & soir le côté douloureux, & par dessus on appliquera des feuilles de chou.*

3. On réitérera la saignée jusqu'à trois autres fois pendant quatre jours de suite, lorsque la douleur & la difficulté de respirer le demanderont, & on tirera chaque fois la même quantité de sang, c'est-à-dire, dix onces.

DE LA FAUSSE PÉRIPNEUMONIE.

1. CETTE maladie se fait sentir au commencement de l'hiver, & souvent à la fin de cette saison. Le malade qui en étoit attaqué, l'est tantôt par le chaud, & tantôt par le froid; il a des vertiges pour peu qu'il se remue; ses joues & ses yeux sont rouges & enflammés; il tousse fréquemment, & en toussant il ressent à la tête une douleur lancinante; il vomit la boisson, son urine est trouble & fort rouge, son sang est semblable à celui des pleurétiques, sa respiration est fréquente & difficile, il ressent une douleur à la poitrine. Ce mal diffère de l'asthme sec, en ce que l'asthme n'est jamais accompagné de fièvre; au lieu que dans le mal dont il s'agit, la fièvre est manifeste, quoi-

FAUSSE PÉRIPNEUMON.

que bien moins violente que dans la vraie péripneumonie.

2. Il faut d'abord tirer dix onces de ſang du bras droit, & donner le lendemain la potion ſuivante.

Prenez *caſſe mondée, une once; régliſſe, deux gros; quatre figues graſſes; feuilles de ſéné, deux gros & demi; trochiſques d'agaric, un gros. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau, qui ſera réduite à quatre onces: coulez enſuite la liqueur, & y diſſolvez une once de manne, & demi-once de ſyrop de roſes ſolutif.*

3. Si le malade a de l'horreur pour cette potion, on lui donnera à quatre heures du matin deux ſcrupules de pilules cochées majeures.

4. Le jour ſuivant on réitérera la ſaignée, & on tirera la même quantité de ſang; le lendemain on réitérera la purgation, qui ſera encore réitérée de deux ou trois jours l'un, ſelon les forces du malade; & ſi les ſymptômes ſe rendent opiniâtres, il faudra ſaigner encore deux fois, ou même davantage, en mettant quelques jours d'intervalle, ſelon le beſoin plus ou moins preſſant: mais pour l'ordinaire deux ſaignées ſuffiront.

Durant ce temps-là, ſur-tout hors des jours de la purgation, le malade uſera de la décoction pectorale, du looch, & de l'huile d'amandes douces, comme on a dit dans la pleuréſie.

DU RHUMATISME.

1. CE mal commence par des tremblements & des friſſons, & par tous les autres ſymptômes des fièvres. Un ou deux jours après, & quelquefois plus tôt, on reſſent une douleur très-vive, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, & principalement au carpe, aux épaules, & aux genoux. Cette douleur paſſe d'un endroit à l'autre, & laiſſe toujours une rougeur & une tumeur dans le dernier endroit qu'elle a occupé.

La fièvre ceſſe peu à peu, mais la douleur reſte, & devient même quelquefois plus violente. Dans le rhumatiſme des lombes, la douleur ſe fait ſentir cruellement autour

des reins, & approche fort de la néphrétique, si ce n'est qu'il n'y a point de vomissement. Le malade ne pouvant demeurer couché est obligé de sortir du lit, ou de s'y tenir assis dans une continuelle agitation, tantôt se penchant en devant, & tantôt se penchant en arrière. Le sang que l'on tire est semblable à celui des pleurétiques. RHUMATISME.

2. Le premier remède est la saignée, qu'il faut faire au bras, du côté de la douleur, à la quantité de dix onces.

Prenez *eaux de nénufar, de pourpier & de laitue, de chacune quatre onces; syrop de limons, une once & demie; syrop violat, une once: mêlez tout cela pour un julep, dont le malade usera à sa volonté.*

3. On peut encore prescrire l'émulsion des quatre grandes semences froides, & sur la partie douloureuse l'application du cataplasme de mie de pain & de lait avec le safran.

4. Le jour suivant il faut tirer la même quantité de sang, & encore deux ou trois jours après, & même plusieurs autres fois, s'il est nécessaire, observant néanmoins qu'après la seconde saignée on doit laisser de plus grands intervalles d'une saignée à l'autre.

5. Les jours qu'on ne fera point de saignée on donnera au malade un lavement de lait avec le sucre, ou bien celui qui suit.

Prenez *de la décoction ordinaire pour les lavements, une livre; syrop violat, & cassonade, de chacune deux onces: mêlez-les pour un lavement.*

6. Si la foiblesse du malade ne peut pas supporter un grand nombre de saignées, alors après deux ou trois saignées, il faut tenter la guérison par la méthode suivante.

7. Le malade prendra de deux en deux jours une potion purgative ordinaire, & le soir des mêmes jours un calmant avec le syrop diacode, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

8. Si la maladie se rend rebelle à ces remèdes, & que la grande foiblesse du malade ne lui permette pas de supporter les moindres évacuations, on tentera l'usage de l'électuaire & de l'eau anti-scorbutique, qui sont décrits dans l'article du scorbut, ces remèdes étant bons contre le rhumatisme scorbutique.

9. Les jeunes gens, & ceux qui ont vécu sobrement, sans faire excès de vin, sont aussi bien guéris du rhumatisme par une diète simple, médiocrement nourrissante &

RHUMATISME.

très-rafraîchissante, que par des saignées qu'ils ne supporteroient pas aisément.

10. Par exemple, que le malade ne vive que de petit-lait pendant quatre jours; ensuite qu'il prenne outre cela du pain de fleur de froment, seulement au temps du dîner, jusqu'à ce qu'il soit guéri; si ce n'est que dans les derniers jours il pourra manger encore du même pain pour son souper.

Les accidents étant appaisés, il mangera du poulet bouilli, & d'autres choses de facile digestion; mais de trois jours l'un, il se contentera de petit-lait pour toute nourriture, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rétabli.

DE LA FIEVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE.

1. TOUTES les parties du corps, & sur-tout le visage sont enflées, douloureuses, & très-rouges; la peau est couverte de petites pustules fort proches les unes des autres, qui se convertissent quelquefois en vésicules qui se répandent sur le front & sur la tête; les yeux sont cachés par l'enflure; le malade est tourmenté de frissons, de tremblements, & de tous les autres symptômes de la fièvre.

Dans une autre espèce de la même maladie, qui arrive après avoir bu des boissons atténuantes, il survient une petite fièvre, & des pustules semblables à celles que causent les piqures d'orties, qui sont quelquefois élevées en forme de vésicules, qui disparoissent ensuite, se cachent sous la peau, causent une grande démangeaison, & se montrent de nouveau quand on les gratte.

Il y a une autre sorte d'éruption qui paroît le plus souvent sur la poitrine par une tache fort large, élevée à peine au dessus de la surface de la peau, qui est surfureuse, & qui fournit des écailles jaunâtres. Tant que cette tache subsiste, le malade se porte assez bien; & quand elle s'évanouit, il est légèrement indisposé, son urine est trouble & jaunâtre. Ce mal se guérit par les mêmes remèdes que le prurit violent & opiniâtre. Le malade usera de vin, & d'aliments de bon suc.

2. Il faut d'abord tirer neuf à dix onces de sang au bras, & le jour suivant on donnera une potion purgative ordinaire.

FIEVRE ÉRÉSIPÉLAT.

Prenez *racines de guimauve & de lis, de chacune une once; feuilles de mauve, de ſureau & de bouillon blanc, fleurs de camomille & de melilot, ſommités de millepertuis, & de petite centaurée, de chacune une poignée; graines de lin & de fenugrec; de chacune demi-once. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau que vous réduirez à trois livres. Coulez la liqueur, & ſur chaque livre ajoutez deux onces d'eau-de-vie. Trempez dedans un morceau d'étoffe de laine, que vous exprimerez & appliquerez chaudement deux fois le jour ſur la partie malade; après quoi l'on ſe ſervira de la mixtion ſuivante.*

Prenez *eau-de-vie, demi-livre; thériaque, deux onces; poivre long & cloux de gérofle en poudre, de chacun deux dragmes. Faites une mixtion, dont on imbibera un papier brouillard pour envelopper la partie malade.*

3. Si le mal ne cède pas à une première ſaignée, on en fera une ſeconde; & ſi cela ne réuſſit pas, on en fera encore deux autres, laiſſant toujours entre chaque ſaignée un jour d'intervalle.

4. Les jours qu'on ne ſaigne pas, il faut ordonner un lavement compoſé de lait avec le ſyrop violat; une émulſion rafraîchiſſante, & un julep rafraîchiſſant.

5. Dans un prurit exceſſif & des éruptions invétérées de la peau, qui ne cèdent pas à la ſaignée & à la purgation,

Prenez *thériaque, demi-gros; électuaire d'œuf, un ſcrupule; racine de ſerpentaire de Virginie réduite en poudre fine, quinze grains; pierre de bézoard oriental, cinq grains; ſyrop d'écorces de citron, ce qu'il en faut pour former un bol, qui ſera donné à l'heure du ſommeil pendant vingt-un jours; & le malade boira par deſſus ſix cuillerées du julep ſuivant.*

Prenez *eau de chardon bénit, ſix onces; eau épidémique, & eau thériacale diſtillée, de chacune deux onces; ſyrop d'œillet, une once. Mêlez tout cela enſemble.*

6. Le malade avalera tous les matins une demi-livre de petit-lait chaud, & ſuera pendant une heure.

7. Après l'uſage de ces remèdes, ſi les puſtules ne ſe diſſipent pas, il faudra faire ſur les parties malades une onction avec le liniment qui ſuit.

Prenez *onguent de racine de patience ſauvage, deux*

FIEVRE ÉRÉSIPÉLAT.

onces; onguent pomatum, une once; fleurs de soufre, trois dragmes; huile de bois de Rhodes, un demi-scrupule. Faites un liniment.

8. Mais il ne faut user de ces derniers remèdes qu'après avoir saigné & purgé le malade, plus ou moins, selon le besoin.

DE L'ESQUINANCIE.

1. L'ESQUINANCIE arrive le plus souvent entre le printemps & l'été. La douleur & l'inflammation du gosier succèdent à la fièvre; de sorte que la luette, les amygdales & le larynx étant tuméfiés, le malade ne peut ni avaler ni respirer.

2. Le premier remède doit être une saignée du bras très-copieuse; ensuite il faut toucher les parties enflammées avec le miel rosat & l'esprit de vitriol, ou de soufre, mêlés ensemble jusqu'à une grande acidité. On se servira ensuite du gargarisme suivant, non pas à la manière ordinaire en l'agitant dans la bouche, mais en l'y tenant simplement jusqu'à ce qu'il s'échauffe : pour lors on le rejettera, & on réitérera souvent la même chose.

Prenez *eaux de plantain, de roses rouges & de frai de grenouilles, de chacune quatre onces; trois blancs d'œufs battus; sucre candi, trois onces. Mêlez tout cela pour un gargarisme.*

Le malade usera en même temps de l'émulsion rafraîchissante décrite dans l'article de la pleurésie.

3. Le lendemain matin, si la fièvre & la difficulté de respirer ne sont pas diminuées, on réitérera la saignée, remettant la purgation au jour suivant; sinon il faut donner au malade un doux purgatif.

4. Lorsque la maladie persévère, ce qui est assez rare, il faut encore réitérer la saignée & la purgation, & appliquer sur la nuque un ample véficatoire après la première saignée.

5. On donnera tous les matins, hors les jours de la purgation, un lavement émollient & rafraîchissant. Le ma-

lade observera une diète exacte, & il sortira chaque jour du lit pendant quelques heures.

6. Dans toutes ces fièvres que j'appelle intermittentes ou accidentelles, de même que dans la fièvre stationnaire, il faut observer avec soin que le malade soit hors du lit une grande partie du jour; qu'il vive de décoctions d'orge, d'avoine, & d'autres choses semblables; & qu'il use pour sa boisson ordinaire de petite bière houblonnée, ou d'eau laiteuse.

DE LA ROUGEOLE.

1. CETTE maladie attaque principalement les enfants. La chaleur & le froid se succèdent alternativement le premier jour. Le second jour la fièvre survient; le malade se trouve fort mal; il est attaqué de la soif, & dégoûté de toute nourriture; sa langue est blanche, sans être sèche; il a une toux petite & fréquente, une douleur de tête, avec une pesanteur des yeux, & une continuelle envie de dormir; il distille sans cesse de son nez & de ses yeux une humeur séreuse (ce qui est un signe certain de la prochaine éruption des pustules de la rougeole); il éternue; ses paupières se gonflent; il vomit; il lui survient une diarrhée qui fournit des déjections verdâtres, principalement lorsque c'est un enfant qui fait des dents.

2. Les accidents augmentent considérablement jusqu'au quatrième jour. Alors, & quelquefois le cinquième jour seulement, on voit paroître sur le front & sur le visage de petite taches rouges, semblables à des morsures de puces, qui augmentent en nombre & en grandeur, & se joignant en forme de grappes, se serrent les unes contre les autres sur tout le visage, & le couvrent de taches rouges de différentes figures. Ces taches sont composées de petites bubes de même couleur, qui s'élèvent tant soit peu sur la surface de la peau, & dont on sent plutôt sous le doigt les inégalités lorsqu'on les touche légèrement, qu'on ne les apperçoit à la vue à quelque distance.

3. Ces taches qui n'ont d'abord attaqué que le visage, s'étendent ensuite sur la poitrine, sur le ventre, sur les cuisses, sur les jambes, & sur tout le corps. Elles sont larges & rouges, & presque point élevées au dessus de la

ROUGEOLE.

ſuperficie de la peau. L'éruption des puſtules ne diminue pas autant la violence des ſymptômes que dans la petite vérole. A la vérité, il n'y a plus alors de vomiſſement; mais la toux, la fièvre, & la difficulté de reſpirer augmentent; le larmoiement, l'envie de dormir & le dégoût continuent.

4. Vers le ſixième jour la peau du viſage devient rude, à meſure que les puſtules s'évanouiſſent, & que l'épiderme ſe déchire. Les taches du reſte du corps ſont très-grandes & d'un rouge très-vif. Vers le huitième jour il n'y a plus de puſtules ſur le viſage, & très-peu ailleurs. Le neuvième jour il n'en reſte plus nulle part; mais elles laiſſent ſur le viſage, ſur les extrémités, & quelquefois ſur tout le corps, des écailles farineuſes : pour lors la fièvre augmente, comme auſſi la toux & la difficulté de reſpirer. Dans les adultes, quand on emploie un régime échauffant, les taches deviennent d'abord livides, & enſuite noirâtres.

Prenez *une livre & demie de décoction pectorale; ſyrop violat & ſyrop de capillaire, de chacun une once & demie. Mêlez cela enſemble pour un apozème, dont le malade prendra trois ou quatre onces, trois ou quatre fois dans la journée.*

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces; ſyrop violat & ſyrop de capillaire, de chacun une once; ſucre candi, ce qu'il en faut pour un looch, que le malade ſucera ſouvent, ſur-tout quand il ſera preſſé de la toux.*

Prenez *eau de cerifes noires, trois onces; ſyrop diacode, une once. Mêlez-les pour une potion, que le malade prendra tous les ſoirs depuis le commencement de la maladie juſqu'à la fin, augmentant ou diminuant la doſe à proportion de l'âge.*

5. Le malade ſe tiendra au lit deux jours après que l'éruption aura commencé.

6. Les boutons étant diſſipés, ſi la fièvre, la difficulté de reſpirer, & les autres ſymptômes qui imitent la péripneumonie ſurviennent, il faut ſaigner copieuſement du bras, juſqu'à deux & trois fois, ſuivant le beſoin, en laiſſant entre les ſaignées des intervalles raiſonnables. Il faut auſſi continuer la décoction pectorale décrite ci-deſſus, de même que le looch, ou l'huile d'amandes douces ſeule,

Vers le douzième jour il faut donner au malade une légère purgation. ROUGEOLE.

7. La diarrhée qui suit la rougeole se guérit par la saignée.

DE LA PETITE VÉROLE.

1. La petite vérole est discrette ou confluente. Celle qu'on nomme discrette, commence par un froid & un frisson, qui est suivi d'une grande chaleur, d'une douleur considérable à la tête & au dos, d'envies de vomir, d'une douleur vers la fossette du cœur, & d'un assoupissement, quelquefois d'accès épileptiques, sur-tout dans les enfants; & si ces accès leur arrivent après qu'ils ont leurs dents, on peut assurer que la petite vérole paroîtra bientôt; c'est-à-dire, que si un accès épileptique survient, par exemple, le soir, la petite vérole paroîtra le lendemain matin, & sera ordinairement douce & bénigne, & très-rarement confluente. Les adultes ont beaucoup de disposition aux sueurs, ce qui fait juger que leur petite vérole ne sera point confluente.

2. Le quatrième jour, depuis le commencement de la maladie, quelquefois plus tard, rarement plus tôt, les pustules se manifestent, & alors les symptômes diminuent, ou cessent tout-à-fait. On apperçoit d'abord au visage, puis au cou, à la poitrine, & enfin sur toutes les parties du corps, de petites pustules pas plus grosses que des pointes d'épingle. Le malade sent alors une douleur de gosier, qui augmente à mesure que les pustules s'élèvent.

3. Vers le huitième jour, les intervalles des pustules qui étoient blancs auparavant, commencent à devenir rouges & à s'élever, ce qui est accompagné d'une douleur tensive; les paupières grossissent tellement qu'on ne peut ouvrir les yeux. L'enflure des mains & des doigts succède immédiatement à celle du visage, dont les pustules qui, auparavant, étoient rouges & lisses, deviennent blanchâtres & inégales, ce qui est le premier signe de suppuration, & elles jettent un suc jaunâtre. L'inflammation du visage & des mains est alors au plus haut degré; les intervalles des pustules sont d'un rouge vif, & ils le sont d'autant plus, que la petite vérole est plus bénigne.

A mesure que la suppuration avance, les pustules du

viſage deviennent plus inégales & plus jaunes; celles des mains & du reſte du corps deviennent au contraire plus liſſes & plus blanchâtres.

4. Le onzième jour, la tumeur & l'inflammation du viſage diminuent, & les puſtules ayant acquis une juſte groſſeur, qui eſt celle d'un bon pois, commencent à ſe deſſécher & à s'en aller. Le quatorzième ou le quinzième jour elles diſparoiſſent entièrement; celles des mains durent un jour ou deux de plus, & s'ouvrent enfin : celles du viſage & de tout le reſte du corps, s'en vont par écailles farineuſes; ces écailles laiſſent ſur le viſage de petits creux. Durant tout la maladie le ventre eſt entièrement conſtipé, ou du moins les ſelles ſont très-rares.

5. La plupart de ceux que cette maladie emporte, meurent le huitième jour dans la petite vérole diſcrette, & le onzième dans la confluente. Car lorſque dans la petite vérole diſcrette on excite les ſueurs par des cordiaux & un régime échauffant, il arrive le huitième jour que le viſage qui auroit dû être gonflé & enflammé dans les intervalles des puſtules, ſe trouve au contraire flaſque & blanchâtre, quoique les puſtules reſtent rouges & élevées, même après la mort du malade; la ſueur qui avoit coulé juſqu'alors, diſparoît tout d'un coup; la phrénéſie ſurvient avec des inquiétudes & des agitations violentes; le malade eſt extrêmement mal, il urine ſouvent & peu à la fois, & il meurt au bout de quelques heures.

6. Les mêmes accidents, ſavoir, la fièvre, l'accablement, les inquiétudes, les envies de vomir, &c. ſe rencontrent dans les petites véroles confluentes, excepté qu'ils ſont beaucoup plus violents : cependant le malade ne ſue pas auſſi promptement que dans la petite vérole diſcrette. La diarrhée précède quelquefois l'éruption, & dure un jour ou deux après; ce qui eſt rare dans la petite vérole diſcrette. L'éruption ſe fait le troiſième jour, quelquefois plus tôt, rarement plus tard. Quelquefois auſſi elle eſt retardée par un fâcheux ſymptôme, comme par une violente douleur dans les lombes, qui reſſemble à un accès de néphrétique, par une douleur de côté, qui reſſemble à celle de la pleuréſie, par une douleur dans les membres, qui reſſemble à celle du rhumatiſme, ou enfin par une douleur d'eſtomac, qui eſt accompagnée de grands maux de cœur & de vomiſſements.

7. Les ſymptômes ne diminuent pas auſſitôt après l'éruption, comme dans la petite vérole diſcrette; mais ils

durent encore plusieurs jours ensuite avec la même violence. Les pustules ressemblent tantôt à celles de la rougeole, & tantôt à une éréspèle, quoiqu'il soit facile de les distinguer. Elles ne s'élèvent pas comme dans la petite vérole discrette, mais étant pressées les unes contre les autres sur le visage, elles le couvrent entièrement, comme seroit une pellicule rouge, & le tuméfient de meilleure heure que dans la petite vérole discrette; ensuite il paroît sur le visage comme une pellicule blanche qui n'est pas fort élevée au dessus de la surface de la peau.

8. Après le huitième jour la pellicule blanche devient de jour en jour plus rude, & prend une couleur brune: on ressent à la peau une douleur plus vive; & quand la maladie est violente, ce n'est qu'après le vingtième jour que la pellicule s'en va par de grandes lames. Plus les pustules approchent de la couleur brune, à mesure qu'elles mûrissent, plus elles sont d'un mauvais caractère, & plus lentement elles s'en vont; au contraire, plus elles sont jaunes, moins elles sont confluentes, & plus tôt elles disparoissent.

9. La pellicule blanche étant tombée, il ne reste aucune inégalité sur le visage; mais il paroît bientôt après des écailles farineuses d'une nature très-corrosive, & qui laissent sur la peau de grandes fosses, & souvent des cicatrices. Quelquefois l'épiderme du dos & des épaules s'en va. On ne doit juger du danger de la maladie que par le nombre & la qualité des pustules du visage. Celles des pieds & des mains sont plus grosses que les autres, & à mesure qu'on s'éloigne des extrémités, on les voit plus petites & plus serrées les uns contre les autres.

10. Les adultes ont ordinairement une salivation, & les enfants une diarrhée, quoique cette dernière n'accompagne pas si constamment les petites véroles confluentes. La salivation vient quelquefois dès que l'éruption commence, & d'autres fois deux ou trois jours après. La matière des crachats est d'abord claire & ténue; mais le onzième jour elle est épaisse, & ne sort qu'avec beaucoup de peine. Le malade est altéré, il a la voix rauque, il tombe dans une stupeur profonde, avec de grandes envies de vomir; il tousse en buvant, & sa boisson revient par le nez. La salivation cesse le plus souvent vers ce temps-là, & le gonflement du visage diminue peu à peu; mais il ne doit cesser entièrement qu'au bout d'un jour ou deux. Dès que la salivation disparoît, les mains doivent se tu-

PETITE VEROLE.

méfier conſidérablement, & demeurer aſſez long-temps dans cet état, ſans quoi le malade périt immanquablement.

11. La diarrhée ne ſurvient pas ſitôt aux enfants que la ſalivation aux adultes. Dans les deux ſortes de petites véroles la fièvre eſt conſidérable dès le commencement de la maladie juſqu'à l'éruption, enſuite elle diminue juſqu'au temps de la maturation des puſtules, après quoi elle ceſſe entièrement.

12. Le mauvais régime cauſe divers ſymptômes funeſtes, comme l'affoibliſſement & l'applatiſſement des puſtules, la pleuréſie, le coma, des taches de poupre dans les intervalles des puſtules, & à leur ſommet de petites taches noires dont le milieu eſt enfoncé, le piſſement de ſang & l'hémoptyſie dès le commencement de la maladie, la ſuppreſſion d'urine.

13. La ſéparation de la matière morbifique ſe fait les trois ou quatre premiers jours, & c'eſt alors que la fièvre eſt plus violente. L'éruption ſe fait enſuite par le moyen d'une infinité de petits abcès qui couvrent la ſuperficie du corps.

14. Le jour du plus grand danger dans les petites vérole confluentes les plus ordinaires, & où la matière morbifique eſt moins crue, c'eſt le onzième jour, en comptant dès le commencement de la maladie. Dans une éruption plus tardive, c'eſt le quatorzième; dans la plus lente, le dix-ſeptième: quelquefois néanmoins, mais plus rarement, le malade meurt le vingt-unième jour. Entre le onzième & le dix-ſeptième jour le malade ne manque jamais d'avoir tous les ſoirs un fâcheux redoublement dans lequel il eſt fort agité.

15. Quant à la cure, il faut tirer au malade neuf ou dix onces de ſang l'un des trois premiers jours depuis le commencement de la maladie, & le faire enſuite vomir avec une once ou une once & demie d'infuſion de ſafran des métaux.

16. Pendant ces premiers jours il faut délayer le ſang en buvant ſouvent de la petite bière houblonnée, dans laquelle on mêlera l'eſprit de vitriol, juſqu'à ce que les puſtules paroiſſent entièrement.

17. Quand elles ſeront toutes ſorties (ce qui arrive ordinairement le ſeizième jour de la maladie), on donnera le ſoir une once de ſyrop diacode; ce que l'on réitérera chaque ſoir juſqu'au dixième jour de la maladie.

18. Si la petite vérole eſt confluente, on augmentera au dixième jour la doſe du ſyrop diacode, dont on donnera une once le matin & une once & demie le ſoir, juſqu'à ce que le malade ſoit hors de danger.

PETITE VÉROLE.

19. Si le ſyrop diacode ne convient pas, on peut y ſubſtituer le laudanum liquide, par exemple, 18 gouttes pour une once de ſyrop, & vingt-cinq gouttes pour une once & demie. Que ſi le narcotique donné deux fois par jour ne peut calmer l'orgaſme, comme il arrive ſouvent ſur la fin des petites véroles fort confluentes, il faut alors le donner de huit en huit heures, ou plus ſouvent s'il eſt beſoin.

20. Mais ſi les petites véroles ſont diſcrettes, il ſuffira de donner le calmant ſeulement tous les ſoirs après l'entière éruption des puſtules, & même pour lors en moindre doſe.

21. Or, de quelque genre que ſoient les petites véroles, & en quelque temps que ce ſoit de la maladie, ſi la phrénéſie ſurvient, il faut tout mettre en œuvre pour réprimer le mouvement déréglé des humeurs; de manière que ſi la doſe précédente de narcotique ne produit pas l'effet qu'on en attend, il faut la réitérer juſqu'à ce que le mouvement des humeurs ſoit appaiſé, en mettant aſſez d'intervalle entre les doſes pour qu'on puiſſe s'appercevoir ſi la dernière doſe a produit ſon effet, avant que d'en donner une autre.

22. S'il ſurvient une ſuppreſſion totale d'urine, il faut que le malade ſorte du lit, & faſſe quelques tours dans ſa chambre.

23. Si la ſalive dans un corps échauffé eſt tellement viſqueuſe que le malade ne puiſſe la rejetter, il faut, avec une petite ſeringue, faire ſouvent dans ſon goſier une injection qui ſoit compoſée de petite bière, ou d'eau d'orge, avec le miel roſat; ou bien l'on ſe ſervira du gargariſme ſuivant.

Prenez *écorce d'orme, ſix dragmes; racine de réglisse, demi-once : raiſins ſecs ſans pepins, une vingtaine; roſes rouges, deux pincées. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau, qui ſera réduite à une livre & demie. Paſſez la liqueur, & diſſolvez-y oxymel ſimple & miel roſat, de chacun deux onces.*

24. S'il eſt beſoin de véſicatoire, on en appliquera un aſſez

Petite Vérole.

grand & assez fort sur la nuque, le soir qui précède une grande crise, & aussitôt après que le malade aura pris le narcotique. On peut aussi appliquer de l'ail à la plante des pieds depuis le huitième jour de la maladie jusqu'à la fin, & le renouveller chaque jour.

25. Si un enfant n'ayant plus à craindre les symptômes qui accompagnent la sortie des dents, est attaqué tout à coup de spasmes, il faut considérer que ces spasmes sont peut-être un effort de la nature, qui pousse au dehors la petite vérole, ou la rougeole, ou la fièvre rouge. Ainsi, on appliquera sur la nuque un vésicatoire; le malade se mettra incessamment au lit, & on lui donnera un cordial où l'on mêlera un peu de narcotique; par exemple, pour un enfant de trois ans, cinq gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau épidémique.

26. Lorsque l'onzième jour, ou quelques jours après, la fièvre secondaire accompagnée d'agitations, d'inquiétudes & d'autres pareils symptômes, devient si violente, que les narcotiques réitérés ne peuvent la calmer, & que le malade est en grand danger, il faut faire incessamment une assez copieuse saignée, c'est-à-dire, à la quantité de douze onces ou environ; & même la réitérer une ou deux fois les jours suivants, si les accidents le demandent, & non autrement.

27. On pourra aussi donner une douce purgation le treizième jour, & non plus tôt, ou quelqu'un des jours suivants, pourvu que la saignée ait été faite. Ce purgatif sera composé d'une once d'électuaire lénitif, dissous dans quatre onces d'eau de chicorée ou d'eau alexitère de lait.

28. Mais ni la saignée ni la purgation n'empêchent pas de mettre en usage les calmants, qu'il faudra donner, sans avoir égard à quoi que ce soit, en forte dose, & les réitérer, s'il est nécessaire : car, dans cette maladie, on ne peut se dispenser d'avoir recours à ces remèdes.

29. Quand les pustules seront entièrement sèches, on enduira la peau du visage d'un liniment fait avec parties égales d'huile d'amandes douces & de pommade pendant deux jours, & non au-delà.

30. Le vingt-unième jour, depuis le commencement de la maladie, il faut tirer du sang au bras, & le jour suivant donner un purgatif que l'on réitérera jusqu'à trois fois, laissant entre chaque purgation un jour d'intervalle.

31. Pour ce qui est du régime, le malade doit s'abstenir de garder le lit jusqu'au sixième jour, & s'y tenir en-

suite jusqu'au dix-septième, sans être autrement couvert que lorsqu'il étoit en santé. Il usera de décoctions d'orge & d'avoine, & de pommes cuites pour sa nourriture, & de petite bière pour sa boisson; & après l'onzième jour, on pourra lui donner quatre ou cinq cuillerées de vin d'Espagne, deux fois par jour.

32. Si l'enflure des jambes ne cède pas aux évacuations prescrites, il faudra y employer une fomentation faite avec les feuilles de mauve, de bouillon-blanc & de sureau, les fleurs de camomille & de mélilot bouillies dans le lait, ce qui la dissipera aisément.

33. Si le malade est attaqué d'un crachement de sang les premiers jours de la maladie, ou qu'il rende une urine sanglante, il faut en ce cas lui donner la poudre & la teinture qui sont prescrites ci-après dans l'article de l'hémoptysie, & cela de six en six heures, jusqu'à ce que ces symptômes aient entièrement cessé, & y joindre aussi les narcotiques en grande dose.

DE LA DANSE DE S. GUI.

1. VOYEZ la description de cette maladie à la pag. 525.

2. Quant à la cure, on commencera par tirer huit onces de sang au bras, plus ou moins selon l'âge & les forces du malade.

Le jour suivant, on lui donnera la moitié ou un peu plus, à proportion de son âge, d'une potion purgative ordinaire, & le soir la potion suivante:

Prenez *eau de cerises noires, trois onces; eau épileptique de Langius, une once; thériaque, un scrupule; laudanum liquide, huit gouttes: mêlez tout cela ensemble.*

On lui donnera de deux jours l'un, jusqu'à trois fois, une potion purgative, & le soir une potion calmante.

3. Ensuite on réitérera la saignée & la potion purgative comme ci-dessus, jusqu'à trois ou quatre fois, laissant néanmoins un intervalle entre les évacuations, pour ménager les forces du malade.

4. Les jours qu'il ne sera pas purgé, on lui donnera les remèdes suivants:

Prenez *des conserves d'absynthe & d'écorce d'orange,*

DANSE DE S. GUI.

de chacune une once; conserve de fleurs de romarin, demi-once; thériaque vieille & noix muscade confite, de chacune trois gros; gingembre confit, un gros; syrop de suc de citron, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra la grosseur d'une noix muscade, le matin & à cinq heures après midi; & il boira par dessus cinq cuillerées du vin médicamenteux que voici :

Prenez *racines de pivoine, d'aunée, d'impératoire & d'angélique, de chacune une once; feuilles de rue, de sauge, de bétoine, de germandrée, de marrube blanc & sommités de petite centaurée, de chacune une poignée; baies de genièvre, six dragmes; & l'écorce de deux oranges : coupez tous ces ingrédients, & les mettez infuser à froid dans six livres de vin de Canarie, que l'on ne coulera qu'à mesure que l'on en fera usage.*

Prenez *eau de rue, quatre onces; eau épileptique de Langius & eau de bryone composée, de chacune une once; syrop de pivoine, six gros : mêlez tout cela pour un julep. Le malade en prendra tous les soirs quatre cuillerées en se mettant au lit, y joignant huit gouttes d'esprit de corne de cerf.*

5. On lui appliquera à la plante des pieds l'emplâtre de gomme caragne.

6. De peur de rechûte, on lui fera une saignée, & on le purgera pendant quelques jours dans la même saison de l'année suivante, ou un peu auparavant.

7. Il me paroît vraisemblable que cette méthode peut convenir à la cure de l'épilepsie des adultes; ce que je n'ai pourtant pas encore éprouvé; mais, comme la danse de S. Gui a coutume d'attaquer plutôt les enfants, il faudroit dans la cure de l'épilepsie des adultes tirer du sang en plus grande quantité, & augmenter la dose des purgatifs.

DE L'APOPLEXIE.

1. C'EST un très-profond ſommeil, & une privation entière de ſentiment & de mouvement, à l'exception de la reſpiration que les malades ont difficile, & avec ronflement.

2. Il faut au plus tôt tirer douze onces de ſang du bras, & enſuite huit onces des veines jugulaires: après cela, donner auſſi-tôt un vomitif compoſé d'une once & demie, ou de deux onces d'infuſion de ſafran des métaux.

On appliquera ſur la nuque un grand véſicatoire.

Pendant ce temps-là, le malade doit être droit ſur ſon ſéant dans ſon lit, & peu chargé de couvertures.

Il faut lui faire flairer de l'eſprit volatil de ſel ammoniac le plus rectifié.

3. L'opération du vomiſſement étant finie, on lui donnera trois ou quatre cuillerées du julep ſuivant:

Prenez *eau de rue, quatre onces; eau de bryone compoſée, & eau épileptique de Langius, de chacune une once; eſprit de corne de cerf, vingt gouttes; ſucre candi, ce qu'il en faut pour un julep.*

On bien on lui fera prendre deux ou trois fois pendant l'accès, de demi-heure en demi-heure, ou d'heure en heure une cuillerée d'eſprit de lavande tout pur.

4. Il faut avoir ſoin de ne pas donner en cette occaſion des cordiaux trop chauds, & trop fréquemment, comme on a coutume de faire: car, de quelque vertu ſpécifique qu'ils ſemblent être doués, ils ſont plus nuiſibles qu'utiles, parce qu'ils agiſſent en fondant les humeurs, & par conſéquent ils augmentent le mal. Le fardeau des couvertures trop peſantes produit le même effet.

5. L'accès étant fini, il faut, pour prévenir la rechûte, donner les remèdes ſuivants.

Prenez *pilules cochées majeures, deux ſcrupules. Le malade les prendra ſix fois, de trois en trois jours, à quatre heures du matin, & il dormira par deſſus.*

Prenez *des conſerves de fleurs de ſauge & de romarin, de chacune une once; conſerve d'écorce d'orange, ſix gros; noix muſcade confite, & gingembre confit, de cha-*

APOPLEXIE. *cun demi-once ; thériaque vieille, deux gros ; poudre de diambra & de diamoschi, de chacune un gros ; syrop de citrons confits, ce qu'il en faut pour former un opiat, dont le malade avalera la grosseur d'une châtaigne matin & soir, & il boira par dessus deux cuillerées d'eau épileptique de Langius.*

Prenez *ambre gris, demi-gros ; huiles distillées de graine d'anis, de canelle & de noix muscade, de chacune deux gouttes ; huile de gérofle, une goutte ; sucre dissous dans l'eau de fleurs d'orange, quatre onces : formez de cela des tablettes. Le malade en prendra une à sa volonté.*

6. Il doit s'abstenir de toute boisson forte, & vivre de décoctions d'orge & d'avoine, & de bouillons de poulet ; & quelquefois, sur-tout pendant qu'il se purgera, manger du poulet, de l'agneau, & d'autres choses semblables qui sont d'un bon suc, & de facile digestion.

DE L'OPHTHALMIE

ou INFLAMMATION DES YEUX.

1. On connoît assez cette maladie par la rougeur & l'inflammation des yeux du malade.

Il faut d'abord tirer dix onces de sang au bras, & donner le lendemain une potion purgative ordinaire, qu'il faut encore réitérer deux fois, laissant deux jours d'intervalle. Le soir de chaque purgation le malade prendra une potion calmante faite avec une once de syrop diacode.

2. Les jours exempts de purgation, il prendra trois ou quatre fois dans la journée quatre onces d'une émulsion faite avec les grandes semences froides, & la semence de pavot blanc.

Prenez *eaux de plantain, de roses rouges & de frai de grenouilles, de chacune une once ; tuthie préparée, une dragme : mêlez tout cela pour un collyre, dont on fera tomber quelques gouttes dans l'œil deux fois le jour : ce qu'il ne faut faire qu'après la première purgation.*

3. Si la maladie ne cède pas à ces premiers remèdes, on réitérera la saignée une ou deux fois, sur-tout si le sang

OPHTHALMIE.

eſt ſemblable à celui des pleurétiques, & la purgation ſera auſſi réitérée à proportion.

4. Le malade s'abſtiendra de vin & de toute liqueur forte; il évitera les aliments indigeſtes & de haut goût; & les jours exempts de purgation, il boira du lait coupé, après l'avoir fait bouillir.

5. Il eſt à remarquer que l'ophthalmie ne cede pas toujours aux ſaignées & aux purgations réitérées. En ce cas-là une potion calmante faite avec une once de ſyrop diacode, & donnée tous les ſoirs, achève la cure, ſans qu'il ſoit beſoin d'autres ſecours.

DE LA CHUTE DE MATRICE.

1. *Prenez écorce de chêne, deux onces. Faites-les bouillir dans quatre livres d'eau, que vous réduirez à deux. Ajoutez-y ſur la fin, écorce de grenade concaſſée, une once; roſes rouges & fleurs de grenade, de chacune deux poignées; vin rouge, demi-livre. Coulez la liqueur, & trempez-y une flanelle que vous appliquerez ſur la partie malade. Cette application ſe fera le matin, deux heures avant que la malade ſorte du lit, & le ſoir quand elle ſera couchée; & cela juſqu'à ce que la maladie ſoit guérie.*

DE LA NÉPHRÉTIQUE.

1. Ce mal ſe manifeſte par une douleur fixe à la région des lombes, par une urine ſanglante, par des ſables ou des pierres que l'on rend: il y a un engourdiſſement à la cuiſſe du côté du rein malade; le teſticule du même côté ſe retire; les nauſées & les vomiſſements ſe joignent aux autres ſymptômes. La douleur de colique reſſemble à celle de la néphrétique, quoiqu'il y ait des ſymptômes entièrement différents, qui ſont énoncés dans l'article de la colique bilieuſe.

2. Si le malade eſt d'un tempérament ſanguin, il faut lui tirer dix onces de ſang au bras du côté qui répond au

NÉPHRÉTIQUE.

rein malade ; ensuite on fera bouillir deux onces de racine de guimauve dans huit livres de petit-lait que le malade boira incessamment ; puis on lui donnera le lavement qui suit.

Prenez *racines de guimauve & de lis, de chacune une once ; feuilles de mauve, de pariétaire & de branc-ursine, de chacune une poignée, & autant de fleurs de camomille ; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once. Faites bouillir tout cela dans suffisante quantite d'eau que vous réduirez à une livre & demie.*

3. Après le vomissement & le lavement rendu, on ordonnera une assez forte dose de laudanum liquide, par exemple jusqu'à vingt-cinq gouttes, ou bien quinze ou seize grains de pilules de Mathieu.

4. La saignée ne convient pas aux gens âgés & à ceux qui sont affoiblis par la longueur de la maladie, non plus qu'aux vieilles femmes qui sont sujettes aux vapeurs, sur-tout si au commencement de l'accès elles rendent des urines noires & sablonneuses. Pour tout le reste, il faut suivre la route que nous venons d'indiquer.

5. Pour guérir le pissement de sang qui est produit par le calcul des reins, le malade prendra une fois chaque semaine deux onces & demie de manne dissoutes dans deux livres de petit-lait.

6. Il est quelquefois avantageux de boire abondamment de la petite bière.

7. Quand le calcul des reins est considérable, on sent une douleur obtuse & assez supportable, sans qu'il y ait d'accès néphrétique.

8. Le malade ne doit point prendre les eaux ferrugineuses sans s'assurer auparavant que le calcul est assez petit pour descendre par les uretères. Voici à quoi on le connoîtra sûrement. Si le malade a déjà souffert auparavant quelque attaque de néphrétique, savoir, une violente douleur à l'un des reins, laquelle s'étend le long de l'uretère, avec un vomissement considérable ; c'est une marque certaine que le rein ne contient pas une grosse pierre, mais un amas de petites ; une desquelles entrant de temps en temps dans l'uretère produit l'accès néphrétique, qui ne cesse guère que cette petite pierre ne soit tombée dans la vessie.

Dans ce cas-là, il n'est pas de meilleur remède que la

boiſſon des eaux ferrées. Mais ſi le malade n'a jamais eu d'accès de néphrétique, c'eſt une preuve que le calcul eſt trop gros pour qu'il puiſſe ſortir du rein ; & alors il faut éviter les eaux ferrées.

NÉPHRÉTIQUE.

DE LA DYSSENTERIE

DE LA DIARRHÉE & DU TÉNESME.

1. La dyſſenterie commence par des friſſons qui ſont ſuivis d'une chaleur par tout le corps ; enſuite viennent des tranchées du ventre, & bientôt après des déjections fréquentes & glaireuſes mêlées quelquefois de ſtercoreuſes ; & ces déjections ne ſe font qu'avec de violentes douleurs, de manière qu'il ſemble que tous les viſcères ſont prêts de s'échapper hors du ventre toutes les fois que le malade ſe préſente au ſiège. On apperçoit quelquefois dans les matières de petites lignes de ſang ; & d'autres fois on n'y en remarque pas la moindre pendant toute la maladie.

2. Dans le progrès du mal on rend quelquefois le ſang tout pur, & les inteſtins tombent dans une gangrène incurable. Lorſque le malade eſt dans la fleur de ſon âge, ou qu'il a été trop échauffé par des cordiaux, il lui ſurvient une fièvre violente, ſa langue eſt blanchâtre & couverte d'une mucoſité épaiſſe ; quelquefois elle eſt noire & sèche ; les forces s'abattent, les eſprits ſe diſſipent, l'intérieur de la bouche & le goſier ſe trouvent couverts d'aphthes, ſur-tout lorſque l'humeur peccante a été mal à propos fixée par des aſtringents, au lieu d'avoir été évacuée par les purgatifs. Il arrive quelquefois, ſans qu'il y ait de fièvre, que le mal commence par les tranchées, qui ſont ſuivies des autres accidents.

3. Dans la diarrhée les malades rendent leurs matières ſans qu'elles ſoient mêlées de ſang, & ſans qu'il y ait aucune marque d'ulcération aux inteſtins.

4. Dans le téneſme il y a de continuelles envies d'aller à la ſelle, quoique le malade ne rende que quelques mucoſités ſanglantes ou purulentes, en très-petite quantité.

5. Il faut commencer par tirer promptement du ſang

DYSSENTERIE, DIARRHEE ET TÉNESME.

au bras, & donner le même ſoir une potion calmante, & le lendemain une potion purgative ordinaire, que l'on réitérera deux fois, laiſſant un jour d'intervalle, & réitérant de même les potions calmantes dès que les purgations ont produit leur effet; & les jours qu'on ne purge pas, il faut donner le calmant matin & ſoir.

6. Après avoir fait au malade une ſaignée, & l'avoir purgé une fois, on lui fera uſer du cordial qui ſuit, durant tout le cours de la maladie.

Prenez *eaux de ceriſes noires & de fraiſes, de chacune trois onces; eau épidémique, eau de ſcordium compoſée, & eau de canelle orgée, de chacune une once; perles préparées, un gros & demi; ſucre candi, ce qu'il en faut; eau roſe, demi-once; afin de donner un goût agréable. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ſes foibleſſes, ou bien à volonté.*

7. La boiſſon doit être du lait bouilli avec trois fois autant d'eau, ou bien la décoction blanche qui ſuit.

Prenez *corne de cerf calcinée, & mie de pain blanc, de chacune deux onces. Faites-les bouillir dans trois livres d'eau de fontaine que vous réduirez à deux. Puis ajoutez-y ce qu'il faut de ſucre pour donner à la liqueur un goût agréable. Ou ſi la foibleſſe du malade le demande, faites bouillir deux livres d'eau avec demi-livre de vin de Canarie. On prendra cette boiſſon froide.*

8. Quand le malade aura été purgé trois fois, tout le traitement conſiſte à uſer deux ou trois fois dans la journée du laudanum liquide, & à donner de temps en temps un lavement d'une demi-livre de lait de vache avec un gros & demi de thériaque; remède qui eſt excellent dans les cours de ventre.

9. Lorſque le flux de ventre n'eſt qu'une ſimple diarrhée, donnez au malade tous les matins le bol ſuivant, ſans ſaignée ni purgation.

Prenez *rhubarbe en poudre, demi-gros; plus ou moins ſelon les forces du malade; & avec ſuffiſante quantité de diaſcordium, faites un bol où vous ajouterez deux gouttes d'eſſence de canelle.*

10. Les ſoirs des mêmes jours on donnera un calmant compoſé d'une once d'eau de canelle orgée, & de quatorze gouttes de laudanum liquide.

DYSSENTERIE, DIARRHÉE ET TÉNESME.

11. Lorſque de ſimples tranchées ſans déjections tourmentent le malade, on les guérit en faiſant boire beaucoup de petit-lait froid, & en le donnant tiède en lavement, comme dans le choléra morbus on donne l'eau de poulet, ou le lait coupé avec la bière.

12. Si cette maladie dure plus long-temps, enſorte que toute ſa violence ſe faſſe ſentir à l'inteſtin rectum, avec une continuelle envie d'aller à la ſelle, il faut mettre le malade à un régime fortifiant, & lui donner quelque liqueur cordiale propre à rétablir les forces; & à meſure qu'elles ſe rétabliront, le téneſme ſe guérira de lui-même.

13. Quand la dyſſenterie eſt mal guérie, le malade eſt quelquefois travaillé de douleurs pendant des années entières: en ce cas-là la ſaignée réitérée opère la guériſon.

14. Il faut obſerver que dans les conſtitutions de l'air qui ne ſont pas trop favorables à la dyſſenterie, cette maladie, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir aux évacuations, ſe guérit par le ſeul laudanum, qu'il faut réitérer matin & ſoir, juſqu'à ce que tous les ſymptômes ſoient appaiſés, & même trois fois, s'il eſt néceſſaire, dans l'eſpace d'un jour ou d'une nuit.

DE LA COLIQUE BILIEUSE.

1. C'EST une très-cruelle douleur des inteſtins qui ſerre le ventre comme avec une bande, ou qui, étant fixée dans un point, ſemble percer le ventre: elle ſe rallentit de temps en temps, & revient enſuite de plus belle.

2. Dans le commencement elle n'eſt pas ſi fixe dans un point; le vomiſſement n'eſt pas ſi fréquent, & le ventre n'eſt pas ſi obſtinément rebelle aux purgatifs: mais plus elle augmente, plus elle ſe fixe, le vomiſſement devient plus fréquent, le ventre plus reſſeré, & la colique dégénère enfin en paſſion iliaque.

3. On la diſtingue auſſi de la néphrétique. 1°. La douleur néphrétique eſt fixée dans le rein, & elle s'étend du rein au teſticule ſelon la longueur de l'uretère; au lieu que la douleur de colique eſt vague, & entoure le ventre

COLIQUE BILIEUSE.

comme une ceinture. 2°. La colique augmente après le repas, & la néphrétique diminue plutôt. 3°. Dans la colique on eſt plus ſoulagé par les déjections & le vomiſſement que dans la néphrétique. 4°. Dans la néphrétique l'urine eſt d'abord claire & ténue; enſuite elle dépoſe quelque ſédiment, & enfin il ſort du ſable & du gravier: mais dans la colique les urines ſont fort groſſières, dès le commencement.

4. Il faut ſaigner copieuſement le malade au bras, & trois ou quatre heures après donner une potion anodyne: le jour ſuivant un doux purgatif; puis laiſſant un jour d'intervalle, on réitérera le purgatif juſqu'à trois fois.

5. Mais ſi la colique a été cauſée par l'uſage excèſſif des fruits d'été, ou d'autres aliments ſemblables, il faut d'abord nettoyer l'eſtomac en faiſant boire abondamment du lait coupé avec la petite bière; après quoi on donnera la potion anodyne. Le lendemain on ſaignera le malade, & on continuera à le traiter ſuivant la méthode preſcrite.

6. Quand cette colique, mal traitée, a beaucoup fatigué un malade, & l'a, pour ainſi dire, épuiſé, un grand uſage de l'eau épidémique, ou de quelque autre confortatif que ce ſoit, qui a toujours été plus agréable au goût du malade, même pendant ſa ſanté, le ſoulage alors contre toute eſpérance.

DU CHOLERA MORBUS.

1. CETTE maladie qui arrive ordinairement dans le cours du mois d'août, ne paſſe guère les premières ſemaines du mois de ſeptembre; mais quand elle eſt cauſée par la crapule & la gourmandiſe, elle arrive dans tous les temps: & quoique ces deux ſortes de maladies ſe guériſſent l'une & l'autre de la même manière, celle-ci eſt pourtant d'une eſpèce différente.

2. Le mal ſe manifeſte par des vomiſſements énormes, & par des déjections d'humeurs corrompues, que l'on rend avec beaucoup de peine & de difficulté, par des douleurs du ventre & des inteſtins qui ſont très-violentes, & accompagnées de gonflement & de tenſion, par la cardialgie, la ſoif, le pouls vîte & fréquent, petit & inégal, par

des ardeurs, des angoiſſes, des nauſées très-incommodes, des ſueurs, des contractions des bras & des jambes, des défaillances, par la froideur aux extrémités, & par d'autres ſymptômes qui ſont aſſez ſouvent périr le malade en vingt-quatre heures.

CHOLERA MORBUS.

3. Il faut faire bouillir un jeune poulet dans une grande quantité d'eau, enſorte que la décoction n'ait preſque aucun goût de la chair de l'animal. Le malade boira coup ſur coup pluſieurs grands verres de cette décoction tiède, ou à ſon défaut, de petit-lait, & on lui donnera en même temps pluſieurs lavements de la même décoction. On peut ajouter à chaque verre de boiſſon & à chacun des lavements une once des ſyrops de laitue, de pourpier, de nénufar, ou violat.

4. Après tout ce lavage, qui demande trois ou quatre heures, un narcotique termine le traitement.

5. Si le Médecin ne vient qu'après que les vomiſſements & les déjections ont réduit le malade aux abois, & que les extrémités ſoient déja froides, il faut alors avoir recours au laudanum liquide, qui ſera donné en plus forte doſe, par exemple, vingt-cinq gouttes dans une once d'eau de canelle forte ; & quand les ſymptômes ſeront appaiſés, il ne faudra pas laiſſer de réitérer tous les jours ce remède ſoir & matin, mais en moindre doſe, juſqu'à ce que le malade ſoit rétabli.

6. Il y a une ſorte de choléra morbus qui attaque ſouvent les enfants, & qui en enlève pluſieurs. Ce mal leur arrive dans le temps que les dents pouſſent, ou parce qu'on les a trop gorgés d'aliments.

7. Leur âge tendre ne permet pas de leur laver l'eſtomac avec cette ample boiſſon de liqueur qui eſt néceſſaire aux adultes, & moins encore de mettre leurs humeurs dans un grand mouvement par des purgatifs réitérés ; de manière qu'il faut les traiter par le ſeul uſage du laudanum liquide. Ainſi, on leur en donnera deux, trois ou quatre gouttes, ou plus encore ſuivant leur âge, dans une cuillerée de petite bière, ou de quelqu'autre liqueur appropriée ; & on réitérera ce remède ſelon qu'il ſera néceſſaire.

DE LA COLIQUE DE POITOU.

1. C'EST une eſpèce de colique qui dégénère ordinairement en paralyſie, & par laquelle le mouvement des mains & des pieds ſe trouve entièrement dépravé. Elle eſt très-commune dans les îles Caraïbes, où elle attaque un grand nombre de gens.

2. Cette cruelle douleur ſe guérit par le baume du Pérou donné fréquemment & en grande doſe. On en donnera deux ou trois fois par jour vingt, trente, ou quarante gouttes mêlées avec une cuillerée de ſucre fin pulvériſé. Les douleurs cèdent à ce remède, mais la paralyſie n'eſt pas guérie.

DE LA PASSION ILIAQUE.

1. LE mouvement périſtaltique des inteſtins ſe trouve renverſé dans cette maladie. Les purgatifs & les lavements même deviennent émétiques, & les excréments ſont rejetés par la bouche.

2. On commencera par tirer neuf ou dix onces de ſang au bras, & quelques heures après on donnera la poudre ſuivante.

Prenez *racine de ſcammonée, ou à ſon défaut réſine de jalap, douze grains; calomelas de Turquet, un ſcrupule. Mêlez-les pour une poudre, que le malade prendra dans une cuilleree de lait de vache, & il boira par deſſus une ou deux cuillerées du même lait.*

3. Ou bien, ſi l'on aime mieux les pilules,

Prenez *pilules de duobus, un demi-gros; calomelas, un ſcrupule; baume du Pérou, ce qu'il en faut pour former quatre pilules, qui ſeront avalées dans une cuillerée de ſyrop violat.*

4. Si le malade vomit ce remède, on lui donnera aussitôt vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une demi-once d'eau de canelle forte. Les envies de vomir & les tranchées du ventre ayant cessé par ce moyen, on réitérera le purgatif dont nous venons de parler. Mais si après que l'opération du narcotique sera finie, les envies de vomir & les douleurs recommencent, sans que le purgatif produise son effet, on reviendra de nouveau à l'usage du calmant, que l'on réitérera de quatre en quatre, ou de six en six heures, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de douleur dans les intestins, & alors le purgatif agira par les selles. PASSION ILIAQUE.

5. Après l'opération du purgatif, le malade prendra vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle forte, & il réitérera cette potion deux ou trois fois, & plus encore s'il est besoin dans la journée, jusqu'à ce que le vomissement & la douleur aient entièrement cessé; & alors même, pour confirmer la guérison, il faudra continuer durant quelques soirs le narcotique, mais à moindre dose.

DU FLUX EXCESSIF DES MENSTRUES.

1. L'EXCÈS de ce flux paroît par la peine qu'ont celles qui le souffrent à le supporter, par le dégoût & la foiblesse qu'il leur cause, la cachexie où il les jette, l'enflure des jambes, & la mauvaise couleur du visage.

2. On tirera d'abord huit onces de sang au bras; on donnera le lendemain une potion purgative ordinaire, & on la réitérera deux autres fois, laissant un jour d'intervalle. Le soir de la purgation on donnera une potion calmante composée de syrop diacode.

3. Les jours exempts de la purgation, le malade usera des remèdes suivants.

Prenez *conserve de roses sèches, deux onces; trochisques de terre de Lemnos, un gros & demi; écorce de grenades, corail rouge préparé & bol d'Arménie, de chacun deux scrupules; pierre hématite & sang-dragon, de chacun un scrupule; & avec suffisante quantité de syrop de coins, réduisez tout cela en consistance d'électuaire. La malade en prendra la grosseur d'une noix*

muſcade le matin, & à cinq heures après midi, & elle boira par deſſus ſix cuillerées du julep ſuivant.

Prenez *eau de bourgeons de chêne & eau de plantain, de chacune trois onces; eau de canelle orgée & ſyrop de roſes sèches, de chacun une once; eſprit de vitriol, ce qu'il en faut pour une agréable acidité.*

Prenez *feuilles de plantain & d'orties, de chacune également & ce qu'il en faut : pilez-les enſemble, & en exprimez le ſuc que vous clarifierez enſuite. La malade en prendra ſouvent quatre ou cinq cuillerées.*

4. Après la première purgation, il faut appliquer ſur la région des lombes l'emplâtre qui ſuit.

Prenez *emplâtre de minium & emplâtre pour les hernies, de chacun parties égales. Malaxez-les enſemble, étendez-les ſur de la peau, & les appliquez.*

DE LA COLIQUE HYSTÉRIQUE.

1. C'EST une eſpèce, ou plutôt un ſymptôme conſidérable de l'affection hyſtérique, & un des plus fréquents de cette maladie, auquel ſe joint une douleur très-violente vers la foſſette du cœur, & l'excrétion d'une humeur verdâtre par le vomiſſement.

2. De peur qu'un amas de mauvaiſes humeurs n'empêche l'effet du remède calmant, il faut que la malade boive promptement beaucoup de petit-lait, & qu'elle le rejette par le vomiſſement; après quoi on lui donnera vingt-cinq gouttes de laudanum liquide, dans une once d'eau de canelle forte, ou d'eau épidémique, ou de quelque autre véhicule.

3. Dans l'uſage du narcotique, il faut obſerver de le réitérer juſqu'à ce que tous les ſymptômes ſoient calmés, mettant néanmoins un intervalle raiſonnable entre les doſes, afin de pouvoir juger de l'effet qu'a produit la première avant que d'en donner une ſeconde.

4. Si la malade eſt d'un tempérament ſanguin, ou ſi elle eſt fort vigoureuſe, & qu'elle n'ait pas été ſouvent attaquée de la colique hyſtérique, en ce cas-là il faut lui

tirer

tirer du ſang au bras, avant que de lui donner le vomitif qui a été preſcrit.

COLIQUE HYSTERIQ.

5. Le clou hyſtérique ſe guérit par la même méthode; mais ſi la colique hyſtérique dure long-temps, & attaque la malade par accès, elle doit dans l'intervalle des accès, ou hors des accès, uſer des remèdes qui ſuivent.

Prenez *zédoaire réduite en poudre ſubtile, un gros; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'écorce de citron confite, formez un bol, qui ſera pris matin & ſoir pendant trente jours. La malade boira par deſſus l'infuſion ſuivante.*

Prenez *zédoaire coupée menu, une demi-once; vin de Canarie, quatre onces. Faites infuſer à froid pendant douze heures, coulez la liqueur & la gardez pour l'uſage.*

6. Ou bien on uſera du baume du Pérou, comme pour la colique de Poitou.

7. Ce que l'on propoſe ici pour la colique hyſtérique, peut auſſi convenir pour la colique hypocondriaque; & il faut ſoigneuſement obſerver que la nature de ces deux maladies ſemble demander que l'on tente pour les guérir diverſes ſortes de remèdes, juſqu'à ce qu'on trouve celui qui eſt véritablement propre à les détruire. Le mars eſt un des plus utiles.

8. La colique hyſtérique ſe convertit très-ſouvent en ictère, tant dans les hommes hypocondriaques que dans les femmes hyſtériques. Cet ictère ſe guérit de lui-même: mais lorſqu'il dure trop long-temps il faut donner l'apozème qui ſuit.

Prenez *racines de garance & de curcuma, de chacune une once; grande chélidoine, & ſommités de petite centaurée, de chacune une poignée. Faites bouillir tout cela dans partie égale de vin du Rhin & d'eau de fontaine, que vous réduirez à deux livres: coulez la liqueur, & y diſſolvez deux onces de ſyrop des cinq racines, pour un apozème que le malade prendra chaudement, à la quantité d'une demi-livre matin & ſoir, juſqu'à ſa guériſon.*

DE LA JAUNISSE

Qui n'a point été précédée de la Colique.

1. La couleur jaune par tout le corps, & particuliérement au blanc des yeux, est le premier signe de la jaunisse, ce qui fait que les malades voient tous les objets teints de cette couleur. La démangeaison par tout le corps, la pesanteur, la lassitude, l'amertume de la langue, quelquefois le vomissement bilieux, le hoquet, les déjections blanchâtres, l'urine safranée, qui teint de la même couleur les linges qu'on y trempe, sont encore des signes de la maladie.

2. Il faut d'abord donner au malade une potion purgative ordinaire, ensuite lui faire user des remèdes suivants, & pendant ce temps-là il faut réitérer la purgation de quatre en quatre jours.

Prenez *conserves d'absynthe romaine, & d'écorce d'orange, de chacune une once; angélique confite, noix muscade confite, poudre d'arum composée, & mars préparé avec le vinaigre, de chacune demi-once; extrait de gentiane, & crême de tartre, de chacun deux gros; safran en poudre, demi-gros; & avec ce qu'il faut de syrop des cinq racines, formez un électuaire dont on donnera le matin & l'après midi la grosseur d'une noix muscade (ou bien, au lieu de cet électuaire, les pilules chalybées); & par dessus la prise du matin le malade boira quatre livres d'eau minérale; & par dessus la prise de l'après midi, une demi-livre de l'apozème qui a été décrit dans l'article de la colique hystérique.*

3. Mais si le malade est menacé d'hydropisie, il boira matin & soir l'apozème par dessus la prise de l'électuaire.

4. Si la maladie résiste à ces remèdes long-temps pratiqués, il faut aller prendre les eaux ferrées sur le lieu même.

POUR PRÉVENIR L'AVORTEMENT.

1. Il faut prescrire les mêmes remèdes que pour prévenir le flux excessif des menstrues, en omettant seulement la purgation & les sucs de plantes.

DU FLUX IMMODÉRÉ DES VIDANGES.

1. Le flux naturel des vidanges consiste en trois choses. D'abord il coule un sang pur & abondant pendant trois jours; ensuite un sang aqueux semblable à de la lavure de chair, & qui continue ainsi environ quatre jours : il sort après cela une matière visqueuse & mucilagineuse, point ou peu mêlée de sang, ce qui dure pendant six ou sept jours, & même plus long-temps.

2. Le flux immodéré des vidanges se fait connoître par l'affoiblissement de la malade, par les défaillances, par la sortie d'un sang grumelé, par un dégoût pour toute sorte de nourriture, une douleur dans les hypocondres, une tension du ventre, un pouls débile & fréquent, un obscurcissement de la vue, un tintement des oreilles, & par des convulsions.

3. Le régime doit être incrassant, & on y joindra la boisson suivante

Prenez *eau de plantain, & vin rouge, de chaque une livre. Faites les bouillir jusqu'à diminution du tiers, & les édulcorez avec suffisante quantité de sucre fin : laissez refroidir cette boisson, dont vous donnerez une demi-livre deux ou trois fois par jour.*

Pendant ce temps-là on fera prendre à la malade quelque julep hystérique doux, & on lui fera flairer le nouet suivant.

Prenez *galbanum & assa-fétida, de chacun deux dragmes; castoreum & sel volatil de succin, de chacun demi-dragme. Mêlez tout cela, & l'enfermez dans un nouet.*

Ou bien, prenez *esprit volatil de sel ammoniac, deux dragmes, que la malade portera souvent à son nez.*

DE LA SUPPRESSION DES VIDANGES.

1. DANS cet état le ventre ſe gonfle, une douleur gravative ſe fait ſentir au ventre, aux lombes, & aux aînes; le viſage devient rouge, la reſpiration eſt difficile, les yeux ſe troublent, il ſurvient des friſſons & une fièvre aiguë, des défaillances, des ſueurs froides; on ſent une peſanteur & une ardeur à la matrice; il y a paralyſie aux parties inférieures, & quelquefois même il ſurvient une épilepſie.

2. La malade ſe doit mettre d'abord au lit; il faut lui appliquer au plus tôt un emplâtre hyſtérique ſur l'ombilic, & lui donner de l'électuaire ſuivant.

Prenez *conſerves d'abſynthe romaine & de rue, de chacune une once; trochiſques de myrrhe, deux gros; caſtoreum, ſafran, eſprit volatil de ſel ammoniac, & aſſa-fétida, de chacun demi-gros; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop des cinq racines, faites un électuaire, dont la malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade, de quatre en quatre heures, buvant par deſſus quatre ou cinq cuillerées du julep ſuivant.*

Prenez *eau de rue, quatre onces; eau de bryone compoſée, deux onces; ſucre candi, ce qu'il en faut.*

Ou bien la malade prendra de quatre en quatre heures un ſcrupule de trochiſques de myrrhe.

3. Si ces remèdes ne font pas revenir les vidanges, il faut donner le laudanum au moins une fois de la manière ſuivante.

Prenez *laudanum liquide, quatorze gouttes, dans une once d'eau de bryone compoſée; ou bien un grain & demi de laudanum ſolide, réduit en pilules avec un demi-ſcrupule d'aſſa-fétida.*

4. Si ces remèdes n'ont pas de ſuccès, il faut alors donner au moins une fois un lavement avec le lait & le ſucre.

DE L'HYDROPISIE.

1. Les fosses que le doigt laisse le soir, en appuyant sur la partie inférieure des jambes, & qui se dissipent le matin, sont le premier signe de cette maladie, principalement si la respiration est difficile. Il n'est pourtant pas rare aux femmes grosses, & à celles dont les menstrues sont supprimées, & aux hommes qui sont subitement délivrés d'un asthme invétéré, d'être attaqués de cette même enflure.

2. Les jambes & les pieds étant tendus jusqu'à l'excès, les eaux s'épanchent dans le ventre, & le distendent peu à peu jusqu'au dernier point; enfin, elles se jettent sur les viscères les plus nobles, & suffoquent le malade.

3. A mesure que les parties attaquées d'hydropisie augmentent de volume, les autres maigrissent; il y a difficulté de respirer, peu d'urine, & une soif violente. Cette maladie arrive ordinairement aux hommes sur le déclin de l'âge, & aux femmes quand elles cessent d'avoir des enfants.

4. Les indications curatives doivent tendre, 1°. à évacuer les eaux; 2°. à donner de la vigueur au sang, dans la vue de prévenir un nouveau dépôt de sérosité.

Prenez *vin blanc, quatre onces; jalap réduit en poudre très-fine, une dragme; gingembre pulvérisé, un demi-scrupule; syrop de nerprun, une once. Mêlez tout cela pour une potion que le malade prendra de grand matin, tous les jours ou de deux jours l'un, selon ses forces, jusqu'à ce que les parties soient désenflées.*

Ou bien, prenez *pulpe de tamarins, une demi-once; feuilles de séné, deux gros; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir dans une suffisante quantité d'eau qui sera réduite à trois onces: passez la liqueur, & dissolvez-y manne & syrop de roses solutif, de chacun une once; syrop de nerprun, demi-once; électuaire de suc de roses, trois gros, pour une potion qui sera prise comme la précédente.*

Ou bien, prenez *pilules de duobus, un scrupule; elaterium, trois grains; essence de gérofle, deux gouttes.*

HYDROPISIE. *Faites de cela trois pilules qu'il faut avaler de grand matin, & les réitérer selon le besoin.*

Ou-bien, prenez *gomme gutte, quinze grains; vin blanc & eau de chicorée, de chacun une once & demie; syrop de nerprun, demi-once. Mêlez tout cela pour une potion qui sera prise comme la précédente.*

Ou bien, prenez *écorce intérieure de sureau, trois poignées. Faites-les bouillir dans une livre d'eau commune & autant de lait, que vous réduirez à une livre: coulez ensuite la liqueur, dont le malade prendra la moitié le matin & l'autre moitié le soir, & il continuera ainsi tous les jours jusqu'à sa guérison.*

5. Mais ce remède ne produit pas un grand effet, si ce n'est dans les corps qui sont très-faciles à purger.

6. Au sujet des purgatifs, il faut observer trois choses dans la cure de cette maladie.

1°. Il faut savoir si le malade que l'on doit traiter, est facile ou difficile à purger; car, dans ceux qui sont aisés à émouvoir, le syrop de nerprun, donné seul à la dose d'une once, évacue une assez bonne quantité d'eau, au lieu que dans les personnes difficiles à émouvoir les remèdes précédents suffisent à peine.

2°. Que tous les purgatifs foibles font plus de mal que de bien; c'est pourquoi une purgation un peu trop forte est préférable à une trop foible.

3°. Qu'il faut vider les eaux le plus promptement qu'il est possible, suivant les forces du malade, de peur qu'un trop long intervalle entre les purgations ne donne lieu à un nouvel amas de sérosités.

7. Il y a des occasions où tous les purgatifs, quels qu'ils soient, doivent être rejetés; c'est lorsque le malade est d'une constitution très-foible, ou qu'une femme est sujette aux vapeurs. Alors il faut tâcher d'évacuer les eaux par les seuls diurétiques, entre lesquels les plus efficaces sont ceux que l'on tire des sels lixiviels, comme, par exemple,

Prenez *une livre de cendres de genêt; infusez-les à froid dans quatre livres de vin du Rhin, & ensuite filtrez la liqueur. Le malade en prendra trois onces le matin, autant à cinq heures après midi, & autant le soir; & il continuera ainsi tous les jours jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'enflure.*

8. Quand les eaux sont entièrement évacuées, il faut

avoir recours aux remèdes échauffants & fortifiants, par exemple :

Prenez *racine de raifort sauvage ; feuilles de cochléaria, d'absynthe commune & de sauge, sommités de petite centaurée & de genêt, de chacune partie égale. Faites infuser tout cela dans de la forte bière ou du vin blanc, pour la boisson ordinaire du malade.* Cette boisson suffit quelquefois pour guérir une hydropisie commençante, sans le secours des purgatifs. Ou bien on usera du remède suivant.

Prenez *conserves de cochléaria & d'absynthe romaine, de chacune une once ; extraits de gentiane, d'absynthe romaine & de petite centaurée, de chacune trois gros ; & avec suffisante quantité de syrop d'écorce de citron, faites un électuaire dont le malade prendra la grosseur d'une grosse noix muscade, de grand matin, à cinq heures du soir & en se couchant, & il boira par dessus quatre onces de l'infusion qui suit.*

Prenez *racine de gentiane, une once : sommités de genêt, de petite centaurée & d'absynthe commune, de chacune une poignée ; graines de fenouil & de persil, de chacune deux gros. Ces plantes étant coupées bien menu, versez dessus deux pintes de vin du Rhin, & laissez-les infuser à froid. On ne coulera la liqueur que lorsque l'on s'en servira.*

9. Il est à remarquer que lorsqu'on en est à l'usage des fortifiants, il ne faut point du tout purger le malade ; comme aussi pendant qu'on se sert des sels lixiviels, parce qu'il faut en même temps fortifier tout le corps, afin de soutenir l'évacuation qui se fait par les urines.

Prenez *racines de raifort sauvage, trois onces ; feuilles de cochléaria, d'absynthe commune & de sauge, sommités de petite centaurée & de genêt, de chacune trois poignées ; trois oranges coupées par tranches. Faites infuser tout cela dans douze pintes de forte bière sans houblon, pendant qu'elle fermente : le malade en fera sa boisson ordinaire.*

DE LA GONORRHÉE VIRULENTE.

1. On reſſent une douleur extraordinaire aux parties génitales, & une eſpèce de tournoiement aux teſticules. Dans ceux qui ne ſont pas circoncis, on obſerve ſur le gland une tache ſemblable à une puſtule de rougeole; & dès qu'elle paroît il ſort une liqueur qui reſſemble à la ſemence, & qui, changeant de jour en jour de couleur & de conſiſtance, devient d'un jaune clair; & quand la gonorrhée eſt plus mauvaiſe, cette liqueur eſt verdâtre & mêlée avec une féroſité teinte de ſang.

2. La puſtule qui eſt ſur le gland dégénère en ulcère ſemblable aux aphthes des enfants. Cet ulcère augmente chaque jour en largeur & en profondeur, & ſes bords deviennent calleux. Ceux qui ſont circoncis n'ont jamais d'ulcère au gland; il ſurvient de plus une grande douleur à la verge dans le temps de l'éreƈtion, enſorte qu'il ſemble qu'on ſerre fortemement cette partie avec la main. La douleur eſt plus grande la nuit que le jour, quand le malade eſt échauffé par la chaleur du lit.

3. La contraƈtion du frein fait courber la verge. On ſent une ardeur d'urine, moins pendant que l'urine s'écoule qu'après avoir uriné; car pour lors on ſent une douleur brûlante le long du canal de l'urètre, principalement à l'endroit du gland où finit ce canal. Il arrive auſſi quelquefois que des carnoſités empêchent l'écoulement de l'urine, & qu'il y a douleur & inflammation au ſcrotum.

Prenez *maſſe de pilules cochées, trois gros; extrait de Rudius un gros; réſine de jalap & de ſcammonée, de chacune demi-gros; & avec ce qu'il de faut de baume de la Mecque, faites de chaque dragme ſix pilules.*

4. Le malade en prendra quatre tous les matins, juſqu'à ce que l'ardeur d'urine & la couleur jaune de la matière ſoient fort diminuées: enſuite il en prendra encore de deux jours l'un pendant deux ſemaines; & après cela ſeulement deux fois la ſemaine, juſqu'à ce que l'écoulement ſoit tout à fait arrêté.

5. Quand les malades ſont difficiles à purger, on peut donner de temps en temps une potion purgative ordinaire,

en y ajoutant deux gros de syrop de nerprun, & pareille quantité d'électuaire de suc de roses. Ou si la maladie résiste à ces remèdes, on peut donner deux ou trois fois jusqu'à huit grains de turbith minéral, laissant quatre jours d'intervalle entre chaque dose. Ou bien, au lieu de turbith minéral, GONORRHÉE VIRULENTE.

Prenez *pilules de duobus, demi-gros; mercure doux, un scrupule; & avec ce qu'il faut de baume de la Mecque, faites quatre pilules qui seront prises de grand matin.*

6. Si le malade a de l'aversion pour ce purgatif, il faut qu'après avoir usé des pilules premièrement décrites, & les avoir prises trois matins de suite, il reçoive tous les jours dans la matinée & à cinq heures après midi, le lavement suivant; si ce n'est qu'une fois ou deux la semaine, laissant le lavement, il prendra le purgaif.

Prenez *électuaire de suc de roses, six dragmes; térébenthine de Venise dissoute avec le jaune d'œuf, demi-once. Dissolvez cela dans une livre de décoction d'orge; puis ajoutez à la colature deux onces de syrop violat pour un lavement.*

7. Le malade prendra tous les soirs vingt-cinq gouttes de baume de la Mecque incorporé avec du sucre en poudre; ou, au défaut de ce bâume, la grosseur d'une aveline de térébenthine de Chypre.

Il boira du lait coupé le long de la journée, & de la petite bière à ses repas.

8. On pourra encore suivre la méthode suivante.

Prenez *pilules de duobus, demi-gros; baume de la Mecque, trois gouttes: formez trois pilules que le malade prendra de grand matin, dormant par dessus; & il réitérera ce remède de deux ou trois jours l'un.*

Les jours exempts de purgation, on lui donnera matin & soir le lavement décrit ci-dessus.

9. Dans la suite du traitement, quelque méthode que l'on emploie, il faut saigner le malade une ou deux fois; il faut que son régime soit rafraîchissant & incrassant, & qu'il use de remèdes qui aient les mêmes qualités; comme sont le lait coupé, les émulsions avec les semences froides, &c.

10. Si la verge est tuméfiée,

Prenez *racine de guimauve, oignon de lis, de chacun*

GONORRHÉE VIRULENTE.

une once & demie ; feuilles de mauve, de bouillon-blanc, de sureau & de jusquiame, des fleurs de camomille & de mélilot, de chacune une poignée ; graines de lin & de fénugrec, de chacune demi-once. Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau de fontaine, pour une fomentation qui sera faite sur la partie malade, pendant une heure, deux ou trois fois par jour.

11. Après la fomentation il faut faire une onction sur la partie avec de l'huile de lin nouvellement tirée, & y appliquer ensuite l'emplâtre de mucilage étendu sur une peau mince.

12. S'il y a ulcère aux lèvres du prépuce ou sur le gland, il faut user du liniment qui suit.

Prenez *onguent basilicum, six gros ; onguent de tabac, deux gros ; précipité lavé dans l'eau rose & réduit en poudre impalpable, demi-gros : mêlez tout cela pour un liniment, dans lequel on trempera de la charpie, & dont on enduira l'ulcère après l'avoir fomenté.*

13. Si le scrotum est tuméfié, il faut aussitôt tirer du sang au bras, & fomenter deux fois le jour la partie affectée avec la fomentation ci-dessus décrite, y ajoutant à chaque fois une ou deux cuillerées d'eau-de-vie ; ou bien au lieu de la fomentation, appliquer le cataplasme fait avec l'onguent & la farine de fèves, & pendant ce temps-là user intérieurement des purgatifs & des rafraîchissants décrits ci-dessus.

DE LA VÉROLE.

1. LORSQUE le virus, ou par une longue gonorrhée, ou pour avoir usé mal à propos des astringents, a infecté la masse du sang, le malade a la vérole.

2. Il paroît des bubons aux aînes, des douleurs se font sentir à la tête, dans les membres, & entre les articulations, sur-tout pendant la nuit, lorsque les malades sont échauffés dans leur lit : ils ont en différentes parties du corps des croûtes furfureuses qui deviennent jaunes. Plus il se fait d'éruption sur la surface du corps du malade, moins les douleurs qu'il souffre sont cruelles.

3. Il ſurvient des exoſtoſes à la tête, aux bras & aux jambes, des inflammations aux os & des caries, des ulcères rongeants en différentes parties, qui, pour l'ordinaire, attaquent d'abord le goſier, & qui, ſe communiquant inſenſiblement par le palais aux cartilages du nez, les rongent & les conſument, enſorte que le nez n'ayant plus d'appui paroît tout écraſé.

4. Ces ulcères, devenant de jour en jour plus malins & plus rebelles, les membres tombent, pour ainſi dire, par pièces, & enfin le malade périt inſenſiblement.

Prenez *axonge de porc, deux onces; mercure crud, une once: mêlez-les pour un onguent que l'on partagera en trois doſes, de chacune deſquelles le malade ſe frottera lui-même les bras, les jambes & les cuiſſes trois ſoirs de ſuite.*

5. Si trois jours après la dernière friction, il n'y a encore aucun ſigne de ſalivation, il faut alors donner au malade huit grains de turbith minéral incorporés dans de la conſerve de roſes rouges; ou bien, aux ſujets délicats, un ſcrupule de mercure doux; & ſi la ſalivation déja commencée ſe ralentit avant que les ſymptômes ſoient diſſipés, il la faut exciter de nouveau par la même doſe de mercure doux.

6. Il faut faire enſorte de régler tellement le flux de bouche, que le malade, dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit, évacue environ quatre livres de ſalive.

7. Si l'évacuation paſſe cette meſure, que l'inflammation de la bouche ſoit exceſſive, & que d'autres accidents ſurviennent, il faut réprimer, par des purgatifs, la ſalivation trop abondante, & la réduire à ſon juſte degré.

8. Quand les ſymptômes ſeront calmés, il faudra auſſitôt changer le malade de linge & de draps, & lui donner ceux qu'il avoit auparavant.

9. Si la diarrhée ſurvient (ce qui arrive ſouvent avant que la ſalivation ſoit bien déclarée), il faut l'arrêter par l'uſage du laudanum liquide, en réglant tellement la doſe de ce remède qu'il produiſe ſon effet.

10. Quand la bouche s'ulcère, il faut laver ces ſortes d'ulcérations avec l'eau roſe, ou avec un mélange d'eau & de lait, ou avec la décoction ſuivante.

Prenez *racine de guimauve & orge mondé, de chacune une once; ſemence de coings, demi-once: faites bouillir*

VEROLE. *dans suffisante quantité d'eau que vous reduirez à deux livres, pour un gargarisme dont le malade usera souvent.*

11. Le régime de vivre doit être le même que celui que l'on prescrit pour la purgation, si ce n'est que dans les premiers jours on doit boire de la petite bière tiède ou du petit lait, & user de décoction d'avoine ou d'orge.

12. Tout cela étant fait avec exactitude (quoique les symptômes soient dissipés, & que la maladie semble être absolument détruite), de peur néanmoins d'une rechûte, il faut faire prendre au malade, une fois la semaine, un scrupule de mercure doux, & réitérer cela cinq ou six fois.

DES FLEURS BLANCHES.

1. L'ÉCOULEMENT est tantôt blanc, tantôt pâle, jaune, verd ou noirâtre, tantôt âcre & corrosif, & quelquefois de très-mauvaise odeur; le visage perd sa couleur naturelle, l'épine du dos est douloureuse, l'appétit se perd, les yeux se bouffissent, les pieds s'enflent.

2. Il faut d'abord tirer huit onces de sang au bras.

Prenez *pilules cochées majeures, deux scrupules; castoreum, deux grains; baume du Pérou, trois gouttes: formez quatre pilules que la malade prendra à quatre heures du matin, & elle dormira par dessus.*

Elle usera du même remède deux autres fois, en mettant un ou deux jours d'intervalle entre les prises.

Prenez *eau de rue, quatre onces; eau de bryone composée, deux onces; sucre candi, ce qu'il en faut pour un julep, dont la malade avalera trois ou quatre cuillerées dans toutes ses foiblesses, & elle usera ensuite des remèdes suivants.*

Prenez *thériaque, une once & demie; conserve d'écorce d'orange, une once; diascordium, demi-once; gingembre confit & noix muscade confite, de chacun trois gros; poudre de pattes d'écrevisses composée, un gros & demi; écorce exterieure de grenade, racine d'angélique d'Espagne, corail rouge préparé & trochisques de terre de Lem-*

nos, de chacun un gros; bol d'Arménie, deux ſcrupules; gomme arabique, demi-gros; ſyrop de roſes sèches, ce qu'il en faut pour former un électuaire dont la malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade, de grand matin, l'après-dîner & le ſoir pendant un mois entier, & par deſſus elle boira ſix cuillerées de l'infuſion ſuivante. FLEURS BLANCHES.

Prenez *racines d'aunée, d'impératoire, d'angélique, de calamus aromaticus, de chacune demi-once; feuilles d'abſynthe romaine, de marrube blanc, de petite centaurée, de calament ordinaire & de ſauge sèche, de chacune une poignée; baies de genièvre, une once: coupez tout cela menu, & le faites infuſer à froid dans quatre livres de vin de Canarie. On ne coulera l'infuſion que lorſqu'on voudra en uſer.*

3. La malade uſera d'aliments de facile digeſtion, elle s'abſtiendra de toutes ſortes de légumes & de fruits, & elle boira du vin d'Eſpagne à tous ſes repas.

DU DIABÈTES.

1. LES ſucs portés dans le ſang ſortent par les voies de l'urine encore cruds & indigeſtes, ce qui fait que les forces du malade ſe diſſipent inſenſiblement, & que le corps ſe conſume. Cette mauvaiſe diſpoſition eſt accompagnée de ſoif, d'ardeur des viſcères, de tumeur des lombes & des cuiſſes, & d'un crachement fréquent d'une ſalive écumeuſe.

2. Il faut ſe conduire dans le traitement de cette maladie comme dans celui des fleurs blanches, à l'exception de la ſaignée & des purgatifs qu'il en faut bannir.

DE LA DOULEUR DES HÉMORROIDES.

1. ON ſouffre de très-violentes douleurs quand il s'agit d'aller à la ſelle, & la ſurface des matières eſt teinte de ſang. Quelquefois des tumeurs ſemblables à des verrues ſont cachées au dedans du ſphincter, ou paroiſſent même autour de l'anus.

DOULEUR DES HÉMORRHOÏDES.

2. Il faut commencer par tirer dix onces de sang au bras.

Prenez *semences de melon & de courge, de chacune demi-once; semence de pavot blanc, deux dragmes; cinq amandes douces pelées : broyez tout cela dans un mortier de marbre, & versez y peu à peu une livre & demie de décoction d'orge; ajoutez deux dragmes d'eau rose, & quantité de sucre fin, pour une émulsion dont le malade prendra trois ou quatre onces de temps en temps.*

Prenez *fleurs de soufre, & poudres de réglisse & de sauge, de chacune un gros; & avec ce qu'il faut de baume de Leucatel, formez de chaque gros six pilules : le malade en prendra trois, trois fois par jour, & avalera par dessus six cuillerées de l'émulsion précédente.*

Prenez *eau de frai de grenouilles, quatre onces : dissolvez-y litharge, deux dragmes; opium, un scrupule; pour une mixtion dans laquelle on trempera un linge qui sera appliqué sur la partie malade; mais, si la tumeur des hémorrhoides est intérieure, il faut y injecter trois cuillerées de ladite mixtion.*

3. La boisson ordinaire du malade sera du lait bouilli avec de l'eau simple, ou avec de l'eau d'orge : il ne mangera point de viande, & il prendra tous les soirs une dose de diacode.

DU FLUX EXCESSIF DES HÉMORRHOIDES.

1. CE flux immodéré se connoît par l'abattement des forces du malade, par l'abondance & la durée de l'écoulement, par la mauvaise couleur du visage, qui est jaunâtre comme dans la jaunisse. La cachexie succède, & ensuite l'hydropisie.

2. Les mêmes remèdes qui ont été prescrits dans l'article du flux immodéré des règles, conviennent ici, à l'exception de la purgation.

DE L'ÉPILEPSIE DES ENFANTS.

1. CETTE maladie en attaque plufieurs dès le premier mois, à caufe de leurs trop fréquentes déjections. Dans ce cas-là une petite dofe de diafcordium, comme la groffeur d'un grain de poivre, diffous dans l'eau de faxifrage ou dans le lait de la mère, eft un excellent remède. Ce mal leur arrive encore vers le temps où les dents pouffent, depuis le feptième jufqu'au dixième mois : il eft alors accompagné de toux, ou ce qui eft encore plus fâcheux, de vomiffement & de diarrhée. L'enfant rend, comme les femmes hyftériques, des matières verdâtres.

2. Quelquefois l'accès du mal eft imprévu, l'enfant tourne les yeux & la bouche; fon vifage devient noir, & il a des convulfions en différentes parties. D'autres fois l'accès eft précédé d'une contraction des doigts, & d'un regard fixe & extraordinaire.

3. Les accès font tantôt plus, tantôt moins fréquents; quelquefois ils ont leurs périodes marqués, & quelquefois ils font vagues & fans règle : mais quand la mort approche ils reviennent les uns fur les autres; & s'ils donnent quelque trève, les enfants reftent affoupis jufqu'à ce qu'ils foient réveillés pour un nouvel accès.

4. Il faut appliquer au plus tôt fur la nuque un véficatoire. Enfuite :

Prenez *eau épileptique de Langius, trois gros; laudanum liquide, une ou deux gouttes, ou davantage, felon l'âge de l'enfant; fyrop de pivoine, un gros : mêlez cela pour une potion qui fera donnée au plus tôt.*

Prenez *eau de rue, trois onces; eau épileptique de Langius, & eau de bryone compofée, de chacune une once; fyrop d'œillet, demi-once : mêlez-les pour un julep dont on donnera une cuillerée d'heure en heure, fi la potion précédente n'a pas diffipé l'accès.*

DU RACHITIS.

1. DANS le rachitis les parties du corps ſont molles & relâchées, foibles & languiſſantes; les malades ſont pareſſeux & engourdis, & la nutrition des membres ſe fait inégalement. Par exemple, la tête eſt plus groſſe qu'il ne faut, le viſage plein & plus fleuri; les parties qui ſont au deſſous de la tête s'exténuent; les jointures ont des nodus, ſur-tout le carpe; les extrémités des côtes ſont tuméfiées; les os ſe courbent, principalement le tibia & le péroné, enſuite le cubitus & le radius, quelquefois le fémur & l'humérus; les dents pouſſent lentement & avec peine, ſont vacillantes, noirciſſent & tombent par morceaux.

2. La poitrine eſt retrécie par les côtés, & éminente par-devant; le ventre eſt plein, les hypocondres ſont tendus; la toux & d'autres vices du poumon travaillent les malades, & ils répugnent à ſe coucher ſur les côtés, tantôt ſur le côté droit, tantôt ſur le gauche.

3. Prenez *feuilles d'abſynthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, de germandrée, de ſcordium, de calament vulgaire, de matricaire, de ſaxifrage des prés, de millepertuis, de verge d'or, de ſerpolet, de menthe, de ſauge, de rue, de chardon bénit, de pouliot, d'aurone, de camomille, de tanaiſie & de muguet, de chacune une poignée. Toutes ces feuilles ſeront fraîches & coupées menu: on y joindra une livre d'axonge de porc; du ſuif de mouton & du vin clairet, de chacun deux livres: faites macérer le tout dans un vaiſſeau de terre pendant douze heures, ſur les cendres chaudes; enſuite faites bouillir, juſqu'à conſomption d'humidité, & le coulez pour un liniment.*

4. On en frottera matin & ſoir le ventre & les hypocondres de l'enfant, & tous les membres qui ſont atteints du mal, pendant trente ou quarante jours, & même juſqu'à la guériſon.

Prenez *des mêmes plantes ci-devant preſcrites, de chacune deux poignées: faites-les infuſer à froid dans ſuffiſante quantité de bière ſans houblon pour la boiſſon ordinaire.*

5.

5. Dans les tumeurs qui occupent le ventre des enfants, & qui sont causées par de trop grandes évacuations, il faut fortifier le sang & les viscères par le moyen des herbes corroboratives, comme dans le vrai rachitis, si ce n'est qu'il est à propos de frotter les aisselles, & de ne pas frotter les membres. RACHITIS.

DES FIEVRES

Causées par la sortie des dents.

PRENEZ *esprit de corne de cerf, deux, trois ou quatre gouttes, selon l'âge, dans une ou deux cuillerées d'eau de cerises noires, ou d'un julep approprié. On en donnera de quatre en quatre heures, jusqu'à quatre, cinq ou six fois.*

DE LA FIEVRE HECTIQUE DES ENFANTS.

1. SANS être fort échauffés, ils sont languissants & sans appétit; tout leur corps s'amaigrit.

Prenez *rhubarbe coupée menu, deux gros : mettez-la dans une bouteille de verre avec deux livres de petite bière, pour la boisson ordinaire du malade.*

Cette bouteille étant bue, on jettera deux autres livres de petite bière sur la même rhubarbe, ce que l'on réitérera jusqu'à trois fois.

2. Si cette boisson devient trop purgative, après en avoir fait boire la moitié, on ajoutera de nouvelle bière à l'autre moitié.

DE LA TOUX CONVULSIVE DES ENFANTS.

1. ELLE se guérit par la saignée & par des purgations réitérées; autrement il est presque impossible d'en venir à

bout ; mais il ne faut employer que les plus doux purgatifs ; & ne les donner même que par cuillerées, à proportion de l'âge de l'enfant.

DE L'HÉMORRHAGIE DU NEZ.

1. On ſent au front une douleur & une chaleur lancinante.

2. Il faut faire pluſieurs ſaignées du bras au malade, & que ſon régime ſoit rafraîchiſſant & incraſſant : il faut par conſéquent lui preſcrire un julep de même qualité, avec des émulſions rafraîchiſſantes.

3. On lui donnera tous les jours un lavement rafraîchiſſant, & tous les ſoirs une potion calmante avec le ſyrop diacode. On le purgera une ou deux fois avec une potion ordinaire.

4. On lui appliquera ſur la nuque & autour du cou des compreſſes trempées dans l'eau froide où l'on aura diſſous du ſel de prunelle, & légérement exprimées, & cela pluſieurs fois dans la journée.

5. Après les évacuations ſuffiſantes, on appliquera la liqueur qui ſuit.

Prenez *vitriol de Hongrie & alun, de chacun une once ; phlegme de vitriol, une demi-livre : faites-les bouillir juſqu'à ce que tout ſoit diſſous. La liqueur étant refroidie, filtrez-la & la ſéparez des criſtaux qui s'y ſeront formés ; ajoutez-y enſuite une douzième partie d'huile de vitriol.*

Ou plutôt, prenez *eau de plantain, trois onces ; bol d'Arménie réduit en poudre ſubtile, demi-once : mêlez-les exactement ; puis faites une tente de charpie qui, étant trempée dans cette eau, ſera miſe dans la narine du côté que le ſang ſort, & on l'y laiſſera pendant deux jours.*

6. Ce moyen ne réuſſiſſant pas, il faudra diſſoudre du vitriol romain dans de l'eau commune, & introduire dans la narine une tente imbibée de cette diſſolution. Des linges trempés dans la même liqueur arrêtent le ſang qui ſort d'une partie extérieure, quand on les applique ſur la partie même.

DES PALES COULEURS.

1. Ce mal rend le visage & tout le corps pâles; le visage est bouffi, de même que les paupières & les malléoles; tout le corps est pesant; les jambes & les pieds souffrent une tension accompagnée de lassitude. La respiration est difficile avec palpitation de cœur, douleur de tête, pouls fiévreux, assoupissement, dégoût & suppression des règles.

2. La malade prendra les pilules chalybées ou la poudre d'acier qui ont été prescrites dans l'affection hystérique, plus ou moins, suivant l'âge; & elle avalera par dessus un verre de vin, tel qu'elle voudra; ou bien l'infusion fortifiante avec la racine d'angélique, qui a été décrite dans le même article. Si la malade n'est pas beaucoup affoiblie, on la purgera une ou deux fois avant l'usage de ces remèdes.

DE LA SUPPRESSION DES REGLES.

1. Les femmes, dans cet état, sont dégoûtées; elles ont le visage d'une mauvaise couleur, une pesanteur de tout le corps, des douleurs au devant de la tête, aux lombes, aux cuisses & au bas-ventre; & leurs pieds sont enflés.

2. Il faut traiter cette maladie, comme l'affection hystérique; & si elle résiste à ces remèdes, on prendra les suivants.

3. La malade prendra tous les matins & à quatre heures après midi, cinq cuillerées du julep hystérique sans castoreum, en y joignant douze gouttes d'esprit de corne de cerf. Tous les soirs avant que de se coucher, elle prendra un scrupule de trochisques de myrrhe avec le syrop d'armoise, en forme de bol ou de pilules.

DU VOMISSEMENT ET DU CRACHEMENT DE SANG.

1. DANS le crachement de ſang, on reſſent une douleur & une chaleur à la poitrine avec de la foibleſſe.

2. Il faut tirer au malade dix onces de ſang du bras. Il prendra le lendemain une potion purgative ordinaire, & le ſoir une potion calmante, compoſée de trois onces d'eau de ceriſes noires, & d'une once de ſyrop diacode : on viendra enſuite à l'uſage des remèdes ſuivants.

Prenez *bol d'Arménie, une once; racine de grande conſoude pulvériſée, deux gros; terre ſigillée, pierre hématite & ſang dragon, de chacun un gros; ſucre fin autant que de tout le reſte : melez tout cela enſemble pour une poudre très-fine, dont le malade prendra un gros le matin, autant l'après-dîner ſur les cinq heures, & autant le ſoir, & par deſſus il boira quatre onces de l'apozème ſuivant.*

Prenez *feuilles de plantain, de ronce ſauvage & de mille-feuille, de chacune une poignée : faites-les bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau que vous réduirez à une livre & demie; diſſolvez dans la colature une once de ſyrop de grande conſoude.*

Ou bien on prendra ſix cuillerées de la teinture ſuivante.

Prenez *roſes rouges, ſix gros; écorce intérieure de chêne, demi-once; graine de plantain groſſiérement concaſſée, trois gros; eau de fontaine, deux livres; eſprit de vitriol, ce qu'il en faut pour une agréable acidité : faites infuſer le tout dans un vaiſſeau bien fermé, à une douce chaleur pendant quatre heures; coulez enſuite la liqueur, & y ajoutez trois onces d'eau de canelle orgée, & ce qu'il faut de ſucre fin pour rendre cette teinture agréable au goût.*

3. Si le malade a de la répugnance pour les poudres, il uſera de l'électuaire qui a été preſcrit dans l'article du flux immodéré des menſtrues.

4. Il prendra tous les jours un lavement, & le ſoir une doſe de diacode.

5. La ſaignée ſera réitérée une, deux ou trois fois, ſelon

le besoin, à quelques jours d'intervalle, & la purgation sera aussi répétée autant qu'il sera nécessaire.

6. Le régime doit être incrassant & rafraîchissant.

DE LA PIQUURE DU TENDON.

1. Il sort continuellement de la plaie une humeur aqueuse.

Prenez *racines de lis blanc cuites & ramollies dans le lait, & ensuite pilées, quatre onces; farines de graine de lin & d'avoine, de chaçune trois onces : cuisez-les en consistance de cataplasme dans le même lait où les racines ont été cuites. On appliquera matin & soir ce cataplasme sur la partie blessée.*

DE LA BRULURE.

1. Il faut fomenter la partie brûlée avec des linges trempés dans l'eau-de-vie, lesquels seront appliqués sur le mal jusqu'à ce que la douleur soit appaisée; & l'on réitérera l'application de ces linges ainsi imbibés trois ou quatre fois par jour.

DE LA MANIE ORDINAIRE.

1. Un sang trop exalté & trop vif cause cette sorte de manie. Il y en a une autre qui succède aux fièvres intermittentes de longue durée, & qui dégénère enfin en stupidité. Elle vient de la foiblesse du sang, qu'une trop longue fermentation a privé de ses parties les plus spiritueuses. C'est pourquoi, il faut prescrire au malade les plus forts cardiaques, comme la thériaque, l'électuaire d'œuf, la poudre de la comtesse, &c. dans l'eau épidémique ou thériacale, ou dans quelque autre de même qualité, & ordonner un régime restaurant.

2. Les jeunes gens doivent d'abord être saignés du bras à la quantité de huit ou neuf onces de sang, deux ou trois fois, mettant trois jours d'intervalle entre chaque saignée; ensuite ils seront saignés une fois à la jugulaire. Après quoi, tout le traitement doit rouler sur la purgation sui-

MANIE ORDINAIRE.

vante que le malade prendra de trois en trois, ou de quatre en quatre jours, jusqu'à ce qu'il se porte bien, observant néanmoins, lorsqu'il aura été purgé huit ou dix fois, de cesser la purgation durant huit ou quinze jours.

Prenez *racine de bryone blanche pulvérisée, un gros; lait de vache, quatre onces : mêlez-les ensemble.*

Ou bien, prenez *de la même racine, demi-once ou six gros; vin blanc, quatre onces : mettez-les infuser pendant une nuit, & dissolvez dans la colature une once de syrop violat pour une potion.*

Ou bien, prenez *gomme gutte préparée, vingt-cinq grains; eau de cerises noires, trois onces; syrop d'œillet, une demi-once pour une potion.*

DES CONTUSIONS.

1. On tirera dix onces de sang au bras du côté malade; & le lendemain on donnera une potion purgative ordinaire; ensuite la saignée & la purgation seront alternativement réitérées jusqu'à la guérison. Durant le traitement, si l'on a des signes de la lésion des parties internes, on prescrira les remèdes suivants.

Prenez *décoction pectorale, une livre & demie; syrop violat & syrop de capillaire, de chacun deux onces : faites un apozème, dont le malade prendra une demi-livre trois fois par jour; & de plus, il avalera fréquemment une cuillerée d'huile d'amandes douces nouvellement exprimée.*

Prenez *huile d'amandes douces, onguent de guimauve, & pommade officinale, de chacun une once : mêlez-les pour un liniment dont on frotera matin & soir la partie contuse, & on appliquera par dessus une feuille de chou.*

DE LA GALE FURFUREUSE DE LA TÊTE.

1. Il faut d'abord purger deux fois le malade avec une potion ordinaire : ensuite,

Prenez *huile d'amandes amères, huile de laurier, & cendre de feuilles d'aurone, de chacune une once : mêlez-*

les exactement pour un liniment, dont on frottera toute la tête chaque matin, mettant par dessus une vessie de porc. Gale furf. de la tête.

2. Mais auparavant il faut raser tous les cheveux, & ensuite brosser la tête tous les matins.

DE LA MORSURE DU CHIEN ENRAGÉ.

1. Après quarante jours, & quelquefois plus, les symptômes se manifestent, qui sont la fièvre, la soif, l'hydrophobie, & enfin la convulsion des extrémités.

Prenez *esprit de vin très-rectifié, quatre onces; thériaque, une once. Faites-une mixtion dont on frottera trois fois le jour la partie mordue, appliquant par dessus un linge trempé dans la même mixtion.*

DE L'ULCERE DE LA VESSIE.

1. Avec les urines il sort un pus de mauvaise odeur, ou du sang, & quelquefois de petites écailles ou pellicules membraneuses, & comme des croûtes furfureuses: il y a de plus une continuelle dysurie, & une douleur qui ne cesse point. Lorsque l'ulcère est dans les reins, il fournit tantôt de petites caroncules, & tantôt de plus grosses; la dysurie & les douleurs laissent des intervalles; le pus est aussi plus abondant, blanc, léger, & nullement puant; les urines ressemblent à du lait; & long-temps après qu'on les a rendues, il reste au fond du vaisseau un pus qui s'en sépare.

Prenez *emplâtre appellé fleur des onguents dans la Pharmacopée de Londres, une dragme & demie. Faites-en neuf pilules. Le malade en prendra trois le matin, autant l'après midi, & autant le soir; & par dessus il avalera six cuillerées de l'eau suivante.*

Prenez *racines de fenouil, de consoude, d'aristoloche, & de benoite, de chacune trois onces; feuilles d'aigremoine, de millepertuis, de sanicle, & de plantain, de chacune six poignées. Les ayant coupées menu, on*

ULCÈRE DE LA VESSIE.

les distillera avec du vin & du lait, de chacun quatre livres, & on tirera seulement quatre livres de liqueur.

Prenez *racine de grande consoude, & gomme arabique, de chacune une once; sucre tors, deux onces. Faites une poudre dont le malade prendra plein une cuillerée deux fois le jour.*

DE L'ASTHME

Invétéré dans les personnes d'un tempérament sanguin.

1. L'ASTHME est de trois espèces. La première est appellée *Dyspnée*, qui est une difficulté de respirer consistant dans une respiration fréquente & serrée, causée par un embarras dans le poumon, sans ronflement. La seconde espèce est l'asthme vrai, où la respiration est grande & fréquente, dans laquelle le diaphragme, les muscles intercostaux, & même ceux du bas-ventre sont mus violemment, & qui est avec ronflement & sifflement. Dans la première espèce les poumons sont obstrués, & les bronches le sont dans la seconde. La troisième espèce est appellée l'*orthopnée*, qui est une extrême difficulté de respirer, dans laquelle les malades ne peuvent respirer à moins qu'ils ne soient assis & n'aient le col élevé : les muscles de la poitrine & des omoplates sont alors fort agités.

2. Il faut tirer dix onces de sang au bras, & le jour suivant le malade prendra la potion purgative ordinaire, qu'il faudra réitérer deux autres fois de trois en trois jours.

3. Les jours exempts de purgation il usera des remèdes suivants.

Prenez *graine d'anis subtilement pulvérisée, deux dragmes, & avec suffisante quantité de baume de Leucatel faites six pilules de chaque dragme. Le malade en prendra trois le matin, & trois l'après dîné, buvant par dessus quatre onces de décoction amère, & sans purgatif.*

4. Si les symptômes continuent, il faudra réitérer entièrement la même méthode.

DE LA PARALYSIE.

1. Le ſentiment & le mouvement ſont abolis, ou diminués, ou tous les deux enſemble, ou ſeulement l'un des deux, dans les parties affectées.

2. Le malade prendra ſix fois, de deux jours l'un, deux ſcrupules de pilules cochées mineures. Enſuite il prendra trois fois par jour durant un mois deux dragmes d'électuaire antiſcorbutique; & par deſſus il avalera ſix cuillerées d'eau antiſcorbutique. *Voyez* l'article du ſcorbut.

Prenez *onguent nervin, trois onces; eſprit de lavande compoſé, & eſprit de cochléaria, de chacun une once & demie. Mêlez-les, & en frottez les parties malades, comme l'épine du dos, &c. matin & ſoir.*

3. Quoique la plupart des remèdes que l'on vient de preſcrire, ſemblent être uniquement deſtinés à la guériſon du ſcorbut; néanmoins, comme ils ſont très-propres à volatiliſer les humeurs crues, ils conviennent auſſi à la guériſon de la paralyſie.

DE LA TOUX & DE LA PHTHISIE.

1. La toux ſe fait ſuffiſamment connoître. Quant à la phthiſie, elle attaque ordinairement depuis dix-huit ans juſqu'à trente-cinq. Tout le corps s'exténue dans cette maladie; il y a une fièvre hectique qui augmente après le repas, & que l'on connoît par la viteſſe du pouls, & par la rougeur des joues; la matière que la toux chaſſe au dehors par les crachats eſt ſanglante ou purulente; lorſqu'on la jette ſur les charbons ardents, elle rend une mauvaiſe odeur, & ſi on la jette dans un vaiſſeau plein d'eau, elle va au fond; le malade ſue pendant la nuit; enfin les joues deviennent livides, le viſage pâlit, le nez devient aigu, les tempes s'affaiſſent, les ongles ſe courbent, les cheveux tombent, & un flux de ventre colliquatif, joint à tous ces autres ſymptômes, annonce une mort prochaine.

TOUX ET PHTHISIE.

2. Si la toux eſt nouvelle, & qu'elle ne ſoit pas accompagnée de fièvre, ni des autres ſignes de la fauſſe péripneumonie, ou ſi elle ne procède pas d'une pleuréſie ou d'une péripneumonie, dans le traitement deſquelles on auroit négligé de ſaigner ſuffiſamment, il ſuffira que le malade quitte l'uſage du vin pendant quelques jours, qu'il s'abſtienne de manger de la viande, & qu'il uſe à ſa volonté de quelques-uns des remèdes ſuivants.

3. Par exemple, du baume de ſoufre aniſé, juſqu'à la doſe de dix gouttes dans une cuillerée de ſucre candi pulvériſé, & cela deux ou trois fois le jour; ou bien des tablettes ſuivantes, que le malade portera toujours ſur ſoi, afin d'en uſer le plus ſouvent qu'il pourra.

Prenez *ſucre candi, une livre & demie. Faites-le bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau de fontaine juſqu'à ce qu'il s'attache aux doigts. Ajoutez-y pour lors des poudres de racines de régliſſe & d'aunée, de ſemences d'anis & d'angélique, de chacune demi-once; de la poudre d'iris de Florence, & du ſoufre, de chacun deux dragmes; de l'eſſence d'anis, deux ſcrupules. Faites des tablettes qu'on peut appeller, ſi l'on veut, domeſtiques.*

4. Le malade uſera auſſi pendant ce temps-là du looch ſuivant.

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces; ſyrop de capillaire, & ſyrop violat, de chacun une once; ſucre candi, ce qu'il en faut pour un looch, dans lequel on trempera un bâton de régliſſe pour le ſucer ſouvent.*

5. Dans une fluxion d'humeur ténue, le malade pourra uſer de loochs incraſſants.

6. Mais ſi la toux ne s'appaiſe pas par l'uſage de ces remèdes, ſi elle eſt accompagnée de fièvre, ou ſi elle eſt la ſuite d'une pleuréſie, d'une péripneumonie, dans ce cas, il ſeroit inutile de ſe fixer aux remèdes pectoraux; mais il faut alors traiter cette toux par la ſaignée & la purgation, comme nous l'avons enſeigné dans l'article de la fauſſe péripneumonie.

7. Que ſi, malgré tous ces remèdes, la toux, bien loin de ceſſer, affoiblit tellement les poumons par de continuelles ſecouſſes, que la phthiſie s'enſuive, on doit, en ce cas-là, employer la méthode ſuivante.

Prenez *baume du Pérou, dix gouttes. Mêlez-les dans une cuillerée de ſyrop de lierre terreſtre.*

Ou, ſi cette manière n'eſt pas agréable au malade, on les mêlera dans une cuillerée de ſucre candi pulvériſé. Le malade prendra cette doſe trois fois par jour; & par deſſus il boira quatre onces de la décoction amère ſans purgatifs; ou ſi cette décoction lâche le ventre, il n'en prendra que trois onces.

8. Mais entre tous les remèdes que l'on a inventés juſqu'ici contre cette maladie, l'exercice d'aller à cheval eſt, ſans contredit, le meilleur de tous, en obſervant de le continuer pendant un aſſez long-temps & par des voyages aſſez longs; & de plus, ſi le malade eſt d'un âge viril, il doit employer plus de temps à cet exercice, que s'il étoit dans l'enfance ou la jeuneſſe. Au reſte on peut aſſurer que le quinquina n'eſt guère plus certain pour la guériſon des fièvres intermittentes, que l'eſt cet exercice pour guérir la phthiſie à l'âge que l'on vient de dire.

DU SCORBUT.

1. Il y a des laſſitudes ſpontanées, une peſanteur de corps, une difficulté de reſpirer, ſur-tout après quelque mouvement; les gencives ſe pourriſſent; la bouche ſent mauvais; on ſaigne ſouvent par le nez; on marche avec peine; les jambes ſont enflées, tantôt exténuées, & toujours marquées de taches livides, plombées, jaunes ou violettes; la couleur du viſage eſt le plus ſouvent d'un pâle tirant ſur le brun.

2. On tirera d'abord au malade huit onces de ſang au bras, à moins qu'il ne ſoit menacé d'hydropiſie. Le matin ſuivant on lui donnera une potion purgative ordinaire, qui ſera réitérée deux autres fois de trois en trois jours.

3. Les jours exempts de purgation, & enſuite pendant un ou deux mois, il uſera des remèdes ſuivants.

Prenez *conſerve de cochléaria, deux onces; conſerve d'alléluia, une once; poudre d'arum compoſée, ſix dragmes; & avec ce qu'il faut de ſyrop d'oranges, faites un électuaire, dont on donnera au malade la groſſeur d'une noix muſcade trois fois le jour, le matin, l'après midi & le ſoir; & par deſſus il avalera ſix cuillerées d'eau de raifort compoſée, ou bien de la ſuivante.*

SCORBUT.

Prenez *racines de raifort sauvage, deux livres; racine d'arum, une livre; feuilles de cochléaria, douze poignées; feuilles de menthe, de sauge, de cresson d'eau, & de beccabunga, de chacune deux poignées; semence de cochléaria un peu concassée, demi-livre; noix muscade, demi-once; vin blanc, douze livres. Distillez tout cela à la manière ordinaire, & tirez-en seulement six livres de liqueur.*

4. On peut se contenter pour le même usage de l'eau distillée de cochléaria. La bière qui suit doit tenir lieu de boisson ordinaire.

Prenez *racine de raifort sauvage qui soit nouvelle & coupée menu, deux gros; douze feuilles de cochléaria; six raisins passes mondés; une moitié d'orange coupée par tranches. Mêlez tout cela dans une bouteille de verre, avec deux livres de petite bière, & la bouchez exactement avec du liège.*

5. Il faut en même temps en préparer six bouteilles pour l'usage, & quelques jours après six autres, avant que les premières soient vidées, & de même ensuite. Ou bien, au lieu de cette bière ainsi préparée, le malade pourra ajouter dans chaque verre de sa boisson ordinaire trois ou quatre cuillerées de la mixtion suivante.

Prenez *racine de raifort sauvage, & semence de cochléaria, de chacune demi-once; feuilles de cochléaria, deux poignees; & la pulpe d'une orange. Pilez tout cela ensemble dans un mortier de marbre, en versant dessus peu-à-peu demi-livre de vin blanc. Passez la liqueur en l'exprimant légèrement, & gardez-la pour l'usage.*

6. Les mêmes remèdes sont très-bons dans le rhumatisme, tant scorbutique qu'hystérique; mais il faut alors omettre la saignée & la purgation.

DE LA GOUTTE.

1. VOYEZ la description de cette maladie dans le Traité de la Goutte, page 443, num. 5.

2. L'indication curative consiste à rétablir les digestions, ce qui se fait ou par les remèdes, ou par le régime, ou par l'exercice, ou par les autres choses non naturelles.

3. Les remèdes propres à remplir cette indication ſont ceux qui ont une chaleur ou une amertume médiocre, ou qui piquent doucement la langue : telles ſont les racines d'angélique & d'aunée, les feuilles d'abſynthe, de petite centaurée, de germandrée, d'ivette, &c. ; à quoi l'on peut ajouter les antiſcorbutiques, comme la racine de raifort ſauvage, les feuilles de cochléaria, de creſſon d'eau, &c. dont on doit néanmoins ſe ſervir modérément, parce que ces remèdes entretiennent le foyer de la maladie, augmentent la chaleur, au lieu que les premiers fortifient l'eſtomac par une chaleur douce & une amertume médiocre. GOUTTE.

Prenez *conſerve de cochléaria, une once & demie ; de celle d'abſynthe romaine & de celle d'écorce d'orange, de chacune une once ; racine d'angélique confite & noix muſcade confite, de chacune demi-once ; thériaque, trois gros ; poudre d'arum compoſée, deux gros ; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'orange, faites un électuaire dont le malade prendra deux gros deux fois par jour ; & par deſſus il avalera cinq ou ſix cuillerées de l'eau ſuivante.*

Prenez *racine de raifort ſauvage coupée par tranches, trois onces ; feuilles de cochléaria, douze poignées ; de celles de creſſon d'eau, de beccabunga, de ſauge & de menthe, de chacune quatre poignées ; les écorces de ſix oranges ; deux noix muſcades concaſſées, & douze livres de forte bière. Diſtillez tout cela, & tirez-en ſeulement ſix livres d'eau que vous garderez pour l'uſage.*

4. Ces remèdes digeſtifs doivent être employés avec ſoin & pendant long-temps, ſur-tout dans les intervalles des accès.

DE LA PHTHISIE.

Sa deſcription, & manière de la traiter.

1. Il y a pluſieurs eſpèces de phthiſie. La première & la principale eſt le plus ſouvent cauſée par le froid de l'hiver. Peu de temps avant le ſolſtice d'hiver, un grand nombre de gens ſont attaqués de la toux, à cauſe de la rigueur de

PHTHISIE.

la ſaiſon. Ce ſont des gens qui ont naturellement les poumons foibles ; & les efforts réitérés qu'ils font pour touſſer, affoibliſſent encore davantage cette partie. Les poumons ainſi mal diſpoſés ne peuvent s'aſſimiler la nourriture qui leur eſt néceſſaire. De-là un grand amas de pituite crue qui accable la poitrine, & que l'agitation continuelle des poumons, & les efforts violents pour touſſer, font ſortir abondamment par les crachats. Il ſe forme enſuite des ulcères dans les poumons, & la matière purulente rentrant dans le ſang l'infecte & le corrompt, ce qui produit une fièvre habituelle & putride. Cette fièvre redouble ſur le ſoir, & le redoublement finit le matin par une ſueur abondante qui affoiblit beaucoup le malade.

2. Pour comble de maux, la diarrhée ſurvient à cauſe de l'humeur purulente que les artères méſentériques dépoſent ſur les inteſtins, & parce que le reſſort de ces parties eſt entièrement détruit. Cette diarrhée épuiſe bientôt le malade, & la phthiſie qui s'eſt formée pendant l'hiver ſe termine l'été ſuivant par la mort.

3. Comme en hiver le ſang abonde extrêmement en pituite, & que la tranſpiration arrêtée tout à coup produit une difficulté de reſpirer, il arrive de là que les ſéroſités ſe jettent ſur les poumons par les rameaux de la veine artérielle, où, au moyen des conduits ſalivaires, elles s'accumulent dans les glandes du goſier, d'où elles tombent dans les poumons par la trachée-artère. Ainſi elles les affoibliſſent, les irritent continuellement, & cauſent une toux fréquente & violente, avec les autres ſymptômes dont nous avons parlé. Les poumons étant déchus de leur état naturel, & ayant perdu leur reſſort, il s'y forme d'ordinaire des engorgements & des tubercules que l'on trouve le plus ſouvent remplis d'une ſanie purulente, lorſqu'on examine les poumons de ceux qui ſont morts de cette maladie.

4. Quand une fois la phthiſie eſt avancée, elle réſiſte preſque toujours à toutes ſortes de remèdes. On peut néanmoins tenter de la guérir en diminuant la quantité de l'humeur catarrheuſe qui ſe jette ſur les poumons. Pour cela il faut employer la ſaignée du bras, les doux purgatifs, les remèdes pectoraux appropriés aux différents états de la maladie, c'eſt-à-dire, les incraſſants lorſque l'humeur étant trop claire ne peut s'évacuer comme il faut par la toux & par les crachats ; & les atténuants lorſque l'humeur trop épaiſſe ne ſort qu'avec beaucoup de peine & d'incommodité.

5. Ensuite il faut détruire la fièvre hectique par le moyen des remèdes tempérants & rafraîchissants. Tels sont le lait d'ânesse, le lait distillé, les émulsions avec les amandes douces, les semences froides & la graine de pavot blanc, l'eau de fleurs de primevère, &c. PHTHISIE.

Enfin, il s'agit de déterger l'ulcère du poumon. On regarde le baume blanc ou baume de la Mecque, comme excellent pour cela.

6. Voici donc, selon moi, la meilleure manière de traiter la phthisie. On commencera d'abord par une saignée du bras; ensuite on purgera le malade trois jours de suite, soit avec les pilules cochées majeures, soit avec notre potion purgative ordinaire. Le soir du troisième jour on donnera une demi-once de syrop diacode. Deux ou trois jours après on purgera de nouveau, & on réitérera encore la purgation autant de fois qu'on le jugera nécessaire, jusqu'à ce que les symptômes aient entièrement disparu, ou du moins soient fort adoucis.

7. Après que chaque purgation aura cessé d'agir, on donnera au malade vingt gouttes de baume blanc mêlées dans du sucre pulvérisé, ou bien une pilule faite avec la téréhenthine de Chio & le sucre candi, & le malade ne boira rien par dessus. Le baume blanc ne doit être employé qu'après avoir fait précéder les évacuations convenables. On peut substituer à ce baume un électuaire composé de baume de Leucatel, de réglisse, de graine d'anis en poudre, & de térébenthine.

8. Lorsqu'on a évacué suffisamment, il faut travailler à appaiser la toux, de peur que les poumons ne s'affoiblissent par les secousses continuelles qu'ils souffrent. Le meilleur remède pour appaiser la toux, est le syrop diacode que l'on peut donner de la manière suivante.

Prenez *décoction pectorale, une livre; syrop diacode & syrop de capillaire, de chacun deux onces. Mêlez cela ensemble. Le malade en prendra cinq cuillerés trois fois par jour.*

9. Ce remède pris ainsi fréquemment arrêtera peu à peu le flux de l'humeur catarrheuse, & l'empêchera de tomber sur les poumons, lesquels par ce moyen se rétabliront dans leur premier état, à moins qu'ils ne soient extrêmement endommagés. Le narcotique aidera aussi la coction de la matière purulente qui s'est formée dans les poumons.

PHTHISIE. 10. Mais de tous les moyens de guérir la phthiſie, il n'en eſt point qui égale l'exercice du cheval continué tous les jours. Les malades qui choiſiſſent ce moyen de guériſon, n'ont plus beſoin d'être aſſervis à aucun régime particulier, & ils peuvent boire & manger de tout ce qui leur plaît, parce que cet exercice leur tient lieu de tout. Quelques-uns de ceux qui ſont revenus en ſanté par cette méthode, ont été attaqués d'une tumeur au cou, laquelle reſſembloit fort aux tumeurs ſcrophuleuſes.

11. Il y a une autre ſorte de phthiſie qui vient de la toux, mais qui commence dans une autre ſaiſon que la précédente, ſavoir, au commencement de l'été. Elle attaque le plus ſouvent les jeunes gens délicats, dont le ſang eſt âcre & échauffé, qui en crachent en touſſant, & qui ſe ſont échauffés par des excès de vin. Les malades ſentent une douleur ou un embarras dans les poumons; & ſi on ne remédie promptement à ces ſymptômes par des remèdes convenables, il ſurvient bientôt un ulcère, & le malade crache le pus.

12. On guérit aiſément cette ſorte de phthiſie par la ſaignée & la purgation alternativement réitérées, ſur-tout dans le commencement de la maladie, joignant à cela un régime rafraîchiſſant & incraſſant, & s'abſtenant tout-à-fait de viande.

13. La troiſième eſpèce de phthiſie arrive lorſque ſur la fin d'une fièvre la matière fébrile s'étant jetée ſur les poumons, les affoiblit, & donne lieu aux funeſtes ſymptômes dont nous avons fait mention.

14. Elle eſt produite auſſi quelquefois par la ſuppuration d'une pleuréſie, lorſque la matière purulente n'a pas été aſſez abondamment évacuée par l'expectoration.

15. Il y a auſſi des gens qui, pour avoir été extrêmement affoiblis par des évacuations trop abondantes & trop fréquentes, tombent dans une ſorte de phthiſie que je nomme la quatrième. Ces malades ont, le ſoir après ſouper, un redoublement de chaleur & de fièvre, & ils ſont particulièrement attaqués d'aphthes.

F I N.

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

A

ABDOMEN. Tumeur de l'abdomen dans une femme hydropique, provenant de l'irritation causée par les purgatifs, & ressemblant à celle qu'auroit produit un nouvel amas d'eau, page 501. Cette tumeur guérie par le syrop diacode, 502.

Tumeur de l'abdomen, surtout vers la rate, dans les enfants qui ont eu en automne de longues fièvres intermittentes, signe principal de guérison, 72.

Tumeur de l'abdomen est différente, suivant les différentes fièvres, 73.

ABCÈS. C'est un moyen dont se sert la nature pour débarrasser les chairs de ce qui leur est nuisible, 142. Les abcès allument la fièvre par le moyen du pus qui entre dans le sang, *ibid.* L'art n'est pas maître de les produire pour la guérison de la peste, 90. Les abcès pestilentiels étant parvenus à maturité, peuvent bien débarrasser le sang de la matière morbifique; la guérison n'en est pas pour cela moins incertaine, 102.

ACCÈS. Description de l'accès des fièvres intermittentes, 50. Ses trois différents temps, 49. Multiplicité d'accès, & causes de cette multiplicité, 52.

Cause du retour des accès des fièvres intermittentes, 298, 299; pourquoi ils reviennent en des temps réglés, 49, 50. L'Auteur avoue qu'il ignore pourquoi ils sont plus long-temps à revenir dans une fièvre intermittente que dans une autre, 50, 51. Ne doivent pas être arrêtés tout d'un coup par le quinquina, mais peu à peu, 64, 65.

ACCÈS de goutte, pourquoi les évacuants le produisent, 454, 455. Il est composé de plusieurs petits accès, 445, 446, 455. Il est plus ou moins long, suivant l'âge du malade, 445.

En quoi l'accès irrégulier diffère du régulier, 446.

Effets que l'accès régulier produit sur le pied quand il se termine, 445. Moins il est violent, plus tôt il revient; & s'il est fort violent, il ne revient qu'au bout d'un an, 445.

ACCOUCHÉES. Les nouvelles accouchées qui sont délicates & sujettes aux vapeurs, doivent garder le lit soigneusement, 433. Avantages qui leur en reviennent, *ibid.* Symptômes mortels qui leur arrivent si elles y manquent, *ibid.* C'est ce qui cause la mort à la plupart d'entre elles, *ibid.*

ACCOUCHEMENT LABORIEUX. Il jette assez souvent les femmes hystériques dans une sorte d'apoplexie, 395.

ADULTES. Ils ont presque toujours la salivation dans la petite vérole confluente, 113. Ils sont très-disposés aux sueurs dans les petites véroles discrètes quand les pustules vont paroître; il n'en est pas de même des enfants, 107, 108, 114.

AFFECTIONS COMATEUSES sont fréquentes dans les fièvres inter-

mittentes des enfants & des adultes : manière dont il faut se conduire alors, 372. Elles précèdent ordinairement les petites véroles confluentes, *ibid.* Ce qu'il faut faire alors, 373.

Affections cutanées. *Voyez* Eruptions cutanées.

Affection hypocondriaque. C'est la même chose dans les hommes que l'affection hystérique dans les femmes, 391, 392. On l'a attribuée à des obstructions de la rate & des autres viscères du bas-ventre, & elle ressemble entièrement à l'affection hystérique que l'on a attribuée à un vice de la matrice, 392. Elle excite les plus violentes passions, 391. Maux qu'elle cause dans le corps & dans l'esprit, 394, 395.

Affection hystérique. C'est la plus fréquente des maladies chroniques, & elle en fait la moitié, 391. C'est la plus fréquente de toutes les maladies après la fièvre. Dans les hommes elle se nomme affection hypocondriaque, 392. Les Anciens l'ont attribuée à un vice de la matrice. Elle ressemble parfaitement à l'affection hypocondriaque, qui a été attribuée à une obstruction de la rate & des viscères du bas-ventre, *ibid.*

Elle attaque beaucoup plus souvent les femmes que les hommes, quoique la matrice ne soit point viciée, comme l'ont prétendu les Anciens, 393. Raison de cette différence, 401. Très-peu de femmes en sont exemptes, excepté celles qui sont accoutumées à la fatigue : elle attaque aussi les hommes sédentaires, 392. Désordres qu'elle cause dans le corps, 395. Elle rend l'esprit encore plus malade que le corps, *ibid.* Etat où elle le réduit, *ibid.* Désespoir & angoisses qu'elle cause, *ibid.* Elle produit souvent dans les parties extérieures une froideur cadavéreuse qui précède les autres symptômes, 397. Cependant la maladie n'est pas dangereuse, à moins qu'elle ne provienne d'une évacuation énorme, 406.

Le diagnostic est très-obscur, & plus difficile que celui de toute autre maladie, 394.

Elle peut causer l'apoplexie ; quelle sorte de femmes accouchées elle attaque, 395 ; quels symptômes elle imite, *ibid.*

Affection hystérique peut produire des vents qui distendent l'abdomen comme s'il étoit plein d'eau, 398. Elle fait rendre par en haut des vents acides ou nidoreux, & pourquoi, *ibid.* fait que les malades pleurent ou rient sans sujet, *ibid.* Cause des symptômes de vidanges avec des suppressions funestes, 432 ; comment il faut y remédier, 433. Le pouls est semblable à celui des personnes qui se portent bien, 401. D'où viennent les sueurs nocturnes, 405. L'urine claire est un signe essentiel de la maladie, 404. Exemple, 405. D'où vient la salivation qui ressemble à celle que produit le mercure, *ibid.*

Affection hystérique prend une infinité de formes différentes, & imite toutes les autres maladies, 394. Elle produit divers symptômes, suivant les différentes parties qu'elle attaque, *ibid.* 567. Difficulté de bien distinguer la nature de ces symptômes, 394.

Lorsqu'elle occupe l'extérieur de la tête, elle produit le clou hystérique, sur-tout dans les personnes du sexe qui ont les pâles couleurs, 395. Ce que c'est que ce clou hystérique, & comment il arrive, 395, 567. Lorsqu'elle occupe l'extérieur de la tête, elle produit l'apoplexie ; dans quels sujets cela arrive, 395. Elle produit des spasmes semblables à ceux de l'épilepsie, & qu'on appelle étranglements de la matrice ; description de ces spasmes, *ibid.*

L'affection hystérique peut attaquer toutes les parties du corps, soit internes, soit externes,

397, 398. Quand elle occupe les parties externes, comme les jambes, les cuisses, les mains, les épaules, les mâchoires, elle cause tantôt des douleurs, tantôt des tumeurs, 397; elle n'épargne pas même les dents, *ibid.* elle cause très-souvent une violente douleur au dos, *ibid.*

Quand elle occupe les intestins, elle excite une diarrhée avec des déjections verdâtres, mais sans douleur, 396. Quand elle attaque le voisinage du colon, elle imite la colique bilieuse, 198. Quand elle attaque le colon même, & le dessous de la fossette du cœur, elle ressemble à la passion iliaque, & l'accès se termine par l'ictère 396; cela arrive sur-tout aux femmes d'un tempérament foible, ou à celles qui sont accouchées de gros enfants, *ibid.* L'affection hystérique vient du désordre des esprits animaux, 400.

Lorsqu'elle occupe le poumon, elle produit une toux hystérique, sur-tout dans les femmes pituiteuses, 395. Lorsqu'elle attaque les reins, elle cause une douleur tout à fait ressemblante à un accès de néphrétique; comment on l'en distingue, 396.

Quand le mal se jette sur l'estomac, il excite des vomissements de matière verdâtre, mais sans douleur, *ibid.* 397. Quand il attaque les parties vitales, il cause des palpitations de cœur, surtout aux personnes maigres, & à celles qui ont les pâles couleurs, 395. En abandonnant une partie, il y laisse une extrême sensibilité, 197, 198. Il produit des symptômes différents, suivant les différentes parties qu'il occupe; ainsi il imite la plupart des autres maladies, quoiqu'il ne soit essentiellement qu'une seule & même maladie, 198.

Affection hystérique cause souvent une évacuation par haut & par bas d'une matière verdâtre, 396, 402, 403; cette matière cependant ne prouve pas que la maladie consiste dans les humeurs, 402.

Il ne s'ensuit pas que ce qui est verd soit âcre, de même que ce qui est âcre n'est pas nécessairement vert, 403.

Affection hystérique & hypocondriaque ne vient pas d'une corruption du sang menstruel ou de la semence, ni d'une dépravation des sucs, ni d'une âcreté des humeurs, 407; si cela étoit, les purgatifs, les vomitifs, les hémorrhagies & les autres évacuations devroient la guérir au lieu de la produire; 407.

Les causes antécédentes ou externes de cette maladie, sont les agitations violentes de corps & d'esprit; exemple dans les femmes nouvellement accouchées & délicates, 400; la faim, *ibid.* l'usage du maigre; exemple de l'utilité du gras dans ce cas-là, 406; les trop grandes évacuations de sang & d'humeurs par la saignée ou la purgation, 400; exemples de cela, 401; sur-tout les vomitifs, 400.

La maladie vient aussi de la chûte de la matrice après un accouchement laborieux, 439. Comment se guérit cette chûte, *ibid.*

Les causes immédiates ou internes de la maladie se déduisent du désordre des esprits, 400, 401, 431, 432. Cela paroît être prouvé par les causes occasionnelles de la maladie, 197. Autres preuves, 401, 404. Ce désordre des esprits animaux provient originairement de la foiblesse du sang, 427, 428; & sur-tout de la foiblesse des esprits mêmes, soit naturelle, soit accidentelle, 401, 405. Aussi presque toutes les femmes hystériques se plaignent-elles d'un grand abattement; 398.

L'affection hystérique dépend d'une foiblesse accidentelle des esprits animaux, lorsqu'elle est causée par des règles trop abondantes, soit pendant les couches,

ſoit dans un autre temps, 438. Ce qu'il faut faire pendant les couches, 436; ce qu'il faut faire dans un autre temps, 439.

Quoique l'affection hyſtérique ne dépende pas immédiatement des humeurs, néanmoins quand elle dure long-temps elle peut les corrompre, 408, 409. Quelles ſont les maladies qui naiſſent de cette dépravation des humeurs, 408.

Affection hyſtérique n'eſt pas dangereuſe de ſa nature, mais peut le devenir étant mal conduite, 432. Elle cauſe quelquefois la mort par la violence des accidents qui en ſont la ſuite, *ibid.*

Comment on la guérir, 409. Quand eſt-ce qu'il faut mettre en uſage la ſaignée & la purgation, *ibid.* Quand eſt-ce qu'il faut employer le mars, & de quelle manière, 410. La thériaque y convient pour fortifier, 423; de même le quinquina, *ibid.* comme auſſi les choſes qui ont une odeur fétide, & quelles ſont elles, 427, 428. Les lavements fréquents ſont nuiſibles, 230.

Si on ne peut guérir la maladie par l'uſage du mars, il faut avoir recours aux eaux minérales froides, 419, 420; ſi elles ne réuſſiſſent pas; il faut employer les eaux chaudes ſulfureuſes, 422.

Dans les tempéraments bilieux & foibles, le lait ſeul a ſouvent réuſſi, après que tous les autres remèdes avoient échoué, 424.

Quand la maladie eſt légère, elle ſe guérit ſouvent par le ſeul uſage des pilules hyſtériques, ſans qu'il ſoit beſoin d'employer ni la ſaignée, ni le mars, 419. Comment il faut ſe conduire hors du paroxyſme, afin de prévénir la cauſe originaire du mal, 409, 425; comment dans le paroxyſme, 427, 440, 565.

Si les femmes hyſtériques ont quelquefois tant de répugnance pour les remèdes hyſtériques, qu'en effet ils les mettent en danger, alors il faut s'abſtenir de ces remèdes, 419.

Formules employées par l'Auteur dans le traitement de l'affection hyſtérique, 417, 565.

Le rhumatiſme ſcorbutique ſembleroit devoir être rangé parmi les maladies hyſtériques, ſi l'expérience n'avoit montré qu'il ne cède point aux remèdes hyſtériques, 271.

Age. Celui d'un homme ne ſuffit pas pour faire aſſez d'expérience ſur les maladies, 5.

Aigues. *Voyez* Maladies aigues.

Ail. Il a guéri quelquefois l'hydropiſie commençante, ſans qu'on employât aucun évacuant, 506. Appliqué ſur la plante des pieds, c'eſt un excellent révulſif, & on l'applique utilement dans les adultes qui ont une petite vérole confluente, 382.

Air. Il produit diverſes maladies épidémiques, d'une manière qui eſt inexplicable, 5, 80, 172, 518. Exemple de cela dans la petite vérole, & ſur-tout dans la peſte, 80. Quoi que puiſſent dire les Philoſophes, nous ignorons abſolument en quoi conſiſte cette diſpoſition de l'air, *ibid.* Quand il eſt infecté de vapeurs terreſtes, on doit le regarder comme la cauſe des maladies épidémiques, 6, 221, 222, 227, 518. En certain temps il eſt rempli de corpuſcules qui ſont contraires à l'économie du corps humain, & en d'autres temps il en contient qui ſont nuiſibles aux animaux; origine de ces corpuſcules, 63.

Quelque infecté que ſoit l'air, il ne ſemble pas qu'il puiſſe ſeul cauſer la peſte, 82. Ce qu'il faut de plus pour cela, 81. Les conſtitutions peſtilentielles de l'air ſont plus rares que celles qui produiſent les autres maladies épidémiques, *ibid.*

Air tempéré dans la petite vérole modère mieux la violence du mal que la ſaignée, 362, 363.

Néceſſité d'un air frais dans cette maladie quand il y a phrénéſie, 134. Exemple de cela, 135.

On doit éviter l'air froid après l'uſage du quinquina, juſqu'à ce que les forces ſoient rétablies, 306.

Utilité de l'air libre dans la petite vérole, 370. Il tempère plus efficacement l'ardeur du ſang que tout autre remède, 374.

Il faut éviter le trop grand air dans la fièvre rouge, 245.

Air produit une nouvelle maladie épidémique ſur la fin de 1679, 311.

Pourquoi l'air de la campagne convient mieux aux goutteux que celui de la ville, 475.

Changement d'air ne convient dans la fièvre quarte qu'après que le ſang eſt dépuré, & pourquoi, 68. Quant eſt-ce qu'il convient dans l'hydropiſie, 500.

Les corpuſcules contraires à nos humeurs, & qui ſe mêlent dans le ſang, forment une claſſe de cauſes entre celles qui produiſent les maladies épidémiques, 2.

Les qualités manifeſtes ou ſenſibles de l'air diſpoſent plus ou moins nos corps à telle ou telle maladie épidémique, 6, 7, 242. Elles produiſent les fièvres qui paroiſſent dans chaque conſtitution, mais non pas celles qui ſont propres à telle ou telle conſtitution, 6; cependant elles les favoriſent plus ou moins, *ibid.*

Les qualités ſecrettes de l'air favoriſent davantage les maladies épidémiques que ne font ſes qualités manifeſtes, 172, 296; néanmoins certains ſymptômes des maladies épidémiques dépendent des qualités manifeſtes de l'air, 296. La température de l'air avance ou retarde quelquefois les maladies épidémiques, 7; elle fait la même choſe à l'égard des fièvres intermittentes, 58.

ALEXIPHARMAQUES. Ils ſont la plupart chauds, 87. Comment ils ſoulagent, *ibid.* C'eſt par accident qu'ils ſont utiles dans la peſte, ſavoir, en qualité de diaphorétiques, & nullement comme ſpécifiques, *ibid.*

ALEXITÈRE. Le véritable aléxitère de la peſte eſt encore inconnu, 87.

ALIMENTS. Quels doivent être dans la gonorrhée virulente, 309. Ce que font les bons aliments dans les fièvres intermittentes, 339.

AME. Les agitations de l'ame produiſent ſouvent une eſpèce d'apoplexie dans les femmes hyſtériques nouvellement accouchées, 395; elles détruiſent les forces, 474, cauſent l'affection hyſtérique, 133. Situation de l'ame dans les femmes hyſtériques & les hommes hypocondriaques, 398, 399. Dans la goutte invétérée, 449. D'où vient la force de l'ame, 407. Il faut éviter les paſſions de l'ame dans la goutte, 474.

AMYGDALES. Quand eſt-ce que leur inflammation eſt un ſigne mortel, 55.

Elle eſt un très-fâcheux ſymptôme dans les fièvres intermittentes d'automne, 62. Quand eſt-ce qu'elle y eſt un ſigne mortel, 73.

ANATOMIE. Quelle connoiſſance de l'anatomie eſt néceſſaire à un médecin, 496.

ANETH. Sa ſemence paſſe pour ſpécifique dans le hoquet; mais elle ne réuſſit pas toujours, 43.

ANNÉE. Celle de la peſte de Londres fut d'ailleurs très-ſaine, 87.

ANNÉES. Leurs conſtitutions. *Voyez* CONSTITUTIONS.

ANODINS. *Voyez* CALMANTS.

ANTIDOTES CHAUDS. Ils attirent plutôt la peſte qu'ils ne l'éloignent, 88, 89.

ANTIMONIAUX ÉMÉTIQUES. Ils doivent toujours être donnés avec beaucoup de boiſſon, 23. Ils ne ſont jamais ſans danger pour les petits enfants, 22.

ANTISCORBUTIQUES. Ceux qui

guériſſent l'hydropiſie cauſée par la fièvre intermittente d'automne, 58, 516.

Antivénériens, Comme le mercure & la ſalſepareille, agiſſent peut-être plutôt en évacuant que par une vertu ſpécifique, 87.

Aphorisme d'Hippocrate. Le 22 de la ſection I. regarde autant les ſueurs que l'évacuation par les ſelles, 537; & même il regarde encore davantage les ſueurs, 538.

Aphthes. Leurs cauſes quand elles ſurviennent à la fin des dyſſenteries, 171. Lorſqu'elles viennent dans la dyſſenterie faute d'avoir purgé, elles ſont un ſigne mortel, 160, 161. D'où elles provenoient dans la fièvre dyſſentérique, 172. En 1669 elles étoient plus fréquentes ſur la fin de la fièvre dyſſentérique que dans aucune autre fièvre, & pourquoi, 171, 172. Dans la nouvelle fièvre épidémique de 1685 elles renouvelloient la fièvre; mais cette fièvre n'étoit que ſymptomatique, 520. Quand eſt-ce qu'elles ſe guériſſent par le quinquina, 521.

Apoplexie. Ce que c'eſt, 597. Comment il faut traiter cette maladie, ſoit dans l'accès, ſoit hors de l'accès, *ibid.* Quand elle ſurvenoit dans les fièvres intermittentes de 1678, c'étoit la fièvre même qui ſe portoit à la tête, 307. Signes qui le prouvoient, *ibid.* Elle ſe guériſſoit par le quinquina, 308.

L'apoplexie ordinaire n'a pas la même cauſe que l'apoplexie des femmes hyſtériques, 395; pourquoi elle ſurvient dans le paroxyſme de la goutte quand on donne des ſudorifiques, 457.

Apozeme. Apéritif & antiſcorbutique, 564. Pectoral dans la rougeole contre la toux, 179, dans la pleuréſie, 253; purgatif, doit être employé après les fièvres intermittentes d'automne, & guérit ſouvent l'hydropiſie qui en eſt la ſuite, 71.

Appétit, ruiné par la dépravation des humeurs, 408.

Appétits des malades. Il faut ſouvent y avoir plus d'égard qu'aux règles de la médecine, 370, 371. Exemples de cela, 370.

Application d'esprit, nuiſible aux goutteux quand elle eſt trop grande, 419.

Ardeur d'urine dans la gonorrhée virulente, ce que c'eſt, 333.

Arguments. Ceux qui prouvent que la peſte eſt une maladie inflammatoire, 87.

Aristote. Il prétend que les mélancoliques ont plus d'eſprit que les autres, 399.

Aromates. Pourquoi il faut les éviter dans la goutte, 467.

Aromatiques. Pluſieurs drogues aromatiques étant mêlées enſemble, ont plus de force que chacune en particulier en même quantité, 459, 460.

Art de la médecine doit s'apprendre ſur-tout par l'uſage & l'exercice, *Préface* viij. Deux moyens de le perfectionner; en quoi conſiſte le véritable art de la médecine, *préf.* xv. Il ne ſauroit imiter la nature dans la guériſon des fièvres par la ſueur, & pourquoi, 538.

Articulations des doigts. Comment elles ſont affectées dans les rhumatiſmes, 446; comment dans la goutte irregulière, 265, 266.

Ascite. Hydropiſie aſcite confirmée ſe guérit auſſi ſûrement que pluſieurs autres maladies, pourvu que les viſcères ne ſoient pas corrompus, 507. Comment l'aſcite invétéré corrompt les parties & devient incurable, *ibid.* Il faut néanmoins en entreprendre le traitement, parce qu'on ne ſait pas juſqu'à quel point les viſcères ſont léſés, *ibid.*

Assoupissement. Il étoit plus grand dans les enfants dans la fièvre épidémique depuis 1673 juſqu'en 1675, que dans la conſti-

tution précédente, 208. Il ne cédoit à aucun remède, mais se dissipoit peu à peu lorsqu'on l'abandonnoit à la nature, 214. Confirmation de cela par un exemple, 215.

ASTHME humide cause quelquefois une enflure de jambes qui ressemble à l'hydropisie, & qui n'est pas dangereuse, 488. Comment il faut le traiter, 632.

Asthme sec n'est pas accompagné de fièvre; ce qui le distingue de la fausse péripneumonie, 264.

ASTRINGENTS. Sont dangereux au commencement du choléra morbus, 152. Produit une tumeur du scrotum dans la gonorrhée virulente, 334. Causent la vérole & d'autres maux, 342.

AVORTEMENT. On le prévient par les mêmes remèdes que l'on emploie contre les règles immodérées, omettant les purgatifs & les sucs d'herbes, 439, 611.

AUTEUR. Il ne veut pas porter ses raisonnements trop loin, 222. En donnant l'histoire des maladies aiguës, ne prétend pas donner un ouvrage parfait, *Préface* xxxviij, croit seulement avoir montré le chemin pour le traitement de ces maladies, 327. Répond à une objection sur ce qu'il ne combat pas assez la malignité, 233, 236. Ne rejette pas le sentiment des anciens & des modernes sur la malignité dans les maladies, mais explique le sien, 233, 236. Promet une histoire des maladies chroniques, 328. Ne doit pas être accusé de témérité pour avoir donné le laudanum en grande quantité, 297.

Il n'a pas encore pu découvrir dans les qualités manifestes de l'air la cause de la vicissitude des constitutions épidémiques, 6. Est incertain, au commencement de chaque nouvelle épidémie, sur la méthode qu'il doit suivre. Danger des premiers malades qu'il traite, *ibid.* Son dessein en donnant des observations sur les maladies épidémiques de quelques années de suite, 14. Lorsqu'il écrivoit sur les maladies épidémiques de l'an 1676 jusqu'à l'an 1680, avoit déjà été long-temps tourmenté de la goutte & du calcul, 294. Ne décrit pas les maladies de 1677, parce qu'alors il eut un pissement de sang & ensuite un cruel accès de goutte, 298.

En décrivant les fièvres & leurs symptômes, il ne veut débiter aucune opinion ni imagination, 289. Demande excuse de ce qu'en traitant ces maladies il a suivi de nouvelles routes, 289. Avoue ingénument que plusieurs fois ne connoissant pas la nature des fièvres qu'il avoit à traiter, il s'est bien trouvé de ne rien faire du tout, 240. Se plaint que le véritable traitement des fièvres intermittentes est encore inconnu, 61. Exhorte à chercher les moyens de guérir celles d'automne plus promptement qu'on ne fait d'ordinaire, 69. Est obligé dans une nouvelle fièvre qui précéda la peste de Londres, de changer la méthode qu'il avoit suivie dans ces sortes de fièvres, 96. est empêché par l'opiniâtreté des amis des malades, de saigner autant qu'il auroit voulu dans la fièvre pestilentielle qui suivit la peste de Londres, 97. Ainsi il cherche une autre méthode que la saignée copieuse, *ibid.* 98; il la trouve, *ibid.* Succès de cette nouvelle méthode, *ibid.*

Dans le traitement de l'hydropisie, il se trompe au commencement de sa pratique, en croyant que le syrop de nerprun peut guérir toute sorte d'hydropisie, 492.

Il donne l'histoire de l'affection hystérique, suivant les véritables symptômes de la maladie, & conformément à sa propre expérience, 391, 392.

Comment il se détermine à l'étude de la médecine, *préface* vij, viij. Se croit bien éloigné de la savoir parfaitement, & pour-

quoi, 476. Prend la résolution, après des observations exactes de plusieurs années, de proposer les moyens de perfectionner cet art, *préface* xv, xvj. Belle réflexion qu'il fait sur la trop grande précipitation des médecins dans le traiment des maladies, 215, 509.

Il blame ceux qui condamneroient la simplicité des remèdes dont il se sert contre l'hydropisie, 508.

Il écrit sur le pissement de sang & sur la goutte en faveur de ceux qui sont attaqués de ces maladies, qu'il avoit éprouvées lui-même, 552, 553.

En décrivant la peste & la fièvre pestilentielle, il demande excuse de ce qu'il dit sur la nature de la maladie; mais pour la pratique il assure n'avoir rien proposé que de tres-certain, 102, 103.

Il remédie par sa méthode aux mauvais effets des sudorifiques dans la peste, 94; donne l'histoire de cette maladie, parce que les autres médecins ne l'ont pas fait, 88. S'enfuit avec les autres par la crainte de la peste, à la persuasion de ses amis, 97. Demeure éloigné de Londres pendant la plus grande partie du temps que la peste régna dans cette ville, 94, 97.

Il ne trouve point de meilleur remède que la saignée dans la pleurésie, 257.

Il est attaqué en 1660 d'un accès de goutte plus cruel que les précédents, suivi de calcul des reins & de pissement de sang, 553. Il donne son traité de la goutte après avoir souffert trente-quatre ans de cette maladie, 442. Se guérit lui-même par les sueurs d'une diarrhée survenue pendant la goutte pour avoir bu imprudemment de l'eau froide, 481. Rétracte ce qu'il avoit avancé, savoir, que les purgatifs ne conviennent point aux goutteux, 555.

Il corrige en quelque chose sa méthode de traiter le rhumatisme, 323. En publiant celle de traiter le rhumatisme scorbutique, il préfère le bien public à son intérêt particulier, 272.

Pourquoi il souhaitoit de ne plus traiter de petites véroles, 369. Il ignore, de même que les autres, la nature essentielle de cette maladie, 177. Doit être excusé sur sa méthode de traiter la petite vérole, parce qu'elle n'est contraire qu'à celle des modernes, Hippocrate & Galien n'ayant jamais eu connoissance de la maladie, 227. Ce qu'il pense de sa méthode de traiter les petites véroles discrètes & bénignes, 128. A exposé fidélement la manière de traiter la petite vérole, 368. Na pas suivi en cela des imaginations, mais des faits de pratique, 389, 390. Pourquoi il ne détermine pas si la salivation & la diarrhée dans les petites véroles confluentes suppléent à la petitesse des pustules, 112. Néglige la saignée dans la petite vérole, 225. Ecrit sur la petite vérole en 1680, afin de suppléer à ce qui manquoit à son premier ouvrage, 357. Guérit par sa méthode son fils attaqué d'une petite vérole discrète irrégulière, 188.

Il ne croit pas qu'on doive cacher le traitement de la maladie vénérienne, & pourquoi, 328.

AUTEURS. La plupart des auteurs, en décrivant les maladies, ne donnent que des hypothèses sur lesquelles ils règlent leur pratique; danger de cette méthode, 327, 328.

Qui sont ceux qui ont recommandé la saignée dans la peste, 91.

AUTOMNE. Les humeurs sont plus visqueuses en automne qu'au printemps, 54. L'automne favorise les dyssenteries, 182.

AXIOMES. Ceux d'Hippocrate & des autres anciens qui regardent la préparation qu'il faut faire de la matière fébrile, afin de pouvoir l'expulser ensuite par les

ſueurs, ſemblent ne convenir qu'à la fièvre de la conſtitution de 1661 juſqu'en 1664 ou les fièvres intermittentes dominoient, 236.

B

Baillement du matin. Ce qu'il produit dans les goutteux, 448.

Balles de plomb ſont nuiſibles dans la paſſion iliaque, 46.

Baume de la Mecque bon dans la gonorrhée virulente, 336.

Biere forte admiſe dans l'hydropiſie aux mêmes conditions que le vin, 505. Bière médicinale dans l'hydropiſie pour les pauvres, 506. Bière purgative, 565. Bière où l'on a fait bouillir un peu de macis pour entretenir la ſueur, 99.

Bière avec la rhubarbe pour les enfants, comment il faut la préparer & la donner, 534.

Petite bière empêche la formation du calcul dans les goutteux, 469. Empêche le piſſement de ſang dans les calculeux, étant bue avantque de s'exercer en carroſſe, 556. Ne doit pas être refuſée aux malades dans la fièvre, mais plutôt recommandée, 35.

Petite bière avec le ſuc d'orange dans la chaleur de la fièvre, *ibid.* avec l'eſprit de vitriol dans le piſſement de ſang & les taches de pourpre cauſées par une fièvre aiguë, 388; dans les rougeoles irrégulières de 1674 pour boiſſon ordinaire, 219; dans la fauſſe péripneumonie, 264; celle de Londres excellente dans la goutte, ſoit qu'elle ſoit houblonée ou non, 470. Petite bière bonne dans la toux épidémique lorſqu'il y a fièvre, &c. 230. Tempère l'effervescence du ſang dans la petite vérole, 296. Suffit pour boiſſon dans les petites véroles irrégulières diſcrètes, 188.

Quelle ſorte de bière convient dans les petites véroles confluentes, 383.

Bière mêlée avec le lait facilite l'action de l'émétique, 22, 23; ſert de bouillon dans le choléra morbus pour délayer, 153; de même dans la colique bilieuſe, ſi les fruits cruds ont cauſé la maladie, 191; dans la dyſſenterie, 165; dans la fièvre aiguë avec piſſement de ſang & taches de pourpre, 388.

Bière bouillie avec la ſauge eſt un ſudorifique dans les fièvres intermittentes d'automne, 63. Bouillie avec la racine de guimauve, eſt utile dans le paroxyſme de la néphrétique, 482, 600, & dans la goutte accompagnée de néphrétique, 482; altérée par la ſauge, eſt bonne pour entretenir la ſueur dans les maladies peſtilentielles, 99.

Blanc de baleine, n'eſt pas ſpécifique dans les contuſions, 484.

Boisson dans la dyſſenterie, 165. Boiſſon froide dans la dyſſenterie, *ibid.* 168. Boiſſon dans la fièvre dyſſentérique, *ibid.* 173. L'auteur permet dans une hydropiſie une livre & demie ou deux livres de boiſſon par jour, 501. Boiſſon dans l'affection hyſtérique des nouvelles accouchées, venant d'un flux exceſſif des règles, 437. Quelle eſt la meilleure boiſſon dans la goutte, 469, 470. Quelle doit être la boiſſon dans la goutte violente & invétérée, *ibid.* 471. Elle doit être d'un goût agréable autant qu'il eſt poſſible, *ibid.* Avantage de cette boiſſon, *ibid.* Boiſſon dans la toux épidémique de 1676, 230. Boiſſon tempérante dans la petite vérole irrégulière, quelle doit être, 186, 188.

Bol purgatif dans la diarrhée, 166.

Bol diaphorétique dans la fièvre peſtilentielle, 98. Autre dans la démangeaiſon opiniâtre, 280.

Botal, Il emploie, de même que Sydenham, la ſaignée copieuſe dans le traitement de la peſte, 91. Ses raiſons pour prou-

ver que ce remède est le meilleur dans toute sorte de peste ; exemple qu'il en rapporte, *ibid.*

Botanique. Elle doit être appuyée sur le témoignage des sens, 13.

Bouillon de chair de mouton dans la dyssenterie, 35, 165.

Quels bouillons conviennent dans la fièvre double tierce, 64. Bouillon dans le choléra morbus, 153. Bouillon d'aveine recommandé dans la goutte irregulière durant l'accès, 479. Il fait presque la même chose que l'usage du lait, 469. Bouillons d'aveine préférés par l'auteur à tous les autres, 35. Bouillons d'orge dans la fièvre continue, 34, 35. Bouillons d'aveine & d'orge dans les petites véroles confluentes, 383. Bouillons farineux conviennent mieux dans la rougeole que les bouillons de viande, 179. On les recommande très-fort dans les rougeoles irrégulières, 219. L'auteur les préfère dans le rhumatisme, & exclut entièrement les bouillons de viande, 268.

Brulure. Le meilleur remède est l'application de linges chauds trempés dans l'eau-de-vie, 264.

Bubon. Quand il survient dans la fièvre ardente de la peste, il est souvent salutaire, de même que la parotide, 83.

Comment les bubons dans la peste se forment de la matière morbifique la plus subtile & la plus inflammatoire, 141, 142. Ils se terminent en abcès, de même que les autres tumeurs inflammatoires, 87.

Les bubons de la fièvre pestilentielle ne sont pas, quoiqu'ils suppurent, des signes certains de guérison, 90, 102. Ils disparoissent quelquefois tout à coup, 90. Comment les sudorifiques donnés de trop bonne heure les font rentrer, 94. Quand ils rentrent, & qu'il survient des taches de pourpre, c'est un signe mortel, 90. Les sueurs forcées sont souvent la cause d'un tel accident, 90, 94.

Bubons vénériens ensuite d'une gonorrhée virulente, sont le premier degré de la vérole, 334.

Butler traite la dyssenterie & la fievre dyssentérique en Afrique de la même façon que l'auteur en Angleterre, 166, 168.

C

Cachexie par la dépravation des humeurs, 408.

Calcul. Il n'est rien de meilleur que les eaux martiales pour faire sortir les petits calculs contenus dans les reins, 558.

Comment on connoît si un calcul est trop gros pour passer par les uretères, ou s'il y a un amas de petites pierres dans le bassinet, 558, 559.

La première origine du calcul dans les goutteux vient souvent de ce qu'ils ont demeuré longtemps couchés sur le dos dans un lit mollet, 543.

Ce qu'il faut faire quand le calcul produit la néphrétique, 431.

Il semble quelquefois qu'il y a un calcul dans les reins ou dans la vessie, tandis que ce n'est qu'un symptôme de l'affection hystérique, 197. Exemple remarquable de cela dans un cas où les remèdes contre le calcul étoient nuisibles & les narcotiques salutaires, 306.

Comment le calcul se manifesta dans l'auteur, 543.

Il se forme le plus souvent dans la goutte invétérée, 481. Ce qu'il faut faire alors, 482.

Pourquoi il survient aux goutteux, 419. Il cause quelquefois la mort en produisant une suppression d'urine, 419. Il se forme dans les goutteux par l'usage des boissons âcres & atténuantes, 471. Est-il une portion de la matière goutteuse, 419. L'exercice du corps le prévient, & sur-tout l'usage du cheval ou du carrosse ;

mais il faut que cet exercice se fasse à la campagne, 474, 476. On le prévient aussi par l'usage de la petite bière, 466, & par celui d'une autre boisson convenable, 471. Ce qu'il faut faire quand il est formé, & qu'il produit la néphrétique, ou le pissement de sang, 481, 556, 559, 599.

Calmants. Remèdes calmants sont indiqués dans trois sortes de maladies, 297, 375. Doivent être proportionnés, quant à la force & au nombre des doses, à la grandeur des symptômes, 297. Moyen sûr pour régler les doses, 375, 376. Quand on donne fréquemment ces remédes, quel intervalle il faut mettre entre les doses, 296, 376, 429, 608.

Calmants trop souvent réitérés gâtent les digestions & affoiblissent les fonctions naturelles, 429. Doivent être donnés le plus souvent après les purgatifs, & pourquoi, 70.

Dans le choléra morbus doivent être donnés après qu'on a lavé l'estomac par une ample boisson, 154. Quel mal ils font si on les donne d'abord, 153. En quelle occasion on doit les donner d'abord, 154. Dans le choléra morbus de 1676 on étoit obligé de les donner en plus grande dose & plus fréquemment qu'à l'ordinaire, 296. Dans la danse de Saint-Gui doivent être employés après la purgation, 526, 595.

Dans la colique bilieuse ils doivent précéder la purgation lorsque le vomissement est tel, que le malade ne garderoit pas le purgatif, 191. Ils doivent être donnés aussi après la purgation, 193; après la saignée, 191, 596. Quand est-ce qu'il faut les donner après qu'on a fait vomir avec la bière mêlée dans du lait, 191; quand est-ce qu'il faut les donner avant toute autre chose, 194. Exemple, 195. On doit les continuer après les purgatifs, jusqu'à ce que les douleurs aient cessé, & non au-delà, 194. Si on est obligé de les donner plus de deux fois par jour, quelles précautions il faut prendre, *ibid.*

Dans la colique hystérique ils sont nécessaires pour tranquilliser les esprits animaux, 199. Ils agissent mieux après les évacuations, 200, 596. Conviennent dans l'assoupissement causé par le tumulte que les purgatifs excitent dans le sang, 520. Conviennent dans les affections hystériques comateuses qui précèdent les petites véroles, 373; dans la diarrhée, 166; dans la dyssenterie, au commencement, 164; à quelle dose il faut les donner aux enfants, 166. Donnés pendant long-temps dans cette maladie, ils ne sont pas aussi nuisibles que croient ceux qui n'en ont pas l'expérience, 164. Pourquoi il faut les donner matin & soir les jours qu'on ne purge pas, 164; pourquoi le soir de la purgation, mais de meilleure heure qu'à l'ordinaire, *ibid.* Combien de fois le jour dans une dyssenterie opiniâtre, *ibid.* Sans danger dans une dyssenterie qui n'est pas épidémique, en omettant les évacuants, 170. Comment il faut les donner dans la dyssenterie de la nouvelle fièvre épidémique, 530.

Dans la fièvre continue ils doivent être donnés après le vomitif, 25. Dans la fièvre dyssentérique ils nuisent si on les donne entre les purgations, 173. Pourquoi ils servent à rétablir les forces, surtout dans les femmes hystériques, après que la fièvre dyssentérique est guérie, 174. Combien de fois, & quand il faut les donner, *ibid.*

Dans la fièvre épidémique de 1673 jusqu'en 1675, pourquoi ils ne doivent pas être donnés facilement, 217. Dans la nouvelle fièvre épidémique, lorsqu'il y a vomissement & tranchées du ventre, conviennent après les purgatifs, & quels sont ceux qu'il faut employer, 529. L'Auteur

préfère le diacode, 330. Pourquoi ne doivent pas être donnés à l'heure du sommeil quand on n'a pas purgé, 520. Conviennent à la fin de la maladie pour dissiper les symptômes légers qu'ont excités les évacuations réitérées, 536.

Pourquoi doivent être donnés après les purgatifs dans les fièvres intermittentes, 70. Temps où il faut les donner dans la fièvre rouge des enfants, 245. Réussissent mieux dans les fièvres après les purgatifs, 536. Dans les fièvres du printemps doivent être donnés après les émétiques, 57.

Quand & pourquoi il faut employer les calmants dans l'hémorrhagie du nez, 287, 288. Comment ils furent donnés à une femme hydropique après l'évacuation des eaux pour dissiper une enflure du ventre, 301.

Ils conviennent dans l'affection hystérique lorsque le mars incommode, 419. Quand & pourquoi il faut les donner au commencement du traitement, 408, 409. Avec quelles précautions dans l'accès, lorsqu'il y a douleur & vomissement, 427, 428. Doivent être donnés sur le champ dans un vomissement énorme, 428. Pourquoi en forme solide plutôt que liquide, *ibid.* Repos nécessaire en ce cas-là, *ibid.* Après que le vomissement a cessé, doivent être continués matin & soir pendant quelques jours, 431. Suffisent en moindre dose après la saignée & la purgation, 427, 428, 429.

Quand faut-il les donner dans la passion iliaque avant les purgatifs, 531. Ils aident l'action des purgatifs, 533. Exemple, *ibid.*

Dans la suppression des vidanges, causée par l'affection hystérique, on doit les tenter une fois, les autres remèdes étant inutiles, 433 On peut les joindre aux emménagogues, *ibid.* Inconvénient qu'il y auroit de les réitérer, *ibid.* Il faut revenir ensuite aux emménagogues, *ibid.*

Dans les regles immodérées il faut les donner tous les soirs, 436. Dans la rougeole même, & lesquels, 180. Dans l'accès de néphretique, après la saignée & un lavement, 558. Dans la néphrétique venant d'affection hystérique, conviennent presque seuls, 431. Conviennent aussi dans la néphrétique causée par la longueur de la goutte, 482. Dans la phrénésie, en quel temps & à quelle dose doivent être employés, 38, 39. Conviennent dans la phrénésie causée par la petite vérole, 593. Dans la goutte invétérée, si la douleur est insupportable, 483. Dans la goutte jointe au calcul ils empêchent que les purgatifs ne soient dangereux, 554.

Dans le rhumatisme pourquoi il faut donner les calmants le soir, 269, 323. Ils fixent le mal, 268. Empêchent le succès de la saignée, *ibid.* N'appaisent pas les douleurs dans le fort de la maladie, *ibid.* Les purgatifs réitérés empêchent qu'ils ne fixent le mal, 323. Ils étoient dangereux dans la toux épidémique de 1675, 229.

Ils conviennent sur-tout dans les petites véroles accompagnées de diarrhée, douleurs violentes, vomissements énormes, &c. 377; mais seulement pour les adultes, 131; & non pour les enfants, à moins qu'il n'y ait du danger, 130, 380. Quand est-ce donc qu'il faut les donner, 132, 378.

Ils conviennent dans les petites véroles irrégulières noires, 186, 188. Combien de temps il faut les donner tous les jours, 225.

Dans les petites véroles confluentes ils sont spécifiques, 376. Pourquoi ils appaisent le trouble des esprits, quoique les malades ne dorment pas, 376. Précaution nécessaire pour qu'ils produisent cet effet, 378. Ils aident l'éruption, 125; détournent la phrénésie, & favorisent l'enflure du visage & des mains, 379; entre-

tiennent la ſalivation, 130, 131 ; la rappellent ſi elle eſt ſupprimée, 130, 131 ; quand même ils la ſupprimeroient, ne laiſſeroient pas d'être utiles, 380. Sont néceſſaires dans cette maladie quand il y a piſſement de ſang ou hémoptyſie, 349. Sont utiles dans les adultes après l'éruption, juſqu'à la fin de la maladie, 131, 593. Doivent être donnés ordinairement dès le ſoir du ſixième jour depuis le commencement de la maladie, & enſuite tous les ſoirs juſqu'au dix-ſeptième jour, & au-delà, 378, 593. Raiſon de cette conduite, 378. Doivent être donnés à ſix ou ſept heures du ſoir, 379. Le onzième jour de meilleure heure, & pourquoi, 378. Quelquefois deux ou trois fois le jour, 379. Dans les enfants ils nuiſent en ſupprimant la diarrhée, 131, 379, 380.

Dans les petites véroles diſcrètes ils conviennent quand il y a menace de phrénéſie, 128. Ils rétabliſſent l'enflure & la rougeur du viſage, 133, 134.

Calmant dont ſe ſert l'Auteur dans la dyſſenterie, 165.

Caroncules dans la gonorrhée virulente, ce que c'eſt, 333. Elles rendent ſouvent une certaine ſéroſité à cauſe de quelques ulcères voiſins ; ce qu'il en faut juger alors, *ibid.* Elles ſont ſouvent produites par les eaux minérales, 340.

Carrosse. Exercice en carroſſe ne cauſe pas le piſſement de ſang dans ceux qui ont la pierre, pourvu qu'on aille par des chemins non pavés, 555, 556. Peut être ſubſtitué à l'exercice du cheval en pluſieurs cas, 426. Eſt utile dans la colique bilieuſe, 195. Dans l'accès de goutte ancienne, 478. Cas où il ne convient pas, 478, 479.

Cas rares n'appartiennent pas à l'hiſtoire des maladies, *Préface*, xix.

Cataplasme contre les douleurs que cauſe l'ail appliqué ſur la plante des pieds, 382. Cataplaſmes ſont inutiles dans l'hydropiſie, 507. Quel eſt celui qui a le plus ſoulagé l'Auteur dans ſes accès de goutte, 483. Cataplaſme pour la piquure du tendon, 259. Pour le rhumatiſme, 260. Pour l'inflammation vénérienne du ſcrotum, 333.

Catarrhes. *Voyez* Toux.

Causes des maladies. Nous ne pouvons connoître que les prochaines & immédiates, & elles doivent ſeules nous fournir des indications, *Préf.* xxviij, xxix.

On les reconnoît par le témoignage des ſens, ou par les obſervations anatomiques, *ibid.*

Cauſes éloignées ſont impénétrables, *ibid.* Preuve de cela, *ibid.* Cauſes morbifiques ſe découvrent en faiſant attention aux ſymptômes particuliers, *ibid.* Différence ſpécifique des cauſes eſt inconnue, 186.

Cautere à la jambe dans le rhumatiſme invétéré, 271.

Cerveau. Nous ne comprenons pas comment l'ame exerce ſes fonctions par le moyen du cerveau, 391.

Chaleur. Celle de la fièvre ſuffit preſque ſeule pour préparer la matière morbifique, 214. Chaleur ſuccédant tout d'un coup à un long froid, quelles maladies produit, 242. Chaleur du lit diminue l'efficacité du quinquina dans les fièvres intermittentes, 378. Augmente le rhumatiſme, 267. Augmente le danger de la petite vérole confluente, & affoiblit l'action des narcotiques, 378. *Voyez* Lit.

Chaleur, nuiſible dans la pleuréſie, 254.

Chancre vénérien, ce que c'eſt. Gens qui y ſont ſujets, 333.

Charbons. Ils ſervent dans la peſte à l'expulſion de la matière morbifique, de même que les puſtules dans la petite vérole, 141, 142. Ils reſſemblent à l'impreſſion

que fait un cautère actuel, 142.

CHAUDS. Remèdes chauds sont plus capables de causer la peste que de l'éloigner, 87. Pourquoi ils sont nuisibles dans l'apoplexie,

Remèdes chauds dans les maladies chroniques. *voyez* PLANTES échauffantes. Ils détruisent l'efficacité du quinquina dans les fièvres intermittentes, 299, 304. Effets qu'ils produisent dans la dyssenterie, 159. Sont employés mal à propos dans les fièvres, sous prétexte d'évacuer par les sueurs un prétendu venin, 536.

Maux qu'ils causent dans les fièvres aiguës, 521, 522. Attaquoient la tête dans la fièvre épidémique de 1673, 208. Quand est-ce qu'ils peuvent causer la passion iliaque dans la nouvelle fièvre épidémique, 531. Doivent être évités dans la fièvre d'hiver, 514. Donnés de trop bonne heure dans les fièvres intermittentes, ce qu'ils opèrent, 68. Sont dangereux dans les fièvres intermittentes des enfants, *ibid.* Augmentoient les fièvres intermittentes de 1678, 299. Quels maux ils font dans la nouvelle fièvre d'hiver, 522. Empêchent la salivation dans la fièvre de la petite vérole, 145.

Quand & pourquoi ils conviennent dans l'hydropisie, 505, 506. Ils augmentent les taches de pourpre dans les fièvres, 235. Pourquoi ils sont nuisibles dans certaines maladies malignes, 234. Ils nuisent tous dans la rougeole & la petite vérole, 181. Causent une péripneumonie mortelle, & d'autres maux, *ibid.* Quand est-ce qu'ils causent une pleurésie symptomatique, 249. Peuvent empêcher les bons effets de la saignée dans la pleurésie vraie, 230.

Remèdes chauds tirés des végétaux amers sont de vrais digestifs dans la goutte, 460. Pourquoi ils conviennent aussi dans les autres maladies chroniques, 462. Donnés dans le rhumatisme, peuvent être cause qu'on soit obligé de saigner plus souvent qu'à l'ordinaire, 269. N'étoient pas sans danger dans la toux épidémique de 1675, 231.

Mauvais effets qu'ils causent dans la petite vérole, & en quel temps, 119. Peuvent sur-tout nuire dans le commencement de l'éruption, *ibid.* Pourquoi, 120. Empêchent l'éruption dans les jeunes gens, sur-tout dans les tempéraments sanguins, 118. Rendent souvent confluente une petite vérole discrète, 124. Donnés au commencement de la maladie rendent les pustules confluentes, 359. Sont aussi nuisibles alors, que si le malade gardoit le lit, 124, 125. Cas où ils conviennent, 136.

Temps où ils changeoient la petite vérole confluente irrégulière en dyssenterie, 185. Ont souvent été mortels dans cette maladie, lorsque les règles venoient à couler hors de leur temps ordinaire, 186. Augmentent la noirceur des pustules, 234.

Ils sont encore plus mauvais dans les petites véroles confluentes irrégulières que dans les discrètes régulières, 130. Ils arrêtent la salivation, *ibid.*

Combien ils sont nuisibles dans les petites véroles discrètes régulières, & comment, 114. Empêchent l'enflure du visage & la rougeur entre les pustules, 134.

Quand est-ce qu'ils sont moins nuisibles, & empêchent moins l'enflure du visage, 114.

CHEVAL. Exercice du cheval fortifie extrêmement le sang & les esprits, 426, 427. Comment il produit cet effet, *ibid.* Pourquoi il est si utile dans les maladies chroniques, & sur-tout dans la phthisie, 475. Excellent dans la colique bilieuse après les évacuations, 195. Dans l'affection hypocondriaque & hystérique, 426. Exemple de cela, 427. Dans la phthisie, *ibid.* Plus efficace dans la phthisie que le quinquina dans

les fièvres intermittentes & le mercure dans la vérole, *ibid.* Doit être proportionné aux forces du malade, *ibid.* Pour qu'il soit utile aux phthisiques, ils doivent faire de longues courses, *ibid.* Doit être continué plus long-tems dans les personnes déja avancées en âge que dans les jeunes gens, *ibid.* Est excellent dans plusieurs maladies chroniques, étant continué assidument, raison de cela, 196. Excellent dans la goutte, pourvu qu'il n'y ait pas de calcul, ni un trop grand âge, 475.

Cheval est à sept ans dans sa force, 50.

Chien enragé. Ce qui arrive à ceux qui en sont mordus, & ce qu'il faut faire, 631.

Chirurgien. Un Chirurgien guérit des soldats de la peste par des saignées copieuses, 93.

Choléra morbus. Le véritable règne dans le mois d'août, 8, 147, 151, 152, 604. Ceux qui règnent dans un autre temps sont tout à fait différents du véritable, 151. Celui-ci peut tuer dans vingt-quatre heures, 152, 604. Exemple d'un choléra morbus sec, 152. Description du véritable, 153, 604. Il est causé par les fruits de la saison, 154. Celui de 1669, 151, 604. Ses symptômes, 151, 604.

Remarque sur les symptômes du véritable choléra morbus, 151, 604. On le guérit en délayant & en évacuant l'humeur peccante, 153. Danger des astringents & des narcotiques donnés au commencement, 154. Les purgatifs sont pernicieux, 152. Utilité de l'eau de poulet, 153, 604. On peut y substituer le petit-lait, 153, 604. Combien de temps il faut laver l'estomac, *ibid.* Il faut donner ensuite un calmant, 154. Pourquoi dans peu de liqueur, 295. Cas où l'on doit donner sur le champ le narcotique, 154, 604.

Choléra morbus de 1676, quels symptômes il avoit, 296. Se traitoit comme le légitime, *ibid.* Demandoit des calmants, *ibid.* Plus puissants & plus souvent réitérés qu'à l'ordinaire, plus de repos de corps, *ibid.*

Choléra morbus dans les enfants causé par la dentition & par des indigestions, 604. Comment doit être traité, *ibid.*

Chlorosis. *Voyez* Pales couleurs.

Choses non naturelles. Leur abus favorise la génération des maladies épidémiques, 7. Ces maladies diffèrent suivant les diverses constitutions des années & le mauvais état des humeurs, 242, 243.

Chou. Usage de ses feuilles dans la pleurésie, 254.

Chroniques. *Voyez* Maladies chroniques.

Chute de matrice. *Voyez* Matrice.

Chymie. Elle ne suffit pas pour l'avancement de la Médecine, 498.

Chymistes. Leurs remèdes ne font pas davantage que les décoctions ou sucs des plantes, 402, 403. Ils gâtent quelquefois les meilleurs remèdes par des préparations trop recherchées, 410, 411.

Cicatrices de la petite vérole, d'où elles viennent, 111, 112. Méthode de l'Auteur pour les prévenir, 223. Celles des petites véroles irrégulières de 1670 jusqu'en 1672, étoient fort vilaines, 185. Pourquoi la petite vérole confluente en laisse de vilaines, 112. La petite vérole discrète en laisse rarement, 111. Si on peut les prévenir par des liniments, 133. Le régime tempéré les prévient, *ibid.*

Circulation du sang. Quand est-ce qu'elle est gênée dans les fièvres, faute d'avoir saigné, 20.

Clou hystérique, sa description, 395, 404. Comment il provient du désordre des esprits, *ibid.* Comment on le guérit, 608, 609.

Coction des humeurs. Elle est nécessaire pour la purgation. Ce que c'est que la coction de la matière fébrile, 30. L'urine la dénote dans les fièvres continues, sur-tout dans le déclin de la maladie, *ibid.* Quand est-ce qu elle arrivoit dans les fièvres qui suivoient les intermittentes d'automne, 249. Elle ne doit pas être hâtée par de prétendus remèdes tempérants, 31.

L'Auteur n'est pas d'accord avec les autres Médecins sur les remèdes qui aident la coction, 30. Quels remèdes il entend par-là, *ibid.*

Pourquoi la coction se fait mieux en été qu'en hiver, 477. Effets que produit en cette matière le mouvement du corps, 474.

Coenne sur le sang des pleurétiques, d'où provient, 250. Moyen de l'empêcher, *ibid.*

Cœur. On sent des douleurs à la fossette du cœur dans la petite vérole, 108.

Colique bilieuse. Description de celle de 1670 jusqu'en 1672, 189, 190, 603. Pourquoi l'Auteur la décrit parmi les maladies aiguës, 189. Symptômes dont elle étoit précédée, 189. Quelle sorte de sujets elle attaque, & en quel temps, *ibid.*

De quelle façon elle commence, 190. Grande douleur qu'elle cause, *ibid.* Elle vient quelquefois de l'affection hystérique, 401, 402. Mais alors doit être traitée très-différemment, 432. Comment elle se distingue de la douleur néphrétique, 603. Elle dégenère aisément en passion iliaque, 6, 190, 603. D'où elle provient selon l'Auteur, 190.

Manière de la traiter; quelles indications à remplir, *ibid.* Comment doivent se remplir, 191, 604. Mauvais effets des remèdes carminatifs, 193. Quand est-ce qu'il faut commencer par les narcotiques, *ibid.* Exemple, 195. Quand est-ce qu'il ne faut pas donner les purgatifs foibles, 192. Quand est-ce que les purgatifs n'opèrent pas, 193. Occasion ou il est nécessaire de placer un narcotique avant la purgation, *ibid.* Elle doit être suivie des narcotiques, *ibid.* Jusqu'a quel temps il faut les continuer, 194. Quand est-ce qu'il faut nettoyer l'estomac, & comment, 191. Ce qu'il faut faire ensuite, *ibid.* Quel régime il faut observer, 196. Nécessité de le continuer, *ibid.* Utilité de l'exercice du cheval dans cette maladie, 195. Ce qu'il faut faire en cas de rechûte, 198; & en cas de langueur & de maigreur, 197, 603, 604.

Colique hypocondriaque, Elle se traite comme l'hystérique, 199, 605.

Colique hystérique. Sa description, 197. Elle ressemble à la bilieuse, *ibid.* 606. Quelles femmes principalement y sont sujettes. Est quelquefois accompagnée d'ictère, 201. Dépend du désordre des esprits, 198. Preuve de cela par les causes antécédentes, 198, 199. Elle est proprement une affection hystérique qui occupe le voisinage du colon, 198. La douleur qu'elle cause n'est pas dangereuse par elle-même, 199. La moindre agitation de l'ame renouvelle les symptômes, 198. L'exercice prématuré fait la même chose, *ibid.*

Colique hystérique demande un autre traitement que la bilieuse, 199. Les évacuants y sont nuisibles, les narcotiques necessaires, 200. Comment il faut les donner, 608. Utilité de nettoyer auparavant l'estomac, *ibid.* Continuer les narcotiques après la guérison, *ibid.* Cas où les évacuants conviennent,

viennent, *ibid.* Curation des symptômes, 201.

Utilité de la diète lactée lorsque les calmants sont inutiles, 424. Ce qu'il faut faire pour prévenir les accès de la maladie, 608, 609. Excellence du mars, *ibid.*

COLIQUE DE POITOU. Ce que c'est, & la manière de la traiter, 606.

COMA. Quand il survient dans les fièvres, doit être le plus souvent abandonné à la nature, 214. Confirmation de cette doctrine par un exemple, 215. Quel il étoit dans la fièvre épidémique de 1673 jusqu'en 1675, & comment il se terminoit, 214, 215. Conduite qu'il falloit tenir alors à l'égard du malade, 216.

Coma provenant de la chaleur du lit dans une nouvelle fièvre épidémique, 518. Comment il faut le traiter, 524.

Coma dans la fièvre rouge des enfants, comment doit être traité, 245. Utilité des narcotiques dans le coma après les purgatifs, 521. Le coma quelquefois symptôme de la petite vérole, 115. Manière de le traiter dans la petite vérole confluente lorsqu'il vient d'un régime échauffant, 136.

CONFLUENTES. *Voyez* PETITES VÉROLES CONFLUENTES.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE. Chacune produit des maladies différentes, 6. Chaque constitution générale est distinguée par une fièvre qui lui est particulière, *ibid.* Effets de chaque constitution sur les maladies qui se rencontrent en même temps, 232. Effets de la constitution générale sur différentes sortes de maladies épidémiques qui en dépendent, 9. Etat fixe de cette constitution générale, 171. Effets des qualités manifestes de l'air sur ces différentes sortes de maladies épidémiques, 172.

Constitution de toute l'année, tire son nom de la maladie qui domine vers l'équinoxe d'automne, 9. Ce qui arrive aux autres maladies qui règnent sous la même constitution, 147.

Constitution épidémique générale a divers périodes, 140. Toute constitution générale finit au bout de quelques années, 6. Doute s'il y a d'autres constitutions épidémiques que celles que l'Auteur a décrites, 240.

Constitution épidémique, ce qu'elle produisit de remarquable dans les petites véroles irrégulières de 1670 jusqu'en 1672, 183. Quand est-ce qu'une constitution épidémique produit des taches de pourpre dans les petites véroles confluentes irrégulières, 115. Trois constitutions qui ont produit des petites véroles très-différentes les unes des autres, 221.

Constitutions épidémiques varient dans les différentes années, 5. Traitement doit varier à proportion, 6. Cause inconnue de cette variation, *ibid.* 240. Maladies épidémiques en dépendent par des qualités manifestes de l'air, 6. Corps célestes n'influent-ils point sur les constitutions épidémiques, 463.

Pourquoi les constitutions épidémiques sont plus nuisibles au commencement, 161. Exemples de cela, *ibid.* 162. Constitutions épidémiques qui produisent les fièvres intermittentes d'automne, reviennent plus souvent que les autres, 15, 16. Constitutions pestilentielles sont plus rares, 81.

Cinq différentes constitutions depuis 1661 jusqu'en 1675, & autant de fièvres épidémiques pestilentielles, 236.

Première constitution épidémique depuis 1661 jusqu'en 1664. Maladies qu'elle produisit, 78, 236. Sa description, 78.

Seconde en 1665 & 1666. Maladies qu'elle produisit, 104. Sa description, 78 *ad* 104.

Troisième en 1667 & 1668, & partie de 1669, *ibid.* Maladies qu'elle produit, 147. Sa description 104.

Quatrième en 1669, en partie jusqu'en 1672. Maladies qu'elle produisit, 147 *ad* 151. Sa description, 147. Ordre que gardèrent les maladies, *ibid.* ad 151.

Cinquième constitution 1673 jusqu'en 1675. Irrégularité de ses maladies, 207. Maladies qu'elle produisit, 204, 206, 207. Sa description, 204 *ad* 236.

Autre sorte de constitution depuis 1676 jusqu'en 1685. Sa description, 293 *ad* 324. Maladies de 1676, 295. Remarque sur les qualités manifestes de l'air, 295. Ce qu'il en faut conclure, 296.

Constitution générale depuis 1678 jusqu'en 1685, particulièrement favorable aux fièvres intermittentes, 318.

Constitution nouvelle de 1685, 318. L'Auteur ignore la cause qui l'a produite, *ibid.*

CONTAGION des maladies. Comment elle se répand, 234.

CONTINUES. *Voyez* FIEVRES CONTINUES.

CONTUSIONS. Véritable manière de les traiter, 484, 630. Spécifiques prétendus, 484. Quelles sortes de remèdes conviennent suivant les règles de l'art, 630.

CONVULSIONS. On peut appeler de la sorte les effets de l'affection hystérique. *Voyez* AFFECTION HYSTÉRIQUE.

CONVULSIONS DES ENFANTS. *voyez* ÉPILEPSIE.

Mouvements convulsifs n'empêchent pas toujours les évacuations, 525.

COQUELUCHE des enfants, combien la saignée y est utile, 313.

CORDIAUX. Ils remèdient aux mauvais effets de la saignée, 20. Soutiennent la nature languissante, 59. Pourquoi nuisibles dans l'apoplexie, 597. Quand est-ce qu'ils conviennent dans la dysenterie, 165. Dans quel temps de la fièvre il faut les donner, 32.

Pourquoi ne conviennent pas au commencement dans les fièvres de 1661, 29. Quand est-ce qu'ils sont nécessaires à la fin, *ibid.* Quels sont ceux qui conviennent après les évacuations, 32. Quand est-ce qu'il faut les employer dès le commencement, 29. Sont nécessaires dans les personnes foibles pour la dépuration du sang, 59.

Cordiaux donnés mal à propos changent les fièvres intermittentes en continues, 299, 304. Empêchent l'effet salutaire du quinquina, 324.

Cordiaux, quand & pourquoi conviennent dans les fièvres intermittentes d'automne, 67. Ils soutiennent les vieillards, *ibid.* Pourquoi sont nuisibles dans la fièvre rouge, 245. Empêchent la salivation dans la petite vérole, 145. Sont nécessaires dans la manie qui vient de longue fièvre intermittente, 75. Quand est-ce qu'il faut les abandonner, *ibid.*

Ils sont nuisibles dans la phrénésie, 40. Dans la petite vérole, 119. Quels maux ils font étant donnés hors de saison, 369. En les évitant au commencement on prévient les taches de pourpre & le pissement de sang, *ibid.* Ne sont pas nécessaires avant le quatrième jour, 132. Sont souvent cause de la mort, 121. Comment ils nuisent dans les petites véroles discrètes, 193, 194.

Danger de les donner trop tôt, 123, 124. Quand est-ce qu'on peut les donner dès le quatrième jour, 123. Quels ils doivent être alors, 125. Comment ils agissent en cette occasion, *ibid.* Quand est-ce qu'on peut les donner en tout temps, 136. Employés mal à propos ils rendent les pustules confluentes, 119, sur-tout dans les tempéraments vigoureux, 123,

Donnés trop tôt empêchent l'éruption, *ibid.* Comment il faut les employer quand les pustules rentrent, *ibid.*

Formules de cordiaux puissants, 74, 75.

Cordiaux modérés, 32.

Corne de cerf. Son esprit excellent dans la dentition des enfants, 533.

Corps humain, pourquoi sujet aux maladies, *Préf.* xiij. Est exposé à différents maux de la part des impressions extérieures, 1.

Correctifs prétendus des purgatifs; leurs mauvais effets, 344, 345.

Coudes. Comment sont affectés dans la goutte irrégulière, 446.

Couleur. La couleur des matières que l'on rend ne suffit pas pour juger de la malignité, 200.

Quelle doit être la couleur des intervalles des pustules dans la petite vérole discrète, 109, 114.

Comment le désordre des esprits cause des évacuations de matière verte dans les femmes hystériques, 402.

Couleur des pustules de la petite vérole, comment en fait connoître la matière, 198. Quelle étoit cette couleur dans les petites véroles discrètes irrégulières de 1674, 221; 222. Quelle doit être la couleur des pustules dans les petites véroles régulières, 116.

Couleur foncée résultant du mélange de deux liqueurs claires, 402. Couleur verte de nos humeurs n'en prouve pas l'âcreté, 402. Couleurs ne font pas connoître la nature des corps, 402.

Courbure de la verge dans la gonorrhée virulente, ce qui la produit, 333.

Couvertures. Il ne faut pas en accabler les malades dans la petite vérole, 127. Elles doivent être comme dans l'état de santé, 383, 384. Utilité de les diminuer quand elles échauffent trop, 125. Comment elles devoient être dans les rougeoles de 1674, 219.

Coxe (Daniel) guéri de la dyssenterie par la méthode de l'Auteur, 169.

Coxe (Thomas) exhorte l'Auteur à étudier la Médecine, *Préf.* vij, viij.

Crachats. Comment ils sont dans le commencement de la pleurésie idiopathique, 246. Comment dans le progrès de la maladie, 246, 580. Cessent d'être sanguinolents à mesure que l'expectoration est plus libre, 246, 280. Demeurent quelquefois ténus jusqu'à la mort, 247, 580.

Crachats sanguinolents dans la petite vérole confluente, comment peuvent se guérir, 549. Ce qu'ils annoncent quand ils viennent du poumon au commencement de la maladie, 136, 539, 549.

Crane. Ceux qui l'ont fort gros sont sujets à la goutte, 442.

Crapule produit des fièvres, 242.

Croutes de la petite vérole empêchent la sortie des vapeurs putrides, 187, 188. Comment il faut remèdier à cet inconvénient, *ibid.*

Croutes de la maladie vénérienne, comment se distinguent, 334. Plus il y en a, moins les malades ressentent de douleurs, *ibid.*

Cuisse, comment est affectée dans la goutte irrégulière, 467.

D

Danger dans la petite vérole dépend de la multitude des pustules, & au contraire, 355. Raison de cela, *ibid.*

Décoction dans l'ictère causé par la colique bilieuse, 201.

Décoction usitée en Angleterre dans les fièvres tierces d'automne, 63.

Décoction blanche, comment se prépare, 186.

Décoction pour la dyssenterie, 165.

Décoction pour la petite vérole irrégulière, 186.

Décoction amère pour les fièvres tierces du printemps de 1678, 311.

Décoction amère purgative, 556.

Décoction pour les fièvres intermittentes où il y a de fréquentes rechûtes, 308.

Décoction apéritive & anti-scorbutique, 555.

Décoction pour boisson ordinaire, *ibid.*

Décoction d'écorce de sureau pour l'hydropisie, 502.

Décoction pectorale dans la pleurésie essentielle, 253.

Décoction pour boisson ordinaire dans la goutte, 471. Combien de temps il en faut user, 471.

Décoction de bouillon de poulet dans la dyssenterie, 153, 605.

Décoction vulnéraire avec l'esprit de vitriol dans le pissement de sang causé par une fièvre aiguë, 387.

Décoctions des bois ne conviennent pas après la salivation mercurielle, & pourquoi, 347. Font plus de mal que de bien dans la gonorrhée virulente, 341.

Décoctions ou bouillons d'aveine sont préférés par l'Auteur à tous les autres, 35.

Décoctions d'aveine & d'orge dans les fièvres continues, 34, 35, dans les petites véroles confluentes, 383.

Décoctions farineuses conviennent dans la rougeole, 179, dans les rougeoles irregulières de 1674, 219; dans le rhumatisme plutôt que les bouillons gras, 268.

Demangeaison violente, comment doit se traiter, 279. Comment on doit exciter la sueur tous les matins, 280. Pourquoi la saignée est nécessaire avant l'usage des remèdes, *ibid.*

Démocrite. Comment il faut entendre son sentiment sur les maladies hystériques, 399.

Dentition des enfants. Les convulsions qui surviennent dans ce temps là ne se guérissent que par la saignée, 182. Incertitude des prétendus spécifiques, *ibid.*

Dents sont attaquées dans l'affection hystérique, 404.

Depuration du sang, comment se fait, 44.

Desespoir de guérir se rencontre le plus souvent dans l'affection hystérique, 398.

Désordre des esprits animaux produit les symptômes hystériques, 200; fait rendre par haut & par bas une matière verte; différentes causes dont il provient, 402.

Il paroît être la cause prochaine & immédiate de l'affection hypocondriaque & hystérique; & la foiblesse des esprits en est la cause antécédente & éloignée, 400, 409. Ainsi cette maladie ne vient pas d'une dépravation des humeurs, quoiqu'elle puisse les corrompre, 408. Plusieurs preuves de tout cela, 402, 410.

Comment le désordre des esprits animaux corrompt les humeurs dans l'affection hystérique, 408. Quelles maladies s'ensuivent de là, 409.

Comment ce désordre produit les symptômes hypocondriaques & hystériques, 402, 409. Comparaison de la douleur qu'il produit avec l'effet du miroir ardent, 403.

Despumation, ou troisième temps de l'accès des fièvres intermittentes, ce que c'est, 50. Ce qui l'empêche dans la fièvre continue, 32, 36.

Diabetes. Sa nature, ses causes & ses effets, 307, 621. Indications curatives & manière de le traiter, *ibid.*

Quand & par quelle cause il survient aux vieillards dans les fièvres intermittentes, 307. Comment il faut les traiter, *ibid.* 621.

DIACODE, préférable au laudanum, 530. *Voyez* SYROP DIACODE.

DIAPHORÉTIQUES. *Voyez* SUDORIFIQUES.

DIARRHEE. Elle eſt quelquefois produite dans les fièvres par les particules inflammatoires qui ſe jettent ſur les inteſtins, 601, 139, 144, 145, 146.

Dans les fièvres continues elle vient ordinairement de ce qu'on a négligé de faire vomir au commencement, 21, 22, 43.

Dans les fièvres inflammatoires elle eſt quelquefois cauſée par l'émétique, 43. C'eſt ce qui arrivoit dans les fièvres de 1665, 79.

Dans les fièvres accompagnées d'envies de vomir, elle ne cède guère aux aſtringents, 21, 22, 43. Ce qu'il faut faire ſi elle réſiſte à l'émétique, *ibid.*

Dans le déclin des fièvres continues faut-il la laiſſer aller, ou l'arrêter ? 21, 43.

Dans les fièvres continues elle n'eſt pas auſſi ſouvent critique que l'on s'imagine, 21, 43. Ce qui arrive ſi on la laiſſe durer trop long-temps, 21, 43.

Dans la fièvre continue de 1661, ce qu'elle produiſoit, 15, 16. Comment il faut la détourner par un vomitif, 21, 22, 23. Comment elle nuit ſans cela, 22. Comment il faut traiter les ſymptômes, 43.

Diarrhée étoit épidémique en 1668, & fut ſuivie de dyſſenterie, 145. Celle qui régnoit alors après la fièvre de la petite vérole, n'étoit que cette même fièvre déguiſée, 145. Quels ſymptômes elle avoit de communs avec cette fièvre, *ibid.* Etoit accompagnée d'une douleur vers la foſſette du cœur, qui s'étendoit juſqu'à l'épigaſtre, 146. Cauſoit quelquefois dans l'épigaſtre une inflammation mortelle, *ibid.* Sa curation, *ibid.* Elle étoit ſemblable à celle de la fièvre de la petite vérole, & conſiſtoit dans la ſaignée & un régime rafraîchiſſant, *ibid.* Tout autre traitement étoit mortel, *ibid.*

Diarrhée de 1670 juſqu'en 1672, comment devoit être traitée, 163.

Dans la fièvre épidémique de 1675 comment ſe traitoit la diarrhée ſymptomatique, 216, 217. En automne elle étoit plutôt un ſymptôme qu'une maladie eſſentielle, 206, 209, 216.

Dans la fièvre de la petite vérole, d'où elle vient, & comment doit être traitée, 139.

Dans l'affection hyſtérique, comment elle eſt produite, 396.

Dans la rougeole, quand elle eſt produite par les remèdes chauds, dure long-temps, 181. Quand elle vient après la maladie, doit être traitée par la ſaignée, 183.

Quand elle ſuccède à la péripneumonie, doit être traitée par la ſaignée, 182.

Dans la peſte & la fièvre peſtilentielle, ſe guérit par la ſueur, 98, 99. Confirmation de cela par un exemple, *ibid.*

Dans la pleuréſie & autres maladies inflammatoires, pourquoi elle arrive quelquefois, 182. Quand elle ſuccède à la pleuréſie vraie, doit être traitée par la ſaignée, 182.

Dans la goutte invétérée, ſi elle ne cède pas au laudanum, à l'exercice, aux cordiaux & aux aſtringents, doit être traitée par les ſueurs, 480.

Dans la ſalivation mercurielle arrive ſouvent dès le commencement, & doit être arrêtée par les narcotiques, 346.

Dans les petites véroles irrégulières malignes, quand eſt-ce qu'elle ſupplée à la ſalivation, 223. Pourquoi elle précède quelquefois l'éruption dans les petites véroles confluentes, 112. Pourquoi d'autres fois elle dure plus long-temps, 113. Ne doit pas être arrêtée par des narcotiques,

112. C'est un symptôme dangereux dans les adultes quand elle vient pour avoir eu froid, 117. Elle arrive aux enfants comme la salivation aux adultes, quand les pustules mûrissent, 132. Elle manque néanmoins quelquefois, 112. Elle est salutaire aux enfants, 136. Elle leur survient plus tard que la salivation aux adultes, 112. Sert à évacuer la matière morbifique, 132. Est utile aux enfants comme la salivation aux adultes, *ibid.* Ne doit pas être arrêtée, *ibid.* Pourquoi elle n'est pas dangereuse dans la petite vérole confluente comme dans la discrète, *ibid.*

Dans les petites véroles confluentes la diarrhée est un symptôme important pour les enfants, *ibid.* Elle est aussi nécessaire que les pustules, ou l'enflure du visage & des mains, *ibid.* Savoir si la nature l'emploie faute de pouvoir évacuer la matière morbifique par les pustules, c'est ce que l'auteur ne détermine pas, *ibid.*

Dans les petites véroles discrètes, la diarrhée est un symptôme irrégulier; par quoi il est produit, 136.

Ce que c'étoit que la diarrhée qui accompagnoit les petites véroles épidémiques de 1667 jusqu'en 1669, 105, 106.

Diarrhée colliquative dans la phthisie & autres maladies chroniques, annonce la mort, 426, 427.

Diascordium pour la diarrhée, 166, 167. Pour la diarrhée dans la salivation mercurielle, 346. Quand est-ce qu'il faut le donner dans les fièvres continues, 25. Guérit le hoquet, 43.

Diemerbroek condamne la saignée dans la peste, 91. Il est réfuté avec les autres qui blâment les sueurs, sous prétexte de ne pas trop affoiblir le malade, 100.

Diete lactée dans la goutte, 468. Comment est plus nuisible qu'utile, *ibid.* Ne produit qu'un avantage passager, *ibid.*

Différence entre les fièvres continues d'automne & les fièvres intermittentes d'automne, comment doit être considérée, 14.

Différence spécifique inconnue, 300.

Cause de la différence entre les maladies aiguës & chroniques; étant connue, est de grande conséquence pour trouver les véritables indications, 462.

Difficulté de respirer dans l'hydropisie, quelle en est la cause, 488, 489. Etoit plus grande à la fin des rougeoles de 1674 que dans les autres, 218. Est très-dangereuse quand elle survient aux enfants, la rougeole étant passée; doit être traitée alors par la saignée, 181, de même quand elle est causée par les remèdes échauffants, *ibid.* Quelquefois elle suffoque presque le malade, faute d'avoir saigné, 247.

Digestifs. Remèdes digestifs étoient nécessaires avant l'évacuation dans les fièvres intermittentes de 1561 jusqu'en 1664, & pourquoi, 141.

Digestifs dans la goutte & les maladies chroniques, *voyez* remèdes digestifs.

Distinction des fièvres intermittentes en printanières & automnales, combien nécessaire à un médecin, 53.

Diurétiques dans l'hydropisie au lieu des purgatifs, quand sont convenables, 503. Les meilleurs sont les sels lixiviels, *ibid.*

Dogmatiques. Médecins dogmatiques se trompent souvent dans la connoissance des maladies & des remèdes; exemple de cela dans le quinquina, 486.

Douleur. Ce qui la cause dans la passion iliaque, 45.

Douleur de la verge dans la gonorrhée virulente est un signe pathognomonique, 332.

Douleur piquante dans la pleu-

rèſie, en quel temps elle commence, & quel endroit de la poitrine elle occupe, 246.

Douleur dans la goutte eſt un remède dont ſe ſert la nature, 447, 448.

Douleur dans l'accès de goutte irrégulière ne dure pas tout le temps, pourvu que la partie malade ſoit en repos, 447. Eſt renouvellée par le moindre mouvement contraire, & ceſſe de nouveau tout à coup, *ibid.* A quoi reſſemble celle qui ſe fait ſentir lorſqu'il ſurvient un accès de goutte régulière, 443. Quand & comment elle commence, augmente, ceſſe, & ſe renouvelle, 444, 445. Augmente toujours le ſoir, & diminue le matin, 445. Augmente par l'uſage des ſudorifiques donnés pendant l'accès, 457. Dans l'accès de goutte invétérée demande plutôt du repos que des narcotiques, 443. En quel cas il eſt néceſſaire d'aller en carroſſe, 4-8.

Douleur à la foſſette du cœur dans la fièvre qui produiſoit des petites véroles, 138. Ne ſe fa ſoit ſentir qu'à l'approche de la petite vérole régulière, *ibid.* Etoit commune à la petite vérole, à la fièvre qui la produiſoit, & à la diarrhée de 1668, 145, 146. S'étendoit dans cette diarrhée juſqu'à l'épigaſtre, 146.

Douleurs dans l'affection hyſtérique par la trop grande impétuoſité des eſprits, 404. Elles impoſent facilement aux médecins, 430. Exemple dans la néphrétique & la colique bilieuſe, 431. Elles laiſſent une grande ſenſibilité dans les parties, 431. Doivent être appaiſées par le laudanum, ſi elles ſont inſupportables, 428.

Douleur de la vérole, quelles ſont celles qui la font connoître au commencement, 334. Quelles ſont celles qui ſe font ſentir dans le progrès de la maladie, *ibid.*

Douleurs de rhumatiſme. *Voyez* RHUMATISME.

DRAPS DE LIT pour les phthiſiques qui vont à cheval, doivent être chauds, 426.

DUC de Toſcane, comment ſe garantit de la peſte, 83.

DYSSENTERIE, ce que c'eſt, 156. Sa deſcription, 157. C'eſt une maladie d'automne, 10, 182. L'hiver lui eſt contraire, 150, 182. Elle attaque preſque toujours au commencement de l'automne, & ceſſe en hiver, 155, 156. Dure environ deux mois, 8. Quand eſt-ce qu'elle peut attaquer quelques perſonnes au printemps & en d'autres ſaiſons, 156. Quand eſt-ce qu'elle dure pluſieurs années, & comment il faut la traiter, 169.

Elle cauſe de grandes douleurs & met en grand danger ſi elle n'eſt pas bien traitée, 156. En quel ſens elle eſt quelquefois une fièvre déguiſée qui s'eſt jettée ſur les inteſtins, 12, 162.

Elle eſt aſſez ſouvent mortelle pour les adultes, 160. Plus bénigne à l'égard des enfants, *ibid.* Comment on doit la traiter dans les enfants, 166. Peut avoir différentes eſpèces dans les différentes conſtitutions, de même que les autres maladies épidémiques, 160. Pourquoi l'auteur ignore ſi celle qui eſt endémique en Irlande eſt ſemblable aux autres, *ibid.*

L'auteur ignore ſi la dyſſenterie épidémique de 1669 juſqu'en 1672 eſt ſemblable à celles qui ont régné en d'autres temps, *ibid.* Elle commence à ſe faire ſentir au mois d'août, n'ayant preſque pas paru depuis dix ans, 105, 145, 146. Eſt accompagnée d'une nouvelle ſorte de fièvre, *ibid.* Ceſſe à l'entrée de l'hiver pour faire place à la fièvre dyſſentérique, & ſe renouveller avec plus de violence dans l'automne de 1670, 149. Ceſſe de nouveau en hiver pour céder la place à la

fièvre dyssentérique, *ibid.* Revient en 1671, mais plus douce, & cesse en hiver pour faire place à la fièvre dyssentérique & à la petite vérole, *ibid.* Revient enfin au mois d'août 1672, & cesse en hiver, *ibid.* 150.

Cette dyssenterie paroît à l'auteur être une fièvre particulière qui se jette sur les intestins, & y dépose des humeurs âcres, 10, 161, 162. Quels symptômes elle avoit, 157, 158. Ils étoient plus violents dans le commencement que dans l'état & le déclin de la maladie, 161, 162. Les tranchées cessoient à mesure que la constitution avançoit, 161, 162. Différence entre les déjections dans les différentes années de la maladie, *ibid.* Ce que cela indique touchant la nature des maladies épidémiques, *ibid.*

La dyssenterie épidémique dont il s'agit, demande un autre traitement la seconde année que la première, 169. Le traitement de la première année différent de la curation générale, & quel il étoit, 167. Exemple d'une guérison opérée par la saignée réitérée, 170. Pourquoi ne cédoit pas aux purgatifs comme aux délayants la première année, 169. Est guérie en Afrique par le docteur Buttler, de la même manière que par l'auteur en Angleterre, 168.

Dyssenterie de 1670 jusqu'en 1671 épidémique & accompagnée de petites véroles irrégulières, 183, 184. Dominante en automne, excepté le dernier automne où la petite vérole alloit de pair avec elle, 183. Dans les petites véroles de ces années-là, servoit souvent à l'évacuation de la matière morbifique, 185.

Dyssenterie de 1673 paroît encore au mois de novembre après une grande gelée suivie de chaud, & disparoît ensuite entièrement, 204.

Dyssenterie de l'automne de 1675 étoit plutôt un symptôme qu'une maladie essentielle, 205. Comment elle se traitoit, 206.

Celle de la nouvelle fièvre épidémique de 1685 ne doit être traitée que par le laudanum, 530. Pourquoi de cette manière plutôt que par la méthode ordinaire, *ibid.* Néanmoins dans les dyssenteries épidémiques il faut commencer par les évacuations, 532.

Dyssenterie symptomatique, 205. Diverses dyssenteries, 147, 150. Sorte de dyssenterie dans une petite vérole très maligne, venant de ce qu'on avoit négligé la saignée, 224.

Curation générale de la dyssenterie, 162, 601, 602. Quelles sont les indications curatives, 162. Le laudanum est quelquefois le seul remède convenable, 170, 602. Ce qu'il faut faire quand la maladie est opiniâtre, 165, 166. Curation des symptômes, 169.

Fièvre des dyssentériques ayant les mêmes symptômes que ceux de la fièvre dyssentérique, 174.

Ce qui arrive dans la dyssenterie quand le malade est à la fleur de son âge, 159.

Aphthes causées par les remèdes échauffants & par défaut de saignée, d'un mauvais augure, 159, 173. Mauvais effets des remèdes chauds, 159.

Comment sont les déjections glaireuses, *ibid.* Ce qui les produit, 162. Sont quelquefois mêlées de stercoreuses au commencement, sans douleur considérable, 159. Causent dans la suite une vive douleur au rectum, 160. Déjections stercoreuses, produisent dans le progrès de la maladie une violente douleur dans les intestins grêles, *ibid.*

Dans la dyssenterie de 1669 jusqu'en 1672, les déjections étoient à la fin plus stercoreuses que glaireuses, 162.

Régime dans la dyssenterie, 162, 164.

Froid des pieds & des mains, d'un mauvais augure, *ibid.*

Gangrène des inteſtins ſurvient quelquefois, *ibid.*

Boiſſon froide permiſe, 165. Boiſſon tiède, 168.

Ce qu'il faut faire en cas de rechûte, *ibid.*

Sang tout pur ſort quelquefois dans le progrès de la maladie, ce qui eſt très-dangereux, 159. Cauſe de ce ſymptôme, 162. Sueurs irrégulières, pourquoi inutiles dans cette maladie, 239. Teneſme, quand & pourquoi. *Voyez* TENESME.

E

EAU pure & crue nuiſible à ceux qui n'y ſont pas accoutumés de bonne heure, 470. Cauſe l'hydropiſie à ceux qui ſont accoutumés depuis long-temps aux liqueurs ſpiritueuſes, 489. Dangereuſe aux goutteux, 470. Ce qui arriva à l'auteur pour avoir bu de l'eau froide ayant la goutte, 481.

Eau pure eſt préférée à l'huile par l'auteur pour la guériſon de ceux qui ont avalé du ſublimé corroſif, 323.

Eau de menthe excellente dans le vomiſſement, 47, dans la paſſion iliaque, *ibid.*

Eau admirable, quand eſt-ce qu'elle convient dans la colique bilieuſe, 197.

Eau roſe appliquée ſur la tête remédie à l'inſomnie, 140.

Eau diſtillée compoſée antiſcorbutique, 273, 636. Autre contre la goutte, 461. Autre contre le rhumatiſme ſcorbutique, 273.

Eaux de Bath conviennent dans l'affection hyſtérique, ſi celles de Tunbrige ne réuſſiſſent pas, 420. Comment & combien de temps il faut les prendre, *ibid.*

Eaux cordiales tempérées, 164.

Eaux épidémiques, quand ſont convenables dans la colique bilieuſe, 197.

Eaux des hydropiques doivent être évacuées le plus promptement qu'il eſt poſſible, eu égard aux forces du malade, & pourquoi, 492. L'intervalle que l'on peut mettre entre les évacuations, 493. Safran des métaux évacue puiſſamment les eaux, 500. Cas où le vomitif ne réuſſit pas ſi bien, 502, 503. Comment les eaux paſſent de la cavité de l'abdomen dans les inteſtins, 496. Hiſtoire d'une femme hydropique, 500.

Eaux minérales ferrugineuſes employées dans le calcul des reins, ont ſouvent cauſé la mort, 412. Elles participent de la mine de fer, 420. Sont diurétiques, & quelquefois laxatives, *ibid.* Pourquoi agiſſent plus puiſſamment que le fer même, *ibid.* Se ferment ſouvent à elles-mêmes le paſſage, *ibid.* Ce qu'il faut faire lorſqu'il ſurvient quelque ſymptôme qui les empêche de paſſer, 422.

Elles ſont plus efficaces lorſqu'on n'entremêle pas de purgatifs, 420. Excellentes lorſqu'il n'y a dans les reins que de petites pierres, 558, 600. Ce qu'il faut faire qu'and on n'a pas ces eaux, 500. Ne doivent pas être employées, à moins qu'on ne ſache qu'il n'y a pas un trop gros calcul dans les reins, 558, 559, 560. Comment elles nuiſent étant jointes aux purgatifs, ſi le calcul eſt trop gros pour qu'il puiſſe ſortir des reins, 558.

Dans la diarrhée, les tranchées du ventre, les envies de vomir provenant de la fièvre, elles ſont pernicieuſes, 529. De même dans une ſorte d'éruption éréſipélateuſe, 281.

Dans la gonorrhée virulente, pourquoi ſont nuiſibles, & leurs mauvais effets, 340.

Doivent être miſes en uſage dans l'affection hyſtérique lorſque le mars ne réuſſit pas, 420.

Quand eſt-ce qu'elles réuſſiſſent mal aux goutteux, 559.

Dans l'affection hyſtérique il faut

aller prendre les eaux sulfureuses quand celles de Tunbrige ne soulagent pas, 422; & celles de Tunbrige, quand le mars est inutile, 420. Pareillement dans un ictère opiniâtre, 203.

EAU-DE-VIE. Il seroit à souhaiter qu'elle ne s'employât que dans la chirurgie, 264. Préférable pour la brûlure à tous les autres remèdes, 264. Comment doit être appliquée, 264. Danger de l'interdire tout d'un coup à ceux qui y sont accoutumés, *ibid.* Eau-de-vie brûlée étoit dangereuse dans la toux de 1675, 230.

EBULLITION FÉBRILE, ce que c'est, & sa cause, 49. Pourquoi l'auteur, en expliquant les fièvres, ne se sert pas autant du terme d'ébullition & de fermentation que de celui de mouvement, 17.

ECAILLES farineuses dans la fièvre rouge reviennent deux ou trois fois, 245.

Ecailles dans la petite vérole confluente s'en vont d'autant plus lentement, que la maladie est plus violente, 111. Celles qui sont farineuses ont une qualité corrosive, & creusent les endroits qu'elles occupent, *ibid.*

Ecailles dans la petite vérole discrète, ce qu'elles sont, 109.

EFFERVESCENCE du sang dans la fièvre continue, comment doit être gouvernée, 19.

ELATÉRIUM, ce que c'est, sa dose, & la façon de le donner, 494. Excellent dans l'hydropisie pour les sujets difficiles à purger, *ibid.*

ELETUAIREC pour les aphthes & le hoquet, 521, 522. Autre pour l'apoplexie après l'accès, 597. Autre pour la danse de Saint-Gui, 526, 595. Autre pour le diabètes, 307. Autre pour la diarrhée, 166, 602. Autre pour la fièvre intermittente, 66, 302, 311, 575. Autre pour la fièvre épidémique, 526. Autre pour la fièvre double tierce, 64. Autre pour les fleurs blanches, 309, 438. Autre pour l'hydropisie, *ibid.* Autre pour l'affection hystérique, 418. Autre pour la même maladie, 569. Autre pour l'ictère, 434. Autre pour la suppression des vidanges, 418. Autre pour la manie ordinaire après les évacuations, 76. Autre pour le flux immodéré des règles, 438. Autre pour le pissement de sang, 388.

Electuaire dont l'auteur se sert ordinairement dans la goutte, 461. Pourquoi il est préférable à la thériaque, *ibid.* Il faut choisir pour sa composition les plantes les moins désagréables au goût, *ibid.* Quand est-ce qu'il faut principalement le donner, & pourquoi, 472.

Electuaire dans la démangeaison violente, 280. Autre dans le rhumatisme scorbutique, 272.

EMANATIONS de la terre peuvent infecter l'air & occasionner des maladies épidémiques, 226.

EMÉTIQUES. *Voyez* VOMITIFS.

EMMÉNAGOGUES mêlés avec les hystériques dans la suppression des vidanges, 434, 463, 517.

EMPIRIQUES ne connoissent point l'histoire des maladies & la méthode de les traiter, & sont plus dangereux que les maladies mêmes, 316. Comment se sont acquis de la réputation dans la goutte par des purgatifs, 456. Les auteurs qui s'occupent plus à enseigner des remèdes qu'à chercher les véritables indications, ont fourni des armes aux Empiriques, *préf.* xxxix.

Le plus ignorant Empirique accumule plus de remèdes que le plus habile Médecin, 240.

EMPLATRE sur la plante des pieds dans la danse de Saint-Gui, 527, 596.

Emplatre pour appliquer sur le nombril dans l'affection hystérique, 417, 565. Emplâtre hystérique pour appliquer sur le nombril dans la suppression des vidanges, 434.

Emplâtre pour appliquer sur les lombes dans le flux immodéré des règles, 439.

Emplâtre de mucilage pour appliquer sur les lèvres enflées du prépuce, 341.

Emplâtres épispastiques s'appliquent utilement sur le col dans les fièvres qui attaquent la tête, 210.

EMPYEME, quand arrive après la pleurésie essentielle, 248.

EMULSION dans l'esquinancie, 284; dans la fièvre aiguë avec pissement de sang, 387, 388; dans la fièvre d'hiver, 514. Emulsion rafraîchissante dans la gonorrhée virulente, 339; dans l'hémorrhagie du nez, 285. Emulsion cordiale dans la foiblesse que cause la fièvre, 34; dans le pissement de sang causé par une fièvre aiguë, 387, 388; dans celui qui arrive dans la petite vérole confluente, 389; dans l'hémoptysie qui survient dans la même maladie, 387. Emulsion adoucissante & rafraîchissante dans la pleurésie essentielle, 253; dans le rhumatisme, 268.

ENFANTS ATTAQUÉS DE CONVULSIONS rendent une matière verte de même que les femmes hystériques, 402.

Enfants, comment peuvent prendre le quinquina, 305.

Enfants épuisés par des évacuations, comme doivent être restaurés, 412, 413.

Enfants attaqués d'une fièvre tierce ou quarte d'automne, guérissent souvent sans remèdes, 67. Petits enfants dans le berceau triomphent souvent de la fièvre quarte, 56.

Plusieurs enfants tués par des purgatifs souvent réitérés dans une tumeur de l'abdomen, 413. Guérison de cette tumeur par un liniment, 72.

Enfants attaqués de spasmes qui ne peuvent plus venir de la dentition, de quelles maladies sont menacés, 373, 589.

Enfants attaqués de la petite vérole dorment beaucoup, 377.

Enfants attaqués de la petite vérole confluente, quel régime demandent, 131. Ont alors la diarrhée, comme les adultes la salivation, *ibid.* Ne l'ont pas néanmoins aussi sûrement, *ibid.* Cependant elle ne manque guère, 373, 591.

Lorsque les enfants dans la petite vérole discrète ont des accès d'épilepsie, ce que cela annonce, 107, 108, 589.

Enfants attaqués de la petite vérole discrète ne suent pas comme les adultes, 108, 589.

Dans les enfants la saignée est quelquefois aussi utile & aussi nécessaire que dans les adultes, 182.

ENFLURE de l'abdomen dans les enfants par des purgatifs trop souvent réitérés; suite funeste de cette enflure, 412, 413. Enflure de l'abdomen par un vrai rachitis, quand demande des purgatifs, 414; soit qu'elle vienne du rachitis ou des écrouelles, comment doit être traitée, *ibid.*

Enflure de l'abdomen dans les femmes, indépendamment de l'hydropisie, est de deux sortes; comment elle trompe, 489.

Enflure des jambes dans les longues fièvres intermittentes d'automne, ce qu'elle désigne, 73.

Enflure des jambes, premier signe de l'hydropisie, trompe néanmoins quelquefois, 488. Elle se rencontre dans les vieux asthmatiques, *ibid.*

Enflure des jambes par l'hydropisie, comment diffère de celle que cause l'affection hystérique, 396.

Enflure des jambes à la fin de la petite vérole confluente, comment se guérit, 220, 221.

Enflure des jambes & d'autres parties dans la petite vérole irrégulière; à quoi aboutissoit, 220, 221.

Enflure des parties extérieures dans l'affection hystérique, 296.

Enflure du visage & des mains dans la petite vérole, n'est pas fort nécessaire quand il y a peu de pustules, 117. C'est une évacuation considérable, 113, 131. Est aussi nécessaire que la salivation, 113, 132. Très-mauvais signe quand elle manque, 380. Ses différents états dans les différents jours de la maladie, 108.

Elle est entretenue par les remèdes tempérants & délayants, 187, 188. Augmentée & prolongée par les narcotiques, 133, & par les rafraîchissants modérés, 144; mais un trop grand froid l'arrête, *ibid.*

Enflure du visage & des mains dans la petite vérole discrète, pourquoi est empêchée par une trop grande sueur, 113.

Enflure du visage & des mains salutaire dans des petites véroles noires & très-malignes, 380.

EPIDÉMIQUE. *voyez* CONSTITUTION ÉPIDÉM.

EPIDÉMIQUES. *voyez* MALADIES ÉPIDÉM.

EPIDERME des épaules & du dos s'en va quelquefois dans les petites véroles confluentes, 121.

EPILEPSIE. Si celle des adultes peut se guérir par les mêmes remèdes que la danse de Saint-Gui, en saignant & en purgeant davantage, 527, 596.

Epilepsie des enfants, 623.

Epilepsie causée par un accès de passion hystérique dans les femmes sanguines & robustes, ce qu'on nomme suffocation hystérique; sa description, 395.

Epilepsie des enfants qui font des dents, demande la saignée, 182. C'est le meilleur des spécifiques, *ibid.*

Accès épileptiques dans les enfants dont la petite vérole va sortir, sont le plus souvent un signe qu'elle sera douce & benigne, 108. Danger de prendre ces accès pour des maladies essentielles, 173.

Affections épileptiques des enfants qui font des dents, produisent des évacuations bilieuses, comme dans l'affection hystérique, 402, 623.

Celles des enfants qui ne font plus de dents annoncent la petite vérole, la rougeole, ou la fièvre rouge, 373. Comment il faut les traiter, *ibid.* Ne pas les prendre pour des maladies essentielles, *ibid.*

Affections épileptiques précèdent quelquefois les accès des fièvres intermittentes, *ibid.*

Comment il faut traiter celles qui surviennent dans la fièvre rouge, 245.

EPISPASTIQUE dans l'esquinancie, quand est-ce qu'il faut l'appliquer sur la nuque du col, 285. Dans la fièvre épidémique de 1673 jusqu'en 1675 devoit être appliqué sur la nuque du cou, pour dissiper l'affection hystérique comateuse, 210. Doit être appliqué de même aux enfants dans la nouvelle fièvre épidémique, 533. Quand doit être appliqué dans la fièvre rouge, 246. Dans la toux épidémique où il y a fièvre, 230. Dans la petite vérole pour dissiper les affections épileptiques des enfants, 373.

Epispastique d'ail appliqué sur les pieds dans la petite vérole confluente des adultes, 382, 384.

EPITHÈMES dans la goutte sont souvent nuisibles, & jamais utiles, 482.

EPOQUE certaine des fièvres intermittentes d'automne est le mois de juillet, 150. Celle des fièvres intermittentes du printemps est le mois de février, *ibid.*

ERÉSIPÈLE. *voyez* FIÈVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE.

ERUPTION des pustules dans la petite vérole. Celle qui est un peu tardive est préférable à celle qui est trop prompte, 124, 125. Elle est souvent empêchée par la

violence de la maladie, 366. Ne doit pas être hâtée par des cordiaux & des remèdes chauds, & pourquoi, 124, 125. L'usage des remèdes échauffants change souvent les petites véroles discrètes en confluentes, 124, 125.

On peut aider quelquefois l'éruption le quatrième jour, si elle ne se fait pas comme il faut, mais seulement par de doux cordiaux, *ibid.* 126.

Dans les petites véroles discrètes irrégulières, l'éruption arrive le troisième jour, 184.

Dans les confluentes régulières, ordinairement le troisième jour, 110, 184.

Dans les discrètes régulières, ordinairement le quatrième jour; 108, 126, rarement plus tôt, quelquefois plus tard, 108. De quels symptômes elle est précédée, soit dans les adultes, soit dans les enfants, *ibid.* Se fait quelquefois très-doucement, *ibid.*

Dans les petites véroles régulières est quelquefois aidée par des évacuations, 119, 120.

Ce que c'est que le temps de l'éruption dans la petite vérole, *ibid.* Sert à distinguer aisément la petite vérole de la rougeole, 112, 186.

ERUPTIONS CUTANÉES. Description d'une éruption cutanée qui est rare, avec sa curation, 280, 282. Rafraîchissements y sont contraires, *ibid.*

Quelle sorte d'éruption cutanée demande les eaux ferrugineuses, *ibid.*

La plupart des éruptions cutanées, pourvu qu'elles soient des affections chroniques, se traitent par la saignée & la purgation réitérée, 280, 586. Ce qu'il faut faire quand elles ne cèdent pas à ces remèdes, 280, 586. Qui sont celles qu'il faut traiter d'une autre manière, 280, 281.

ERUPTIONS MILIAIRES dans la nouvelle fièvre d'hiver, 518.

ESPRIT VOLATIL dans l'apoplexie, 597.

ESPRITS ANIMAUX ne sont pas en grande quantité dans les vieillards, & dans les jeunes gens même qui ont eu de longues maladies, 129, 130.

Leur foiblesse qui cause l'affection hystérique, est quelquefois accidentelle, 437.

Leur source est le sang, 408. *Voyez* DÉSORDRE DES ESPRITS.

Esprits volatils fétides tirés des animaux, sont des créatures du feu, ont tous les mêmes vertus, 481.

ESQUINANCIE, ce que c'est, 281; en quel temps elle attaque, & qui principalement, *ibid.* quelles parties elle occupe, 282. Elle est extrêmement dangereuse, 283. Traitement de cette maladie, 284. Régime, 285. Comment il faut traiter l'esquinancie symptomatique, *ibid.*

ESTOMAC. Sa foiblesse dans la goutte invétérée, comment doit être traitée, 481. Par quoi elle est produite dans la goutte récente, 479.

ETÉ produit moins les maladies chroniques que l'hiver, 464. L'accès de goutte irrégulière est alors un peu moins violent, 447.

EVACUANTS sont nuisibles quand il s'agit de fortifier, 465, 466.

Sont mortels dans l'apoplexie qui survient dans les fièvres intermittentes, 306, 307. Ne sont pas sans danger dans le choléra morbus, 154, dans la dyssenterie épidémique. *Voyez* PURGATIFS. Doivent être employés dans la nouvelle fièvre épidémique, quoiqu'il y ait des mouvements convulsifs, 524. Prolongent les fièvres intermittentes, 299. Doivent être évités dans les fièvres intermittentes qui ont été guéries par le quinquina, 306, 307.

Evacuants réitérés dans les fièvres, quoiqu'ils soient nécessaires,

ne laiſſent pas d'affoiblir le corps, ce qui arrive de là, 535.

Comment ils agiſſent dans l'hydropiſie, & quels ils ſont, 491, 501. Quels ſont ceux qu'on doit employer pour la curation de l'affection hyſtérique, & pourquoi, 417, 418. Ne doivent pas être employés tandis qu'on uſe des calmants, & pourquoi, 430, 431. Doivent être ſoigneuſement évités dans une ſorte de néphrétique qui accompagne les fièvres intermittentes, 324. Sont nuiſibles dans la goutte, 453, 456. Pourquoi ils attirent l'accès de goutte, *ibid.* Doivent être évités s'il eſt poſſible au commencement de la petite vérole, 121. En quel ſens ils peuvent nuire, *ibid.* Dans quels ſujets ils ſont néceſſaires, 374. Dans quels ſujets ils ne conviennent pas, *ibid.*

Ils peuvent être dangereux dans la petite vérole en retardant l'éruption, 121. Employés à propos ils l'aident quelquefois, *ibid.*

EVACUATIONS trop abondantes dans les maladies, ce qu'elles peuvent faire, 74. Evacuations de ſang faites hors de ſaiſon peuvent cauſer l'affection hyſtérique, 199. Impoſſibilité d'imiter les évacuations que produit la nature, 213.

EVÉNEMENT des petites véroles dépend de la manière dont on les traite dès le commencement, 360, 361.

EXANTHEMES dans la rougeole de 1670 occupoient d'abord le viſage, & dans celle de 1674 d'abord les épaules, 220.

Exanthêmes noirs qui arrivent aux adultes dans la rougeole, comment doivent être traités, 179.

Exanthêmes peſtilentiels ſont ſouvent l'effet des ſudorifiques, ſoit que les malades ſuent facilement ou difficilement, *ibid.*

EXANTHEMES de la petite vérole. *Voyez* PUSTULES.

EXCREMENS fort liquides marquent une diarrhée qui n'eſt pas critique, 44, 45.

EXERCICE DU CORPS. Ses vertus, 473, 474. Empêche le calcul, *ibid.* Quand il convient dans l'hydropiſie à la place des purgatifs, 503.

Exercice trop violent nuit à la digeſtion, 473. Peut cauſer dans la gonorrhée virulente une inflammation du ſcrotum, 333; ou bien une rechûte, s'il y a encore quelque reſte de virus, 337.

Exercice du corps continué, excellent dans la goutte & la plupart des maladies chroniques, 474. Quel eſt le meilleur exercice pour les goutteux, *ibid.* Recommandé dans les accès & dans les intervalles de la goutte, *ibid.* Doit être pris à la campagne plutôt qu'à la ville, 476. Ne doit pas être omis, nonobſtant les répugnances naturelles, ſans quoi tout le reſte ſera inutile, 474. Doit être modéré & convenable à l'âge des vieillards, *ibid.*

Bons effets de l'exercice du carroſſe dans l'accès de goutte, 478. Quand eſt-ce qu'il faut s'en abſtenir & garder le lit, *ibid.* Quand eſt-ce qu'il eſt abſolument néceſſaire de l'entreprendre, afin de ſauver ſa vie, 479. Il empêche la génération de nouveaux tophus, & diſſout les anciens, pourvu qu'ils n'aient pas détruit la peau, 474. Eſt utile dans l'accès de la goutte réitérée, pour ſoulager la foibleſſe de l'eſtomac, 479.

Dans la goutte & les maladies chroniques il doit être quotidien, & pourquoi; danger de l'interrompre dans la goutte, 473.

Exercice modéré permis dans la toux épidémique de 1675, 229.

Ceux qui ſont échauffés par l'exercice doivent éviter ſoigneuſement le froid.

EXOMPHALE dans les hydropiques, par quoi eſt produit, 488, 9.

EXOSTOSES dans la vérole, comment elles sont, 334. Comment doivent être traitées, 351.

EXPECTORATION devenue plus libre dans la pleurésie essentielle, termine les symptômes, 247. L'Auteur néanmoins lui préfère la saignée, & pourquoi, 257.

EXPÉRIENCE, maîtresse en Médecine, 336.

EXTERNES, remèdes externes. *Voyez* TOPIQUES.

EXTRAITS d'absynthe & de petite centaurée dans la fièvre tierce du printemps de 1678, 311.

F

FEMMES, veulent souvent faire les savantes en Médecine, 129. On fait périr une infinité d'enfants en arrêtant la diarrhée dans la petite vérole confluente, 131. Font périr une nouvelle accouchée par une saignée, 432.

Femmes, quand sont principalement sujettes à l'hydropisie, 489. Les femmes stériles en sont quelquefois attaquées, 490.

Très-peu de femmes, à moins qu'elles ne travaillent beaucoup, sont exemptes de l'affection hystérique, 392. Raison de cela, 400.

Femmes sont rarement attaquées de goutte, 450. Risquent moins dans la petite vérole que les hommes jeunes, 358. Pourquoi sont en danger dans la petite vérole irrégulière quand les règles viennent hors de leur temps, 187.

Femmes nobles feroient mieux de nourrir les pauvres que de les médicamenter, 249.

FER. *Voyez* MARS.

FERMENTATION Quel changement elle cause dans les liquides, 17.

Fermentation des liqueurs, en quoi diffère du mouvement fébrile du sang, *ibid.*

Fermentation dans le sang, à quoi sert, 49. Pourquoi l'Auteur emploie plutôt le terme de mouvement que celui de fermentation ou d'ébullition, 17.

Différents genres de fermentations & de pourritures des humeurs, sont des causes générales des maladies, 1.

FEU. Quand est-ce qu'il en faut allumer dans la petite vérole discrète, 127.

FEU SACRÉ, quelle sorte de maladie, 85. Il attaque comme la peste, *ibid.* Ressemble à la peste, *ibid.* Suspect de malignité chez les Auteurs, 86. En quoi ils diffère de la peste, *ibid* Comment la nature le dissipe, *ibid.*

FIEVRES font les deux tiers des maladies qui sont l'objet de la Médecine, 316, 391. Commencent ordinairement par un frisson qui est suivi d'une chaleur de tout le corps, 84, 391. Quelles sont les causes externes de quantité de fièvres, 242. Ces causes font périr plus de monde que la guerre, la peste & la famine prises ensemble, 243.

Fièvres sont différentes suivant la constitution de l'année & le vice des humeurs, 172. Pourquoi les fièvres qui se manifestent en différentes années sous une même constitution, paroissent nouvelles, quoiquelles soient les mêmes, *ibid.*

Celles qui sont propres à la constitution générale, règnent en été, & cèdent en automne à la maladie épidémique dominante, 172. Celles qui règnent ensemble ont beaucoup d'affinité entre elles, 238.

Les différentes sortes de fièvres se distiguent principalement par la sueur, ou par le défaut de sueur dans tel ou tel temps de la maladie, 238. Exemples, *ibid.*

Certaines fièvres demandent chacune un traitement différent, 316. Les unes se guérissent par la sueur, les autres par la purgation, d'autres sans évacuations sensibles, 213. L'expérience seule apprend

quelles sont celles qui se guérissent par la purgation, *ibid.* L'art ne sauroit lui seul guérir les fièvres par la sueur, & pourquoi, 537.

Sudorifiques allument souvent la fièvre qui auroit cessé d'elle-même, ou par la saignée, 538.

Quelles sont les fièvres qui demandent une sueur critique dans le déclin, 213. Fièvre pestilentielle peut se guérir dès les premiers jours par les sueurs, & pourquoi, *ibid.*

Fièvres se guérissent quelquefois par la diète seule, pourvu qu'elles ne soient pas intermittentes, *ibid.* Grand nombre se guérissent mieux par la saignée & la purgation que par toute autre méthode, 537, & sur-tout que par la sueur, *ibid.* 538.

Ce qu'il est nécessaire de savoir pour traiter les fièvres, 317. Nécessité de faire continuellement attention à la constitution de l'année qui favorise telle ou telle maladie, 232. Importance de savoir par quelle voie la matière fébrile doit être évacuée, 244, 537.

Ce que peut faire la chaleur de la fièvre pour la coction de la matière fébrile, 213. Conduite des Médecins sur cet article, 29. Ce que c'est que la coction de la matière fébrile, *ibid.* 30. Ce que c'est que l'aider, *ibid.* 31.

Fièvre est un instrument dont se sert la nature pour dépurer le sang, 2, 142. Comment la santé se rétablit, & comment la mort arrive, 2. Quelle analogie il y a entre la fièvre & la suppuration, 142. La fièvre est à l'égard du sang, comme un abcès à l'égard du corps, 360, 361.

Pourquoi dans les maladies malignes la fièvre paroît foible, 235, 539, 540. Cas singulier où la fièvre se déclare après la saignée, 540. Pourquoi il n'y a presque pas de fièvre dans la fausse péripneumonie, 263. Quelquefois il n'en paroît pas dans la peste, quoique le malade meure, 235.

La fièvre dépuratoire est la principale que produit la nature, & c'est à celle-là que conviennent les aphorismes d'Hippocrate sur la coction de la matière fébrile, 237.

La fièvre est la principale des maladies intermittentes, & celles-ci n'en sont que comme des symptômes, 241, 250.

La fièvre d'une année est très-différente de celle d'une autre; raison de cela, 5. Chaque constitution particulière produit une fièvre différente, 106.

Il n'est pas toujours aisé de distinguer de quelle nature est la fièvre des enfants, 533, 534.

A quoi tend l'effort de la nature dans la fièvre, 18, 19. Indication qui s'ensuit de là, 19.

La même fièvre doit souvent être traitée d'une manière différente dans ses divers périodes, 318.

Fièvre blanche, même chose que les pâles couleurs, est une espèce d'affection hystérique causée par une dépravation des humeurs, 409.

Fièvre provenant d'un choléra morbus mal traité, ne cède qu'à un vomitif, 22.

Fievres continues sont de différentes espèces suivant les diverses constitutions épidémiques, 5, 22. Demandent un traitement différent d'une année à l'autre, *ibid.* 22. Comment on peut reconnoître leurs différentes espèces, premier moyen, 237, 238; second moyen, *ibid.* Chacune de ces fièvres a des symptômes propres qui servent à en distinguer les espèces, *ibid.* Quels sont ces principaux symptômes distinctifs, *ibid.* Exemple de cela, *ibid.* 239. Difficulté de connoître de quelle espèce est une nouvelle fièvre dans le commencement d'une constitution, 239.

Comment les fièvres continues se guérissent souvent par le seul régime, 213.

Fièvres

Fièvres continues épidémiques. devroient tirer leurs noms de la conftitution régnante, 8, 9. Pourquoi cela, *ibid.*

D'où vient qu'il y a peu de fièvres continues au printemps, à moins que la conftution ne foit épidémique, 56, 57. Au commencement de l'été elles fe changent en intermittentes, ou maladies inflammatoires, 96. C'eft en automne qu'elles deviennent intermittentes, 542. Elles naiffent fouvent des fièvres intermittentes d'automne, faute d'avoir purgé à la fin de la maladie, 29.

Fièvres continues d'automne, & intermittentes d'automne, en quoi différent, 59, 60. Durée de leur effervefcence, quand la nature n'eft pas troublée ou empêchée, *ibid.* Quelques-unes de celles qui viennent de quelque erreur dans les fix chofes non naturelles, font d'un caractère incertain, *ibid.*

Fièvres continues & intermittentes, dans quelles années ont dominé, 78, 79, 80.

Fièvre continue eft une efpèce d'abrégé des fièvres intermittentes, 14, 15.

Fièvre continue épidémique des années 1661 jufqu'en 1664, pourquoi regardée comme la principale de toutes les fièvres, 15, 16. Elle étoit la feule efpèce alors connue à l'Auteur, 16. Etoit de même nature que les fièvres intermittentes, & n'en différoit que par la durée, 14, 15. Devenoit facilement intermittente, 236. Ce qui prouve fa reffemblance avec les fièvres intermittentes, *ibid.* Pourquoi on la rangeoit dans la claffe des intermittentes d'automne, 14, 15. Paroiffoit rarement au commencement de l'année, *ibid.* En quoi elle différoit de la fièvre tierce de la même conftitution, *ibid.* Succède aux intermittentes d'automne, & dure jufqu'au printemps, 15, 16. Combien elle duroit dans fa nature, *ibid.* Combien l'ufage des rafraîchiffants la prolongeoit, 31, 36. Quels étoient fes fymptômes particuliers, 17.

Comment elle devroit être traitée, 19. La faignée quelquefois néceffaire, quelquefois non : quelle quantité de fang il falloit tirer, & quand eft-ce qu'il falloit réitérer la faignée, 20, 21. Saignée devoit précéder l'émétique, 21. Quand eft-ce qu'il falloit le donner, afin de prévénir la diarrhée, 21. En quel temps de la maladie on pouvoit le donner, 24. Narcotique néceffaire le foir après l'émétique, 25. Diafcordium, quand devoit être employé, *ibid.* Quand eft-ce qu'il falloit donner des lavements, 27. Dans quels cas il falloit s'en abftenir, *ibid.* Pourquoi l'Auteur ne donnoit pas de cordiaux avant les évacuations, 29. Quels cordiaux il employoit après les évacuations, 31, 32. Quand eft-ce qu'il purgeoit après la maladie, 34. Comment il traitoit heureufement cette fièvre dans les pauvres, 33. Quand eft-ce qu'elle revenoit après l'ufage des lavements & des purgatifs, 36. Comment il falloit alors la traiter, *ibid.*

Fièvre continue épidémique depuis 1667 jufqu'en 1669, pourquoi appelée fièvre de petite vérole, 319.

Fièvres continues dépuratoires de 1661 jufqu'en 1664, pourquoi paroiffent des reliquats de fièvres intermittentes, 319. Ce qu'il faut pour qu'elles foient épidémiques, 319.

Fièvres caufées par la dentition, 625.

Fièvre dépuratoire, ce que c'eft, 236. Telle étoit la fièvre de 1661 jufqu'en 1664, 236, 572. Pourquoi la fièvre dépuratoire eft-elle la principale de la nature, 236. Quand eft-ce qu'elle donne des fignes de coction, 318. Manière de la traiter, 19-49, 572.

FIEVRE DYSSENTERIQUE de-

puis 1669 jusqu'en 1672, pourquoi ainsi nommée, 147, 171. Ressembloit tout à fait à la dyssenterie par les déjections, 147, 171. Diminuoit un peu lorsque les autres maladies de cette constitution prenoient le dessus, 174. Description de ses symptômes & de leurs variétés, 172, 173. Elle causoit facilement des aphthes, & pourquoi, *ibid.* Régnoit avec plus de violence quand la dyssenterie diminuoit ou cessoit, *ibid.* Ses vicissitudes dans les années 1669, 1670, 1671, p. 148. Celle de 1671 différente en plusieurs choses de celle de 1672, de la même constitution, & demandoit néanmoins le même traitement, 174, 175.

Fièvre dyssentérique accompagne en d'autres pays la dyssenterie épidémique; exemple de cela, 168, 169.

Fièvre dyssentérique, comment se traite, 174. Saignées & purgations sont nécessaires; mais il faut s'abstenir des calmants, & pourquoi, 174, 175. A quelle occasion l'Auteur a suivi cette méthode, 175. Il n'a pas eu besoin d'autre chose, *ibid.*

Pourquoi, après la guérison de la fièvre dyssentérique, les calmants sont utiles, quand les forces ne reviennent pas, 175. Combien de fois & quand est-ce qu'il faut les donner, *ibid.* Symptôme funeste qui survenoit quelquefois aux jeunes gens dans cette fièvre, 176.

Fievres épidémiques, sont stationnaires ou intercurrentes, autrement sporadiques, 5, 6, 241, 242. On ne sauroit donner de règles générales pour les traiter, 10, 11. Que doit faire le Médecin quand elles commencent, 12. Difficulté de les bien distinguer, 14, 15. A quoi il faut les attribuer, 10, 11.

Comment on connoît de quelle espèce est une fièvre épidémique, 173, 174. Comme l'épidémie régnante fait connoître l'espèce de la fièvre, ainsi la fièvre fait connoître la nature de la maladie épidémique qui y est jointe, 237. Cela est néanmoins difficile dans le commencement d'une constitution, 238, 239.

Fièvre épidémique dont on connoît une fois la nature & l'espèce, se guérit toujours par la même méthode qui a réussi d'abord, 5, 6.

Fièvre épidémique précède ordinairement les autres maladies de la même constitution, 238, 239. Peut, dans certaines constitutions, déposer la matière morbifique sur la poitrine; ce qui arrive alors, 228, 232.

Fièvre épidémique continue de 1661 jusqu'en 1664 paroît être la principale fièvre que produit la nature, & pourquoi, 239. *Voyez ci-devant* Fièvre continue épidémique.

Fièvre continue de 1673 jusqu'en 1675; sa description, 204. Rarement il y avoit phrénésie sans assoupissement, 217. Etoit plus inflammatoire au commencement, 207. Sembloit être un reste des petites véroles noires de 1670, p. 208. Symptômes propres de cette fièvre, 207. Symptômes qu'elle avoit quand elle finissoit, 207, 208. Etoit accompagnée d'un coma, 208. Ce qui en arrivoit, *ibid.* Il y avoit un léger délire dans les adultes, & un sommeil interrompu dans les enfants, *ibid.* Ce délire ressembloit à un coma, *ibid.* Pourquoi l'Auteur nomme comateuse la fièvre de cette constitution, 217. Etat où elle étoit en 1675, au commencement de Juillet, 205, 206. Symptômes qui l'accompagnoient 206. Rhumes & toux se joignent à cette fièvre après un changement subit de temps, 206, 207. Sa curation, 209, 218. Pourquoi l'Auteur fut long-temps à trouver la méthode de la traiter, 212. Comment il la découvrit,

212. Véficatoire appliqué fur la nuque du cou étoit néceffaire, 210. Le lendemain un lavement qu'il falloit continuer plufieurs jours, 210, 211. Enfuite abandonner la maladie à elle-même, 211. Point d'évacuation violente, 215. Diète exacte, 211. Quitter chaque jour le lit, *ibid.* Ce qui arrive fi on demeure levé trop long-temps, *ibid.* Dans le déclin de la maladie, garder le lit, & pourquoi, *ibid.* Réponfe aux objections contre cette methode, 212. Danger d'exciter les fueurs, 212, 213. En faire ufage quand elles viennent naturellement, 212. Bons effets de la faignée & des lavements, 214. Coma & affoupiffement devroient être abandonnés à la nature, *ibid.* Accorder aux malades ce qu'ils defirent, 215. Confirmation de cette doctrine par une hiftoire, *ibid.* Phrénéfie étoit mortelle, à moins que l'on ne donnât l'efprit de vitriol avec la petite bière, 216. Diarrhée & dyffenterie fymptomatiques, comment fe guériffoient, *ibid.* Diarrhée n'étoit pas ordinairement dangereufe, *ibid.* Sueurs nocturnes dans la convalefcence, comment fe guériffoient, 217.

Fièvre épidémique en 1679, d'où elle provenoit, & comment fe traitoit, 371, 318.

Fièvre épidémique d'une nouvelle efpèce en 1685, p. 516. Regne par toute l'Angleterre, *ibid.* Erreur de l'Auteur au fujet de cette fièvre, 517. C'étoit une inflammation du fang, 518. Pourquoi certains Médecins voulurent la traiter par le quinquina, 528. Mauvais fuccès de cette méthode, *ibid.* Cette fièvre étoit entièrement différente des précédentes, *ibid.* Elle attaquoit également les enfants & les adultes, 533, 534. L'auteur craint qu'elle ne foit un commencement d'une fièvre dépuratoire, femblable à celle qui avoit précédé la pefte, & pourquoi, 542.

Elle étoit continue, avec des redoublements fur le foir, 516.

Symptômes de cette fièvre, 513, 514, 516, 517. Effet de la fueur naturelle qui furvenoit pendant la nuit, 522. Tranchées du ventre qui fe faifoient fentir en été, 529. Néceffité de la faignée & de la purgation réitérées, *ibid.* Comment fe devoit traiter la dyffenterie qui provenoit des tranchées du ventre, 530.

La nouvelle fièvre accompagnée auffi en été d'envies de vomir, 528. Ce qu'il faut faire alors, 529.

Elle attaque le cerveau plus qu'aucune autre fièvre, 321, 322. Comment fe prévient la phrénéfie que l'on a fujet de craindre, 323.

Cette fièvre fe guérit par des calmants, 520. Entremêler des remèdes tempérants, 521. Comment fe guériffent les aphthes & le hoquet lorfqu'ils furviennent, 521. Quel doit être le régime, 523. Danger de trop réitérer les évacuations; fymptômes qui reftent à la fin de la maladie, comment doivent être traités, 535.

Quoique la nouvelle fièvre épidémique guériffe quelquefois par une autre methode que celle de l'auteur, il ne s'enfuit pas que cette autre méthode foit meilleure, & pourquoi, 546. Moyen de juger quelle eft la meilleure méthode, 540, 541.

Danger des fudorifiques dans cette fièvre, 536. Ils n'y conviennent pas, 537. La fièvre revient enfuite, *ibid.* Raifon de cela, 537, 538.

Quand la méthode reccommandée ne réuffit pas, il faut avoir recours au quinquina, 535.

Dans les femmes hyftériques, les évacuations prolongent la maladie; remèdes & régime qui conviennent alors, 527, 528.

D'où vient la rechûte, & comment il faut la prévenir, 520, 521. Elle n'eft que fymptomati-

que, & elle eſt cauſée par les aphthes, 521, 522.

Comment la nouvelle fièvre épidémique doit être traitée dans les enfants, 532, 533.

Fievre érésipélateuse, ce que c'eſt, 273. Elle eſt de deux ſortes. Une ordinaire ; ſa deſcription, 273. L'autre plus rare, 274 ; ſes cauſes antécédentes & ſa deſcription, 274.

Fièvre éréſipélateuſe, en quel temps attaque, 273. Quelle partie occupe, 274. Par quels ſymptômes commence, *ibid.* Se termine quelquefois par-là ; eſt accompagnée de gangrène, *ibid.* de puſtules, comme ſi on avoit été piqué par des abeilles ou des guêpes, *ibid.*

Les deux ſortes de fièvre éréſipélateuſe ſe traitent à peu près de même, 275. Une ſaignée & une purgation ſuffiſent le plus ſouvent. Quand eſt-ce qu'il faut réitérer la ſaignée, & quel intervalle doit être mis entre les ſaignées, 279. Régime, *ibid.* Julep, 280. Se tenir hors du lit pendant quelques heures, 279.

Fievre hectique des enfants, ce que c'eſt, & comment il faut la traiter, 534, 625. Quand eſt-ce qu'elle ſurvient après une pleuréſie eſſentielle, 248.

Fievre d'hiver règne chaque année, & doit être miſe au nombre des fièvres intercurrentes, 513. Sa cauſe, *ibid.* Ses ſymptômes, *ibid.*

Elle ne diffère de la fauſſe péripneumonie que du plus au moins, 513. Quels ſymptômes funeſtes elle produit ſi elle eſt mal traitée, 514.

Elle ſe traite par la ſaignée, & la purgation réitérée, afin d'évacuer les humeurs pituiteuſes, 514. On entremêle les calmants & les pectoraux, *ibid.* Elle cède pour l'ordinaire à une ſaignée & trois purgations, 514, 515. Danger de la prendre pour une fièvre ſtationnaire, 515.

Cette fièvre, décrite à la page 514 en forme d'addition, eſt celle-là même que l'Auteur décrit enſuite ſous le titre d'une nouvelle fièvre, 516. Il reconnoît ſon erreur au ſujet de cette fièvre, & en rapporte les cauſes, 517, 518.

Fievres intercurrentes, ce que c'eſt, 241. En quoi elles diffèrent des fièvres ſtationaires, 241. En quoi elles leur reſſemblent, 242. Elles ſe font ſentir preſque tous les ans, *ibid.* N'attaquent pas beaucoup de monde en même temps, & pourquoi, *ibid.* Sont néanmoins quelquefois épidémiques, & quand, *ibid.* Exemples de cela, *ibid.* Sont tantôt plus, tantôt moins violentes, & ſe mêlent indifféremment, dans la même année, avec les ſtationnaires, & les unes avec les autres, 241.

Quelles ſont les principales fièvres intercurrentes, 6, 241, 242.

Fièvre que l'on devroit mettre au nombre des intercurrentes, *ibid.* Telles ſont celles qui ſe terminent par l'hémorrhagie du nez, ou par l'hémoptyſie, 241, 242.

Fievres intermittentes, commencent en 1677, p. 297, 298. Deviennent épidémiques & dominantes en 1678, pendant le printemps, l'été & l'automne, 513.

En 1677, &c. elles étoient tierces ou quotidiennes, 298, 299. Après le troiſième ou le quatrième accès elles n'avoient plus d'intermiſſion, *ibid.* Alors devenant continues elles attaquoient la tête ; cependant il falloit les regarder comme intermittentes ; & les traiter par le quinquina, 305.

Elles étoient quelquefois accompagnées d'apoplexie, 307. Ce qu'il falloit éviter alors, *ibid.* Elles cauſoient quelquefois le diabètes dans les vieillards, *ibid.* Comment il falloit le traiter, 307, 308. Elles étoient quelquefois accompagnées de la néphré-

tique, 323. Comment ce symptôme devoit être traité, *ibid.*

Les fièvres dont nous parlons ne demandoient aucune évacuation ; inconvénient des sudorifiques, 299. Mauvais effets des autres évacuations ; bons effets du quinquina, *ibid.* Confiance de l'auteur en ce remède, 300. Danger de le donner immédiatement avant l'accès, & rechûte à craindre si on le donne en trop petite dose, 301. La méthode de l'auteur pare à ces deux inconvénients, *ibid.* *Voyez* QUINQUINA.

Fièvres intermittentes de 1677 reviennent les années suivantes jusqu'en 1685, p. 318. L'auteur n'a vu, depuis 1678 jusqu'en 1685, aucune fièvre continue, à moins qu'elle ne vînt d'un mauvais traitement, *ibid.*

Fièvres intermittentes de 1679 sont les mêmes que celles de l'année précédente, 311, 312.

Fièvres intermittentes de 1680, leurs vicissitudes, 357.

Fièvres intermittentes de 1681 étoient les mêmes que celles de 1677, p. 357.

Fièvres intermittentes épidémiques, d'où tirent leurs différents noms & leurs distinctions, 8, 9. Sont décrites exactement, 49, 78.

Fièvres intermittentes sont plus souvent épidémiques que les autres, 236. Elles parurent rarement à Londres depuis la peste, 236.

En quel sens on peut les mettre au rang des maladies aiguës, 3.

Mauvais effets des remèdes trop chauds dans ces fièvres, 68, 299. Elles naissent souvent des continues vers la fin du printemps & le commencement de l'été, 95, 96.

Elles achèvent leur dépuration dans le même espace de temps que les continues, 59. Ont une matière fort grossière à séparer du sang, 141, 142. Sont d'une nature très-différente des continues, & les unes des autres, 60. Evacuent dans le temps de l'accès la matière fébrile qui s'est amassée durant l'intermission, 301, 302.

Leur accès composé de trois divers temps, 49. Raison de ces trois temps, *ibid.* Exacte description de l'accès, 50, 575. Ceux qui meurent pendant l'accès, meurent dans le frisson, 49. Ce qui arrive quand la sueur vient. Cause du retour des accès. *Voyez* ACCÈS.

Fièvres intermittentes dans les enfants doivent être abandonnées à la nature, & pourquoi, 67. Se terminent le plus souvent d'elles-mêmes, *ibid.* Sont dangereuses dans les vieillards, sur-tout celles d'automne, *ibid.*

Fièvres intermittentes de longue durée demandent des spécifiques, 60, 61, 408, 409. Ne doivent pas être attaquées dans le temps des accès, 476. Relâche de plusieurs semaines que donne le quinquina, 64, 65.

Fièvres intermittentes sont printanières, ou automnales, 53. Celles des autres saisons doivent être rapportées à celles-là, *ibid.* Nécessité de cette distinction dans la pratique, *ibid.* Ces deux sortes de fièvre sont essentiellement différentes, *ibid.* Leur histoire, 53, 54.

Fièvres intermittentes d'automne, d'où proviennent selon l'Auteur, 57. Quand est-ce qu'elles commencent, si la constitution est épidémique, *ibid.* Maladies qu'elles laissent à leur suite, 55, 72—74. Laissent dans les enfants une enflure du ventre, lorsqu'elles ont été longues, 72, 575 ; quelquefois une enflure des jambes dans les adultes, 71. Sont dangereuses aux vieillards, 67, 575. Ont ordinaire d'attaquer différentes personnes à la même heure du jour, 57.

N'ont pas d'abord un type régulier comme celles de printemps, mais imitent les continues, 8, 9, 57. A quoi ressembloit cha-

que accès de celle de 1661, p. 14, 15.

Sont bien différentes de celles de printemps, par rapport à la durée & au danger, 55. En quel cas les tierces sont assez bénignes, 55. En quel cas dangereuses, *ibid.* Fièvres quartes beaucoup plus mauvaises que les tierces; leur longueur, 55, 56. Jeunes gens les soutiennent mieux. Mauvais effets de la saignée & de la purgation, *ibid.* Enfants dans le berceau les surmontent, 56.

Fièvres intermittentes d'automne ne peuvent être guéries par l'auteur avant qu'elles aient achevé l'ouvrage de la dépuration, 59. Avantage qu'il y auroit de pouvoir les guérir plus tôt, 60. Se guérissent plus difficilement que celles de printemps, 57. Pourquoi leur cure est si difficile, 57, 58.

Manière de les traiter, 63. Pourquoi l'auteur y emploie la même méthode que pour les continues, 61. Quartes, quand doivent être attaquées, 67, 68. D'où se tirent les indications curatives, 61.

Fièvres intermittentes d'automne, qui sont très-épidémiques, n'admettent pas la saignée, 63.

Fièvres intermittentes d'automne, comment doivent être traitées, si elles ne cèdent pas au quinquina, 67. Quand est-ce qu'elles demandent des purgatifs, 69. Quand est-ce que les purgatifs les prolongent, 69, 70. Comment il faut appliquer ces remèdes, 69, 70.

Fièvres intermittentes d'automne sont tierces ou quartes, 58. Varient souvent, 58. Ne sont pas quotidiennes comme celles de printemps, 58. *Voyez* FIÈVRES QUARTES, QUOTIDIENNES, & TIERCES.

Fièvres intermittentes du printemps commencent au mois de février, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard; raison de cela, 53, 150. Sont plus ou moins épidémiques, suivant qu'elles commencent plus tôt, ou plus tard, 53.

Leur cause, 53. Leur histoire, 54. Sont toujours salutaires, *ibid.* Rarement longues, *ibid.* Peuvent néanmoins, à cause du mauvais traitement, durer jusqu'à celles d'automne, 55. Cessent dans cette saison qui leur est contraire, *ibid.* Sont quotidiennes ou tierces, 53. Ont moins de symptômes dans leur déclin que celles d'automne, 69, 70. Pourquoi elles imitent souvent par leur durée celles d'automne, 56.

Comment il faut les traiter, 56. Doivent être abandonnées à elles-mêmes, & pourquoi, 57. Deviennent bien plus opiniâtres par les évacuations, 56; & plus longues, 55.

Celles de 1661 succèdent aux continues, & finissent au commencement de mai, 16.

Fièvres intermittentes du printemps, quoique prolongées, ne sont pas suivies d'aussi fâcheux symptômes que celles d'automne, 55. Sont quelquefois suivies de manie, & dans quelle occasion, *ibid.*

Certaines fièvres, soit intermittentes, soit continues, n'ont point de caractère fixe; leur cause, 60, 61. Durent peu, *ibid.*

FIÈVRES MALIGNES, quelles sont celles que l'on nomme ainsi, 538.

Fièvre véritablement maligne est d'une nature entièrement différente des autres, & n'est pas une maladie que l'on voie tous les jours, 79, 80. Ne diffère de la peste que par le moins de violence, 80. Pourquoi paroît peu considérable dans les maladies véritablement malignes, 235.

Malignité de la fièvre dépend quelquefois plus du mauvais traitement, que de la maladie même, & pourquoi, 80.

FIÈVRE D'UN MAUVAIS CA-

RACTÈRE, provenant d'un choléra morbus arrêté mal à propos, comment se guérit, 24, 25.

FIÈVRES PERIPNEUMONIQUES règnent souvent en hiver, 357. Certaine fièvre péripneumonique survient tous les hivers, 517.

FIÈVRES PESTILENTIELLES qui règnent un ou deux ans après une peste violente, sont de même caractère que la peste, & demandent le même traitement, 81. Exemple de cela dans la fièvre qui suivit la peste de Londres, 96, 97.

Fièvre pestilentielle, par quelle voie évacue la matière morbifique, 89, 90. Dans quelle circonstance parut & combien de temps dura celle de 1665, p. 78, 79.

Fièvre d'une espèce singulière qui précéda la peste de Londres; l'auteur est en doute si on doit lui donner le nom de peste, 96, 97. Elle n'en différoit que parce qu'elle étoit moins violente, 79, 80. Quels étoient ses symptômes, 79, 96, 97. L'auteur la regarde comme une inflammation, 95, 96. Elle fut le commencement de toutes les maladies inflammatoires qui parurent ensuite, 236, 239.

L'auteur ne sait d'abord comment la traiter, 95. Il reconnoît qu'elle demande un traitement différent de celui des autres fièvres, 96. Il la guérit par la méthode qui convient dans la pleurésie, 96.

Fièvre pestilentielle après la peste, l'auteur souhaite de pouvoir la guérir par une autre méthode que celle de la saignée réitérée, 97, 98. Quelle méthode il decouvrit, 98. Heureux succès de cette méthode, 99. Comment il falloit gouverner les sueurs, 99, 100.

Utilité des sueurs dans la fièvre pestilentielle, 100. Comment il falloit restaurer les malades qui suoient abondamment, 100, 101. Sueur comme naturelle après l'artificielle, étoit salutaire, 100. Les sueurs ne venoient pas d'elles-mêmes; mais on les excitoit facilement dès les premiers jours de la maladie, & elles étoient très-salutaires, 99.

FIEVRE PUTRIDE dans la petite vérole confluente : *voyez* FIEVRE SECONDAIRE.

FIEVRE QUOTIDIENNE, ce que c'est, 298. On nomme quelquefois, mais improprement, fièvres quotidiennes, les doubles tierces, ou les triples quartes, 57, 58.

Fièvres quotidiennes de 1678 : *voyez* Fièvres intermittentes de 1678.

FIEVRES QUARTES étoient plus fréquentes avant l'an 1678, p. 297.

Fièvres quartes sont des productions de l'automne, 58.

Fièvres quartes épidémiques d'automne, combien de temps durent, 7. Comment doivent être traitées, 64 *& suiv.* Doivent être plutôt abandonnées à la nature dans les enfants & les jeunes gens, 65. Sont dangereuses dans les vieillards, 67.

Fièvre quarte, en quoi consiste, 51, 52. Quand est-ce qu'on la nomme triple quarte, *ibid.*

Fièvre quarte commence toujours vers l'automne, *préf.* xxx. Ne peut être guérie avant l'équinoxe du printemps, *ibid.* En quel cas elle peut attaquer une personne de très-bonne santé, 408, 409. Ses symptômes, 55, 56. Cause la cachexie & d'autres maux, quand elle dure long-temps, 408, 409. Elle est l'opprobre des médecins, & pourquoi, 64, 65. Ceux qui sont attaqués une seconde fois de cette maladie, le sont beaucoup plus légérement que la première fois, 56.

Fièvre quarte de 1661, &c. est dominante en automne, & ensuite diminue, 16.

Fièvre quarte, comment agit sur les vieilles gens, 55. Comment est soutenue par les jeunes gens & les enfants, *ibid.*

Comment est guérie par le quinquina, 302, 303. Effet du quinquina sur cette fièvre, 64. Purgation fréquente y est nuisible, 65. Saignée est dangereuse pour les vieillards, *ibid.* Changement d'air ne convient qu'après la dépuration du sang, 68. Pourquoi pas plus tôt, *ibid.* Ce qu'il faut faire si le malade ne peut changer d'air, *ibid.* Quel remède il faut employer, 69.

FIEVRE ROUGE, sa description, 144. Attaque sur-tout les enfants, *ibid.* Attaque sur-tout en été, *ibid.*

Comment se guérit, 144. Ce qu'il faut faire s'il survient des convulsions, ou un coma au commencement de l'éruption, 145. Cette fièvre, en finissant, laisse des écailles farineuses, 219.

FIEVRE DE ROUGEOLE de l'an 1674, en quoi différoit de la rougeole, 216. Duroit plus long-temps, *ibid.* Se traitoit comme la rougeole, *ibid.* Ne demandoit ni saignée ni lavement, *ibid.*

FIEVRE DE LA ROUGEOLE est déclarée le second jour, 177. Augmente le huitième jour, 178.

FIEVRE SECONDAIRE dans la petite vérole confluente, sa cause, & le temps où elle survient, 543. Comment elle est excitée, 544. Jours où elle commence dans les différents degrés de cette maladie, *ibid.* Moins il entre de pus dans le sang, plus elle est légère, 545.

FIEVRES STATIONNAIRES, ce que c'est, 6. D'où elles dépendent, 241, 242. Ne sont pas produites par les qualités manifestes de l'air, 6, 242. Peuvent être avancées ou retardées par ces qualités : en quoi diffèrent des fièvres intercurrentes épidémiques, 5, 172. En quoi leur ressemblent, *ibid.*

Elles ont des symptômes différents, 173. D'où provient cette différence, 172. Exemple dans la fièvre dyssentérique de 1671, & dans celle de 1672, p. 173.

Fièvre stationnaire est une fièvre épidémique de la constitution générale, 513, 514. Elle cède la place, en automne, à la maladie épidémique dominante, 172. Pourquoi, 173.

Fièvre stationnaire de 1675, qui survenoit en automne après des toux, étoit la même que celle du mois de juillet de 1673, 206. Mais alors elle attaquoit la poitrine, *ibid.*

FIEVRE PAR LA SUPPRESSION des vidanges dans de nouvelles accouchées, 432.

FIEVRE DE SUPPURATION dans la petite vérole confluente. *Voyez* FIEVRE SECONDAIRE.

FIEVRE TIERCE, ce que c'est, 52.

Fièvres tierces de 1671, règnent au printemps, 148, 149.

Fièvres tierces d'automne épidémiques durent jusqu'à l'hiver, 7, 8.

Fièvres tierces d'automne prématurées ressemblent d'abord aux fièvres continues, & ne se font bien connoître qu'à la fin de l'automne, 8, 9.

Fièvres tierces d'automne de 1664 jusqu'en 1665, par quels symptômes se distinguoient des autres fièvres tierces, 14.

Fièvres tierces d'automne de 1661, quand commencèrent ; 14. Quand finirent, 15. Furent suivies d'autres fièvres, *ibid.*

Fièvres tierces d'automne, comment doivent être traitées, 63. Purgatifs mêlés avec les sudorifiques, recommandés par l'auteur, 63, 64.

Fièvres doubles-tierces d'automne, comment se traitent, 64. Faut s'abstenir de lavements, *ibid.* Faut donner des sudorifiques sans purgatifs, *ibid.*

Fièvres tierces d'automne & de printemps dans les enfants & les jeunes gens doivent être abandonnées à la nature, 67. Sont dangereuses dans les vieillards, sur-tout celles d'automne, *ibid.*

Fièvres tierces du printemps, quand commencent & quand finissent, 6, 7. Ne deviennent jamais quartes comme celles d'automne, 57.

Celles du printemps de 1678, comment se guérissoient, 310, 311.

Fièvres tierces de 1678. *Voyez* Fièvres intermittentes de 1678, p. 310, 311.

FIEVRE DE PETITE VÉROLE, d'où dépend, 146. Elle est de même nature que la petite vérole régulière, excepté l'éruption, 139. Commence & se termine avec les mêmes symptômes, *ibid.* Accompagnoit la petite vérole régulière, *ibid.* Doit être regardée comme sa sœur, 142, 143. Comment elle se terminoit par la salivation, 139, 145.

Quels étoient ses symptômes quand on la traitoit mal, 140. Demande un autre traitement que la petite vérole, & pourquoi, *ibid.* Quels sont les indications curatives, 141. Elle doit être traitée par les évacuants & les tempérants, & pourquoi, 142, 143.

En 1668 elle se tourna en diarrhée, 145.

FIEVRE DE LA PETITE VÉROLE, quand est-ce qu'elle commence, diminue & revient, 109, 110, 213. Dans la petite vérole confluente, elle dure plusieurs jours depuis l'éruption; dans la discrète, c'est tout le contraire, 109, 110.

D'où vient la fièvre dans le temps de l'invasion, 521, 522.

La fièvre qui est violente dans le commencement des petites véroles, annonce qu'elles seront confluentes, 373.

Pourquoi les sueurs abondantes qui accompagnoient les petites véroles irrégulières, n'étoient d'aucune utilité, 239.

FLEURS BLANCHES, 620.

FLUX dans la gonorrhée virulente, 332, 333.

Flux immodéré des règles, comment se guérit, 309, 620.

FOIBLES. Il est quelquefois très-utile de faire coucher des jeunes gens auprès d'eux, 37.

FOMENTATION dans la fièvre éréfipélateuse, 278. Quand & comment doit être employée, 278.

Fomentation pour la chûte de la matrice, 439.

Fomentation pour la gonorrhée virulente, 341.

FORMULES. Le devoir d'un médecin est plutôt de découvrir les véritables indications curatives, que de donner des formules, 460, 461.

Formules les plus ordinaires dans la pratique, 563, 567. Pourquoi l'auteur n'en propose pas un grand nombre, *préf.* xxxix. Pompeux étalage de formules est plus nuisible qu'utile à la médecine, *ibid.*

FORTIFIANTS. Remèdes fortifiants dans les fièvres intermittentes d'automne, quand & pourquoi conviennent, 67, 68. Ils sont les mêmes dans l'hydropisie que dans la goutte, à peu de chose près, 503, 504. Quand & pourquoi ils conviennent, 501, 502. Sont nécessaires dans l'affection hystérique après les évacuants, 409, 410.

FOSSES, pourquoi il n'en paroît pas sur le visage les premiers jours après que les pustules de la petite vérole discrète sont tombées, 111.

FRACASTOR, cité au sujet du bonheur de la vie, *Préface* ix.

FRANCE. Pourquoi ceux qui sont épuisés par la salivation mercurielle doivent y aller, 352.

FRÊNE. Sa graine louée comme lithontriptique, 553, 554.

FRICTIONS pour exciter la salivation dans la vérole; comment & avec quoi se font, 343, 344.

FROID. Temps froid comment devient salutaire dans la petite vérole discrète, 127, 128.

Froid cadavérique des parties externes dans l'affection hystérique, ce qu'il produit, 397, 398. Il n'est pas dangereux, a moins qu'il ne provienne d'une évacuation excessive, 401 402.

Froid dans la dyssenterie met le malade en danger, 158, 159.

Froid humide produit quantité de toux & de rhumes en 1575, p. 228.

Froid subit après la chaleur, cause le rhumatisme, 265.

Froid doit être évité dans la petite vérole, 230; est dangereux, 122, 123. Nuit extrêmement dans les deux sortes de petite vérole, *ibid.* Peut faire rentrer les pustules & désenfler le visage & les mains, *ibid.*

Fruits cruds occasionnent le choléra morbus, 155.

G

Galien avoit déjà observé que les remèdes échauffants irritent les fièvres intermittentes, 68.

Gale furfureuse de la tête, comment se guérit; 630.

Gangrène causée par l'érésipèle, 274.

Gangrène des intestins survient quelquefois dans la dyssenterie, 155.

Garde-malades dans la petite vérole font souvent beaucoup de mal, 132.

Gargarisme dans les aphthes qui surviennent après la passion iliaque, 533.

Gargarisme dans l'esquinancie, 282. Il faut le tenir dans la bouche sans l'y agiter, 284.

Gargarisme dans la petite vérole pour délayer la salive épaisse & visqueuse, 135.

Gargarisme dans l'ulcération insupportable de la bouche, causée par la salivation mercurielle, 351.

Genet, pourquoi son sel lixiviel est recommandé dans l'hydropisie, 503.

Genou, comment est affecté dans la goutte irrégulière, 446, 447.

Gland, ce qu'il faut faire lorsque dans la gonorrhée virulente, il est recouvert d'un prépuce gonflé & durci, 341.

Glandes du mésentere se durcissent souvent dans les enfants par le trop fréquent usage des purgatifs; ce que cela annonce, 412, 413.

Gonorrhée virulente, ce que c'est, 232. C'est par-là que le mal vénérien se manifeste d'abord, *ibid.* Commencement & progrès de la gonorrhée, 332, 333. Quel est l'endroit le premier infecté, 332. Par où transsude, selon l'auteur, la matière virulente, *ibid.* Ce qui arrive quand le scrotum est enflammé, 333.

Divers symptômes de la gonorrhée, 332, 333. Comment elle produit la vérole, 334. Quand est-ce qu'il faut la traiter, si elle est jointe à la vérole, 350. Comment il faut la traiter lorsque la vérole est guérie, *ibid.*

Gonorrhée ne se guérit point par la salivation, 350. Se guérit sur-tout par les purgatifs, 336; & sur-tout par les hydragogues, 337. Combien de temps il faut les continuer, 337, *616.* Danger de les abandonner trop tôt, 338. Recourir à des purgatifs plus forts, si les autres sont inutiles, *ibid.* Pourquoi il faut un régime rafraîchissant, 339. Quelles sortes d'aliments conviennent ou ne conviennent pas, 339, *616.*

Gonorrhée produit aisément la vérole, si on manque d'employer les purgatifs, 338. Comment il faut suppléer aux purgatifs, 338, 616. Quelle méthode il faut suivre en cela, 340, 617.

Quand est-ce que la gonorrhée demande la saignée, 340. Eaux minérales n'y conviennent pas *ibid.* Danger des astringents, 341. Décoctions des bois, plus nuisibles qu'utiles, *ibid.* Les sujets diffici-

les à purger guériſſent plus difficilement, 340.

Séroſité qui découle à la fin de la gonorrhée virulente, quelle en eſt la cauſe, 337.

GOUDAL, Docteur en médecine, ſon caractère, 296. Communique à l'auteur un cas ſingulier, 386. A toujours défendu l'auteur, 389.

GOSIER. Douleur de goſier dans la petite vérole commence avec l'éruption des puſtules, & augmente avec elle, 108.

GOUTTE. On la confond ſouvent avec le rhumatiſme; quand eſt-ce que cela arrive, 442. Elle eſt un inſtrument de la nature pour dépurer le ſang, *ibid.* Quand eſt-ce qu'elle reſſemble au ſcorbut, *ibid.* Elle cauſe la mort lorſque la matière morbifique rentre dans le ſang, 449. Goutte ſe nomme auſſi maladie articulaire, *ibid.* Dépoſe toujours, de ſa nature, la matière morbifique ſur les articulations, 453.

Quelles ſortes de gens elle attaque, 442. Comment elle eſt dans ceux qui ne ſont pas encore vieux, *ibid.* Tue plus de riches que de pauvres, 449. Attaque peu de gens ſtupides, 474; rarement les femmes, 450.

Elle ſemble provenir d'une coction léſée, 450, 451. Ses deux cauſes, ſelon l'auteur, 452. Elle peut venir auſſi de l'excès du vin, *ibid.*

Goutte régulière, en quel temps elle attaque, quelle partie, & dans quel ordre, 443. Attaque d'abord un pied, 444; enſuite l'autre, *ibid.* Rarement tous les deux enſemble dès le commencement, 445. Pourquoi elle n'eſt ni ſi cruelle ni ſi régulière dans les vieillards que dans les autres, *ibid.*

Accès de goutte, comment diffèrent, 445. Grand accès compoſé de pluſieurs petits, *ibid.* Douleur augmente le ſoir, & diminue le matin, 444. Etat du pied quand l'accès finit, 445. Etat du malade, & retour de ſon appétit, *ibid.* Si l'accès a été violent, il ne reviendra qu'au bout d'un an, 446.

Goutte régulière cauſe des douleurs plus violentes que l'irrégulière, & ſes accès ſont plus courts, 448. N'attaque ni les enfants ni les jeunes gens, 450.

Goutte irrégulière, ce qu'on entend par-là, 446. Qu'eſt-ce qui la rend irrégulière, *ibid.* Sa deſcription, *ibid.* Ses accès ſont fort longs, 447. Quels ſymptômes elle a différents de ceux de la goutte régulière, 447, 448.

Elle ne laiſſe point d'intervalle de ſanté entre les accès; incommodités qu'elle cauſe, 447. Mauvais effets de ce que la matière morbifique n'eſt pas dépoſée parfaitement aux extrémités, 448. Goutteux inſupportables à eux-mêmes & aux autres, 449. Goutte remontée, funeſte, *ibid.*

Goutte, comment doit être traitée, 453. Perſonne n'a pu juſqu'à préſent la guérir radicalement, *ibid.*

Pourquoi il ne faut pas la traiter dans le temps des accès, mais dans les intervalles, 476. Néceſſité de ſuivre la méthode de la nature, 453. Comment la nature diſſipe la matière goutteuſe, *ibid.*

On ne guériroit pas la goutte en arrêtant ſes ſymptômes, 476. Il faut néanmoins remédier à ceux qu'a produits une mauvaiſe méthode, 479; & à ceux qui mettent le malade en danger, *ibid.* Symptômes auxquels il faut remédier dans l'accès, 477. Alors on ne traite pas la goutte régulière, mais les accidents qu'a produits une mauvaiſe méthode, 479.

Ce qu'opère pour la guériſon de la goutte le moxa ou le lin crud, brûlé ſur la partie affectée, 483.

Ce qui eſt néceſſaire pour guérir la goutte radicalement, 484. Difficulté de cette guériſon, par deux

causes contraires l'une à l'autre, & quelles sont ces deux causes, *ibid.*

Il faut, pour une guérison parfaite, changer toute l'habitude du corps, 476, 477.

Traitement de la goutte ne doit pas être entrepris par les évacuants, 453. Combien la saignée y est nuisible, *ibid.* Combien la purgation, 454. Dans quel cas la manne est permise, 553. Comment les sudorifiques nuisent, 457.

Il s'agit de rétablir les coctions, & la force des parties, par un long usage des digestifs, 459. Quels sont ceux que fournit la matière médicale, & comment il faut les employer, 460, 461.

Goutte ne se guérit pas par les seuls médicaments, le régime doit y concourir, 467. Quel il doit être dans les intervalles de la goutte, par rapport à la quantité, la qualité, & le temps des aliments, *ibid.* Par rapport à la diète lactée, 468. Par rapport à la boisson, 469. Par rapport à l'eau pure, 470. Par rapport à la décoction des bois, 471. Par rapport au sommeil & aux veilles, 473. Par rapport aux passions de l'ame, 474. Par rapport au mouvement & au repos, 475. Par rapport aux plaisirs de Vénus, 475, 476. Dans les accès de la goutte, par rapport à la quantité & la qualité des aliments & de la boisson, & par rapport à l'exercice, 477. Quand est-ce que l'exercice est impraticable, 478. Quand est-ce qu'il est nécessaire de quitter le lit dans un accès de goutte invétérée, & même de faire de l'exercice, *ibid.*

Goutte invétérée produit la diarrhée, si la matière morbifique ne se dépose pas sur les extrémités; ce qu'il faut faire alors, 480.

Un purgatif léger détermine la goutte, 553. Laudanum empêche cet effet des purgatifs, 554.

Goutte se jette quelquefois sur les poumons, 481. Comment il faut se conduire alors, *ibid.*

Goutte remontée comment se connoît, 557. Comment l'auteur s'en guérit lui-même. *ibid.* Goutte remontée est très-dangereuse, 90, 480.

Quand est-ce que la goutte ressemble au scorbut, 270.

Contention d'esprit est très-nuisible aux goutteux, 474. Les remèdes donnés mal à propos en ont plus fait mourir que la maladie même, 482.

Gouttes du docteur Goddard, préférables aux autres esprits volatils, *préface* xxxvij.

Graviers, ce qu'il faut faire quand ils causent la néphrétique, 431.

Grossesse. On prend souvent pour grossesse, des excroissances charnues dans l'abdomen, ou des vents, 501, 502.

H

Habits. Danger de quitter trop tôt les habits d'hiver, 242, 243.

Habitude du corps doit être entièrement changée pour la guérison de la goutte, 476, 477.

Hémoptysie. L'auteur croit qu'elle est de même nature que l'hémorrhagie du nez, 289. La différence du nom ne vient que de la différence des parties affectées, *ibid.* En quel sens on doit la mettre au rang des fièvres, *ibid.* C'est une fièvre qui tire son nom de sa crise, *ibid.* Qui sont ceux qu'elle attaque principalement, & quand, *ibid.*

Hémoptysie se guérit par les mêmes remèdes que l'hémorrhagie du nez, excepté la purgation, 289.

Hémoptysie dans la petite vérole, 116, 549, 595. Sa curation, 549, 595.

Hémoptysie & pissement de sang dans la petite vérole, sont des signes mortels, 116, 136.

HÉMORRHAGIE DU NEZ, sa description, 286. Survient dans les fièvres, & pourquoi, 41. Comment doit être traitée, 42. En quel sens doit être mise au nombre des fièvres, 286. Porte le plus souvent des marques de fièvre dans le commencement, *ibid.* Quand indique la saignée dans la petite vérole, 134.

Hémorrhagie du nez, comment se guérit, 287. Remèdes internes, 288; externes, *ibid.* Ne doit pas toujours être arrêtée dans les fièvres, & pourquoi, 134. D'où vient que les astringents y sont souvent inutiles, 42.

Hémorrhagie du nez dans une petite vérole maligne, arrêtée par l'esprit de vitriol, 225.

Hémorrhagie du nez revient aisément chaque année, si la personne est échauffée, 288. Quand est-ce qu'il faut purger dans cette maladie, *ibid.* Chaleur & douleur au devant de la tête dans l'hémorrhagie du nez & l'hémoptysie, 287.

Toute hémorrhagie excessive revient facilement, si, après qu'elle est arrêtée, on n'a pas soin de purger doucement, 42.

HÉMORRHAGIES causent souvent l'affection hystérique; quelle conséquence il faut tirer de là, 407.

HÉMORRHOÏDALES. Les veines hémorrhoïdales sont douloureuses dans les intervalles de la goutte irrégulière, 406, 407.

HÉMORRHOÏDES. Douleur qu'elles causent & leur curation, 621, 622. Leur flux immodéré, 622.

HERBES AMERES sont utiles pour la goutte. *Voyez* PLANTES pour la goutte.

Herbes échauffantes: effets qu'elles produisent en hiver & en été, 464, 465. Sont très-utiles dans les maladies chroniques & dans la goutte, *ibid.*

HEURES médicinales pour prendre des remèdes, quelles sont-elles, 505.

HIPPOCRATE cité, 2. Ce qu'il a fait pour l'avantage de la médecine, *Préf.* xiij. Eloge de sa méthode xxiv. Ce qu'il a mis pour fondement de l'art, *ibid.* Quelle étoit sa théorie, *ibid.* Il blâme ceux qui s'appliquent plus aux spéculations qu'aux observations de pratique, 499. Comment doit s'entendre un endroit de son livre de l'ancienne médecine, 496. Il est cité au sujet des maladies chroniques, 327. Rend service à la médecine, lors même qu'il prescrit les choses les plus simples, *Préf.* xxxix.

Il employoit déja dans la goutte la méthode de brûler la partie avec le lin crud, 483.

Il ne paroît pas avoir connu la petite vérole, 226, 227.

Ses Aphorismes & ceux des Anciens touchant la préparation de la matière morbifique; à quelles sortes de fièvres doivent s'appliquer, 236.

HISTOIRE d'une maladie doit être connue pour être en état d'appliquer les remèdes convenables, *Préf.* xxiij, xxiv. Peut seule indiquer la véritable méthode de traiter la maladie, 317.

Histoire des maladies, combien est utile, *Préf.* xxiij. Pourquoi elle est devenue si ample & avec si peu de fruit jusqu'à présent, xvj. Pourquoi nous n'en avons point d'exacte, xxiij. Plusieurs attentions qu'il faut avoir en l'écrivant, xvij. Elles se réduisent à quatre chefs, dont on donne le détail, xviij.

Histoire des maladies aiguës n'est donnée par l'Auteur que comme une essai, *Préf.* xxxvij.

Histoire de l'affection hystérique, pourquoi difficile à donner, 399.

Histoire naturelle s'écrit ordinairement très-mal, *Préf.* xvij.

Histoire véritable de la petite vérole, de quelle sorte de pe-

tite vérole doit être tirée, 207.

Histoire particulière d'un choléra morbus, 295, 297, d'une colique bilieuse guérie par les narcotiques seuls, 195; d'une colique bilieuse guérie par l'exercice du cheval, *ibid.* d'un hypocondriaque guéri par le même remède, 425, 426; d'une dyssenterie aiguë guerie par la méthode de l'Auteur, 166; d'une autre dyssenterie guérie aussi par la méthode de l'Auteur, *ibid.* d'une dyssenterie invetérée & guérie, 170; d'une fièvre aiguë violente, avec des taches de pourpre & un pissement de sang, 386; d'une fièvre dyssentérique guérie, 176; d'une fièvre dyssenterique précédée d'une dyssenterie, & guérie, *ibid.* d'une fièvre épidémique, avec assoupissement, guérie par la méthode de l'auteur, dans un enfant, 125; d'une fièvre épidémique accompagnée de déjections symptomatiques, guérie par la méthode de l'auteur, 216; d'une fièvre épidémique accompagnée d'une pleurésie symptomatique, guérie par la méthode de l'auteur, dans un enfant, 232; d'une femme qui mourut de la fièvre maligne qui précéda la peste de Londres, 95; d'une fièvre maligne qui augmenta après la saignée, 539, 540; d'un jeune homme qui mourut de la fièvre pestilentielle, pour n'avoir pas été suffisamment saigné, 97, 98; d'un jeune homme attaqué de la fièvre pestilentielle, & qui ne rejetta plus les sudorifiques lorsqu'il eut commencé à être moite, 99; d'un médecin qui avoit une fièvre de petite vérole, 144.

Histoire d'une femme hydropique, attaquée aussi d'affection hystérique, 500; d'une femme hydropique guérie par le syrop de nerprun, 492; d'une autre femme hydropique qui se trouva plus mal de ce syrop, 493; d'un homme qui avoit une colique hypocondriaque, approchante de la passion iliaque, 405; d'un hypocondriaque qui pleuroit avec excès, 406; d'une affection hystérique qui imitoit les symptômes de la pierre dans la vessie, & qui fut guérie par un narcotique, 199; d'une passion iliaque guérie par la méthode de l'auteur, 532; d'une femme dont les vidanges furent supprimées par une affection hysterique, & qui périt par une saignée du pied faite mal à propos, 436; d'une manie dans une femme, 75; d'une rougeole irritée par des remèdes échauffants, & guérie par la méthode de l'auteur, 182; d'enfants attaqués de la rougeole, & guéris par la méthode de l'auteur, 219.

Histoire d'un homme qui avoit avalé du sublimé corrosif, & qui fut guéri par l'eau seule, 322, 323; d'un chirurgien qui guérissoit la peste par des saignées copieuses, 93; d'un apothicaire guéri d'un rhumatisme par l'usage du petit-lait, 221, 222; d'un enfant guéri de la petite vérole par la méthode de l'auteur, 377; d'une dame guerie heureusement d'une petite vérole noire & irrégulière, par la méthode de l'auteur, 187; du fils de l'auteur, guéri de même d'une petite vérole discrète irrégulière, 289; d'un enfant qui mourut d'une petite vérole noire & irrégulière avec des vésicules sur les cuisses, 184; d'enfants attaqués de petites véroles noires & très malignes, 223; d'un jeune homme attaqué d'une petite vérole noire & très-maligne, après avoir beaucoup bu, 225; d'une jeune personne qui mourut le onzième jour d'une petite vérole très-confluente, 363, 364; d'un jeune homme guéri par la méthode de l'auteur, d'une petite vérole confluente, 383; d'un jeune homme attaqué d'une petite vérole régulière, & que l'on crut mort, 134, 135; d'une jeune demoiselle qui, dans sa petite vérole, se trouvoit très-mal

du syrop diacode, & étoit soulagée par le laudanum, 419, 410.

HOMME, sujet à différents maux, 2. Parvient à sa plus haute taille à l'âge de vingt-un ans, 50.

HOQUET, symptôme des fièvres continues, 43. D'où provient, *ibid.* Comment on le guérit, *ibid.* Quel il étoit dans une certaine fièvre, & comment il cessa, 521. Se guérit quelquefois par le quinquina, *ibid.*

HUILE D'AMANDES DOUCES, ses vertus, 40. N'est point nuisible dans les fièvres, 41. Son usage dans la fausse péripneumonie, 264; dans la pleurésie après la saignée, 253. Elle est excellente dans la toux avec fièvre, 40. Elle est préférable aux autres béchiques, *ibid.* Doit être donnée fréquemment & peu à la fois, & pourquoi, 41. On en frotte les croûtes dans la petite vérole, 133. Elle soutient les forces, 41.

Huile de lin dans la pleurésie après la saignée, 253.

HUMEURS, acquièrent dans notre corps une certaine qualité par diverses causes; ce qui arrive de là, *Préface* XXIX.

HYDRAGOGUES, paroissent à l'auteur les meilleurs purgatifs dans la gonorrhée virulente, 336.

Différents hydragogues, 493.

HYDROPIQUES jeunes, pourquoi n'ont pas quelquefois besoin de fortifiants après l'évacuation des eaux, 504. Hydropiques vieux ou foibles en ont toujours besoin, *ibid.*

Soif des hydropiques, comment il faut l'appaiser, 507.

Tumeurs hydropiques surviennent quelquefois après les fièvres intermittentes d'automne, 55, 56.

HYDROPISIE attaque tout âge & tout sexe, mais principalement les femmes, 488, 613. Enflure des jambes, premier signe, mais qui n'est pas toujours certain, 488. Ensuite vient l'enflure du ventre, *ibid.* Tumeurs de l'abdomen causées par des excroissances de chair ou par des vents, n'appartiennent pas à cette maladie, 488, 489.

Trois principaux symptômes de l'hydropisie, quels sont ils, & quelle en est la cause, 488, 489.

A mesure que les parties attaquées grossissent, les autres diminuent, 489.

Quand est-ce que l'hydropisie cause la mort, *ibid.*

Cause éloignee de l'hydropisie est la foiblesse du sang; qu'est-ce qui produit cette foiblesse de sang, *ibid.* Hydropisie des ovaires dans les femmes a une autre cause, *ibid.*

Cause prochaine de l'hydropisie est l'épanchement d'eau, 503.

Deux indications curatives; évacuer les eaux, & fortifier le sang; 490 Comment se remplit la première indication, 491. Quels purgatifs conviennent pour cela, & quand, *ibid.* Purgatifs qui agissent par haut & par bas, *ibid.* Quand est-ce qu'il faut employer les fortifiants au lieu des évacuants, 502, 513. Quand est-ce qu'il faut employer les diurétiques au lieu des purgatifs & des émétiques, & lesquels, 503.

Hydropisie ne guérit pas toujours, quoiqu'on ait rempli ces deux indications, 506. Pourquoi le médecin ne doit pas néanmoins abandonner le traitement, 507.

Seconde indication se remplit par les fortifiants, 503, 614. Souvent ne sont pas nécessaires dans les jeunes gens, 503. Sont à peu près les mêmes que dans la goutte, 504. Alors point de purgatifs, *ibid.*

Hydropisie demande de plus puissants purgatifs que toute autre maladie, 493, 614. En quels cas les évacuants par haut & par bas sont nuisibles, & comment il faut alors s'y prendre, 503.

En quel cas on ne doit employer que les purgatifs, & non les vomitifs, 502.

En quel cas on ne doit employer que les fortifiants sans aucun purgatif, 502, 503.

Hydropisie, pourquoi demande des liqueurs généreuses, 505. Quand est-ce qu'on peut accorder le vin, *ibid.* Bière forte au lieu de vin, 459.

Topiques, peu utiles dans l'hydropisie, 507. Onguents préparés avec des purgatifs, & véficatoires, sont dangereux, *ibid.*

Hydropisie commence où finit le scorbut; comment cela doit s'entendre, 270.

Hydropisie causée par des fièvres intermittentes d'automne, 71. Symptômes des fièvres intermittentes d'automne, *ibid.* Attaque rarement les jeunes gens, à moins qu'on n'ait employé des purgatifs, 72. Cède aisément aux apéritifs & aux purgatifs, si elle est nouvelle, *ibid.* Purgatifs s'emploient inutilement avant que la fièvre soit passée; les antiscorbutiques réussissent, 72, 615.

Hydropisie, en quel sens ressemble quelquefois au scorbut, 270.

Hydropisie causée par la saignée dans la goutte, 452, 453.

Hydropisie peut survenir quand on quitte tout à coup les liqueurs spiritueuses, 270.

Hydropisie des ovaires dans les femmes hystériques, ce que c'est, & d'où elle provient, 408,

HYPOCONDRIAQUE: *Voyez* AFFECTION HYPOCONDRIAQUE.

HYPOTHESES philosophiques, doivent être mises à part quand on écrit l'histoire des maladies, *préface* xviij, 499.

Hypothèses fondées sur des spéculations philosophiques, pourquoi sont frivoles; & pourquoi celles qui sont fondées sur des observations de pratique sont solides, *pref.* xviij, 499.

HYSTERIQUE: *voyez* AFFECTION HYSTÉRIQUE.

I

JALAP, utile dans la gonorrhée virulente, 336.

ICTÈRE produit par la colique hystérique, doit être traitée par la rhubarbe seule, & pourquoi, 201. Comment doit être traité, s'il est opiniâtre, 202, 610.

Ictère provenant de ce que le malade ne gardoit pas assez le lit dans une fièvre épidémique, 201, 202.

Ictère venant sans avoir été précédé de colique bilieuse, comment doit être traitée, 201, 610.

IDIOSYNCRASIE, ou tempérament particulier; on doit y avoir égard dans le traitement de l'affection hystérique, 419, 420.

JEUNES GENS sont plus en danger dans la petite vérole, que les femmes ou les enfants, 119.

Chaleur des jeunes gens très-utile aux personnes foibles qui couchent auprès d'eux, 37.

Jeunes gens, comment soutiennent la fievre quarte, 55, 56.

Jeunes gens vigoureux & sanguins doivent être saignés promptement dans les fièvres, 21.

Jeunes gens affoiblis par une longue maladie ne doivent pas être saignés, & pourquoi, *ibid.*

Jeunes gens peuvent s'attirer une hydropisie dans les fièvres d'automne par trop de purgations, 71.

Jeunes gens ne sont guère attaqués de la goutte, 450.

ILIAQUE: *voyez* PASSION ILIAQUE.

IMAGINATION. Exemple d'une imagination blessée, qui fut rétablie par les cordiaux 75.

INDICATIONS CURATIVES, d'où doivent se prendre, 499. Elles méritent la principale attention du médecin, *préf.* xxxix.

INDIGESTION DES HUMEURS dans les maladies chroniques, ce que c'est, 463, 464. Elles sont la

cause primordiale de la goutte, 450.

INFLAMMATION PARTICULIÈRE du sang constitue la petite vérole, 117.

Inflammation des intervalles des pustules est un bon signe, 108, 113.

INFUSION de quinquina dans du vin du Rhin, 304, 575.

Infusion de serpentaire de Virginie dans du vin blanc contre la fièvre tierce, 576.

Infusion de safran des métaux dans l'hydropisie, 495. A quelle dose on doit la donner, *ibid.* Comment elle opère, *ibid.* Quels purgatifs il faut quelquefois y mêler, & quand, *ibid.*

INJECTIONS dans la gonorrhée virulente ne sont pas recommandées par l'auteur, 341.

INQUIÉTUDE dans la petite vérole discrète menace de phrénésie, 128. Calmants y conviennent, 128.

INSOMNIE, après les fièvres; comment on y remédie, 40. Ce qu'elle marque dans la petite vérole discrète, 128.

INTERCURRENTES. *Voyez* FIEVRES INTERCURRENTES. *Voyez aussi* MALADIES INTERCURRENTES, OU SPORADIQUES.

INTERVALLES DES PUSTULES dans la petite vérole discrète, comment doivent être, 108, 113.

JOURS dans la petite vérole. *Voyez* PETITE VÉROLE.

JULEP dans l'apoplexie, 567. Julep cordial, 563. Julep fortifiant dans la danse de Saint-Gui, 527, 595. Julep cordial dans la dyssenterie, 164. Julep dans la fièvre d'hiver, 515. Julep fortifiant dans la fièvre double tierce, 64. Julep dans la nouvelle fièvre épidémique, 522. Julep avec le quinquina pour les enfants dans la nouvelle fièvre épidémique, 532. Julep avec le quinquina dans les fièvres intermittentes pour les enfants, *ibid.* Julep diaphorétique dans la fièvre pestilentielle, 99. Julep dans la fièvre continue de petite vérole, 143. Julep dans l'hémorrhagie du nez, quel doit être, 288. Julep dans l'affection hystér. 418. Julep cordial dans la langueur causée par la fièvre, 32. Julep pour rappeller les vidanges supprimées par l'affection hystérique, 434. Julep astringent dans le flux immodéré des règles, 438. Julep dans le pissement de sang, 387, 388. Julep astringent dans le pissement de sang causé par la petite vérole confluente, 549. Julep perlé, 563. Julep dans la pleurésie, 353. Julep dans la démangeaison opiniâtre, 280. Julep rafraîchissant & incrassant dans le rhumatisme, 268.

L

LAIT avec la bière : *voy.* BIÈRE.

Lait crud & tiède dans la dyssenterie, quand doit être donné, 168.

Lait pour toute nourriture dans l'affection hystérique, quand doit être employé, 424. En quel cas ne convient pas, *ibid.*

Lait, sa nature & ses propriétés par rapport à la nutrition, 425.

LANGUE : elle étoit noire & sèche dans la fièvre continue de 1661, &c. 16. Elle est blanche dans la fièvre d'hiver, 513. Elle est sèche, si cette fièvre est mal traitée, 514. Comment elle est dans la nouvelle fièvre d'hiver, 519. Comment dans la fièvre de petite vérole, 138, 155. Comment dans cette fièvre traitée par un régime chaud, 144. Comment dans les petites véroles régulières commençantes, 138, 139.

LARMES DANS LES FEMMES hystériques sans sujet, & aussi dans les hommes, 409.

LAUDANUM, inconvénients de son trop grand usage, 428. Intervalles qu'il faut mettre entre chaque prise, 429. Il ne nuit pas immédiatement aux nerfs, 490.

Son uſage pour empêcher que le quinquina ne purge, 383. Son uſage dans les enfants, 305. Il arrête puiſſamment la dyſſenterie dans la nouvelle fièvre épidémique, 530. Les évacuations doivent précéder ſon uſage dans les dyſſenteries épidémiques, 331. C'eſt un remède aſſuré dans les ſuperpurgations, 332. Avec quelles précautions il faut le donner dans un vomiſſement énorme, 429; le continuer enſuite ſans entremêler les purgatifs, *ibid.*

Son uſage dans la néphrétique, 557; dans une douleur inſupportable de goutte invétérée, 483; dans la goutte remontée, 480; pour empêcher que les purgatifs ne cauſent un accès de goutte, 554; pour arrêter le vomiſſement dans l'uſage du quinquina, 305.

Laudanum liquide de l'auteur, ſa deſcription, 166. Pourquoi eſt préférable aux autres formes de l'opium, 167. Seize gouttes équivalent à une once de diacode, 376. Sa doſe dans les enfants, 380.

Son uſage contre la diarrhée dans la ſalivation mercurielle, 346; contre les affections épileptiques des enfants dans la petite vérole, 380.

L'auteur préfère à la fin le diacode au laudanum liquide dans la petite vérole, 376. Il faut néanmoins donner le laudanum, ſi le diacode cauſe des nauſées, 380. Au défaut des deux, employer le laudanum ſolide, 550. Sa doſe, *ibid.*

LAVEMENT anodin dans les déjections dyſſentériques, 165, 166. Lavement dans le calcul produit par la goutte invétérée, 482. Lavement dans le choléra morbus, 153. Quel il doit être dans la diarrhée, 166. Lavement aſtringent dans la diarrhée des fièvres continues, 44. Lavement anodin dans la dyſſenterie opiniâtre, 602. Lavement de petit-lait dans la dyſſenterie de 1669, ce qu'il opéroit, 168. Lavement dans la fièvre aiguë avec un piſſement de ſang & des taches de pourpre, 387. Lavement rafraîchiſſant dans les fièvres continues, 27. Lavement avec le lait & le ſucre dans la fièvre continue, pour les pauvres, 33. Lavement dans la fièvre continue après le vomitif, 27. Lavement dans la fièvre éréſipélateuſe, 279. Lavement dans la fièvre de petite vérole, 142. Lavement dans la gonorrhée virulente, 339. Lavement dans l'hémorrhagie du nez, quel il doit être, 284. Lavement de tabac très recommandé dans la paſſion hyſtérique, 531, 532. Lavement de lait avec le ſucre dans la ſuppreſſion des vidanges, 435. Lavement dans le piſſement de ſang cauſé par une fièvre aiguë, 387. Lavement dans un accès de néphrétique cauſé par le calcul, 558. Lavement dans la néphrétique cauſée par une goutte invétérée, 482. Lavement dans le rhumatiſme, *ibid.*

Lavements dans l'eſquinancie, quels doivent être, & quand doivent s'employer, 284.

Lavements carminatifs dans la colique bilieuſe ſont nuiſibles, 193. Lavements dans la colique hyſtérique ſont plus nuiſibles qu'utiles, 198. Lavements aſtringents dans la diarrhée, pourquoi doivent être en petite doſe, 44.

Lavements rafraîchiſſants peuvent empêcher la deſpumation dans les fièvres, 60.

Lavements en quel cas ne doivent pas être long-temps employés, & pourquoi, 230.

Lavements, quand eſt-ce qu'il n'en faut que peu, ou point du tout dans les fièvres, 27, 28. Quand eſt-ce qu'il en faut beaucoup, 27. Devoient être ſouvent réitérés dans la fièvre épidémique de 1673, & pourquoi, 210. Ne conviennent pas, même les plus doux, dans les fièvres intermittentes que l'on traite par le quinquina, 306. Ne convenoient pas

dans la fièvre de la rougeole, 219. Pourquoi ne doivent pas être mis en usage dans la fièvre rouge, 245. Guerissent souvent les fièvres intermittentes du printemps, 57. Ne conviennent pas dans la fièvre double tierce, 64. Doivent être évités dans la fièvre de petite vérole, quand il y a salivation, 146. Leur usage dans la gonorrhée virulente, 138, 139.

Lavements sont rejettés par la bouche dans la passion iliaque, 46.

Lavements, même de lait avec le sucre, empêchent l'effet du laudanum, 429.

Lavements sont nécessaires dans la néphrétique causée par le calcul, ou par des graviers, 43. Sont nuisibles dans la néphrétique hystérique, 431. Sont très-utiles dans les affections soporeuses, 210. Quels doivent être dans la pleurésie essentielle, 254. Doivent être donnés chaque jour dans la toux épidémique avec fièvre, &c. 230. Si les lavements évacuants conviennent au commencement de la petite vérole, 120.

Lavements rafraîchissans affoiblissent le sang, 27. Quand est-ce qu'on peut les substituer à la saignée dans certaines fièvres continues, 28. Jusqu'à quel point doit-on les employer dans les fièvres continues, *ibid.* Sont interdits après beaucoup de saignées & dans la vieillesse, *ibid.* Sont moins utiles aux vieillards qu'aux autres, *ibid.*

Lepre, maladie qui a cessé parmi nous, 227. Comment les médecins la dépeignent, 33.

Lin crud, son usage dans la goutte, 583.

Liniments sur l'abdomen dans l'hydropisie sont inutiles, 507.

Liniment sur le côté dans la pleurésie, 253, 254, 581.

Liniment dans la démangeaison opiniâtre, 280, 585. Liniment dans le rachitis, 73, 624. Autre pour les tumeurs de l'abdomen qui viennent aux enfants par le rachitis, ou les écrouelles, 413. Il doit être aussi appliqué sous les aisselles, *ibid.* Autre pour l'ulcère du gland, ou du prépuce, qui cause le phimosis, 342, 617, 618.

Liqueur, pour appliquer sur la partie malade, dans la fièvre éréspélateuse, 280.

Liqueur noire qui sort dans la petite vérole confluente, au lieu d'une humeur jaune, 374.

Liqueurs généreuses; leur utilité dans l'hydropisie commençante, 505, 506, 614. Pourquoi on ne doit pas accorder des liqueurs foibles & rafraîchissantes, 505, 506. Du moins faut-il les accorder en petite quantité, 505, 506.

Liqueurs spiritueuses nuisibles dans la toux épidémique de 1675, p. 228, 229, 232.

Liqueurs tempérantes & qui aident la salivation dans les petites véroles irrégulières, 184, 189.

Lit. Chaleur du lit peut changer les fièvres intermittentes en continues, 299. Empêche l'effet du quinquina, 384. Comment elle agite le sang & le porte à la tête, 523, 527. Rend la petite vérole plus dangereuse, 372, 373.

Pourquoi dans l'esquinancie il faut sortir du lit chaque jour, 285. Il le faut aussi dans le coma causé par la fièvre, 524. Dans l'hémorrhagie du nez, 288.

Dans les fièvres continues il ne faut pas garder le lit après la purgation, 36. Il falloit se lever tous les jours dans la fièvre épidémique de 1673, 211. Ce qui arrive si on demeure trop long-temps levé, sur-tout dans le déclin de la maladie, *ibid.* Danger de garder continuellement le lit dans la nouvelle fièvre épidémique, *ibid.* Cela produit des éruptions miliaires, 518. Il ne faut pas garder continuellement le lit dans la fièvre

rouge, 245; ni dans la fièvre de petite vérole, 143; quoique le malade ſue abondamment, *ibid.* ni dans le piſſement de ſang, 386. Il faut le garder ſitôt que les vidanges ſont ſupprimées, 433.

Dans la rougeole, quand & combien de temps il faut garder le lit, 179. Il eſt nuiſible de le garder continuellement dans les maladies inflammatoires, 523; quand on eſt menacé de phrénéſie, 524; dans la pleuréſie, 254; ſur-tout en été, *ibid.* dans le rhumatiſme, 143; dans la toux épidémique avec fièvre, 230; dans la petite vérole les premiers jours, 125; c'eſt-à-dire, avant l'éruption, *ibid.* Accidents qui en arrivent, ſur-tout aux jeunes gens, 127. On les prévient en ne gardant pas continuellement le lit les premiers jours, *ibid.*

Quels ſont les ſymptômes qui obligent à cela dans le commencement de la petite vérole, 273, 274. Ce qu'il faut faire alors, 274. Inconvenients de garder le lit plus grands que ceux de ne pas le garder, 363, 364. Mauvaiſes raiſons de garder le lit dans la petite vérole, *ibid.* particulièrement d'abord après la ſaignée, 365.

Comment doivent être gouvernés les malades lorſqu'ils gardent le lit dans la petite vérole, 383. Quand eſt-ce qu'ils doivent commencer à le garder dans la petite vérole diſcrète irrégulière, 188. Quand dans la petite vérole noire & irrégulière, 224, 225.

Malades ne doivent pas garder le lit continuellement dès les premiers jours de la petite vérole confluente, 359 & ſuiv. mais ſeulement la nuit, & pourquoi, 375. Comment la nature indique elle-même qu'ils ne doivent le garder que dès le ſixième jour, 359, 360, 545, 546. Alors ils ne peuvent plus s'en abſtenir, 284. Ils doivent le garder juſqu'au dix-ſeptième jour, 593. Les enfants ne doivent pas être tenus continuellement dans le berceau, 132. Les malades qui ſont obligés de garder le lit dans la petite vérole confluente, doivent être médiocrement couverts & changer de place, 129, 130, 593.

Dans les petites véroles que l'on juge devoir être diſcrètes, indifférent de garder le lit, ou non, dès les premiers jours, 368. Qu'eſt-ce qui empêche que les malades ne ſe lèvent, 374, 375. Comment il eſt nuiſible de trop garder le lit dans la petite vérole, 125, 358.

Lit ſupplée quelquefois à l'exercice dans les accès de goutte, 478, 479. Quand eſt-ce que cela eſt pernicieux, 479.

Goutteux doivent ſe mettre au lit de bonne heure en hiver, 473. Pourquoi, 474.

Lit, avantageux aux accouchées délicates, 333.

LOMBES : *voyez* RHUMATISME DES LOMBES.

LUCIEN fait parler la goutte à ceux qui ſe vantent d'avoir des ſecrets, 485, 486; & à ceux qui ont long-temps ſouffert de cette maladie, 486.

M

MAINS, quand eſt-ce qu'elles s'enflent dans la petite vérole confluente, 112, 113.

MAL DE DENTS par l'affection hyſtérique, 397.

MAL ETIQUE dans les enfants, d'où provient ſouvent, 534.

MALADIE, ce que l'auteur entend par-là, 1, 2. Comment on découvre le caractère d'une maladie, 270, 271. Elle change ſouvent de face, ſuivant la différente manière de la traiter, *Préf.* xviij, xix. Change ſouvent de nature par un mauvais traitement, 79.

Maladie épidémique, ce que c'eſt, 80. Ses différentes faces dans la même conſtitution, 7. Quelle eſt celle qu'on nomme la dominante, ou principale, & qui

donne son nom à la constitution de l'année, 9. Quand est-ce qu'elle cesse, 10.

Maladie épidémique nouvelle à la fin de 1679, par les qualités manifestes de l'air, 311, 312.

Maladie maligne, comment se communique, 233, 234.

Maladie spécifique, ce que c'est, *préf.* xxix, xxx.

MALADIES, pourquoi il y en a toujours eu, *préf.* xiij. Il en règne présentement certaines qui cesseront un jour, 226. Certaines ont existé autrefois, qui ne subsistent plus, *ibid.* Pourquoi il peut y en avoir de nouvelles espèces, 227.

Maladies doivent être réduites à certaines espèces, quand on veut en écrire l'histoire, *préf.* xvij. Plusieurs que l'on a confondues sous un même nom sont d'un caractère très-différent, *ibid.* Sous quel genre sont comprises celles qui ont un type certain, *préf.* xxix, xxx. Les unes suivent les saisons, d'autres sont de toutes les saisons, xx. En quoi cette connoissance est utile au médecin, xxj.

Deux causes générales des maladies selon l'auteur, 1.

Leurs espèces ont des propriétés essentielles, 504.

Leurs histoires sont la plupart tirées des hypothèses, 328.

Leur nature, comment se connoît, 499.

Il faut examiner d'où viennent leurs symptômes, 317, 318.

Leur traitement, à quoi se dirige, 304. Celui de plusieurs maladies ne dépend pas de la connoissance des causes, 84.

Maladies sont aiguës, ou chroniques, 2, 3. En quoi ces deux genres diffèrent, 2, 3, 462, 463. Quelle est leur différence essentielle & spécifique, 504.

MALADIES AIGUES, qu'est-ce que c'est, 2, 473. Elles comprennent plus des deux tiers des maladies, 497. Viennent d'un air corrompu, ou d'une indisposition particulière des corps, 3. Delà se distinguent en épidémiques & intermittentes ou sporadiques, 3, 462. Quelle est ordinairement leur cause externe, 242. Elles sont de différente espèce, suivant la constitution de l'année, ou le mauvais état des humeurs, 243. Ont toutes quelque chose d'incompréhensible, 242. A quoi se reconnoît la véritable méthode de les traiter, 175.

MALADIES CHRONIQUES, ce que c'est, 3, 463. En quoi elles diffèrent des aiguës, 2, 3, 462, 463, 504. Ont pour cause universelle l'indigestion des humeurs, 461, 462. Ce qu'on doit entendre par cette indigestion, 462. Raisons de cela, 463.

Maladies chroniques ne sont pas faciles à décrire, & pourquoi, 327. On les prend souvent pour le scorbut, & quand, 270. Elles attaquent plutôt en hiver qu'en été, 464. Ce qu'elles demandent pour être guéries, 465. Le régime doit concourir avec les remèdes, 467. Pourquoi on doit employer les herbes échauffantes, 465.

MALADIES DES ENFANTS, 533.

MALADIES PAR LA DÉPRAVATION DES HUMEURS, dans les femmes hystériques, 408.

MALADIES ÉPIDÉMIQUES, ce que c'est, 3, 81. Elles ont pour cause générale une disposition secrète de l'air, 3, 172, 296. C'est ce qu'on nomme constitution, 3, 81, 172, 296. Comment l'air devient infecté de vapeurs capables de produire ces sortes de maladies, 222, 227, 462, 517.

Pourquoi il survient différentes maladies épidémiques dans une même constitution, 172. Les qualités manifestes de l'air influent beaucoup sur elles, 2, 172, 296. Quelques unes, par rapport à certains symptômes, dépendent de ces qualités manifestes, 296. Exemples de cela dans la rougeole & le choléra morbus, *ibid.*

Maladies épidémiques, en quelle saison règnent principalement, 357. Sont très-différentes les unes des autres par rapport aux saisons & aux diverses constitutions, 5. Quoiqu'elles se ressemblent en apparence, demandent néanmoins un traitement fort différent, 15. Tirent leur différence de celle des constitutions, *ibid.* Sont très-différentes dans les différentes années, & doivent être traitées différemment, *ibid.* Ainsi les malades qui sont attaqués au commencement d'une constitution, sont les plus en danger, & pourquoi, 6.

Entre plusieurs maladies épidémiques qui règnent la même année, il y en a une dominante, & qui a des vicissitudes, 9. Cause de ces vicissitudes, *ibid.* 172. Effet des qualités sensibles de l'air sur les maladies épidémiques, 24. 172. Exemple de cela, 172.

Maladies épidémiques se chassent les unes les autres, 150. Et de quelle manière *ibid.* Difficulté de savoir si elles se succèdent régulièrement les unes aux autres, 5. Quelle méthode paroît la meilleure à l'auteur, pour connoître dans quel ordre elles se suivent, 13. Celles d'une même saison suivent le caractère de la maladie dominante, 9. Ont la même cause générale, *ibid.*

Maladies épidémiques ont chacune leurs périodes, 150. Mais parviennent en divers temps à leur plus haut degré, 8. Ont un principe plus subtil dans leur commencement que dans leur déclin, & pourquoi, 161, 206. Sont plus violentes dans le commencement de la constitution, 150, 161, 183. Exemples dans la peste & la dyssenterie, 161, 162. Ont des symptômes plus doux dans leur état que dans leur commencement, 162. Et encore plus dans leur déclin, 183. Difficulté de les bien connoître, & pourquoi, 13. Régularité de la nature dans leur production, 154, 155.

Les unes sont régulières, & les autres irrégulières; d'où provient cette différence, 7. Il y en a d'autres de printemps, *ibid.* Comment cela doit s'entendre, *ibid.* Combien durent celles d'automne, *ibid.* Quand commencent celles du printemps, 8. Quand finissent, *ibid.*

De quel genre de maladies épidémiques on doit apprendre l'histoire de ces maladies, 8. Impossibilité de décrire toutes les espèces de celles qui dépendent des différentes altérations de l'air, 12, 13.

Pourquoi l'auteur a donné des observations sur les maladies épidémiques de plusieurs années de suite, 13.

Comment la nature se joue en les produisant, 106.

Maladies inflammatoires à Londres en 1665, 78.

Maladies intercurrentes ou sporadiques, ce que c'est, 54. Sont quelquefois essentielles, & d'autres fois symptomatiques, 241. Comment ces deux genres se distinguent, 242. En quel sens on peut les garder comme symptomatiques; 243. Exemples dans l'esquinancie & la pleurésie, 244. Comment se traitent les essentielles, 244. Comment les symptomatiques, 244. Comment les fièvres stationnaires en sont produites, 241.

Dans les fièvres intercurrentes, la fièvre est la maladie principale, 241.

Maladies des nerfs; elles ont souvent besoin de saignées & de purgations réitérées, comme dans la danse de Saint-Gui, 525, 526. Plusieurs sont mal à propos qualifiées de scorbut, 270. Preuves de cela par la goutte & l'hydropisie, 270, 271.

Maladie vénérienne; d'où elle a été apportée en Europe, 328. Sentiment de l'auteur sur son origine, 329. Elle n'est pas si violente quelquefois, 330, S'affoiblit

de jour en jour, 330. Par quels ſymptômes elle ſe manifeſtoit au commencement, *ibid.* Par quels ſymptômes elle ſe manifeſte aujourd'hui, 332.

Comment elle ſe communique, 330. D'où elle provient ſouvent, *ibid.* 331. Qui ſont ceux qu'elle attaque facilement, 331.

Maladie vénérienne produit des croûtes & des gales de couleur jaune en diverſes parties du corps, 334. Plus il y en a, plus les douleurs ſont modérées, *ibid.* Quelles douleurs elle cauſe au commencement, *ibid.* Quelles dans la ſuite, *ibid.* Elle produit des exoſtoſes, *ibid.* Des ulcères phagénédiques, & de quelle ſorte, *ibid.* Quels ſont ſes ſymptômes quand elle eſt au plus haut degré, *ibid.* L'auteur ignore en quoi elle conſiſte eſſentiellement, 335. Elle paroît participer de l'inflammation, *ibid.*

Quelques-uns ne croient pas qu'on doive publier ſa curation, 328. Sentiment contraire de l'auteur, *ibid.*

Elle demande des évacuations autres que celles de la gonorrhée, 336. L'auteur croit qu'on ne peut la guérir que par la ſalivation mercurielle, 343. Comment ſe donne cette ſalivation, 344. Ce qu'il faut faire quand la gonorrhée ſe trouve jointe à la maladie vénérienne, 350.

Elle n'a aucun remède ſpécifique, 335. Les bois ſudorifiques & le mercure ne ſont point des ſpécifiques, *ibid.* Pourquoi elle ſe guérit plus aiſément en France qu'en Angleterre, 352. Elle ne ſe guérit que par les évacuations, 347. D'où provient la rechûte, 353.

Malignité dans les maladies; ce que c'eſt, 232 *ad* 236, 538. Ce que l'auteur entend par celle qui ſe manifeſte dans la plupart des maladies épidémiques, 232 à 236. Quels ſont les ſymptômes qui paſſent ordinairement pour en être les ſignes, 538, 539.

Malignité d'une maladie ne ſe guérit pas toujours par les ſueurs, 234. Demande la même ſorte d'évacuation que la maladie épidémique dont elle dépend, 234, 235. En quoi conſiſte la malignité, 233. Vient quelquefois plutôt d'un mauvais traitement, que du caractère de la maladie, 35, 36, 79. Raiſon de cela, 79. Eſt quelquefois augmentée par les remèdes échauffants, 234, 538. Eſt ſouvent domptée par les remèdes tempérants, 234, 538.

Terme de malignité a été pernicieux aux hommes, 538. A quoi les médecins jugent qu'il y a malignité dans une maladie, 539, 540.

Malthus, apothicaire, eſt guéri d'un rhumatiſme par le petit-lait, 320.

Manie ordinaire, 75, 629. Survient aux hommes robuſtes, 76. Elle a pour cauſe un ſang trop vif, 76, 629. Doit être traitée différemment de celle qui provient de foibleſſe, 76. Quel eſt ſon traitement, *ibid.* Il faut des évacuants, *ibid.* Et auſſi des fortifiants, 76, 77.

Manie particulière vient de foibleſſe après de longues fièvres intermittentes, 55, 74, 629. Les auteurs n'en font point mention, 74. Elle a une cauſe contraire à celle de la manie ordinaire, *ibid.*

Les évacuations y ſont nuiſibles, 74. Elles l'augmentent, 75. Un lavement ſeul de lait ſucré la renouvelle, 74. Manière de la traiter, 75, 629, 630. Il ne faut pas craindre la fièvre à cauſe du régime chaud, 75. Comment cette manie ſe diſſipe quelquefois à meſure que les forces augmentent, *ibid.*

Manie particulière d'une autre ſorte, 75. Se guérit de la même manière que la précédente, *ibid.* Exemple dans une femme enceinte, *ibid.*

Manne. Ce que c'eſt, 558. Pourquoi l'auteur la croit douée d'une vertu lithontriptique, 553.

Son usage dans le calcul & dans la goutte 554. Comment l'auteur en use pour lui-même dans un pissement de sang provenant du calcul, *ibid.*

Comment elle nuit dans le calcul, étant prise dans les eaux minérales purgatives, 557. L'auteur se trouve bien de la prendre avec le petit-lait & le suc de limon, 557.

Mapletofs, médecin, ami de l'auteur, 226.

Lieux marécageux peuvent causer la fièvre quarte, 408, 409.

Mars donné dans les pâles couleurs, comment augmente le pouls, & change la couleur du visage, 410. Il est inutile au commencement de l'hydropisie, 506. Dans la colique hypocondriaque & hystérique pour détruire la maladie, 609. Excellent dans l'affection hystérique après les évacuations; comment il agit, 410. S'il ne guérit pas la maladie, il faut prendre les eaux minérales froides, 410. Si celles-ci ne réussissent pas, il faut prendre les chaudes, *ibid.*

Mars en substance est le meilleur de tous, 410. Si le mars opère encore mieux, avant que d'avoir souffert le feu, 411. Syrop de mars, la meilleure préparation après le mars en substance, *ibid.*

Si le mars en substance peut nuire, à moins que d'entremêler des purgatifs, 415, 416. Il opère mieux quand on ne les entremêle pas, 412. S'il cause du trouble, il faut recourir au laudanum, 419.

Masse du sang. En combien de temps se dépure naturellement, 59.

Matière fébrile. Quand s'amasse dans les fièvres intermittentes, 302.

Matière que l'on rend après le mouvement fébrile peut être vicieuse, quoique le sang fût bon auparavant, 19, 20. Pourquoi la nature l'évacue, *ibid.*

Qu'est-ce que c'est véritablement qu'aider la coction de la matière fébrile, 30. Quand est-ce que paroissent les signes de coction, 317.

Matière médicale, pourquoi est si étendue, *préf.* xviij.

Matière morbifique de la goutte irrégulière ne se dissipe jamais parfaitement dans les intervalles de la goutte irrégulière, 445.

Matière verte est souvent rejettée dans l'affection hystérique, 396, 402, 403. Plus on purge, plus il en vient, 402, 403.

Matin. Pourquoi l'on est plus vigoureux le matin, 473.

Matrice, sa chûte, comment se guérit, 439, 599. Cause souvent des vapeurs hystériques après un accouchement laborieux, 439.

Matrice est regardée par Démocrite comme la source de mille maux, 399.

Matrice, sa suffocation. *Voyez* Suffocation.

Maturation des pustules de la petite vérole discrète régulière, quand commence à se faire, & avec quels symptômes, 108.

Médecin. Pourquoi il doit connoître la structure du corps humain, 496, 497. Il ne sauroit néanmoins pénétrer à fond les causes des maladies, 497. A quoi il doit donner tous ses soins, 300. Il diffère d'un faiseur de formules, 381. Il doit quelquefois s'abstenir de remèdes, 240. En quel cas il doit ne rien faire, 436.

Il a besoin de sagacité pour distinguer les affections hystériques d'avec les maladies essentielles des parties, 392. Il n'a presque rien à faire dans les petites véroles discrètes, mais beaucoup dans les confluentes, 386. Ce qu'il peut faire dans le commencement de la petite vérole, 359. A quoi il doit avoir égard quand, dans la petite vérole, il s'agit de saigner ou de rafraîchir le malade, 134, 135. Pourquoi il risque sa réputation en traitant la petite vérole, 122, 123.

Médecine, son antiquité, *Préf.* xiij. Elle a existé dès le com-

mencement du monde, *Préf.* xiv. A été plus ou moins cultivée, suivant les temps & les lieux, *Préf. ibid.* Dessein de l'auteur pour la perfectionner, *Préf.* xv. Deux moyens pour cela, *Préf.* xvij. Explication du second moyen, *Préf.* xviij. On peut en ajouter un troisième, *Préf.* xix.

Médecine est redevable a la chymie, 498. Elle ne manque pas de remèdes, mais de la connoissance des indications, 449. Comment doit s'acquérir cette connoissance, 498.

Pourquoi la médecine peut se perfectionner, sans que cela diminue la gloire des anciens, 509, 510. Deux sortes de gens qui empêchent ses progrès, *ibid.* Elle doit être exercée suivant les loix de l'expérience, 316. Elle demande qu'on fasse attention aux moindres choses, 389. Elle s'apprend par l'usage, *Préf.* viij.

Elle doit plus estimer la moindre découverte de pratique que toutes les spéculations, 102, 103. Elle consiste principalement à trouver les véritables indications, *Préf.* xxxix. Elle n'est pas nécessaire dans la petite vérole discrète où il y a peu de pustules, 374, 375. Sa gloire est plutôt de guérir les maladies, que de donner de magnifiques formules, 511.

Médecins vont souvent trop vîte en traitant les maladies, 215.

Médicaments, *Voyez* Remedes.

Mélancolie accompagne particulièrement la goutte, & y est nuisible, 474.

Mélancoliques. Quelle est la situation de leur ame, 398. 399. Ont plus d'esprit que les autres, 399.

Membres restent souvent privés de tout mouvement, après que les douleurs du rhumatisme ont cessé, 266. Comment ils sont affectés dans les intervalles des accès de la goutte irrégulière, 446.

Menstrues, *Voyez* Règles.

Menthe. Son eau distillée dans la passion iliaque, 47.

Mercure. Comment il agit en guérissant la vérole, 88. N'est pas un spécifique proprement dit, 350. On peut l'appeller un spécifique médiat, *ibid.* Il fait plus de mal que de bien dans la passion iliaque, 47.

Mercure doux utile dans la vérole pour animer la salivation, 350. Quand est-ce qu'il faut l'employer pour la soutenir, 346.

Métastase de la matière goutteuse sur les poumons; ce qu'il faut faire alors, 481.

Méthode de guérir; sur quoi doit être fondée, 511. Doit être tirée de l'histoire de la maladie, 316, 317.

Méthode de l'auteur, en quoi consistoit, viij. Exemple, ix. Elle est fondée sur une pratique constante, *ibid.*

Méthode d'Hippocrate abandonnée mal à propos, *Préf.* xxviij.

Méthode sure & consommée; quelle est-elle, *Préf.* xxvij. Il est difficile d'en donner une telle dans toutes les maladies, *Préf.* xxviij. Comment juge t-on quelle méthode doit être préférée aux autres, 541. Quelle est la meilleure dans les maladies aiguës, *Préf.* xxxj.

Méthode de la saignée & de la purgation meilleure que toute autre dans quantité de fièvres, 537. Celle des sueurs très-incertaine, *ibid.* 538.

Méthode de l'auteur pour guérir les fièvres pestilentielles lui réussit très-bien, 102, 103.

Méthode pour traiter une nouvelle fièvre qui parut, 96.

Méthode de traiter la fièvre de petite vérole doit consister, selon l'auteur, dans un régime tempérant, 143. La méthode contraire est très-dangereuse, 143, 144.

Méthode de traiter les petites véroles, d'où doit être prise, 107. Sur quoi est fondée celle de l'auteur, 368. Ses avantages, 133.

Méthode de traiter les petites

véroles, différente de celle de l'auteur ; quels symptômes produit, 133, 134.

Méthode de la nature dans la production des maladies, n'a pas encore été observée comme il faut, 9.

Miasme de la peste, comment se communique, 80, 81. D'où viennent ceux qui produisent les maladies épidémiques, 462.

Millington, savant médecin, voit avec l'auteur une dame qui avoit une petite vérole noire, 188.

Minéraux. Pourquoi ils remplissent plus puissamment les indications que les végétaux & les animaux, *Préf.* xxxv. Ne guérissent pas néanmoins comme spécifiques, *Préf.* xxxvj

Mixtion cordiale dans la langueur que cause la fièvre, 32. Mixtion sudorifique dans la fièvre d'automne, 64.

Morrice, D. M. attaqué d'une fièvre de petite vérole, 144.

Morsure de chien enragé, 631.

Mort par la fièvre, quand arrive, 2.

Mort dans la petite vérole confluente arrive le plus souvent le onzième jour, 114. Avec quels symptômes elle arrive quand la salivation est supprimée dans cette maladie, 115. Elle arrive le plus souvent le huitième jour dans la petite vérole discrète, 114.

Mouvement trop violent dans la gonorrhée est souvent la cause de l'inflammation du scrotum, 333.

Mouvement fébrile ; qu'est-ce que c'est, & pourquoi la nature le produit, 49. En quoi il diffère de la fermentation des liqueurs, 17. La nature le produit afin de séparer du sang la matière morbifique, 49. Et de changer l'état du sang, *ibid.* Indication qui résulte de là, *ibid.*

Pourquoi l'auteur, en parlant des fièvres, emploie plus volontiers le terme de mouvement que celui de fermentation ou d'ébullition, 18.

Mousse des Indes, *Voyez* Moxa.

Moxa. Remède pour la goutte, 483. Il n'a pas plus de vertu que le clin crud d'Hippocrate, *ibid.* Il ne convient que dans la goutte commençante, 484.

N

Narcotiques, *voyez* Calmants.

Nature. Ce que l'auteur entend par là, 103. Elle produit toutes choses par des loix constantes, 84. Mais inconnues, *ibid.* Ses ouvrages surpassent notre intelligence, 160. 161. Elle est plus subtile dans ses opérations qu'aucun art, 316. Sa manière d'agir inconnue, 390, 391. Elle travaille à dissiper les reliquats des maladies, 507.

Nature, maîtresse en médecine, *Préf.* xxiij, xxiv. N'a pas toujours besoin du secours de l'art, 215, 216. Quelquefois n'a besoin que de très-peu, ou point du tout de remèdes, *Préf.* xiij, xxiv. Quand est-ce qu'il faut l'aider, ou la réprimer, xxiv. Elle s'égare souvent malgré elle, xxxij. Ses variétés dans la production des maladies aiguës, 327. Elle n'est pas fort efficace pour la guérison des maladies chroniques, *Préf.* xxxiij. Elle suit par-tout une méthode constante, 51.

Nature a horreur de la matière fébrile, 50. Elle se sert de certains symptômes pour expulser la matière morbifique, 3. Elle est souvent troublée en cela par des ignorants, 3. Elle agit plus ou moins vîte, *ibid.* Pourquoi ne peut plus souffrir les particules morbifiques qui ont été une fois séparées du sang, 19.

En combien de temps elle dépure le sang dans les fièvres continues & dans les intermitentes, 59. Doit être aidée par des cor-

diaux dans les perfonnes foibles, 60. Comment elle fe joue dans la production des maladies épidémiques, 106. Comment elle en triomphe, 172.

Elles doit être aidée dans les intermittentes d'automne, 61. Elle femble y opérer la coction de la matière fébrile plus vîte que dans les autres, 318, 319. Quand eft-ce que le quinquina empêche l'expulfion de cette matière fébrile, 301, 302.

Nature de la goutte; quelle eft-elle, 455.

Nature, fon pouvoir dans la petite vérole, 119.

Quel eft l'effet de la nature que l'auteur appelle maladie, 2. Il faut fuivre le deffein de la nature dans le traitement des maladies, 90, 91. Inconvénients qui arrivent quand on s'en écarte, 91.

NEEDHAM, médecin, ami de l'auteur, ix.

NÉPHRÉTIQUE à la fuite des fièvres intermittentes de 1678, &c. comment devoit être traitée, 324.

Néphrétique hyftérique, comment doit être traitée, 431, 600. Comment fe diftingue de celle qui vient d'un calcul, 396.

Néphrétique, fymptôme ordinaire de la goutte invétérée, 481, 482. Ce qu'il faut faire alors, 482.

NERFS; leurs maladies. *Voyez* MALADIES DES NERFS.

NERPRUN. Son fyrop fuffit feul dans les hydropiques faciles à purger, 492. Ne fait rien dans ceux qui font difficiles à purger, 392. Excite la foif, *ibid.*

NODOSITÉS dans le rhumatifme au côté interne des doigts, 267.

NOIRCEUR dans la rougeole, 179. Noirceur dans les petites véroles confluentes irrégulières de 1670, p. 184. Comment une petite vérole de cette efpèce fut guérie dans une femme de qualité, 187, 189.

Noirceur extrême dans les petites véroles confluentes irrégulières de 1674, p. 220. Utilité de l'efprit de vitriol dans cette occafion, 223.

Noirceur dans les petites véroles difcrètes irrégulières de 1670, les derniers jours de la maladie, 184.

Noirceur dans les petites véroles régulières de 1667 à la pointe des puftules, 115.

O

OBJECTIONS des médecins dogmatiques fur la méthode de faire lever les malades les premiers jours de la petite vérole; l'auteur y répond, 364 à 369.

OBSERVATIONS fur les maladies épidémiques de quelques années de fuite, à quel deffein font données par l'auteur, 14.

Obfervations particulières font peu utiles dans la médecine, *Préf.* xxvij.

OBSTRUCTIONS des femmes; par quelle méthode fe guériffent, 419, 420.

ONGUENTS purgatifs dans l'hydropifie; leurs mauvais effets, 507. Onguent dans la pleuréfie effentielle, 253, 254. Onguent mercuriel pour exciter la falivation, 344.

OPHTHALMIE. Sa curation, 598.

OPIAT, *voyez* ELECTUAIRE.

OPIUM. Sa vertu ne vient pas des préparations qu'on lui donne, 167. C'eft un remède dont la médecine ne fauroit fe paffer, *ibid.* Trois cas où il eft indiqué, 297. C'eft un excellent cordial, & il produit des effets admirables, 167.

OVAIRES des femmes; comment font affectés dans l'hydropifie, 489, 490.

P

PALES COULEURS font une efpèce d'affection hyftérique provenant de la dépravation des humeurs, 408. Elles fe guériffent

par la même méthode que l'affection hystérique, 419. Femmes qui ont les pâles couleurs, sont plus souvent attaquées du clou hystérique, 395.

Palpitation de cœur par l'affection hystérique; quelles sortes de femmes attaque principalement, 395.

Panade dans la dyssenterie, 166.

Paracentèse dans l'hydropisie est dangereuse, selon l'auteur, 506, 507.

Parégoriques, *voyez* Calmants.

Paroxysme, *voyez* Accès.

Passion hystériques, *voyez* Affection hystérique.

Passion iliaque. Ce que c'est, & comment elle arrive par le renversement du mouvement intestinal, 45, 606. Deux causes de ce renversement, 46.

Passion iliaque de deux sortes, la vraie & la fausse, *ibid.*

Passion iliaque vraie, symptôme des fièvres continues, *ibid.* Jusqu'où elle s'étend, *ibid.* Les lavements reviennent par la bouche, *ibid.* D'où elle provient suivant l'auteur, *ibid.* Méthode de la traiter peu connue jusqu'à l'auteur, 47. De quelle manière il la traite, *ibid.* Inutilité du mercure & des balles de plomb dans cette maladie, 46.

Passion iliaque à la suite de la colique bilieuse, 190.

Passion iliaque dans la nouvelle fièvre épidémique, 531. Comment doit être traitée, 532. Combien de temps il faut s'abstenir de la purgation après que la maladie est guérie, 529. Quand est-ce qu'il faut donner les calmants, 332, 333.

Dans la passion iliaque vraie, il faut fortifier l'estomac avant que de donner un purgatif, 46, 190, 606. Combien de temps il faut laisser un chien vivant sur le ventre nud, 46.

Passion iliaque fausse; ce que c'est suivant l'auteur, 46. Jusqu'où elle s'étend, *ibid.*

Passion iliaque par l'affection hystérique, comment se termine, & de quoi est suivie, 395, 396. Elle prouve que l'affection hystérique vient du désordre des esprits, 400.

Dans la passion iliaque les purgatifs & les lavements deviennent émétiques, 46, 190, 606.

Paupières. Elles s'enflent quelquefois considérablement dans la petite vérole discrète, 109.

Pauvres souvent guéris de la gonorrhée virulente par la seule racine de jalap, 336.

Peau, ses affections ou éruptions. *Voyez* Eruptions cutanées.

Peau du visage; son état à la fin de la petite vérole discrète, 110.

Pectoraux ordinaires; pourquoi ne peuvent guérir la toux, & sont plutôt nuisibles, 312, 313.

Pellicule sur le visage dans les petites véroles confluentes de 1670; sa description, 184, 185.

Pellicule sur le sang des pleurétiques. *Voyez* Coene.

Peuple. Pourquoi la petite vérole tue moins de gens du peuple que de riches, 128, 129.

Péripneumonie fausse. Ce que c'est, 262, 513, 581. Ne diffère de la fièvre d'hiver que du plus au moins, 513. Quelle sortes de gens elle attaque particulièrement. 262. Raison de cela, *ibid.* D'où elle provient, 263. Elle ressemble en plusieurs choses à l'asthme sec, *ibid.* 581.

Elle commence avec la fièvre, 262, 581. La fièvre & l'inflammation moindres que dans la péripneumonie vraie, 263, 581. Quelquefois la fièvre ne s'apperçoit pas, 262. La fièvre est ici la maladie principale, & les autres accidents sont symptomatiques, 249.

Symptômes de la fausse péripneumonie, 262. Ses signes pathognomoniques, 518, 519, 581.

Elle ſe guérit par la ſaignée, 262, 263. Par la purgation fréquente après la ſaignée, 263, 581. Par un régime rafraîchiſſant, 262, 263.

PÉRIPNEUMONIE VRAIE; en quoi diffère de la pleuréſie, 264. Se guérit par la ſaignée & les rafraîchiſſants, de même que la pleuréſie eſſentielle, 264.

Péripneumonie dans la rougeole eſt produite par les remèdes échauffants, & c'eſt le plus funeſte de tous les ſymptômes, 180, 181. Elle doit être traitée par la ſaignée, même après que la rougeole eſt finie, 181, 182.

Péripneumonies à la fin du printemps, d'où proviennent, 55. Elles régnèrent à Londres au printemps de 1665, après un hiver froid & ſec, 78.

PESTE eſt un inſtrument de la nature, de même que la plupart des autres maladies, 2.

Peſte épidémique commence entre le printemps & l'été, 78, 79. Et pourquoi, 78. Elle eſt dans ſa plus grande force vers l'équinoxe d'automne, 79, 82. Rarement elle commence dans un autre ſaiſon que celle que nous avons dite, 79.

Peſte ſporadique attaque en toute ſaiſon.

Peſte, l'Auteur ignore en quoi conſiſte eſſentiellement ſa nature, 80. Elle provient d'une diſpoſition inflammatoire du ſang; pluſieurs preuves de cela, 81. Elle ſemble être une fièvre d'un genre particulier, 84. Sa violence dépend du plus ou moins de ſubtilité de l'inflammation, 85. Quand l'inflammation eſt moindre, elle produit des fièvres peſtilentielles, *ibid.*

Peſte, dépend d'une diſpoſition ſecrète de l'air, 80, 81. Ce qu'il faut pour qu'elle ſe répande, 81. Elle a ſon augmentation & ſon déclin, 82. Elle dure juſqu'à l'hiver, *ibid.* Le froid la fait ceſſer, *ibid.* Elle eſt ſujette aux viciſſitudes de l'air & des ſaiſons, *ibid.*

Peſte, au bout de quel temps ſurvient en Angleterre, 80, 81.

Peſte en Italie, excepté en Toſcane, 82, 83.

Peſte à Londres en 1665, 78; cette année-là étoit d'ailleurs très-ſaine, 78. Maladies qui précédèrent la peſte, *ibid.* Combien il mourut de monde dans une ſemaine, 79.

Peſte, pourquoi tue en ſi peu de temps, ſi la nature n'a pas le temps d'exciter la fièvre, 84. Elle ne tue ſi promptement que dans le commencement, ou dans l'état de la maladie, *ibid.* & pourquoi, 85. Avec quels ſymptômes elle commence, 83. Rarement elle commence ſans fièvre, *ibid.* Quelquefois il paroît des tumeurs ſans que la fièvre ait précédé, *ibid.* Quelquefois le malade meurt ſans qu'il paroiſſe de fièvre, *ibid.* Quelques-uns ſont très-légérement attaqués, *ibid.*

Peſte, ſe guérit par la nature, ou par l'art, 88. Nature guérit autrement la peſte que la fièvre peſtilentielle, 98. Guérit la peſte par un abcès, & la fièvre peſtilentielle par les ſueurs, 89, 90. Ces abcès ſont dans les glandes, 90. Nous ne pouvons les exciter par l'art. *ibid.* Les cordiaux n'y réuſſiſſent pas sûrement, 89. Sueurs font ſouvent rentrer les bubons, *ib.* C'eſt ainſi qu'elles ont tué pluſieurs perſonnes, *ibid.* C'eſt une choſe délicate que de tenter cette méthode qui dépend de la nature ſeule, 60. Le médecin ne doit pas ſuivre la nature dans le traitement de la peſte, *ibid.* Deux moyens que l'art peut employer, la ſaignée ou les ſueurs, 90. Remède ſpécifique contre la peſte, encore inconnu, 88.

Traitement par la ſaignée, 91. Elle doit ſe faire au lit, *ibid.* & pourquoi, *ibid.* Elle doit ſe faire avant que la tumeur paroiſſe, *ibid.* Elle doit être copieuſe, *ibid.*

Plusieurs Médecins ont déja été d'avis qu'il falloit saigner dans la peste, *ibid.* L'Auteur fait consister tout le traitement dans la saignée copieuse, 93. Exemple singulier de cette méthode, *ibid.* Dans la peste de Londres la saignée étoit nuisible, à moins qu'elle ne fût copieuse, 96.

Traitement par les sueurs, pourquoi jugé préférable par l'Auteur, 94. Sueur spontanée très-salutaire, 99, 100. Pourquoi la peste se guérit aisément par les sueurs, & que les autres maladies malignes empirent par-là, 234. Comment il faut gouverner les sueurs, 98-103. Saigner une fois auparavant, 98. Sueur ne doit pas être interrompue, 99. Réfutation de Diemerbroek & d'autres qui veulent qu'on l'interrompe, 100. Effet remarquable de la sueur sur l'estomac, *ibid.* Difficulté du traitement de la peste par les sueurs, 100-102.

Peste, en quoi diffère du feu sacré, 89. Elle ne diffère de la fièvre vraiment maligne, que du plus au moins, 79, 80.

Pourquoi l'Auteur écrit l'histoire de la peste, 88.

Inutilité des remèdes chauds pour se garantir de la peste, 88.

Bubons de la peste, comment se forment, 131, 142. Bon signe quand ils paroissent, 83.

Matière morbifique de la peste est très-subtile & très-inflammatoire, 141, 87. Comment les alexipharmaques sont utiles, 87. Ils sont très-pernicieux s'ils n'excitent pas la sueur, *ibid.*

Taches de pourpre dans la peste, mauvais signe, 83, 88.

Sueurs artificielles dans la peste, si elles aident la sortie des bubons, 88. Comment sont souvent funestes, *ibid.* Eruption des bubons plus salutaire sans la sueur, 89. Grande sueur les fait quelquefois disparoître, 90, 94. Maturation des bubons, moyen de guérison très-incertain, 102, 103.

Petit lait, son usage dans la dyssenterie, 168, 603; dans la fièvre de petite vérole, 144. Il aide la salivation, 145. Son usage dans le rhumatisme en place de la saignée, 320. Il est nuisible aux vieillards, & à ceux qui sont accoutumés aux liqueurs spiritueuses, 323.

Il pourroit être substitué à la saignée dans plusieurs autres maladies, sans les préjugés du vulgaire, 321.

Petite vérole. Elle n'a pas été connue d'Hippocrate & de Galien, 226, 227. Pourquoi l'Auteur en publie l'histoire, 227. Il ignore en quoi consiste essentiellement sa nature, 107. Elle doit être mise au rang des maladies chaudes, 107, 137. Elle consiste dans une inflammation d'un genre particulier, 107, 390. Sa matière morbifique s'évacue par quantité de petits abcès, 142. Maladies qui se joignent souvent à la petite vérole, 222, 538, 539. Elle paroît venir d'une disposition particulière de l'air, comme les autres maladies épidémiques, 80.

Petites veroles épidémiques & dominantes, quand commencent, si elles sont régulières, 8, 107. Quand sont dans leur plus grande violence; & quand finissent, 43, 44. Quand commencent si elles sont irrégulières, 107. Quand commencerent celles de 1680, p. 357.

Petites véroles épidémiques n'épargent personne que ceux qui ont déja eu cette maladie, 107.

Petites véroles sont d'un genre différent, suivant les différentes constitutions des années, 77, 197, 238. Comment on peut savoir à quel genre chaque espèce de petite vérole doit être rapportée, 238. Plus les petites véroles sont bénignes, plutôt la maladie se termine, 220, 221. Mais l'éruption est plus tardive, 109, 110.

D'où dépend le danger des pe-

tites véroles, 350. Quand est-ce que le Médecin peut sur-tout secourir le malade, 359. Le danger varie suivant l'age & le sexe, *ibid.* & suivant la différente constitution, 221.

Petites véroles sont irrégulières ou régulières, 10, 137. Pourquoi ces dernières sont ainsi appelées, 107. Les unes & les autres se divisent en confluentes & en discrètes, 107, 543, 598. Ces deux espèces diffèrent extrêmement l'une de l'autre, 110, 107, 359, 543.

Petites véroles confluentes traitées d'une manière nouvelle par l'Auteur, 227. Elles demandent un régime rafraîchissant & tempéré, 540, 541.

Petites véroles de trois genres, suivant trois différentes constitutions, 222, 359.

Petites véroles de 1661 jusqu'en 1664, pourquoi ne sont pas décrites par l'Auteur, 77. Elles étoient funestes, *ibid.*

PETITES VÉROLES RÉGULIERES de 1662 jusqu'en 1669, furent les plus parfaites de toutes, 107. Leurs différents états durant ces trois années, 106. Elles étoient bénignes, *ibid.* De quoi elles étoient accompagnées, *ibid.*

PETITES VÉROLES REGULIERES DISCRETES, leurs symptômes naturels dans le commencement, grande disposition à la sueur dans les adultes, 107, 108. Ce que cela annonce, 108. Assoupissement dans les enfants, *ibid.* Quelquefois mouvements épileptiques; ce qu'ils annoncent, *ibid.* Dans les deux âges, fièvre, *ibid.* Douleur à la fossette du cœur, 107.

Dans le temps de l'éruption; pustules, 108. Diminution des accidents, *ibid.* 598. Continuation des sueurs dans les adultes, 108, 109. Douleur de gosier, 107, 598.

Dans la suppuration couleur jaune des pustules, 109, 598. Liqueur jaune qui en sort, 109. Rougeur des intervalles des pustules du visage, *ibid.* Enflure des mains & des doigts, *ibid.*

Dans le dernier état de la maladie, le desséchement des pustules l'onzième jour, 109, 598. La chûte de celles du visage le quatorzième ou le quinzième, *ibid.* Ensuite de celles du reste du corps, *ibid.* Les marques qu'elles laissent, *ibid.*

Petites véroles régulières discrètes ont des symptômes irréguliers qui dépendent du mauvais traitement, 113. Ils surviennent le huitième jour, & sont de grande conséquence, *ibid.* Quels sont ceux qui annoncent la mort, 114. Ils proviennent des remèdes chauds, 113, 598, 599. Pourquoi les malades meurent, 133.

Petites véroles régulières discretes ont des symptômes irréguliers qui leur sont communs avec les confluentes, 110, 599. Causes qui les produisent, 114. Ces symptômes sont la phrénésie, le coma, 115, 136, 599. Les taches de pourpre, 115, 136. L'affaissement des pustules, 116, 137. Le pissement & le crachement de sang, 116, 136, 599. La suppression d'urine, *ibid.* Autre cause de ces symptômes, 116, 136, 222.

PETITES VÉROLES RÉGULIERES CONFLUENTES ont des symptômes qui leur sont particuliers, & d'autres qui leur sont communs avec les discrètes, 110, 73. Sueur spontanée moindre que dans les discrètes, 110, 590. Symptômes particuliers plus sont violents, plus sûrement indiquent que la petite vérole sera confluente, 110, 111. Avant l'éruption, diarrhée, & quelquefois après, 110. Douleur très-aiguë en différents endroits, vomissement, vertige, &c. 110, 373, 590. Dans le temps de l'éruption, pustules qui ressemblent à celles de la rougeole ou à l'érésipèle, & qui paroissent ordinairement le troisième jour, 110, 111, 386, 590. Après l'éruption, continuation des symptômes & de

la fièvre, 113, 592. Redoublement sur le soir, 113. Sur-tout entre l'onzième jour & le dix-septième, 592, 593. Pustules plus petites que dans les petites véroles discrètes, 111. Plus aplaties, 136. Pellicule rouge & ensuite blanche sur le visage, 139, 591. Noirceur de cette pellicule après le huitième jour, 110, 591. Ce que marque cette noirceur, 591. Pustules des mains & des pieds plus grosses que celles du reste du corps, 112, 591. Danger de la maladie à proportion du nombre des pustules du visage, 111, 112, 591. Enflure des jambes, 220. Salivation dans les adultes, & diarrhée dans les enfants, 112, 130. Salivation, de quelle nature, 112. Quand commence & quand finit; *voyez* SALIVATION DANS LA PETITE VÉROLE REGULIERE CONFLUENTE. Quels symptômes l'onzième jour, quand la salivation est prête à finir, 114, 593. Désenflement du visage, enflure des mains, 112, 113, 114, 130. Dirrhée n'arrive pas si sûrement que la salivation, 112, 131. Elle est salutaire, 136. Pourquoi elle est nécessaire, 112. Chûte de la pellicule du visage, 111, 591. Perte de l'épiderme des épaules & du dos, *ibid.*

Petites véroles régulières confluentes ont des symptômes irréguliers & particuliers par le mauvais traitement, 114, 115, 590. Ils surviennent l'onzième jour, 114, 378. Différents jours auxquels les malades meurent, 591. Cause de ces symptômes, 112, 186, 362. Suppression subite de la salivation sans enflure, ni du visage, ni des mains, principal symptôme, 114, 132, 590. Combien il est funeste, 136.

Petites véroles régulières confluentes, quels symptômes ont communs avec les discrètes, *voyez* PETITES VÉROLES REGULIÈRES DISCRÈTES, &c.

Petites véroles irrégulières noires de 1670 jusqu'en 1672; leur caractère, 147, 148, 183, 186, 220. Deviennent jaunes & bénignes la dernière année, 183, 186. 220. Pourquoi sont nommées par l'Auteur petites véroles de la constitution dyssenterique, 147. Exposition de leurs symptômes particuliers, 184, 185.

Petites véroles irrégulières noires & discrètes; par quoi étoient différentes des régulières discrètes, 184, 185.

Petites véroles irrégulières noires confluentes étoient très-différentes des régulières confluentes, 185, 186. Eruption dès le second & le troisième jour, 185. Fièvre violente, 186, 189. Pustules du visage semblables à l'éréſipèle, 185. Comment on les distinguoit de la rougeole & de l'éréſipèle, 186. Vésicules noirâtres entre les pustules, dans les cuisses, 185. Elles étoient bientôt suivies de la mort, 186. Pellicule blanche sur le visage l'onzième jour, & qui ensuite devenoit noire, 185. Matière qui en découloit, *ibid.* Disposition plus grande à la salivation, 186. Temps du plus grand danger, *ibid.* 220. Marques qui restoient sur la peau, 186. Dyssenterie à la fin de ces petites véroles, *ibid.*

PETITES VÉROLES IRRÉGULIÈRES NOIRES ET TRÈS-MAUVAISES de 1674 & 75, fort ressemblantes à celles de 1670, 220, 221. En quoi elles en différoient, 220. Elles paroissoient en venir, 221. Couleur des pustules, 220. Salivation & enflure du visage & des mains étoient salutaires, 366. Puanteur insupportable dans la suppuration, 220. Longue durée de ces petites véroles, *ibid.* Elles étoient mortelles après le vingtième jour, 220, 221. Elles tuoient presque autant de gens que la peste, 221. Mais seulement dans la suppuration, 220. Si elles l'étoient quelquefois discrètes, n'étoient pas plus mauvaises que les autres, 222. Etoient même assez bénignes, 227.

227. Abcès, quand les malades réchappoient, 220, 221.

Petites véroles irrégulières confluentes & très-mauvaises règnent épidémiquement à Londres en 1681, 357. Leur violence augmentée par la sécheresse étrange de cette année-là, 358. Taches de pourpre dans le temps de l'éruption, *ibid.* Grande chaleur dans le corps après l'éruption, 375, 376. Mauvais effets de l'agitation tumultueuse du sang, 376.

PETITES VÉROLES, comment doivent être traitées; indications à remplir, 117. Régime trop chaud ou trop froid également nuisible, 222. Tempérer la trop grande effervescence du sang, & procurer l'élévation des pustules, & l'enflure du visage & des mains, 223, 224. Deux temps à remarquer dans ces maladies, celui de la séparation de la matière morbifique, & celui de l'éruption, 117.

Dans le temps de la séparation, entretenir dans un juste milieu l'effervescence du sang, 118. Séparation un peu lente se fait mieux, 119, 124. Pourquoi, 119. Eviter un régime trop échauffant, *ibid.* Ses mauvais effets, *ibid.* Eviter un régime trop rafraîchissant, 120. Il cause l'affaissement des pustules, *ibid.* Et pourquoi, *ibid.* 121. Nécessité de la saignée & de l'émétique, si l'on craint le moins du monde que la petite vérole ne soit confluente, 121. Bon effet de ces évacuations, *ibid.*

Dans le temps de l'expulsion, faire en sorte que les petits abcès qui se sont formés parcourent duement leurs périodes, 117. Pour cela, entretenir les pustules dans une juste grosseur, 118. Eviter plus particulièrement alors le régime trop échauffant, 121. Comment il nuit, *ibid.* 122. Quels accidens il produit, *ibid.* Voy. RÉGIME CHAUD. Quand est-ce que les cordiaux peuvent convenir, 123. Eviter aussi le froid, 122. Quel est le degré de chaleur le plus convenable, *ibid.* Difficulté de le déterminer, *ibid.* Pourquoi dans cette occasion la réputation d'un Médecin est fort exposée, *ibid.*

Curation générale des petites véroles avant l'éruption, 123, 125. Interdire le trop grand air, 124. Régime; quel doit être, *ibid.* Eviter les cordiaux, *ibid.* Ils empêchent l'éruption, ou rendent la petite vérole confluente, 124. Eruption tardive est la meilleure, *ibid.* Pourquoi, *ibid.* Ne point faire garder le lit avant le quatrième jour; pourquoi & quand il faut donner des narcotiques, 125. Quand est-ce que la saignée convient, 126.

Curation particulière des petites véroles régulières discrètes après l'éruption, *ib.* Comment on connoît qu'elle seront discrètes, *ibid.* Elles sont sans danger, *ibid.* Eviter le régime chaud, *ibid.* Employer un régime tempéré, *ibid.* Quand & pourquoi il faut que le malade se lève chaque jour, *ibid.* Comment il doit être couvert s'il est obligé de garder le lit, *ibid.* Quand faut allumer du feu dans la chambre, *ibid.* Quels cordiaux conviennent dans le temps de la suppuration, & pourquoi, 128. Pourquoi le régime doit être un peu cordial, *ibid.* Quand est-ce qu'il faut des narcotiques, *ibid.* Quand il faut permettre la saignée, *ibid.* Funestes effets de la méthode contraire, *ibid.* Pourquoi il meurt moins de gens du peuple que de riches de la petite vérole, *ib.* 129.

Curation particulière des petites véroles régulières confluentes avant l'éruption; en quoi consiste, 358. Après l'éruption, 129, 130. Grand danger de ces petites véroles, 129. Utilité des narcotiques l'onzième jour, 378. Erreur du vulgaire sur l'égalité qu'il met dans le traitement de ces petites véroles & des discrètes, 129. Difficulté de traiter les confluentes, 386. Deux indications à remplir, 381. La

première, 382. La seconde, *ibid.* Tout le devoir du médecin consiste à les remplir, 381. Succès de la curation dépend de la manière dont le malade a été traité au commencent, 374, 375.

Curation des symptômes des petites véroles discrètes & confluentes, produits par une méthode différente de celle de l'auteur, 133—138. Symptômes provenans d'un régime rafraîchissant & du froid extérieur, comment doivent être traités, 136. Affaissement des pustules n'est pas à craindre dans les petites véroles confluentes, 137.

Curation des petites véroles régulières après la chûte des pustules, *ibid.*

Curation des petites véroles régulières noires de 1670 jusqu'en 1672, 186. Utilité des liqueurs tempérantes & des narcotiques, *ibid.* Bons effets de ces liqueurs, *ibid.* Comment il faut traiter le flux des règles qui arrive souvent ici hors de son temps, 187.

Curation des petites véroles irrégulières noires & très-mauvaises de 1674 & 75, 222. Elles demandoient une autre méthode que les autres, *ibid.* Elles demandoient des remèdes contre la pourriture; utilité de l'esprit de vitriol, *ibid.* Comment on le donnoit, 223, 224. Ses qualités, *ibid.* Diarrhée succédoit à la salivation, 224.

Curation des petites véroles irrégulières confluentes & très mauvaises, 356—391. Bon effet qu'y produit l'esprit de vitriol, 374; 389, 390.

Petites véroles discrètes n'ont pas besoin de médecin, 375. Peuvent néanmoins devenir mortelles par le mauvais traitement, 544, 545. Combien il est utile dans ces petites véroles de ne pas toujours garder le lit, 362—373.

Peu de malades meurent de la petite vérole, parce que l'éruption est lente, 366.

PHÉNOMENES DES MALADIES. Plusieurs dépendent de la méthode que l'on emploie dans le traitement, *préf.* xviij, xix. Phénomènes naturels doivent être connus pour tirer les véritables indications, xix. Les plus petits doivent être remarqués soigneusement quand on veut donner l'histoire des maladies, xxij. C'est ce qu'a fait Hippocrate, xxiv. Phénomènes essentiels doivent être marqués séparément des accidens, xix; & pourquoi, *ibid.* *Voyez* MALADIES.

PHILOSOPHIE, mal qu'elle a fait à la médecine, 390, 391.

PHIMOSIS, sa curation, 341.

PHRENESIE. Les cordiaux n'y conviennent pas, sur-tout avant l'usage des narcotiques, 91.

Phrénésie dans la fièvre épidémique de 1674, comment devoit être traitée, 216. L'esprit de vitriol principal remède, *ibid.*

Phrénésie par la chaleur du lit dans la nouvelle fièvre d'hiver, 519, 524. Survient quelquefois d'elle-même, mais est légère, 517, 518. Il semble qu'il n'y ait pas alors de fièvre, excepté que la langue est blanche, 524. Comment on détourne cette phrénésie par un régime rafraîchissant, 523. Comment on guérit celle que produit un régime échauffant, 324.

Phrénésie dans la fièvre de petite vérole par un régime échauffant, 140, 142. Quand est-ce qu'elle survient dans les fièvres par des sueurs forcées, 269. Quand est-ce qu'elle y survient pour avoir négligé la saignée, 18, 19. D'où elle provient quand elle est un symptôme des fièvres continues; quels sont ses signes, & la manière de la traiter, &c. 38.

Phrénésie par la suppression des vidanges dans les nouvelles accouchées qui ont des vapeurs, 433. Elle peut survenir dans les maladies pestilentielles par des sueurs forcées, 94. Elle est un symptôme fréquent dans la petite vérole, 134; mais un symptôme

irrégulier, 115; qui est le plus souvent l'effet des remèdes chauds, 136. Comment les narcotiques l'arrêtent & la préviennent, 133.

Dans les petites véroles discretes, elle provient d'une sueur rentrée d'elle-même, 134. A quoi on connoît qu'elle arrivera, 128. A quoi on connoit qu'elle annonce une mort prochaine, 134. Comment on la guérit, *ibid.* Elle n'indique pas la saignée dans toutes sortes de petites véroles; cas où elle l'indique, 134, 135.

PHTHISIE, tue environ les deux tiers de ceux qui meurent de maladies chroniques, 426, 427. Sa description, 637, 638. Sa curation, 639. Quand elle cause l'hydropisie, les évacuans, soit par haut, soit par bas, y sont nuisibles, 503.

Phthisie peut venir de l'hémoptysie par de trop fréquens purgatifs, 289. Comment elle est causée par les remèdes pectoraux, 312, 313. Quand est-ce qu'elle vient de la pleurésie essentielle, 255.

Phthisiques sont souvent guéris par l'exercice du cheval, 427. C'est leur principal remède, 637.

PIEDS sont le véritable siège de la matière goutteuse, 444. Comment sont affectés dans les intervalles des accès de la goutte irrégulière, 447. Comment à la fin d'un accès, 445.

PIERRE. *Voyez* CALCUL.

PILULES calmantes & emménagogues dans la suppression des vidanges, 434.

Pilules chalybées dans l'affection hystérique sont de deux sortes, 418.

Pilules cochées, sont louées par l'Auteur, 193. Données à la dose de deux scrupules, lâchent toujours le ventre, 529. Doivent être données dans la nouvelle fièvre épidémique, lorsque l'estomac ne peut souffrir la potion, 529. La potion est néanmoins préférable, *ibid.* Elles doivent être données dans la fièvre tierce d'automne dans le temps des sueurs, 64. Elles se donnent dans la toux convulsive des enfans, 313.

Pilules d'élaterium & pilules de duobus dans l'hydropisie, 494, 495.

Pilules fétides hystériques, 418. Autres de cette nature, qui ne purgent point, *ibid.*

Pilules de Mathieu dans l'accès de néphrétique, 558. Dans la néphrétique causée par la longueur de la goutte, 482.

Pilules purgatives pour donner quand une attaque d'apoplexie est finie, 597. Quelles sont les meilleures dans la colique bilieuse, 193. Dans les fleurs blanches, 309. Dans la gonorrhée virulente, *ib.* 336. Dans l'affection hystérique, 418. Dans la passion iliaque causée par des tranchées du ventre dans la nouvelle fièvre épidémique, 532.

PIQUURE DU TENDON par la saignée, 258. Ses accidens, *ibid.* Sa curation, 259.

PISSEMENT DE SANG par un calcul dans les reins, 552, 600. Comment on le prévient quand les calculeux sont obligés d'aller en carrosse par des chemins pavés, 556. Pissement de sang causé par le calcul après la promenade, 553. Pissement de sang causé par le mouvement du carrosse, *ibid.*

Comment il faut le traiter, & quel régime y convient, 553, 600. L'auteur emploie plusieurs remèdes sans succès, 553. Il se guérit lui-même par la manne, *ibid.*

Pissement de sang, est le plus souvent mortel dans les fièvres, 389. Quand est-ce qu'il l'est dans la fièvre rouge, 362, 363. D'où il provient dans les fièvres aiguës, & ce qu'il indique, 386, 387. Comment doit être le lit du malade, *ibid.*

Quand est-ce qu'il survient dans la rougeole, 362, 363, 370.

Pourquoi il survient dans la petite vérole confluente & dans la

discrète aux jeunes gens, &c. 116. Dans quel temps de la maladie il paroît, 539, 548. D'où il provient dans ces maladies, 366. C'est souvent de la chaleur du lit, 125. C'est en général du régime chaud, 361, 362. Comment cela arrive; c'est un signe mortel, 116, 362, 363, 548. Comment il faut le prévenir par un régime tempéré, 237, 238, 370. On le prévient souvent par la saignée faite à temps, 125. Quand il est survenu, le régime tempéré est inutile, 362, 363. Autre moyen pour le guérir, 548, 549.

PLAISIRS DE VENUS. Pourquoi nuisent aux goutteux, 475, 476. Pourquoi attirent la goutte, si on les prend avec excès, 443, 450, 637.

PLANTES, sont les meilleurs remèdes de toute la matière médicale, & pourquoi, *Préf.* xxxvj, xxxvij.

PLEURÉSIE essentielle; sa description, 246, 247, 580. En quel temps de l'année elle règne principalement, 228, 272. Quelles sortes de personnes elle attaque surtout, 79, 96, 246. La fièvre doit y être regardée comme la principale maladie, & tout le reste comme des symptômes, 241, 249.

Commencement de la maladie, 246. Progrès, *ibid.* Diminution, 247. Fievre hectique, s'il se fait une suppuration, 248. En quel temps il y a une douleur piquante, & en quel endroit de la poitrine, 246. Quelle sorte de toux se fait sentir, *ibid.* D'où provient la diarrhée, 138, 139. Comment la maladie se termine, 246. Quand est ce qu'elle tourne en suppuration, 248. Le sang est coëneux, 250, 580. Ce qu'il faut pour qu'il soit tel, 249.

Pleurésie vient d'une inflammation particulière du sang, 250. Elle fut produite en 1679 par les sudorifiques donnés dans la toux, 313. Elle vient aussi de la matière fébrile qui se jette sur la plèvre, 249, 250. Elle est souvent causée par une chaleur subite qui succède à un grand froid, 6. Elle est aisée à guérir si on la traite comme il faut, & très-dangereuse si on la traite mal, 250, 254.

Quelles sont les indications curatives, 251. La saignée, principal remède, 252. Saignée copieuse n'y est point nuisible, 254. Elle arrête la diarrhée qui survient quelquefois, *ibid.* Quelle quantité de sang il faut tirer, tant dans les adultes que dans les enfants, & de quel endroit, *ibid.* 581.

Quand est-ce que le malade est soulagé, 264. Comment il faut se conduire pour la saignée, quand la pleurésie n'est que symptomatique, 231, 243, 244. Pourquoi l'Auteur ne traite pas la pleurésie par l'expectoration, 255. Il n'a point d'égard au sentiment d'Hippocrate, qui condamne la pleurésie sèche, 257.

Quel régime demande la pleurésie, 253. Quels remèdes lui conviennent, *ibid.* 580. Quand est-ce que les lavements doivent être employés, 254. La trop grande chaleur du lit est pernicieuse, *ibid.*

Pleurésie ne diffère de la péripneumonie vraie que du plus au moins, 251, 264. Elle se traite de la même manière, à l'exception de la purgation, 264.

Pleurésie symptomatique, d'où elle provient, 231, 243, 244, 347. Elle est souvent causée par l'usage des remèdes échauffants donnés dans les fièvres, 247. Ou par des sueurs forcées, *ibid.* Ou pour avoir négligé la saignée, 19. Quelquefois par une altération manifeste de l'air, 231.

Pleurésie symptomatique de 1675, étoit très-maligne, 231. Ne pouvoit soutenir la saignée réitérée, *ibid.* Ne l'admettoit qu'autant que la fièvre dont elle étoit un symptôme, la demandoit, *ibid.* Comment il falloit traiter cette pleurésie, 230, 231, 243, 244.

POMPE de remèdes, mal placée dans les moribonds, 320, 321.

PONCTION dans l'hydropiſie, *voyez* PARACENTESE.

POSSET, *Voyez* BIERE mêlée avec le lait. *V. auſſi* PETIT-LAIT.

POTION calmante dans le choléra morbus, 154. Autre plus forte, 604. Potion calmante dans le choléra de 1676, p. 297. Dans la danſe de S. Gui, 526, 595. Dans la colique bilieuſe, 194. Dans la diarrhée, 166, 602. Dans la dyſſenterie de la nouvelle fièvre épidémique, 530. Dans la nouvelle fièvre d'hiver, 520. Après l'émétique dans les fièvres continues, 25, 572. Potion calmante & emménagogue dans la ſuppreſſion des vidanges, 434. Potion calmante dans la toux, 180. Dans la phrénéſie, 42. Dans l'accès de goutte invétérée, 480. Dans les petites véroles confluentes régulières, 231. Dans les petites véroles, 224. Dans les petites véroles confluentes, pour donner le ſixième jour, 385. Dans les petites véroles très-malignes, 124. Après la ſaignée dans le piſſement ou le crachement de ſang qui ſurvient dans les petites véroles confluentes, 549.

Potion cordiale dans la petite vérole, 137.

Potion émétique, 22, 563, 572. Potion dans la fièvre quarte pour aider la dépuration du ſang, 63. Potion dans l'hémorrhagie pour arrêter l'impétuoſité du ſang, 42. Potion dans le piſſement de ſang, 387. Potion dans la pleuſie eſſentielle, 253, 580, 581.

Potion purgative de l'Auteur, 34, 563. Potion purgative dans la coliq ue bilieuſe, 193. Dans la dyſſenterie, 530. Dans les fièvres continues, 38. Dans la nouvelle fièvre d'hiver, 520. Quand eſt-ce qu'il faut la réitérer, *ibid.* Pour évacuer la matière repouſſée au-dedans, 514. Quand eſt-ce qu'il faut la réitérer, 515. Dans la gonorhée virulente, 336. Dans l'hydropiſie, 493. Dans la paſſion iliaque, 47. Dans la fauſſe péripneumonie, 263. Potion purgative & fortifiante, 493. Potion purgative & vomitive, 494.

Potion pour arrêter le vomiſſement dans l'uſage du quinquina, 305.

POTTER, Capitaine de Londres, tué par le quinquina, 301.

POUDRE aſtringente dans le piſſement & le crachement de ſang qui ſurvient dans la petite vérole confluente, 547.

Poudre cordial dans la langueur que cauſe la fièvre, 32.

Poudre de quinquina avec le vin dans la fièvre intermittente, 303. Le vin n'eſt pas contraire, quand même ces fièvres tendroient à devenir continues, 305

Poudre à canon; ſon invention n'a pas été plus nuiſible aux hommes que le terme de malignité, 538.

POULS, dans la fièvre nouvelle d'hiver n'eſt pas différent de celui des perſonnes en ſanté, 513, 518. Il devient languiſſant & déréglé, ſi la maladie eſt mal traitée, 513. Quel eſt le pouls dans la phrénéſie & aux approches de la mort, 519. Dans l'affection hypocondriaque ou hyſtérique, 402. Le onzième jour de la petite vérole confluente, 382.

POURPRE. *Voyez* TACHES DE POURPRE.

POURRITURES D'HUMEURS, font une claſſe de cauſes univerſelles qui produiſent les maladies, 1.

PRATIQUE médicinale, en quoi elle conſiſte véritablement, 316. C'eſt la pierre de touche des Médecins, 496.

Elle n'eſt appuyée dans la plupart des Auteurs que ſur des hypothèſes, 328.

Elle eſt délicate dans le temps de l'éruption de la petite vérole, 122, 123. *Voyez* MEDECINE.

PRÉCIPITATION. Elle eſt très-pernicieuſe dans le traitement des maladies, 239, 240.

PRÉPUCE qui couvre le gland, *Voyez* GLAND.

Pronostic. Il dépend dans la petite vérole du grand ou du petit nombre des pustules, 358. Raison de cela, 359. D'où se tire un bon pronostic dans la petite vérole confluente, 114.

Prostates. Comment sont affectées dans la gonorrhée virulente, 330.

Puanteur dans les petites véroles irrégulières & noires, 188.

Purgatifs. Pourquoi l'Auteur les appelle ennemis de la nature, 491. Les plus doux causent ordinairement de l'agitation, 70. Leur trop fréquent usage presque toujours nuisible, sur-tout aux personnes foibles & aux enfants, 414. Agissent différemment suivant la différence des tempéraments ; conséquence à tirer de là, 491. Inutilité de leurs prétendus correctifs, 354. Purgatifs foibles opèrent quelquefois mieux dans les gens robustes que les plus forts, 465. Cas où ils rafraîchissent, 536. Préparent la voie aux narcotiques, *ibid.* Peuvent en être aidés, 532, 533.

Purgatifs sont condamnés dans le choléra morbus, 152. Doivent précéder l'usage des fortifiants & des digestifs dans les maladies chroniques, 464. Ne doivent pas être entremêlés parmi ces remèdes, 465. Quand doivent être employés dans la colique bilieuse, 192. Quand doivent être augmentés, *ibid.* 193. Comment produisent le coma dans la fièvre, 520. Nuisent dans le coma fébrile qui est causé par les remèdes chauds, 524. Guérissent très-bien les contusions, 484. Quand & combien de fois doivent être réitérés dans la danse de St. Guy, 525, 595. Quels sont ceux qui conviennent dans la diarrhée, 167, 602. Dans la dyssenterie, 166, 602. Combien de fois étoient nécessaires, 166. Quand devoient précéder l'usage du laudanum, 170. Quand conviennent dans l'esquinancie, après la saignée, 284. Quand doivent être différés au lendemain, 284. Pourquoi ne doivent pas être donnés avec les martiaux, 410. Ne doivent pas précéder l'usage du quinquina, 67.

Purgatifs sont plus nécessaires après les fièvres d'automne qu'après celles de printemps, & pourquoi, 34. Quand & pourquoi conviennent dans les fièvres continues, *ibid.* Dans la fièvre dyssentérique, 174. Combien de fois doivent être réitérés, 175.

Purgatifs dans les fièvres épidémiques, quand doivent être donnés, 520. Quand, dans la nouvelle fièvre épidémique, *ibid.* Ils y sont utiles, & pourquoi, 535. Quels doivent être dans la fièvre érésipélateuse, 277.

Quand causoient aux vieillards le diabète dans les fièvres intermittentes, 307. Rendent les fièvres intermittentes plus longues & plus mauvaises dans les jeunes gens & les enfants, 67, 299. Met[t]ent les personnes vieilles en danger, 67. Donnés mal à propos, prolongent les fièvres intermittentes du printemps, 54. Ne doivent être employés qu'à une certaine condition dans les fièvres intermittentes d'automne, 62. Sont nécessaires après la guérison de ces fièvres, 71, 74. Donnés avant ce temps-là, les rendent plus opiniâtres, & pourquoi, *ibid.* Attirent l'hydropisie, & ne la guérissent pas, 71. Combien de temps après la cessation de la fièvre, doivent être donnés, *ibid.* Quelles sortes de purgatifs il faut employer, & combien de fois, *ibid.* Ne doivent pas être donnés dans les fièvres qui ont été guéries par le quinquina, 306. Quels doivent être dans la fièvre pestilentielle, 101. Sont nuisibles dans la fièvre quarte, 62. Quels doivent être après la fièvre rouge, 245. Quels dans la fièvre stationnaire, 577, 578. Mêlés avec les sudorifiques sont recommandés dans la fièvre tierce d'automne, 63. Ne doivent pas être

mêlés avec les sudorifiques dans la fièvre double tierce, & pourquoi, 63. Il suffisoit de les donner pendant trois jours dans la fièvre provenant de la toux mal traitée, 318.

Purgatifs sont les principaux remèdes de la gonorrhée virulente, 336. Hydragogues sont les meilleurs purgatifs, 337. Doivent être continués long-temps, *ibid.* Ce qui arrive si on les néglige, 338. Combien de temps il faut s'en abstenir après la guérison de la vérole par la salivation, 350. Quand est-ce qu'il faut les donner dans l'hémorrhagie du nez, 288, 626. Sont nécessaires après une grande hémorrhagie, 50. Souvent réitérés dans le crachement de sang ils causent la phthisie, 228.

Purgatifs hydragogues, comment il faut les donner aux personnes difficiles à purger, 492, 493.

Purgatifs doux augmentent plutôt l'enflure de l'hydropisie qu'ils ne la diminuent, 491. Pourquoi sont plus nuisibles qu'utiles, 491. Purgatifs puissants sont nécessaires dans l'hydropisie plus que dans toute autre maladie, *ibid.* Nécessité de connoître la facilité ou la difficulté du malade à être purgé, *ibid.* Purgatifs trop forts sont préférables aux trop foibles, 493. Doivent être donnés chaque jour, & pourquoi, 492. Quelquefois néanmoins on peut mettre un ou deux jours d'intervalle, *ibid.* Quels purgatifs conviennent aux hydropiques faciles à émouvoir, *ibid.* Divers purgatifs, 613, 615. Deux plus puissants que les autres pour les gens difficiles à émouvoir, 494, 495. Quand est-ce qu'il faut éviter les purgatifs dans l'hydropisie, 505, 506.

Purgatifs trop fréquents dans l'affection hystérique occasionnent une abondance de matière bilieuse, & pourquoi, 306. Attirent souvent le mal hystérique, 406. Quand est-ce que les purgatifs conviennent au commencement de la maladie, & pourquoi, 409, 410. Doivent être omis, quand le mal est léger, 419. Quand doivent être employés dans l'attaque après la saignée, & avant l'usage du laudanum, 428, 429. Deviennent émétiques dans la passion iliaque, 47, 190, 531. Ne parcourent pas les intestins, quoiqu'ils soient très-forts, 531. Ne doivent être donnés dans la passion iliaque vraie qu'après avoir fortifié l'estomac, 47. Dans la passion iliaque causée par les tranchées du ventre, quels sont ceux qui conviennent, 531. Si le malade les revomit, il faut faire précéder les narcotiques, 531, 532. Alors ils seront retenus, 532, 533.

Purgatifs convenables aux enfants, 533. Pourquoi dans la vérole les purgatifs ne doivent pas être employés pour préparer à la salivation mercurielle, 343. Purgatifs dans le pissement de sang causé par le calcul, 553. Purgatifs réitérés conviennent souvent dans les maladies des nerfs, 525, 526. Conviennent dans la fausse péripneumonie après la saigée, 263, 582. Quel jour il faut les réitérer, 264. Ne conviennent pas dans la péripneumonie vraie, *ibid.* Doivent précéder les narcotiques dans la phrénésie, 40. Sont nuisibles dans la phrénésie causée par des remèdes chauds, 526. Conviennent dans la pleurésie symptomatique sur la fin, 232. Dans la pleurésie essentielle après la saignée, 254, 255.

Purgatifs dans la goutte, pourquoi ont acquis de la réputation à certains Empiriques, 356. Ils n'évacuent point la matière goutteuse, 453, 456. Au contraire la repoussent au dedans, 455. Par là sont nuisibles aux goutteux, 462. Ne leur conviennent dans aucun temps, 455. Attirent souvent l'accès, à moins qu'on ne prenne ensuite du laudanum, 553, 554. Doivent être donnés entre les fai-

gnées, quand la matière goutteuse s'est jetée sur les poumons, 482. Manne convient quand il y a pissement de sang, 554, 637,

Purgatifs dans le rachitis causé par une fièvre d'automne, quels doivent être, & quand doivent être donnés, 72. Quels doivent être dans le rhumatisme, 323, 324, 583. Quels doivent être après le huitième jour, depuis la dernière saignée, 270. Il vaut mieux les réitérer après la troisième saignée, 323, 324. Ne doivent pas être donnés dans la vérole après la salivation mercurielle, 347, 348. Comment ils sont utiles dans la toux convulsive des enfants, 313. Devoient être continués dans la toux épidémique de 1679, jusqu'à la fin de la maladie, *ibid.* 317. Trop souvent réitérés sont pernicieux dans l'enflure de l'abdomen des enfants, 413. Sont indiqués dans les enflures de l'abdomen qui surviennent aux enfants après les fièvres intermittentes, 73. Ne doivent être employés qu'une fois ou deux avant l'usage des altérants, dans les enflures de l'abdomen des enfants qui sont produites par le vrai rachitis, 413. S'ils conviennent au commencement de la petite vérole, 119, 120. Quel mal ils peuvent faire, 120. Rendent discrètes les p. véroles, 363, 364.

Purgatifs dans les petites véroles irrégulières, 363, 364. Après la guérison des petites véroles confluentes, 386.

PURGATION. Son défaut après les maladies d'automne est la cause de plusieurs maladies, 34.

PUS. Comment est repompé dans le sang & excite la fièvre, 357. Quand s'épanche dans la poitrine après la pleurésie essentielle, 247, 248. Suffoque à la fin de la petite vérole en rentrant dans la sang, 362.

PUSTULE au commencement de la gonorrhée virulente, & qui devient ensuite un ulcère. *Voyez* CHANCRE.

PUSTULES de la fièvre érysipélateuse extraordinaire. à quoi ressemblent, 274. A quoi celles de la fièvre érysipélateuse ordinaire, *ibid.*

PUSTULES dans la petite vérole entremêlées de taches de pourpre, signe mortel, 115. Pustules en petit nombre, très-bon signe, 358. Raison de cela, *ibid.* Consequence à en tirer, 359. Pustules sortant trop tôt, de combien de maux sont cause, 363. D'où provient leur grand nombre, 359. Combien il faut le prévenir, 362, 363. Le trop grand froid les flétrit, 222. Pourquoi souvent elles n'ont pas paru dans les enfants, 373.

Pustules des petites véroles confluentes irrégulières & noires de 1670, difficiles à distinguer au commencement, 185. S'augmentoient par l'usage des remèdes chauds, 381. Matière qu'elles contenoient, 184. Celles de 1674, étoient noires comme de la suie, 221.

Pustules des petites véroles discrètes régulières & noires de 1670, comment se distinguoient de celles des petites véroles discrètes régulières, 184. Devenoient noires les derniers jours, *ibid.* 185. Celles de 1674, comment étoient, 221, 222.

Pustules des petites véroles régulières, quelle est leur couleur naturelle; 115. Ont été quelquefois noires à leur pointe, *ibid.*

Pustules des petites véroles confluentes régulières de 1667, quelles étoient naturellement, 111. Leur grand nombre, mauvais signe, 358. Sont plus grosses aux pieds & aux mains qu'ailleurs, 112. Ne laissent point de cicatrice si on les traite par un régime tempéré, 133. Envoyent dans le sang des vapeurs putrides, 130. S'affaissent naturellement, sans que cela soit un mauvais signe, 136. Fausse crainte que les ignorants en ont, 137. Comment il faut remédier à l'affaissement des pustules causé

par le froid, ou par des évacuations mal placées, 136.

Pustules des petites véroles discrètes régulières de 1667, de quelle grosseur étoient, 109. Leurs différents états, *ibid.* Leur manière de s'en aller, 110. Quand est-ce qu'elles restent élevées & rouges après la mort du malade, 113, 114. Quand elles ont été répercutées par le froid ou par des évacuations hors de saison, ce qu'il faut faire, 136.

Q

Quartes, *Voyez* Fievres quartes.

Question sur la possibilité de guérir les maladies dont on ignore la cause; on y répond, 84.

Quinquina. Depuis combien de temps il étoit connu à Loudres du temps de l'auteur, 300. Ses vertus, 299, 300. C'est le seul spécifique connu jusqu'ici, *Préf.* xxxiv. Il a fait voir l'ignorance des médecins dogmatiques dans les maladies, 406, 407. Il tue un sénateur de Londres, un capitaine & un apothicaire, 301. Il peut presque être regardé comme le premier des remedes, 299. Il cause quelquefois, mais rarement, une sorte de rhumatisme scorbutique, *ibid.* Pourquoi fut condamné peu de temps après qu'il fut célèbre, 300, 301. Pourquoi fut décrédité, 301. N'est pas dangereux de sa nature; quand doit être donné, *ibid.* Selon quelle méthode, 382. Utilité de la méthode de l'auteur, *ibid.* 309, 310.

Quinquina est un excellent confortatif, 423. S'il guérit la fièvre par sa qualité astringente, 300. Il la guérit quelquefois en purgeant, *ibid.* 303. Pourquoi & comment il faut alors joindre le laudanum au quinquina, 303. Quand est-ce qu'il convient pour les aphthes & le hocquet dans la nouvelle fièvre épidémique, 521, 522. Convient pour l'apoplexie qui survient à la fièvre intermittente, 307, 308. Quel régime il demande, 308, 486. La chaleur du lit lui est nuisible, 486. Elle affoiblit sa vertu, 377. Il ne doit être précédé ni de la purgation, ni de la saignée, & pourquoi, 65. Quand il a guéri la fièvre, les évacuants ne peuvent être employés sans crainte de rechûte, 306, 307. Il n'a besoin que d'un simple véhicule, 309. Ce qu'il faut faire si le malade le revomit, 305. Il ne doit pas être donné peu de temps avant l'accès, 65. Mauvais effet de cette méthode, 66. Comment il doit être réitéré dans les intervalles des accès, *ibid.* 310. Son effet dans les jours d'intermission, 303. Il doit être donné dans ce temps-là, & ensuite reitéré dans la convalescence afin de prévenir la rechute, 309, 310. Pourquoi cela, 302, 303. Combien de fois il doit être réitéré, 303. Il ne faut pas le donner trop opiniâtrement lorsque les rechûtes sont fréquentes, mais en sa place une décoction amère, 306.

Quinquina est un véritable spécifique dans les fièvres intermittentes, 486. Il l'emporte sur tous les autres remèdes, 310. Il opère, pour ainsi dire, des miracles, 423. C'étoit un remède sûr en 1678, 299, 300. On peut s'y confier s'il est donné à propos, 302. Soulagement qu'il procure dans les fièvres quartes, 65. Il remédie à la mauvaise disposition que produisent les accès de fièvres, 306.

Il doit être donné dans les fièvres intermittentes qui tendent à devenir continues, 304. Mais en plus grande dose, 305. Régime chaud trouble son opération, 305, 377, 486. L'auteur ignore s'il convient dans toute sorte de constitution des fièvres intermittentes, 319. Comment il faut le donner dans les fièvres intermittentes d'automne, 65, 66. Mauvais effets qu'il produit quand on le donne trop tôt, 64. Quand est-ce qu'il faut commencer, 65.

Son usage dans la nouvelle fièvre épidémique, 536. Pourquoi certains médecins l'y ont employé, 528. Ils l'ont fait le plus souvent sans succès, 528. On peut le donner dans les fièvres tierces de printemps & d'automne, de même que dans les fièvres quartes, 67. Comment il faut le donner dans la fièvre quarte, 68. Quelle quantité de ce remède est nécessaire dans les différentes sortes de fièvres, 303. Pourquoi, dans les fièvres quotidiennes & tierces, il ne prévient pas d'ordinaire le premier accès, 305, 306.

Quinquina est excellent dans les maladies de la matrice & du ventre, 299. Très-utile dans l'affection hypocondriaque & hystérique, 423. Pas si sûr néanmoins que dans les fièvres intermittentes, 86. Comment il faut le donner aux enfants, 305, 536, 575. Il est nuisible dans les maladies inflammatoires, 319. C'est le meilleur digestif dans la goutte, 461.

R

RACHITIS vrai, 73. Sa curation, 624. Il est rare, à moins que les fièvres intermittentes d'automne ne dominent, 71, 72. Comment il faut traiter celui qui succède à ces sortes de fièvres, 414.

RAFRAICHISSANTS. Ce qu'ils produisent de bon dans les maladies aiguës, 233, 234. Conviennent proprement dans les fièvres malignes, 538. Conviennent dans la phrénésie causée par des remèdes chauds, 536. Pourquoi doivent être évités dans la goutte, 470. Sont dangereux étant appliqués extérieurement dans cette maladie, 482.

RATE. L'enflure de la région de la rate dans les fièvres intermittentes des enfants, ce qu'elle annonce, 73. Description de cette enflure, *ibid.*

RECHUTE dans la dyssenterie demande qu'on réitère la méthode de l'auteur, 168.

Rechûte dans la fièvre après l'usage des lavements & des purgatifs est remarquable, 31. Ce qu'il faut faire alors, *ibid.*

Rechûte dans les fièvres intermittentes guéries par le quinquina, par quoi produite, 306. Est plus rare dans les fièvres quartes que dans les tierces & les quotidiennes, *ibid.*

Rechûte dans la gonorrhée virulente vient souvent de la décoction des bois, 341.

RÉGIME. Description de celui qu'a suivi l'auteur étant attaqué de la goutte & d'un pissement de sang, 555.

Régime dans l'apoplexie, après l'attaque, quel doit être, 598. Pourquoi doit être observé dans les maladies chroniques, 467. Régime dans la colique bilieuse, 197. Doit être continué longtemps, *ibid.* Régime dans le diabète, 307. Dans la diarrhée, 168. Dans la dyssenterie, 164. Dans l'esquinancie, 285. Dans la fièvre dyssentérique, 174. Dans la fièvre épidémique, 211, 212.

Régime qui prévenoit la fièvre dans la toux épidémique de 1675, p. 229. Régime dans la fièvre érésipélateuse, 279.

Régime fortifiant, quand & pourquoi nécessaire dans les fièvres intermittentes d'automne, 68, 69. Régime dans la fièvre d'hiver, 515. Dans la fièvre de petite vérole, 143. Dans les fièvres continues, 35. Dans la gonorrhée virulente, 339. Pourquoi doit être rafraîchissant, 336. Régime dans l'hémorrhagie du nez, 284. Dans la passion iliaque, 47. Dans la vérole, quand on donne la salivation, 352. Dans le flux immodéré des règles, 438. Dans le pissement de sang causé par le calcul, 552. Dans la rougeole, 179. Dans les rougeoles irrégulières de 1674, 219. Dans les intervalles de la goutte, 467—479.

Pourquoi, dans cette occasion, il faut avoir égard au goût, 468. Régime doit être exactement observé dans la goutte, 468—479. Ne sauroit néanmoins garantir de toute attaque, 475, 476. Régime dans les accès de goutte, 477. Régime dans l'usage du quinquina, 306.

Régime tempérant dans les petites véroles irrégulières & noires de 1670, p. 188. Régime dans celles de 1674, p. 224. Dans les petites véroles irrégulières noires & très-malignes, *ibid.* Dans les petites véroles confluentes, 383. Dans les petites véroles régulières au commencement de la maladie, 124. Dans les petites véroles discrètes régulières, 127. Sur la fin, il doit être un peu cordial, & pourquoi, *ibid.* 128.

Régime chaud est nuisible dans la fièvre de la petite vérole, 143; est très-dangereux, 144. Cause la phrénésie, 138. Produit des symptômes que l'on attribue faussement à la malignité, 145. Comment il nuit dans la petite vérole, 362. Quels symptômes fâcheux il produisoit dans les petites véroles de 1674, p. 222. *Voyez* Chauds & Cordiaux.

Régime rafraîchissant & tempérant, le meilleur dans la fièvre de petite vérole, 144. Il aide la salivation, 145. Doit être employé nonobstant les sueurs, 143. Prévient le pissement de sang & les taches de pourpre dans la petite vérole confluente, 362.

Régime des gens du peuple dans la petite vérole est cause qu'il en meurt moins de ceux-ci que des riches, 128.

Régime dans la petite vérole doit être réglé sur les observations pratiques, 362.

Regle dans la petite vérole, qu'il ne faut ni saigner, ni purger, crainte d'attirer les humeurs de la circonférence au centre, est fausse & pourquoi, 120, 121.

Regles des femmes. Elles viennent abondamment à une femme de 50 ans, & hydropique, 501, 502. A quel âge elles cessent ordinairement, 438.

Règles. Leur flux immodéré arrive souvent peu de temps avant qu'elles cessent entièrement, 438. Arrive après un accouchement laborieux, *ibid.*

Il peut causer des vapeurs hystériques, 438. Ce qu'il faut faire s'il survient dans les couches, 462. Ce qu'il faut faire s'il survient dans un autre temps, 438. Pourquoi est dangereux dans les petites véroles irrégulières, 186, 187. Remèdes chauds sont souvent mortels en pareil cas, *ibid.* Remèdes tempérants sont nécessaires, 188.

Règles supprimées; comment se guérissent, 419, 420.

Reins; quelle douleur on y ressent à la naissance du calcul, 552.

Remèdes. Les plus excellents tirent leurs principales vertus de la nature; exemples de cela, 409, 410.

Remèdes spécifiques; quels sont-ils, selon l'auteur, *Préface* xxx, xxxj. On n'en connoît aucun, excepté le quinquina, *préf.* xxxiv. Remèdes les plus simples sont les meilleurs, 460. Ils naissent vraisemblablement dans chaque pays, *Préf.* xxx. Ceux qui sont tirés des plantes l'emportent sur ceux des autres règnes, *ibid.* Ceux-ci ont néanmoins leur utilité, *ibid.*

L'auteur en donne de très-simples, *Préf.* xxxix. Les plus simples étant appliqués à propos peuvent opérer de grandes guérisons; exemples de cela, 320, 321. La chymie affoiblit souvent les meilleurs, 409.

Remèdes chauds dans les fièvres continues; quand doivent être employés, 29. L'auteur ne comprend pas ce que veulent dire les médecins par leurs remèdes qui aident la coction de la matière fébrile, 29. Remèdes rafraîchissants empêchent quelquefois la despu-

mation des fièvres, 59. Ils prolongent la fièvre continue, 30, 36.

Remèdes hystériques fortifiants, 418; hystériques puants, 409, 410, 428. Ils doivent être employés en même temps que les fortifiants, 416. Remèdes hystériques sont naturels, ou artificiels, 428. Il faut s'en abstenir dans les femmes qui y ont trop de répugnance, 417. Ils agissent plus long-temps, étant donnés en forme solide, 415, 416.

Remèdes fortifiants dans l'hydropisie, quand sont nécessaires, 504. Remèdes digestifs dans les maladies chroniques; quels sont-ils, 459, 465, 467. Sont d'une très-grande utilité, 465. Sont les mêmes que pour la goutte, *ibid.* Pourquoi, dans la plupart des maladies chroniques, les remèdes chauds & un peu amers sont utiles, 460. Remèdes proprement dits ne guérissent pas seuls les maladies chroniques, 467.

Remèdes digestifs dans la goutte, 459. Avec quelle précaution il faut les employer, *ibid.* Quand est-ce qu'il faut les employer, 467. Pourquoi il faut les continuer long-temps, 465, 466.

Remèdes externes contre la goutte, ne sont jamais utiles, 482. Les répercussifs sont dangereux, *ibid.* Quel est le seul que l'auteur a trouvé de quelque utilité dans l'accès de goutte, 483.

RESPIRATION DIFFICILE, *V.* DIFFICULTÉ DE RESPIRER.

RHUBARBE, pourquoi ne convient pas dans la dyssenterie sans un autre doux purgatif, 162, 164. C'est un excellent purgatif, pour les enfants, dans de la bière, 534. Comment elle se prépare, *ibid.*

RHUMATISME; quand survient, & quelles sortes de personnes attaque principalement, 265. Pourquoi les auteurs n'en ont pas parlé, 266. Il est néanmoins très-fréquent & c'est une maladie considérable, 266. Sa cause est inflammatoire, 267. D'où il provient le plus souvent, *ibid.* Qu'est-ce qui l'augmente, *ibid.* Comment il commence, 265, 582. La fièvre est la maladie principale, 241. Il attaque plus foiblement après que la fièvre est passée, 266, 582. Pourquoi ne doit pas être méprisé alors, 166, 582. Ses effets dans les doigts & dans les membres, 265. Il cesse souvent de lui-même, 267. Ressemble quelquefois à la goutte dans certaines femmes, 553.

Rhumatisme véritable; comment doit être traité, 268, 582. Indications curatives, 267. Saignée du bras nécessaire, 268. Combien de fois, & quand doit être réitérée, 269. Remèdes chauds peuvent être cause de la saignée fréquente, 269. Lavement de lait sucré les jours exempts de saignée, 269, 583. Quelles sortes de remèdes & de régime l'auteur ordonnoit, 268. Il voit les inconvénients de la saignée fréquente, 320. Il suit une autre méthode; explication de cette méthode, 320, 321.

Conduite que l'auteur tenoit auparavant à l'égard de l'usage des calmants dans le rhumatisme, 321, 322. Conduite qu'il tient ensuite, 321.

Douleurs de rhumatisme peuvent quelquefois venir de ce qu'on demeure trop levé; ce qu'il faut faire alors, 269. Certaines douleurs de rhumatisme prises mal à propos pour des symptômes du scorbut, 270. Effets de la saignée sur les douleurs de rhumatisme, 271.

Rhumatisme invétéré, comment doit être traité, 271. Rhumatisme scorbutique, ce que c'est, & sa description, *ibid.* 272. Il attaque sur-tout les femmes & les hommes foibles, 272. Il ne cède pas aux remèdes hystériques, *ibid.* Il vient souvent d'un trop long usage du quinquina, *ibid.* Dure quelquefois long-temps, *ibid.*

Comment doit être traité, 272.

Rhumatifme des lombes ; fa defcription, 267. Son traitement, *ibid.* Il reffemble quelquefois à la néphrétique, excepté le vomiffement, *ibid.* Sa douleur en impofe aux Médecins, comme s'il y avoit du gravier ou une pierre dans les reins, *ibid.* Par quelle caufe il eft produit, *ibid.*

Riches. Pourquoi meurent plutôt de la petite vérole que les pauvres, 128.

Ris fans fujet dans l'affection hyftérique, 398, 406.

Rots nidoreux dans les intervalles des accès de la goutte irrégulière, 447.

Rougeole. Quand eft-ce qu'elle commence & qu'elle finit, 8, 296. Elle attaque le plus fouvent les enfants, 177, 587. Elle eft fans danger fi elle eft bien traitée, 177, 178. Elle peut fe diftinguer de la petite vérole par le jour de l'éruption, 185. Quels font fes fymptômes dans le commencement, 177, 587. Quels le fecond jour, *ibid.* Larmoiement & taches rouges fur la poitrine, deux fignes certains de la rougeole, *ibid.* Eternuement précède l'éruption, *ibid.* Diarrhée verdâtre dans les enfans qui font des dents, *ibid.* Eruption le quatrième ou le cinquième jour, *ibid.* Continuation des fymptômes, 178. Ce qui arrive le fixième jour, *ibid.* Le neuvième, *ibid.* Le huitième, *ib.* Symptômes produits par le régime chaud, 179.

Rougeole ; comment fe traite, 179, 588.

Rougeoles de 1670, p. 147, 177. Elles amenèrent des petites véroles irrégulières, 148, 182.

Rougeole de 1674 ; leur defcription, 218, 219. Elles étoient plus irrégulières que celles de 1670, p. 204, 219. Elles amenèrent des petites véroles noires, 204, 205. Plufieurs autres différences qui les diftinguoient de celles de 1670, p. 219. Leur traitement le même, *ibid.*

Rougeoles de 1676, p. 296. Se traitoient comme les autres, *ibid.*

Symptômes de la rougeole qui proviennent des remèdes chauds ; comment doivent fe traiter, 181. Symptômes qui furviennent aux enfants par la même caufe ; comment doivent fe traiter, 180, 182, 588. Noirceur des puftules par un régime échauffant, très-dangereufe, & comment il faut y remédier, 181, 587.

Rougeur dans les intervalles des puftules de la petite vérole ; ce qu'elle indique, 109, 110, 114.

S.

Safran des métaux ; comment agit dans l'hydropifie, 502. Comment & combien de fois doit être pris, 501. Quand & de quelle manière doit être pris dans la petite vérole régulière, 135.

Saignée. Elle eft quelquefois auffi néceffaire dans les enfants que dans les adultes, 182. On la fupporte mieux couché que levé, 263.

Saignée dans l'apoplexie, 597. Dans la colique bilieufe, 191, 604. Dans la colique hyftérique, quand, 200. Dans les convulfions des enfants qui font des dents, 182. Dans la danfe de S. Guy, 525, 526, 596. Quand & combien de fois doit être réitérée, 526, 527, 596. N'eft pas néceffaire dans la diarrhée fimple, 166 ; mais dans la diarrhée qui vient d'une fièvre de petite-vérole, *ibid.* Au commencement de la dyffenterie, 163, 167. Doit être réitérée dans la dyffenterie invétérée, 170. Dans l'efquinancie, 284, 285.

Saignée doit toujours précéder la purgation dans les fièvres, 536. Eft nuifible dans certaines fièvres, 20. Saignée dans une fièvre aiguë avec piffement de fang & taches de pourpre, 286, 287. Quelquefois n'eft pas utile dans les fièvres

continues, 28, 137. Est nuisible dans celles qui viennent des intermittentes d'automne, 28. Quelquefois n'est pas nécessaire, 20. Sa mesure, 21. Quand & dans quels sujets elle doit être réitérée, 28. Elle doit précéder l'émétique, 21. Saignée dans la fièvre dyssentérique, 174. Dans celle de 1661, &c. 21. Dans la nouvelle fièvre épidémique, seulement quand il y avoit des signes de fausse péripneumonie, 520. Pourquoi elle étoit alors nécessaire, 514. Dans les enfants, comment elle doit être, 533, 534. Saignée dans la fièvre érysipélateuse, & quand doit être réitérée, 277. Elle est nuisible dans les fièvres intermittentes d'automne, 62, 299. Prolonge celle de printemps, 56, 57. Rend ces fièvres plus mauvaises dans les enfants, & met les vieillards en danger, 20, 21. Etoit nuisible dans la fièvre de rougeole, 219, & dans la fièvre pestilentielle en certain cas, 102. N'étoit utile que quand elle étoit copieuse, 96, 97. L'Auteur change néanmoins de méthode, 98. A qui elle nuit dans la fièvre quarte, 62. Pourquoi est rejetée dans la fièvre rouge, 245. Ce qu'elle fait dans la fièvre tierce, 15. Saignée dans la fièvre qui vient d'une toux mal conduite, 318. Quand doit être employée dans la fièvre de petite vérole, 142. Quand doit être évitée, 143.

Saignée dans la gonorrhée virulente ; en quel cas, 340. Dans l'hémorrhagie du nez, 288. Dans l'affection hystérique ; pourquoi & quand au commencement, 409, 417. Quand doit être omise, 419. Quand doit précéder la purgation & le laudanum, 428, 429. Elle attire souvent la passion hystérique, 401, 402. Ne doit pas précéder la salivation dans le mal vénérien, 343. Est quelquefois cause de la manie, 84, 85. Produit la démence, si elle est trop réitérée, 75. Saignée dans le flux immodéré des règles hors des couches, 438. Dans le pissement de sang par un calcul, 552 ; par une fievre aiguë, 386 : par une petite vérole confluente, 549. Dans la rougeole, pourquoi & quand doit être réitérée, 179, 180. Dans les maladies chroniques doit souvent précéder les autres remèdes, 464. Dans toutes les maladies épidémiques, pourquoi doit précéder la purgation, 314. Dans la néphrétique qui vient du calcul, quand convient ou non, 558, 431. Doit être omise dans celle qui vient de l'affection hystérique, 431, 199. Convient souvent dans les maladies des nerfs, 524, 525.

Saignée, quand doit être réitérée ou non dans la fausse péripneumonie, 263. Quand & ou doit être faite dans la peste & la fièvre pestilentielle, 98. Son utilité dans la peste, suivant l'Auteur, 91. Exemple de cela, 93. Ce qui la rend nuisible dans la peste, 91. Quand convient dans la phrénésie, 38. C'est le principal remède dans la pleurésie essentielle, 231, 232, 254, 264. Elle ne nuit pas, quoique copieuse, 255. Quelle quantité de sang il faut tirer, & combien de fois il faut réitérer la saignée dans les adultes & dans les enfants, 254, 581. Souvent elle ne convient pas dans la pleurésie symptomatique, 232.

Comment elle nuit dans la goutte, 453, 454. Quand est-ce qu'on peut l'employer, 453. Quand est-ce qu'elle convient dans la démangeaison violente, 279, 584. Doit être faite avant la purgation dans le rhumatisme, 268, 269, 583. Doit être réitérée, surtout dans les jeunes gens, *ibid.* Troisième saignée suffit, 323. Petit-lait supplée à la saignée dans quelques sujets, 320. Comment doit être réitérée, & ce qu'elle opère dans le rhumatisme invétéré, 271. Saignée dans la tumeur vénérienne du scrotum, 340, 617.

Dans le crachement de ſang des petites véroles confluentes de 1679, 312.

Saignée au commencement des petites véroles qui paroiſſent devoir être confluentes, 120, 121, 225, 374, 592. Et quand il y a phrénéſie, 314. Elle eſt moins capable qu'un air tempéré de modérer la violence de la maladie, 363. Ce qu'elle opère ſur-tout, étant faite au commencement, 127, 128, 225. L'Auteur la néglige mal à propos dans un certain cas, 225. Comment elle peut nuire au commencement de la maladie, & s'il faut l'éviter, 120, 121. Accidents qu'elle peut cauſer, étant faite mal à propos, 123. Elle favoriſe quelquefois la ſortie des puſtules quand elle eſt faite à propos, 120, 121. Elle eſt plutôt nuiſible dans la petite vérole diſcrète, 127, 128. Quand eſt-ce qu'elle y convient néanmoins, 128. Pourquoi doit être miſe en uſage à la chûte des puſtules dans la petite vérole régulière, ſi la maladie a été violente, 137. Pourquoi après la guériſon de la petite vérole confluente & très-maligne, 386.

Saignée; ſon utilité dans les contuſions, 484, 630. Ses effets dans les fièvres, quand elle eſt faite hors de propos, 520.

Saison. Quelle eſt la plus propre à cauſer les maladies inflammatoires, 80, 81.

Saiſon chaude; ce qu'elle produiſit en 1678, p. 204, 205.

Saiſon froide, ſouvent ſalutaire dans la petite vérole diſcrète, 127, 128.

Saisons de l'année ont des maladies qui leur ſont propres, *Préf.* xx. En quoi cette connoiſſance eſt utile au Médecin, xxj. Pourquoi il faut avoir attention aux ſaiſons, xx. Négligence des médecins ſur cet article, xxj.

Salivation dans l'affection hyſtérique, 408. Elle étoit rarement utile dans la fièvre dyſſentérique, 171. Terminoit doucement la fièvre de la petite vérole, de même que la petite vérole, 145, 146. Faiſoit diſparoître les taches de pourpre, 146. Comment elle arrive ſur la fin de la maladie, 139. C'eſt une évacuation critique, *ibid.* Toujours ſalutaire, pourvu qu'ôn ne l'arrête pas, 146. Se tournoit quelquefois d'elle-même en diarrhée ou en ſueurs, 139.

Salivation dans les petites véroles confluentes irrégulières de 1670, plus abondante que dans les autres, 186, 187. Survient auſſi dans les diſcrètes irrégulières de la même année, 184. Ce qu'il en faut conclure, 184. Salivation ſalutaire dans les petites véroles irrégulières & noires de 1674, p. 225. Comment elle pouvoit s'arrêter ſans danger avant l'onzième jour, 124, 225.

Salivation dans les petites véroles confluentes régulières, ſymptôme naturel & très-néceſſaire, 112. Pourquoi, 360, 361, 591. Arrive plus ſûrement aux adultes que la dairrhée aux enfants, 112, 129, 591, 592. Doit être abandonnée à la nature, 129, 130. Sert à évacuer la matière morbifique, 130. Eſt une des principales évacuations, 129. Met ordinairement le malade hors de danger, 113, 114. Qnand eſt-ce qu'elle commence, 112, 129, 591. Quand ceſſe ou diminue, 113, 130, 380, 592. Par quoi eſt compenſée, 113, 130, 380, 591. Ce qui arrive quand elle ceſſe entièrement, 112. Revient quelquefois enſuite, 113. Ne doit pas être arrêtée avant l'onzième jour, *ibid.* 129. Mort du malade, ſi elle ceſſe d'elle-même, ſans que le viſage ou les mains s'enflent, *ibid.* Avec quels ſymptômes il meurt, 114. Salivation; par quoi doit être aidée, 129, 130. Utilité des narcotiques pour cela, 378, 379. Par quoi eſt ſupprimée, 129, 185, 186. Comment doit être rappelée, ſi elle ſe ſupprime trop tôt, 130, 131. En quel cas un émétique convient

pour cela, 134, 135, Besoin d'un meilleur moyen, *ibid.*

Salivation mercurielle; son importance dans la vérole, 343. Ne guérit pas la gonorrhée, 350. Comment doit être excitée, 344 & suiv. Inutilité des préparations ordinaires, 343. Quel onguent il faut employer, & sur quelles parties, 344. Comment & quand elle commence par les frictions, 619. Comment il faut la provoquer si elle ne vient pas, 348, 619. Nécessité d'arrêter la diarrhée, 346. Salivation ne vient pas aisément à ceux qui sont difficiles à purger, 348. Ne doit pas être poussée trop obstinément, & pourquoi, *ibid.* Ce qu'il faut faire alors, 349, 350.

Salivation doit être contenue dans certaines bornes, 344, 619. Quels doivent être les draps de lit, quand il en faudra changer, 346. Ce qu'il faut faire quand la salivation est trop violente, 347, 619. Quand elle s'affoiblit trop tôt, *ibid.* Quand elle cesse par une diarrhée, 346, 619. Quel régime elle exige, 352. Ne doit pas être arrêtée tout d'un coup dans la convalescence, 347. Ulcération de la bouche qui la suit, doit être abandonnée à la nature, *ibid.* Voyez ULCERES DE LA BOUCHE.

Salivation mercurielle suivant la méthode de l'Auteur; ses avantages, 3 3. Pourquoi les gens épuisés par la salivation mercurielle sont souvent obligés d'aller en France, 352.

SALIVE, dans la petite vérole confluente, est visqueuse l'onzième jour, 112, 113. Ce qu'il faut faire alors, 135, 194 Mauvais effet des cordiaux, 369.

SALSPAREILLE; comment elle agit dans la guérison de la vérole, *Préf.* xxxiv, 88.

SALUT dans la petite vérole, dépend du petit nombre des pustules, 358. Raison de cela, *ibid.*

SANG. Il est la source des esprits animaux, 408. Il est foible dans les enfants, 18, 19. Destitué d'esprits dans les vieillards, & dans les jeunes gens épuisés par une longue maladie, 20.

Quand est-ce qu'il vient tout pur dans la dyssenterie, 159. Comment il est dans la pleurésie vraie, 250, 280. N'est pas coëneux quand il vient par une trop petite ouverture, 250. Autre moyen d'empêcher la formation de la couenne, *ibid.*

Sang couenneux dans la dyssenterie, 170. Dans la fièvre épidémique de 1673, p. 207, 210. Dans la fièvre érysipélateuse, presque toujours, 274. Dans la nouvelle fièvre d'hiver, 517, 518. Dans la fièvre pestilentielle, 94, 95. Dans l'hémorrhagie du nez, 286. Dans la fausse péripneumonie, 263. Dans les pestiférés, 97. Dans la goutte, 470, 473, 481. Dans le rhumatisme, 269. Dans la petite vérole confluente, avant l'éruption, 384. Après la petite vérole confluente, 385. Après une petite vérole volente, 137. N'étoit pas de même dans la fièvre continue, épidémique de 1665, p. 79.

SANGSUES, doivent être appliquées aux enfants dans la nouvelle fièvre épidémique, 533.

SANTÉ. Quand est-ce qu'elle vient par le moyen de la fièvre, 2.

SCORBUT, n'est pas si fréquent qu'on le croit d'ordinaire, 270. On donne ce nom à des maladies qui sont toute autre chose, *ibid.* Longueur des maladies attribuée souvent mal à propos à un vice scorbutique, 35, 36. Symptômes du scorbut, 635. Sa curation, 636. Comment doit s'entendre cet axiome commun, que l'hydropisie commence où finit le scorbut, 270, 271. Scorbut est quelquefois un symptôme de la fièvre quarte, 55, 56.

SCROTUM. Sa tumeur & son inflammation dans la gonorrhée virulente; par quoi est produite, 332, 333, 340, 341. Comment se guérit, 341.

SECHERESSE

SÉCHERESSE ET SUEUR servent à distinguer les espèces des fièvres, 238, 239. Exemples de cela, 239.

Sécheresse des parties extérieures dans la fièvre continue de 1661, p. 16.

Sécheresse en 1681, p. 357. Elle rendit très-violentes les petites véroles, 358.

SEL D'ABSYNTHE avec le suc de limon contre le vomissement, 47.

SELS LIXIVIELS sont les meilleurs diurétiques dans l'hydropisie, 503.

SYROP DIACODE, lequel doit être préféré aux autres, 376. L'auteur le préfère même à son laudanum, *ibid.* A quelle dose doit être donné, *ibid.* Une once de ce syrop à quoi équivaut, 380. Ce qu'il faut faire quand le malade ne peut le soutenir, 439. A quelle dose il doit être donné quelquefois dans la petite vérole, 380. A quelle dose l'auteur l'a donné à un enfant, 377, 378. A quelle dose à un jeune homme en différents jours de la petite vérole, 385.

Syrop de mars; comment se fait, 4LI. *Voyez* MARS.

Syrop de nerprun, *voyez* NERPRUN.

SOIF ardente dans les hydropiques, d'où provient, 489. Comment doit être appaisée, 506.

SOMMEIL, précède ordinairement l'éruption de la petite vérole discrète régulière dans les enfants, 108. Comment on peut en procurer aux goutteux dans le temps de l'accès, 477.

SPASMES semblables à l'épilepsie; & causés par l'affection hystérique; à quelles femmes arrivent, 395.

Spasmes par la suppression des vidanges après la phrénésie sont mortels, 431.

Spasmes des enfants, *voyez* EPILEPSIE.

SPÉCIFIQUES, vantés par les charlatans dans toutes les maladies, 484. Nous n'en avons point ni dans les maladies aiguës, ni dans les chroniques, 504. Excepté le quinquina dans les dernières, 487. Ni dans les contusions, 484. Sont à desirer dans les maladies aiguës & chroniques, & pourquoi, 504. L'auteur n'en connoit aucun dans la goutte, 484. Comment devroit agir un spécifique dans la vérole, 335.

SPORADIQUES, *voyez* MALADIES INTERMITTENTES OU SPORADIQUES.

STATIONNAIRES, *voyez* FIÈVRES STATIONNAIRES.

STÉRILITÉ des femmes par l'hydropisie des ovaires en conséquence de l'affection hystérique, 408.

STRUCTURE du corps humain; jusqu'à quel point on peut la connoître, 498.

STYPTIQUE. Liqueur styptique pour l'hémorrhagie du nez & des parties extérieures, 288.

SUC DE LIMON avec le sel d'absynthe contre le vomissement, 47.

Suc de plantain & d'ortie dans le flux immodéré des règles, 439.

SUDORIFIQUES donnés tous les jours mal à propos nuisent à beaucoup de gens, 537. Combien sont dangereux dans le traitement des fièvres, 537 à 540. Dans quelles fièvres sont utiles ou nuisibles, 56, 214, 299, 313, 537, 540.

Sudorifiques mêlés avec les purgatifs & donnés avant l'accès, sont recommandés dans la fièvre tierce d'automne, 64, 65. Doivent être donnés sans purgatifs dans la double tierce, 65, & pourquoi, *ibid.*

Tous sont aussi bons dans le mal vénérien que les bois étrangers, 335.

Sudorifiques sont très-pernicieux dans certaines maladies malignes, & bons dans la peste, 234. Moyen de remédier à leurs inconvénients dans la peste, 94, 95. Sont nuisibles dans la phrénésie causée par des remèdes chauds, 525. N'évacuent point la matière de la gout-

te, 453, 455, 456. Sont cependant moins nuisibles que la saignée, ou les purgatifs, 455.

Sueur ou Secheresse; ce qu'elle marque dans les fièvres. *Voyez* Sécheresse.

Sueur; moyen dont se sert la nature pour expulser la matière fébrile; pourquoi l'art ne peut l'imiter, 455, 456, 537.

Sueur artificielle dangereuse dans les contusions, 484. On peut l'exciter dans certaines fievres, & en d'autres non, 78.

Sueur artificielle ou naturelle, quel effet produit dans les maladies, & comment doit être provoquée dans la nouvelle fièvre épidémique, 514, 519, 522, 523. Dans les fièvres intermittentes, 299. Dans la fièvre pestilentielle, 94, 99, 100, 238, 239. Dans la fièvre de petite vérole, 139, 142, 143, 238, 239. Dans la goutte, 455, 456, 480, 481.

Sueur spontanée dans la toux épidémique, 230. Dans la démangeaison violente, 279. Sueur forcée, quels effets produit dans les fièvres, 249, 250.

Sueurs sont critiques ou symptomatiques, 213. Ne peuvent être excitées sans danger avant la coction de la matière morbifique, 537. Quels sont les sueurs salutaires, 213. Sueurs irrégulières; pourquoi inutiles, 238.

Sueurs qui ne viennent pas naturellement dans les fièvres abandonnées à elles-mêmes, ne peuvent être excitées sans danger, 213. Sont difficiles à provoquer dans les jeunes gens, & sur-tout les tempéraments ardents, 94. Ne conviennent pas dans toute espèce de malignité pour évacuer la matière morbifique, 234.

Sueurs nocturnes qui survenoient aux convalescents dans la fièvre épidémique de 1673, &c. comment on y remédioit, 217. D'où elles proviennent dans les femmes hystériques, 405.

Sueurs étoient rares dans la fièvre dyssentérique de 1669, p. 171. Etant excitées de force elles jettoient les jeunes gens dans l'assoupissement, 175. Elles évacuent presque toute la matière morbifique dans les fièvres intermittentes, 299, 300, 302, 303. Quand & comment on les excite dans les fièvres intermittentes d'automne, 62, 63. Pourquoi elles guérissent la peste & les fièvres pestilentielles, 237. Elles y arrêtent aussi-tôt le vomissement & la diarrhée, 98, 99. Quand est-ce qu'elles y sont funestes, 98. Pourquoi elles causent des éruptions très-malignes dans ceux qui suent difficilement, 94. Mal qu'elles font si on les arrête trop tôt dans ceux qui suent aisément, *ibid.* Combien de temps doivent être continuées pour qu'elles évacuent toute la matière morbifique, 100, 101.

Quand sont nuisibles dans la petite vérole, lorsqu'elles sont produites par un régime échauffant, 119. Empêchent l'éruption & la maturation des pustules, quand on les pousse trop les premiers jours, 94, 128. Sont pernicieuses dans la petite vérole confluente régulière, quand on les excite de force, 114. Epuisent l'humeur qui sert à détremper les pustules, 129. Comment sont nuisibles au commencement & causent la mort, 366. Sont abondantes avant l'éruption dans les petites véroles discrètes régulières, mais seulement dans les adultes, 107, 114. Elles annoncent alors que la petite vérole sera discrète, 109. Elles continuent quelquefois jusqu'au temps de la maturation; ne doivent pas être excitées pendant l'éruption, 128. Pourquoi les malades les desirent si fort, 114. Quand est-ce qu'elles causent la phrénésie, 133. Pourquoi empêchent l'enflure du visage & des mains le huitième jour, 114, 133. Pourquoi causent la mort, si on les pousse trop, 114. Comment on les rappelle quand elles s'arrètent

le huitième jour, 133. Quelquefois impossible de les rappeler, 114. Ne le pouvoient être dans les petites véroles malignes de 1661, &c. 77.

Sueurs; les femmes y ont recours dans la petite vérole, comme à la dernière ressource, 376, 377.

SUFFOCATION DE MATRICE: elle montre que l'affection hystérique vient du desordre des esprits, 401. Sa cause & sa description, *ibid.* Par quoi elle est excitée, *ibid.*

SUPERPURGATIONS. D'où elles viennent, 491. Leur remède, 492. Superpurgation incurable par des onguents purgatifs appliqués sur le ventre, 507.

SUPPURATION. Pourquoi arrive dans la pleurésie essentielle, 248. Ses conséquences, *ibid.*

SUREAU. Usage de son écorce intérieure dans l'hydropisie ascite, & sa manière d'agir, 5 2.

SYMPTÔMES. Quelques-uns servent à la nature pour expulser la matière peccante, 2. Doivent être soigneusement remarqués pour bien connoître une maladie, *préf.* xxj. Quelques-uns sont plutôt l'effet du traitement que de la maladie, xix.

Symptômes irréguliers; comment on doit s'y prendre quand ils se rencontrent dans une maladie, 271, 272.

Symptômes particuliers, font connoître les indications curatives, *Préface*, xix.

Symptômes violents, comment arrivent dans les maladies, 2.

Symptômes singuliers de la fièvre continue de 1661, &c. 17. Quels sont ceux qui cèdent à l'émétique, 22. Symptômes très-mauvais de longues fièvres intermittentes d'automne; quels sont-ils, 55, 56. Symptômes des intermittentes du printemps sont en petit nombre dans le déclin, 70, 71. Symptômes ordinaires dans l'accès des fièvres intermittentes, 51. Symptômes des fièvres tierces de 1661, p. 14. Leurs différences dans les fièvres stationnaires, 174.

Symptômes de la verole, quand commencent à diminuer par la salivation mercurielle, 345, 346. Symptômes sur la fin de la rougeole, & comment doivent être traités, 178, 180.

Symptômes de la goutte régulière & irrégulière. *V.* GOUTTE.

Symptômes naturels de la petite vérole régulière, tant confluente que discrète, 107, 113, 589, 590.

Symptômes de la petite vérole dans le temps de l'invasion, 361. Quand est-ce qu'ils cessent d'eux-mêmes, 373.

Symptômes funestes dans le temps de l'éruption des petites véroles régulières, 127. Comment on les prévient dans certains sujets, 373. Symptômes qui marquent qu'elles seront confluentes, 374. Ce qu'il faut faire alors, 375.

Symptômes irréguliers dans les petites véroles régulières, communs à tous les etats de la maladie, 115, 116. D'où ils proviennent, *ibid.* 222. Méritent beaucoup d'attention, & pourquoi, 114, 115. D'où ils proviennent dans la petite vérole discrète régulière, 114. Quels sont-ils, 133.

Symptômes singuliers dans les petites véroles confluentes & discrètes; quels sont-ils, 114, 115. Deux symptômes considérables de la petite vérole confluente, 112.

Symptômes mortels par la cessation de la salivation, 114, 115. De quelle cause proviennent le pissement de sang & les taches de pourpre, 125.

Symptômes dans le commencement de la petite vérole discrète régulière. 107, 108. Symptômes funestes dans cette maladie, 78, 114, 590, 591.

Symptômes des petites véroles discrètes & malignes de 1661, &c. 78.

Symptômes dans les deux genres de petite vérole par la répercussion

de la matière morbifique, ou par des évacuations mal placées, quels sont-ils, & comment y remédie-t-on? 136, 137.

Symptômes par le régime chaud, 213. Symptômes par le régime trop froid, ce qu'ils produisent, 222, 223. Symptômes provenans du trop grand froid ou d'évacuations hors de propos; sont beaucoup plus rares que ceux qui viennent d'une cause contraire, 136, 137.

T

TABAC; usage de sa fumée en lavement dans la passion iliaque, 47.

TABLETTES, après que l'attaque d'apoplexie est finie, 597. Tablettes dans la toux épidémique de 1675, p. 233.

TACHES dans la fièvre rouge, & leur différence d'avec la rougeole, 245.

Taches de pourpre, d'où proviennent, 538. Si elles sont des signes de malignité, 538, 539.

Taches de pourpre dans les fièvres, s'augmentent par les remèdes échauffants, 233, 234.

Taches de pourpre dans la nouvelle fièvre d'hiver par la même cause, 518, 523. Dans la fièvre rouge, quand, 362, 363. Dans la fièvre de la petite vérole, disparoissent par la salivation, 146.

Taches de pourpre au commencement de la peste, 538, 539. Ce qu'elles annoncent, 82, 83. Quand est-ce qu'elles sont des signes certains de mort, *ibid*. Pourquoi elles paroissent faute d'avoir saigné suffisamment, 90.

Taches de pourpre dans la petite vérole, ce qu'elles annoncent, 115, 359, 548. Accompagnent plutôt les petites véroles confluentes, 359. Avec quels autres symptômes paroissent ordinairement, 548. Paroissent quelquefois dès le commencement de la maladie; ce quelles annoncent alors, 359. Prévenoient souvent l'éruption dans les petites véroles confluentes de 1681, *ibid*.

Taches de pourpre dans la petite vérole, d'où proviennent, 362, 363, 538, 539. Leurs différentes causes, 115, 359. Comment on peut les prévenir, 135, 369, 539. Ne peuvent être guéries quand elles sont venues, 362.

Taches de pourpre dans la rougeole, quand, 362, 363, 369. Comment elles furent dissipées dans une rougeole, 182.

TAMISE extraordinairement gelée en 1683, p. 556.

TEMPS. Il y en a trois dans un accès de fièvre intermittente, 49. Manière dont cela arrive, *ibid*.

TENDON. *Voyez* PIQUURE DU TENDON.

TENESME, ce que c'est, 169, 601. Quand arrive dans la dyssenterie, 161. Sa cause, 169. Il est pernicieux aux adultes, & non aux enfants, 169. Topiques y sont inutiles, *ibid*. Comment doit être traité, 170.

TÉRÉBENTHINE de Chypre dans la gonorrhée virulente, 338, 339.

TERRE. Effets de ses émanations. *Voyez* EMANATIONS.

TESTICULES; ce qui leur arrive au commencement de la gonorrhée virulente, 332. Leur tumeur dans cette maladie; d'où provient, & comment se guérit. *Voy*. SCROTUM.

THÉORIE d'Hippocrate; en quoi consistoit, *Préf*. xxiv.

THERAPEUTIQUE. Elle vient des anciens, *Préf*. xiv.

THERIAQUE, recommandée dans l'affection hystérique & dans plusieurs autres maladies, 423. Est employée avec succès dans la fièvre pestilentielle, 93, 99. Quand est-ce qu'elle convient dans la goutte, 461.

THOMAS, Médecin, voit une malade avec l'Auteur, 75.

TISANE dans la fausse péripneumonie, 264. Tisane dans la pleu-

résie essentielle, 253.

Tophacées. Concrétions tophacées aux articulations des doigts dans la goutte irrégulière, 447, 474.

Tophus dans la goutte, de quelle matière sont formés, 474. Qu'est-ce qui empêche leur accroissement, ou les dissout, 475.

Topiques dans l'hydropisie : *voyez* Hydropisie.

Topiques, pénètrent aisément les corps des enfants, 413, 414.

Toux. Les toux, quand surviennent, 228, 312, 357. Toux dans la nouvelle fièvre épidémique; quand cessoit promptement, 517, 518.

Toux, plutôt est guérie, moins fait craindre la phthisie, 312. Sa curation, 634.

Toux convulsive des enfants, n'est pas accompagnée de fièvre, 312. Comment on la guérit, 313. *Voyez* Coqueluche.

Toux, symptômes des fièvres continues, d'où provient, & comment doit être appaisée, 40. N'est pas si dangereuse après la fièvre dans les vieillards, que l'on croit ordinairement, 35.

Toux épidémiques de 1675, 228. Etoit dangereuse, *ibid.* En quoi étoit précédée, quand la fièvre & la pleurésie s'y joignoient, 230. Quelle étoit sa cause, 228, 230, 231. Sa curation, 228, 232. Moyen de remédier à la fièvre, 230. S'il n'y avoit point de fièvre, point de saignée; danger des remèdes chauds, 231. Cette toux vouloit être traitée doucement, *ibid.* Purgation à la fin, 232. Comment il falloit s'y prendre, s'il paroissoit y avoir une pleurésie essentielle, 228, 229. Nature des pleurésies & des péripneumonies d'alors, 228.

Toux épidémique de 1679, par quelle cause, 312. Elle excitoit des vomissements & des vertiges, *ibid.* En quoi différoit de la toux convulsive des enfants, *ibid.* Ce qui arrivoit si on la traitoit mal, 318. Comment devoit être traitée, 312, 313, 318. Elle se guérissoit quelquefois d'elle-même, 312.

Toux dans la goutte; ce qu'elle produit, & comment il faut alors se conduire, 637.

Toux hystérique; en quoi diffère de la convulsive, 395.

Toux dans la pleurésie essentielle, tourmente beaucoup le malade, 246. Diminue à mesure que l'expectoration devient plus libre, 347. Ce qui lui arrive, quand on néglige la saignée, *ibid.*

Toux dans la rougeole, n'est dangereuse qu'après la maladie, 181. Comment doit être traitée alors, 182. Comment devoit être traitée dans les rougeoles irrégulières de 1674, p. 219.

Tranchées du ventre dans la constitution dyssentérique de 1669, &c. Comment étoient, 147, 155, 529. Comment se guérissoient, 155, 529. En quoi le traitement de celles de la première année étoit différent du traitement de celles des dernières années, 168.

Tranchées du ventre dans la nouvelle fièvre épidémique; comment se traitoient, 153, 154.

Tumeurs aux coudes par la goutte irrégulière, 444, 445.

Tumeurs dans la peste; quand sont salutaires, 89. Quand est-ce qu'elles n'empêchent pas les malades de faire leurs fonctions ordinaires, 81, 83.

Turbith minéral, est excellent dans la gonorrhée virulente, & comment doit être donné, 346. Quand & comment doit être donné dans la vérole pour procurer la salivation, 338.

V

Vapeurs. Elles sont la même chose que l'affection hystérique, ou les convulsions : *voyez* Affection hystérique, & Convulsions.

Elles ſont plus excitées par les vomitifs que par les purgatifs, 500.

Vapeurs malignes ne ſont pas la cauſe de l'affection hyſtérique, 407.

Vapeurs putrides dans la petite vérole diſcrete, d'ou viennent, & par quoi ſont repouſſées dans le ſang, 544, 545.

VEINES. Celles du membre affligé de la goutte ſe tuméfient, 443.

VEILLES. Combient ſont nuiſibles après la ſaignée & la purgation, 473, 474. Celles du ſoir plus nuiſibles que de ſe lever de bon matin, *ibid.*

VENIN, ſuppoſé mal à propos dans les fièvres malignes, 79, 538, 539.

VENTRE conſtipé dans la petite vérole diſcrète, 110.

Ventre dur après les fièvres intermittentes d'automne, ſymptôme très-facheux, 55, 56.

Ventre enflé : *voyez* ENFLURE & ABDOMEN. Tranchées du ventre : *voyez* TRANCHÉES.

VENTS. Ils cauſent une enflure du ventre, quand l'affection hyſtérique eſt cauſée par des purgatifs, 502.

Vents acides ou nidoreux dans l'affection hyſtérique, d'où proviennent, 398.

VERGE ; ſa courbure : *voyez* COURBURE. Sa douleur : *voyez* DOULEUR. Son enflure dans le mal vénérien ; comment doit être diſſipée, 618.

VEROLE. *Voyez* MALADIE VENERIENNE.

VERTIGE au commencement de la petite vérole, marque qu'elle ſera confluente, 373.

VERULAM. Ce qu'il penſoit de la manière ordinaire d'écrire l'hiſtoire naturelle, *préf.* xvj.

VESICATOIRES. Ils doivent être appliqués ſur la nuque dans l'apoplexie, 597. Leur uſage dans les affections comateuſes qui précèdent la petite vérole, 373. Nuiſent dans le coma fébrile cauſé par des remèdes chauds, 524. Véſicatoires ſur la nuque dans la fièvre qui provient d'une toux mal traitée, 318. Véſicatoires dans la nouvelle fièvre épidémique, 524. Ils cauſent aiſement la gangrène dans l'hydropiſie, & pourquoi, 507. Nuiſent dans la phreneſie qui eſt produite par des remèdes échauffants, 524 Pourquoi doivent être appliques ſur la nuque dans la toux épidémique, 313. Quand doivent être appliquées dans la petite vérole confluente, 381.

VESICULES d'eau entre les puſtules dans les petites véroles confluentes de 1670, p. 184.

VIANDE. Il faut s'en abſtenir, s'il eſt poſſible, durant l'accès de goutte, 477. Elle eſt utile aux hommes hypocondriaques & aux femmes hyſtériques, 406, 407. L'abſtinence de viande leur attire ſouvent la maladie, *ibid.*

VIBICES, ou taches noires ſur la peau, comment ſont produites, 94.

VIEILLES FEMMES. Elles ſont les ſinges des Médecins, 133, 134. Nuiſent ſouvent aux malades par les ſudorifiques, 537.

VIN. Danger pour ceux qui y ſont accoutumés, de boire de l'eau pure dans leur vieilleſſe, 469, 473.

Vin pris avec excès ; ſes mauvais effets, 470. Grand effet du vin pris modérément dans les fièvres intermittentes, 306. Vin n'eſt pas un antidote contre la peſte, 87. A quelles perſonnes il convient dans les eruptions cutanées, 279. Ne nuit pas étant donné avec le quinquina dans les fièvres intermittentes, 306. Doit être évité dans la gonorrhée virulente, 339. Ne convient pas dans la goutte, 469, 470. Mais ne doit pas être interdit tout d'un coup à ceux qui y ſont accoutumés, 473. Quand eſt-ce qu'il convient dans l'hydropiſie, 505. Quand dans la petite vérole confluente, 383.

Vin de Canarie dans le diabète, 307. Dans la dyssenterie, 530. Dans la petite vérole, quand convient, 383.

Vin d'Espagne seul ou aromatisé, est excellent dans l'affection hystérique, 423. Vin d'Espagne avec les herbes fortifiantes, dans les enfants affoiblis par des purgatifs, 414. Quand est-ce qu'il convient dans la goutte, 473, 480.

Vin de Malaga, ou vin muscat dans la toux après la fièvre continue, 35.

Vin médicamenteux & fortifiant dans la danse de S. Guy, 596. Dans le diabète, 307. Dans la fièvre tierce du printemps pour les pauvres, 308. Dans les fleurs blanches, 309. Dans l'hydropisie, 503. Pour les riches, 505.

Visage enflé : *voyez* Enflure du visage.

Visage flasque dans les petites véroles discrètes régulières par les remèdes chauds ; comment on y remédie, 133. Ce qu'il faut faire dans la petite vérole pour que le visage ne soit pas marqué, *ibid.* Pourquoi les derniers jours de la petite vérole confluente, on frotte le visage avec de l'huile d'amandes douces, *ibid.*

Viscères affoiblis & pourris dans l'hydropisie ne permettent pas d'employer les purgatifs, 453. Viscères sont affectés dangereusement dans la goutte remontée, 446, 447. Sont tellement engorgés dans la goutte invétérée, que le malade meurt, 462.

Vitriol. Pourquoi son esprit ne convient pas dans les maladies qui demandent la purgation, 522. Son usage dans une fièvre aiguë, jointe à un pissement de sang, & à des taches de pourpre, 388, 389. Dans la phrénésie de la fièvre épidémique de 1674, p. 216. Au commencement des petites véroles que l'on prévoit devoir être confluentes, 374, 592. En quels cas on peut l'omettre, 374. Il est fort utile dans les petites véroles irrégulières noires, & très-malignes, 223, 224.

Ulcère du gland dans la gonorrhée virulente. *Voyez* Chancre. Ce qu'il faut faire quand il cause un phimosis, 141.

Ulcère de la vessie ; comment se connoît & se guérit, 631.

Ulcères de la bouche, après la salivation mercurielle, ne demandent aucuns remèdes, 351. Pourquoi, *ibid.* Comment se guérissent, *ibid.* Ce qu'il faut faire si le malade ne peut en supporter l'incommodité, *ibid.* Ils sont le plus fâcheux symptôme de la salivation, *ibid.* Ulcères phagédéniques, dans la vérole, ce que c'est, 334.

Undervood, sénateur de Londres, tué par le quinquina, 301.

Vomir. Envies de vomir marquent la nécessité d'un émétique, 21, 95, 96.

Vomissements par l'affection hystérique, trompent les médecins, 430, 431.

Vomissements de matière verte, d'où proviennent quelquefois, 200.

Vomissement est aidé par le mouvement de la tête, 429.

Vomissement de matière verte par l'affection hystérique, quand arrive, 396. Ce qu'il faut faire s'il est violent, 429.

Vomissement dans la peste, se guérit par les sueurs, 99. Vomissement par l'usage du quinquina, comment doit être arrêté, 305. Vomissement violent au commencement de la petite vérole, annonce qu'elle sera confluente, 373.

Vomitif dans l'apoplexie, 597. Dans la colique bilieuse, 190. Vomitif arrête la diarrhée dans les fièvres, 22. Excepté dans les fièvres inflammatoires, 44. Exemple arrivé à l'auteur, *ibid.*

Vomitif, quand est nécessaire dans la fièvre continue, 21. Quels symptômes il guérit, outre la diarrhée, 22. Si l'ayant négligé au commencement, on peut le donner ensuite, *ibid.* 23. Doit tou-

jours suivre la saignée, 23. Doit être donné dans tous les temps de la fièvre, si le cas l'exige, pourvu que le malade ait assez de forces, 22, 23, 44. A quelle heure du jour doit être donné, 22.

Vomitif dans les fièvres intermittentes du printemps, quand doit être donné, 6.

Vomitif dans la fièvre tierce du printemps de 1671, quel convenoit. 311.

Vomitif, s'il convient au commencement de la petite vérole, 122. Il soulage le malade quand la petite vérole doit être confluente, 374. Doit être ordonné dans ce cas-là après la saignée, 592, 593. Ensuite le onzième jour, quand le malade est comme étouffé par une salive épaisse, 135.

Vomitifs avec le safran des métaux, ne conviennent pas aux enfants, & doivent être donnés aux adultes dans beaucoup de liquide, 22, 23. Evacuent puissamment les eaux des hydropiques, 500. Sur-tour quand il y en a beaucoup, *ibid.* Excitent souvent les vapeurs hystériques, 407. Evacuent beaucoup de matière verte & bilieuse, 306. Produisent le même effet dans la goutte que les purgatifs, 454, 455.

Vomitifs & purgatifs joints ensemble dans l'hydropisie, 495, 496, 502.

Urine. Ce qu'elle désigne dans les fièvres continues, 28.

Urine épaisse ou ténue, marque de crudité, 16. Urine sanguinolente par le calcul, 553. *V.* Pissement de sang. Urine, comment est dans le diabète, 621. Comment étoit dans la fièvre continue de 1661, &c. 16. Comment dans la fièvre d'hiver, 513. Comment est dans la fièvre intermittente, 307. Dans la fièvre de pet. vérole, 139. Dans les intervalles de la goutte irrégulière, 449. Dans l'accès de la goutte réguliere, 445. Se supprime entiérement dans une hydropisie, après l'usage du vomitif, 500. Est en petite quantité dans les hydropiques, & pourquoi, 482. Est claire & abondante dan les femmes hystériques & les hommes hypocondriaques, 398, 400, 404. Urine noire & pleine de sable dans la néphrétique, 558. Urine, comment est dans la fausse péripneumonie, 263. Dans les petites véroles malignes peu avant la mort, 77. Dans les petites véroles discrétes régulières, 133. Dans le commencement des petites véroles régulières, 130.

Ardeur d'urine dans la gonorrhée virulente, 333. Suppression d'urine par l'affection hystérique, 397. Suppression d'urine dans la petite vérole confluente est ordinaire aux jeunes gens, 384.

Vidanges. Leur flux immodéré, comment doit être arrêté, 611.

Vidanges se suppriment dans les femmes vaporeuses & délicates qui se lèvent trop tôt, 433. Symptômes terribles qui surviennent alors, *ibid.* Comment il faut y remédier, *ibid.* Quelles indications il faut remplir, *ibid.* Eviter les remèdes trop actifs, 434. Ne pas continuer long-temps les autres, & abandonner ensuite la maladie à la nature, *ibid.*

Y

Yauws. Maladie épidémique des îles Caraïbes, à quoi ressemble, & comment on la guérit, 329.

Fin de la Table des Matières.